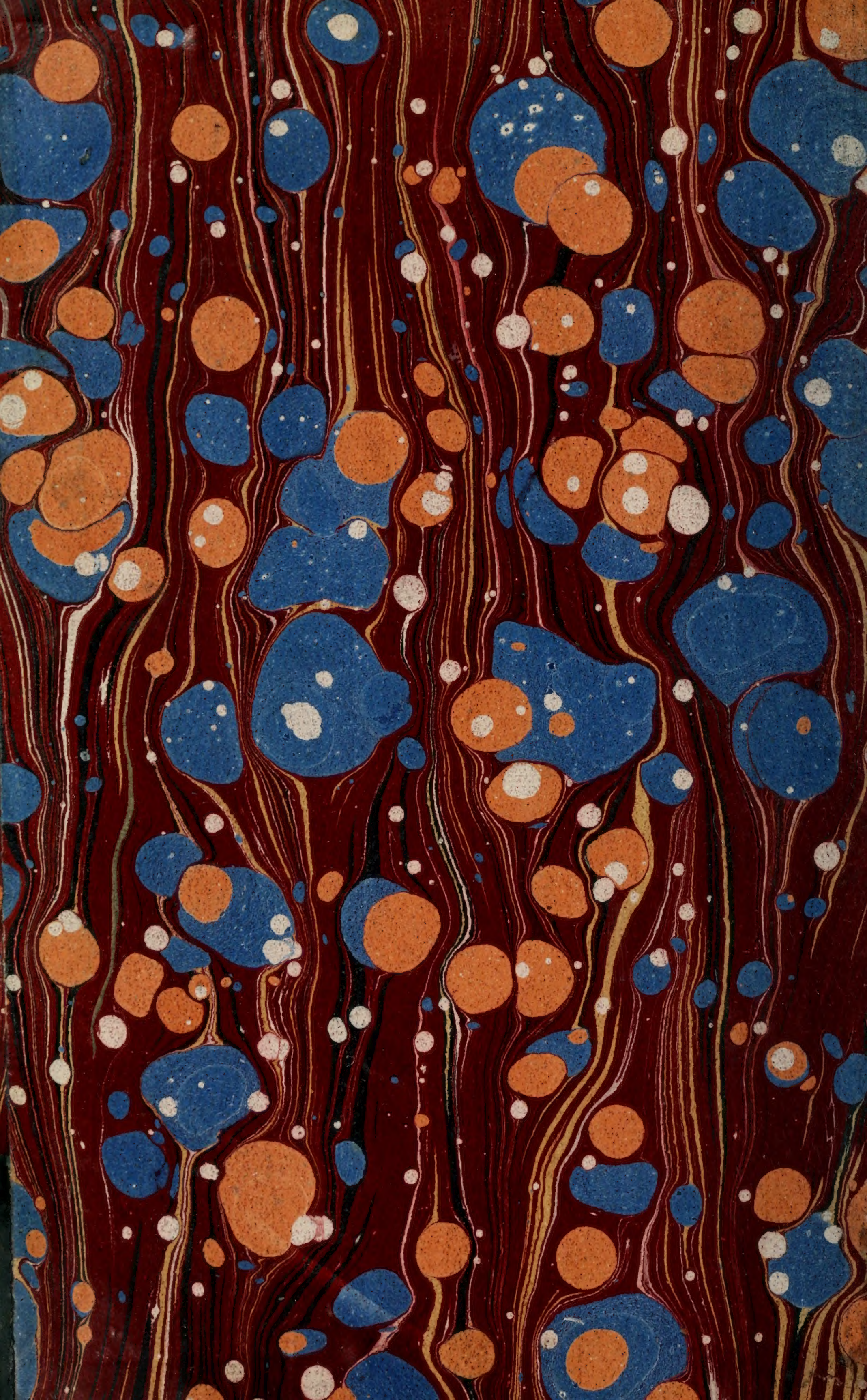
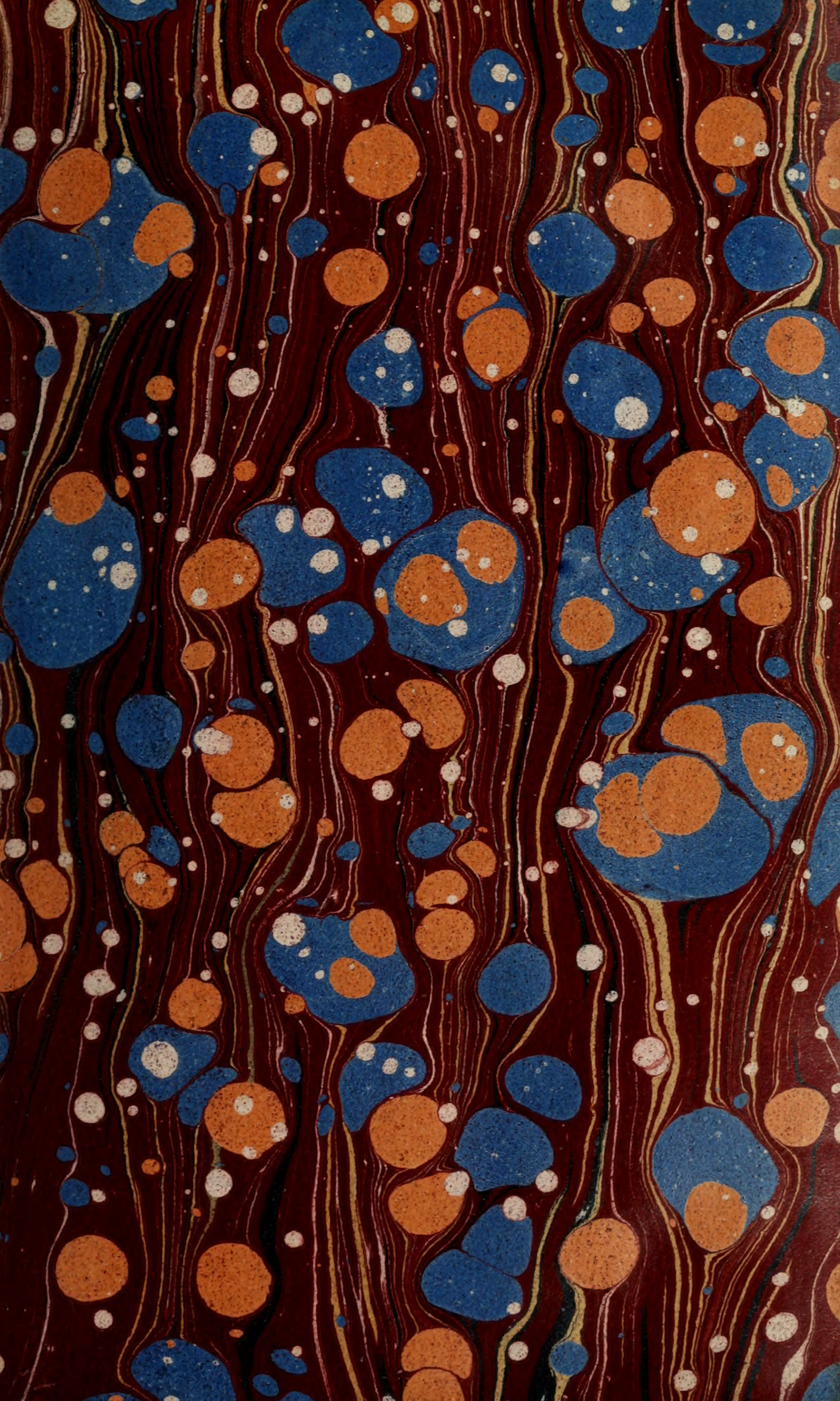






ΟΜΗΡΟΥ
ΙΛΙΑΣ

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ

L'ILIADE D'HOMÈRE

TEXTE GREC

REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES
DE LA RÉCENSION D'ARISTARQUE
ACCOMPAGNÉ D'UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION
ET SUIVI
DES PROLÉGOMÈNES DE VILLOISON, DES PROLÉGOMÈNES ET DES PRÉFACES DE WOLF
DE DISSERTATIONS SUR DIVERSES QUESTIONS HOMÉRIQUES, ETC.

PAR ALEXIS PIERRON

CHANTS I-XII

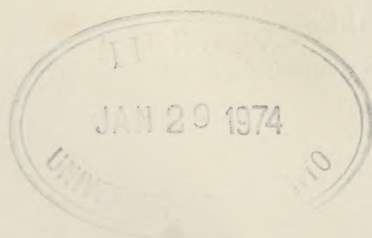
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND — LEIPZIG, 3, KOENIGS-STRASSE

1869

Droits de propriété et de traduction réservés

9

PA
4019
A2
1869a
v. 1



INTRODUCTION

A L'ILIADE.

CHAPITRE I.

PREMIERS TRAVAUX DES GRECS.

Règlement de la récitation des Panathénées. — L'exemplaire athénien. — Pisistrate, Hipparque, Cynéthus. — Vulgate primitive. — Description des premiers manuscrits complets. — Apologie de Cynéthus. — Éditions des villes. — L'*Iliade de l'Hélicon*. — Les ἀρχαῖαι. — Les κατ' ἄνδρα. — Diorthose d'Antimachus. — Diorthose d'Aristote. — Les diascévastes et la diascève. — Homère et les premiers philosophes. — Les allégoristes. — Les glossographes. — La critique de Platon. — *Problèmes homériques* d'Aristote. — Les ἐνστατικοί et les λυτικοί. — Zoïle.

L'histoire des origines de l'*Iliade* appartient au domaine de l'induction et de la conjecture. L'histoire de la transmission des poëmes homériques pendant les longs siècles qui précédèrent l'époque de Solon et de Pisistrate ne repose elle-même que sur des probabilités et des présomptions. On trouvera, dans nos *Appendices*, des résumés ou des extraits textuels de tous les ouvrages importants où sont discutées les questions relatives et aux origines et à la transmission première. Nous avons même intégralement reproduit la dissertation de M. Émile Egger sur ce que cet éminent critique appelle *la plus ancienne rédaction*. Il ne s'agira ici que des faits constatés d'une façon authentique. Nous prenons l'histoire du texte de l'*Iliade* au moment précis où commencent ces faits, où apparaît enfin la certitude.

Le règlement des Panathénées imposait aux rhapsodes homé-

riques l'obligation de suivre dans leurs récitations un ordre déterminé. On récitait en entier, durant la fête, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les rhapsodes s'y reprenaient autant de fois qu'il était besoin ; ils se relayaient à proportion de leur nombre ; mais chacune des deux épopées était chantée d'un bout à l'autre, sans interversions, sans lacunes. On allait, de séance en séance, de rhapsode en rhapsode, depuis le premier vers de la *Peste* jusqu'au dernier vers du *Rachat d'Hector*, depuis le premier vers de l'*Assemblée des dieux* jusqu'au dernier vers des *Libations*[1]. Dans les solennités vulgaires, les rhapsodes chantaient à leur guise. Tel, qui venait de montrer Priam aux pieds d'Achille, montrait ensuite Hector et Andromaque près de la porte Scée, ou Hélène sur la tour, ou même Apollon lançant ses flèches. Tel, qui avait chanté Ulysse reprenant possession de sa royauté, chantait ou la mort du chien Argus, ou l'évocation des ombres, ou le châtiment de Polyphème, ou tout autre morceau à son choix. Les récitations, aux Panathénées, se faisaient toujours ἐξ ὑποβολῆς, ἐξ ὑπολήψεως : par succession immédiate, par reprise au point d'arrêt.

Il n'y a aucun doute possible sur le sens exact des expressions ἐξ ὑποβολῆς, ἐξ ὑπολήψεως. Elles s'expliquent d'elles-mêmes. Mais les auteurs qui nous les fournissent ont voulu qu'il ne restât pas même un prétexte à contestation. Ils les accompagnent l'une et l'autre d'un commentaire. Dieuchidas, au cinquième livre des *Mégariques :* ὅπου ὁ πρῶτος ἔληξεν, ἐκεῖθεν ἄρχεσθαι τὸν ἐχόμενον[2]. Voilà pour ἐξ ὑποβολῆς. Platon, ou, selon quelques-uns, Simon le socratique, dans l'*Hipparque :* ἐφεξῆς αὐτὰ (τὰ Ὁμήρου ἔπη) διιέναι[3]. Voilà pour ἐξ ὑπολήψεως. Le règlement était encore en vigueur au temps de Socrate et de Platon. C'est de quoi témoigne l'*Hipparque* même, à la fin de la phrase que nous venons d'invoquer : ὥσπερ νῦν ἔτι οἵδε ποιοῦσιν (comme font encore aujourd'hui les rhapsodes).

1. La *Peste* est le début de l'*Iliade*, le *Rachat d'Hector* en est la fin. L'*Assemblée des dieux* et les *Libations* sont le début et la fin de l'*Odyssée*.

2. Le témoignage de l'historien Dieuchidas se trouve textuellement dans Diogène de Laërte, I, II, *Solon*.

3. OEuvres de Platon, p. 228 B.

L'institution des Panathénées date de l'an 566. Suivant Dieuchidas, c'est Solon qui fit la loi à laquelle étaient soumis les rhapsodes homériques. Suivant Platon ou Simon le socratique, la loi ne fut portée qu'assez longtemps après Solon, et c'est Hipparque, le fils de Pisistrate, qui l'avait promulguée. La tradition recueillie par Dieuchidas souffre quelques difficultés. En 566, Solon n'était point encore de retour à Athènes; et, durant le peu d'années qu'il survécut à son retour, il n'exerça aucune magistrature. Mais la seule chose qui nous importe, c'est que, dès avant la fin du sixième siècle, les Athéniens connaissaient l'*Iliade* entière, et non pas seulement des lambeaux de l'*Iliade*; c'est qu'ils possédaient ou pouvaient posséder des manuscrits complets du poëme. Le règlement de Solon ou d'Hipparque suppose même, ce semble, qu'il y avait à Athènes un exemplaire officiel, qui servait à tracer aux rhapsodes la marche obligatoire, à contrôler leurs récitations, à assurer l'exécution de la loi.

Le premier manuscrit complet de l'*Iliade* mentionné par les auteurs anciens est celui dont on attribue l'exécution à une pensée de Pisistrate. Les documents qui concernent ce manuscrit sont d'une époque beaucoup trop éloignée du siècle de Pisistrate pour avoir une bien sérieuse autorité. Le plus ancien et le plus grave n'est qu'un *on dit* recueilli par Cicéron dans les écoles, cinq cents ans après la mort de Pisistrate[1]. Les autres ne sont ou que des répétitions de cet *on dit*, ou que d'ineptes légendes rêvées par l'ignorance byzantine. Eustathe lui-même ne nous montre-t-il pas, au début de son énorme livre sur l'*Iliade*, Aristarque et Zénodote travaillant sous les ordres de Pisistrate, avec toute une académie de grammairiens, à la récension des épopées homériques? La fameuse scholie de Ritschl et de Cramer, qui désigne, comme diorthuntes de Pisistrate, Onomacrite d'Athènes, Zopyre d'Héraclée, Orphée de Crotone et Conchylus, ne mérite à aucun titre notre créance. Il est prouvé

1. Cicéron, *de Oratore*, III, xxxiv : « Quis doctior iisdem illis temporibus, aut « cujus eloquentia litteris instructior fuisse « traditur, quam Pisistrati? qui primus « Homeri libros, confusos antea, sic dispo- « suisse dicitur, ut nunc habemus. »

aujourd'hui que cette scholie n'est pas antique. Le texte grec est de Tzetzès, et le texte latin n'est qu'une traduction de ce texte grec. Avant de mentionner la tradition relative aux quatre diorthuntes, le scholiaste enregistre sans scrupule celle qui faisait d'Aristarque et de Zénodote les principaux collaborateurs de Pisistrate. Seulement il corrige l'anachronisme par une supposition d'homonymie aussi bizarre que l'anachronisme lui-même. Il dit que c'était un Aristarque et un Zénodote autres que les deux critiques alexandrins. La liste des quatre diorthuntes est généralement admise comme authentique. Mais il y a un fait qui lui ôte absolument toute valeur : c'est que Zopyre d'Héraclée, autrement dit Zopyre le Magnésien, n'est pas plus un contemporain de Pisistrate, que ne l'étaient Zénodote et Aristarque. C'est à peine un contemporain d'Aristote[1]. D'ailleurs Conchylus est inconnu ; et l'on se demande quel motif aurait pu déterminer Pisistrate à donner sa confiance à deux faussaires, le pseudo-Musée Onomacrite, et cet Orphée qui mettait au compte de l'aède thrace son homonyme des hymnes que n'eût point sans doute suffisamment recommandés leur propre mérite.

Le plus sûr, nous voulons dire le plus sage, c'est de s'en tenir aux vagues termes de la phrase de Cicéron : « Pisistrate fut, dit-on, le premier qui disposa les livres d'Homère, auparavant pêle-mêle, dans l'ordre même où nous les avons aujourd'hui[2]. » Entendez par *livres* (libros) ce que les Grecs nommaient *rhapsodies*. Il s'agit de la distribution des rhapsodies dans leur ordre légitime, et évidemment dans l'ordre même qu'imposait déjà, ou qu'imposa un peu plus tard, le règlement des Panathénées.

On disputera éternellement peut-être sur la nature et l'étendue

1. Il est question de ce Zopyre dans l'*Anecdotum* de Rome. Il y est nommé à côté de Dicéarque, et comme un grammairien de l'époque où l'on discutait sur la provenance des divers textes de l'*Iliade*. Voyez plus bas ce qui concerne l'*Iliade de l'Hélicon*, p. XI-XIV.

2. Voyez le texte de cette phrase dans la note de la page précédente. C'est par erreur que quelques-uns disent que l'*Hipparque* attribue l'exécution du premier manuscrit au fils de Pisistrate, et le travail de la diorthose à Simonide et Anacréon. Platon ou Simon le socratique n'a pas un mot en ce sens. Anacréon et Simonide sont cités comme amis d'Hipparque, voilà tout.

du travail fait ou commandé par Pisistrate. On pourra même contester éternellement que Pisistrate ait jamais fait ou fait faire aucun travail d'aucune sorte sur le texte d'Homère[1]. En effet, selon l'auteur de l'*Hipparque*, ce n'est point Pisistrate, c'est Hipparque son fils, qui a fait le premier connaître aux Athéniens les épopées d'Homère : ἐκόμισεν εἰς τὴν γῆν ταυτηνὶ τὰ Ὁμήρου ἔπη[2]. Ce n'est pas tout. Une tradition consignée par Eustathe dans son *Commentaire de l'Iliade* (pages 16 et 17), fait de Cynéthus de Chios le premier collecteur des poëmes d'Homère, le premier possesseur d'un manuscrit complet de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*[3]. Ce Cynéthus était un Homéride, à peu près contemporain d'Hipparque et d'Hippias. Il avait du talent comme poëte. C'est à lui qu'on attribue d'ordinaire l'*Hymne à Apollon Délien*, qui fait partie de la collection des poëmes homériques.

Mais il y a un point fixe où le scepticisme vient nécessairement expirer; et nier qu'Athènes possédât, à la fin du sixième siècle avant notre ère, l'*Iliade* et l'*Odyssée* au complet, ce serait passer les bornes de toute vraisemblance. Admettons donc qu'il y avait au moins un exemplaire complet d'Homère, servant au contrôle de la récitation des Panathénées; admettons même que cet exemplaire officiel avait été procuré par les soins de Pisistrate ou de son fils Hipparque.

C'est de la récitation des Panathénées que dérivait manifestement le texte des éditions que les Alexandrins nomment *les communes* (αἱ κοιναί), le texte que nous pouvons nommer *la vulgate primitive*. Dès que les éditions communes n'étaient que des reproductions de l'exemplaire officiel, ou que des copies de ses copies, il n'est pas difficile de s'expliquer pourquoi les Alexandrins n'ont jamais spécialement cité les leçons de la diorthose d'Athènes. L'Homère de Pisistrate ou d'Hipparque était la ma-

1. C'est l'opinion que soutient le Grec J. N. Valettas dans son savant ouvrage, Ὁμήρου βίος καὶ ποιήματα, Londres, 1867, in-4°. Voyez les chapitres z et ii, p. 192 et suivantes.

2. Voyez le passage des Œuvres de Platon noté plus haut p. ii, à propos de ἐξ ὑπολήψεως.

3. Τοῦ ἀπαγγέλλειν τὴν Ὁμήρου ποίησιν σχεδασθεῖσαν ἀρχὴν ἐποιήσατο Κύναιθος ὁ Χῖος. Il sera question de Cynéthus un peu plus bas, p. viii et ix.

tière même sur laquelle ils travaillaient, et qu'ils avaient à confronter avec toutes les récensions de quelque notoriété.

Les alphabets ne représentent, en général, que d'une façon approximative les sons parlés ; et il n'y a guère de lettre écrite à laquelle on ne soit forcé d'assigner, dans nos langues, des valeurs souvent fort diverses. Mais on peut dire qu'Homère n'était qu'à moitié transcrit, dans l'orthographe attique du sixième siècle. En ce temps-là, par exemple, le caractère H n'était qu'un signe d'aspiration, et la voyelle E figurait tout à la fois ε, η, ει, ηϊ. La voyelle O comptait indifféremment pour ο, pour ω, pour ου, et même pour υ. Mais la tradition des rhapsodes constatait la différence des sons, suivant la différence des mots ; et la transcription allait se perfectionnant, à mesure que se perfectionnait l'alphabet lui-même. L'Homère que nous avons ne ressemble guère à coup sûr, par son aspect, à celui dans lequel Eschyle et Pindare ont appris à lire. Et pourtant c'est bien le même, il n'y a pas à en douter. Supposons que vous trouviez ceci quelque part, écrit en lettres de forme archaïque :

ΜΕΝΙΝΑΕΔΕΤΗΕΑΠΕΛΕΑΔΕΟΑΚΗΙΛΕΟΣ.

Vous n'y verrez peut-être rien d'abord ; mais vous aurez bientôt fait, si vous vous en donnez la peine, de séparer les mots, de les remettre en possession de tous leurs éléments, de restituer le premier vers de l'*Iliade* :

Μῆνιν ἄειδε, θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.

On se fait donc une idée parfaitement nette de ce qu'étaient ou devaient être les manuscrits de l'*Iliade* antérieurs au quatrième siècle, c'est-à-dire antérieurs à l'époque où furent en usage les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec.

Nous n'avons pas besoin de remarquer que l'*Iliade*, dans un temps où l'alphabet n'avait que seize ou dix-huit lettres, ou à peine vingt, n'était pas divisée en vingt-quatre parties, portant chacune pour signe numérique et pour nom un des vingt-quatre caractères de l'alphabet. Personne n'ignore que cette division est le fait des Alexandrins. Elle est inconnue aux écrivains du

cinquième et du quatrième siècle qui citent Homère. L'*Iliade* avait néanmoins ses sections. On a une trentaine de titres de rhapsodies. Chaque rhapsodie formait ce que nous nommons un chant. Quelques-uns de ces chants étaient extrêmement courts; d'autres étaient d'une longueur considérable. Ainsi la *Peste* n'avait pas cent cinquante vers, tandis que les *Exploits de Diomède* comprenaient tout ce que nous appelons le chant V, plus 236 vers du chant sixième : douze cents vers, peu s'en faut; le double d'une rhapsodie ordinaire.

Les manuscrits complets n'avaient que le titre général, Iliade, écrit en haut du premier vers de la première colonne de la première feuille. Les rhapsodies n'y étaient point avec leurs titres particuliers : « Il faut savoir, dit l'*Anecdotum* de Venise, qu'anciennement les rhapsodies d'Homère se suivaient d'une façon continue, et qu'il n'y avait entre elles d'autre séparation que la coronis. » L'*Anecdotum* de Rome dit exactement la même chose[1]. Quand la division en vingt-quatre chants eut prévalu, une lettre de l'alphabet figura en tête de chaque chant. La coronis ou devint inutile, ou ne servit plus qu'à marquer des fins de discours, de narrations, d'alinéas. Les lettres numérales sont les seuls titres qu'on ait mis encore, quatre ou cinq siècles après J. C., dans le manuscrit en onciales appelé *Palimpseste syriaque*[2]. Dans les manuscrits en cursive, il y a des titres. Ce sont ordinairement les vers mnémotechniques d'Étienne le grammairien. Le manuscrit de Venise, le plus ancien de tous les manuscrits byzantins de l'*Iliade*, fournit déjà son spécimen de cette poésie alphabétique[3].

Un exemplaire complet de l'*Iliade*, au temps de Simonide, d'Eschyle et de Pindare, ne différait point, dans son ensemble, d'un exemplaire complet de l'*Iliade* tel qu'en possédaient tous les gens instruits, au temps de Platon ou d'Aristote, ou même

1. Voyez, dans notre *Appendice* II, le texte de la phrase commune aux deux *Anecdota*, et l'explication du signe appelé *coronis*.

2. Voyez les *fac-simile* donnés par Cureton. Il sera question du *Palimpseste syriaque* au chapitre III de cette *Introduction à l'Iliade*, p. LXII et suivantes.

3. On trouvera les vers d'Étienne à la suite de cette *Introduction*.

au temps d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque. C'étaient les mêmes rhapsodies, en même nombre et en même ordre. Les Alexandrins n'ont rien ajouté, rien retranché, en fait de rhapsodies, ni surtout rien interverti. Ils ont laissé toutes choses en état, et leurs coupures n'avaient d'autre but que de rendre plus commode aux lecteurs l'usage du poëme. Il est certain que les parties mêmes qui font le moins corps avec le récit, le *Catalogue* par exemple, ou l'*Entretien d'Hector et d'Andromaque*, ou la *Dolonie*, étaient déjà dans les plus anciens textes athéniens, et qu'ils y étaient là même où nous les lisons encore. Mais l'affirmation serait téméraire, si on l'étendait aux textes complets que possédaient probablement, au sixième siècle avant notre ère, ou les Homérides de Chios, ou les desservants du temple d'Homère à Smyrne, ou telle école des villes du littoral ionien, ou la bibliothèque d'un Polycrate. D'après une tradition qu'Eustathe mentionne au début de son commentaire sur le chant dixième, c'est Pisistrate qui aurait mis ou fait mettre ce chant (la *Dolonie*) à la place qu'il a toujours occupée depuis. Les rhapsodes regardaient la *Dolonie* comme un poëme à part, et non comme un épisode de l'*Iliade*. On peut discuter sur la vraisemblance ou l'invraisemblance de cette tradition; mais on se figure très-bien une *Iliade* sans *Dolonie*. De même pour le *Catalogue;* de même pour plus d'une des rhapsodies épisodiques. Il est très-possible aussi que l'ordre réglé pour la récitation des Panathénées ne fût pas de tout point conforme à celui qu'eût préféré tel Homéride, à celui qu'on avait suivi en écrivant tel exemplaire ionien. Mais ce qui est hors de doute, c'est que, l'ordre une fois réglé, l'*Iliade* qu'on chantait aux Panathénées ne subit aucun remaniement, et qu'elle subsista, grâce à l'institution de Solon ou d'Hipparque, dans une parfaite intégrité, au moins pour ce qui concerne la composition, l'économie générale et l'étendue.

D'après la tradition relative à Cynéthus de Chios, cet Homéride avait gâté par ses interpolations et ses remaniements le texte de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssée;* et c'est pour rétablir Homère

dans sa pureté qu'on a fait, au cinquième siècle et depuis, des diorthoses, des éditions corrigées, des récensions critiques[1]. Nous devons dire que rien au monde ne justifie les imputations portées contre la probité littéraire de Cynéthus. On ne signale nulle part ni une rhapsodie de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, ni un passage quelconque de l'un ou de l'autre de ces deux poëmes, comme ayant jamais rien souffert de sa main. L'unique tort de Cynéthus est d'avoir laissé croire que le bel hymne où il faisait chanter le vieillard aveugle qui charme les jeunes filles de Délos était autre chose qu'une fiction de sa propre muse. Nous osons même dire que Cynéthus n'a été coupable que d'un excès de modestie. Attribuer à Homère l'*Hymne à Apollon Délien*, ce n'était pas faire injure à Homère. Nous en avons pour preuve Thucydide en personne. Thucydide croit à l'authenticité de l'hymne, et il ne s'est point fait accuser de manquer de goût en citant, sous le nom d'Homère, deux morceaux de ce poëme[2]. Cynéthus est justifié bien plus complétement encore, si l'on admet, avec plusieurs critiques modernes, que l'*Hymne à Apollon Délien* appartient à l'époque florissante de l'Ionie, par conséquent est antérieur d'un siècle ou deux au temps des Pisistratides. Son crime serait, comme celui de Thucydide, d'avoir cru l'hymne authentique, de l'avoir chanté comme une œuvre d'Homère, de lui avoir donné une place dans le recueil des poésies d'Homère.

Ce que nous savons des diorthoses de l'*Iliade* qui ont précédé les travaux alexandrins est fort peu de chose en comparaison de ce que nous voudrions savoir; c'est beaucoup en comparaison de ce qu'on savait il y a un siècle. A peine connaissait-on deux des éditions de l'*Iliade* que plusieurs peuples grecs avaient fait faire à leurs frais : la *Massaliote* (celle de Marseille), la *Sinopique*

1. Eustathe, sur l'*Iliade*, suite du passage cité plus haut, p. v, note 3 : ἐλυμήναντο δὲ, φασὶν, ἐν αὐτῇ (τῇ ποιήσει) πάμπολλα οἱ περὶ τὸν Κύναιθον, καὶ πολλὰ τῶν ἐπῶν αὐτοὶ ποιήσαντες, παρενέβαλον· διὸ καὶ διωρθώθησαν αἱ Ὁμηρικαὶ βίβλοι.

2. Ce sont les vers 146-150 et 165-172. Voyez Thucydide, III, CIV. Le vers 146, tel que le donne Thucydide, diffère beaucoup de ce qu'on lit dans les éditions d'Homère; mais Thucydide ne fait d'ailleurs aucune réserve sur l'authenticité.

(celle de Sinope). Grâce aux *Scholies de Venise*, nous en connaissons quatre de plus : celle de Chios, celle d'Argos, celle de Cypre, celle de Crète. Des citations assez nombreuses nous permettent même de nous faire quelque idée de ce qu'étaient ces éditions. Les éditions des villes (αἱ πολιτικαί, ou αἱ ἐκ πόλεων, ou αἱ κατὰ πόλεις) ne différaient par aucun point essentiel de la primitive vulgate, du texte consacré par la récitation des Panathénées. Les diversités sont des variantes de mots, des particularités de transcription, quelquefois même des inadvertances de copiste. L'*Argolique*, par exemple, au vers XIII, 363, donnait cette absurde leçon : Ἑκάϐης νόθον υἱόν, *fils bâtard d'Hécube*. C'est évidemment une faute matérielle, une méprise d'épellation. Homère disait, dans tous les autres textes : Καϐησόθεν ἔνδον. Aristarque regarde la leçon de l'*Argolique* comme une correction plus ou moins réfléchie ; car il accuse le diorthunte d'avoir ignoré l'existence de la ville de Cabèse [1]. Cette supposition ne semble point nécessaire. Il n'y a eu qu'une erreur de l'œil et de la main. Pas un Grec n'a jamais pu imaginer sérieusement que l'épouse de Priam, que la mère d'Hector et de Pâris, eût des bâtards.

Il est évident que les diorthuntes chargés par tel ou tel peuple de procurer à la cité un exemplaire de l'*Iliade* bien net et bien correct ont dû comparer des manuscrits, peser des leçons diverses, et faire œuvre, comme nous disons, de philologues et de critiques. Mais il est évident aussi que cette œuvre était d'une extrême simplicité. Il ne s'agissait que de reproduire et d'amender le texte vulgaire. L'attention et le bon sens suffisaient à la tâche. On comprend dès lors que les diorthuntes de Marseille ou des autres cités n'aient laissé aucun nom, et que toutes les éditions des villes soient absolument anonymes.

Ce n'est point forcer les conjectures que de regarder ces éditions et comme postérieures au sixième siècle avant notre ère, et comme antérieures au quatrième. Néanmoins, il ne serait pas

1. Καὶ τάχα ἂν εἴη ἁμάρτημα, κατ' ἄγνοιαν τῆς Καϐήσου.

invraisemblable que celle de Chios remontât à une antiquité plus haute que l'exemplaire même des Panathénées, et qu'elle eût été le prototype de cet exemplaire. C'est à Chios qu'habitaient les rhapsodes nommés Homérides. C'est dans cette famille, ou, si l'on veut, dans cette école, que s'étaient conservées les traditions les plus pures de l'épopée. C'est là que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont pu être mises intégralement par écrit, dès le jour où l'abondance du papyrus importé d'Égypte permit à la Grèce de lire et non plus seulement d'écouter les chants de ses poëtes. On connaît la date des premières relations commerciales régulières entre l'Égypte et la Grèce : 630 environ[1]. Ainsi l'exemplaire de Chios peut avoir été le premier des manuscrits complets de l'*Iliade*. Mais il n'y a rien qui doive nous faire croire que la *Massaliote* soit du sixième siècle, ni surtout que les Phocéens, comme le suppose Payne Knight, l'aient apportée, faite et parfaite, dès l'an 600, dans leur nouvelle patrie. Disons plutôt que Marseille, comme Argos, comme Sinope, comme l'île de Cypre et l'île de Crète, a pris modèle sur ce qui s'était fait à Athènes. C'est déjà beaucoup qu'on ait lu l'*Iliade*, sur la terre barbare des Celtes, au temps où Athènes construisait le Parthénon, et où Sophocle faisait applaudir *OEdipe-Roi*.

Nous avons noté, dans notre commentaire, tous les passages à propos desquels sont citées les éditions des villes. On verra qu'il n'y en a pas un seul qui signale une discordance importante entre leur texte et la primitive vulgate. Nous n'affirmons point qu'elles fussent des copies pures et simples de l'exemplaire athénien; mais il y a grande apparence que toutes avaient leurs rhapsodies dans l'ordre déterminé par le règlement des Panathénées.

Aux éditions des villes il faut joindre l'*Iliade de l'Hélicon*, mentionnée dans l'*Anecdotum* de Rome[2]. Cet *Anecdotum* n'a

1. Voyez le savant mémoire de M. Egger sur l'influence de l'importation du papyrus égyptien en Grèce. C'est la *note A* de l'*Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 484-493.

2. Voyez, dans notre *Appendice* III, les extraits du livre d'Osann sur cet *Anecdotum*. Nous donnons tout ce que le livre contient de plus intéressant à propos de l'*Iliade de l'Hélicon*.

par lui-même aucune valeur historique; mais les vers qui y sont transcrits comme tirés de l'*Iliade de l'Hélicon* sont empruntés à des ouvrages d'écrivains célèbres : Cratès, Nicanor, Aristoxène. Suivant Cratès et Nicanor, voici quel était le premier vers de l'*Iliade de l'Hélicon* :

Μούσας ἀείδω καὶ Ἀπόλλωνα κλυτότοξον.

Suivant Aristoxène, ou, pour parler exactement, suivant des auteurs (κατά τινας) qu'avait consultés Aristoxène, l'*Iliade de l'Hélicon* commençait par ces trois vers, qui remplaçaient les neuf premiers vers du préambule connu :

Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ὅππως δὴ μῆνίς τε χόλος θ' ἕλε Πηλείωνα,
Λητοῦς τ' ἀγλαὸν υἱόν · ὁ γὰρ βασιλῆϊ χολωθείς....

Il n'est pas fort merveilleux qu'on eût jadis des exemplaires de l'*Iliade* ayant des préambules différents. Les rhapsodes, bien des siècles après Homère, aimaient encore à composer des προοίμια, des préludes, et ils ne récitaient un épisode qu'après avoir invoqué telle ou telle divinité secourable. Mais il semble fort extraordinaire que l'*Iliade de l'Hélicon* n'ait eu pour préambule, ou que le vers unique cité par Cratès et Nicanor, ou même que les trois hexamètres recueillis, nous ne savons dans quel livre, par Aristoxène. Il n'y a rien d'aussi nul ou d'aussi plat dans toute la collection des προοίμια, ou, comme on les appelle, des petits hymnes d'Homère. Si ce sont là des préambules d'Homérides, ils n'ont pu figurer que comme des introductions à ce qui est notre chant premier. Encore le vers de Cratès et de Nicanor n'a-t-il trait qu'à la vengeance d'Apollon, c'est-à-dire à la *Peste* seule, aux vers 1-147 du premier chant.

Rien n'empêche de croire qu'il a jadis existé en Grèce un exemplaire de l'*Iliade* portant le titre d'*Iliade de l'Hélicon*. Mais la question qui seule importe, c'est de savoir si cette *Iliade* était d'une bien haute antiquité. Le rédacteur de l'*Anecdotum* n'a sur

ce sujet aucune certitude ; ce qui prouve que les auteurs qui l'ont renseigné n'avaient eux-mêmes que des idées très-vagues. Il dit, dans sa première phrase, que l'*Iliade de l'Hélicon* a l'air d'être antique : ἡ δὲ δοκοῦσα ἀρχαία Ἰλιὰς, λεγομένη δὲ ἀφ' Ἑλικῶνος.

Cratès, Nicanor et Aristoxène ne sont pas les seuls auteurs allégués dans l'*Anecdotum*, à propos de l'*Iliade de l'Hélicon*. Mais le témoignage de Zopyre et de Dicéarque n'a aucune importance, puisque ni l'un ni l'autre n'avaient vu le livre. Ils n'en parlaient l'un et l'autre que par conjecture. Voici les propres termes de l'*Anecdotum :* « Zopyre le Magnésien *pense* que le poëme s'y lit en dialecte éolique ; Dicéarque pareillement[1]. » La conjecture, ici, est en contradiction avec les faits. Il n'y a pas la moindre trace d'éolisme, soit dans le vers transcrit d'après Cratès et Nicanor, soit dans les trois vers transcrits d'après Aristoxène.

Il n'est nullement probable, quoi qu'en dise Osann, l'éditeur de l'*Anecdotum*, qu'Aristarque ait ignoré l'*Iliade de l'Hélicon*. Aristarque savait tout au moins ce qu'en avaient écrit Aristoxène, Dicéarque et Zopyre, tous les trois antérieurs à lui. Nous supposons donc qu'il l'a connue. La substitution de tel ou tel préambule insignifiant au majestueux et admirable début de l'*Iliade* traditionnelle, ne pouvait être, aux yeux d'un homme de sens et de goût, qu'une aberration de l'ignorance. Antique ou non, une *Iliade* qui commençait aussi mal ne pouvait ni servir de type à une sérieuse diorthose, ni même recommander ses leçons propres par aucune présomption d'authenticité. Aristarque s'autorise quelquefois, dans ses corrections, ou plutôt dans ses restitutions, de variantes fournies par ce qu'on appelait *les antiques* (αἱ ἀρχαῖαι). Il est possible que l'*Iliade de l'Hélicon* ait concouru, parmi ces éditions anonymes, aux améliorations du texte perfectionné par Aristarque. C'est le seul honneur qu'il soit permis, non pas même de revendiquer, mais d'imaginer, pour elle. Mais Aristarque l'aura négligée, ou comme fausse-

1. Τὴν δὲ ποίησιν ἀναγινώσκεσθαι ἀξιοῖ Ζώπυρος ὁ Μάγνης Αἰολίδι διαλέκτῳ· τὸ δὲ αὐτὸ καὶ Δικαίαρχος. Le mot ἀξιοῖ prouve qu'ils ne savaient pas *de visu*.

ment réputée antique, ou comme par trop remplie d'absurdes interpolations.

Osann pense que l'*Iliade de l'Hélicon* devait son titre à ce qu'elle était la seule qui portât en tête une invocation aux Muses. Cette explication n'est pas fort naturelle. Rien ne fait naître l'idée d'Hélicon, ni dans le premier prélude, ni dans le deuxième. Le premier prélude n'invoque même pas les Muses, il ne fait que les mentionner; et μῆνιν ἄειδε, θεά mériterait autant que Μοῦσας ἀείδω la qualification d'appel aux déesses adorées sur l'Hélicon. La façon la plus simple de rendre raison du titre, c'est de supposer que le manuscrit avait été vu sur l'Hélicon, et qu'il faisait partie de la bibliothèque du temple des Muses.

Nous ne savons rien de précis sur les éditions de l'*Iliade* simplement désignées par l'épithète d'*antiques*. C'étaient, selon toute apparence, des exemplaires antérieurs à l'usage de l'alphabet de vingt-quatre lettres, un reste de ces κοιναί qui servaient dans les écoles au cinquième siècle, et dont quelques-unes portaient des corrections plus ou moins satisfaisantes.

Les éditions *individuelles*, les κατ' ἄνδρα, c'est-à-dire les récensions de l'*Iliade* dont les auteurs étaient nominativement connus, sont en fort petit nombre, depuis le temps de Pisistrate jusqu'au temps des Ptolémées, et la plus ancienne n'est pas beaucoup antérieure à la fin du cinquième siècle. C'est celle d'Antimachus de Colophon, le poëte épique. Elle est citée plusieurs fois dans les *Scholies de Venise*. Elle se distinguait naturellement par de grandes qualités, ayant été faite par le savant disciple de Stésimbrote de Thasos, par un Ionien, par un homme de talent, par un des plus heureux émules d'Homère. Mais ce n'est pas sur quelques variantes que nous pouvons décider si Antimachus s'était borné, oui ou non, à perfectionner la vulgate. Il est vraisemblable que ses corrections n'avaient jamais rien eu de bien téméraire.

La récension d'Aristote, cette fameuse *édition de la cassette*, comme on la nomme, n'est pas mentionnée une seule fois dans les *Scholies de Venise*. Il est possible que ce silence soit un effet

du hasard. Nous sommes bien loin d'avoir toutes les variantes de l'*Iliade* qu'avaient colligées ou commentées les Alexandrins. Celles qui venaient de la diorthose d'Aristote peuvent donc avoir péri. Mais il est vraisemblable que c'est la diorthose elle-même qui avait péri, et longtemps avant qu'Aristarque corrigeât et interprétât le texte de l'*Iliade*. Nous n'avons pas besoin d'expliquer comment l'exemplaire d'Alexandre a pu disparaître; et l'on sait avec quelle négligence les livres furent traités par les héritiers des biens d'Aristote.

L'édition de la cassette est pourtant, de toutes les κατ' ἄνδρα, au moins de toutes les κατ' ἄνδρα antérieures à Zénodote, celle dont il nous est le mieux permis de deviner le caractère. Aristote, dans ses ouvrages, cite assez souvent l'*Iliade*, et ses citations ne sont pas toujours conformes au texte que nous connaissons, ni même aux textes que supposent les variantes des éditions compulsées par les Alexandrins. Il y a un exemple remarquable de cette divergence, dans le livre quatrième de la *Métaphysique*. On lit, au chapitre v de ce livre, qu'Homère représente quelque part Hector délirant par l'effet de sa blessure, *étendu*, *la raison bouleversée :* κεῖσθαι ἀλλοφρόνεοντα[1]. Vous chercheriez en vain, dans notre *Iliade*, la moindre trace de ce délire d'Hector. Quand le héros troyen a été abattu par Ajax, XIV, 412-413, ses amis le relèvent, et l'emportent évanoui. Il reprend ses esprits aux bords du Xanthe, puis s'évanouit de nouveau. Il rouvre les yeux, XV, 240, reconnaît ses amis, et jouit de toute sa raison. Hector tombe dans la poussière, XXII, 330, frappé du coup mortel, et il n'expire qu'après avoir parlé à deux reprises. Ces deux discours d'Hector sont dans la mémoire de tout le monde, et l'on sait que tout y est d'une suite parfaite et d'une parfaite lucidité. C'est sur le dernier mot d'une prophétie qui s'accomplira que la mort achève son œuvre :

Ὣς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψεν.

Il n'y a pas de doute qu'Aristote n'ait eu, dans son *Iliade*, un

1. Dans la traduction française (Pierron et Zévort), le passage se trouve, t. I, p. 132, et il est commenté par une note, p. 260-261.

vers que nous n'avons plus, et qui commençait, par κεῖτ' ἀλλοφρονέων. Ce vers se trouvait probablement, XIV, 421. On n'a point, avec un homme comme Aristote, la vulgaire ressource des imputations ou d'ignorance, ou de légèreté, ou de lapsus de mémoire. Il est évident qu'Aristote, quand il citait l'*Iliade*, citait le texte qu'il avait lui-même établi[1]. Ce qui n'est pas moins évident, c'est qu'un texte qui présentait des particularités aussi notables que celle que nous venons de signaler n'était pas une simple révision de la vulgate. Aristote avait conféré des manuscrits divers, choisi parmi les leçons, au besoin ajouté, quelquefois retranché ou remanié peut-être, mais toujours d'après des autorités, jamais par simple caprice. Il s'était fait aider, dit-on, dans ce travail critique, par Callisthène et Anaxarque.

Quelques-uns complètent la liste des éditeurs préalexandrins par trois noms : un certain Euripide, qui n'est certainement pas le grand poëte Euripide, mais qui pourrait avoir été Euripide le jeune, fils ou neveu du tragique; un certain Nessus de Chios, absolument inconnu d'ailleurs; un certain Léogoras de Syracuse, dont l'existence même est contestable[2]. Ces noms ne disent absolument rien à l'esprit. Nous n'avons pas même une seule variante de l'*Iliade* d'Euripide, ou de celle de Nessus, ou de celle de Léogoras. Philétas de Cos, le maître de Zénodote, est un écrivain célèbre. Il était bon poëte, et il passe pour avoir été un critique habile. Il avait fait, dit-on, d'heureuses corrections au texte d'Homère. Mais on ne voit nulle part que Philétas de Cos ait donné une édition de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*. C'est dans quelque ouvrage de littérature ou de grammaire qu'il avait sans doute consigné ses observations philologiques.

Nous ne devons point compter comme de légitimes éditeurs

1. Nous avons été fort surpris, quand nous avons rencontré autrefois ce problème philologique, de constater qu'il n'avait jamais été remarqué par personne. Aucun des commentateurs d'Aristote n'avait jamais cherché si κεῖσθαι ἀλλοφρονέοντα correspond réellement à une expression d'Homère, et aucun des commentateurs d'Homère n'avait jamais su qu'Aristote voit quelque part, dans les vers de l'*Iliade*, Hector délirant.

2. L'unique mention qu'on ait de ce Léogoras est dans l'*Anecdotum* de Paris, et elle y est accompagnée de détails qui ôtent à ce témoignage toute espèce d'authenticité. Voyez, à la fin de notre *Appendice* II, les observations de Karl Lehrs sur l'usage fait par Sengebusch de l'*Anecdotum* de Paris.

préalexandrins ces διασκευασταί qu'on mentionne partout comme ayant travaillé avec fruit au perfectionnement de l'œuvre attribuée à Pisistrate. Wolf s'est tout à fait mépris sur ce qui les concerne. Sa définition, *exactores seu politores*[1], est une absolue contre-vérité. Le verbe διασκευάζω, dans la langue ordinaire, s'entend, selon les occurrences, tantôt en bonne part, tantôt en mauvaise part. C'est comme notre verbe *arranger.* L'ensemble de la phrase détermine seul soit l'acception favorable, soit l'acception défavorable. Mais ce verbe διασκευάζω, dans la langue d'Aristarque et dans celle de tous les grammairiens de l'École d'Alexandrie, a toujours le sens de désorganiser ou d'interpoler. Il n'y a pas une seule exception. Les substantifs διασκευαστής et διασκευή signifient *interpolateur* et *interpolation*, et en plus mauvaise part encore, s'il est possible, que ces deux termes français. L'opinion vulgaire sur le rôle des *diascévastes* n'a d'autre autorité pour elle que la méprise de Wolf. On le verra par maint exemple, dans notre commentaire; mais on peut le voir plus complétement encore dans les quatre ou cinq pages où Karl Lehrs a concentré tout ce qu'on sait et sur les diascévastes et sur la diascève[2].

Les diascévastes n'ont rien de commun ni avec Antimachus, ni avec Aristote, ni même avec ces honnêtes diorthuntes des villes, dont Aristarque estimait les travaux. Ce sont des présomptueux, qui infligent à Homère ou des vers de leur propre fabrique, ou des vers empruntés à d'autres poëtes, ou des vers en effet homériques, mais qu'Homère n'avait point mis là où ils se trouvent indûment répétés. La diascève peut avoir été faite à bonne intention; mais elle n'est jamais qu'une preuve ou de mauvais goût, ou d'irréflexion, ou d'ignorance. Tels sont les termes qui viennent comme d'eux-mêmes à la bouche d'Aristarque, chaque fois qu'il s'agit ou de *passages arrangés* (διεσκευασμένα, διασκευασθέντα), ou *d'arrangeurs de passages* (δια-

1. *Prolégomènes*, XXIV, page CLII de la première édition, page 91 de la deuxième.

2. *De Aristarchi studiis Homericis*, p. 348-352 de la première édition, p. 333-337 de la deuxième. Voyez, sur le livre de Lehrs, le chapitre VI de cette *Introduction*, p. CXXI-CXXIII.

σκευασταί). Aristarque va, contre les diascévastes, jusqu'à l'indignation. Nous voilà bien loin de ce qui s'enseigne, depuis 1795, sur la foi de l'auteur des *Prolégomènes*. On se rappelle le ridicule maître d'école athénien qui se vantait, devant Alcibiade, d'avoir corrigé Homère[1]. Si Aristarque avait trouvé, dans la bibliothèque d'Alexandrie, l'exemplaire du maître d'école athénien, et qu'il eût daigné nous dire ce qu'il pensait des corrections opérées par l'outrecuidant diorthunte, nous aurions peut-être là et le type historique du diascévaste, et le type historique de la diascève.

On peut dire qu'Homère était, pour les Grecs des anciens âges, non pas seulement le poëte par excellence, mais un théologien, un moraliste, le dépositaire et l'interprète de toute sagesse divine et humaine. La philosophie ne ratifia point ces titres décernés par une admiration naïve. Son premier mot, son premier bégaiement, fut une énergique protestation contre l'anthropomorphisme. Homère porta la peine d'avoir été le plus retentissant héraut d'une religion pleine d'absurdités et de scandales. Pythagore, selon la tradition, était descendu aux enfers, et là il avait vu l'âme d'Homère suspendue à un arbre et entourée de serpents[2]. C'était le châtiment des impiétés qui souillent l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les pythagoriciens n'ont pas toujours été hostiles à Homère; ils se sont à la fin réconciliés avec les mythes; mais la tradition recueillie par les biographes de Pythagore témoigne des sentiments qui avaient d'abord prévalu dans l'école de Crotone. Ce n'est point par un renseignement vague que nous connaissons l'hostilité des Éléates contre les poëtes antiques, et particulièrement contre Homère. Nous avons un fragment de la diatribe de Xénophane contre Homère et Hésiode. Homère, le complaisant narrateur des déportements des dieux, n'est, aux yeux de Xénophane, que le corrupteur des peuples, qu'un apologiste du vol, de l'adultère, du mensonge[3].

1. Plutarque, *Alcibiade*, VII.

2. Hiéronyme, dans Diogène de Laërte, VIII, XXXI.

3. Πάντα θεοῖς ἀνέθηκαν Ὅμηρός θ' Ἡσίοδός τε, Ὅσσα παρ' ἀνθρώποισιν ὀνείδεα καὶ ψόγος ἐστὶ, Κλέπτειν μοιχεύειν τε, καὶ ἀλλήλους ἀπατεύειν. Toute l'école partageait cette aversion.

L'école d'Ionie n'est pas plus débonnaire pour le grand poëte ionien, que l'école de Crotone ou l'école d'Élée. Héraclite voulait qu'on bannît des solennités publiques les chants d'Homère, et que l'auteur fût tenu pour infâme[1].

Les prédications de la philosophie n'eurent qu'un effet très-borné, et n'entamèrent pas sérieusement la renommée d'Homère. Les peuples méprisèrent l'anathème des philosophes, et persistèrent invinciblement dans leur illusion. Cette illusion même ne tarda pas à trouver des fauteurs, jusque dans le sein de la philosophie. Les apologies raisonnées répondent, dès le cinquième siècle, aux accusations en forme et aux arrêts de proscription. Voici comment M. Émile Egger résume ce que nous savons sur cette primitive exégèse :

« On chercha sous les vers du poëte un sens différent du sens vulgaire, un *sous-sens* (ὑπόνοια), comme dit le grec avec une précision difficile à reproduire en français; c'est ce qui plus tard s'appela l'*allégorie*, mot inconnu aux plus anciens philosophes. Théagène de Rhégium et Anaxagore, puis Stésimbrote de Thasos et Métrodore de Lampsaque, expliquèrent les fictions étranges dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont remplies, en supposant qu'elles servaient de voile soit aux mystères de la physique, soit aux vérités de la morale. Ainsi, pour eux, le combat des dieux, au vingtième chant de l'*Iliade*, n'était que le symbole d'une lutte entre les éléments du monde physique, ou bien entre les vices et les vertus. Apollon, disait Théagène, est opposé à Neptune comme le feu à l'eau; Minerve à Mars, comme la sagesse à la folie; Junon à Diane, comme l'atmosphère terrestre à la lune; Mercure à Latone, comme la raison à l'inintelligence et à l'oubli (λήθη). Métrodore soutenait, en général, que Junon, Minerve et Jupiter ne sont pas ce qu'imaginent ceux qui leur élèvent des temples; que ce sont des substances physiques, des agrégats de matière, et que tout les héros grecs et tous les barbares sont des créations symboliques du même genre : Aga-

1. Diogène de Laërte, IX, 1, *Héraclite*.

memnon, par exemple (c'est le seul trait particulier qui nous reste de ce système), était une image de l'air. Certains interprètes recouraient à l'astronomie, étendant à tous les personnages mythologiques le rapport évident qu'offrent certaines légendes païennes, entre autres celle d'Apollon, avec l'histoire du ciel et les révolutions planétaires. Non content de personnifier dans Jupiter l'intelligence du monde, Anaxagore voyait dans les flèches d'Apollon les rayons du soleil. Une fois engagé dans cette voie périlleuse, on ne savait pas s'arrêter. Les faits les plus simples et les plus naturels étaient défigurés par de ridicules interprétations. Ainsi, dans la description de la toile de Pénélope, on imagina un jour qu'Homère avait tracé les règles de la dialectique : la chaîne représentait les prémisses; la trame, la conclusion; et la raison avait pour symbole la lumière dont Pénélope éclairait son ouvrage [1]. »

C'est au cinquième siècle que les Grecs commencèrent à faire quelque attention à leur langue, et à regarder comme un sérieux objet d'étude les choses qui concernent l'expression de la pensée par la parole. La grammaire date, comme la rhétorique, du temps de Socrate et des sophistes. Homère fourmille d'ἅπαξ εἰρημένα, c'est-à-dire de termes qui ne se trouvent que chez lui, et dont le sens était uniquement conservé par la tradition des rhapsodes. Il a une foule de mots qui sont les mêmes que ceux du grec ordinaire, et qui pourtant ne signifient point ce qu'ils sembleraient devoir signifier. Des curieux faisaient collection de toutes les expressions homériques où il y a quelque chose à noter, en dressaient des listes, mettaient à côté de chaque mot son interprétation. Il est souvent question de *glossographes* dans les *Scholies de Venise*. Les glossographes sont ces collecteurs, ces interprètes de mots ou tombés en désuétude, ou difficiles à entendre. Quelques erreurs que leur reprochent Aristarque et les aristarchiens, il faut leur savoir gré d'avoir ébauché les premiers vocabulaires, d'avoir les premiers appelé la discus-

1. *Histoire de la critique chez les Grecs*, chap. II, § 1, p. 60-62.

sion sur l'origine et la forme des mots, sur leur place légitime dans la phrase, sur toutes les questions que provoquent les recherches grammaticales.

Nous ne savons pas comment Socrate, le vrai Socrate, jugeait réellement la poésie d'Homère. La critique morale que le Socrate de Platon fait de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, aux livres II et III de la *République*, a un caractère trop excessif et trop systématique pour être le pur socratisme. Il est probable pourtant que Platon n'a fait qu'exagérer les opinions du maître, et que Socrate avait protesté plus d'une fois, durant sa vie, contre les prétendues doctrines d'Homère. Nous n'avons aucun témoignage qui nous permette de ranger Socrate parmi les apologistes du poëte, surtout parmi les apologistes à la façon d'Anaxagore.

Platon a poussé jusqu'à ses dernières limites la permission de déraisonner contre Homère. Les arguments dont il se sert tombent devant cette simple observation de sens commun, qu'Homère ne s'est jamais donné ni pour un hiérophante, ni pour un philosophe, ni pour un législateur. Contestons, si nous voulons, que ses héros aient toujours dit ce qu'ils devaient dire, toujours fait ce qu'ils devaient faire. Confrontons-le avec la nature que nous avons sous les yeux, avec l'idéal que nous portons dans l'âme. Demandons-lui de nous charmer, de nous émouvoir, de nous transporter d'admiration. Mais exiger qu'il nous enseigne la vertu, qu'il nous prêche le devoir, qu'il nous garde des mauvaises pensées, qu'il fasse de nous des hommes bons, forts, pieux et parfaits, c'est vouloir que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne soient point, qu'il n'y ait point d'épopée, qu'il n'y ait point d'Homère. Platon ne reculait pas devant cette conséquence. Sa proscription s'étend plus loin encore. Le théâtre périt, dans la *République*, et au même titre que l'épopée. Il est difficile de croire que cette fameuse discussion, où les interlocuteurs de Socrate sont si faibles, ou plutôt si nuls, soit autre chose qu'un jeu d'esprit. On peut d'ailleurs en appeler, au sujet d'Homère, de Platon à Platon même. Voyez, dans l'*Apologie de Socrate*,

le passage où Socrate commente, à propos de la mort, l'héroïque réponse d'Achille à sa mère.

Aristote forme avec Platon, en ceci comme en tant d'autres choses, un parfait contraste. On sait ce qu'est Homère pour l'auteur de la *Poétique*. Mais Aristote ne s'en tenait pas à célébrer ce type de perfection littéraire. Il avait écrit un livre considérable, intitulé *Problèmes homériques* (Ὁμηρικὰ ἀπορήματα). Ce livre n'existe plus ; mais il est fréquemment cité par les commentateurs alexandrins, et nous sommes jusqu'à un certain point en droit de dire que nous le connaissons. Les problèmes que résout Aristote ne sont pas des subtilités qu'il invente pour se donner le plaisir d'en avoir raison : il les prend tels qu'il les trouve, dans les discours des sophistes, dans les discussions d'école, dans les entretiens des gens lettrés. On demandait, par exemple, pourquoi Ulysse, *Iliade*, II, 183, jette son manteau; pourquoi Ménélas, qui avait le premier répondu au défi d'Hector (VII, 96-102), ne persiste point dans sa courageuse résolution, etc. Au fond, il n'y a là aucune question qui vaille la peine qu'on disserte. Aristote disserte pourtant. On veut des solutions, il en donne. Elles ne sont pas toujours parfaitement naturelles. Ainsi Ulysse, selon lui, jette son manteau afin d'étonner les yeux des fuyards, et de provoquer l'attention de leurs oreilles. C'est une ruse, comme la folie simulée par laquelle Solon se fit écouter des Athéniens au sujet de Salamine. Nous dirions tout uniment, nous autres, qu'Ulysse jette son manteau pour être plus libre, plus dégagé, pour courir plus vite. Aristote abuse donc quelquefois des ressources de son esprit. A quoi bon démontrer, comme il s'y croit obligé, que cette tête de la Gorgone qui est sur l'égide de Minerve (V, 741) n'est qu'une image de la tête réelle, puisque la Gorgone habitait dans les enfers? A quoi bon concilier ce qu'on lit dans l'*Iliade* (III, 277), que le Soleil voit et entend tout, avec ce qu'on lit dans l'*Odyssée* (XII, 374-375), que le Soleil apprend par la bouche d'un messager le meurtre de ses bœufs?

Le critique, dans certains cas, n'a pas tort de répondre,

même à des accusations un peu imaginaires portées contre le poëte ou contre ses héros. Un lecteur irréfléchi avait pu de très-bonne foi se scandaliser qu'Agamemnon eût exempté, au prix d'une belle jument, Échépolus de Sicyone (*Iliade*, XXIII, 296-299) de prendre part à l'expédition contre Troie. Il est évident qu'Homère, en mentionnant la tradition relative à la jument Étha, ne se préoccupait guère de la valeur morale de l'acte d'Agamemnon ; mais on ne saurait blâmer Aristote d'avoir justifié la politique du roi des rois. Un bon cheval, comme il le dit, valait mieux devant Ilion qu'un guerrier failli de cœur [1].

Aristote, dans les *Problèmes homériques*, ne se bornait pas à cette escrime littéraire. L'interprétation historique et philologique y dominait. Aristote discutait le sens des passages difficiles, rendait compte de son choix entre les leçons diverses, et mettait sa vaste science à contribution pour tout ce qui tient, chez le poëte, aux phénomènes de la nature, à la botanique, à la zoologie, à la physiologie. Le livre n'était pas un commentaire perpétuel et complet ; mais il contenait tous les éléments fondamentaux d'un commentaire [2]. Nous n'avons donc point à nous émerveiller que les Alexandrins aient beaucoup puisé dans ce livre, et que les *Scholies de Venise*, débris de leurs travaux sur l'*Iliade*, nous montrent encore tant de vestiges de l'exégèse d'Aristote. La perte des *Problèmes homériques* est infiniment regrettable. Nous en disons autant des livres du même genre qu'Aristote avait écrits sur Hésiode, sur Archiloque, sur Euripide.

Les sophistes des premiers temps ne différaient pas beaucoup de ceux qui s'enquéraient, au siècle de Juvénal, si Aceste avait vécu tant ou tant d'années, s'il avait donné aux Troyens tant ou tant de jarres pleines, et qui enseignaient aux jeunes Romains à dire le nom de la nourrice d'Anchise, le nom et la patrie de la belle-mère d'Anchimolus [3]. Ainsi Aristote,

1. L'explication est anonyme, dans les *Scholies de Venise;* mais Plutarque, *Lecture des poëtes*, chapitre XI, l'avait citée sous le nom d'Aristote.

2. Voyez Egger, *Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 122-128.

3. Juvénal, *Satire* VII, vers 234-236. On connaît assez bien les sophistes de l'Empire.

quand il traitait des questions souvent bizarres, ou même absurdes, ne faisait que se conformer au goût régnant. Il y avait des raffinés en foule. Un Grec se créait des difficultés à propos de tout. Les plus honnêtes gens ne s'interdisaient pas, dans leurs entretiens, de poser des problèmes homériques, et de les discuter, si étranges qu'ils fussent, avec toutes sortes d'arguments en forme. On discutait pour savoir si Vénus, blessée à la main par Diomède (*Iliade*, V, 335-339), a été blessée à la main droite ou à la main gauche. Photius avait lu, dans Ptolémée Héphestion, qu'un jour, à la table d'Alexandre, on s'était demandé pourquoi Homère avait dit (*Odyssée*, XII, 62-63) que les colombes portent l'ambroisie à Jupiter. On avait les réponses d'Alexandre et d'Aristote à cette question [1]. Il est donc vraisemblable que beaucoup des problèmes homériques dont Aristote donnait la solution, et non pas toujours les moins étranges, avaient égayé auparavant les festins du roi de Macédoine, et aiguillonné l'esprit d'Alexandre et de ses convives.

Les Grecs avaient même imaginé des qualifications particulières pour désigner et ceux qui excellaient à poser des questions bien subtiles, bien tirées par les cheveux, bien insolubles, et ceux qui débrouillaient ces questions, qui les résolvaient, qui se vantaient du moins d'en avoir trouvé les réponses. Les premiers étaient nommés ἐνστατικοί, et les autres étaient nommés λυτικοί. Nous n'avons pas de termes français qui correspondent directement ni à ἐνστατικός (*qui obstat*), ni à λυτικός (*qui solvit*); mais ces adjectifs s'entendent très-bien par eux-mêmes. Le titre d'*enstatique* ne se prenait pas en aussi bonne part que le titre de *lytique;* mais le titre de *lytique* n'était pas toujours un éloge. Homère ne manquait pas de défenseurs maladroits. On se moquait souvent des problèmes; mais on se moquait aussi quelquefois des solutions. Nous avons vu qu'Aristote lui-même ne s'était maintenu qu'à peu près, pour certaines solutions, sur le terrain solide du bon sens. Zénon et les stoïciens ont été, en

1. Photius, *Bibliothèque*, p. 147, a. B. e.

général, de très-maladroits panégyristes d'Homère, des *lytiques* intempérants, des allégoristes déraisonnables[1].

Il n'y a guère, parmi les *enstatiques*, qu'un seul nom célèbre, celui de Zoïle. On trouvera, dans nos *Appendices*, une étude détaillée sur le détracteur d'Homère[2]. Nous résumons ici les principaux résultats de cette étude.

Zoïle a vécu au quatrième siècle avant notre ère. Il était né à Amphipolis; mais il a passé sa vie à Éphèse, et on le nomme d'ordinaire Zoïle d'Éphèse. C'était un orateur et un savant. On suppose qu'il professait, comme philosophe, les doctrines de la secte cynique. Son éloquence était en quelque estime; ses livres de science ont duré, et Pline l'Ancien, quatre siècles après la mort de Zoïle, les mettait encore à contribution. Nous ignorons si Zoïle avait écrit des ouvrages de philosophie; mais c'est par son ouvrage contre Homère que Zoïle s'est mis en possession de l'infamante immortalité qui pèse sur son nom. Cet ouvrage était considérable. Il se composait de neuf livres, ou, comme parle Suidas, de neuf discours, de neuf dissertations (ἐννέα λόγοι). On cite habituellement la diatribe de Zoïle sous le titre de ψόγος Ὁμήρου, *Blâme d'Homère;* mais le titre réel paraît avoir été Ὁμηρομάστιξ, *Fouet d'Homère*. Le ψόγος était, selon toute vraisemblance, une composition oratoire, la préface ou la conclusion des neuf livres d'exégèse. Outre le *Fouet d'Homère* et le *Blâme d'Homère*, Zoïle avait écrit un *Éloge de Polyphème*.

L'*Éloge de Polyphème* était un jeu d'esprit à la façon de ceux où se complaisaient les sophistes. Il est probable que Zoïle n'était pas le premier Grec qui eût vanté les mérites du fils de Neptune, peut-être même sa bonne grâce et sa beauté. On célébrait Thersite, dans les écoles des rhéteurs, au même titre qu'on y célébrait la fièvre, ou la punaise, ou l'escarbot. Ces bizarres sujets de discours n'ont jamais cessé d'être en usage. Fronton, le maître de Marc-Aurèle, disputait *pro et contra*, avec son impérial élève, sur le sommeil, sur la poussière, sur

1. Zénon avait écrit un ouvrage en cinq livres intitulé Ὁμηρικὰ προβλήματα. Voyez Diogène de Laërte, VII, IV.

2. C'est l'*Appendice* VI.

la fumée[1]. Polyphème et Thersite, au siècle des Antonins, avaient encore des laudateurs.

Porphyre croit que Zoïle, blâmant ou fouettant Homère, n'était pas beaucoup plus sérieux que Zoïle célébrant le cyclope anthropophage. Le sophiste s'amusait, il faisait un exercice : γυμνασίας ἕνεκα. Mais rien n'empêche de regarder Zoïle comme un écrivain au moins à demi-convaincu. C'est un logicien, et le sens poétique lui manque. Il applique le raisonnement aux choses de cœur et d'imagination; il le presse outre mesure, voilà tout. Il n'est absurde et inepte qu'au point de vue de la nature simple et naïve. Ses remarques critiques auraient pu être signées par ce géomètre qui s'écriait, à propos d'un chef-d'œuvre du théâtre : « Qu'est-ce que cela prouve? »

Zoïle parle souvent comme Platon même : par exemple quand il s'indigne qu'Apollon, un dieu, un être qui devrait au moins se posséder, tue des mulets et des chiens (*Iliade*, I, 50) parce qu'Agamemnon a outragé Chrysès; par exemple quand il taxe de sottise et de démence l'épouvantable désespoir d'Achille (XVIII, 22-27) à la nouvelle de la mort de Patrocle. Platon eût dit, comme Zoïle : « Qu'avaient fait à Apollon les mulets et les chiens de l'armée? » Il aurait reproché à Achille de se laisser aller aux lamentations comme une femmelette, et de ne point avoir réfléchi que Patrocle était mortel, avant de l'exposer à la chance des combats. C'est précisément là ce qu'articule Zoïle.

Nous savons que tel des griefs énumérés dans le *Fouet d'Homère* a eu l'approbation de Longin; car Longin le cite précisément dans un passage où certaines fictions d'Homère sont traitées de *radotages* par l'auteur du *Sublime*. Il est évident que Longin adopte et fait sienne l'expression par laquelle Zoïle caractérisait les compagnons d'Ulysse changés par Circé en bêtes : χοιρίδια κλαίοντα, *gorets larmoyants*[2]. Les critiques ordinaires de

1. La première des *Lettres de Marc-Aurèle à Fronton* est une diatribe contre le sommeil, en réponse à un éloge du sommeil composé par son maître.

2. *Sublime*, IX, 14; traduction de Boileau, chapitre VII. Nous devons dire que la critique de Longin, dans ce passage, est plus que sévère.

Zoïle ressemblent à celles que supposent certaines questions qu'on voit discutées, dans les *Scholies*, par Aristote, par Aristarque, par Didyme, par Porphyre. Les plus extravagantes en apparence sont quelquefois celles qui se recommandaient des plus graves autorités. Ainsi Zoïle accuse Homère d'avoir fait quelque part un solécisme (*Iliade*, I, 129) : δῷσι au singulier. C'est, suivant lui, la troisième personne du pluriel. Ne nous moquons pas trop vite. Chrysippe le stoïcien pensait exactement, à ce sujet, comme Zoïle [1].

Wolf ne s'est pas donné la peine de s'informer exactement des faits et gestes de Zoïle; mais il a raison quand il dit, en général, que Zoïle n'a pas été plus impertinent, à l'égard d'Homère, que ne l'étaient ou ne l'avaient été beaucoup d'autres [2]. La légende qui fait de Zoïle un pervers, et qui le montre expiant sur le gibet la violence enragée de ses attaques, est absurde historiquement, puisqu'elle fait prononcer la sentence par un des Ptolémées, et elle ne concorde même point avec les faits littéraires. Le style du *Fouet d'Homère*, ou du *Blâme d'Homère*, ou de l'*Éloge de Polyphème*, n'avait rien de particulièrement outrageux. Porphyre, à qui nous devons presque tout ce qu'on sait sur Zoïle, et qui avait sous ses yeux les ouvrages du détracteur d'Homère, ne distingue point spécialement entre Zoïle et les sophistes qui avaient écrit contre le poëte. Les plus grosses expressions qu'on puisse reprocher à Zoïle, ἀτόπως, γελοίως, faisaient partie du vocabulaire habituel des *enstatiques*.

Le nom de Zoïle, en latin et en français, est synonyme d'*envieux*. Le Zoïle même de la légende n'avait nul titre à fournir cette antonomase. Il n'était pas poëte ; il n'avait point de motif personnel d'être jaloux d'Homère. C'était un fou, un mauvais raisonneur ou un méchant, ce n'était pas un envieux. La seule signification légitime de l'antonomase *Zoïle*, est *critique inintelligent* [3]. Elle a aussi cette signification dans nos dictionnaires

1. Voyez, dans notre commentaire, le texte de la scholie sur δῷσι.

2. *Prolégomènes*, XLII, p. CXCII de la première édition, en note; p. 116 de la deuxième édition.

3. Il est probable que les Romains ont été

et dans nos livres; mais il est fâcheux qu'on lui donne celle que l'Académie mentionne la première des deux.

trompés par la ressemblance apparente des mots. Ζωΐλος et ζῆλος, surtout avec l'iotacisme, c'est presque tout un; et ζῆλος est l'envie. Nous avons hérité naturellemen de l'erreur des Romains. L'expression devrait être évitée.



CHAPITRE II.

CRITIQUE ALEXANDRINE.

Origines de l'École d'Alexandrie. — Zénodote éditeur d'Homère. — Ressources de la Bibliothèque. — Méthode critique de Zénodote. — Fortune de sa diorthose. — Zénodote et le poëte Ausone. — Écrits de Zénodote. — Aristophane de Byzance. — Aristarque. — Signes critiques d'Aristarque. — Les deux éditions aristarchiennes d'Homère. — Mérites d'Aristarque comme éditeur et commentateur. — Cratès, rival d'Aristarque. — Les homéristes aristarchiens. — Aristonicus. — Didyme. — Hérodien. — Nicanor. — Apollonius. — Triomphe des symbolistes. — Porphyre. — Le scholiaste A. — Scholiastes byzantins. — Eustathe. — Le Pseudo-Didyme.

L'École d'Alexandrie date de la fondation du Musée et de la Bibliothèque par Ptolémée Soter. Les premiers hôtes du Musée sont des poëtes, des beaux esprits, des savants; mais ce ne sont pas uniquement des académiciens, ce sont aussi des professeurs. Ils font des cours publics; ils ont des disciples. On enseigne, dans cette université, tout ce qui est l'objet des études libérales. Mais ce qui domine, c'est la grammaire. Entendez par là l'explication des chefs-d'œuvre de la littérature, la discussion des difficultés philologiques, les recherches d'érudition, la critique appliquée à toutes les questions de langue, de style et de goût. Démétrius de Phalère, l'orateur et l'homme d'État, est un grammairien, et il s'en fait gloire. Callimaque, le poëte élégiaque et lyrique, écrit d'innombrables ouvrages de grammaire. Zénodote avait composé, dit-on, des épopées; mais ce n'est point à titre d'émule d'Homère qu'il s'est fait un renom, c'est pour avoir travaillé comme grammairien sur le texte d'Homère [1].

Rien n'est plus facile que de se faire une idée claire et nette de la diorthose de Zénodote. Les leçons de Zénodote sont à

1. Suidas : Ζηνόδοτος Ἐφέσιος, ἐποποιὸς καὶ γραμματικός. Ce sec renseignement est l'unique témoignage qui concerne les poésies de Zénodote.

chaque instant citées dans les *Scholies de Venise*. Aristarque les discute souvent, et Aristonicus nous a conservé les raisons alléguées contre elles par Aristarque. Mais les modernes semblent avoir pris à tâche d'embrouiller et d'obscurcir tout ce qui concerne et la personne de Zénodote et le caractère de ses travaux d'éditeur. Wolf a intérêt, pour son système, à ce que Zénodote n'ait trouvé que des textes encore flottants, et qu'il était en droit de remanier à sa fantaisie[1]. Düntzer, le panégyriste de Zénodote, a naturellement épaissi les ténèbres, ayant tout un volume pour exposer et célébrer les perfections de son héros[2]. Nous n'avons, quant à nous, aucun motif particulier de ne pas nous en tenir aux faits, et les faits condamnent Zénodote.

Ptolémée Soter et Ptolémée Philadelphe n'avaient épargné aucune dépense, aucune démarche, aucune ruse même, pour se procurer les exemplaires les plus authentiques des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, ou tout au moins des copies exactes de ces exemplaires. Zénodote fut le chef du Musée sous Ptolémée Philadelphe, et, par conséquent, le directeur de la Bibliothèque. Il avait donc sous sa main toutes les éditions des poëmes d'Homère, sinon toutes celles qui eussent jamais existé, au moins toutes celles que l'on connaissait de son temps. Sa besogne d'éditeur était toute tracée. C'était de confronter la vulgate des κοιναί, le texte des livres courants, avec les anciennes diorthoses, de rectifier les fautes des copistes, de substituer aux corrections mauvaises les primitives et sûres leçons. Zénodote, quoi qu'en disent Wolf, Düntzer et tant d'autres, s'est complétement abstenu de faire ce qui nous paraît si simple et si nécessaire. Il a uniquement travaillé de tête. Si un mot lui déplaît, il le change. Si un vers lui déplaît, il le supprime, ou il le stigmatise comme suspect d'interpolation. S'il y a, selon son jugement, répétition inutile ou redondance, il coupe, tranche ou contracte, et met les choses au point qu'il croit

1. Voy. les *Prolégomènes* de Wolf, XLIII, p. CXCIX-CCXV, 120-129. Voyez aussi notre *Appendice* IV.

2. *De Zenodoti studiis Homericis scripsit Henricus Duentzer*. Gœttingue, 1848, in-8°.

le bon. Il fait, avec Homère, ce que nos éditeurs du seizième siècle faisaient avec les écrivains du moyen âge ; ce qu'ont fait trop souvent, avec les grands classiques français, nos éditeurs du dix-septième siècle et du dix-huitième. Il a dans son esprit un type d'Homère. Tout ce qui est conforme à ce type est parfait; tout ce qui n'y est pas conforme est détestable. Il prononce les athétèses et les suppressions, tantôt pour inconvenance (διὰ τὸ ἀπρεπές), tantôt pour redondance (διὰ τὸ περισσόν). Mais ce qui est inconvenant, c'est ce qui ne lui convient pas; mais ce qui est redondant, c'est ce qu'il aurait, pour sa part, négligé d'écrire. Il n'a point de principes, il n'a que des sympathies ou des antipathies. Ce n'est pas lui faire tort que de contester à sa méthode toute espèce de valeur scientifique. Il n'y a pas une de ses leçons dont on puisse affirmer l'authenticité. Notre commentaire fourmille de preuves à ce sujet. Que l'on prenne au hasard un passage où il soit question de Zénodote. On verra que c'est à peine si nous pouvons tenir Zénodote pour autre chose qu'un ignorant et un capricieux. Ne comptons donc point ce critique parmi ceux qui ont bien mérité d'Homère. On pouvait autrefois se faire illusion sur son goût ou sur ses talents. Certains témoignages anciens font de lui un grand homme. Mais les *Scholies de Venise* ne permettent plus de croire à ses qualités d'éditeur. Elles ne fournissent guère, enregistrés sous son nom, que des crimes de lèse-poésie, et même de lèse-bon sens.

Il y a eu plusieurs écrivains du nom de Zénodote. L'éditeur d'Homère est Zénodote d'Éphèse. Il avait été élevé à Alexandrie, et il avait eu pour maître Philétas de Cos, qui fut aussi le maître de Ptolémée Philadelphe. C'est sur l'invitation de Ptolémée Philadelphe que Zénodote entreprit sa récension d'Homère. Cette diorthose eut un grand succès. Même après qu'Aristophane de Byzance et Aristarque eurent montré tout ce qu'il y avait de faux et d'absurde dans les procédés du diorthunte, elle conserva des admirateurs. Les leçons de Zénodote, même les plus impossibles, eurent des défenseurs, et furent mainte-

nues par des grammairiens convaincus. Plus d'une a triomphé, et se pavane encore aujourd'hui dans notre vulgate.

Les littérateurs, qui ne connaissaient Zénodote que de réputation, disaient couramment, *Zénodote et Aristarque*, comme s'il s'agissait des deux jumeaux de la critique. Ausone met exactement sur la même ligne, et le consciencieux travail du vrai diorthunte, et la fantasque besogne de l'homme qui semblait s'être proposé de remplacer l'Homère de tout le monde par un Homère de sa façon :

> Mæonio qualem cultum quæsivit Homero
> Censor Aristarchus normaque Zenodoti [1].

Il faut dire que le savant rhéteur de Bordeaux ne s'était pas donné la peine de s'informer en quoi consistait ce lustre qu'Homère devait, selon lui, à Zénodote. Ausone savait si peu ce qu'avait été la *norma Zenodoti*, qu'on le voit ailleurs [2], dans une énumération de grammairiens célèbres, qualifier Zénodote comme ayant ressuscité Homère : *Quique sacri lacerum collegit corpus Homeri.* Ces expressions ne répondent à rien. Aussi n'y a-t-on pas beaucoup reconnu Zénodote. Certains philologues s'obstinent même à croire qu'il s'y agit de Pisistrate ou de Cynéthus. Et pourtant, c'est bien Zénodote qu'Ausone a voulu caractériser [3].

On suppose que Zénodote n'avait pas écrit de commentaires, et qu'il s'était contenté de changer et de remanier, sans expliquer les motifs de ses changements et de ses remaniements. Cela est peu vraisemblable. Il y a mainte leçon sur laquelle Zé-

1. *Ludus septem Sapientum*, vers 11-12. Cette pièce de vers est la préface des petits poëmes où Ausone fait monologuer successivement les sept Sages, comme s'ils parlaient en public sur un théâtre. De là le titre *Ludus*.

2. *Épitre à Ursulus*, vers 25. Cette épître est la vingt-huitième du recueil.

3. Voyez les *Prolégomènes* de Wolf, XLIII, p. CCI, 121. Le vers d'Ausone n'a aucun sens raisonnable; c'est un dire en l'air, et rien de plus. Quelques-uns entendent par *corpus Homeri* le Cycle épique. Cette explication n'est pas soutenable. Le corps d'Homère, c'est l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Quand Zénodote aurait fait, comme on le veut, une collection des épopées dont la guerre de Troie avait fourni le sujet, le vers d'Ausone dirait toujours que c'est Zénodote qui a constitué l'ensemble des deux grands poëmes attribués à Homère. Il est possible qu'Ausone ait pris Zénodote pour un contemporain et un collaborateur de Pisistrate. Cet absurde anachronisme était, dans les bas siècles, une opinion courante. Voyez l'article ARISTARQUE de Bayle, *Remarque* D. Voyez aussi, dans ce chapitre, la note 2, p. LI.

nodote a dû disputer avec ses contemporains. En ce temps-là tout le monde dissertait et écrivait sur Homère. C'est par centaines que se nombrent les livres de tout genre dont les poëmes homériques ont été le sujet durant le troisième siècle. Il y avait au moins une tradition verbale, dans le Musée, sur les opinions littéraires de l'ancien chef de l'École. Aristarque se demande quelquefois pourquoi Zénodote lit de telle ou telle façon. Mais il a l'air, en général, de savoir pertinemment quels étaient les motifs de Zénodote. Il avait donc sous les yeux ou les explications du maître lui-même, ou les explications des disciples. Il est probable que la dissertation homérique citée dans les *Scholies* sous le nom de Zénodore, était un ouvrage de Zénodote. C'est l'opinion de Valckenaër, de Villoison et de plusieurs autres. Il est impossible, à la vérité, que Zénodote d'Alexandrie, celui qui avait écrit contre les athétèses d'Aristarque, soit Zénodote le diorthunte : celui-ci était mort quand Aristarque n'était pas encore né. Mais le prétendu Zénodote de Mallos, nommé dans Eustathe comme ayant écrit sur Homère, n'est autre, selon nous, que Zénodote d'Éphèse. L'expression ὁ Μαλλώτης Ζηνόδοτος, qu'Eustathe copie dans de vieux documents, est un lapsus de transcripteur. Le Mallote, c'est Cratès. Il y avait là primitivement deux noms, *Cratès* et *Zénodote*. La copule est tombée, et les deux noms se sont trouvés n'en faire qu'un seul. Il faut lire : ὁ Μαλλώτης καὶ Ζηνόδοτος.

C'est Zénodote, suivant quelques-uns, qui a divisé l'*Iliade* et l'*Odyssée* chacune en vingt-quatre chants, et donné pour titre à chaque chant une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. On met plus ordinairement cette division au compte d'Aristarque. C'est du moins Aristarque qui l'a fait prévaloir. On conjecture que Zénodote s'était servi de signes critiques, dans son texte d'Homère, pour indiquer ses corrections et ses doutes. Il a dû certainement employer ou l'obel ou un équivalent de l'obel. Quand il avait supprimé un vers, la collation suffisait pour révéler le changement ; mais bien souvent il se contentait de prononcer l'athétèse. Il avait laissé en place beaucoup de vers qui

pourtant n'étaient point, à son avis, d'une authenticité sûre. Il les avait donc marqués d'un signe. L'obel (—) est le symbole naturel de la condamnation à mort. C'est la broche qui transperce, le javelot ou la flèche qui tue[1]. L'expression ἀθετεῖ Ζηνόδοτος, si fréquente dans les *Scholies de Venise*, semble dire que c'était l'obel même qui marquait la sentence.

Ératosthène, qui succéda à Callimaque comme chef du Musée, et Apollonius de Rhodes, qui fut le successeur d'Ératosthène, avaient tous les deux écrit sur Homère; mais ce n'est point comme interprètes de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* qu'ils sont célèbres. Aristophane de Byzance, le successeur d'Apollonius, doit au contraire tout son renom à ses travaux de grammairien, particulièrement à sa diorthose du texte d'Homère et à ses commentaires sur cette diorthose. Il avait été disciple de Zénodote; mais ce n'est point Zénodote qu'il prit pour modèle. Il fut aussi sage, aussi modéré, que Zénodote avait été violent et téméraire. Il rétablit dans le texte les vers indûment effacés; il revisa et réforma les athétèses mal motivées; il effaça les mots intrus; il rendit leurs droits aux leçons légitimes. Son travail a mérité de servir de base à celui d'Aristarque. Aristarque se borne, la plupart du temps, à confirmer les opinions d'Aristophane. On verra, dans notre commentaire, des preuves multipliées de l'accord des deux critiques. Presque toutes les athétèses d'Aristarque sont conformes à celles qu'avait prononcées Aristophane.

L'Homère d'Aristophane de Byzance avait donc une tout autre valeur que l'Homère de Zénodote. C'est bien en vain que Wolf a soutenu le contraire[2]. C'est bien plus vainement encore que Wolf a prétendu démontrer qu'Aristophane avait été au-dessous de lui-même comme éditeur et interprète d'Homère,

1. Isidore de Séville, *Origines*, I, XX : « .... ut quasi sagitta jugulet supervacua, « atque falsa confodiat. » Voyez notre *Appendice* II. C'est une dissertation sur les signes critiques.

2. *Prolégomènes*, XLIV, p. CCXXV, 136 : « Quanquam ultro fateor, me, ne in his qui« dem quæ paullo certius ad ejus conjec« turam referri possunt, robustiorem con« jecturalis artis infantiam quam in « Zenodoto intelligere. » L'erreur de Wolf deviendra manifeste, si l'on jette seulement un coup d'œil sur le livre de Nauck, *Aristophanis Byzantii fragmenta*, Halle, 1848, in-8°. Mais Wolf jugeait Aristophane avec parti pris.

et que c'est à ses travaux sur les poëtes scéniques, et particulièrement sur le poëte son homonyme, qu'il avait dû sa gloire.

Aristophane de Byzance était un homme d'une immense érudition. Il avait lu, à ce que dit Vitruve, tous les livres de la Bibliothèque d'Alexandrie. C'est une légende assurément; mais cette légende n'a pu être inventée qu'à propos de faits extraordinaires d'application studieuse. Le commentaire d'Aristophane sur Homère doit avoir été un livre très-savant. C'était aussi et surtout une œuvre de saine discussion et de goût délicat.

Aristophane de Byzance passe pour l'inventeur des signes d'accentuation. On croit aussi qu'il avait eu, avant Aristarque, tout un système de signes critiques, et non pas seulement, comme Zénodote, un obel ou un équivalent de l'obel. Deux de ces signes critiques sont connus avec certitude, l'astérisque et le céraunion. L'astérisque (·X·) servait à Aristophane, selon l'*Anecdotum* de Paris, pour marquer les endroits *qui n'avaient pas de sens*, c'est-à-dire, sans aucun doute, les endroits difficiles à comprendre. Le céraunion tenait lieu de deux ou de plusieurs obels, quand il y avait athétèse de plus d'un vers. Ce signe est représenté sous différentes formes : ←, ↓, >|<, ·>|<·, T. On dit aussi qu'Aristophane de Byzance avait un sigma (C) et un antisigma (Ͻ); mais on ignore ce qu'il en faisait[1].

Aristarque, disciple et successeur d'Aristophane de Byzance, continua les travaux de son maître sur Homère, en agrandit le plan, en perfectionna les détails, mit la dernière main à l'édifice. Il avait étudié et commenté un grand nombre de poëtes : Hésiode, Archiloque, Alcman, Alcée, Anacréon, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, etc. Il avait composé huit cents livres, ou, pour parler exactement, huit cents rouleaux de commentaires[2].

1. Voyez notre *Appendice* II, vers la fin.

2. Le rouleau se composait ordinairement d'une seule feuille; mais la feuille était d'une très-grande longueur. Voyez plus loin, dans le chapitre III, p. LVIII-LX, la description du *Papyrus de Bankes*. On écrivait un chant d'Homère sur une seule feuille, et sur un seul côté de la feuille, et en lettres onciales, et avec d'assez larges entre-colonnes. Un rouleau équivalait, en moyenne, à trente ou quarante de nos pages in-octavo.

Mais c'est Homère qui paraît avoir été son auteur de prédilection. C'est sur Homère qu'il avait écrit la moitié peut-être de ses huit cents livres. Il avait discuté vers par vers et presque mot par mot, d'un bout à l'autre, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ce commentaire à lui seul devait faire une masse énorme, et représentait des centaines de rouleaux. Outre le commentaire, il y avait des dissertations de toute sorte, et même de véritables ouvrages, comme celui dont le *Catalogue* était le sujet, comme ceux où Aristarque avait défendu ses corrections et ses interprétations contre les attaques de Xénon, de Comanus et d'autres.

L'édition d'Homère donnée par Aristarque n'avait point de notes aux marges, mais seulement des signes critiques qui renvoyaient au commentaire, et qui disaient d'avance à l'œil quel genre de notes on était sûr d'y trouver. Si Aristarque avait traité, à propos d'un vers, quelque question de grammaire, de littérature ou d'histoire, le vers était marqué de ce qu'on nommait *la double pure*, *la double non-pointée*, ou absolument *la double* (>) : ἡ διπλῆ, la ligne qui fait deux lignes, la ligne bifurquée; disons, *la diple*. Quand le commentateur relevait une fausse leçon de Zénodote ou de Cratès, la *diple pointée* (>:) était le signe accolé au vers où se trouvait antérieurement cette fausse leçon. Tout vers suspect d'interpolation était frappé de l'*obel* (—), et l'obel était répété autant de fois qu'il y avait de vers suspects. L'*astérisque* (·※·), à côté d'un ou de plusieurs vers, marquait simplement répétition; mais l'*obel et astérisque* (— ·※·) signifiait répétition vicieuse. L'*antisigma* (Ɔ) se traduisait, *interversion*, *anacoluthe*, et, suivi d'un vers pointé, *tautologie*. On attribue encore d'autres signes critiques à Aristarque; mais ceux que nous venons d'énumérer sont les plus usuels, ceux qu'avait conservés Aristonicus, ceux qu'on a retrouvés dans le manuscrit de Venise[1].

Les anciens possédaient deux éditions d'Homère sous le nom d'Aristarque. Pourtant Ammonius, le successeur d'Aristarque au

1. Voyez, pour les détails, notre *Appendice* II, dissertation sur les signes critiques.

Musée, avait fait un livre intitulé : *Qu'il n'y a pas eu plusieurs éditions de la diorthose d'Aristarque.* Villoison suppose qu'Aristarque n'avait pas toujours donné le même texte et dans la diorthose et dans le commentaire, et que c'est après sa mort qu'on a fait, à l'aide des variantes du commentaire, la deuxième édition de la diorthose. Le titre du livre d'Ammonius signifierait donc que la deuxième édition n'était autre chose que la première, revue et corrigée. Aristarque a survécu longtemps sans doute à la publication de la première. Il expliquait à ses disciples l'*Iliade* et l'*Odyssée.* C'est dire qu'il ne gardait pas pour lui les idées nouvelles que lui suggéraient l'étude et la réflexion. Même avant la mort d'Aristarque, il y avait dans le public, du fait d'Aristarque ou non, des exemplaires de son texte différents de la minute originale. Karl Lehrs croit à une seconde édition donnée par Aristarque en personne. Il entend le mot πλείους, dans le titre du livre d'Ammonius, comme πλείους τῶν δύο : plus que les deux données par Aristarque. Le livre d'Ammonius était, selon Karl Lehrs, une protestation contre ceux qui, après la mort d'Aristarque, recommandaient du nom d'Aristarque une troisième édition de la diorthose. Cela est fort subtil, mais non point dénué de toute vraisemblance. Nous sommes à Alexandrie, dans le pays des subtilités. Pourtant il vaut mieux croire qu'Ammonius avait voulu simplement revendiquer pour la première édition le titre de vraie et unique diorthose.

Avant la découverte du manuscrit de Venise, Aristarque n'était qu'un nom fameux. On n'avait aucune idée nette des travaux du grand critique. Villoison nous a mis en état de connaître, et de très-bien connaître, et la diorthose et le commentaire même d'Aristarque. Le texte de Venise est en général un texte aristarchien. La collection de variantes qui l'accompagne contient les leçons d'Aristarque par centaines. Des extraits fort nombreux du livre de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, nous montrent ces leçons discutées par les plus illustres grammairiens de l'antiquité. D'autres extraits, empruntés à la *Prosodie* d'Hérodien, à la *Ponctuation* de Nicanor, nous renseignent dans le plus

grand détail sur l'orthographe d'Aristarque, sur la façon dont il coupait les phrases, dont il scandait les vers, aspirait ou accentuait les mots. Les signes qu'on voit à la gauche des vers du texte de Venise sont les signes mêmes d'Aristarque. Les notes afférentes à ces signes sont des extraits d'un livre où Aristonicus avait résumé et concentré toute la substance du commentaire d'Aristarque. Quand il y a diple pointée, par exemple, ce n'est pas seulement la pensée d'Aristarque, c'est sa voix, c'est sa parole, c'est Aristarque en personne. Tout ce qu'on peut regretter, c'est qu'Aristonicus n'ait pas été complet. Il a fait un choix parmi les signes, parmi les notes. Il ne nous a pas conservé une seule diple, pas une seule réflexion, qui ait trait aux leçons de Cratès.

Bayle résume en deux pages et demie tout ce qu'on savait de son temps sur Aristarque ; et il n'a rien oublié, au contraire : mainte chose, dans ce que dit Bayle, est à côté du sujet. Karl Lehrs a pu écrire sur Aristarque un gros volume, sans épuiser la matière, sans même faire autre chose que de donner des spécimens de la façon dont Aristarque se comportait dans son métier de critique[1]. Un livre où l'on discuterait toutes les leçons et toutes les interprétations d'Aristarque éditeur et commentateur d'Homère, serait court s'il s'arrêtait au dixième volume. Tout ce qu'on avait jadis, c'étaient quelques citations textuelles d'Aristarque, éparses çà et là chez les lexicographes, chez les grammairiens, chez Eustathe, dans les scholies du pseudo-Didyme, dans celles de Pierre Victorius ; c'étaient de vagues documents historiques, et ces *testimonia veterum* qu'il n'est pas toujours facile d'accorder entre eux. Aujourd'hui, nous pourrions nous plaindre de l'embarras des richesses.

Karl Lehrs a mis en pleine lumière les mérites d'Aristarque. On a été forcé de convenir, en dépit de Wolf, que l'Homère de la diorthose d'Aristarque était le plus pur et le plus authentique que les Grecs eussent jamais possédé, et que ce qu'il y avait à faire, pour les modernes, c'était de restituer autant que possible

1. Voyez plus bas, dans le chapitre VI de cette *Introduction*, p. CXX-CXXIII, ce qui concerne Karl Lehrs et son livre sur Aristarque.

cette diorthose. Wolf reconnaît d'ailleurs qu'Aristarque ne s'est pas permis une seule correction arbitraire; qu'il n'a inventé aucune leçon, interpolé aucun vers, et que les plus graves changements qu'on lui attribue, il ne les a faits que pour des raisons plausibles et d'après l'autorité des meilleurs textes anciens. Wolf confesse même qu'Aristarque n'avait presque rien laissé à faire aux grammairiens futurs, pour tout ce qui concerne l'exactitude de l'orthographe, les esprits, les accents. Ces aveux nous suffisent. Il nous importe peu que Wolf ait commencé par dire qu'Aristarque n'était et n'avait pu être qu'un critique médiocre[1]. Si l'œuvre était à peu près parfaite, l'artiste n'a pas manqué des talents qu'elle exigeait.

Wolf admire d'ailleurs sans restriction, ou peu s'en faut, Aristarque interprète d'Homère. Il aurait approuvé tout ce que dit Lehrs sur l'excellence des principes d'exégèse appliqués par Aristarque au texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Homère est le plus ancien de tous les poëtes. Les autres poëtes s'expliquent par lui, mais lui ne s'explique point par les autres poëtes. Il ne s'explique que par lui-même. Chez lui, tout est primitif et naïf; tout doit être pris à la lettre : point d'arrière-pensées, point d'allégories, point de symboles. Aristarque commentateur ne se trompe que là où il était condamné à se tromper : dans les étymologies, dans certaines questions de goût. La science étymologique ne date que d'hier. Elle suppose des connaissances linguistiques qu'un Grec ne pouvait posséder. Quant au goût, il est évident qu'un Alexandrin, et un Alexandrin du Musée, courait à chaque instant le risque, en lisant Homère, d'être offensé, et de porter des jugements de raffiné et de bel esprit. Certaines athétèses d'Aristarque rappellent les traditions de Zénodote. L'athétèse des vers VI, 433-439 de l'*Iliade*, est une erreur caractérisée dans l'application du τὸ πρέπον, ce principe dont Zéno-

1. *Prolégomènes*, XLVI, p. CCXXXI, 139 : « Nondum enim satis refutavimus « vulgarem errorem, quo facile ducimur « omnes, ut criticos antiquitatis horum « qui nunc sunt similes, atque Aristarchum « in primis Bentleii seu Valckenarii, seu « quisquis antiqua scripta pari ingenio ex- « polit, longe simillimum putemus. » Voy. aussi XXXVIII, p. CLXXIII, 104. C'est une des idées auxquelles Wolf tient le plus.

dote avait tant abusé. Mais les péchés de goût sont aussi rares chez Aristarque qu'ils étaient fréquents chez Zénodote. En général, Aristarque sent Homère. On en verra, dans notre commentaire, des preuves signalées. C'est Aristarque, par exemple, qui a le mieux dit pourquoi Homère compare Ajax, *Iliade*, XI, 548-562, d'abord à un lion, et puis à un âne.

Nous n'insistons point. Tout le monde a lu le mémoire de M. Émile Egger sur Aristarque, un de ces écrits qui sont classiques dans l'estime des lettrés sérieux[1]. Nous espérons qu'on aura même la curiosité de prendre en main le livre qui a été jadis l'occasion de cette belle étude; et Karl Lehrs édifiera les plus incrédules.

Aristarque était né dans l'île de Samothrace au commencement du deuxième siècle. Il florissait sous le règne de Ptolémée VI ou Philométor; il fut même, dit-on, précepteur d'un fils de ce roi. Il mourut dans l'île de Cypre, à l'âge de soixante et douze ans.

Tandis que l'École d'Alexandrie était à son apogée avec Aristarque, une école rivale brillait à Pergame, et Cratès, le chef de cette école, passait pour un grand philosophe et un savant universel. Cratès se mêla de commenter Homère. Il prit partout le contre-pied d'Aristarque. Il trouvait malséant qu'on fît d'Homère un mortel comme un autre, et qu'on le représentât imbu de toutes les idées, de tous les préjugés, de toutes les ignorances du temps où il a vécu. Homère, avec Cratès, devient un autre Cratès : philosophe, mathématicien, astronome, géographe; un homme consommé dans toutes les sciences et dans tous les arts qui se cultivaient et s'enseignaient à Pergame[2]. Ce système critique était absurde. Il fit pourtant des adeptes. On peut même dire qu'il a fini par triompher. Horace, dans l'*Épître à Lollius*, parle presque à la façon de Cratès. Au temps de Sénèque, il n'y avait

1. *Mémoires de littérature ancienne*, p. 126-163. Il a d'abord été publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, comme compte rendu des travaux de Karl Lehrs sur Aristarque.

2. « Crates Stoicus gloriæ vatis male « consuli putavit, nisi ipsi multiplices artes « Pergamenas allineret, eumque converteret « in philosophum, mathematicum, astro- « nomum, geographum, et quidvis potius « quam quod ipse esse voluerat. » Wolf, *Prolégomènes*, LI, p. CCLXXVIII, 168.

guère de philosophe qui ne tirât Homère à lui. Les stoïciens en faisaient un stoïcien, les épicuriens un épicurien, les péripatéticiens un péripatéticien, les académiciens un académicien. Sénèque se moque de ces prétentions contradictoires : « Il est évident, dit-il, qu'être de toutes les doctrines, c'est n'être d'aucune. Elles sont incompatibles [1]. » Mais les railleries de Sénèque n'eurent point raison de cette fausse critique. Chaque secte continua de voir dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* ce qui était à son gré. Le christianisme même subit l'influence de la tradition cratétéenne. Homère est pour saint Basile un prédicateur de vertu. Eustathe ne tarit point sur les perfections scientifiques et morales d'Homère. Tout notre dix-septième siècle répète et développe ces solennelles inepties. Il y a peut-être encore aujourd'hui chez nous des cratétéens.

Cependant tout n'est pas absolument insensé dans ce que Cratès avait écrit sur Homère. Un homme d'esprit qui remue des idées trouve toujours par-ci par-là de bonnes choses. Il y a des observations utiles dans plusieurs des notes de Cratès citées par Strabon, par les grammairiens, par Eustathe. Quelques-unes des leçons attribuées à Cratès ne sont point méprisables. Wolf en approuve deux ou trois ; mais il ne peut s'empêcher de reconnaître que Cratès a scandaleusement abusé de la permission de dire des sottises. La dernière phrase des *Prolégomènes* est un coup dont Cratès ne se relèvera point : « Sed « equidem non plura quaesierim, ut pravum hominis acumen mi- « rer et indoctam temeritatem. »

Cratès avait intitulé διορθωτικά, *Corrections*, ses commentaires sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. C'est sous ce titre qu'ils sont mentionnés dans l'*Anecdotum* de Rome, à propos de l'*Iliade de l'Hélicon* [2].

Les disciples d'Aristarque furent fidèles à leur maître. On ne peut pas dire pourtant qu'ils aient été des fanatiques. Les mots de sectaire qu'on prête à tels ou tels aristarchiens, n'ont aucune au-

1. Voyez Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXXVIII, 5.

2. Voyez notre *Appendice* III, au commencement.

thenticité. S'ils ont été dits, c'étaient des boutades et rien de plus[1]. La pratique habituelle de l'École est l'*obsequium rationabile*, l'assentiment après examen. Les disciples immédiats même, un Ammonius, un Denys de Thrace, ont souvent leurs opinions propres. La doctrine d'Aristarque est sacrée; mais la pratique d'Aristarque est confrontée avec les principes, et l'on n'approuve pas toujours. Un siècle et plus après Aristarque, l'École se maintenait dans ces nobles et saines traditions. Les quatre grammairiens des *Scholies de Venise* sont des aristarchiens convaincus, mais qui ne jurent que librement sur la parole du maître. Voyez Aristonicus, le plus aristarchien des quatre, celui que la nature même de son livre condamnait à n'être guère qu'un interprète de la pensée d'Aristarque, qu'un écho de sa parole. Il choisit entre les signes critiques, entre les notes afférentes aux signes. Il transcrit et résume, c'est l'ordinaire; mais il parle aussi quelquefois pour son compte, et donne des raisons auxquelles n'avait point songé Aristarque. Telle athétèse, qu'on est d'abord tenté d'attribuer à Aristarque, est en réalité une sentence portée par Aristonicus.

Nous savons d'ailleurs, et de source authentique, qu'Aristonicus avait composé des commentaires sur Homère, et non pas seulement cet abrégé du commentaire d'Aristarque que nous possédons en partie, ce περὶ σημείων Ἰλιάδος que le scholiaste A nous débite par morceaux. Aristonicus est quelquefois cité par les grammairiens, en opposition avec Aristarque même. Mais c'est comme transcripteur et abréviateur d'Aristarque, qu'Aristonicus a surtout rendu service; c'est par le livre qui lui a coûté le moins de travail, qu'il a le mieux mérité d'Homère. Sans ce livre, Aristarque ne serait qu'une ombre. Grâce à ce livre, Aristarque est la plus vivante des réalités. C'est par centaines, c'est par milliers que nous possédons, dans les notes d'Aristonicus,

1. On cite triomphalement la discussion sur ψευδέσσι, *Iliade*, IV, 235. Le scholiaste A dit : καὶ μᾶλλον πειστέον Ἀριστάρχῳ ἢ τῷ Ἑρμαππίᾳ, εἰ καὶ δοκεῖ ἀληθεύειν. Mais c'est un Alexandrin des bas siècles; et d'ailleurs il se trompe, en contestant qu'Aristarque ait raison dans ce passage.

des citations authentiques d'Aristarque, et sur les points mêmes qui avaient été le plus particulièrement l'objet des recherches et des méditations d'Aristarque. C'est le livre d'Aristonicus qui fait des *Scholies de Venise* un monument philologique incomparable. Villoison lui-même n'a pas compris toute l'importance des signes et de leur explication. C'est presque par manière d'acquit qu'il parle d'Aristonicus, et il ne le nomme qu'après Didyme, Hérodien et Nicanor.

Friedlænder a publié Aristonicus à part [1]. Il a corrigé le texte avec soin; il a mis des indications exactes aux citations d'Homère et des autres auteurs; il a éclairci les obscurités, et complété au besoin Aristonicus par Didyme, par Hérodien, par Nicanor, par Apollonius, par les *Scholies*. Mais le livre de Friedlænder ne dispense point du livre de Villoison. Friedlænder ne donne pas les signes. Quand la note commence par ἡ διπλῆ, ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὁ ἀστερίσκος, ou par toute autre formule équivalente au signe même, l'omission du signe n'a aucune importance. Mais il y a une foule de notes qui commencent, chez Friedlænder, par ὅτι, c'est-à-dire par une énigme. Ce *parce que* suppose nécessairement ou un signe ou la traduction d'un signe. Bekker, en réimprimant les *Scholies de Venise*, avait déjà fait cette économie mal entendue. Les signes marquent la provenance des notes : c'est leur caractéristique aristarchienne. Il n'est pas difficile, sans doute, de suppléer à chaque note ce qui manque devant ὅτι, et de lire mentalement : *diple*, *diple pointée*, *astérisque*, etc. Mais il vaut mieux voir les choses elles-mêmes, la main et la pensée d'Aristarque. Ajoutons, pour ce qui concerne Friedlænder, qu'on ne comprend pas très-bien qu'un livre intitulé *des signes de l'Iliade* soit précisément dénué de ces signes, de ce qui est censé faire son essence.

Aristonicus était un contemporain de Strabon. Strabon lui-même dit d'Aristonicus : *notre contemporain* (ὁ καθ' ἡμᾶς). Didyme, le deuxième des aristarchiens dont Villoison a retrouvé les com-

1. *Aristonici* περὶ σημείων Ἰλιάδος *reliquiæ emendatiores*. Gœttingue, 1853, in-8°.

mentaires homériques, vivait à la même époque. Ce Didyme a été probablement le plus laborieux et le plus fécond de tous les grammairiens. On l'appelait Chalcentère (*entrailles d'airain*), comme qui dirait *corps de fer*, pour exprimer sa prodigieuse application au travail. Il avait composé, selon des témoignages non suspects, trois mille cinq cents livres au moins. Sénèque dit quatre mille. Entendez par là, quelque chose comme trois ou quatre cents de nos volumes. Ce qui est bien plus extraordinaire que la fécondité de Didyme, c'était l'excellence de ses écrits. Il n'y avait pas un critique dont les anciens fissent plus d'estime. Ils le nommaient ὁ μέγας, le grand, et même ὁ πάνυ, le critique par excellence. Son livre *sur la diorthose d'Aristarque* était un chef-d'œuvre d'érudition et de goût. Ce qui reste de ce livre nous permet à nous-mêmes de reconnaître dans Didyme un esprit de premier ordre, la science et la conscience en personne[1]. Didyme compare entre elles les deux éditions qu'on avait sous le nom d'Aristarque. Il cherche les motifs qu'a eus Aristarque, soit pour varier dans ses leçons, soit pour écrire de telle ou telle manière. Il ne se contente point de répéter ce qu'Aristarque avait dit dans ses commentaires ou dans ses dissertations : il va aux sources; il confronte la diorthose d'Aristarque avec ce qui l'a précédée, avec ce qui l'a suivie. C'est par Didyme que nous connaissons et ces anciens textes qu'Aristarque avait consultés, et ces éditions alexandrines qu'avaient données les doctes émules d'Aristarque, un Aratus, un Rhianus, un Sosigène, etc.

Didyme avait composé des commentaires sur l'*Iliade* et sur l'*Odyssée*. C'était Aristarque mis, comme nous disons, à l'usage des classes. C'étaient des notes tantôt copiées textuellement, tantôt abrégées ou développées, selon que l'exigeaient les besoins de l'enseignement. Il ne faut pas juger de ces notes d'après ce qui en reste dans le pseudo-Didyme, autrement dit dans les *petites*

1. Lehrs, *Dissert.* I, II, 1 : « Etenim quam « artem subtiliter diligenterque tractare « docuerat Aristarchus), eam Didymus tam « egregie ad editiones Aristarchi Homericas adhibuit, ut nihil mihi videatur « in hoc genere fingi posse perfectius. »

Scholies. Les *petites Scholies* ne sont que des extraits du vrai Didyme, mêlés à des extraits de commentateurs plus récents. Maurice Schmidt a réuni en un volume les fragments authentiques de Didyme[1]; mais c'est dans les *Scholies de Venise* qu'il faut lire les pages de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, entre les pages d'Aristonicus, c'est-à-dire d'Aristarque même, et celles d'Hérodien et de Nicanor. Les quatre grammairiens se complètent les uns les autres, se font valoir les uns par les autres, et leurs quatre livres font un merveilleux livre tout à la gloire d'Aristarque.

L'ouvrage d'Hérodien était intitulé *Prosodie de l'Iliade*. C'était un commentaire où étaient discutées et résolues, vers par vers, les questions relatives à l'accentuation, à l'aspiration, à la quantité. Les *Scholies de Venise* ne donnent que des extraits de cet ouvrage : τινά, dit la note finale des scholies de chaque chant. Ces extraits sont nombreux et textuels. Hérodien ne combat presque jamais Aristarque; mais il discute très-souvent contre les grammairiens qui avaient combattu Aristarque. C'est même par lui que nous connaissons la plupart d'entre eux : Tryphon, Alexion, Ptolémée, etc. La *Prosodie de l'Iliade* était digne des talents et de la renommée du fils d'Apollonius Dyscole[2].

L'ouvrage de Nicanor était un traité de ponctuation : περὶ στιγμῆς. Les extraits transcrits par le scholiaste A sont tirés de la partie du traité qui était spécialement consacrée à l'*Iliade;* car Nicanor avait travaillé surtout pour les lecteurs d'Homère. Suivant quelques-uns, Nicanor avait inventé un système de ponctuation différent de celui qui était en usage depuis Aristarque.

1. *Didymi Chalcenteri grammatici fragmenta quæ supersunt omnia collegit et disposuit Mauricius Schmidt*. Leipzig, 1854, in-8°. Les restes du περὶ τῆς Ἀριστάρχου διορθώσεως forment la partie la plus considérable du volume.

2. Lehrs a publié à part les fragments de cet ouvrage et ceux de quelques autres livres d'Hérodien. Un disciple de Lehrs imprime en ce moment une édition complète de tout ce qui reste de ce grammairien fameux. Ces restes sont considérables. La *Prosodie générale*, toute mutilée qu'elle est, remplit déjà les trois quarts d'un énorme volume grand in-8° : HERODIANI TECHNICI RELIQUIÆ. *Collegit, disposuit, emendavit, explicavit, præfatus est Augustus Lentz. Tomus I præfationem et Herodiani Prosodiam catholicam continens*. Leipzig, 1867. Le surnom de τεχνικός, *auteur de livres d'enseignement*, servait à distinguer Hérodien de ses homonymes, et notamment de l'historien qui fut presque son contemporain.

et c'est pour faire prévaloir ce système qu'il avait écrit son traité. Il n'y paraît point dans les notes que nous avons. Nicanor donne presque toujours raison à Aristarque. Il est aristarchien, autant et plus qu'Hérodien même. Friedlænder avait publié à part les fragments de Nicanor, avant de publier Aristonicus[1].

La découverte des notes d'Hérodien et de Nicanor n'a pas, à beaucoup près, l'importance de celle des commentaires d'Aristonicus et de Didyme. Presque tout ce que dit Hérodien était connu de temps immémorial, par les grammairiens, par les lexicographes, par la tradition des scholiastes et des transcripteurs de textes. De même pour ce que dit Nicanor. Hérodien et Nicanor complètent ce que l'on savait; Aristonicus et Didyme font connaître des choses dont on n'avait pas même l'idée.

Les papyrus qui sont les débris d'anciens exemplaires de l'*Iliade*, nous montrent qu'Hérodien et Nicanor ne faisaient point une besogne inutile en enseignant à leurs contemporains comment il fallait accentuer, scander, ponctuer le texte d'Homère. Ces papyrus sont à la fois et des modèles de calligraphie, et des modèles de cacographie. Les fautes de toute sorte y abondent. Chaque vers va d'un bout à l'autre, sans solution de continuité, sans aucune trace de ponctuation. Il y a par-ci par-là des accents et des esprits, mais jetés presque au hasard, et tombant souvent ailleurs qu'à leur vraie place. Les mots sont souvent méconnaissables. C'est le texte d'Homère, mais aussi défiguré, ou peu s'en faut, que possible. Ces livres ont été écrits au temps des derniers Ptolémées ou des premiers Césars, c'est-à-dire durant la plus florissante période de l'école d'Aristarque. Il faut croire seulement que les maîtres mettaient aux mains de leurs disciples des exemplaires un peu plus soignés que ces κοιναί dont nous avons les spécimens. On dit qu'Hérodien fit une édition d'Homère. Nul doute qu'il y eût introduit tous les perfectionnements. Mais les libraires ne s'inquiétaient guère que du charme des yeux; et les κοιναί ont continué à disputer le marché

1. *Nicanor*, περὶ στιγμῆς. Kœnigsberg, 1850, in-8°.

aux éditions savantes. Le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, ou ce qui reste de ce manuscrit, ne vaut pas beaucoup mieux que les papyrus. L'*Iliade* du *Palimpseste syriaque* est moins correcte que celle de Chalcondyle, tirée de textes transcrits par les derniers copistes byzantins d'Homère[1].

Nous ne savons pas ce qu'était primitivement le *Lexique d'Apollonius*. Nous n'en avons qu'un abrégé assez mal fait, et qui a eu beaucoup à souffrir pour arriver jusqu'au dixième siècle, où un amateur quelconque l'a transcrit, pour son usage propre, en cursive de fantaisie plus aisée à deviner qu'à lire. L'original doit avoir été un livre considérable, bien que ce ne fût qu'un dictionnaire de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'était Aristarque mis dans l'ordre alphabétique. Les débris mêmes du livre sont encore tout pleins d'Aristarque. C'est là ce qui donne un grand prix à ces pages incomplètes et mutilées. Apollonius sert à chaque instant d'auxiliaire, de supplément ou de confirmation aux quatre grammairiens. Villoison, en retrouvant Apollonius, avait dignement préludé à la découverte qu'il fit plus tard d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor[2].

Il y a une demi-douzaine d'Apollonius, dans la liste des critiques alexandrins qui avaient écrit sur Homère. L'auteur du *Lexique* est celui qu'on nomme Apollonius le sophiste. Il vivait au siècle d'Auguste, peu de temps après Aristonicus et Didyme. C'est un aristarchien de la belle époque, et non pas, comme Hésychius, un compilateur de la décadence. Il travaillait dans l'école d'Aristarque, en pleine tradition vivante, ayant sous les yeux les deux éditions d'Aristarque, les commentaires d'Aristarque, les dissertations d'Aristarque, la bibliothèque homérique où avait puisé Aristarque, les livres où les disciples directs d'Aristarque avaient élucidé ou complété la pensée du maître.

L'école d'Aristarque, après le deuxième siècle, commence à fléchir. Elle subsiste toujours; mais celle de Cratès subsiste aussi,

1. Voyez la première partie du chapitre III de cette *Introduction*. Elle est consacrée aux textes manuscrits.

2. Voyez le chapitre IV. Ce chapitre est entièrement consacré aux travaux de Villoison sur Homère.

et l'esprit qui domine à Alexandrie est plus favorable à la critique fantaisiste qu'à la critique positive. La philosophie voit partout des allégories, des symboles, des idées plus ou moins profondes. Les faits ne sont plus des faits. On explique Homère pour y trouver des doctrines à mettre en regard de l'Évangile. Les plus savants s'embourbent eux-mêmes dans cette voie. Le triomphe de l'éclectisme est la ruine des saines études. Les grammairiens qui ne sont que grammairiens tombent dans le mépris. Les *Questions homériques* de Porphyre nous montrent le système d'exégèse qui prévalut à la fin. Il y a bien peu de chose à tirer de ces discussions si ingénieuses, si subtiles, parfois même si intéressantes. Villoison a considérablement augmenté la masse des commentaires de Porphyre sur Homère. Les *Scholies* B, celles qu'il a tirées du manuscrit de Bessarion, sont pleines de citations de Porphyre. On préférerait, à ces richesses presque stériles, des extraits de pures τέχναι, de livres de classe comme ceux d'Hérodien ou de Nicanor[1].

Porphyre est nommé deux ou trois fois dans les *Scholies* A; on y trouve même le titre de son ouvrage sur Homère (ἐν τοῖς Ὁμηρικοῖς ζητήμασι). Il est donc impossible de faire vivre plus haut que le quatrième siècle le grammairien qui a compilé cet admirable *Variorum*. Par son esprit du moins, le scholiaste A nous représente les plus saines traditions de l'École. Ce contemporain d'Iamblique n'est infecté, à aucun degré, ni de mysticisme ni d'hallucinations théologiques. Le choix des auteurs qu'il a dépecés fait le plus grand honneur à son goût et à ses lumières. Les notes où il parle en son propre nom semblent avoir été écrites dans les meilleurs temps de l'érudition alexandrine. Aristonicus et Didyme n'eussent point désavoué ce disciple. C'est un aristarchien décidé, et qui se fait gloire d'être aristarchien.

1. Les *Questions homériques* ont été imprimées pour la première fois en 1521, avec les scholies du pseudo-Didyme, Venise, Alde, in-octavo. A ce *liber* en était joint un autre du même auteur sur l'antre des nymphes dans l'*Odyssée*. Mais ces deux opuscules n'étaient que des fragments. Il est probable que la masse des commentaires de Porphyre sur Homère s'accroîtra encore, si l'on retrouve l'*Ilias signata* que Bergler avait vue, et dont parle Villoison dans ses *Prolégomènes*. Voyez plus bas, chapitre IV, p. LXXXIII. Voyez aussi notre *Appendice* I.

Il dit, en parlant des aristarchiens : *les nôtres* (οἱ ἡμέτεροι). Comme la plupart d'entre eux, il a son franc arbitre, et ne jure pas toujours sur la parole du maître. On peut lui reprocher quelques paroles inconsidérées[1]; mais sa manière habituelle n'a jamais rien du fanatique qui n'entend point raison. Le texte aux marges duquel il avait consigné ses extraits d'auteurs et ses explications personnelles était un texte aristarchien, mais modifié en maint passage par les corrections des grammairiens postérieurs à Aristarque. La preuve en est dans la formule si souvent répétée : *Aristarque, telle leçon.* Cependant les différences n'étaient pas aussi grandes qu'on le supposerait d'après le manuscrit de Venise. La paradose alexandrine, la vulgate du quatrième siècle, a subi plus d'une altération en passant par les mains byzantines; et le texte de Villoison, qui est du dixième siècle, contient beaucoup de leçons qui n'ont rien de commun avec les savants produits de la critique des Ammonius, des Aristonicus, des Didyme, des Hérodien, des Nicanor.

Le scholiaste A est le dernier des Alexandrins. Il a des idées nettes, des doctrines raisonnées, et il sait exprimer ses opinions. Il avait même composé des ouvrages de quelque étendue sur les sujets ordinaires de ses études. Il y renvoie quelquefois (ἐν ἑτέροις ἡμῖν εἴρηται); mais il n'en donne point les titres.

Après le scholiaste A, nous sommes en pleine Byzance. Toute critique a disparu, tout savoir sérieux, presque tout bon sens. Ce n'est point faire tort au scholiaste B, que de le qualifier d'ignare. Il ne comprend rien, la plupart du temps, aux choses qu'il transcrit, et qu'il transcrit d'après des notes de troisième et de dixième main. Aristarque est pour lui un mythe. Il n'a pas ouvert un seul des innombrables ouvrages laissés par les Alexandrins. Il les cite machinalement, quand ils sont cités aux marges des trois ou quatre exemplaires de l'*Iliade* dont il compile les scholies. Son Porphyre même, il ne l'a pas directement tiré des *Questions homériques* : il l'a puisé dans quelque farrago d'extraits.

1. Voyez plus haut la note de la page XLII.

Ce compilateur est inepte; mais ceux qu'on nomme L et V sont plus ineptes encore. Il est vrai que tous les deux sont fort modernes, tandis que B est antérieur à Eustathe. V est le scholiaste de Pierre Victorius[1]. C'est un absurde rhéteur, qui n'est occupé que des questions de composition et de style, et qui ne dit rien à ceux qui voudraient comprendre avant d'admirer. L, le scholiaste de Leipzig, est souvent identique à V, ce qui ne fait pas son éloge. Il a quelquefois de la grammaire, mais presque jamais de la bonne. Il n'est passable que là où il a copié B ou les copistes de B. On a même eu la chance d'y trouver des parcelles de A qui ne sont plus dans A, des notes qu'un des copistes qu'il copie avait prises dans les feuillets de A qui manquent aujourd'hui. Lehrs a restitué, à l'aide de L, quelques remarques d'Hérodien, et Maurice Schmidt, quelques lignes de Didyme Chalcentère[2].

Le commentaire d'Eustathe sur l'*Iliade* est extrêmement étendu, et il forme les deux tiers de l'énorme ouvrage de l'archevêque de Thessalonique sur Homère[3]. Eustathe est avant tout un compilateur. Il bavarde beaucoup, mais il copie davantage encore. Il est plein de rabâchages, de contradictions, de sottises. Il a perdu presque toute son importance depuis que Villoison nous a mis aux mains l'admirable encyclopédie homérique du scholiaste A. Eustathe n'est plus qu'une autorité d'ordre inférieur, et qui ne compte presque jamais que comme appoint. C'est un nom célèbre, mais ce n'est qu'un nom.

1. Bekker donne V tout entier. Le manuscrit d'où ces scholies sont tirées a appartenu au célèbre philologue Pietro Vettori, un des fondateurs des études grecques en Italie. On n'en avait, avant la publication de Bekker, que des extraits.

2. Villoison n'a donné que des extraits de L. Bekker le donne tout entier.

3. Eustathe a été publié pour la première fois dans ce qu'on appelle vulgairement l'édition romaine d'Homère, 1542-1550, quatre volumes in-folio, mais comme l'objet principal de la publication. Le titre ne parle que du commentaire : Εὐσταθίου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης παρεκβολαὶ εἰς τὴν Ὁμήρου Ἰλιάδα καὶ Ὀδυσσείαν. L'édition de Bâle, 1559-1560, trois volumes in-folio, est pareillement un Eustathe, non un Homère, quoique le texte du poëte y soit aussi encadré dans les notes. Stallbaum ne donne qu'Eustathe seul. Son édition a sept volumes in-quarto, en comptant l'*Index*. Le commentaire de l'*Iliade* remplit quatre volumes. L'ouvrage a été imprimé à Leipzig de 1825 à 1830, et en commençant par les deux volumes relatifs à l'*Odyssée*. L'absence du texte d'Homère est un inconvénient.

L'homme n'était ni un savant, ni un écrivain, ni un critique, ni quoi que ce soit valant par soi-même.

Si l'on retranchait du commentaire d'Eustathe tout ce qui est faux ou inutile, le livre serait réduit des trois quarts au moins. L'excellent archevêque de Thessalonique ne laisse passer aucune occasion de faire des réflexions morales, ou, pour mieux dire, de prêcher. Il a, comme le scholiaste de Victorius, une préférence marquée pour les notes des rhéteurs, pour les commentaires qui n'apprennent rien[1]. Son érudition, malgré les apparences, est absolument nulle. Il a procédé comme le scholiaste B : transcrivant des transcriptions, juxtaposant les choses les plus disparates, souvent ne comprenant pas ce qu'il transcrit. Il n'a sous les yeux, comme le scholiaste B, que des exemplaires annotés ou des cahiers de classe. Les livres des Alexandrins lui sont inconnus. Il ne sait pas même à quelle époque a vécu Aristarque. Il fait d'Aristarque un des collaborateurs de Pisistrate dans l'œuvre de la première récension des poëmes homériques. C'est par ce merveilleux anachronisme que débute Eustathe[2]. Non-seulement Eustathe ignore les livres d'Aristarque et des aristarchiens, mais il n'a pas même la tradition des doctrines aristarchiennes. Il lui arrive quelquefois de trouver dans ses cahiers les signes critiques d'Aristarque. Il s'arrête avec stupéfaction devant ces hiéroglyphes, en cherche le sens, et ne le trouve point. Il se figure, par exemple, que l'astérisque (·⋇·) était un signe d'admiration. Cette erreur a fait fortune chez nous, et on la répète encore dans des livres qui passent pour savants[3]; mais elle n'en reste

1. Wolf, *Prolégomènes*, V, p. XVIII, 10 : « At ille, qui in Homero nihil præter « pulchrum poëtam mirabatur, priscorum « ejus fatorum minus curiosus, et rhetori- « cos potius quam criticos interpretes « sectatus, omnino ab hac parte non tan- « tam quanta vulgo fruitur, laudem meruit; « plurimam debet jacturæ doctiorum Scho- « liorum. » Personne n'a jamais mieux connu que Wolf les mérites et les défauts d'Eustathe. Il l'avait lu trois fois de suite, la plume à la main, de la première page à la dernière.

2. Ὅτι ἓν μέν τι σῶμα συνεχὲς διόλου καὶ εὐάρμοστον ἡ τῆς Ἰλιάδος ποίησις, οἱ δὲ συνθέμενοι ταύτην (κατ' ἐπιταγὴν, ὥς φασι, Πεισιστράτου τοῦ τῶν Ἀθηναίων τυράννου) γραμματικοὶ καὶ διορθωσάμενοι κατὰ τὸ ἐκείνοις ἀρέσκον, ὧν κορυφαῖος ὁ Ἀρίσταρχος καὶ μετ' ἐκεῖνον Ζηνόδοτος....

3. Voyez l'article ARISTARQUE, dans la *Biographie générale*, publication toute récente. L'auteur de l'article n'a aucune idée nette des signes critiques, et ne connaît point l'*Anecdotum* de Venise.

pas moins une erreur. Aristarque et les aristarchiens sont très-souvent cités dans Eustathe, mais presque jamais sous leur nom. La formule la plus ordinaire est οἱ παλαιοί, *les anciens*. Quelquefois on les devine sous une expression plus vague encore : τινές, *quelques-uns*. L'expression ἀθετεῖται indique à coup sûr un jugement d'Aristarque, ou tout au moins un emprunt aux *Signes* d'Aristonicus. Ces citations constituent la partie la plus solide et la plus intéressante du commentaire. Mais ce n'est que d'hier qu'on en peut apprécier la valeur. Eustathe lui-même ignorait l'importance particulière de ces notes. Si nous n'avions pas Apollonius et les quatre grammairiens, nous n'y verrions nous-mêmes, comme Eustathe, que des scholies un peu plus vieilles que les autres.

Il y a un livre qu'Eustathe cite de temps en temps, mais dont il ne donne pas le titre : c'est celui d'Apion et Hérodore. On a cru généralement que ces deux noms d'auteurs représentaient des commentateurs alexandrins : qu'Apion était le fameux adversaire des Juifs, le grammairien vaniteux, *la cymbale du monde*, comme le qualifiait Tibère ; qu'Hérodore était quelque autre coryphée de l'École, peut-être le grammairien homériste qu'on trouve cité ailleurs sous le nom d'Héliodore. Il n'en est rien du tout. Le livre d'Apion et Hérodore n'était qu'une compilation de scholiaste, formée, comme les *Scholies* A, d'extraits de plusieurs ouvrages, et des mêmes ouvrages que les *Scholies* A. Apion et Hérodore disent, dans Eustathe, des choses textuellement identiques à celles que nous lisons dans tel ou tel des quatre grammairiens du manuscrit de Venise[1]. Apion et Hérodore ne sont rien par eux-mêmes. Ils ne sont quelque chose qu'à titre de transcripteurs des Alexandrins. Ainsi, même avec Apion et Hérodore, Eustathe n'est point aux sources : il copie des copistes ; il n'a la *grammaire alexandrine* que de troisième ou quatrième main.

1. Voyez la comparaison faite par Lehrs, dans son *Excursus* à la fin du *de Aristarchi studiis Homericis*. Voici la conclusion du savant critique : « Ille liber, quo Apio« nis et Herodori nominibus inscripto « Eustathius usus est, in iisdem funda« mentis inædificatus erat quibus codex « Venetus. »

Nous n'avons pas besoin de dire que les *petites Scholies* attribuées à Didyme ne sont point le commentaire de Didyme sur Homère. Ce commentaire était un ouvrage très-développé, et les *petites Scholies* sont un commentaire extrêmement court. Didyme est nommé à la troisième personne dans les *petites Scholies;* on y nomme même des grammairiens qui ont vécu longtemps après Didyme. Mais ces brèves explications sont tirées, en général, des notes de Didyme, ou textuellement, ou quant au sens. Elles sont remarquables par leur exactitude. Aussi le pseudo-Didyme mérite-t-il d'être souvent cité. Quand on n'avait qu'Eustathe et lui, on prisait surtout Eustathe. Depuis qu'on sait le peu qu'il y a dans Eustathe, le pseudo-Didyme, qui parle net et parle bien, a repris faveur, et garde, même à côté du vrai Didyme et des trois autres aristarchiens, une place honorable[1].

On s'étonne peut-être que l'immense bibliothèque homérique léguée à la postérité par les critiques alexandrins n'ait guère laissé que des débris. L'histoire, hélas ! rend trop bien compte de cette ruine. Quand la politique impériale eut fermé l'École d'Athènes, dernière et légitime héritière de l'École d'Alexandrie, les études littéraires disparurent. Il n'y eut plus que ce que nous nommons l'enseignement primaire. Les livres des grammairiens, devenus inutiles, disparurent à leur tour. Les professeurs, à Alexandrie, à Athènes, avaient fait des extraits de ces livres à l'usage de leurs élèves. Ces extraits suffisaient largement à la science des Byzantins. Sachons gré pourtant aux Byzantins de n'avoir pas détruit ou défiguré toutes les anciennes scholies.

1. Les *petites Scholies* sur l'*Iliade* ont été publiées pour la première fois en 1517, à Rome, par Lascaris. Elles étaient anonymes. Ce sont les Aldes qui ont mis le nom de Didyme, d'abord aux scholies sur l'*Odyssée*, puis à celles des deux poëmes.

CHAPITRE III.

TEXTES MANUSCRITS ET TEXTES IMPRIMÉS.

Papyrus homériques. — Le *Papyrus* n° 3. — Examen de son texte. — Les *Papyrus de Batissier.* — Le *Papyrus de Bankes.* — Le *Papyrus de Harris.* — L'*Iliade peinte.* — Le *Palimpseste syriaque.* — Description du manuscrit. — Examen du texte grec. — Les manuscrits complets de l'*Iliade.* — Éditions. — La Florentine. — Les Aldines. — La première Argentine, la Romaine, etc. — Henri Estienne fonde la vulgate. — Schrévélius. — Barnes. — Samuel Clarke. — Ernesti. — Confession dernière de l'ancienne critique.

Le plus ancien des manuscrits complets de l'*Iliade* est celui dont Villoison a publié, en 1788, le texte et les scholies. Ce manuscrit n'est que du dixième siècle. Mais on a des fragments assez considérables de manuscrits antérieurs de cinq cents ans, de mille ans même. Le *Palimpseste syriaque* est du cinquième siècle. Les restes de l'*Iliade peinte* sont de la même époque. Les papyrus homériques datent au moins du temps des premiers Césars. Il y en a que l'on croit contemporains d'Aristarque, et presque de Zénodote.

Le Musée du Louvre possède trois papyrus où on lit des vers de l'*Iliade*. Le plus connu est celui qu'on nommait autrefois *Papyrus de Drovetti*. Il a été signalé dès 1838 par Letronne. Silvestre a donné en 1840, dans la *Paléographie universelle*, le *fac-simile* de la partie la moins mutilée de cet antique monument de la calligraphie grecque. Plusieurs philologues en ont fait des notices critiques[1]. Il est publié *in extenso* dans *les Papyrus grecs*[2],

1. Voyez Jacob La Roche, *die Homerische Textkritik im Alterthum*, p. 448-450. Jacob La Roche est un professeur du gymnase académique de Vienne, qui a publié, dans ces dernières années, d'importants ouvrages sur le texte d'Homère. Celui auquel nous renvoyons est de 1866; Leipzig, in-8°.

2. *Les Papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque Impériale*, *publication préparée par Letronne, exécutée par MM. W. Brunet de Presle et É. Egger.* Imprimerie Impériale, 1866, in-4°. La collection des *fac-simile* forme un volume in-folio de planches. *Les Papyrus grecs* sont la deuxième partie du tome XVIII

avec un commentaire par M. Brunet de Presle. On le nomme aujourd'hui, d'après la classification adoptée par Letronne, *Papyrus n°* 3.

Le *Papyrus n°* 3 est du premier siècle avant J. C., ou tout au moins du premier siècle de notre ère. M. Brunet de Presle dit qu'il provient de la collection Salt, mais qu'on ignore en quel endroit de l'Égypte il a été trouvé. C'est donc par erreur qu'on lui avait donné le nom de *Papyrus de Drovetti*, et qu'on disait qu'il avait été trouvé dans l'île d'Éléphantine[1]. C'est par erreur aussi qu'on disait qu'il contient les 175 premiers vers du chant XIII. A peine contient-il une cinquantaine de vers : 26-47, 107-111, 149-173; parlons exactement : une cinquantaine de débris de vers. Pas un seul vers n'est entier. Il y en a qui sont réduits à deux mots, à un mot, à la moitié d'un mot.

Le texte du *Papyrus n°* 3 diffère de notre vulgate par deux variantes mauvaises : Δαναοῖσι (vers 149), ἀμφιμαχηταί (vers 150), pour Τρώεσσι, ἀγχιμαχηταί. Il en diffère aussi par quelques fautes grossières : ἄνιχοι (vers 41), ὑποσπίδια (vers 158), ἄφαρτε (vers 160)[2]. Il a été copié sur quelqu'une des κοιναί, c'est-à-dire des éditions courantes, où l'on n'avait tenu aucun compte des corrections de l'École. Ce n'est ni le texte d'Aristophane de Byzance ni le texte d'Aristarque. Ce n'est pas davantage celui de Zénodote. Zénodote écrivait, au vers 171, ὃς νάε, et l'unique mot qui reste de ce vers, dans le *Papyrus n°* 3, est NAIE. Ce qui fait l'importance philologique de ce manuscrit, c'est qu'il témoigne d'un état du texte de l'*Iliade* antérieur aux travaux des Alexandrins.

Le scribe qui a calligraphié les onciales du *Papyrus n°* 3 n'avait aucun principe d'orthographe. Il écrit ΠΟΣΙΔΑΩΝ (vers 43), après avoir écrit un peu plus haut (vers 34) ΠΟΣΕΙΔΑΩΝ. Il met ou ne met pas les esprits, les accents et les apostrophes. Il ne

des *Notices et extraits des manuscrits* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

1. La collection Salt et la collection Drovetti sont fondues ensemble au Louvre; mais la collection Drovetti, quand elle existait à part, n'avait point de papyrus grecs.

2. La lecture ΑΝΙΧΟΙ n'est point certaine. Mais quand on lirait ΑΥΙΧΟΙ, ce serait toujours un barbarisme et une faute de quantité.

ponctue point[1]. Les fautes que nous avons relevées prouvent qu'il ne s'inquiétait pas même de comprendre. Il n'y a qu'une seule fois l'esprit avec l'accent : οὔτι (vers 161). Tous les esprits sont exacts; mais plusieurs accents sont mal placés. On voit ἡδέ, *et* (vers 39), écrit ἧδε. On voit αὐτοῖο (vers 159) affublé de deux circonflexes : αῦτοῖο. On voit aussi παρά et αὐτάρ changés en πὰρα, en αὐταρ. Mais ceci ne doit point être considéré comme faute. Les Alexandrins mettaient primitivement le grave sur les syllabes qui n'avaient point l'accent tonique. L'orthographe régulière et complète était, d'après leur principe, πὰρά et αῦτάρ[2].

Les scribes alexandrins aiment à charger l'iota de deux points, même là où cette orthographe est sans prétexte. Le *Papyrus n*° 3 donne, vers 171, ϊμϐρ (Ἴμϐριον). En revanche, la diérèse n'est point marquée au vers 156, dans Δηΐφοϐος. Ce qui reste du mot est δηι, comme si l'iota était adscrit, et qu'on dùt prononcer Δῄφοϐος. Une autre fantaisie de la main du scribe, c'est d'avoir couronné de deux points, comme un iota favorisé, l'ypsilon de son barbarisme du vers 159 : ϋποσπιδια.

Le *Papyrus n*° 3 est le seul papyrus homérique qui fût au Louvre du temps de Letronne. Aujourd'hui, il y en a deux autres. Ils ont été apportés d'Égypte, l'un en 1855, l'autre en 1856. Ils ont été donnés au Musée par M. Louis Batissier, alors vice-consul à Suez. M. de Longpérier les a fait connaître à mesure qu'il les a reçus[3]. Ses deux mémoires sur ces papyrus sont reproduits intégralement dans la publication de MM. Brunet de Presle et Egger.

Les *Papyrus de Batissier* proviennent de la vallée des tom-

1. Il n'y a aucune séparation entre les mots; mais les papyrus ponctués eux-mêmes ne séparent pas les mots entre lesquels il n'y a point de signe de ponctuation. On a continué d'écrire de cette façon tant qu'on a écrit en onciales. Voyez le *Palimpeste syriaque*, qui est du cinquième siècle. Il sera question de ce manuscrit p. LXII et suivantes.

2. Voyez les *Prolégomènes* de Villoison, p. VIII. On trouvera, dans les premières pages de notre *Appendice* I, le résumé des observations de Villoison sur l'orthographe alexandrine.

3. Voyez le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, juillet 1855 et mai 1856. La transcription est plus intéressante dans le *Bulletin archéologique* que dans *les Papyrus grecs*, parce qu'on s'y est servi d'onciales analogues à celles du texte écrit, et non d'onciales ordinaires. Jacob La Roche, qui est pourtant si complet, ne mentionne point les *Papyrus de Batissier*.

beaux à Thèbes. Le premier se compose de trois lambeaux d'un manuscrit du chant XVIII de l'*Iliade :* 475-499, 518-535, 544-561 ; soixante et un fragments de vers. Il n'y a pas un seul vers complet; mais il y en a bon nombre à qui il manque peu de chose : leur fin, dans le deuxième lambeau; leur commencement, dans le troisième. Le premier lambeau n'offre que des fins de vers de deux mots au plus, quelquefois à peine d'une syllabe. Ce papyrus est aussi ancien que le *Papyrus n*° 3 ; un peu plus ancien même, selon M. de Longpérier. Il n'offre aucune leçon nouvelle : c'est le texte des κοιναί. Plusieurs leçons diffèrent de celles d'Aristarque : ainsi (ε)στεφανωται (vers 485), θαῦμ' ετετυκτο (vers 549), ειστηκει (vers 557), πολλ' επαλυν(ον) (vers 560). On y voit βασιλήϊον (vers 550), la leçon du manuscrit de Venise. Il y a des fautes d'iotacisme. Les accents sont assez rares, mais bien placés. Il y a quelques points à la fin des phrases, quelques apostrophes pour les voyelles supprimées. On cherche en vain trace d'esprits. En somme pourtant, cette copie d'Homère était plus soignée que le *Papyrus n*° 3.

M. de Longpérier pense que le texte a été copié sur l'édition d'Aristophane de Byzance. Ce n'est qu'une hypothèse. Il est même probable que la doctrine d'Aristarque sur l'augment était déjà la doctrine d'Aristophane de Byzance, et qu'Aristophane avait écrit θαῦμα τέτυκτο, ἑστήκει, πολλὰ πάλυνον.

Le deuxième *Papyrus de Batissier* est peu considérable. Ce sont les débris de la première colonne d'un manuscrit du sixième chant de l'*Iliade :* vers 1-39. Deux lettres du titre sont encore visibles : ΟΣ, lisez ΙΛΙΑΔΟΣ Ζ. Il n'y a pas même la moitié de chacun des trente-neuf vers. Le texte n'a ni accents ni esprits; mais on y distingue des points et des apostrophes. Le scribe de ce papyrus était plus négligent encore que le calligraphe du *Papyrus n*° 3. Il écrit ΕΥΡΥΠΥΛΛΟΣ (vers 38) pour Εὐρύπυλος, ΒΛΑΦΘΕΝΤΑΕ (vers 39) pour βλαφθέντε.

M. de Longpérier regarde ce papyrus comme antérieur même au manuscrit du chant XVIII. Il donne pour raison la forme des Α et l'absence de tout signe d'accentuation. C'est Aristo-

phane de Byzance qui a inventé les accents. Il est difficile pourtant d'admettre que nous ayons là un texte du troisième siècle avant notre ère. La présence du titre ΙΛΙΑΔΟΣ Ζ prouve du moins que ce texte n'est pas antérieur à Zénodote, la division en vingt-quatre chants étant inconnue avant Zénodote. Peut-être même prouve-t-elle une époque plus récente encore, puisque c'est Aristarque qui passe généralement pour avoir le premier fait cette division et nommé les chants par les lettres de l'alphabet. Quoi qu'il en soit, le texte du papyrus, contemporain ou non de Zénodote, n'est pas le texte de Zénodote : c'est encore la vulgate antique. Zénodote, au vers 34, écrivait ὃς ναῖε, ou peut-être, comme les *Scholies* le donnent ailleurs, ὃς νάε[1]. Or, voici, au vers 34, ce que montre le papyrus : ....ΔΕΣΑ.....ΝΤΟΣ. Il est évident que le vers commençait par ναῖε δὲ Σατνιόεντος. M. de Longpérier a négligé de signaler ce fait, qui donnerait plus de force encore à ses réflexions sur l'ancienneté de notre vulgate.

Les papyrus démontrent qu'il y avait, avant Zénodote, un texte établi. Zénodote avait gâté ce texte. Aristophane de Byzance et Aristarque ont été uniquement des restaurateurs et des épurateurs. Tout ce que Wolf leur prête est un rêve. Notre vulgate est la diorthose d'Aristarque, mais une diorthose qui a passé par la science des Alexandrins, par la présomption des Byzantins, par l'ignorance des copistes.

Il y a, hors de France, deux papyrus qui contiennent des vers de l'*Iliade*, celui de Bankes et celui de Harris. Le *Papyrus de Bankes* provient de l'île d'Éléphantine. Il a été acheté en Égypte par Giovanni Finatti, le voyageur dont Bankes a raconté la vie et les aventures. C'est le plus grand et le plus beau de tous les papyrus connus. Le volume ou rouleau est presque complet. La feuille mesure deux mètres et demi sur trente centimètres. Cette feuille est divisée en seize colonnes de quarante et quelques lignes chacune. C'est le chant XXIV de l'*Iliade*, sauf trois colonnes qui manquent au commencement. On lit sans interruption, du

1. Voyez plus haut, p. LV, à propos du *Papyrus n*° 3, l'observation sur le reste du vers XIII, 171. Mais ici les *Scholies* donnent ὃς ναῖε.

vers 127 à la fin[1]. Le nombre des vers est indiqué en marge à chaque centaine. Lorsque le texte renferme des discours directs, le nom du personnage qui parle est écrit en marge. Des sigles, qui se lisent ποιητής, indiquent les vers où la narration reprend. Les accents, les esprits rudes et les apostrophes ont été ajoutés par une main plus récente[2].

Letronne connaissait, comme tout le monde depuis 1832, l'existence du *Papyrus de Bankes*. Il croyait, sur le dire de Finatti sans doute, que c'était une portion du manuscrit de l'*Iliade* dont le *Papyrus n° 3* avait fait partie[3]. La comparaison des écritures dément cette hypothèse. Ce n'est pas la même main. D'ailleurs, le *Papyrus n° 3* a toujours eu ses esprits, ses accents et ses apostrophes. Enfin, le *Papyrus de Bankes* formait à lui seul un livre, et n'était pas une fraction de livre.

Le *Papyrus de Bankes* n'est remarquable que par ses qualités extérieures. Pas une de ses variantes n'a la moindre valeur philologique. Tous les genres de fautes que nous avons signalés dans le *Papyrus n° 3*, on les retrouve en abondance, et du premier vers au dernier, dans le *Papyrus de Bankes*. Ce n'est pas non plus cet antique manuscrit qui servira beaucoup à perfectionner le texte du dernier chant de l'*Iliade*.

Quatre des vers de nos éditions, 344, 558, 693, 790, ne sont point dans le *Papyrus de Bankes*. Aucun de ces quatre vers n'est indispensable au sens, et trois d'entre eux sont suspects d'interpolation. Le manuscrit de Venise ne donne ni 693 ni 790. Il donne 558, mais avec une note qui laisse en doute l'authenticité : οὗτος ὁ στίχος οὐχ εὑρέθη ἐν τοῖς παλαιοῖς. Le

1. Le tome Ier du *Philological Museum*, Cambridge, 1832, contient une description détaillée du *Papyrus de Bankes*, la collection des variantes de ce manuscrit et un *fac-simile* de l'écriture. Jacob La Roche consacre un article étendu à l'étude philologique du texte. M. Brunet de Presle parle du *Papyrus de Bankes*, à propos du *Papyrus n° 3*.

2. Voy. Brunet de Presle, *les Papyrus grecs*, p. 113. La Roche dit, p. 439-440 : « Prosodische Zeichen hatte die Handschrift ursprünglich keine : sie sind sämmtlich von später Hand zugesetzt, was sich auf den ersten Blick aus der Verschiedenheit der Tinte erkennen lässt. »

3. Brunet de Presle, *les Papyrus grecs*, p. 110 : « On lit en marge d'un catalogue manuscrit que M. Letronne avait dans ses papiers : *Il codice è il medesimo che quello posseduto dal signor Bankes.* » Cette note en italien doit être de Finatti.

vers 344 pourrait disparaître à peu près sans dommage. Nous devons donc supposer que les quatre vers manquaient dans le texte copié par le scribe. On peut admettre à la rigueur que la suppression du vers 344 ne soit qu'une faute d'inadvertance[1]. Mais il est évident que celle des trois autres n'est point le fait du scribe. Ces trois vers n'étaient point dans les κοιναί. C'est à peine si l'on peut dire qu'un des trois a été reçu dans le texte d'Aristarque. Le scribe, qui transcrivait quelqu'une des κοιναί, ne les a pas même connus.

Le *Papyrus de Bankes* est de la même époque que le *Papyrus n°* 3. Ce n'est pas la même main, mais c'est le même genre d'écriture. Les onciales ne diffèrent point par la forme. La nudité primitive du texte de Bankes ne démontre point son antériorité. Il faudrait, comme pour le deuxième des *Papyrus de Batissier*, une preuve tirée de la forme de telle ou telle lettre, pour induire quelque chose de l'absence des esprits et des accents. Longtemps après Aristophane de Byzance, on écrivait encore des textes nus. Les papyrus d'Herculanum n'ont montré jusqu'ici que des textes nus; et les plus anciens de ces papyrus sont de deux siècles postérieurs à l'invention d'Aristophane de Byzance.

Le premier acheteur égyptien du *Papyrus de Bankes* était peut-être un amateur difficile en fait de calligraphie; mais il se contentait de peu en fait d'orthographe. Le premier acheteur égyptien du *Papyrus de Harris* était un homme plus débonnaire encore pour les cacographes de son temps. Ce papyrus est scandaleusement incorrect. Voici ce qu'il donne, selon les transcripteurs, au vers XVII, 616 : ἤδ' οἴρηξ ὢς ἄλτὸ κατ Ουλυμπου νηφόελπος. Il est probable qu'on a mal lu le second mot. La faute οι pour ι n'est pas un iotacisme alexandrin. On a pris pour un omicron l'épsilon lunaire, ϵ, sans doute mal tracé ou médiocrement lisible. Mais εἴρηξ est toujours un barbarisme, puisqu'il faut ἴρηξ. Quant à νηφόελπος pour νιφόεντος, c'est une des plus merveilleuses métamorphoses qu'ait jamais subies aucun mot grec

1. Jacob La Roche, p. 445 : « Vier Verse fehlen im Papyrus : 344, wie es scheint nur aus Versehen, denn Aristarch's Rezension und die κοιναί enthielten ihn... »

par le fait d'un scribe ignare et inattentif. On s'explique pourtant cette métamorphose, en apparence inexplicable. Le son νι et le son νη, c'était tout un; l'onciale Ν ne diffère de l'onciale Λ que par un détail; l'onciale Π, alors ͲͲ, devenait un Τ, pour peu qu'on l'eût mal formée.

Le *Papyrus de Harris* contient, en sept morceaux, à peu près toute la deuxième moitié du chant XVIII : 311-617; 307 vers. On se rappelle que le premier des papyrus publiés par M. de Longpérier provenait d'un manuscrit du même chant. Mais il n'y aucune comparaison possible entre les défectuosités des deux textes. Le texte de M. de Longpérier est la perfection même, au prix des imperfections du texte de Harris. Le *Papyrus de Harris* est connu dès 1849, l'année même où il a été trouvé[1]. On le regarde comme le plus récent des cinq papyrus où nous lisons des vers de l'*Iliade*.

Les papyrus homériques ont un très-grand intérêt pour les archéologues. Mais la philologie a été frustrée dans les espérances que la découverte de textes nouveaux lui avait fait concevoir. On est mal tombé jusqu'ici. On n'a trouvé encore que des restes de κοιναί, d'exemplaires à l'usage de lecteurs quelconques. Ce qu'il faudrait trouver, c'est un manuscrit d'école, un livre ayant servi aux leçons d'un maître ou aux études d'un disciple, une copie de la diorthose d'Aristarque avec ses signes de tout ordre et de toute nature. Les observations d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien, de Nicanor, supposent des textes qui ne laissaient rien à désirer aux studieux. Elles supposent même des raffinements dans le genre de ceux que nous a révélés le manuscrit de Venise : hyphen, hypodiastole, interaspiration[2], etc. Il y avait par l'Égypte des livres autres que les κοιναί. Pourquoi les tombeaux ne nous rendraient-ils pas quelques rouleaux d'une *Iliade* savante?

1. La notice de Jacob La Roche renvoie à deux articles publiés en 1849, l'un dans l'*Archæologische Zeitung* de Gerhard, l'autre dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*.

2. Voyez plus bas le chapitre IV, *Iliade de Villoison*, p. LXXXIII-LXXXIV. Voyez aussi les premières pages de notre *Appendice* I, analyse et extraits des *Prolégomènes* de Villoison.

Il y a dans la bibliothèque Ambrosienne, à Milan, quelques débris d'un manuscrit de l'*Iliade* orné de miniatures. C'est ce qu'on appelle emphatiquement *Ilias picta*, l'*Iliade peinte*. Ce n'est qu'une très-petite portion du livre primitif : cinquante-huit feuillets de parchemin in-quarto. Les cinquante-huit fragments du poëme qu'on lit sur ces feuillets donnent à peine huit cents vers. Le texte est celui de la paradose alexandrine. Il n'apprend rien, ne peut servir à rien. Angelo Mai a publié le *codex Ambrosianus*[1]. Il estime que ce manuscrit est du cinquième siècle de notre ère.

Le *Palimpseste syriaque* a fourni un texte de la même époque, mais quatre ou cinq fois plus étendu que celui de l'*Iliade peinte* : presque le quart du poëme ; 3873 vers. Ce texte ne se compose que de passages appartenant à douze des treize derniers chants : XII-XXIV, moins le chant XVII. C'est dire que la moyenne du nombre des vers, pour chaque chant du palimpseste, est environ la moitié de leur nombre total dans les chants complets. Le chant XII n'a qu'un fragment, mais de belle longueur : 273-471. Les chants XIV, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII et XXIV ont chacun deux fragments. Le chant XV en a trois ; les chants XVI et XXIII en ont chacun quatre; le chant XIII en a cinq. Les chants XXI et XXIII sont ceux où le nombre des vers est le plus considérable : 544 et 575. Les chants XII et XV, qui n'ont que 199 vers chacun, sont ceux où le nombre est le moindre.

Le manuscrit d'où sont exhumés tous ces vers fait partie de la Bibliothèque syriaque du British Museum. C'est un volume in-octavo, où on lit la traduction en syriaque d'une portion du livre de saint Sévère contre Grammaticus. Saint Sévère a été patriarche d'Antioche de 512 à 519, date de sa déposition par le concile de Chalcédoine. Cureton, l'éditeur du palimpseste, dit que la traduction est contemporaine, ou à peu près, de l'original, et que la copie de cette traduction est elle-même du sixième siècle. Tout le livre, sauf quatre pages, est écrit sur des feuilles

1. *Iliadis fragmenta antiquissima cum picturis, item Scholia vetera ad Odysseam, edente Angelo Maio.* Milan, 1819, in-folio.

de vélin ayant servi, pendant cent ans plus ou moins, sous la forme in-quarto, puis raclées et pliées en deux pour recevoir le nouveau texte. Ce livre se composait primitivement de vingt-trois cahiers de chacun cinq feuilles de vélin pliées en deux : 230 feuillets in-8°, 460 pages. Le premier cahier manque; mais on en a trouvé ailleurs quelques restes. Pour écrire les dix premiers cahiers (deux cents pages), on a détruit un exemplaire de l'*Évangile de saint Luc*. Pour écrire les douze cahiers suivants, on a détruit cinquante-neuf feuillets d'un exemplaire de l'*Iliade* : une seule feuille était du vélin neuf. Le vingt-troisième cahier est écrit sur ce qui avait été de la prose d'Euclide. L'encre effacée a reparu. Elle est fort jaune, et sur un fond qui n'est guère blanc; mais les onciales du texte homérique sont très-fortes, et Cureton est parvenu à lire entièrement et à transcrire avec certitude. Le syriaque coupe le grec en travers; il n'est pas épais, et ne couvre guère que des portions de lettres. Il y a des portions de vers, et même des vers entiers, qui sont intacts. L'intervalle entre les deux pages syriaques laisse habituellement trois vers à nu. Quelquefois un vers est tout à fait dégagé à la marge extérieure du verso : c'était le premier vers de la page primitive. Ainsi on est sûr d'avoir le texte authentique de la partie du manuscrit de l'*Iliade* qui fut raclée, au sixième siècle, à l'intention des lecteurs syriaques du livre de saint Sévère.

Cureton a publié ce texte il y a dix-sept ans[1]. Cette publication fait grand honneur à sa patience, à sa pénétration, à sa consciencieuse exactitude. Elle fait grand honneur aussi à la générosité des administrateurs du Musée Britannique, qui ont fait les frais de l'impression. Chacune des 118 pages du manuscrit est reproduite telle quelle, sans modification aucune, non-seulement lettre par lettre, mais en lettres semblables aux onciales du scribe antique, et accentuées comme elles, et juxtaposées de

1. *Fragments of the Iliad of Homer from a Syriac palimpsest. Edited by William Cureton, M. A. Printed by order of the Trustees of the British Museum by Richard Taylor.* 1851, in-folio. Ce volume est un chef-d'œuvre de typographie.

la même façon. Ce n'est pas tout. Des *fac-simile*, à la fin du volume, nous montrent le palimpseste lui-même. On voit les deux écritures qui se croisent; on voit toutes les teintes diverses de chaque caractère grec ou syriaque, tous les accidents du vélin, la cassure des plis, les trous, l'effritement des bords, les taches d'encre et les moisissures[1]. On croirait toucher les pages du vieux livre. Un peintre hollandais eût été jaloux du talent d'imitation qu'attestent de pareils trompe-l'œil. Aussi Lepelle de Bois-Gallois, l'artiste français dont ces *fac-simile* sont l'ouvrage, avait-il fait ses preuves en ce genre, quand les Anglais du Musée Britannique l'ont chargé de copier leur palimpseste. C'est à lui que les *Peintures des manuscrits* du comte Auguste de Bastard doivent leurs plus beaux spécimens.

Cureton, en publiant le *Palimpseste syriaque*, s'est proposé particulièrement un but archéologique et paléographique. Il a voulu faire connaître à tous un monument curieux, que tous ne peuvent visiter en personne, et que bien peu eussent jamais manié à loisir. Cependant il croit avoir aussi travaillé pour les philologues. Il a même pris la peine de recueillir, vers par vers, toutes les variantes, de quelque nature qu'elles fussent, et de les mettre en regard des leçons du texte de Heyne. Ces variantes sont très-nombreuses en apparence. Il y en a jusqu'à dix et onze dans une seule page du manuscrit, c'est-à-dire dans trente et quelques vers. Mais ce ne sont presque partout que des fautes d'orthographe. Les variantes proprement dites sont fort rares. Cureton en convient lui-même[2]. Il croit qu'elles sont généralement bonnes, et que plusieurs d'entre elles pourraient être introduites avec avantage dans le texte des futures éditions. Un examen attentif ne permet point d'accéder à ce jugement. Les leçons propres au palimpseste sont toutes mau-

1. Il y a cinq *fac-simile*. Le premier et le second représentent un feuillet entier, recto et verso : XIV, 224-256, 257-290. Le troisième représente une page où il y a des vers de deux chants : XXI, 599-611 et XXII, 1-14. Les deux derniers, XXIII, 291-323 et XXIV, 451-483, représentent des pages particulièrement remarquables par les accidents du vélin et les nuances de sa couleur.

2. *Préface*, p. XVIII : « The various readings of this copy are not numerous. »

vaises, ou du moins sont inférieures à ce qu'on lit, soit dans la paradose alexandrine, soit dans notre vulgate même. Il y en a bien peu qui méritent d'être discutées ; il n'y en a pas une qui mérite d'être préférée. C'est l'opinion unanime des philologues[1]. Mais on pardonne à Cureton une illusion bien naturelle. On lui pardonne même d'avoir parfaitement mal choisi l'exemple destiné à appuyer son assertion. La leçon qu'il cite en note, ο δ' αρα νευτηρι, et qu'il trouve meilleure que la vulgate ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι, XII, 385, est un lapsus du scribe,et non la transcription d'un texte légitime. Il ne s'agit point de nageur, mais de plongeur. L'allittération même prouve pour la vulgate.

Le scribe de l'*Iliade* du palimpseste n'en redoit guère aux scribes des papyrus homériques, ni en habileté de main, ni en ignorance, ni en étourderie. L'iotacisme est perpétuel dans son texte. On y voit, par exemple, ειδε pour ἰδέ ou pour ἠδέ, κληεις pour κλῃίς, et maint autre barbarisme d'origine analogue. Le scribe prend l'une pour l'autre des lettres qui n'ont rien de commun : O pour Λ, Δ pour T, etc. Ainsi, XIII, 374, αθρυονευ remplace Ὀθρυονεῦ. Il néglige d'écrire des lettres qui sont essentielles au mot, et sans lesquelles il n'y a plus ni sens ni versification. Ainsi χειμάρροος, XIII, 138, est devenu χειμαρος, et ἐπισταίμεσθα, XIII, 238, επιστιμεσθα. Il y a des vers qui manquent par le fait seul du scribe : par exemple, XXIV, 290. Sans ce vers, la phrase n'a pas de commencement. Mais l'absence de plusieurs autres vers s'explique parce que le scribe copiait un exemplaire où ces vers n'étaient pas. Quelques-uns sont de ceux qu'Aristarque avait condamnés, et d'autres peuvent rester ou disparaître sans que le sens diffère beaucoup en plénitude.

L'exemplaire copié par le scribe n'était pas des meilleurs. On le voit à certaines leçons passablement ineptes ; on le voit surtout aux vers interpolés. Ainsi, après le vers XXII, 10, où la phrase est bien finie et ne demande plus rien, nous lisons, dans le palimpseste : Ἰλίου ἐξαλαπάξαι ἐϋκτίμενον πτολίεθρον. Mais cet

1. Jacob La Roche est l'écho fidèle de cette opinion, quand il dit : « Unter den Varianten dieser Handschrift verdienen nur wenige eine Beachtung. »

exemplaire était conforme, en général, à la paradose alexandrine. Le texte du *Palimpseste syriaque* ressemble à celui du manuscrit de Venise beaucoup plus qu'à notre vulgate. On y trouve même l'orthographe d'Aristarque, Ζῇ-ν', XIV, 265-266. Seulement le transcripteur a eu bien soin de prouver qu'il n'y comprenait rien. Il écrit, au vers 265, Ζῆι, c'est-à-dire Ζῇ. La preuve qu'il n'y comprend rien, ou qu'il ne s'en soucie guère, c'est qu'aux vers XXIV, 331-332, il termine le premier par ZH, et oublie que le second devrait commencer par N. Il y a bien un ν au second vers; mais cette lettre a été ajoutée plus tard, et par une autre main que la sienne.

Les manuscrits complets de l'*Iliade* sont extrêmement nombreux. Il y en a près d'un cent, où l'on trouve l'*Iliade* seule, et il y en a dix, où l'*Iliade* est jointe à l'*Odyssée*. Mais on peut dire avec vérité qu'il n'existe, pour le philologue, qu'un seul manuscrit de l'*Iliade*, celui de Venise. Nous expliquerons plus bas, et avec détail, comment et pourquoi ce manuscrit est unique entre tous les manuscrits, comment et pourquoi la découverte de ce manuscrit a détruit l'importance qu'on attribuait jadis aux autres[1].

Fabricius a donné, dans sa *Bibliothèque*, le catalogue des manuscrits connus de son temps; Harles et Heyne ont grossi ce catalogue. Mais la liste la plus complète est celle de Jacob La Roche, dans l'*Appendice* de son livre sur la critique du texte d'Homère chez les anciens[2]. C'est au livre de La Roche que nous renvoyons les lecteurs qui voudraient se faire une idée particulière de tel ou tel des manuscrits qu'on cite quelquefois : celui de Breslau, celui de Leipzig, celui de Cambridge, ou tout autre. Tout ce que nous noterons en passant, c'est que le fameux manuscrit de Cambridge, tant vanté par Barnes, est de cinq ou six siècles plus moderne que ne le dit Barnes, et que Heyne ne le répète après lui. Il n'est pas même contemporain d'Eustathe. La Roche fait bonne justice de la légende d'après laquelle ce manuscrit aurait fait partie de la

1. Voyez le chapitre IV, *Iliade de Villoison.* Voyez aussi notre *Appendice* I.

2. Voyez *die Homerische Textkritik im Alterthum*, p. 433 et suivantes.

bibliothèque de l'archevêque de Cantorbéry Théodore, qui vivait au septième siècle. Ce manuscrit pourrait être excellent, tout en étant de ceux qui ne sont pas les plus anciens; mais il n'est qu'un des médiocres[1]. Ce n'est point par le *Cantabrigiensis*, que le texte de Barnes eût mérité de prévaloir sur celui de Henri Estienne, et de devenir vulgate à son tour.

Nous laissons-là ce qui concerne les manuscrits de l'*Iliade*. Nous serions en droit d'en faire autant pour tous les textes imprimés qui sont antérieurs à l'édition de Venise. Celle-ci est la vraie édition princeps. Elle a mis à néant toutes les autres. C'est d'elle que datent tous les textes que nous avons aujourd'hui en main, même ceux où l'on a conservé tout ce qu'on a pu de la vulgate. Il y a pourtant quelques travaux et quelques noms qui sont célèbres, et auxquels nous devons une mention, un sympathique souvenir.

Homère a été imprimé pour la première fois en 1488 (deux volumes in-folio). C'est Florence qui a eu l'honneur de donner la première édition d'Homère, et même l'unique édition d'Homère qui ait été imprimée au quinzième siècle. Trois jeunes gentilshommes florentins fournirent aux frais de cette grande œuvre. Tout le monde sait les noms de l'éditeur et du typographe; ils sont cités partout : Démétrius Chalcondyle d'Athènes et Démétrius de Milan le Crétois. Il faudrait pourtant citer les noms de ces trois fils de famille qui ont eu un jour l'heureuse inspiration d'employer, à rendre l'œuvre possible, un argent que tout les invitait à dépenser pour leurs plaisirs[2]. Nommons donc Bernard Nerili, Neri Nerili, Jean Acciajuoli. Bernard et Neri étaient deux frères; Jean était leur ami intime[3]. Les frais ont dû être énormes. Faire venir de Milan le Crétois, lui monter un atelier, payer

1. La Roche, p. 475 : « Zu den besten Handschriften gehœrt der Cantabrigiensis nicht. »

2. Chalcondyle dit, dans sa *Préface* : ἐπιπνοίᾳ τινί.

3. Chalcondyle : .... δύο μὲν ἀδελφὼ, Βέρναρδος καὶ Νέρις, τὼ Νεριλίω, τρίτος δὲ σὺν τούτοις ἑταῖρος αὐτοῖν, Ἰωάννης ὁ Ἀκκίολος. C'est par erreur que Fabricius donne à Bernard Nerili le titre d'imprimeur. Bernard est le principal bailleur de fonds et le boute-en-train de l'entreprise, voilà tout. C'est le Crétois qui imprime. Fabricius lui-même dit de celui-ci : *accedente dexteritate alterius Demetrii, Cretensis*. C'est bien désigner un typographe.

son travail, payer la gravure et la fonte des caractères, payer les aides typographes, payer les fournitures de métaux, de vélin, de papier, etc. : les trois amis n'en ont pas été quittes pour beaucoup moins d'une centaine de mille francs, c'est-à-dire pour ce qui représenterait aujourd'hui cette somme [1].

Démétrius Chalcondyle était professeur de grec. Il avait été et il était même encore le maître de Bernard Nerili. C'est lui qui eut l'idée de l'édition, qui prépara les matériaux, qui corrigea les épreuves. Mais la bonne volonté de ce Grec passionné pour les gloires de sa patrie, fût restée absolument stérile sans la générosité de Bernard et la complicité du frère et de l'ami de Bernard. C'est ce que Démétrius Chalcondyle reconnaît lui-même. Bernard Nerili, en revanche, dans son épître dédicatoire, courte lettre latine à Pierre de Médicis, déclare que, si l'œuvre doit infiniment aux labeurs et aux talents de Démétrius de Crète, elle doit bien davantage encore à la science et au dévouement de Démétrius d'Athènes.

L'édition de Florence nous représente exactement ce qu'aurait pu être une copie des poëmes homériques écrite ou corrigée par quelqu'un des Grecs qui expliquaient aux studieux de Florence, de Rome, de Venise ou de Milan, les vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. C'est la vulgate byzantine. Les manuscrits d'après lesquels on a imprimé n'étaient pas anciens. C'étaient les textes courants, ceux que Chalcondyle avait lus avec Théodore de Gaza son maître, ceux qu'il avait fait lire à Bernard Nerili. Bernard Nerili affirme, dans sa lettre à Pierre de Médicis, que Chalcondyle a confronté partout ses manuscrits avec Eustathe : *cum Eustathii commentariis conferens examinavit atque emendavit.* Chalcondyle répète en grec la même chose [2]. Mais les traces de cette confrontation sont fort peu visibles. Il est probable que l'éditeur ne recourait à Eustathe que pour vérifier si telle ou

1. Heyne a réclamé pour eux une part de gloire. Il termine même par un cri d'enthousiasme (tome III, p. IV, en note) : « Salvete juvenes nobiles et generosi; χαίρετέ μοι.... καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισι! »

2. Eustathe était encore inédit; il n'a été publié pour la première fois que dans l'édition d'Homère qu'on appelle la Romaine, 1542-1550, quatre volumes in-folio.

telle leçon était conforme à ce qu'Eustathe avait eu sous les yeux, si l'orthographe était correcte, si la ponctuation était satisfaisante. Il ne s'est point demandé si telle variante, citée par Eustathe dans ses notes, n'était pas meilleure que la leçon courante, et si l'on ne pourrait pas remonter, par Eustathe, aux sources mêmes de la diction homérique, à Aristarque ou aux disciples d'Aristarque. Chalcondyle n'avait pas l'idée de ce que nous nommons une édition critique. Mais ce serait faire gratuitement injure à sa probité et à son savoir que de dire, comme on le croirait tout d'abord, qu'il n'a fait aucun usage d'Eustathe. Regrettons, si nous voulons, qu'il n'ait pas donné du premier coup le chef-d'œuvre des anciennes éditions imprimées; mais remercions-le d'avoir donné une œuvre excellente, sinon parfaite, et d'avoir fait lire Homère dans un livre plus beau à l'œil qu'aucune copie faite à la main, et plus correct aussi[1], et, comme l'éditeur le remarque lui-même, d'un prix enfin accessible à tous.

L'édition princeps d'Homère n'est plus, depuis Henri Estienne, qu'une curiosité bibliographique. Mais elle a conservé, sur le marché des livres rares, une haute valeur. Quelques amateurs ont payé jusqu'à deux mille francs cette relique de la primitive typographie. Un exemplaire non rogné a été payé, en 1806, trois mille six cents francs. C'est la Bibliothèque Impériale qui l'a acheté, et qui le possède. Il y a, dit-on, trois exemplaires sur vélin, un à Florence, un à Venise, un à Naples. Si jamais quelqu'un d'entre eux était mis aux enchères, nul doute qu'il ne montât à ces prix fabuleux qui font sourire de pitié les littérateurs et les philologues.

C'est par centaines que se comptent, au seizième siècle, les éditions d'Homère. Les Aldes donnent le signal, et bientôt on imprime Homère partout : à Strasbourg, à Bâle, à Louvain,

1. Cet éloge ne s'applique qu'à l'*Iliade* et à l'*Odyssee*. Chalcondyle reconnaît lui-même que le texte de la *Batrachomyomachie* et des *Hymnes* est détestable. Mais il n'a pu donner que ce qu'il avait, et ce qu'il avait ne valait rien. La *Batrachomyomachie* avait été imprimée à Venise, dès 1486, par Laonicus de Crète. Mais cet opuscule ne compte que comme rareté typographique.

comme à Venise, à Rome ou à Paris. Mais le catalogue de ces vieux monuments de l'art de Gutenberg appartient à l'histoire de la typographie, bien plus qu'à l'histoire du texte des poésies homériques. C'est à peine si, dans toutes ces éditions, il y en a trois ou quatre dont un philologue ait à s'inquiéter. Celles mêmes qui diffèrent le plus de la Florentine ne marquent, en définitive, que des progrès insignifiants.

La première Aldine (Venise, 1504, deux volumes in-octavo) reproduit quelquefois jusqu'aux fautes typographiques de l'édition princeps. Cependant l'éditeur avait des manuscrits différents de ceux de Chalcondyle, car il a réintégré dans le texte quelques vers que Chalcondyle n'avait certainement point connus. Ainsi la belle réflexion d'Hector, *Iliade*, VI, 266-268.

La deuxième Aldine (1517, deux volumes in-octavo) ressemble extérieurement à la première; mais elle en diffère beaucoup par le texte. On a usé largement, cette fois, des manuscrits. Les changements ont été fort nombreux. Mais tous ne sont pas des améliorations[1]. Ernesti croyait que l'éditeur avait travaillé de tête. Mais il y a, comme dit Wolf, des choses qu'on ne devine point, qu'on ne peut même deviner; et plus d'une leçon de la deuxième Aldine constate, comme les restitutions de la première, une confrontation de manuscrits[2].

La troisième Aldine (1524, deux volumes in-octavo) n'a rien qui lui soit propre. Quant aux éditions imprimées çà et là, depuis la deuxième Aldine jusqu'à la Romaine, il n'y en a pas une qui soit autre chose ou qu'une réimpression de la première Aldine, c'est-à-dire de l'édition princeps à peu près textuelle, ou qu'une réimpression de la deuxième Aldine, ou qu'un compromis entre la première Aldine et la deuxième, tantôt l'une prédominant, tantôt l'autre[3]. La première Argentine (Strasbour-

1. Heyne, t. III, p. XXXIX : « .... ex « codice multis in locis, si non ubique « emendatam, saltem mutatam, esse appa- « ret. » Fabricius dit avec raison que beaucoup des leçons de l'édition princeps valaient mieux que celles qui s'y sont substituées depuis.

2. Voyez, dans notre *Appendice* V, la réponse de Wolf à Ernesti. *Préface* de 1804, en note.

3. Heyne, t. III, p. XXXIX : « Inde a « nullo editore codicem inspectum esse « mihi compertum est. » Ces éditions n'ont aucune importance philologique.

geoise) elle-même (Strasbourg, 1525, deux volumes in-octavo) a été faite sans l'aide d'aucun manuscrit. Son appendicule de variantes n'est qu'un résidu de la collation des deux Aldines. L'éditeur, qui revient presque partout au texte de Florence, a simplement voulu que l'on connût les leçons qu'il n'avait point approuvées.

Une des éditions de Bâle (1541, in-folio) est remarquable en ce qu'on y a joint pour la première fois au texte les scholies du pseudo-Didyme. On y a joint aussi les *Questions homériques* de Porphyre et son opuscule sur l'antre des nymphes. Une autre des éditions de Bâle (1551, in-folio) contient, pour la première fois, une traduction latine en regard du texte, et, sur les marges, une ébauche de commentaire latin. On avait publié à part, dès 1528, la traduction latine de Laurent Valla et Raphaël de Volterre. Le pseudo-Didyme était imprimé depuis 1517, et Porphyre, depuis 1521.

La Romaine (1542-1550, quatre volumes in-folio) est plus célèbre comme édition princeps des *Commentaires* d'Eustathe que comme reproduction des poëmes homériques. Elle a pourtant son mérite propre. Elle fournit beaucoup de variantes plus anciennes et meilleures que celles de la deuxième Aldine. On croit qu'elle a été directement imprimée sur un manuscrit. En effet, si l'éditeur s'était donné la peine de corriger la Florentine ou la première Aldine pour en faire sa copie, il n'aurait pas manqué non plus de la conférer avec les explications d'Eustathe, et de mettre en parfait rapport et la leçon imprimée dans les vers, et la leçon interprétée dans les notes du commentateur. Or, il y a souvent discordance.

L'Homère de Henri Estienne (1566, in-folio) est le premier volume des *Poetæ Græci principes heroici carminis*, un des plus illustres monuments de la philologie du seizième siècle. Il était difficile d'inaugurer mieux cette grande entreprise. Henri Estienne a mis en œuvre avec un goût parfait les matériaux accumulés depuis Chalcondyle; et tout ce qu'il y a personnellement ajouté est excellent. Aussi le succès a-t-il été égal aux mérites.

C'est cette édition qui a fixé le texte d'Homère. Ce que nous nommons aujourd'hui la vulgate, n'est autre chose que le texte établi par Henri Estienne.

Heyne s'est choqué de la franchise avec laquelle Henri Estienne célèbre la supériorité de son propre travail. Il fait remarquer que le nouveau n'y est pas aussi considérable qu'on le pourrait croire, et que, par exemple, Turnèbe avait publié, en 1554, une *Iliade* où se trouvent toutes les bonnes leçons de la Romaine. Il dit que le vieux manuscrit dont s'est servi l'éditeur n'a fourni, en définitive, qu'un assez petit nombre de leçons non connues encore. Enfin il reproche à Henri Estienne de jeter ses variantes à la marge avec la formule γρ. (γράφεται), sans distinguer entre les leçons, sans dire de quelle source vient chacune d'elles. Il est certain que Henri Estienne aurait bien fait et de nommer Turnèbe, et de renseigner exactement le lecteur sur les origines des variantes. Mais le texte qu'il a constitué n'en vaut pas moins. Son Homère est le type de tous ceux qui ont été imprimés pendant des siècles.

L'Homère de Schrévélius, publié à Amsterdam par Louis Elzevier (1656, deux volumes in-quarto), est la seule des éditions faites au dix-septième siècle qui ait joui d'une certaine réputation. Elle ne la méritait point. Elle est pleine de fautes typographiques, et les scholies ont été particulièrement négligées par l'éditeur. Il est souvent impossible de comprendre ce qu'a voulu dire le pseudo-Didyme.

Barnes a essayé, en 1711, de faire mieux que Henri Estienne; mais il n'y a point réussi. Ce n'est pas que l'Homère de Barnes soit sans valeur; il y a même de fort bonnes choses, et qui sont restées depuis. Barnes est le premier éditeur qui ait eu l'idée de confronter le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* avec les citations d'Homère éparses dans Platon, dans Aristote, dans Plutarque, dans d'autres auteurs. C'est lui qui a restitué, par exemple, d'après le *Deuxième Alcibiade* de Platon, les beaux vers de l'*Iliade*, VIII, 548-552, dont un seul, le vers 549, se lit dans les manuscrits du poëme. Barnes avait fait une certaine étude

d'Eustathe. Il en a tiré des leçons et des explications souvent excellentes. Le texte de Barnes est accompagné de toutes les scholies alors connues. Un commentaire perpétuel éclaircit les principales difficultés du texte et des scholies ; une riche collection de variantes complète l'appareil critique[1]. Mais la récension a été mal faite. Barnes manquait de jugement. Ses manuscrits étaient mauvais, et il les a crus bons. Le plus mauvais était précisément celui qu'il croyait le meilleur, le soi-disant manuscrit de l'archevêque Théodore. Barnes rétablit quelquefois, comme à plaisir, les leçons imprimées les plus défectueuses. D'autres fois il conjecture et invente pour son compte propre, et presque toujours de travers. On dirait que son travail sur la vulgate n'avait pour but que de faire ressortir avec plus d'éclat les solides mérites de la récension de Henri Estienne.

Heyne fait un assez grand éloge de Barnes, et il n'a pas tort de réclamer pour Barnes quelques-unes des louanges qu'on prodigue à Clarke ; mais Wolf a eu parfaitement raison de qualifier de *hâbleur* un homme qui reprochait à Henri Estienne de n'avoir fait aucun usage d'Eustathe, et qui se vantait, pour sa part, d'y avoir pris tout ce qu'il y avait à prendre[2]. Henri Estienne avait compulsé Eustathe, quoi qu'en dise Barnes ; seulement il n'y a pas assez puisé[3]. S'il ne parle pas de la peine qu'il s'est donnée avec le commentateur d'Homère, c'est que les philologues de ce temps-là, comme dit Wolf, n'avaient souci que de l'utilité du lecteur, et passaient sous silence ce qui n'intéressait que leur gloriole personnelle[4].

Samuel Clarke est un nom illustre. La renommée du théolo-

1. HOMERI ILIAS ET ODYSSEA, *et in easdem Scholia sive interpretationes veterum.* Item notæ perpetuæ in textum et in Scholia, variæ lect. etc. Totum cum plurimis manuscriptis vetustissimis et optimis editionibus collatum, auctum, emendatum, et priscæ integritati restitutum. Opera, studio et impensis Jos. Barnes, S. T. B. in Acad. Cantabrig. regii Græcæ linguæ professoris. (Cambridge, 1711, deux volumes in 4°.

2. *Prolegomènes*, III, p. x, 5 : « Ipse « vero Barnesius, qui Eustathii *intima* « *scrinia se compilasse* jactat, quam in « hac et reliquis professionibus suis *vanus* « sit, et alii viri docti, et unus de paucis « qui Eustathium graviter perlegerant, « Valckenarius monuit. »

3. Wolf, III, IX, 5 : « .... constantiam « comparationis non reperio. »

4. Même page : « Illis enim sæculis « impune dissimulabantur labores, quos « hodie, mutatis moribus, in lucem proferre « cogimur. »

gien et du philosophe a fait celle du philologue. C'est ce qui explique la fortune de l'Homère de Clarke. Quand le premier volume parut, l'année même de la mort de l'éditeur, il fut accueilli comme une merveille. Les autres volumes, qui ne sont point de Clarke, mais de son fils, furent accueillis plus tard avec la même faveur[1]. Ce n'est pourtant qu'un ouvrage de pratique. Ni le père ni le fils n'ont songé à faire une récension véritable. Ils effacent les plus grosses fautes de Barnes, voilà tout. Ils ajoutent souvent des notes inutiles. Leur principal mérite, c'est d'avoir mis en regard des vers d'Homère les imitations de Virgile et des autres poëtes anciens. On peut même dire que cette édition, si souvent reproduite durant le dix-huitième siècle, n'est devenue quelque chose de vraiment sérieux qu'en passant aux mains d'Ernesti. Wolf, qui la connaissait bien, puisqu'il l'avait aussi corrigée et réimprimée, en parle presque avec un souverain mépris[2]. Il est probable que, si elle avait été signée d'un helléniste quelconque, on n'eût jamais parlé d'elle. Mais il faut dire, à la décharge de Samuel Clarke, qu'on lui avait officiellement imposé cette besogne, et que c'est dans son Homère que le duc de Cumberland devait lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*[3]. L'édition de Clarke et ses réimpressions britanniques n'appartiennent qu'à la nomenclature bibliographique. Harles et Heyne lui-même reconnaissent qu'elles ne marquent aucun progrès dans la philologie.

Ernesti a laissé le nom de Clarke au titre, et il a conservé en effet tout ce qu'il a pu de l'édition première[4]. Mais c'est en réalité un autre livre. Le texte a été débarrassé de tout ce qui restait encore des scories de Barnes. Des corrections heureuses

1. Londres, 1729-1740, quatre vol. in-4°.

2. Voyez *Prolégomènes*, III, p. x, 5.

3. On lisait, dans le titre du premier volume : « Annotationes in usum serenis« simi Guilielmi Augusti, ducis de Cum« berland, etc. regio jussu scripsit atque « edidit Samuel Clarke, S. T. P. » Le fils de Clarke a modifié le titre, en réimprimant ce volume en 1732 pour l'édition complète.

4. ΟΜΗΡΟΥ ΑΠΑΝΤΑ. HOMERI OPERA OMNIA *ex recensione et cum notis Samuelis Clarkii S. T. P.* Accessit varietas lectionum ms Lips. et ed. veterum, cura J. Aug. Ernesti, qui et notas suas adspersit (Leipzig, 1759-1764, 5 volumes in-8°). Cette édition a été encore réimprimée dans notre siècle, Leipzig, 1824. La France, depuis Henri Estienne, n'avait rien produit.

l'ont amélioré dans beaucoup de passages où la vulgate laissait trop à désirer. Le commentaire a été notablement perfectionné. On sent partout la touche ferme et prudente d'un philologue sûr de ce qu'il fait. Ce travail, qu'Ernesti n'avait d'abord entrepris qu'à contre-cœur, il l'a accompli avec une conscience et un scrupule admirables[1]. Sans la découverte de Villoison, l'Homère d'Ernesti demeurait, au moins quant à l'*Iliade*, le dernier mot de la critique, et, comme nous aimons à dire, l'Homère *définitif*. C'est du moins le dernier mot de l'ancienne critique. Heyne appartient, en dépit de lui-même, à un monde nouveau. Un des grands mérites d'Ernesti, c'est d'avoir su reconnaître qu'avec les ressources dont on disposait de son temps, il était impossible, bon gré mal gré, de constituer un texte d'Homère partout conforme au type entrevu çà et là sous les dires des grammairiens et sous la lettre des manuscrits[2]. Nous n'avons toujours, avec Ernesti même, que la perfection de l'Homère des Byzantins. Vienne enfin l'Homère d'Aristarque !

1. Wolf, *Prolégomènes*, III, p. X-XI, 5 : « Alio animo et doctrinæ apparatu ad re- « petendum Clarkianum exemplum acces- « sit Ernestius, etsi non sponte, sed libra- « rii sui voluntate. Quam ob rem eum « magis admirandum puto in ornando hoc « alieno opere, quam in propriis qui- « busdam, quæ contentiori studio per- « polivit. »

2. Wolf, III, p. XI, 5-6 : « Tantum « aberat ille a perversa opinione eorum, « qui hodieque hunc textum, qualis paul- « latim forte fortuna factus est, genuinum ac « prope μουσόπνευστον habere videntur. »

CHAPITRE IV.

ILIADE DE VILLOISON.

L'helléniste Villoison. — Ses premiers travaux. — Découverte du manuscrit de Venise. — Publication du manuscrit. — Le titre et la dédicace. — Description du manuscrit de Venise. — Histoire de ce manuscrit. — Texte de l'*Iliade* dans le manuscrit de Venise. — Scholies marginales. — Les quatre grammairiens. — Le scholiaste. — Histoire du commentaire. — Fausses idées sur les *Scholies* A. — *Scholies* B et *Scholies* L. — Désappointement et enthousiasme de Frédéric-Auguste Wolf. — Torts qu'on reproche à Villoison. — On lui conteste l'honneur de sa découverte. — Les *Prolégomènes* de Wolf et Villoison. — Légende et histoire.

Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison était encore un jeune homme quand il fit à Venise, en 1781, la découverte qui rendra son nom immortel. Il n'avait guère plus de trente ans [1]. Mais ce jeune homme était déjà un vétéran de la science. Il appartenait depuis neuf ans à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il y était entré en 1772, à vingt-deux ans, avec dispense d'âge. On se figure peut-être qu'il avait été poussé par la faveur; mais il ne devait son élection qu'à sa science et à son mérite. Le *Lexique d'Apollonius*, qu'il avait exhumé de la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, et qu'il avait copié, traduit en latin, corrigé, commenté, rendu praticable et lisible, avait été son seul prôneur. L'Académie, à qui il communiquait ses dissertations à mesure qu'il les composait, n'attendit pas même que l'ouvrage fût imprimé : elle élut Villoison lorsqu'il n'avait point encore achevé tous ses commentaires [2]. Le livre porte la date

1. Il était né à Corbeil-sur-Seine, le 5 mars 1750. Il est mort à Paris le 6 floréal an XIII, 26 avril 1805. Voyez la *Notice* lue à l'Institut le 11 avril 1806 par le secrétaire perpétuel Dacier (Classe d'histoire et littérature anciennes), t. I des nouveaux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, p. 354-376. Villoison descendait d'un gentilhomme espagnol, don Miguel de Ansso, venu en France avec Anne d'Autriche, et attaché au service de cette reine.

2. Villoison n'avait que vingt ans quand il trouva son Apollonius : car les planches

de 1773. C'est un in-quarto de plus de mille pages (LXXXVIII, 966), divisé en deux tomes [1]. Le titre immense qui est en tête de chaque tome dit tout ce que l'éditeur a fait; et l'examen de l'ouvrage prouve que ce qu'il a fait ne sent en rien le novice [2]. Ce philologue de vingt-trois ans était un paléographe consommé, un critique pénétrant et ingénieux, un savant de l'érudition la plus variée et la plus abondante.

Le *Lexique d'Apollonius* est un lexique d'Homère; ou, pour parler exactement, c'est l'abrégé d'un lexique d'Homère. Ainsi c'est sur le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* que s'étaient concentrés, durant trois ans au moins, tous les efforts, toutes les recherches, toutes les pensées de Villoison. Il n'y a donc point merveille à ce que, une fois dans la bibliothèque de Saint-Marc, Villoison n'ait rien eu de plus pressé que d'examiner les manuscrits d'Homère. C'est même avec l'intention spéciale de les explorer qu'il était parti de France. Dacier dit, d'une façon vague, que Villoison cherchait des choses inédites. Les deux volumes in-quarto de ses *Anecdota Græca* prouvent en effet qu'il a compulsé, à Saint-Marc, des manuscrits de toute sorte; mais ce qu'il avait surtout cherché, c'étaient des choses inédites sur Homère. Il le fait lui-même entendre au début de ses *Prolégomènes* [3].

gravées du livre (spécimens d'écritures, *fac-simile*, etc.) sont signées *Drouet*, 1771, ce qui reporte au moins à 1770 l'idée de publication.

1. Le premier tome finit à la page 452.

2. Voici le titre complet du premier travail de Villoison : « ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΛΕΞΙ-« ΚΟΝ. APOLLONII LEXICON GRÆCUM ILIADIS « ET ODYSSEÆ. Primus e codice manu-« scripto Sangermanensi in lucem vindi-« cavit, innumeris repurgavit mendis, alle-« gata Homeri et aliorum poetarum loca « distinxit, indicavit, notis atque animad-« versionibus perpetuis illustravit, et ver-« sionem Latinam adjecit, Johannes Bap-« tista Casparus d'Ansse de Villoison, « regiæ Inscriptionum atque humaniorum « Litterarum Academiæ Parisiensis socius. « Cum Prolegomenis, Indicibus auctorum « et vocum Homericarum, ac novem tabu-« lis æneis, in quibus omnes codicis ma-« nuscripti litterarum formæ et compendia, « atque amplum hujusce scripturæ speci-« men, repræsentantur. Accedit, præter « multa hucusque inedita et Philemonis « grammatici fragmenta, tertii *Iliadis* libri « prosaica metaphrasis Græca, e duobus « codicibus regiis ab eodem nunc primum « eruta, cum notulis, et variantibus lectio-« nibus metaphrasisque et tertii *Iliadis* « libri. »

3. « Quod olim in Græcia confecit Eu-« stathius, idem ego nuper Venetiis, quo, « ante meam in Germaniam et Græciam « profectionem, a Christianissimo Rege « missus fueram, tentavi. Scilicet varias « antiquissimorum criticorum in *Iliadem* « observationes hucusque ineditas, nec non « editione dignissimas, descripsi, selegi, « collegi, et secundum Homericorum ver-« suum ordinem ac seriem disposui atque « digessi, Arsenii, Monembasiæ archiepis-

La découverte du manuscrit de Venise n'est donc point une trouvaille de hasard. L'homme étant donné, elle était absolument inévitable. Bien des curieux sans doute, depuis trois ou quatre siècles, avaient remarqué le 454 de Saint-Marc, l'avaient pris en main, l'avaient ouvert, l'avaient feuilleté même. Mais ils n'y avaient vu qu'une *Iliade* quelconque, avec des notes aux marges comme il y en a dans tant d'autres manuscrits d'Homère. Villoison, au premier coup d'œil, vit qu'il tenait un trésor. C'était le plus ancien de tous les manuscrits d'Homère; c'était un texte fort différent de la vulgate; c'étaient les signes critiques des grammairiens alexandrins; c'était un commentaire absolument inédit. Un paléographe, un philologue plein d'Homère, d'Apollonius, d'Eustathe, du pseudo-Didyme, du scholiaste de Pierre Victorius, n'avait pas besoin d'une minute pour reconnaître manifestement et l'âge du manuscrit, et l'importance de ce que le manuscrit contenait.

Le manuscrit 454 n'est pas le seul de Saint-Marc qui ait fourni à Villoison des scholies inédites; mais c'est celui qui a fourni les plus nombreuses, les plus anciennes, les plus savantes. Les *Scholies* B, celles que Villoison a tirées du manuscrit 453, ajoutent quelques documents à ceux qui abondent dans les *Scholies* A, c'est-à-dire dans celles du manuscrit 454; mais elles n'ont, en définitive, que la valeur ou d'un complément de ce qui n'est pas explicite, ou d'un supplément à ce qui fait défaut. Dans les passages où A et B étaient absolument identiques, Villoison a profité de B pour donner le texte commun plus net et plus correct. Le manuscrit 453 n'a donc été pour Villoison qu'un accessoire. Aussi n'est-ce point celui-là qu'on appelle, par excellence, le *manuscrit de Venise*, le *manuscrit de Saint-Marc*. *Codex Venetus*, *codex Marcianus*, ou simplement *Venetus*, *Marcianus*, ce n'est jamais 453, c'est toujours 454.

« copi, qui Scholia in Euripidem primus « edidit, exemplum sequutus. » Dacier dit que Louis XVI avait voulu que le gouvernement fournît aux dépenses du voyage et du séjour de Villoison à Venise, et qu'on n'avait fixé aucune limite précise à la durée du séjour. Villoison resta un an hors de France.

On désigne 453 par son chiffre, ou bien on le nomme B, ou bien on le nomme *Venetus alter*.

L'*Iliade* de Villoison est un in-folio, divisé en trois parties ayant chacune leur pagination différente : *Prolégomènes*, LX pages; texte d'Homère, 120 pages à deux colonnes; *Scholies*, 532 pages aussi à deux colonnes : ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ ΣΥΝ ΤΟΙΣ ΣΧΟΛΙΟΙΣ. HOMERI ILIAS AD VETERIS CODICIS VENETI FIDEM RECENSITA. *Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis, obeliscis, aliisque signis criticis, Joh. Baptista Caspar d'Ansse de Villoison, Upsaliensis Academiæ, societ. Latinæ Ienensis, etc., sodalis.* ANNO MDCCLXXXVIII. VENETIIS. *Typis et sumptibus fratrum Coleti. Superiorum venia.*

Villoison n'avait pas présidé lui-même à l'impression du livre. Il avait délégué ce soin, en partant de Venise, à Jean-Antoine Coleti, le chef de la maison qui s'était chargée de le publier. Il nous peint ce typographe vénitien comme un savant distingué, et il avait une absolue confiance dans son zèle et dans ses lumières[1]. L'impression du texte et des *Scholies* dut être achevée bien avant 1788. Mais Villoison n'avait pu, durant plusieurs années, s'occuper de la préface. Il parcourait la Turquie, étudiant les débris de l'antiquité grecque sur les lieux qui avaient jadis été la Grèce. C'est à son retour d'Orient qu'il écrivit les *Prolégomènes;* mais il les écrivit aussitôt, et sans même prendre, comme il dit, le temps de respirer, après un voyage qui n'était point alors, comme aujourd'hui, une promenade agréable et sans danger. Il était si pressé de dégager la parole donnée au public en 1781, qu'il mit entièrement de côté tout amour-propre littéraire, et qu'il envoya à Coleti une collection de notes plutôt qu'une dissertation, la matière d'un livre plutôt qu'un livre.

1. *Prolégomènes* de Villoison, p. XLVIII : « Cæterum, me absente, operarum vitiis « emendandis sedulam operam navavit ho« nestissimus, et Græcarum, Latinarum, « Gallicarum, Etruscarumque litterarum « peritissimus, typographus ac bibliopola, « Johannes Antonius Coleti, qui antiquam « Aldorum doctrinam in eadem urbe re« præsentat, feliciterque studiis indulget « cum eruditissimis et conjunctissimis fra« tribus suis. » Coleti ne s'est qu'imparfaitement acquitté de la tâche.

Le fond des *Prolégomènes* est excellent, mais l'œuvre est indigeste. Il n'y a guère de lecture plus pénible. C'est un chaos de noms propres, de titres d'ouvrages, de chiffres de toute espèce, de citations en diverses langues, de signes particuliers, d'abréviations, d'italiques, de grec en onciales, de parenthèses, de notes, d'excursus. Villoison s'en excuse lui-même [1].

Il ne faut pas s'étonner que Villoison prenne le titre d'académicien d'Upsal et de membre de la Société latine d'Iéna, et qu'il passe son titre français sous silence. Il était, depuis dix ans et plus, en délicatesse avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On n'y avait pas très-sympathiquement accueilli la plupart des travaux qui avaient suivi son *Lexique d'Apollonius*. Au contraire, les savants d'Iéna lui avaient fait fête, et il avait passé avec eux, à la cour de Weimar, l'année 1782 presque entière [2]. Il était l'ami de Charles-Auguste; il a voulu faire honneur à la grande Université saxonne. C'est par un motif du même genre qu'il s'est qualifié d'un titre suédois. Il avait connu Gustave III à Paris, et il avait été séduit par les brillantes qualités de ce monarque fatal à la Suède. C'est même à Gustave III que Villoison a dédié son *Iliade*. Il célèbre magnifiquement, dans sa dédicace, les mérites du roi; mais il célèbre magnifiquement aussi les mérites de l'offrande : HANC · PRORSVS · NOVAM · ÆTERNÆ · ILIADIS · EDITIONEM · PRETIOSISSIMVM · HVMANI · INGENII · MONVMENTVM · RESTITVTVM · ATQUE · EXPOLITVM. Cette dédicace est datée d'Éphèse, le 22 septembre (IX.K.OCTOBR.) 1786.

1. *Prolégomènes*, p. I : « .... limatiora « fortasse dicturus, si viatori quiete destituto, atque ex Ægæis tumultibus et variis quibus jactatus est procellis vix respiranti, e pestilentiâ, incendiis, cædibus, « grassatorum ferro et piratarum manibus « elapso, difficillimis itineribus defesso et « laboribus confecto, qui multum sudavit, « qui sæpe, famem et sitim perpessus, mortem ante oculos imminentem prospexit, « limatiora scribere vacaret. » On trouvera, dans notre *Appendice* I, l'analyse des *Prolégomènes* de Villoison, et de nombreux extraits textuels de cet important écrit.

2. C'est par erreur qu'Étienne Quatremère, dans la *Biographie genérale*, dit que Villoison était resté trois ans à Venise. A peine y resta-t-il plus d'un an. Le biographe dit lui-même, sans s'apercevoir de la contradiction, que Villoison publiait à Zurich, en 1783, ses *Lettres de Weimar* (*Epistolæ Vinarienses*). Weiss, dans la *Biographie universelle*, exagère davantage encore. Il ne parle pas du séjour de Villoison à Weimar, et porte à *quatre ans* la durée de son séjour à Venise. Dacier explique très-nettement l'emploi des années 1781, 1782, 1783, 1784.

Le sujet principal, sinon unique, des *Prolégomènes* de Villoison, c'est le manuscrit de Venise; et connaître le manuscrit de Venise, c'est connaître l'*Iliade* de Villoison. Parlons donc du manuscrit de Venise, du *codex Venetus*, du *codex Marcianus*, de ce fameux 454 de la bibliothèque des doges.

C'est un grand in-folio écrit sur parchemin[1]. Le volume a 327 feuillets, ou 654 pages. L'*Iliade* et ses scholies ne commencent qu'au douzième feuillet[2]. Les feuillets 1, 4, 6 sont remplis par le premier livre de la *Chrestomathie* de Proclus, qui est tout entier consacré à Homère. Les feuillets 2, 3, 5, 7 et 11 sont vides d'écriture, et ont été intercalés après coup. Le feuillet 8 et le verso du feuillet 9 ont fourni quelques lignes à Bekker : une note sur la diple pointée et sur l'athétèse; une liste de noms d'auteurs grecs énumérés sans ordre, et où les grammairiens sont en majorité. Jacob La Roche dit que le verso du feuillet 8 et tout le feuillet 9 sont couverts de miniatures. Ces miniatures sont assez grossières, et c'est à peine si l'on en peut deviner les sujets. Siebenkees croyait qu'elles se rapportent à des épisodes de la *Vie d'Homère* par Proclus[3]. La Roche y voit des personnages et des scènes de l'*Iliade*. Il a vu par exemple, dans un des tableaux, Vénus et Hélène; mais les figures, à ce qu'il dit, ne seraient pas reconnaissables, si l'artiste n'avait écrit en toutes lettres : Η ΑΦΡΟΔΙΤΗ, Η ΕΛΕΝΗ. Au reste, ce n'est point comme monument de la peinture byzantine que le manuscrit de Venise est le roi des manuscrits : c'est par son texte, c'est surtout par les notes de tout genre dont ce texte est accompagné.

Les feuillets sont écrits des deux côtés. Il n'y a en moyenne que vingt-cinq vers par page. L'écriture n'est pas très-grosse,

1. Villoison, *Prolégomènes*, page I : « .... membranaceus, forma, ut vocant, in-« folio.... » Bekker, *Préface* des *Scholies de l'Iliade*, p. I : « Venetus, qui inter « Marcianos numeratur 454, membrana-« ceus est, forma maxima.... » Il mesure, selon Jacob La Roche, 15 pouces de Vienne sur 11. Voyez *Text, Zeichen und Scholien des beruhmten Codex Venetus zur Ilias, von J. La Roche, Professor am k. k. akademischen Gymnasium in Wien*, p. 1. Wiesbaden, 1862, in-8°.

2. Bekker, p. IV : « *Ilias* cum scholiis « incipit a f. 12. »

3. Voyez l'*Iliade* de Heyne, t. III, p. LXXXI.

les lignes ne sont pas très-écartées[1], et le texte n'occupe qu'un tiers environ de la page. Les scholies encadrent régulièrement le texte, en haut, en bas, à la marge extérieure. Entre les scholies et le texte il y a un espace d'un pouce de large. Cet espace est lui-même rempli de notes, et ces notes ne sont pas les moins précieuses[2] : c'est la collection d'anciennes variantes, que Villoison était si fier d'avoir retrouvée[3]. Quand la bande est insuffisante, les notes sur les leçons se logent entre les vers. L'entre-lignes du texte fourmille aussi de gloses dans les premiers feuillets; mais, à partir du feuillet 31, les gloses deviennent très-rares[4]. On en voit quelques exemples dans les six vers dont Jacob La Roche nous a fourni le *fac-simile*. L'écriture des scholies, surtout celle des variantes et des gloses, est très-menue, mais pourtant nette et lisible. En général, tout, dans le manuscrit, est de bonne main, sinon, comme le disait Villoison, d'une main très-élégante[5]. Le copiste n'est pas toujours infaillible ; mais il se trompe moins souvent que beaucoup d'autres. Ce calligraphe n'était point un illettré. Le manuscrit de Venise peut même compter parmi ceux dont l'exécution a été particulièrement soignée. Il est du dixième siècle, et antérieur non-seulement à tous les manuscrits complets que l'on possède, mais à ceux-là même qu'Eustathe avait entre les mains.

Villoison l'a trouvé parmi d'autres manuscrits d'Homère qui portent l'estampille du cardinal Bessarion; mais celui-là ne la porte point. L'histoire de ce manuscrit est inconnue. On ignore depuis combien de siècles il est dans la bibliothèque de Saint-Marc. Personne, avant 1781, n'en soupçonnait l'existence. Il n'avait

1. Voyez ci-contre le *fac-simile* des vers IV, 241-246. Nous le donnons d'après Jacob La Roche.

2. La Roche, p. 1 : « Gerade diese Scholien sind von grosser Wichtigkeit, denn sie sind meistens von Aristonicus und Didymus, oder auch solche die mit ἐν ἄλλῳ, γράφεται, τινές und dergleichen beginnen. »

3. *Prolégomènes*, p. XXIII : « In nostri « codicis Marciani interiore margine diligenter annotatæ sunt variæ lectiones.... « antiquissimorum exemplarium. »

4. La Roche, p. 1 : « Anfangs wimmelt es von Glossen zwischen dem Text; mit Blatt 31 verschwinden dieselben fast gänzlich. »

5. *Prolégomènes*, p. I : « Decimo sæ« culo, id est, ducentis ante Eustathium « annis, elegantissima et docta manu exa« ratus.... » Une chose à noter, c'est que la lettre β est partout écrite μ.

jamais été mentionné par aucun éditeur d'Homère, par aucun philologue, par aucun bibliographe. Villoison, qui était la probité même, s'est enquis avec le soin le plus scrupuleux s'il y avait trace quelque part de la moindre allusion au manuscrit de Venise. Il n'a rien trouvé[1]. Bergler avait vu jadis, sur un manuscrit, les signes d'Aristarque. Mais ce n'est point à Venise qu'il les avait vus. Les scholies du manuscrit dont parle Bergler n'étaient d'ailleurs pas celles du manuscrit de Venise. Elles se composaient presque uniquement d'extraits de Porphyre ; et Porphyre est à peine nommé çà et là dans les scholies tirées du 454 de la bibliothèque de Saint-Marc.

Quelques années après la découverte de Villoison, les commissaires du général Bonaparte envoyèrent à Paris le *Marcianus*, avec les autres dépouilles de Venise. Il y resta de 1797 à 1814. C'est à la Bibliothèque Impériale que Bekker l'a vu et feuilleté en 1810, bien des années avant qu'il songeât à réimprimer les scholies de l'*Iliade* et à corriger Villoison[2].

Le texte de l'*Iliade*, dans le manuscrit de Venise, se distingue par un certain nombre de particularités curieuses. On y voit l'hypodiastole, l'hyphen, l'interaspiration, et d'autres vestiges encore de l'orthographe alexandrine. Ainsi, quand il y a tmèse, et que la préposition est séparée de son verbe, cette préposition n'est point accentuée. On lit donc, I, 98, πρίν γ' ἀπο πατρὶ φίλῳ δόμεναι. C'est Villoison qui nous apprend ces choses[3]. Il aurait bien fait de reproduire, dans son imprimé, la ponctuation et l'accentuation du manuscrit ; mais il n'a pas même mis sur les mots leurs accents vulgaires. Son texte, sauf les esprits, est absolument ras[4]. Aux vers VIII, 206-207, et dans les deux autres

1. Voyez l'immense note, ou plutôt la longue dissertation, qui occupe presque en entier les pages XIV, XV, XVI et XVII des *Prolégomènes* de Villoison.

2. Il dit, dans la *Préface* des *Scholies* (1825) : « Hujus mihi codicis Parisiis copia « fuit ante annos quindecim. » Ce *mihi copia fuit* a fait croire que Bekker avait collationné le texte original des *Scholies* A. Il n'en est rien du tout.

3. *Prolégomènes*, p. II-XII. Voyez notre *Appendice* I.

4. Il dit qu'il n'a pas mis les accents, parce que le livre a été imprimé à Venise en son absence. Il avait peur qu'on ne fît trop de fautes d'impression. *Prolégomènes*, p. XLVIII : « .... ut typographicorum « mendorum numerus minueretur. » Mais les citations grecques, dans ses *Prolégomènes*, sont accentuées.

passages analogues, Villoison a donné l'orthographe d'Aristarque, conservée par le manuscrit : Ζῆν' coupé en deux, ν' porté en tête du second vers (chez lui, Ζῆ-Ν'). Il a laissé aux mots leur forme, là même où cette forme est différente de celle qui nous est familière; et sa copie représente, quant à l'essentiel, toutes les leçons particulières de l'original. L'original est marqué à chaque instant, en tête des vers, tantôt de la diple pure, tantôt de la diple pointée, tantôt de l'obel, tantôt de l'astérisque, etc. Villoison a conservé tous ces signes critiques.

Mais c'est par les scholies marginales, que le manuscrit de Venise est vraiment un trésor. Si vous vous contentez de jeter un vague coup d'œil, dans la collection imprimée, sur les *Scholies* A, c'est-à-dire sur les scholies tirées du manuscrit 454, vous ne voyez d'abord qu'un fouillis[1]. Les choses les plus disparates sont confondues dans le même alinéa. Les mêmes choses sont répétées successivement une fois, deux fois et davantage. Les notes n'ont aucune proportion : tantôt longues, quand deux mots suffiraient; tantôt d'une excessive brièveté, quand on aurait besoin de renseignements explicites. Il y a bien d'autres reproches qu'on serait en droit d'adresser à ce commentaire antique. Mais il ne s'agit que de s'orienter dans cette forêt sans routes. C'est le livre lui-même qui nous fournit les moyens de nous diriger. Il y a, à la fin des scholies de chaque chant, un avertissement ainsi conçu : « A la marge, les signes d'Aristonicus, les observations de Didyme sur la diorthose d'Aristarque, des extraits de l'*Accentuation de l'Iliade* par Hérodien et du livre de Nicanor *sur la Ponctuation*[2]. »

A la fin des scholies du chant XVIII, l'expression τὰ Ἀρι-

1. Dans le manuscrit, il y a moins de désordre que dans l'imprimé, les variantes n'étant point mêlées avec le commentaire proprement dit. Il faut d'ailleurs, dans l'imprimé, un premier effort d'attention pour isoler A de B et de L, qui l'interrompent presqu'à chaque vers. Chez Bekker, il y a même un troisième et un quatrième interrupteurs, V et D (le scholiaste de Pierre Victorius et le pseudo-Didyme).

2. Παράκειται τὰ Ἀριστονίκου σημεῖα, καὶ τὰ Διδύμου περὶ τῆς Ἀρισταρχείου διορθώσεως, τινὰ δὲ καὶ ἐκ τῆς Ἰλιακῆς προσῳδίας Ἡρωδιανοῦ καὶ ἐκ τῶν Νικάνορος περὶ στιγμῆς. Cette note manque quatre fois : chants III, XVII, XXII, XXIV. Au chant XVII, le manuscrit est mutilé; dans les trois autres, il y a eu, sans nul doute, oubli de copiste. Voyez, p. XLI-XLVI, ce qui concerne les quatre grammairiens.

στονίκου σημεῖα, *les signes d'Aristonicus*, est suivie de ces deux mots : μετὰ ὑπομνηματίου, *avec un petit commentaire*. Quand même ce renseignement nous manquerait, nous serions parfaitement sûrs encore qu'Aristonicus ne s'était point borné à mettre les signes en tête des vers, et que chaque note afférente à un signe est une note d'Aristonicus. Ainsi nous avons là ce *compendium* des signes d'Aristarque et de son commentaire qu'Aristonicus avait fait, comme nous disons, à l'usage des classes. C'est Aristarque lui-même, presque toujours, qui parle dans les notes d'Aristonicus. C'est sa pensée; ce sont d'ordinaire ses expressions textuelles[1]. Il y a des passages où Aristonicus a mis du sien; mais ils sont assez rares.

Les notes de Didyme sont faciles à discerner, dès qu'on se souvient que ce grammairien discute les leçons d'Aristarque. Quelquefois même les paragraphes tirés du livre de Didyme sont précédés ou suivis de son nom. Quand Didyme est absolument d'accord avec Aristonicus, le scholiaste nous dit pourquoi nous n'avons pas une citation de Didyme.

Les notes des deux autres grammairiens révèlent d'elles-mêmes leur provenance respective. S'agit-il de questions d'accents, d'esprits, de quantité? nous entendons Hérodien; s'agit-il de ponctuation? nous entendons Nicanor. Le scholiaste a aussi quelquefois, comme pour Didyme, l'attention de nous dire qu'il cite Nicanor, qu'il cite Hérodien.

Le scholiaste parle assez souvent en son propre nom, et presque toujours en homme de grand sens et de grand savoir. Mais il se met d'habitude à l'abri derrière quelque autorité. Il avait sous la main toute une bibliothèque d'ouvrages critiques sur Homère. C'est par centaines que se nombrent les écrivains mentionnés dans ses notes. Sa vaste collection de variantes suppose qu'il avait vu et collationné presque toutes les diorthoses antiques, depuis celles des villes et celle d'Antimachus jusqu'à celles de Zénodote, d'Aristophane de Byzance, de

1. C'est un point que Karl Lehrs a mis hors de toute contestation, dès le premier chapitre de son livre. Voyez *de Aristarchi Studiis*, p. 1-15 de la 2e édit., 1-18 de la 1re.

Callistrate, de Rhianus, de Sosigène, de Philémon, d'Aristarque[1].

Le commentaire du scholiaste a voyagé, selon Pluygers, des marges de son texte primitif aux marges d'un autre texte, puis des marges de celui-ci à celles d'un autre encore. Ainsi s'expliquent les discordances du texte et des *Scholies* A. Ainsi s'expliquent aussi, dans les *Scholies* A, et les répétitions et les interpolations. Ces notes, ou inutiles ou improprement attribuées au scholiaste, proviennent des deux manuscrits qu'on a successivement chargés[2]. Il ne faut pas nous plaindre que les copistes, ici comme toujours, aient fait machinalement leur besogne. Nous devons à l'incurie de ceux qui les payaient, d'avoir un grand nombre de notes d'Aristonicus qui n'étaient pas dans l'ὑπομνημάτιον, et qui ont ajouté de vraies richesses à celles qu'avait amassées le scholiaste.

On ne peut pas reprocher à Villoison d'avoir publié, dans une édition princeps, les alinéas tels quels; mais il est pourtant regrettable que Villoison n'ait pas détaché les unes des autres les notes indûment accolées. On voudrait aussi qu'il eût mis, à la suite de chaque note, le nom de l'auteur : *Aristarque*, *Aristonicus*, *Didyme*, *Hérodien*, *Nicanor*, *le scholiaste*. Les interpolations anonymes seraient entre crochets. Mais ce travail n'a pas été fait par Bekker même. C'est ce qui rend compte du plus bizarre phénomène philologique qu'on ait peut-être jamais observé : des hellénistes de premier ordre citant Aristarque sans se douter qu'ils citent Aristarque. Nous ne parlons pas d'Aristonicus, ni des trois autres : ils ne sont pas illustres. Ceux qui ont commenté Homère, depuis tantôt quatre-vingts

1. Voyez plus haut, dans le chapitre II, pages XLVIII-XLIX, ce qui concerne le scholiaste A.

2. Pluygers : « .... quo factum est ut « nonnunquam ter eadem in scholiis repe- « riantur. Jam apertum est, qua de causa « tam multæ in scholiis Venetis exstent « Aristonici annotationes, quæ ad nullum « in codice appictum σημεῖον referri pos- « sint. » Voyez, dans notre *Appendice* III, les extraits de la dissertation de Pluygers. Ce qui fait l'importance des opinions du savant hollandais, c'est qu'il parle au nom de Cobet son maître, et que Cobet a collationné et étudié, à Venise, le manuscrit même. On a longtemps espéré, sur la foi de Pluygers, la publication d'une récension nouvelle du manuscrit; mais elle n'a point paru.

ans, sont eux-mêmes tombés les uns après les autres dans cet inconvénient. Il n'y a aucune exception. Ouvrez au hasard Paley, qui est d'hier. Il dit, *Scholies de Venise*, non pas seulement là où la note est anonyme, mais là même où tout crie qu'on a le maître de la critique portant sa sentence. Avec les noms à la suite des notes, l'œil avertirait incontinent le lecteur; et personne ne songerait plus à dire *Scholies de Venise*, quand il faut dire, *Aristarque*. Encore *Scholies de Venise* est-il un terme exact, puisque la citation est empruntée aux *Scholies de Venise*. Quant à l'expression *le scholiaste de Venise*, dont on se sert si souvent dans les livres, elle est tout à fait impropre. Il y a au moins deux scholiastes de Venise, A et B. On est même en droit d'en compter un troisième, L. Il vient d'Allemagne; mais il a été imprimé à Venise, et dans les *Scholies de Venise*.

La seule chose qu'il y ait à regretter, c'est que le manuscrit de Venise ne soit pas absolument dans son intégrité première. Il y manque dix-neuf feuillets : 69-74, 229-234, 238, 254-257, 319-320. Ces dix-neuf feuillets représentent 935 vers et leurs scholies; savoir : V, 336-635; XVII, 277-577 et 729-761; XIX, 126-326; XXIV, 405-504. Le texte a été suppléé tant bien que mal, on ne sait quand; mais les scholies n'ont point été conservées. Il n'y a même plus trace des signes d'Aristarque.

Le scholiaste B provient, comme nous l'avons dit, du manuscrit 453 de Saint-Marc, un des livres de la bibliothèque du cardinal Bessarion. Ce 453 est, comme le 454, une *Iliade* in-folio, écrite sur parchemin. Il a 338 feuillets, 676 pages. Il est du onzième siècle. Ses scholies ne sont pas absolument sans mérite. Elles ne sont souvent qu'une répétition des *Scholies* A, et Villoison s'est alors borné à marquer la concordance. Quelquefois Villoison les a trouvées mauvaises, et ne les a point transcrites. Ce qui recommande spécialement les *Scholies* B, ce sont de nombreux et considérables extraits de Porphyre. Il n'y a aucune discussion possible sur l'origine de ces extraits, car ils portent tous cette formule en tête : Πορφυρίου (*de Porphyre*).

Quant aux Scholies L, c'est un choix fait dans les notes co-

piées par Bergler, en 1717, sur le manuscrit de Leipzig (*codex Lipsiensis bibliothecæ Paulinæ*). Villoison avait eu, grâce à l'entremise du duc de Saxe-Weimar Charles-Auguste, communication d'une copie de la copie de Bergler : cette copie de copie était dans la bibliothèque de Hambourg. Villoison aurait pu dispenser le duc son ami de faire aucune démarche auprès du sénat de la ville libre. Les scholies qu'il a tirées des cahiers du copiste de Bergler ne valaient pas beaucoup la peine d'être imprimées. Elles sont d'une époque assez recente, et même postérieure au douzième siècle, car le compilateur cite Eustathe à plusieurs reprises[1]. Au reste, Villoison n'a pas abusé de L. Cette quasi-inutilité n'occupe qu'une très-petite place dans son livre.

Quelques notes inédites de Porphyre, tirées par Vernazza des manuscrits du Vatican, complètent la collection des *Scholies de Venise*. Ces notes avaient été envoyées à Villoison par le chevalier Zuliani, ambassadeur de Venise près le Saint-Siége.

Villoison dit, en parlant du manuscrit 454 : *l'Homère des divers critiques de toute l'antiquité*[2]. L'in-folio imprimé mérite à plus forte raison ce titre. C'est bien là un *Variorum*, et un *Variorum* universel. Mais on s'attendait, depuis 1781, à une merveille plus prodigieuse encore. Les espérances soulevées dans toute l'Europe savante par l'annonce de la découverte, s'étaient enflées outre mesure, durant les sept années d'attente. Wolf lui-même avoue qu'il a été d'abord désappointé. Il n'était pourtant pas de ces naïfs qui se figuraient qu'ils allaient avoir, dans le livre de Villoison, un texte irréprochable, un commentaire parfait, un ensemble bien régulier, de facile maniement, de lecture agréable. Mais son enthousiasme tomba, à l'aspect de cet immense amas de lambeaux entassés pêle-mêle, juxtaposés sans raison, coupés et déchirés comme au hasard. « Cela est illisible ! » tel est son premier cri[3]. Après quelque étude, il se ravise : « Non,

1. Villoison, *Prolégomènes*, p. XLVII : « Laudatur ὁ Θεσσαλονίκης, id est, Eustathius, ut ad M (XII), v. 255, etc. » Voyez notre *Appendice* I, *Prolégomènes de Villoison*.

2. *Prolégomènes*, p. XLIV : « .... ille codex Venetus, qui Homerus variorum totius antiquitatis criticorum vocari potest. » Voyez notre *Appendice* I.

3. Wolf, *Prolégomènes*, IV, p. XIII, 7 :

cela ne se lit pas; mais cela s'étudie, cela s'extrait, cela se confronte. » Plus tard, quand il a pris conscience de toute la valeur des renseignements de toute nature dont abondent les *Scholies de Venise*, il éclate en un véritable dithyrambe. Il prend à partie les hébraïsants; il leur dit de ne plus être si fiers de leur *Masore*, de ne plus s'apitoyer si fort sur les misères des hellénistes qui ont à recenser le texte d'Homère : « Nous aussi nous avons aujourd'hui notre *Masore*, et une *Masore* plus ancienne que la vôtre, et plus savante, et surtout beaucoup mieux conservée[1]. »

Villoison avait transcrit de sa propre main, ou fait transcrire sous ses yeux, le texte des scholies; il l'avait même revu avant de le remettre aux frères Coleti. Mais il partit de Venise sans avoir transcrit ou fait transcrire le texte de l'*Iliade*. Jean-Antoine Coleti fit ce travail; et Villoison est mort convaincu que Jean-Antoine Coleti avait été un mandataire irréprochable[2]. Mais il est à craindre que Coleti se soit déchargé, au moins en partie, de l'ennuyeuse et délicate besogne de la transcription, sur quelque copiste à gages. Ce qui est certain, c'est que le transcripteur a eu plus d'une fois des distractions. On a constaté que tel vers, qui est dans le texte de l'*Iliade* imprimée, ne se trouve qu'à la marge intérieure, dans l'*Iliade* manuscrite, et n'aurait dû figurer que comme variante, c'est-à-dire aux *Scholies*. Pluygers relève de graves inexactitudes dans la reproduction des signes critiques. Il ne faut donc point se fier aveuglément à la parole donnée à Villoison par Coleti, *que la copie est une image absolument fidèle de l'original*[3].

Le correcteur des épreuves n'a pas fait non plus tout ce qu'il aurait pu et aurait dû faire pour les *Scholies*. Coleti a tout à la

« Neque id, ut hodie loqui solent, legi po-
« test. » Voyez notre *Appendice* IV.

1. Wolf, *Prolégomènes*, IV, p. XIV, 7 : « Ergo desinant aliquando Orientalium « litterarum magistri, Masora sua superbi, « dolere fortunam nostram, etc. » Voyez notre *Appendice* IV.

2. Villoison, *Prolégomènes*, p. XLVIII : « Imo *Iliadis* textum ex optimo codice « Marciano CCCCLIV *accuratissime sua* « *manu descriptum*, scholiis,... præfixit. » Voyez notre *Appendice* I.

3. Villoison, *Prolégomènes*, p. XLVIII: « Nec ab hoc *Iliadis* codice discessisse se « affirmat, nisi cum aperti et manifesti es- « sent librarii lapsus. »

fois été trop et trop peu fidèle à la lettre du manuscrit. Il a laissé des fautes grossières, que rien ne l'obligeait à respecter, et il s'est permis des suppressions et des remaniements, que tout devait lui interdire[1]. Si Villoison eût corrigé lui-même les épreuves, on ne lirait pas à chaque instant un mot pour un autre, un nom d'auteur estropié, un titre d'ouvrage mal écrit, un chiffre faux, un renvoi inintelligible, une citation tronquée. Villoison aurait probablement conservé toutes les répétitions, et n'aurait jamais fondu deux notes en une seule. La double délégation à Coleti est chose regrettable, et en elle-même et pour la gloire de Villoison. On voudrait que Villoison fût resté, comme le dit Quatremère, trois ans à Venise; bien mieux, quatre ans entiers, comme le dit Weiss dans la *Biographie universelle*.

Les biographes ne disent point que Villoison soit allé à Venise pour imprimer ses *Prolégomènes;* mais Villoison a certainement corrigé les épreuves de cet écrit. Il est probable que les frères Coleti lui envoyaient les feuilles à mesure qu'on les imprimait. Ce qui est certain, c'est que Villoison prend personnellement la parole comme correcteur, à la fin des *Addenda ad Prolegomena*, à propos du chiffre faux CCLIV, qui se lit à la première page des *Prolégomènes*[2].

Certains Allemands ont essayé de ravir à Villoison l'honneur de sa découverte. Osann lui-même est du nombre. Il attribue formellement cette découverte à Siebenkees, et parce que Siebenkees a fait en 1786, dans un journal littéraire, l'éloge du *codex Venetus*, et parce qu'il a publié en 1788, l'année même où paraissait l'*Iliade* de Villoison, deux petits morceaux grecs sur les signes d'Aristarque, donnés par Villoison à la suite des *Prolégomènes*[3]. Mais Villoison, dès 1781, avait célébré par tout

1. Voyez, dans notre *Appendice* III, les extraits de la dissertation de Pluygers.

2. « *Monitum tandem volo* lectorem, « pag. I, lin. 13 horum *Prolegomenorum*, « ubi de nostro Scholiorum codice fit « mentio, in Veneta D. Marci bibliotheca servato, *mihi excidisse* CCLIV, pro « CCCCLIV. »

3. Voyez notre *Appendice* II. Osann intitule l'explication des signes critiques, *Anecdotum Venetum a Siebenkeesio et Villoisono vulgatum*. Il dit sans sourciller,

l'univers les mérites du manuscrit de Venise, en avait copié les scholies, et avait extrait d'un autre manuscrit de Saint-Marc cet *Anecdotum* copié plus tard par Siebenkees. La seule prétention légitime que pût avoir Siebenkees, c'était de s'être un des premiers rendu compte par ses yeux des merveilles promises aux philologues par Villoison.

Dacier, le principal biographe de Villoison, conte que la publication des *Prolégomènes* de Wolf affecta péniblement l'orthodoxie littéraire de Villoison, et que le scepticisme homérique de Wolf lui faisait horreur : « M. de Villoison, dit l'honorable secrétaire perpétuel, ne pouvoit entendre parler de sang-froid de cet audacieux système : l'idée qu'il avoit fourni, sans le vouloir, les bases sur lesquelles on l'avoit construit et les armes avec lesquelles on prétendoit le défendre, l'affligeoit au point qu'il se repentoit presque d'avoir publié son ouvrage. » Le dernier biographe de Villoison, Étienne Quatremère, enchérit encore sur les dires de Dacier. Il est probable, en effet, que Villoison trouva étrange la façon dont Wolf expliquait l'origine et la formation des poëmes homériques. Villoison n'avait jamais douté un instant de la personnalité d'Homère. Il dut s'exprimer vivement quelquefois sur cette espèce d'athéisme qui, en face d'un monde, n'y voyait que l'œuvre du hasard et du temps. D'ailleurs, il était ami de Sainte-Croix ; et Sainte-Croix avait été, dès le premier jour, le plus résolu des adversaires de Wolf. Il dut naturellement faire chorus, quand Sainte-Croix et les autres orthodoxes fulminaient leurs anathèmes. Mais Dacier et Quatremère auraient dû se borner à dire que Villoison faisait ses réserves contre Wolf, et qu'il les faisait avec une chaleureuse conviction.

D'abord, personne ne savait mieux que Villoison que le paradoxe sur la composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* était en germe, dans la tête de Wolf, bien des années avant la publication des *Scholies de Venise*. Villoison savait mieux encore qu'il n'y a pas un mot, dans les *Scholies de Venise*, qui ait le moindre

en parlant de l'article de Siebenkees sur le manuscrit de Venise : « .... de Scholiorum in *Iliadem* codice posthac celebratissimo *prævium notitiam dederat.* »

rapport avec le système de Wolf, et que les *Scholies* A sont même une perpétuelle négation de ce système. L'athétèse, par exemple, suppose invinciblement qu'il y a un texte authentique d'Homère, par conséquent un Homère, et un seul Homère. Wolf reconnaît lui-même que les *Scholies de Venise* ne lui ont fourni aucune donnée pour la solution du problème antéhistorique qu'il essayait de résoudre[1]. Il y a trouvé deux notes sur l'écriture, dont il a tiré parti; mais Josèphe lui avait fourni un témoignage plus formel encore, puisque les deux notes des *Scholies de Venise* ne se rapportent qu'aux héros, et que le témoignage de Josèphe se rapporte à la personne même d'Homère. Au reste, sur la question de l'écriture, Villoison est en parfait accord avec Wolf; et les *Prolégomènes* de Wolf ne sont, en ce point comme en une foule d'autres, qu'un développement des *Prolégomènes* de Villoison[2]. Villoison était orthodoxe; mais il l'était à sa manière, et non point selon la banale tradition de nos classiques du dix-septième siècle.

1. *Prolégomènes*, IV, p. XII, 6 .... admodum nihil, quod vatis ætatem suis « opinionibus, moribus et omni sentiendi « et cogitandi tenore repræsentet. »

2. Voyez, à la page XXV des *Prolégomènes* de Villoison, la comparaison de la destinée de l'*Iliade* avec celle du *Koran*, et, à la page XXIV, la discussion sur le passage de Josèphe. Ces morceaux sont transcrits dans notre *Appendice* I.

CHAPITRE V.

TRAVAUX DE WOLF ET DE HEYNE

L'*Iliade* de Wolf. — Origine et caractère du livre des *Prolégomènes*. — Principes philologiques de Wolf. — Examen de sa récension d'Homère. — Antagonisme de Wolf et de Heyne. — Heyne et la vulgate. — Heyne et le digamma. — Mérite solide des travaux de Heyne. — Les grands *excursus*, les notes du commentaire. — Erreur fondamentale de Heyne sur l'exégèse des anciens. — Conséquences de l'erreur de Heyne.

L'*Iliade* de Wolf est une récension pure et simple [1]. Le commentaire que Wolf s'était proposé d'écrire n'existe point. Ce que l'on appelle improprement *Commentaire de Wolf*, n'est qu'une collection de notes sur les quatre premiers chants de l'*Iliade*, publiée par un professeur de Berne d'après les cahiers d'un étudiant de l'Université de Halle [2]. Sans les compléments de toute sorte ajoutés par Usteri, ces bribes seraient assez peu de chose. Cependant on aperçoit de temps en temps l'ongle du lion. L'excellence de quelques-unes des notes recueillies par l'étudiant de Halle, fait vivement regretter que Wolf n'ait pas rédigé lui-même, à propos de chacun des vers de l'*Iliade*, les remarques

1. Homeri Ilias *ex veterum criticorum notationibus optimorumque exemplarium fide novis curis recensita*. Halle, 1794-1795, 2 volumes in-8°. Ces deux volumes font partie de l'édition générale d'Homère, terminée en 1804, 4 volumes in-8° : ΟΜΗΡΟΥ ΕΠΗ. *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ, ex recensione Fried. Aug. Wolfii*. Wolf a donné lui-même, Leipzig, 1817, une seconde édition, revue et corrigée : *nova recognitio multis locis emendatior*. Une édition in-folio, commencée après la publication de 1804, n'a jamais été terminée. Il ne faut pas compter comme un Homère de Wolf l'Homère publié par Wolf en 1784-1785. Ce n'est qu'une reproduction de l'*exemplar Glasguense*, c'est-à-dire de l'Homère de Clarke revu et corrigé par Moor et Muirhead.

2. Fr. Aug. Wolf's Vorlesungen über die vier ersten Gesænge von Homer's Ilias, *herausgegeben und mit Bemerkungen und Zusætzen begleitet von Leonnard Usteri, Dir. u. Prof. am Gymn. zu Bern*. Un volume en deux parties, Berne, 1830-1831, in-8°. Les notes de l'étudiant de Halle avaient été trouvées par le célèbre philologue Gaspard d'Orelli dans les papiers du chanoine Conrad d'Orelli son parent, qui les tenait sans doute de l'étudiant lui-même. Le travail d'Usteri est fait avec le plus grand soin.

et les réflexions qu'il avait si souvent jetées du haut de sa chaire.

Nous n'avons pas les commentaires de Wolf ; mais nous avons ses *Prolégomènes* et ses trois préfaces. Les *Prolégomènes* sont une histoire du texte d'Homère, et particulièrement du texte de l'*Iliade;* c'est aussi une profonde étude et sur les caractères de ce texte, et sur le genre de critique qu'il y faut appliquer. Les préfaces, surtout celle de 1804, développent et achèvent cette étude philologique.

Les *Prolégomènes* ne devaient être primitivement qu'une préface générale de l'édition complète, et cette préface devait être placée en tête du premier volume de l'*Iliade*. Wolf comptait écrire une centaine de pages peut-être; mais les pages sont allées s'accumulant sous sa plume, et il était près d'atteindre la page 300, quand il avait à peine rempli le tiers de son programme. On ne met pas une préface de neuf cents pages en tête d'un volume; on n'y met pas non plus un tiers de préface. Wolf, impatient de faire connaître ses idées, écrivit, à la fin de son paragraphe LI et de sa page CCLXXX, *finis voluminis I*, et il lança les *Prolégomènes* comme un livre à part. Mais son système est tout entier dans ce premier volume. Les autres volumes, qui n'ont jamais paru, n'auraient ajouté que des détails étrangers à ce qui est, pour Wolf, la question principale[1].

Le latin des *Prolégomènes* est vif et spirituel; les phrases sont presque courtes, et ne manquent pas d'élégance. Le texte n'est point mêlé aux notes, et marche sans ces encombres que les Allemands accumulent comme à plaisir au travers de leur diction latine. Mais les paragraphes ne sont pas très-bien enchaînés les uns aux autres. Chacun d'eux forme un petit tout, presque indépendant et de ce qui le précède et de ce qui le suit. La pensée

1. Voici le titre complet de ce livre fameux : PROLEGOMENA AD HOMERUM, *sive de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi. Scripsit Frid. Aug. Wolfius. Volumen I.* Halle, 1795, in-8°. La seconde édition n'a été imprimée qu'en 1859. Il n'est pas téméraire de dire que bien peu de personnes ont lu les *Prolegomènes* de Wolf. Mais tout le monde les connaît par les analyses ou les citations que les critiques se repassent de main en main depuis soixante et treize ans. On trouvera dans notre analyse (*Appendice* IV) tous les passages les plus importants de cet ouvrage.

va, revient, s'écarte, se répète, se commente, quelquefois même se contredit. Rien n'est plus agréable, en fait de lectures philologiques, que de déguster par-ci par-là, comme font les amateurs, un paragraphe ou deux des *Prolégomènes* de Wolf. Rien n'est plus pénible que de se rendre un compte exact de l'ensemble du livre, surtout de bien comprendre la méthode d'induction que Wolf applique à l'histoire des textes homériques, et par laquelle il arrive aux axiomes qui sont la base de son système. On est même réduit à se faire *proprio marte* une formule nette du système; car Wolf insinue plus qu'il n'affirme, et n'a jamais nulle part écrit cette phrase qu'on lui prête, et qui résume en effet les *Prolégomènes :* « Il n'y a point eu d'Homère. » Il faut avoir lu les *Prolégomènes* au moins trois fois d'un bout à l'autre, pour y voir vraiment clair, pour se convaincre que Wolf a un plan, pour dire qu'on connaît ce plan, qu'on suit bien le fil de la pensée mère.

Les chiffres romains que porte la pagination de 1795 prouvent manifestement que Wolf n'avait aucune intention d'écrire trois ou quatre volumes de *Prolegomena ad Homerum.* Ils prouvent plus manifestement encore que Wolf imprimait les *Prolégomènes* à mesure qu'il les composait. S'il eût donné d'un seul coup la copie, on n'eût point paginé l'ouvrage comme une préface. C'est cette composition au jour le jour qui explique les défectuosités de l'ensemble. Les *Prolégomènes* pourraient se définir : *cinquante et une lettres critiques à propos du texte d'Homère.*

Les Allemands regardent les *Prolégomènes* comme un chef-d'œuvre littéraire; et c'en est un, en effet, si on les compare aux livres de la plupart des philologues d'outre-Rhin. Mais rien n'est plus faux que le terme par lequel s'est exprimée quelquefois cette admiration enthousiaste. On disait, *le Torse*, par comparaison à un des plus parfaits monuments de l'art antique[1].

1. Voyez l'article Wolf, dans la *Biographie universelle.* Cet article est de feu Louis-Epagomène Viguier, notre cher et excellent maître à l'École Normale. Viguier avait personnellement connu Wolf, l'avait entendu professer, et avait lu tous ses ouvrages. La notice, selon le mot expressif de M. Sainte-Beuve, a été faite *d'original.*

Mais la figure dont le Torse est le reste a été jadis entière; et c'est par la beauté de l'ensemble plus que par le fini des détails que le Torse est un chef-d'œuvre.

La deuxième partie des *Prolégomènes*, celle qui devait suivre l'histoire complète du texte homérique, aurait été, d'après ce que dit Wolf, et un traité de critique à l'usage des éditeurs d'Homère, et un compte-rendu de ce que Wolf avait fait lui-même pour procurer une édition plus parfaite que celles qui avaient cours. Nous n'avons ni ce traité ni ce compte-rendu; mais les onze premiers paragraphes des *Prolégomènes* en sont une vive esquisse, et la préface de 1804 en est presque l'équivalent[1]. Nous savons donc exactement ce que Wolf a voulu faire[2]. Voici le résumé de ses principes.

La vulgate de l'*Iliade* dérive, comme l'avait jadis conjecturé Giphanius, de la diorthose d'Aristarque. C'est le texte d'Aristarque, mais un texte qui a subi toute sorte d'altérations avant arriver jusqu'à nous. Les *Scholies de Venise* fournissent les principaux moyens de rendre à sa pureté une diction souvent corrompue. On ne trouve pas là tout ce qu'on pourrait désirer; mais on y a l'essentiel. D'excellentes leçons, d'origine connue, s'y offrent comme d'elles-mêmes pour remplacer les leçons défectueuses. Les renseignements précis d'Hérodien, de Nicanor, permettent de rectifier au besoin l'orthographe des mots, la ponctuation, l'accentuation, la métrique. Les livres des lexicographes et des grammairiens grecs sont un supplément important aux *Scholies de Venise*. Apollonius et Hésychius citent souvent leurs autorités, et ils ont beaucoup emprunté à Aristarque. Le texte du manuscrit de Venise est, sauf réserves, une fidèle image de la paradose alexandrine, de la vulgate du temps de Longin et de Porphyre, et par conséquent une image de la diorthose d'Aristarque, moins infidèle que toutes les autres. Les leçons propres au texte

1. *Prolégomènes*, VII, p. XXIV, 13 : « .... posterior in causis, quibus Homerica « emendatio nitatur, gravissimisque et « propriis ejus legibus, atque in ratione « consilii nostri reddenda, versabitur. » Voyez notre *Appendice* IV et notre *Appendice* V.

2. Voyez notre *Appendice* V et les premières pages de notre *Appendice* IV. Notre *Appendice* V est une analyse des trois préfaces.

de Venise peuvent donc être en général considérées comme des leçons anciennes; et l'on est en droit de les préférer à celles de la vulgate, dès qu'elles sont ou plus claires, ou plus précises, ou plus poétiques. Il ne faut se fier que médiocrement aux variantes d'Homère qu'on pourrait recueillir dans les passages de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* cités par les auteurs grecs. Rien ne prouve que les citations soient exactes, ni qu'elles aient été exactement conservées par les copistes, ni que les éditeurs ne les aient point altérées. Eustathe fourmille de variantes; mais il dit rarement d'où elles viennent. On devine quelquefois qu'elles sortent de bonne source; mais elles ne sont trop souvent que des billevesées de la sottise byzantine. Les variantes propres aux manuscrits ordinaires n'ont aucune valeur par elles-mêmes, puisqu'on en ignore l'origine, et qu'elles ne sont, selon toute probabilité, que des fautes de copistes ou des corrections arbitraires. Il faut, pour qu'on les compte comme autorités, qu'elles concordent avec les leçons anciennes. Une connaissance approfondie du style d'Homère, du mouvement naturel de la phrase chantée, des caractères du dialecte épique, de ceux de l'antique versification, peut suggérer des conjectures dont le résultat équivaut presque à la certitude.

Mais les corrections n'obligent personne. On est toujours libre de les rejeter, si l'on se sent la moindre répugnance à donner son assentiment. En matière de philologie, il n'y a jamais prescription. Wolf lui-même, quand il a préféré un mot à un autre, n'a eu que la prétention de faire agréer la leçon préférée; bien moins encore prétendait-il imposer comme leçon hors de conteste ce qu'il avait trouvé par conjecture, en pratiquant ce qu'il appelle la *divination*[1]. Il laisse au premier venu, contre lui, l'absolue liberté dont il a usé en tout et partout.

C'est Wolf qui a donné la plus parfaite de toutes les récensions de l'*Iliade*. Son travail atteste la conscience la plus scrupuleuse, jointe à la science la plus consommée. Mais Wolf,

1. Voyez le premier paragraphe des *Prolégomènes* de Wolf, pages III-VI, 1-3.

comme tous les hommes à système, avait ses préjugés. Le plus bizarre, c'est son mépris pour Aristarque philologue. Aussi n'a-t-il guère fait usage des leçons d'Aristarque. Il a généralement préféré celles de la paradose alexandrine, de cette vulgate modifiée, et, selon lui, perfectionnée, par les grammairiens des premiers siècles de notre ère. Wolf ne voyait, chez Aristarque, que l'enfance de la critique verbale. Il supposait un progrès, dans les études homériques, d'Aristarque à Longin et à Porphyre. Les conjectures de la philologie moderne ont même eu quelquefois le pas, dans ses sentences, sur les faits les plus réels, mais qui n'avaient pour garants qu'Aristarque.

Il y a un grand nombre d'exemples du mépris de Wolf pour Aristarque ; mais voici un des plus frappants. Le vers I, 97 de l'*Iliade*, dans notre vulgate, peut s'expliquer de deux façons différentes, et présente encore d'autres défectuosités : Οὐδ' ὅγε πρὶν λοιμοῖο βαρείας χεῖρας ἀφέξει. Wolf corrige, d'après Markland, χεῖρας en Κῆρας, ce qui fait disparaître l'amphibologie et rend le vers tolérable. Or, Aristarque avait écrit : Οὐδ' ὅγε πρὶν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἀπώσει. Vers excellent, et en concordance avec les expressions mêmes par lesquelles Chrysès (I, 451) demande à Apollon de faire cesser la peste. Préférer une correction très-contestable à une leçon antique qui est parfaite, c'est, comme dirait Cicéron, manger du gland quand on a du pain. Il faut admirer Wolf, mais non point se fier aveuglément à lui. Réservons le bénéfice d'inventaire.

Il n'y a guère d'éditeur, aujourd'hui, qui défende la vulgate homérique, et on ne la réimprime plus. C'est le texte de Wolf qu'on imprime partout, ou pur et simple, ou çà et là modifié. Il y a très-peu d'exceptions, et ces exceptions ne sont point des copies de la vulgate[1]. Mais ce n'est pas en un jour que Wolf a triomphé. Son succès avait été grand, surtout après les *Prolégomènes*, surtout après l'achèvement de l'édition. Mais ses doctrines philologiques étaient loin d'avoir converti tous les lecteurs

1. Voyez, à la fin du chapitre VI, p. CXXX-CXXXVII, ce qui concerne Bekker et Paley. Ces deux éditeurs remontent au delà d'Aristarque.

d'Homère. Le vaste travail de Heyne sur l'*Iliade* est même une contradiction presque perpétuelle et de la récension de Wolf et de la philologie des *Prolégomènes*.

L'*Iliade* de Heyne a paru en 1802. C'était la première partie d'un Homère qui n'a jamais été achevé[1]. Quelques-uns ont expliqué par des motifs d'antipathie personnelle le rôle pris par Heyne en face de Wolf; mais les faits démentent cette imputation. Heyne n'aimait pas Wolf, cela est bien constaté. Il avait eu des torts graves envers ce disciple, et ne les lui pardonnait point; il voyait d'un œil morose grandir un talent qu'il avait jadis méconnu, humilié, repoussé[2]; mais il n'était pas homme à nier l'évidence. L'évidence était, pour lui, tout autre part que là où Wolf croyait l'avoir montrée. C'est donc une guerre de principes que nous avons ici, et non point une misérable compétition d'orgueil et d'amour-propre.

Heyne est convaincu que la vulgate, sauf corrections, est le meilleur texte d'Homère[3]. Il ne distingue pas entre les *vieux grammairiens*, et il regarde comme un progrès réel presque tout ce qui s'est fait depuis Aristarque jusqu'à Démétrius Chalcondyle[4]. Il affirme que, restituer le texte d'Aristarque est chose impossible, et, fût-elle possible, chose peu désirable[5]. Il convient que l'on pourrait faire rentrer dans l'*Iliade* les anciennes

1. HOMERI CARMINA *cum brevi annotatione. Accedunt variæ lectiones et observationes veterum grammaticorum cum nostræ ætatis critica. Curante C. G. Heyne.* Leipzig et Londres, huit volumes in-8°; neuf volumes, si l'on compte les *Tables*, publiées longtemps après, en 1822. Les deux premiers volumes contiennent le texte de l'*Iliade* avec la *brevis annotatio*, etc.; le troisième volume contient la traduction latine de l'*Iliade*; les cinq autres sont remplis par le commentaire critique. Il y a une édition en deux volumes (1804), à l'usage des classes. Ce sont les deux premiers volumes de la grande édition, sauf quelques remaniements et l'addition de quelques *excursus*.

2. Voyez Viguier, article WOLF, dans la *Biographie universelle*.

3. *Préface*, p. XXXIX-XL : « Verba poetæ « mihi ita prelo excudenda esse visa sunt, « ut nec novarem temere, nec superstitiose « retinerem vulgata. »

4. *Préface*, p. XL : « Cum lectio nostra « *Iliadis* ex plurium grammaticorum curis « coaluerit.... » *Ibid.* : « .... ea quæ a « grammaticis, *horridiora mitigantibus*, « illata sunt, retinere necesse est. » *Ibid.* : « Omnino lectionem scriptoris, quatenus « illa typis expressa proponitur, integram « et intactam relinqui malim. »

5. *Préface*, p. XL : « Fieri nequit ut « Aristarchea, aut alia aliqua lectio, διόρ- « θωσις et ἔκδοσις, restituatur. » *Ibid.* : « Nullo cum litterarum beneficio id fieret, « quandoquidem nulla est, ne Aristarchea « quidem, quæ omnibus ac singulis « probari possit. Deteriora.... inducenda « forent. »

leçons mentionnées par les grammairiens; mais on détruirait alors, selon lui, l'unité du style homérique, et on ferait du texte une marqueterie de dictions hétérogènes[1]. Il veut qu'on se borne, en général, à faire disparaître les fautes des dernières transcriptions. Il reconnaît un droit acquis en fait de leçons, même contestables, et il demande qu'on ne trouble point les gens dans la possession de leur savoir[2].

Ainsi Heyne est ce que nous nommons un conservateur. Il serait chez nous un de ces critiques qui gémissent encore du nouveau Pascal révélé par Cousin, ou qui s'indignent qu'on les déloge, comme dirait Montaigne, de quelques-unes de leurs admirations sévignéennes.

Il y a une autre raison morale qui explique l'antagonisme des deux philologues. En 1795, Heyne avait soixante-six ans, et il y avait une douzaine d'années qu'il s'occupait, tantôt activement tantôt non, mais enfin s'occupait, de préparer son *Iliade*. Ce n'est pas à soixante-six ans qu'on se convertit à des idées qui sont la négation des principes auxquels on a foi. Rien n'est plus difficile que de désapprendre ce qu'on sait, ou ce que l'on croit savoir. Heyne a persisté dans la religion qu'il avait pratiquée toute sa vie. Il a fait comme ces vieillards d'Horace, qui ne voulaient point confesser le peu de valeur de ce qu'ils avaient appris n'ayant pas barbe au menton.

En 1795, le travail de Heyne était fort avancé. Il lui eût fallu tout refaire, s'il avait tenu compte des idées de Wolf. Il ne se sentait ni la force de recommencer à nouveau son énorme tâche, ni surtout le besoin de la recommencer. A peine attachait-il une importance particulière aux variantes du manuscrit de Venise[3]. En sa qualité de continuateur de Clarke et d'héritier

1. *Préface*, p. XLIII : « .... *ne tenor « totius carminis et habitus*, qui studiose « servandus est, *immutetur aut varietur*; « ne alio loco antiquiora, aliis locis seriora « et politiora apponamus. » C'est Heyne lui-même qui a mis en italiques les six premiers mots.

2. *Préface*, p. XL : « Omnino lectionem..., si semel a nævis et vitiis librariorum purgata est..., relinqui malim, « ne turbemus legentium studium, qui in « bonis exemplaribus lectioni jam assueverint. » C'est nier toute critique.

3. *Préface*, p. XLIV : « Enimvero nec « animi nec consilii satis erat, ut totam « operæ telam iterarem.... Pauca enim sunt

d'Ernesti, il faisait un cas très-grand de l'édition d'après Clarke, donnée par Wolf en 1784-1785. C'est même le texte de cette édition qu'il avait pris pour base de sa propre récension[1]. Il devait donc trouver détestable la vraie *Iliade* de Wolf, celle de 1794-1795; et ce qu'il dit du regret qu'il a de ne pas l'avoir eue à temps pour s'en servir, n'est qu'un compliment sans portée[2]. Heyne est plus vrai quand il dit simplement : « Wolf avait son idée, et moi j'ai eu la mienne. Tant mieux pour le public[3] ! »

Heyne, en vertu de ses principes, ne fait donc que de très-petites corrections; mais ces corrections sont fort nombreuses. Quelques-unes de ses rectifications d'orthographe, d'accentuation, de ponctuation, prouvent qu'il est plus aristarchien qu'on ne croit, et qu'il n'affectait de l'être. Il l'est même plus que Wolf, en ce qui concerne l'augment des verbes. Partout où l'on peut lire, à volonté, avec ou sans augment, il lit à l'ionienne, Ἰακῶς, comme disent les grammairiens grecs. Ainsi, I, 5, Διὸς δὲ τελείετο βουλή, et non Διὸς δ' ἐτελείετο. Partout où l'augment peut être retranché, il le retranche. Ainsi, I, 15, καὶ λίσσετο, et non καὶ ἐλίσσετο. Heyne a pris à la lettre le principe d'Aristarque, que l'augment, dans Homère, n'est point la règle, mais l'exception. Wolf dit avec raison qu'il faut tenir grand compte de l'euphonie, et que telle suppression d'augment, qui n'ôte rien à la quantité, nuit à la perfection du vers et le rend désagréable à l'oreille[4]. Heyne lui-même est bien forcé quelquefois de manquer à sa pratique habituelle. Ainsi, I, 464, à côté de σπλάγχνα

« quæ non, ante Venetum inspectum,... « correcta essent. »

1. *Préface*, p. XLIV : « Exemplar prelo « subjiciendum adornaveram Wolfianum « prioris editionis; non enim illo tempore « altera editio prodierat. »

2. *Préface*, p. XLIV : « Maluissem sane « me hac altera uti potuisse, quam ad « Veneti maxime codicis lectionem ille « comparavit. » Mais Heyne a écrit, dans sa *Revue des éditions*, t. II, p. XXXIV : « Superavit omnes doctius et subtilius stu- « dium Wolfii in *Odyssea* et *Iliade* ad « exemplar maxime Glasguense in usum « scholarum diligentissime expressa annis « LXXXIV et V. »

3. T. II, *Revue des éditions*, à la fin : « Recte ille consilia sibi sua libera esse « statuerat, ut ego mea; et lætatus sum « equidem reputando, quæ et quanta bona « in litterarum Græcarum studia ex hoc « operæ in Homericis collatæ concursu « essent proventura. »

4. *Préface* de 1804-1817 : « Si quis « levem cultellum intenderet huic versui, « ... cujus non dolerent auriculæ? » Voyez notre *Appendice* V. Nous avons transcrit les exemples cités par Wolf.

πάσαντο, il écrit μῆρ' ἐκάη, et non μῆρα κάη. Heyne suit les errements d'Aristarque sur un autre point encore. Il rétablit les hiatus indûment effacés par les grammairiens postérieurs à Aristarque, et fait disparaître ces γ', ces δ', ces τ', ces ν éphelcystiques et autres chevilles, dont ils avaient tant abusé pour *perfectionner* la versification du poëte. En ceci, il est tout à fait l'émule de Wolf. On pourrait s'étonner d'une pareille infidélité à la bien-aimée vulgate, si l'on ne connaissait que la petite édition en deux volumes. Mais l'étonnement cesse dès qu'on voit dans la grande édition, entre les vers du texte et la *brevis annotatio*, des mots en onciales, ayant digamma. C'est par le digamma que Heyne remplace, dans les cas d'hiatus, les consonnes parasites de la vulgate.

Heyne est le premier éditeur d'Homère qui ait fait usage du digamma. Il ne l'a point mis, comme Payne Knight et Bekker, dans le texte même; mais il demande qu'on le prononce, et c'est pour montrer où on doit le prononcer qu'il a intercalé, entre les vers et les petites notes, les mots en onciales. Il aurait mis le digamma dans le texte, s'il avait osé le faire, ou plutôt s'il n'avait pas cru que cette lettre ne saurait figurer dans l'écriture cursive, et que son introduction eût même exigé un retour à la primitive orthographe : E pour ε, η, ει, O pour ο, ω, υ et ου, etc. Quoi qu'il en soit, Heyne croit au digamma homérique, et de la foi la plus robuste. Ce que Wolf regardait comme une sorte de rêve, éclos par hasard dans la cervelle de Bentley[1], est pour Heyne un dogme, la plus manifeste et la plus authentique des réalités. Ainsi ce conservateur quand même a été un utopiste et un révolutionnaire, là où Wolf n'a rien innové, là où l'innovation n'a et ne peut avoir qu'une vraisemblance parfaitement contestable, même dans les cas où il y a vraisemblance.

Théoriquement, l'hypothèse du digamma ne choque point la raison. Les Ioniens n'ont pas la lettre Ϝ dans leur alphabet; mais rien n'empêche d'admettre qu'ils en ont eu primitivement le son dans leur langue. Ce son *v* ou *f* a disparu avec le temps,

1. Voyez *Prolégomènes*, XXVII, p. CXVI, 69, en note.

voilà tout. Quand on a écrit les vers d'Homère, on les a écrits comme on les prononçait ; mais c'était plusieurs siècles après Homère. Heyne, comme Villoison, comme Wolf, rejette la tradition vulgaire relative à la transmission des poésies homériques. Objecter que jamais manuscrit de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* n'a porté trace de digamma, ce n'est donc pas prouver qu'Homère et ses contemporains ne disaient pas, comme ont continué de dire les Éoliens, ϝάναξ, ϝέπος, ϝοῖκος, ϝοῖνος, etc.

La difficulté ne commence qu'avec l'application du principe. Où mettre le digamma, et où ne le point mettre? Il n'y a aucune règle, il ne peut y en avoir aucune. Heyne se comporte d'une façon, Payne Knight d'une autre, et Bekker diffère de tous les deux. On voit cela dès le premier vers de l'*Iliade*. Πηληϊάδεω est ΠΗΛΗΙϜΙΑΔΕΩ pour Heyne, ΠηλεϜιάδαϜ' pour Payne Knight, et reste simplement, pour Bekker, Πηληϊάδεω. Tout est arbitraire dans la pratique de chacun des trois éditeurs. Le digamma est pour eux, comme on dit, une selle à tous chevaux.

S'il y avait une règle, le digamma, une fois sur un mot, resterait en permanence sur ce mot. Mais la versification serait à chaque instant faussée. On est donc condamné à ôter le digamma de la place où il devrait être, aussi souvent pour le moins qu'on le met à celle où sa présence est censée certaine ou probable. Heyne, dans sa pratique, se sert du digamma pour faire disparaître certains hiatus, soit d'un mot à un autre mot, soit d'une syllabe à une autre syllabe. Mais c'est d'après son caprice personnel qu'il décide que tel heurt de voyelles est choquant, que tel autre ne l'est point[1]. Nous ignorons, peu s'en faut, ce qui plaisait ou déplaisait, en fait d'hiatus, à l'oreille des Grecs. Aristarque note, sans en paraître aucunement offensé, quelques-uns des heurts en appa-

1. Dans l'*Excursus* sur le digamma, à propos du vers XIX, 384 (t. VII, p. 726), il formule, mais très-obscurément, ce qu'il donne pour sa règle : « Propositum autem « habui rationem hanc, ut nec ponerem, « nisi certa, saltem probabilia ; tum vero, « ut accuratius prosequerer nonnisi ea « quæ metricum usum haberent, ad ex- « plendos hiatus. » Cette formule dit trop et trop peu. La pratique de Heyne tantôt la dépasse, tantôt reste en deçà. ΠΗΛΗϜΙΑΔΕΩ n'y est point compris, et il y a des hiatus que Heyne laisse sans y toucher. Les cas où le digamme est probable ne sont pas très-nombreux. L'esprit rude suffit à rendre compte d'une foule d'hiatus,

rence les plus désagréables. Ainsi, I, 114, οὗ ἕθεν. Il ne fait aucune réserve contre cet hiatus. L'aspiration lui suffisait évidemment pour ce qui concerne ici l'euphonie. Heyne écrit ΟΥ ϜΕΘΕΝ. Comment sait-il que le son ϝ ou le son v est préférable ici à celui de l'*h* aspirée?

Les derniers mots du vers I, 38, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις, nous offrent deux hiatus. On comprend, à la rigueur, que τε-ι paraisse moins doux que τε-ϝι, quoique τεΐν soit un mot de la langue d'Homère, et n'ait jamais été compté comme indigne du poëte. Mais φι-α changé en φι-ϝα, c'est l'harmonie transformée en cacophonie. Qu'est-ce donc quand φι est précédé de ϝι? Jamais poëte grec, quoiqu'en dise Heyne, n'a chanté ou écrit : ϜΙΦΙ ϜΑΝΑΣΣΕΙΣ. Le ϜΕΟΙΚΩΣ de Heyne, appartient à la classe des monstres : *portentum verbi*, eût dit un Romain. Il faut pourtant savoir gré à Heyne de n'avoir estropié qu'à moitié le nom homérique d'Iphigénie. Il écrit, IX, 145, ϜΙΦΙΑΝΑΣΣΑ. Payne Knight, plus conséquent, l'a rendu tout à fait barbare : *ϜῗφιϜανασσα*.

Heyne emploie souvent sa panacée euphonique là où l'oreille n'en a que faire. En revanche, il n'use point de son digamma dans des cas où l'on ne peut guère douter que les Ioniens n'adoucissent des collisions vraiment inimaginables. Βίῃ Ἡρακληείῃ (II, 658 et XV, 640) est affreux avec la prononciation dite érasmienne. Il l'est bien plus encore, devenu, par la prononciation moderne, *vii Hiracliii*. Heyne l'a laissé en nature. Bekker, de même. Payne Knight du moins a mis le Ϝ à l'avant-dernière syllabe.

Heyne dit qu'il a eu entre les mains l'exemplaire d'Homère qui avait servi à Bentley, et sur lequel Bentley a écrit quelques notes relatives au digamma. La bibliothèque de l'Université de Cambridge lui avait prêté ce livre. Mais il y avait longtemps, quand on lui faisait cette faveur, qu'il était déjà converti au système de Bentley. Dawes l'avait convaincu de l'excellence de ce système. La dissertation de Payne Knight *sur l'Alphabet grec* (1791) lui avait ôté ses derniers scrupules. Voilà comment le champion de la vulgate a été, au moins en un point, coupable d'attentat à l'intégrité de la vulgate.

Nous n'avons rien à dire de la version latine qui suit l'*Iliade* dans Heyne. C'est, comme le texte, une vieillerie perfectionnée. Il a fallu la depuis revoir à fond, et presque la refaire.

Le mérite de l'édition de Heyne, et un mérite durable, ce sont les commentaires; c'est cette immense collection de dissertations et de notes qui remplit les cinq derniers volumes. L'*annotatio brevis* elle-même n'est point à dédaigner; mais ce n'est qu'un extrait raisonné des riches matières traitées en détail dans les *observationes* et dans les *excursus*. La préface du tome III doit aussi compter parmi les choses qui recommandent les travaux de Heyne sur Homère. C'est l'inventaire critique de toutes les ressources anciennes et modernes qu'un éditeur de l'*Iliade* avait alors sous la main. Les cinq dissertations qui terminent le huitième volume sont un véritable ouvrage, qu'on peut mettre en parallèle avec les *Prolégomènes* de Wolf, non certes pour le charme du style, mais pour l'abondance de l'érudition, pour la profondeur des recherches, pour la sagacité philologique. La plupart des questions d'origine traitées par Wolf, sont reprises par Heyne; et les solutions de Wolf sont ou confirmées ou attaquées par des faits et des arguments solides, savamment et même artistement déduits.

Heyne, comme Villoison, n'est qu'un demi-orthodoxe. Il croit à la personnalité d'Homère; mais il croit que l'écriture alphabétique, au temps d'Homère, n'était point d'un usage courant. C'est dire qu'il est plus souvent d'accord avec Wolf dans ses vues critiques que dans sa récension. Viguier assure que ce sont les *Prolégomènes* qui ont fait de Heyne un quasi-hérétique. Heyne, au contraire, affirme avoir professé de tout temps sa doctrine sur l'écriture. Il regrette même d'avoir été obligé de retrancher la démonstration qu'il avait faite de cette doctrine, le livre de Wood et les *Prolégomènes* ayant ôté toute valeur à ce qu'il avait écrit avant leur apparition[1]. On raconte aussi

1. *Préface*, p. XXIX : « Multa porro, quæ « ante decem, viginti annos, novitatis « gratiam habuerant, nunc tot libellis iterata, nota erant et vulgata. » P. XXXI : « Inanem neminique proficuam multæ « lectionis et jejunæ eruditionis ostentationem procul a me habeo. » Il ne fait que résumer la question.

qu'il accusait Wolf, son ancien disciple, de n'avoir fait, en général, que mettre en œuvre les idées qu'il avait reçues de lui. Mais ce que Wolf a pu recevoir de Heyne à Gœttingue est fort peu de chose, au prix de ce que Wolf a emprunté ailleurs, ou trouvé seul. Il est même probable que Heyne, en 1802, se faisait illusion sur ce qu'il avait dit dans sa chaire en 1778. Si la thèse que Wolf étudiant avait voulu dédier à son maître eût été conforme à l'enseignement de Heyne, Heyne n'en aurait point refusé la dédicace. Or, cette thèse était la première ébauche de ce qui fut plus tard les *Prolégomènes*[1].

Il y a, à travers le commentaire de Heyne, un grand nombre de dissertations, d'*excursus*, comme il les appelle, philologiques, archéologiques, historiques, etc., qui lui font grand honneur aussi, et qui valent en leur genre les dissertations finales.

Le commentaire proprement dit est un magasin où l'on trouve, ainsi que l'annonce le titre général de l'édition, les leçons et les observations des anciens grammairiens, et la discussion de ces primitifs monuments de l'exégèse homérique. Heyne invoque de même, dans la discussion, tous les commentateurs modernes qui l'ont précédé; mais il ajoute personnellement sa part au débat, et cette part est considérable, surtout dans les notes qui touchent à l'archéologie, son étude de prédilection. Il dit que ces notes sont celles qu'il a rédigées avec le plus de soin, avec une véritable complaisance[2]. Mais c'est comme magasin riche et bien ordonné, plutôt que comme œuvre spéciale de la philologie de Heyne, que le commentaire de Heyne est un livre jusqu'aujourd'hui sans pair en son genre. Ces cinq volumes ont fourni presque tout ce qu'on lit dans les commentaires de l'*Iliade* écrits depuis soixante-six ans, même dans ceux où le nom de Heyne n'est pas prononcé. Il est vrai que plusieurs ont copié Heyne sans s'en douter, ayant copié des commentateurs qui avaient oublié de nommer Heyne.

1. Voyez Viguier, article Wolf, dans la *Biographie universelle*.

2. *Préface*, p. XLVIII : « Præcipuum « aliquod studium, quo ipse delectari so- « leo, adhibui in apponendis earum rerum « notitiis, quæ ex antiquitate, ex carminis

Le défaut de Heyne comme philologue, c'est de pratiquer trop souvent l'abstention, et de laisser son lecteur dans la perplexité entre des opinions inconciliables. Quelquefois il se décide pour une opinion qui n'est pas la bonne; mais on a les pièces sous les yeux, et sa bonne foi littéraire fournit toujours au lecteur les moyens de prononcer en dernier ressort, même contre lui. On peut dire que le commentaire de Heyne serait parfait, en tant du moins que *Variorum*, si, par un malheur étrange, une erreur involontaire n'en avait vicié la partie la plus importante et la plus vitale. Mais ceci demande quelques mots d'explication.

Les *veteres grammatici* de Heyne sont surtout les scholiastes, et les scholiastes alexandrins : c'est dire que les *Scholies de Venise* sont perpétuellement citées dans le commentaire. Non-seulement elles sont citées, mais elles sont citées avec leur signe critique, diple, obel ou autre, toutes les fois qu'elles ont un signe dans Villoison. Le transcripteur est la conscience et l'exactitude mêmes; mais ce n'est pas Heyne *propria manu*. Heyne a reçu cette transcription d'un autre. De là l'erreur déplorable où il est tombé, et où se sont embourbés à sa suite tous les commentateurs de l'*Iliade*, de toute langue et de tout pays. Il n'y a pas d'exception.

En 1788, quand parut Villoison, Heyne était vieux déjà, et accablé de travaux divers. Il lut rapidement le livre, l'apprécia à sa valeur, mais ne l'étudia point à fond. Beck, son collaborateur depuis plusieurs années, s'était chargé, entre autres besognes, d'extraire les scholiastes et Eustathe, et s'acquittait de cette tâche avec une rare intelligence. Heyne lui délégua les *Scholies de Venise*. Beck fit un choix excellent. Rien n'y manquait d'essentiel, pas même la note finale des scholies de chaque chant : Παράκειται τὰ Ἀριστονίκου σημεῖα, καὶ τὰ Διδύμου περὶ τῆς Ἀριστάρχου διορθώσεως[1].... En 1798, Heyne préparait son commentaire pour l'impression. Il avait les cahiers de Beck; mais alors il travaillait

« Homerici indole recte cognita, ex ser-« mone antiquorum hominum petendæ « sunt. »

1. Voyez plus haut, chapitre IV, page LXXXIV, le texte complet et l'explication de cette note.

seul, comme il nous l'apprend lui-même. Beck n'était pas là pour le conduire : il s'égara du premier coup. Il se figura que τὰ Διδύμου περὶ τῆς Ἀριστάρχου διορθώσεως signifiait, LES SIGNES *de Didyme sur la diorthose d'Aristarque*, et que τινά, qui se rapporte aux extraits d'Hérodien et de Nicanor, était pour τινὰ σημεῖα, *quelques signes*. On aurait peine à nous en croire, si nous alléguions seulement la vague façon dont Heyne cite des textes qui ont, pour ainsi dire, leur signature, et dont la provenance est authentiquement connue. Mais voici la traduction formelle de Heyne : « Memorabilis est subscriptio singulorum librorum de illis σημείοις. Apparet enim *illa signa esse* Aristonici *et* Didymi in « Aristarchi διόρθωσιν, *nonnulla* etiam ex Herodiani prosodia, etc. [1]. » La conséquence, c'est que tout, dans les *Scholies de Venise*, est absolument anonyme ; tout, jusqu'aux signes critiques mêmes qui sont en tête d'un si grand nombre d'entre elles, puisqu'il n'y a rien qui dise d'où vient spécialement chacun de ces signes. Heyne ne connaît donc Aristonicus, Didyme, Hérodien, Nicanor, que sous une raison générale, sauf le cas de notes où se trouvent en toutes lettres leurs noms. Le scholiaste A est donc naturellement, pour Heyne, le rédacteur de toutes les notes, même des notes afférentes aux signes Seulement, dans les notes afférentes aux signes, le scholiaste A commente plus particulièrement une opinion d'Aristonicus, ou de Didyme, ou d'Hérodien, ou de Nicanor, tandis qu'ailleurs il parle généralement pour son propre compte. Villoison avait pourtant expliqué avec une netteté parfaite, dans ses *Prolégomènes*, la mention relative aux quatre auteurs, et déterminé la part exacte du scholiaste A comme exégète [2]. Il n'y avait rien dont il fût plus fier, et avec toute raison, que d'avoir retrouvé Aristonicus, Didyme, Hérodien, Nicanor. Mais Heyne ne se souvenait plus de ce qu'il avait jadis lu dans les *Prolégomènes* de Villoison.

Un exemple suffira pour faire comprendre l'immense tort fait par Heyne à ses lecteurs, chaque fois qu'il cite les signes critiques,

1. *De Scholiis*, t. III de l'édition de l'*Iliade*, p. LXXXI.

2. Voyez les *Prolégomènes* de Villoison, p. XXVIII-XXXI. V. aussi notre *Appendice* I.

et qu'il les interprète d'après sa méprise fondamentale. Voici ce qu'il écrit, au vers II, 144 : « ⋟ quia Zenodotus scripserat φῆ « κύματα. At, inquit scholiastes A, Homerus nunquam φῆ pro ὡς « posuit. » Supposons qu'il n'y ait, contre la leçon φῆ, que l'autorité du grammairien quelconque que nous appelons A. Nous croirons naturellement que Zénodote avait trouvé φῆ dans les textes primitifs de l'*Iliade;* que φῆ, dans ces textes, était un synonyme poétique de ὡς, et que la leçon φῆ pourrait bien être la bonne. Heyne aura beau nous dire, comme il n'y manque pas, que c'est un *monstrum lectionis.* Qu'en sait-il? Mais nous savons, nous, et Heyne, sans sa méprise, aurait su comme nous : 1° que ⋟ signifie, appliqué au texte d'Homère : *passage où Zénodote s'est trompé, et où il a été réfuté par Aristarque;* 2° que la protestation soi-disant articulée par le scholiaste A, est un extrait de l'ὑπομνημάτιον d'Aristonicus, et, par conséquent, un extrait ou un résumé de la protestation d'Aristarque contre l'intrusion de φῆ dans la langue d'Homère; 3° qu'il y avait ὡς, et non φῆ, dans les textes primitifs, au vers II, 144; 4° qu'il y a un passage, XIV, 499, où φῆ a l'air de signifier *comme,* mais qu'il n'en a l'air qu'à cause d'un vers interpolé (le vers 500); 5° que Zénodote a admis φῆ dans le sens de *comme* pour garder ce vers interpolé, et qu'il a substitué par pur caprice, dans le vers II, 144, φῆ à ὡς, la conjonction fictive à la conjonction légitime. On peut trouver ces raisons insuffisantes. Quelques-uns préfèrent le témoignage de Zénodote à celui d'Aristarque; et φῆ κύματα, ou, comme on l'écrit, φὴ κύματα, semble triompher aujourd'hui. Mais encore était-il bon de savoir ce qu'en pensait Aristarque; et le *monstrum lectionis* de Heyne n'est pas une compensation de ce que nous disent, sur φῆ ou φή, les *Scholies* A correctement interprétées.

Ce qui paraîtra à coup sûr incroyable, et n'est pourtant que la stricte vérité, c'est que ce signe ⋟, que Heyne jette au lecteur sans s'être jamais donné la peine d'en expliquer le sens, Heyne ignore lui-même que c'est toujours, et sans exception aucune, l'annonce d'une réfutation de Zénodote. Ainsi, au vers I, 5, où

la diple pointée du texte de Villoison n'a pas de note qui lui corresponde dans les *Scholies* A, Heyne se figure qu'elle indiquait peut-être une répétition ; et il n'ose point affirmer qu'il s'y agissait d'une leçon de Zénodote[1]. Une pareille erreur suppose que Heyne ignorait aussi le rôle de l'astérisque alexandrin dans Homère. Il croit que tout le monde comprend les notations qu'il emprunte aux cahiers de Beck, et il est lui-même le premier à y faire des contre-sens. Beck avait oublié sans doute de lui transcrire l'*Anecdotum* de Venise. Mais Heyne aurait dû relire les *Prolégomènes* de Villoison, ou demander avis à son ami Siebenkees[2].

L'obel d'Aristarque avait laissé un souvenir précis, et l'*Anecdotum* de Venise n'a rien eu à révéler sur la valeur du signe d'athétèse. Le premier venu dira donc, en ouvrant l'*Iliade* de Villoison, et en voyant à la marge une broche : « Voilà un vers noté par Aristarque comme suspect d'interpolation. » Heyne, en vertu de son principe, c'est-à-dire de son erreur, ne se reconnaît point le droit de parler avec cette précision. Si la note d'athétèse manque dans les *Scholies* A, ce qui arrive quelquefois ; si elle ne nomme point Aristarque, ce qui arrive chaque fois qu'Aristonicus ne fait aucune réflexion personnelle ; si le scholiaste B, ou Apollonius, ou Eustathe, ou les autres, sont muets, ou s'ils disent simplement, comme les *Scholies* A, ἀθετεῖται, Heyne, qui est la conscience même, ne manque jamais de dire : *Vers condamné par les anciens critiques*. Ainsi, par un bizarre renversement de la nature des choses, c'est le savoir vulgaire qui est dans le vrai, et qui nomme clairement et correctement ; c'est la science réfléchie et approfondie qui change la réalité en symboles, et qui se sert d'expressions vagues, obscures et même dénuées de sens. *Vers condamné par les anciens critiques* est une formule inintelligible en soi, et, si on la restreint à Aristonicus, à Didyme, à Hérodien, à Nicanor, une formule de la plus in-

1. « .... hoc, quod ad hunc versum « desideratur, indicare forte debuit he- « mistichium Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή « iterum legi alio loco, scil. *Od.* Λ (XI), « 296, nisi ad Zenodoteam lectionem spec- « taret. »

2. Voyez notre *Appendice* II, disserta tion sur les signes critiques.

contestable et de la plus parfaite absurdité. Il est permis, dans une certaine mesure, de considérer Aristonicus comme responsable des athétèses ; mais Didyme est innocent de toutes les sentences d'interpolation qui aient jamais été portées ; et l'on aurait prodigieusement émerveillé Hérodien et Nicanor, si on leur eût appris qu'ils avaient obelisé des vers de l'*Iliade*, et refait le travail d'épuration jadis accompli par Aristarque.

CHAPITRE VI.

DERNIERS TRAVAUX DES MODERNES.

Longue stagnation des études homériques. — Causes de cette stagnation — *Scholies* de Bekker. — *Iliade* de Bothe. — Payne Knight et son Homère. — Le livre de Karl Lehrs *de Aristarchi studiis Homericis*. — Les *Quæstiones epicæ* de Lehrs. — Dugas-Montbel. — Spitzner. — L. Quicherat. — L'Homère-Didot. — Dübner. — Guillaume Dindorf. — Fæsi. — Bekker. — Paley.

On se figure, sans nul doute, que l'initiative de Wolf a été féconde, et que la philologie homérique, depuis 1795, s'est avancée chaque jour d'un progrès continu. Le grand bruit qui s'est fait et qui se fait encore autour des *Prolégomènes* de Wolf, autorise cette illusion. La vérité est que pas un philologue, ni du vivant de Wolf, ni longtemps après sa mort, ne s'est porté sérieusement pour son continuateur. Ouvrez au hasard une *Iliade* quelconque, parmi celles qui ont été imprimées de 1795 à 1833. Ce sont des travaux souvent estimables, souvent même fort bons ; ce n'est ni le perfectionnement de l'œuvre de Wolf, au moins un perfectionnement notable, ni surtout son achèvement. Le texte est tout Wolf ou tout Heyne, ou un mélange de Wolf et de Heyne. Nous ne parlons pas des reproductions de Clarke et d'Ernesti. Les notes jointes au texte, s'il y a des notes, sont en général de simples extraits de Heyne, ou en nature, ou arrangés. Quelquefois on y a joint des citations empruntées aux *Prolégomènes* de Wolf, à ses préfaces, aux bribes wolfiennes recueillies par Usteri, aux livres des plus récents lexicographes. Quand le commentateur hasarde, ce qui n'est pas rare, une opinion personnelle, soyez sûr qu'il s'est abstenu, avant de conjecturer et d'inventer, d'aller voir, dans les *Scholies de Venise*, si ce qu'il conjecturait n'était pas certain, si ce qu'il inventait avait besoin d'être inventé.

La grammaire alexandrine, pour parler comme Karl Lehrs, a eu tort : on l'a complétement laissée en repos. L'in-folio de Villoison a été comme s'il n'était pas. Aussi n'est-ce point sans une sorte d'amertume, que l'éminent professeur de Kœnigsberg se plaint de l'aveuglement des philologues, et qu'il leur reproche de n'avoir rien fait, ou presque rien, en matière homérique, depuis l'*Iliade* de Wolf et les *Prolégomènes*[1].

Il est manifeste que la voie suivie ne pouvait aboutir d'ordinaire qu'à des résultats mesquins, et qu'elle aboutissait souvent à des résultats ou absurdes ou ridicules. Y a-t-il au monde plus lamentable misère que de suer à chercher ce qu'on a sous la main? surtout de ne le point trouver? surtout de se figurer que ce qu'on dit est nouveau, quand ce nouveau est consigné par écrit depuis vingt siècles? Achever la restitution de la diorthose d'Aristarque, ou du moins pousser cette restitution aussi avant que le permettent les renseignements authentiques; restituer le commentaire d'Aristarque, et remettre à leur plan Clarke, Ernesti, Heyne, Wolf lui-même, c'est-à-dire les réduire à la fonction de suppléments, de compléments, de développements: voilà ce qu'il y avait à faire, et voilà ce que personne absolument n'avait fait. On comprend donc et l'étonnement de Lehrs, et même sa colère et son indignation.

Lehrs ne se demande point comment et pourquoi les philologues se sont complu, trente ou quarante années durant, à travailler dans le vide, et à ignorer que le vrai commentaire de l'*Iliade* n'est point à faire, qu'il est fait, qu'il n'y a qu'à le dégager. Il n'avait probablement jamais donné une attention particulière au système critique de Heyne, ni surtout à la prodigieuse erreur qui est la base de ce système. Sans cela il eût rejeté sur Heyne la responsabilité de l'avortement des études ho-

1. *De Aristarchi studiis Homericis*, préface de la première édition : « Quibus « et studiis et odiis evenerit ut quadraginta « per annos, cum Wolfius Alexandrinæ « grammaticæ fundamenta substruxisset, « nemo ad Aristarchum pernoscendum tra- « heretur, id recte dici non potest, nisi vel « acerbe vel ridicule. » Le dernier mot de Lehrs est que Wolf a presque travaillé en vain : *ut frustra hic auctor laborasse censendus sit*. En effet, personne n'avait continué l'œuvre du grand philologue.

mériques. Dès que les *Scholies de Venise* ne sont qu'une compilation de notes anonymes, quel besoin d'y chercher Aristarque? Tout le monde a cru, sur la foi de Heyne, qu'il n'y avait chez Villoison, en fait d'écrivains, qu'un scholiaste A, un scholiaste B, un scholiaste L; des inconnus sans idées propres, sans talent personnel, sans recommandation d'aucune sorte. On voyait bien que le scholiaste A n'était point un idiot; on approuvait Heyne de le citer de préférence aux deux autres, qui disent souvent des sottises; mais il eût fallu aux lecteurs de Heyne une méfiance qu'ils n'avaient pas, pour qu'ils éprouvassent quelque scrupule au sujet des mérites de ce scholiaste A, et pour qu'ils se demandassent qui cet inconnu pouvait bien être. Plus le commentaire de Heyne était estimable et estimé, moins on doutait que A fût réellement ce que le croyait Heyne. Si le livre de Heyne avait été mauvais, on serait allé chez Villoison, chercher des lumières; on aurait bien vite découvert qui est proprement A, et on aurait fait revivre Nicanor, Hérodien, Didyme, Aristonicus, Aristarque. Le livre était bon, et très-bon. Le scholiaste A ne fut point suspecté, et se maintint dans sa gloire usurpée. Voilà comment et pourquoi tant d'années se sont passées avant qu'aucun philologue, depuis Wolf, se remît à étudier Villoison, et à tirer parti de ce que Wolf appelait notre *Masore*.

Emmanuel Bekker a réuni en un seul corps toutes les scholies de l'*Iliade*, ou connues ou inédites[1]. Sa collection est beaucoup plus complète que celle de Villoison. Le scholiaste L y est tout entier; le scholiaste V, de même. Le pseudo-Didyme, dont Villoison n'avait point eu à s'occuper, est reproduit d'après les textes les plus anciens, c'est-à-dire les plus intégralement transcrits. L'*Appendice* de Bekker contient même une de ces paraphrases de l'*Iliade* en prose grecque, comme les Byzantins nous en ont laissé un assez bon nombre. Rien de plus méritoire, au point de vue de la philologie en général, que tout ce labeur de compilation, de révision, de correction, de comparaison, auquel

1. SCHOLIA IN HOMERI ILIADEM *ex recensione Immanuelis Bekkeri*. Berlin, 1825-1827, un volume in-quarto en deux parties; 830 pages à deux colonnes.

s'est livré Bekker; les *Tables* surtout sont un immense service rendu aux recherches de l'érudition. Mais ce n'est point un paradoxe de dire que la publication de Bekker a nui plutôt qu'aidé aux progrès de la philologie homérique. Bekker n'a rien fait pour les *Scholies* A; au contraire. Il ne distingue pas plus que Villoison les notes respectives de chacun des Alexandrins embloqués sous l'étiquette, et il a supprimé complétement les signes d'Aristonicus. Ceux qui ne connaissent A que par Bekker n'ont jamais pu avoir nettement l'idée que A représente des hommes connus, et des hommes du plus haut mérite, et, par Aristonicus, Aristarque lui-même. Quand Heyne disait, >– ὅτι, ou >⁚ ὅτι, l'esprit était éveillé : on songeait naturellement aux Alexandrins. En dépit du *veteres grammatici*, un nom propre, celui d'Aristarque, surgissait à la pensée. Une note qui commence par ὅτι ne pose aucun problème, n'aiguillonne point la curiosité. Elle laisse croire que ce qu'on lit est une chose anonyme, le dire d'un individu quelconque. Ainsi c'est par Villoison seul qu'on peut vraiment connaître A, et la lecture de Bekker ne dispense nullement de la lecture de Villoison.

On comprend très-bien que Reimer, l'imprimeur et l'éditeur de Bekker, n'ait pas voulu faire la dépense nécessaire pour la reproduction des signes critiques; mais Bekker aurait dû, ce semble, donner partout l'équivalent des signes, et écrire toujours, devant ὅτι : ἡ διπλῆ, ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, τὸ ἀντίσιγμα, ὁ ἀστερίσκος, etc. On lui a fait un crime, ainsi qu'à Villoison, d'avoir mis quelquefois ces mentions là où le signe, dans le manuscrit de Venise, était seul et sans traduction verbale aucune. Nous le féliciterions d'avoir justifié, d'un bout à l'autre de A, le grief d'infidélité aux sous-entendus.

Nous faisons bon marché aussi des violentes accusations portées par Osann et Pluygers contre les autres libertés que Bekker s'est permises avec les *Scholies* A. Bekker n'a point la prétention de donner l'exacte image du texte qu'on lit dans le manuscrit de Venise. Il dit qu'il a tenu en 1810, à Paris, le manuscrit de Venise *entre ses mains;* il ne dit point qu'il l'ait collationné pour

réimprimer Villoison en 1825. S'il l'avait collationné, il aurait dit *excussi*, comme il fait pour le manuscrit de Pierre Victorius. Il a donc corrigé à ses risques et périls. La question, avec lui, n'est pas de savoir s'il donne plus exactement que Villoison la lettre des scholies, mais s'il donne les scholies moins défigurées et plus intelligibles[1]. Son unique tort, c'est de s'être servi de l'expression *mihi copia fuit*. Il se serait épargné bien des désagréments, s'il avait simplement dit, comme pour le manuscrit B, *inspexi*. On a dû croire à une collation réelle.

Il y a une preuve bien parlante et de l'assertion de Karl Lehrs sur la fausse direction des travaux homériques, et de la responsabilité de Heyne, sinon de Bekker, dans l'aberration des philologues. C'est l'*Iliade* de Bothe[2]. Pour le texte, Bothe recule en deçà de Wolf et même de Heyne; mais il prend dans Wolf et dans Heyne tout ce qui lui convient, sauf à proposer ses corrections propres, partout où il n'est satisfait ni de la vulgate, ni de Heyne, ni de Wolf, ni de qui que ce soit. Il marque d'un astérisque chacun des vers où il y a quelque chose à désirer ; mais ces vers sont imprimés tels quels, et l'éditeur introduit rarement dans le texte ses corrections personnelles. Si l'on prend la peine d'examiner quelques-unes des corrections proposées par Bothe, on verra qu'il tire tout de sa tête, ou à peu près, et qu'il ne se préoccupe pas plus de ce qu'a pu dire Aristarque, que si Aristarque n'avait jamais existé. Il ignore même absolument ce qu'a dit Aristarque, à moins qu'Aristarque ne soit cité par quelqu'un des modernes qu'il compile. Quand il défend la vulgate contre Wolf ou d'autres, il a souvent affaire aux leçons d'Aristarque, et il les traite, en général, avec un suprême dédain. Il va jusqu'à donner à Aristarque des leçons de grammaire grecque, de versification

1. Osann, *Anecdotum Romanum*, § 15 : « .... nunc vero profitendum est, Bekkerum, in scholiis edendis,... ea socordia usum esse.... *ut, nisi ipse moneret* (citation de Pluygers) *hujus libri scholia a se edi, alium ante oculos eum habuisse diceres.* » Voyez notre *Appendice* III, à la suite du paragraphe *Ilias signata*. Nous donnons un résumé de la diatribe de Pluygers.

2. HOMERI CARMINA. *Recognovit et explicuit Fridericus Henricus Bothe. Iliadis volumen primum*, lib. I-VIII, 1832. Vol. II, III, 1833. L'édition complète d'Homère a six volumes in-8°. Elle a été publiée à Leipzig.

homérique, de paléographie ionienne. Il n'a aucune idée ni de la nature précise du travail fait par Aristarque sur le texte d'Homère, ni des résultats de ce travail, ni de l'importance considérable de ce qui reste d'Aristarque dans les *Scholies de Venise*.

Le commentaire de Bothe se compose, pour les trois quarts au moins, de citations textuellement empruntées aux commentateurs modernes, surtout à Heyne. C'est par Heyne, presque toujours, que Bothe allègue les *Scholies*. Il a même transcrit quelquefois, d'après Heyne, des notes ayant en tête un signe critique, et toujours sous la rubrique de Heyne : *scholiastes A*. C'est dire qu'il n'y a pour Bothe, dans les *Scholies A*, ni Aristarque, ni Aristonicus, ni Didyme, ni rien de ce qu'y avait montré jadis Villoison. Bothe ne pouvait mieux confesser qu'il s'est totalement abstenu de feuilleter lui-même les *Scholies de Venise*. La partie du commentaire qui est propre à Bothe a souvent une réelle valeur philologique; plus d'une difficulté y est heureusement résolue. Mais il y a, en revanche, maintes difficultés que Bothe n'a même pas soupçonnées, ayant d'avance donné son assentiment aux interprétations erronées de Barnes, ou de Clarke, ou d'Ernesti, ou de Heyne, ou de tel autre moderne. Quelquefois aussi il cherche là où tout était trouvé, et ne trouve même pas ce qu'il était inutile de chercher, ce qu'Aristarque avait énoncé avec une évidence et une autorité souveraines. Ajoutez que Bothe abuse des tragiques, qu'il avait étudiés et commentés avant de se mettre à écrire sur Homère. Expliquer Homère par les tragiques, c'est faire de la philologie à rebours. C'est Homère qui doit servir à expliquer les autres poëtes; ce ne sont pas les autres poëtes qui peuvent servir à expliquer Homère. Homère, comme dit Aristarque, ne s'explique bien que par lui-même.

Le premier volume de l'*Iliade* de Bothe avait paru à Leipzig dès 1832, un an avant que Lehrs écrivît sa préface. On voit qu'il n'y avait pour Lehrs aucun motif plausible d'excepter Bothe de la condamnation universelle portée contre les éditeurs et les commentateurs d'Homère.

Nous pourrions ne rien dire de l'Homère de Payne Knight, parce que c'est une œuvre absolument à part, et qui n'a aucun rapport ni avec Wolf, ni avec Heyne, ni avec quelque tradition que ce soit. Mais cette édition est célèbre, sinon connue, et l'on nous reprocherait peut-être de l'avoir passée sous silence.

Les critiques français qui ont eu l'occasion, à propos des poëmes homériques, de nommer Payne Knight et de caractériser son entreprise, ne sont pas fort débonnaires pour le philologue, et qualifient volontiers le livre d'absurde ou de ridicule. Un examen attentif ne permet pas de ratifier ces sentences sommaires.

Payne Knight était un vrai savant, d'une vaste érudition, d'un esprit ingénieux. En 1820, quand il a publié son fameux in-quarto, on ne le connaissait que par des travaux archéologiques remarquables. Ses recherches relatives à l'alphabet grec avaient répandu de vives lumières sur l'histoire primitive du langage des populations helléniques. Depuis trente ans sa réputation était faite, et une réputation très-honorable. Il avait été jadis lié d'une amitié particulière avec Villoison. Il était en relation avec la plupart des savants de l'Europe, et il comptait, à leur estime, parmi les meilleurs. Mais ce très-docte vieillard, *senex doctissimus*, comme l'appelle Bothe, avait conçu une idée exagérée des ressources linguistiques dont un labeur acharné l'avait mis en possession. Il croyait sa science de l'alphabet complète, et elle ne l'était pas. C'est à peine si aujourd'hui, avec tous les secours que fournit la grammaire comparative, un Michel Bréal oserait dire : « Voici comment Homère parlait; voici les sons qu'entendaient ses auditeurs, quand il chantait tel vers de l'*Iliade.* » Payne Knight avait étudié à fond les dialectes de la langue grecque; il avait confronté les grammairiens grecs et latins avec les monuments des vieux âges : inscriptions grecques, inscriptions latines, inscriptions osques, inscriptions étrusques, médailles de toute espèce; mais il lui manquait des éléments, et des éléments fondamentaux. Ses efforts ne pouvaient donc aboutir qu'à des vérités ou plutôt des probabilités partielles. Il a voulu construire un ensemble, et c'est ce qui l'a perdu. S'il

n'avait publié que ses *Prolegomena in Homerum*, son nom serait encore en honneur. Il a publié sa restauration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ;* et son nom n'est plus guère, dans la mémoire des hommes, que celui d'un sot ou d'un insensé.

Le principe critique de Payne Knight est exactement le contre-pied de celui de Wolf. L'*Iliade* et l'*Odyssée* existaient complètes, selon Payne Knight, bien longtemps avant Pisistrate et les Pisistratides. Elles ont commencé par être complètes. Ce sont les rhapsodes qui les ont mises en morceaux pour leur usage. Pisistrate et les Pisistratides n'ont eu qu'à rétablir l'ordre primitif; mais ils n'ont pas fait leur travail avec une sévérité suffisante, et les critiques grecs n'ont pas osé ou n'ont pas su achever l'œuvre. Il reste dans le texte beaucoup des interpolations au moyen desquelles les rhapsodes avaient formé, de tel ou tel fragment, une sorte de tout, un poëme à part, ce qu'on a nommé une *rhapsodie*. Au septième siècle, la langue épique, le dialecte d'Homère, avait fait place à l'ionien proprement dit, et les rhapsodes eux-mêmes chantaient Homère à l'ionienne, c'est-à-dire dépouillé de sa rudesse primitive, ayant perdu presque tous ses éolismes, ne connaissant plus le digamma. Ainsi la transcription faite par l'ordre de Pisistrate ou de ses fils n'était déjà plus le véritable Homère. Il s'agit donc, pour retrouver le véritable Homère, de faire disparaître les interpolations des rhapsodes, de ranger les vers dans leur ordre naturel, de figurer par l'écriture les mots de la langue épique sous leur forme probable[1].

Donc Payne Knight retranche les vers qui lui paraissent in-

1. Le titre de Payne Knight indique nettement l'objet de son travail : CARMINA HOMERICA ILIAS ET ODYSSEA, *a rhapsodorum interpolationibus repurgata, et in pristinam formam, quatenus recuperanda esset, tam ex veterum monumentorum fide et auctoritate, quam ex antiqui sermonis indole ac ratione, redacta; cum notis ac Prolegomenis, etc. In ædibus Valpianis.* Londres, 1820, un volume in-quarto. Voici quelques lignes des *Prolégomènes*. P. XV : « Ut tamen concederem poemata in rhapsodias divisa, sparsim et membratim in Græciam illata esse, nihil obstaret quominus in Asiæ civitatibus integra exstitissent. » P. XVI : « .... interpolationes haud paucas eo insertas esse, ut singulæ rhapsodiæ commode a se invicem sejungerentur, et partes integræ viderentur. » P. XVIII : « .... Pisistrati ætate, plurimum ab Homerico sermone immutatam esse (quamcumque dialectum) oportet; ita ut, ne in antiquissimo quidem Bibliothecæ exemplari, grammatici illi (Alexandrini) digamma inventuri essent.... » Payne Knight insiste beaucoup sur ces idées.

terpolés, change de place ceux qu'il croit hors de l'endroit où les avait mis Homère, et donne les deux poëmes chacun d'un seul trait, sans coupure aucune, sans même ces repos que marquait la coronis dans les textes antérieurs à la diorthose de Zénodote ou à celle d'Aristarque. Quant au langage que Payne Knight met dans la bouche d'Homère, il nous suffira de transcrire le début de l'*Iliade*, pour faire comprendre l'espèce d'horreur qu'ont éprouvée tous les délicats, le jour où Payne Knight a dit : « Voici ce que chantait le plus grand des poëtes. »

ϜΙΔϜΙΑΣ.

ΜΗΝΙΝ αϝειδε, θεα, πηλεϝιαδαϝ'αχιλεϝος
ολομενην, Ͱη μυϝρι' αχαιϝοισ' αλγε' εθῆκεν,
πολλας δ' ἶφθῖμοϝς πσυϝχας αϝιδι προϊαπτσεν
ͰηρωϝωΝ, αϝτοϝς δὲ Ͱελωρι' ετευχε κυνεσιν,
οιϝωνοισι τε παντσι· διος δ' ετελεϝετο βουλη·
εκς ϝοϝο δη τα πρωτα διαστητην ερισαντε
ατρεϝιδης τε, ϝανακς ανδρων, καὶ διϝος αχιλλεϝς.
Τις τ' αρ σφοϝε θεων εριδι γσυνεͰεκε μαχεσθαι;
λητοος και διος Ͱυιος· Ͱο γαρ βασιλεϝι χολωθενς
νουσον ανα στρατον ὦρσε κακην· ολεκοντο δε λαϝοι.

Et pourtant Payne Knight avait beaucoup pactisé avec nos faiblesses. Il nous octroie l'écriture cursive, les mots distincts, une ponctuation, des alinéas, au lieu d'onciales se suivant sans fin ni trêve. Il nous octroie les aspirées θ, φ, χ, uniquement pour les avoir vues sur des médailles du temps des guerres Médiques. Il fait de H une voyelle, contre toute vraisemblance, au lieu d'un simple signe d'aspiration; il met υ et ω de son chef, ou pour des raisons peu plausibles, là où on devrait lire ο. Son archaïsme est plein d'inconséquences. Nous ne parlons point de la façon arbitraire dont Payne Knight use du digamma. Nous renvoyons à ce qui en a été dit, p. CIII-CIV, à propos de Heyne. A ces reproches, nos grammairiens d'aujourd'hui en ajouteraient bien d'autres. Ils ne manqueraient point, par exemple, de faire observer à Payne Knight que, si l'on suppose le son *v* ou *f* dans le dialecte épique, il faut y supposer pareillement le son *j*. C'est

un fait hors de doute, que φθείρω s'est prononcé primitivement φθέρjω, χείρων χέρjων, etc. Ainsi l'alphabet de Payne Knight pèche tout à la fois et par excès et par défaut. La soi-disant restitution du dialecte épique n'a donc aucun caractère de certitude. La méthode du critique repose d'ailleurs sur une hypothèse qui n'est qu'une hypothèse.

On se demande quel avantage pratique pouvaient retirer les études libérales de la tentative de Payne Knight, eût-elle été faite dans des conditions plus favorables, eût-elle même scientifiquement réussi. Nous n'avons rien perdu à écrire ἐξ au lieu de ΕΚΣ, πᾶσι au lieu de ΠΑΝΤΣΙ, ψυχάς au lieu de ΠΣΥϜΧΑΣ, etc.; et il nous suffit de penser, partout où notre oreille est choquée, que les Grecs, ou n'étaient pas choqués, ou prononçaient de façon à rétablir l'euphonie.

Le livre de Karl Lehrs sur Aristarque (1833) est une date aussi importante, pour le moins, dans l'histoire du texte des poëmes homériques, que celle même de l'*Iliade* de Wolf et des *Prolégomènes*. Ici, point de système : des faits, toujours des faits, rien que des faits[1]. Ce volume contient la matière de dix volumes. Lehrs disserte, mais sobrement, sans aucun étalage d'érudition inutile. Il procède par citations textuelles et par explications. Aristarque et les aristarchiens, voilà son unique pensée. Il efface tant qu'il peut sa personnalité, content de laisser la parole aux doctrines dont il est le fervent apôtre. Peu lui importe qu'on l'admire lui-même, pourvu qu'on admire Aristarque. Il ne craint qu'une chose pour lui-même, c'est qu'on lui reproche de ne pas faire assez complétement l'évidence. Aussi accumule-t-il les preuves, c'est-à-dire les exemples. Son défaut, surtout dans les questions difficiles, c'est d'avoir trop raison. Heureux défaut, puisque le livre ne s'adresse point à la curiosité frivole; mais défaut néanmoins, car le sentier n'est

1. DE ARISTARCHI STUDIIS HOMERICIS, *ad præparandum Homericorum carminum textum Aristarcheum*. Kœnigsberg, 1833, un volume in-8°. Deuxième édition revue et augmentée, Leipzig, 1865. La deuxième édition ne porte point le sous-titre, *ad præparandum textum Aristarcheum*. Lehrs avait renoncé à faire un Homère.

pas toujours facile ni agréable. Lehrs n'eût rien perdu à ébrancher un peu sa forêt. Il aurait eu plus de lecteurs; les vérités qu'il a recueillies seraient devenues plus vite familières aux hommes d'étude; ce serait aujourd'hui le patrimoine universel de tous les esprits cultivés. Au lieu de cela, nous voyons, même aujourd'hui, des philologues, des lexicographes, jusqu'à des commentateurs d'Homère, ignorer des choses qui sont élémentaires pourtant, ou qui devraient l'être, et déraisonner comme à plaisir sur la piste où ils courent à la suite de Heyne et des copistes de Heyne. Il faut du courage et de la patience pour lire chacune des dissertations de Lehrs comme elles méritent d'être lues. C'est dire que beaucoup de lecteurs sont revenus, d'un imparfait commerce avec Lehrs, presque aussi peu édifiés sur la valeur vraie d'Aristarque, que s'ils n'avaient jamais feuilleté ces pages si pleines, si solides, si modestes, parfois si émues et si éloquentes.

L'éloge de Lehrs n'est plus à faire en France. Il a été fait jadis, et de main de maître, par le plus consciencieux et le plus compétent des juges [1]. Nous n'insistons donc point. Mais nous devons au moins donner le sommaire du livre de Lehrs. Ce sont des dissertations formant chacune un ensemble, et divisées chacune en plusieurs chapitres. Il y en a cinq, qui se suivent dans un ordre tout à fait plausible : d'abord les sources où l'on peut puiser la doctrine d'Aristarque; puis l'application de cette doctrine à l'interprétation des termes de la langue d'Homère; puis une archéologie homérique selon Aristarque; puis une prosodie aristarchienne, c'est-à-dire un traité des accents et des esprits dans Homère; enfin un exposé de la méthode critique d'Aristarque diorthunte.

La deuxième édition du *de Aristarchi studiis Homericis* (1865) est augmentée d'un opuscule allemand de cent pages, intitulé *Epimetra*. Cet opuscule ne ment point à son titre. C'est en effet un complément aux choses traitées dans le livre, et, selon

1. Voyez Émile Egger, ARISTARQUE, dans les *Mémoires de Littérature ancienne*. C'est un travail fait à propos du livre de Karl Lehrs, et publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février 1846. Voyez plus haut, page XL.

la force même du mot *epimetra*, des surcroîts de renseignements et de doctrine. Lehrs a résumé ou transcrit, dans les *Epimetra*, les articles qu'il avait consacrés, de temps en temps, ou à défendre ses thèses aristarchiennes contre Bekker et d'autres, ou à développer quelque point spécial simplement indiqué d'abord. Le morceau le plus important est une étude approfondie sur l'interpolation dans Homère (chap. IV). Une autre étude (chap. III), sur le début de l'*Odyssée*, n'est pas d'un intérêt beaucoup moins considérable. Les discussions spéciales sur certains faits de grammaire, de lexicographie, de versification, etc., qui remplissent trois des cinq chapitres de l'opuscule, sont elles-mêmes d'une lecture fort utile pour les philologues : ainsi, chap. I[er], la réfutation des erreurs de Bekker sur ὧδε ou sur tel autre terme de la diction homérique.

On peut considérer aussi les *Questions épiques* de Lehrs, du moins en partie, comme un appendice au livre sur Aristarque [1]. Deux des cinq dissertations dont se compose cet ouvrage, et les deux plus longues, se rapportent à Homère. Il s'agit, dans l'une, des travaux attribués à Apion sur l'*Iliade* et l'*Odyssée;* l'autre est une série de chapitres relatifs à la doctrine prosodique des Alexandrins, c'est-à-dire à la façon dont les Alexandrins résolvaient les principales difficultés de l'accentuation dans le texte d'Homère. Tout ce que développent ces deux dissertations était déjà sommairement connu des lecteurs du *de Aristarchi studiis*. Les trois dissertations qui forment la seconde moitié des *Questions épiques* n'ont rien de commun avec l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Il s'y agit des *OEuvres et Jours* d'Hésiode, du texte de Nonnus, de la discordance des deux poëmes intitulés *Halieutiques* et *Cynégétiques*.

Dugas-Montbel est encore célèbre chez nous, comme éditeur, traducteur et commentateur d'Homère. Nous n'avons ni à justifier ni à contester ses titres à la renommée; nous remarquons seulement qu'il est venu trop tôt pour profiter des découvertes

1. QUÆSTIONES EPICÆ. *Scripsit K. Lehrs, Dr., Gymn. Frider. Præc., Acad. Albert. Prof. extr.* Kœnigsberg, 1837, in-8.

de Lehrs. Ses premiers volumes avaient été publiés en 1828; son dernier volume paraissait en 1833, au moment même où Lehrs a donné son livre. Dugas-Montbel ne s'est jamais douté qu'on pût savoir, sur Homère, autre chose que ce qu'avaient su Wolf et Heyne. Il a du moins fait un consciencieux usage des ressources dont il disposait; et son commentaire est aussi bon, peu s'en faut, que pouvait l'être un ouvrage de seconde main, fait par un homme de goût et d'esprit. Mais nous aurions pu, sans aucun scrupule, passer Dugas-Montbel sous silence, comme nous passons sous silence Boissonade et tant d'autres éditeurs. Il ne compte pas dans le perfectionnement des études homériques.

Spitzner n'y compte guère non plus, n'ayant fait, la plupart du temps, qu'abréger Heyne[1]. L'abrégé de Spitzner est très-bien fait : tout ce qu'il y avait de meilleur dans Heyne, et qu'il fallait chercher en maniant tantôt un volume, tantôt deux, tantôt trois volumes, on l'a immédiatement sous l'œil, au bas du texte, et réduit à l'usage courant avec une habileté incontestable. Spitzner, comme Bothe, ajoute de temps en temps ses observations personnelles. Comme Bothe aussi, il en a quelques-unes qui ne sont pas sans mérite. On cite quelquefois son autorité; mais il faut prendre garde, en le citant, de faire tort a Heyne. C'est Heyne bien souvent qu'on devrait saluer, là où l'on salue Spitzner. Il faut aussi y regarder de près avant d'accepter pour bonnes les choses que Spitzner n'a point prises au magasin banal. Sa critique, comme celle de Bothe, et pour la même raison que celle de Bothe, est quelquefois en défaut. Aussi ne s'est-il point préservé de ces notes ou inutiles, ou intempestives, ou fausses, qui sont à chaque instant l'inévitable fruit du mépris de la tradition.

Les deux derniers tomes de Spitzner sont postérieurs au *de Aristarchi studiis :* le troisième est de 1834, le quatrième de 1836. Il est question, dans le quatrième, de Lehrs et de son

1. HOMERI ILIAS. *Recensuit et brevi annotatione instruxit Francisc. Spitzner Saxo.* Gotha et Erfurth, 1832-1836, un volume en quatre sections ou quatre tomes. Cette édition fait partie de la *Bibliotheca Græca* de Jacobs et Rost.

livre. Mais n'allez pas croire que Spitzner ait eu un seul instant l'idée de mettre à profit, pour son dernier tome du moins, les ressources nouvelles. Son siége était fait. Il ne vit dans Aristarque et dans Lehrs que des fâcheux. Partout où il eût dû se dire : « Je m'étais trompé, » il se dit : « J'avais bien raison! » Il le croyait naïvement. Il était si plein de sa propre grammaire, qu'il n'y avait aucun accès chez lui à celle que Lehrs venait de faire revivre. Il eut pour l'interprète d'Aristarque des paroles désobligeantes. Lehrs fut d'abord très-affecté de ce déni de justice; mais il en prit à la fin son parti : « Bah! s'écria-t-il, mon livre et moi nous ne nous en porterons pas plus mal. Ce brave homme n'avait pas tous ses moyens, quand il s'est avisé de vouloir faire connaissance avec nous. Il avait du chagrin; son esprit n'y était pas; il comprendra un autre jour. En attendant, il ne sait ce qu'il dit[1]. »

Jusqu'en 1840, le nom de Lehrs, fort contesté en Allemagne, n'avait en France aucune notoriété. La première mention de son ouvrage sur Aristarque se trouve dans l'article HOMÈRE de l'*Encyclopédie des gens du monde*. M. Guigniaut a imprimé cet article en 1840. On aurait en vain cherché alors, dans les bibliothèques publiques, un exemplaire du *de Aristarchi studiis*. La mention du livre par M. Guigniaut n'est qu'une indication extrêmement sommaire. C'est en 1846 seulement que nous avons enfin connu avec détail, grâce à M. Egger, l'admirable monument élevé par Lehrs à la gloire d'Aristarque. Il ne faut donc pas s'étonner si l'*Iliade* de M. Louis Quicherat, qui est de 1836, ne porte aucune trace de ces études par lesquelles Lehrs avait espéré renouveler la critique du texte d'Homère. On serait charmé que l'excellent éditeur de tant d'auteurs classiques se fût mis dans la tradition aristarchienne. Nous aurions depuis trente-deux ans cette *Iliade* que voyait Lehrs, et que per-

1. « Primum illa legens acerbius cum « eo hoc loco agere volueram.... Remitto « nunc aliquid de jure meo docto viro, « quem honestum esse audio, tristem esse « video.... Et timendum mihi illinc non « magis esse sentio quam Aristarcho meo : « quorum neutrum intellexit. » K. Lehrs, préface des *Questions épiques*, à la fin.

sonne encore ne nous a complétement donnée. Le texte de M. Quicherat est le texte de Wolf, mais tempéré çà et là de Heyne, c'est-à-dire de vulgate. Les notes sont généralement des emprunts faits au commentaire de Heyne; mais M. Quicherat ne jure point aveuglément sur la parole du maître : il a son franc-arbitre, et rectifie Heyne au besoin. Leçons et interprétations, un goût exquis a partout présidé au choix. La clarté est parfaite; la correction ne laisse rien à désirer [1].

L'Allemagne elle-même, au temps où travaillait M. Quicherat, n'avait point encore déserté les errements accoutumés. Nous en avons la preuve dans l'Homère-Didot. Cette édition célèbre est de 1837, et elle a été faite, dit-on, par des philologues d'outre-Rhin. C'est Wolf purement et simplement, d'un bout à l'autre. Les différences ne sont que des fautes typographiques. La *Préface* dit même qu'il n'y a pas autre chose à faire en 1837, pour un éditeur d'Homère, que de reproduire le texte de Wolf [2]. C'était une complète erreur. Guillaume Dindorf, l'inspirateur, sinon l'auteur, de la *Préface*, en est franchement convenu depuis. Mais cette erreur était partagée, hors de Kœnigsberg, à peu près par tout le monde. Lehrs n'avait encore d'adhérents déclarés qu'autour de lui. Ses disciples n'avaient jusque là rien écrit; son école ne faisait que de naître.

Dübner a publié son *Iliade* en 1848 [3]. On ne s'explique pas très-facilement pourquoi Dübner s'est borné en général, dans son commentaire, à copier Bothe, c'est-à-dire à répéter un écho de Heyne. Il procède avec l'*Iliade* comme s'il n'avait jamais ouvert sérieusement le *de Aristarchi studiis*. Et pourtant il avait en main ce livre; et pourtant Lehrs était déjà classé, dans l'estime du monde savant, au premier rang des critiques. La France elle-même n'ignorait plus que le *de Aristarchi studiis* est un

1. ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. HOMERI ILIAS *juxta Wolfianam et Heynianam editiones. Latinas notas ex Heynii commentario plerumque desumptas addidit L. Quicherat.* Paris, Hachette, in-12.

2. « Homeri, ut nunc res sunt, Wolfiana « dari debebat recensio, quam ex Gulielmi « Dindorfii editione accurate expressi- « mus. » Cette préface est anonyme.

3. ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ. L'ILIADE D'HOMÈRE, *texte revu avec sommaires et notes en français.* Paris, Lecoffre, in-12.

des chefs-d'œuvre du patient et sagace génie de l'Allemagne. Dübner cite Lehrs deux ou trois fois, mais comme par manière d'acquit. Il n'a pas plus fait usage de Lehrs, lui qui est censé le connaître, que M. Quicherat, qui ne l'a point connu. Dübner passe pour avoir été le correcteur de l'Homère-Didot. On pourrait dire qu'il n'a pas voulu se renier lui-même, ni brûler après onze ans ce qu'il avait jadis adoré. Guillaume Dindorf n'avait pas encore donné l'exemple de la palinodie. Ce n'est qu'en 1855, sept ans après l'*Iliade* de Dübner, que Guillaume Dindorf a définitivement rompu avec Wolf, et confessé les droits d'Aristarque.

Il y a, dans le travail de Dübner, des négligences inimaginables. Voyez, par exemple, sa note XIII, 745-746, sur τὸ χθιζὸν.... χρεῖος. Il a pris, comme on dit, le blanc pour le noir, le jour pour la nuit. Mais nous devons aussi rendre cette justice à Dübner, comme à Bothe son maître, comme à Spitzner l'émule de Bothe, qu'il a souvent de bonnes choses qui ne doivent rien à personne, qui sont de lui, et qu'on est heureux de citer avec éloge. Dübner, quoique tout Bothe, ou peu s'en faut, au bas des pages, est tout Wolf dans le haut, sauf un petit nombre de vers où il s'est permis d'avoir sa pensée propre, et même quelquefois d'inventer des leçons. Mais ces passages sont fort rares.

La vraie édition de Dindorf est celle de 1855, celle qui porte le titre de *quatrième édition*[1]. Les trois premières n'étaient, du propre aveu de Dindorf, que des travaux où il n'avait presque rien mis du sien, même la troisième, où déjà pourtant il commençait à s'émanciper. La quatrième, au contraire, est un travail très-sérieux de *recognition*, comme on dit en Allemagne, sinon, comme semblerait l'indiquer le titre, une véritable et complète *récension*. Le fonds solide de Wolf est resté; mais la plupart des

1. HOMERI CARMINA *ad optimorum librorum fidem expressa, curante Guilielmo Dindorfio. Prœmittitur Maximiliani Sengebusch Homerica dissertatio duplex. Editio quarta emendatior.* Leipzig, 2 volumes in-8°. La première édition avait été publiée trente ans auparavant, en 1825. C'était une simple reproduction de Wolf,

leçons contestables ont disparu, et Aristarque a enfin compté pour quelque chose dans la pensée d'un éditeur d'Homère.

Dindorf, dans sa *Préface*, fait amende honorable à Aristarque, et se déclare, cette fois, résolûment et franchement aristarchien. Il demande presque pardon d'avoir si longtemps respecté les erreurs de Wolf; il voudrait même faire croire qu'il les avait condamnées dès l'origine, mais que les préjugés du public ne lui avaient point permis alors de donner satisfaction à ses scrupules[1]. Lehrs était venu le confirmer dans la conviction que la récension de Wolf laissait beaucoup à désirer; mais ce n'est qu'au bout de longues années qu'il a cru pouvoir impunément imprimer un Homère plus conforme à la diorthose d'Aristarque, aussi conforme même que possible à cette diorthose[2].

Il fait pourtant ses réserves, et n'admet pas indistinctement toutes les leçons attribuées à Aristarque. L'origine de quelques-unes ne lui a pas semblé authentique; d'autres, parmi celles qui sont pourtant d'Aristarque, lui ont semblé médiocres, ou même mauvaises. Mais il reconnaît que ses antipathies n'engagent personne, et que notre goût a bien le droit de n'être pas le sien[3]. Il maintient surtout qu'on ne doit pas toujours s'astreindre à l'orthographe préférée par Aristarque, et qu'il n'y a aucune raison, quand on trouve le jugement d'Aristarque en défaut, pour ne pas dire qu'Aristarque se trompe. Rien de plus sage que ces principes. Personne ne blâmera donc jamais Dindorf de n'avoir point mis entre crochets tel vers frappé d'athétèse par Aristarque, ou d'avoir conservé tel passage de la vulgate qui n'était point ou qui n'était plus dans le texte de la diorthose, ou de n'avoir point aveuglément obtempéré à toutes les sommations d'effacer l'augment, qui pullulent dans les *Scholies* A. C'est d'ailleurs rendre service à Aristarque, que de contrôler avec la dernière sévérité les té-

1. *Préface*, au commencement : « ...Wolfii potissimum recensionem secutus, non « quod omni ex parte probanda videretur, « sed quod ea ejus erat tum temporis in « scholis et in Academiis auctoritas, ut ne « consultum quidem videretur multa novari « in editione iisdem destinata usibus. »

2. *Ibid.* « Ita factum est ut.... quarta « hæc editio.... propius.... accederet ad « recensionem Aristarchi.... »

3. *Préface*, p. VI : « Ceterum non nego « inter lectiones Aristarchi ab me rejectas « plures esse de quibus alii aliter sentire « possint. »

moins qui allèguent son nom. Nous le taxerions d'absurdités manifestes, si nous nous en rapportions toujours à ce qu'on lit dans un recueil plein de fautes. Aristarque n'en peut mais, ni de l'incurie des grammairiens qui se sont transmis ses leçons, ni de l'ignorance des copistes qui les ont altérées, qui souvent ont pris un mot pour un autre, même un nom propre pour un autre nom propre[1].

La conversion de Guillaume Dindorf à la doctrine aristarchienne est le plus beau triomphe que Lehrs pût espérer; et cette conversion ne fait pas moins d'honneur à Dindorf qu'à Lehrs lui-même. Il ne faut pas une médiocre force d'âme pour confesser, au bout de trente ans, qu'on a changé d'opinion, et qu'on en a changé sous l'influence d'autrui. Dindorf reconnaît que c'est Lehrs qui lui a fait comprendre les perfections d'Aristarque[2]. Pardonnons-lui le petit retour d'amour propre par quoi il s'en impose à lui-même sur ses prédispositions aristarchiennes. Pardonnons-lui de n'avoir pas toujours été aussi aristarchien qu'il aurait pu et qu'il aurait dû l'être. Pardonnons-lui enfin d'avoir médit d'Aristarque, et de l'avoir représenté comme capable de lourdes erreurs critiques[3] : c'est une satisfaction qu'il donne en passant, comme avait fait jadis Wolf, à la vanité des modernes. Dindorf a l'air de dire qu'un moderne, à la place d'Aristarque, eût mieux choisi entre les leçons diverses, eût constitué une diction homérique plus sûre. Si cela était vrai, il faudrait faire comme Wolf et comme tant d'autres; mais la pratique habituelle de Dindorf prouve que cela est faux. On peut même dire que Dindorf s'est fait grand tort, dans quelques-uns des cas où il a rejeté les leçons d'Aristarque. Ainsi, au vers II,

1. Dindorf, *Préface*, p. VI : « .... ne injuria fiat Aristarcho, meminisse oportet « grammaticos, quibus Aristarchi lectionum « notitiam debemus, parum accuratos fuisse, « auctumque malum ab librariis esse.... »

2. *Préface*, p. V : « .... Aristarchus non « solum ingenio, doctrina artisque criticæ « facultate, sed etiam subtili sermonis Homerici cognitione, grammaticos ceteros « omnes longe superavit; quod Carolus « Lehrsius in libro *de Aristarchi studiis* « *Homericis* præclare ostendit.... »

3. *Préface*, p. VI : « .... in ea quæ tum « erat horum studiorum conditione, fieri « non poterat quin multa vel ab aliis ac- « cepta probaret, vel ipse proponeret, quæ « hodie, arte critica perfectioribus quam qui- « bus Græci veteres utebantur legibus ad- « stricta, improbanda sunt. » Voyez les *Prolégomènes* de Wolf, XLVI, p. CCXXXI, 139.

144, il lit, avec Zénodote, φὴ κύματα, et regarde par conséquent comme authentique le vers XIV, 500. Ainsi il admet, I, 193, et dans les passages analogues, le mot inventé par Thiersch : εἷος. Dans beaucoup d'endroits il conserve la vulgate, quand la leçon d'Aristarque est plus claire, plus juste, plus poétique, et même quelquefois reconnue comme telle par d'éminents philologues.

La tradition homérique dont nous relevons s'arrête à Guillaume Dindorf. Nous passons sous silence les éditions qui dérivent de son travail, comme nous avons passé sous silence celles qui se rattachent à l'orthodoxie vulgaire. Disons pourtant un mot de Fæsi. C'est un excellent livre de classe. Le texte ne reproduit pas servilement toutes les leçons préférées par Dindorf. Nous y trouvons φή, II, 144; mais nous n'y trouvons εἷος, ni I, 193 ni ailleurs. Le commentaire, comme celui de Dœderlein et d'autres, est tout explicatif. Il n'y a pas une seule note critique; il n'y en a pas même l'ombre[1]. Nous l'avons vivement regretté; car nous y aurions trouvé des directions excellentes. La netteté avec laquelle Fæsi interprète, est un garant de la précision lumineuse qu'il eût portée dans la discussion du texte, de l'art avec lequel il eût résolu les grandes difficultés.

Nous aurions voulu pouvoir nous dispenser d'exprimer une opinion sur la révolution homérique tentée il y a dix ans par Emmanuel Bekker. Mais on trouverait plus qu'étrange un tel parti pris. L'Homère de Bekker a déjà créé une tradition. Il y a donc pour nous absolue nécessité de parler. Nous dirons même notre pensée tout entière.

Bekker avait donné, dès 1843, une édition d'Homère fort différente du texte de Wolf; mais ce n'est qu'en 1858 qu'il a dit son dernier mot[2].

Bekker déclare franchement, dans sa *Préface*, qu'Aristarque ne le satisfait point, et que son ambition est de constituer un

1. HOMERS ILIADE, *erklært von J. V. Fæsi;* 2 volumes in-8°, Berlin, 1864, quatrième édition. Collection grecque et latine de Haupt et Sauppe.

2. CARMINA HOMERICA *Immanuel Bekker emendabat et annotabat.* Bonn, 1858, 2 volumes in-8°. L'annotation n'est qu'un choix de variantes.

texte et plus ancien et plus correct que celui d'Aristarque. Il se flatte de pouvoir constituer ce texte au moyen de l'analogie. Cinquante ans de travaux sur toute sorte d'auteurs l'ont mis en possession de ressources critiques suffisantes et pour induire avec certitude, et pour prononcer en toute sécurité. Ainsi il sait, et de science certaine, quels sont les vers qui font légitimement partie du texte, quels sont ceux qui n'y détiennent qu'une place usurpée. Il sait que le digamma est indispensable dans la diction d'Homère, et il sait en quels endroits la présence du digamma est indispensable. Il sait quelle est, dans chaque passage, la forme vraie du vers, et s'il faut ici un spondée, là un dactyle. Il sait qu'on doit faire la diérèse dans les noms patronymiques, et dire, par exemple, Ἀτρεΐδης, Πηληΐδης. Il sait quelle est la plus exacte orthographe, la meilleure accentuation, la ponctuation la plus régulière. Il a appliqué sa science à l'*Iliade* et à l'*Odyssée :* l'Homère qu'il donne est donc le vrai, le bon, le parfait, l'unique[1].

Bekker ne dit point quelle est l'époque préaristarchienne du texte d'Homère de laquelle son livre représente l'image. Le digamma nous reporte au huitième siècle pour le moins. L'orthographe nous ramène en deçà de l'archonte Euclide. Supposons, en dépit du digamma, que nous ayons ici l'Homère de Platon, de Démosthène, d'Aristote; supposons même que nous ayons une transcription fidèle, dans un alphabet perfectionné, de l'Homère de Pisistrate. Encore fallait-il laisser les coronis et les titres. Que gagnons-nous à voir commencer l'*Iliade*, sans que rien nous dise que c'est l'*Iliade*? ΙΛΙΑΣ au faux titre devait amener ΙΛΙΑΣ avant le premier vers. Quant au digamma, on ne voit pas plus chez Bekker, que chez Heyne ou chez Payne Knight, pourquoi il est ici, pourquoi il n'est pas là. Le mot ΙΛΙΑΣ lui-même est une inconséquence. Si la ville est Ϝίλιος, le poëme est Ϝιλιάς, sinon, comme l'écrivait Payne Knight, ϜΙΛϜΙΑΣ.

1. Il faut lire la *Préface* en entier. Nous transcrivons du moins la phrase la plus caractéristique : « Nunc, post lustra decem, « multaque facultatis meæ, si qua est, cri- « ticæ multis in scriptoribus experimenta, « eadem illa analogia tanquam duce spec- « tata et probata etiam confidentius fretus, « a recepta vulgo lectione longius quam « ullus ante me editor discedo. » En 1858, Bekker avait soixante et treize ans.

On dira peut-être que le mot Ἰλιάς est moderne, eu égard à l'antiquité du poëme, et que nous devons l'écrire comme le prononçaient les Ioniens. Mais cette raison n'est pas sans réplique[1].

Le système d'athétèse mis en pratique par Bekker repose sur un principe fort simple : *Cela ne me plaît pas*. Il suffit, pour s'en convaincre, de prendre au hasard une des pages aux bas desquelles l'éditeur a rejeté de son chef quelque vers ou quelque passage non suspectés jusqu'à lui. On devinera quelquefois un motif de répugnance ; mais, d'ordinaire, on se creusera en vain la tête pour deviner. Il y a des athétèses qui ne sont point intolérables, encore qu'un peu surprenantes ; mais il y en a d'autres que rien au monde ne saurait nous faire accepter. Ainsi Bekker met au bas de la page les vers de l'*Iliade* XI, 558-574, c'est-à-dire toute la comparaison d'Ajax avec un âne, et tout le récit de la retraite du héros. En vertu de quelle raison ? Il n'y a rien, dans Homère, qui soit plus beau, plus vigoureusement dit, plus épique, plus homérique. Quand Zénodote proscrivait la comparaison d'Ajax et du lion, qui précède celle d'Ajax et de l'âne, il alléguait du moins un motif littéraire. Deux comparaisons de suite, c'était, selon lui, trop de comparaisons. Mais il était Grec, partant homme d'esprit : il gardait la plus caractéristique ; il ôtait, ou plutôt il proposait d'ôter, celle qu'on peut retrancher sans emporter avec elle l'admirable tableau de la retraite. Aristarque veut que les deux comparaisons subsistent, puisque Ajax est tout à la fois la vaillance et l'obstination mêmes : « Le lion pour la vaillance, dit Aristarque ; l'âne pour l'obstination. » Mais Aristarque n'est rien pour Bekker.

Il est plus facile de se rendre compte du choix des leçons ou des corrections. C'est la forme du vers qui préoccupe particulièrement Bekker. Faire disparaître les défectuosités métriques

1. Le mot Ἰλιάς, sous-entendu ἀοιδή, signifie *Chant d'Ilion*. Ce titre vague a dû être porté par plusieurs épopées. Tous les récits des batailles du siége étaient des *Iliades*. Mais l'*Iliade* d'Homère est le chant d'Ilion par excellence. Elle a dû être connue dès l'origine sous le nom qu'elle a conservé. Elle se nommait certainement *Iliade* au siècle de Solon, quand les rhapsodes homeriques sont venus pour la première fois la chanter d'un bout à l'autre durant les fêtes des Panathénées.

et multiplier les dactyles, voilà les deux règles que Bekker pratique le plus volontiers. Le digamma lui sert à corriger les hiatus; la diérèse des noms patronymiques diminue le nombre des spondées; d'autres diérèses, ou des permutations de mots, achèvent le perfectionnement de la versification homérique, et, selon Bekker, le perfectionnement du style et de la diction[1]. Au reste, c'est la même méthode autocratique que pour les athétèses : *Hoc volo, sic jubeo.*

Nous n'avons point à juger cette méthode. Nous ferons pourtant remarquer que la vraisemblance fait ici absolument défaut. L'Homère des Alexandrins est plein de licences métriques de toute sorte; mais l'Homère de Pisistrate devait en regorger davantage encore. Prêter la perfection des poëtes de cabinet à un aède improvisateur, c'est aller à rebours de la nature.

Bekker n'est pas le premier qui ait pratiqué la théorie du perfectionnement des vers. Dès le temps de Wolf, il y avait des philologues qui professaient pour la diérèse une prédilection égale au moins à celle de Bekker. Wolf, dans la préface de 1804, raille agréablement cette manie, et parodie même les vers soi-disant perfectionnés[2]. S'il avait connu l'Homère de Bekker, il se serait étonné sans doute d'une si vive passion pour le concours des voyelles, chez un homme qui a les hiatus en horreur. Payne Knight du moins était conséquent avec lui-même : il écrivait ατρεϝιδης, et non Ἀτρεΐδης.

Bekker n'a pas mis de commentaires à son *Iliade* ni à son *Odyssée*. Ce qu'il appelle *Annotatio* n'est qu'un recueil des principales variantes du texte. Il a beaucoup écrit sur Homère, mais au hasard, selon son humeur du moment, à propos des opinions de tel ou tel, contre Lehrs ou d'autres. On chercherait

1. *Préface*, p. IV : « Versum inprimis « attendi studiose, quem plurimum valuisse « ad fingendam variandamque et locupletandam linguam antiquam omnes consentiunt. Eo magistro diphthongos patronymicorum dissolvi, cæsuram augmento « syllabico anteposui, etc. »

2. « Nuper demum, nescio ex quibus « fontibus, hæc blandimenta aurium accepimus, Ἴλιον εἰς εὔπωλον, ἐϋτείχεον, ἐϋ-« ναιόμενον, Ἐϋφήτης, et propemodum « versus hoc specimine : Ἀτρεΐδης εὐρυ-« κρείων καὶ ἐΰς Εὔφορβος. » Voyez, dans notre *Appendice* V, la réfutation de la théorie du perfectionnement des vers. Nous donnons tout le passage.

en vain, dans ces articles, les éléments d'une interprétation un peu suivie. Le travail exégétique, de son propre aveu, lui répugnait absolument[1]. Ainsi nous sommes réduits, en lisant Bekker, ou à deviner les motifs des changements qu'il fait subir à la vulgate, ou à recevoir les changements sur sa parole. Nous pouvons confronter Wolf avec son type, l'Homère de Longin et de Porphyre : ce type existe ; du moins nous en avons les éléments principaux. Nous pouvons également vérifier si l'Homère de Dindorf est une image fidèle de l'Homère d'Aristarque. Le type de Bekker est une pure conception de l'esprit. Dire, en lisant Bekker : « Voilà la vraie *Iliade !* voilà la vraie *Odyssée !* » c'est adhérer d'instinct, c'est faire un acte de foi.

Le nom de Bekker est illustre, et illustre depuis plus d'un demi-siècle. Aussi les croyants n'ont-ils pas manqué : il en y a partout, même en France. Notre dernier traducteur d'Homère semble être un bekkérien. Il dit *Atréide.* Bekker n'a donc pas à se plaindre de ses contemporains. Il est douteux pourtant que sa religion triomphe jamais. Quiconque aura étudié tant soit peu l'histoire du texte homérique, fera ses réserves, et protestera, au nom des faits, contre la réalité du fantôme créé par Bekker.

En attendant, ce fantôme fait son chemin. Voyez avec quelle confiance Paley, le dernier éditeur de l'*Iliade*[2], accepte Bekker comme la loi et les prophètes. Il n'y a pas un mot, dans son commentaire, qui témoigne jamais du moindre doute sur l'authenticité des leçons préférées par Bekker. Ἀτρεΐδης est pour la première fois au vers I, 7 ; et ce vers n'a pas même de note, tellement Paley est convaincu qu'Homère disait Ἀτρεΐδης. Au vers I, 11, Paley laisse intrépidement ἠτίμασεν, qui n'est qu'une

1. *Préface*, p. v : « .... defugiebam « insolitum mihi et molestum præfandi « commentandique negotium.... » La collection de ses articles, intitulée *Feuilles homériques* (*Homerische Blætter*), est, selon le sous-titre, une annexe à son édition : *Beilage zu dessen Carmina Homerica.* Mais cette annexe n'a souvent qu'un rapport très-lointain avec les questions que suscitent les changements opérés par l'éditeur dans le texte d'Homère. Les *Homerische Blætter* ont été publiées cinq ans après la récension de l'*Iliade* et de l'*Odyssée :* Bonn, 1863, in-8°.

2. The Iliad of Homer, *with english notes by F. A. Paley, m. a., editor of Hesiod, Æschylus*, etc. Vol. I, 1866, in-8°, Londres.

faute de copiste ou une correction de métricien byzantin, uniquement parce que Bekker a trouvé bon d'avoir deux dactyles dans le vers. Ici, Paley a une note; et ce qu'il y cite aurait dû lui faire rejeter ἠτίμασεν. Il n'en maintient pas moins ἠτίμασεν, à cause de son dactyle[1]. Il est fidèle jusqu'à l'absurde; et ce qu'il dit, au commencement de sa préface, que son texte reproduit Bekker, est exact de tout point[2]. S'il omet le digamma, il le sous-entend. Aussi a-t-il conservé partout les hiatus, et s'est-il privé des γ', des δ', des τ', des ν éphelcystiques et autres chevilles, qui avaient servi aux Byzantins pour *perfectionner* la versification d'Homère[3]. Quant aux athétèses de Bekker, il les fait siennes, totalement siennes. La seule différence entre les deux éditeurs, c'est que Paley n'ôte pas les vers du texte, et qu'il se contente de crochets. Les condamnations les plus sujettes à réforme sont enregistrées comme sentences sans appel. Les vers XI, 558-574 sont naturellement entre crochets. Il y a, dans le commentaire, une page au moins de notes afférentes à ce passage; mais il n'y a pas une note, pas une ligne, pas un mot, pas un seul mot, qui se rapporte à l'athétèse. Paley manifeste quelquefois des doutes sur l'authenticité de tel ou tel des vers qui sont dans le texte de Bekker : sur la justice de la sentence portée contre les vers du bas des pages, il ne doute jamais. Les athétèses qu'il ferait volontiers pour son compte, il ne les fait même pas, et il ne laisse visibles que celles de Bekker[4].

On comprend cette abdication de la critique chez un disciple convaincu de l'absolue infaillibilité de son maître. Mais ce qui n'est pas très-facile à comprendre, c'est que Paley ait cru que Bekker prononce ordinairement ses athétèses en conformité avec les jugements d'Aristarque ou des autres Alexandrins

1. « The *spondaic* rhythm of the verse « is rather inusual. »

2. « The text which I have adopted in « this edition is that of Immanuel Bekker « (Bonn, 1858). »

3. *Préface*, p. v : « The student will « understand that I have.... omitted the digamma,... and left the hiatus, which in « the ordinary texts has been too often « filled up,... with a ν ἐφελκυστικόν,... or « somes uch worse than useless make-shift. »

4. *Préface*, p. VI : « Many other verses « appear to me.... to have been interpolated,... but I have in all cases been « content with merely expressing an opinion or a suggestion on that point. »

(*Mostly on the express authority of the Venetian Scholia*). C'est le contraire qui est l'exacte vérité. On vient de le voir pour les vers XI, 558-574; on peut s'en assurer plus manifestement encore, en confrontant un chant quelconque de l'*Iliade* de Bekker avec le même chant dans l'*Iliade* de Villoison. Il y a au premier chant, par exemple, plus de quarante obels chez Villoison : or, il n'y a que dix vers au bas des pages de Bekker; et c'est à peine si un ou deux de ces dix vers sont du nombre de ceux qu'Aristarque avait obélisés. Ailleurs la proportion des athétèses respectives est inverse, par conséquent le désaccord plus flagrant que jamais. C'est presque une merveille qu'Aristarque et Bekker se rencontrent.

Paley s'est donc lourdement trompé. Mais on ne s'étonne point de cette erreur quand on parcourt son commentaire, ou seulement quand on lit ce qu'il dit lui-même des matériaux qu'il a mis en œuvre pour l'écrire. Ce commentaire a été fait avec des ouvrages de deuxième et de troisième main : Spitzner, Dœderlein, Trollope et Arnold [1]. Arnold est une copie de Dübner, qui est une réduction de Bothe, qui est un *Variorum*. Trollope dérive de Heyne. Dœderlein est un petit *ad usum scholarum* sur un texte wolfien, et, en sa qualité de livre de classe, pur de toute discussion critique. Spitzner est un abrégé de Heyne. Paley, qui ne connaît Wolf, Heyne et Bothe que par leurs copistes, ignore absolument Villoison, Lehrs et Guillaume Dindorf. C'est dire qu'Aristarque n'existe pour lui ni comme diorthunte, ni comme exégète. Il connaît les *Scholies de Venise*, et il les cite même assez souvent. Il entend par là surtout les *Scholies* A, qui sont en effet par excellence les *Scholies de Venise;* mais il ne connaît A, de son propre aveu, que par la compilation de Bekker. N'ayant jamais vu les signes critiques, n'ayant pas lu la note finale παράκειται [2]..., ou n'y ayant rien compris, il n'a pu avoir aucune idée ni de ce qu'est vraiment A, ni de la valeur

1. *Préface*, p. VI : « The editions which « I have consulted throughout are, Spitz- « ner's, Dœderlein's, Mr Trollope's, and « the small one adapted for the use of « schools by the late Mr Arnold. »

2. Voyez p. LXXXIV.

propre de chacune des choses enregistrées sous cette appellation banale. Il croit naïvement, par exemple, que c'est un grammairien quelconque qui a signalé, III, 23, le sens homérique de σῶμα. Il adopte la traduction *cadavre*, et il a bien raison; il l'adopte contre l'autorité de lord Derby, ce qui est plus méritoire encore [1]. Mais il ne se doute point que celui qu'il appelle *scholiastes* est Aristarque en personne; et l'on ne peut guère s'empêcher de sourire, en songeant qu'il eût pris le *scholiastes* pour un sot, si Dœderlein n'avait pas appuyé l'explication. La note de Paley commence ainsi : « Dœderlein renders this, *necato potitus.* » Il y a, chez Paley, des centaines de naïvetés philologiques de ce genre. Un coup d'œil sur son *Index* des mots difficiles prouve même qu'il a passé d'ordinaire à côté des difficultés les plus graves, sans seulement les apercevoir. Comparez la liste de Lehrs à celle de Paley : ce sont deux mondes qui n'ont presque rien de commun. Lehrs dirait, sans hésiter, que Paley est totalement étranger *à la grammaire alexandrine.*

L'*Iliade* de Paley a été annoncée avec fracas comme une merveille, non-seulement en Angleterre, mais en France même. Elle doit avoir un charme particulier pour les Anglais. Si Paley n'a aucune inquiétude sur des problèmes homériques qui ont jadis tourmenté Aristarque, il connaît à fond son Newman, son Wright, son lord Derby, son Gladstone, son Donaldson. Le *New Cratylus* de Donaldson est son évangile étymologique, les *Studies on Homer* de Gladstone son évangile littéraire, et la comparaison des trois traducteurs de l'*Iliade*, Newmann, Wright et lord Derby, sa perpétuelle préoccupation. On se demande quelle utilité ou quel intérêt peut trouver, dans ce travail tout britannique, un lecteur d'Homère né en deçà de la Manche.

1. « Lord Derby wrongly renders σώματι, *some mighty beast of chase.* »

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Raison de ce chapitre. — La vulgate primitive. — L'*Iliade* des Alexandrins. — La vulgate moderne. — Découverte du manuscrit de Venise. — Édition de Wolf. — Édition de Heyne. — *Desideratum.* — La quatrième édition de Dindorf. — Travaux indispensables. — Plan du commentaire. — Nécessité de notes très nombreuses. — Les huit *Appendices.*

Nous serions en droit de supposer que le lecteur se rappelle les phases principales de l'histoire du texte de l'*Iliade*, et qu'il sait par conséquent ce que peuvent être une édition nouvelle, un commentaire nouveau de ce texte. Nous croyons utile pourtant de résumer les faits et les observations qui précèdent, et de caractériser sommairement la façon dont nous avons entendu et pratiqué à notre tour les devoirs d'éditeur et de commentateur.

Il y avait en Grèce, dès la fin du sixième siècle avant notre ère, des exemplaires complets d'Homère. L'*Iliade* que lisaient les contemporains de Périclès ne différait point, dans son ensemble, de l'*Iliade* que nous lisons aujourd'hui. La vulgate primitive, transmise de Pisistrate ou d'Hipparque aux Alexandrins par les *éditions communes*, avait subi çà et là des interpolations et des remaniements; mais ces remaniements et ces interpolations n'ont jamais affecté sérieusement l'ordre général du poëme. Les *éditions des villes* étaient identiques, sauf quelques mots, quelques vers, quelques tirades peut-être, sauf aussi une transcription plus soignée, aux éditions communes. Antimachus et Aristote ne paraissent pas avoir suivi d'autres errements que les diorthuntes des villes. Les variantes d'Aristote, pour être quelquefois assez notables, ne sont toujours que des leçons de détail[1].

1. Voyez le chapitre I, *Premiers travaux des Grecs*, pages I-XXVIII

Aristophane de Byzance et Aristarque ont constitué le texte classique. Ce texte n'est lui-même que la vulgate primitive, mais corrigée d'après les diorthoses anciennes, écrite avec toutes les ressources de l'alphabet perfectionné, accentuée, ponctuée, divisée en vingt-quatre chants[1].

C'est sur des manuscrits fort récents que l'*Iliade* a été d'abord imprimée; et le texte de Henri Estienne, c'est-à-dire notre vulgate, ne représente, en définitive, que la perfection d'un exemplaire byzantin du quatorzième ou du quinzième siècle. Avec Ernesti même, et du propre aveu d'Ernesti, notre vulgate n'est pas exactement conforme au type originel qu'on devinait, à certaines lueurs antiques, parmi les ténèbres de la compilation d'Eustathe, dans les notes du pseudo-Didyme, sous les dires des grammairiens et des lexicographes. Les Byzantins ont perfectionné à leur façon, mille ans durant, le style d'Homère. Un hiatus les choquait : vite, ils intercalaient une cheville. Une phrase leur semblait irrégulière : vite, une correction faisait disparaître l'incongruité. Les formes archaïques étaient remplacées par la diction de tout le monde; des mots accoutumés se substituaient aux ἅπαξ εἰρημένα. Bien souvent, il suffisait qu'une expression présentât quelque difficulté, pour qu'un diorthunte d'occasion lui fît vider la place, en faveur de telle platitude censée équivalente. La critique, au dix-huitième siècle, avait signalé ces misères; mais elle confessait son impuissance à en trouver le remède[2].

La paradose alexandrine nous a été rendue par Villoison. Le texte du manuscrit de Venise et les scholies qui l'accompagnent permettent du moins une restitution à peu près exacte de cette paradose. Le manuscrit n'est que du dixième siècle. C'est dire que son texte ne représente pas avec une absolue exactitude l'*Iliade* des Alexandrins. Les *Scholies de Venise* montrent, de leur côté, que les aristarchiens ne juraient pas toujours sur les

1. Voyez le chapitre II, *Critique alexandrine*, pages XXIX-LIII, surtout les pages XXIV-XL.

2. Voyez le chapitre III, *Textes manuscrits et textes imprimés*, pages LIV-LXXV, surtout vers la fin.

paroles du maître, et que l'enseignement grammatical de l'École d'Alexandrie, après le deuxième siècle, ne s'était pas maintenu avec une fermeté constante sur les errements d'Aristarque. Aussi la paradose alexandrine, au temps de Porphyre, c'est Aristarque revu et corrigé, ce n'est déjà plus Aristarque pur et simple. Le grammairien qui a découpé, à l'usage des étudiants du quatrième siècle, Aristonicus, Didyme, Hérodien et Nicanor, est un aristarchien, et il s'en fait gloire; et pourtant il cite à chaque pas, comme variantes, des leçons d'Aristarque. Mille leçons d'Aristarque, et davantage encore, avaient été évincées des exemplaires communs, avant que l'ignorance byzantine exerçât ses perfectionnements[1].

Wolf se figure que la critique verbale, d'Aristarque à Porphyre, a été sans cesse ajoutant à ses qualités et à ses lumières. Il admet comme légitime et excellent le travail d'épuration fait par les aristarchiens. La vérité vraie, c'est qu'après Hérodien il y a eu décadence, et que la prétendue épuration avait presque partout affaibli, dénaturé, gâté Homère. Mais le système voulait que le texte homérique eût été encore tout flottant avant Zénodote, et qu'il ne se fût coagulé, pour ainsi dire, que par la manipulation successive de tous les philologues de l'École d'Alexandrie. Wolf n'a donc tenu aucun compte des leçons d'Aristarque. Il a restauré, comme il s'en vante, l'Homère des derniers Alexandrins : avec quelle science, avec quel scrupule, avec quelle sagacité, avec quel succès, nul ne l'ignore; mais enfin l'Homère qu'il a restauré, ce n'est que l'Homère de Longin et de Porphyre, ou même celui d'Iamblique et de Libanius[2]. Nous, qui n'avons point de parti pris, nous reconnaissons que l'Homère authentique, c'est l'Homère d'Aristarque. Aussi demandons-nous l'Homère d'Aristarque.

Ce n'est point à Heyne qu'il faut le demander. Heyne est l'héritier et le continuateur d'Ernesti. La vulgate est pour lui chose

1. Voyez le chapitre IV, *Iliade de Villoison*, p. LXXVI-XCII, et, dans le chapitre II, l'histoire de l'école d'Aristarque.

2. Voyez la première partie du chapitre V, *Travaux de Wolf et de Heyne*, pages XCIII-XCVIII.

sacro-sainte, et il ne la corrige que là où il y a nécessité. Il a ses velléités aristarchiennes, mais pour des minuties, jamais pour l'important. Il ne fait presque nul cas des ressources critiques entassées dans le manuscrit de Venise. Il regarde l'Homère des Byzantins comme préférable à l'Homère des Alexandrins, au moins pour notre usage. Le texte accoutumé, c'est le meilleur texte, sauf les vices rédhibitoires. Il y a, selon Heyne, un droit acquis en fait de leçons, même contestables. Heyne ne veut pas qu'on trouble les lecteurs d'Homère dans leurs admirations, ou même dans leurs souvenirs. Restituer l'*Iliade* d'Aristarque serait, à son avis, une entreprise chimérique, et, fût-elle réalisable, une entreprise fâcheuse. Voilà jusqu'où va ce conservateur[1]. Nous n'avons donc rien à faire avec Heyne.

Karl Lehrs avait promis jadis un Homère. C'est comme futur éditeur d'Homère qu'il était signalé par M. Guigniaut, en 1840, aux hellénistes français. En effet, la première édition du livre de Lehrs sur Aristarque portait, au sous-titre : *ad præparandum Homericorum carminum textum Aristarcheum* (pour préparer un texte aristarchien des poëmes d'Homère). Le sous-titre a disparu de l'édition de 1865. Lehrs n'a point donné d'Homère ; il a même renoncé de très-bonne heure au projet qui avait été le principe fondamental de ses travaux. Nous le regrettons, et avec amertume. Si nous avions l'*Iliade* de Lehrs, il est probable que nous n'aurions eu qu'à l'imprimer littéralement.

Nous avions, il est vrai, la quatrième édition de Dindorf. Mais Dindorf est loin de n'avoir laissé rien à faire. Il n'est pas suffisamment aristarchien. Il a des tendresses pour Zénodote. Il respecte trop certaines illusions modernes[2]. Nous avons pris pour base de notre texte le texte de Dindorf ; mais ce ne pouvait être qu'une base. Dindorf ne nous exemptait d'aucun travail. Il nous a fallu confronter Dindorf, d'un bout à l'autre, avec les documents antiques. Nous devions n'admettre que sous

1. Voyez la deuxième partie du chapitre V, *Travaux de Wolf et de Heyne*, pages XCIX-CXI.

2. Voyez, dans le chapitre VI, *Derniers travaux des modernes*, ce qui concerne Guillaume Dindorf ; pages CXXVII-CXXX.

bénéfice d'inventaire les produits de ce que Wolf appelle la divination : inductions, présomptions, conjectures. Nous devions remettre Zénodote à son plan. Nous avions surtout à peser les deux cent cinquante leçons d'Aristarque que Dindorf, dans sa *Préface*, confesse avoir rejetées. Quelques-unes de ces leçons méritaient leur sort : elles ne sont pas sûres, et elles gâteraient le texte. Mais un grand nombre n'ont d'autre tort que d'avoir déplu à Dindorf. Plusieurs sont excellentes. Les autres n'ont pas toujours sur la vulgate une éclatante et incontestable supériorité ; mais aucune n'énerve la diction, et presque toutes, si l'on y regarde bien, la fortifient.

L'orthographe de Dindorf est celle de la tradition wolfienne, sauf certaines dérogations qui ne sont pas toujours des progrès. Là encore nous n'étions pas dispensés du travail de vérification ; mais nous nous contentons des rectifications indispensables : nous entendons par là celles que réclamait la grammaire alexandrine. Nous ne parlons point de l'emploi ou du non-emploi des majuscules au commencement des phrases et dans les adjectifs dérivés des noms propres. Ceci est à volonté. Dindorf suit l'usage germanique : nous suivons l'usage français[1].

La ponctuation de Dindorf manque de régularité. Quelquefois il y a surabondance de signes, plus souvent il y a pénurie. Nous avons dû tâcher de répandre partout une lumière égale.

Nous n'avions pas même le droit de nous fier à l'exécution typographique de la quatrième édition de Dindorf. Jacob La Roche signale l'*Iliade* de Dindorf comme un des textes qui font le moins d'honneur aux presses de Teubner ; il cite même une dizaine de fautes assez grossières[2]. Nous étions avertis : c'est

1. Nous ne mettons point de majuscules au commencement des phrases, dans les citations grammaticales qui fourmillent à travers le commentaire. Nous avons constaté que l'œil et l'esprit se trouvaient bien de cette disposition. Nous dérogeons ainsi aux exemples que nous offraient le Sophocle et l'Euripide de la collection nouvelle. Mais nous sommes, avec l'*Iliade*, dans des conditions particulières. Notre commentaire n'est, en général, qu'une paraphrase des explications antiques. Le grec y est, pour ainsi dire, partie intégrante du français où il se trouve embloqué.

2. « Von den übrigen Teubner'schen « Ausgaben unterscheidet sich die Din- « dorf'sche auch noch durch ihre Incor- « rectheit. » La Roche, en citant les fautes qu'il signale, dit que ce ne sont pas toutes celles qu'il a aperçues. Voyez *Text*, *Zei-*

dire que nous nous sommes mis sur nos gardes. Si l'on nous reproche des fautes typographiques, ce ne seront pas, nous l'espérons du moins, celles que La Roche a reprochées à Dindorf; ce ne seront pas non plus les quinze ou vingt autres qu'une attention éveillée nous a fait reconnaître dans son texte.

Homère, fort heureusement pour nous, n'a rien de commun avec tel autre poëte grec, Eschyle par exemple, qu'il faut restituer au moyen de détestables matériaux. Le philologue qui entreprend une récension d'Eschyle, n'aura jamais ni trop de science, ni trop de talent, ni trop de sagacité, ni trop d'application. Quoi qu'il fasse, il sera toujours au-dessous de ce qu'il voudrait faire. Une récension de l'*Iliade* n'est qu'une affaire de bon vouloir. Le premier philologue venu, avec beaucoup d'application et un peu de goût, suffit à la tâche. Les sources où ont puisé Wolf et Dindorf sont de très-facile accès. Nous n'avons eu besoin que d'y descendre plus à fond qu'on ne fait d'ordinaire, pour nous mettre en état de constater et le parti-pris de Wolf et les faiblesses de Dindorf. La modestie même du rôle auquel nous avons réduit notre critique, nous est presque un sûr garant que nous avons bien mérité d'Homère.

Nous n'avons pas besoin de répéter ici ce que nous avons dit à propos des commentaires de l'*Iliade* qui ont précédé le nôtre; nous avons fait à plusieurs reprises notre profession de foi sur l'unique méthode d'exégèse qu'il y ait à suivre. C'est celle dont Karl Lehrs a donné le modèle [1].

Quand Homère s'explique par un rapprochement avec lui-même, il est évident que la confrontation des textes suffit. Quand il y a une difficulté réelle, nous invoquons la tradition antique. Aristarque parle naturellement le premier. Si notre esprit acquiesce, nous ne poussons pas plus loin. La cause est jugée. Nous faisons litière de tout ce qui a été dit depuis Aristarque, seulement nous disons pourquoi. Mais Aristarque ne parle pas

chen und Scholien des berühmten codex Venetus zur Ilias, p. 30, en note.

1. Voyez, dans le chapitre VI, *Derniers travaux des modernes*, ce qui concerne le *de Aristarchi studiis Homericis*; pages CXX-CXXIII.

toujours en personne. Là où le maître fait défaut, nous interrogeons les disciples. A défaut d'aristarchiens connus par leur nom, nous nous rabattons sur les aristarchiens anonymes. Nous cherchons la doctrine d'Aristarque dans les notes des scholiastes, dans les grammairiens, dans les lexicographes, dans le compilateur Eustathe. Les modernes n'interviennent qu'à leur rang légitime, c'est-à-dire comme auxiliaires des interprètes anciens. Ils sont là pour suppléer à ce qui manque, pour compléter ce qui n'est pas explicite, pour élucider ce qui ne s'entend pas de soi. C'est, du reste, avec une parfaite liberté d'esprit que nous discutons tous les témoignages. Aristarque n'est pas infaillible. Nous n'adorons pas ses erreurs. Nous le combattons comme un autre, partout où besoin est. Nous lui préférons quelquefois ses disciples. Nous rejetons souvent ses athétèses. Nous n'admettons pas toujours ses étymologies. N'importe! c'est Aristarque, c'est la doctrine d'Aristarque, qui remplit d'un bout à l'autre notre commentaire, qui en est la moelle, qui en fera le suc et la saveur.

Nous avons pris, cela va sans dire, tout ce que nous avons pu prendre dans le livre de Lehrs. C'est par centaines que le *de Aristarchi studiis* nous a fourni les solutions. Mais Lehrs ne contribue, en définitive, que de temps à autre. Nous avions du moins pour nous guider, quand il n'était pas là, sa méthode et ses exemples. C'est en faisant comme lui, que nous avons su trouver et mettre en lumière, même sans lui, tant d'admirables ou excellentes choses enfouies dans Villoison. C'est par exhumation que nous avons surtout procédé. Mais ces vieilles choses que nous avons déterrées, qui est-ce qui les connaît? C'est parce qu'elles sont vieilles qu'elles seront nouvelles, et les plus vieilles sont précisément celles qui seront les plus nouvelles. Ce qui est vieux, dans notre commentaire, c'est ce qui lui est commun avec tous les autres commentaires, c'est-à-dire ce qui vient des modernes; ce qui est neuf en lui, ce qu'il a de propre à lui, c'est ce qui vient d'Aristarque, d'Aristonicus, de Didyme, de l'école entière d'Aristarque. Tout ce qu'il y a d'essentiel dans

les autres commentaires, on le trouvera dans celui-ci; mais ce qu'il y a de meilleur dans celui-ci, on le chercherait en vain dans les autres. Nous affirmons cela avec une entière tranquillité d'âme. Paley lui-même n'est pas pour nous donner un remords.

Notre commentaire est fort étendu. Nous nous bornons pourtant au strict nécessaire. Nous nous abstenons de toute discussion esthétique, de toute curiosité littéraire, de toute digression quelconque. Nous ne sortons pas un instant de la philologie. Encore avons-nous considérablement circonscrit ce domaine, en supposant acquis tout ce qu'on a vu dans les grammaires, tout ce qu'on voit en ouvrant un dictionnaire. On s'étonnera peut-être, à ce compte, qu'un texte comme celui de l'*Iliade* ait exigé plusieurs milliers de notes. Nous reconnaissons, avec tous les hellénistes, qu'il n'y a pas de poëte grec plus clair et plus transparent qu'Homère. Si l'on s'en tient à la pensée générale, on peut courir en lisant : il est rare que le contexte ne donne point un sens immédiatement perceptible. Mais allez au fond des choses, les difficultés surgissent de toutes parts. Ces difficultés que l'étude aperçoit, nous en devions la solution au lecteur : et nous n'avons esquivé aucune difficulté par nous constatée. Voilà comment le commentaire a pris des proportions en apparence énormes.

C'est à l'intention des professeurs que nous avons ajouté, à la fin du deuxième volume, de nombreux et considérables *Appendices*. Nous avons voulu qu'ils eussent sous la main une sorte de *Bibliothèque homérique*. Nous devons dire un mot et sur le contenu de chacun des morceaux qui composent cette bibliothèque, et sur l'ordre dans lequel ils se suivent.

Appendice I. *Prolégomènes de Villoison.* C'est de Villoison que datent les travaux de la critique moderne sur Homère. Nous avons pensé qu'on ne serait pas fâché de voir ce qu'a été cette critique à ses débuts. Bien peu de personnes ont lu les *Prolegomena* qui servent d'Introduction à l'in-folio de Venise. Le volume

n'est point partout. A Paris même, il est fort rare. Les pages de Villoison seront une nouveauté, à peu près pour tous les lecteurs, et une nouveauté d'assez haut goût. Nous ne donnons pas *in extenso* cette savante dissertation. Elle est longue, et les digressions y abondent. Nous avons fait, page par page, une analyse, avec extraits textuels, de tout ce qui se rapporte proprement à Homère et à l'*Iliade*. Quelques notes, signées de nous, rectifient les erreurs, ou éclaircissent les points obscurs.

Appendice II. *Signes critiques d'Aristarque.* Cette dissertation est un commentaire explicatif de l'*Anecdotum* de Venise, et par conséquent nous avons dû la placer après les *Prolégomènes* de Villoison. C'est à la dernière page des *Prolégomènes* qu'est imprimé cet *Anecdotum*. Villoison pensait probablement que ce texte grec n'a pas besoin d'explication. Il n'y en a mis aucune. D'autres textes analogues, publiés depuis, exigeaient au moins qu'on pesât la valeur exacte de chacun des dires de l'*Anecdotum* de Venise. D'ailleurs, tel de ces dires est bien loin d'avoir une parfaite limpidité. Ce que nous avons écrit sur la sténographie littéraire des Alexandrins, au chapitre II de cette *Introduction*, suffit assurément à l'usage pratique, et rend raison de tous les termes qui reviennent sans cesse dans les notes, quand nous citons ou discutons les opinions d'Aristarque. Mais il ne faut pas qu'on puisse nous accuser de fantaisie aucune dans la rédaction de la liste des signes. Il faut qu'on voie, par exemple, pourquoi cette liste ne concorde pas toujours avec celle que connaissent les lecteurs de Maximilien Sengebusch, c'est-à-dire tous ceux qui ont en main l'*Iliade* de Guillaume Dindorf, car l'*Homerica dissertatio prior* de Sengebusch sert d'Introduction à cette *Iliade*.

Appendice III. *Ilias Heliconia. Ilias signata.* Ce sont des extraits du savant et curieux ouvrage d'Osann sur l'*Anecdotum* de Rome, un des pendants de l'*Anecdotum* de Venise. Nous mettons le lecteur à même de vérifier, soit pour approuver soit

pour contredire, ce que nous avons écrit, dans le chapitre I, sur l'*Iliade de l'Hélicon*. La deuxième partie de l'*Appendice* III concerne les *Scholies de Venise*. Il s'agit là de Villoison, et surtout de Bekker. C'est sur Pluygers que s'appuie Osann, dans ses accusations contre les deux éditeurs. Nous donnons, en *Addendum*, et le titre de la dissertation de Pluygers, et l'analyse de la diatribe contre Bekker qui en forme les dernières pages. Des notes rectificatives accompagnent l'*Appendice* III; car Osann est bien loin de dire toujours des choses incontestables.

Appendice IV. *Prolégomènes de Wolf*. Nous n'avons pas besoin d'expliquer pourquoi il est bon que des lecteurs de l'*Iliade* aient les *Prolégomènes* de Wolf sous la main. Le livre, depuis la réimpression de 1859, n'est plus ni rare ni cher. Mais enfin tous ne le possèdent pas; beaucoup ne l'ont jamais vu, et ne le connaissent que de réputation. Notre *Appendice* IV tiendra lieu, au moins pour l'essentiel, du livre lui-même. Nous avons suivi, pour l'analyse et les extraits, la méthode appliquée, dans l'*Appendice* I, aux *Prolégomènes* de Villoison.

Appendice V. *Préfaces de Wolf*. Les préfaces de Wolf ne sont connues que de ceux qui connaissent ou sa dernière édition d'Homère, ou les reproductions posthumes de cette édition. Dans l'état où Wolf a laissé les *Prolégomènes*, ses trois préfaces, surtout la troisième, qui est la plus longue et la plus savante, ont une importance capitale. Sans elles, on n'a Wolf qu'à moitié, qu'au tiers peut-être; car les *Prolégomènes* s'arrêtent court à la moitié ou au tiers, et ne sont qu'une portion d'ouvrage. Avec elles, on a Wolf beaucoup plus complet, sinon aussi complet qu'on avait jadis pu l'espérer. Elles ne tiennent pas lieu de l'histoire du texte homérique depuis Cratès, qui manque aux *Prolégomènes*, et qui en aurait achevé la *Pars prior*. Mais on peut dire que la *Pars posterior*, telle que Wolf l'a esquissée dans son

plan[1], est tout entière, au moins pour le fond des choses, dans les trois préfaces. Il est bien extraordinaire que l'éditeur qui a réimprimé les *Prolégomènes* en 1859, n'ait pas été frappé de cette idée. On devrait avoir les trois préfaces à la suite des *Prolégomènes*.

Appendice VI. *Zoïle*. Ce que nous avons écrit sur Zoïle, à la fin du chapitre I, diffère beaucoup de ce qu'on lit dans tous les livres. Nous tenions naturellement à prouver que nous n'avons fait là qu'exprimer la vérité pure. L'*Appendice* VI contient nos pièces justificatives. Nous n'avons aucun goût pour le paradoxe; et nous n'avions intérêt à aucun degré à ce que le Zoïle des livres ne fût pas le vrai Zoïle.

Appendice VII. *Observations sur la plus ancienne rédaction des poëmes homériques*. C'est la belle dissertation de M. Émile Egger[2]. Non-seulement M. Egger nous a permis de reproduire intégralement ce mémoire, mais il a voulu que la reproduction fût une édition revue, corrigée, augmentée. C'est d'après un exemplaire annoté de sa main qu'est faite notre impression. Ainsi on aura la dernière pensée, la pensée actuelle, de ce savant maître.

Appendice VIII. *Systèmes sur les origines*. Les quatre morceaux qui composent cet appendice sont rangés dans l'ordre chronologique. Il y a des critiques qui citent l'article Homère de M. Guigniaut, comme ayant été fait pour servir d'Introduction au *Dictionnaire d'Homère et des Homérides*. On pourrait donc croire que M. Guigniaut a écrit après Otfried Müller. Le premier volume de l'*Histoire de la littérature grecque* est de 1840[3], et le

1. On se rappelle la phrase de Wolf, *Prolegomènes*, VII, p. XXIV, 13 : « ....posterior in causis quibus Homerica emendatio nitatur, gravissimisque et propriis ejus legibus, atque in ratione consilii nostri reddenda, versabitur. »

2. Voyez *Histoire de la critique chez les Grecs*, p. 515-523, dans les NOTES.

3. Ce volume a été publié en anglais, à Londres. C'est pour la Société des connaissances utiles que Muller faisait le livre qu'il n'a pu achever. L'original allemand n'a paru qu'après la mort de l'auteur. La traduction anglaise est anonyme; mais tout le monde sait qu'elle est de sir George Cornwall Lewis le célèbre homme d'État.

dictionnaire n'est que de 1841. Mais l'article HOMÈRE n'est dans ce dictionnaire qu'une réimpression. Il datait de plus d'une année. On le lisait dès 1840, et avant que Müller parût, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*. D'ailleurs, M. Guigniaut, longtemps avant de formuler par écrit sa doctrine, l'avait enseignée, huit ou neuf ans durant, de 1826-27 à 1835, aux élèves de l'École Normale. M. Ernest Havet, qui a développé et commenté cette doctrine dans une de ses thèses de doctorat en 1843[1], ne la connaissait pas uniquement par l'article HOMÈRE : il l'avait personnellement recueillie, dix ans auparavant, de la bouche même de M. Guigniaut.

Nous n'avons pas à justifier le choix que nous avons fait parmi les innombrables pages qui se sont accumulées, depuis Wolf, au sujet des origines de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il est évident que nous devions nous borner à ce qui a un caractère propre. Il est évident aussi que notre choix ne préjuge rien contre la valeur réelle des livres que nous passons sous silence. Nous estimons au plus haut prix, pour notre part, les travaux de Nitzsch; mais Nitzsch n'a point de système. Il s'en tient à la tradition vulgaire, sauf à la défendre par des arguments empruntés à une science moins surannée que celle des Sainte-Croix et des Fortia d'Urban. On ne peut pas dire non plus que les wolfiens purs aient un système. Ils ne sont que des échos. Nous étions donc bien à l'aise, par exemple, avec Dugas-Montbel. Il n'y a pas un mot, dans son *Histoire des poésies homériques*, qui ne soit ou transcrit de Wolf, ou inspiré par Wolf. Nous n'avions que faire, ayant les *Prolégomènes*, d'une paraphrase des *Prolégomènes*.

M. Guigniaut et Otfried Müller concilient les idées de Wolf avec la tradition. Ils admettent que l'*Iliade* est un vrai poëme, qu'elle a un plan, qu'elle forme un tout, qu'elle n'est pas une compilation de petites épopées. Mais ils nient, comme Wolf, que le poëte ait connu l'écriture, ou qu'il s'en soit servi pour composer son ouvrage.

1. *De Homericorum poematum origine et unitate*. Paris, in-8°.

Le système de Grote est une modification considérable de celui de Wolf. Au lieu d'aèdes en nombre indéfini, ayant fourni à l'*Iliade*, qui une rhapsodie, qui une autre rhapsodie, il y a, selon Grote, un aède principal, et cet aède principal avait fait une *Achilléide*. Cette *Achilléide*, par des agrandissements successifs, est devenue le chant d'Ilion, l'*Iliade*. Grote essaye de déterminer en quoi consistait l'épopée primitive, le noyau de la grande épopée.

Le quatrième morceau de l'*Appendice* VI fera connaître le caractère des opinions qui ont la vogue aujourd'hui parmi les littérateurs. Les notes dont nous avons accompagné ce morceau étaient indispensables. Nous devions signaler quelques points, où la théorie est en manifeste contradiction avec les faits.

Nous ne citons rien de Lachmann, ni des autres ultra-wolfiens. Nous renvoyons, pour ce qui les concerne, aux historiens de la littérature grecque. On sait d'ailleurs que leurs exagérations n'ont eu qu'un médiocre succès. Voyez Kœchly, par exemple. Les lecteurs d'Homère, même en Allemagne, lui ont prouvé qu'il avait perdu son temps à restaurer les petites épopées dont se compose, suivant Lachmann, l'ensemble de l'*Iliade;* à les coordonner logiquement; à en remanier et *épurer* le texte. C'est l'*Iliade* de tout le monde qu'ils lisent, ce n'est point celle de Kœchly. Si Lachmann est célèbre, c'est pour autre chose que pour avoir compté, dans l'*Iliade*, tant ou tant d'épopées. Wolf avait bien raison quand il se contentait, à propos des épopées composantes, d'à-peu-près, d'assertions vagues. Il eût assurément baissé dans l'estime générale, s'il avait articulé son dernier mot.

P.-S. Rien n'a été négligé pour que la nouvelle édition de l'*Iliade* fût digne de la collection dont elle fait partie, et dont les trois premiers volumes sont des œuvres si remarquables[1]. J'ai eu pour auxiliaires, dans la révision définitive, M. Victor Bétolaud,

1. Le Sophocle de M. Tournier, l'Euripide (sept tragédies) de M. Weil, et le tome I du Virgile de M. Benoist (*Bucoliques* et *Géorgiques*).

ancien professeur au lycée Charlemagne, et M. Édouard Tournier, l'excellent éditeur de Sophocle. Ces deux philologues ont lu au moins une fois chacun, sur les épreuves, le texte et les notes d'un bout à l'autre. La correction typographique, grâce à leur zélé concours, a pu être portée à un rare degré de perfection. Leur goût et leur savoir ont rendu au livre des services plus importants encore. Ils signalaient au passage, dans le commentaire, non pas les fautes d'impression seulement, mais les *mutanda*, mais les *recidenda*, mais les *addenda*. J'ai profité, presque à chaque page, de leurs observations critiques.

Je ne parle pas des peines de mon labeur. Ce n'étaient point des peines. J'ai travaillé avec amour. C'est trop peu dire encore. J'étais possédé d'une passion acharnée. Les heures passaient comme des instants. Trois années m'auront à peine suffi, uniquement et absolument consacrées à la tâche; mais je compterai ces trois années parmi les plus heureuses de ma vie.

Paris, le 1er août 1868.

A. PIERRON.



ΣΤΕΦΑΝΟΥ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟΥ ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ

ΕΙΣ ΤΗΝ

ΙΛΙΑΔΑ ΚΑΤΑ ΡΑΨῼΔΙΑΝ.

I. Ἄλφα λιτὰς Χρύσου, λοιμὸν στρατοῦ, ἔχθος ἀνάκτων,
II. Βῆτα δ' ὄνειρον ἔχει, ἀγορὴν, καὶ νῆας ἀριθμεῖ·
III. Γάμμα δ' ἄρ', ἀμφ' Ἑλένης οἴοις μόθος ἐστὶν ἀκοίταις.
IV. Δέλτα θεῶν ἀγορὴ, ὅρκων χύσις, Ἄρεος ἀρχή.
V. Εἶ, βάλλει Κυθέρειαν Ἀρηά τε Τυδέος υἱός.
VI. Ζῆτα δ' ἄρ' Ἀνδρομάχης καὶ Ἕκτορος ἔστ' ὀαριστύς.
VII. Ἦτα δ', Αἴας πολέμιζε μόνῳ μόνος Ἕκτορι δίῳ.
VIII. Θῆτα θεῶν ἀγορὴ, Τρώων κράτος, Ἕκτορος εὖχος·
IX. Ἐξεσίη δ' Ἀχιλῆος ἀπειθέος ἐστὶν Ἰῶτα.
X. Κάππα δ' ἄρ', ἀμφοτέρων σκοπιαζέμεν ἤλυθον ἄνδρες.
XI. Λάμβδα δ', ἀριστῆας Δαναῶν βάλον Ἕκτορος ἄνδρες.
XII. Μῦ Τρώων παλάμῃσι κατήριπε τεῖχος Ἀχαιῶν.
XIII. Νῦ δὲ, Ποσειδάων Δαναοῖς κράτος ὤπασε λάθρῃ.
XIV. Ξῖ, Κρονίδην ὕπνῳ λεχέεσσί τε ἤπαφεν Ἥρη.
XV. Οὖ, Κρονίδης κεχόλωτο Ποσειδάωνι καὶ Ἥρῃ.
XVI. Πῖ, Πάτροκλον ἔπεφνεν Ἀρήϊον Ἕκτορος αἰχμή.
XVII. Ῥῶ, Δαναοὶ Τρῶές τε νέκυν πέρι χεῖρας ἔμισγον.
XVIII. Σίγμα, Θέτις Ἀχιλῆϊ παρ' Ἡφαίστου φέρεν ὅπλα.
XIX. Ταῦ δ', ἀπέληγε χόλοιο καὶ ἔκθορε δῖος Ἀχιλλεύς.
XX. Ὗ, μακάρων ἔρις ὦρτο, φέρει δ' ἐπὶ κάρτος Ἀχαιοῖς.
XXI. Φῖ, κρατερῶς κατὰ χεύματ' ἐδάμνατο Τρῶας Ἀχιλλεύς.
XXII. Χῖ δ' ἄρα, τρὶς περὶ τεῖχος ἄγων κτάνεν Ἕκτορ' Ἀχιλλεύς.
XXIII. Ψῖ, Δαναοῖσιν ἀγῶνα διδοὺς ἐτέλεσσεν Ἀχιλλεύς.
XXIV. Ὦ, Πριάμῳ νέκυν υἷα, λαβὼν γέρα, δῶκεν Ἀχιλλεύς.

V. Εἶ, ancien nom de la lettre E, quand elle était encore à volonté longue ou brève. En écrivant εἶ, l'auteur se ménage une longue pour commencer son vers.

VII. Αἴας a ici la première syllabe brève, par l'effet de la voyelle qui suit αι. Bothe : « Ferri quidem utcunque potest correpta prior nominis Αἴας, nec tamen male « scripseris : Ἦτ' Αἴας. Sæpe librarii copulas inferserunt. »

X. Eustathe donne autrement le vers : Κάππα δὲ, Ῥήσου τὴν κεφαλὴν ἕλε Τυδέος υἱός.

XV. Οὖ, ancien nom de la lettre O, quand elle était longue et brève. Cette orthographe rend le vers régulier.

Ce *fac-simile* des vers IV, 241-246 de l'*Iliade* a été emprunté à l'ouvrage du professeur autrichien Jacob La Roche, intitulé : *Text, Zeichen und Scholien des berühmten Codex Venetus zur Ilias*. Wiesbaden, 1862, in-8°.

τοὺς μάλα νεικείεσκε χολωτοῖσιν ἐπέεσσιν·

Ἀργεῖοι ἰόμωροι, ἐλεγχέες, οὔ νυ σέβεσθε;

τίφθ' οὕτως ἔστητε, τεθηπότες ἠΰτε νεβροί,

αἵ τ' ἐπεὶ οὖν ἔκαμον πολέος πεδίοιο θέουσαι,

ἑστᾶσ', οὐδ' ἄρα τίς σφι μετὰ φρεσὶ γίγνεται ἀλκή·

ὣς ὑμεῖς ἔστητε, τεθηπότες, οὐδὲ μάχεσθε.

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ.

ΙΛΙΑΔΟΣ Α.

ΛΟΙΜΟΣ. ΜΗΝΙΣ.

Invocation (1-7). Chrysès est outragé par Agamemnon, et Apollon venge son prêtre en lançant la peste sur l'armée (8-52). Convocation de l'assemblée par Achille ; Calchas révèle la cause de la contagion, et en indique le remède (53-100). Querelle violente d'Agamemnon et d'Achille (101-246). Inutile entremise de Nestor (247-307). Agamemnon renvoie Chryséis à Chrysès, mais il fait enlever Briséis, une des captives d'Achille (308-350). Thétis console Achille de cet affront, lui conseille de rester sous sa tente, et lui promet une vengeance complète (351-427). Retour de Chryséis dans sa patrie (428-487). Jupiter promet à Thétis que les Grecs n'auront plus l'avantage sur les Troyens, tant qu'Achille n'aura pas reçu satisfaction de l'injure (488-530). Querelle de Jupiter et de Junon (531-570). Vulcain rétablit la concorde et la joie parmi les dieux (571-611).

Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος,
οὐλομένην, ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκεν,

1. Μῆνιν. Homère se sert indistinctement de μῆνις et de χόλος, pour exprimer la colère d'Achille. Cependant μῆνις dit plus que χόλος : c'est une colère qui persiste, qui ne s'apaise point. Apollonius : μῆνις · ὁ μὲν Ἀπίων μανία · οἱ γὰρ ὀργιζόμενοί πως μαίνονται. Ἀρίσταρχος δὲ κότος πολυχρόνιος. Ainsi Aristarque rattache μῆνις à μένω. C'est à l'opinion d'Aristarque que font allusion les paroles d'Eustathe : ὅτι μῆνις, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, ἡ ἐπιμένουσα ὀργή. — Θεά, c'est-à-dire Μοῦσα, Muse. Homère n'invoque jamais telle ou telle Muse, mais les Muses, la Muse, et ici, plus vaguement encore, une déesse. Suivant Aristarque, Homère ne connaît ni le nombre des Muses ni leurs noms. Voy. la note XI, 270. Le passage ou il est dit qu'elles sont neuf, *Odyssée*, XXIV, 60, Μοῦσαι δ' ἐννέα πᾶσαι, n'est point authentique. — Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος. Achille était fils de la déesse marine Thétis et de Pélée, roi du pays de Phthie en Thessalie. Remarquez, dans un seul vers, ηϊ, εω, ηος, pour ει, ου, εως, l'addition d'un α, la suppression d'un λ, la terminaison εω comptant pour une seule syllabe, l'hiatus entre les deux mots. La diction et la versification d'Homère présentent sans cesse des faits de ce genre. Nous ne discuterons que ceux où il y a des difficultés. — Ἄειδε, chante, équivaut à *apprends-moi* : « Chante et je répéterai à d'autres. »

2. Οὐλομένην, pour ὀλομένην, équivaut

πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν
ἡρώων, αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κύνεσσιν
οἰωνοῖσί τε πᾶσι (Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή),
ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ἀτρείδης τε, ἄναξ ἀνδρῶν, καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.
Τίς τ' ἄρ σφωε θεῶν ἔριδι ξυνέηκε μάχεσθαι;
Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός. Ὁ γὰρ βασιλῆϊ χολωθεὶς
νοῦσον ἀνὰ στρατὸν ὦρσε κακήν, ὀλέκοντο δὲ λαοί,

à ὀλέσασαν, ὀλεθρίαν, ayant détruit, destructrice. — Μυρί(α), *sexcenta*, le nombre indéterminé. Μύρια, *dix mille*, a l'accent sur l'antépénultième. — Ἀχαιοῖς. Les Achéens étaient le peuple le plus puissant de la Grèce au temps de la guerre de Troie. Ils occupaient la Thessalie entière et une partie du Péloponnèse. Leur nom désigne ici, et presque partout dans Homère, l'armée entière des confédérés.

3. Ἰφθίμους. Ailleurs Homère donne un féminin à cet adjectif : ἰφθίμη ἄλοχος, V, 415. Ἴφθιμος signifie *illustre par sa vaillance*, et quelquefois simplement *illustre*. On dérive ce mot de ἶφι, fortement, puissamment, et τιμή, honneur. — Ψυχάς, âmes. Apollonius de Rhodes lisait κεφαλάς, têtes. Alors il y avait concordance parfaite avec ce qu'on lira XI, 55, où le vers est reproduit sauf ψυχάς. Mais ce n'était qu'une correction. Aristarque : ὅτι κακῶς τινὲς μεταγράφουσι, πολλὰς δ' ἰφθίμους κεφαλάς. — Ἄϊδι προΐαψεν. Virgile, *Énéide*, IX, 527 : « .... quem quisque vi« rum *demiserit Orco;* » souvenir direct et traduction exacte de l'expression d'Homère. Ἄϊδι est le datif d'Ἄϊς, forme abrégée d'Ἀΐδης, en prose Ἅδης, Pluton.

4. Αὐτούς, eux-mêmes, c'est-à-dire leurs corps, par opposition à ψυχάς, *vitas*, leurs vies, leurs âmes. — Ἑλώρια, comme ἕλωρ : proie, butin. L'hiatus ε-ε semble une trace de l'ancien usage du digamma. On prononçait probablement Ϝελώρια, ou tout au moins on aspirait très-fortement, en donnant à l'esprit la valeur d'une consonne, comme nous faisons pour notre *h* dans *héros*. — Τεῦχε, pour ἔτευχε. Chez Homère, l'augment n'est pas la règle, mais plutôt l'exception. Il ne se trouve guère que là où le mètre l'exige. On va voir διαστήτην, vers 6, où rien n'empêchait de mettre διεστήτην. Pour certains mots l'écriture varie sans raison apparente. On trouve, chez Homère, ἦρχε et ἄρχε, il commençait. Voy. III, 447.

4-5. Κύνεσσιν οἰωνοῖσί τε πᾶσι. Virgile, *Énéide*, IX, 485 : « Heu! terra ignota « *canibus* date præda Latinis *Alitibusque* « jaces. » Au lieu de πᾶσι, *à tous*, Zénodote lisait δαῖτα, festin. Cette leçon a été rejetée par Aristarque, δαίς étant la nourriture des hommes, un repas où l'on coupe les parts (δαίνυμι, δαίομαι) : ἐπὶ μόνων τῶν ἀνθρώπων δαῖτας λέγει ὁ ποιητής, ἐπὶ δὲ θηρίων οὐκ ἔτι.

6. Τὰ πρῶτα, *vulgo* ταπρῶτα, équivaut à πρώτιστα, et ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα est bien plus énergique que le latin *ex quo primum*. Mais nous ne pouvons rendre exactement ces nuances. Nous disons, *aussitôt que*, *lorsqu'une fois*. Pour la valeur de l'article, voyez plus bas, vers 11, la note sur τὸν Χρύσην ἀρητῆρα.

7. Ἀτρείδης. Agamemnon roi de Mycènes, chef des confédérés.

8. Ἔριδι ξυνέηκε μάχεσθαι. Eustathe rattache ἔριδι à ξυνέηκε, et sous-entend ὥστε devant μάχεσθαι. Alors ἔριδι ξυνέηκε signifie *mit aux prises*, et μάχεσθαι a un sens fort adouci. Wolf et d'autres joignent ἔριδι à μάχεσθαι. En effet, les deux héros ne se battent qu'en paroles. Il y a plusieurs passages dans l'*Iliade* qui sont analogues à celui-ci, mais où la construction est plus évidente. Voyez VII, 111 et 210, et les notes sur ces vers.

9. Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός. Apollon. — Βασιλῆϊ, le roi par excellence : Agamemnon.

10. Νοῦσον κακήν. Cette peste est un fléau tout divin, et ne répond à aucune réalité pathologique. Voyez plus bas la note des vers 50-52.

οὕνεκα τὸν Χρύσην ἠτίμησ' ἀρητῆρα
Ἀτρείδης. Ὁ γὰρ ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα.
στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ, καὶ ἐλίσσετο πάντας Ἀχαιούς,
Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δύω, κοσμήτορε λαῶν·
Ἀτρεῖδαί τε καὶ ἄλλοι ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί,
ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ἐκπέρσαι Πριάμοιο πόλιν, εὖ δ' οἴκαδ' ἱκέσθαι·
παῖδα δ' ἐμοὶ λῦσαί τε φίλην τά τ' ἄποινα δέχεσθαι,

11. Οὕνεκα.... Ce vers, sauf le dactyle du premier pied, est tout spondaïque. Catulle en a un semblable, *Épithalame*, 3 : « Phasidos ad fluctus et fines Æetæos. » On connaît celui de Virgile, *Énéide*, III, 74 : « Nereidum matri et Neptuno Ægæo. » — Τὸν Χρύσην ἀρητῆρα. *Scholies :* διὰ τὴν τάξιν τοῦ ἄρθρου, τὸν ἀρητῆρα. Traduisez : Chrysès l'auguste prêtre ; Chrysès le prêtre vénéré. Ici, τόν équivaut à ἐκεῖνον, *illum*, pris comme titre d'honneur. Voy. la note II, 595, sur Θάμυριν τὸν Θρήϊκα. L'article proprement dit n'existe pas dans Homère. Partout où nous rencontrons ὁ, ἡ, τό, il faut lui chercher une valeur. Aristarque : ἐλλείπει γὰρ ὁ ποιητὴς τοῖς ἄρθροις ἀεί. Ce principe est sans exception. Ainsi τῇ δεκάτῃ, vers 24, signifie *ce jour-là dixième*. C'est donc bien à tort que certains modernes se sont imaginé qu'Homère n'avait dit τὸν Χρύσην que pour distinguer le masculin, Chrysès homme, du féminin Chrysé ville, τὴν Χρύσην.

12. Νῆας, les vaisseaux, c'est-à-dire le camp. Les vaisseaux étaient tirés hors de la mer, quelques-uns même fort loin du bord, et chaque peuple était campé autour de ses navires. Homère joint souvent νῆας au mot κλισίας, les tentes, ou, pour parler exactement, les baraques ; car ces tentes étaient des maisons de bois.

13. Λυσόμενος. Le moyen fait entendre qu'il s'agit de sa propre fille. Plus loin, vers 20, Chrysès dit λῦσαι à l'actif, parce que c'est un autre qui remettrait Chryséis entre ses mains. — Ἀπερείσι' ἄποινα, une rançon immense. Notre mot *immense* rend exactement ἀπερείσια. C'est la même hyperbole. La rançon est un amas d'objets plus ou moins précieux. Le mot ἄποινα signifie primitivement, selon les Alexandrins, ce qu'on payait pour avoir tué un homme, la compensation. *Scholies :* ἄποινα· δῶρα, λύτρα, ἀφοινά τινα ὄντα, τὰ ἕνεκεν φόνου διδόμενα.

14. Ἀπόλλωνος. Homère allonge souvent la brève initiale dans les mots de quatre ou cinq syllabes, comme ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι, etc., pour faciliter la versification. Au nominatif Ἀπόλλων, α est toujours bref.

14-15. Στέμματ(α).... ἀνά. Les bandelettes étaient attachées *en haut* du sceptre, et retombaient sur les mains du suppliant. Les prêtres portaient le sceptre, comme les rois et les juges.

15. Χρυσέῳ, d'or, c'est-à-dire garni d'or, orné de clous d'or. Voy. plus bas, vers 246. On scande χρυσέῳ comme dissyllabe, par synizèse ou crase.

16. Ἀτρείδα.... δύω, les deux Atrides : Agamemnon et Ménélas.

17. Ἐϋκνήμιδες. Les guerriers grecs portaient des jambarts de métal façonnés avec art.

18. Θεοί, monosyllabe par synizèse : μὲν θεοί est un spondée.

19. Πριάμοιο πόλιν. Dans Homère, la ville de Priam se nomme Ἴλιος. Le mot Τροίη signifie ordinairement la contrée dont Ilios ou Ilion était la capitale : la Troade. Il n'y a que deux passages où Τροίη désigne incontestablement la ville et non la contrée : II, 141 et XXI, 544.

20. Λῦσαι et δέχεσθαι, l'infinitif pour

ἁζόμενοι Διὸς υἱὸν ἑκηβόλον Ἀπόλλωνα.
  Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ
αἰδεῖσθαί θ' ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα·
ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἥνδανε θυμῷ,
ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν·
  Μή σε, γέρον, κοίλῃσιν ἐγὼ παρὰ νηυσὶ κιχείω
ἢ νῦν δηθύνοντ' ἢ ὕστερον αὖτις ἰόντα,
μή νύ τοι οὐ χραίσμῃ σκῆπτρον καὶ στέμμα θεοῖο.
Τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω· πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν
ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ, ἐν Ἄργεϊ, τηλόθι πάτρης,
ἱστὸν ἐποιχομένην καὶ ἐμὸν λέχος ἀντιόωσαν.
Ἀλλ' ἴθι, μή μ' ἐρέθιζε, σαώτερος ὥς κε νέηαι.

l'impératif, forme de style très-fréquente dans Homère. La leçon vulgaire, λύσασθε, δέχεσθε, s'est glissée tard dans les manuscrits. Nous avons sur ce point le témoignage d'Apion et d'Hérodore. Eustathe : Ἀπίων καὶ Ἡρόδωρος διδόασι καὶ ἀπαρεμφάτως γράφεσθαι· Παῖδα δέ μοι λῦσαί τε φίλην, τὰ δ' ἄποινα δέχεσθαι. Le manuscrit de Venise donne λῦσαι et δέχεσθαι. — Τὰ ἄποινα, en prose ταῦτα τὰ ἄποινα. Chrysès montre d'un geste les objets précieux qu'il a apportés.

22. Πάντες ἐπευφήμησαν. Virgile, *Énéide*, XI, 132 : « .... unoque omnes « eadem ore fremebant. »

23. Δέχθαι, infinitif de l'aoriste épique ἐδέγμην, de δέχομαι.

24. Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι. Zénodote écrivait Ἀτρείδεω Ἀγαμέμνονος. Mais Homère emploie souvent le datif là où en prose on mettrait le génitif. *Scholies :* ὁ δὲ ποιητὴς δοτικῇ ἀντὶ γενικῆς (suppléez χρῆται).

25. Ἀφίει, imparfait d'ἀφιέω, équivalent d'ἀφίημι. — Ἐπί appartient au verbe : μῦθον ἐπέτελλε. Les tmèses de ce genre sont perpétuelles chez Homère. Quelquefois même la préposition est après le verbe. Il est évident que les prépositions n'étaient encore que de purs adverbes, ayant leur position indépendante. Elles n'ont fait corps avec le verbe que dans le grec des siècles postérieurs à Homère. — Μῦθον équivaut à ἐντολήν, un commandement.

26. Μή, comme en latin *ne*, *ne forte*, prends garde que.

29-31. Τήν.... Ces trois vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise, et l'athétèse ou condamnation est motivée sur ce qu'ils affaiblissent la pensée et contiennent des choses inconvenantes : ἀθετοῦνται ὅτι ἀναλύουσι τὴν ἐπίτασιν τοῦ νοῦ.... ἀπρεπὲς δὲ καὶ τὸ Ἀγαμέμνονα τοιαῦτα λέγειν. Mais ce sont là des raisons peu concluantes. Ces trois vers sont très-expressifs et dignes d'Homère.

30. Ἄργεϊ. C'est le royaume d'Agamemnon, la plaine d'Argos, dont Mycènes était la capitale ; ce n'est point la ville d'Argos, car cette ville appartenait à Diomède. On peut aussi entendre, comme dans une foule de passages, le Péloponnèse en général. C'est le sens que préférait Aristarque. Voici sa note sur Ἄργος, IV, 171 : ἡ διπλῆ, ὅτι Ἄργος τὴν Πελοπόννησον, οὐ τὴν πόλιν λέγει.

31. Ἱστὸν ἐποιχομένην. Virgile, *Énéide*, VII, 14 : « Arguto tenues *percurrens* pec« tine telas. » — Ἀντιόωσαν. On le traduit d'ordinaire comme s'il s'agissait d'une simple occupation domestique : εὐτρεπίζουσαν, προσύνουσαν. C'est plutôt le droit barbare du vainqueur sur la personne de sa captive. *Scholies :* καὶ τῆς ἐμῆς κοίτης ἀντιλαμβανομένην καὶ μετέχουσαν. Voy. les paroles de Nestor, II, 354-356.

32. Σαώτερος n'a que le sens du positif σόος ou σῶς. Dans l'ancien français, et chez La Fontaine encore, le comparatif *moindre* signifie simplement *petit*. « C'est là son *moindre* défaut » ne contient au-

Ὣς ἔφατ᾽· ἔδδεισεν δ᾽ ὁ γέρων καὶ ἐπείθετο μύθῳ.
Βῆ δ᾽ ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,
πολλὰ δ᾽ ἔπειτ᾽ ἀπάνευθε κιὼν ἠρᾶθ᾽ ὁ γεραιὸς
Ἀπόλλωνι ἄνακτι, τὸν ἠΰκομος τέκε Λητώ·
Κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ᾽, ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας
Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις,
Σμινθεῦ· εἴποτέ τοι χαρίεντ᾽ ἐπὶ νηὸν ἔρεψα,
ἢ εἰ δή ποτέ τοι κατὰ πίονα μηρί᾽ ἔκηα
ταύρων ἠδ᾽ αἰγῶν, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ·
τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσσιν.

cune idée de comparaison, et n'accuse la fourmi que sur un chef unique. En latin, *senior* signifie simplement *un vieillard*. Plusieurs comparatifs grecs s'emploient, même en prose, pour des positifs : νεώτερος, πρεσβύτερος, etc.

33. Ὁ γέρων, et plus bas, vers 35, ὁ γεραιός : *senex ille*, l'auguste vieillard. Voy. plus haut la note du vers 11 sur τὸν Χρύσην ἀρητῆρα.

34. Ἀκέων, silencieux. Zénodote écrivait ἀχέων, affligé.

37. Χρύσην. Chryse était une ville de la Troade, sur l'Hellespont. C'est là qu'était le temple dont Chrysès était prêtre. — Ἀμφιβέβηκας. Homère explique lui-même, V, 299, comment le verbe ἀμφιβαίνω signifie *protéger*. Il dit d'Énée, défendant contre les Grecs le cadavre de Pandarus : Ἀμφὶ δ᾽ ἄρ᾽ αὐτῷ βαῖνε, λέων ὣς ἀλκὶ πεποιθώς.

38. Κίλλαν. Cilla était une petite ville de la Troade, voisine de Chryse. — Τενέδοιο. L'île de Ténédos était à peu de distance de la côte. Virgile, *Énéide*, II, 21 : « Est in « conspectu Tenedos, notissima fama In- « sula. » — Il y a deux hiatus dans le vers, ε-ι, ι-α. Mais le premier est à peine sensible, et le second est tout ce qu'il y a de plus doux. C'est ici qu'on voit que le digamma ne perfectionne pas toujours les vers d'Homère. Le Ϝῖφι Ϝανάσσεις de Heyne, de Payne Knight et de Bekker est affreux en comparaison du texte ordinaire.

39. Σμινθεῦ. Quelques anciens dérivaient ce surnom de σμίνθος, rat, souris, et en faisaient l'équivalent de μυοκτόνος, destructeur des rats. Apollon avait d'autres surnoms qui ne sont guère moins étranges : λύκειος, παρνόπιος, σαυροκτόνος. Aristarque repousse cette étymologie, comme malséante. Selon lui, Apollon est appelé Σμινθεύς, parce qu'il avait un temple à Sminthe, qui était, comme Chryse et Cilla, une ville de la Troade. Cette ville est d'ailleurs inconnue. Apollonius : Ἀρίσταρχος ἀπρεπὲς ἡγεῖται ἀπὸ χαμαιπετοῦς ζώου τὸν θεὸν ἐπιθέτῳ κεκοσμῆσθαι ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ. — Εἴποτε. Virgile a reproduit ce mouvement, *Énéide*, IX, 405 : « Si qua tuis unquam pro me pater Hyrta- « cus aris Dona tulit. » — Ἔρεψα. Le verbe ἐρέφω signifie munir d'un toit, et ici ἐπέρεψα a le sens de *j'ai bâti*. C'est à tort que quelques-uns l'entendent seulement des ornements dont Chrysès a décoré le temple. Apollonius : ἔρεψα· ἀφ᾽ οὗ καὶ ὀροφὴ, ἡ στέγη· κακῶς δ᾽ ἀπέδωκάν τινες τὸ ἐστεφάνωσα.

40. Πίονα μηρί(α). Le mot μηρία signifie seulement les os des cuisses, ou tout au plus des morceaux de cuisse. *Scholies :* τὰ μηριαῖα ὀστᾶ. On se contentait ordinairement de les couvrir d'un peu de graisse, comme avait fait Prométhée à Mécone, et on était censé avoir offert la victime entière. Hésiode, *Théogonie*, vers 557 : Ἐκ τοῦ.... (depuis le stratageme de Prométhée), Καίουσ᾽ ὀστέα λευκὰ θυηέντων ἐπὶ βωμῶν. L'épithète πίονα dit que Chrysès était un adorateur fervent, qui n'épargnait pas la graisse, et qui faisait monter d'épais nuages de fumée vers son dieu.

41. Τόδε. Aristarque écrivait τὸ δέ. Hérodien a rétabli τόδε, qui est plus simple et plus expressif.

42. Δαναοί, les Grecs en général. Dans son sens propre, ce mot désigne les habi-

Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων·
βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων χωόμενος κῆρ,
τόξ' ὤμοισιν ἔχων ἀμφηρεφέα τε φαρέτρην.
Ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο,
αὐτοῦ κινηθέντος· ὁ δ' ἤϊε νυκτὶ ἐοικώς.
Ἕζετ' ἔπειτ' ἀπάνευθε νεῶν, μετὰ δ' ἰὸν ἕηκεν·
δεινὴ δὲ κλαγγὴ γένετ' ἀργυρέοιο βιοῖο.
Οὐρῆας μὲν πρῶτον ἐπῴχετο καὶ κύνας ἀργούς,
αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς
βάλλ'· αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκύων καίοντο θαμειαί.
Ἐννῆμαρ μὲν ἀνὰ στρατὸν ᾤχετο κῆλα θεοῖο·
τῇ δεκάτῃ δ' ἀγορήνδε καλέσσατο λαὸν Ἀχιλλεύς·
τῷ γὰρ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·

tants du pays d'Argos, où avait régné Danaus.

44. Βῆ δὲ κατ', pour κατέβη δέ. Voyez plus haut, vers 25, la note sur ἐπί. — Οὐλύμποιο καρήνων. Chacun des sommets de l'Olympe était l'habitation de quelque dieu. Jupiter avait son palais sur la cime la plus haute. L'Olympe, dans Homère, est toujours pris au propre pour la montagne même, et ne signifie jamais le ciel. Mais Homère regarde les sommets de l'Olympe comme étant dans le ciel, parce qu'ils s'élèvent au-dessus de la région des nuages. Il appelle les nuages, V, 749, πύλαι οὐρανοῦ, portes du ciel.

45. Ἀμφηρεφέα, couvert tout alentour, c'est-à-dire ayant un fond et un couvercle, formant une boîte. La finale α est longue par le fait de la césure. Il est inutile de supposer, comme font quelques-uns, qu'on doublait, dans la prononciation, le τ initial du mot suivant.

46-47. Ἔκλαγξαν... Zénodote regardait ces deux vers comme interpolés; mais il les avait laissés dans son texte.

46. Ἔκλαγξαν. Virgile, *Énéide*, IV, 149 : « Tela *sonant* humeris. »

47. Νυκτὶ ἐοικώς. Cela dit plus qu'*invisible*. Les dieux sont naturellement invisibles aux mortels. Si on les voit, c'est qu'ils veulent bien se laisser voir. La scène entre Minerve et Achille (voyez plus bas, vers 198) montre comment se passaient les choses. Homère compare Apollon à la nuit, pour exprimer la terreur que va répandre le dieu. C'est ainsi qu'Hector, *Iliade*, XII, 463, et Hercule, *Odyssée*, XI, 606, sont comparés à la nuit. Zénodote écrivait νυκτὶ ἐλυσθείς. Mais le dieu n'est point enveloppé d'un nuage. Il faut d'ailleurs quelque chose qui se rapporte à l'idée de terreur. Quant à l'hiatus ι-ε, on suppose avec vraisemblance qu'il n'existait pas pour les anciens Grecs, au temps du digamma. Ils disaient Ϝεοικώς, ou même, suivant Payne Knight, Curtius et d'autres, ϜεϜοικώς. Ce qui est évident, c'est qu'ils prononçaient de façon à rétablir l'euphonie.

50-52. Οὐρῆας.... Daremberg : « L'observation moderne constate, il est vrai, la coexistence d'*épidémies* et d'*épizooties*; mais on ne voit pas qu'une même affection épidémique ait à la fois décimé les animaux et les hommes. »

50. Οὐρῆας.... Zoïle se moquait d'Homère au sujet de ce vers : « Il est indécent, disait-il, qu'un dieu se laisse aller à une colère pareille. Que lui avaient fait ces mulets et ces chiens? » — Κῆλα. Il est question des traits d'Apollon à propos de mort soudaine, XXIV, 758-759. Voyez aussi les notes VI, 205 et 425.

54. Τῇ δεκάτῃ, ce jour-là dixième, le dixième jour. Il semble qu'après ἐννῆμαρ, on devrait avoir τῷ δεκάτῳ. Mais le féminin était une expression faite. Voyez la note XXI, 46.

55. Ἐπὶ φρεσί, au diaphragme, au siége

κήδετο γὰρ Δαναῶν, ὅτι ῥα θνήσκοντας ὁρᾶτο.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ἤγερθεν ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,
τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἀτρείδη, νῦν ἄμμε παλιμπλαγχθέντας ὀίω
ἂψ ἀπονοστήσειν, εἴ κεν θάνατόν γε φύγοιμεν,
εἰ δὴ ὁμοῦ πόλεμός τε δαμᾷ καὶ λοιμὸς Ἀχαιούς.
Ἀλλ' ἄγε δή τινα μάντιν ἐρείομεν, ἢ ἱερῆα,
ἢ καὶ ὀνειροπόλον (καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν),
ὅς κ' εἴποι ὅ τι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων.
εἴτ' ἄρ' ὅγ' εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται εἴθ' ἑκατόμβης·
αἴ κέν πως ἀρνῶν κνίσης αἰγῶν τε τελείων
βούλεται ἀντιάσας ἡμῖν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι.
Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
Κάλχας Θεστορίδης, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα,
καὶ νήεσσ' ἡγήσατ' Ἀχαιῶν Ἴλιον εἴσω,
ἣν διὰ μαντοσύνην, τήν οἱ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ὦ Ἀχιλεῦ, κέλεαί με, Διὶ φίλε, μυθήσασθαι
μῆνιν Ἀπόλλωνος, ἑκατηβελέταο ἄνακτος.

de la pensée, dans l'esprit. Voyez plus bas les deux notes du vers 103. — Ἥρη. Junon est par excellence, chez Homère, la divinité protectrice des Grecs.

56. Ὁρᾶτο dans le sens actif : *videbat*, elle voyait. Zénodote écrivait ὁρῆτο. Aristarque repousse énergiquement cette leçon comme anti-épique : ἀγνοεῖ δὲ ὅτι Δωρικὸν γίνεται.

58. Δ(έ) est une reprise, et équivaut à *tum*, alors.

59. Παλιμπλαγχθέντας. *Scholies* : εἰς τοὐπίσω πλανηθέντας.

62. Ἐρείομεν pour ἐρέωμεν, interrogeons.

64. Ὅ τι, comme δι' ὅτι, pourquoi.

65. Εὐχωλῆς.... ἑκατομβῆς. Heyne : « Voto vel sacro non reddito. »

66. Αἴ κέν πως, pour savoir si : comme en latin *si forte*, ou simplement *si*. Virgile, *Énéide*, VI, 78 : « Bacchatur vates, « magnum *si* pectore possit Excussisse « deum. »

67. Βούλεται au subjonctif, pour βούληται.

68. Κατ' ἄρ' ἕζετο, pour καθέζετο ἄρα. Zénodote lisait ἐκαθέζετο, réduisant la poésie d'Homère au langage de la prose. C'est ce qui a fait dire à un scholiaste, probablement d'après Aristarque : οὐκ ἐᾷ Ζηνόδοτος ἑλληνίζειν τὸν Ὅμηρον.

69. Κάλχας. Calchas est, avec Tirésias, le plus fameux des devins antiques.

70. Ὃς ᾔδη.... Virgile, *Géorgiques*, IV, 391 : « .... novit namque omnia vates, Quæ « sint, quæ fuerint, quæ mox ventura tra- « hantur. »

71. Νήεσσ' ἡγήσατ(ο), *navibus monstravit viam*. Calchas disait ce qu'il fallait faire pour que la traversée fût heureuse. Avec le génitif, ἡγήσατο signifierait qu'il avait été l'amiral de la flotte.

Τοιγὰρ ἐγὼν ἐρέω· σὺ δὲ σύνθεο καί μοι ὄμοσσον
ἦ μέν μοι πρόφρων ἔπεσιν καὶ χερσὶν ἀρήξειν.
Ἦ γὰρ ὀίομαι ἄνδρα χολωσέμεν, ὃς μέγα πάντων
Ἀργείων κρατέει, καί οἱ πείθονται Ἀχαιοί.
Κρείσσων γὰρ βασιλεύς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηϊ·
εἴπερ γάρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ καταπέψῃ,
ἀλλά τε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσσῃ,
ἐν στήθεσσιν ἑοῖσι. Σὺ δὲ φράσαι εἴ με σαώσεις.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Θαρσήσας μάλα εἰπὲ θεοπρόπιον ὅ τι οἶσθα.
Οὐ μὰ γὰρ Ἀπόλλωνα Διὶ φίλον, ᾧτε σύ, Κάλχαν,
εὐχόμενος Δαναοῖσι θεοπροπίας ἀναφαίνεις,
οὔτις ἐμεῦ ζῶντος καὶ ἐπὶ χθονὶ δερκομένοιο
σοὶ κοίλῃς παρὰ νηυσὶ βαρείας χεῖρας ἐποίσει
συμπάντων Δαναῶν, οὐδ' ἢν Ἀγαμέμνονα εἴπῃς,
ὃς νῦν πολλὸν ἄριστος Ἀχαιῶν εὔχεται εἶναι.
Καὶ τότε δὴ θάρσησε καὶ ηὔδα μάντις ἀμύμων·
Οὔτ' ἄρ' ὅγ' εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται οὔθ' ἑκατόμβης,
ἀλλ' ἕνεκ' ἀρητῆρος, ὃν ἠτίμησ' Ἀγαμέμνων,
οὐδ' ἀπέλυσε θύγατρα, καὶ οὐκ ἀπεδέξατ' ἄποινα·

77. Ἦ μέν équivaut à ἦ μήν, comme ailleurs καὶ μέν à καὶ μήν. Ce n'est qu'un reste d'orthographe archaïque conservé par les Alexandrins. — Πρόφρων, le nominatif sujet de l'infinitif, hellénisme qu'on trouve même chez les poëtes latins. Catulle, IV 4 : « Phaselus ille.... Ait fuisse na« vium celerrimus. »

78. Χολωσέμεν, pour χολώσειν, *fore ut irritem.*

79. Καί οἱ, et à lui, au lieu de καὶ ᾧ, et auquel. Homère juxtapose les idées plutôt qu'il ne les construit. Son style est plein d'anacoluthes.

81. Καταπέψῃ. Il s'abstient de laisser d'abord éclater sa colère. Il la garde en lui-même, il la recuit, il la *digère*, en attendant l'occasion favorable.

83. Φράσαι, décide en toi-même. C'est l'impératif aoriste moyen. Le verbe φράζω, dans Homère, ne signifie point *dire*. Il ne s'entend que de la pensée. Aristarque : οὐδέποτε τὸ φράσαι ἐπὶ τοῦ εἰπεῖν ὁ ποιητὴς τίθησιν, ἀλλ' ἐπὶ τῆς διανοίας. Le principe d'Aristarque s'applique au moyen comme à l'actif.

86-87. Ὧτε dépend d'εὐχόμενος.

88. Ἐμεῦ ζῶντος.... Les Attiques disaient ζῶν καὶ βλέπων, les Latins *vivus vidensque.*

91. Εὔχεται εἶναι. Il ne faut pas s'attacher au sens propre du mot εὔχεται. Cette formule homérique n'est qu'une sorte d'affirmation. Agamemnon est le plus puissant des Grecs, et sait qu'il l'est. Voilà ce que veut dire Achille.

92. Καὶ τότε δὴ.... Virgile, *Énéide*, II, 76 : « Ille hæc, deposita tandem formi« dine, fatur. »

94-95. Ἀλλ'.... Ces deux vers montrent combien le type primitif de l'hexamètre différait du type consacré par les Latins. Il n'y a pas une seule des césures considérées comme essentielles.

τοὔνεκ' ἄρ' ἄλγε' ἔδωκεν Ἑκηβόλος ἠδ' ἔτι δώσει.
Οὐδ' ὅγε πρὶν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἀπώσει,
πρίν γ' ἀπὸ πατρὶ φίλῳ δόμεναι ἑλικώπιδα κούρην,
ἀπριάτην, ἀνάποινον, ἄγειν θ' ἱερὴν ἑκατόμβην
ἐς Χρύσην· τότε κέν μιν ἱλασσάμενοι πεπίθοιμεν.
Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἀχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
πίμπλαντ', ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι εἴκτην.

96. Τοὔνεκ'.... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais on ignore pour quelle raison. Aristarque le regardait sans doute comme inutile. — Ἑκηβόλος, celui qui frappe au loin : Apollon. On a vu, vers 75, ἑκατηβελέταο comme épithète d'Apollon. Ἑκάεργος, synonyme de ἑκηβόλος et de ἑκατηβελέτης, est pris aussi substantivement. Voyez plus bas, vers 147.

97. Οὐδ' ὅγε.... Nous donnons pour ce vers, comme Guillaume Dindorf et d'autres, la leçon d'Aristarque. Cette leçon a l'avantage d'être parfaitement claire, et de concorder pour les termes avec le vers 456 : Ἤδη νῦν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἄμυνον. La vulgate, Οὐδ' ὅγε πρὶν λοιμοῖο βαρείας χεῖρας ἀφέξει, présente deux sens : διχῶς νοεῖται, comme dit Eustathe, qui la commente avec détail. On peut entendre, ou qu'Apollon s'abstiendra de lancer la peste, ou qu'il retiendra les mains de la Peste personnifiée. Quelques éditeurs écrivent Κῆρας, les Parques, au lieu de χεῖρας, les mains. De cette façon, la personnification est claire, et l'on cesse d'avoir βαρείας χεῖρας répété à quelques vers de distance, car il est déjà vers 89. Mais Κῆρας n'est qu'une conjecture de Markland, tandis que la leçon d'Aristarque est un fait. *Scholies :* Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἀπώσει, οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. C'était la leçon des plus anciens textes. Notre vulgate n'est probablement qu'une correction arbitraire de Zénodote. *Scholies :* καὶ ἡ Μασσαλιωτικὴ δὲ καὶ ἡ Ῥιανοῦ τὸν αὐτὸν ἔχει τρόπον· ἔοικεν οὖν ἡ ἑτέρα Ζηνοδότου εἶναι, ἡ· Οὐδ' ὅγε πρὶν λοιμοῖο βαρείας χεῖρας ἀφέξει.

97-98. Πρίν répété. Ce pléonasme est très-fréquent dans Homère. Le premier πρίν n'a alors que la valeur d'un adverbe, et c'est du second, πρίν ou πρίν γε, que dépend l'infinitif : *ante hoc, scilicet antequam. Scholies*, VII, 481 : τὸ δεύτερον πρὶν, ἀντὶ τοῦ πρὶν ἤ· τὸ δὲ πρῶτον, ἀντὶ τοῦ πρότερον.

98. Ἀπὸ.... Joignez ἀπό et δόμεναι, en prose ἀποδοῦναι. — Ἑλικώπιδα, aux regards mobiles, aux yeux vifs.

99. Ἀπριάτην et ἀνάποινον sont pris adverbialement. *Scholies :* τὸ ἀπριάτην ἐπιρρηματικῶς ἀκούει ὁ Ἀπολλώνιος, ἀντὶ τοῦ ἀπριάδην. Quelques modernes en font des accusatifs féminins; mais il n'y a pas d'exemple du féminin ἀπριάτης.

100. Τότε κεν. Zénodote écrivait αἴ κεν au lieu de τότε κεν. Aristarque trouve cette leçon ridicule; car le devin *sait* qu'Apollon sera satisfait, et ne parle point conditionnellement : γελοῖον δὲ διστατικῶς λέγειν τὸν μάντιν.

101. Τοῖσι δ' ἀνέστη, alors se tint debout à eux en haut; alors se dressa dominant la foule assise.

103. Φρένες, *præcordia*, le diaphragme. C'est là qu'Homère plaçait le siége des émotions, et même de toute la vie intellectuelle. — Ἀμφιμέλαιναι. Dübner explique cette épithète par ce qu'on observait dans les entrailles des victimes. Le sang se noircissait à l'air, autour du diaphragme. Homère semble supposer que la colère est un afflux de sang au diaphragme, et d'un sang d'autant plus noir que la colère est plus violente.

104. Εἴκτην, pour ἐῳκείτην, comme εἰκώς pour ἐοικώς. Virgile, *Énéide*, VI, 299 : « .... stant lumina *flamma;* » XII, 101 : « .... totoque ardentis ab ore Scin« tillæ absistunt; oculis micat acribus *ignis.* »

Κάλχαντα πρώτιστα κάκ' ὀσσόμενος προσέειπεν·
Μάντι κακῶν, οὐ πώποτέ μοι τὸ κρήγυον εἶπας.
Αἰεί τοι τὰ κάκ' ἐστὶ φίλα φρεσὶ μαντεύεσθαι,
ἐσθλὸν δ' οὔτε τί πω εἶπας ἔπος οὔτ' ἐτέλεσσας·
καὶ νῦν ἐν Δαναοῖσι θεοπροπέων ἀγορεύεις
ὡς δὴ τοῦδ' ἕνεκά σφιν Ἑκηβόλος ἄλγεα τεύχει,
οὕνεκ' ἐγὼ κούρης Χρυσηΐδος ἀγλά' ἄποινα
οὐκ ἔθελον δέξασθαι, ἐπεὶ πολὺ βούλομαι αὐτὴν
οἴκοι ἔχειν. Καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προβέβουλα,
κουριδίης ἀλόχου, ἐπεὶ οὔ ἑθέν ἐστι χερείων,
οὐ δέμας οὐδὲ φυήν, οὔτ' ἂρ φρένας οὔτε τι ἔργα.
Ἀλλὰ καὶ ὧς ἐθέλω δόμεναι πάλιν, εἰ τόγ' ἄμεινον·
βούλομ' ἐγὼ λαὸν σῶν ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι.

105. Ὀσσόμενος, *meditans*. Le verbe ὄσσομαι, chez Homère, a toujours un sens moral. Il s'agit de ce qui se passe dans l'âme d'Agamemnon.

107. Αἰεί τοι.... Construisez : αἰεί ἐστι φίλα τοι (σοι) φρεσὶ μαντεύεσθαι τὰ κακά, *semper gratum tibi animo* (tuo animo) *prædicere*.... Dübner : « Φίλα ἐστί pour φίλον ἐστί, le pluriel neutre pour le singulier, usage qui s'est conservé dans la prose attique. » On construit ordinairement : τὰ κακά ἐστι φίλα μαντεύεσθαι...., d'après les exemples δεινὸς ἰδεῖν, καλὸν ἀκοῦσαι. Des deux façons le sens est le même : « Tu te fais intérieurement une joie de prédire. » — Τὰ κακά, *ista mala*, de pareilles misères, opposé à τὸ κρήγυον, *illud bonum*, le bien que je désire.

108. Εἶπας ἔπος, *vulgo* εἶπες ἔπος. La finale d'εἶπας est longue par le fait de la césure. Il n'est donc pas besoin de supposer ici le digamma, quoique le mot ἔπος soit de ceux qui ont dû l'avoir. Les Éoliens écrivaient Fειπῆν pour εἰπεῖν.

110. Ὡς δή.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. L'athétèse paraît assez faiblement motivée. *Scholies* : ἀθετεῖται ὅτι, αἰρομένου τούτου, σύντομος γίνεται ἡ ἑρμηνεία καὶ οὐδὲν ἐλλειπὲς ἔχουσα. Le vers est utile au sens, sinon indispensable. Θεοπροπέων dirait d'une façon trop vague que Calchas parle au nom du dieu qui est l'auteur du fléau.

111. Χρυσηΐδος. D'après les poëtes postérieurs à Homère, le nom de la fille de Chrysès était Astynomé. Homère ne la désigne que par son nom patronymique.

112-113. Πολὺ βούλομαι αὐτὴν οἴκοι ἔχειν. L'idée est complétée par un membre de phrase sous-entendu : ἢ δέχεσθαι τὰ ἄποινα.

113. Κλυταιμνήστρης. Clytemnestre, femme d'Agamemnon, était fille de Tyndare et sœur d'Hélène.

114. Κουριδίης, légitime. On rapproche le mot κουρίδιος de κοῦρος, *liber et ingenuus*. Il indique le mariage proprement dit, par opposition aux liaisons extra-légales. Quelques-uns le rattachent à κούριος pour κύριος, et expliquent κουριδίη ἄλοχος, maîtresse de maison, mère de famille. La première explication est préférable. — Οὔ ἑθεν, *vulgo* οὐχ ἕθεν. La forme ἑθεν pour οὗ est enclitique. L'hiatus disparaissait ou s'adoucissait, soit par le fait du digamma, soit par une aspiration à peu près équivalente à une consonne. Notre vulgate n'est qu'une correction arbitraire des Byzantins.

115. Οὔτε τι ἔργα. Ici, l'existence primitive du digamma est hors de doute. Comparez *Werk*, *work*, etc., dans les langues germaniques.

117. Βούλομ' ἐγώ.... Zénodote trouvait la réflexion plus que naïve et le vers indigne d'Homère. *Scholies* : Ζηνόδοτος

Αὐτὰρ ἐμοὶ γέρας αὐτίχ' ἑτοιμάσατ'. ὄφρα μὴ οἶος
Ἀργείων ἀγέραστος ἔω, ἐπεὶ οὐδὲ ἔοικεν.
Λεύσσετε γὰρ τόγε πάντες, ὅ μοι γέρας ἔρχεται ἄλλῃ.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
Ἀτρείδη κύδιστε, φιλοκτεανώτατε πάντων,
πῶς γάρ τοι δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί;
Οὐδέ τί που ἴδμεν ξυνήϊα κείμενα πολλά·
ἀλλὰ τὰ μὲν πολίων ἐξ ἐπράθομεν, τὰ δέδασται,
λαοὺς δ' οὐκ ἐπέοικε παλίλλογα ταῦτ' ἐπαγείρειν.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν τήνδε θεῷ πρόες· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
τριπλῇ τετραπλῇ τ' ἀποτίσομεν, αἴ κέ ποθι Ζεὺς
δῷσι πόλιν Τροίην εὐτείχεον ἐξαλαπάξαι.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Μὴ δ' οὕτως, ἀγαθός περ ἐών, θεοείκελ' Ἀχιλλεῦ,
κλέπτε νόῳ, ἐπεὶ οὐ παρελεύσεαι οὐδέ με πείσεις.
Ἦ ἐθέλεις, ὄφρ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας, αὐτὰρ ἔμ' αὔτως
ἧσθαι δευόμενον, κέλεαι δέ με τήνδ' ἀποδοῦναι;

ἠθέτηκεν αὐτὸν ὡς τῆς διανοίας εὐήθους οὔσης. Aristarque répondait simplement que le vers dit très-bien ce qu'il veut dire, et qu'il est la conclusion naturelle de ce qui précède : οὐ δεῖ δὲ αὐτὸν ἰδίᾳ προφέρεσθαι, ἀλλὰ συνάπτειν τοῖς ἄνω· ἐν ἤθει γὰρ λέγεται. — Σῶν, leçon d'Aristarque, *vulgo* σόον : sain et sauf. Homère emploie indifféremment σῶς et σόος.

120. Ὅ pour ὅτι, que. Cet ὅ, que, est assez fréquent, chez Homère, avec les verbes qui signifient savoir ou connaître : *voir* est de leur espèce.

122. Φιλοκτεανώτατε. Aristophane de Byzance lisait φιλοκτεανέστατε.

124. Ξυνήϊα a la première syllabe brève. On ramène le trochée au spondée en supposant que le ν comptait comme double. Nous verrons un assez grand nombre de faits analogues.

125. Τὰ μὲν... τά, *illa quidem quæ... illa*. — Πολίων ἐξ, *ex urbibus*. Avec la leçon ἐξεπράθομεν, le sens est le même.

129. Δῷσι pour δῷ. Zoïle affectait de prendre δῷσι pour un pluriel, et accusait Homère de faire des solécismes. Ce qui est bizarre, c'est que le stoïcien Chrysippe disait ici la même chose que Zoïle. *Scholies :* Ζωΐλος δὲ ὁ Ἀμφιπολίτης καὶ Χρύσιππος ὁ Στωϊκὸς σολοικίζειν οἴονται τὸν ποιητὴν, ἀντὶ ἑνικοῦ πληθυντικῷ χρησάμενον ῥήματι. — Τροίην. Aristarque écrivait Τροΐην, adjectif, pour Τρωΐην. Il blâme Zénodote de faire ici le mot dissyllabe, par conséquent nom propre. Cependant il reconnait lui-même, dans un autre passage, XXI, 544, Τροίη comme synonyme d'Ἴλιος. Ici il est indifférent, ce semble, d'avoir *urbem Trojam* ou *urbem Trojanam*. Mais je dois dire que les Alexandrins maintenaient l'orthographe d'Aristarque. C'est encore celle du manuscrit de Venise.

132. Κλέπτε νόῳ indique une ruse qui met la vigilance en défaut; παρελεύσεαι est une image empruntée à la course : παρέρχεσθαι, passer inaperçu.

133. Ὄφρ(α), *dum*, tandis que. — Αὐτὰρ ἐμέ, *me autem*, moi en retour. — Αὔτως, *sic*, ainsi, ou plutôt *comme ça*, et dans le sens vulgaire de l'expression française.

133-134. Ἦ ἐθέλεις.... Vers condamnés par Aristarque et d'autres anciens, mais pour des raisons qui ne sont guère probantes.

Ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοὶ,
ἄρσαντες κατὰ θυμὸν, ὅπως ἀντάξιον ἔσται·
εἰ δέ κε μὴ δώωσιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἕλωμαι
ἢ τεὸν ἢ Αἴαντος ἰὼν γέρας, ἢ Ὀδυσῆος
ἄξω ἑλών· ὁ δέ κεν κεχολώσεται ὅν κεν ἵκωμαι.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα μεταφρασόμεσθα καὶ αὖτις.
Νῦν δ' ἄγε νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἅλα δῖαν,
ἐς δ' ἐρέτας ἐπιτηδὲς ἀγείρομεν, ἐς δ' ἑκατόμβην
θείομεν, ἂν δ' αὐτὴν Χρυσηΐδα καλλιπάρηον
βήσομεν· εἷς δέ τις ἀρχὸς ἀνὴρ βουληφόρος ἔστω,
ἢ Αἴας, ἢ Ἰδομενεὺς, ἢ δῖος Ὀδυσσεὺς,
ἠὲ σὺ, Πηλείδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν,
ὄφρ' ἡμῖν Ἑκάεργον ἱλάσσεαι ἱερὰ ῥέξας.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ὤμοι, ἀναιδείην ἐπιειμένε, κερδαλεόφρον,
πῶς τίς τοι πρόφρων ἔπεσιν πείθηται Ἀχαιῶν
ἢ ὁδὸν ἐλθέμεναι, ἢ ἀνδράσιν ἶφι μάχεσθαι;
Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων
δεῦρο μαχησόμενος, ἐπεὶ οὔτι μοι αἴτιοί εἰσιν.
Οὐ γὰρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους,

Scholies : ἀτεθοῦνται ὅτι εὐτελεῖς τῇ συνθέσει καὶ τῇ διανοίᾳ, καὶ μὴ ἁρμόζοντες Ἀγαμέμνονι.

136. Ὅπως ἀντάξιον ἔσται. L'idée n'est pas complète dans les mots. Il faut sous-entendre, après ἔσται, *c'est bien!* ou *soit!* ou l'équivalent. Un geste ou une intonation de l'orateur suffisaient pour achever l'expression de sa pensée.

138. Αἴαντος... Ὀδυσῆος. Agamemnon cite les deux chefs les plus renommés après Achille. Il lui faut, pour compensation, quelque chose qui ait appartenu aux plus grands des rois confédérés.

139. Ἄξω.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais la sentence d'athétèse semble avoir été rédigée par Zénodote : ἀθετεῖται ὅτι πλήρης ὁ λόγος..., καὶ εὔηθες τὸ προσκείμενον. On voudrait voir ici, comme au vers 117, une protestation d'Aristarque.

141. Μέλαιναν. Les navires étaient enduits de poix. Les anciens entendaient aussi μέλαιναν dans un sens figuré, à cause de la profondeur des navires. *Scholies :* βαθεῖαν, ἢ πίσσῃ κεχρισμένην. D'après le caractère général de la poésie homérique, il vaut mieux prendre l'expression au propre. Homère parle aux yeux. — Δῖαν, divine. Homère appelle divin, dans les choses, tout ce qui est vaste, imposant ou terrible.

145. Ἰδομενεύς. C'est le fameux roi de Crète, fils de Deucalion et petit-fils de Minos.

149. Ἀναιδείην ἐπιειμένε. On dit, en français, *cuirasse d'impudence*. — Κερδαλεόφρον, à l'âme pleine d'astuce. Voyez la note VI, 153 sur κέρδιστος.

152-158. Οὐ γάρ.... Racine a imité ce passage, *Iphigénie*, IV, vi, mais avec beaucoup d'atténuations.

οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι βωτιανείρῃ
καρπὸν ἐδηλήσαντ', ἐπειὴ μάλα πολλὰ μεταξὺ
οὔρεά τε σκιόωντα θάλασσά τε ἠχήεσσα·
ἀλλὰ σοὶ, ὦ μέγ' ἀναιδὲς, ἅμ' ἑσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρῃς,
τιμὴν ἀρνύμενοι Μενελάῳ σοί τε, κυνῶπα,
πρὸς Τρώων· τῶν οὔτι μετατρέπῃ οὐδ' ἀλεγίζεις·
καὶ δή μοι γέρας αὐτὸς ἀφαιρήσεσθαι ἀπειλεῖς,
ᾧ ἔπι πόλλ' ἐμόγησα, δόσαν δέ μοι υἷες Ἀχαιῶν.
Οὐ μὲν σοί ποτε ἶσον ἔχω γέρας, ὁππότ' Ἀχαιοὶ
Τρώων ἐκπέρσωσ' εὐναιόμενον πτολίεθρον·
ἀλλὰ τὸ μὲν πλεῖον πολυάϊκος πολέμοιο
χεῖρες ἐμαὶ διέπουσ'· ἀτὰρ ἤν ποτε δασμὸς ἵκηται,
σοὶ τὸ γέρας πολὺ μεῖζον, ἐγὼ δ' ὀλίγον τε φίλον τε
ἔρχομ' ἔχων ἐπὶ νῆας, ἐπεί κε κάμω πολεμίζων.
Νῦν δ' εἶμι Φθίηνδ', ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν

155. Ἐν Φθίῃ, dans le pays de Phthie. On ne sait pas dans quelle partie de la Thessalie était Phthie, la capitale de Pelée. Les uns mettent Phthie sur le Sperchius, d'autres au bord de la mer, d'autres ailleurs. L'opinion la plus commune l'identifie avec Pharsale. Voyez l'*Épithalame* de Catulle, vers 37. Eustathe : τὰ νῦν κατά τινας λεγόμενα Φάρσαλα.

156. Ἐπειή. La pénultième compte pour brève, à cause de la voyelle qui la suit. On verra plusieurs exemples de longues et de diphthongues devenues ainsi brèves dans le corps des mots, comme elles le deviennent si souvent par l'hiatus. On écrit ordinairement ἐπεὶ ἤ, mais à tort; car ἤ se place au commencement des phrases, et il a un sens énergique qui fausserait souvent la pensée après ἐπεί. Presque partout ἐπειή signifie simplement *lorsque*. Guill. Dindorf : « Est « autem hoc ἐπειή nihil aliud quam ἐπεί « cum littera η paragogica, ut τίη pro τί « et ὁτιή pro ὅτι dicta sunt. »

156-157. Μάλα πολλὰ.... Ovide, *Tristes*, IV, VII, 21 : « Innumeri montes, inter « me teque, viæque, Fluminaque et campi, « nec freta pauca jacent. »

157. Σκιόωντα, *vulgo* σκιόεντα. *Scholies :* σκιόωντα διὰ τοῦ ω Ἀρίσταρχος. Ces montagnes étaient couvertes de forêts.

159. Μενελάῳ. La Grèce s'était armée pour venger l'enlèvement de la femme de Ménélas, frère d'Agamemnon.

160. Τῶν, de ces choses, de ce que je viens de dire. Quelques anciens ne ponctuaient pas après Τρώων. Ils faisaient de τῶν un conjonctif. Avec cette leçon, Achille reprocherait à Agamemnon de ne pas se soucier de prendre Troie, puisqu'il s'aliène le seul homme qui soit en état de vaincre les Troyens.

161. Καὶ δή, et pour comble, bien plus, ce n'est pas tout.

162. Ὧ ἔπι, c'est-à-dire ἐφ' ᾧ, pour lequel.

164. Τρώων... πτολίεθρον, une ville des Troyens, quelque ville troyenne.

165. Τό est emphatique, et τὸ πλεῖον signifie, presque toute la besogne.

167. Τὸ γέρας, *illud præmium*, l'énorme part de butin que tu reçois. — Φίλον. Heyne : « Quod tamen gratum sit, in quo « acquiescam. »

168. Ἐπεί κε κάμω. Villoison, ἐπὴν κεκάμω. Le sens est le même. Les anciens disputaient sur la manière d'écrire le passage. Nous donnons la leçon d'Aristarque et d'Hérodien. *Scholies :* Ἡρωδιανὸς μὲν καὶ Ἀρίσταρχος ἐπεί κε γράφουσιν. Eustathe dit que c'est la leçon du plus

οἴκαδ' ἴμεν σὺν νηυσὶ κορωνίσιν, οὐδέ σ' ὀΐω
ἐνθάδ' ἄτιμος ἐὼν ἄφενος καὶ πλοῦτον ἀφύξειν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται, οὐδέ σ' ἔγωγε
λίσσομαι εἵνεκ' ἐμεῖο μένειν· πάρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι
οἵ κέ με τιμήσουσι, μάλιστα δὲ μητίετα Ζεύς.
Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι Διοτρεφέων βασιλήων·
αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.
Εἰ μάλα καρτερός ἐσσι, θεός που σοὶ τόγ' ἔδωκεν.
Οἴκαδ' ἰὼν σὺν νηυσί τε σῇς καὶ σοῖς ἑτάροισιν
Μυρμιδόνεσσιν ἄνασσε, σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω,
οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος· ἀπειλήσω δέ τοι ὧδε·
ὡς ἔμ' ἀφαιρεῖται Χρυσηΐδα Φοῖβος Ἀπόλλων,
τὴν μὲν ἐγὼ σὺν νηΐ τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἑτάροισιν
πέμψω, ἐγὼ δέ κ' ἄγω Βρισηΐδα καλλιπάρῃον
αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε, τὸ σὸν γέρας, ὄφρ' εὖ εἰδῇς

grand nombre : οἱ πλείους τὸ κε συνδετικὸν ἔχοντες.

170-171. Οὐδέ.... Construisez : οὐδὲ ὀίω ἀφύξειν σοι ἄφενος καὶ πλοῦτον, ἐὼν ἄτιμος ἐνθάδε, car mon intention n'est nullement de te fournir à souhait prospérité et richesse, tout en étant ici privé des honneurs qui me sont dus. C'est le seul exemple de l'élision de σοι qu'il y ait dans Homère. Mais l'élision de μοι se trouve VI, 165 et ailleurs. Quelques-uns ont essayé, mais bien en vain, d'expliquer σ' comme s'il y avait σε. Bentley et d'autres n'admettent pas que σ' puisse être pour σοι, quoique d'ailleurs convaincus que σοι est absolument indispensable. Ils changent le texte, et écrivent οὐδέ σοι οἴω, malgré l'autorité unanime des manuscrits. Dans l'édition Didot, ἄτιμος ἐών est entre deux virgules et expliqué comme un nominatif absolu : « Neque te « puto hic, *inhonoratus quum sim*, opes et « divitias collecturum. » On pourrait à la rigueur admettre le nominatif absolu ; mais ἀφύσσω, *puiser*, n'a pas grand'chose de commun avec *colligere*, et il est difficile, de se rendre compte de ce qu'a voulu dire le traducteur en écrivant cette phrase latine. Nous sommes donc condamnés ou à prendre σ' pour σοι, ou à accepter la correction de Bentley.

174. Πάρ' pour πάρα, dans le sens de πάρεισι, *adsunt :* sont là, sont des aides tout prêts.

175. Μητίετα. Ces terminaisons en α, comme ἱππότα, τοξότα, etc., sont un reste des dialectes primitifs. Eustathe : Βοιωτῶν καὶ Αἰολέων ὁ τοιοῦτος τύπος τοῦ σχηματισμοῦ.

176. Ἐσσι, tu es. C'est l'ancienne et régulière conjugaison, conservée par les Doriens. Εἷς et surtout εἶ, la forme classique, sont, au fond, des altérations barbares.

180. Μυρμιδόνεσσιν. Les Myrmidons, sujets d'Achille, étaient des Achéens de la Thessalie; c'étaient les hommes du pays dont Phthie était la capitale. Ils étaient originaires de l'île d'Égine, et ils avaient émigré en Thessalie avec Pélée.

184. Κ' ἄγω équivaut à ἄξω. — Βρισηΐδα, la fille de Brisès. Homère ne lui donne, comme à Chryséis, que son nom patronymique. Les scholiastes l'appellent Hippodamie. Achille l'avait prise à Lyrnèse ou Lyrnesse, après avoir tué son époux et ses frères. Brisès, son père, était prêtre

ὅσσον φέρτερός εἰμι σέθεν, στυγέῃ δὲ καὶ ἄλλος
ἶσον ἐμοὶ φάσθαι καὶ ὁμοιωθήμεναι ἄντην.
  Ὣς φάτο· Πηλείωνι δ᾽ ἄχος γένετ᾽, ἐν δέ οἱ ἦτορ
στήθεσσιν λασίοισι διάνδιχα μερμήριξεν,
ἢ ὅγε φάσγανον ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὁ δ᾽ Ἀτρείδην ἐναρίζοι,
ἦε χόλον παύσειεν ἐρητύσειέ τε θυμόν.
Ἕως ὁ ταῦθ᾽ ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν
ἕλκετο δ᾽ ἐκ κολεοῖο μέγα ξίφος, ἦλθε δ᾽ Ἀθήνη
οὐρανόθεν· πρὸ γὰρ ἧκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,

à Lyrnèse, une des villes qu'Achille détruisit en même temps que Thébé des Cilices, dont elle était voisine. Voyez XIX, 295-300.

187. Φάσθαι, de se croire, de se prétendre.

188-189. Ἐν δέ οἱ ἦτορ στήθεσσιν, hyperbate. Joignez ἐν à στήθεσσιν.

189. Λασίοισι. Eustathe : ὁποῖοι πολλοὶ τῶν θερμοτέρων. On regardait une poitrine velue comme un signe de force. — Διάνδιχα μερμήριξεν. Virgile paraphrase cette expression, *Énéide*, IV, 285 : « Atque animum nunc huc celerem nunc divvidit illuc, In partesque rapit varias, « perque omnia versat. »

190-192. Ἢ ὅγε... ἦέ. Cet ὅγε est redondant. Virgile, *Énéide*, V, 457 : « Nunc dextra « ingeminans ictus, nunc *ille* sinistra. » *Ille* est le même qui a frappé de la main droite; c'est toujours Entelle. Quant à la construction, ἤ.... ἦέ, l'idée d'alternative ayant été exprimée par διάνδιχα, on sous-entend naturellement πότερον, *utrum*.

191. Τούς, les assistants. — Ὁ redondant, comme tout à l'heure ὅγε.

192. Ἦε.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur ce qu'il fausse la situation : ὅτι ἐκλύεται τὰ τῆς ὀργῆς. Mais pourquoi ne pas vouloir qu'Achille ait des intermittences d'homme modéré?

193. Ἕως ὁ. Wolf compte ces trois syllabes comme un pied régulier, exact équivalent du dactyle. Bothe nie l'usage de l'amphibraque dans Homère. D'ailleurs, ἕως ne compte presque partout que pour une seule syllabe. Reste donc un trochée, ou plutôt un spondée comme en fait souvent Homère par licence, et comme on en a vu un au vers 124, dans ἴδμεν ξυνήϊα, où ξυν devrait être bref. Dübner propose de scander comme s'il y avait εἷος ὁ. Dindorf et d'autres écrivent même εἷος. Mais ce mot n'est qu'une hypothèse des grammairiens modernes. Il n'y a de formes authentiques que ἕως et εἵως. On suppose que ξυνήϊα se disait ξυννήϊα. On peut donc supposer que ὁ ταῦθ᾽ se prononçait ὅτ ταῦθ᾽, ce qui n'est pas plus étrange que ὅτι changé en ὅττι. — Κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν. Il ne faut pas trop raffiner sur les distinctions. Ces deux mots sont synonymes pour Homère. Bothe : « Videtur idem bis « dixisse ἐξηγητικῶς. Non enim dubium « est quin Homerus mentem, cogitationem, « consilia, rationem, in pectore collocarit. » Pourtant rien n'empêche de voir dans φρήν et θυμός l'équivalent d'*esprit* et de *cœur;* d'un côté la pensée, de l'autre le sentiment.

194. Ἦλθε δ᾽ Ἀθήνη. Minerve est par excellence la protectrice des héros achéens. Le mot δέ (δ᾽), qui lie le membre de phrase à ce qui précède, est considéré comme redondant. *Scholies :* περισσὸς ὁ δέ σύνδεσμος. Il vaut mieux y voir l'équivalent de notre *alors*. Quelques anciens rendaient la phrase grammaticalement régulière en expliquant ἕως comme s'il y avait τέως.

195-196. Οὐρανόθεν.... Ces deux vers sont répétés par Minerve, 209-210. Aristarque les trouve déplacés là où ils sont dits par le poëte, et à leur place là où ils sont dans la bouche de Minerve. Zénodote avait exprimé un avis tout contraire.

ἄμφω ὁμῶς θυμῷ φιλέουσά τε κηδομένη τε.
Στῆ δ' ὄπιθεν, ξανθῆς δὲ κόμης ἕλε Πηλείωνα,
οἴῳ φαινομένη· τῶν δ' ἄλλων οὔτις ὁρᾶτο.
Θάμβησεν δ' Ἀχιλεὺς, μετὰ δ' ἐτράπετ', αὐτίκα δ' ἔγνω
Παλλάδ' Ἀθηναίην· δεινὼ δέ οἱ ὄσσε φάανθεν.
Καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τίπτ' αὖτ', αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, εἰλήλουθας;
Ἦ ἵνα ὕβριν ἴδῃ Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο;
Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τελέεσθαι ὀΐω·
ᾗς ὑπεροπλίῃσι τάχ' ἄν ποτε θυμὸν ὀλέσσῃ.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ἦλθον ἐγὼ παύσουσα τὸ σὸν μένος, αἴ κε πίθηαι,
οὐρανόθεν· πρὸ δέ μ' ἧκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
ἄμφω ὁμῶς θυμῷ φιλέουσά τε κηδομένη τε.
Ἀλλ' ἄγε, λῆγ' ἔριδος, μηδὲ ξίφος ἕλκεο χειρί·

Il est permis de rester neutre et de ne rien blâmer. On peut dire pourtant que ἦλθε δ' Ἀθήνη seul serait bien sec.

197. Ξανθῆς δὲ κόμης ἕλε. Eustathe trouvait sans doute le geste inconvenant, car il ne voit là qu'une expression symbolique : καὶ τοῦτο διὰ τὸ ἐν τῇ κεφαλῇ ἱδρύσθαι τὸ ἡγεμονικόν. Quant à la couleur des cheveux d'Achille, on sait que le blond, chez les Grecs, a toujours passé pour une beauté.

200. Οἱ, à elle, à Minerve. — Φάανθεν, pour ἔφανθεν, ἐφάνθησαν, en prose ἐφάνησαν. Littéralement la phrase serait, en français : « Les deux yeux lui étincelèrent terribles. »

201. Ἔπεα πτερόεντα. La parole, pour arriver à l'oreille, traverse l'air. De là l'image d'un oiseau. L'expression *paroles ailées* revient très-souvent dans Homère.

202. Αὖτ' pour αὖτε, *rursus*, encore. Ce n'était pas la première fois que Minerve venait parler à Achille. — Αἰγιόχοιο, qui a l'égide. Cette épithète équivaut à *dieu des tempêtes*. Aristarque, au vers XVII, 594 : ἡ διπλῆ, ὅτι ἴδιον ὑποτίθεται τῆς αἰγίδος τὸ ἀνέμων ποιεῖν συστροφάς· ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ δὲ καὶ καταιγίδες αἱ πνοαὶ αἱ κάτω ἀίσσουσαι. Quand Jupiter secoue l'égide, elle rend un bruit terrible, et elle jette partout le trouble et l'épouvante. Minerve a une égide, II, 447 ; mais cette égide n'est qu'un simple bouclier. Au reste, l'épithète αἰγίοχος est spéciale à Jupiter, et ne fait allusion qu'à l'égide de Jupiter, à celle qui soulève les tempêtes.

204. Ἔκ τοι ἐρέω, c'est-à-dire ἐξερῶ σοι.

205. Ὑπεροπλίῃσι a l'antépénultième brève. On suppose qu'elle comptait pour longue à cause de son accent. — Τάχ(α), bientôt. Ce mot, dans Homère, est toujours adverbe de temps. — Ὀλέσσῃ. Villoison ὀλέσσαι, à l'optatif. Heyne : « Perpetuum est Homero futurum per aoristum « secundum conjunctivi reddere, apposito « plerumque ἄν vel κε. » Voy. plus haut, vers 137.

206. Γλαυκῶπις, de γλαῦξ, chouette, et ὤψ, œil. Il s'agit de l'éclat des yeux, et non de leur couleur. Même en admettant γλαυκός comme racine, on ne devrait pas dire, *Minerve aux yeux bleus*. Ce serait Minerve aux yeux pers.

208. Πρὸ δέ μ' ἧκε, c'est-à-dire προῆκε δέ με.

210. Ἔριδος. Le verbe λήγω est synonyme de παύομαι, qui se construit avec le génitif.

ἀλλ᾽ ἤτοι ἔπεσιν μὲν ὀνείδισον ὡς ἔσεταί περ.
Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
καί ποτέ τοι τρὶς τόσσα παρέσσεται ἀγλαὰ δῶρα
ὕβριος εἵνεκα τῆσδε· σὺ δ᾽ ἴσχεο, πείθεο δ᾽ ἡμῖν.
Τὴν δ᾽ ἀπαμειϐόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Χρὴ μὲν σφωΐτερόν γε, θεὰ, ἔπος εἰρύσσασθαι,
καὶ μάλα περ θυμῷ κεχολωμένον· ὣς γὰρ ἄμεινον.
Ὅς κε θεοῖς ἐπιπείθηται, μάλα τ᾽ ἔκλυον αὐτοῦ.
Ἦ, καὶ ἐπ᾽ ἀργυρέῃ κώπῃ σχέθε χεῖρα βαρεῖαν,
ἂψ δ᾽ ἐς κουλεὸν ὦσε μέγα ξίφος, οὐδ᾽ ἀπίθησεν
μύθῳ Ἀθηναίης· ἡ δ᾽ Οὔλυμπόνδε βεϐήκει
δώματ᾽ ἐς αἰγιόχοιο Διὸς μετὰ δαίμονας ἄλλους.
Πηλείδης δ᾽ ἐξαῦτις ἀταρτηροῖς ἐπέεσσιν
Ἀτρείδην προσέειπε, καὶ οὔπω λῆγε χόλοιο·
Οἰνοϐαρὲς, κυνὸς ὄμματ᾽ ἔχων, κραδίην δ᾽ ἐλάφοιο,

216. Σφωΐτερον ... ἔπος, votre dire à vous deux. Minerve a parlé pour Junon et pour elle. Zénodote entendait σφωΐτερον dans le sens de σόν, *tuum*, trompé par l'usage des poëtes de son temps. Aristarque : σφωΐτερον γάρ ἐστι δυϊκόν.

218. T' pour τε, *etiam*, *vicissim*, aussi, en retour. — Ἔκλυον, ils exaucent d'ordinaire, ou simplement *ils exaucent*.

219. Ἦ, il dit. On trouve cette forme dans Platon. Mais Platon intercale ἦ dans le discours, tandis qu'Homère le met toujours après le discours achevé. Pour Homère il équivaut à εἶπε, pour Platon à ἔφη. C'est la différence de *dixit* à *inquit*, de *il dit* à *dit-il*.

219-220. Ἂψ δ' ἐς.... Zénodote réduisait ces deux vers à un seul : Ὣς εἰπὼν πάλιν ὦσε μέγα ξίφος, οὐδ' ἀπίθησεν.

220. Οὐδ' ἀπίθησεν, et il s'empressa d'obéir. Le tour négatif, en grec comme en latin, dit plus que l'expression directe. Dans les tautologies, si fréquentes chez les poëtes grecs, ce tour est ordinairement le dernier, il enchérit. Le fameux vers tant reproché à Corneille par les grammairiens français, *Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas*, aurait été applaudi au théâtre d'Athènes.

221. Βεϐήκει doit, ce semble, être pris littéralement. Minerve avait à peine été obéie, que déjà elle *était remontée* vers les dieux, ou plutôt vers leur demeure, car les dieux sont pour le moment en Éthiopie. Voyez plus bas, vers 423-424.

222. Μετὰ δαίμονας ἄλλους. Aristarque dit que μετὰ δαίμονας ἄλλους est faux en soi, mais qu'on peut y voir une expression poétique équivalant à εἰς τὸν τῶν δαιμόνων τόπον. Il laisse l'athétèse du vers à volonté : δύναται μὲν ἀθετεῖσθαι,... δύναται δὲ καὶ Ὁμηρικῷ τρόπῳ ἀκούεσθαι.

225-234. Οἰνοϐαρὲς.... Zénodote retranchait ces dix vers. *Scholies :* Ζηνόδοτος τοῦτον τὸν τόπον ἠθέτηκεν, ἕως τοῦ· Ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον. Il regardait ces vers comme inconvenants et indignes d'Homère. C'est l'athétèse διὰ τὸ ἀπρεπές. Rien de plus faux que ce jugement.

225. Οἰνοϐαρές, ivrogne. Wolf et d'autres l'entendent au figuré, *homme sans raison*. A quoi bon ces délicatesses? Les héros d'Homère étaient grands buveurs. C'était un honneur de bien porter le vin. Achille le portait sans doute mieux qu'Agamemnon. — Κυνὸς ὄμματ' ἔχων, comme plus haut, vers 159, κυνῶπα. Le chien était pour les Grecs le type de l'impudence. Diogène, qui avait dépouillé toute vergo-

οὔτε ποτ᾽ ἐς πόλεμον ἅμα λαῷ θωρηχθῆναι,
οὔτε λόχονδ᾽ ἰέναι σὺν ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν
τέτληκας θυμῷ· τὸ δέ τοι κὴρ εἴδεται εἶναι.
Ἦ πολὺ λώϊόν ἐστι κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν
δῶρ᾽ ἀποαιρεῖσθαι, ὅστις σέθεν ἀντίον εἴπῃ.
Δημοβόρος βασιλεὺς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις·
ἦ γὰρ ἂν, Ἀτρείδη, νῦν ὕστατα λωβήσαιο.
Ἀλλ᾽ ἔκ τοι ἐρέω καὶ ἐπὶ μέγαν ὅρκον ὀμοῦμαι·
ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον, τὸ μὲν οὔποτε φύλλα καὶ ὄζους
φύσει, ἐπειδὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν,
οὐδ᾽ ἀναθηλήσει· περὶ γάρ ῥά ἑ χαλκὸς ἔλεψεν
φύλλα τε καὶ φλοιόν· νῦν αὖτέ μιν υἷες Ἀχαιῶν
ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἵτε θέμιστας
πρὸς Διὸς εἰρύαται· ὁ δέ τοι μέγας ἔσσεται ὅρκος·
ἦ ποτ᾽ Ἀχιλλῆος ποθὴ ἵξεται υἷας Ἀχαιῶν
σύμπαντας· τότε δ᾽ οὔτι δυνήσεαι ἀχνύμενός περ
χραισμεῖν, εὖτ᾽ ἂν πολλοὶ ὑφ᾽ Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο

gue, prit comme un titre d'honneur le nom même de *chien*, qu'on lui donnait.

230. Ἀποαιρεῖσθαι, ὅστις, c'est-à-dire ἀφαιρεῖσθαι τούτου ὅστις, *enlever* (son bien) *à celui qui* (t'aura contredit).

231. Δημοβόρος.... On sous-entend εἶ, tu es. Quelques-uns voient là une interpellation, le *rectus vocandi casus*, le nominatif pour le vocatif. Bothe supprime la virgule, et fait de δημοβόρος βασιλεύς ἐπεί une hyperbate, pour ἐπεὶ δημοβόρος...: *quoniam, populum quum vores rex, ignavis imperas*. Cela est bien peiné. Il y a évidemment une idée complète dans les premiers mots du vers ; et le ton dont il faut supposer qu'Achille les prononçait équivaut ou au verbe sous-entendu, ou à l'exclamatif ὦ, qui devrait indiquer l'interpellation.

232. Ἦ γὰρ ἄν, car sinon, car sans cela. Il y a ellipse de tout un membre de phrase : *si tu ne commandais pas à des gens de rien*. Des hommes de cœur, suivant Achille, auraient bien vite fait justice d'un roi tel qu'Agamemnon.

234. Ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον. Virgile, *Énéide*, XII, 206, met dans la bouche de Latinus le même serment, et traduit presque littéralement Homère : « Ut sceptrum « hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat) « Nunquam fronde levi fundet virgulta nec « umbras, Quum semel in silvis imo de « stirpe recisum Matre caret, posuitque « comas et brachia ferro ; Olim arbos, « nunc artificis manus ære decoro Inclusit, « patribusque dedit gestare Latinis. » — Le héraut mettait un sceptre en main au roi qui prenait la parole. Agamemnon a un sceptre qui lui appartient en propre ; mais celui dont parle Achille est le sceptre commun des assemblées. Voy. XXIII, 568.

236. Ἑ pour αὐτό, lui, c'est-à-dire le sceptre.

237. Μιν, au neutre comme ἑ : lui, le sceptre. Quand le bois a été façonné, c'est l'insigne de la justice dans les mains de ceux qui le tiennent, ce n'est plus une branche d'arbre : νῦν αὖτε équivaut donc ici à τότε δέ, et alors.

239. Μέγας.... ὅρκος, un auguste objet de serment, une chose qui donne grande solennité au serment quand on jure par elle.

242. Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο. L'épithète d'*homicide*, si souvent jointe au nom

θνήσκοντες πίπτωσι· σὺ δ' ἔνδοθι θυμὸν ἀμύξεις
χωόμενος, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισας.
Ὣς φάτο Πηλείδης, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ
χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, ἕζετο δ' αὐτός·
Ἀτρείδης δ' ἑτέρωθεν ἐμήνιε. Τοῖσι δὲ Νέστωρ
ἡδυεπὴς ἀνόρουσε, λιγὺς Πυλίων ἀγορητής,
τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή·
τῷ δ' ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων
ἐφθίαθ', οἵ οἱ πρόσθεν ἅμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο
ἐν Πύλῳ ἠγαθέῃ, μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἄνασσεν·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ὢ πόποι, ἦ μέγα πένθος Ἀχαιΐδα γαῖαν ἱκάνει.

d'Hector, n'emporte que l'idée de vaillance redoutable. Hector est un caractère noble et généreux. Le fils de Priam a même les passions moins violentes que le fils de Pélée. Horace latinise l'expression d'Homère, *Épodes*, XVII, 12 : « Homicidam « Hectorem. »

244. Ὅτ' pour ὅτε, *quandoquidem*, puisque.

245. Ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε, c'est-à-dire προσέβαλε δὲ σκῆπτρον.

247. Νέστωρ. Nestor, roi de Pylos, était le plus vieux des chefs confédérés. Il parle souvent de sa propre personne, et c'est celui des héros sur lequel Homère a donné le plus de détails biographiques.

249. Μέλιτος γλυκίων. Cette image est devenue banale chez les modernes, mais n'en est pas moins caractéristique.

250. Μερόπων, qui ont en partage la voix articulée. Homère aime à caractériser les hommes par cette épithète. La parole est en effet ce qui distingue spécialement l'homme des animaux même les plus parfaits.

251. Ἐφθίαθ' pour ἔφθιντο. Le changement de ν en α est un adoucissement très-fréquent dans Homère. On a vu plus haut, vers 239, εἰρύαται, et on va voir, vers 256, κεχαροίατο. — Οἵ οἱ. Zénodote écrivait αἵ οἱ, rapportant le conjonctif à γενεαί. Mais ce n'était qu'une correction arbitraire. Le datif οἱ dépend de ἅμα. — Τράφεν, pour ἔτραφεν, ἐτράφησαν. L'ordre logique demanderait qu'ἐγένοντο fût avant τράφεν. Il y a donc hystérologie. Les poëtes grecs mettent souvent, comme on dit, *la charrue devant les bœufs*. Les premiers vers de la *Médée* d'Euripide présentent un exemple remarquable de cette licence.

252. Ἐν Πύλῳ. Suivant les uns, c'est Pylos en Messénie ; suivant les autres, c'est Pylos en Triphylie ; suivant d'autres encore, Pylos, chez Homère, désigne tout le royaume de Nestor, et ce royaume comprenait les deux villes du même nom. Il y avait une troisième ville de Pylos dans le Péloponnèse ; mais elle n'appartenait point à Nestor. — Τριτάτοισιν. Si l'on compte chaque âge d'homme pour vingt et quelques années, Nestor était septuagénaire.

254. Ὢ πόποι. Aristarque ne voit dans πόποι qu'une variante de l'exclamation παπαῖ. Il voudrait même qu'on écrivît, avec circonflexe sur la finale, ποποῖ. Les anciens expliquaient généralement πόποι comme un substantif, synonyme de θεοί. C'était, suivant eux, un archaïsme, un terme du dialecte des Dryopes. Mais Aristarque dit qu'Homère n'a pas pu entendre ὢ πόποι dans le sens de *ô dieux!* puisqu'il met cette exclamation dans la bouche de Jupiter même. Théognoste : Ἀρίσταρχος δέ φησιν ἀπίθανον εἶναι τὸ τὸν Δία ὢ πόποι λέγειν. Lehrs : « Scripsit fortasse (Theognostus), ὢ πόποι οἷον ὢ « θεοὶ λέγειν, quanquam et non scriptum « intelligitur. »

Ἦ κεν γηθήσαι Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες,
ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ,
εἰ σφῶϊν τάδε πάντα πυθοίατο μαρναμένοιϊν,
οἳ περὶ μὲν βουλὴν Δαναῶν, περὶ δ' ἐστὲ μάχεσθαι.
Ἀλλὰ πίθεσθ'· ἄμφω δὲ νεωτέρω ἐστὸν ἐμεῖο.
Ἤδη γάρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν ἠέπερ ἡμῖν
ἀνδράσιν ὡμίλησα, καὶ οὔποτέ μ' οἵγ' ἀθέριζον.
Οὐ γάρ πω τοίους ἴδον ἀνέρας, οὐδὲ ἴδωμαι,
οἷον Πειρίθοόν τε Δρύαντά τε, ποιμένα λαῶν,
Καινέα τ' Ἐξάδιόν τε καὶ ἀντίθεον Πολύφημον,
[Θησέα τ' Αἰγείδην, ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν].
Κάρτιστοι δὴ κεῖνοι ἐπιχθονίων τράφεν ἀνδρῶν·
κάρτιστοι μὲν ἔσαν, καὶ καρτίστοις ἐμάχοντο,
Φηρσὶν ὀρεσκῴοισι, καὶ ἐκπάγλως ἀπόλεσσαν.

258. Οἳ περὶ.... Construisez : οἳ περίεστε Δαναῶν. — Βουλήν, quant au conseil, en sagesse politique. Quelques anciens lisaient βουλῇ. *Scholies :* διὰ τοῦ ν βουλὴν, οὐ διὰ τοῦ ι (iôta adscrit : ΒΟΥΛΗΙ, βουλῇ)· οὕτως Ἀρίσταρχος.

260. Ἡμῖν, *vulgo* ὑμῖν. La vulgate est une correction de Zénodote. Cette leçon fait dire à Nestor une insolence. Il est vrai que cette insolence n'aurait rien de bien extraordinaire dans la bouche d'un vieillard.

262. Οὐδὲ ἴδωμαι, et je n'en saurais voir, et je n'en verrai jamais. Voy. plus haut la note du vers 205 sur ὀλέσσῃ. Ἴδωμαι avait primitivement le digamma. Comparez le latin *video*.

263-264. Πειρίθοον.... Pirithoüs, Dryas, Cénée, Exadius et Polyphème étaient tous des guerriers lapithes. Pirithoüs est connu par l'histoire ou la légende de Thésée; Polyphème, frère de Cénée, est compté parmi les Argonautes. Les deux autres n'ont point de légende.

265. Θησέα.... Vers emprunté au *Bouclier d'Hercule*, 182, et interpolé fort tard dans le texte de l'*Iliade*. Le manuscrit de Venise ne le donne point, et les scholiastes d'Homère n'y font aucune allusion dans leurs notes. On peut dire que l'interpolateur n'a pas eu la main tout à fait maladroite en transportant dans l'*Iliade* ce vers d'Hésiode, ou du moins attribué à Hésiode. D'après les traditions athéniennes, Thésée assistait en effet à la bataille dont va parler Nestor, et son nom est le plus illustre de tous ceux des héros avec lesquels Nestor faisait ses premières armes. Le vers achève bien l'idée et la phrase. On regrette vraiment qu'il ne soit pas d'Homère. Une chose assez étrange, c'est qu'il n'est nulle part question de Thésée dans l'*Iliade*. On dirait qu'Homère ignore ce héros. Il ne nomme point les fils de Thésée, Démophon et Acamas, parmi les guerriers du siége de Troie. Il appelle les Athéniens *le peuple d'Érechthée*, et il leur donne pour chef un descendant d'Érechthée, Ménesthée fils de Pétéus. Voy. II, 552.

268. Φηρσίν. Littéralement, *les bêtes sauvages*. Ce sont les Centaures. Apollonius : Φῆρες· οἱ Κένταυροι, Αἰολικῶς. Φήρ est le même que θήρ. Comparez le latin *fera*. Dans les dialectes archaïques, les aspirées étaient peu distinctes les unes des autres. Il n'est pas plus étonnant qu'on prononçât φήρ ou Ϝῆρ, pour θήρ, que οὐ Ϝεθεν pour οὐχ ἕθεν. Voy. plus haut, vers 114, la note sur οὐ ἕθεν. Cependant quelques anciens voulaient que φηρσίν désignât proprement la double nature des Centaures. *Scholies :* φυήρεσι, τοῖς τὴν φύσιν ἡρμοσμένοις.

Καὶ μὲν τοῖσιν ἐγὼ μεθομίλεον, ἐκ Πύλου ἐλθών,
τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· καλέσαντο γὰρ αὐτοί·
καὶ μαχόμην κατ' ἔμ' αὐτὸν ἐγώ· κείνοισι δ' ἂν οὔτις
τῶν οἳ νῦν βροτοί εἰσιν ἐπιχθόνιοι μαχέοιτο.
Καὶ μέν μευ βουλέων ξύνιεν πείθοντό τε μύθῳ.
Ἀλλὰ πίθεσθε καὶ ὔμμες, ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον.
Μήτε σὺ τόνδ', ἀγαθός περ ἐών, ἀποαίρεο κούρην,
ἀλλ' ἔα, ὥς οἱ πρῶτα δόσαν γέρας υἷες Ἀχαιῶν·
μήτε σύ, Πηλείδη, 'θέλ' ἐριζέμεναι βασιλῆϊ
ἀντιβίην, ἐπεὶ οὔποθ' ὁμοίης ἔμμορε τιμῆς
σκηπτοῦχος βασιλεύς, ᾧτε Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν.
Εἰ δὲ σὺ καρτερός ἐσσι, θεὰ δέ σε γείνατο μήτηρ,
ἀλλ' ὅγε φέρτερός ἐστιν, ἐπεὶ πλεόνεσσιν ἀνάσσει.
Ἀτρείδη, σὺ δὲ παῦε τεὸν μένος· αὐτὰρ ἔγωγε

270. Ἐξ ἀπίης γαίης, *e terra longinqua*. Le Péloponnèse, dans les *Suppliantes* d'Eschyle, vers 260, est nommé la terre d'Apis. Mais Homère paraît ne point connaître cette tradition, et le mot Ἀπία, nom propre, n'a pas la première brève. Ici ἀπίης est adjectif. C'est un synonyme d'ἀλλοδαπῆς, de μακρὰν ἀπεχούσης. Aristarque le dit formellement, à propos d'un autre passage, III, 49, où le mot se retrouve: ἡ διπλῆ, ὅτι ἀπίαν τὴν πολὺ ἀφεστῶσαν, οὐχ ὡς οἱ νεώτεροι τὴν Πελοπόννησον.

271. Κατ' ἔμ' αὐτόν. La leçon vulgaire κατ' ἐμαυτόν signifie seulement que Nestor combattait de son mieux dans la foule des Lapithes. Mais Nestor veut faire entendre qu'il combattait en son propre nom, comme un homme qui compte par lui-même, et non point comme l'aide de quelque autre héros. L'expression κατὰ σφέας, II, 366, *à part*, explique parfaitement κατ' ἔμ' αὐτόν. Même avec la vulgate, quelques-uns entendent que Nestor se met sur la même ligne que les héros. C'est puérilité, selon Bothe, de distinguer par l'apostrophe là où l'ancienne écriture confondait assurément, puisqu'on ne se servait point de l'apostrophe. Mais la distinction date d'Aristarque, et elle servait aux Grecs de son temps pour marquer le vrai sens du passage. D'après les *Scholies*, Zénodote écrivait κατ' ἐμωυτόν.

273. Βουλέων, dissyllabe par synizèse.

275. Ἀποαίρεο, pour ἀποαιρέεο, en prose ἀφαιροῦ.

276. Ἔα, c.-à-d. ἔα αὐτήν, laisse-la.

277. 'Θέλ' pour ἔθελε. *Vulgo* θέλ' pour θέλε. En apparence, il importe peu. Mais Aristarque a noté qu'Homère se sert partout d'ἐθέλω, jamais de θέλω. Les Alexandrins écrivaient même, à ce vers-ci, Πηλείδη, ἔθελ'. On scandait avec synizèse ou crase. Le manuscrit de Venise donne Πηλείδ' ἤθελ', ou du moins Villoison transcrit ainsi. Il faut lire évidemment Πηλείδη, et mettre une apostrophe à la place de l'η au second mot.

280. Γείνατο, pour ἐγείνατο. Le verbe γείνομαι, dans la langue d'Homère, est synonyme de γεννάω, engendrer, du moins à cet aoriste.

281. Ἀλλ' pour ἀλλά, en revanche.

282. Αὐτάρ, et puis. Il ne faut pas demander à ce mot une signification trop précise. Bothe le trouve inintelligible, et propose αὖ γάρ. Mais je vois peu ce qu'on gagnerait à la correction. D'autres proposent αὐτός. *Quant à moi* serait, ce me semble, une expression presque arrogante.

λίσσομ' Ἀχιλλῆϊ μεθέμεν χόλον, ὃς μέγα πᾶσιν
ἕρκος Ἀχαιοῖσιν πέλεται πολέμοιο κακοῖο.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Ἀλλ' ὅδ' ἀνὴρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων,
πάντων μὲν κρατέειν ἐθέλει, πάντεσσι δ' ἀνάσσειν,
πᾶσι δὲ σημαίνειν, ἅ τιν' οὐ πείσεσθαι ὀΐω.
Εἰ δέ μιν αἰχμητὴν ἔθεσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
τοὔνεκά οἱ προθέουσιν ὀνείδεα μυθήσασθαι;
Τὸν δ' ἄρ' ὑποβλήδην ἠμείβετο δῖος Ἀχιλλεύς·
Ἦ γάρ κεν δειλός τε καὶ οὐτιδανὸς καλεοίμην,
εἰ δὴ σοὶ πᾶν ἔργον ὑπείξομαι, ὅττι κεν εἴπῃς·
ἄλλοισιν δὴ ταῦτ' ἐπιτέλλεο, μὴ γὰρ ἔμοιγε
σήμαιν'· οὐ γὰρ ἔγωγ' ἔτι σοι πείσεσθαι ὀΐω.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
χερσὶ μὲν οὔτοι ἔγωγε μαχήσομαι εἵνεκα κούρης,
οὔτε σοὶ οὔτε τῳ ἄλλῳ, ἐπεί μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες·
τῶν δ' ἄλλων ἅ μοί ἐστι θοῇ παρὰ νηῒ μελαίνῃ,
τῶν οὐκ ἄν τι φέροις ἀνελὼν ἀέκοντος ἐμεῖο.

283. Λίσσομ' pour λίσσομαι. Si l'on met, comme font quelques-uns, une virgule après ce mot, l'explication littérale devient impossible. Nestor demande une faveur *pour Achille*, Ἀχιλλῆϊ. Car c'est toujours à Agamemnon que s'adresse Nestor quand il dit μεθέμεν (c'est-à-dire μεθεῖναι) χόλον.

284. Πέλεται. Homère emploie perpétuellement πέλομαι, synonyme poétique d'εἰμί, être. Il dit même πέλει, πέλε, ἔπλε, forme active, dans le même sens.

287. Περὶ πάντων ἔμμεναι, comme περιεῖναι πάντων, être supérieur à tout le monde.

289. Τιν' pour τινα. Ce quelqu'un qui ne se soumettra pas aux caprices d'Achille, c'est évidemment Agamemnon lui-même.

292. Ὑποβλήδην. Cet adverbe indique une réponse faite incontinent, presque une interruption : le verbe ὑποβάλλω signifie *interrompre.*

297. Ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο, c'est-à-dire ἐμβάλλου φρεσί, mets-toi dans l'esprit. Cette expression est très-fréquente dans Homère.

298. Μαχήσομαι. C'est l'orthographe d'Aristarque et celle de tous les textes antiques les plus célèbres. *Scholies :* οὕτως διὰ τοῦ η, μαχήσομαι, οὐ διὰ τοῦ ε σ, μαχέσσομαι, καὶ ἡ Μασσαλιωτικὴ, καὶ ἡ Ἀργολικὴ, καὶ ἡ Σινωπικὴ, καὶ ἡ Ἀντιμάχου, καί ἡ Ἀριστοφάνους.

299. Τῳ. Les Attiques ont conservé en prose τῷ et τῳ, pour τίνι interrogatif et τινί enclitique. Ici τῳ est enclitique pour τινί. — Ἐπεί μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες. Zénodote écrivait ἐπεί ῥ' ἐθέλεις ἀφελέσθαι, détruisant ainsi l'argument qui doit faire réfléchir les Grecs. Ceux-ci n'ont aucune raison de prendre sur leur compte une iniquité dont Agamemnon seul est coupable. Aristarque repousse la correction de Zénodote. Mais sa note, dans les *Scholies*, est pleine de fautes de transcription, et nous ne la donnons point.

Εἰ δ' ἄγε μὴν, πείρησαι, ἵνα γνώωσι καὶ οἵδε·
αἶψά τοι αἷμα κελαινὸν ἐρωήσει περὶ δουρί.
Ὣς τώγ' ἀντιβίοισι μαχησαμένω ἐπέεσσιν
ἀνστήτην, λῦσαν δ' ἀγορὴν παρὰ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Πηλείδης μὲν ἐπὶ κλισίας καὶ νῆας ἐΐσας
ἤϊε σύν τε Μενοιτιάδῃ καὶ οἷς ἑτάροισιν·
Ἀτρείδης δ' ἄρα νῆα θοὴν ἅλαδε προέρυσσεν,
ἐν δ' ἐρέτας ἔκρινεν ἐείκοσιν, ἐν δ' ἑκατόμβην
βῆσε θεῷ, ἀνὰ δὲ Χρυσηΐδα καλλιπάρηον
εἷσεν ἄγων· ἐν δ' ἀρχὸς ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς.
Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρὰ κέλευθα·
λαοὺς δ' Ἀτρείδης ἀπολυμαίνεσθαι ἄνωγεν.
Οἱ δ' ἀπελυμαίνοντο καὶ εἰς ἅλα λύματ' ἔβαλλον,
ἔρδον δ' Ἀπόλλωνι τεληέσσας ἑκατόμβας
ταύρων ἠδ' αἰγῶν παρὰ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο·
κνίση δ' οὐρανὸν ἷκεν ἑλισσομένη περὶ καπνῷ.
Ὣς οἱ μὲν τὰ πένοντο κατὰ στρατόν· οὐδ' Ἀγαμέμνων
λῆγ' ἔριδος, τὴν πρῶτον ἐπηπείλησ' Ἀχιλῆϊ,
ἀλλ' ὅγε Ταλθύβιόν τε καὶ Εὐρυβάτην προσέειπεν,

302. Εἰ δ' ἄγε. C'est, comme le remarque Dübner, une formule toute faite. On ne sait pas si εἰ est une conjonction avec ellipse, ou s'il est l'équivalent d'εἶα. Aristophane a dit ἄγ' εἶα νῦν, et on connaît l'*eia age* des Latins. Quoi qu'il en soit, εἰ δ' ἄγε signifie à peu près, *voyons un peu!* Bothe écrit εἰ δ', ἄγε μήν, et sous-entend βούλει : *si tu veux*, *allons!* Il s'en réfère à Eustathe et à Thiersch. Mais cette ellipse n'est qu'une hypothèse arbitraire des Byzantins.

306. Νῆας ἐΐσας. Le mot ἔϊσος (ἴσος) donne à peu près l'idée d'ἀγαθός. Apollonius interprète ἐΐσας, dans l'expression φρένας ἐΐσας, par εὐκράτους, ἀγαθάς. L'épithète, appliquée aux vaisseaux, marque seulement la beauté de leurs proportions. Les scholiastes traduisent νῆας ἐΐσας par ἰσοτοίχους, ἰσοπλεύρους, ce qui n'explique pas grand'chose. Apollonius lui-même n'a pas été très-heureux en voulant préciser, au lieu de s'en tenir, comme il a fait pour φρένας ἐΐσας, à une idée générale : τὰς νῆας τὰς ἐξ ἑκατέρου μέρους πλεούσας.

307. Μενοιτιάδῃ. Il s'agit de Patrocle. Patrocle était fils de Ménœtius, un des Argonautes. Il avait passé sa jeunesse chez Pélée, et il était venu à Troie avec les Myrmidons.

309. Ἐν..., ἐν, *vulgo* ἐς..., ἐς. Je rétablis la leçon d'Aristarque. *Scholies :* διὰ τοῦ ν Ἀρίσταρχος, ἐν δ' ἐρέτας. Voyez plus bas, vers 593, la note sur ἐν Λήμνῳ.

316. Ἀτρυγέτοιο. A la terre qui produit tout est naturellement opposée la mer inféconde. Apollonius : τρύγην μὴ ἐχούσης, c'est-à-dire ἀκάρπου.

317. Ἑλισσομένη περί pour περιελισσομένη. Le mot καπνῷ dépend du verbe complet, et non de περί seul.

320. Ταλθύβιον.... Εὐρυβάτην. Talthybius et Eurybate sont les serviteurs personnels d'Agamemnon, et au même titre tous les deux. Le datif οἱ et l'épithète ὀτρηρώ ne laissent aucun doute à ce sujet

τώ οἱ ἔσαν κήρυκε καὶ ὀτρηρὼ θεράποντε·
Ἔρχεσθον κλισίην Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος·
χειρὸς ἑλόντ' ἀγέμεν Βρισηΐδα καλλιπάρηον·
εἰ δέ κε μὴ δώησιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἕλωμαι
ἐλθὼν σὺν πλεόνεσσι· τό οἱ καὶ ῥίγιον ἔσται.
Ὣς εἰπὼν προΐει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν.
Τὼ δ' ἀέκοντε βάτην παρὰ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο,
Μυρμιδόνων δ' ἐπί τε κλισίας καὶ νῆας ἱκέσθην.
Τὸν δ' εὗρον παρά τε κλισίῃ καὶ νηῒ μελαίνῃ
ἥμενον· οὐδ' ἄρα τώγε ἰδὼν γήθησεν Ἀχιλλεύς.
Τὼ μὲν ταρβήσαντε καὶ αἰδομένω βασιλῆα
στήτην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο·
αὐτὰρ ὁ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσί, φώνησέν τε·
Χαίρετε, κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν·
ἆσσον ἴτ'· οὔτι μοι ὔμμες ἐπαίτιοι, ἀλλ' Ἀγαμέμνων,
ὃ σφῶϊ προΐει Βρισηΐδος εἵνεκα κούρης.
Ἀλλ' ἄγε, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἔξαγε κούρην
καί σφωϊν δὸς ἄγειν. Τὼ δ' αὐτὼ μάρτυροι ἔστων

C'est donc bien à tort que l'on confond l'Eurybate dont il est question ici avec Eurybate d'Ithaque le héraut d'Ulysse, nommé II, 184 et *Odyssée* XIX, 256. Il faut admettre que ce sont deux homonymes. Zénodote, comme tant de modernes, avait fait la confusion. C'est ce que dit la diple pointée dont est marqué le vers dans le manuscrit de Venise. La note d'Aristarque rétablit la distinction : ὅτι (il faut sous-entendre, devant ὅτι, ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, c'est-à-dire *note contre Zenodote*) καὶ ἕτερος Εὐρυβάτης, Ὀδυσσέως κῆρυξ· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς Πυλαιμενέα. Le renvoi à Pyléménès est le renvoi à une question d'homonymie discutée par Aristarque. Voyez la note XIII, 658-659.

323. Ἀγέμεν pour ἄγειν, dans le sens de l'impératif. Quelques-uns ne mettent qu'une virgule après Ἀχιλῆος, et font dépendre ἀγέμεν de ἔρχεσθον. En effet, un peu plus bas, vers 442-443, on trouve ἔπεμψεν ἄγειν. Mais ici Agamemnon commande, et du ton le plus bref. C'est donc bien l'impératif.

324. Δώησιν, poétique pour δῷ. — Ἐγὼ δέ, eh bien! moi.

327. Βάτην pour ἐβήτην, de ἔβην, aoriste de βαίνω.

330. Οὐδ(ε)... γήθησεν, et il s'affligea. Nouvel exemple de la force de ces expressions négatives. Virgile semble s'être souvenu de οὐδὲ γήθησεν, quand il fait dire au nocher Charon, *Énéide*, VI, 392 : « *Nec* « vero Alciden me *sum lætatus* euntem « Accepisse lacu. »

332. Οὐδέ τι, leçon d'Aristarque. Les anciens textes portaient οὐδέ τε. Aristarque allègue contre cette leçon l'autorité de la récension de Cypre, qui paraît lui avoir fourni sa correction : διὰ τοῦ ι, οὐδέ τι· οὐ διὰ τοῦ ε, οὐδέ τε. καὶ ἡ Κυπρία.

337. Διογενές. C'est Jupiter qui donne la puissance, la gloire, le courage. Homère honore ses héros du titre d'*enfants de Jupiter*, parce qu'ils sont l'objet particulier des soins du roi suprême.

338. Μάρτυροι. Zénodote avait introduit partout dans l'*Iliade* la forme μάρτυ-

πρός τε θεῶν μακάρων πρός τε θνητῶν ἀνθρώπων,
καὶ πρὸς τοῦ βασιλῆος ἀπηνέος, εἴποτε δ' αὖτε
χρειὼ ἐμεῖο γένηται ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι
τοῖς ἄλλοις. Ἦ γὰρ ὅγ' ὀλοιῇσι φρεσὶ θύει,
οὐδέ τι οἶδε νοῆσαι ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω,
ὅππως οἱ παρὰ νηυσὶ σόοι μαχέοιντο Ἀχαιοί.
Ὣς φάτο· Πάτροκλος δὲ φίλῳ ἐπεπείθεθ' ἑταίρῳ,
ἐκ δ' ἄγαγε κλισίης Βρισηΐδα καλλιπάρῃον,
δῶκε δ' ἄγειν. Τὼ δ' αὖτις ἴτην παρὰ νῆας Ἀχαιῶν·
ἡ δ' ἀέκουσ' ἅμα τοῖσι γυνὴ κίεν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
δακρύσας ἑτάρων ἄφαρ ἕζετο νόσφι λιασθεὶς,
θῖν' ἔφ' ἁλὸς πολιῆς, ὁρόων ἐπὶ οἴνοπα πόντον·

ρες. Mais cette forme est inconnue à Homère. Le singulier μάρτυρος n'est point dans l'*Iliade*, mais on le trouve dans l'*Odyssée*, XVI, 423.

339-340. Πρός, dans ces deux vers, ne signifie pas *au nom de*, mais *du côté de*, *devant*, *en face de*. Voy. πρὸς Βορέαο, *Odyssée*, XIII, 110.

339. Πρός τε.... Ce vers se termine par quatre spondées. Virgile en a un semblable, *Éneide*, VII, 634 : « Aut leves « ocreas lento ducunt argento. »

340. Τοῦ est dans le sens défavorable du latin *istius*. — Εἴποτε δ' αὖτε, pour εἴποτε δή.... C'est la suite de la phrase. Dubner dit qu'on devrait marquer la crase en écrivant δηὖτε. D'autres veulent qu'on écrive δὴ αὖτε. Bothe fait des réflexious judicieuses sur cette question philologique : « Nihil mutandum est, ne infuscemus an« tiquitatem, etsi Λ (XI), 137, legitur εἰ « μὲν δὴ Ἀντιμάχοιο. et ibidem, 389, εἰ « μὲν δὴ ἀντίβιον, per synizesim, qui« bus etiam ipsis locis haud male scripseris « εἰ μὲν δ' : sed ne ibi quidem latum un« guem recedendum est a scriptura libro« rum. » C'est à tort que quelques-uns terminent la phrase après ἀπηνέος, et font de εἴποτε δ' αὖτε, une menace avec réticence. Ces artifices de style ne sont point dans le caractère de la poésie homérique.

342. Τοῖς ἄλλοις. Homère met souvent l'article avec ἄλλοι, et semble ne lui donner que la valeur qu'il a en prose. Cependant ici même on peut expliquer τοῖς comme exprimant une idée propre, *ces gens-là*, les lâches Grecs qui permettent à Agamemnon toutes les iniquités.

343. Πρόσσω καὶ ὀπίσσω. On discute sur le sens respectif des deux termes de cette formule homérique, qui caractérise la sagesse humaine. D'après l'analogie, πρόσσω désigne le passé, ce qui a été *avant*, et ὀπίσσω, ce qui est en arrière, ce qui n'est pas encore venu, l'avenir. Voyez plus haut le vers 70, où πρὸ ἐόντα signifie incontestablement *le passé*. Voy. aussi ὀπίσσω, III, 411.

344. Οἱ, *ipsi*, à lui, à Agamemnon. — Μαχέοιντο Ἀχαιοί. Heyne et Bothe proposent de lire μαχεοίατ' Ἀχαιοί, pour faire disparaître l'hiatus. Il est certain qu'on ne peut guère supposer le digamma devant Ἀχαιοί, mais il est certain aussi que μαχέοιντο est la leçon authentique.

349. Δακρύσας. Boileau, *Art poetique*, III, 93-94 : « Achille déplairait moins bouillant et moins prompt; J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront. » C'est pour l'affront qu'il pleure en effet, et non point parce qu'il aime Briséis. Son appel à Thétis montre uniquement, vers 355-356, le ressentiment d'un outrage : ἦ γάρ μ' Ἀτρείδης... ἠτίμησεν.

350. Ἐπὶ οἴνοπα πόντον. Voy. V, 771. Dindorf met ici ἐπ' ἀπείρονα πόντον, leçon attribuée à Aristarque contre toute vraisemblance. Le changement fait disparaître l'hiatus; mais cet hiatus est un de ceux où le digamma est plus qu'une conjecture. Les Éoliens disaient Ϝοῖνος, le vin;

πολλὰ δὲ μητρὶ φίλῃ ἠρήσατο χεῖρας ὀρεγνύς·
Μῆτερ, ἐπεί μ' ἔτεκές γε μινυνθάδιόν περ ἐόντα,
τιμήν πέρ μοι ὄφελλεν Ὀλύμπιος ἐγγυαλίξαι,
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης· νῦν δ' οὐδέ με τυτθὸν ἔτισεν.
Ἦ γάρ μ' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἠτίμησεν· ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.
Ὣς φάτο δακρυχέων· τοῦ δ' ἔκλυε πότνια μήτηρ,
ἡμένη ἐν βένθεσσιν ἁλὸς παρὰ πατρὶ γέροντι.
Καρπαλίμως δ' ἀνέδυ πολιῆς ἁλὸς, ἠΰτ' ὀμίχλη,
καί ῥα πάροιθ' αὐτοῖο καθέζετο δακρυχέοντος,
χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τέκνον, τί κλαίεις; τί δέ σε φρένας ἵκετο πένθος;
Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε νόῳ, ἵνα εἴδομεν ἄμφω.
Τὴν δὲ βαρυστενάχων προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Οἶσθα· τίη τοι ταῦτα ἰδυίῃ πάντ' ἀγορεύω;
Ὠχόμεθ' ἐς Θήβην, ἱερὴν πόλιν Ἠετίωνος,
τὴν δὲ διεπράθομέν τε καὶ ἤγομεν ἐνθάδε πάντα.

et οἶνοψ, rouge, sombre, noirâtre, vient de οἶνος. On prononçait primitivement ἐπὶ ϝοίνοπα πόντον.

352. Περ équivaut ici à πέρι adverbe, *extrêmement*.

358. Παρὰ πατρὶ γέροντι, près de son vieux père, près de Nérée. Thétis était fille de Nérée et de Doris.

361. Χειρί τέ μιν.... Ce vers est souvent répété dans Homère. Les expressions ἔπος ἔφατο et ἐξωνόμαζε sont synonymes. C'est une pure tautologie.

363. Ἵνα εἴδομεν ἄμφω, afin que nous sachions tous les deux, équivaut à ἵνα εἰδῶ καὶ ἐγὼ, afin que moi aussi je sache. Le mot εἴδομεν est au subjonctif, pour εἰδῶμεν.

366-392. Ὠχόμεθ'.... Ces vingt-sept vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est motivée comme il suit : ὅτι παλιλλογεῖν παρῄτηται· ἀλλότριοι ἄρα οἱ ἐπιφερόμενοι στίχοι εἴκοσιν ἑπτά. Si cette note est d'Aristarque, on peut dire que le grand critique aurait dû, cette fois comme ailleurs, quitter les errements de Zénodote. Oui, Achille répète des choses que Thétis sait en effet; mais la passion explique qu'il les répète, et veut même qu'il les répète. C'est le premier exemple de ces reproductions textuelles de phrases et de tirades que les modernes ont tant reprochées à Homère. Zénodote était un raffiné comme nos gens d'esprit, et il condamnait systématiquement les répétitions. Il refaisait même les passages où la suppression des vers répétés nuisait à la suite des idées. Aristarque proteste d'ordinaire contre les mutilations faites par son devancier. On voudrait qu'il eût mis ici la diple pointée, et qu'il eût justifié Homère de s'être textuellement reproduit.

366. Θήβην, Thébé des Cilices, sur l'Hellespont. Les Cilices, dit-on, émigrèrent plus tard de la Troade, et allèrent s'établir dans le pays auquel est resté le nom de Cilicie. — Ἱερήν. On peut l'entendre au propre, à cause des temples et des lieux consacrés; mais Homère appelle *sacré*, comme *divin*, tout ce qui se distingue par un caractère de grandeur. — Ἠετίωνος. Éétion était le père d'Andromaque. Il avait été tué dans le sac de la ville, et par Achille même. Voyez VI, 416.

Καὶ τὰ μὲν εὖ δάσσαντο μετὰ σφίσιν υἷες Ἀχαιῶν,
ἐκ δ' ἕλον Ἀτρείδῃ Χρυσηΐδα καλλιπάρῃον.
Χρύσης δ' αὖθ', ἱερεὺς ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος,
ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα,
στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ, καὶ ἐλίσσετο πάντας Ἀχαιοὺς
Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δύω, κοσμήτορε λαῶν.
Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ
αἰδεῖσθαί θ' ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα·
ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἥνδανε θυμῷ,
ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν.
Χωόμενος δ' ὁ γέρων πάλιν ᾤχετο· τοῖο δ' Ἀπόλλων
εὐξαμένου ἤκουσεν, ἐπεὶ μάλα οἱ φίλος ἦεν,
ἧκε δ' ἐπ' Ἀργείοισι κακὸν βέλος· οἱ δέ νυ λαοὶ
θνῆσκον ἐπασσύτεροι, τὰ δ' ἐπῴχετο κῆλα θεοῖο
πάντῃ ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν. Ἄμμι δὲ μάντις
εὖ εἰδὼς ἀγόρευε θεοπροπίας Ἑκάτοιο.
Αὐτίκ' ἐγὼ πρῶτος κελόμην θεὸν ἱλάσκεσθαι·
Ἀτρείωνα δ' ἔπειτα χόλος λάβεν, αἶψα δ' ἀναστὰς
ἠπείλησεν μῦθον, ὃ δὴ τετελεσμένος ἐστίν.
Τὴν μὲν γὰρ σὺν νηῒ θοῇ ἑλίκωπες Ἀχαιοὶ
ἐς Χρύσην πέμπουσιν, ἄγουσι δὲ δῶρα ἄνακτι·

369. Χρυσηΐδα. Homère ne dit point comment la fille de Chrysès se trouvait à Thébé. On suppose qu'elle y était comme prêtresse, et qu'elle était attachée au culte d'Apollon Sminthien.

372-379. Λυσόμενός τε.... Voyez plus haut 13-16 et 22-25, et les notes sur ces vers.

381. Ἐπεὶ μάλα. Quelques anciens textes donnaient ici une variante, mais cette variante ne change rien au sens. *Scholies* : Σέλευκός φησιν ἐν τῇ Κυπρίᾳ καὶ τῇ Κρητικῇ, ἐπεὶ πάνυ οἱ φίλος ἦεν· καὶ Θεαγένης δ' οὕτως προφέρεται. — Οἱ φίλος, *ipsi carus*, cher à Apollon.

383. Τά... κῆλα. Dübner : « Τά ne doit pas être pris pour l'article. Τὰ δέ est dit, comme ailleurs, pour ταῦτα δέ, et κῆλα lui sert d'apposition : *hæc autem, tela inquam.* Le même cas se présente au vers 391, τὴν δὲ.... ἄγοντες κούρην Βρισῆος, et mille fois ailleurs. » Cette observation, conforme à la doctrine d'Aristarque, est d'une importance capitale pour l'interprétation correcte de la diction homérique.

388. Ἠπείλησεν μῦθον. *Elumbis versus*, dit Bothe. Thiersch proposait de lire μῦθον ἐπηπείλησεν. Bothe préférerait ἠπείλησέ με μῦθον. Mais Homère dit ἀπειλεῖν τινί τι et non τινά τι. Laissons d'ailleurs le poëte versifier à sa guise et négliger les coupes harmonieuses.

τὴν δὲ νέον κλισίηθεν ἔβαν κήρυκες ἄγοντες
κούρην Βρισῆος, τήν μοι δόσαν υἷες Ἀχαιῶν.
Ἀλλὰ σὺ, εἰ δύνασαί γε, περίσχεο παιδὸς ἐῆος·
ἐλθοῦσ' Οὔλυμπόνδε Δία λίσαι, εἴποτε δή τι
ἢ ἔπει ὤνησας κραδίην Διὸς ἠὲ καὶ ἔργῳ.
Πολλάκι γάρ σεο πατρὸς ἐνὶ μεγάροισιν ἄκουσα
εὐχομένης, ὅτ' ἔφησθα κελαινεφέϊ Κρονίωνι
οἴη ἐν ἀθανάτοισιν ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι,
ὁππότε μιν ξυνδῆσαι Ὀλύμπιοι ἤθελον ἄλλοι,
Ἥρη τ' ἠδὲ Ποσειδάων καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.
Ἀλλὰ σὺ τόνγ' ἐλθοῦσα, θεὰ, ὑπελύσαο δεσμῶν,
ὦχ' ἑκατόγχειρον καλέσασ' ἐς μακρὸν Ὄλυμπον
ὃν Βριάρεων καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δέ τε πάντες
Αἰγαίων' · ὁ γὰρ αὖτε βίη οὗ πατρὸς ἀμείνων·

393. Ἐῆος, génitif singulier masculin de l'adjectif ἐΰς, *bonus*, distingué par sa vaillance. Zénodote lisait ἑοῖο, dans le sens de σοῖο, assimilation qu'Aristarque déclare absolument impossible.

396-406. Πολλάκι γὰρ.... Zénodote retranchait ces onze vers. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀπὸ τούτου ἕως τοῦ, Τὸν καὶ ὑπέδδεισαν, Ζηνόδοτος ἀθετεῖ. C'est évidemment διὰ τὸ ἀπρεπές. Zénodote trouvait cette histoire injurieuse pour la majesté divine, et il ne voulait pas qu'on la mît sur le compte d'Homère. Cependant il avait laissé le passage dans son exemplaire, au moins en marge, puisque Aristarque note deux de ses variantes.

396. Πατρός, de mon père, de Pélée.

397. Κρονίωνι, au fils de Cronos ou Saturne, à Jupiter.

399. Ὀλύμπιοι, les habitants de l'Olympe, les dieux de la cour du Jupiter.

400. Ποσειδάων, Neptune, frère de Jupiter et de Pluton. — Παλλὰς Ἀθήνη. Zénodote mettait ici Apollon à la place de Minerve. *Scholies :* ὅτι Ζηνόδοτος γράφει Φοῖβος Ἀπόλλων. Dans le manuscrit de Venise il n'y a point de diple, pointée ou non, au vers 400; mais cette scholie se rapporte évidemment à une diple pointée d'Aristarque. Voyez la note XXI, 444 sur le motif de révolte supposé par Zénodote.

403. Θεοὶ.... ἄνδρες. Dübner : « Homère distingue plusieurs fois le nom que les dieux et le nom que les hommes donnent à un objet. Le premier était sans doute celui qui se trouvait dans d'anciens poëmes; le second, le nom ordinaire. Encore du temps d'Homère, toute poésie est regardée comme inspirée par les dieux. »

404. Αἰγαίων(α). Ce Briarée ou Égéon, le monstre aux cent bras, était né d'Uranus et de Géa, c.-à-d. du Ciel et de la Terre. — Ὁ γὰρ.... Zénodote changeait cette fin de vers, et ajoutait un autre vers qui n'est point dans nos manuscrits. Mais le texte de Zénodote a été altéré par les copistes : ὁ γὰρ αὖτε βίῃ πολὺ φέρτατος ἁπάντων ὁπόσοι ναίουσ' ὑπὸ Τάρταρον εὐρώεντα. On voit bien qu'il faut lire τῶν ὁπόσοι, mais on ne voit pas quel était le mot final du premier vers. Aristarque repousse la leçon de Zénodote, parce qu'Égéon est un dieu marin, et non un des dieux qui sont dans le Tartare : οὐκ ἔστι δὲ τῶν Τιτάνων ὁ Αἰγεὺς, ἀλλ' ἐνάλιος θεός. Aristarque entend par Τιτάνων les révoltés plongés au fond des enfers. Égéon ou Égée était, comme les Titans, un fils du Ciel et de la Terre; mais il n'avait point conspiré avec ses frères, les Titans proprement dits. — Οὗ πατρός, que son père à lui, qu'Uranus. L'hiatus βίη οὗ est garanti par Aristarque. Apollonius : οὐ διὰ τοῦ ν βίην, Ἀρίσταρχος. On lit la même note dans les

ὅς ῥα παρὰ Κρονίωνι καθέζετο κύδεϊ γαίων·
τὸν καὶ ὑπέδδεισαν μάκαρες θεοὶ, οὐδέ τ' ἔδησαν.
Τῶν νῦν μιν μνήσασα παρέζεο καὶ λαβὲ γούνων,
αἴ κέν πως ἐθέλῃσιν ἐπὶ Τρώεσσιν ἀρῆξαι,
τοὺς δὲ κατὰ πρύμνας τε καὶ ἀμφ' ἅλα ἔλσαι Ἀχαιοὺς
κτεινομένους, ἵνα πάντες ἐπαύρωνται βασιλῆος,
γνῷ δὲ καὶ Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἣν ἄτην, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισεν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Θέτις κατὰ δάκρυ χέουσα·
Ὤμοι, τέκνον ἐμὸν, τί νύ σ' ἔτρεφον αἰνὰ τεκοῦσα;
Αἴθ' ὄφελες παρὰ νηυσὶν ἀδάκρυτος καὶ ἀπήμων
ἧσθαι, ἐπεί νύ τοι αἶσα μίνυνθά περ, οὔτι μάλα δήν·
νῦν δ' ἅμα τ' ὠκύμορος καὶ ὀϊζυρὸς περὶ πάντων
ἔπλεο· τῷ σε κακῇ αἴσῃ τέκον ἐν μεγάροισιν.
Τοῦτο δέ τοι ἐρέουσα ἔπος Διὶ τερπικεραύνῳ
εἶμ' αὐτὴ πρὸς Ὄλυμπον ἀγάννιφον, αἴ κε πίθηται.

Scholies. Ainsi la leçon d'Aristarque est βίῃ et non βίην. Bothe propose de lire ἀντιβίην au lieu de αὖτε βίῃ, à cause de la difficulté de bien entendre αὖτε. Ce qui motive, selon lui, cette conjecture, c'est précisément la correction d'Aristarque, qui constate βίην dans certains manuscrits alexandrins. Avec ἀντιβίην, tout deviendrait parfait : « *Nam ille, congressus cum aliquo* (v. 278; « E (V), 220; Φ (XXI), 226), *fortior est* « *patre suo* Cœlo, hoc est, fortissimus; « quæ apta est sententia, quum, αὖτε quid « sibi velit, vix intelligas. Αυ et αν, item- « que ε et ι, permutari inter se tralati- « tium est. » Bothe exagère beaucoup, ce semble, la difficulté. Αὖτε est un mot très-vague en soi, et qui n'a guère, à côté de γάρ, que la valeur d'une insistance, comme *vero* dans *enimvero*, ou comme notre expression adverbiale *en effet* dans son sens propre, quand elle n'était encore qu'une annexe de *car*, et qu'on disait correctement *car en effet*.

406. Οὐδέ τ' ἔδησαν, et ils n'enchaînèrent point Jupiter.

408. Ἐπὶ Τρώεσσιν ἀρῆξαι, c'est-à-dire ἐπαρῆξαι Τρωσί.

410. Ἐπαύρωνται, *fruantur*, jouissent. Les Grecs auront alors la récompense qu'ils méritent pour leur déférence à un homme tel qu'Agamemnon. Le verbe ἐπαυρίσκω, ἐπαυρίσκομαι se trouve dans ce sens ironique, VI, 353, et *Odyssée*, XVIII, 107. Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 238, et d'autres poëtes l'ont employé de même.

412. Ἣν ἄτην, sa folie. Le mot ἄτη, dans Homère, signifie aveuglement d'esprit, égarement coupable, une faute d'où résulte quelque calamité.

413. Κατὰ δάκρυ χέουσα, c'est-à-dire καταχέουσα δάκρυ.

414. Αἰνά, l'adjectif neutre pour l'adverbe. *Scholies :* ἐπὶ κακῷ, pour malheur, pour notre malheur commun.

416. Τοι αἶσα équivaut à αἶσά ἐστί σοι ζώειν. — Μίνυνθά περ, οὔτι μάλα δήν. Remarquez, dans cette tautologie, la place de l'expression négative. C'est, comme nous l'avons dit plus haut, vers 220, un véritable enchérissement, et non pas une pure répétition d'idée.

417. Περὶ πάντων, *præ ceteris*, entre tous, plus que pas un.

420. Ἀγάννιφον, couvert de neiges abondantes. Il s'agit de l'Olympe au propre, de la montagne de Thessalie. Le sommet de l'Olympe est couvert de neiges éternelles.

Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισιν
μήνι᾽ Ἀχαιοῖσιν, πολέμου δ᾽ ἀποπαύεο πάμπαν.
Ζεὺς γὰρ ἐς Ὠκεανὸν μετ᾽ ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
χθιζὸς ἔβη κατὰ δαῖτα, θεοὶ δ᾽ ἅμα πάντες ἕποντο·
δωδεκάτῃ δέ τοι αὖτις ἐλεύσεται Οὔλυμπόνδε·
καὶ τότ᾽ ἔπειτά τοι εἶμι Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ,
καί μιν γουνάσομαι, καί μιν πείσεσθαι ὀΐω.
Ὣς ἄρα φωνήσας᾽ ἀπεβήσετο, τὸν δ᾽ ἔλιπ᾽ αὐτοῦ
χωόμενον κατὰ θυμὸν ἐϋζώνοιο γυναικὸς,
τήν ῥα βίῃ ἀέκοντος ἀπηύρων. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
ἐς Χρύσην ἵκανεν ἄγων ἱερὴν ἑκατόμβην.
Οἱ δ᾽ ὅτε δὴ λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς ἵκοντο,
ἱστία μὲν στείλαντο, θέσαν δ᾽ ἐν νηῒ μελαίνῃ,
ἱστὸν δ᾽ ἱστοδόκῃ πέλασαν προτόνοισιν ὑφέντες

422. Πολέμου δ᾽ ἀποπαύεο. Virgile, *Énéide*, IX, 655 : « Cetera parce, puer, « bello. »

423. Ἐς Ὠκεανόν, chez l'Océan, chez le dieu de l'Océan. Dans Homère et dans Hésiode, l'Océan est un fleuve qui entoure le disque de la terre. Aristarque, à propos du vers XX, 7 : ἡ διπλῆ, ὅτι ποταμὸν οὐ θάλασσαν παραδίδωσι. Ce fleuve était la source de tous les autres fleuves, et même de toutes les mers et de toutes les eaux quelconques. Voyez XXI, 196. Le Nil venait de l'Océan ; les Éthiopiens, habitants du haut Nil, touchaient à l'Océan. Voilà comment le dieu du fleuve des fleuves pouvait avoir son palais près des Éthiopiens, ou même chez les Éthiopiens. — Αἰθιοπῆας, d' Αἰθιοπεύς pour Αἰθίοψ. Ce peuple lointain passait pour doué de toutes les vertus, et les dieux aimaient à séjourner en Éthiopie.

424. Χθιζὸς.... Il y a un obel à ce vers dans le manuscrit de Venise; mais cet obel est expliqué, dans les *Scholies*, comme se rapportant à un texte où le vers se serait terminé par μετὰ δαίμονας ἄλλους. — Χθιζός, l'adjectif pour l'adverbe, *hier*. Même en prose, on exprime souvent le temps par des adjectifs. — Κατὰ δαῖτα, *vulgo* μετὰ δαῖτα. *Scholies* : Ἀρίσταρχος κατὰ δαῖτα, ἀντὶ τοῦ ἐπὶ δαῖτα.... οὕτω δὲ εὕρομεν καὶ ἐν τῇ Μασσαλιωτικῇ, καὶ Σινωπικῇ, καὶ Κυπρίᾳ, καὶ Ἀντιμαχείῳ, καὶ Ἀριστοφανείῳ. Cette note prouve que le vers, tel que nous l'avons, n'est pas un vers interpolé.

425. Δωδεκάτῃ. L'ellipse du mot *jour* est habituelle en grec.

426. Χαλκοβατές. Ailleurs le ciel est appelé χάλκεος, πολύχαλκος, σιδήρεος. Tout est métal dans les palais des dieux. Le pavé de la demeure de Jupiter est d'airain. — Δῶ, apocope fréquente, pour δῶμα.

427. Καί μιν.... καί μιν. Cette répétition, comme le remarque Dubner, est d'une simplicité antique, et ne manque pas de force ici. Bothe s'est donc fourvoyé : « Non tam putidum, dit-il, novi Homerum, « ut ita locutus esse videatur. » Et il propose μήν au lieu du second μιν, mais en écrivant καὶ μέν, *more prisco*, selon l'orthographe primitive.

428. Ἀπεβήσετο, pour ἀπεβήσατο. Remarquez cette forme épique, ε pour α, à l'aoriste moyen. Elle est assez fréquente dans Homère.

429. Ἐϋζώνοιο. C'est l'épithète des femmes nobles. — Γυναικός, *mulieris causa*, à cause de la femme. On a vu plus haut de pareils génitifs, aux vers 65 et 93 : εὐχωλῆς et ἑκατόμβης. Mais là il n'y avait pas moyen de se méprendre sur le sens causal.

434. Ἱστοδόκῃ. Le mât n'était qu'une

καρπαλίμως, τὴν δ' εἰς ὅρμον προέρεσσαν ἐρετμοῖς.
Ἐκ δ' εὐνὰς ἔβαλον, κατὰ δὲ πρυμνήσι' ἔδησαν·
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης·
ἐκ δ' ἑκατόμβην βῆσαν ἑκηβόλῳ Ἀπόλλωνι·
ἐκ δὲ Χρυσηῒς νηὸς βῆ ποντοπόροιο.
Τὴν μὲν ἔπειτ' ἐπὶ βωμὸν ἄγων πολύμητις Ὀδυσσεὺς
πατρὶ φίλῳ ἐν χερσὶ τίθει, καί μιν προσέειπεν·
Ὦ Χρύση, πρό μ' ἔπεμψεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
παῖδά τε σοὶ ἀγέμεν, Φοίβῳ θ' ἱερὴν ἑκατόμβην
ῥέξαι ὑπὲρ Δαναῶν, ὄφρ' ἱλασόμεσθα ἄνακτα,
ὃς νῦν Ἀργείοισι πολύστονα κήδε' ἐφῆκεν.
Ὣς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει, ὁ δ' ἐδέξατο χαίρων
παῖδα φίλην· τοὶ δ' ὦκα θεῷ ἱερὴν ἑκατόμβην
ἑξείης ἔστησαν ἐΰδμητον περὶ βωμὸν,
χερνίψαντο δ' ἔπειτα, καὶ οὐλοχύτας ἀνέλοντο.
Τοῖσιν δὲ Χρύσης μεγάλ' εὔχετο χεῖρας ἀνασχών·
Κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας

grosse perche qu'on dressait pour naviguer, et qu'on abaissait sur un chevalet quand on était au port. C'est ce chevalet qu'Homère appelle *le réceptacle du mât:* ἱστοδόκη, de ἱστός et δέχομαι. — Προτόνοισιν. Le mât était fixé par des cordages. Les πρότονοι étaient particulièrement les deux câbles qui allaient de l'extrémité du mât vers la proue et la poupe, et qui servaient à le manœuvrer.

435. Τήν, le vaisseau. — Προέρεσσαν, *vulgo* προέρυσσαν. Le pléonasme προέρεσσαν ἐρετμοῖς est tout à fait dans le génie de la langue; mais Aristarque justifie sa leçon par des autorités : διὰ τοῦ ε, προέρεσσαν, οὐ διὰ τοῦ υ, προέρυσσαν, καὶ ἡ Ἀργολικὴ, καὶ ἡ Σινωπικὴ, καὶ ἡ Σωσιγένους.

436. Εὐνάς. C'étaient de grosses pierres ou des masses métalliques attachées au bout d'une corde. Homère n'a pas connu l'ancre proprement dite, le crochet de fer à deux pointes. — Πρυμνήσι(α), les amarres : de πρύμνη, poupe. C'est toujours la poupe qu'on accolait au rivage, afin de n'avoir qu'à détacher les amarres, πρυμνήσια λύειν, au départ. — Ἐκ.... ἔβαλον, et plus bas ἐκ.... βαῖνον, ἐκ... βῆσαν, ἐκ.... βῆ, tmèses pour ἐξέβαλον, ἐξέβαινον, ἐξέβησαν, ἐξέβη.

444. Ἱλασόμεσθα ἄνακτα. Ἄνακτα, Apollon. L'hiatus σθα-α est remarquable. Il est difficile de ne pas supposer le Ϝ dans la prononciation première. Nous devons remarquer que ce vers 444 était suspect à Aristarque. Mais ce n'est point à cause de l'hiatus qu'Aristarque avait lancé son obel, c'est parce que le vers est redondant, ἀγέμεν suffisant aux deux accusatifs παῖδα et ἑκατόμβην : ὥστε γενέσθαι τὸν ἑξῆς περισσόν.

446-447. Ὣς εἰπὼν.... Zénodote réduisait ces deux vers à un seul. Voici ce vers : Ὣς εἰπεν· τοὶ δ' ὦκα θεῷ ἱερὴν ἑκατόμβην.

447. Τοί, eux, les Grecs. — Ἱερήν, *vulgo* κλειτήν. *Scholies :* ἱερὴν, οὐ κλειτὴν, εἶχον αἱ Ἀριστάρχου.

448. Ἑξείης pour ἑξῆς, *ordine*, et dans tous les sens du terme latin.

449. Οὐλοχύτας, les grains d'orge pilés qu'on répandait sur la victime avant de l'égorger.

451. Ἀργυρότοξ'. Ici l'éphitète est pour le nom même du dieu, comme on a vu

Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις·
ἠμὲν δή ποτ' ἐμεῦ πάρος ἔκλυες εὐξαμένοιο,
τίμησας μὲν ἐμὲ, μέγα δ' ἴψαο λαὸν Ἀχαιῶν·
ἠδ' ἔτι καὶ νῦν μοι τόδ' ἐπικρήηνον ἐέλδωρ·
ἤδη νῦν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἄμυνον.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' εὔξαντο καὶ οὐλοχύτας προβάλοντο,
αὐέρυσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαξαν, καὶ ἔδειραν,
μηρούς τ' ἐξέταμον κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν
δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.
Καῖε δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἴθοπα οἶνον
λεῖβε· νέοι δὲ παρ' αὐτὸν ἔχον πεμπώβολα χερσίν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
μίστυλλόν τ' ἄρα τἄλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν,
ὤπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.

Ἑκηβόλος au vers 96 et Ἑκάτοιο au vers 385.

452. Κίλλαν τε.... Voyez plus haut le vers 38 et les notes sur ce vers.

456. Λοιγὸν ἄμυνον. La peste, ouvrage des traits d'Apollon, finira dès que le dieu sera apaisé. C'est d'un miracle qu'il s'agit, et non d'autre chose. Les purifications faites par l'ordre d'Agamemnon, vers 314, faisaient partie d'une cérémonie religieuse; elles n'étaient point une mesure d'hygiène. D'ailleurs, comme le remarque Daremberg, un fléau tel que celui qui a été décrit, vers 50-52, n'aurait pas épuisé sa fureur en une douzaine de jours.

457. Ὣς ἔφατ'.... Répétition textuelle du vers 43.

459. Αὐέρυσαν, *vulgo* αὖ ἔρυσαν, ils tirèrent en arrière la tête des victimes. On prenait le bœuf par le mufle, et on lui faisait présenter la gorge en lui tirant la tête en arrière. D'après Curtius, la syllabe αυ, dans ce verbe, équivaut à ἀνά, *en haut*, réduit à ἀ par apocope, et devenu αϝ par l'intercalation du digamma, puis αυ dans l'écriture ionienne. Le sens reste le même. Mais l'explication par αὖ, *retro*, répond plus exactement à ce qu'on voit dans les bas-reliefs du Louvre qui représentent des tauroboles. — Ἔδειραν. Virgile, *Énéide*, VI, 241 : « Tergora deripiunt costis, et « viscera nudant. »

460. Μηρούς. On offrait aux dieux les os des cuisses, ou à peine des morceaux de cuisse, μηρία. Voy. plus haut la note du vers 40 sur μηρία. Ici les adorateurs offrent les cuisses mêmes.

461. Δίπτυχα. On mettait deux couches de graisse, l'une sous les os et l'autre dessus. — Ὠμοθέτησαν. Par dessus les os des cuisses et la graisse, on jetait des morceaux pris dans les autres parties de la victime, ὠμά, *cruda;* et c'est ainsi que la victime était censée avoir été offerte entière.

462. Αἴθοπα οἶνον se prononçait primitivement αἴθοπα ϝοῖνον. Voyez plus haut la note du vers 350.

464. Σπλάγχνα πάσαντο, *vulgo* σπλάγχν' ἐπάσαντο. *Scholies :* Ἀρίσταρχος Ἰακῶς, πάσαντο. Voyez plus bas la note du vers 598. On commençait par manger le cœur, les poumons et le foie, *viscera*, ou du moins on y goûtait. Le verbe πάσασθαι, dans Homère, signifie *goûter*, et non point, comme chez les poëtes postérieurs à Homère, *se gorger de*. Voy. la note IX, 221-222.

465. Τἄλλα. Il est évident que τὰ ἄλλα n'a guère ici que le sens qu'il a en prose.

Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα,
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
κοῦροι μὲν κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο·
νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν·
οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ θεὸν ἱλάσκοντο,
καλὸν ἀείδοντες παιήονα, κοῦροι Ἀχαιῶν,
[μέλποντες Ἑκάεργον· ὁ δὲ φρένα τέρπετ' ἀκούων].

Mais quelques Alexandrins n'admettaient pas que τά, dans Homère, pût jamais être réduit à l'état de simple article, même avec un mot comme ἄλλα, marquant une opposition, par conséquent contenant l'idée de ταῦτα ou d'ἐκεῖνα, et ayant une affinité naturelle pour τά, qui représente cette idée dans la langue d'Homère. Ptolémée l'Ascalonite lisait μίστυλλον πάρ γ' ἄλλα. Hérodien écrivait μίστυλλον δ' ἄρα τ' ἄλλα, et prenait τ' pour τε. *Scholies* : ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς τὸ τε παραπληρωματικὸν ἀποδέχεται· καὶ λείπει τὸ ἄρθρον Ὁμηρικῷ ἔθει.

468. Ἐδεύετο pour ἐδέετο, ἐδεῖτο, manqua de. — Δαιτὸς ἐΐσης. On faisait les parts égales pour chacun des convives.

469. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Virgile, *Énéide*, VIII, 184 : « Postquam exempta fames « et amor compressus edendi. » Homère fait souvent manger ses héros. C'est dire qu'il répète souvent le vers imité par Virgile. — Ἐξ ἔρον ἕντο pour ἐξέντο ἔρον, ils eurent chassé le besoin.

470. Ἐπεστέψαντο ποτοῖο, remplirent de boisson jusqu'aux bords. Il ne s'agit point de coupes ornées de couronnes ou de guirlandes. Virgile a fait un anachronisme en prêtant aux héros homériques ce raffinement d'une civilisation bien postérieure à Homère.

471. Ἐπαρξάμενοι. Les échansons versaient en commençant par la droite : ἐνδέξια. Voyez plus bas, vers 597. Suivant la plupart des philologues, ἐπαρξάμενοι indique seulement que les échansons font leur manœuvre accoutumée. La traduction *au spicati* est plus exacte. Dubner pense que les échansons, avant de mettre la coupe dans la main du convive, l'élevaient un peu vers le ciel, et en faisaient comme une oblation religieuse. Rapprochez en effet ἐπαρξάμενοι des termes propres au culte : ἀπαρχαί prémices, ἀπάρχεσθαι, κατάρχεσθαι offrir des prémices.

472. Πανημέριοι, pendant le reste du jour. Aristarque fait remarquer qu'une partie considérable du jour avait été employée au voyage. On verra de même plus bas, vers 601, πρόπαν ἦμαρ désignant non pas le jour entier, mais la dernière portion du jour.—Μολπῇ. Aristarque explique partout le mot μολπή dans le sens de gesticulation ou de danse, jamais dans celui de chant. Les modernes entendent généralement par μολπή le chant uni à la danse ; mais l'idée de chant n'y est que comme sous-entendue, parce que la danse et la gesticulation étaient réglées par la musique, c'est-à-dire par la cithare et la voix cadencée.

473. Καλὸν ἀείδοντες παιήονα. Virgile, *Énéide*, VI, 656 : « ...lætumque choro « *pæana canentes*. » Apollon est distinct, dans Homère, du dieu médecin Παιήων, Péan. Voyez la note V, 401. Il s'agit ici d'un chant pour célébrer la cessation du fléau. Aristarque : τὸν ἐπὶ καταλύσει λοιμοῦ ὕμνον. Quand on eut confondu Apollon avec le dieu Péan, le mot *péan* devint spécialement le nom du chant en son honneur. Ici παιήονα est pris dans son sens général, quoique le chant dût être plein des louanges du dieu qui faisait cesser la peste.

474. Μέλποντες.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Il est impossible d'expliquer μέλποντες par *dansant* ; mais c'est pour d'autres raisons encore qu'Aristarque condamnait le vers : δεῖ τὸν στίχον ὀβελίζειν· μένοντος γὰρ αὐτοῦ γίνεται ἄκυρος διασολογία. En effet, le vers 474 n'est qu'une répétition de ce qui précède. Aristarque remarquait

Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
δὴ τότε κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
καὶ τότ' ἔπειτ' ἀνάγοντο μετὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν·
τοῖσιν δ' ἴκμενον οὖρον ἵει ἑκάεργος Ἀπόλλων.
Οἱ δ' ἱστὸν στήσαντ', ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν·
ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἱστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα
στείρῃ πορφύρεον μεγάλ' ἴαχε νηὸς ἰούσης·
ἡ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα διαπρήσσουσα κέλευθον.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἵκοντο κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν,
νῆα μὲν οἵγε μέλαιναν ἐπ' ἠπείροιο ἔρυσσαν
ὑψοῦ ἐπὶ ψαμάθοις, ὑπὸ δ' ἕρματα μακρὰ τάνυσσαν·
αὐτοὶ δ' ἐσκίδναντο κατὰ κλισίας τε νέας τε.
Αὐτὰρ ὁ μήνιε νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισιν,
Διογενὴς Πηλέος υἱός, πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
οὔτε ποτ' εἰς ἀγορὴν πωλέσκετο κυδιάνειραν,

aussi que ce vers a l'air d'être une définition du péan, et de confondre Apollon avec le médecin des dieux : ἀθετεῖται ὅτι νομίσας τις τὸν Ἀπόλλωνα Παιήονα εἰρῆσθαι, προσέθηκεν αὐτόν.

477. Ἦμος.... Virgile, *Énéide*, VII, 25 : « Jamque rubescebat radiis mare, et « æthere ab alto Aurora in roseis fulgebat « lutea bigis. »

478. Ἀνάγοντο, montaient, montèrent: allèrent en haute mer, prirent le large.

479. Τοῖσιν δ' ἴκμενον.... Virgile, *Énéide*, III, 130 : « Prosequitur surgens « a puppi ventus euntes. » Mais l'expression d'Homère nous montre l'action du dieu.

481. Ἐν.... πρῆσεν pour ἐνέπρησε. L'action du vent est assimilée à celle du feu. Le sens est, *mit la force du feu dans*, et par conséquent, *donna une impulsion très-énergique à*. C'est beaucoup plus qu'*enfler*, que *remplir de son souffle*. Il y aurait ἐν.... πλῆσεν, si telle eût été la pensée d'Homère.

482. Πορφύρεον. Le verbe πορφύρω se dit de la mer qui s'agite; et πορφύρεος ne désigne pas une couleur particulière, mais un certain éclat de couleurs. Virgile emploie très-vaguement aussi l'expression *mare purpureum*, et il prend *purpureus flos* pour une fleur brillante quelconque.

484. Κατά, *vulgo* μετά. *Scholies :* Ἀρίσταρχος κατὰ, οὐ μετά. Voy. plus haut, vers 424, la note sur κατὰ δαῖτα.

486. Ἕρματα, les rouleaux de bois sur lesquels reposaient les navires et qui les préservaient de se pourrir au contact du sol humide. — Ὑπὸ.... τάνυσσαν. Dübner fait remarquer que l'idée de longueur contenue dans le verbe s'applique aux rouleaux. Ils mirent sous les navires *de longs rouleaux*. Voyez la note VIII, 69.

488-492. Αὐτὰρ ὁ.... Zénodote regardait ce passage comme interpolé, et il n'avait pas même écrit dans son texte le vers 491. La note, dans les *Scholies*, ne dit pas pourquoi: mais c'est évidemment διὰ τὸ περισσόν. Ces vers pourraient en effet être retranchés sans inconvénient bien grave. Mais ils forment transition, et le tableau a une couleur assez vigoureuse.

489. Πηλέος, dissyllabe par synizèse. Quelques-uns écrivent Πηλῆος. Alors la première syllabe de υἱός est comptée pour une brève, comme elle l'est dans ce mot, VI, 130; XVII, 575.

οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον, ἀλλὰ φθινύθεσκε φίλον κῆρ
αὖθι μένων, ποθέεσκε δ' ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐκ τοῖο δυωδεκάτη γένετ' ἠώς,
καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἴσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες
πάντες ἅμα, Ζεὺς δ' ἦρχε. Θέτις δ' οὐ λήθετ' ἐφετμέων
παιδὸς ἑοῦ, ἀλλ' ἥγ' ἀνεδύσετο κῦμα θαλάσσης,
ἠερίη δ' ἀνέβη μέγαν οὐρανὸν Οὔλυμπόν τε.
Εὗρεν δ' εὐρύοπα Κρονίδην ἄτερ ἥμενον ἄλλων
ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμποιο.
Καί ῥα πάροιθ' αὐτοῖο καθέζετο, καὶ λάβε γούνων
σκαιῇ, δεξιτερῇ δ' ἄρ' ὑπ' ἀνθερεῶνος ἑλοῦσα
λισσομένη προσέειπε Δία Κρονίωνα ἄνακτα·
Ζεῦ πάτερ, εἴποτε δή σε μετ' ἀθανάτοισιν ὄνησα
ἢ ἔπει ἢ ἔργῳ, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ·
τίμησόν μοι υἱόν, ὃς ὠκυμορώτατος ἄλλων
ἔπλετ'· ἀτάρ μιν νῦν γε ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
ἠτίμησεν· ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.
Ἀλλὰ σύ πέρ μιν τῖσον, Ὀλύμπιε μητίετα Ζεῦ·
τόφρα δ' ἐπὶ Τρώεσσι τίθει κράτος, ὄφρ' ἂν Ἀχαιοὶ
υἱὸν ἐμὸν τίσωσιν, ὀφέλλωσίν τέ ἑ τιμῇ.
Ὣς φάτο· τὴν δ' οὔτι προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς,
ἀλλ' ἀκέων δὴν ἧστο. Θέτις δ' ὡς ἥψατο γούνων,
ὣς ἔχετ' ἐμπεφυυῖα, καὶ εἴρετο δεύτερον αὖτις·

495. Ἐφετμέων, trissyllabe par synizèse, comme s'il y avait ἐφετμῶν.

496. Ἀνεδύσετο, comme au vers 428 ἀπεβήσετο.

497. Ἠερίη, *matutina:* l'adjectif pour l'adverbe de temps. — Οὐρανόν. Les sommets de l'Olympe sont au-dessus de la région des nuages; pour Homère ils sont dans le ciel, puisque les nuages sont, selon lui, les portes du ciel. Voy. V, 749.

498. Εὐρύοπα, dont l'œil embrasse tout. La traduction *late sonantem* ne paraît point exacte; car le mot ὄψ, voix, est toujours chez Homère la voix articulée. Cependant les avis se partagent entre ces deux interprétations.

505. Τίμησον contient l'idée de réparation, par opposition à ἠτίμησεν, vers 507, qui contient celle d'outrage.

509. Κράτος, la force, la supériorité, la victoire. Mais ce ne sera pas une victoire complète.

510. Τίσωσιν et τιμῇ sont ici dans le sens le plus énergique. Il s'agit d'une τιμωρία, d'une satisfaction, d'un châtiment, d'une vengeance. La phrase d'ailleurs n'est point une tautologie. Thétis veut que son fils reçoive une satisfaction, et que cette satisfaction le fasse plus grand encore qu'il n'était avant l'outrage. — Τέ ἑ. Il est inutile de supposer le digamma; l'aspiration tient lieu d'une consonne. Voyez plus haut la note sur οὗ ἕθεν, vers 114.

Νημερτὲς μὲν δή μοι ὑπόσχεο καὶ κατάνευσον,
ἢ ἀπόειπ', ἐπεὶ οὔ τοι ἔπι δέος, ὄφρ' εὖ εἰδῶ
ὅσσον ἐγὼ μετὰ πᾶσιν ἀτιμοτάτη θεός εἰμι.
Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἦ δὴ λοίγια ἔργ', ὅτε μ' ἐχθοδοπῆσαι ἐφήσεις
Ἥρῃ, ὅτ' ἄν μ' ἐρέθῃσιν ὀνειδείοις ἐπέεσσιν.
Ἡ δὲ καὶ αὔτως μ' αἰὲν ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν
νεικεῖ, καί τέ μέ φησι μάχῃ Τρώεσσιν ἀρήγειν.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν αὖτις ἀπόστιχε, μή σε νοήσῃ
Ἥρη· ἐμοὶ δέ κε ταῦτα μελήσεται, ὄφρα τελέσσω.
Εἰ δ' ἄγε τοι κεφαλῇ κατανεύσομαι, ὄφρα πεποίθῃς·
τοῦτο γὰρ ἐξ ἐμέθεν γε μετ' ἀθανάτοισι μέγιστον
τέκμωρ· οὐ γὰρ ἐμὸν παλινάγρετον, οὐδ' ἀπατηλὸν,
οὐδ' ἀτελεύτητον, ὅ τι κεν κεφαλῇ κατανεύσω.
Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος
κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
Τώγ' ὣς βουλεύσαντε διέτμαγεν· ἡ μὲν ἔπειτα
εἰς ἅλα ἆλτο βαθεῖαν ἀπ' αἰγλήεντος Ὀλύμπου,
Ζεὺς δὲ ἑὸν πρὸς δῶμα. Θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἀνέσταν

515. Οὔ τοι ἔπι, c'est-à-dire οὐκ ἔπεστί σοι.

517. Προσέφη. Dans le bas-relief appelé la Table Iliaque, Jupiter, en répondant à Thétis, lui caresse la tête de la main droite et lève en haut le bras gauche. Thétis, à ce moment, ne touche plus le menton de son père. Voy. Millin, *Galerie mythologique*, pl. CL.

518. Ἐφήσεις, futur d'ἐφίημι, lancer. *Scholies :* ἐποτρυνεῖς, ἐφορμήσεις.

521. Καί τε, pléonasme pour καί. Ce pléonasme, assez rare dans Homère, est fréquent dans Hésiode.

525. Μετ' ἀθανάτοισι, quand j'ai affaire aux immortels.

526. Ἐμόν, c'est-à-dire ἐμὸν ἔπος, ma parole, ce que j'ai dit, ce que j'ai décrété. C'est l'explication de Wolf. Voyez plus bas, vers 539, l'ellipse du datif pluriel de ἔπος. On peut cependant expliquer ἐμόν sans ellipse : ce qui est mien, ce qui vient de moi, ce qui est parti de moi. Le sens, des deux façons, est le même.

528-530. Ἦ, καὶ κυανέῃσιν.... C'est de ces vers que s'inspira Phidias, pour créer le Jupiter d'Olympie. Virgile, *Énéide*, X, 115 : « Annuit et totum « nutu tremefecit Olympum. » Ovide, *Métamorphoses*, I, 179 : « Terrificam ca« pitis concussit terque quaterque Cæsa« riem, cum qua terram, mare, sidera « movit. » Ce ne sont là que des copies assez faibles d'un sublime tableau.

530. Κρατός. Zénodote écrivait κρητός, repoussé par Aristarque comme non ionien : οὐκ ἔστι δὲ Ἰακόν.

531. Διέτμαγεν pour διετμάγησαν, de διατμήγω, en prose διατέμνω, séparer : ils se séparèrent.

532. Εἰς ἅλα ἆλτο. Quelques-uns font disparaître l'hiatus par un pléonasme : εἰς ἅλαδ' ἆλτο. On disait primitivement Ϝάλτο. Il n'y a rien à changer.

ἐξ ἑδέων, σφοῦ πατρὸς ἐναντίον· οὐδέ τις ἔτλη
μεῖναι ἐπερχόμενον, ἀλλ' ἀντίοι ἔσταν ἅπαντες.
Ὣς ὁ μὲν ἔνθα καθέζετ' ἐπὶ θρόνου· οὐδέ μιν Ἥρη
ἠγνοίησεν ἰδοῦσ' ὅτι οἱ συμφράσσατο βουλὰς
ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἁλίοιο γέροντος.
Αὐτίκα κερτομίοισι Δία Κρονίωνα προσηύδα·
Τίς δ' αὖ τοι, δολομῆτα, θεῶν συμφράσσατο βουλάς;
Αἰεί τοι φίλον ἐστὶν, ἐμεῦ ἀπονόσφιν ἐόντα,
κρυπτάδια φρονέοντα δικαζέμεν· οὐδέ τί πώ μοι
πρόφρων τέτληκας εἰπεῖν ἔπος ὅττι νοήσῃς.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
Ἥρη, μὴ δὴ πάντας ἐμοὺς ἐπιέλπεο μύθους
εἰδήσειν· χαλεποί τοι ἔσοντ' ἀλόχῳ περ ἐούσῃ.
Ἀλλ' ὃν μέν κ' ἐπιεικὲς ἀκουέμεν, οὔτις ἔπειτα
οὔτε θεῶν πρότερος τόνγ' εἴσεται οὔτ' ἀνθρώπων·
ὃν δέ κ' ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλωμι νοῆσαι,
μή τι σὺ ταῦτα ἕκαστα διείρεο μηδὲ μετάλλα.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·

534. Σφοῦ pour σφετέρου, leur.

536. Θρόνου. Le θρόνος était un fauteuil élevé, devant lequel il y avait un escabeau pour les pieds.

538. Ἀργυρόπεζα. Thétis a seule cette épithète dans Homère. On l'entend de la blancheur des pieds de la déesse, de leur couleur brillante. Pindare appelle aussi Vénus, *Pythiques*, IX, 16, déesse *aux pieds d'argent*. Cette circonstance fait croire à Bothe que l'épithète vient de la couleur de la mer, où Thétis habite, où Vénus est née : « Sic Neptunus appellatur κυανο-« χαίτης, Apollo φοῖβος, Nereus *senex*, a « colore maris, qui idem est senum. » Il prétend que ce n'est point là prêter aux poëtes des allégories; que ces images étaient naturelles chez les hommes des premiers âges : « Ipsius naturæ, pro captu « hominum rudiorum, imagines. » On ne peut pas dire que Bothe se trompe; mais rien ne prouve qu'il ait raison.

539. Κερτομίοισι, sous-entendu ἐπέεσσι : avec des paroles qui fendent le cœur, avec des paroles de reproche. Nous avons en français une image analogue : des mots qui *emportent la pièce, le morceau.*

542. Δικαζέμεν équivaut à βουλεύεσθαι. Heyne : « Ex hoc enim proficiscitur « τὸ statuere de re. »

542-543. Οὐδὲ.... τέτληκας, et tu n'as pu te résigner.

543. Ἔπος, *consilium*, l'objet de délibération.

545. Ἐμοὺς.... μύθους, mes conversations, les choses dont je traite : mes affaires.

546. Χαλεποί, difficiles à deviner, à pénétrer, à connaître.

549. Ὅν, sous-entendu μῦθον : l'affaire que.

550. Ταῦτα équivaut à τοῦτον τὸν μῦθον. Quant à l'hiatus α-ε, voyez plus haut la note du vers 510 sur τέ ἑ. Ceux qui écrivent Ϝέκαστα inventent un mot qui n'a probablement jamais existé. D'après la grammaire comparative, l'esprit rude représente en général la lettre *s*, non la lettre *v*, et le digamma n'a que faire là où il y a un esprit rude.

551. Βοῶπις, aux yeux de vache, aux

Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες;
Καὶ λίην σε πάρος γ' οὔτ' εἴρομαι οὔτε μεταλλῶ,
ἀλλὰ μάλ' εὔκηλος τὰ φράζεαι ἅσσ' ἐθέλῃσθα.
Νῦν δ' αἰνῶς δείδοικα κατὰ φρένα μή σε παρείπῃ
ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἁλίοιο γέροντος·
ἠερίη γὰρ σοίγε παρέζετο, καὶ λάβε γούνων·
τῇ σ' ὀΐω κατανεῦσαι ἐτήτυμον, ὡς Ἀχιλῆα
τιμήσῃς, ὀλέσῃς δὲ πολέας ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Δαιμονίη, αἰεὶ μὲν ὀΐεαι, οὐδέ σε λήθω·
πρῆξαι δ' ἔμπης οὔτι δυνήσεαι, ἀλλ' ἀπὸ θυμοῦ
μᾶλλον ἐμοὶ ἔσεαι· τὸ δέ τοι καὶ ῥίγιον ἔσται.
Εἰ δ' οὕτω τοῦτ' ἐστὶν, ἐμοὶ μέλλει φίλον εἶναι.
Ἀλλ' ἀκέουσα κάθησο, ἐμῷ δ' ἐπιπείθεο μύθῳ,
μή νύ τοι οὐ χραίσμωσιν ὅσοι θεοί εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ
ἆσσον ἰόνθ', ὅτε κέν τοι ἀάπτους χεῖρας ἐφείω.
Ὣς ἔφατ'· ἔδδεισεν δὲ βοῶπις πότνια Ἥρη,
καί ῥ' ἀκέουσα καθῆστο, ἐπιγνάμψασα φίλον κῆρ·

grands yeux. *Scholies :* εὐόφθαλμος, καλή. Il n'y faut pas chercher de grandes finesses. Les vaches ont de grands yeux.

552. Τὸν μῦθον équivaut à τοῦτον τὸν μῦθον.

553. Οὔτε μεταλλῶ. *Scholies :* Οὕτως αἱ Ἀριστάρχου, καὶ ἡ Ῥιανοῦ, καὶ ἡ Ἀριστοφάνους. Καὶ ἔστιν ἐμφατικὸν τὸ οὔτε. Οἱ γράφοντες οὐδὲ μεταλλῶ κακῶς γράφουσι.

559. Πολέας, synizèse. Il n'y a que deux syllabes. Zénodote écrivait πολεῖς.

560. Νεφεληγερέτα. La Fontaine a dit, *Fables*, VIII, 20 : « L'assembleur de nuages. «

561. Δαιμονίη. Le mot δαιμόνιος se prend tantôt en bonne part, tantôt en mauvaise part. Ici, δαιμονίη signifie *malheureuse*, *miserable*.

562-563. Ἀπὸ θυμοῦ μᾶλλον ἐμοὶ ἔσεαι, tu seras davantage encore loin de mon cœur : je ne te haïrai que davantage. Voy. XVIII, 272 et XXII, 454.

567. Ἰόνθ', c'est-à-dire ἰόντε, le duel pour le pluriel, selon Zénodote. C'est l'explication adoptée par la plupart des modernes. Aristarque rejetait cette explication, et prenait ἰόνθ' pour ἰόντι, dans le sens d'ἰόντος: δοτικῇ δὲ κέχρηται ἀντὶ γενικῆς. Il est probable en effet, d'après la fin de la phrase, que le mot exprime l'action de Jupiter. Heyne le pensait ainsi; mais il propose d'entendre ἰόντα. A la rigueur, la phrase ne serait pas incorrecte, puisqu'on dit χραισμεῖν τινί τι, *arcere ab aliquo aliquid ;* mais ce serait le seul exemple du nom de personne mis dans cette locution pour le nom de chose. — Ἀάπτους. Zénodote traduisait, ἰσχυράς. Aristarque, δεινὰς καὶ ἀπτοήτους. Hérodien fait d'ἀάπτους l'équivalent de ἀϊάπτους: α privatif et ἰάπτω, qu'il donne pour synonyme de βλάπτω. Aristophane de Byzance écrivait ἀέπτους. Mais on ignore comment il expliquait ce mot. Apollonius : ἀάπτους· ὧν οὐκ ἄν τις ἅψαιτο, c'est-à-dire *invincibles*. — Ἐφείω, pour ἐφέω, ἐφῶ, d'ἐφίημι.

ὤχθησαν δ' ἀνὰ δῶμα Διὸς θεοὶ Οὐρανίωνες.
Τοῖσιν δ' Ἥφαιστος κλυτοτέχνης ἦρχ' ἀγορεύειν,
μητρὶ φίλῃ ἐπίηρα φέρων, λευκωλένῳ Ἥρῃ·
Ἦ δὴ λοίγια ἔργα τάδ' ἔσσεται οὐδ' ἔτ' ἀνεκτά,
εἰ δὴ σφὼ ἕνεκα θνητῶν ἐριδαίνετον ὧδε,
ἐν δὲ θεοῖσι κολῳὸν ἐλαύνετον· οὐδέ τι δαιτὸς
ἐσθλῆς ἔσσεται ἦδος, ἐπεὶ τὰ χερείονα νικᾷ.
Μητρὶ δ' ἐγὼ παράφημι, καὶ αὐτῇ περ νοεούσῃ,
πατρὶ φίλῳ ἐπίηρα φέρειν Διΐ, ὄφρα μὴ αὖτε
νεικείῃσι πατήρ, σὺν δ' ἡμῖν δαῖτα ταράξῃ.
Εἴπερ γάρ κ' ἐθέλῃσιν Ὀλύμπιος ἀστεροπητὴς
ἐξ ἑδέων στυφελίξαι· ὁ γὰρ πολὺ φέρτατός ἐστιν.
Ἀλλὰ σὺ τόνγ' ἐπέεσσι καθάπτεσθαι μαλακοῖσιν·
αὐτίκ' ἔπειθ' ἵλαος Ὀλύμπιος ἔσσεται ἡμῖν.
Ὣς ἄρ' ἔφη, καὶ ἀναΐξας δέπας ἀμφικύπελλον
μητρὶ φίλῃ ἐν χειρὶ τίθει, καί μιν προσέειπεν·
Τέτλαθι, μῆτερ ἐμή, καὶ ἀνάσχεο, κηδομένη περ,
μή σε, φίλην περ ἐοῦσαν, ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἴδωμαι
θεινομένην, τότε δ' οὔτι δυνήσομαι, ἀχνύμενός περ,

571. Ἥφαιστος. Vulcain, fils de Jupiter et de Junon. — Ἦρχ' ἀγορεύειν, prit le premier la parole. Ἄρχω, commencer.

575. Κολῳὸν ἐλαύνετον. On disait en français, au XVIIe siècle, *mener grand bruit*. Κολῳός, dispute, et κολῳάω, piailler, se rapportent à κολοιός, geai. Le geai est un des oiseaux dont le cri est le plus désagréable. Apollonius : ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν κολοιῶν.

576. Τὰ χερείονα, *ista pejora*, d'aussi détestables choses, c.-à-d. une telle discorde.

579. Σὺν δ' ἡμῖν δαῖτα ταράξῃ pour συνταράξῃ δὲ δαῖτα ἡμῖν.

580-581. Εἴπερ γάρ κ' ἐθέλῃσιν.... Sous-entendez στυφελίξαι δύναιτ' ἄν. Dübner : « Ces derniers mots ne sont pas prononcés par Vulcain, pour ménager sa mère. On dit de même en français : *Ah! si je voulais!* sans ajouter, *je le pourrais*. »

580. Ὀλύμπιος, l'Olympien par excellence, Jupiter.

584. Ἀμφικύπελλον. Aristote, *Histoire des animaux*, IX, XXVII : περὶ μίαν γὰρ βάσιν δύο θυρίδες εἰσὶν, ὥσπερ τῶν ἀμφικυπέλλων, ἡ μὲν ἐντὸς, ἡ δ' ἐκτός. Cette comparaison indique que le gobelet présenté à Junon avait le pied creux et large, de manière à pouvoir servir de coupe lui-même.

585. Ἐν χειρί, *vulgo* ἐν χερσί. *Scholies* : οὕτως αἱ Ἀριστάρχου, ἐν χειρὶ, οὐ πληθυντικῶς. Une autre note dit que la leçon d'Aristarque était conforme à tous les anciens textes : πᾶσαι ἑνικῶς ἔχουσι ἐν χειρὶ, οὐ πληθυντικῶς.

586. Κηδομένη περ. *Scholies* : καίπερ λυπουμένη, malgré tes chagrins.

587. Φίλην περ ἐοῦσαν, chère comme tu l'es *à ton fils*.

588. Θεινομένην, battue. Platon, qui critique ce passage d'Homère dans la *République*, livre II, page 378, D, dit que Jupiter battait Junon, quand Vulcain alla malencontreusement s'entremettre, le jour où il fut précipité : μέλλοντος τῇ μητρὶ τυπτομένῃ ἀμύνειν

χραισμεῖν· ἀργαλέος γὰρ Ὀλύμπιος ἀντιφέρεσθαι.
Ἤδη γάρ με καὶ ἄλλοτ' ἀλεξέμεναι μεμαῶτα
ῥῖψε, ποδὸς τεταγὼν, ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.
Πᾶν δ' ἦμαρ φερόμην, ἅμα δ' ἠελίῳ καταδύντι
κάππεσον ἐν Λήμνῳ· ὀλίγος δ' ἔτι θυμὸς ἐνῆεν·
ἔνθα με Σίντιες ἄνδρες ἄφαρ κομίσαντο πεσόντα.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
μειδήσασα δὲ παιδὸς ἐδέξατο χειρὶ κύπελλον.
Αὐτὰρ ὁ τοῖς ἄλλοισι θεοῖς ἐνδέξια πᾶσιν
οἰνοχόει, γλυκὺ νέκταρ ἀπὸ κρητῆρος ἀφύσσων.
Ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν,
ὡς ἴδον Ἥφαιστον διὰ δώματα ποιπνύοντα.

589. Ἀργαλέος.... ἀντιφέρεσθαι, à qui il est difficile de tenir tête. *Scholies :* χαλεπὸς γάρ ἐστιν ὁ Ζεὺς τῷ βουλομένῳ ἀντιφέρεσθαι, ὅ ἐστιν ἐναντιοῦσθαι καὶ φιλονεικεῖν.

591. Τεταγών, synonyme de λαβών. On suppose un verbe τάγω. Comparez le latin *tango, tetigi*.

593. Κάππεσον, pour κατέπεσον.—Ἐν Λήμνῳ. L'île de Lemnos, au nord de la mer Égée, était consacrée à Vulcain. Le mont Mosychlus, volcan fameux dans la mythologie, passait pour la forge du dieu. C'est là, disait-on, que Prométhée avait pris le feu pour le donner aux hommes. La forme ἐν Λήμνῳ est certaine. *Scholies :* τινὲς δὲ μεταποιοῦσιν ἐς Λῆμνον· ἀλλ' ὁ ποιητὴς χρῆται τῷ τοιούτῳ σχήματι· ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ, κάππεσεν ἐν κονίῃσι, θοῇ ἐν νηῒ πέσῃσιν· οὕτως Ἀρίσταρχος. Cette observation d'Aristarque est très-importante pour la langue d'Homère.

594. Σίντιες ἄνδρες. C'étaient, dit-on, des pirates d'origine thrace, et ils furent les premiers habitants de l'île. Σίντιες paraît signifier brigands. *Scholies :* ἀπὸ τοῦ σίνεσθαι καὶ βλάπτειν. Le mot serait donc synonyme de σίνται, et σίντης signifie dévastateur, voleur, meurtrier. La tradition relative à Philoctète pourrait faire croire que Lemnos était inhabitée au temps de la guerre de Troie. Elle avait au contraire un peuple florissant. Voyez VII, 467-471. Philoctète avait été jeté dans une partie de l'île encore déserte.

596. Παιδός équivaut ici à παρὰ τοῦ παιδός. — Χειρί, dans sa main. Il ne faut pas confondre ce passage avec ceux où Homère a mis au datif le nom de la personne de qui on reçoit quelque chose. Χειρί n'est point une personne ; et l'on ne peut point construire : ἐδέξατο χειρὶ παιδός, elle reçut de la main de son fils.

597. Ἐνδέξια. Voyez plus haut, vers 471. Pour verser à la ronde, on commençait toujours par la droite. C'est à droite qu'étaient les présages heureux.

598. Οἰνοχόει. Nous suivons, avec les meilleurs éditeurs, l'orthographe d'Aristarque, conforme à celle des anciens textes et à l'usage ionien, qui supprimait l'augment. *Scholies :* οὕτως οἰνοχόει Ἀρίσταρχος, Ἰακῶς· καὶ ἐν τῇ Ἀργολικῇ, καὶ Μασσαλιωτικῇ, καὶ Ἀντιμαχείῳ, καὶ ἐν τῇ Ζηνοδότου καὶ Ἀριστοφάνους.

599. Ἄσβεστος.... γέλως. Nous disons aussi en français *un rire inextinguible*. Cette scène grotesque a beaucoup choqué la gravité de Platon ; mais la foi naïve des vieux âges conciliait très-bien les jeux de l'imagination poétique avec le respect dû à la divinité. Ce qui fait rire les dieux, c'est que le nouvel échanson va clopin-clopant. Étrange Hébé, en effet, étrange Ganymède !

600. Ποιπνύοντα. Il s'agit du mal que Vulcain se donne : il est tout essoufflé. Aristarque, à propos d'un autre passage, XIV, 155 : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ποιπνύοντα ἐνεργοῦντά ἐστιν, οὐχ ὡς οἱ γλωσσογράφοι ποιοῦσι τὸ ποιπνύειν διακονεῖν, ἐκ

Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης,
οὐ μὲν φόρμιγγος περικαλλέος, ἣν ἔχ' Ἀπόλλων,
Μουσάων θ', αἳ ἄειδον ἀμειβόμεναι ὀπὶ καλῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατέδυ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
οἱ μὲν κακκείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος,
ἦχι ἑκάστῳ δῶμα περικλυτὸς ἀμφιγυήεις
Ἥφαιστος ποίησεν ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν.
Ζεὺς δὲ πρὸς ὃν λέχος ἤϊ' Ὀλύμπιος ἀστεροπητής,
ἔνθα πάρος κοιμᾶθ', ὅτε μιν γλυκὺς ὕπνος ἱκάνοι·
ἔνθα καθεῦδ' ἀναβάς, παρὰ δὲ χρυσόθρονος Ἥρη.

τοῦ· Ὣς ἴδον Ἥφαιστον. Il explique ποιπνύω par πονῶ πονύω, πνύω. C'est le rattacher à πόνος et πνέω. Mais πόνος n'est pour rien dans ποιπνύω. Ce verbe se rattache simplement à la racine πνυ, comme πνέω et πέπνυμαι. Telle est l'opinion de Curtius et des plus savants étymologistes.

601. Πρόπαν ἦμαρ, tout le reste du jour. Voyez plus haut la note du vers 472.

603. Οὐ μέν équivaut à οὐ μήν, et enchérit sur οὐδέ τι. Ils eurent à souhait la musique encore plus que la bonne chère. Cependant, même avec οὐ μήν, on pourrait simplement entendre, *ni d'autre part.*

606. Κακκείοντες pour κατακείοντες, ayant envie de dormir. Eustathe rapproche les verbes désidératifs ὀψείειν, βρωσείειν, πολεμησείειν.

607. Ἦχι, *vulgo* ἧχι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος τὸ ἦχι χωρὶς τοῦ ι (l'iota adscrit ou souscrit de ἧι, ᾗ) γράφει, καὶ Διονύσιος (Denys de Thrace). — Ἀμφιγυήεις, le boiteux des deux jambes. Apollonius : ἀμφοτερόχωλος. Les *Scholies* donnent la même interprétation; les lexicographes pareillement. Mais Vulcain, d'après la tradition, n'était boiteux que d'une jambe. C'est là sans doute ce qui a déterminé Porphyre à entendre ἀμφιγυήεις d'une claudication quelconque : ὁ περὶ τὰ γυῖα βεβλαμμένος. Heyne adopte cette explication et traduit, *pedibus captus, infirmis et fluxis.* Lehrs, à l'article Γυῖα, remarque que nous n'avons point de note d'Aristarque sur ἀμφιγυήεις. Il jette luimême son opinion en passant, dans une parenthèse : *et hoc quidem esse* ἀμφίχειρ *ego non dubito.* Ceci n'est point aussi paradoxal qu'on pourrait le croire. Le mot γυῖα signifie les mains comme les pieds. Le mot ἀμφιγυήεις est ordinairement précédé du titre d'honneur περικλυτός, et ne se trouve jamais que là où il s'agit des œuvres admirables de Vulcain. Ainsi ce ne serait plus la claudication double, ni même une claudication quelconque. Ce serait l'expression de l'idée qu'on se faisait de l'adresse du divin artiste à se servir de ses deux mains, et que rend si énergiquement le terme mis par Eschyle dans la bouche de Vulcain même, *Prométhée*, vers 45 : Ὦ πολλὰ μισηθεῖσα χειρωναξία.

608. Ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν, *scientibus præcordiis, perita mente :* avec une profonde connaissance des choses, avec un art savant.

610-611. Ἔνθα.... ἔνθα, *ubi... ibi...*, où.... là. Le premier ἔνθα est relatif, le second démonstratif.

611. Ἔνθα καθεῦδ' ἀναβάς. Zénodote ἔνθ' ἐκάθευδ' ἀναβάς, ramenant la diction d'Homère aux formes grammaticales de la langue usuelle. Voyez plus haut la note du vers 464 et celle du vers 598. — Παρά, à côté, à son côté. — Χρυσόθρονος. Cette épithète est toujours appliquée à Junon par Homère, sauf un seul passage, IX, 533, où il l'applique à Diane. Une fois aussi, *Odyssée*, XIV, 502, l'Aurore a un trône d'or.

ΙΛΙΑΔΟΣ Β.

ΟΝΕΙΡΟΣ. ΒΟΙΩΤΙΑ Η ΚΑΤΑΛΟΓΟΣ ΤΩΝ ΝΕΩΝ.

Jupiter, pour venger Achille, envoie à Agamemnon un Songe, qui engage le roi des rois à combattre en le leurrant de l'espérance de la victoire (1-40). Agamemnon expose aux rois son espérance, et convoque l'assemblée des Grecs (41-100). Il feint de vouloir qu'on abandonne le siége ; la multitude commence à s'apprêter au départ (101-154). Ulysse, par le conseil de Minerve, arrête ce mouvement (155-210). Châtiment de Thersite par Ulysse (211-277). On se décide à rester et à combattre (278-293). Préparatifs de la bataille (394-484). Énumération des peuples et des chefs grecs (485-785). Énumération des peuples et des chefs troyens (786-877).

Ἄλλοι μέν ῥα θεοί τε καὶ ἀνέρες ἱπποκορυσταὶ
εὗδον παννύχιοι, Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος ὕπνος·
ἀλλ' ὅγε μερμήριζε κατὰ φρένα, ὡς Ἀχιλῆα
τιμήσει', ὀλέσαι δὲ πολέας ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Ἥδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή,
πέμψαι ἐπ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι οὖλον Ὄνειρον·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

1. Ἄλλοι. Zénodote écrivait ὧλλοι, pour οἱ ἄλλοι. Aristarque rejette cette leçon, d'après sa doctrine sur l'article : ὁ δὲ ποιητὴς ἀσυνάρθρως ἐκφέρει. Voy. les notes I, 6 et 465. — Ἱπποκορυσταί équivaut à κορυσταὶ ἐφ' ἵπποις πολεμοῦντες, guerriers combattant sur des chars; car ἵπποι, dans Homère, désigne d'ordinaire le char même, et jamais on ne voit un guerrier à cheval dans les batailles.

4. Τιμήσει', ὀλέσαι δέ, *vulgo* τιμήσῃ, ὀλέσῃ δέ. Après l'imparfait μερμήριζε, l'optatif est plus conforme à l'usage d'Homère. — Πολέας pour πολλούς. Ce mot ne compte que comme dissyllabe. Eustathe remarque qu'on peut, grammaticalement, faire dépendre Ἀχαιῶν de πολέας, mais qu'il vaut mieux le joindre à νηυσίν : ὅπερ καὶ κάλλιον. Cela est tout naturel en effet.

6. Πέμψαι ἐπ', c'est-à-dire ἐπιπέμψαι. — Οὖλον pour ὀλοόν, ὀλέθριον : funeste. Wolf préfère au sens vulgaire l'explication par ὅλος, *totus*. Dubner pense comme Wolf. Ce serait, selon lui, un songe entier, complet, montrant l'image exacte de celui qu'on croit voir ; un de ces songes que les Grecs appellent *évidents*, les Latins *manifestes*, les Allemands *ayant corps*. Cela est bien cherché.

Βάσκ' ἴθι, οὖλε Ὄνειρε, θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν·
ἐλθὼν ἐς κλισίην Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο,
πάντα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορευέμεν ὡς ἐπιτέλλω.
Θωρῆξαί ἑ κέλευε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς
πανσυδίῃ· νῦν γάρ κεν ἕλοι πόλιν εὐρυάγυιαν
Τρώων· οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
Ἥρη λισσομένη, Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται.
Ὣς φάτο· βῆ δ' ἄρ' Ὄνειρος, ἐπεὶ τὸν μῦθον ἄκουσεν.
Καρπαλίμως δ' ἵκανε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
βῆ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα· τὸν δ' ἐκίχανεν
εὕδοντ' ἐν κλισίῃ, περὶ δ' ἀμβρόσιος κέχυθ' ὕπνος.
Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, Νηληΐῳ υἷι ἐοικὼς,
Νέστορι, τόν ῥα μάλιστα γερόντων τῖ' Ἀγαμέμνων·
τῷ μιν ἐεισάμενος προσεφώνεε θεῖος Ὄνειρος·
Εὕδεις, Ἀτρέος υἱὲ δαΐφρονος ἱπποδάμοιο;
Οὐ χρὴ παννύχιον εὕδειν βουληφόρον ἄνδρα,
ᾧ λαοί τ' ἐπιτετράφαται καὶ τόσσα μέμηλεν.

8. Βάσκ' ἴθι, pars, va. C'est l'ordre chronologique des mouvements. Cette expression est fréquente dans Homère.

11. Καρηκομόωντας. Eustathe remarque qu'on l'écrivait aussi en deux mots séparés. C'est la forme qu'ont préférée Heyne, Bekker et d'autres. Les Achéens portaient les cheveux longs.

12. Πανσυδίῃ, en mettant en mouvement tout son monde, avec toutes ses troupes : πᾶς et σεύω, ἐσσύμην. — Εὐρυάγυιαν, aux larges rues. Homère donne souvent cette épithète aux grandes villes.

13-14. Οὐ.... ἔτ' ἀμφὶς.... φράζονται, ne pensent plus diversement, sont d'accord.

15. Ἐφῆπται, sont attachés à, vont fondre sur. Quelques anciens textes, au lieu de Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται, portaient δίδομεν δέ οἱ εὖχος ἀρέσθαι. Hippias de Thasos trouvait impie d'attribuer à Jupiter une promesse fausse. Il changeait donc δίδομεν, nous donnons, en διδόμεν, donner, avec le sens de l'impératif; et de cette façon le mensonge retombait sur le messager de Jupiter. Voilà un exemple des solutions, λύσεις, données par les Sophistes aux questions homériques de leur temps.

18. Ἐπ' Ἀτρείδην équivaut à μετ' Ἀτρείδην : pour aller trouver Agamemnon, en quête d'Agamemnon.

19. Ἀμβρόσιος est synonyme de θεῖος. Cependant la douceur du sommeil peut rappeler celle de l'ambroisie.

21. Γερόντων, des hommes du Conseil. Plusieurs des gérontes étaient jeunes. Aristarque : τῶν ἐντίμων, ἐν οἷς καὶ Διομήδης καὶ Αἴαντες. Les gérontes, suivant Aristarque, étaient au nombre de sept seulement : Nestor, Ulysse, Diomède, Idoménée, les deux Ajax et Ménélas. Achille, depuis la querelle, ne paraît plus au Conseil. Agamemnon est le président, et ne compte pas comme géronte.

22. Τῷ, à Nestor. Le mot μιν, lui, Agamemnon, dépend de προσεφώνεε.

25. Ἐπιτετράφαται pour la forme impossible ἐπιτέτραφνται, en prose ἐπιτετραμμένοι εἰσί.

Νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα· Διός δέ τοι ἄγγελός εἰμι,
[ὃς σεῦ ἄνευθεν ἐὼν μέγα κήδεται ἠδ' ἐλεαίρει].
Θωρῆξαί σε κέλευσε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς
πανσυδίῃ· νῦν γάρ κεν ἕλοις πόλιν εὐρυάγυιαν
Τρώων· οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
Ἥρη λισσομένη, Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται
ἐκ Διός. Ἀλλὰ σὺ σῇσιν ἔχε φρεσὶ, μηδέ σε λήθη
αἱρείτω, εὖτ' ἄν σε μελίφρων ὕπνος ἀνήῃ.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπεβήσετο, τὸν δ' ἔλιπ' αὐτοῦ
τὰ φρονέοντ' ἀνὰ θυμὸν, ἅ ῥ' οὐ τελέεσθαι ἔμελλον.
Φῆ γὰρ ὅγ' αἱρήσειν Πριάμου πόλιν ἤματι κείνῳ,
νήπιος, οὐδὲ τὰ ᾔδη, ἅ ῥα Ζεὺς μήδετο ἔργα·
θήσειν γὰρ ἔτ' ἔμελλεν ἐπ' ἄλγεά τε στοναχάς τε
Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι διὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
Ἔγρετο δ' ἐξ ὕπνου, θείη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή.
Ἕζετο δ' ὀρθωθεὶς, μαλακὸν δ' ἔνδυνε χιτῶνα,
καλὸν, νηγάτεον, περὶ δὲ μέγα βάλλετο φᾶρος·
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον.

26. Ἐμέθεν ξύνες, *mihi mentem adhibe*, comprends bien ce que je vais dire.

27. Ὅς σεῦ.... Ce vers se retrouve XXIV, 174. Suivant Aristarque, il est mieux placé là qu'ici. C'est ce que signifient l'astérisque et l'obel dont il est marqué dans le manuscrit de Venise : ἀστερίσκος σὺν ὀβελίσκῳ, ὅτι τοῦτο (ce qui est dans le vers) ὀρθῶς πρὸς Πρίαμον Ἶρις λέγει. En effet, ἐλεαίρει est un mot assez bizarre, à propos du florissant chef des confédérés. Je n'hésite point à mettre le vers entre crochets.

28-32. Θωρῆξαι.... Voyez plus haut 11-15 et les notes sur ces cinq vers.

34. Ἀνήῃ pour ἀνῇ, d'ἀνίημι, lâcher.

36. Ἔμελλον, *vulgo* ἔμελλεν. Notre vulgate est une correction de Zénodote. *Scholies :* ἡ Ζηνοδότειος γραφὴ διὰ τοῦ ε· αἱ δὲ διὰ τοῦ ο. La vulgate antique est bien préférable.

37. Φῆ, il disait (en lui-même), il se flattait.

39. Θήσειν.... ἐπ' ἄλγεα, c'est-à-dire ἐπιθήσειν ἄλγεα.

41. Ὀμφή. Aristarque : ὀμφὴ, ἡ θεία κληδὼν, θεία φήμη, οὐ πᾶσα φωνή. Ainsi θείη ὀμφή est un pléonasme. Après Homère, ὀμφή est souvent pris chez les poëtes pour la simple voix.

42. Χιτῶνα, *tunicam*, le vêtement de dessous : tunique, justaucorps.

43. Φᾶρος, *pallium*, le vêtement de dessus : surtout, manteau.

44. Ὑπὸ.... ἐδήσατο, *subligavit sibi*, il s'attacha avec des courroies.

45. Ἀμφὶ.... Construisez : ἀμφεβάλετο ὤμοισι ξίφος. Nous disons *ceindre le glaive*, ellipse analogue. Entendez par ξίφος, le baudrier où pendait une épée. — Ἀργυρόηλον, à clous d'argent, dont la poignée et le fourreau étaient ornés de

Εἵλετο δὲ σκῆπτρον πατρώϊον, ἄφθιτον αἰεί·
σὺν τῷ ἔβη κατὰ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Ἠὼς μέν ῥα θεὰ προσεβήσετο μακρὸν Ὄλυμπον,
Ζηνὶ φόως ἐρέουσα καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν·
αὐτὰρ ὁ κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσεν
κηρύσσειν ἀγορήνδε καρηκομόωντας Ἀχαιούς·
οἱ μὲν ἐκήρυσσον, τοὶ δ' ἠγείροντο μάλ' ὦκα.
Βουλὴ δὲ πρῶτον μεγαθύμων ἷζε γερόντων
Νεστορέῃ παρὰ νηῒ Πυλοιγενέος βασιλῆος·
τοὺς ὅγε συγκαλέσας πυκινὴν ἠρτύνετο βουλήν·
Κλῦτε, φίλοι· θεῖός μοι ἐνύπνιον ἦλθεν Ὄνειρος
ἀμβροσίην διὰ νύκτα· μάλιστα δὲ Νέστορι δίῳ
εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα ἐῴκει.
Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς καί με πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Εὕδεις, Ἀτρέος υἱὲ δαΐφρονος ἱπποδάμοιο;
Οὐ χρὴ παννύχιον εὕδειν βουληφόρον ἄνδρα,
ᾧ λαοί τ' ἐπιτετράφαται καὶ τόσσα μέμηλεν.
Νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα· Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι,

clous d'argent. Ailleurs, XI, 29-30, Homère dit que l'épée d'Agamemnon est ornée de clous d'or. Aristarque ne voit là aucune contradiction. Il y avait des clous d'argent et des clous d'or. Homère nomme indifféremment les uns ou les autres. Aristarque ajoute cette judicieuse réflexion : τὰ τοιαῦτα δὲ κυρίως οὐ λέγεται, ἀλλὰ κατ' ἐπιφοράν ἐστι ποιητικῆς ἀτρεκείας. En effet, il ne faut pas demander à un poëte de parler avec la rigueur des géomètres.

51. Ἀγορήνδε, en prose εἰς ἀγοράν : à l'assemblée, de venir à l'assemblée.

53. Βουλή, *vulgo* βουλήν. Le verbe ἷζω, dans l'*Iliade*, est toujours intransitif, sauf un seul passage, XXIV, 553, où il signifie *faire asseoir*. Notre vulgate est encore une correction de Zénodote. Tous les bons textes antiques donnaient βουλή. *Scholies :* αἱ πλείους καὶ χαριεστέραι δίχα τοῦ ν, καὶ ἡ Ἀριστάρχου· ἡ δὲ σὺν τῷ ν Ζηνοδότου. — Γερόντων. Voy. plus haut la note du vers 21.

54. Πυλοιγενέος, né à Pylos. — Βασιλῆος se rapporte au génitif Νέστορος, dont l'idée est contenue dans l'adjectif Νεστορέῃ.

55. Πυκινήν, solide, bien combinée, adroite.

56. Ἐνύπνιον, adverbe, équivaut à ἐν ὕπνῳ, pendant mon sommeil.

58. Εἶδος, de figure ; μέγεθος, de taille ; φυήν, d'extérieur, de port, d'allure.

59. Καί με πρὸς.... Construisez : καὶ προσέειπέ με μῦθον.

60-69. Εὕδεις.... Voy. 23-32 et les notes sur ces vers. Zénodote faisait disparaitre cette répétition textuelle, et comblait la lacune par deux vers formés de centons homériques : Ἠνώγει σε πατὴρ ὑψίζυγος αἰθέρι ναίων, Τρωσὶ μαχήσασθαι προτὶ Ἴλιον. Ὣς ὁ μὲν εἰπών. Aristarque proteste contre cette mutilation. Il soutient qu'une répétition, même triple, n'est pas nécessairement un défaut, et qu'ici la répétition, vu les circonstances, est indispensable : τὰ δὲ ἀπαγγελτικὰ ἐξ ἀνάγκης δὶς καὶ τρὶς ἀναπολεῖται ταῖς αὐταῖς λέξεσι· καὶ οὐ δυσωπητέον· ἀναγ-

[ὃς σεῦ ἄνευθεν ἐὼν μέγα κήδεται ἠδ' ἐλεαίρει].
Θωρῆξαί σε κέλευσε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς
πανσυδίῃ· νῦν γάρ κεν ἕλοις πόλιν εὐρυάγυιαν
Τρώων· οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ἀθάνατοι φράζονται· ἐπέγναμψεν γὰρ ἅπαντας
Ἥρη λισσομένη, Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται
ἐκ Διός. Ἀλλὰ σὺ σῇσιν ἔχε φρεσίν. Ὣς ὁ μὲν εἰπὼν
ᾤχετ' ἀποπτάμενος, ἐμὲ δὲ γλυκὺς ὕπνος ἀνῆκεν.
Ἀλλ' ἄγετ', αἴ κέν πως θωρήξομεν υἷας Ἀχαιῶν.
Πρῶτα δ' ἐγὼν ἔπεσιν πειρήσομαι, ἣ θέμις ἐστὶν,
καὶ φεύγειν σὺν νηυσὶ πολυκλήϊσι κελεύσω·
ὑμεῖς δ' ἄλλοθεν ἄλλος ἐρητύειν ἐπέεσσιν.
Ἦτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
Νέστωρ, ὅς ῥα Πύλοιο ἄναξ ἦν ἠμαθόεντος·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
εἰ μέν τις τὸν ὄνειρον Ἀχαιῶν ἄλλος ἔνισπεν,

καῖον γὰρ καὶ τοῖς συγκεκλημένοις βουλευταῖς διηγήσασθαι.

70. Ὣς pour οὕτως, comme ὅς pour οὗτος. Ὃς se retrouve dans la formule de Platon ἦδ' ὅς. Mais l'adverbe est bien plus fréquent, chez Homère, que l'adjectif.

72. Αἴ κέν πως, *si forte:* voyons si nous pourrons. Agamemnon, comme le remarque Heyne, devait craindre que les Grecs ne refusassent de marcher en l'absence d'Achille. — Θωρήξομεν au subjonctif, pour θωρήξωμεν. Quelques-uns voient ici un simple futur de l'indicatif, à la façon de ceux qu'on trouve avec ἄν chez les Attiques. Les exemples attiques ne sont pas concluants là où il s'agit de la langue d'Homère. De plus ces exemples sont fort rares, et contestés par les grammairiens; et ἂν θωρήξομεν ne prouverait pas qu'on pût dire ἐὰν θωρήξομεν.

73. Ἣ θέμις ἐστίν, *vulgo* ἤ. La vulgate n'indique qu'un usage: ὡς νενόμισται, comme on l'expliquait dans l'École d'Alexandrie. Mais Agamemnon se propose un dessein tout particulier. Il parlera dans la mesure convenable. C'est ce que dit ἣ θέμις ἐστί, *quæ convenientia est, prout decet.* Comparez le passage de l'*Odyssée*, IV, 691 : ....ἥτ' ἐστὶ δίκη θείων βασιλήων. Les éditeurs récents ont préféré ἣ θέμις.

74. Φεύγειν, de partir en toute hâte. — Πολυκλήϊσι, à beaucoup de bancs de rameurs. *Scholies :* πολυκαθέδραις, ἐξ οὗ πολυκώποις· κληῖδες γὰρ καλοῦνται αἱ τῶν ἐρεσσόντων καθέδραι.

75. Ἐρητύειν, arrêtez, retenez. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif.

76-83. Ἦτοι.... Aristarque prononçait l'athétèse contre ces huit vers. Selon lui, Agamemnon ne doit point s'asseoir, et Nestor n'a aucune raison de parler, puisqu'il n'ajoute rien à ce qui vient d'être dit. Aristarque appelle la réflexion du vieillard à propos du songe *une sottise* (εὔηθες), et il trouve que la suppression rendrait le texte parfait : αἱρουμένων δὲ αὐτῶν, ὀρθῶς ἐπὶ τοῦ Ἀγαμέμνονος ἐπενεχθήσεται πείθοντό τε ποιμένι λαῶν. On peut répondre que Nestor, en sa qualité de vieillard, a dû parler, même pour ne rien dire,

ψεῦδός κεν φαῖμεν, καὶ νοσφιζοίμεθα μᾶλλον·
νῦν δ' ἴδεν ὃς μέγ' ἄριστος Ἀχαιῶν εὔχεται εἶναι.
Ἀλλ' ἄγετ', αἴ κέν πως θωρήξομεν υἷας Ἀχαιῶν.
 Ὣς ἄρα φωνήσας βουλῆς ἐξ ἦρχε νέεσθαι.
Οἱ δ' ἐπανέστησαν, πείθοντό τε ποιμένι λαῶν,
σκηπτοῦχοι βασιλῆες· ἐπεσσεύοντο δὲ λαοί.
Ἠύτε ἔθνεα εἶσι μελισσάων ἀδινάων,
πέτρης ἐκ γλαφυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομενάων·
βοτρυδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν·
αἱ μέν τ' ἔνθα ἅλις πεποτήαται, αἱ δέ τε ἔνθα·
ὣς τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
ἠϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόωντο
ἰλαδὸν εἰς ἀγορήν· μετὰ δὲ σφίσιν Ὄσσα δεδήει,
ὀτρύνουσ' ἰέναι, Διὸς ἄγγελος· οἱ δ' ἀγέροντο.

même pour faire une réflexion plus que naïve. Dès qu'il faisait mine de vouloir parler, Agamemnon a dû s'asseoir. Mais il est certain que ποιμένι λαῶν, quand Agamemnon est là, est une qualification singulière, appliquée à Nestor. Aristarque : ἄτοπον γὰρ τούτῳ ἕπεσθαι τοὺς ἄλλους.

81. Ψεῦδός κεν.... Ce vers est répété XXIV, 222, et là Aristarque le trouvait bien placé. Voy. la note XXIV, 222. — Μᾶλλον est une insistance ; il est dit ἐνεργητικῶς. On l'explique d'ordinaire par une ellipse : μᾶλλον ἢ πιθοίμεθα, plutôt que d'accéder à son avis.

82. Ἴδεν, a vu : a eu la vision. — Εὔχεται εἶναι. Voy. la note I, 91.

84. Βουλῆς ἐξ pour ἐκ βουλῆς.

85-86. Οἱ δ(ὲ).... βασιλῆες, et ceux-ci, à savoir les rois.

87. Ἠΰτε, *velut*. — C'est une chose remarquable qu'Homère, qui prodigue tant les comparaisons, n'en ait pas une seule dans le premier chant de l'*Iliade*, sauf de courtes assimilations comme νυκτὶ ἐοικώς. Celle-ci est la première que nous ayons rencontrée. Je note ceci comme un fait, et rien de plus. Les raisons qu'on en a données sont fort contestables. La plus vraisemblable est celle qu'on tire de la rapidité de l'action au début : « Ici s'offre en effet, dit Dübner, le premier tableau sur lequel le poëte puisse s'arrêter. »

89. Βοτρυδόν, en grappe. Virgile, *Géorgiques*, IV, 558 : «.... et lentis *uvam* « demittere ramis. » Dans Virgile, l'expression est plus exacte que dans Homère, car l'essaim est ramassé. Avec des abeilles qui volent, βοτρυδόν n'est guère qu'un synonyme de ἅλις.

90. Ἅλις, en grande foule.

92. Ἠϊόνος προπάροιθε, sur la partie antérieure de la plage : *in littoris ora*, au bord de la mer. — Βαθείης, enfoncée, basse, au niveau des flots.

93. Ὄσσα, dans Homère, signifie toujours quelque chose de divin, et non pas simplement, comme chez les autres poëtes, une voix. Nous avons remarqué la même chose à propos d'ὀμφή, vers 41. Ὄσσα est même ici une vraie déesse, celle qui répand les nouvelles, la Renommée. Aristarque : ὅτι ὄσσα ἡ θεία κληδών, οἱ δὲ νεώτεροι ψιλῶς ἐπὶ πάσης φωνῆς. *Fama* est souvent, en latin, une personnification ; mais le mot latin a un emploi plus étendu qu'ὄσσα, même que l'ὄσσα des poëtes postérieurs à Homère. — Δεδήει, *exarserat*. Elle se répand avec rapidité, comme la flamme d'un incendie. Il y a dans toutes les langues des images analogues.

Τετρήχει δ' ἀγορή, ὑπὸ δὲ στεναχίζετο γαῖα
λαῶν ἱζόντων, ὅμαδος δ' ἦν· ἐννέα δέ σφεας
κήρυκες βοόωντες ἐρήτυον, εἴποτ' ἀϋτῆς
σχοίατ', ἀκούσειαν δὲ Διοτρεφέων βασιλήων.
Σπουδῇ δ' ἕζετο λαός, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἕδρας
παυσάμενοι κλαγγῆς· ἀνὰ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων
ἔστη σκῆπτρον ἔχων, τὸ μὲν Ἥφαιστος κάμε τεύχων.
Ἥφαιστος μὲν δῶκε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι·
αὐτὰρ ἄρα Ζεὺς δῶκε διακτόρῳ Ἀργειφόντῃ·
Ἑρμείας δὲ ἄναξ δῶκεν Πέλοπι πληξίππῳ·
αὐτὰρ ὁ αὖτε Πέλοψ δῶκ' Ἀτρέϊ, ποιμένι λαῶν·
Ἀτρεὺς δὲ θνήσκων ἔλιπεν πολύαρνι Θυέστῃ·
αὐτὰρ ὁ αὖτε Θυέστ' Ἀγαμέμνονι λεῖπε φορῆναι,

95. Τετρήχει, *tumultuabatur*, de ταράσσω, troubler.

96. Σφεας, monosyllabe, comme s'il y avait σφάς.

97. Κήρυκες. Il n'y a que huit de ces hérauts dont les noms soient cités : Talthybius et Eurybate, hérauts d'Agamemnon ; Asphalion et Étéonée, hérauts de Ménélas ; Thootès et Stentor, hérauts de Nestor ; l'Eurybate d'Ulysse ; Odius, héraut d'Ajax. Quelques-uns ajoutaient un certain Mérion, héraut de Diomède. Ce Mérion est inconnu.

97-98. Ἀϋτῆς σχοίατ(ο). Σχοίατο, pour σχοῖντο, équivaut à ἀπόσχοιντο, et les verbes qui marquent qu'on cesse ou qu'on fait cesser se construisent avec le génitif. On va voir, au vers 100, παυσάμενοι κλαγγῆς.

99. Σπουδῇ, *ægre*, à grand'peine. Aristarque : μετὰ πάσης κακοπαθείας. Le mot σπουδή signifie souvent *travail*, ce qui explique comment σπουδῇ peut être synonyme de μόγις et de δυσχερῶς.

100-101. Ἀνὰ.... ἔστη pour ἀνέστη.

101. Κάμε τεύχων, *laboraverat fabricans*, s'était donné de la peine à façonner, avait façonné avec beaucoup d'art et de soin.

103. Ἀργειφόντῃ, au meurtrier d'Argus. Il s'agit d'Hermès ou Mercure.

104. Ἑρμείας, forme épique pour Ἑρμῆς, Mercure. — Πέλοπι πληξίππῳ. Pélops, fils de Tantale et père d'Atrée et de Thyeste, était renommé pour son talent de conduire un char. *Acer equis*, dit Virgile, *Géorgiques*, III, 8. On sait comment Pélops conquit Hippodamie, en luttant à la course des chars contre le roi d'Élide OEnomaüs.

105-106. Ἀτρέϊ.... Θυέστῃ. Ces deux noms sont trop connus pour avoir besoin de commentaire. Mais ce qui est bien remarquable, c'est qu'Homère semble ignorer la sanglante légende des fils de Pélops. Thyeste est ici un oncle dévoué, qui sert de tuteur à son neveu Agamemnon, et qui lui remet fidèlement l'insigne de la royauté, par conséquent tout l'héritage paternel. Aristarque avait noté cette singulière discordance entre Homère et les tragiques : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ γινώσκει τὴν ἔχθραν Ἀτρέως καὶ Θυέστου, ἀλλὰ συμφωνοῦντας αὐτοὺς συντίθησι. Eustathe nous dit que plusieurs critiques avaient essayé de rendre raison de cette discordance. Selon eux, Homère connaissait les horreurs du palais de Mycènes. C'est par bonté d'âme qu'il les a passées sous silence, et pour éviter le scandale : σιωπῆσαι δὲ αὐτὰ διὰ τὸ τῆς ἱστορίας οὐκ εὔφημον, καὶ ἵνα μὴ βλασφημήσῃ τὸ γένος· οὐ γὰρ εἴωθε κακολογεῖν Ὅμηρος. Ces naïvetés sont curieuses.

107. Θυέστ' pour Θυέστα, forme éolienne de Θυέστης.

πολλῇσιν νήσοισι καὶ Ἄργεϊ παντὶ ἀνάσσειν.
Τῷ ὅγ' ἐρεισάμενος ἔπε' Ἀργείοισι μετηύδα·
Ὦ φίλοι, ἥρωες Δαναοὶ, θεράποντες Ἄρηος,
Ζεύς με μέγα Κρονίδης ἄτῃ ἐνέδησε βαρείῃ·
σχέτλιος, ὃς πρὶν μέν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι,
νῦν δὲ κακὴν ἀπάτην βουλεύσατο, καί με κελεύει
δυσκλέα Ἄργος ἱκέσθαι, ἐπεὶ πολὺν ὤλεσα λαόν.
Οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενέϊ φίλον εἶναι,
ὃς δὴ πολλάων πολίων κατέλυσε κάρηνα
ἠδ' ἔτι καὶ λύσει· τοῦ γὰρ κράτος ἐστὶ μέγιστον.
Αἰσχρὸν γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι,
μὰψ οὕτω τοιόνδε τοσόνδε τε λαὸν Ἀχαιῶν
ἄπρηκτον πόλεμον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι
ἀνδράσι παυροτέροισι, τέλος δ' οὔπω τι πέφανται.
Εἴπερ γάρ κ' ἐθέλοιμεν Ἀχαιοί τε Τρῶές τε,
ὅρκια πιστὰ ταμόντες, ἀριθμηθήμεναι ἄμφω,

108. Ἄργεϊ. Voyez I, 30 et la note sur ce mot.

110. Ἥρωες Δαναοί. Aristarque note ici qu'Agamemnon s'adresse à tous les Grecs : ὅτι, πρὸς πάντας ἀποτεινόμενος λόγον, ἥρωας λέγει. Il réfute ainsi l'opinion d'un grammairien nommé Ister, qui prétendait que le titre de *héros* est donné aux rois seuls. Cette observation d'Aristarque se trouve quatre fois dans les *Scholies*.

111. Μέγα, puissamment, terriblement. Zénodote lisait ici μέγας, épithète, à côté même de Κρονίδης, sans doute parce que l'idée lui semblait suffisamment exprimée par ἄτῃ ἐνέδησε βαρείῃ : enchaîner au joug pesant de l'erreur, des illusions, de la calamité. Aristarque a rétabli μέγα, adverbe. Didyme semble imputer la leçon μέγας à Aristarque lui-même. Mais il reconnaît qu'on lisait μέγα dans la plupart des exemplaires corrigés d'après Aristarque.

113. Ἐκπέρσαντ' pour ἐκπέρσαντά με, sujet de l'infinitif.

117. Πολίων.... κάρηνα. *Scholies* : ἀκροπόλεις, les citadelles. Il s'agit plutôt de la grandeur et de la puissance des cités. Eustathe : διὰ τὰς ὑψηλὰς πόλεις καὶ ἐπιδόξους.

120. Μὰψ οὕτω, vainement à ce point : avec si peu de succès.

122. Πέφανται, *apparuit*. C'est le parfait passif de φαίνω.

123. Εἴπερ.... Ce vers se termine par trois spondées.

124. Ὅρκια.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le motif de l'athétèse, c'est que ce qui suit n'est qu'une rodomontade : οὐ γὰρ ἐπ' ἀληθείας λέγεται, ἀλλ' ὑπερβολικῶς, τὰ τῶν δεκάδων. Il est probable que la note d'athétèse est incomplète, et que c'est surtout comme inutile qu'Aristarque condamnait le vers 124. Les Grecs et les Troyens pouvaient se compter, s'ils le voulaient, n'importe à quel moment. Mais cette raison elle-même ne serait point péremptoire. — Ταμόντες. On égorgeait des victimes. De là l'emploi du verbe τέμνω. Les Romains disaient *icere fœdus*, *ferire fœdus*, pour la même raison.

Τρῶας μὲν λέξασθαι, ἐφέστιοι ὅσσοι ἔασιν,
ἡμεῖς δ' ἐς δεκάδας διακοσμηθεῖμεν Ἀχαιοὶ,
Τρώων δ' ἄνδρα ἕκαστον ἑλοίμεθα οἰνοχοεύειν,
πολλαί κεν δεκάδες δευοίατο οἰνοχόοιο.
Τόσσον ἐγώ φημι πλέας ἔμμεναι υἷας Ἀχαιῶν
Τρώων, οἳ ναίουσι κατὰ πτόλιν· ἀλλ' ἐπίκουροι
πολλέων ἐκ πολίων ἐγχέσπαλοι ἄνδρες ἔασιν,
οἵ με μέγα πλάζουσι καὶ οὐκ εἰῶσ' ἐθέλοντα
Ἰλίου ἐκπέρσαι εὐναιόμενον πτολίεθρον.
Ἐννέα δὴ βεβάασι Διὸς μεγάλου ἐνιαυτοὶ,
καὶ δὴ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται·
αἱ δέ που ἡμέτεραί τ' ἄλοχοι καὶ νήπια τέκνα
εἵατ' ἐνὶ μεγάροις ποτιδέγμεναι· ἄμμι δὲ ἔργον
αὔτως ἀκράαντον, οὗ εἵνεκα δεῦρ' ἱκόμεσθα.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες·
φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν.
Ὣς φάτο· τοῖσι δὲ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν,
πᾶσι μετὰ πληθὺν, ὅσοι οὐ βουλῆς ἐπάκουσαν.

125. Λέξασθαι, *se colligere*, se réunir.

127. Ἕκαστον, un échanson pour chaque dizaine. D'autres lisent ἕκαστοι, chaque dizaine prenant un échanson.

128. Δευοίατο pour δεύοιντο, δέοιντο : manqueraient.

129. Πλέας pour πλέονας. C'est un mot qu'on ne trouve point ailleurs, un ἅπαξ εἰρημένον.

130-133. Τρώων,... Ces quatre vers sont marques d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais la raison d'athétèse donnée par les *Scholies* est peu concluante : ὅτι καθόλου πάντας τοὺς βαρβάρους σὺν τοῖς ἐπικούροις ἥσσονας τῶν Ἑλλήνων διὰ παντός φησιν εἶναι. Les vers 130-133 ne disent pas le contraire. Autre chose est d'être en état de résister, autre chose de l'emporter par le nombre. Grâce aux alliés, Troie résiste encore après neuf ans de lutte.

132. Πλάζουσι, repoussent. Wolf explique πλάζειν, *in errorem ducere, a fine aberrare facere*.

134. Βεβάασι, parfait poétique de βαίνω. — Διὸς ἐνιαυτοί. Jupiter était le dispensateur du temps.

135. Δοῦρα pour δούρατα, δόρατα, de δόρυ, bois. — Σέσηπε puis λέλυνται, le singulier puis le pluriel. Avec les pluriels neutres, Homère met tantôt l'un tantôt l'autre, suivant la convenance métrique. Λέλυνται comme διαλέλυνται : *dissoluta sunt*. C'est l'équivaleut de σέσηπε. *Scholies :* σαπέντα δηλαδή.

137. Εἵατ'... ποτιδέγμεναι pour ἧνται προσδεχόμεναι : *sedent exspectantes*.

138. Αὔτως fortifie ἀκράαντον, et équivaut lui-même ici à μάτην, sans résultat.

141. Ἔτι, désormais.

143. Πᾶσι.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque le trouvait inutile, τοῖσι ayant dit tout ce qu'il fallait : κενῶς ἐπεξηγεῖται· τὸ γὰρ νοούμενον τὸ αὐτό. — Μετά, parmi. Voyez *Odyssée*, IV, 652. — Βουλῆς, la délibération des gérontes. *Scholies :* τοῦ προβουλεύματος, la décision antérieurement prise dans le Conseil.

Κινήθη δ' ἀγορὴ ὡς κύματα μακρὰ θαλάσσης,
πόντου Ἰκαρίοιο, τὰ μέν τ' Εὖρός τε Νότος τε
ὤρορ', ἐπαΐξας πατρὸς Διὸς ἐκ νεφελάων.
Ὡς δ' ὅτε κινήσῃ Ζέφυρος βαθὺ λήϊον ἐλθὼν,
λάβρος ἐπαιγίζων, ἐπί τ' ἠμύει ἀσταχύεσσιν·
ὣς τῶν πᾶσ' ἀγορὴ κινήθη. Τοὶ δ' ἀλαλητῷ
νῆας ἔπ' ἐσσεύοντο, ποδῶν δ' ὑπένερθε κονίη
ἵστατ' ἀειρομένη· τοὶ δ' ἀλλήλοισι κέλευον
ἅπτεσθαι νηῶν ἠδ' ἑλκέμεν εἰς ἅλα δῖαν,
οὐρούς τ' ἐξεκάθαιρον· ἀϋτὴ δ' οὐρανὸν ἷκεν
οἴκαδε ἱεμένων· ὑπὸ δ' ᾕρεον ἕρματα νηῶν.
Ἔνθα κεν Ἀργείοισιν ὑπέρμορα νόστος ἐτύχθη,
εἰ μὴ Ἀθηναίην Ἥρη πρὸς μῦθον ἔειπεν·

144. Ὡς κύματα. Plusieurs éditeurs modernes ont repris la leçon de Zénodote, φῆ ou φὴ κύματα, qui d'ailleurs ne change rien au sens. Aristarque nie absolument que φὴ ou φῆ puisse signifier *comme*. Il y a ici une diple pointée, avec cette explication : ὅτι Ζηνόδοτος γράφει, φῆ κύματα· οὐδέποτε δὲ Ὅμηρος τὸ φῆ ἀντὶ τοῦ ὡς τέταχεν. Il y a pourtant un passage où la question est controversable. Voyez la note XIV, 499. On explique φή, φῆ ou φῇ, au sens de ὡς, comme s'il y avait φαίη τις ἄν. Quelques-uns y voient ᾗ ou Ϝῇ, *qua*, de la manière que. D'autres le traduisent par *specie*, et le rattachent à φάω, luire, apparaître.

145. Πόντου Ἰκαρίοιο. La mer Icarienne était très-sujette aux orages. — Εὖρος, le vent du sud-est, celui qui fondait les neiges au printemps. — Νότος, le vent du sud-ouest, le vent de la pluie : de là vient l'adjectif νότιος, humide.

147. Ζέφυρος. Le zéphyre ou vent d'ouest est par excellence, chez Homère, le vent des tempêtes. Son épithète ordinaire est δυσαής, au souffle violent. Homère le fait souffler, IX, 5, avec Borée, le vent du nord. Il y a cependant quelques passages de l'*Odyssée* où le zéphyre ne diffère pas trop du vent agréable que les Latins appellent de ce nom. Ainsi VII, 119.

148. Ἐπί τ' ἠμύει ἀσταχύεσσιν, *et incumbit spicis*, et s'appuie sur les épis : et fait pencher les épis. Le verbe ἐπημύω est intransitif.

153. Οὐρούς, les sentines. On entend ordinairement par ce mot, les fossés ou canaux par où les Grecs lançaient les vaisseaux à la mer. Les *Scholies* donnent ce sens; mais elles ajoutent, ἢ τὰς ἀντλίας : interprétation bien plus vraisemblable. Il n'y a pas trace, chez Homère, de l'usage de ces prétendus canaux. C'est à force de bras qu'on tirait les vaisseaux de la mer en terre, de la terre en mer. Plus un héros était brave et vigoureux, plus il avait tenu à honneur de tirer loin ses vaisseaux. Achille et Ajax campaient à une grande distance de la mer. Voyez VIII, 225-226, et XI, 8-9. On ne se figure pas aisément des canaux portant l'eau jusqu'à leurs campements. Vider la sentine est donc probablement l'opération dont il s'agit. Hésiode recommande, *OEuvres et Jours*, vers 624, d'ôter la bonde quand les navires sont à terre, afin que la pluie ne séjourne pas dans la sentine. Si les barques des confédérés n'avaient pas de bonde au fond, ce qui est probable, car Homère ne nomme point le χείμαρος, la première chose à faire et la plus indispensable, avant l'embarquement, c'était de mettre à sec la cale.

154. Ὑπὸ δ' ᾕρεον ἕρματα, pour ὑφῄρουν δὲ ἕρματα, et ils enlevaient les rouleaux de bois sur lesquels reposaient les navires.

156-168. Εἰ μή.... Zénodote retranchait

Ὦ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη,
οὕτω δὴ οἶκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
Ἀργεῖοι φεύξονται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
κὰδ δέ κεν εὐχωλὴν Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ λίποιεν
Ἀργείην Ἑλένην, ἧς εἵνεκα πολλοὶ Ἀχαιῶν
ἐν Τροίῃ ἀπόλοντο, φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης;
Ἀλλ' ἴθι νῦν κατὰ λαὸν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
σοῖς ἀγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρήτυε φῶτα ἕκαστον,
μηδὲ ἔα νῆας ἅλαδ' ἑλκέμεν ἀμφιελίσσας.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα,
καρπαλίμως δ' ἵκανε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.
Εὗρεν ἔπειτ' Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον,
ἑσταότ'· οὐδ' ὅγε νηὸς ἐϋσσέλμοιο μελαίνης
ἅπτετ', ἐπεί μιν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἵκανεν.
Ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
οὕτω δὴ οἶκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
φεύξεσθ' ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι πεσόντες,
κὰδ δέ κεν εὐχωλὴν Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ λίποιτε

ce passage, et un seul vers lui suffisait pour combler le vide : Εἰ μὴ Ἀθηναίη λαοσσόος ἦλθ' ἀπ' Ὀλύμπου. Voyez plus bas la note des vers 176-181.

157. Ὦ πόποι. Voyez la note I, 254. — Ἀτρυτώνη paraît signifier infatigable, indomptable, irrésistible. Il est ici pour le nom de Minerve.

160-162. Κὰδ δέ κεν.... Aristarque trouvait ces trois vers moins bien placés ici que plus bas, dans le discours de Minerve où ils sont répétés, 176-178. De même pour le vers 164, répété 180.

161. Ἀργείην. Hélène était de Sparte; mais le Péloponnèse entier portait le nom d'Argos. D'ailleurs Homère, au vers 215 et ailleurs, appellera *Argiens* le peuple grec tout entier.

162. Ἐν Τροίῃ, dans la plaine de Troie. — Ἀπό, loin de.

165. Μηδὲ ἔα. Bothe : « Hiatus ægre « excusabilis. » On propose de lire μηδ' ἐάα. Mais le digamma rectifiait l'irrégularité. Il n'est guère probable pourtant qu'on le mît là où le place Payne Knight : μηδ' ἐϝαε. Voyez les passages analogues, XVII, 16; XXII, 339; *Odyssée*, IV, 805, etc.

167. Βῆ δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées.

168. Καρπαλίμως.... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise. Il est pourtant nécessaire au sens. Ce n'est pas au pied de l'Olympe que Minerve trouve Ulysse.

170. Ἑσταότ(α) pour ἑστῶτα, se tenant debout.

171. Ἄχος. Eustathe remarque que le mot ἄχος se disait primitivement d'une douleur muette : ἡ ἄφωνος ἀνία. — Κραδίην καὶ θυμόν, *cor et animum*.

175. Ἐν νήεσσι.... πεσόντες pour ἐμπεσόντες ναυσί.

176-181. Κὰδ δέ κεν.... Voyez plus haut 160-165 et les notes sur ces six vers.

Ἀργείην Ἑλένην, ἧς εἵνεκα πολλοὶ Ἀχαιῶν
ἐν Τροίῃ ἀπόλοντο, φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης;
Ἀλλ' ἴθι νῦν κατὰ λαὸν Ἀχαιῶν, μηδ' ἔτ' ἐρώει·
σοῖς δ' ἀγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρήτυε φῶτα ἕκαστον,
μηδὲ ἔα νῆας ἅλαδ' ἑλκέμεν ἀμφιελίσσας.
Ὣς φάθ'· ὁ δὲ ξυνέηκε θεᾶς ὄπα φωνησάσης,
βῆ δὲ θέειν, ἀπὸ δὲ χλαῖναν βάλε· τὴν δ' ἐκόμισσεν
κῆρυξ Εὐρυβάτης Ἰθακήσιος, ὅς οἱ ὀπήδει.
Αὐτὸς δ' Ἀτρείδεω Ἀγαμέμνονος ἀντίος ἐλθὼν
δέξατό οἱ σκῆπτρον πατρώϊον, ἄφθιτον αἰεί·
σὺν τῷ ἔβη κατὰ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Ὅντινα μὲν βασιλῆα καὶ ἔξοχον ἄνδρα κιχείη,
τὸν δ' ἀγανοῖς ἐπέεσσιν ἐρητύσασκε παραστάς·
Δαιμόνι', οὔ σε ἔοικε κακὸν ὣς δειδίσσεσθαι·

Minerve répète, *mutatis mutandis*, les paroles de Junon. Elle va même jusqu'à dire à Ulysse de faire ce que Junon lui avait dit de faire elle-même. C'est ce qui explique que Zénodote ait supprimé le discours de Junon.

179. Μηδ' ἔτ' ἐρώει, *neque jam tergiversare*, et dépêche-toi. Le sens primitif d'ἐρωέω est couler à flots : puis jaillir, s'élancer, se retirer précipitamment, s'esquiver, hésiter. A propos de la leçon vulgaire μηδέ τ', qui a d'ailleurs le même sens, Dübner fait observer que jamais τε, dans Homère, n'est joint à μηδέ.

181. Μηδὲ.... Zénodote avait, dit-on, supprimé ce vers, probablement comme inutile. Il semble pourtant que la pensée serait incomplète, si Minerve ne parlait point des navires. Peut-être est-ce l'hiatus μηδὲ ἔα qui choquait Zénodote. Voyez plus haut 165 et la note sur ce vers.

183. Βῆ δὲ θέειν, et il courut en toute hâte.

184. Εὐρυβάτης Ἰθακήσιος. Nous avons remarqué, I, 319, que cet Eurybate n'était pas le même que le héraut envoyé avec Talthybius pour enlever Briséis.

186. Δέξατό οἱ σκῆπτρον. Quelques modernes expliquent οἱ comme une dépendance de σκῆπτρον : *quod erat ipsi, quod erat ipsius*. Ulysse reçoit le sceptre *à* Agamemnon, le sceptre d'Agamemnon. Aristarque voyait dans οἱ une dépendance du verbe : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀρχαϊκώτερον δέξατο αὐτῷ τὸ σκῆπτρον, ἀντὶ τοῦ παρ' αὐτοῦ. En effet, δέχομαι signifie proprement, *tendre la main pour prendre*. Il peut donc avoir eu un datif pour complément indirect. Ulysse allonge la main vers Agamemnon (οἱ) pour recevoir de lui le sceptre. Voyez la note XV, 87. Au reste, le sens est le même. Aristarque fait observer que, si Ulysse prend le sceptre du roi des rois, c'est pour donner à ses actes et à ses paroles une plus imposante autorité : ἵνα δοκῇ σὺν τῇ τοῦ βασιλέως γνώμῃ κρατεῖν αὐτούς.

187. Σὺν τῷ ἔβη. Zénodote écrivait σὺν τῷ βάς, réduisant Homère, comme dit Wolf, *ad prosaicam* συνάφειαν.

189. Τὸν δ' ἀγανοῖς.... Le δέ n'est point redondant. Nous avons ici anacoluthe, et δέ, *eh bien*, est une reprise. Il y a antisigma, c'est-à-dire signe d'anacoluthe, au vers 188, dans le manuscrit de Venise; et une note d'Aristarque constate que c'est vraiment là le sens du signe : διὰ τὴν τάξιν τῶν ἑξῆς, τὸ ἀντίσιγμα. — Ἐρητύσασκε, et plus bas ἐλάσασκεν, ὁμοκλήσασκε, νεικείεσκε. Ces fréquentatifs doivent être entendus, dans ce passage, avec leur valeur propre, et non pas seulement comme des formes poétiques.

190. Δειδίσσεσθαι, de jeter la terreur

ἀλλ' αὐτός τε κάθησο καὶ ἄλλους ἵδρυε λαούς.
Οὐ γάρ πω σάφα οἶσθ' οἷος νόος Ἀτρείωνος·
νῦν μὲν πειρᾶται, τάχα δ' ἴψεται υἷας Ἀχαιῶν.
Ἐν βουλῇ δ' οὐ πάντες ἀκούσαμεν οἷον ἔειπεν.
Μή τι χολωσάμενος ῥέξῃ κακὸν υἷας Ἀχαιῶν.
Θυμὸς δὲ μέγας ἐστὶ Διοτρεφέος βασιλῆος·
τιμὴ δ' ἐκ Διός ἐστι, φιλεῖ δέ ἑ μητίετα Ζεύς.
Ὃν δ' αὖ δήμου τ' ἄνδρα ἴδοι βοόωντά τ' ἐφεύροι,
τὸν σκήπτρῳ ἐλάσασκεν ὁμοκλήσασκέ τε μύθῳ·
Δαιμόνι', ἀτρέμας ἧσο, καὶ ἄλλων μῦθον ἄκουε,
οἳ σέο φέρτεροί εἰσι· σὺ δ' ἀπτόλεμος καὶ ἄναλκις,
οὔτε ποτ' ἐν πολέμῳ ἐναρίθμιος οὔτ' ἐνὶ βουλῇ.
Οὐ μέν πως πάντες βασιλεύσομεν ἐνθάδ' Ἀχαιοί.
Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,
εἷς βασιλεύς, ᾧ ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω

parmi les autres. Voyez la note IV, 184. Le vers se termine par trois spondées.

192. Οὐ γάρ πω.... Ce vers est marqué de l'antisigma, comme le vers 188, dans le manuscrit de Venise. Mais c'est pour cause de transposition, et non plus pour cause d'anacoluthe : τὸ δὲ ἀντίσιγμα, ὅτι ὑπὸ τούτων ἔδει τετάχθαι τοὺς ἑξῆς παρεστιγμένους τρεῖς στίχους (203-205), εἰσὶ γὰρ πρὸς βασιλεῖς ἁρμόζοντες, οὐ πρὸς δημότας· Οὐ μὲν γάρ πω πάντες (lisez οὐ μέν πως).

193-197. Νῦν μὲν.... Ces cinq vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamnait comme disant tout autre chose que ce qu'Ulysse avait à dire : ὅτι ἀπεοικότες οἱ λόγοι, καὶ μὴ προτρεπτικοὶ εἰς κατάστασιν. Cela est peut-être bien sévère; mais au fond Aristarque a raison. Ulysse ne bat pas tout à fait la campagne, mais il bavarde. Disons ici que le poëte sommeille un instant.

196. Διοτρεφέος βασιλῆος. Aristote cite ce vers, *Rhétorique*, I, II, 7, et il écrit διοτρεφέων βασιλήων. Zénodote avait adopté cette leçon, et on pourrait la défendre. La citation d'Aristote prouve que le passage condamné par Aristarque était dans les plus anciens textes de l'*Iliade*.

203-205. Οὐ μέν πως.... La note du signe antisigma, au vers 192, nous apprend que ces trois vers avaient été pointés par Aristarque (παρεστιγμένοι), et qu'ils auraient dû, suivant lui, être placés après le vers 192. Les points qui marquaient la correspondance avec l'antisigma n'ont pas été conservés dans le manuscrit de Venise. Quant à l'interversion signalée par Aristarque, elle n'est pas d'une évidence à frapper tous les yeux. Aristarque lui-même a laissé le texte tel quel, sans rétablir ce qui lui semblait l'ordre véritable.

204-205. Οὐκ ἀγαθὸν.... La Boétie débute par cette sentence, dans son livre *le Contr'un*, autrement dit *la Servitude volontaire :* « D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy; Qu'un seul sans plus soit maistre, et qu'un seul soit le roy. » Mais c'est pour la réfuter. Aristote l'applique à Dieu, moteur du monde, *Metaphysique* XII, x. Ἀγαθόν est pris absolument : une bonne chose. Comparez « *triste* « lupus stabulis. » Cet emploi du neutre est fréquent chez tous les poëtes grecs.

205-206. Ἔδωκε, a donné d'être roi. Le sens est complet. Le vers 206 n'est qu'un maladroit emprunt fait ailleurs, IX, 99, et n'a pas même la mesure, puisque

[σκῆπτρόν τ' ἠδὲ θέμιστας, ἵνα σφίσι βασιλεύῃ].
Ὣς ὅγε κοιρανέων δίεπε στρατόν· οἱ δ' ἀγορήνδε
αὖτις ἐπεσσεύοντο νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
ἠχῇ, ὡς ὅτε κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης
αἰγιαλῷ μεγάλῳ βρέμεται, σμαραγεῖ δέ τε πόντος.
Ἄλλοι μέν ῥ' ἕζοντο, ἐρήτυθεν δὲ καθ' ἕδρας·
Θερσίτης δ' ἔτι μοῦνος ἀμετροεπὴς ἐκολῴα,
ὅς ῥ' ἔπεα φρεσὶν ᾗσιν ἄκοσμά τε πολλά τε ᾔδη,
μάψ, ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον, ἐριζέμεναι βασιλεῦσιν,
ἀλλ' ὅ τι οἱ εἴσαιτο γελοίϊον Ἀργείοισιν
ἔμμεναι. Αἴσχιστος δὲ ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν·
φολκὸς ἔην, χωλὸς δ' ἕτερον πόδα· τὼ δέ οἱ ὤμω
κυρτώ, ἐπὶ στῆθος συνοχωκότε· αὐτὰρ ὕπερθεν
φοξὸς ἔην κεφαλήν, ψεδνὴ δ' ἐπενήνοθε λάχνη.

σφι est bref dans σφίσι, comme on le voit par le vers d'où celui-ci est tiré. L'intercalation parait assez récente. Le manuscrit de Venise ne donne point notre vers 206, et il n'y a rien qui s'y réfère dans les *Scholies*.

209-210. Ἠχῇ,... Eustathe fait remarquer les rudes et expressives onomatopées qui remplissent ces deux vers : δι' ὧν ἡ φράσις τῷ νοουμένῳ συνεκτραχύνεται. C'est un des plus probables exemples de cette harmonie imitative qu'on prête quelquefois sans raison aux poëtes.

212. Ἐκολῴα, piaillait comme un geai. Voy. la note sur κολῳόν, I, 575.

213. Ἄκοσμά τε πολλά τε, comme πολλά τε καὶ ἄκοσμα, c'est-à-dire πολλὰ ἄκοσμα, *multa indecora :* son âme était pleine de laides pensées. Car ᾔδη a la force du latin *cogitabat*.

214. Ἀτάρ, comme le remarque Wolf, est ici dans le sens de καί.

215. Γελοίϊον. Il cherchait à faire rire les Grecs aux dépens de ceux qu'il n'aimait pas. Ce n'était pas bouffonnerie, c'était l'emploi du ridicule comme d'une arme. Dübner relève avec raison l'erreur de ceux qui prennent Thersite pour un simple bateleur amusant la foule.

217. Φολκός. Apollonius : τῶν ἅπαξ εἰρημένων. C'est en effet un mot qui ne se trouve que là. On explique φολκός par *louche*, στραβός, et on le tire de φάος et ἕλκειν. Buttmann le dérive de φέλκω seul, qui n'est que ἕλκω avec le digamma, et il l'entend, *bancroche*, *bancal*, *cagneux*. Curtius admet cette signification, et rapproche de φολκός le latin *falx*. La seule difficulté, c'est qu'avec le sens de *bancal* on ôte une difformité à Thersite; car χωλὸς δ' ἕτερον πόδα n'est plus alors qu'une glose.

218. Συνοχωκότε. *Scholies :* συμπεπτωκότες, συνηγμένοι. Il avait, comme nous disons, *la poitrine rentrée*. Ses épaules se rapprochaient en avant. On rapporte le parfait homérique συνόχωκα à la même racine que συνέχω.

219. Φοξός. On dérivait autrefois ce mot de ὀξύς. Les scholiastes l'expliquent ὀξυκέφαλος, à la tête pointue. C'est, comme φολκός, un ἅπαξ εἰρημένον. — Ἐπενήνοθε. L'étymologie de ce mot est obscure. Apollonius en fait l'équivalent d'ἐπήνθει, *supra florebat*. Curtius le rattache pareillement à la racine d'où vient ἄνθος. Mais la plupart des philologues modernes entendent ἐπενήνοθε, *supra insidebat*, *insidebat superficiei*. Ils supposent un verbe ἐπενέθω, se rattachant à ἕθειν, *sedere*. L'image diffère, mais le sens est le même.

Ἔχθιστος δ' Ἀχιλῆϊ μάλιστ' ἦν ἠδ' Ὀδυσῆϊ·
τὼ γὰρ νεικείεσκε· τότ' αὖτ' Ἀγαμέμνονι δίῳ
ὀξέα κεκληγὼς λέγ' ὀνείδεα· τῷ δ' ἄρ' Ἀχαιοὶ
ἐκπάγλως κοτέοντο νεμέσσηθέν τ' ἐνὶ θυμῷ.
Αὐτὰρ ὁ μακρὰ βοῶν Ἀγαμέμνονα νείκεε μύθῳ·
Ἀτρείδη, τέο δ' αὖτ' ἐπιμέμφεαι ἠδὲ χατίζεις;
Πλεῖαί τοι χαλκοῦ κλισίαι, πολλαὶ δὲ γυναῖκες
εἰσὶν ἐνὶ κλισίῃς ἐξαίρετοι, ἅς τοι Ἀχαιοὶ
πρωτίστῳ δίδομεν, εὖτ' ἂν πτολίεθρον ἕλωμεν.
Ἦ ἔτι καὶ χρυσοῦ ἐπιδεύεαι, ὅν κέ τις οἴσει
Τρώων ἱπποδάμων ἐξ Ἰλίου, υἷος ἄποινα
ὅν κεν ἐγὼ δήσας ἀγάγω ἢ ἄλλος Ἀχαιῶν,
ἠὲ γυναῖκα νέην, ἵνα μίσγεαι ἐν φιλότητι,
ἥν τ' αὐτὸς ἀπονόσφι κατίσχεαι; Οὐ μὲν ἔοικεν
ἀρχὸν ἐόντα κακῶν ἐπιβασκέμεν υἷας Ἀχαιῶν.
Ὦ πέπονες, κάκ' ἐλέγχε', Ἀχαιΐδες, οὐκέτ' Ἀχαιοὶ,

220-223. Ἔχθιστος.... Zénodote retranchait ces quatre vers comme inutiles. C'est du moins ainsi que je comprends les motifs de son athétèse, d'après les premiers mots de la réponse qu'y fait Aristarque : πρὸς ὑπόθεσιν δέ τινα λέγονται (sous-entendez οὗτοι οἱ στίχοι). La réponse était bien superflue; car l'utilité de ces détails saute aux yeux.

220. Ἔχθιστος, ennemi acharné. Mais le mot a deux sens, et quelques-uns traduisent, *invisissimus*, très-odieux. Thersite était certainement très-odieux à Achille et à Ulysse; mais l'autre interprétation va mieux avec ce qu'on lit au vers suivant : τότ' αὖτε. Thersite laisse là les héros qui sont les objets habituels de ses invectives, et s'attaque non plus à Achille ni à Ulysse, mais à Agamemnon.

222. Ὀξέα, l'adjectif pour l'adverbe : *stridule*, d'une façon aiguë. — Λέγ' ὀνείδεα, *recensebat probra*, il faisait sa revue de gros mots. Le mot λέγω, dans Homère, ne signifie point *dire*.

225. Τέο, pour τοῦ, τίνος, de τίς interrogatif : *cujusnam?* de quoi?

226. Χαλκοῦ, d'airain, d'objets faits en airain : armes, vases etc. — Zénodote, au lieu de πολλαὶ δὲ γυναῖκες, écrivait πλεῖαι δὲ γυναικῶν, et supprimait les deux vers qui suivent. *Scholies :* καὶ τοὺς ἑξῆς δύο ἠθέτηκεν, ἐν οἷς μάλιστα ὁ Θερσίτης γελωτοποιός. Les vers 227-228 n'ont pourtant rien du tout qui prête à rire. Le principe du τὸ πρέπον s'appliquerait beaucoup mieux à une condamnation des vers 232-233. Mais rien, dans les *Scholies*, ne nous dit que Zénodote ait déclaré ceux-ci inconvenants.

228. Εὖτ' ἂν... ἕλωμεν, chaque fois que nous avons eu la chance de prendre.

230. Υἷος, génitif de l'inusité υἷς, dont les formes υἷες et υἷας sont très-fréquentes dans Homère. On va voir υἷας au vers 234.

234. Κακῶν ἐπιβασκέμεν. Littéralement : de faire monter dans les maux. *Scholies :* ποιεῖν ἐπιβαίνειν. Nous disons, *plonger dans le malheur*. L'image d'Homère est empruntée à un char, et non à la mer ou à un abîme. On verra ailleurs, VIII, 285, la même image dans une acception favorable : εὐκλείης ἐπίβησον.

235. Ὦ πέπονες, ô lâches! Le mot πέπων signifie proprement, cuit par soleil, mûr, quelque chose de tendre même de mou. — Ἐλέγχεα, infâmes.

οἴκαδέ περ σὺν νηυσὶ νεώμεθα, τόνδε δ' ἐῶμεν
αὐτοῦ ἐνὶ Τροίῃ γέρα πεσσέμεν, ὄφρα ἴδηται
ἤ ῥά τί οἵ χ' ἡμεῖς προσαμύνομεν, ἦε καὶ οὐκί·
ὃς καὶ νῦν Ἀχιλῆα, ἕο μέγ' ἀμείνονα φῶτα,
ἠτίμησεν· ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.
Ἀλλὰ μάλ' οὐκ Ἀχιλῆϊ χόλος φρεσὶν, ἀλλὰ μεθήμων·
ἦ γὰρ ἂν, Ἀτρείδη, νῦν ὕστατα λωβήσαιο.
Ὣς φάτο νεικείων Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
Θερσίτης· τῷ δ' ὦκα παρίστατο δῖος Ὀδυσσεὺς,
καί μιν ὑπόδρα ἰδὼν χαλεπῷ ἠνίπαπε μύθῳ·
Θερσῖτ' ἀκριτόμυθε, λιγύς περ ἐὼν ἀγορητὴς,
ἴσχεο, μηδ' ἔθελ' οἶος ἐριζέμεναι βασιλεῦσιν.
Οὐ γὰρ ἐγὼ σέο φημὶ χερειότερον βροτὸν ἄλλον
ἔμμεναι, ὅσσοι ἅμ' Ἀτρείδῃς ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον.
Τῷ οὐκ ἂν βασιλῆας ἀνὰ στόμ' ἔχων ἀγορεύοις,
καί σφιν ὀνείδεά τε προφέροις, νόστον τε φυλάσσοις.
Οὐδέ τί πω σάφα ἴδμεν ὅπως ἔσται τάδε ἔργα,

C'est l'abstrait pour e concret. On trouve en latin *opprobrium*, pour *opprobrii dignus*, *scelus* pour *scelestus*, etc. — Ἀχαιΐδες οὐκέτ' Ἀχαιοί. Virgile, *Énéide*, IX, 618 : « O vere Phrygiæ, neque enim « Phryges. » Ce mouvement de style a eu beaucoup d'imitateurs modernes.

237. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici, précisé par ἐνὶ Τροίῃ, en Troade. — Γέρα πεσσέμεν pour γέρατα πέσσειν, *præmia concoquere :* jouir à loisir des biens conquis par la guerre. Quelques anciens traduiduisaient πέσσειν par κυβεύειν, jouer aux dés. Mais πέσσω, attique πέττω, digérer, n'a qu'un rapport apparent avec πεττεύω.

238. Χ' pour κε, équivalent poétique de ἄν.

239. Ἕο pour οὗ, *ipsius*, *ipso*.

240. Ἠτίμησεν.... On a déjà vu deux fois ce vers, I, 356 et 507.

241. Ἀλλὰ μάλ' οὐκ.... *Scholies :* ἀλλὰ πάνυ ὁ Ἀχιλλεὺς ἄχολος καὶ ἀόργητος ὑπάρχει. Le deuxième ἀλλά est amené par la négation du premier membre de phrase. — Μεθήμων, sous-entendu ἐστί : est indolent.

242. Ἦ γὰρ ἄν.... Voyez I, 232 et la note sur ce vers.

245. Ἠνίπαπε, de ἐνίπτω, gourmander.

246. Ἀκριτόμυθε, bavard. Voyez plus bas, vers 796, μῦθοι ἄκριτοι, où les *Scholies* expliquent ἄκριτοι par πολλοί. Rapprochez ἀκριτόφυλλος, identique à πολύφυλλος. Ἄκριτος, *indiscretus*, se dit d'une masse, d'un tas.

248. Χερειότερον, comparatif de comparatif. Nous avons vu χερείων, c'est-à-dire χείρων, *pire*, I, 114. On se souvient de σαώτερος pris pour un positif, I, 32. Χερείων, dans certains passages, ne marque point comparaison, et n'est qu'un équivalent de κακός. Ainsi, Οὐ μὲν γάρ τι χέρειον ἐν ὥρῃ δεῖπνον ἑλέσθαι, *Odyssée*, XVII, 176 : *Car il n'est pas mauvais, car il est bon* de prendre à temps le repas.

250. Τῷ, *quare*, c'est pourquoi. — Οὐκ ἄν.... ἀγορεύοις équivaut à οὐκ ἂν ἔδει σε ἀγορεύειν, tu devrais t'abstenir de déblatérer en public.

251. Φυλάσσοις. Thersite a toujours sa visée tournée au départ. *Scholies :* ἐπιτηροίης τὸν καιρὸν τοῦ ἀπόπλου.

252-256. Οὐδέ τί πω.... Vers marqués

ἢ εὖ ἠὲ κακῶς νοστήσομεν υἷες Ἀχαιῶν.
[Τῷ νῦν Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
ἧσαι ὀνειδίζων, ὅτι οἱ μάλα πολλὰ διδοῦσιν
ἥρωες Δαναοί· σὺ δὲ κερτομέων ἀγορεύεις.]
Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
εἴ κ' ἔτι σ' ἀφραίνοντα κιχήσομαι ὥς νύ περ ὧδε,
μηκέτ' ἔπειτ' Ὀδυσῆϊ κάρη ὤμοισιν ἐπείη,
μηδ' ἔτι Τηλεμάχοιο πατὴρ κεκλημένος εἴην,
εἰ μὴ ἐγώ σε λαβὼν ἀπὸ μὲν φίλα εἵματα δύσω,
χλαῖνάν τ' ἠδὲ χιτῶνα, τά τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει,
αὐτὸν δὲ κλαίοντα θοὰς ἐπὶ νῆας ἀφήσω
πεπληγὼς ἀγορῆθεν ἀεικέσσι πληγῆσιν.
Ὣς ἄρ' ἔφη, σκήπτρῳ δὲ μετάφρενον ἠδὲ καὶ ὤμω
πλῆξεν· ὁ δ' ἰδνώθη, θαλερὸν δέ οἱ ἔκπεσε δάκρυ.
Σμῶδιξ δ' αἱματόεσσα μεταφρένου ἐξυπανέστη
σκήπτρου ὕπο χρυσέου· ὁ δ' ἄρ' ἕζετο τάρβησέν τε,
ἀλγήσας δ', ἀχρεῖον ἰδών, ἀπομόρξατο δάκρυ.
Οἱ δὲ, καὶ ἀχνύμενοί περ, ἐπ' αὐτῷ ἡδὺ γέλασσαν,

d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamne les deux premiers comme trop prosaïques, et les trois autres à cause du mot ἧσαι, *tu es assis*, Thersite ayant parlé debout : οὐ γὰρ κάθηται. Nous mettons entre crochets les trois derniers vers, comme le font les éditeurs récents. La raison alléguée contre les deux premiers ne nous semble pas suffisamment péremptoire.

258. Ὥς νύ περ ὧδε. On traduit, *sicut jam hic.* Mais ὧδε, dans Homère, n'est jamais un adverbe de lieu. Apollonius : κατὰ Ἀρίσταρχον, οὐδέποτε συνήθως ἡμῖν κεῖται (*scilicet* ὧδε), ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὕτως τάσσεται. La vraie traduction est donc *velut quidem sic :* allusion à la dernière folie que Thersite vient de faire, et non point à ses divagations d'autrefois. Il y avait des variantes, dans les textes antérieurs à celui d'Aristarque. La récension de Sinope donnait ὡς τὸ πάρος περ, celle de Marseille ὕστερον αὖτις, celle de Philémon ἐν Δαναοῖσιν.

261. Φίλα εἵματα, *tua vestimenta.* Rien n'est plus facile à expliquer que l'emploi de φίλος comme synonyme du pronom possessif. Chacun aime ce qui lui appartient.

262. Τά τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει, *quæque pudenda contegunt.* C'était une sorte de caleçon, ζῶμα, en latin *subligaculum, fasciæ femorales.*

263-264. Ἀφήσω... Joignez à ἀφήσω l'adverbe ἀγορῆθεν. — Le vers 264 se termine par trois spondées.

266. Θαλερὸν... δάκρυ, des larmes qui coulaient en abondance. Dübner entend, *une grosse larme.* L'idée contenue dans θαλερός, une pousse de branches et de feuilles, est plutôt celle d'abondance que celle de grosseur.

268. Χρυσέου, dissyllabe par synizèse, car χρυ est long. Le sceptre n'était pas *d'or*; mais il était garni de clous d'or.

269. Ἀχρεῖον, d'un air hébêté. Ἀχρεῖος signifie, qui n'est bon à rien, par conséquent *stupide.*

270. Ἀχνύμενοι. Ils étaient chagrins de ne point partir.

ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·
Ὢ πόποι, ἦ δὴ μυρί' Ὀδυσσεὺς ἐσθλὰ ἔοργεν,
βουλάς τ' ἐξάρχων ἀγαθὰς πόλεμόν τε κορύσσων·
νῦν δὲ τόδε μέγ' ἄριστον ἐν Ἀργείοισιν ἔρεξεν,
ὃς τὸν λωβητῆρα ἐπεσβόλον ἔσχ' ἀγοράων.
Οὔ θήν μιν πάλιν αὖτις ἀνήσει θυμὸς ἀγήνωρ
νεικείειν βασιλῆας ὀνειδείοις ἐπέεσσιν.
Ὣς φάσαν ἡ πληθύς· ἀνὰ δὲ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς
ἔστη σκῆπτρον ἔχων· παρὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
εἰδομένη κήρυκι, σιωπᾶν λαὸν ἀνώγει,
ὡς ἅμα θ' οἱ πρῶτοί τε καὶ ὕστατοι υἷες Ἀχαιῶν
μῦθον ἀκούσειαν καὶ ἐπιφρασσαίατο βουλήν·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ἀτρείδη, νῦν δή σε, ἄναξ, ἐθέλουσιν Ἀχαιοὶ
πᾶσιν ἐλέγχιστον θέμεναι μερόπεσσι βροτοῖσιν,
οὐδέ τοι ἐκτελέουσιν ὑπόσχεσιν, ἥνπερ ὑπέσταν
ἐνθάδ' ἔτι στείχοντες ἀπ' Ἄργεος ἱπποβότοιο,
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι.
Ὥστε γὰρ ἢ παῖδες νεαροὶ χῆραί τε γυναῖκες,

271. Τις équivaut à πᾶς τις, ἕκαστος. Le vers Ὧδε δέ τις.... est répété plusieurs fois dans Homère.

275. Τὸν λωβητῆρα, c'est-à-dire τοῦτον τὸν λωβητῆρα. — Ἔσχε pour ἀπέσχε, ἐκώλυσε : a arrêté.

276. Ἀγήνωρ se prend souvent en bonne part. Ici, il signifie *insolent*.

278. Φάσαν. Le collectif πληθύς équivaut à un pluriel.

279. Παρὰ δέ, et à côté : et près de lui. Voy. I, 611.

280-283. Εἰδομένη... Dübner : « Après tout ce tumulte produit par les préparatifs du départ, après l'intervention plus ou moins violente d'Ulysse, après la scène de Thersite, il s'établit un silence général et profond : voilà un fait presque miraculeux ! Ce n'est donc pas, selon le poëte, un héraut ordinaire, c'est Minerve sous la forme d'un héraut qui seule a pu exercer un tel empire. » Wolf dit, à propos de ce passage : « Les dieux interviennent souvent en personne pour rendre à ceux qu'ils aiment les services les plus faciles, services qui sont à la portée de tout homme. » Cet observation, comme le remarque Dübner, peut être juste en elle-même, mais ici elle n'est pas à sa place.

283. Ὁ, lui, c'est-à-dire Ulysse. On a vu ce vers textuellement, I, 253. Il est souvent répété dans Homère.

285. Ἐλέγχιστον, déshonoré. *Scholies :* ἐπονείδιστον, ἐφύβριστον.

287. Ἔτι στείχοντες, marchant encore : étant en chemin pour venir ici. La correction de quelques-uns, ἐπιστείχοντες, est pour le moins inutile.

288. Ἐκπέρσανθ', c'est-à-dire ἐκπέρσαντα, sous-entendu le sujet σέ. Voyez plus haut, vers 113, la même formule avec le sujet à suppléer. Ce n'est point ici le cas du duel pour le pluriel, ἐκπέρσαντε pour ἐκπέρσαντας.

289. Ὥστε, poétique, pour ὥσπερ. — Ἤ. Bentley et Heyne proposent εἰ, Bothe ἄν.

ἀλλήλοισιν ὀδύρονται οἶκόνδε νέεσθαι.
Ἦ μὴν καὶ πόνος ἐστὶν ἀνιηθέντα νέεσθαι.
Καὶ γάρ τίς θ' ἕνα μῆνα μένων ἀπὸ ἧς ἀλόχοιο
ἀσχαλάᾳ σὺν νηῒ πολυζύγῳ, ὅνπερ ἄελλαι
χειμέριαι εἰλέωσιν ὀρινομένη τε θάλασσα·
ἡμῖν δ' εἴνατός ἐστι περιτροπέων ἐνιαυτὸς
ἐνθάδε μιμνόντεσσι. Τῷ οὐ νεμεσίζομ' Ἀχαιοὺς
ἀσχαλάαν παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν· ἀλλὰ καὶ ἔμπης
αἰσχρόν τοι δηρόν τε μένειν κενεόν τε νέεσθαι.
Τλῆτε, φίλοι, καὶ μείνατ' ἐπὶ χρόνον, ὄφρα δαῶμεν
ἢ ἐτεὸν Κάλχας μαντεύεται, ἠὲ καὶ οὐκί.
Εὖ γὰρ δὴ τόδε ἴδμεν ἐνὶ φρεσίν, ἐστὲ δὲ πάντες
μάρτυροι, οὓς μὴ Κῆρες ἔβαν θανάτοιο φέρουσαι·
χθιζά τε καὶ πρώϊζ', ὅτ' ἐς Αὐλίδα νῆες Ἀχαιῶν
ἠγερέθοντο, κακὰ Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ φέρουσαι·

290. Ἀλλήλοισιν, entre eux. — Ὀδύρονται, il font en gémissant des souhaits.

291. Ἦ μὴν.... Ce vers a été commenté par Aristarque. Le mot πόνος, selon lui, ne signifie jamais *douleur* dans la langue d'Homère. Il faut donc expliquer ici, comme partout, πόνος par *travail*. Le sens est : « Notre travail est tel, en effet, qu'on perd courage et qu'on voudrait s'en retourner. » Il suffit de sous-entendre ὥστε, devant ἀνιηθέντα νέεσθαι, et l'ellipse de ὥστε est fréquente chez les poëtes. Nous avons les paroles mêmes du maître : πολὺς μὲν οὖν ἐστὶν ὁ πόνος, ὥστε λοιπὸν ἀκηδιάσαντά τινα νεῖσθαι. Il n'y a, quoi qu'en disent Mme Dacier et d'autres, aucune difficulté. Lehrs a mis ce point dans tout son jour, à l'article Πόνος *et* πονεῖν.

292. Τίς θ' pour τίς τε, poétique pour τις. Quelques-uns donnent ici à τε le sens de *vel*, comme s'il y avait καὶ ἕνα μῆνα. Mais τίς τε est trop fréquent dans Homère pour qu'on ait à y chercher finesse.

294. Εἰλέωσιν, trissyllabe par synizèse, comme s'il y avait εἰλῶσιν.

299-300. Τλῆτε,... Ce passage a été traduit en vers latins par Cicéron, *de Divinatione*, II, 30, mais avec d'assez grandes libertés : « ad sensum satis commode, » comme dit Heyne, « sed ornatu modo neglecto, modo alieno addito. » Cicéron, par une singulière inadvertance, attribue le discours à Agamemnon.

299. Ἐπὶ χρόνον, pour un temps, c'est-à-dire quelque temps. Zénodote lisait ἔτι au lieu de ἐπί.

302. Μάρτυροι, forme antique, dont le nominatif singulier μάρτυρος est dans l'*Odyssée*, XVI, 423. Voy. la note I, 338. — Ἔβαν... φέρουσαι. Nous avons, en français, *aller disant*, *aller faisant*.

303. Χθιζά τε καὶ πρώϊζ(α), *hier et avant-hier*, un temps déterminé pour un temps indéterminé : *dernièrement*. En latin, comme le remarque Dübner, le mot *nuper* se rapporte quelquefois à une époque assez lointaine. Ces expressions n'ont rien d'absolu. Une chose dont on se souvient, même après des années, est une chose d'hier et d'avant-hier. Nous disons nous-mêmes, à propos de faits déjà anciens : « Il me semble que c'était hier. » — Ἐς Αὐλίδα, à Aulis. C'est à Aulis en Béotie, vis-à-vis de Chalcis en Eubée, que s'était réunie la flotte des confédérés. Racine dit *en Aulide*. C'est une expression fausse, dont il ne faut pas se servir en prose. Il n'y avait pas de contrée nommée Aulide ; il n'y avait que la ville d'Aulis : ἐν Αὐλίδι, εἰς Αὐλίδα signifient *à Aulis*. *Iphigénie en Aulide* ne

ἡμεῖς δ' ἀμφὶ περὶ κρήνην ἱεροὺς κατὰ βωμοὺς
ἔρδομεν ἀθανάτοισι τελῃέσσας ἑκατόμβας,
καλῇ ὑπὸ πλατανίστῳ, ὅθεν ῥέεν ἀγλαὸν ὕδωρ·
ἔνθ' ἐφάνη μέγα σῆμα· δράκων ἐπὶ νῶτα δαφοινὸς,
σμερδαλέος, τόν ῥ' αὐτὸς Ὀλύμπιος ἧκε φόωσδε,
βωμοῦ ὑπαΐξας πρός ῥα πλατάνιστον ὄρουσεν.
Ἔνθα δ' ἔσαν στρουθοῖο νεοσσοὶ, νήπια τέκνα,
ὄζῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ, πετάλοις ὑποπεπτηῶτες,
ὀκτὼ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα.
Ἔνθ' ὅγε τοὺς ἐλεεινὰ κατήσθιε τετριγῶτας·
μήτηρ δ' ἀμφεποτᾶτο ὀδυρομένη φίλα τέκνα·
τὴν δ' ἐλελιξάμενος πτέρυγος λάβεν ἀμφιαχυῖαν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ τέκν' ἔφαγε στρουθοῖο καὶ αὐτὴν,
τὸν μὲν ἀΐζηλον θῆκεν θεὸς, ὅσπερ ἔφηνεν·
λᾶαν γάρ μιν ἔθηκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω·
ἡμεῖς δ' ἑσταότες θαυμάζομεν οἷον ἐτύχθη.
Ὡς οὖν δεινὰ πέλωρα θεῶν εἰσῆλθ' ἑκατόμβας,

traduit pas exactement le titre de la tragédie d'Euripide imitée par Racine ; mais on parle correctement quand on dit *Iphigénie en Tauride*.

305. Ἀμφὶ περὶ κρήνην. Bekker et d'autres écrivent en un seul mot ἀμφιπερί, préposition double comme ὑπέκ, παρέκ. Quelques-uns expliquent ἀμφί comme adverbe : περὶ κρήνην ἀμφί. C'est toujours la duplication de l'idée. En traduisant, *tout à l'entour d'une source*, on rendra la nuance.

307. Καλῇ ὑπὸ.... Au temps de Pausanias, on montrait encore aux voyageurs le platane et la source consacrés par la tradition homérique. Heyne : « Fuit adeo « fons sub platano scaturiens, ad quem « ara erat extructa. »

308-310. Δράκων.... Virgile, *Énéide*, V, 84 : « .... adytis quum lubricus anguis « ab imis, Cæruleæ cui terga notæ, ma- « culosus et auro Squamam incendebat « fulgor. »

312. Ὑποπεπτηότες, épique pour ὑποπεπτηκότες, de ὑποπτήσσω.

314. Τετριγῶτας, poussant un cri aigu. Aristarque : ὅτι Ζηνόδοτος γράφει τιτίζοντας· εὐτελὴς δὲ ἡ λέξις· κατὰ φύσιν γὰρ φθεγγόμενοι οἱ νεοσσοὶ τιτίζουσιν, οἱ δὲ κατεσθιόμενοι τρίζουσιν. En effet, τιτίζω est seulement *siffler*.

318. Ἀΐζηλον. C'est le même qu'ἀΐδηλον, en prose ἄδηλον. Aristarque : λέγει μέντοιγε ὅτι ὁ φήνας αὐτὸν θεὸς καὶ ἄδηλον ἐποίησεν. Cicéron traduit, d'après la même interprétation : « Qui luci « ediderat genitor Saturnius, idem *Abdidit*, « et duro firmavit tegmina saxo. » Curtius admet l'identité d'ἀΐζηλος et d'ἀΐδηλος, mais en faisant remarquer qu'ἀΐδηλος est actif (ἀφανίζων) et ἀΐζηλος passif (ἀφανής). Les manuscrits et la plupart des éditions donnent ἀρίζηλον, *maxime conspicuum ;* mais ce n'est qu'une corruption du vrai texte, ou une correction faite avec peu de discernement.

319. Λᾶαν γὰρ... Aristarque condamnait ce vers, comme contredisant ce qui est exprimé par ἀΐζηλον. Mais on peut dire que le serpent n'est plus là, puisqu'il ne reste que son image. Cicéron ne voyait pas la contradiction signalée par Aristarque, sans quoi il n'aurait pas traduit le vers 319

321. Πέλωρα, selon Wolf, est dit abso-

Κάλχας δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοπροπέων ἀγόρευεν·
Τίπτ' ἄνεω ἐγένεσθε, καρηκομόωντες Ἀχαιοί;
Ἡμῖν μὲν τόδ' ἔφηνε τέρας μέγα μητίετα Ζεὺς,
ὄψιμον, ὀψιτέλεστον, ὅου κλέος οὔποτ' ὀλεῖται.
Ὡς οὗτος κατὰ τέκν' ἔφαγε στρουθοῖο καὶ αὐτὴν,
ὀκτὼ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα·
ὣς ἡμεῖς τοσσαῦτ' ἔτεα πτολεμίξομεν αὖθι,
τῷ δεκάτῳ δὲ πόλιν αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν.
Κεῖνος τὼς ἀγόρευε· τὰ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
Ἀλλ' ἄγε, μίμνετε πάντες, ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ,
αὐτοῦ, εἰσόκεν ἄστυ μέγα Πριάμοιο ἕλωμεν.
  Ὣς ἔφατ'· Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον (ἀμφὶ δὲ νῆες
σμερδαλέον κονάβησαν ἀϋσάντων ὑπ' Ἀχαιῶν)
μῦθον ἐπαινήσαντες Ὀδυσσῆος θείοιο.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
  Ὦ πόποι, ἦ δὴ παισὶν ἐοικότες ἀγοράασθε
νηπιάχοις, οἷς οὔτι μέλει πολεμήϊα ἔργα.
Πῆ δὴ συνθεσίαι τε καὶ ὅρκια βήσεται ἡμῖν;
Ἐν πυρὶ δὴ βουλαί τε γενοίατο μήδεά τ' ἀνδρῶν,
σπονδαί τ' ἄκρητοι καὶ δεξιαὶ, ᾗς ἐπέπιθμεν·
αὔτως γάρ ῥ' ἐπέεσσ' ἐριδαίνομεν, οὐδέ τι μῆχος
εὑρέμεναι δυνάμεσθα, πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἐόντες.
Ἀτρείδη, σὺ δ' ἔθ' ὡς πρὶν ἔχων ἀστεμφέα βουλὴν
ἄρχευ' Ἀργείοισι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας,

lument, et θεῶν dépend de ἑκατόμβας. La traduction de Cicéron suppose le même sens. Voy. la note du vers 325 sur κλέος....

325. Ὅου pour οὗ, *cujus*, duquel. — Κλέος οὔποτ' ὀλεῖται. Cicéron : « Nobis « hæc portenta deum dedit ipse creator, « Tarda et sera nimis, sed fama ac laude « perenni. » *Deum* dépend de *creator*.

330. Τελεῖται. Heyne : « In eo sunt « ut eventum habeant. Bene Cicero : « *quæ jam matura videtis*, hoc est, in« stantia, jamjam eventura, seu propin« qua. »

336. Γερήνιος. Nestor avait été élevé à Gérénia en Messénie.

337. Ὦ πόποι. Voyez la note I, 254. — Ἀγοράασθε. Ce mot a la première longue, par une licence fréquente chez Homère avec les mots de quatre et cinq syllabes.

340. Ἐν πυρὶ... γενοίατο. Nous disons proverbialement, *s'en aller en fumée.* Mais il y a ici quelque chose de plus qu'une expression proverbiale. Les serments ont été prononcés devant le feu d'un sacrifice : Nestor demande s'ils sont restés dans ce feu. Il accuse les Grecs de sacrilége.

345. Ἄρχευ' Ἀργείοισι. *Scholies :* ἡγοῦ τῶν Ἑλλήνων, marche en tête des Grecs.

τούσδε δ' ἔα φθινύθειν, ἕνα καὶ δύο, τοί κεν Ἀχαιῶν
νόσφιν βουλεύωσ' (ἄνυσις δ' οὐκ ἔσσεται αὐτῶν)
πρὶν Ἄργοσδ' ἰέναι, πρὶν καὶ Διὸς αἰγιόχοιο
γνώμεναι εἴτε ψεῦδος ὑπόσχεσις, ἠὲ καὶ οὐκί.
Φημὶ γὰρ οὖν κατανεῦσαι ὑπερμενέα Κρονίωνα,
ἤματι τῷ ὅτε νηυσὶν ἐπ' ὠκυπόροισιν ἔβαινον
Ἀργεῖοι, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες,
ἀστράπτων ἐπιδέξι', ἐναίσιμα σήματα φαίνων.
Τῷ μή τις πρὶν ἐπειγέσθω οἶκόνδε νέεσθαι,
πρίν τινα πὰρ Τρώων ἀλόχῳ κατακοιμηθῆναι,
τίσασθαι δ' Ἑλένης ὁρμήματά τε στοναχάς τε.
Εἰ δέ τις ἐκπάγλως ἐθέλει οἶκόνδε νέεσθαι,
ἁπτέσθω ἧς νηὸς ἐϋσσέλμοιο μελαίνης,
ὄφρα πρόσθ' ἄλλων θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ.

346. Τούσδε est déterminé par ἕνα καὶ δύο, et a pour corrélatif τοί, lesquels.

346-347. Ἀχαιῶν νόσφιν, divisés d'opinion avec les Grecs. Νόσφιν, *à part*, équivaut ici à νοσφιζόμενοι, se séparant.

347-348. Νόσφιν...Joignez βουλεύωσ(ι) à Ἄργοσδ' ἰέναι.

348. Πρὶν... πρίν, comme s'il y avait simplement πρίν. Ce pléonasme a été expliqué, I, 98-99.

353. Ἐπιδέξι(α). Les Grecs, pour prendre les présages, regardaient le nord, les Romains le midi. Les présages favorables étaient à l'orient; par conséquent, à droite pour les Grecs, à gauche pour les Romains. Cicéron, *de Divinatione*, II, 39 : « Ita nobis sinistra videntur, Graiis et « barbaris dextra, meliora. »

354-355. Πρίν répété, comme tout à l'heure, vers 348.

354-356. Τῷ μή τις.... Si Zénodote appliquait rigoureusement son principe de convenance, il supprimait sans doute ces vers. Ils sont aussi extraordinaires pour le moins que les autres naïvetés homériques condamnées par lui, et même que la fameuse consolation de Thétis à son fils, XXIV, 130-131, qui a choqué Aristarque même. Un vieillard, un quasi-octogénaire, arrêter sa pensée sur de pareilles images! ἀπρεπὲς, ἀπρεπέστατον. Mais il n'y a rien peut-être qui soit plus caractéristique et plus vrai que cette sortie, dans une harangue adressée à des tueurs d'hommes et à des ravageurs de cités.

356. Ὁρμήματα. Eustathe l'entend de la fuite volontaire d'Hélène. Alors στοναχάς indique les gémissements de son repentir. Les anciens chorizontes prétendaient que le mot ὁρμήματα désigne un enlèvement par force; et c'est un des arguments qu'ils faisaient valoir en faveur de leur système, l'Hélène de l'*Odyssée* ayant volontairement suivi Pâris. Aristarque répond aux chorizontes qu'il s'agit ici des Grecs, et que le génitif Ἑλένης est pour περὶ Ἑλένης, genre d'ellipse très-fréquent chez Homère : παραλειπτικὸς γὰρ προθέσεων ὁ ποιητής. Nestor veut venger les misères dont les Grecs ont souffert, et dont Hélène a été l'occasion. C'est une explication assez plausible, si l'on ne regarde qu'au contexte; car il n'est pas vraisemblable que le vieux Nestor s'apitoyât beaucoup sur le sort d'Hélène. Ainsi ὁρμήματα, selon Aristarque, serait synonyme de μερίμνας, de φροντίδας. Mais on ne voit pas bien comment ce sens peut se rattacher à la signification propre d'ὅρμημα, *élan*.

359. Ὄφρα... Bothe : « Σαρκαστικῶς et « præter expectationem non νοστήσῃ vel « quiddam simile, sed subjecit θάνατον « καὶ πότμον ἐπίσπῃ, hoc est, πότμον

Ἀλλὰ, ἄναξ, αὐτός τ' εὖ μήδεο πείθεό τ' ἄλλῳ·
οὔτοι ἀπόβλητον ἔπος ἔσσεται, ὅττι κεν εἴπω.
Κρῖν' ἄνδρας κατὰ φῦλα, κατὰ φρήτρας, Ἀγάμεμνον,
ὡς φρήτρη φρήτρηφιν ἀρήγῃ, φῦλα δὲ φύλοις.
Εἰ δέ κεν ὣς ἔρξῃς, καί τοι πείθωνται Ἀχαιοὶ,
γνώσῃ ἔπειθ' ὅς θ' ἡγεμόνων κακὸς ὅς τέ νυ λαῶν,
ἠδ' ὅς κ' ἐσθλὸς ἔῃσι· κατὰ σφέας γὰρ μαχέονται·
γνώσεαι δ' εἰ καὶ θεσπεσίῃ πόλιν οὐκ ἀλαπάξεις,
ἢ ἀνδρῶν κακότητι καὶ ἀφραδίῃ πολέμοιο.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Ἦ μὰν αὖτ' ἀγορῇ νικᾷς, γέρον, υἷας Ἀχαιῶν.
Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,
τοιοῦτοι δέκα μοι συμφράδμονες εἶεν Ἀχαιῶν·
τῷ κε τάχ' ἠμύσειε πόλις Πριάμοιο ἄνακτος,
χερσὶν ὑφ' ἡμετέρῃσιν ἁλοῦσά τε περθομένη τε.
Ἀλλά μοι αἰγίοχος Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν,
ὅς με μετ' ἀπρήκτους ἔριδας καὶ νείκεα βάλλει.
Καὶ γὰρ ἐγὼν Ἀχιλεύς τε μαχησάμεθ' εἵνεκα κούρης
ἀντιβίοις ἐπέεσσιν, ἐγὼ δ' ἦρχον χαλεπαίνων·

« θανάσιμον. » L'expression grecque ἐφέπειν πότμον, θάνατον, atteindre la destinée, la mort, c'est-à-dire *périr*, a son correspondant en latin : *oppetere mortem*, ou par ellipse, dans Virgile, *oppetere*. L'aoriste d'ἐφέπω est ἐπέσπον.

360. Πείθεό τ' ἄλλῳ. Suppléez, εὖ μηδομένῳ.

362. Φῦλα est ici dans son sens le plus restreint : peuplade, tribu. — Φρήτρας, les familles : ceux qui avaient entre eux parenté de sang ou d'alliance.

366. Κατὰ σφέας, chacun pour sa part. Voyez, I, 271, la note sur κατ' ἔμ' αὐτόν. Σφέας compte comme monosyllabe.

367. Γνώσεαι, dissyllabe par synizèse, comme s'il y avait γνώσῃ. — Θεσπεσίῃ est pris adverbialement. *Scholies :* θείᾳ βουλῇ. Porphyre : θείᾳ βουλήσει καὶ οὐ συμφύτῳ κακίᾳ.

370. Ἦ μάν. Quelques philologues contestent la forme μάν dans Homère, et la remplaceraient volontiers par μήν. On ne voit pas ce que peut gagner le texte à la suppression des archaïsmes. Il semble même que ce serait affaiblir la diction ; car μάν se trouve particulièrement là où l'affirmation et la négation sont le plus vigoureusement caractérisées. Voy. IV, 512 ; V, 765 ; VIII, 373, etc.

373. Τῷ κε τάχ' ἠμύσειε, par là bientôt s'inclinerait : alors bientôt succomberait, tomberait. L'adverbe τάχα, dans Homère, marque toujours le temps, et ne signifie jamais *peut-être*. Lehrs : « Τάχα « nunquam significat *fortasse*, sed ubique « temporis adverbium est. »

375-378. Ἀλλά μοι... Agamemnon semble pris d'un commencement de repentir ; mais, comme le remarque Denys d'Halicarnasse, il ne sent point encore une nécessité pressante de reconnaître ses torts. Eustathe dit la même chose. Il ajoute seulement qu'Agamemnon a foi aux promesses du Songe : ὁμολογεῖ ὅτι, ἐγὼ ἦρχον χαλεπαίνων · οὐ σπεύδει μέντοι πρὸς

εἰ δέ ποτ' ἔς γε μίαν βουλεύσομεν, οὐκέτ' ἔπειτα
Τρωσὶν ἀνάβλησις κακοῦ ἔσσεται, οὐδ' ἠβαιόν.
Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρηα.
Εὖ μέν τις δόρυ θηξάσθω, εὖ δ' ἀσπίδα θέσθω,
εὖ δέ τις ἵπποισιν δεῖπνον δότω ὠκυπόδεσσιν,
εὖ δέ τις ἅρματος ἀμφὶς ἰδὼν πολέμοιο μεδέσθω,
ὥς κε πανημέριοι στυγερῷ κρινώμεθ' Ἄρηϊ.
Οὐ γὰρ παυσωλή γε μετέσσεται, οὐδ' ἠβαιὸν,
εἰ μὴ νὺξ ἐλθοῦσα διακρινέει μένος ἀνδρῶν.
Ἱδρώσει μέν τευ τελαμὼν ἀμφὶ στήθεσσιν
ἀσπίδος ἀμφιβρότης, περὶ δ' ἔγχεϊ χεῖρα καμεῖται·
ἱδρώσει δέ τευ ἵππος ἐΰξοον ἅρμα τιταίνων.
Ὃν δέ κ' ἐγὼν ἀπάνευθε μάχης ἐθέλοντα νοήσω
μιμνάζειν παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν, οὔ οἱ ἔπειτα
ἄρκιον ἐσσεῖται φυγέειν κύνας ἠδ' οἰωνούς.
Ὣς ἔφατ'· Ἀργεῖοι δὲ μέγ' ἴαχον, ὡς ὅτε κῦμα
ἀκτῇ ἐφ' ὑψηλῇ, ὅτε κινήσῃ Νότος ἐλθὼν,
προβλῆτι σκοπέλῳ· τὸν δ' οὔποτε κύματα λείπει
παντοίων ἀνέμων, ὅτ' ἂν ἔνθ' ἢ ἔνθα γένωνται.
Ἀνστάντες δ' ὀρέοντο, κεδασθέντες κατὰ νῆας,

καταλλαγὴν, διά τε τὸ μὴ ἐπικεῖσθαι ἀνάγκην, καὶ διότι καὶ πέποιθε τῷ ὀνείρῳ.

379. Ἔς γε μίαν βουλεύσομεν. Suppléez βουλήν ou βούλευσιν, dont l'idée est contenue dans le verbe. Le mot ἐς indique le mouvement qui opère la réunion.

381. Ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρηα, *ut committamus pugnam*, afin que nous puissions engager le combat.

383. Τις, comme πᾶς τις, ἕκαστος. Voyez plus haut, vers 271.

384. Ἀμφὶς ἰδών, ayant fait bonne inspection. *Scholies :* περισκεψάμενος καὶ ἀκριβῶς καταμαθών.

385. Ὥς κε... κρινώμεθ' Ἄρηϊ, afin que nous puissions combattre. Les latins disaient *decernere bello*, et appelaient *discrimen* le moment décisif du combat.

388. Τευ pour του, τινός: de chacun.

389. Ἀμφιβρότης, qui couvre l'homme entier. *Scholies :* ἀνδρομήκεσι γὰρ ἐχρῶντο ταῖς ἀσπίσιν οἱ παλαιοί. Cependant le bouclier des Grecs n'était pas un bouclier long, mais un bouclier rond. Pris comme ici en général, l'adjectif ἀμφίβροτος signifie simplement *protecteur;* car tous les boucliers n'avaient pas la dimension de celui d'Ajax. — Καμεῖται. Suppléez τις.

392-393. Οὔ οἱ ἔπειτα ἄρκιον ἐσσεῖται (ὥστε) φυγέειν, il n'y aura désormais aucun préservatif qui lui permette d'échapper à....

396. Προβλῆτι σκοπέλῳ, un promontoire. Cette apposition explique ce qu'il faut entendre par ἀκτῇ ἐφ' ὑψηλῇ, *contre un rivage élevé.*

396-397. Κύματα παντοίων ἀνέμων, les flots soulevés par des vents de toute espèce, par les vents soufflant de n'importe quel côté. — Γένωνται a pour sujet ἄνεμοι.

κάπνισσάν τε κατὰ κλισίας, καὶ δεῖπνον ἕλοντο.
Ἄλλος δ᾽ ἄλλῳ ἔρεζε θεῶν αἰειγενετάων,
εὐχόμενος θάνατόν τε φυγεῖν καὶ μῶλον Ἄρηος.
Αὐτὰρ ὁ βοῦν ἱέρευσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
πίονα, πενταέτηρον, ὑπερμενέϊ Κρονίωνι·
κίκλησκεν δὲ γέροντας ἀριστῆας Παναχαιῶν,
Νέστορα μὲν πρώτιστα καὶ Ἰδομενῆα ἄνακτα,
αὐτὰρ ἔπειτ᾽ Αἴαντε δύω καὶ Τυδέος υἱόν,
ἕκτον δ᾽ αὖτ᾽ Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον.
Αὐτόματος δέ οἱ ἦλθε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
ᾔδεε γὰρ κατὰ θυμὸν ἀδελφεὸν ὡς ἐπονεῖτο.
Βοῦν δὲ περίστησάν τε καὶ οὐλοχύτας ἀνέλοντο.
Τοῖσιν δ᾽ εὐχόμενος μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε, κελαινεφὲς, αἰθέρι ναίων,
μὴ πρὶν ἐπ᾽ ἠέλιον δῦναι καὶ ἐπὶ κνέφας ἐλθεῖν,
πρίν με κατὰ πρηνὲς βαλέειν Πριάμοιο μέλαθρον
αἰθαλόεν, πρῆσαι δὲ πυρὸς δηΐοιο θύρετρα,
Ἑκτόρεον δὲ χιτῶνα περὶ στήθεσσι δαΐξαι,

400. Ἔρεζε, sous-entendu ἱερά. En latin, on trouve aussi *facere* seul, pour *rem divinam facere*, faire un sacrifice.

404. Παναχαιῶν, plus bas Πανέλληνας, vers 530. Il s'agit des Grecs en général.

406. Αἴαντε δύω, Ajax fils de Télamon, et Ajax le Locrien, fils d'Oïlée. — Τυδέος υἱόν. Diomède.

408. Αὐτόματος, chez Homère, signifie *de lui-même*, sans avoir besoin d'une impulsion étrangère. Ménélas vient sans être invité. Dans la langue postérieure à Homère, ce mot est devenu, au neutre, un synonyme de τύχη : τὸ αὐτόματον ou ταὐτόματον signifie le hasard, et τὰ αὐτόματα ce qui dépend du hasard, τὰ κατὰ τύχην.

409. Ἤδεε, pour ᾔδει ou ᾔδη : *noverat*, il savait. Remarquez la construction : il savait son frère comme quoi il préparait un sacrifice; au lieu de : il savait que son frère, etc. Rien n'est plus commun que ce tour, en prose même, surtout chez les Attiques. On en trouve des exemples dans Plaute et Térence, imitateurs des Grecs. — Ἐπονεῖτο. On verra plus bas, vers 430, πόνου pour les apprêts d'un festin.

412. Ζεῦ κύδιστε,... Au lieu de ce vers, quelques anciens textes donnaient la formule d'invocation Ἴδηθεν μεδέων... III, 276. Aristarque fait observer qu'il est inconvenant d'invoquer le dieu des Troyens dans une prière pour la ruine des Troyens, et que la formule générale est ici la vraie : οὐχ ἁρμόζει δὲ τὸν ἐγχώριον Δία προσκαλεῖσθαι ἐπὶ τῆς πορθήσεως, ἀλλὰ βέλτιον κοινότερον.

413. Μὴ πρὶν... Joignez les prépositions aux verbes : ἐπιδῦναι, ἐπελθεῖν, et au vers suivant καταβαλεῖν. Au lieu de ἐπ᾽ et δῦναι, ἐπιδῦναι, qu'on ne trouve qu'ici, quelques-uns proposent ἔτ᾽ et δῦναι. Du reste, il faut aider aux mots en sous-entendant, devant ces infinitifs, δός, ποίησον, ou toute autre expression de vœu. Eustathe : λείπει τὸ δὸς ἢ ποίησον, ἢ εὔχομαι, ἤ τι τοιοῦτον.

415. Δηΐοιο. La syllabe δη compte pour une brève, à cause de la voyelle qui suit. Voy. plus bas 544 et la note sur ce vers.

χαλκῷ ῥωγαλέον· πολέες δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
πρηνέες ἐν κονίῃσιν ὀδὰξ λαζοίατο γαῖαν.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα πώ οἱ ἐπεκραίαινε Κρονίων·
ἀλλ' ὅγε δέκτο μὲν ἱρὰ, πόνον δ' ἀμέγαρτον ὄφελλεν.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' εὔξαντο καὶ οὐλοχύτας προβάλοντο,
αὐέρυσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαξαν, καὶ ἔδειραν,
μηρούς τ' ἐξέταμον κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν,
δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.
Καὶ τὰ μὲν ἂρ σχίζῃσιν ἀφύλλοισιν κατέκαιον,
σπλάγχνα δ' ἄρ' ἀμπείραντες ὑπείρεχον Ἡφαίστοιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
μίστυλλόν τ' ἄρα τἆλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν,
ὤπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα,
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
τοῖς ἄρα μύθων ἦρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἀτρεΐδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
μηκέτι νῦν δήθ' αὖθι λεγώμεθα, μηδ' ἔτι δηρὸν
ἀμβαλλώμεθα ἔργον, ὃ δὴ θεὸς ἐγγυαλίζει.
Ἀλλ' ἄγε, κήρυκες μὲν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
λαὸν κηρύσσοντες ἀγειρόντων κατὰ νῆας,
ἡμεῖς δ' ἀθρόοι ὧδε κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν

418. Ὀδάξ. Virgile, *Énéide*, VI, 418 : « Procubuit moriens et humum semel ore « momordit. » X, 488 : « Et terram hos- « tilem moriens petit ore cruento. »

420. Δέκτο pour ἔδεκτο, de l'aoriste ἐδέγμην : il reçut.

421-432. Αὐτὰρ ἐπεὶ... Voyez I, 458-469 et les notes sur ces vers.

435. Λεγώμεθα. On l'entend ici comme διαλεγώμεθα : *colloquamur*. La traduction est plutôt *cessemus*. Eustathe : λεγώμεθα, ἤγουν καθήμεθα καὶ οἱονεὶ κείμεθα, ἐκ τοῦ λέγω· ἐξ οὗ καὶ λέκτρον, ἡ κοίτη. Le mot λέγω, dans Homère, ne signifie point *parler*. Il y a une difficulté apparente, à cause de la tautologie μηδ' ἔτι δηρὸν ἀμβαλλώμεθα ἔργον. Mais Homère a l'habitude d'insister par des répétitions; et l'idée qui préoccupe surtout Agamemnon, c'est de *ne point perdre temps*. Au lieu de νῦν δήθ' αὖθι devant λεγώμεθα, qui est la leçon d'Aristarque, Zénodote avait écrit : νῦν δὴ ταῦτα ou δὴ νῦν ταῦτα. Avec le complément ταῦτα, λεγώμεθα ne saurait plus être qu'un entretien, et répondrait certainement à *colloquamur*. Aristarque rejette la leçon de Zénodote, et il a parfaitement raison de la rejeter.

437-438. Ἀχαιῶν dépend de λαόν.

438. Ἀγειρόντων, impératif, *qu'ils assemblent*.

ἴομεν, ὄφρα κε θᾶσσον ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα.
Ὣς ἔφατ᾽· οὐδ᾽ ἀπίθησεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.
Αὐτίκα κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσεν
κηρύσσειν πόλεμόνδε καρηκομόωντας Ἀχαιούς.
Οἱ μὲν ἐκήρυσσον, τοὶ δ᾽ ἠγείροντο μάλ᾽ ὦκα.
Οἱ δ᾽ ἀμφ᾽ Ἀτρείωνα Διοτρεφέες βασιλῆες
θῦνον κρίνοντες· μετὰ δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
αἰγίδ᾽ ἔχουσ᾽ ἐρίτιμον, ἀγήρων ἀθανάτην τε·
τῆς ἑκατὸν θύσανοι παγχρύσεοι ἠερέθονται,
πάντες ἐϋπλεκέες, ἑκατόμβοιος δὲ ἕκαστος.
Σὺν τῇ παιφάσσουσα διέσσυτο λαὸν Ἀχαιῶν,
ὀτρύνουσ᾽ ἰέναι· ἐν δὲ σθένος ὦρσεν ἑκάστῳ
καρδίῃ, ἄλληκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.
Τοῖσι δ᾽ ἄφαρ πόλεμος γλυκίων γένετ᾽ ἠὲ νέεσθαι
ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.
Ἠΰτε πῦρ ἀΐδηλον ἐπιφλέγει ἄσπετον ὕλην

440. Ἴομεν pour ἴωμεν, et ἐγείρομεν pour ἐγείρωμεν.

446. Κρίνοντες. Eustathe : εἰς φῦλα καὶ φρήτρας διαχωρίζουσι. Les chefs rangent les guerriers d'après la règle proposée par Nestor : de là le mot κρίνοντες, séparant.

447. Αἰγίδ᾽ pour αἰγίδα. Ce n'est point l'égide de Jupiter, mais simplement un bouclier. Ce bouclier était une œuvre de l'art de Vulcain ; ce qui explique les épithètes ἀγήρων (*vulgo* ἀγήραον) et ἀθανάτην. Il devait probablement son nom d'égide à ce que Pallas courait en l'agitant (ἀΐσσω), ou à ce que ses effets avaient quelque analogie avec ceux de l'égide de Jupiter. La chèvre Amalthée, αἴξ, n'a rien à voir ici. Homère ne la connaît point.

448. Ἠερέθονται. Zénodote mettait l'imparfait, ἠερέθοντο. Le présent convient mieux, puisqu'il s'agit d'un objet impérissable. C'est pour cette raison qu'Aristarque l'a rétabli.

449. Ἑκατόμβοιος, qui a la valeur de cent bœufs.

450. Παιφάσσουσα, lançant de tous côtés des regards farouches. Ce mot paraît venir de φάω, *briller*, avec le redoublement παι pour πα. Quelques-uns l'entendent, *irruens*, d'après une interprétation ancienne (ὁρμῶσα), et rapprochent l'expression de Virgile à propos de Juturne, *Énéide*, XII, 224 : « In medias dat sese « acies. » Je préférerais à ce sens une autre interprétation ancienne, ἐνθουσιῶσα, à cause des effets de la présence de la déesse. Mais la traduction littérale d'après le sens de φάω, *torva tuens circum*, est la plus satisfaisante et la plus poétique. Le mouvement est exprimé par διέσσυτο, et l'effet d'enthousiasme par ὀτρύνουσ᾽ ἰέναι. On a dans παιφάσσουσα l'image de la déesse en action.

451-454. Ὀτρύνουσ᾽ ἰέναι.... Virgile a emprunté plusieurs traits à ces vers, mais en les affaiblissant : *Énéide*, IX, 716 et XI, 727. Voici ce qu'est devenue, XII, 241, l'admirable image des vers 453-454 : « Qui « sibi jam requiem pugnæ rebusque salu- « tem Sperabant, nunc arma volunt. »

455-481. Ἠΰτε πῦρ... Dübner remarque que chacune des comparaisons qui vont suivre porte sur un point différent de l'action. Cette accumulation d'images n'a donc rien qui puisse choquer la raison ni le goût, et Homère n'a pas besoin qu'on justifie son abondance.

455. Ἀΐδηλον, dans le sens actif : ἀδη-

οὔρεος ἐν κορυφῇς, ἕκαθεν δέ τε φαίνεται αὐγή·
ὣς τῶν ἐρχομένων ἀπὸ χαλκοῦ θεσπεσίοιο
αἴγλη παμφανόωσα δι' αἰθέρος οὐρανὸν ἷκεν.
Τῶν δ', ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλά,
χηνῶν ἢ γεράνων ἢ κύκνων δουλιχοδείρων,
Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, Καϋστρίου ἀμφὶ ῥέεθρα,
ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ἀγαλλόμενα πτερύγεσσιν,
κλαγγηδὸν προκαθιζόντων, σμαραγεῖ δέ τε λειμών·
ὣς τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
ἐς πεδίον προχέοντο Σκαμάνδριον· αὐτὰρ ὑπὸ χθὼν
σμερδαλέον κονάβιζε ποδῶν αὐτῶν τε καὶ ἵππων.

λοποιόν ou ἀφανιστικόν, faissant disparaître, par conséquent *destructeur*.

457. Θεσπεσίοιο. *Scholies :* θείου, θαυμαστοῦ. Nous employons nous-mêmes le mot *divin* dans le sens de beau et d'admirable. Boileau, *Art poétique*, I, 105 : « Tout est charmant, *divin*... »

459-463. Τῶν.... Virgile, *Géorgiques*, I, 383, à propos des présages : « Jam « varias pelagi volucres et quæ Asia cir- « cum Dulcibus in stagnis rimantur prata « Caystri. » *Énéide*, VII, 699 : « Ceu « quondam nivei liquida inter nubila cycni « Quum sese e pastu referunt et longa « canoros Dant per colla modos; sonat « amnis et Asia longe Pulsa palus. » Ce ne sont pas seulement des souvenirs homériques : c'est la traduction des expressions mêmes d'Homère. — Villoison, qui avait visité et exploré l'Asie-Mineure, dit dans ses *Prolégomènes*, page LIV, que les cygnes abondent en hiver sur les bords du Caystre : « Ripam Caystri, Turcice Men- « dres (*Kitcheck-Meinder*, petit Méandre), « qui etiam nunc hieme oloribus *Koukou* « dictis abundat. »

461. Ἀσίῳ. On fait de ce mot un adjectif, comme *Asia* dans Virgile. Cette prairie Asienne, la plaine du Caystre, passait pour devoir son nom au roi de Lydie Asias. Le Caystre était une rivière de Lydie, qui se jetait dans la mer. C'est là probablement la première contrée qu'on ait appelée *Asie*. Dans Villoison, Ἀσίω est au génitif. C'est le nom même du roi Asias : Ἀσίης, Ἀσίεω, Ἀσίω. Mais il n'y a point de note d'Aristarque sur le vers 461. La double traduction de Virgile, *Asia prata*, *Asia palus*, donne vraisemblablement la leçon d'Aristarque ; et nous préférons Ἀσίῳ adjectif. La prairie Asienne n'en est pas moins la prairie d'Asias. — Ἀμφί. Il y avait des marécages des deux côtés du Caystre.

462. Ἀγαλλόμενα : *vulgo* ἀγαλλόμεναι, se rapportant à l'idée et non au mot. Le neutre est la leçon d'Aristarque.

464. Ὣς τῶν correspond à τῶν du vers 459.

465. Πεδίον.... Σκαμάνδριον, la plaine du Scamandre, c'est-à-dire la plaine de Troie. Le Scamandre ou Xanthe la traversait à peu près par le milieu, après sa jonction avec le Simoïs. Voyez le Plan stratégique de l'*Iliade* par Nicolaïdès. Un fait à remarquer, c'est que la finale de προχέοντο reste brève, contre les règles de la quantité homérique. Il en est de même partout devant Σκάμανδρος et Σκαμάνδριος. Il est probable qu'on adoucissait σκα dans la prononciation. Quelques manuscrits donnent même ici Καμάνδριον, et deux vers plus bas Καμανδρίῳ. Mais rien n'autorise à modifier σκα dans l'écriture. Eustathe résout la difficulté en disant que σκα, dans Σκάμανδρος, n'a guère que la valeur de κα, comme si σκ n'était qu'une seule consonne : καθάπερ εἰ καὶ ἦν μονογράμματος· οἷον λόγου χάριν, Κάμανδρος. — Ὑπό, adverbe : *subter*, par dessous.

466. Ποδῶν, *par les pieds*, génitif causal ; suivant quelques-uns, *aux pieds*, génitif local. Suivant d'autres, ποδῶν dépend de ὑπό, qui serait préposition. Je préfère la première explication. Virgile, *Énéide*, VII, 722 : « .... pulsuque pedum tremit « excita tellus. » — Αὐτῶν, des guerriers.

Ἔσταν δ' ἐν λειμῶνι Σκαμανδρίῳ ἀνθεμόεντι
μυρίοι, ὅσσα τε φύλλα καὶ ἄνθεα γίγνεται ὥρῃ.
Ἠΰτε μυιάων ἀδινάων ἔθνεα πολλὰ,
αἵτε κατὰ σταθμὸν ποιμνήϊον ἠλάσκουσιν
ὥρῃ ἐν εἰαρινῇ, ὅτε τε γλάγος ἄγγεα δεύει·
τόσσοι ἐπὶ Τρώεσσι καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
ἐν πεδίῳ ἵσταντο, διαρραῖσαι μεμαῶτες.
Τοὺς δ', ὥστ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν αἰπόλοι ἄνδρες
ῥεῖα διακρίνωσιν, ἐπεί κε νομῷ μιγέωσιν·
ὣς τοὺς ἡγεμόνες διεκόσμεον ἔνθα καὶ ἔνθα,
ὑσμίνηνδ' ἰέναι· μετὰ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων,
ὄμματα καὶ κεφαλὴν ἴκελος Διὶ τερπικεραύνῳ,
Ἄρεϊ δὲ ζώνην, στέρνον δὲ Ποσειδάωνι.
Ἠΰτε βοῦς ἀγέληφι μέγ' ἔξοχος ἔπλετο πάντων
ταῦρος· ὁ γάρ τε βόεσσι μεταπρέπει ἀγρομένῃσιν·
τοῖον ἄρ' Ἀτρείδην θῆκε Ζεὺς ἤματι κείνῳ,
ἐκπρεπέ' ἐν πολλοῖσι καὶ ἔξοχον ἡρώεσσιν.
Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·
ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα,
ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν·

468. Ὥρῃ est expliqué plus bas, vers 471 : ὥρῃ ἐν εἰαρινῇ, au printemps.

471. Γλάγος, comme γάλα : le lait. C'est le sujet de δεύει, mouille, inonde, remplit.

474. Πλατέ(α). L'épithète peint la nature. Wolf a raison de le remarquer. Un troupeau de chèvres occupe plus d'espace qu'un troupeau de moutons, et même qu'un troupeau de bœufs. Les *Scholies* expliquent πλατέα très-bien : ὅτι ἐν διαστήματι καὶ πλάτει πλείονι νέμονται αἱ αἶγες.

475. Νομῷ pour ἐν νομῷ : dans le pâturage.

476. Ὣς τούς se rapporte à τούς du vers 474.

477. Μετά, adverbe : au milieu d'eux.

478. Ὄμματα καὶ κεφαλήν. Voyez I, 528-530.

479. Ἄρεϊ, dactyle. La première syllabe du mot Ἄρης est à volonté. Un vers d'Homère, V, 31 et 455, commence par Ἆρες, Ἄρες — Ζώνην. On représentait Mars avec un ventre sec et ferme. — Στέρνον. Il y a des mosaïques antiques, où l'on voit Neptune étalant une vaste poitrine nue. Ainsi ce portrait d'Agamemnon, tant ridiculisé par certains critiques du siècle dernier, a servi aux artistes grecs pour créer des types de dieux.

484-486. Ἔσπετε νῦν μοι,.... Virgile, *Énéide*, VIII, 641 : « Pandite nunc Helicona, deæ, cantusque movete : Qui bello « exciti reges, quæ quemque secutæ Com« plerint campos acies.... Et meministis « enim, divæ, et memorare potestis : Ad « nos vix tenuis famæ perlabitur aura. » La leçon de Zénodote, Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες βαθύκολποι, a été rejetée par Aristarque à cause de l'épithète βαθύκολποι, qu'Homère ne donne qu'aux femmes des barbares.

486. Ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν. Ceci prouve qu'Homère vivait assez longtemps après la guerre de Troie.

οἵτινες ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν.
Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη,
εἰ μὴ Ὀλυμπιάδες Μοῦσαι, Διὸς αἰγιόχοιο
θυγατέρες, μνησαίαθ' ὅσοι ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον.
Ἀρχοὺς αὖ νηῶν ἐρέω νῆάς τε προπάσας.
  Βοιωτῶν μὲν Πηνέλεως καὶ Λήϊτος ἦρχον,
Ἀρκεσίλαός τε Προθοήνωρ τε Κλονίος τε·
οἵ θ' Ὑρίην ἐνέμοντο καὶ Αὐλίδα πετρήεσσαν,
Σχοῖνόν τε Σκῶλόν τε, πολύκνημόν τ' Ἐτεωνὸν,
Θέσπειαν, Γραῖάν τε καὶ εὐρύχορον Μυκαλησὸν,
οἵ τ' ἀμφ' Ἅρμ' ἐνέμοντο καὶ Εἰλέσιον καὶ Ἐρύθρας,
οἵ τ' Ἐλεῶν' εἶχον ἠδ' Ὕλην καὶ Πετεῶνα,

489-490. Οὐδ' εἴ μοι.... Virgile, *Géorgiques*, II, 42, et *Énéide*, VI, 625 : « Non mihi, si linguæ centum sint, ora« que centum, Ferrea vox. »

494. Βοιωτῶν. C'est parce que le *Catalogue* commence par le nom des Béotiens que les Grecs lui ont donné le titre de *Beotie*. Il y a d'autres exemples d'appellations analogues. Ainsi les *Éees* ou *Grandes Éees* d'Hésiode : Ἠοῖαι, μεγάλαι Ἠοῖαι. C'était un poëme sur les anciennes héroïnes. Chaque récit commençait par ἢ οἵη, *ou telle que*. De la le titre. Les ergoteurs grecs posaient jadis cette question : « Pourquoi Homère a-t-il commencé le *Catalogue* par les Béotiens ? » Aristarque répondait : « Parce qu'il lui a plu ainsi. » Il ajoutait spirituellement que, si Homère avait commencé par un autre peuple, on n'en ferait ni plus ni moins la question : εἰ γὰρ καὶ ἀπ' ἄλλου ἔθνους ἤρξατο, ἐζητοῦμεν ἂν τὴν αἰτίαν τῆς ἀρχῆς. Nicolaïdès suppose que ce qui va suivre est la description topographique du camp, et que cette description se fait de l'ouest à l'est. Les Béotiens seraient alors échelonnés sur la rive droite du Scamandre, près du promontoire de Sigée. — Πηνέλεως... Pénélée fils d'Hippalémus, nommé quatre fois dans l'*Iliade*, et blessé dans le combat livré autour du cadavre de Patrocle, XVII, 600; Léitus fils d'Alectryon, nommé plusieurs fois aussi, et blessé dans le même combat.

495. Ἀρκεσίλαος.... Arcésilas fils de Lycus, tué par Hector, XV, 329; Prothoénor fils d'Aréilycus, inconnu d'ailleurs; Clonius fils d'Alector, pareillement inconnu.

496. Ὑρίην.... Hyrie, petite ville sur l'Euripe, en ruines au temps de Strabon; Aulis, le port où s'étaient réunis les confédérés.

497. Σχοῖνον.... Schœnus et Scolus, bourgades voisines de Thèbes; Étéone, sur l'Asopus, nommée plus tard Scarphé.

498. Θέσπειαν. En prose on disait Θεσπιαί. La ville de Thespies était célèbre par son temple de l'Amour et des Muses. Elle était située au pied de l'Hélicon, et elle se nomme aujourd'hui Rimocastri. — Γραῖαν... Gréa, sur l'Oropus, nommée plus tard Tanagre; Mycalèse, voisine de Gréa.

499. Ἅρμ' pour Ἅρμα. Harmes et Ilésion, étaient des bourgs voisins de Tanagre. C'est à Harmes, d'après la tradition, qu'Amphiaraüs fut englouti avec son char dans les entrailles de la terre. — Ἐρύθρας. Érythres était au pied du Cithéron, sur la rive méridionale de l'Asopus, dans le territoire de Platées.

500. Εἶχον, *habitabant*. — Ἐλεῶν(α).... Éléon, bourg au nord-ouest de Tanagre; Hylé ou Hylées, sur le lac Copaïs, ruinée au temps de Strabon; Pétéon, près d'Haliarte, sur le territoire de Thèbes.

Ὠκαλέην, Μεδεῶνά τ', ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Κώπας, Εὔτρησίν τε, πολυτρήρωνά τε Θίσβην,
οἵ τε Κορώνειαν καὶ ποιήενθ' Ἁλίαρτον,
οἵ τε Πλάταιαν ἔχον, ἠδ' οἳ Γλίσαντ' ἐνέμοντο,
οἵ θ' Ὑποθήβας εἶχον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Ὄγχηστόν θ' ἱερὸν, Ποσιδήϊον ἀγλαὸν ἄλσος,
οἵ τε πολυστάφυλον Ἄρνην ἔχον, οἵ τε Μίδειαν,
Νῖσάν τε ζαθέην, Ἀνθηδόνα τ' ἐσχατόωσαν·
τῶν μὲν πεντήκοντα νέες κίον, ἐν δὲ ἑκάστη
κοῦροι Βοιωτῶν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι βαῖνον.
Οἳ δ' Ἀσπληδόνα ναῖον ἰδ' Ὀρχομενὸν Μινύειον,
τῶν ἦρχ' Ἀσκάλαφος καὶ Ἰάλμενος, υἷες Ἄρηος,
οὓς τέκεν Ἀστυόχη, δόμῳ Ἄκτορος Ἀζείδαο,
παρθένος αἰδοίη, ὑπερώϊον εἰσαναβᾶσα,

501. Ὠκαλέην.... Ocalée, entre Haliarte et Alalcomènes; Médéon, au pied du mont Phénicius.

502. Κώπας.... Copes, sur le bord septentrional du lac Copaïs, qui lui devait son nom; Eutrèse, bourg près de Thespies, célèbre par son oracle d'Apollon; Thisbé, au pied de l'Hélicon, entre Créüse et Thespies.

503. Κορώνειαν.... Coronée, à l'ouest du lac Copaïs, fameuse par la grande victoire d'Agésilas, en l'an 394 avant J. C.; Haliarte, près de Coronée, ruinée par les Romains au temps de la guerre contre Persée : elle était sur le lac Copaïs, là où est le village de Mazzi.

504. Πλάταιαν.... Platée ou Platées, dans la plaine de l'Asopus entre l'Hélicon et le Cithéron, fameuse par la victoire de Pausanias et d'Aristide sur Mardonius; Glisas, au pied du mont Hypaton, à peu de distance de Thèbes : elle était ruinée au temps des Antonins.

505. Ὑποθήβας. Hypothèbes était la ville basse de Thèbes. La ville haute et la Cadmée ou citadelle avaient été détruites dans la guerre des Épigones.

506. Ὄγχηστον. Oncheste était sur le lac Copaïs, là où se trouve aujourd'hui le couvent de Mazaraki.

507. Ἄρνην. Arné est la même ville qui fut plus tard Chéronée. Suivant Thucydide, Arné n'avait été fondée qu'après la guerre de Troie. C'est pour cette raison sans doute que Zénodote remplaçait ici Ἄρνην par Ἄσκρην. Mais l'épithète πολυστάφυλον, *abondante en raisins*, ne convient nullement à la patrie d'Hésiode. Il semble, comme dit Aristarque, que Zénodote n'eût jamais vu ni les vers d'Hésiode sur Ascra, ni les renseignements pires encore d'Eudoxe touchant ce froid et triste pays : οὐκ ἔοικεν ἐντυχεῖν τοῖς ὑπὸ τοῦ Ἡσιόδου περὶ τῆς πατρίδος λεχθεῖσι, καὶ τοῖς ὑπ' Εὐδόξου πολὺ χείρω λέγοντος περὶ τῆς Ἄσκρης. Ascra n'est pas nommée dans Homère. — Μίδειαν. Midée, près du lac Copaïs, fut engloutie, suivant Strabon, par le lac.

508. Νῖσαν.... Nisa ou Nissa, bourg au pied de l'Hélicon; Anthédon, sur le bord de l'Euripe, avec un port : c'est là que la tradition mettait l'aventure de Glaucus.

511. Ἀσπληδόνα... Asplédon ou Splédon, sur le Mélas, dans le territoire des Minyens; Orchomène, à l'embouchure du Céphise dans le lac Copaïs, capitale du royaume des Minyens : on en voit les ruines près du village de Skripu.

512. Ἀσκάλαφος.... Ascalaphe et Ialménus avaient fait partie de l'expédition des Argonautes. Ils périrent devant Troie.

531. Ἀστυόχη.... Astyoché, son père et son aïeul sont inconnus d'ailleurs. — Δόμῳ, dans la maison.

544. Ὑπερώϊον εἰσαναβᾶσα, ayant

Ἄρηϊ κρατερῷ· ὁ δέ οἱ παρελέξατο λάθρῃ·
τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχόωντο.
Αὐτὰρ Φωκήων Σχεδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον,
υἱέες Ἰφίτου μεγαθύμου Ναυβολίδαο·
οἳ Κυπάρισσον ἔχον, Πυθῶνά τε πετρήεσσαν
Κρῖσάν τε ζαθέην καὶ Δαυλίδα καὶ Πανοπῆα,
οἵ τ' Ἀνεμώρειαν καὶ Ὑάμπολιν ἀμφενέμοντο,
οἵ τ' ἄρα πὰρ ποταμὸν Κηφισὸν δῖον ἔναιον,
οἵ τε Λίλαιαν ἔχον, πηγῆς ἔπι Κηφισοῖο·
τοῖς δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οἱ μὲν Φωκήων στίχας ἵστασαν ἀμφιέποντες,
Βοιωτῶν δ' ἔμπλην ἐπ' ἀριστερὰ θωρήσσοντο.
Λοκρῶν δ' ἡγεμόνευεν Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας,
μείων, οὔτι τόσος γε ὅσος Τελαμώνιος Αἴας,

monté à l'étage supérieur. C'est à l'étage supérieur qu'était l'appartement des femmes.

515. Ἄρηϊ dépend de τέκεν: *peperit Marti*, enfanta à Mars.

517. Φωκήων, les Phocidiens.

518. Ἰφίτου. Cet Iphitus, père de Schédius et d'Épistrophus, était un des Argonautes, mais différent de l'autre Argonaute Iphitus d'OEchalie. Remarquez l'allongement de la syllabe φι, car Ἴφιτος est un dactyle. Il n'y a aucun besoin de remèdes comme celui de Bentley, qui écrivait υἷες Ϝιφιτόφι. Ces licences sont communes dans Homère. L'accent rend la pénultième longue.

519. Κυπάρισσον.... Cyparisse, petite ville près de Delphes, dans les gorges du Parnasse; Pytho, l'ancien nom de Delphes.

520. Κρῖσαν.... Crisa ou Crissa, le port de Delphes, aujourd'hui Chryso, sur le golfe de Lépante; Daulis, sur une colline à peu de distance de Delphes; Panopée, sur la frontière de la Béotie, aujourd'hui Blasios.

521. Ἀνεμώρειαν.... Anémorée ou Anémolie, bourg voisin de Delphes; Hyampolis, près d'un défilé qui conduisait de Phocide en Thessalie.

522. Κηφισόν. C'est le Céphise de Phocide, qui se jette dans le lac Copaïs, et non pas le Céphise d'Attique, lequel descend du Parnès à la mer.

523. Λίλαιαν, Lilée, aujourd'hui Lellen. Pausanias y vit encore de beaux monuments, un théâtre, une agora, des bains, un temple d'Apollon et un temple de Diane décorés de statues. Voyez son *Itinéraire*, X, xxx, 2.

524. Τοῖς δ' ἅμα, et à leur suite, c'est-à-dire sous le commandement de Schédius et d'Épistrophus.

526. Βοιωτῶν.... ἐπ' ἀριστερά, à gauche des Béotiens. C'est sur ce vers qu'on se fonde pour dire que les Béotiens étaient à l'extrémité de l'aile droite, et qu'Homère nomme les peuples dans un ordre régulier. Droite et gauche doivent s'entendre par rapport à la marche sur Ilion. — Ἔμπλην, tout proche. *Scholies :* πλησίον. C'est un ἅπαξ εἰρημένον.

527. Λοκρῶν. Les Locriens d'Homère ne sont point les Ozoles, mais les Épicnémidiens et les Opuntiens, sur la mer d'Eubée, au nord-est de la Phocide. — Ὀϊλῆος, sous-entendu υἱός: fils d'Oïlée. Zénodote et d'autres anciens lisaient ὁ Ἰλῆος, le fils d'Ilée. Aristarque repousse cette leçon : « Il faut, dit-il, un esprit doux sur l'omicron, car ce n'est pas un article; » ψιλωτέον Ὀϊλῆος· οὐ γάρ ἐστιν ἄρθρον.

528. Μείων,... Vers condamné par Zénodote comme superflu, mais maintenu avec raison par Aristarque comme indispensable.

[ἀλλὰ πολὺ μείων· ὀλίγος μὲν ἔην, λινοθώρηξ,
ἐγχείῃ δ' ἐκέκαστο Πανέλληνας καὶ Ἀχαιούς]·
οἳ Κῦνόν τ' ἐνέμοντ' Ὀπόεντά τε Καλλίαρόν τε,
Βῆσάν τε Σκάρφην τε καὶ Αὐγειὰς ἐρατεινάς,
Τάρφην τε Θρόνιόν τε, Βοαγρίου ἀμφὶ ῥέεθρα·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο
Λοκρῶν, οἳ ναίουσι πέρην ἱερῆς Εὐβοίης.
Οἳ δ' Εὔβοιαν ἔχον μένεα πνείοντες Ἄβαντες,
Χαλκίδα τ' Εἰρέτριάν τε, πολυστάφυλόν θ' Ἱστίαιαν,
Κήρινθόν τ' ἔφαλον, Δίου τ' αἰπὺ πτολίεθρον,
οἵ τε Κάρυστον ἔχον, ἠδ' οἳ Στύρα ναιετάασκον·
τῶν αὖθ' ἡγεμόνευ' Ἐλεφήνωρ, ὄζος Ἄρηος,

529-530. Ἀλλὰ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamne le premier comme superflu, comme exagéré, comme disant une chose fausse. En effet, il a été déjà dit que l'autre Ajax était plus grand que celui-ci ; d'ailleurs, celui-ci n'était pas beaucoup moins grand que l'autre ; et tous les Grecs portaient des cuirasses d'airain. C'est à cause du mot Πανέλληνας qu'Aristarque condamnait le second vers, les Hellènes d'Homère n'étant qu'une peuplade de Thessalie. Voyez la note IX, 395. Il serait difficile de rien objecter à ces raisons. J'admets sans scrupule l'athétèse.

530. Πανέλληνας καὶ Ἀχαιούς, comme πάντας τοὺς Ἕλληνας καὶ πάντας τοὺς Ἀχαιούς : tous les Grecs confédérés.

531. Κῦνον... Cynus, sur un cap du même nom, port d'Opunte; Opunte, capitale des Locriens, patrie de Patrocle, l'ami d'Achille; Calliare, ville en ruines au temps de Strabon.

532. Βῆσαν.... Bésa, nommée par Strabon Βῆσσα, et qui n'était, selon lui, qu'une vallée; Scarphé, bourg voisin des Thermopyles, détruit par un tremblement de terre, 400 ans avant J.-C.; Augées, inconnue d'ailleurs.

533. Τάρφην.... Tarphé, plus tard Phéryges, à l'est du mont OEta; Thronion, qui fut plus tard la capitale des Locriens Épicnémidiens; le Boagrius, que Strabon nomme Manès, et qui n'était qu'un torrent.

534. Τῷ. Ajax fils d'Oïlée.

535. Πέρην, *au delà*, est une expression bien remarquable. Il est évident, comme le dit Heyne, qu'elle n'a pu être employée que par un poëte habitant sur la côte d'Asie ou dans les îles. — Ἱερῆς. Wolf pense que cette épithète fait allusion aux nombreux sanctuaires que possédait l'Eubée. Heyne n'y voit qu'un simple éloge, *noble*, *grand*, etc., et il a probablement raison. Tout ce qui a un caractère d'excellence est pour Homère *divin* ou *sacré*. Voyez plus haut la note du vers 457. — Εὐβοίης, l'Eubée, aujourd'hui Négrepont, île de la mer Égée, séparée de la Béotie par le détroit nommé Euripe.

536. Ἄβαντες. Voyez plus bas les vers 542-544.

537. Χαλκίδα.... Chalcis, aujourd'hui Égripo, sur le détroit, vis-à-vis d'Aulis; Irétrie ou Érétrie, aujourd'hui Paléo-Castro; Histiée, plus tard Oréus, sur la côte septentrionale de l'île. — Ἱστίαιαν ne compte dans le vers que pour trois syllabes; τιαι est une synizèse du même genre que *nia* dans le vers de l'*Énéide*, VI, 33, qui finit par *protinus omnia*. C'est comme s'il y avait un *j* à la place de l'iôta et à la place de l'*i*.

538. Κήρινθον.... Cérinthe, au nord-ouest de Chalcis, sur la côte; Dium, sur un promontoire, près d'Oréus ou Histiée.

539. Κάρυστον.... Caryste, sur la côte méridionale, célèbre par ses carrières de marbre; Styres, près de Caryste.

540. Ἐλεφήνωρ. Éléphénor, fils de Chalcodon et chef des Abantes, est tué dès la première bataille. Voy. IV, 463.

Χαλκωδοντιάδης, μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀβάντων.
Τῷ δ' ἅμ' Ἄβαντες ἕποντο θοοὶ, ὄπιθεν κομόωντες,
αἰχμηταὶ, μεμαῶτες ὀρεκτῇσιν μελίῃσιν
θώρηκας ῥήξειν δηΐων ἀμφὶ στήθεσσιν·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οἳ δ' ἄρ' Ἀθήνας εἶχον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
δῆμον Ἐρεχθῆος μεγαλήτορος, ὅν ποτ' Ἀθήνη
θρέψε Διὸς θυγάτηρ (τέκε δὲ ζείδωρος ἄρουρα),
κὰδ δ' ἐν Ἀθήνῃς εἷσεν, ἑῷ ἐνὶ πίονι νηῷ·
ἔνθα δέ μιν ταύροισι καὶ ἀρνειοῖς ἱλάονται
κοῦροι Ἀθηναίων, περιτελλομένων ἐνιαυτῶν·
τῶν αὖθ' ἡγεμόνευ' υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς.
Τῷ δ' οὔπω τις ὁμοῖος ἐπιχθόνιος γένετ' ἀνὴρ,
κοσμῆσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας
(Νέστωρ οἶος ἔριζεν· ὁ γὰρ προγενέστερος ἦεν)·
τῷ δ' ἅμα πεντήκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας.
[Στῆσε δ' ἄγων ἵν' Ἀθηναίων ἵσταντο φάλαγγες.]

543. Μελίῃσιν, *fraxineis*, c'est-à-dire les lances : leur bois était de frêne.

544. Θώρηκας.... Ce vers se termine par trois spondées ; et son unique dactyle n'en est un qu'en comptant δηϊ pour deux brèves dans δηΐων, comme on l'a vu bref, vers 415, dans δηΐοιο. Si l'on faisait la synizèse, il n'y aurait que des spondées.

546. Ἀθήνας. Athènes n'est nommée par Homère qu'ici et un peu plus bas, vers 549.

547. Ἐρεχθῆος. Érechthée, le sixième roi d'Athènes, semble confondu ici par Homère avec Érichthonius. D'après les traditions postérieures à Homère, il était fils de Pandion, et il avait régné plus tard qu'Érichthonius. Le temple que les Athéniens lui avaient élevé au temps de Périclès subsiste encore.

548. Ἄρουρα. Les Athéniens se vantaient eux-mêmes d'être nés de la terre qu'ils habitaient. Ils se donnaient le titre d'αὐτόχθονες.

550. Μιν, lui : Érechthée, le σύνναος de Minerve, celui qui partageait les honneurs de la déesse.

552. Πετεῶο, génitif poétique pour Πετεώ, de Πετεώς, ou pour Πετεοῖο, de Πετεός. Ce Pétéus, père de Ménesthée, descendait d'Érechthée même. Ici, il semble donné comme roi d'Athènes. Homère ne connaît point Acamas et Démophon, nommés par d'autres poëtes ; et Ménesthée fils de Pétéus est le seul chef qu'il donne aux Athéniens combattant sous Troie. Démophon, fils de Thésée, ne succéda donc point directement à son père. Il ne fut roi qu'après la mort de Ménesthée.

553-555. Τῷ.... Zénodote condamnait ces trois vers, parce qu'on ne voit nulle part en œuvre les talents stratégiques de Ménesthée. Aristarque répond que le poëte résume un caractère, et que cela suffit : πολλὰ μέντοι Ὅμηρος κεφαλαιωδῶς συνίστησιν, αὐτὰ τὰ ἔργα παραλιπών.

554. Ἵππους, des attelages : des chars de guerre.

557. Αἴας. C'est le fils de Télamon, le cousin d'Achille.

558. Στῆσε.... Ce vers, suivant Quintilien, n'était pas dans tous les anciens

Οἳ δ' Ἄργος τ' εἶχον Τίρυνθά τε τειχιόεσσαν,
Ἑρμιόνην Ἀσίνην τε, βαθὺν κατὰ κόλπον ἐχούσας,
Τροιζῆν', Ἠϊόνας τε καὶ ἀμπελόεντ' Ἐπίδαυρον,
οἵ τ' ἔχον Αἴγιναν Μάσητά τε, κοῦροι Ἀχαιῶν·
τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης,
καὶ Σθένελος, Καπανῆος ἀγακλειτοῦ φίλος υἱός·
τοῖσι δ' ἅμ' Εὐρύαλος τρίτατος κίεν,ἰσόθεος φώς,
Μηκιστέος υἱὸς Ταλαϊονίδαο ἄνακτος.
Συμπάντων δ' ἡγεῖτο βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
τοῖσι δ' ἅμ' ὀγδώκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οἳ δὲ Μυκήνας εἶχον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
ἀφνειόν τε Κόρινθον ἐϋκτιμένας τε Κλεωνάς,
Ὀρνειάς τ' ἐνέμοντο Ἀραιθυρέην τ' ἐρατεινήν,

textes d'Homère. Il n'est point dans le manuscrit de Venise; ce qui veut dire qu'Aristarque l'avait absolument exclu. Strabon dit qu'on en attribuait l'interpolation à Pisistrate ou à Solon, comme un titre pour les Athéniens à la revendication de Salamine. Même du vers 557 seul on pouvait déjà conclure qu'Ajax était un auxiliaire de Ménesthée; mais avec le commentaire στῆσε δ'ἄγων, il n'y avait plus de doute possible. Les Mégariens, qui voulaient conserver Salamine, s'autorisaient aussi d'Homère, et ils fournissaient, à la place de Στῆσε δ'ἄγων..., deux vers où étaient mentionnées plusieurs villes mégariennes : Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν νέας ἔκ τε Πολίχνης, Ἔκ τ' Αἰγειρούσης, Νισαίης τε, Τριπόδων τε. Mais les Athéniens furent les plus forts, et c'est leur leçon qui est restée dans l'*Iliade*. Voyez Strabon, IX, I; Quintilien, V, XI, 40.

559. Ἄργος est ici la ville d'Argos, et non plus le royaume d'Agamemnon ni le Péloponnèse. — Τειχιόεσσαν. Les murs cyclopéens de Tirynthe subsistent encore.

560. Ἑρμιόνην.... Hermioné, aujourd'hui Castri, en Argolide; Asiné, à l'est d'Hermioné. — Κατὰ κόλπον ἐχούσας pour κατεχούσας κόλπον, occupant le golfe : situées sur le golfe (Saronique).

561. Τροιζῆν(α).... Trézène, célèbre par son temple de Neptune; Éiones, petit port près du promontoire Scylléon; Épidaure, où Esculape était adoré.

562. Αἴγιναν...: Égine, c'est-à-dire l'île d'Égine; Masès, sur la côte d'Argolide, port de la ville d'Hermioné. — Κοῦροι Ἀχαιῶν. Ces peuples étaient des Achéens proprement dits.

563. Διομήδης. Diomède était roi, d'après ceci, d'une partie des Achéens de l'Argolide, et de l'île d'Égine entière.

564. Σθένελος. Sthénélus, un des Épigones, était l'ami dévoué de Diomède.

565. Εὐρύαλος. Euryale, autre compagnon de Diomède, était un des plus vaillants parmi les héros du second ordre. Voyez VI, 20, 28, et XXIII, 676, 699.

566. Μηκιστέος, trissyllabe. Quelques-uns lisent Μηκιστῆος : alors υι est pris pour une brève dans υἱός, ce que nous verrons VI, 130 et ailleurs. Mécistée avait été le compagnon de Tydée au siége de Thèbes.

569. Μυκήνας. Mycènes, la capitale des États d'Agamemnon.

570. Κόρινθον. A propos de Corinthe, Velléius Paterculus dit, I, III, que le poëte fait un anachronisme en donnant à Éphyre un nom qu'elle ne portait point encore au temps du siége de Troie. — Κλεωνάς. Cléones, sur la route d'Argos à Corinthe.

571. Ὀρνειάς.... Ornies, déserte au temps de Strabon, voisine de Sicyone; Aréthyrée, nommée depuis Phliunte.

καὶ Σικυῶν', ὅθ' ἄρ' Ἄδρηστος πρῶτ' ἐμβασίλευεν,
οἵ θ' Ὑπερησίην τε καὶ αἰπεινὴν Γονόεσσαν
Πελλήνην τ' εἶχον, ἠδ' Αἴγιον ἀμφενέμοντο,
Αἰγιαλόντ' ἀνὰ πάντα, καὶ ἀμφ' Ἑλίκην εὐρεῖαν·
τῶν ἑκατὸν νηῶν ἦρχε κρείων Ἀγαμέμνων
Ἀτρείδης. Ἅμα τῷγε πολὺ πλεῖστοι καὶ ἄριστοι
λαοὶ ἕποντ'· ἐν δ' αὐτὸς ἐδύσετο νώροπα χαλκὸν
κυδιόων, πᾶσιν δὲ μετέπρεπεν ἡρώεσσιν,
οὕνεκ' ἄριστος ἔην πολὺ δὲ πλείστους ἄγε λαούς.
Οἳ δ' εἶχον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν,
Φᾶρίν τε Σπάρτην τε, πολυτρήρωνά τε Μέσσην,

572. Σικυῶν(α). Sicyone, aujourd'hui Vasilica. — Ὅθ'.... πρῶτ', pour ὅθι πρῶτα, signifie seulement qu'Adraste avait régné *jadis* à Sicyone. Il n'y avait que deux générations depuis Adraste jusqu'au siége de Troie, et la ville était beaucoup plus ancienne.

573. Ὑπερησίην.... Hypérésie, plus tard Égire, en Achaïe; Gonoësse ou Gonuse, sur un promontoire de la côte d'Achaïe. Le mot Ὑπερησίην devrait avoir la pénultième brève. L'accent suffisait pour qu'une syllabe pût être au besoin considérée comme longue. On peut même dire en général que la quantité des voyelles ι et υ est à peu près à volonté pour Homère. Voy. plus bas, vers 588, un exemple analogue a celui-ci.

574. Πελλήνην.... Pellène, à quelque distance de Sicyone, là où sont les ruines nommées Trikala; Égium, plus tard le siége de la Ligue achéenne, aujourd'hui Vostizza.

575. Αἰγιαλόν désigne tout le littoral du Péloponnèse, depuis l'Isthme de Corinthe jusqu'aux confins de l'Élide. — Ἑλίκην. Hélice était une ville de cette côte; elle fut engloutie par la mer, au quatrième siècle avant J.-C., à la suite d'un tremblement de terre.

576. Τῶν, *horum*, d'eux: des Argiens et des Achéens.

579-580. Κυδιόων.... Zénodote condamnait ces deux vers, à cause du mot ἄριστος, parce qu'Agamemnon était inférieur en vaillance à Ajax. Aristarque, dans plusieurs passages où se trouve le mot ἄριστος, fait remarquer que ce mot désigne une supériorité relative et non point une supériorité absolue. Ainsi Agamemnon était *très-vaillant*, ce qui n'empêchait pas qu'Ajax fût encore plus vaillant que lui.

581. Κοίλην, creuse. La vallée de l'Eurotas est enfermée entre deux hautes montagnes, le Taygète et le Parthénius. — Λακεδαίμονα, la contrée dont Sparte était la capitale. *Scholies :* Λακεδαίμονα δὲ τὴν χώραν λέγουσι, τὴν δὲ πόλιν Σπάρτην καλοῦσιν. Plus tard Sparte et Lacédémone sont des noms synonymes. — Κητώεσσαν. Les scholiastes l'entendent dans le sens de *grande*. Ils indiquent une autre leçon, καιετάεσσαν, qu'ils expliquent par καλαμινθώδη, et καλάμινθος n'est qu'une herbe aromatique. Cependant quelques-uns font de καιετάεις un synonyme de κοῖλος, avec une signification un peu plus forte. C'est plutôt κητώεις qui est ce synonyme. Il signifie réellement, caverneux, plein de crevasses, de trous profonds, de gouffres : κητώεις se rattache à χάω, χάω. Le mot κῆτος, *baleine*, n'est lui-même qu'un trope de l'idée contenue dans χάος, *immensa vorago*. La Laconie était un pays tout bouleversé par les tremblements de terre.

582. Φᾶριν.... Pharis, sur le Phellias, au sud d'Amycles; Sparte, capitale du pays nommé par Homère Lacédémone, plus tard la Laconie; Messé, aujourd'hui Massa, près du cap Ténare. Suivant Aristarque, Messé se nommait proprement Messène: ὅτι Μέσσην τὴν ἐπὶ Λακωνικῆς Μεσσήνην λέγει, συγκόψας τοὔνομα. Il est remarquable qu'Homère ne connaît

Βρυσειάς τ' ἐνέμοντο καὶ Αὐγειὰς ἐρατεινάς,
οἵ τ' ἄρ' Ἀμύκλας εἶχον, Ἕλος τ', ἔφαλον πτολίεθρον,
οἵ τε Λάαν εἶχον, ἠδ' Οἴτυλον ἀμφενέμοντο·
τῶν οἱ ἀδελφεὸς ἦρχε, βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
ἑξήκοντα νεῶν· ἀπάτερθε δὲ θωρήσσοντο.
Ἐν δ' αὐτὸς κίεν ἧσι προθυμίῃσι πεποιθώς,
ὀτρύνων πόλεμόνδε· μάλιστα δὲ ἵετο θυμῷ
τίσασθαι Ἑλένης ὁρμήματά τε στοναχάς τε.
Οἳ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο καὶ Ἀρήνην ἐρατεινὴν,
καὶ Θρύον, Ἀλφειοῖο πόρον, καὶ ἐΰκτιτον Αἶπυ,
καὶ Κυπαρισσήεντα καὶ Ἀμφιγένειαν ἔναιον,
καὶ Πτελεὸν καὶ Ἕλος, καὶ Δώριον, ἔνθα τε Μοῦσαι
ἀντόμεναι Θάμυριν τὸν Θρήϊκα παῦσαν ἀοιδῆς,
Οἰχαλίηθεν ἰόντα παρ' Εὐρύτου Οἰχαλιῆος·

point l'autre Messène, la capitale de la Messénie. Cette ville ne fut célèbre qu'après le temps d'Homère.

583. Βρυσειάς.... Brysées, au sud de Sparte; Augies, plus tard nommée Égies, près de Gythion.

584. Ἀμύκλας. Amycles, sur l'Eurotas, était un faubourg de Sparte; et l'on disait Amycléen pour Laconien ou Spartiate. Virgile, *Géorgiques*, III, 89 : « Talis *Amyclæi* domitus Pollucis habenis; » 345 : « Armaque *Amyclæum*que canem. » Dans ce dernier exemple, il s'agit d'un bon chien, d'un chien de Laconie. — Ἕλος. Hélos, près d'Augies et de Gythion. Les ruines de Gythion se voient à Marathonisi.

585. Λάαν.... Laas ou Las, à peu de distance de la mer, entre Teuthrone et l'Eurotas; OEtyle, aujourd'hui Vitylo, sur la côte de Laconie.

586. Οἱ ἀδελφεός, le frère à lui : son frère.

588. Προθυμίῃσι. L'antépénultième devrait être brève. Mais Homère fait la voyelle iôta longue ou brève à peu près à volonté, et la syllabe μι est ici accentuée.

590. Ἑλένης ὁρμήματα. Voyez plus haut, vers 356, l'explication de cette expression.

591. Πύλον.... Pylos, la capitale de Nestor, probablement Pylos en Messénie; Aréné ou Érana en Messénie, ou, selon d'autres, Aréné en Élide, plus tard Samicon.

592. Θρύον. Thryon, plus tard Épitalion, était située sur la frontière de l'Élide. Homère la nomme ailleurs, XI, 710, Θρυόεσσα πόλις, la ville thryenne. — Ἀλφειοῖο πόρον, gué de l'Alphée, c'est-à-dire située sur un gué de l'Alphée. — Αἶπυ. Épy était une ville d'Élide, sur les confins de la Messénie.

593. Κυπαρισσήεντα.... Cyparissée, dans la Triphylie en Élide, déjà ruinée au temps de Strabon; Amphigénie, plus tard Amphie ou Amphée, en Messénie.

594. Πτελεὸν.... Ptéléus ou Ptéléon en Élide, déserte au temps de Strabon; Hélos, bourg sur l'Alphée, en Élide (le nom d'Hélos, *marais*, était commun à beaucoup de localités). — Δώριον. La situation de cette ville est inconnue. Quelques-uns font de Dorium une contrée ou une montagne.

595. Θάμυριν τὸν Θρήϊκα, Thamyris l'illustre, le renommé parmi les aèdes thraces, comme l'indique τόν, équivalent d'ἐκεῖνον. Voyez, I, 11, la note sur τὸν Χρύσην ἀρητῆρα. — Οἰχαλίηθεν, *ab OEchalia:* comme il revenait d'OEchalie. L'OEchalie d'Homère était en Thessalie, et non en Eubée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Θεσσαλίας ἡ Οἰχαλία καθ' Ὅμηρον· οἱ δὲ νεώτεροι ἐπ' Εὐβοίας πεποιήκασι. — Εὐρύτου Οἰχαλιῆος. Eurytus l'OEchalien, c'est-

στεῦτο γὰρ εὐχόμενος νικησέμεν, εἴπερ ἂν αὐταὶ
Μοῦσαι ἀείδοιεν, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
αἱ δὲ χολωσάμεναι πηρὸν θέσαν, αὐτὰρ ἀοιδὴν
θεσπεσίην ἀφέλοντο, καὶ ἐκλέλαθον κιθαριστύν·
τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
τῷ δ' ἐνενήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχόωντο.
Οἳ δ' ἔχον Ἀρκαδίην, ὑπὸ Κυλλήνης ὄρος αἰπὺ,
Αἰπύτιον παρὰ τύμβον, ἵν' ἀνέρες ἀγχιμαχηταὶ,
οἳ Φένεόν τ' ἐνέμοντο καὶ Ὀρχομενὸν πολύμηλον,
Ῥίπην τε Στρατίην τε καὶ ἠνεμόεσσαν Ἐνίσπην,
καὶ Τεγέην εἶχον καὶ Μαντινέην ἐρατεινὴν,
Στύμφηλόν τ' εἶχον, καὶ Παρρασίην ἐνέμοντο·
τῶν ἦρχ' Ἀγκαίοιο πάϊς, κρείων Ἀγαπήνωρ,

à-dire le roi d'OEchalie, était le plus célèbre des archers. L'arc d'Eurytus fut donné, par Iphitus son fils, à Ulysse.

597. Στεῦτο, il se posait, il faisait mine: il se flattait. Le verbe poétique στεῦμαι est analogue à ἵσταμαι, mais il a un sens moral. Aristarque regardait comme interpolé le vers de l'*Odyssée* XI, 584, où στεῦτο semble s'expliquer par *stabat*, il était debout. Voici sa note sur notre passage : ὅτι τὸ στεῦτο κατὰ διάνοιαν ὡρίζετο, οὐχ ἐπὶ τῆς τῶν ποδῶν στάσεως, ὡς ἐν τοῖς κατὰ τὴν Νέκυιαν (le chant XI de l'*Odyssée*) ἠθετημένοις, Στεῦτο δὲ διψάων.

599. Πηρόν, mutilé, perclus. On l'entend ici, *aveugle*. Aristarque combat cette explication : « Qu'importait, dit-il, à un aède d'être aveugle ? Démodocus l'était bien, et il ne chantait que mieux. » Il s'agit donc, selon lui, d'une mutilation de l'esprit. Les Muses rendent Thamyris idiot. Elles lui ont enlevé ses facultés poétiques. Voici le texte même des observations d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πηρὸν οὐ τυφλὸν...., ἀλλὰ τῆς ᾠδῆς πηρόν· τί γὰρ ἦν αὐτῷ βλαβερὸν, κιθαρῳδῷ ὄντι, εἰ τῶν ὀφθαλμῶν ἐστερήθη; μᾶλλον γὰρ προσεκτικὸς ἂν ἐγένετο τῇ φωνασκίᾳ· τόν γε δή τοι Δημόδοκον ἡ Μοῦσα Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν (*Odyssée*, VIII, 64).

600. Ἐκλέλαθον, *oblivionem injecerunt* : elles lui firent oublier l'art qui l'avait illustré. Le vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de note qui explique les motifs de l'athétèse.

603. Κυλλήνης. C'est le mont Cyllène qui a valu à Mercure l'épithète de Cyllénien. Il était né sur cette montagne, et il y était particulièrement adoré. Le Cyllène, aujourd'hui Zyria, séparait l'Arcadie de l'Achaïe.

604. Αἰπύτιον... τύμβον, le tombeau d'Épytus. Ce tombeau était sur le penchant du Cyllène. Épytus avait été un roi d'Arcadie.

605. Φένεον. Phénée, sur un lac du même nom, est aujourd'hui Phonéa. — Ὀρχομενόν. C'est la ville qui fut si souvent prise durant les guerres du Péloponnèse, et dont Épaminondas transporta les habitants à Mégalopolis.

606. Ῥίπην.... Rhipé, Stratie, Énispé, bourgades sans renom.

607. Τεγέην ... Tégée, aujourd'hui en ruines à Paléo-Épiscopi, près de Tripolitza; Mantinée, fameuse par la victoire et la mort d'Épaminondas.

608. Στύμφηλον.... Stymphale, sur lac du même nom, fameuse par un des douze travaux d'Hercule; Parrhasie, inconnue d'ailleurs : ce nom désignait plus tard un canton de la partie sud-ouest de l'Arcadie.

609. Ἀγκαίοιο πάϊς. Le fils d'Ancée,

ἑξήκοντα νεῶν· πολέες δ' ἐν νηῒ ἑκάστῃ
Ἀρκάδες ἄνδρες ἔβαινον, ἐπιστάμενοι πολεμίζειν.
Αὐτὸς γάρ σφιν δῶκεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
νῆας ἐϋσσέλμους, περάαν ἐπὶ οἴνοπα πόντον,
Ἀτρείδης, ἐπεὶ οὔ σφι θαλάσσια ἔργα μεμήλει.
Οἳ δ' ἄρα Βουπράσιόν τε καὶ Ἤλιδα δῖαν ἔναιον,
ὅσσον ἔφ' Ὑρμίνη καὶ Μύρσινος ἐσχατόωσα
πέτρη τ' Ὠλενίη καὶ Ἀλείσιον ἐντὸς ἐέργει·
τῶν αὖ τέσσαρες ἀρχοὶ ἔσαν, δέκα δ' ἀνδρὶ ἑκάστῳ
νῆες ἕποντο θοαὶ, πολέες δ' ἔμβαινον Ἐπειοί.
Τῶν μὲν ἄρ' Ἀμφίμαχος καὶ Θάλπιος ἡγησάσθην,
υἷες ὁ μὲν Κτεάτου, ὁ δ' ἄρ' Εὐρύτου Ἀκτορίωνος·
τῶν δ' Ἀμαρυγκείδης ἦρχε κρατερὸς Διώρης·
τῶν δὲ τετάρτων ἦρχε Πολύξεινος θεοειδὴς,
υἱὸς Ἀγασθένεος Αὐγηϊάδαο ἄνακτος.
Οἳ δ' ἐκ Δουλιχίοιο Ἐχινάων θ' ἱεράων

Agapénor, roi ou chef des Arcadiens, n'est nommé qu'ici.

614. Ἐπεὶ οὔ σφι.... Les Arcadiens étaient entièrement continentaux, et ne touchaient par aucun point à la mer. Remarquez avec quel soin Homère explique comment ils se trouvaient sous Ilion. Aussi Aristarque rejette-t-il l'athétèse prononcée par Zénodote, on ne sait pourquoi, contre les vers 612-614. Il proclame ces vers indispensables : ἀναγκαῖοι δέ εἰσι.

615. Βουπράσιον. Buprasion en Élide, sur les confins de l'Achaïe, n'était plus, au temps de Strabon, qu'un nom de contrée. — Ἤλιδα n'est point la ville d'Élis : Homère ne la connaît point ; c'est le pays où étaient situées Buprasion et les autres villes des Épéens.

616. Ὅσσον ἔφ' pour ἐφ' ὅσον, *quantum : quantum agri*, tout le territoire que. C'est l'explication des Alexandrins. Wolf et d'autres rapportent la préposition ἐπί au verbe ἐέργει. Mais le verbe ἐπείργω n'est point usité. — Ὑρμίνη.... Hyrmine, au temps de Strabon, n'existait plus, mais son nom était resté à un promontoire ; Myrsine subsistait encore, mais sous le nom de Myrtuntion.

617. Πέτρη.... Le rocher Olénien était le sommet du mont Scollis dans l'Achaïe, sur la frontière de l'Élide ; la ville d'Alision paraît avoir été dans le pays nommé Aléséon, près d'Olympie.

619. Ἐπειοί. Les Épéens, primitifs habitants de l'Élide, passaient pour descendre d'Épéus, fils d'Endymion. Homère les nomme ailleurs Éléens. Voy. XI, 671.

620. Ἀμφίμαχος.... Amphimaque, celui qui fut tué par Hector, XIII, 187 ; Thalpius, inconnu d'ailleurs.

621. Κτέατου.... Ctéatus père d'Amphimaque, et Eurytus père de Thalpius, autre qu'Eurytus l'OEchalien, étaient deux frères qui avaient péri sous les coups d'Hercule. D'après certaines traditions, ces fils d'Actor n'avaient qu'un seul corps ; mais ils avaient deux têtes, quatre mains, quatre pieds et une force peu commune.

622. Διώρης. Diorès, le fils d'Amaryncée, est tué un peu plus loin, IV, 518.

623. Πολύξεινος. Polyxin survécut à la guerre, et reçut chez lui Ulysse comme hôte, d'après les récits de la *Télégonie*. Voy. *Cycli fragmenta*, Hom. Didot, p. 584.

625. Δουλιχίοιο.... Dulichium et les

νήσων, αἳ ναίουσι πέρην ἁλὸς, Ἤλιδος ἄντα·
τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε Μέγης, ἀτάλαντος Ἄρηϊ,
Φυλεΐδης, ὃν τίκτε Διῒ φίλος ἱππότα Φυλεύς,
ὅς ποτε Δουλίχιόνδ' ἀπενάσσατο πατρὶ χολωθείς·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
  Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς ἦγε Κεφαλλῆνας μεγαθύμους,
οἵ ῥ' Ἰθάκην εἶχον καὶ Νήριτον εἰνοσίφυλλον,
καὶ Κροκύλει' ἐνέμοντο καὶ Αἰγίλιπα τρηχεῖαν,
οἵ τε Ζάκυνθον ἔχον, ἠδ' οἳ Σάμον ἀμφενέμοντο,

Échinades étaient des îlots dans la mer Ionienne, à l'embouchure de l'Achéloüs. Ces îlots, nommés aujourd'hui Curzolari, sont presque inhabités. Dans Homère, Dulichium et les Échinades forment un État distinct de celui d'Ulysse. Chez d'autres poëtes, Ulysse est roi de Dulichium. L'adjectif *Dulichius*, en latin, signifie *d'Ulysse*. Il est vrai que Phylée, roi de Dulichium et père de Mégès, était le mari de la sœur d'Ulysse, et que Mégès, chef des Dulichiens, était petit-fils de Laerte. On aura considéré les Dulichiens comme subordonnés à la suzeraineté du grand roi des îles.

626. Ναίουσι, *jacent*, *sitæ sunt*. Homère emploie souvent ναίω dans un sens neutre. Zénodote écrivait οἳ ναίουσι. Aristarque lui reproche ceci comme une étourderie : οὐ νοεῖ δὲ (ajoutez : ὅτι ναίουσι) ἀντὶ ναίονται. — Ἤλιδος ἄντα. Homère donnait ici au mot Élide une signification qui correspond à Étolie et Acarnanie, à moins qu'on ne suppose qu'il se soit trompé sur la position des îles Échinades. Dans l'*Odyssée*, I, 246, Dulichium est nommée à côté de Samé et de Zacynthe; mais on peut supposer qu'il s'agit là d'une autre île que la Dulichium des Échinades, s'il faut voir dans ce rapprochement de noms l'indication d'une proximité réelle.

628. Φυλεύς. Phylée était fils d'Augias, et il avait soutenu les réclamations d'Hercule, après le nettoyage des étables.

631. Αὐτὰρ.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de note sur l'athétèse. — Κεφαλλῆνας. Au temps de Strabon, le nom de Céphalléniens était borné aux habitants de l'île de Céphallénie, la Samé ou Samos d'Homère, la Céphalonie d'aujourd'hui. Homère étend ce nom à tous les peuples du royaume d'Ulysse.

632. Ἰθάκην. Ithaque n'était qu'une petite portion du royaume d'Ulysse. — Νήριτον n'indique pas une île distincte d'Ithaque. Le Nériton ou Néritos était une montagne d'Ithaque même, au sud de l'île; et c'est Ithaque que veut désigner Virgile quand il dit, *Énéide*, III, 271, après avoir nommé Dulichium et Samé : *et Neritos ardua saxis*.

633. Κροκύλει(α).... Crocylées et Égilips sont, dit-on, des noms de lieux ou de contrées dans Ithaque, ou, selon d'autres, des places du continent voisin. Cette dernière opinion ne s'accorde point avec le texte d'Homère. Il ne sera question du continent qu'au vers 635. Ici, on est encore dans les îles. Ce sont même probablement deux îlots.

634. Οἵ τε Ζάκυνθον ἔχον. Le premier dactyle de ce vers n'est pas conforme à la règle de position. C'est une licence du même genre que celle que nous avons notée plus haut, vers 465, à propos du mot Σκαμάνδριον. Il est probable que le ζ de Ζάκυνθος se prononçait ou comme un simple δ, ou comme notre *s* entre deux voyelles. Quelques-uns voudraient qu'on écrivît, dans Homère, Δάκυνθος et non pas Ζάκυνθος. Mais Virgile, qui fait aussi, *Énéide*, III, 270, une finale brève devant *Zacynthus*, a conservé la lettre double. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le ζ ne sonnait point ici avec sa valeur primitive. Zacynthe a presque conservé son nom. C'est Zante, une des grandes îles de la mer Ionienne. — Σάμον. L'île qu'Homère nomme Samos et Samé est Céphalonie. Zénodote écrivait, ici même,

οἵ τ' ἤπειρον ἔχον, ἠδ' ἀντιπέραι' ἐνέμοντο·
τῶν μὲν Ὀδυσσεὺς ἦρχε, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντος·
τῷ δ' ἅμα νῆες ἕποντο δυώδεκα μιλτοπάρῃοι.
Αἰτωλῶν δ' ἡγεῖτο Θόας, Ἀνδραίμονος υἱός,
οἳ Πλευρῶν' ἐνέμοντο καὶ Ὤλενον ἠδὲ Πυλήνην,
Χαλκίδα τ' ἀγχίαλον Καλυδῶνά τε πετρήεσσαν·
οὐ γὰρ ἔτ' Οἰνῆος μεγαλήτορος υἱέες ἦσαν,
οὐδ' ἄρ' ἔτ' αὐτὸς ἔην θάνε δὲ ξανθὸς Μελέαγρος·
τῷ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο ἀνασσέμεν Αἰτωλοῖσιν·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Κρητῶν δ' Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἡγεμόνευεν,
οἳ Κνωσόν τ' εἶχον Γόρτυνά τε τειχιόεσσαν,
Λύκτον Μίλητόν τε καὶ ἀργινόεντα Λύκαστον,

Σάμην, en dépit du mètre. Aristarque l'en reprend, et fait observer que le changement d'η en ος n'est pas sans exemple : ὅτι κατὰ τὸ ἀρσενικὸν ἐνίοτε ἐκφέρεται τὰ εἰς η λήγοντα.

635. Ἤπειρον et ἀντιπέραι(α) sont des mots synonymes ici. Il s'agit en effet du littoral de l'Acarnanie, de la portion du *continent* qui est *en face* des îles Ioniennes.

637. Μιλτοπάρῃοι, aux joues rouges. Les vaisseaux d'Ulysse étaient peints avec du vermillon.

638. Θόας. Thoas, roi des Étoliens, était renommé pour son courage et par son éloquence. Il combat vaillamment, IV, 527-535; il fait un discours, XV, 286-299.

639. Πλευρῶν(α).... Pleuron, sur l'Événus; Olène, sur le mont Aracynthe; Pylène, nommée plus tard Proschion.

640. Χαλκίδα....Cette Chalcis, aujourd'hui Galata, était située à l'embouchure de l'Événus. Calydon, fameuse par son sanglier, était située plus haut sur la même rivière.

641-642. Οὐ γάρ.... Zénodote condamnait ces deux vers. L'argument d'Aristarque contre la sentence de Zénodote est assez faible : εἴρηται δὲ ἐξ ὀνόματος (*scilicet* Μελέαγρος) κατ' ἐξοχήν. Il est étrange que Méléagre soit le fils par excellence, ayant un frère tel que Tydée. On ne voit pas bien pourtant à quoi servirait le vers 644, si Thoas était naturellement roi des Étoliens. Pour qu'il soit devenu roi, il faut qu'OEnéus et tous les siens aient disparu. Peut-être manque-t-il un ou deux vers, où il était question de Tydée, et où l'on voyait pourquoi les Étoliens n'étaient pas sous le commandement de Diomède. Bothe propose de lire : θάνε δ' ἐν ξανθῷ Μελεάγρῳ. Et il explique alors : « OEnéus n'était plus; il était mort sur le corps de son fils Méléagre. » Mais la difficulté subsiste. Tydée et Diomède devraient être nommés, dès qu'Homère rend compte de la fortune de Thoas. Voyez la note VI, 221.

643. Τῷ, à Thoas. — Ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο, pour πάντα ἐπετέταλτο, *omnia commissa erant*. — Ἀνασσέμεν pour ἀνάσσειν, sous-entendu ὥστε : *ut regnaret*.

645. Κρητῶν.... Idoménée et les Crétois sont suffisamment connus. D'après la tradition d'Homère, Idoménée retourna heureusement dans son royaume. Voy. *Odyssée*, III, 191-192.

646. Κνωσόν.... Cnose ou Gnosse, fameuse par son labyrinthe; Gortyne, capitale de la Crète, sur le Léthé, presqu'au milieu de l'île : on en voit les ruines près de Messara.

647. Λύκτον.... Lyctus, colonie des Lacédémoniens, au sud de Gnosse; Milet, la métropole de la ville ionienne du même nom; Lycaste, au sud de l'île : son épi-

Φαιστόν τε Ῥύτιόν τε, πόλεις εὐναιεταώσας,
ἄλλοι θ', οἳ Κρήτην ἑκατόμπολιν ἀμφενέμοντο.
Τῶν μὲν ἄρ' Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἡγεμόνευεν,
Μηριόνης τ', ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ·
τοῖσι δ' ἅμ' ὀγδώκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠΰς τε μέγας τε,
ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διὰ τρίχα κοσμηθέντες,
Λίνδον Ἰηλυσόν τε καὶ ἀργινόεντα Κάμειρον.
Τῶν μὲν Τληπόλεμος δουρικλυτὸς ἡγεμόνευεν,
ὃν τέκεν Ἀστυόχεια βίῃ Ἡρακληείῃ,
τὴν ἄγετ' ἐξ Ἐφύρης, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος,
πέρσας ἄστεα πολλὰ διοτρεφέων αἰζηῶν.
Τληπόλεμος δ' ἐπεὶ οὖν τράφη ἐν μεγάρῳ εὐπήκτῳ,

thète, ἀργινόεντα, blanchissante, indique une position analogue à celle de l'Anxur d'Horace (*Satires*, I, VI, 26), *impositum saxis late candentibus*.

648. Φαιστόν.... Pheste, près de Gortyne; Rhytion, plus tard Rhithymnie, aujourd'hui Retimo. — Εὐναιεταώσας, bien peuplées. Nous avons nous-mêmes des participes présents employés de cette façon. On dit *une rue passante*, *une couleur voyante*. Voyez plus haut, vers 626, la note sur ναίουσι.

649. Ἑκατόμπολιν. Dans l'*Odyssée*, la Crète n'a que quatre-vingt-dix villes; et c'était là une des raisons qu'alléguaient les chorizontes, pour nier que l'*Odyssée* fût d'Homère. Il est évident que ces nombres ne doivent pas être pris au pied de la lettre, et qu'ils signifient seulement *une grande quantité*.

651. Μηριόνης. C'est Mérionès, ou, comme on le nomme en français, Mérion, qui dirigeait le char d'Idoménée dans les batailles. Il était fils de Molus et de Melphide, et il avait été un des prétendants d'Hélène. — Ἐνυαλίῳ. C'est une épithète de Mars, *le belliqueux*, *le guerrier*, prise pour son nom même. Dans Homère, Ényo est une déesse semblable à la Bellone des Latins. Remarquez la synizèse, dans le mot Ἐνυαλίῳ : υα ne compte que pour une syllabe. Suivant Bothe, le pied est un procéleusmatique, quatre brèves, par conséquent un juste équivalent du dactyle.

653. Τληπόλεμος. Tlépolème est tué par Sarpédon, V, 559.

656. Λίνδον.... Lindus, Ialysus et Camirus étaient les principales villes de l'île de Rhodes.

658. Ὃν τέκεν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Βίῃ Ἡρακληείῃ, à la force herculéenne : à Hercule. Lucrèce dit : *fortis equi vis*, le cheval courageux; *odora canum vis*, les chiens à l'odorat subtil; et *vis humana* dans Virgile, *Géorgiques*, I, 198, est un synonyme de *homo*.

659. Ἐφύρης. Cette Éphyre n'est point Corinthe. C'est, selon quelques-uns, une ville d'Élide, et le fleuve Selléis qui baignait cette ville est la rivière aujourd'hui nommée Pachiota. Cependant il s'agit, d'après les traditions relatives à Hercule, d'une autre Éphyre encore, située en Thesprotie. Aristarque parle à plusieurs reprises du Selléis et d'Éphyre sur le Selléis. Il les place toujours en Thesprotie, jamais en Élide.

660. Πέρσας, ayant saccagé. Avant d'attaquer Phylas roi des Dryopes, et d'enlever sa fille Astyochée, nommée aussi Astydamie, Hercule avait saccagé toutes les villes voisines. Ces villes étaient sur le continent, en face de Corcyre, par conséquent dans la Thesprotie.

αὐτίκα πατρὸς ἑοῖο φίλον μήτρωα κατέκτα,
ἤδη γηράσκοντα Λικύμνιον, ὄζον Ἄρηος.
Αἶψα δὲ νῆας ἔπηξε, πολὺν δ' ὅγε λαὸν ἀγείρας,
βῆ φεύγων ἐπὶ πόντον· ἀπείλησαν γάρ οἱ ἄλλοι
υἱέες υἱωνοί τε βίης Ἡρακληείης·
αὐτὰρ ὅγ' ἐς Ῥόδον ἷξεν ἀλώμενος, ἄλγεα πάσχων·
τριχθὰ δὲ ᾤκηθεν καταφυλαδὸν, ἠδ' ἐφίληθεν
ἐκ Διὸς, ὅστε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισιν ἀνάσσει.
Καί σφιν θεσπέσιον πλοῦτον κατέχευε Κρονίων.
Νιρεὺς αὖ Σύμηθεν ἄγε τρεῖς νῆας ἐΐσας,
Νιρεὺς, Ἀγλαΐης υἱὸς Χαρόποιό τ' ἄνακτος,
Νιρεὺς, ὃς κάλλιστος ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα·
ἀλλ' ἀλαπαδνὸς ἔην, παῦρος δέ οἱ εἵπετο λαός.
Οἳ δ' ἄρα Νίσυρόν τ' εἶχον Κράπαθόν τε Κάσον τε,

663. Λικύμνιον. C'est par mégarde, et en voulant le garantir des voies de fait d'un brutal, que Tlépolème avait tué Licymnius, son grand-oncle, d'un coup de bâton.

665. Βῆ φεύγων. Aristarque aurait préféré βῆ φεύγειν. Mais il a respecté la leçon des anciens textes. *Scholies :* τὸ μὲν Ὁμηρικὸν ἔθος, βῆ φεύγειν· ἀλλ' ὅ γε Ἀρίσταρχος οὐ μετέθηκεν, ἀλλ' οὕτως γράφει· βῆ φεύγων. Cet exemple montre combien Aristarque était un éditeur scrupuleux. Il ne corrige le texte que là où la diversité des leçons lui donne le droit de choisir. — Οἱ, *ipsi*, au datif, dépendant du verbe ἀπειλέω. Ce n'est point un article.

667. Αὐτὰρ ὅγ' ἐς Ῥόδον. Zénodote écrivait αἶψα δ' ὅγ' ἐς Ῥόδον : leçon impossible, selon Aristarque, puisque Rhodes est fort loin de l'Épire, et que Tlépolème a erré sur la mer avant d'aborder à Rhodes.

668. Τριχθά ne semble plus se rapporter, comme τρίχα du vers 655, à trois villes. Le mot καταφυλαδόν marque qu'il s'agit d'une distinction de tribus dans chaque ville. Les États doriens se partageaient tous en trois races, celle d'Hyllus, celle de Pamphylus et celle de Dymas, d'après les noms des Héraclides ou fils d'Hercule. — Ἐφίληθεν. Aristarque expliquait ce mot comme s'il y avait ἐφιλήθησαν ὑπὸ ἀλλήλων, et regardait le vers 669 comme interpolé. Mais l'athétèse n'est point justifiée.

670. Καί σφιν.... Ce vers est mis entre crochets dans certaines éditions. Il n'y a aucune raison de le proscrire. Pindare l'a connu, et l'a même imité. Il dit qu'à la naissance de Minerve, Jupiter fit tomber sur Rhodes une pluie d'or : πολὺν ὗσε χρυσόν, *Olympiques*, VII, 90. Le vers 670 est sans obel dans le manuscrit de Venise. Cependant il passait pour avoir été frappé d'athétèse comme le vers 669. Le scholiaste de Pindare, signalant l'imitation πολὺν ὗσε χρυσόν, dit que c'est un emprunt ἐκ τοῦ ἀθετουμένου Ὁμηρικοῦ στίχου.

671. Σύμηθεν. Symé, encore aujourd'hui Symi, île située entre Rhodes et Cnide, sur la côte de Carie.

673-675. Νιρεὺς,... Zénodote condamnait ces trois vers, et il n'avait pas même écrit le second. Aristarque les maintient tous les trois, et non sans motif.

676. Νίσυρον.... Nisyre, aujourd'hui Nizaria, une des Sporades, près de Cos; Crapathos ou Carpathos, aujourd'hui Scarpanto, qui donnait son nom à la mer entre la Crète et Rhodes; Casos, aujourd'hui Casso, près de Cos.

καὶ Κῶν, Εὐρυπύλοιο πόλιν, νήσους τε Καλύδνας·
τῶν αὖ Φείδιππός τε καὶ Ἄντιφος ἡγησάσθην,
Θεσσαλοῦ υἷε δύω Ἡρακλείδαο ἄνακτος·
τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχόωντο.
Νῦν αὖ τοὺς ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον,
οἵ τ' Ἄλον, οἵ τ' Ἀλόπην, οἵ τε Τρηχῖν' ἐνέμοντο,
οἵ τ' εἶχον Φθίην ἠδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα,
Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο καὶ Ἕλληνες καὶ Ἀχαιοί·
τῶν αὖ πεντήκοντα νεῶν ἦν ἀρχὸς Ἀχιλλεύς.
Ἀλλ' οἵγ' οὐ πολέμοιο δυσηχέος ἐμνώοντο·
οὐ γὰρ ἔην ὅστις σφιν ἐπὶ στίχας ἡγήσαιτο.
Κεῖτο γὰρ ἐν νήεσσι ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
κούρης χωόμενος Βρισηΐδος ἠϋκόμοιο,
τὴν ἐκ Λυρνησσοῦ ἐξείλετο πολλὰ μογήσας,
Λυρνησσὸν διαπορθήσας καὶ τείχεα Θήβης·

677. Κῶν. L'île de Cos est fameuse par l'École d'Hippocrate. — Εὐρυπύλοιο. Eurypyle roi de Cos n'est pas celui qui joue un rôle assez brillant dans l'*Iliade* (V, 76; VIII, 265; XI, 575, etc.), mais Eurypyle fils d'Evémon, dont il sera question au vers 736. — Καλύδνας. Les Calydnes sont, suivant les uns, Léros et Calymna; suivant les autres, ce sont toutes les Sporades voisines de Cos, dont Calymna était la plus grande.

678. Φείδιππος.... Phidippe et Antiphus sont inconnus d'ailleurs.

681. Τὸ Πελασγικὸν Ἄργος. Argos Pélasgique désigne la Thessalie entière, comme Argos Achaïque désigne le Péloponnèse entier. Voyez la note IX, 141. Quelques-uns entendent ici, par Argos Pélasgique, seulement la ville de Larisse sur le Pénée. Zénodote écrivait autrement le vers : Οἳ δ' Ἄργος τ' εἶχον τὸ Πελασγικὸν οὖθαρ ἀρούρης. Le mot τὸ, *illud*, marque l'excellence et la beauté du pays.

682. Ἄλον.... Alos ou Halos, sur l'Amphryse, au pied du mont Othrys; Alope, près de Larisse; Trachine, sur le golfe Maliaque, au pied du mont OEta.

683. Φθίην.... Phthie ou Pharsale, capitale du royaume de Pélée; Hellas, ville dont on ignore la situation exacte : on appelait de son nom le territoire entre l'Asopus et l'Énipée, qui en dépendait, et ce nom s'étendit plus tard à toute la Grèce.

684. Μυρμιδόνες.... Myrmidons est le nom propre des Thessaliens d'Achille; le nom d'Hellènes leur venait de la ville d'Hellas, et celui d'Achéens de la race à laquelle ils appartenaient. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μόνους τοὺς ὑπ' Ἀχιλλεῖ τεταγμένους Ἕλληνας καλεῖ.

686-694. Ἀλλ' οἵγ' οὐ.... Zénodote prononçait l'athétèse contre ces neuf vers. Aristarque les déclare indispensables au sens. Ils le sont en effet presque tous.

687. Οὐ γὰρ ἔην ὅστις. Il y avait pourtant d'autres chefs myrmidons : Ménesthius, Eudore, Pisandre, Alcimédon, Phœnix; mais ils se conformaient à la pensée d'Achille; ils se tenaient en repos. — Ἐπί doit être joint au verbe. Entendez ἐφηγήσαιτό σφιν, ce datif équivalant au génitif, comme tant de fois dans Homère.

689. Κούρης, *puellæ causa*, au sujet de la jeune fille.

690. Ἐκ Λυρνησσοῦ. Il s'agit de Lyrnesse ou Lyrnèse en Troade. Zénodote écrivait ἐν Λυρνησσῷ. Mais c'est à Thébé sous le Placus que Briséis avait été prise. Aristarque : οὐκ ἔλαβεν δὲ αὐτὴν ἐν Λυρνησσῷ. Voy. I, 366 et 392.

κὰδ δὲ Μύνητ' ἔϐαλεν καὶ Ἐπίστροφον ἐγχεσιμώρους,
υἱέας Εὐηνοῖο Σεληπιάδαο ἄνακτος·
τῆς ὅγε κεῖτ' ἀχέων, τάχα δ' ἀνστήσεσθαι ἔμελλεν.
Οἳ δ' εἶχον Φυλάκην καὶ Πύρασον ἀνθεμόεντα,
Δήμητρος τέμενος, Ἴτωνά τε, μητέρα μήλων,
ἀγχίαλόν τ' Ἀντρῶν' ἠδὲ Πτελεὸν λεχεποίην·
τῶν αὖ Πρωτεσίλαος Ἀρήϊος ἡγεμόνευεν
ζωὸς ἐών· τότε δ' ἤδη ἔχεν κάτα γαῖα μέλαινα.
Τοῦ δὲ καὶ ἀμφιδρυφὴς ἄλοχος Φυλάκῃ ἐλέλειπτο
καὶ δόμος ἡμιτελής· τὸν δ' ἔκτανε Δάρδανος ἀνὴρ
νηὸς ἀποθρώσκοντα πολὺ πρώτιστον Ἀχαιῶν.
Οὐδὲ μὲν οὐδ' οἱ ἄναρχοι ἔσαν, πόθεόν γε μὲν ἀρχόν·
ἀλλά σφεας κόσμησε Ποδάρκης, ὄζος Ἄρηος,
Ἰφίκλου υἱὸς πολυμήλου Φυλακίδαο,
αὐτοκασίγνητος μεγαθύμου Πρωτεσιλάου
ὁπλότερος γενεῇ· ὁ δ' ἅμα πρότερος καὶ ἀρείων,
ἥρως Πρωτεσίλαος Ἀρήϊος· οὐδέ τε λαοὶ
δεύονθ' ἡγεμόνος, πόθεόν γε μὲν ἐσθλὸν ἐόντα·

692-693. Μύνητ' pour Μύνητα. Mynès, roi de Lyrnesse. Son frère Épistrophus et son père Événus sont inconnus.

694. Τῆς, *illius causa*, à son sujet.

695. Φυλάκην.... Phylacé en Phthiotide, au pied du mont Othrys; Pyrase, port sur le golfe Maliaque.

696. Δήμητρος τέμενος. Le sanctuaire de Cérès est proprement Démétrium, faubourg de la ville de Pyrase, où Cérès avait un temple et un bois sacré. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ τὸν Πύρασον λέγει Δήμητρος τέμενος· ἀλλὰ πόλις ἐστὶ Δημήτριον καλουμένη. — Ἴτωνα. Iton, près de Larisse, avait un temple de Minerve.

697. Ἀντρῶν(α).... Antron et Ptéléus étaient sur la côte, près de Pyrase.

699. Ἔχεν κάτα pour κάτεχε, c.-à-d. κατεῖχε.

700. Τοῦ.... ἄλοχος. C'était Laodamie, fille d'Acaste.

701. Ἡμιτελής. *Scholies :* ἤτοι ἄτεκνος ἢ ἀφῃρημένος τοῦ ἑτέρου τῶν δεσποτῶν. Le premier sens n'est pas satisfaisant ici. C'est par la mort de l'époux que la famille n'existe plus entière. Protésilas vivant, la famille était τέλειος. Protésilas mort, la voilà ἡμιτελής, n'ayant qu'une moitié. — Δάρδανος ἀνήρ. Suivant quelques-uns, c'est Hector lui-même. Suivant d'autres, c'est Euphorbe, ou Énée, ou un des compagnons d'Énée. Énée était le principal chef des Dardanes. Voy. plus bas, vers 819.

702. Πολὺ πρώτιστον. D'après la tradition, Protésilas se nommait Iolas, et le nom de Protésilas lui fut donné après sa mort, parce qu'il avait mis le premier de l'armée, πρῶτος τοῦ λαοῦ, le pied sur le sol ennemi.

703. Οἱ, eux, les soldats amenés par Protésilas.

704. Ποδάρκης. Podarcès paraît à peine dans l'*Iliade*. Il n'est plus nommé qu'au vers XIII, 693.

707. Ὁπλότερος, comme le remarque Eustathe, est opposé à πρότερος : Podarcès était le plus jeune; Protésilas était l'aîné. — Ἅμα, *vulgo* ἄρα. *Scholies :* οὕτως αἱ Ἀριστάρχου, ἅμα, οὐ διὰ τοῦ ρ, ἄρα.

τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
  Οἳ δὲ Φερὰς ἐνέμοντο παραὶ Βοιϐηΐδα λίμνην,
Βοίϐην καὶ Γλαφύρας καὶ ἐϋκτιμένην Ἰαωλκόν·
τῶν ἦρχ' Ἀδμήτοιο φίλος παῖς ἕνδεκα νηῶν
Εὔμηλος, τὸν ὑπ' Ἀδμήτῳ τέκε δῖα γυναικῶν
Ἄλκηστις, Πελίαο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστη.
  Οἳ δ' ἄρα Μηθώνην καὶ Θαυμακίην ἐνέμοντο,
καὶ Μελίϐοιαν ἔχον καὶ Ὀλιζῶνα τρηχεῖαν·
τῶν δὲ Φιλοκτήτης ἦρχεν, τόξων εὖ εἰδὼς,
ἑπτὰ νεῶν· ἐρέται δ' ἐν ἑκάστῃ πεντήκοντα
ἐμϐέϐασαν, τόξων εὖ εἰδότες ἶφι μάχεσθαι.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν νήσῳ κεῖτο κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,
Λήμνῳ ἐν ἠγαθέῃ, ὅθι μιν λίπον υἷες Ἀχαιῶν
ἕλκεϊ μοχθίζοντα κακῷ ὀλοόφρονος ὕδρου·
ἔνθ' ὅγε κεῖτ' ἀχέων· τάχα δὲ μνήσεσθαι ἔμελλον
Ἀργεῖοι παρὰ νηυσὶ Φιλοκτήταο ἄνακτος.
Οὐδὲ μὲν οὐδ' οἱ ἄναρχοι ἔσαν, πόθεόν γε μὲν ἀρχόν·

711. Φεράς, Phères, ville principale de la Thessalie Pélasgiotique, ayant pour port Pagases. — Βοιϐηΐδα λίμνην, le lac ou marais de Bœbé.

712. Βοίϐην.... Bœbé, bourg voisin de Phères; Glaphyres, ville inconnue d'ailleurs; Iolcos, célèbre par la légende de Jason et le départ des Argonautes : aujourd'hui Volo.

714. Εὔμηλος. Eumélus est un héros assez obscur; mais son père Admète, Alceste sa mère, Phérès et Pélias ses aïeuls, sont des noms immortalisés par les poëtes.

716. Μηθώνην.... Méthone, ville de la Magnésie, en Thessalie; Thaumacie, plus tard Thaumaques, dans le voisinage de Méthone.

717. Μελίϐοιαν.... Mélibée, sur un golfe du même nom, capitale du royaume de Philoctète; Olizon, petit bourg près de Mélibée.

718. Τῶν δὲ.... Ce vers, comme celui qu'on a vu I, 11, n'a de dactyle qu'au premier pied; le vers précédent et le vers suivant se terminent par trois spondées. Il est évident que le spondée est partout, pour Homère, l'exact équivalent du dactyle. Zénodote écrivait, il est vrai : Τῶν αὖ ἡγεμόνευε Φιλοκτήτης ἀγὸς ἀνδρῶν. Aristarque préfère l'autre leçon, parce qu'Homère, comme il dit, caractérise tous ses héros, dans le *Catalogue*, par la qualité qui leur est propre à chacun. Philoctète le plus habile archer de l'armée: τόξων εὖ εἰδώς.

723. Ἕλκεϊ μοχθίζοντα. Daremberg : « Quelle était cette espèce de plaie si rebelle, qu'Euripide et Sophocle appellent *rongeante*, et de quel reptile s'agit-il? C'est ce que le poëte ne dit pas; mais le fait est curieux à noter; car il prouve qu'Homère faisait une grande différence entre les blessures produites par le fer et celles qu'infligeaient des animaux malfaisants. »

724-725. Ἔνθ' ὅγε.... Zénodote condamnait ces deux vers, qu'Aristarque a bien raison de déclarer indispensables.

724. Τάχα, bientôt. On alla chercher Philoctète l'année suivante. Voyez l'analyse de la *Petite Iliade* dans la *Chrestomathie* de Proclus (Homère de Didot, p. 583).

726. Οὐδὲ μὲν.... Répétition textuelle du vers 703.

ἀλλὰ Μέδων κόσμησεν, Ὀϊλῆος νόθος υἱὸς,
τόν ῥ' ἔτεκεν Ῥήνη ὑπ' Ὀϊλῆϊ πτολιπόρθῳ.
Οἳ δ' εἶχον Τρίκκην καὶ Ἰθώμην κλωμακόεσσαν,
οἵ τ' ἔχον Οἰχαλίην, πόλιν Εὐρύτου Οἰχαλιῆος·
τῶν αὖθ' ἡγείσθην Ἀσκληπιοῦ δύο παῖδε,
ἰητῆρ' ἀγαθὼ, Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων·
τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχόωντο.
Οἳ δ' ἔχον Ὀρμένιον, οἵ τε κρήνην Ὑπέρειαν,
οἵ τ' ἔχον Ἀστέριον Τιτάνοιό τε λευκὰ κάρηνα·
τῶν ἦρχ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οἳ δ' Ἄργισσαν ἔχον καὶ Γυρτώνην ἐνέμοντο,
Ὄρθην Ἠλώνην τε, πόλιν τ' Ὀλοοσσόνα λευκήν·
τῶν αὖθ' ἡγεμόνευε μενεπτόλεμος Πολυποίτης,
υἱὸς Πειριθόοιο, τὸν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς·
τόν ῥ' ὑπὸ Πειριθόῳ τέκετο κλυτὸς Ἱπποδάμεια,

727. Μέδων. Médon s'était réfugié à Phylacé, après avoir commis un meurtre. Voilà comment il était parti avec les Thessaliens, au lieu d'être avec les Locriens et avec son frère Ajax. Il est tué par Énée, XV, 332.

729. Τρίκκην.... Tricca sur le Pénée, fameuse par son temple d'Esculape; Ithome, plus tard Thuméon, place forte dans les montagnes, près de la ville nommée plus tard Métropolis. — Κλωμακόεσσαν, rocheuse. Apion : τραχεῖαν καὶ ὀρεινήν.

730. Οἰχαλίην. Voyez plus haut les notes du vers 595.

731. Ἀσκληπιοῦ. La pénultième étant brève, Heyne propose de remplacer, *metri causa*, ce nom propre par le patronymique Ἀσκληπιάδα. Mais Ἀσκληπιάδα παῖδε serait un pléonasme bizarre : *les deux fils, fils d'Esculape.*

732. Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων. Podalire et Machaon sont comptés parmi ceux qui avaient été les prétendants d'Hélène.

734. Ὀρμένιον.... Orménium, ville de la Magnésie, était située au pied du Pélion, sur le golfe de Pagases; la fontaine Hypérie, suivant Strabon, était au milieu de la ville de Phères.

735. Ἀστέριον. Astérion, bourg au pied du mont Titanus, dans la Magnésie. — Λευκὰ κάρηνα. Ce sont ces têtes blanches, ces sommets blancs, qui avaient fait donner le nom de Titanus à la montagne. Le mot τίτανος signifie *chaux* ou *gypse.*

736. Εὐρύπυλος. Eurypyle fils d'Evémon est beaucoup plus célèbre qu'Eurypyle de Cos nommé plus haut, vers 667. Il occupe une place considérable au chant XI de l'*Iliade.*

738. Ἄργισσαν.... Argissa, plus tard Argura, sur le Pénée; Gyrtone ou Gyrton, ville des Perrhèbes, sur le Pénée également.

739. Ὄρθην.... Orthé, Élone, Oloosson, autres villes de la Perrhébie.

740. Πολυποίτης. Polypœtès, fils de Pirithoüs et d'Hippodamie, est un des plus distingués parmi les héros du second rang. Voy. VI, 29; XII, 129-153, etc.

741. Ἀθάνατος. Zénodote écrivait ἀθάνατον. Mais Pirithoüs était mortel. C'est l'objection d'Aristarque à la leçon de Zénodote : ὅπερ ψεῦδος.

ἤματι τῷ ὅτε Φῆρας ἐτίσατο λαχνήεντας,
τοὺς δ' ἐκ Πηλίου ὦσε καὶ Αἰθίκεσσι πέλασσεν·
οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε Λεοντεὺς, ὄζος Ἄρηος,
υἱὸς ὑπερθύμοιο Κορώνου Καινείδαο·
τοῖς δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Γουνεὺς δ' ἐκ Κύφου ἦγε δύω καὶ εἴκοσι νῆας·
τῷ δ' Ἐνιῆνες ἕποντο μενεπτόλεμοί τε Περαιβοὶ,
οἳ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο,
οἵ τ' ἀμφ' ἱμερτὸν Τιταρήσιον ἔργα νέμοντο,
ὅς ῥ' ἐς Πηνειὸν προΐει καλλίρροον ὕδωρ,
οὐδ' ὅγε Πηνειῷ συμμίσγεται ἀργυροδίνῃ,
ἀλλά τέ μιν καθύπερθεν ἐπιρρέει ἠΰτ' ἔλαιον·
ὅρκου γὰρ δεινοῦ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ.
Μαγνήτων δ' ἦρχε Πρόθοος, Τενθρηδόνος υἱὸς,
οἳ περὶ Πηνειὸν καὶ Πήλιον εἰνοσίφυλλον
ναίεσκον· τῶν μὲν Πρόθοος θοὸς ἡγεμόνευεν·
τῷ δ' ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οὗτοι ἄρ' ἡγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν.

743. Φῆρας, les Centaures. Voyez la note I, 268.

744. Πηλίου.... Le Pélion est la fameuse montagne de Thessalie; les Éthices étaient une peuplade voisine du Pinde.

745. Λεοντεύς. Léontée avait été un des prétendants d'Hélène. Il est mentionné XII, 130, 188 et XXIII, 837, 841.

746. Κορώνου.... Ce vers se termine par trois spondées. Coronus n'est point connu; mais Cénée, son père, est nommé I, 264.

748. Γουνεὺς.... Gunée, personnage inconnu d'ailleurs; Cyphus, ville de la Perrhébie, au pied d'une montagne du même nom.

749. Ἐνιῆνες.... Les Énianes et les Pérèbes ou Perrhèbes habitaient les montagnes de l'intérieur de la Thessalie.

750. Δωδώνην. Dodone appartenait primitivement aux Thesprotes, par conséquent dépendait de la Thessalie. Quelques-uns croient qu'il ne s'agit point de la fameuse Dodone, mais d'une ville du même nom dans la Thessalie proprement dite.

751. Τιταρήσιον. Le Titarèse, autrement dit Eurotas, séparait la Thessalie de la Macédoine. — Ἔργα νέμοντο, *vulgo* ἔργ' ἐνέμοντο, équivaut à ἐγεώργουν, *arabant*, cultivaient. Je donne la leçon d'Aristarque. *Scholies :* Ἰακῶς ἔργα νέμοντο, Ἀρίσταρχος.

753. Οὐδ' ὅγε Πηνειῷ συμμίσγεται. L'eau du Titarèse est grasse et bitumineuse, tandis que celle du Pénée est pure et limpide.

755. Ὅρκου γὰρ.... Construisez : ὁ γὰρ Τιταρήσιός ἐστιν ἀπορρὼξ ὕδατος Στυγὸς, δεινοῦ ὅρκου. Le Titarèse passait pour un écoulement du Styx; et jurer par le Styx, c'était prononcer le plus terrible des serments. Δεινοῦ ὅρκου est une apposition à Στυγός.

756. Μαγνήτων.... Les Magnètes étaient mêlés, dans la Thessalie, avec les Lapithes et les Perrhèbes, et étaient comme eux des Pélasges. Leur chef Prothoüs et son père Tenthrédon ne sont pas connus d'ailleurs.

Τίς τ' ἂρ τῶν ὄχ' ἄριστος ἔην, σύ μοι ἔννεπε, Μοῦσα,
αὐτῶν ἠδ' ἵππων, οἳ ἅμ' Ἀτρείδῃσιν ἕποντο.
Ἵπποι μὲν μέγ' ἄρισται ἔσαν Φηρητιάδαο,
τὰς Εὔμηλος ἔλαυνε, ποδώκεας ὄρνιθας ὥς,
ὄτριχας, οἰέτεας, σταφύλῃ ἐπὶ νῶτον ἐΐσας·
τὰς ἐν Πηρείῃ θρέψ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
ἄμφω θηλείας, φόβον Ἄρηος φορεούσας.
Ἀνδρῶν αὖ μέγ' ἄριστος ἔην Τελαμώνιος Αἴας,
ὄφρ' Ἀχιλεὺς μήνιεν· ὁ γὰρ πολὺ φέρτατος ἦεν,
ἵπποι θ' οἳ φορέεσκον ἀμύμονα Πηλείωνα.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν νήεσσι κορωνίσι ποντοπόροισιν
κεῖτ' ἀπομηνίσας Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
Ἀτρείδῃ· λαοὶ δὲ παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης
δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέῃσιν ἱέντες,
τόξοισίν θ'· ἵπποι δὲ παρ' ἅρμασιν οἷσιν ἕκαστος,
λωτὸν ἐρεπτόμενοι ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον,
ἕστασαν· ἅρματα δ' εὖ πεπυκασμένα κεῖτο ἀνάκτων
ἐν κλισίῃς. Οἱ δ' ἀρχὸν Ἀρηΐφιλον ποθέοντες
φοίτων ἔνθα καὶ ἔνθα κατὰ στρατὸν, οὐδ' ἐμάχοντο.

761. Τῶν, d'eux : de ceux que je viens d'énumérer.

762. Αὐτῶν, d'eux en personne ; ἠδ' ἵππων, et puis des chevaux.

763. Φηρητιάδαο. Admète, père d'Eumélus, était fils de Phérès.

765. Ὄτριχας, οἰέτεας, pour ὁμοιότριχας, ὁμοετεῖς : de même poil, de même âge. — Σταφύλῃ, *ad amussim*, de niveau.

766. Ἐν Πηρείῃ, d'autres ἐν Φηρείῃ, *vulgo* ἐν Πιερίῃ. La Pérée ou Phérée paraît être la contrée voisine de Phères; car on ne connaît pas de canton proprement nommé Πηρεία dans tout le reste de la Thessalie. La leçon ἐν Πιερίῃ s'accorderait avec certaines traditions sur l'exil d'Apollon chez les hommes. Mais le *pastor ab Amphryso* de Virgile, *Géorgiques*, III, 2, nous montre Apollon gardant les troupeaux d'Admète dans la Thessalie même, et probablement dans la Phérée ou Pérée.

767. Φόβον Ἄρηος, la fuite de Mars, la fuite que produit Mars : la déroute. C'est à tort qu'on traduit ici φόβον par *terrorem*. Homère emploie toujours le mot φόβος dans le sens de *fuite*. On a vingt notes d'Aristarque sur ce point. Il y en a une qui a trait à notre passage même. A propos de φέβεσθαι, V, 223 : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦτό ἐστι τὸ φόβον Ἄρηος φορεούσας, τὴν ἐν πολέμῳ φυγήν.

769. Ὄφρ' pour ὄφρα : *donec*, tant que. — Ὁ, celui-ci, Achille.

770. Ἵπποι θ' οἳ.... Suppléez : πολὺ φέρτατοι ἦσαν.

774. Ἱέντες. Lançant disques, javelots et flèches. Les compléments sont sous-entendus.

776. Λωτόν. C'était une herbe, une espèce de trèfle, tandis que le lotus des Lotophages, *Odyssée* XI, 84, était un fruit, ou du moins passe pour avoir été un fruit.

777. Πεπυκασμένα. On couvrait les chars avec des toiles, pour les garantir de la poussière. Voy. V, 193-195.

Οἱ δ' ἄρ' ἴσαν, ὡσεί τε πυρὶ χθὼν πᾶσα νέμοιτο·
γαῖα δ' ὑπεστενάχιζε Διὶ ὣς τερπικεραύνῳ
χωομένῳ, ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωέϊ γαῖαν ἱμάσσῃ
εἰν Ἀρίμοις, ὅθι φασὶ Τυφωέος ἔμμεναι εὐνάς·
ὣς ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ μέγα στεναχίζετο γαῖα
ἐρχομένων· μάλα δ' ὦκα διέπρησσον πεδίοιο.
Τρωσὶν δ' ἄγγελος ἦλθε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις
πὰρ Διὸς αἰγιόχοιο σὺν ἀγγελίῃ ἀλεγεινῇ·
οἱ δ' ἀγορὰς ἀγόρευον ἐπὶ Πριάμοιο θύρῃσιν,
πάντες ὁμηγερέες, ἠμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.
Ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἶρις·
εἴσατο δὲ φθογγὴν υἷϊ Πριάμοιο Πολίτῃ,
ὃς Τρώων σκοπὸς ἷζε, ποδωκείῃσι πεποιθώς,
τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ Αἰσυήταο γέροντος,

780. Οἱ. Il ne s'agit point des Myrmidons, mais de l'armée grecque tout entière excepté eux.

781. Γαῖα.... Construisez : γαῖα δὲ ὑπεστενάχιζεν ὥσπερ ὑποστεναχίζει Διί.

782. Τυφωέϊ, Typhoée, autrement dit Typhée et Typhon.

783. Εἰν Ἀρίμοις. *Scholies :* τὰ Ἄριμα οἱ μὲν ὄρος τῆς Κιλικίας φασὶν, οἱ δὲ Λυδίας. La Lydie et la Cilicie sont des pays bouleversés par les tremblements de terre. On attribuait les agitations du sol au Titan foudroyé se remuant dans sa couche. Eschyle, *Prométhée*, 365, met Typhon sous l'Etna. Virgile, *Énéide*, III, 578, met Encelade sous l'Etna, à la place de Typhon; mais il écrase Typhon ou Typhée sous le poids d'Inarimé, et par Inarimé il entend Énaria, l'Ischia d'aujourd'hui. Cette Inarimé n'a rien de commun avec les Arimes d'Homère, quoique Virgile traduise ce qu'Homère dit des Arimes, et qu'il l'applique à Inarimé. On connaît le passage, *Énéide*, IX, 716 : « .... durumque cubile « Inarime Jovis imperiis imposta Typhœo. » C'est bien à tort que plusieurs ont prétendu qu'Homère et Virgile disaient la même chose, et qu'il s'agissait, dans l'*Iliade*, de l'île d'Ischia. Les Romains, comme le remarque Dubner, avaient Typhon ou Typhée sous leurs yeux : « Il fallait bien, tout en imitant Homère, laisser Typhée dans l'endroit où le mythe accrédité en Italie voulait qu'il fût. » Je m'associe complétement à cette observation de Dübner.

785. Διέπρησσον πεδίοιο. Le verbe διαπρήσσω signifie achever, pousser jusqu'au bout; et on explique le génitif en sous-entendant κέλευθον. C'est tout simplement le génitif local, si fréquent dans Homère : πεδίοιο pour ἐν πεδίῳ. Quelques-uns y voient le génitif partitif : *perficiebant, peragrabant partem campi.*

788. Ἐπὶ Πριάμοιο θύρῃσιν, à la porte du palais de Priam. Wolf note ici ce trait de mœurs orientales, et rappelle le nom qu'on donne encore au gouvernement du Grand Turc : *la Porte, la Sublime Porte.*

791-795. Εἴσατο.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur l'inutilité du déguisement, et sur le caractère du discours prononcé par Iris. C'est Iris qui parle, selon Aristarque, et non Politès. Politès ne donnait pas d'ordres à Hector. On peut répondre que c'est précisément au caractère du discours qu'Hector reconnaîtra que le commandement vient des dieux.

791. Πολίτῃ. Les poëtes posthomériques ont repris ce nom, et ils ont fait une légende à Politès. Virgile raconte la mort de Politès, *Énéide*, II, 526-530, sous les coups de Pyrrhus et aux yeux de Priam.

793. Τύμβῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ. Les tom-

δέγμενος ὁππότε ναῦφιν ἀφορμηθεῖεν Ἀχαιοί·
τῷ μιν ἐεισαμένη μετέφη πόδας ὠκέα Ἶρις·
Ὦ γέρον, αἰεί τοι μῦθοι φίλοι ἄκριτοί εἰσιν,
ὥς ποτ' ἐπ' εἰρήνης· πόλεμος δ' ἀλίαστος ὄρωρεν.
Ἦ μὲν δὴ μάλα πολλὰ μάχας εἰσήλυθον ἀνδρῶν,
ἀλλ' οὔπω τοιόνδε τοσόνδε τε λαὸν ὄπωπα·
λίην γὰρ φύλλοισιν ἐοικότες ἢ ψαμάθοισιν
ἔρχονται πεδίοιο, μαχησόμενοι προτὶ ἄστυ.
Ἕκτορ, σοὶ δὲ μάλιστ' ἐπιτέλλομαι ὧδέ γε ῥέξαι·
πολλοὶ γὰρ κατὰ ἄστυ μέγα Πριάμου ἐπίκουροι,
ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα πολυσπερέων ἀνθρώπων·
τοῖσιν ἕκαστος ἀνὴρ σημαινέτω οἷσί περ ἄρχει,
τῶν δ' ἐξηγείσθω, κοσμησάμενος πολιήτας.
Ὣς ἔφαθ'· Ἕκτωρ δ' οὔτι θεᾶς ἔπος ἠγνοίησεν,
αἶψα δ' ἔλυσ' ἀγορήν· ἐπὶ τεύχεα δ' ἐσσεύοντο.
Πᾶσαι δ' ὠΐγνυντο πύλαι, ἐκ δ' ἔσσυτο λαὸς,

beaux étaient quelquefois d'une très-grande hauteur, et comme de véritables collines. — Αἰσυήταο. Ésyétès avait été un prince de la famille royale. Son fils Alcathoüs était gendre d'Anchise et beau-frère d'Énée. Strabon dit que le tombeau d'Ésyétès était à cinq stades de l'ancienne Ilion, près de la route d'Alexandrie. Nicolaïdès l'identifie avec la colline ronde nommée en turc Oujek-Tépé. Cette colline est au nord-ouest de Bounarbachi, c'est-à-dire de l'emplacement où fut la ville de Troie. Elle domine toute la plaine, et elle devait être un excellent poste d'observation.

794. Ναῦφιν, au génitif. La forme ναῦφιν est tantôt pour νηῶν, tantôt pour νηυσί.

796. Ἄκριτοι, infinis. Voy. plus haut la note sur ἀκριτόμυθε, vers 246.

797. Ἀλίαστος. Eustathe : τουτέστιν ἄφυκτος· λιάζω γὰρ τὸ ἐκφεύγω.

800. Λίην, *nimis*, excessivement, c'est-à-dire tout à fait.

801. Πεδίοιο. Voy. plus haut la note du vers 785. — Προτὶ ἄστυ, *vulgo* περὶ ἄστυ, expression fausse. Notre leçon est la vulgate antique. *Scholies :* οὕτως προτὶ τὸ ἄστυ, οὐ περὶ ἄστυ, ἵνα ὦσιν ἐρχόμενοι πρὸς τὴν πόλιν· ὁμοίως καὶ Ζηνόδοτος καὶ Ἀριστοφάνης γράφουσιν. Bekker a rétabli προτὶ ἄστυ.

802. Ὧδέ γε, *sic quidem :* comme je vais dire.

804. Ἄλλη δ' ἄλλων γλῶσσα. C'étaient des Pélasges et des Thraces, et les Troyens étaient eux-mêmes des Pélasges. Il n'y avait entre eux que des différences de dialectes. C'est ainsi que l'armée des sept chefs est appelée, dans Eschyle, *Sept contre Thèbes*, vers 170, ἑτερόφωνος στρατός, quoique la langue des assiégés et celle des assiégeants fût au fond la même. — Πολυσπερέων. *Scholies :* ἐπὶ πολλὰ μέρη τῆς γῆς διεσπαρμένων, πολυγενῶν, ἢ πολυεθνῶν.

809. Πᾶσαι δ' ὠΐγνυντο πύλαι, et la porte s'ouvrit tout entière. Il est évident qu'on n'ouvre qu'une porte, celle qui conduit à la plaine où se déploient les Grecs, et que πᾶσαι est synonyme de ὅλαι. Homère dit souvent πύλαι pour une seule porte. Voy. XI, 65; XIII, 191, 408, 548; XVI, 333, etc. Chaque porte avait deux battants, et était comme double. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔμφασιν ἔχει πολλῶν πυλῶν· μία δέ ἐστι· καὶ ἔστι

πεζοί θ' ἱππῆές τε· πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.
Ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλιος αἰπεῖα κολώνη,
ἐν πεδίῳ ἀπάνευθε, περίδρομος ἔνθα καὶ ἔνθα·
Τὴν ἤτοι ἄνδρες Βατίειαν κικλήσκουσιν,
ἀθάνατοι δέ τε σῆμα πολυσκάρθμοιο Μυρίνης·
ἔνθα τότε Τρῶές τε διέκριθεν ἠδ' ἐπίκουροι.
Τρωσὶ μὲν ἡγεμόνευε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ
Πριαμίδης· ἅμα τῷγε πολὺ πλεῖστοι καὶ ἄριστοι
λαοὶ θωρήσσοντο, μεμαότες ἐγχείῃσιν.
Δαρδανίων αὖτ' ἦρχεν ἐῢς πάϊς Ἀγχίσαο
Αἰνείας, τὸν ὑπ' Ἀγχίσῃ τέκε δῖ' Ἀφροδίτη,
Ἴδης ἐν κνημοῖσι θεὰ βροτῷ εὐνηθεῖσα·
οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δύω Ἀντήνορος υἷε,
Ἀρχέλοχός τ' Ἀκάμας τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.

τὸ πᾶσαι ἀντὶ τοῦ ὅλαι. Il s'agit de la porte Scée. Voy. la note III, 149. Aristarque a résolu toutes les difficultés qu'on peut soulever sur le vers II, 809. Il a compté les passages où πύλαι ne dit que πύλη, et ceux où πᾶς dit ὅλος. Il a de plus constaté la différence des expressions πύλαι et θύραι, celle-ci désignant les portes des maisons, celle-là les portes des villes. Deux autres diples se réfèrent au vers II, 809. La première, XIII, 408 : ἡ διπλῆ, ὅτι πᾶς ἀντὶ τοῦ ὅλος· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τὸ, Πᾶσαι δ' ὠΐγνυντο πύλαι. La seconde, XXIII, 135 : ἡ διπλῆ, ὅτι πάντα τὸ ὅλον, πρὸς τὸ, Πᾶσαι δ' ὠΐγνυντο πύλαι.

811. Πόλιος, dissyllabe, comme le génitif ordinaire πόλεως.

813-814. Βατίειαν. Batiée, ou le tombeau de Myrine, était un tumulus dans le genre de celui où s'était posté Politès. Cette colline était située un peu en avant de la porte Scée et du hêtre, tout près des deux Sources. Voy. le Plan de Nicolaïdès. — Ἄνδρες.... ἀθάνατοι. Pour la distinction des noms humains et des noms divins, voy. la note I, 403 sur Briarée-Égéon.

814. Πολυσκάρθμοιο, agile, de πολύ, beaucoup et de σκαίρω, synonyme de πηδῶ, sauter. Myrine était une femme guerrière, une des Amazones qui avaient jadis assiégé Troie.

818. Μεμαότες, brûlant de combattre. Bothe : « Μεμαότες antepenultima pro« ducta hic tantum legitur apud Ho« merum; μεμαῶτες autem et similia « sæpius, quorum quidem penultima pro« ducta antepenultima corripitur metri « gratia. Nam ἀναλόγως dicitur μεμαότες « ut τετυφότες, porrigiturque α ut in « μάω. »

819. Δαρδανίων. Les Dardaniens ou Dardanes étaient les habitants de la Dardanie, petite contrée sur l'Hellespont, au pied de l'Ida. Leur capitale, fondée par Dardanus, fut la métropole d'Ilion. Elle se nommait Dardanie. Mais Homère ne la mentionne point. Il ne mentionne jamais que le peuple de la contrée, les Dardaniens, les Dardanes, et il leur donne souvent le nom de Troyens, comme aux autres peuples de la Troade.

820. Αἰνείας. Énée, dans l'*Iliade*, est un personnage fort secondaire. Selon Homère, il resta roi en Asie, et sa postérité s'y perpétua. Voy. XX, 307-308. La tradition de Virgile est empruntée aux fictions de l'orgueil romain.

823. Ἀρχέλοχος.... Archélochus et Acamas sont tués par Ajax, l'un XIV, 464-466, l'autre VI, 8-11. Leur père Anténor est celui qui, d'après la tradition de Virgile, émigra en Italie et y fonda Padoue. Voy. *Énéide*, I, 242-249.

Οἳ δὲ Ζέλειαν ἔναιον ὑπαὶ πόδα νείατον Ἴδης,
ἀφνειοί, πίνοντες ὕδωρ μέλαν Αἰσήποιο,
Τρῶες· τῶν αὖτ' ἦρχε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱὸς
Πάνδαρος, ᾧ καὶ τόξον Ἀπόλλων αὐτὸς ἔδωκεν.
Οἳ δ' Ἀδρήστειάν τ' εἶχον καὶ δῆμον Ἀπαισοῦ,
καὶ Πιτύειαν ἔχον καὶ Τηρείης ὄρος αἰπύ·
τῶν ἦρχ' Ἄδρηστός τε καὶ Ἄμφιος λινοθώρηξ,
υἷε δύω Μέροπος Περκωσίου, ὃς περὶ πάντων
ᾔδεε μαντοσύνας, οὐδὲ οὓς παῖδας ἔασκεν
στείχειν ἐς πόλεμον φθισήνορα· τὼ δέ οἱ οὔτι
πειθέσθην· Κῆρες γὰρ ἄγον μέλανος θανάτοιο.
Οἳ δ' ἄρα Περκώτην καὶ Πράκτιον ἀμφενέμοντο,
καὶ Σηστὸν καὶ Ἄβυδον ἔχον καὶ δῖαν Ἀρίσβην·
τῶν αὖθ' Ὑρτακίδης ἦρχ' Ἄσιος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
Ἄσιος Ὑρτακίδης, ὃν Ἀρίσβηθεν φέρον ἵπποι
αἴθωνες, μεγάλοι, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος.

824. Ζέλειαν. Zélie fut plus tard une dépendance de Cyzique. Le ζ de Ζέλεια ne fait point position, car il ne rend pas longue la syllabe qui le précède. Voy. plus haut la note du vers 634 sur Ζάκυνθος. Payne Knight changeait le ζ en δ dans Ζέλεια comme dans Ζάκυνθος, et il écrivait ici Δέλειαν.

825. Αἰσήποιο. L'Ésépus, rivière de la petite Mysie, se jetait près de Cyzique dans la Propontide.

826. Τρῶες, Troyens. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Ζέλειαν οἰκοῦντες ὑπὸ τῆς Ἴδης καὶ ὑπὸ Πανδάρου Τρῶες ἐλέγοντο. On appelait Lycie Troyenne la partie de la Troade qui avoisinait l'Ésépus. Pandarus n'était pas de la Lycie proprement dite. Aristarque rappelle plusieurs fois que la Lycie de Pandarus n'est que la Lycie Troyenne. Ainsi V, 173, sur ἐν Λυκίῃ : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Τρωϊκὴν Λυκίαν λέγει.

828. Ἀδρήστειαν.... Adrastée, ville de la petite Mysie, sur la Propontide; Apèse, ou Pèse, entre Lampsaque et Parium.

829. Πιτύειαν.... Pityée, entre Parium et Priapus; le mont Térée, sur le territoire de Cyzique, au-dessus de Zélie.

830. Ἄδρηστος. Adreste ou Adraste est tué par Agamemnon, VI, 63. — Ἄμφιος. Cet Amphius est autre que celui qui est tué par Ajax, V, 612. La syllabe φι du mot Ἄμφιος compte pour une longue. C'est la même licence qu'au vers 731, dans Ἀσκληπιοῦ.

831. Μέροπος Περκωσίου. Le prophète Mérops était roi de Percote sur l'Hellespont. — Περὶ πάντων, mieux que pas un.

835. Πράκτιον. Le Practius, aujourd'hui Bargus, est une rivière qui se jette dans l'Hellespont.

836. Σηστὸν.... Sestos, Abydos et Arisbe étaient les mêmes villes qui sont restées célèbres depuis.

837. Ἄσιος. Asius est tué par Idoménée, XIII, 385. Nisus, immortalisé par Virgile, est appelé *Hyrtacides* dans l'*Énéide*, IX, 177, et donné ainsi pour un frère d'Asius.

838. Ἄσιος Ὑρτακίδης. A propos de la reprise du mot Ἄσιος, Aristarque notait que cette forme de style, l'épanalepse, est fréquente dans l'*Iliade*, mais qu'il y en a aussi un exemple dans l'*Odyssée*. Cette remarque était à l'adresse des chorizontes : πρὸς τοὺς χωρίζοντας. Voy. les *Scholies*, au vers XII, 96.

839. Σελλήεντος. Nous avons vu, au

Ἱππόθοος δ' ἄγε φῦλα Πελασγῶν ἐγχεσιμώρων,
τῶν οἳ Λάρισαν ἐριβώλακα ναιετάασκον·
τῶν ἦρχ' Ἱππόθοός τε Πύλαιός τ', ὄζος Ἄρηος,
υἷε δύω Λήθοιο Πελασγοῦ Τευταμίδαο.
Αὐτὰρ Θρήϊκας ἦγ' Ἀκάμας καὶ Πείροος ἥρως,
ὅσσους Ἑλλήσποντος ἀγάρροος ἐντὸς ἐέργει.
Εὔφημος δ' ἀρχὸς Κικόνων ἦν αἰχμητάων,
υἱὸς Τροιζήνοιο Διοτρεφέος Κεάδαο.
Αὐτὰρ Πυραίχμης ἄγε Παίονας ἀγκυλοτόξους,
τηλόθεν ἐξ Ἀμυδῶνος, ἀπ' Ἀξιοῦ εὐρυρέοντος,
Ἀξιοῦ, οὗ κάλλιστον ὕδωρ ἐπικίδναται αἶαν.
Παφλαγόνων δ' ἡγεῖτο Πυλαιμένεος λάσιον κῆρ,

vers 539, un Selléis en Élide ou en Thesprotie. Celui dont il est question ici baignait, suivant Strabon, la ville même d'Arisbe.

840. Ἱππόθοος. Hippothoüs est tué dans la bataille du chant XVII, vers 217-318. — Πελασγῶν. Ces Pélasges, qui avaient seuls conservé le nom de la race primitive, étaient une peuplade de l'Éolide.

841. Λάρισαν. Cette Larise ou Larisse, plus tard Phriconis, était voisine de Cymé en Éolide.

842. Πύλαιος. Pylée, le frère d'Hippothoüs, est inconnu d'ailleurs.

843. Λήθοιο.... Léthus et son père Teutame ne sont pour nous que des noms. Il n'est guère probable que ce Teutame d'Homère soit le roi d'Assyrie nommé par Diodore comme ayant envoyé à Troie les troupes commandées par Memnon.

844. Ἀκάμας. Cet Acamas, distinct du chef des Dardanes nommé au vers 823, est tué par le grand Ajax, VI, 8. — Πείροος. Piroüs était fils d'Imbrasus, et venait de la ville d'Énus. Il est nommé Pirès, XX, 484.

845. Ὅσσους.... Il s'agit des peuplades du pays situé sur la côte européenne de l'Hellespont.

846. Εὔφημος.... Ce vers se termine par trois spondées. Euphémus est inconnu d'ailleurs. Les Cicons étaient les Thraces qui habitaient entre l'Ismare et le Lissus.

847. Τροιζήνοιο.... Trœzénus et son père Céas sont inconnus.

848. Πυραίχμης.... Pyrechmès est tué par Patrocle, XVI, 287. Les Péons étaient une colonie troyenne en Thrace, au midi des Cicons. Il y avait aussi un chef des Péons nommé Astéropée. Voy. XXI, 140-160. Il n'est pas nommé ici parce qu'il n'avait sans doute qu'un commandement particulier. Il n'était d'ailleurs à Troie que depuis quelques jours. Voy. XXI, 156.

849. Ἀμυδῶνος. Amydon, sur l'Axius, rivière nommée aujourd'hui Vistrizza, qui se jette dans le golfe Thermaïque.

850. Ἀξιοῦ. Remarquez cette répétition poétique. On en a vu une pareille au vers 839. On en verra une plus remarquable encore au vers 871. On se rappelle le *lumina* et le *domus alta* de Virgile : *Énéide*, II, 405-406 ; XII, 546-547.

851. Παφλαγόνων. Les Paphlagoniens habitaient sur le Pont-Euxin, entre l'Halys, le Parthénius et la Phrygie. — Πυλαιμένεος λάσιον κῆρ, le cœur velu de Pyléménès, c'est-à-dire, le robuste et vaillant Pyléménès : comme *la force herculéenne*, plus haut, vers 658, pour *Hercule*. Quant à λάσιον κῆρ, voy. la note I, 189, sur στήθεσσιν λασίοισι. Pyléménès est tué par Ménélas, V, 576-579 ; mais il reparaît, XIII, 658-659. Les anciens avaient beaucoup discuté au sujet de cette résurrection : ἡ διπλῆ, ὅτι οὗτός ἐστι Πυλαιμένης, περὶ οὗ πολλοὶ τῶν ἀρχαίων ἐζητήκασι. Cette diple fait allusion à des discussions antérieures à l'École même d'Alexandrie. C'était là en effet un beau texte

ἐξ Ἐνετῶν, ὅθεν ἡμιόνων γένος ἀγροτεράων·
οἵ ῥα Κύτωρον ἔχον, καὶ Σήσαμον ἀμφενέμοντο,
ἀμφί τε Παρθένιον ποταμὸν κλυτὰ δώματ' ἔναιον,
Κρῶμνάν τ' Αἰγιαλόν τε καὶ ὑψηλοὺς Ἐρυθίνους.
Αὐτὰρ Ἁλιζώνων Ὀδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον,
τηλόθεν ἐξ Ἀλύβης, ὅθεν ἀργύρου ἐστὶ γενέθλη.
Μυσῶν δὲ Χρόμις ἦρχε καὶ Ἔννομος οἰωνιστής·
ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν ἐρύσσατο Κῆρα μέλαιναν,
ἀλλ' ἐδάμη ὑπὸ χερσὶ ποδώκεος Αἰακίδαο
ἐν ποταμῷ, ὅθι περ Τρῶας κεράϊζε καὶ ἄλλους.
Φόρκυς αὖ Φρύγας ἦγε καὶ Ἀσκάνιος θεοειδής,

d'argumentation pour les ἐνστατικοί et les λυτικοί. On verra la double solution d'Aristarque, dans la note XIII, 658-659, et les explications imaginées par les modernes.

852. Ἐνετῶν. Homère est le seul auteur qui place des Énètes dans la Paphlagonie. Zénodote écrivait Ἐνέτης, nom de ville inconnu d'ailleurs. — Ἀγροτεράων, sauvages. Il s'agit de l'animal que nous appelons aussi *hémione*. Telle est du moins l'opinion générale. Suivant les Alexandrins, il s'agirait de vraies mules, de mules de labour. *Scholies* : τῶν μάλιστα ἐν ἀγροῖς ἐπιτηδείων.

853. Κύτωρον.... Cytore, plus tard port d'Amastris, sur le Pont-Euxin, aujourd'hui Quitros; Sésame, sur le Parthénius, plus tard citadelle d'Amastris.

854. Παρθένιον. Le fleuve Parthénius, aujourd'hui Baratin, séparait la Paphlagonie de la Bithynie.

855. Κρῶμναν.... Cromna, plus tard Amastris; Égiale, suivant les *Scholies*, tout le littoral paphlagonien; Érythines, deux montagnes de couleur rouge au bord de la mer, et peut-être aussi une ville du même nom au pied de ces montagnes.

856. Ἁλιζώνων.... Les Halizons, nommés par d'autres Chalybes et Chaldéens, habitaient le pays où fut plus tard Pharnacie. Odius et Épistrophus, qu'il faut distinguer de leurs homonymes grecs, ne jouent aucun rôle dans l'*Iliade*. Odius est tué par Agamemnon, V, 39.

857. Ἀλύβης. Alybe, contrée de Bithynie, disent les scholiastes. C'était sans doute le nom du pays des Halizons, et non point celui d'une ville. Cela explique comment les Halizons sont devenus des Chalybes. Au lieu de ἐξ Ἀλύβης, on écrivait aussi ἐξ Ἀλύβων, selon Eustathe, et même ἐκ Χαλύβων. — Ὅθεν, *unde* : d'où coule vers nous. Dübner : « Les Grecs, dans les premiers temps, recevaient leurs métaux des habitants du Pont. » — Ἀργύρου γενέθλη. Plus tard, il n'est question que de mines de fer. C'est aux Chalybes qu'on attribuait l'invention de l'art de travailler ce dur métal, art encore mal connu ou peu usité au temps d'Homère. Voy. l'imprécation contre les Chalybes dans la *Chevelure de Bérénice*, vers 48-50, surtout le texte grec du passage; car le latin fausse un peu le sens. Callimaque ne parle que des Chalybes. Catulle dit : *Chalybon omne genus pereat et* (ille) *qui...*, au lieu de οἵ, *lesquels*.

858-861. Μυσῶν.... Les Mysiens étaient un peuple thrace établi en Asie Mineure. Ils s'étendaient, depuis l'embouchure de l'Ésépus dans la Propontide, jusqu'à l'Olympe de Phrygie et jusqu'au lac Ascanius. Chromis et Ennomus sont inconnus.

860-861. Ἀλλ' ἐδάμη.... Aristarque rejetait ces deux vers, parce que la mort d'Ennomus n'est point racontée dans le récit de la bataille. Voyez plus bas la note des vers 874-875.

861. Ἐν ποταμῷ, dans le fleuve. Il s'agit du massacre raconté XXI, 17-26.

862. Φόρκυς.... Phorcys, tué par Ajax, XVII, 312; les Phrygiens, établis alors sur le Sangarius, aujourd'hui Sakaria,

τῆλ' ἐξ Ἀσκανίης· μέμασαν δ' ὑσμῖνι μάχεσθαι.
Μήοσιν αὖ Μέσθλης τε καὶ Ἄντιφος ἡγησάσθην,
υἷε Ταλαιμένεος, τὼ Γυγαίη τέκε λίμνη,
οἳ καὶ Μήονας ἦγον ὑπὸ Τμώλῳ γεγαῶτας.
Νάστης αὖ Καρῶν ἡγήσατο βαρβαροφώνων,
οἳ Μίλητον ἔχον Φθειρῶν τ' ὄρος ἀκριτόφυλλον,
Μαιάνδρου τε ῥοάς, Μυκάλης τ' αἰπεινὰ κάρηνα·
τῶν μὲν ἄρ' Ἀμφίμαχος καὶ Νάστης ἡγησάσθην,
Νάστης Ἀμφίμαχός τε, Νομίονος ἀγλαὰ τέκνα,
ὃς καὶ χρυσὸν ἔχων πόλεμόνδ' ἴεν, ἠΰτε κούρη·
νήπιος, οὐδέ τί οἱ τόγ' ἐπήρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον·

c'est-à-dire dans une portion de ce qui fut plus tard la Galatie et la Bithynie; Ascanius, nommé une seule fois ailleurs, mais comme un très-vaillant guerrier. Voy. la note XIII, 792. Les poëtes grecs postérieurs à Homère, et les Latins à leur exemple, font confusion de la Troade et de la Phrygie. Aristarque a signalé cette altération de la tradition homérique : ἡ διπλῆ, ὅτι οἱ νεώτεροι τὴν Τροίαν καὶ τὴν Φρυγίαν τὴν αὐτὴν λέγουσιν, ὁ δὲ Ὅμηρος οὐχ οὕτως.

863. Ἀσκανίης. Ascanie était située sur le lac Ascanius en Bithynie.

864. Μήοσιν.... Les Méoniens étaient les Lydiens des contrées voisines du Tmolus. Mesthlès est nommé une seule fois ailleurs, XVII, 215. Antiphus, à distinguer de ses homonymes, est nommé seulement ici.

865. Ταλαιμένεος. Talémène est inconnu. — Γυγαίη λίμνη. Le lac Gygée, plus tard Coloé, aujourd'hui Euli-Gheul, était dans le voisinage de Sardes. Homère dit que le lac a enfanté Mesthlès et Antiphus, parce qu'ils sont nés et ont grandi sur ses bords. Quelques anciens lisaient Γυγαίῃ λίμνῃ au datif, dans le sens de ἐπὶ λίμνῃ. Aristarque a conservé l'image. Eustathe cite la leçon γυραίως, attribuée au texte de Marseille. Il faut lire sans doute Γύραιος ou Γυραίη, Gyrée. Mais le vrai nom est bien *Gygée*.

866. Τμώλῳ. Le Tmolus, célèbre par ses vins et ses parfums, s'élevait au-dessus de Sardes.

867. Νάστης. Nastès est nommé seulement dans ce passage. — Καρῶν. Les Cariens habitaient ce qui fut plus tard l'Ionie. — Βαρβαροφώνων. Bothe : « Cares poeta vocat βαρβαροφώνους, hoc « est βαρβαρίζοντας, quod recentior dixis« set σολοικίζοντας, quia Græcis verbis « admiscebant barbara Lydorum, Per« sarum aliorumque populorum finitimo« rum. » Les Cariens étaient des Pélasges. Leur grec a toujours été détestable, et on disait *cariser*, καρίζειν, pour *mal parler*. Aristarque se servait de l'épithète appliquée par Homère aux Cariens pour démontrer, contre l'opinion de Thucydide, la haute antiquité du mot βάρβαρος.

868. Μίλητον...., Milet fut plus tard habitée uniquement par des Grecs. Le mont Phthiron ou montagne des pins, plus tard le Latmos, est connu par la fable d'Endymion.

869. Μαιάνδρου.... Le Méandre, aujourd'hui Buiuk-Meinder, traversait la Phrygie et l'Ionie, et se jetait dans la mer près de Milet. Le Mycale, montagne de l'Ionie, s'avance dans la mer en face de Samos. Les Milésiens alléguèrent, dit-on, ce vers d'Homère, pour se maintenir en possession du Mycale, que leur contestaient leurs voisins.

870. Τῶν μὲν... Ce vers se termine par quatre spondées. Voyez la note I, 339. — Ἀμφίμαχος. Cet Amphimaque est inconnu.

871. Νομίονος. Nomion est inconnu.

872. Χρυσὸν ἔχων. Amphimaque portait des colliers d'or, des bracelets d'or, des bijoux d'or.

ἀλλ' ἐδάμη ὑπὸ χερσὶ ποδώκεος Αἰακίδαο
ἐν ποταμῷ, χρυσὸν δ' Ἀχιλεὺς ἐκόμισσε δαΐφρων.
Σαρπηδὼν δ' ἦρχεν Λυκίων καὶ Γλαῦκος ἀμύμων,
τηλόθεν ἐκ Λυκίης, Ξάνθου ἄπο δινήεντος.

874-875. Ἀλλ' ἐδάμη.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse doit avoir ici le même motif que pour les deux vers 860-861 ; car Amphimaque n'est plus nommé nulle part. Voici le principe énoncé par Aristarque, à propos des vers 860-861 : εἴωθεν δὲ ὁ ποιητὴς τοὺς τῶν ἡγεμόνων θανάτους διαδήλως λέγειν.

876. Σαρπηδὼν.... Sarpédon, fils de Jupiter et de Laodamie fille de Bellérophon, tué par Patrocle, XVI, 480 ; les Lyciens de la Grande Lycie, entre la Carie et la Pamphylie; Glaucus, cousin de Sarpédon, célèbre par sa rencontre avec Diomède, VI, 119 et suivants, et par le troc de ses armes d'or contre des armes d'airain.

877. Ξάνθου. C'est le Xanthe de Lycie, qui descend du Taurus vers la Méditerranée. Il y avait, sur ses bords, une ville aussi nommée Xanthe, aujourd'hui Eksendé ou Kounik. — Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'importance capitale du *Catalogue* pour l'histoire primitive de la Grèce et de l'Asie Mineure. Il n'y a pas de source plus ancienne; il n'y en a même pas de plus sûre. Le poëte ne donne rien ou ne donne que fort peu à la fantaisie. Il dit tout ce qu'on savait de son temps. Les épithètes mêmes ont presque partout une valeur historique ou géographique. Je regrette que les bornes de ce commentaire ne m'aient pas permis d'entrer dans plus de détails. On a du moins l'indispensable.

ΙΛΙΑΔΟΣ Γ.

ΟΡΚΟΙ. ΤΕΙΧΟΣΚΟΠΙΑ. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΜΕΝΕΛΑΟΥ ΜΟΝΟΜΑΧΙΑ.

Alexandre ou Pâris provoque au combat les plus braves des Grecs; mais il recule effrayé, dès que Ménélas s'avance contre lui (1-37). Les reproches d'Hector le décident à lutter contre Ménélas (38-75). On convient qu'Hélène sera le prix du vainqueur, et qu'un traité, sanctionné par Priam, assurera la paix qui doit suivre ce combat (76-120). Hélène monte sur la tour qui domine la porte Scée, et nomme à Priam et aux vieillards troyens les principaux chefs de l'armée grecque (121-244). Conclusion du traité (245-301). Combat de Pâris et de Ménélas (302-372). Pâris est sauvé par Vénus, et se retrouve en présence d'Hélène, qui gourmande sa lâcheté (373-436). Réconciliation des deux époux (437-448). Agamemnon réclame l'exécution du traité (449-461).

Αὐτὰρ ἐπεὶ κόσμηθεν ἅμ' ἡγεμόνεσσιν ἕκαστοι,
Τρῶες μὲν κλαγγῇ τ' ἐνοπῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὥς,
ἠΰτε περ κλαγγὴ γεράνων πέλει οὐρανόθι πρό,
αἵτ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον,
κλαγγῇ ταίγε πέτονται ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων,
ἀνδράσι Πυγμαίοισι φόνον καὶ Κῆρα φέρουσαι·
ἠέριαι δ' ἄρα ταίγε κακὴν ἔριδα προφέρονται·

1. Κόσμηθεν, furent rangés en bataille. *Scholies :* διετάχθησαν. — Ἕκαστοι, dans le sens de ἑκάτεροι : les soldats de chacune des deux armées. Quelques-uns entendent, les soldats de chacun des peuples composant les deux armées.

3. Οὐρανόθι πρό. *Scholies :* πρὸ τοῦ οὐρανοῦ, ὅ ἐστιν ἐν τῷ ἀέρι. Littéralement, *dans le ciel devant*. Dübner : « Le spectateur est sur la terre : par conséquent les grues sont pour lui *devant* le ciel. » Voy. Ἰλιόθι πρό, VIII, 555 ; ἠῶθι πρό, XI, 50.

5. Ῥοάων. L'Océan d'Homère est un fleuve qui roule autour du disque de la terre.

6. Πυγμαίοισι. On plaçait en Éthiopie, aux extrêmes confins du midi, par conséquent sur les bords du grand fleuve, ce peuple de nains fabuleux. Boileau a imité ce passage au premier chant du *Lutrin*, vers 113-116.

7. Ἠέριαι, à l'aube du matin. Voy. I, 497.

οἱ δ' ἄρ' ἴσαν σιγῇ μένεα πνείοντες Ἀχαιοί,
ἐν θυμῷ μεμαῶτες ἀλεξέμεν ἀλλήλοισιν.
Εὖτ' ὄρεος κορυφῇσι Νότος κατέχευεν ὀμίχλην,
ποιμέσιν οὔτι φίλην, κλέπτῃ δέ τε νυκτὸς ἀμείνω,
τόσσον τίς τ' ἐπιλεύσσει ὅσον τ' ἐπὶ λᾶαν ἵησιν·
ὣς ἄρα τῶν ὑπὸ ποσσὶ κονίσαλος ὤρνυτ' ἀελλὴς
ἐρχομένων· μάλα δ' ὦκα διέπρησσον πεδίοιο.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
Τρωσὶν μὲν προμάχιζεν Ἀλέξανδρος θεοειδής,
παρδαλέην ὤμοισιν ἔχων καὶ καμπύλα τόξα
καὶ ξίφος· αὐτὰρ ὁ δοῦρε δύω κεκορυθμένα χαλκῷ
πάλλων Ἀργείων προκαλίζετο πάντας ἀρίστους
ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.

8. Οἱ, eux, à savoir Ἀχαιοί, les Grecs.

10. Εὖτε pour ἠΰτε, comme. Didyme : διὰ τοῦ ε αἱ Ἀριστάρχου τὸ εὖτε. Voyez XIX, 386. La note de Didyme fait allusion à une ancienne leçon, ἠΰτ' ὄρευς : ἐν ἐνίαις δὲ τῶν ἐκδόσεων, τῇ τε Χίᾳ καὶ τῇ Μασσαλιωτικῇ καί τισιν ἄλλαις, ἐκ πλήρους ἐγέγραπτο· Ἠΰτ' ὄρευς κορυφῇσι.

12. Ἐπὶ λᾶαν ἵησι pour ἐφίησι λᾶαν. On n'y voit qu'à la distance d'un jet de pierre.

13. Κονίσαλος.... ἀελλής, une poussière tempêtueuse, c'est-à-dire une tempête de poussière. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι λέγει οὐχ ὑπὸ ποδῶν ἀελλὴς, ἀλλὰ κονίσαλος ἀελλὴς, ἀελλώδης. Au lieu de l'adjectif ἀελλής, qui ne se trouve qu'ici, quelques-uns lisent ἀολλής, ce qui ôte l'image, et d'autres ἀολλῆς pour ἀολλήεις, ce qui n'est qu'une variante d'ἀολλής. Quelques modernes attribuent à Aristophane de Byzance la leçon κονίσαλος ἀέλλης, qui changerait l'adjectif en substantif : une poussière *de la tempête*, une poussière telle qu'en soulève la tempête. D'autres croient qu'Aristophane avait écrit, κονισάλου ὤρνυτ' ἀέλλη. C'est une double erreur. *Scholies :* Ἀριστοφάνης γράφει, κονισάλου ὤρνυτ' ἀέλλης. On comprend qu'Aristarque ait rejeté ce double changement, et préféré l'ἅπαξ εἰρημένον au métaplasme d'ἄελλα ou ἀέλλη en ἀέλλης, qui serait masculin et aurait le génitif en ου.

14. Πεδίοιο, dans la plaine. Voyez la note II, 785.

15. Σχεδόν, proche, tout proche, dépend de ἦσαν. Voyez la note V, 458. Ce vers est souvent répété dans l'*Iliade*.

16. Ἀλέξανδρος, surnom de Pâris. Homère l'emploie ordinairement pour désigner ce fils de Priam.

18. Αὐτὰρ ὁ.... Virgile, *Énéide*, XII, 488 : «.... læva duo forte gerebat Lenta, « levis cursu, præfixa hastilia ferro. » C'est Didyme qui a rétabli dans le texte l'article ὁ, *lui*, rappelant le sujet. Il en donne des raisons tirées de la diction ordinaire du poëte. Mais il avoue que cet ὁ n'était ni dans Aristarque, ni dans Aristophane, ni dans Callistrate, ni dans la plupart des meilleurs textes.

19-20. Πάλλων.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque y voit une contradiction avec ce qui suit, et une absurde exagération : ἀλλ' ὕστερον ἐπὶ τοῦτο ἔρχεται ὀνειδισθεὶς ὑφ' Ἕκτορος· ἄτοπον δὲ καὶ τὸ ἅμα πάντας προκαλεῖσθαι. Quelques uns répondaient que Pâris ne provoque qu'en idée : τῇ φαντασίᾳ, οὐ τῷ λόγῳ. D'autres faisaient dépendre Ἀργείων de ἀντίβιον, et entendaient προκαλίζετο des exhortations de Pâris aux Troyens : τοὺς ἀριστεῖς τῶν Τρώων προετρέπετο κατὰ τῶν Ἑλλή-

Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν Ἀρηΐφιλος Μενέλαος
ἐρχόμενον προπάροιθεν ὁμίλου, μακρὰ βιβάντα,
ὥστε λέων ἐχάρη μεγάλῳ ἐπὶ σώματι κύρσας,
εὑρὼν ἢ ἔλαφον κεραὸν ἢ ἄγριον αἶγα,
πεινάων· μάλα γάρ τε κατεσθίει, εἴπερ ἂν αὐτὸν
σεύωνται ταχέες τε κύνες θαλεροί τ' αἰζηοί·
ὣς ἐχάρη Μενέλαος Ἀλέξανδρον θεοειδέα
ὀφθαλμοῖσιν ἰδών· φάτο γὰρ τίσεσθαι ἀλείτην·
αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε.
Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἐν προμάχοισι φανέντα, κατεπλήγη φίλον ἦτορ·
ἂψ δ' ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων.
Ὡς δ' ὅτε τίς τε δράκοντα ἰδὼν παλίνορσος ἀπέστη,
οὔρεος ἐν βήσσης, ὑπό τε τρόμος ἔλλαβε γυῖα,
ἂψ τ' ἀνεχώρησεν, ὦχρός τέ μιν εἷλε παρειάς·
ὣς αὖτις καθ' ὅμιλον ἔδυ Τρώων ἀγερώχων,
δείσας Ἀτρέος υἱὸν, Ἀλέξανδρος θεοειδής.

νων. Mais Pâris est un bravache, et Homère n'est que vrai.

23-25. Ὥστε λέων.... Virgile, *Énéide*, X, 723 : « Impastus stabula alta leo ceu « sæpe peragrans (Suadet enim vesana « fames), si forte fugacem Conspexit ca- « pream aut surgentem in cornua cervum, « Gaudet hians immane, comasque arrexit, « et hæret Visceribus super incumbens; « lavit improba teter Ora cruor. » — Σώματι, un cadavre. Le lion d'Homère n'a pas besoin, comme celui de Virgile, de chasser sa proie. Il a la chance de trouver le gibier à terre, par le fait de quelque chasseur. Ἐπικύρσας indique un hasard, une heureuse aubaine; et σώματι dit que le cerf ou la chèvre sauvage est sans vie. Aussi le lion rassasie-t-il aussitôt son appétit (μάλα γάρ τε κατεσθίει), sans avoir la peine de courir. Aucun traducteur n'a rendu exactement ce passage, c'est-à-dire conformément au sens de σῶμα chez Homère. Ce mot n'y est jamais synonyme de δέμας, et c'est δέμας qui correspond à *corpus*, à l'animal sur pied. Apollonius : σῶμα· ὁ Ἀρίσταρχος παρατετήρηκε τὸ σύνηθες Ὁμήρῳ. καὶ σεσημείωται διπλῇ, ὅτι σῶμα οὐδέποτε Ὅμηρος ἐπὶ τοῦ ζῶντος εἴρηκεν. La langue des tragiques, au contraire, nous montre σῶμα désignant même la personne humaine. Σῶμα τόδε, dans Euripide, *Alceste*, 610, est pour ἐγώ. Σῶμα n'a pris que postérieurement à Homère le sens de *corpus*.

25. Εἴπερ ἂν équivaut à καίπερ ἄν: *etiamsi*, quand bien même.

27. Θεοειδέα ne compte que pour quatre syllabes, comme s'il y avait θεοειδῆ.

28. Φάτο, il se promettait. Voyez la note II, 37. — Ἀλείτην, le coupable. Zénodote écrivait ἀλειτάς, les crimes de Pâris. Aristarque : κρεῖττον δὲ αὐτὸν τὸν Ἀλέξανδρον λέγεσθαι ἀλείτην.

29. Αὐτίκα.... Ce vers est souvent répété dans l'*Iliade*. Virgile l'a imité, *Énéide*, XII, 355 et 679.

33-35. Ὡς δ' ὅτε.... Virgile, *Énéide*, II, 379 : « Improvisum aspris veluti « qui sentibus anguem Pressit humi ni- « tens, trepidusque repente refugit Attol- « lentem iras et cærula colla tumentem. »

34. Ὑπό, par en bas. Ses jambes tremblent.

Τὸν δ' Ἕκτωρ νείκεσσεν ἰδὼν αἰσχροῖς ἐπέεσσιν·
Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανὲς, ἠπεροπευτὰ,
αἴθ' ὄφελες ἄγονός τ' ἔμεναι ἄγαμός τ' ἀπολέσθαι.
Καί κε τὸ βουλοίμην, καί κεν πολὺ κέρδιον ἦεν
ἢ οὕτω λώβην τ' ἔμεναι καὶ ὑπόψιον ἄλλων.
Ἦ που καγχαλόωσι καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
φάντες ἀριστῆα πρόμον ἔμμεναι, οὕνεκα καλὸν
εἶδος ἔπ'· ἀλλ' οὐκ ἔστι βίη φρεσὶν οὐδέ τις ἀλκή.
Ἦ τοιόσδε ἐὼν, ἐν ποντοπόροισι νέεσσιν
πόντον ἐπιπλώσας, ἑτάρους ἐρίηρας ἀγείρας,
μιχθεὶς ἀλλοδαποῖσι, γυναῖκ' εὐειδέ' ἀνῆγες
ἐξ ἀπίης γαίης, νυὸν ἀνδρῶν αἰχμητάων,
πατρί τε σῷ μέγα πῆμα πόληΐ τε παντί τε δήμῳ,
δυσμενέσιν μὲν χάρμα, κατηφείην δὲ σοὶ αὐτῷ;
Οὐκ ἂν δὴ μείνειας Ἀρηΐφιλον Μενέλαον;
Γνοίης χ' οἵου φωτὸς ἔχεις θαλερὴν παράκοιτιν.
Οὐκ ἄν τοι χραίσμῃ κίθαρις, τά τε δῶρ' Ἀφροδίτης,

39. Δύσπαρι, funeste Pâris! Il n'y a guère d'autre exemple, chez les poëtes grecs, de δύς en composition avec un nom propre. On ne cite que Δυσελένα d'Euripide, *Oreste*, vers 1349. Ovide a transporté en latin l'expression d'Homère. *Laodamie à Protésilas*, vers 43 : « *Dys-* « *pari* Priamide, damno formose tuorum. »

42. Ὑπόψιον. Apollonius : ὕποπτον καὶ ὑποβλεπόμενον. Nous disons, *mal vu*.

44. Πρόμον. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι κατὰ συγκοπὴν τὸν πρόμαχον εἴρηκεν (en disant πρόμον), οὐχ, ὡς οἱ γλωσσογράφοι, τὸν βασιλέα. Les deux mots sont synonymes par le fait, comme venant tous deux de πρό, *en avant*; mais il n'y a point de syncope dans πρόμος. Celui qui est en avant, le chef de file, le πρόμος, est naturellement celui qui combat en tête des autres, le πρόμαχος. — Ἔμμεναι, *esse te*, que tu étais.

45. Ἔπ' pour ἔπι, c'est-à-dire ἔπεστι, ἔπεστί σοι.

46. Τοιόσδε ἐών' *tu quum talis esses :* un lâche tel que toi. L'hiatus ε-ε a choqué certains éditeurs. *Turpis hiatus*, dit Bothe. Quelques-uns corrigent complétement l'hiatus, et lisent τοιοῦτος ἐών. D'autres l'adoucissent en écrivant τοῖος δὴ ἐών.

49. Ἐξ ἀπίης γαίης, d'une terre lointaine. Voyez la note I, 270. Le vers se termine par trois spondées.

51. Κατηφείην, apposition, comme πῆμα et χάρμα, aux mots γυναῖκα et νυόν. Zénodote écrivait κατηφείη. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque, et, avant eux, celle du texte d'Argos et celle de Sosigène.

52. Οὐκ ἂν δὴ μείνειας équivaut à διὰ τί οὐκ ἔμεινας; et la réflexion γνοίης κε...., *alors tu saurais*...., sort tout naturellement de l'interrogation.

54. Οὐκ ἄν τοι.... Horace, *Odes*, I, xv, 13 : « Nequicquam Veneris præsidio ferox « Pectes cæsariem, grataque feminis Im- « belli cithara carmina divides;... tamen « heu serus adulteros Crines pulvere col- « lines. »

54-55. Τὰ δῶρ(α), ἡ κόμη, τὸ εἶδος, c'est-à-dire ταῦτα τὰ δῶρα, αὕτη ἡ κόμη, τοῦτο τὸ εἶδος, selon la force de ὁ, ἡ, τό dans Homère. C'est ici l'*iste*, *ista*, *istud*

ἥ τε κόμη τό τε εἶδος, ὅτ' ἐν κονίῃσι μιγείης.
Ἀλλὰ μάλα Τρῶες δειδήμονες· ἦ τέ κεν ἤδη
λάϊνον ἕσσο χιτῶνα, κακῶν ἕνεχ' ὅσσα ἔοργας.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·
Ἕκτορ, ἐπεί με κατ' αἶσαν ἐνείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἶσαν,
αἰεί τοι κραδίη πέλεκυς ὥς ἐστιν ἀτειρής,
ὅστ' εἶσιν διὰ δουρὸς ὑπ' ἀνέρος, ὅς ῥά τε τέχνῃ
νήϊον ἐκτάμνῃσιν, ὀφέλλει δ' ἀνδρὸς ἐρωήν·
ὣς σοὶ ἐνὶ στήθεσσιν ἀτάρβητος νόος ἐστίν.
Μή μοι δῶρ' ἐρατὰ πρόφερε χρυσέης Ἀφροδίτης·
οὔτοι ἀπόβλητ' ἐστὶ θεῶν ἐρικυδέα δῶρα,
ὅσσα κεν αὐτοὶ δῶσιν, ἑκὼν δ' οὐκ ἄν τις ἕλοιτο.
Νῦν αὖτ' εἴ μ' ἐθέλεις πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι,
ἄλλους μὲν κάθισον Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιούς,
αὐτὰρ ἔμ' ἐν μέσσῳ καὶ Ἀρηΐφιλον Μενέλαον
συμβάλετ' ἀμφ' Ἑλένῃ καὶ κτήμασι πᾶσι μάχεσθαι.
Ὁππότερος δέ κε νικήσῃ κρείσσων τε γένηται,
κτήμαθ' ἑλὼν εὖ πάντα γυναῖκά τε οἴκαδ' ἀγέσθω·
οἱ δ' ἄλλοι φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ ταμόντες
ναίοιτε Τροίην ἐριβώλακα, τοὶ δὲ νεέσθων

des Latins, au sens défavorable; car Hector ne fait point un éloge.

56. Δειδήμονες, timides. Zénodote écrivait ἐλεήμονες, compatissants. Mais, comme dit Aristarque, c'est de la haine, et non de la pitié, que les Troyens ont pour Pâris: οὐκ ἐλεοῦσι δὲ αὐτὸν, ἀλλὰ μισοῦσι. D'ailleurs ἐλεήμων serait, dans Homère, aussi bien que δειδήμων, un ἅπαξ εἰρημένον.

56-57. Κεν... λάϊνον ἕσσο χιτῶνα, tu aurais revêtu une tunique de pierre; on t'aurait lapidé. Bothe : « More priscorum dictum « est, res per similia potius quam verbis « propriis declarantium. Is, qui lapidatur, « visus est amictus lapidibus. » Pindare a dit, *Néméennes*, XI, 21, γᾶν ἐπιεσσόμενος, pour dire : devant être enterré.

59. Κατ' αἶσαν.... οὐδ' ὑπὲρ αἶσαν. Remarquez la tautologie. C'est encore, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, l'enchérissement par la forme négative. Voyez la note I, 220.

61. Εἶσιν διὰ δουρός, *penetrat lignum*, s'enfonce dans le bois.

62. Νήϊον, sous-entendu δόρυ : du bois propre à la construction d'un vaisseau. — Ὀφέλλει, favorise, a pour sujet πέλεκυς, la hache.

64. Χρυσέης. *Scholies :* χρυσοφόρου, καλῆς. Vénus est la seule déesse qui ait cette épithète. C'était la déesse plus richement parée et la plus brillante.

66. Ἑκών, comme dans notre phrase vulgaire *n'en a pas qui veut*. Les dieux n'en donnent qu'à leurs favoris. *Scholies :* μὴ διδόμενα δὲ παρ' αὐτῶν ἀδύνατόν τινα λαβεῖν οἰκείᾳ σπουδῇ. La paraphrase οἰκείᾳ σπουδῇ rend parfaitement ἑκών.

68. Κάθισον. *Scholies :* καθίδρυσον, καθεσθῆναι ποίησον, fais asseoir. Virgile, *Énéide*, XII, 78 : « ....Teucrum arma « quiescant Et Rutulum : nostro dirimatur « sanguine bellum. »

74. Τροίην ἐριβώλακα. Il s'agit de la

Ἄργος ἐς ἱππόβοτον καὶ Ἀχαιΐδα καλλιγύναικα.
  Ὣς ἔφαθ'· Ἕκτωρ δ' αὖτ' ἐχάρη μέγα μῦθον ἀκούσας,
καί ῥ' ἐς μέσσον ἰὼν Τρώων ἀνέεργε φάλαγγας,
μέσσου δουρὸς ἑλών· τοὶ δ' ἱδρύνθησαν ἅπαντες.
Τῷ δ' ἐπετοξάζοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ,
ἰοῖσίν τε τιτυσκόμενοι λάεσσί τ' ἔβαλλον.
Αὐτὰρ ὁ μακρὸν ἄϋσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
  Ἴσχεσθ', Ἀργεῖοι· μὴ βάλλετε, κοῦροι Ἀχαιῶν·
στεῦται γάρ τι ἔπος ἐρέειν κορυθαίολος Ἕκτωρ.
  Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἔσχοντο μάχης ἄνεῴ τ' ἐγένοντο
ἐσσυμένως· Ἕκτωρ δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ἔειπεν·
  Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ,
μῦθον Ἀλεξάνδροιο, τοῦ εἵνεκα νεῖκος ὄρωρεν.
Ἄλλους μὲν κέλεται Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς
τεύχεα κάλ' ἀποθέσθαι ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ,
αὐτὸν δ' ἐν μέσσῳ καὶ Ἀρηΐφιλον Μενέλαον
οἴους ἀμφ' Ἑλένῃ καὶ κτήμασι πᾶσι μάχεσθαι.
Ὁππότερος δέ κε νικήσῃ κρείσσων τε γένηται,
κτήμαθ' ἑλὼν εὖ πάντα γυναῖκά τε οἴκαδ' ἀγέσθω·
οἱ δ' ἄλλοι φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ τάμωμεν.
  Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.

Troade, maintenant occupée en partie par les Grecs, et non point d'Ilion, qui est toujours aux mains des Troyens.

78. Μέσσου δουρὸς ἑλών, tenant *sa lance* par le milieu du bois. On voit le geste : la lance sert de barrière à la foule. Ce vers n'est point ici dans le manuscrit de Venise, on ne sait pourquoi; car nous l'y trouvons, VII, 57, dans la répétition textuelle qu'Homère fait du passage.

80. Ἰοῖσίν τε et λάεσσί τε dépendent de ἔβαλλον, et non point de τιτυσκόμενοι, et ἔβαλλον est pour ἔβαλλον αὐτόν, ils le frappaient, ils cherchaient à le frapper. Tel est le sens de la note d'Aristarque sur ce vers : ἡ διπλῆ, ὅτι Ὅμηρος τὸ βάλλειν ἐπὶ τοῦ τιτρώσκειν τίθησι· νῦν δὲ ἔμφασιν ἔχει. En effet βάλλω, dans Homère, signifie plus que τιτύσκομαι et même que προΐημι.

83. Στεῦται, *in animo habet.* Voyez la note II, 597. — Κορυθαίολος, dont le casque brille de mille nuances; épithète souvent jointe au nom d'Hector. D'autres l'entendent des ondulations du panache : *galeam motans.* Les deux idées se tiennent.

86. Μευ, *ex me,* de ma bouche. Il n'y a pas κέκλυτε d'abord avec un génitif, puis avec un accusatif. C'est donc sans motif que plusieurs ont changé μευ en μήν ou en νῦν, pour faire disparaître le prétendu solécisme. C'est μῦθον seul qui dépend de κέκλυτε.

89. Τεύχεα, les boucliers, et non pas toute l'armure.

90-94. Αὐτὸν.... Voyez plus haut 69-73 et les notes sur ces vers.

95. Ὣς.... Ce vers est souvent répété dans l'*Iliade.* Quant au pléonasme qui

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
  Κέκλυτε νῦν καὶ ἐμεῖο· μάλιστα γὰρ ἄλγος ἱκάνει
θυμὸν ἐμόν· φρονέω δὲ διακρινθήμεναι ἤδη
Ἀργείους καὶ Τρῶας, ἐπεὶ κακὰ πολλὰ πέποσθε
εἵνεκ' ἐμῆς ἔριδος καὶ Ἀλεξάνδρου ἕνεκ' ἀρχῆς.
Ἡμέων δ' ὁπποτέρῳ θάνατος καὶ μοῖρα τέτυκται,
τεθναίη· ἄλλοι δὲ διακρινθεῖτε τάχιστα.
Οἴσετε δ' ἄρν', ἕτερον λευκόν, ἑτέρην δὲ μέλαιναν,
Γῇ τε καὶ Ἠελίῳ· Διὶ δ' ἡμεῖς οἴσομεν ἄλλον.
Ἄξετε δὲ Πριάμοιο βίην, ὄφρ' ὅρκια τάμνῃ
αὐτός, ἐπεί οἱ παῖδες ὑπερφίαλοι καὶ ἄπιστοι·
μή τις ὑπερβασίῃ Διὸς ὅρκια δηλήσηται.
Αἰεὶ δ' ὁπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἠερέθονται·

le termine, c'est évidemment une de ces formules comme il y en a dans toutes les langues, et comme nous en avons nous-mêmes. Nous disons : *monter en haut*, *descendre en bas*, *reculer en arrière*; nous avons des synonymes accouplés : *sûr et certain*, *contraint et forcé*; ici, nous pourrions dire, *silencieux et muets*.

97. Ἐμεῖο dépend cette fois de κέκλυτε, à moins qu'on ne suppose μῦθον comme sous-entendu.

99. Πέποσθε est pour πεπόνθατε, vous avez eu à souffrir. Cela paraît évident. Bothe rejette cette explication : « Scholiastæ sic et alii; sed proprie hæc forma « derivanda est a πένω, πέπονα, πέπομαι : ἐπεὶ πολλὰ ἐπονήσατε. » Et il cite Euripide, *Oreste*, vers 1573 : πόνους πονήσας μυρίους. Il aurait pu aussi alléguer Eustathe : πέποσθε, ἤτοι πεπόνησθε. Mais πένομαι, πόνος et πονέω, dans la langue d'Homère, ne contiennent que l'idée de travail; et le mot κακά prouve que πέποσθε indique ici douleur et souffrance. Voyez la note II, 291.

100. Ἀλεξάνδρου.... ἀρχῆς, le commencement de Pâris. C'est Pâris qui a commencé la querelle. Ἀρχή, ici, pourrait être traduit, *agression*. Ailleurs Homère dit, XXII, 116, νείκεος ἀρχή, et il appelle ἀρχεκάκους, V, 65, les navires qui ont amené Hélène à Troie. Zénodote écrivait ἄτης au lieu de ἀρχῆς : correction suggérée par d'autres passages d'Homère. Voyez VI, 356.

103. Ἄρν' pour ἄρνε, deux bêtes ovines. Il y a un mouton et une brebis.

104. Γῇ τε καὶ Ἠελίῳ. A la Terre, la brebis noire; au Soleil, le mouton blanc. *Scholies :* τῷ μὲν γὰρ Ἡλίῳ, λαμπρῷ ὄντι καὶ ἄρρενι, φησὶ λευκὸν ἱερουργηθῆναι ἄρνα· τῇ δὲ Γῇ μέλαιναν καὶ θήλειαν, ἐπεὶ τοιαύτη ἡ θεός. — Διί, à Jupiter ὅρκιος, protecteur des serments. — Ἄλλον, une troisième bête ovine, mais mâle comme celle du Soleil.

105. Πριάμοιο βίην, Priam. Voyez, II, 658, la note sur βίῃ Ἡρακληείῃ.

106. Οἱ, à lui, dans le sens d'*ejus*, comme on l'a déjà vu si souvent. — Παῖδες. C'est Pâris qu'il a surtout en vue. Eustathe : ὑπερφιάλους δὲ λέγει παῖδας Πριάμου, ἀπὸ ἑνὸς τοῦ Ἀλεξάνδρου συναγαγὼν τὸ σκῶμμα.

108-110. Αἰεὶ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque y voyait une apologie intempestive de la conduite des fils de Priam. C'est prendre bien rigoureusement le sens d'une réflexion morale.

108. Ἠερέθονται, *instabiles sunt*. Eustathe : ἠερέθεσθαι δὲ κυρίως μὲν τὸ ἐν ἀέρι κρέμασθαι. Homère l'a employé, II, 458, pour le mouvement des franges légères qui pendent autour de l'égide de Minerve.

οἷς δ' ὁ γέρων μετέῃσιν, ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω
λεύσσει, ὅπως ὄχ' ἄριστα μετ' ἀμφοτέροισι γένηται.
Ὣς ἔφαθ' · οἱ δ' ἐχάρησαν Ἀχαιοί τε Τρῶές τε,
ἐλπόμενοι παύσεσθαι ὀϊζυροῦ πολέμοιο.
Καί ῥ' ἵππους μὲν ἔρυξαν ἐπὶ στίχας, ἐκ δ' ἔβαν αὐτοὶ,
τεύχεά τ' ἐξεδύοντο, τὰ μὲν κατέθεντ' ἐπὶ γαίῃ
πλησίον ἀλλήλων, ὀλίγη δ' ἦν ἀμφὶς ἄρουρα.
Ἕκτωρ δὲ προτὶ ἄστυ δύω κήρυκας ἔπεμπεν,
καρπαλίμως ἄρνας τε φέρειν Πρίαμόν τε καλέσσαι.
Αὐτὰρ ὁ Ταλθύβιον προΐει κρείων Ἀγαμέμνων
νῆας ἔπι γλαφυρὰς ἰέναι, ἠδ' ἄρν' ἐκέλευεν
οἰσέμεναι · ὁ δ' ἄρ' οὐκ ἀπίθησ' Ἀγαμέμνονι δίῳ.
Ἶρις δ' αὖθ' Ἑλένῃ λευκωλένῳ ἄγγελος ἦλθεν,
εἰδομένη γαλόῳ, Ἀντηνορίδαο δάμαρτι,
τὴν Ἀντηνορίδης εἶχε κρείων Ἑλικάων,
Λαοδίκην, Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην.
Τὴν δ' εὗρ' ἐν μεγάρῳ · ἡ δὲ μέγαν ἱστὸν ὕφαινεν,
δίπλακα πορφυρέην, πολέας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλους

109. Ὁ γέρων. Ici même, ὁ a plus que la valeur d'un simple article. Bothe : « Dignitatem quoque voci γέρων addit articulus. »

109-110. Ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω λεύσσει, il voit à la fois ce qui est avant et ce qui est après; il envisage à la fois le passé et l'avenir; il est prudent, il est sage. Voy. la note I, 343.

111. Οἱ, eux, déterminé par Ἀχαιοί et Τρῶες. Le vers se termine par trois spondées.

113. Ἔρυξαν équivaut à κατέσχον, *continuerunt*. Ils arrêtent leurs chevaux sur le front de bataille, ἐπὶ στίχας. Quelques-uns prennent ἐπὶ στίχας comme équivalent de κατὰ στίχας, *en lignes*, expression qu'on verra plus bas, vers 326.

115. Ἀμφίς, *hinc inde*, de l'une à l'autre armée, entre les deux armées.

118. Ὁ, lui, déterminé par Ἀγαμέμνων.

119. Ἄρν' pour ἄρνα, le mouton promis par les Grecs.

120. Οὐκ ἀπίθησ(ε), s'empressa d'obéir.

121. Ἄγγελος. Elle ne venait point spontanément, mais envoyée par quelque divinité puissante, probablement par Vénus, qui prend un peu plus tard la peine de venir elle-même.

122. Γαλόῳ pour γαλῷ, de γαλώς. Nous n'avons en français que *belle-sœur;* mais la langue grecque a des mots particuliers pour chacune des diverses parentés que nous confondons. Γαλώς est la sœur du mari. Voyez la note VI, 378.

123. Ἑλικάων. Ce gendre de Priam ne joue aucun rôle dans l'*Iliade*.

124. Εἶδος ἀρίστην. Ailleurs, XIII, 365, c'est une autre fille de Priam, Cassandre, qu'Homère désigne comme *la plus belle*. On résout facilement, suivant Aristarque, cette apparente difficulté. Il ne s'agit point, dans le superlatif, d'une supériorité absolue. Εἶδος ἀρίστη est une formule qui s'applique à toute femme d'une beauté remarquable, et qui signifie seulement *très-belle*. C'est ainsi que l'expliquait ici Aristarque, et il mettait cette explication à l'adresse des chorizontes, grands chercheurs de contradictions : ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τοὺς χωρίζοντας· λύεται γὰρ τοῖς τοιούτοις.

126. Δίπλακα πορφυρέην, apposition à

Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
οὓς ἕθεν εἵνεκ' ἔπασχον ὑπ' Ἄρηος παλαμάων.
Ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἶρις·
Δεῦρ' ἴθι, νύμφα φίλη, ἵνα θέσκελα ἔργα ἴδηαι
Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Οἳ πρὶν ἐπ' ἀλλήλοισι φέρον πολύδακρυν Ἄρηα
ἐν πεδίῳ, ὀλοοῖο λιλαιόμενοι πολέμοιο,
οἳ δὴ νῦν ἕαται σιγῇ (πόλεμος δὲ πέπαυται)
ἀσπίσι κεκλιμένοι, παρὰ δ' ἔγχεα μακρὰ πέπηγεν.
Αὐτὰρ Ἀλέξανδρος καὶ Ἀρηΐφιλος Μενέλαος
μακρῇς ἐγχείῃσι μαχήσονται περὶ σεῖο·
τῷ δέ κε νικήσαντι φίλη κεκλήσῃ ἄκοιτις.
Ὣς εἰποῦσα θεὰ γλυκὺν ἵμερον ἔμβαλε θυμῷ
ἀνδρός τε προτέροιο καὶ ἄστεος ἠδὲ τοκήων.
Αὐτίκα δ' ἀργεννῇσι καλυψαμένη ὀθόνῃσιν
ὡρμᾶτ' ἐκ θαλάμοιο, τέρεν κατὰ δάκρυ χέουσα,
οὐκ οἴη· ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι δύ' ἕποντο,
Αἴθρη Πιτθῆος θυγάτηρ, Κλυμένη τε βοῶπις.

ἱστόν. On sous-entend le mot féminin qui signifie *vêtement*, *manteau*. Ce tissu était destiné à faire un pardessus très-ample, δίπλακα, pouvant envelopper deux fois le corps. Le sous-entendu doit être χλαῖναν. *Une double* est pour *une chlène double*, un manteau double. Au lieu de πορφυρέην, la plupart des éditions donnent μαρμαρέην, *brillante*. C'est une glose qui s'est substituée au vrai mot; car πορφύρεος signifie d'une brillante couleur. *Scholies :* καὶ αἱ Ἀριστάρχου, καὶ ἡ Ζηνοδότου, καὶ ἡ Ἀριστοφάνους πορφυρέην εἶχον, οὐ μαρμαρέην· καὶ ἔστι πρεπωδέστερον. — Ἐνέπασσεν, littéralement : *elle saupoudrait, elle répandait sur*. Hélène faisait une étoffe brochée, où l'on voyait des dessins, de véritables tableaux. C'est un châle de l'Inde. Les héros portaient des manteaux ainsi ouvragés. Virgile, *Énéide*, IX, 582 : « Pictus acu chlamydem. » Oreste, dans les *Choéphores*, vers 229-230, porte un manteau à figures, et il s'en sert pour se faire reconnaître à sa sœur, qui a *peint* ces figures à l'aiguille, qui a broché ces dessins.

130. Νύμφα, poétique pour νύμφη, jeune femme : proprement, *fiancée*. On le tire d'un ancien verbe νύβω, couvrir d'un voile, parce qu'on amenait la fiancée sous le voile. Comparez le latin *nubo*, *nubilis*.

134. Οἵ, *illi*, eux, correspondant à οἵ du vers 132, *qui*, eux qui.

135. Ἀσπίσι équivaut à εἰς ἀσπίδας, sur leurs boucliers. *Scholies :* ταῖς ἀσπίσιν ἐπικείμενοι. — Πέπηγεν, sont fichées en terre. Voyez *Énéide*, VI, 652; IX, 228; XII, 130.

138. Τῷ.... νικήσαντι. Ici, comme dans ὁ γέρων, vers 109, le prétendu article ajoute a la pensée. Le vainqueur est qualifié *vaillant* et *héros*. C'est celui qui aura eu assez de courage pour vaincre. Τῷ νικήσαντι équivaut à ἐκείνῳ τῷ νικήσαντι.

144. Αἴθρη Πιτθῆος θυγάτηρ. C'est la mère de Thésée. Elle avait été faite prisonnière par les Dioscures, quand ils reprirent Hélène a Thésée, et elle était restée au service d'Hélène. Les Athéniens, qui trouvaient cette tradition infamante pour eux, soutenaient que l'*Éthra fille de Pitthée* nom-

Αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκανον ὅθι Σκαιαὶ πύλαι ἦσαν.
Οἱ δ' ἀμφὶ Πρίαμον καὶ Πάνθοον ἠδὲ Θυμοίτην,
Λάμπον τε Κλυτίον θ' Ἱκετάονά τ', ὄζον Ἄρηος,
Οὐκαλέγων τε καὶ Ἀντήνωρ, πεπνυμένω ἄμφω,
εἵατο δημογέροντες ἐπὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν,
γήραϊ δὴ πολέμοιο πεπαυμένοι, ἀλλ' ἀγορηταὶ
ἐσθλοί, τεττίγεσσιν ἐοικότες, οἵτε καθ' ὕλην
δενδρέῳ ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσαν ἱεῖσιν·
τοῖοι ἄρα Τρώων ἡγήτορες ἧντ' ἐπὶ πύργῳ.
Οἱ δ', ὡς οὖν εἴδονθ' Ἑλένην ἐπὶ πύργον ἰοῦσαν,

mée dans Homère n'était point l'*Éthra fille de Pitthée* qui fut épouse d'Égée. Une raison qu'ils donnaient, c'est l'extrême vieillesse de la mère de Thésée, au temps où Homère nous montre son Éthra. Si Thésée était vivant, il aurait maintenant plus que l'âge de Nestor, puisqu'il était homme fait quand Nestor assista tout jeune au combat des Lapithes et des Centaures. Éthra, à ce compte, serait donc pour le moins centenaire. Mais le fait d'homonymie supposé serait plus qu'étrange; et il ne faut pas exiger des poëtes une exactitude chronologique absolue. Éthra, la vraie Éthra, passait pour avoir été esclave à Sparte, dans le palais de Tyndare. Le poëte, sans songer à la difficulté, suppose qu'elle est encore, quinze ou vingt ans plus tard, dans le palais d'Hélène. Voilà tout. Les poëtes anciens sont pleins d'anachronismes. Cependant Aristarque n'admettait point qu'Homère eût pu en faire un ici : εἰ μὲν τὴν Θησέως λέγει μητέρα, ἀθετητέον. Il est impossible, selon lui, que la mère de Thésée fût encore vivante. Mais le fait d'homonymie ne lui paraît point inadmissible. Son athétèse n'est pas absolue : εἰ δὲ ὁμωνυμία ἐστὶ, καθάπερ καὶ ἐπὶ πλειόνων, δύναται μένειν. — Κλυμένη. Cette Clymène n'est pas connue d'ailleurs.

146. Οἱ δ' ἀμφὶ Πρίαμον καὶ Πάνθοον..., c'est-à-dire simplement : Πρίαμος δὲ καὶ Πάνθοος.... Cette locution s'explique par l'idée de cortége. La traduction exacte serait : « Priam, Panthoüs.... *et autres*, *savoir* Ucalégon et Anténor. » Mais quelquefois οἱ ἀμφί ou οἱ περί se trouvent dans des phrases où l'on n'aperçoit rien qui représente un cortége.

146-148. Πάνθοον.... Panthoüs, le Panthus de Virgile; Thymœtès, que Virgile fait aussi paraître dans l'*Énéide ;* Lampus, Clytius, Icétaon, frères de Priam; Ucalégon, fameux par son palais; Anténor, le fondateur de Padoue.

149. Ἐπὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν. La porte Scée est celle qui regardait la plaine du Scamandre, champ de bataille des deux armées. C'est d'elle qu'Homère a dit, quand on l'ouvre à deux battants, II, 809 : πᾶσαι δ' ὠΐγνυντο πύλαι On la nommait aussi porte Dardanienne. Suivant la tradition, elle devrait son nom de Scée à un ancien héros nommé Σκαιός. Mais le mot σκαιός signifie *gauche*, et la porte Scée n'est que *la porte gauche*, quel que soit le motif qui l'eût fait nommer ainsi. Elle s'ouvrait au nord : ce n'est pas la gauche des auspices.

152. Δενδρέῳ, dissyllabe comme δένδρῳ. Zénodote lisait δένδρει, de δένδρος, δένδρεος, qui existe en effet chez les poëtes. — Ὄπα. Homère n'est pas le seul poëte ancien qui ait célébré le prétendu chant des cigales; et Platon, dans le *Phèdre* et ailleurs, parle de ce bruissement comme les poëtes. — Λειριόεσσαν. *Scholies :* ἐπιθυμητὴν, ἡδεῖαν, aimable, agréable. Eustathe : ἀνθηράν, fleurie. Lucien : εὐάνθη τινά, bien fleurie. Littéralement, c'est *une voix de lis*. Le lis, λείριον, était pour les Grecs un type de perfection et de beauté. L'image a passé, de la couleur et du port, à la beauté des sons. Hésiode, *Théogonie*, 41, dit que les Muses chantent *d'une voix de lis :* ὀπὶ λειριοέσσῃ. Il y a d'autres

ἦκα πρὸς ἀλλήλους ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον·
Οὐ νέμεσις Τρῶας καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
τοιῇδ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν·
αἰνῶς ἀθανάτῃσι θεῇς εἰς ὦπα ἔοικεν.
Ἀλλὰ καὶ ὧς, τοίη περ ἐοῦσ', ἐν νηυσὶ νεέσθω,
μηδ' ἡμῖν τεκέεσσί τ' ὀπίσσω πῆμα λίποιτο.
Ὣς ἄρ' ἔφαν· Πρίαμος δ' Ἑλένην ἐκαλέσσατο φωνῇ·
Δεῦρο πάροιθ' ἐλθοῦσα, φίλον τέκος, ἵζευ ἐμεῖο,
ὄφρα ἴδῃ πρότερόν τε πόσιν πηούς τε φίλους τε
(οὔτι μοι αἰτίη ἐσσὶ, θεοί νύ μοι αἴτιοί εἰσιν,
οἵ μοι ἐφώρμησαν πόλεμον πολύδακρυν Ἀχαιῶν),
ὥς μοι καὶ τόνδ' ἄνδρα πελώριον ἐξονομήνῃς,
ὅστις ὅδ' ἐστὶν Ἀχαιὸς ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε.
Ἤτοι μὲν κεφαλῇ καὶ μείζονες ἄλλοι ἔασιν·
καλὸν δ' οὕτω ἐγὼν οὔπω ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,
οὐδ' οὕτω γεραρόν· βασιλῆϊ γὰρ ἀνδρὶ ἔοικεν.
Τὸν δ' Ἑλένη μύθοισιν ἀμείβετο, δῖα γυναικῶν·
Αἰδοῖός τέ μοί ἐσσι, φίλε ἑκυρὲ, δεινός τε·

explications de λειριόεις, mais elles ne supportent pas l'examen.

155. Ἦκα, doucement, à voix basse. Zénodote écrivait ὦκα, et Cratès de même. Aristarque trouve cette leçon inconvenante (ἀπρεπές), qu'on la rapporte soit à Hélène (ἰοῦσαν ὦκα), soit aux vieillards. Hélène ne court point, et les vieillards parlent lentement.

156-158. Οὐ νέμεσις.... Ces paroles des vieillards troyens sont le plus admirable panégyrique qu'on ait jamais fait de la beauté. Quintilien, *Institution oratoire*, VIII, XXIV, 21 : « Non enim hoc dicit « Paris, qui rapuit; non aliquis juvenis, « aut unus e vulgo, sed senes, et pruden- « tissimi et Priamo assidentes. »

156. Οὐ νέμεσις, sous-entendu ἐστί : il ne faut point s'indigner.

160. Ὀπίσσω, *in posterum*, pour l'avenir. Voyez plus haut les vers 109-110, et la note I, 343.

162. Πάροιθ'... ἐμεῖο, devant moi. Le vieillard regardera par-dessus l'épaule d'Hélène.

166. Ὥς μοι..., *ut mihi...*, cette idée faisant suite à ce qui précède la parenthèse. Selon quelques-uns, il n'y a point de parenthèse; et ὥς ne signifie point ἵνα, καὶ ἵνα : c'est l'équivalent de εἴθε, *je désire que*. Mais alors il faudrait l'optatif, et non point le subjonctif. D'autres proposent d'entendre ἐξονομήνῃς dans le sens du futur ou de l'impératif : *nominabis, nomina;* et ὥς signifierait seulement *sic*. Bothe cite, à ce sujet, le vers de Sophocle, *Philoctète*, 300, Φέρ', ὦ τέκνον, νῦν καὶ τὸ τῆς νήσου μάθῃς, où μάθῃς signifie *tu vas apprendre*.

172. Φίλε ἑκυρέ. La césure et la force de l'aspiration expliquent cette étrangeté métrique. Quelques-uns voudraient faire disparaître l'hiatus, en écrivant φίλος ἑκυρός, c'est-à-dire, selon Bothe, φίλος ἑκυρὸς ὤν, et, selon d'autres, comme équivalent du vocatif. Les linguistes comptent l'esprit rude du mot ἑκυρός comme représentant la consonne *s*. Le sanscrit *çvaçura* et le latin *socer* leur donnent raison. Le Ϝεκυρέ des digammistes n'a probablement jamais existé.

ὡς ὄφελεν θάνατός μοι ἁδεῖν κακὸς, ὁππότε δεῦρο
υἱέϊ σῷ ἑπόμην, θάλαμον γνωτούς τε λιποῦσα,
παῖδά τε τηλυγέτην καὶ ὁμηλικίην ἐρατεινήν.
Ἀλλὰ τάγ' οὐκ ἐγένοντο· τὸ καὶ κλαίουσα τέτηκα.
Τοῦτο δέ τοι ἐρέω, ὅ μ' ἀνείρεαι ἠδὲ μεταλλᾷς·
οὗτός γ' Ἀτρείδης, εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων,
ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής·
δαὴρ αὖτ' ἐμὸς ἔσκε κυνώπιδος, εἴποτ' ἔην γε.
Ὣς φάτο· τὸν δ' ὁ γέρων ἠγάσσατο, φώνησέν τε·
Ὦ μάκαρ Ἀτρείδη, μοιρηγενὲς, ὀλβιόδαιμον,
ἦ ῥά νύ τοι πολλοὶ δεδμήατο κοῦροι Ἀχαιῶν.
Ἤδη καὶ Φρυγίην εἰσήλυθον ἀμπελόεσσαν,
ἔνθα ἴδον πλείστους Φρύγας, ἀνέρας αἰολοπώλους,
λαοὺς Ὀτρῆος καὶ Μύγδονος ἀντιθέοιο,
οἵ ῥα τότ' ἐστρατόωντο παρ' ὄχθας Σαγγαρίοιο·
καὶ γὰρ ἐγὼν ἐπίκουρος ἐὼν μετὰ τοῖσιν ἐλέχθην,
ἤματι τῷ ὅτε τ' ἦλθον Ἀμαζόνες ἀντιάνειραι·

174. Γνωτούς, non pas seulement les frères, comme XIII, 627 et ailleurs, mais tous les proches, comme dans ce passage, XV, 349-350 : ....οὐδέ νυ τόν γε Γνωτοί τε γνωταί τε πυρὸς λελάχωσι θανόντα.

175. Παῖδα. Hermione. — Τηλυγέτην, *dilectam, dilectissimam.* On ignore la vraie étymologie de l'adjectif τηλύγετος. Homère l'emploie quelquefois dans un sens défavorable : *mou, faible, débile.* L'opinion la plus plausible est celle qui fait de τηλύγετος l'équivalent de τελευταῖος γενόμενος, *dernier-né.* Les derniers-nés sont presque toujours les plus tendrement chéris.

176. Τό équivaut à διό, *quamobrem,* c'est pourquoi.

179. Ἀμφότερον.... Alexandre le Grand aimait, suivant Plutarque, à répéter ce vers.

180. Εἴποτ' ἔην γε, si toutefois il le fut jamais : si ce n'était pas un songe. C'est le cri du souvenir d'un passé de bonheur auquel on a peine soi-même à croire. Homère a souvent reproduit cette expression. Ainsi le vieux Nestor, regrettant sa vaillance première, XI, 762 : Ὣς ἔον, εἴποτ' ἔην γε μετ' ἀνδράσιν. Ainsi le vieux Priam, parlant d'Hector qui n'est plus, XXIV, 426 : ....ἐπεὶ οὔποτ' ἐμὸς πάϊς, εἴποτ' ἔην γε, Λήθετ' ἐνὶ μεγάροισι θεῶν. Il y en a plusieurs exemples aussi dans l'*Odyssée.* Voy. XV, 268 ; XIX, 314, etc.

183. Τοι.... δεδμήατο pour σοι δεδμημένοι ἦσαν, de δαμάω, dompter : *tibi subjecti erant, tibi subjecti sunt,* sont sous ton pouvoir.

184. Φρυγίην. Il s'agit de la Grande Phrygie et non pas de la Petite Phrygie, qui était une portion de la Troade.

186. Ὀτρῆος... Otrée, est inconnu. Mygdon a laissé son nom à une portion du pays où il avait régné avec Otrée son frère.

187. Σαγγαρίοιο. Le Sangarius traversait dans toute sa longueur le pays alors occupé en Asie par les Thraces nommés Phrygiens. Il se nomme encore aujourd'hui Sakaria. Voyez II, 862 et la note sur ce vers.

189. Ἀμαζόνες. D'obscures traditions sur des femmes scythes armées semblent avoir donné naissance au mythe des Amazones. — Ἀντιάνειραι, *viragines,* femmes qui valent des hommes. C'est l'explication d'Aristarque. Il traduisait : ἰσανδροι. Il a montré la vraie valeur de ἀντί dans

ἀλλ' οὐδ' οἱ τόσοι ἦσαν ὅσοι ἑλίκωπες Ἀχαιοί.
Δεύτερον αὖτ' Ὀδυσῆα ἰδὼν ἐρέειν' ὁ γεραιός·
Εἴπ' ἄγε μοι καὶ τόνδε, φίλον τέκος, ὅστις ὅδ' ἐστίν·
μείων μὲν κεφαλὴν Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο,
εὐρύτερος δ' ὤμοισιν ἰδὲ στέρνοισιν ἰδέσθαι.
Τεύχεα μέν οἱ κεῖται ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ,
αὐτὸς δὲ κτίλος ὣς ἐπιπωλεῖται στίχας ἀνδρῶν·
ἀρνειῷ μιν ἔγωγε εἴσκω πηγεσιμάλλῳ,
ὅστ' οἰῶν μέγα πῶϋ διέρχεται ἀργεννάων.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειθ' Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα·
Οὗτος δ' αὖ Λαερτιάδης, πολύμητις Ὀδυσσεύς,
ὃς τράφη ἐν δήμῳ Ἰθάκης κραναῆς περ ἐούσης,
εἰδὼς παντοίους τε δόλους καὶ μήδεα πυκνά.
Τὴν δ' αὖτ' Ἀντήνωρ πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ὦ γύναι, ἦ μάλα τοῦτο ἔπος νημερτὲς ἔειπες·
ἤδη γὰρ καὶ δεῦρό ποτ' ἤλυθε δῖος Ὀδυσσεύς,
σεῦ ἕνεκ' ἀγγελίης, σὺν Ἀρηϊφίλῳ Μενελάῳ·
τοὺς δ' ἐγὼ ἐξείνισσα καὶ ἐν μεγάροισι φίλησα,

Homère. C'est une idée de comparaison, d'échange, de remplacement; et ἀντί τινος εἶναι signifie *pari loco esse*, être égal. Ce n'est que plus tard qu'ἀντί a signifié *adversus* et marqué l'opposition. Ainsi tombe l'interprétation vulgaire d'ἀντιάνειραι : *hostiles aux hommes*.

193. Κεφαλήν, *vulgo* κεφαλῇ. *Scholies*: Ἀρίσταρχος, κεφαλήν. On a mis le datif pour avoir une concordance grammaticale.

197. Ἔγωγε εἴσκω. Bothe : « Durissimus hiatus, nec qualis usitatus est apud « hunc nostrum. » Il propose de faire disparaître ce dur hiatus en écrivant ἐγὼ γάρ. Remède insuffisant encore, γάρ n'étant point alors à sa vraie place. Il faudrait : ἀρνειῷ γὰρ ἐγώ μιν εἴσκω. Mais ici, le digamma est à peu près certain.

198. Οἰῶν. Aristarque écrivait οἰῶν, dissyllabe; mais Aristonicus a maintenu l'orthographe ὀΐων partout où le mètre permet le trissyllabe. La synizèse est en effet une licence poétique. La diérèse constitue le vrai type du mot, qui est ὄϊς, ὄϊος, et non οἶς, οἰός. Ὄϊς est plus antique, et rappelle davantage ὄϝις, la forme primitive, et le latin *ovis*, le sanscrit *avi*.

201. Κραναῆς περ ἐούσης. *Scholies* : καίτοι τραχείας ὑπαρχούσης. Ceci fait valoir l'homme, par comparaison avec la pauvre patrie dont il est sorti. On peut prendre simplement περ comme augmentatif, et traduire κραναῆς περ, *très-âpre*; mais il vaut mieux suivre la tradition, qui fait de περ un sentiment.

204. Τοῦτο ἔπος n'est pas un hiatus moins choquant que ἔγωγε εἴσκω, et il n'y a pas moyen de changer le texte. Mais c'est ici un des passages où l'on est à peu près sûr qu'il y avait digamma. Les Éoliens écrivaient ϝειπῆν pour εἰπεῖν. Ils disaient certainement ϝέπος, et Homère a dit sans doute τοῦτο ϝέπος.

206. Σεῦ ἕνεκ' ἀγγελίης. Zénodote écrivait σῆς ἕνεκ' ἀγγελίης, qui en est comme la glose.

207. Τοὺς δ' ἐγὼ ἐξείνισσα. Les *Scholies* donnent ξείνισσα, ayant pour texte, par conséquent, τοὺς δὴ ἐγὼ ξείνισσα, qui n'est pas inadmissible; mais le δ' de

ἀμφοτέρων δὲ φυὴν ἐδάην καὶ μήδεα πυκνά.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Τρώεσσιν ἐν ἀγρομένοισιν ἔμιχθεν,
στάντων μὲν, Μενέλαος ὑπείρεχεν εὐρέας ὤμους·
ἄμφω δ' ἑζομένω, γεραρώτερος ἦεν Ὀδυσσεύς.
Ἀλλ' ὅτε δὴ μύθους καὶ μήδεα πᾶσιν ὕφαινον,
ἤτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευεν,
παῦρα μὲν, ἀλλὰ μάλα λιγέως, ἐπεὶ οὐ πολύμυθος
οὐδ' ἀφαμαρτοεπὴς, εἰ καὶ γένει ὕστερος ἦεν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ πολύμητις ἀναΐξειεν Ὀδυσσεὺς,
στάσκεν, ὑπαὶ δὲ ἴδεσκε κατὰ χθονὸς ὄμματα πήξας,
σκῆπτρον δ' οὔτ' ὀπίσω οὔτε προπρηνὲς ἐνώμα,
ἀλλ' ἀστεμφὲς ἔχεσκεν, ἀΐδρεϊ φωτὶ ἐοικώς·
φαίης κε ζάκοτόν τέ τιν' ἔμμεναι ἄφρονά τ' αὔτως·
ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ὄπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος ἵει
καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα χειμερίῃσιν,
οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆΐ γ' ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος·
οὐ τότε γ' ὧδ' Ὀδυσῆος ἀγασσάμεθ' εἶδος ἰδόντες.

la leçon vulgaire a la valeur de δή, et même de καὶ δή : *et qui plus est.*

209. Ἔμιχθεν pour ἐμίχθησαν, *mixti fuerunt*, *mixti erant.*

210. Στάντων, *stantibus :* quand ils étaient debout l'un et l'autre.

211. Ἄμφω δ' ἑζομένω, nominatif absolu. *Scholies :* ἀμφότεροι δὲ, τουτέστιν ἀμφοτέρων δὲ ὁμοῦ καθεσθέντων. Zénodote écrivait ἑζομένων. Aristarque proteste contre cette correction.

212. Πᾶσιν pour ἐν πᾶσιν, ἐν πλήθει : dans l'assemblée du peuple troyen.

214. Παῦρα μέν. *Scholies :* Οὐχ ὡς Λάκων· οὔπω γὰρ Δωριεῖς. C'était le caractère personnel de Ménélas. Ce n'est que longtemps après la guerre de Troie que les Doriens s'établirent à Sparte; et c'est des Doriens de Sparte qu'est venue l'acception ordinaire des mots *laconique* et *laconisme.*

215. Εἰ καί, *quamvis.* Villoison, Dindorf et autres, ἢ καί : leçon peu intelligible. Cet ἢ paraît n'être qu'une confusion produite par l'iotacisme. — Γένει, *natu*, par l'âge.

219. Φωτὶ ἐοικώς, comme nous avons vu νυκτὶ ἐοικώς, I, 47. Qu'on dît ou qu'on ne dît pas, au temps d'Homère, Ϝεοικώς ou ϜεϜοικώς, il est probable qu'on adoucissait l'hiatus. Quant au mot φωτί, c'est un synonyme d'ἀνδρί. Φώς a tous les sens du latin *vir.* On le dérive de φάω, φημί, *parler.* Il n'a de commun que l'apparence avec φῶς, contracté de φάος, *lumière.*

220. Αὔτως, purement et simplement, à vrai dire.

224. Οὐ τότε γ' ὧδε. Ce qu'on admirait auparavant, c'était la belle prestance d'Ulysse ; ce qu'on admirait surtout maintenant, c'était son éloquence. Voilà ce que signifie, *alors nous n'admirâmes pas ainsi.* Ὧδε, *sic*, rappelle l'impression première : γεραρώτερος ἦεν. Τότε γε, qui précède, marque l'impression actuelle, l'effet de l'éloquence d'Ulysse. Aristarque : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ σιωπώμενον, ὅτι συνυπακοῦσαι δεῖ τό· οὐ τότε οὕτως ἐθαυμάσαμεν τὸ εἶδος ἰδόντες, ὡς τὴν κατὰ λόγον δύναμιν. Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, ont commenté les deux portraits d'orateurs tracés par Homère. Voyez *Brutus*, § 1, 10 et 13 ; *de la Poésie d'Homère*, § 20 ; *Institution oratoire*, XII,

Τὸ τρίτον αὖτ' Αἴαντα ἰδὼν ἐρέειν' ὁ γεραιός·
Τίς τ' ἄρ' ὅδ' ἄλλος Ἀχαιὸς ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε,
ἔξοχος Ἀργείων κεφαλήν τε καὶ εὐρέας ὤμους;
Τὸν δ' Ἑλένη τανύπεπλος ἀμείβετο, δῖα γυναικῶν·
Οὗτος δ' Αἴας ἐστὶ πελώριος, ἕρκος Ἀχαιῶν·
Ἰδομενεὺς δ' ἑτέρωθεν ἐνὶ Κρήτεσσι θεὸς ὣς
ἕστηκ', ἀμφὶ δέ μιν Κρητῶν ἀγοὶ ἠγερέθονται.
Πολλάκι μιν ξείνισσεν Ἀρηΐφιλος Μενέλαος
οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ, ὁπότε Κρήτηθεν ἵκοιτο.
Νῦν δ' ἄλλους μὲν πάντας ὁρῶ ἑλίκωπας Ἀχαιοὺς,
οὕς κεν ἐῢ γνοίην καί τ' οὔνομα μυθησαίμην·
δοιὼ δ' οὐ δύναμαι ἰδέειν κοσμήτορε λαῶν,
Κάστορά θ' ἱππόδαμον καὶ πὺξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα,
αὐτοκασιγνήτω, τώ μοι μία γείνατο μήτηρ.
Ἦ οὐχ ἑσπέσθην Λακεδαίμονος ἐξ ἐρατεινῆς,
ἢ δεύρω μὲν ἕποντο νέεσσ' ἔνι ποντοπόροισιν,
νῦν αὖτ' οὐκ ἐθέλουσι μάχην καταδύμεναι ἀνδρῶν,
αἴσχεα δειδιότες καὶ ὀνείδεα πόλλ', ἅ μοί ἐστιν;
Ὣς φάτο· τοὺς δ' ἤδη κάτεχεν φυσίζοος αἶα
ἐν Λακεδαίμονι αὖθι, φίλῃ ἐν πατρίδι γαίῃ.
Κήρυκες δ' ἀνὰ ἄστυ θεῶν φέρον ὅρκια πιστὰ,

x, 64. Voyez aussi Sénèque, *Lettre* XL; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VII, XIV.

227. Κεφαλήν τε καί, *vulgo* κεφαλὴν ἠδ'. *Scholies :* οὕτως σὺν τῷ τε ἡ Ἀριστάρχου καὶ ἡ Ἀριστοφάνους.

235. Καί τ' οὔνομα, et non point καὶ τοὔνομα. C'est le pléonasme poétique καί τε. En effet, οὔνομα est la forme ionienne d'ὄνομα, et ὄνομα n'est qu'une licence poétique chez Homère.

237. Πολυδεύκεα, quatre syllabes, comme s'il y avait Πολυδεύκη.

238. Μοι μία équivaut à ἡ αὐτή : *communis, una et eadem quæ mihi fuit.* Léda était la mère commune d'Hélène et des Dioscures.

240. Δεύρω, *vulgo* δεῦρο. L'orthographe δεύρω a été préférée ici par Aristarque. C'est celle que donne Herodien. C'est aussi celle du manuscrit de Venise.

244. Ἐν Λακεδαίμονι, non point à Sparte, mais en Laconie. Leur tombeau était à Thérapnes. Voyez le récit du combat des Dioscures contre Lyncée et Idas, dans les *Néméennes* de Pindare, *ode* x. — Αὖθι pour αὐτόθι : *là-même.* Ils n'en bougeront jamais. Homère ne paraît pas avoir connu le mythe de la demi-divinité des Dioscures. — Φίλῃ ἐν πατρίδι. Zénodote écrivait, ἑῇ ἐν πατρίδι. Aristarque repousse cette leçon comme un solécisme. En effet, ἑῇ ne peut signifier *leur*, et l'on ne peut point appliquer ἑῇ à Hélène. — La belle scène de la tour de Scée, qui finit ici, a été imitée par Euripide dans les *Phéniciennes*, vers 88-190.

245. Ὅρκια, les choses requises pour rendre les serments valables, spécialement les victimes. Eustathe : τὰ εἰς ὅρκον χρήσιμα, τὰ ἐν ὅρκοις χρειώδη.

ἄρνε δύω καὶ οἶνον ἐύφρονα, καρπὸν ἀρούρης,
ἀσκῷ ἐν αἰγείῳ· φέρε δὲ κρητῆρα φαεινὸν
κῆρυξ Ἰδαῖος ἠδὲ χρύσεια κύπελλα·
ὤτρυνεν δὲ γέροντα παριστάμενος ἐπέεσσιν·
Ὄρσεο, Λαομεδοντιάδη, καλέουσιν ἄριστοι
Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
ἐς πεδίον καταβῆναι, ἵν' ὅρκια πιστὰ τάμητε·
αὐτὰρ Ἀλέξανδρος καὶ Ἀρηΐφιλος Μενέλαος
μακρῇς ἐγχείῃσι μαχήσοντ' ἀμφὶ γυναικί·
τῷ δέ κε νικήσαντι γυνὴ καὶ κτήμαθ' ἕποιτο·
οἱ δ' ἄλλοι φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ ταμόντες
ναίοιμεν Τροίην ἐριβώλακα· τοὶ δὲ νέονται
Ἄργος ἐς ἱππόβοτον καὶ Ἀχαιΐδα καλλιγύναικα.
Ὣς φάτο· ῥίγησεν δ' ὁ γέρων, ἐκέλευσε δ' ἑταίροις
ἵππους ζευγνύμεναι· τοὶ δ' ὀτραλέως ἐπίθοντο.
Ἂν δ' ἄρ' ἔβη Πρίαμος, κατὰ δ' ἡνία τεῖνεν ὀπίσσω·
πὰρ δέ οἱ Ἀντήνωρ περικαλλέα βήσετο δίφρον.
Τὼ δὲ διὰ Σκαιῶν πεδίονδ' ἔχον ὠκέας ἵππους.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἵκοντο μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς,
ἐξ ἵππων ἀποβάντες ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν
ἐς μέσσον Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἐστιχόωντο.
Ὤρνυτο δ' αὐτίκ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
ἂν δ' Ὀδυσεὺς πολύμητις· ἀτὰρ κήρυκες ἀγαυοὶ
ὅρκια πιστὰ θεῶν σύναγον, κρητῆρι δὲ οἶνον
μίσγον, ἀτὰρ βασιλεῦσιν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν.

248. Ἰδαῖος. C'était un serviteur de Priam. C'est lui qui conduit le char de Priam, quand Priam va racheter le cadavre d'Hector, XXIV, 325.

250. Λαομεδοντιάδη, fils de Laomédon: Priam.

253-258. Αὐτὰρ.... Répétition avec variantes de ce qu'on lit, 69-74, 90-94, 136-139. Zénodote avait donc, dans le troisième chant, autant et plus que dans le deuxième, matière à appliquer le principe du μηδὲν περισσόν. Mais nous ne savons pas ce qu'il retranchait.

259. Ῥίγησεν. Le vieillard tremble pour la vie de Pâris.

261. Κατὰ.... τεῖνεν. C'est Priam qui mène. — Ὀπίσσω, *a tergo equorum*. Il tire les rênes à lui.

263. Σκαιῶν. C'est le seul passage où Homère ait fait l'ellipse du mot πύλαι avec Σκαιαί. — Ἔχον, maintenaient, dirigeaient.

268. Ἂν δ(έ), c'est-à-dire ἀνώρνυτο δέ. Ces ellipses du verbe précédemment exprimé sont fréquentes dans Homère, non seulement avec ἀνά, mais avec la plupart des autres prépositions.

Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος χείρεσσι μάχαιραν,
ἥ οἱ πὰρ ξίφεος μέγα κουλεὸν αἰὲν ἄωρτο,
ἀρνῶν ἐκ κεφαλέων τάμνε τρίχας· αὐτὰρ ἔπειτα
κήρυκες Τρώων καὶ Ἀχαιῶν νεῖμαν ἀρίστοις.
Τοῖσιν δ' Ἀτρείδης μεγάλ' εὔχετο, χεῖρας ἀνασχών·
  Ζεῦ πάτερ, Ἴδηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
Ἠέλιός θ', ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις,
καὶ Ποταμοὶ καὶ Γαῖα, καὶ οἳ ὑπένερθε καμόντας
ἀνθρώπους τίνυσθον, ὅτις κ' ἐπίορκον ὀμόσσῃ,
ὑμεῖς μάρτυροι ἔστε, φυλάσσετε δ' ὅρκια πιστά.
Εἰ μέν κεν Μενέλαον Ἀλέξανδρος καταπέφνῃ,
αὐτὸς ἔπειθ' Ἑλένην ἐχέτω καὶ κτήματα πάντα,
ἡμεῖς δ' ἐν νήεσσι νεώμεθα ποντοπόροισιν·
εἰ δέ κ' Ἀλέξανδρον κτείνῃ ξανθὸς Μενέλαος,
Τρῶας ἔπειθ' Ἑλένην καὶ κτήματα πάντ' ἀποδοῦναι,
τιμὴν δ' Ἀργείοις ἀποτινέμεν ἥντιν' ἔοικεν,
ἥτε καὶ ἐσσομένοισι μετ' ἀνθρώποισι πέληται.

271. Μάχαιραν, son couteau. C'est dans ce passage qu'on voit exactement ce qu'était la μάχαιρα. Aussi a-t-il été noté par Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν παραξιφίδα μάχαιραν καλεῖ· διὸ καὶ λέγει αὐτὴν παρηρτῆσθαι τῷ κουλεῷ τοῦ ξίφους· τὸ δὲ πολεμιστήριον, ἄορ, ξίφος, φάσγανον· συνώνυμα γάρ. C'était un couteau ou coutelas dans une gaîne. De là l'athétèse des vers XVIII, 597-598, où l'on voit, sur le bouclier d'Achille, des jeunes hommes dansant avec des glaives à poignées d'or pendus à des baudriers d'argent. Les glaives y sont appelés μαχαίρας. C'est d'après le même principe qu'Aristarque a rétabli la leçon ξίφος ἀργυρόηλον, XIII, 610, où Zénodote avait mis, comme ici, χείρεσσι μάχαιραν, quoiqu'il s'agit non plus d'un couteau, mais d'un glaive.

273. Κεφαλέων, trissyllabe, comme s'il y avait κεφαλῶν.

274. Νεῖμαν, *distribuèrent* les poils coupés sur la tête des victimes.

276. Ἴδηθεν. Jupiter avait un sanctuaire sur le Gargare, cime méridionale du mont Ida : ...ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις, VIII, 48.

277. Ἠέλιος. *Rectus vocandi casus*, le nominatif dans le sens du vocatif, comme ὦ 'γαθός, en prose, pour ὦ ἀγαθέ. Virgile a imité ce passage, *Énéide*, XII, 176-180.

278. Καμόντας, *vita functos*, les morts.

279. Τίνυσθον au duel : il s'agit de Pluton et de Proserpine. — Ὅτις, pour ὅστις, se rapporte au pluriel ἀνθρώπους. C'est l'équivalent de ὅστις αὐτῶν.

280. Ὅρκια signifie ici le traité conclu sous la foi des serments.

285. Ἀποδοῦναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. *Scholies* : ἀντὶ τοῦ, Τρῶες ἀποδότωσαν.

286. Τιμήν, *mulctam*, une indemnité : une contribution de guerre. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τιμὴν τὸ ἐπιτίμιον λέγει.

287. Πέληται. Barnes propose μέληται. La punition infligée aux Troyens donnera en effet *à réfléchir*. Mais cette idée paraît suffisamment exprimée avec πέληται. Le contexte fournit évidemment ceci : « Il faut qu'on s'en souvienne, et qu'on s'en sou-

Εἰ δ' ἂν ἐμοὶ τιμὴν Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες
τίνειν οὐκ ἐθέλωσιν, Ἀλεξάνδροιο πεσόντος,
αὐτὰρ ἐγὼ καὶ ἔπειτα μαχήσομαι εἵνεκα ποινῆς,
αὖθι μένων, εἵως κε τέλος πολέμοιο κιχείω.
Ἦ, καὶ ἀπὸ στομάχους ἀρνῶν τάμε νηλέϊ χαλκῷ·
καὶ τοὺς μὲν κατέθηκεν ἐπὶ χθονὸς ἀσπαίροντας,
θυμοῦ δευομένους· ἀπὸ γὰρ μένος εἵλετο χαλκός.
Οἶνον δ' ἐκ κρητῆρος ἀφυσσάμενοι δεπάεσσιν
ἔκχεον, ἠδ' εὔχοντο θεοῖς αἰειγενέτῃσιν·
ὧδε δέ τις εἴπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε·
Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε, καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
ὁππότεροι πρότεροι ὑπὲρ ὅρκια πημήνειαν,
ὧδέ σφ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέοι, ὡς ὅδε οἶνος,
αὐτῶν καὶ τεκέων, ἄλοχοι δ' ἄλλοισι δαμεῖεν.
Ὣς ἔφαν· οὐδ' ἄρα πώ σφιν ἐπεκραίαινε Κρονίων.
Τοῖσι δὲ Δαρδανίδης Πρίαμος μετὰ μῦθον ἔειπεν·
Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί·
ἤτοι ἐγὼν εἶμι προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν
ἄψ, ἐπεὶ οὔπω τλήσομ' ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρᾶσθαι
μαρνάμενον φίλον υἱὸν Ἀρηϊφίλῳ Μενελάῳ·
Ζεὺς μέν που τόγε οἶδε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
ὁπποτέρῳ θανάτοιο τέλος πεπρωμένον ἐστίν.

vienne longtemps. » Ce sera donc *une leçon* pour les générations futures. Voyez plus bas, vers 353, ὄφρα τις ἐρρίγῃσι. Quelques-uns entendent, que la τιμή, l'indemnité, se perpétuera sous la forme d'un tribut annuel. Il vaut mieux s'en tenir à l'idée de leçon.

292. Ἦ, il dit. Voyez la note I, 219. — Ἀπὸ... Joignez la préposition au verbe : ἀπὸ τάμε pour ἀπέταμε, comme plus bas, vers 294, ἀπὸ εἵλετο pour ἀφείλετο. — Χαλκῷ. Les instruments tranchants n'étaient pas de fer, mais d'airain. On ne savait pas bien travailler le fer. Homère le nomme πολύκμητος, difficile à travailler.

297. Ὧδε δέ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Τις, comme πᾶς τις, ἕκαστος, ainsi qu'on l'a déjà vu plusieurs fois. Voyez la note II, 271.

299. Ὑπὲρ ὅρκια, en passant par dessus les traités : contre la foi des traités. Rapprochez le latin *transgredior* et le français *transgresser*.

300. Σφ' pour σφι, à eux, aux transgresseurs du traité. — Ὡς ὅδε οἶνος. Sur cet hiatus, voyez la note I, 350.

305-306. Εἶμι.... ἄψ, *vadam retro*, je vais m'en retourner.

306. Οὔπω τλήσομ(αι), je ne saurais me résigner. *Scholies* : οὐδαμῶς καρτερήσω, ὑπομενῶ. On trouve οὔπω avec ce sens, XIV, 143, et *Odyssée*, III, 226.

309. Θανάτοιο τέλος, c'est-à-dire θάνατος. Homère dit pareillement, ἥβης τέλος pour ἥβη, γήραος τέλος pour γῆρας.

Ἦ ῥα, καὶ ἐς δίφρον ἄρνας θέτο ἰσόθεος φώς,
ἂν δ' ἄρ' ἔβαιν' αὐτὸς, κατὰ δ' ἡνία τεῖνεν ὀπίσσω·
πὰρ δέ οἱ Ἀντήνωρ περικαλλέα βήσετο δίφρον.
Τὼ μὲν ἄρ' ἄψορροι προτὶ Ἴλιον ἀπονέοντο·
Ἕκτωρ δὲ Πριάμοιο πάϊς καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς
χῶρον μὲν πρῶτον διεμέτρεον, αὐτὰρ ἔπειτα
κλήρους ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ βάλλον ἑλόντες,
ὁππότερος δὴ πρόσθεν ἀφείη χάλκεον ἔγχος.
Λαοὶ δ' ἠρήσαντο, θεοῖσι δὲ χεῖρας ἀνέσχον·
ὧδε δέ τις εἴπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε·
Ζεῦ πάτερ, Ἴδηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
ὁππότερος τάδε ἔργα μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκεν,

Le mot τέλος signifie *accomplissement.* C'est l'accomplissement de ce qui est la mort, de ce qui est la jeunesse, de ce qui est la vieillesse, ou, avec le sens actif, de ce que fait la mort, de ce que fait la jeunesse, de ce que fait la vieillesse.

310. Ἄρνας. On ne mangeait pas les victimes immolées à l'occasion d'un traité. On les enterrait, ou bien on les jetait à la mer. Priam emporte son mouton blanc et sa brebis noire, pour les enterrer dans la ville. Les Grecs, qui ne sont pas sur une terre à eux, jetteront leur mouton blanc à la mer : βόσιν ἰχθύσιν. C'est ce qu'ils font, XIX, 267-268, du verrat immolé au sujet de la réconciliation d'Agamemnon et d'Achille.

315. Χῶρον.... διεμέτρεον. Virgile, *Énéide*, XII, 116 : « Campum ad certamen magnæ sub mœnibus urbis Dimensi « Rutulique viri Teucrique parabant. »

316. Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ.... βάλλον. Joignez ἐν et βάλλον : ἐνέβαλλον. C'est la leçon d'Apollonius. La vulgate ἐν.... πάλλον signifie qu'ils agitaient les sorts dans le casque; mais, pour les agiter dans le casque, il faut les y avoir mis. C'est tout à l'heure, vers 324, que l'idée d'agiter (πάλλεν) sera à sa place. Ici, nous devons avoir une opération préliminaire, mettre dans le casque : *immittebant.* C'est par inadvertance qu'on a conservé, dans l'édition Didot, *in galea ærea quatiebant*, en face du texte corrigé, ἐν.... βάλλον. Le rétablissement de βάλλον dans le texte date de Hess, de Kœppen et de Voss; mais c'est Bothe qui a montré combien cette correction était indispensable. Bothe insiste particulièrement sur une considération tirée du style même d'Homère : « Quod autem « maximum in hanc partem habet momentum, abhorret scriptura πάλλον a « more dicendi istorum temporum; quippe « ea est indoles sermonis Homerici atque « rudioris, ut non summatim referantur « res gestæ, sed earum singulæ partes or- « dine enarrentur. Jam sortiendi partes « distinguas tres : τὸ αἱρεῖν κλήρους, τὸ « ἐμβάλλειν, τὸ πάλλειν, quo facto exsilit « sors; nec οἱ ἑλόντες statim dicendi sunt « πάλλειν τοὺς κλήρους, quod præposte- « rum, sed οἱ ἐμβαλόντες. Rectum igitur « procul dubio est βάλλον, cujus in locum « vel forte successit πάλλον propter simi- « litudinem, vel suppositum est a nasuto, « qui partes istas, quas dixi, negligeret. » Quant aux *sorts*, κλήρους, voici la note d'Eustathe : ἔστι δὲ κλῆρος σημεῖον ὅ τις ἐμβαλεῖ τῷ ἀγγείῳ τοῦ λαχμοῦ· ψηφὶς τυχὸν, ἢ δακτύλιος, ἢ βῶλος ἀρούρης, ἤ τι τοιοῦτο· τὸ δὲ αὐτὸ καὶ πάλος λέγεται. Voyez la note VII, 175.

319. Ὧδε δέ.... Voy. plus haut 297 et la note sur ce vers.

320. Voyez plus haut 276 et la note sur ce vers.

321. Τάδε ἔργα, ces affaires : cette guerre. C'est une imprécation contre Pâris.

τὸν δὸς ἀποφθίμενον δῦναι δόμον Ἄϊδος εἴσω,
ἡμῖν δ' αὖ φιλότητα καὶ ὅρκια πιστὰ γενέσθαι.
Ὣς ἄρ' ἔφαν· πάλλεν δὲ μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ
ἂψ ὁρόων· Πάριος δὲ θοῶς ἐκ κλῆρος ὄρουσεν.
Οἱ μὲν ἔπειθ' ἵζοντο κατὰ στίχας, ᾗχι ἑκάστῳ
ἵπποι ἀερσίποδες καὶ ποικίλα τεύχε' ἔκειτο·
αὐτὰρ ὅγ' ἀμφ' ὤμοισιν ἐδύσετο τεύχεα καλὰ
δῖος Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠϋκόμοιο.
Κνημῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμῃσιν ἔθηκεν
καλὰς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν
οἷο κασιγνήτοιο Λυκάονος· ἥρμοσε δ' αὐτῷ.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον,
χάλκεον, αὐτὰρ ἔπειτα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε·
κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὔτυκτον ἔθηκεν,
ἵππουριν· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.
Εἵλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ὅ οἱ παλάμηφιν ἀρήρει.
Ὣς δ' αὔτως Μενέλαος Ἀρήϊος ἔντε' ἔδυνεν.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ἑκάτερθεν ὁμίλου θωρήχθησαν,
ἐς μέσσον Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἐστιχόωντο,
δεινὸν δερκόμενοι· θάμβος δ' ἔχεν εἰσορόωντας
Τρῶάς θ' ἱπποδάμους καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
Καί ῥ' ἐγγὺς στήτην διαμετρητῷ ἐνὶ χώρῳ,

325. Ἂψ ὁρόων, regardant en arrière, détournant la tête. Eustathe: ὀπίσω ὁρῶν, ἵνα μὴ δόξῃ κακουργῆσαί τι. Sans cela, on pourrait le soupçonner de favoriser son frère, dont le sort va précisément avoir l'avantage.

326. Οἱ μέν, les Grecs et les Troyens.

333. Λυκάονος. Ce Lycaon a son histoire, XXI, 34 et suivants. — Ἥρμοσε. Suppléez le sujet ὁ θώρηξ, la cuirasse.

334-335. Ἀμφὶ.... Zénodote retranchait ces deux vers, parce qu'il lui semblait que les circonstances n'étaient pas énumérées dans l'ordre exact; mais un vers intercalé après le 338 lui servait à combler la lacune: Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετ' ἀσπίδα θυσανόεσσαν. Aristarque rejette ces corrections comme non conformes à l'usage d'Homère: ὥστε ἐναντίως τῷ Ὁμηρικῷ ὁπλισμῷ ἔχειν· πρὸ τῆς ἀσπίδος γὰρ φανήσεται ἀναλαμβάνων τὴν περικεφαλαίαν, καὶ ξίφος μὴ ἔχων. Voy. XI, 32, et XV, 479-480.

337. Λόφος, la touffe de crins de cheval indiquée dans l'épithète ἵππουριν.

339. Ὣς δ' αὔτως pour ὡσαύτως δέ: *eodem ipso modo*, absolument de même.

340. Ἑκάτερθεν ὁμίλου, de chacun des deux côtés de la foule, c'est-à-dire l'un dans l'une des deux armées, l'autre dans l'autre. Le vers se termine par trois spondées.

344. Στήτην. Homère emploie indiffé-

σείοντ' ἐγχείας, ἀλλήλοισιν κοτέοντε.
Πρόσθε δ' Ἀλέξανδρος προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν Ἀτρεΐδαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην·
οὐδ' ἔρρηξεν χαλκός, ἀνεγνάμφθη δέ οἱ αἰχμὴ
ἀσπίδ' ἐνὶ κρατερῇ. Ὁ δὲ δεύτερος ὤρνυτο χαλκῷ
Ἀτρεΐδης Μενέλαος, ἐπευξάμενος Διὶ πατρί·
Ζεῦ ἄνα, δὸς τίσασθαι ὅ με πρότερος κάκ' ἔοργεν,
δῖον Ἀλέξανδρον, καὶ ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δάμασσον,
ὄφρα τις ἐρρίγῃσι καὶ ὀψιγόνων ἀνθρώπων
ξεινοδόκον κακὰ ῥέξαι, ὅ κεν φιλότητα παράσχῃ.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλε Πριαμίδαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην.
Διὰ μὲν ἀσπίδος ἦλθε φαεινῆς ὄβριμον ἔγχος,
καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο·
ἀντικρὺ δὲ παραὶ λαπάρην διάμησε χιτῶνα

remment le pluriel et le duel en parlant de deux : c'est le besoin du mètre qui en décide.

347. Πάντοσ' ἐΐσην, circulaire. Le bouclier argien était rond. Virgile, *Énéide*, III, 637 : « Argolici clypei aut Phœbeæ « lampadis instar. » *Scholies :* πανταχόθεν ἴσην, κυκλοτερῆ.

348. Χαλκός, *vulgo* χαλκόν. *Scholies* : οὕτως Ἀρίσταρχος· ἄλλοι δὲ διὰ τοῦ ν, χαλκόν. Avec χαλκός, on sous-entend ἀσπίδα.

349. Ἀσπίδ' au datif, c.-à-d. ἀσπίδι. — Χαλκῷ pour σὺν χαλκῷ : avec l'airain, c'est-à-dire la lance à la main.

352. Δῖον... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. L'épithète δῖον avait choqué Aristarque, dite par un ennemi, et le vers lui paraissait altéré : καὶ δῖον ἀκαίρως ὁ Μενέλαος τὸν ἐχθρὸν λέγει. Le bon Eustathe, au contraire, admire δῖον, et en prend occasion de faire d'Homère un prédicateur chrétien : παιδεύοντος Ὁμήρου δεῖν σπουδαῖον ἄνδρα εὐλογητικὸν εἶναι ὡς τὰ πολλά, καὶ μὴ σκωπτικὸν ἐν οἷς οὐ χρή.

353. Ὄφρα τις.... Voyez plus haut 287 et la note sur ce vers.

357. Διὰ μέν. « Purus putus tribrachys, « quem qui pro dactylo seu spondeo « usurpari posse credunt in vocabulo « brevi (nam polysyllaba ἀθάνατος, ἀπο- « νέεσθαι, Πριαμίδης et similia aliter « intrare non possunt versum heroïcum), « egregie nugantur. » Bothe, qui parle ainsi, veut ramener ce tribraque à un équivalent exact du dactyle, et il en fait un procéleusmatique (quatre brèves), en ajoutant ἄρ, devant ἀσπίδος. Dübner rappelle ici le principe de Hermann, que les prépositions avaient primitivement l'accent sur la pénultième, et qu'on a pu prononcer δία μέν, ce qui donne à l'oreille la valeur d'un dactyle; mais le principe de Hermann n'est qu'une hypothèse contestable. Rien n'empêche de croire au tribraque pur et simple, et ici et dans les passages analogues : IV, 135; VII, 251; XI, 435. Homère, si l'on veut, prend δι pour une longue, parce qu'il a besoin d'une longue. C'est une extension de la licence habituelle avec les mots comme ἀθάνατος, ἀπονέεσθαι, qui commencent par trois brèves.

358. Ἠρήρειστο, s'enfonça : littéralement, *s'était appuyée;* de ἐρείδομαι, ἤρεισμαι, poétique ἠρήρεισμαι, plus-que-parfait ἠρηρείσμην. Virgile, *Énéide*, X, 783 : « .... hastam jacit : illa per orbem « Ære cavum triplici, per linea terga, « tribusque Transiit intextum tauris opus. »

359. Ἀντικρύ. Quelques-uns lisent ἀν-

ἔγχος· ὁ δ' ἐκλίνθη καὶ ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν.
Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον
πλῆξεν ἀνασχόμενος κόρυθος φάλον· ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτῷ
τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διατρυφὲν ἔκπεσε χειρός.
Ἀτρείδης δ' ᾤμωξεν ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·
Ζεῦ πάτερ, οὔτις σεῖο θεῶν ὀλοώτερος ἄλλος·
ἦ τ' ἐφάμην τίσεσθαι Ἀλέξανδρον κακότητος·
νῦν δέ μοι ἐν χείρεσσιν ἄγη ξίφος, ἐκ δέ μοι ἔγχος
ἠΐχθη παλάμηφιν ἐτώσιον, οὐδ' ἔβαλόν μιν.
Ἦ, καὶ ἐπαΐξας κόρυθος λάβεν ἱπποδασείης,
ἕλκε δ' ἐπιστρέψας μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς·
ἄγχε δέ μιν πολύκεστος ἱμὰς ἁπαλὴν ὑπὸ δειρήν,
ὅς οἱ ὑπ' ἀνθερεῶνος ὀχεὺς τέτατο τρυφαλείης.
Καί νύ κεν εἴρυσσέν τε, καὶ ἄσπετον ἤρατο κῦδος,
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
ἥ οἱ ῥῆξεν ἱμάντα βοὸς ἶφι κταμένοιο·
κεινὴ δὲ τρυφάλεια ἅμ' ἕσπετο χειρὶ παχείῃ.
Τὴν μὲν ἔπειθ' ἥρως μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
ῥῖψ' ἐπιδινήσας, κόμισαν δ' ἐρίηρες ἑταῖροι.
Αὐτὰρ ὁ ἂψ ἐπόρουσε κατακτάμεναι μενεαίνων
ἔγχεϊ χαλκείῳ· τὸν δ' ἐξήρπαξ' Ἀφροδίτη
ῥεῖα μάλ', ὥστε θεός, ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ,

τικρύς, *metri causa.* Il suffit de tenir compte de la césure, à supposer que κρυ soit réellement bref; mais cette finale paraît être *ad libitum.*

361. Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος. Encore l'hiatus ε-ε. Voyez plus haut 197 et la note sur ce vers.

362. Ἀνασχόμενος, *attollens se sublata hasta.* Virgile, *Énéide*, XII, 729 : « *Alte* « *sublatum consurgit* Turnus *in* ensem Et « ferit. »

363. Τριχθά τε.... Ce vers est remarquable par l'effet d'harmonie imitative.

365. Ὀλοώτερος. Eustathe : ἕτοιμοι πρὸς βλασφημίαν οἱ δυστυχοῦντες. Cette réflexion du digne archevêque de Thessalonique montre du moins qu'Homère connaissait bien la nature humaine.

369. Κόρυθος λάβεν, il saisit (Pâris) par son casque.

373. Κεν εἴρυσσεν, il l'aurait traîné jusqu'aux rangs des Grecs.

375. Ἶφι κταμένοιο. Heyne : « Epitheton ornans. Additum ἶφι, quia viribus « opus est ad cædendum bovem. » Cependant on pourrait voir dans ces mots quelque chose qui se rapporte à la solidité de la courroie. S'il a fallu une grande force pour tuer le bœuf, c'est qu'il était vigoureux et dans tout son développement. Une lanière de son cuir ne pouvait être qu'excellente.

376. Κεινή pour κενή, vide.

381. Ὥστε θεός, *comme* étant *déesse :* en sa qualité de déesse. — Ἠέρι πολλῇ, *caligine multa*, d'une épaisse obscurité.

κὰδ δ' εἷσ' ἐν θαλάμῳ εὐώδεϊ, κηώεντι.
Αὐτὴ δ' αὖθ' Ἑλένην καλέουσ' ἴε· τὴν δ' ἐκίχανεν
πύργῳ ἐφ' ὑψηλῷ· περὶ δὲ Τρωαὶ ἅλις ἦσαν.
Χειρὶ δὲ νεκταρέου ἑανοῦ ἐτίναξε λαβοῦσα·
γρηῒ δέ μιν εἰκυῖα παλαιγενέϊ προσέειπεν,
εἰροκόμῳ, ἥ οἱ Λακεδαίμονι ναιεταώσῃ
ἤσκειν εἴρια καλά, μάλιστα δέ μιν φιλέεσκεν·
τῇ μιν ἐεισαμένη προσεφώνεε δῖ' Ἀφροδίτη·
Δεῦρ' ἴθ'· Ἀλέξανδρός σε καλεῖ οἶκόνδε νέεσθαι
Κεῖνος ὅγ' ἐν θαλάμῳ καὶ δινωτοῖσι λέχεσσιν,
κάλλεΐ τε στίλβων καὶ εἵμασιν· οὐδέ κε φαίης
ἀνδρὶ μαχησάμενον τόνγ' ἐλθεῖν, ἀλλὰ χορόνδε
ἔρχεσθ', ἠὲ χοροῖο νέον λήγοντα καθίζειν.
Ὣς φάτο, τῇ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν·

Aer est employé de même par les poëtes latins. Virgile, *Énéide*, I, 411 : « At Venus « *obscuro* gradientes *aere* sepsit,... » Horace, *Odes*, II, VII, 13-14 : « Sed me per « hostes Mercurius celer *Denso* paventem « sustulit *aere*. » Dans un autre passage de l'*Iliade*, XVII, 644 et 649, ἠέρι et ἠέρα signifient, à eux seuls et sans épithète, une obscurité profonde, un épais brouillard, ὀμίχλη. Hésiode dit, en parlant des génies invisibles qui veillent sur les hommes : ἠέρα ἑσσάμενοι, vêtus d'obscurité. Voyez *OEuvres et Jours*, vers 124.

382. Κὰδ δ' εἷσ(ε) pour καθεῖσε δέ, sous-entendu αὐτόν. — Κηώεντι est considéré comme un synonyme un peu renforcé d'εὐώδεϊ. Il est plus probable que ce mot signifie *où l'on dort*. Voyez la note XXIV, 191.

383. Καλέουσ(α), *vocatura* : participe futur pour καλέσουσα.

384. Τρωαὶ ἅλις, des Troyennes en abondance, des Troyennes en grand nombre. Voyez ἅλις ἄρουραι, XIV, 122, de vastes domaines, et ἅλις, en grande foule, II, 90.

385. Νεκταρέου, c'est-à-dire εὐώδους, parfumée.

386. Μιν, ici comme au vers 389, dépend du verbe : προσεῖπεν αὐτήν et προσεφώνει αὐτήν. Suivant quelques-uns, μιν équivaut à ἑαυτήν et se rapporte à Vénus. On peut le soutenir pour le vers 389, mais non pas pour le vers 386. Εἰκυῖα ne régit point l'accusatif. Quant à ἐεισαμένη, vers 389, il signifie à lui seul *quum se similem fecisset*, et il n'a pas besoin du complément μιν.

388. Ἤσκειν pour ἤσκεεν, ἤσκεε, ἤσκει : elle travaillait. — Μάλιστα δέ μιν φιλέεσκεν. Les scholiastes entendent ici μιν de la vieille femme : alors il s'agit de l'affection d'Hélène pour sa servante. C'est l'explication la plus plausible; car, si Hélène aime sa bonne fileuse, elle écoutera d'autant plus volontiers le message. Cependant quelques-uns voient dans cette phrase la continuation de ce qui précède, et une seconde dépendance du conjonctif ἥ, *laquelle*. Alors il s'agirait de l'affection de la vieille pour Hélène.

391. Κεῖνος ὅγ(ε), *ille ipse*, avec une intention d'éloge : ce cher époux; ajoutez ἐστί, est. Voyez XIX, 344. — Δινωτοῖσι, en prose τορνωτοῖς : façonnés au tour. Eustathe : δῖνος γὰρ ὁ τόρνος.

392. Στίλβων, reluisant. Virgile, *Énéide*, IV, 215 : « Et nunc ille Paris.... Mæonia « mentum mitra crinemque madentem « Subnixus. »

394. Νέον, adverbe : récemment, à l'instant.

395. Θυμὸν... ὄρινεν, elle excita le cœur, signifie que la déesse inspire à Hélène un

καί ῥ' ὡς οὖν ἐνόησε θεᾶς περικαλλέα δειρὴν,
στήθεά θ' ἱμερόεντα καὶ ὄμματα μαρμαίροντα,
θάμβησέν τ' ἄρ' ἔπειτα ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Δαιμονίη, τί με ταῦτα λιλαίεαι ἠπεροπεύειν;
Ἦ πή με προτέρω πολίων εὐναιομενάων
ἄξεις ἢ Φρυγίης, ἢ Μηονίης ἐρατεινῆς,
εἴ τίς τοι καὶ κεῖθι φίλος μερόπων ἀνθρώπων,
οὕνεκα δὴ νῦν δῖον Ἀλέξανδρον Μενέλαος
νικήσας ἐθέλει στυγερὴν ἐμὲ οἴκαδ' ἄγεσθαι;
Τοὔνεκα δὴ νῦν δεῦρο δολοφρονέουσα παρέστης.

vif désir de courir vers Pâris. Zénodote traduisait, ἐνεθύμωσεν, elle irrita. Aristarque traduit, παρώρμησεν, qui explique mieux l'effet produit par une déesse telle que Vénus.

396-418. Καί ῥ' ὡς.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur ce que la vieille ne peut pas avoir la beauté de Vénus; sur ce qu'Hélène tient un langage blasphématoire, et en contradiction avec son caractère; sur ce que la scène manque de dignité : καὶ εὐτελὴς κατὰ τὴν διάνοιαν. Il est certain que cette scène est un hors-d'œuvre; mais elle a au plus haut degré la couleur antique. Si elle n'est pas d'Homère, elle est homérique, et autant que pas une dans l'*Iliade*.

399. Δαιμονίη, en mauvaise part : *improba*, cruelle Vénus ! — Ταῦτα, c'est-à-dire κατὰ ταῦτα, οὕτως.

400-405. Dans toutes les éditions, depuis Wolf, il y a un point et virgule après ἀνθρώπων, et l'interrogation est marquée une seconde fois après παρέστης. C'est la ponctuation de Wolf. Mais Lehrs a montré combien cette ponctuation est défectueuse. Suivant Lehrs, il ne serait pas même besoin d'un seul signe d'interrogation : « Primum, non probo signa interrogationis, « quibus deletis multo acerbior evadit « ironia. » Cependant ἦ πη donne un mouvement qui semble exiger quelque chose de plus que le point simple; mais ceci est d'une importance secondaire. L'observation capitale de Lehrs porte sur la relation de οὕνεκα et de τοὔνεκα. Avec notre texte, οὕνεκα dépend de ce qui précède, et τοὔνεκα en est une reprise. Avec celui de Wolf, οὕνεκα est le commencemencement d'une phrase et signifie, non plus *quia*, mais *quandoquidem*, et τοὔνεκα y correspond comme τόφρα à ὄφρα, ὥς à ἠΰτε, etc. Voici les observations de Lehrs à ce sujet, dans sa longue note sur les erreurs de Wolf, pages 57-58 de la 2e édition du *de Aristarchi studiis :* « Wolfiana in« terpunctio habet duo cola per οὕνεκα— « τοὔνεκα conjuncta, quod Homericum « esse nego. Is (scilicet Homerus) particula « οὕνεκα ubique sic usus est, ut enuntia« tioni cujus rationem continet postpona« tur.... Cf. Λ (XI), 21 : Πεύθετο γὰρ « Κύπρονδε μέγα κλέος, οὕνεκ' Ἀχαιοὶ « Ἐς Τροίην νήεσσιν ἀναπλεύσεσθαι « ἔμελλον· Τοὔνεκά οἱ τὸν δῶκε χαρι« ζόμενος βασιλῆϊ. Simillima etiam con« structio A (I), 94-96. Nostro loco post « ἀνθρώπων comma sufficit, post ἄγεσθαι « colon ponendum. Ceterum nec apud « recentiores epicos οὕνεκα—τοὔνεκα me « invenire memini. » Ces raisons ne souffrent guère de réplique. Nous avons mis un signe d'interrogation après ἄγεσθαι, mais uniquement comme nous en mettrions un en français au bout d'une phrase don le début serait, *Tu vas sans doute*, et qu'on pourrait aussi bien terminer par un point d'exclamation.

400. Προτέρω πολίων, vers des villes plus lointaines : vers quelque ville encore plus lointaine. Le génitif πολίων dépend de l'adverbe, qui est un comparatif de πρό, en avant, et qui signifie *plus loin.*

402. Καὶ κεῖθι, là aussi (comme Pâris est ton favori à Troie).

Ἧσο παρ' αὐτὸν ἰοῦσα, θεῶν δ' ἀπόεικε κελεύθου,
μηδ' ἔτι σοῖσι πόδεσσιν ὑποστρέψειας Ὄλυμπον,
ἀλλ' αἰεὶ περὶ κεῖνον ὀΐζυε, καί ἑ φύλασσε,
εἰσόκε σ' ἢ ἄλοχον ποιήσεται, ἢ ὅγε δούλην.
Κεῖσε δ' ἐγὼν οὐκ εἶμι (νεμεσσητὸν δέ κεν εἴη) ·
κείνου πορσυνέουσα λέχος· Τρωαὶ δέ μ' ὀπίσσω
πᾶσαι μωμήσονται· ἔχω δ' ἄχε' ἄκριτα θυμῷ.
Τὴν δὲ χολωσαμένη προσεφώνεε δῖ' Ἀφροδίτη·
Μή μ' ἔρεθε, σχετλίη, μὴ χωσαμένη σε μεθείω,
τὼς δέ σ' ἀπεχθήρω ὡς νῦν ἔκπαγλ' ἐφίλησα,
μέσσῳ δ' ἀμφοτέρων μητίσομαι ἔχθεα λυγρὰ,
Τρώων καὶ Δαναῶν, σὺ δέ κεν κακὸν οἶτον ὄληαι.
Ὣς ἔφατ'· ἔδδεισεν δ' Ἑλένη, Διὸς ἐκγεγαυῖα·
βῆ δὲ κατασχομένη ἑανῷ ἀργῆτι φαεινῷ,
σιγῇ, πάσας δὲ Τρωὰς λάθεν· ἦρχε δὲ δαίμων.
Αἱ δ' ὅτ' Ἀλεξάνδροιο δόμον περικαλλέ' ἵκοντο,
ἀμφίπολοι μὲν ἔπειτα θοῶς ἐπὶ ἔργα τράποντο,

406. Παρ' αὐτόν, près de lui : près de Pâris. — Θεῶν ἀπόεικε κελεύθου, *vulgo* ἀπόειπε κελεύθους. C'est toujours l'idée de renoncer au séjour des dieux, soit qu'on s'éloigne de la route qui y mène, soit qu'on renonce à s'y engager. Mais nous savons quel est le texte d'Aristarque. Didyme : Ἀρίσταρχος ἀπόεικε διὰ τοῦ κ ἀντὶ τοῦ ἀπόειπε, καὶ χωρὶς τοῦ σ κελεύθου· θαυμάσειε δ' ἄν τις, ἡ ἑτέρα διὰ τοῦ π, πόθεν παρέδυ· οὔτε γὰρ ἐν ταῖς Ἀρισταρχείοις οὔτε ἐν ἑτέρῳ τῶν γοῦν μετρίων ἐμφερομένων πέφυκεν· καὶ οὐ μόνον ἐν ταῖς ἐκδόσεσιν, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς συγγράμμασιν ἁπαξάπαντες οὕτως ἐκτίθενται.

409. Ὅγε. Sur cette redondance, voyez la note I, 190.

411. Πορσυνέουσα λέχος. Il ne s'agit pas simplement d'une besogne domestique, quoique l'expression réponde au français *faire le lit*. Eustathe : δῆλον ὅτι πορσύνειν λέχος τὸ συγκοιτάζεσθαι. On a vu une atténuation du même genre, I, 31. Voyez, à ce vers, la note sur ἀντιόωσαν.

412. Ἄκριτα. Voyez II, 796, et la note sur ἀκριτόμυθε, II, 246.

414. Σχετλίη, misérable! *Scholies :* σχετλιασμοῦ καὶ μίσους ἀξία.

415. Τὼς... ὡς équivaut à τοσοῦτον ὅσον.

416. Μητίσομαι pour μητίσωμαι. C'est la suite de la phrase. Bothe : « Minatur « Venus se, denuo concitatis Græcorum « et Trojanorum odiis, omnia flamma ferroque mixturam esse, in quo tumultu « Helena male periret. »

417. Κακὸν οἶτον équivaut à κακὸν ὄλεθρον, expression faite et indépendante du verbe : *malo fato, mala morte ;* de male mort, comme disaient nos pères.

418. Διὸς ἐκγεγαυῖα. Hélène passait pour être véritablement fille de Jupiter.

419. Κατασχομένη ἑανῷ. Homère a dit plus haut, vers 141, καλυψαμένη ὀθόνῃσιν, s'étant enveloppée de son voile.

420. Λάθεν pour ἔλαθε, elle échappa aux regards. On ne la reconnaît pas, tant elle a pris soin de baisser son voile et de s'en bien envelopper, κατασχέσθαι. — Ἦρχε, *præibat*, comme plus bas, vers 447, ἄρχε, qui est là pour ἦρχε.

421. Δόμον περικαλλέ(α). Le palais de Pâris est décrit VI, 314-317, et celui de Priam, dont il faisait partie, VI, 242-250.

ἡ δ' εἰς ὑψόροφον θάλαμον κίε δῖα γυναικῶν.
Τῇ δ' ἄρα δίφρον ἑλοῦσα φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη,
ἀντί' Ἀλεξάνδροιο θεὰ κατέθηκε φέρουσα·
ἔνθα καθῖζ' Ἑλένη, κούρη Διὸς αἰγιόχοιο,
ὄσσε πάλιν κλίνασα, πόσιν δ' ἠνίπαπε μύθῳ·
Ἤλυθες ἐκ πολέμου· ὡς ὤφελες αὐτόθ' ὀλέσθαι,
ἀνδρὶ δαμεὶς κρατερῷ, ὃς ἐμὸς πρότερος πόσις ἦεν.
Ἦ μὲν δὴ πρίν γ' εὔχε' Ἀρηϊφίλου Μενελάου
σῇ τε βίῃ καὶ χερσὶ καὶ ἔγχεϊ φέρτερος εἶναι·
ἀλλ' ἴθι, νῦν προκάλεσσαι Ἀρηΐφιλον Μενέλαον
ἐξαῦτις μαχέσασθαι ἐναντίον. Ἀλλά σ' ἔγωγε
παύεσθαι κέλομαι, μηδὲ ξανθῷ Μενελάῳ
ἀντίβιον πόλεμον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι
ἀφραδέως, μή πως τάχ' ὑπ' αὐτοῦ δουρὶ δαμήῃς.
Τὴν δὲ Πάρις μύθοισιν ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Μή με, γύναι, χαλεποῖσιν ὀνείδεσι θυμὸν ἔνιπτε.
Νῦν μὲν γὰρ Μενέλαος ἐνίκησεν σὺν Ἀθήνῃ,
κεῖνον δ' αὖτις ἐγώ· παρὰ γὰρ θεοί εἰσι καὶ ἡμῖν.
Ἀλλ' ἄγε δὴ φιλότητι τραπείομεν εὐνηθέντε·

423-426. Ἡ δ' εἰς.... Zénodote retranchait comme inconvenants ces quatre vers, où Vénus fait office de servante : ἀπρεπὲς γὰρ αὐτῷ ἐφαίνετο τὸ τῇ Ἑλένῃ τὴν Ἀφροδίτην δίφρον βαστάζειν. Aristarque justifie Homère : ἐπιλέλησται (ὁ Ζηνόδοτος) ὅτι γραῒ εἴκασται, καὶ ταύτῃ τῇ μορφῇ τὰ προσήκοντα ἐπιτηδεύει. Zénodote comblait la lacune en intercalant un vers : Αὐτὴ δ' ἀντίον ἷζεν Ἀλεξάνδροιο ἄνακτος.

427. Ἠνίπαπε. Voyez la note II, 245.

430. Εὔχε' pour εὔχεο, c'est-à-dire ηὔχου : tu te vantais. *Scholies :* ἐκαυχῶ.

434. Παύεσθαι, *vulgo* παύσασθαι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, παύεσθαι. — Κέλομαι. *Jubeo,* en latin, n'a souvent, comme ici κέλομαι, que la portée d'une invitation, d'un avis, d'un simple souhait. *Salvere te jubeo* signifie simplement, portez-vous bien! bonne santé!

440. Κεῖνον.... ἐγώ. Le futur νικήσω est sous-entendu.

441. Φιλότητι τραπείομεν, *in gratiam redeamus,* faisons la paix. C'est l'explication la plus ordinaire : εἰς εὐφροσύνην τραπῶμεν. Mais le mot φιλότητι, à côté d'εὐνηθέντε, dit qu'il s'agit d'amour. Τραπείομεν n'est donc pas pour τραπῶμεν, mais pour ταρπῶμεν, par métathèse. Le verbe τέρπω donne la véritable idée. Il ne faut pas confondre ce qu'on lit ici avec l'exemple λέκτρονδε τραπείομεν εὐνηθέντε, *Odyssée,* VIII, 292. D'ailleurs, le datif φιλότητι ne saurait être pour εἰς φιλότητα : il est pour ἐν φιλότητι. Laissons Homère s'expliquer lui-même. Voici son commentaire, XIV, 314 : Νῶϊ δ', ἄγ', ἐν φιλότητι τραπείομεν εὐνηθέντε. Ici, τρέπεσθαι est impossible. Le doute disparaît bien plus encore quand on a lu un peu plus bas, XIV, 331 : Εἰ νῦν ἐν φιλότητι λιλαίεαι εὐνηθῆναι. Pâris, comme dit spirituellement un scholiaste, demande sa récompense pour les dangers qu'il a courus, au même titre que s'il avait été vainqueur : κινδυνεύσας δὲ ὑπὲρ αὐτῆς, ὡς νικήσας,

οὐ γάρ πώποτέ μ' ὧδε ἔρως φρένας ἀμφεκάλυψεν,
οὐδ' ὅτε σε πρῶτον Λακεδαίμονος ἐξ ἐρατεινῆς
ἔπλεον ἁρπάξας ἐν ποντοπόροισι νέεσσιν,
νήσῳ δ' ἐν Κρανάῃ ἐμίγην φιλότητι καὶ εὐνῇ,
ὥς σεο νῦν ἔραμαι καί με γλυκὺς ἵμερος αἱρεῖ.
Ἦ ῥα, καὶ ἄρχε λέχοσδε κιών· ἅμα δ' εἵπετ' ἄκοιτις.
Τὼ μὲν ἄρ' ἐν τρητοῖσι κατεύνασθεν λεχέεσσιν·
Ἀτρείδης δ' ἀν' ὅμιλον ἐφοίτα, θηρὶ ἐοικὼς,
εἴ που ἐσαθρήσειεν Ἀλέξανδρον θεοειδέα.
Ἀλλ' οὔτις δύνατο Τρώων κλειτῶν τ' ἐπικούρων
δεῖξαι Ἀλέξανδρον τότ' Ἀρηϊφίλῳ Μενελάῳ.
Οὐ μὲν γὰρ φιλότητί γ' ἐκεύθανον, εἴ τις ἴδοιτο·
ἶσον γάρ σφιν πᾶσιν ἀπήχθετο Κηρὶ μελαίνῃ.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι·
νίκη μὲν δὴ φαίνετ' Ἀρηϊφίλου Μενελάου·
ὑμεῖς δ' Ἀργείην Ἑλένην καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ
ἔκδοτε, καὶ τιμὴν ἀποτινέμεν ἥντιν' ἔοικεν,

τῶν ἐπινικίων ἀπολαύειν ἀξιοῖ. Ce scholiaste n'a pas donné son avis sur le sens propre de φιλότητι et de τραπείομεν, mais on voit assez qu'il entend ces mots comme les paroles de Jupiter à Junon au vers XIV, 314.

442. Ὧδε ἔρως. Bothe fait disparaître l'hiatus en mettant φρένας après ὧδε, et en changeant ἔρως en ἔρος. Dindorf et d'autres intercalent γ' entre ὧδε et ἔρως. A quoi bon?

445. Κρανάῃ. Cranaé était probablement Marathonisi, petite île du golfe de Laconie. Suivant quelques-uns, c'était Cythère, ou même un îlot voisin du cap Sunium. C'est supposer à Pâris bien de la patience; et ὅτε πρῶτον, *quum primum*, vers 443, semble dire qu'Hélène et lui étaient à Cranaé presque dès le jour même du départ. En réalité, on ne sait pas même si Cranaé, dans le texte d'Homère, est un nom propre, et si l'on ne devrait pas écrire νήσῳ δ' ἐν κραναῇ, dans une île rocheuse. Aristarque : ἄδηλον πότερον ὄνομα κύριόν ἐστιν, ... ἢ ἐπιθετικῶς τὴν τραχεῖαν (sous-entendu λέγει Ὅμηρος).

447. Ἄρχε, *vulgo* ἦρχε : *præibat*, il marchait le premier. Ἦρχε est une correction, et non pas le texte des manuscrits.

448. Τρητοῖσι, comme plus haut, 391, δινωτοῖσι : *tornatis*. Heyne : « A plerisque « refertur ad foramina per quæ lora, ἱμάν« τες, trajiciuntur ad continendas stragulas « vestes. Sed τερεῖν omnino est tornare, « sculpere, fabricari; itaque τρητὸν λέχος « nihil aliud significat quam δινωτὸν λέ« χος. »

449. Θηρὶ ἐοικώς. Nouvel exemple de l'hiatus ι-ε dont nous avons déjà signalé la fréquence. Voyez plus haut la note du vers 219.

453. Οὐ... ἐκεύθανον équivaut à οὐκ ἂν ἐκεύθανον, *non abscondissent :* ils n'auraient point caché Pâris. — Φιλότητι, par affection pour lui.

454. Ἀπήχθετο. Voyez plus haut les imprécations contre Pâris, vers 320-323. — Κηρί dépend de ἶσον : *æque atque mors*, autant que la mort.

459. Ἀποτινέμεν. Zénodote lisait ἀποτίνετον, au lieu de l'infinitif pris pour l'im-

ἥτε καὶ ἐσσομένοισι μετ' ἀνθρώποισι πέληται.
Ὣς ἔφατ' Ἀτρείδης· ἐπὶ δ' ᾔνεον ἄλλοι Ἀχαιοί.

pératif. Ce duel répondrait aux deux sujets Τρῶες et Δάρδανοι. La plupart des manuscrits donnent ἀποτίνετε, glose passée dans le texte. La forme infinitive est essentiellement homérique. Aristarque reproche à Zénodote sa correction, et l'accuse d'avoir méconnu la valeur impérative d'ἀποτινέμεν : καὶ ἠγνόησεν ὅτι συνήθως τῷ ἀπαρεμφάτῳ ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ χρῆται Ὅμηρος.

460. Ἥτε καὶ... Voyez plus haut 287 et la note sur ce vers.

461. Ἐπὶ δ' ᾔνεον pour ἐπῄνουν δέ. Dübner : « Cette proclamation de la victoire est comme un dénoûment, qui complète l'action du chant troisième. » Les Alexandrins ont choisi en général, pour fins de chants, des points où la pause est nettement marquée, et leurs coupes sont quelquefois très-heureuses.



ΙΛΙΑΔΟΣ Δ.

ΟΡΚΙΩΝ ΣΥΓΧΥΣΙΣ. ΑΓΑΜΕΜΝΟΝΟΣ ΕΠΙΠΩΛΗΣΙΣ.

Junon, dans le conseil des dieux, obtient de Jupiter que la lutte recommence entre les Grecs et les Troyens (1-49). Minerve descend de l'Olympe, et détermine Pandarus le Lycien à violer le traité en lançant une flèche à Ménélas (50-104). Ménélas est blessé, mais non mortellement grâce à Minerve (105-219). On se prépare des deux côtés à combattre, et Agamemnon parcourt les rangs de l'armée des Grecs, distribuant l'éloge et le blâme (220-421). Bataille terrible, où Mars et Apollon prennent parti pour les Troyens, Minerve et d'autres divinités pour les Grecs (422-544).

Οἱ δὲ θεοὶ πὰρ Ζηνὶ καθήμενοι ἠγορόωντο
χρυσέῳ ἐν δαπέδῳ, μετὰ δέ σφισι πότνια Ἥβη
νέκταρ ἐῳνοχόει· τοὶ δὲ χρυσέοις δεπάεσσιν
δειδέχατ' ἀλλήλους, Τρώων πόλιν εἰσορόωντες.

2. Χρυσέῳ ἐν δαπέδῳ. Homère a dit ailleurs, I, 426, que le palais de Jupiter avait un parquet d'airain : χαλκοβατὲς δῶ. On résolvait la difficulté en prenant ici δάπεδον, par synecdoche, non point pour le parquet, mais pour la salle même. *Scholies* : ἐν τῷ κεχρυσωμένῳ καὶ καλῷ τόπῳ. — Ἥβη. L'Hébé d'Homère n'est point femme d'Hercule, puisque Hercule, suivant Homère, XVIII, 117, est vraiment mort, et par conséquent n'a pu devenir dieu. C'est une vierge, comme l'indique son office même d'échanson. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι παρθένος ἡ Ἥβη· οἰνοχοεῖ γάρ. Hébé et Ganymède ne font pas le même service. Ganymède est l'échanson particulier de Jupiter; Hébé verse le nectar dans l'assemblée des dieux.

3. Ἐῳνοχόει, pour ᾠνοχόει, d'οἰνοχοέω. Zénodote écrivait ἐνῳνοχόει, expression fausse, puisqu'il n'y a pas de complément indirect. Les grammairiens grecs qu'on nommait λυτικοί posaient ici une de leurs subtiles et absurdes questions : « Pourquoi Homère se sert-il d'un verbe qui signifie *verser du vin*, puisque les dieux ne boivent pas de vin ? » Ce n'est pas sur de pareilles raisons que se fondait Aristarque pour lancer son obel et prononcer l'athétèse. Mais il prend quelquefois la peine de répondre à ces sottises. Il répondait ici : « Le nectar est le vin des dieux. » C'est ce que signifie l'explication technique consignée dans les *Scholies :* καταχρηστικῶς οὖν τὸ ἐῳνοχόει ἐπὶ τοῦ νέκταρος.

4. Δειδέχατ' ἀλλήλους, ils se faisaient mutuellement politesse. Les dieux se passent les coupes l'un à l'autre après les avoir fait remplir, et en les présentant toujours à droite. Le mot δειδέχατο, d'après cette explication, appartient à δείκνυμι, et non à δέχομαι. Telle est du moins l'opinion de Buttmann. Mais on pourra toujours disputer ici sur cette question; car, si un dieu *présente* la coupe, un autre la *reçoit*. Wolf traduit, avec le même sens que Butt-

Αὐτίκ' ἐπειρᾶτο Κρονίδης ἐρεθιζέμεν Ἥρην
κερτομίοις ἐπέεσσι, παραβλήδην ἀγορεύων·
Δοιαὶ μὲν Μενελάῳ ἀρηγόνες εἰσὶ θεάων,
Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηῒς Ἀθήνη.
Ἀλλ' ἤτοι ταὶ νόσφι καθήμεναι, εἰσορόωσαι
τέρπεσθον· τῷ δ' αὖτε φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη
αἰεὶ παρμέμβλωκε, καὶ αὐτοῦ Κῆρας ἀμύνει,
καὶ νῦν ἐξεσάωσεν ὀϊόμενον θανέεσθαι.
Ἀλλ' ἤτοι νίκη μὲν Ἀρηϊφίλου Μενελάου.
Ἡμεῖς δὲ φραζώμεθ' ὅπως ἔσται τάδε ἔργα,
ἤ ῥ' αὖτις πόλεμόν τε κακὸν καὶ φύλοπιν αἰνὴν
ὄρσομεν, ἢ φιλότητα μετ' ἀμφοτέροισι βάλωμεν.
Εἰ δ' αὖ πως τόδε πᾶσι φίλον καὶ ἡδὺ γένοιτο,
ἤτοι μὲν οἰκέοιτο πόλις Πριάμοιο ἄνακτος,

mann : *alter alterum excipiebat.* Il y a d'autres passages analogues, où l'on distingue mieux qu'ici quel est précisément le verbe. Voyez les notes IX, 196, 224; XV, 86 ; XXII, 435.

6. Παραβλήδην. Apollonius : ἐξαπατητικῶς, παραλογιστικῶς· παραβάλλειν γὰρ τὸ ἀπατᾶν ἔλεγον. Eustathe : ἐκ παραβολῆς καὶ συγκριτικῶς (à cause de la comparaison que va faire Jupiter). Passow et autres : *obliquement*, sans aller droit au but, par un détour. On ignore la signification précise de παραβλήδην, qui est, comme le remarque Apollonius, τῶν ἅπαξ εἰρημένων. Wolf n'y voit guère qu'une nuance de ὑποβλήδην, I, 292. Mais la traduction *interjecta oratione* ne donnerait pas ici un sens très-satisfaisant. Jupiter n'interrompt point un discours, il parle le premier.

8. Ἀλαλκομενηΐς, d'Alalcomènes, parce que Minerve avait un temple à Alalcomènes, ville de Béotie. C'est ainsi que Junon est nommée Argienne parce qu'elle avait à Argos le plus fameux de ses temples. Il est probable, comme le remarque Dübner, qu'Alalcomènes devait elle-même son nom à une épithète de la déesse : ἀλαλκομένη, secourable.

10. Τῷ, à l'adversaire de Ménélas, à Pâris.

11. Παρμέμβλωκε. *Scholies :* παραμένει, πάρεστιν. Il y a quelque chose de plus dans l'expression du poëte; car βλώσκω indique un mouvement. Vénus est toujours à courir à l'aide de son favori. *Adest* traduit exactement; car on dit *huc ades.*

14. Φραζώμεθ(α), *consultemus*, délibérons. Le verbe φράζω, dans Homère, dit toujours plus que notre mot *parler.*

15-16. Ἤ.... ἤ. L'alternative est indiquée par ὅπως ἔσται. En effet, il n'y a que deux partis entre lesquels on puisse choisir.

16. Ὄρσομεν est au subjonctif, pour ὄρσωμεν.

17. Εἰ δ' αὖ πως, *vulgo* εἰ δ' αὔτως. La vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance. Notre leçon est celle d'Aristarque. *Scholies :* διὰ τοῦ πως αἱ Ἀριστάρχου, εἰ δ' αὖ πως· ἐν δὲ τῇ κατὰ Ἀριστοφάνη, εἰ δ' αὔτως, διὰ τοῦ τ. Aristarque n'admettait pas αὔτως comme forme homérique; et αὔτως, *sic*, ne convient pas ici, car il a un sens trop vague.

18. Μέν. Bothe : « Μέν vi cæsuræ pro« ducitur, neque opus est Payniano Ϝοι« κέοιτο. » Cependant Bothe souhaiterait qu'on pût écrire ἤτοι μὲν πόλις οἰκέοιτο, et il cherche à démontrer que c'est le texte probable. A quoi bon, dès que μέν est bien où il est?

αὖτις δ' Ἀργείην Ἑλένην Μενέλαος ἄγοιτο.
Ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ἐπέμυξαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη·
πλησίαι αἵγ' ἥσθην, κακὰ δὲ Τρώεσσι μεδέσθην.
Ἤτοι Ἀθηναίη ἀκέων ἦν οὐδέ τι εἶπεν,
σκυζομένη Διὶ πατρί, χόλος δέ μιν ἄγριος ᾕρει·
Ἥρη δ' οὐκ ἔχαδε στῆθος χόλον, ἀλλὰ προσηύδα·
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες;
Πῶς ἐθέλεις ἅλιον θεῖναι πόνον ἠδ' ἀτέλεστον,
ἱδρῶ θ' ὃν ἵδρωσα μόγῳ; καμέτην δέ μοι ἵπποι
λαὸν ἀγειρούσῃ, Πριάμῳ κακὰ τοῖό τε παισίν.
Ἔρδ'· ἀτὰρ οὔ τοι πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι.
Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Δαιμονίη, τί νύ σε Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες
τόσσα κακὰ ῥέζουσιν, ὅτ' ἀσπερχὲς μενεαίνεις
Ἰλίου ἐξαλαπάξαι ἐϋκτίμενον πτολίεθρον;
Εἰ δὲ σύγ' εἰσελθοῦσα πύλας καὶ τείχεα μακρὰ,
ὠμὸν βεβρώθοις Πρίαμον Πριάμοιό τε παῖδας,
ἄλλους τε Τρῶας, τότε κεν χόλον ἐξακέσαιο.
Ἔρξον ὅπως ἐθέλεις· μὴ τοῦτό γε νεῖκος ὀπίσσω
σοὶ καὶ ἐμοὶ μέγ' ἔρισμα μετ' ἀμφοτέροισι γένηται.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
ὁππότε κεν καὶ ἐγὼ μεμαὼς πόλιν ἐξαλαπάξαι
τὴν ἐθέλω, ὅθι τοι φίλοι ἀνέρες ἐγγεγάασιν,
μήτι διατρίβειν τὸν ἐμὸν χόλον, ἀλλά μ' ἐᾶσαι.

24. Ἥρῃ, *vulgo* Ἥρη. Le nominatif ne pourrait donner un sens exact que s'il y avait στήθεος. D'ailleurs στῆθος est un excellent sujet à ἔχαδε, qui indique la contenance d'un vase.

25. Τὸν μῦθον, c'est-à-dire τοῦτον τὸν μῦθον.

28. Λαόν, l'armée des Grecs, a pour apposition κακά, fléau.

32. Ὅτ' est pour ὅτε, dans le sens de *puisque*, et non pour ὅτι, *parce que*.

35. Ὠμὸν βεβρώθοις, *crudum voraveris*. On voit que le Jupiter d'Homère ne court pas beaucoup après les expressions polies sous lesquelles il faut chercher la pensée. Il dit les choses en propres termes, comme le premier venu.

38. Ἔρισμα est un mot qui ne se trouve qu'ici, mais dont le sens n'est point douteux, car il est formé régulièrement d'ἐρίζω, disputer. C'est un synonyme de νεῖκος, querelle.

39. Ἄλλο δέ.... Vers souvent répété. Voyez la note I, 297.

41. Τήν, *illam*, celle-là : une ville. — Τοι, à toi, pour σοι.

42. Διατρίβειν et ἐᾶσαι, *remorari*, *permittere* : l'infinitif pour l'impératif.

Καὶ γὰρ ἐγὼ σοὶ δῶκα ἑκὼν ἀέκοντί γε θυμῷ.
Αἲ γὰρ ὑπ' ἠελίῳ τε καὶ οὐρανῷ ἀστερόεντι
ναιετάουσι πόληες ἐπιχθονίων ἀνθρώπων,
τάων μοι πέρι κῆρι τιέσκετο Ἴλιος ἱρὴ,
καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.
Οὐ γάρ μοί ποτε βωμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης,
λοιβῆς τε κνίσης τε· τὸ γὰρ λάχομεν γέρας ἡμεῖς.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
Ἤτοι ἐμοὶ τρεῖς μὲν πολὺ φίλταταί εἰσι πόληες,
Ἄργος τε Σπάρτη τε καὶ εὐρυάγυια Μυκήνη·
τὰς διαπέρσαι, ὅτ' ἄν τοι ἀπέχθωνται πέρι κῆρι·
τάων οὔτοι ἐγὼ πρόσθ' ἵσταμαι οὐδὲ μεγαίρω.
Εἴπερ γὰρ φθονέω τε καὶ οὐκ εἰῶ διαπέρσαι,
οὐκ ἀνύω φθονέουσ', ἐπειὴ πολὺ φέρτερός ἐσσι.
Ἀλλὰ χρὴ καὶ ἐμὸν θέμεναι πόνον οὐκ ἀτέλεστον·
καὶ γὰρ ἐγὼ θεός εἰμι, γένος δ' ἐμοὶ ἔνθεν ὅθεν σοί·
καί με πρεσβυτάτην τέκετο Κρόνος ἀγκυλομήτης,
ἀμφότερον, γενεῇ τε καὶ οὕνεκα σὴ παράκοιτις
κέκλημαι· σὺ δὲ πᾶσι μετ' ἀθανάτοισιν ἀνάσσεις.

43. Δῶκα ἑκὼν ἀέκοντί γε θυμῷ, j'ai consenti à regret à t'abandonner (Troie).

45. Ναιετάουσι, *habitantur*. Voy. la note II, 626 sur ναίουσι, et la note II, 648 sur εὐναιεταώσας.

46. Πέρι, adverbe : *maxime*, plus que pas une. Aristarque : περισσῶς τῷ κέαρι. Cependant quelques modernes prétendent qu'on doit lire περί, préposition : περὶ κῆρι, *in animo*. Mais Jupiter veut dire ici qu'il n'y avait pas de ville qu'il préférât à Ilion; et πέρι, adverbe, marque sa préférence pour Ilion. Dans d'autres passages la question est plus douteuse.

47. Ἐϋμμελίω, qui manie bien la lance : belliqueux. *Scholies :* τοῦ εὖ ποτὲ τῇ μελίᾳ χρησαμένου, πολεμικοῦ. Le mot μελία signifie ordinairement *frêne* : on faisait des lances avec du bois de frêne.

48. Δαιτὸς ἐΐσης. Le sacrifice est en l'honneur de Jupiter seul; mais ceux qui font le sacrifice ont chacun part égale au festin.

49. Τὸ.... γέρας, c'est-à-dire τοῦτο τὸ γέρας.

53. Διαπέρσαι, l'infinitif pour l'impératif. — Πέρι, extrêmement. Voyez plus haut la note du vers 46. Le cas est tout à fait analogue.

55-56. Εἴπερ... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais la raison de l'athétèse est d'un logicien trop rigoureux : τὴν χάριν ἀναλύουσιν, εἰ καὶ μὴ προδεηθεὶς δύναται τοῦτ' ἔχειν.

56. Ἐπειή. La syllabe πει compte pour une brève à cause de la voyelle qui suit, comme s'il y avait deux mots. Quelques-uns l'écrivent même ἐπεὶ ἦ. Mais il n'y a aucune raison valable à cela. Voyez la note I, 156.

59. Πρεσβυτάτην. Eustathe : τιμιωτάτην, comblée d'honneurs.

61. Δέ équivaut ici à γάρ, *en effet*. Il n'y a point d'opposition ; c'est au contraire une explication de la fierté que montre la déesse. *Scholies :* διότι σοῦ εἰμὶ γυνὴ, τοῦ πάντων θεῶν βασιλεύοντος.

Ἀλλ᾽ ἤτοι μὲν ταῦθ᾽ ὑποείξομεν ἀλλήλοισιν,
σοὶ μὲν ἐγώ, σὺ δ᾽ ἐμοί· ἐπὶ δ᾽ ἕψονται θεοὶ ἄλλοι
ἀθάνατοι. Σὺ δὲ θᾶσσον Ἀθηναίῃ ἐπιτεῖλαι
ἐλθεῖν ἐς Τρώων καὶ Ἀχαιῶν φύλοπιν αἰνήν,
πειρᾶν δ᾽ ὥς κε Τρῶες ὑπερκύδαντας Ἀχαιοὺς
ἄρξωσι πρότεροι ὑπὲρ ὅρκια δηλήσασθαι.
Ὣς ἔφατ᾽· οὐδ᾽ ἀπίθησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.
Αὐτίκ᾽ Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Αἶψα μάλ᾽ ἐς στρατὸν ἐλθὲ μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς,
πειρᾶν δ᾽ ὥς κε Τρῶες ὑπερκύδαντας Ἀχαιοὺς
ἄρξωσι πρότεροι ὑπὲρ ὅρκια δηλήσασθαι.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε πάρος μεμαυῖαν Ἀθήνην·
βῆ δὲ κατ᾽ Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα.
Οἷον δ᾽ ἀστέρα ἧκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω,
ἢ ναύτῃσι τέρας, ἠὲ στρατῷ εὐρέϊ λαῶν,
λαμπρόν· τοῦ δέ τε πολλοὶ ἀπὸ σπινθῆρες ἵενται·
τῷ εἰκυῖ᾽ ἤϊξεν ἐπὶ χθόνα Παλλὰς Ἀθήνη,
κὰδ δ᾽ ἔθορ᾽ ἐς μέσσον· θάμβος δ᾽ ἔχεν εἰσορόωντας
Τρῶάς θ᾽ ἱπποδάμους καὶ ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
Ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·
Ἦ ῥ᾽ αὖτις πόλεμός τε κακὸς καὶ φύλοπις αἰνὴ
ἔσσεται, ἢ φιλότητα μετ᾽ ἀμφοτέροισι τίθησιν
Ζεύς, ὅστ᾽ ἀνθρώπων ταμίης πολέμοιο τέτυκται.
Ὣς ἄρα τις εἴπεσκεν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε.
Ἡ δ᾽ ἀνδρὶ ἰκέλη Τρώων κατεδύσεθ᾽ ὅμιλον,
Λαοδόκῳ Ἀντηνορίδῃ, κρατερῷ αἰχμητῇ,

63. Ἐπὶ δ᾽ ἕψονται. Joignez ἐπὶ à ἕψονται : ἐφέψονται, suivront, se conformeront à notre volonté.

64. Ἐπιτεῖλαι : l'infinitif dans le sens de l'impératif.

72. Ὑπὲρ ὅρκια. Voyez la note III, 299.

73. Πάρος μεμαυῖαν. Elle n'avait besoin d'aucune excitation; elle était prête *d'avance*, et toute pleine d'ardeur.

81. Ὧδε δὲ... Vers souvent répété. — Τις, comme πᾶς τις, ἕκαστος. Voy. III, 297 et les notes sur ce vers.

84. Ἀνθρώπων dépend de πολέμοιο.

86. Ἀνδρὶ ἰκέλη. Homère a dit, *Odyssée*, XIX, 54, Ἀρτέμιδι ἰκέλη, avec le même hiatus. Bothe propose de transposer les deux mots à la place l'un de l'autre : ἰκέλη ἀνδρί. Nous répéterons encore : A quoi bon?

87. Λαοδόκῳ. Ce fils d'Anténor est inconnu.

Πάνδαρον ἀντίθεον διζημένη, εἴ που ἐφεύροι.
Εὗρε Λυκάονος υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε
ἑσταότ᾽· ἀμφὶ δέ μιν κραταιαὶ στίχες ἀσπιστάων
λαῶν, οἵ οἱ ἕποντο ἀπ᾽ Αἰσήποιο ῥοάων.
Ἀγχοῦ δ᾽ ἱσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἦ ῥά νύ μοί τι πίθοιο, Λυκάονος υἱὲ δαΐφρον;
Τλαίης κεν Μενελάῳ ἐπιπροέμεν ταχὺν ἰόν,
πᾶσι δέ κε Τρώεσσι χάριν καὶ κῦδος ἄροιο,
ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Ἀλεξάνδρῳ βασιλῆϊ.
Τοῦ κεν δὴ πάμπρωτα πάρ᾽ ἀγλαὰ δῶρα φέροιο,
αἴ κεν ἴδῃ Μενέλαον Ἀρήϊον Ἀτρέος υἱὸν,
σῷ βέλεϊ δμηθέντα, πυρῆς ἐπιβάντ᾽ ἀλεγεινῆς.
Ἀλλ᾽ ἄγ᾽ ὀΐστευσον Μενελάου κυδαλίμοιο·
εὔχεο δ᾽ Ἀπόλλωνι Λυκηγενέϊ κλυτοτόξῳ
ἀρνῶν πρωτογόνων ῥέξειν κλειτὴν ἑκατόμβην,
οἴκαδε νοστήσας ἱερῆς εἰς ἄστυ Ζελείης.

88-89. Πάνδαρον... Ces deux vers se retrouvent textuellement ailleurs, V, 168-169. Ici, Zénodote les regardait comme inconvenants. Une déesse réduite à chercher, et ne voyant pas du premier coup! δοκῶν ἀνθρώπινον τὸ ζητεῖν εἶναι. Il supprimait le second vers, et il terminait le premier par εὗρε δὲ τόνδε, au lieu de εἴ που ἐφεύροι. Aristarque a maintenu le texte par la raison que la déesse, ayant pris la figure d'un homme, doit faire ce que ferait un homme : ἀγνοεῖ δὲ (ὁ Ζηνόδοτος) ὅτι ὁμοιωθεῖσα Λαοδόκῳ ἀνάγκην εἶχεν ἀνθρώπινα ἐπιτηδεύειν. On a vu une observation semblable, à propos des vers III, 423-426.

90-91. Ἀμφὶ δὲ.... Sur ces Lyciens et sur Pandarus, voyez la note II, 826.

96. Ἐκ πάντων, *ex omnibus*, *inter omnes :* entre tous. — Βασιλῆϊ, roi, c'est-à-dire, ici, fils de roi. C'est ainsi que βασιλίς est souvent, dans les tragiques, non pas une reine, mais ce que nous appelons une princesse. Il y a un passage, XX, 84, où Homère nous montre Énée parlant en fanfaron parmi *les rois* des Troyens. Ces rois des Troyens sont simplement de grands personnages. Dans l'*Odyssée*, VIII, 390, nous voyons douze *rois* phéaciens chez Alcinoüs. Aristarque a fait une note sur l'emploi du mot βασιλεύς dans Homère : βασιλεῖς καὶ τοὺς κατὰ μέρος ἄρχοντας λέγει. Hésiode appelle *rois* tous les grands personnages. *Rex* en latin signifiait un homme opulent; et celui qui tenait une classe d'enfants avait lui-même le titre de *rex*. Horace, *Odes*, I, XXVI, 7 : «.... me-« mor Actæ non alio *rege* puertiæ. »

97. Τοῦ.... πάρ(α), *ab illo*, de Pâris.

100. Μενελάου. Eustathe sous-entend κατά, *contre*. Les grammairiens modernes rapportent cet exemple à ce qu'ils nomment le génitif local et final.

101. Ἀπόλλωνι Λυκηγενέϊ. C'est Apollon qui lui avait fait don de son arc. Voyez II, 827. Il invoque Apollon Lycien, c'est-à-dire une divinité nationale; car Apollon était particulièrement adoré en Lycie, quelle que soit d'ailleurs la vraie étymologie du mot λυκηγενής ou celle du mot λύκειος, dont l'un paraît signifier *fils de l'aube*, et l'autre, *destructeur des loups*.

103. Νοστήσας. Nous avons vu une construction analogue, I, 77, πρόφρων devant l'infinitif : ὄμοσσον πρόφρων ἀρήξειν. L'emploi du nominatif, dans ces phrases,

Ὣς φάτ' Ἀθηναίη· τῷ δὲ φρένας ἄφρονι πεῖθεν.
Αὐτίκ' ἐσύλα τόξον ἐύξοον ἰξάλου αἰγὸς
ἀγρίου, ὅν ῥά ποτ' αὐτὸς ὑπὸ στέρνοιο τυχήσας
πέτρης ἐκβαίνοντα, δεδεγμένος ἐν προδοκῇσιν,
βεβλήκει πρὸς στῆθος· ὁ δ' ὕπτιος ἔμπεσε πέτρῃ·
τοῦ κέρα ἐκ κεφαλῆς ἑκκαιδεκάδωρα πεφύκει·
καὶ τὰ μὲν ἀσκήσας κεραοξόος ἤραρε τέκτων,
πᾶν δ' εὖ λειήνας χρυσέην ἐπέθηκε κορώνην.
Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκε τανυσσάμενος, ποτὶ γαίῃ
ἀγκλίνας· πρόσθεν δὲ σάκεα σχέθον ἐσθλοὶ ἑταῖροι,
μὴ πρὶν ἀναΐξειαν Ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν,
πρὶν βλῆσθαι Μενέλαον Ἀρήϊον Ἀτρέος υἱόν.
Αὐτὰρ ὁ σύλα πῶμα φαρέτρης, ἐκ δ' ἕλετ' ἰὸν
ἀβλῆτα, πτερόεντα, μελαινέων ἕρμ' ὀδυνάων·

est un tour essentiellement grec. — Ἄστυ Ζελείης. Voyez la note II, 824.

104. Φρένας ἄφρονι. Les Grecs ont aimé de tout temps ces jeux antithétiques. Je ne crois pas que le mot ἄφρων signifie ici *insensé*. Pandarus ne sera nullement puni du coup qu'il va faire. Mais il n'agit point αὐτόματος, il subit une influence irrésistible, il est *sui impos, sui non compos;* par conséquent il est ἄφρων, c'est-à-dire irréfléchi, imprudent, étourdi, et rien de plus.

105. Ἐσύλα, il saisit. Συλάω est primitivement un synonyme de λαμβάνω. Voyez plus bas, vers 116, σύλα, *il ôta.* — Τόξον.... αἰγός. Bothe : « *Arcum capri* « dixit pro *arcu facto ex cornu caprino.* »

109. Κέρα, au pluriel, pour κέρατα. — Ἑκκαιδεκάδωρα est formé de δῶρον, *palme*, longueur de quatre doigts, environ huit centimètres. Les cornes avaient donc plus d'un mètre de haut, près de cent trente centimètres.

111. Κορώνην, *apicem.* Ni Apollonius, ni les *Scholies*, ni Eustathe, ne donnent une idée nette de ce qu'était la κορώνη d'un arc. Après de longues discussions, on a fini par voir dans κορώνη l'anneau qui servait à tirer la corde pour bander l'arc. La corde était fixée à une des extrémités de l'arc; l'anneau la fixait à l'autre extrémité.

112. Κατέθηκε. Ulysse pose aussi son arc à terre, *Odyssée*, XXII, 136, pour y adapter la flèche.

114-115. Ἀρήϊοι.... Ἀρήϊον. Cette répétition a choqué Bothe; et il propose une correction qui ne semble pas très-heureuse : ἀραιοί, *légers*, au lieu d'Ἀρήϊοι, *belliqueux.* On peut lui répondre par ses propres paroles au sujet de κρατερῷ et κρατεραί, vers 87 et 90 : « Vox repetita..., « quæ est Homericæ orationis simplicitas. » Homère ne se soucie point d'une variété factice.

117. Ἀβλῆτα... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Suivant Aristarque, le mot ἀβλῆτα ne serait point homérique, parce que βάλλω, chez Homère, signifie toujours *frapper*, et jamais simplement *lancer*. Mais, comme le remarque Lehrs à ce sujet, si Homère dit ἰὸν βάλλειν, l'expression ἰὸς ἀβλής est par là même légitime. Aristarque trouvait d'ailleurs le mot ἕρμα souverainement déplacé dans la phrase. Apollonius : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀθετεῖ τὸν στίχον· γελοῖον γάρ φησιν ἔρεισμα τῶν ὀδυνῶν λέγεσθαι, ἔπαινον γὰρ οὐκ ἔχει τοῦ δυναμένου ὀδυνῆσαι. Ceci est une rigueur de grammairien. Laissons à la poésie ses priviléges. Ἕρμ(α) ὀδυνάων est une expression très-hardie; mais nous osons dire que cette hardiesse est une beauté. C'est ce que Schiller pensait assurément, lui qui met dans la

αἶψα δ' ἐπὶ νευρῇ κατεκόσμει πικρὸν ὀϊστόν,
εὔχετο δ' Ἀπόλλωνι Λυκηγενέϊ κλυτοτόξῳ
ἀρνῶν πρωτογόνων ῥέξειν κλειτὴν ἑκατόμβην,
οἴκαδε νοστήσας ἱερῆς εἰς ἄστυ Ζελείης.
Ἕλκε δ' ὁμοῦ γλυφίδας τε λαβὼν καὶ νεῦρα βόεια·
νευρὴν μὲν μαζῷ πέλασεν, τόξῳ δὲ σίδηρον.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ κυκλοτερὲς μέγα τόξον ἔτεινεν,
λίγξε βιός, νευρὴ δὲ μέγ' ἴαχεν, ἆλτο δ' ὀϊστὸς
ὀξυβελής, καθ' ὅμιλον ἐπιπτέσθαι μενεαίνων.
  Οὐδὲ σέθεν, Μενέλαε, θεοὶ μάκαρες λελάθοντο
ἀθάνατοι, πρώτη δὲ Διὸς θυγάτηρ ἀγελείη,
ἥ τοι πρόσθε στᾶσα βέλος ἐχεπευκὲς ἄμυνεν.
Ἡ δὲ τόσον μὲν ἔεργεν ἀπὸ χροός, ὡς ὅτε μήτηρ
παιδὸς ἐέργῃ μυῖαν, ὅθ' ἡδέϊ λέξεται ὕπνῳ·

bouche de Guillaume Tell tout ce qu'il peut prendre à l'image d'Homère. Tell s'adressant à la flèche qu'il va lancer : *Komm du hervor, du Bringer bittrer Schmerzen!* Eustathe explique parfaitement le passage d'Homère : ἕρμ' ὀδυνάων · ἐν ᾧ αἱ ὀδύναι οἷον ἐνοικοῦσι καὶ ἐνερείδονται · ὥστε, ὅπου αὐτὸ εἰσέλθῃ, ἐκεῖ καὶ θανασίμους ὀδύνας συνεισέρχεσθαι. La flèche, comme dit Dübner d'après Eustathe, est l'objet visible qui renferme et communique les douleurs. Elle en est donc comme le support et l'appui.

122. Γλυφίδας, la coche de la flèche, l'entaille par où la flèche se tient ferme sur la corde de l'arc. — Νεῦρα βόεια. Daremberg : « Il s'agit sans doute ici du *nerf sciatique* du bœuf, dont on se servait pour les cordes d'arc ; ce qui n'autorise pas à croire qu'Homère avait distingué les νεῦρα des τένοντες. Ce nerf sciatique n'était en réalité pour lui qu'un *cordon* de même nature et ayant même fonction que les tendons. »

123-124. Νευρὴν μὲν... Zénodote intervertissait ces deux vers, mettant le premier à la place du second. Mais les circonstances sont dans leur ordre naturel, et l'interversion brouille cet ordre.

123. Σίδηρον. Remarquez l'emploi du fer pour les pointes de flèches, tandis que les pointes de lances sont d'airain. Une pointe de flèche en cuivre aurait dû conserver trop de masse pour ne point se reboucher contre un corps un peu résistant. L'aiguille de fer n'ajoutait presque rien au poids du roseau empenné.

124. Κυκλοτερές dépend de ἔτεινεν. Il tendit l'arc de manière à le rendre circulaire. *Scholies :* τείνας κυκλοτερὲς ἐποίησε. Virgile, *Énéide*, XI, 860 : «.... donec curvata coirent Inter se capita. »

125. Λίγξε βιός. Les anciens admiraient la façon dont Homère imite le bruissement de la corde et celui de l'arc qui se détend, et par cette onomatopée λίγξε, et par le μέγ' ἴαχεν qui suit. Λίγξε est un ἅπαξ εἰρημένον. On le rapporte à λίζω. C'est plutôt λίγγειν, primitivement κλίγγειν, comme le remarque Bothe, c'est-à-dire le son même : *klingen*, dans les langues germaniques.

126. Ὀξυβελής... Homère a consacré plus de vingt vers au coup tiré par l'archer Pandarus. Mais ce coup, comme le remarque Dübner, n'est pas un fait quelconque : « C'est, après la colère d'Achille, le principal mobile de l'action de l'*Iliade*, une sorte de péripétie qui finit par la mort de Patrocle. »

128. Ἀγελείη, qui emmène le butin. Minerve est une déesse belliqueuse.

αὐτὴ δ' αὖτ' ἴθυνεν ὅθι ζωστῆρος ὀχῆες
χρύσειοι σύνεχον καὶ διπλόος ἤντετο θώρηξ.
Ἐν δ' ἔπεσε ζωστῆρι ἀρηρότι πικρὸς ὀϊστός·
διὰ μὲν ἂρ ζωστῆρος ἐλήλατο δαιδαλέοιο,
καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο,
μίτρης θ', ἣν ἐφόρει ἔρυμα χροός, ἕρκος ἀκόντων,
ἣ οἱ πλεῖστον ἔρυτο· διαπρὸ δὲ εἴσατο καὶ τῆς.
Ἀκρότατον δ' ἄρ' ὀϊστὸς ἐπέγραψε χρόα φωτός·
αὐτίκα δ' ἔρρεεν αἷμα κελαινεφὲς ἐξ ὠτειλῆς.

132. Αὐτὴ δ' αὖτ' ἴθυνεν, mais elle (*la déesse*) dirigea à son tour (*la flèche*). Il faut que Ménélas ait été blessé, pour que la violation du traité soit flagrante. — Ζωστῆρος ὀχῆες, les anneaux et les agrafes du ceinturon. Ce ceinturon était de cuir et bigarré de diverses couleurs. Plus bas, vers 186, Homère lui donne l'épithète de παναίολος. Les ὀχῆες, suivant l'opinion commune, se bouclaient sur le côté. Mais on voit ailleurs, XX, 414, un coup porté dans le dos, où le trait, après avoir traversé le torse, atteint les ζωστῆρος ὀχῆες, ce qui semble prouver que les agrafes du ceinturon se bouclaient sur l'estomac. Le ζωστήρ servait à fixer et à serrer la cuirasse sur les reins. Homère dit indifféremment ζωστήρ ou ζώνη. Ainsi, XI, 234 : Ἰφιδάμας δὲ κατὰ ζώνην.... Νύξ' · .... Οὐδ' ἔτορε ζωστῆρα παναίολον. Eustathe confond le ζωστήρ avec le ζῶμα, qui est de métal, et qui forme la partie inférieure de la cuirasse. C'est une erreur que beaucoup d'autres avaient faite avant lui. Aristarque, à propos d'un autre vers, X, 77 : ἡ διπλῆ, ὅτι δοκοῦσί τινες ταυτὸν εἶναι ζῶμα καὶ ζωστῆρα· οὐκ ἔστι δέ· ἀλλὰ ζῶμα καλεῖ τὸ συναπτόμενον τῇ μίτρᾳ (hæc duo vocabula τῇ μίτρᾳ delenda [Lehrs]) ὑπὸ τὸν στατὸν θώρακα, τὸ δὲ ἔξωθεν συνδέον πάντα ζωστῆρα.

133. Διπλόος.... θώρηξ. La cuirasse se composait de deux parties : la cuirasse proprement dite, στατὸς θώρηξ, qui protégeait la poitrine, le dos et les épaules ; plus bas le ζῶμα, espèce de jupon de métal, qui protégeait le ventre, le derrière et les cuisses. A la jonction des deux parties, sous le ζωστήρ, sous le ceinturon, le métal du ζῶμα recouvrait le métal de la cuirasse proprement dite. Voilà comment la cuirasse était διπλόος, double, à l'endroit atteint par la flèche de Pandarus. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι καθ' ὃν τόπον ἐζώννυτο διπλοῦς ἦν ὁ θώραξ, καθὸ ὑποβέβλητο τῷ στατῷ θώρακι τὸ λεγόμενον ζῶμα, καθῆκον μέχρι τῶν γονάτων ἀπὸ τῶν λαγόνων. La même observation est répétée à propos du vers XX, 415.

135. Διὰ μέν. Voyez la note III, 357. Les partisans du procéleusmatique peuvent se satisfaire ici sans beaucoup d'effort. Ils n'ont qu'à écrire ἄρα au lieu de ἄρ.

137. Μίτρης. Il y a un passage, V, 857, qui était *classique*, comme disent les Alexandrins, pour l'explication de μίτρη : Νείατον ἐς κενεῶνα, ὅθι ζωννύσκετο μίτρην. Voici la note d'Aristarque sur ce vers : ἡ διπλῆ, ὅτι κατὰ τὰ κοῖλα μέρη ἐζωννύοντο τὴν μίτραν· καὶ ἔστι διδασκαλικὸς ὁ τόπος. La mitre était un caleçon de laine, garni extérieurement de plaques de métal. *Scholies* : μίτρα δὲ ἐλέγετο τὸ ἐσώτερον τῆς λαγόνος εἴλημα ἐρεοῦν, χαλκῷ ἔξωθεν περιειλημμένον. La mitre était sous le ζῶμα. Ainsi la flèche de Pandarus perce d'abord le cuir du ceinturon, puis la double feuille de la cuirasse, puis la mitre ; c'est-à-dire encore une feuille de cuivre, car Homère dit, vers 187, que la mitre de Ménélas a été façonnée par des forgerons : χαλκῆες κάμον ἄνδρες.

140. Αὐτίκα... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le vers 149 est aussi marqué de l'obel, et pour la même raison que le vers 140, l'emploi impropre du mot ὠτειλή. Ce mot se rattache à οὐτάζω, *cominus ferire*. Il ne peut donc point se dire d'une blessure faite avec une

Ὡς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοίνικι μιήνῃ
Μῃονὶς ἠὲ Κάειρα, παρήϊον ἔμμεναι ἵππων·
κεῖται δ' ἐν θαλάμῳ, πολέες τέ μιν ἠρήσαντο
ἱππῆες φορέειν· βασιλῆϊ δὲ κεῖται ἄγαλμα,
ἀμφότερον κόσμος θ' ἵππῳ ἐλατῆρί τε κῦδος·
τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηροὶ
εὐφυέες, κνῆμαί τ' ἠδὲ σφυρὰ κάλ' ὑπένερθεν.
Ῥίγησεν δ' ἄρ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
ὡς εἶδεν μέλαν αἷμα καταρρέον ἐξ ὠτειλῆς·
ῥίγησεν δὲ καὶ αὐτὸς Ἀρηΐφιλος Μενέλαος.
Ὡς δὲ ἴδεν νεῦρόν τε καὶ ὄγκους ἐκτὸς ἐόντας,
ἄψορρόν οἱ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἀγέρθη.
Τοῖς δὲ βαρὺ στενάχων μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων,
χειρὸς ἔχων Μενέλαον· ἐπεστενάχοντο δ' ἑταῖροι·
Φίλε κασίγνητε, θάνατόν νύ τοι ὅρκι' ἔταμνον,
οἶον προστήσας πρὸ Ἀχαιῶν Τρωσὶ μάχεσθαι.

flèche. Aristarque : ἀθετεῖται, ὅτι οὐκ ἂν λέγοι Ὅμηρος ὠτειλὴν τὸ ἐκ βολῆς τραῦμα. Note du vers 149 : ἀθετεῖται πάλιν διὰ τὴν ὠτειλήν. Mais les disciples d'Aristarque trouvaient ici la rigueur outrée, et ils maintenaient les deux vers contre l'orthodoxie lexicographique. Aristarque est parfois trop grammairien, et il ôte à la poésie ses franchises. Voyez plus haut la note du vers 117.

141. Ὣς δ' ὅτε... Virgile, *Énéide*, XII, 67 : « Indum sanguineo veluti violaverit « ostro Si quis ebur. »

142. Μῃονίς, Méonienne, c'est-à-dire Lydienne. Les Lydiens se nommaient primitivement Méoniens. Homère ignore le nom de Lydiens. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ὅμηρος οὐκ οἶδε καλουμένους Λυδούς, ἀλλὰ Μῄονας. — Ἵππων. Aristophane de Byzance lisait ἵππῳ, à un cheval, leçon qui donnerait peut-être plus de précision au style; mais la vulgate n'offre aucune difficulté.

143. Ἐν θαλάμῳ. Il s'agit de la chambre où l'on mettait en dépôt les choses précieuses. Voyez la description du θάλαμος d'Ulysse, *Odyssée*, II, 337-342.

144. Βασιλῆϊ, pour un grand personnage. Voyez plus haut la note du vers 96.

146. Τοῖοί τοι. *Scholies :* οὕτως σοι. Il y a quelque chose de plus, ce semble, dans τοῖοι, le rappel de la couleur blanche : τοῖοι ὄντες οἷος ἐλέφας. — Μιάνθην. Eustathe : δυϊκόν ἐστι ῥῆμα ἀπὸ τοῦ μιανθήτην γεγονὸς κατὰ συγκοπήν. Le sang remplit l'intérieur de la mitre, sous la tunique, et coule de là sur les deux cuisses.

148. Ῥίγησεν.... Remarquez l'hiatus ἔπειτα ἄναξ.

151. Νεῦρόν τε καὶ ὄγκους. La pointe de fer était assujettie au roseau avec un ligament fin et solide, νεῦρον, et avait des crochets ou des barbes, ὄγκοι.

155. Φίλε κασίγνητε. C'est la même licence que διὰ μέν, III, 357. *Purus putus tribrachys*, comme disait Bothe à ce vers. Il n'y a pas moyen de faire intervenir ici le procéleusmatique. On se rabat sur l'accent de φι. Ce qui est certain, c'est qu'Homère a fait de la brève φι l'équivalent d'une longue. Ptolémée l'Ascalonite prétendait qu'on devait ici écrire φῖλε, propérispomène, et que φι pouvait être vraiment long. — Θάνατόν νύ τοι ὅρκι' ἔταμνον. Heyne : « *Pepigi fœdus mortem tuam*, quod causam et opportunitatem mortis inferendæ attulit. »

Ὥς σ' ἔβαλον Τρῶες, κατὰ δ' ὅρκια πιστὰ πάτησαν.
Οὐ μέν πως ἅλιον πέλει ὅρκιον αἷμά τε ἀρνῶν,
σπονδαί τ' ἄκρητοι καὶ δεξιαὶ, ᾗς ἐπέπιθμεν.
Εἴπερ γάρ τε καὶ αὐτίκ' Ὀλύμπιος οὐκ ἐτέλεσσεν,
ἔκ δὲ καὶ ὀψὲ τελεῖ, σύν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν,
σὺν σφῇσιν κεφαλῇσι γυναιξί τε καὶ τεκέεσσιν.
Εὖ γὰρ ἐγὼ τόδε οἶδα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
ἔσσεται ἦμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ,
καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο,
Ζεὺς δέ σφι Κρονίδης ὑψίζυγος, αἰθέρι ναίων,
αὐτὸς ἐπισσείῃσιν ἐρεμνὴν αἰγίδα πᾶσιν,
τῆσδ' ἀπάτης κοτέων. Τὰ μὲν ἔσσεται οὐκ ἀτέλεστα.
Ἀλλά μοι αἰνὸν ἄχος σέθεν ἔσσεται, ὦ Μενέλαε,
αἴ κε θάνῃς καὶ πότμον ἀναπλήσῃς βιότοιο.
Καί κεν ἐλέγχιστος πολυδίψιον Ἄργος ἱκοίμην·
αὐτίκα γὰρ μνήσονται Ἀχαιοὶ πατρίδος αἴης·
κὰδ δέ κεν εὐχωλὴν Πριάμῳ καὶ Τρωσὶ λίποιμεν

157. Ὥς, *itaque*, et ainsi ; à peu près dans le sens de *namque*, et en effet.

158. Μέν, pour μήν, *more prisco*, comme δέ pour δή dans maint passage.

161. Ἐκ δὲ.... Joignez ἐκ à τελεῖ : ἐκτελεῖ pour ἐκτελέσει, il accomplira. Zénodote lisait τελέσει, et il changeait ἀπέτισαν en τίσουσιν, se rapportant aux Troyens. Mais Agamemnon fait une réflexion générale. Les Troyens viendront seulement comme application du principe.

164-165. Ἔσσεται.... Ces vers sont fameux chez les anciens. Scipion Émilien les avait dans la bouche, quand il passa par la brèche de Carthage. Il songeait, dit-on, au sort futur de Rome.

164. Ἴλιος ἱρή. Il n'y a qu'un seul passage, XV, 71, où l'on trouve Ἴλιον neutre. Homère dit toujours Ἴλιος, et au féminin. Plus tard, la forme neutre a prévalu, et elle a donné le latin *Ilium*.

166. Ὑψίζυγος, assis sur un trône élevé; littéralement : le rameur assis sur le banc du haut. On appelait ζυγά les traverses qui réunissaient les deux bords d'un navire, et qui servaient de siéges aux rameurs. *Scholies :* ἡ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν ἐν ναυσὶ ζυγῶν, ἐφ' ὧν καθέζονται οἱ ἐρέσσοντες. Nulle part on ne trouve ζυγόν dans le sens propre de *siége*.

167. Ἐπισσείῃσιν pour ἐπισείῃ. Ce subjonctif dépend, comme ὀλώλῃ, de ὅτ' ἄν. — Αἰγίδα. Voyez, I, 202, la note sur αἰγιόχοιο. Il s'agit ici de la terreur qu'imprimera Jupiter en déchaînant les tempêtes. Eustathe : ὅτι τὸ ἐρεμνὸν τῆς αἰγίδος νέφος ὑπεμφαίνει αὐτὴν εἶναι πυκνὸν καὶ καταιγιδῶδες.

168. Τῆσδ' ἀπάτης, génitif causal : *ob hanc fraudem*, à raison de cette perfidie.

169. Ἄχος σέθεν, *dolor tui*, *dolor propter te :* la douleur que j'éprouve à ton sujet.

171. Πολυδίψιον, altérée, c'est-à-dire manquant d'eau. Virgile, *Églogues*, I, 65 : « .... *sitientes* ibimus Afros. » L'Argolide est un pays bien arrosé; mais, d'après une ancienne tradition, Neptune y avait mis jadis toutes les rivières à sec. Voy. Pausanias, II, xv. Le mot πολυδίψιον est un ἅπαξ εἰρημένον, mais le sens est évident.

173. Κὰδ δέ κεν.... Voyez II, 160 et 176, et les notes sur ce vers.

Ἀργείην Ἑλένην· σέο δ' ὀστέα πύσει ἄρουρα,
κειμένου ἐν Τροίῃ ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ.
Καί κέ τις ὧδ' ἐρέει Τρώων ὑπερηνορεόντων
τύμβῳ ἐπιθρώσκων Μενελάου κυδαλίμοιο·
Αἴθ' οὕτως ἐπὶ πᾶσι χόλον τελέσει' Ἀγαμέμνων,
ὡς καὶ νῦν ἅλιον στρατὸν ἤγαγεν ἐνθάδ' Ἀχαιῶν,
καὶ δὴ ἔβη οἶκόνδε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν
σὺν κεινῇσιν νηυσὶ, λιπὼν ἀγαθὸν Μενέλαον.
Ὥς ποτέ τις ἐρέει· τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθών.
Τὸν δ' ἐπιθαρσύνων προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Θάρσει, μηδέ τί πω δειδίσσεο λαὸν Ἀχαιῶν.
Οὐκ ἐν καιρίῳ ὀξὺ πάγη βέλος, ἀλλὰ πάροιθεν
εἰρύσατο ζωστήρ τε παναίολος ἠδ' ὑπένερθεν
ζῶμά τε καὶ μίτρη, τὴν χαλκῆες κάμον ἄνδρες.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Αἶ γὰρ δὴ οὕτως εἴη, φίλος ὦ Μενέλαε·
ἕλκος δ' ἰητὴρ ἐπιμάσσεται, ἠδ' ἐπιθήσει
φάρμαχ', ἅ κεν παύσῃσι μελαινάων ὀδυνάων.

174. Πύσει, *putrefaciet*, futur de πύθω, synonyme de σήπω, putréfier.

175. Ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ, sans que nous ayons terminé notre entreprise.

181. Κεινῇσιν pour κεναῖς, vides : sans butin, la ville n'ayant point été prise.

182. Εὐρεῖα, l'adjectif pour l'adverbe : *vasto hiatu*, dans un gouffre. *Scholies :* οὐ γὰρ ἐπιθετικῶς λέγει αὐτὴν εὐρεῖαν, ἀλλὰ τὴν εὐρὺ τῇ διαστάσει χάσμα ποιοῦσαν.

184. Δειδίσσεο. *Scholies :* εἰς δέος καὶ φόβον ἄγε. Le verbe poétique δειδίσσεσθαι a en effet le sens actif. Voyez la note II, 190.

186-187. Ζωστήρ.... μίτρη. Voyez plus haut les notes des vers 132 et 137.

187. Ζῶμα. Le ζῶμα était une cotte ou jupon de métal qui prolongeait la cuirasse jusque sur le ventre et sur les cuisses. Elle était considérée comme une partie de la cuirasse. A l'endroit où le ζῶμα commençait, la cuirasse ne finissait point encore. Il y avait donc là deux épaisseurs de métal : c'est là la *cuirasse double* d'Homère, le διπλόος θώρηξ du vers 133. C'est dans la *cuirasse double* que le coup a porté. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦ ζώματος μνησθεὶς παραλέλοιπε τὸν θώρακα, ὥστε ἀπὸ τοῦ μέρους τὸ ὅλον δεδηλῶσθαι.

189. Φίλος ὦ Μενέλαε : le nominatif joint au vocatif. On a vu Homère, III, 277, se servir du nominatif pour le vocatif, après le vocatif même, mais non pas dans la même appellation. Quelques-uns proposent de lire φίλ' au lieu de φίλος, en faisant ι long, d'autres de lire Μενέλαος au lieu de Μενέλαε. Il n'y a rien à changer.

190. Ἕλκος.... Daremberg : « On remarquera cette expression ἕλκος δ' ἰητὴρ ἐπιμάσσεται, qui prouve l'intervention active du médecin dans le traitement des plaies. En effet, ἐπιμάσσομαι signifie toujours dans Homère, ainsi qu'on le voit ici et dans plusieurs passages de l'*Odyssée*, une action directe de la main. »

191. Παύσῃσι pour παύσῃ, sous-entendu σε, παύειν se construisant avec l'accusatif de la personne et le génitif de la chose.

Ἦ, καὶ Ταλθύβιον, θεῖον κήρυκα, προσηύδα·
Ταλθύβι', ὅττι τάχιστα Μαχάονα δεῦρο κάλεσσον,
φῶτ' Ἀσκληπιοῦ υἱὸν, ἀμύμονος ἰητῆρος,
ὄφρα ἴδῃ Μενέλαον Ἀρήϊον ἀρχὸν Ἀχαιῶν,
ὅν τις ὀϊστεύσας ἔβαλεν, τόξων εὖ εἰδὼς,
Τρώων ἢ Λυκίων· τῷ μὲν κλέος, ἄμμι δὲ πένθος.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα οἱ κῆρυξ ἀπίθησεν ἀκούσας·
βῆ δ' ἰέναι κατὰ λαὸν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
παπταίνων ἥρωα Μαχάονα· τὸν δ' ἐνόησεν
ἑσταότ'· ἀμφὶ δέ μιν κρατεραὶ στίχες ἀσπιστάων
λαῶν, οἵ οἱ ἕποντο Τρίκης ἐξ ἱπποβότοιο.
Ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὄρσ', Ἀσκληπιάδη, καλέει κρείων Ἀγαμέμνων,
ὄφρα ἴδῃ Μενέλαον Ἀρήϊον ἀρχὸν Ἀχαιῶν,
ὅν τις ὀϊστεύσας ἔβαλεν, τόξων εὖ εἰδὼς,
Τρώων ἢ Λυκίων· τῷ μὲν κλέος, ἄμμι δὲ πένθος.
Ὣς φάτο· τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν·
βὰν δ' ἰέναι καθ' ὅμιλον ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν.

192. Θεῖον. Le mot θεῖος, chez Homère, n'est souvent qu'un titre d'honneur; mais Talthybius a été considéré comme un demi-dieu. Il avait un culte à Sparte.

194. Φῶτ(α), guerrier, héros, est pris ici comme titre d'honneur.

195-197. Ὄφρα.... Ces trois vers sont répétés plus bas, 205-207, par le messager. Le premier et le troisième sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Une note dit que le premier est surabondant ici : ὅτι νῦν παρέλκει. Il n'y a point de note sur le troisième. Mais le second n'a aucun sens si l'on retranche le premier. Le troisième seul pourrait disparaître sans dommage. L'athétèse n'est point fondée.

196. Ὅν τις.... Ce vers se termine par trois spondées.

198. Οὐδ'.... ἀπίθησεν, et il s'empressa d'obéir. Voyez la note I, 220.

200. Ἥρωα, titre d'honneur. Voyez plus haut la note du vers 194. Agamemnon a voulu dire, *le noble Machaon*, et Talthybius cherche *le très-noble* Machaon.

202. Τρίκης ἐξ, venant de Trica. Voy. II, 729, où cette ville est nommée Τρίκκη, d'après l'orthographe ordinaire. Bothe voudrait qu'on fît disparaître la licence métrique, et qu'on rétablît ici Τρίκκης, en écrivant soit οἳ Τρίκκης οἱ ἕποντ' ἐξ, soit οἵ οἱ ἕποντ' ἐκ Τρίκκης. Avec un pareil système, il faudrait refaire à chaque instant les vers d'Homère.

204. Ὄρσ' pour ὄρσο.

204-205. Καλέει.... ὄφρα ἴδῃ, *vocat te ut videas*. Ἴδῃ n'est plus à l'actif, comme au vers 195, mais au moyen. C'est une seconde personne.

205-207. Ὄφρα.... Voyez plus haut 195-197 et les notes sur ces trois vers. Voyez aussi, II, 60-69, la note sur les répétitions.

209. Βὰν δ' ἰέναι, et ils marchèrent pour aller. On trouve l'analogue de ce pléonasme en latin. Plaute, *le Câble*, III, vi, 9 : *Profectus ire*. C'est comme un souvenir de l'expression homérique. Βάν est pour ἔβαν, ἔβησαν, de ἔβην.

Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἵκανον ὅθι ξανθὸς Μενέλαος
βλήμενος ἦν (περὶ δ' αὐτὸν ἀγηγέραθ' ὅσσοι ἄριστοι
κυκλόσ', ὁ δ' ἐν μέσσοισι παρίστατο ἰσόθεος φὼς),
αὐτίκα δ' ἐκ ζωστῆρος ἀρηρότος ἕλκεν ὀϊστόν·
τοῦ δ' ἐξελκομένοιο πάλιν ἄγεν ὀξέες ὄγκοι.
Λῦσε δέ οἱ ζωστῆρα παναίολον, ἠδ' ὑπένερθεν
ζῶμά τε καὶ μίτρην, τὴν χαλκῆες κάμον ἄνδρες.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ἴδεν ἕλκος, ὅθ' ἔμπεσε πικρὸς ὀϊστὸς,
αἷμ' ἐκμυζήσας, ἐπ' ἄρ' ἤπια φάρμακα εἰδὼς
πάσσε, τά οἵ ποτε πατρὶ φίλα φρονέων πόρε Χείρων.
  Ὄφρα τοὶ ἀμφεπένοντο βοὴν ἀγαθὸν Μενέλαον,
τόφρα δ' ἐπὶ Τρώων στίχες ἤλυθον ἀσπιστάων·
οἱ δ' αὖτις κατὰ τεύχε' ἔδυν, μνήσαντο δὲ χάρμης.
  Ἔνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις Ἀγαμέμνονα δῖον,
οὐδὲ καταπτώσσοντ', οὐδ' οὐκ ἐθέλοντα μάχεσθαι,
ἀλλὰ μάλα σπεύδοντα μάχην ἐς κυδιάνειραν.
Ἵππους μὲν γὰρ ἔασε καὶ ἅρματα ποικίλα χαλκῷ·
καὶ τοὺς μὲν θεράπων ἀπάνευθ' ἔχε φυσιόωντας
Εὐρυμέδων, υἱὸς Πτολεμαίου Πειραΐδαο·
τῷ μάλα πόλλ' ἐπέτελλε παρισχέμεν, ὁππότε κέν μιν
γυῖα λάβῃ κάματος, πολέας διὰ κοιρανέοντα·

213. Ἐκ ζωστῆρος. Voyez plus haut, vers 132, la note sur ζωστήρ. — Ἕλκεν, *vulgo* εἷλκεν. *Scholies :* Ἀρίσταρχος Ἰακῶς, ἕλκεν.

214. Πάλιν, *retro*, dépend de ἐξελκομένοιο, et non point de ἄγεν. *Scholies :* τούτου δὲ ὀπίσω ἑλκομένου κατεάγησαν, συνετρίβησαν, αἱ γωνίαι. Le passage n'offre aucune difficulté. Si les traducteurs y ont échoué, c'est qu'ils ne se sont pas donné la peine de lire cette scholie, ou qu'ils ont ignoré que πάλιν, dans la langue homérique, signifie toujours *un mouvement en arrière.* — Ἄγεν. Bothe : « Ἄγεν pro ἔαγεν, ἐάγησαν, ut ἄγη Π « (XVI), 801. Ἄγεν pro ἄγησαν, ἤγησαν « ab ἄγω, *duco,* de quo alii cogitant, in- « usitatum est. Fortiter extractæ sagittæ « hami fracti sunt ; quod vero similius est « quam curvatos esse. »

215-217. Λῦσε δέ οἱ... Voyez plus haut 132, 137, 187 et les notes sur ces vers.

219. Πατρί a pour complément οἱ : *au père à lui*, au père de Machaon, à Esculape. — Χείρων, le Centaure Chiron. Chiron avait aussi enseigné la médecine à Achille. C'est là sans doute ce qui a accrédité la fable de l'éducation d'Achille par Chiron. L'Achille d'Homère a été uniquement élevé par sa mère et par Phœnix.

228. Εὐρυμέδων. Il y a plusieurs Eurymédon dans Homère : un compagnon de Nestor, VIII, 114 ; un roi d'Épire, *Odyssée,* VII, 58, et celui-ci. Celui-ci n'est pas connu d'ailleurs, et son père et son aïeul sont aussi inconnus que lui.

230. Πολέας διὰ κοιρανέοντα, en portant ses ordres à travers la foule, c'est-à-dire dans l'armée.

αὐτὰρ ὁ πεζὸς ἐὼν ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν·
καί ῥ' οὓς μὲν σπεύδοντας ἴδοι Δαναῶν ταχυπώλων,
τοὺς μάλα θαρσύνεσκε παριστάμενος ἐπέεσσιν·
Ἀργεῖοι, μήπω τι μεθίετε θούριδος ἀλκῆς·
οὐ γὰρ ἐπὶ ψευδέσσι πατὴρ Ζεὺς ἔσσετ' ἀρωγός·
ἀλλ' οἵπερ πρότεροι ὑπὲρ ὅρκια δηλήσαντο,
τῶν ἤτοι αὐτῶν τέρενα χρόα γῦπες ἔδονται·
ἡμεῖς αὖτ' ἀλόχους τε φίλας καὶ νήπια τέκνα
ἄξομεν ἐν νήεσσιν, ἐπὴν πτολίεθρον ἕλωμεν.
Οὕστινας αὖ μεθιέντας ἴδοι στυγεροῦ πολέμοιο,
τοὺς μάλα νεικείεσκε χολωτοῖσιν ἐπέεσσιν·
Ἀργεῖοι ἰόμωροι, ἐλεγχέες, οὔ νυ σέβεσθε;
Τίφθ' οὕτως ἔστητε τεθηπότες ἠύτε νεβροί,

232. Σπεύδοντας, se mettant en état, prêts à l'œuvre, ne s'épargnant point la peine. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ σπεύδοντας οὐχ οἷον ταχύνοντας, ἀλλ' ἐνεργοῦντας καὶ κακοπαθοῦντας. La traduction *festinantes* n'est point exacte. Voyez la note II, 99.

235. Ψευδέσσι, *perfidis*, des fourbes, c'est-à-dire les Troyens. *Scholies :* οὐδὲ γὰρ ἐπιβοηθήσει ὁ Ζεὺς τοῖς ψεύσταις. Au lieu de ψευδέσσι, adjectif, quelques-uns lisaient ψεύδεσσι, substantif. Alors le sens était, que Jupiter ne manquera pas de secourir les Grecs : *non erit mendax falsusque auxiliator.* Aristarque a préféré ψευδέσσι, quoique l'adjectif ψευδής ne se trouve point ailleurs dans Homère. Les vers suivants semblent prouver qu'il s'agit en effet des Troyens. Même avec ψεύδεσσι, on devrait peut-être l'entendre des Troyens. Ce serait l'abstrait pour le concret, des *mensonges* pour des *menteurs*. Le sens de ἐπί, devant l'adjectif ψευδέσσι, répond à *in : in perfidis,* quand il s'agit de gens sans foi.

236. Ὑπὲρ ὅρκια. Voyez la note III, 299.

237. Τῶν, c'est-à-dire τούτων.

238. Ἡμεῖς αὖτ', et non pas ἡμεῖς δ' αὖτ'. Selon Aristarque, αὖτε, à cette place, a exactement la valeur de δέ, et il n'est nullement besoin de faire dire à Homère deux fois la même chose. Aristarque a pareillement retranché δ' devant αὖτε, XV, 659, et devant αὖ, XVII, 672. Bothe conteste le principe d'Aristarque, et maintient ici δ', « quod opposita hæc su« perioribus, arcteque cum iis conjuncta, « requirere videntur. » Bothe maintient de même δ' dans les deux autres passages. Mais nous allons voir, vers 240, οὕστινας αὖ, qui est tout à fait l'équivalent de οὕστινάς δέ.

242. Ἰόμωροι. Aristarque : οἱ τοὺς ἰοὺς ὀξεῖς ἔχοντες. L'adjectif μωρός ou μόρος, dans le dialecte cyprien, signifiait ὀξύς, aigu. Cependant la terminaison μωρος, chez Homère, semble indiquer partout *habileté, talent ;* et ἰόμωρος doit signifier habile à lancer des flèches. Il y a ici une idée morale. Agamemnon leur reproche de n'être bons qu'à combattre de loin : ἰόμωροι équivaut donc à *lâches.* La grammaire comparative justifie le sens *habile,* celui qui sort le plus naturellement du contexte. Curtius et d'autres dérivent le second élément d'ἰό-μωρος de la racine μερ, μαρ, et en font l'équivalent de φρων dans δαΐφρων, μελίφρων, etc. C'est à cette racine μερ, μαρ que se rattachent le latin *memor*, les mots grecs μέρμερος, μέριμνα, μάρτυρος. L'ω provient d'un changement semblable à celui qui a produit ταλαίπωρος (cf. ταλαπείριος), φώρ (racine φερ), δῶμα (racine δεμ).

243. Τίφθ' pour τίπτε, τί ποτε : *curnam?*

αἵτ' ἐπεὶ οὖν ἔκαμον πολέος πεδίοιο θέουσαι,
ἑστᾶσ', οὐδ' ἄρα τίς σφι μετὰ φρεσὶ γίγνεται ἀλκή;
Ὣς ὑμεῖς ἕστητε τεθηπότες οὐδὲ μάχεσθε.
Ἦ μένετε Τρῶας σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔνθα τε νῆες
εἰρύατ' εὔπρυμνοι, πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,
ὄφρα ἴδητ' αἴ κ' ὔμμιν ὑπέρσχῃ χεῖρα Κρονίων;
Ὣς ὅγε κοιρανέων ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν·
ἦλθε δ' ἐπὶ Κρήτεσσι, κιὼν ἀνὰ οὐλαμὸν ἀνδρῶν.
Οἱ δ' ἀμφ' Ἰδομενῆα δαΐφρονα θωρήσσοντο·
Ἰδομενεὺς μὲν ἐνὶ προμάχοις, συῒ εἴκελος ἀλκὴν,
Μηριόνης δ' ἄρα οἱ πυμάτας ὤτρυνε φάλαγγας.
Τοὺς δὲ ἰδὼν γήθησεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
αὐτίκα δ' Ἰδομενῆα προσηύδα μειλιχίοισιν·
Ἰδομενεῦ, περὶ μέν σε τίω Δαναῶν ταχυπώλων
ἠμὲν ἐνὶ πτολέμῳ ἠδ' ἀλλοίῳ ἐπὶ ἔργῳ,
ἠδ' ἐν δαίθ', ὅτε πέρ τε γερούσιον αἴθοπα οἶνον
Ἀργείων οἱ ἄριστοι ἐνὶ κρητῆρι κέρωνται.
Εἴπερ γάρ τ' ἄλλοι γε καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
δαιτρὸν πίνωσιν, σὸν δὲ πλεῖον δέπας αἰεὶ
ἕστηχ', ὥσπερ ἐμοὶ, πιέειν ὅτε θυμὸς ἀνώγοι.
Ἀλλ' ὄρσευ πόλεμόνδ', οἷος πάρος εὔχεαι εἶναι.
Τὸν δ' αὖτ' Ἰδομενεὺς, Κρητῶν ἀγὸς, ἀντίον ηὔδα·
Ἀτρείδη, μάλα μέν τοι ἐγὼν ἐρίηρος ἑταῖρος
ἔσσομαι, ὡς τὸ πρῶτον ὑπέστην καὶ κατένευσα·
ἀλλ' ἄλλους ὄτρυνε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς,

244. Πεδίοιο, dans la plaine. Voyez la note II, 785.

248. Εἰρύατ' pour εἰρύατο, εἴρυντο: *subductæ sunt.*

251. Οὐλαμόν, synonyme de στίχας. Apollonius : οὐλαμός· τάξις. καὶ ἔστι κατὰ τὸ ἔτυμον οὐλαμὸς ἡ εἴλησις καὶ ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἄθροισις τῶν ἀνδρῶν.

256. Μειλιχίοισιν. L'ellipse du mot *paroles* est fréquente dans Homère. Voy. la note I, 539.

257. Περὶ.... Δαναῶν, *præ Danais*, plus que pas un des autres Grecs.

259. Ἐν δαίθ' pour ἐν δαιτί. — Γερούσιον.... οἶνον, le vin qu'on servait dans les festins dont il est question plus bas, vers 344-346. Les convives étaient les grands chefs de l'armée, les hommes du Conseil, les γέροντες.

262. Δαιτρόν. Eustathe l'entend adverbialement, et le traduit, μεμερισμένως, *par ration*. D'autres en font un substantif, régime de πίνωσιν : τὸ δαιτρόν, la ration. C'est un ἅπαξ εἰρημένον.

268. Ἀλλ' ἄλλους. Les Grecs ont toujours aimé les allittérations. Celle de ἀλλά

ὄφρα τάχιστα μαχώμεθ᾽, ἐπεὶ σύν γ᾽ ὅρκι᾽ ἔχευαν
Τρῶες· τοῖσιν δ᾽ αὖ θάνατος καὶ κήδε᾽ ὀπίσσω
ἔσσετ᾽, ἐπεὶ πρότεροι ὑπὲρ ὅρκια δηλήσαντο.
  Ὣς ἔφατ᾽· Ἀτρείδης δὲ παρῴχετο γηθόσυνος κῆρ.
Ἦλθε δ᾽ ἐπ᾽ Αἰάντεσσι, κιὼν ἀνὰ οὐλαμὸν ἀνδρῶν·
τὼ δὲ κορυσσέσθην, ἅμα δὲ νέφος εἵπετο πεζῶν.
Ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἀπὸ σκοπιῆς εἶδεν νέφος αἰπόλος ἀνὴρ
ἐρχόμενον κατὰ πόντον ὑπὸ Ζεφύροιο ἰωῆς·
τῷ δέ τ᾽ ἄνευθεν ἐόντι μελάντερον ἠύτε πίσσα
φαίνετ᾽ ἰὸν κατὰ πόντον, ἄγει δέ τε λαίλαπα πολλήν·
ῥίγησέν τε ἰδὼν ὑπό τε σπέος ἤλασε μῆλα·
τοῖαι ἅμ᾽ Αἰάντεσσι Διοτρεφέων αἰζηῶν
δήϊον ἐς πόλεμον πυκιναὶ κίνυντο φάλαγγες
κυάνεαι, σάκεσίν τε καὶ ἔγχεσι πεφρικυῖαι.
Καὶ τοὺς μὲν γήθησεν ἰδὼν κρείων Ἀγαμέμνων,
καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
  Αἴαντ᾽, Ἀργείων ἡγήτορε χαλκοχιτώνων,
σφῶϊ μὲν (οὐ γὰρ ἔοικ᾽ ὀτρυνέμεν) οὔτι κελεύω·
αὐτὼ γὰρ μάλα λαὸν ἀνώγετον ἶφι μάχεσθαι.
Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,
τοῖος πᾶσιν θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι γένοιτο·

et ἄλλος est perpétuelle, surtout chez les Attiques, surtout chez Platon.

269. Σύν γ'.... Joignez σύν et ἔχευαν : συνέχευαν, ont brouillé.

271. Ὑπὲρ ὅρκια. Voyez la note II, 299.

273. Αἰάντεσσι, les deux Ajax.

276. Ζεφύροιο. Sur le Zéphyre d'Homère, voy. la note II, 147.

277. Ἐόντι, étant. Zénodote écrivait ἰόντι, s'avançant. Mais le chevrier est immobile sur son rocher.

278. Φαίνετ' pour φαίνεται, *apparet*.

282. Κυάνεαι. Zénodote remplaçait ce mot par ἡρώων. Aristarque fait remarquer que c'était détruire un trait essentiel de la comparaison : γέγονε δὲ ἀντιπαράθεσις τοῦ μέλανος νέφους πρὸς τὸ κυάνεαι.

286. Σφῶϊ. Apollonius : ὑμεῖς οἱ δύο, ἢ ὑμᾶς τοὺς δύο. C'est l'accusatif, si on le fait dépendre de κελεύω. Le vers 359, Οὔτε σε νεικείω περιώσιον οὔτε κελεύω, semble justifier cette interprétation. Dubner préfère voir dans σφῶϊ μέν le commencement d'une phrase qu'Agamemnon ne finit point, ou dont il change la construction : κελεύω serait pris alors d'une manière absolue. D'autres ne mettent dans la parenthèse que les mots οὐ γὰρ ἔοικ', et construisent : οὔτι κελεύω σφῶϊ ὀτρυνέμεν (*scilicet* τὸν λαὸν, τοὺς στρατιώτας). D'autres enfin ne voient dans ce vers qu'un texte corrompu. Bothe propose de lire : Σφῶϊ μὲν οὔτ' ἄρ' ἔοικ' ὀτρυνέμεν, οὔτε κελεύω, *neque igitur vos quidem incitari decet, neque adhortor*. Mais nous ne devons rien changer là où Homère s'interprète sans trop d'effort, et par lui-même.

287. Αὐτώ, *ipsi, sponte vestra :* sans qu'on ait besoin de vous aiguillonner. C'est le duel.

τῷ κε τάχ' ἠμύσειε πόλις Πριάμοιο ἄνακτος,
χερσὶν ὑφ' ἡμετέρῃσιν ἁλοῦσά τε περθομένη τε.
"Ὣς εἰπὼν, τοὺς μὲν λίπεν αὐτοῦ, βῆ δὲ μετ' ἄλλους·
ἔνθ' ὅγε Νέστορ' ἔτετμε, λιγὺν Πυλίων ἀγορητὴν,
οὓς ἑτάρους στέλλοντα καὶ ὀτρύνοντα μάχεσθαι,
ἀμφὶ μέγαν Πελάγοντα Ἀλάστορά τε Χρομίον τε,
Αἵμονά τε κρείοντα, Βίαντά τε, ποιμένα λαῶν.
Ἱππῆας μὲν πρῶτα σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν,
πεζοὺς δ' ἐξόπιθε στῆσεν πολέας τε καὶ ἐσθλοὺς,
ἕρκος ἔμεν πολέμοιο· κακοὺς δ' ἐς μέσσον ἔλασσεν,
ὄφρα καὶ οὐκ ἐθέλων τις ἀναγκαίῃ πολεμίζοι.
Ἱππεῦσιν μὲν πρῶτ' ἐπετέλλετο· τοὺς γὰρ ἀνώγει
σφοὺς ἵππους ἐχέμεν, μηδὲ κλονέεσθαι ὁμίλῳ·
Μηδέ τις, ἱπποσύνῃ τε καὶ ἠνορέηφι πεποιθὼς,
οἶος πρόσθ' ἄλλων μεμάτω Τρώεσσι μάχεσθαι,
μηδ' ἀναχωρείτω· ἀλαπαδνότεροι γὰρ ἔσεσθε.
Ὃς δέ κ' ἀνὴρ ἀπὸ ὧν ὀχέων ἕτερ' ἅρμαθ' ἵκηται,

290-291. Τῷ κε.... Voyez II, 373-374 et la note sur le vers 373.

295-296. Ἀμφὶ.... Les chefs mentionnés dans ces vers n'ont aucun renom. Chromius était un frère de Nestor, mais né d'une autre mère et beaucoup plus jeune. Remarquez l'hiatus Πελάγοντα Ἀλάστορα. Disait-on Ϝαλάστορα? On adoucissait, à coup sûr, ce heurt désagréable. Quant au sens du mot ἀμφί, voy. la note III, 146.

297. Ἱππῆας, ceux qui combattaient du haut des chars.

299. Κακοὺς δ' ἐς μέσσον ἔλασσεν. « C'est ici, dit Dübner, le célèbre *ordre de bataille de Nestor.* » Les anciens appelaient ordre de bataille de Nestor la disposition qui permettait de tirer un bon service même des mauvais soldats. Dans les κακοί de Nestor il y avait, comme le remarque Eustathe, et des soldats montés sur des chars et des soldats à pied : καὶ ἱππότας δηλαδὴ καὶ πεζούς. Quelques anciens textes portaient ἔεργεν, il enfermait.

305. Ἔσεσθε peut être considéré comme l'équivalent du conditionnel. Il vaut mieux pourtant l'entendre à la lettre, *vous serez*, car la conséquence est manifeste.

306-307. Ἀπὸ ὧν ὀχέων, de son char, c.-à-d combattant du haut de son char. — Ἕτερ' ἅρματα, un autre char, c'est-à-dire un char ennemi, puisqu'on avance en ligne. — Ἔγχει ὀρεξάσθω. Nestor commande de ne pas pousser plus avant, mais d'attaquer à la lance les adversaires qu'on vient de joindre. Eustathe : μάχηται, καὶ μὴ ἐξελαύνειν σπουδάζῃ. — Ἐπειὴ πολὺ φέρτερον οὕτως. C'est comme s'il disait : *Voilà la bonne tactique!* Ces paroles sont la contrepartie de ce que Nestor dit, vers 305, des résultats de la mauvaise : ἀλαπαδνότεροι γὰρ ἔσεσθε. Les deux vers suivants, Ὧδε καὶ...., en sont le commentaire, tiré de sa vieille expérience. Eustathe, qui donne la vraie explication, celle qu'a développée Kœppen et que Wolf a sanctionnée, en indique plusieurs autres qui avaient cours aussi, mais qui paraissent bien tirées par les cheveux. Voici la moins étrange. Il s'agirait d'un ἱππεύς, d'un παραιβάτης, qui, étant descendu de son char, ἀπὸ ὧν ὀχέων, voudrait monter sur un autre char, dont il évincerait le combattant légitime; et Nestor recommanderait qu'on repoussât à coups de lance cette tentative d'intrusion :

ἔγχει ὀρεξάσθω· ἐπειὴ πολὺ φέρτερον οὕτως.
Ὧδε καὶ οἱ πρότεροι πόλιας καὶ τείχε' ἐπόρθεον,
τόνδε νόον καὶ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔχοντες.
Ὣς ὁ γέρων ὤτρυνε, πάλαι πολέμων εὖ εἰδώς.
Καὶ τὸν μὲν γήθησεν ἰδὼν κρείων Ἀγαμέμνων,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὦ γέρον, εἴθ', ὡς θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν,
ὥς τοι γούναθ' ἕποιτο, βίη δέ τοι ἔμπεδος εἴη.
Ἀλλά σε γῆρας τείρει ὁμοίϊον· ὡς ὄφελέν τις
ἀνδρῶν ἄλλος ἔχειν, σὺ δὲ κουροτέροισι μετεῖναι.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἀτρείδη, μάλα μέν κεν ἐγὼν ἐθέλοιμι καὶ αὐτὸς
ὣς ἔμεν ὡς ὅτε δῖον Ἐρευθαλίωνα κατέκταν.
Ἀλλ' οὔ πως ἅμα πάντα θεοὶ δόσαν ἀνθρώποισιν·
εἰ τότε κοῦρος ἔα, νῦν αὖτέ με γῆρας ὀπάζει.
Ἀλλὰ καὶ ὣς ἱππεῦσι μετέσσομαι, ἠδὲ κελεύσω
βουλῇ καὶ μύθοισι· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων.
Αἰχμὰς δ' αἰχμάσσουσι νεώτεροι, οἵπερ ἐμεῖο
ὁπλότεροι γεγάασι πεποίθασίν τε βίηφιν.
Ὣς ἔφατ'· Ἀτρείδης δὲ παρῴχετο γηθόσυνος κῆρ.

ἔγχει ὀρεξάσθω(τις). Ceci est de la police, et non plus de la tactique; et on se demande comment Ὧδε καὶ... peut être le résultat de pareilles prescriptions. Bothe a pourtant admis cette interprétation, de préférence à celle qui est comme devenue banale, et qui n'en est pas pire.

308. Οἱ, *illi*, les héros. — Πόλιας. Villoison, πόλεας. On voit par les *Scholies* qu'Hérodien écrivait πόλεας. C'est de lui que vient la leçon du manuscrit de Venise. — Ἐπόρθεον, trissyllabe par synizèse.

310. Ὁ γέρων, le noble vieillard. — Πάλαι πολέμων εὖ εἰδώς. *Scholies :* ἐκ πολλοῦ χρόνου ἀσκηθεὶς τὸ πολεμεῖν.

313. Φίλοισιν, *tuis.* Comme dans tant d'autres passages, φίλος marque possession.

314. Ὣς, c.-à-d. οὕτως, répond à ὡς, *comme*, du vers précédent.

315. Γῆρας.... ὁμοίϊον, *senectus* omnibus *æqua*, la vieillesse qui ne respecte personne : le fléau de la vieillesse. Le mot ὁμοίϊος (ὁμοῖος), avec θάνατος, πόλεμος, etc., est toujours pris en mauvaise part, ἐπὶ τοῦ φαύλου, comme disent les *Scholies*, et équivaut à *funeste.*

316. Ἔχειν, *posséder* cette vieillesse.

319. Ὣς ἔμεν pour οὕτως εἶναι. Nestor fait souvent des souhaits de ce genre. — Ἐρευθαλίωνα. Voyez cette histoire, VII, 136 et suivants. — Κατέκταν, je tuai.

320. Ἀλλ' οὔ πως.... Vers marqué de l'obel et de l'astérisque dans le manuscrit de Venise, comme un emprunt maladroit à ce qu'on lit ailleurs, XIII, 729-730. Cette athétèse est trop sévère.

321. Ἔα, comme ailleurs ἦα, pour ἦν. — Νῦν αὖτε, *nunc autem*, comme νῦν δέ. Voyez plus haut la note du vers 238.

323. Γέρας.... γερόντων. Voyez plus haut, vers 268, ἀλλ' ἄλλους, et, au vers qui va suivre, αἰχμὰς δ' αἰχμάσσουσι. Ces jeux de syllabes plaisaient aux Grecs.

Εὗρ' υἱὸν Πετεῶο, Μενεσθῆα πλήξιππον,
ἑσταότ'· ἀμφὶ δ' Ἀθηναῖοι, μήστωρες ἀϋτῆς·
αὐτὰρ ὁ πλησίον ἑστήκει πολύμητις Ὀδυσσεύς,
πὰρ δὲ Κεφαλλήνων ἀμφὶ στίχες οὐκ ἀλαπαδναὶ
ἕστασαν· οὐ γάρ πώ σφιν ἀκούετο λαὸς ἀϋτῆς,
ἀλλὰ νέον συνορινόμεναι κίνυντο φάλαγγες
Τρώων ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν· οἱ δὲ μένοντες
ἕστασαν, ὁππότε πύργος Ἀχαιῶν ἄλλος ἐπελθὼν
Τρώων ὁρμήσειε καὶ ἄρξειαν πολέμοιο.
Τοὺς δὲ ἰδὼν νείκεσσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὦ υἱὲ Πετεῶο, Διοτρεφέος βασιλῆος,
καὶ σὺ, κακοῖσι δόλοισι κεκασμένε, κερδαλεόφρον,
τίπτε καταπτώσσοντες ἀφέστατε, μίμνετε δ' ἄλλους;
Σφῶϊν μέν τ' ἐπέοικε μετὰ πρώτοισιν ἐόντας
ἑστάμεν, ἠδὲ μάχης καυστείρης ἀντιβολῆσαι.
Πρώτω γὰρ καὶ δαιτὸς ἀκουάζεσθον ἐμεῖο,
ὁππότε δαῖτα γέρουσιν ἐφοπλίζωμεν Ἀχαιοί.
Ἔνθα φίλ' ὀπταλέα κρέα ἔδμεναι ἠδὲ κύπελλα
οἴνου πινέμεναι μελιηδέος, ὄφρ' ἐθέλητον·
νῦν δὲ φίλως χ' ὁρόῳτε καὶ εἰ δέκα πύργοι Ἀχαιῶν

328. Μήστωρες ἀϋτῆς, *periti pugnæ*. *Scholies :* ἐπιστήμονες μάχης.

329. Ὁ, lui, à savoir Ὀδυσσεύς.

331. Σφιν... λαός, le peuple à eux : leurs soldats. — Ἀκούετο, le moyen pour l'actif : *audierat*. *Scholies :* οὐδέπω ᾔδεισαν, διὰ τὸ πόρρω εἶναι, εἰ ὁ πόλεμος κεκίνηται.

332. Νέον, adverbe : *recens*, depuis un instant.

334. Πύργος, un corps de troupes.

335. Τρώων, *in Trojanos*. C'est le génitif final, qui n'est pas rare dans Homère.

338. Βασιλῆος. Pétéus avait été ou était roi d'Athènes. Voyez la note II, 552.

339. Κερδαλεόφρον. Zénodote écrivait φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ, correction qui altère, suivant Aristarque, le caractère de l'apostrophe : ἀσυμφώνως δὲ τῇ ἐπιπλήξει φαίδιμε ἂν νῦν λέγοιτο.

343. Δαιτὸς ἀκουάζεσθον ἐμεῖο, vous êtes tous deux informés par moi du festin : vous recevez tous deux mon invitation au festin. Aristarque : πρῶτοί μου ἀκούετε περὶ δαιτός. Il ne veut pas qu'on traduise, τῆς ἐμῆς δαιτός. Plusieurs prennent δαιτός pour l'équivalent de ἐπὶ δαῖτα, *ad convivium*. C'est toujours le sens *inviter au festin*. Le duel, ici, ne doit point être pris à la lettre. Ulysse seul était un des γέροντες, un des chefs du Conseil prenant part au festin. Voyez la note II, 21. Il y a syllepse, comme dit Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς τὸ τῷ Ὀδυσσεῖ συμβεβηκὸς καὶ ἐπὶ τοῦ Μενεσθέως κεκοινώνηκεν.

345. Φίλ' pour φίλα ἦν, c'est-à-dire φίλον ἦν, *juvabat :* c'était plaisir pour vous. Voyez la note I, 107.

347. Φίλως χ' ὁρόῳτε, pour φίλως κεν ὁρῷτε : vous verriez avec plaisir.

ὑμείων προπάροιθε μαχοίατο νηλέϊ χαλκῷ.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀτρείδη, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων;
Πῶς δὴ φῂς πολέμοιο μεθιέμεν; Ὁππότ' Ἀχαιοὶ
Τρωσὶν ἐφ' ἱπποδάμοισιν ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα,
ὄψεαι, ἢν ἐθέλῃσθα, καὶ αἴ κέν τοι τὰ μεμήλῃ,
Τηλεμάχοιο φίλον πατέρα προμάχοισι μιγέντα
Τρώων ἱπποδάμων· σὺ δὲ ταῦτ' ἀνεμώλια βάζεις.
Τὸν δ' ἐπιμειδήσας προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων,
ὡς γνῶ χωομένοιο· πάλιν δ' ὅγε λάζετο μῦθον·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
οὔτε σε νεικείω περιώσιον οὔτε κελεύω·
οἶδα γὰρ ὥς τοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν
ἤπια δήνεα οἶδε· τὰ γὰρ φρονέεις ἅτ' ἐγώ περ.
Ἀλλ' ἴθι· ταῦτα δ' ὄπισθεν ἀρεσσόμεθ', εἴ τι κακὸν νῦν
εἴρηται· τὰ δὲ πάντα θεοὶ μεταμώνια θεῖεν.
Ὣς εἰπὼν τοὺς μὲν λίπεν αὐτοῦ, βῆ δὲ μετ' ἄλλους.
Εὗρε δὲ Τυδέος υἱὸν, ὑπέρθυμον Διομήδεα,
ἑσταότ' ἔν θ' ἵπποισι καὶ ἅρμασι κολλητοῖσιν·
πὰρ δέ οἱ ἑστήκει Σθένελος, Καπανήϊος υἱός.

350. Ἕρκος ὀδόντων, la barrière des dents. Daremberg : « Il est impossible de savoir s'il s'agit de l'*arcade dentaire*, ou des lèvres qui protégent les dents comme une palissade. » Cette expression, ἕρκος ὀδόντων, se trouve assez souvent dans la même formule qu'ici : ποῖόν σε ἔπος.... Voy. XIV, 83; *Odyssée*, I, 64; III, 230; V, 22.

351. Μεθιέμεν pour μεθιέναι : *nos remissos esse*, que nous manquions de courage. Heyne entend : μεθιέναι ἀπὸ τοῦ πολέμου, *nos a pugna cessare.*

352. Ἐγείρομεν, selon Usteri, est pour ἐγείρωμεν au subjonctif. Alors κε ou ἄν serait sous-entendu. Même en admettant que ἐγείρομεν soit au présent de l'indicatif, le futur ὄψεαι, vers 353, lui donne le sens du futur.

353. Τοι, *tibi*, à toi.

354. Φίλον. Bothe : « Φίλον velut ex « Telemachi persona dictum est, quem in- « fantem domi reliquerat. »

357. Χωομένοιο. Il y a plusieurs exemples, dans Homère, de γινώσκω avec le génitif. Voy. *Odyssée*, XXI, 36; XXIII, 109. — Πάλιν δ' ὅγε λάζετο, et il prit en arrière : il retira à lui, il rétracta.

359 Περιώσιον, avec excès : plus que de raison. *Scholies :* περισσῶς, παρὰ τὸ προσῆκον. Un homme tel qu'Ulysse n'a pas besoin qu'on le rappelle à son devoir. — Κελεύω a pour régime σε, comme νεικείω. Voyez plus haut, vers 286, la note sur σφῶϊ. Quelques-uns mettent une virgule après περιώσιον, et entendent κελεύω dans un sens absolu : *impero.*

363. Μεταμώνια, *irrita.* Apollonius : μάταια.

365. Διομήδεα, quatre syllabes par synizèse, comme s'il y avait Διομήδη.

367. Πὰρ δέ οἱ.... Voyez II, 564.

Καὶ τὸν μὲν νείκεσσεν ἰδὼν κρείων Ἀγαμέμνων,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὤ μοι, Τυδέος υἱὲ δαΐφρονος, ἱπποδάμοιο,
τί πτώσσεις, τί δ' ὀπιπτεύεις πολέμοιο γεφύρας;
Οὐ μὲν Τυδέϊ γ' ὧδε φίλον πτωσκαζέμεν ἦεν,
ἀλλὰ πολὺ πρὸ φίλων ἑτάρων δηΐοισι μάχεσθαι,
ὡς φάσαν οἵ μιν ἴδοντο πονεύμενον· οὐ γὰρ ἔγωγε
ἤντησ' οὐδὲ ἴδον· περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι.
Ἦτοι μὲν γὰρ ἄτερ πολέμου εἰσῆλθε Μυκήνας
ξεῖνος ἅμ' ἀντιθέῳ Πολυνείκεϊ, λαὸν ἀγείρων,
οἵ ῥα τότ' ἐστρατόωνθ' ἱερὰ πρὸς τείχεα Θήβης·
καί ῥα μάλα λίσσοντο δόμεν κλειτοὺς ἐπικούρους.
Οἱ δ' ἔθελον δόμεναι, καὶ ἐπήνεον ὡς ἐκέλευον·
ἀλλὰ Ζεὺς ἔτρεψε παραίσια σήματα φαίνων.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ᾤχοντ' ἠδὲ πρὸ ὁδοῦ ἐγένοντο,
Ἀσωπὸν δ' ἵκοντο βαθύσχοινον, λεχεποίην,
ἔνθ' αὖτ' ἀγγελίην ἐπὶ Τυδῆ στεῖλαν Ἀχαιοί.
Αὐτὰρ ὁ βῆ, πολέας δὲ κιχήσατο Καδμείωνας

368. Τόν pour ἐκεῖνον, *illum*, le premier : Diomède.

371. Γεφύρας. On traduit ordinairement : *semitas*. Il s'agit, dit-on, des intervalles ou chemins entre les divers corps d'armée grecs, voies ouvertes à la fuite. C'est l'explication imaginée par Wolf. Les *Scholies* en donnent une autre, XX, 427, bien plus simple et bien plus naturelle : τὰ μεταξὺ πολεμούντων διαστήματα, l'intervalle entre les deux armées ennemies. Cet intervalle est comme la digue, γέφυρα, qui les sépare. Agamemnon reproche à Diomède d'être là béant au lieu d'agir; il ne l'accuse point de vouloir prendre la fuite.

375. Περὶ.... ἄλλων, *præ ceteris*, ou περιγενέσθαι ἄλλων, *ceteris præstitisse*. Tydée avait été le plus fameux des sept chefs, au premier siége de Thèbes.

377. Ξεῖνος explique ἄτερ πολέμου du vers précédent. — Πολυνείκεϊ. Polynice et Tydée cherchaient des auxiliaires pour la guerre contre Étéocle.

378. Οἵ, lesquels, savoir Tydée et Polynice.

380. Οἱ, les Argiens de Mycènes. — Ὡς ἐκέλευον, *sicuti jubebant* (*illi*) : la demande faite par Polynice et Tydée.

382. Οἱ, Tydée et Polynice. — Πρὸ ὁδοῦ ἐγένοντο. Eustathe : περίφρασίς ἐστι τοῦ προώδευσαν. Le mot φροῦδος, qui remplaça plus tard πρὸ ὁδοῦ ὤν, semble indiquer de quelle façon l'hiatus disparaissait ici dans la prononciation. On disait probablement φρουδοῦ, par métathèse pour πρὸ Ϝοδοῦ. Voyez la note III, 204.

383. Ἀσωπόν, l'Asopus, rivière de Béotie, près de Thèbes. Quelques-uns entendent, l'Asopus du Péloponnèse.

384. Αὖτ' pour αὖτε, *rursus : mutato consilio*. Ils se ravisent; et, au lieu de continuer leur route, ils envoient Tydée (Τυδῆ ἐπέστειλαν) en ambassade. Le mot ἀγγελίην est pris adverbialement, comme au vers XI, 140. D'autres font dépendre ἀγγελίην de ἐπί, qu'ils écrivent ἔπι. Mais l'exemple ἀγγελίην ἐλθόντα, XI, 140, est tout à fait probant.

385. Καδμείωνας, Thébains. C'est

δαινυμένους κατὰ δῶμα βίης Ἐτεοκληείης.
Ἔνθ' οὐδὲ, ξεῖνός περ ἐὼν, ἱππηλάτα Τυδεὺς
τάρβει, μοῦνος ἐὼν πολέσιν μετὰ Καδμείοισιν,
ἀλλ' ὅγ' ἀεθλεύειν προκαλίζετο, πάντα δ' ἐνίκα
ῥηϊδίως· τοίη οἱ ἐπίρροθος ἦεν Ἀθήνη.
Οἱ δὲ χολωσάμενοι Καδμεῖοι, κέντορες ἵππων,
ἂψ ἀνερχομένῳ πυκινὸν λόχον εἷσαν ἄγοντες,
κούρους πεντήκοντα· δύω δ' ἡγήτορες ἦσαν,
Μαίων Αἱμονίδης, ἐπιείκελος ἀθανάτοισιν,
υἱός τ' Αὐτοφόνοιο, μενεπτόλεμος Πολυφόντης.
Τυδεὺς μὲν καὶ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν·
πάντας ἔπεφν', ἕνα δ' οἶον ἵει οἶκόνδε νέεσθαι·
Μαίον' ἄρα προέηκε, θεῶν τεράεσσι πιθήσας.
Τοῖος ἔην Τυδεὺς Αἰτώλιος· ἀλλὰ τὸν υἱὸν
γείνατο εἷο χέρηα μάχῃ, ἀγορῇ δέ τ' ἀμείνω.
Ὣς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη κρατερὸς Διομήδης,
αἰδεσθεὶς βασιλῆος ἐνιπὴν αἰδοίοιο.

Cadmus qui avait fondé Thèbes, et l'acropole de Thèbes se nommait la Cadmée.

386. Βίης Ἐτεοκληείης, d'Étéocle. Voyez la note II, 658.

389. Πάντα, en toute espèce d'exercice. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ, ἐν παντὶ ἀγωνίσματι. Les poëtes latins ont emprunté aux Grecs l'usage de l'accusatif pluriel neutre avec les verbes qui indiquent la victoire ou la lutte. Ennius : *vicit Olympia ;* Horace, *Art poétique*, vers 414 : *Pythia cantat.*

390. Ἐπίρροθος. Ailleurs ἐπιτάρροθος, V, 808 et 828, dans des allusions à ce récit même. Ce mot signifie, selon Apollonius, celui qui donne de la voix pour encourager les chiens. De la le sens dérivé, *aide, auxiliaire, allié.* Le verbe ἐπιρροθέω signifie *crier.*

391. Οἱ, eux, à savoir Καδμεῖοι.

392. Ἂψ ἀνερχομένῳ. Barnes, Heyne et autres, ἄψ οἱ ἀνερχομένῳ. Dindorf, ἂψ ἄρ' ἀνερχομένῳ. Dübner, ἂψ ἀναερχομένῳ. Il n'y a rien à changer. Voyez I, 124, ξυνήϊα avec la première comptant pour longue. Voyez aussi la note I, 193.

394-395. Μαίων.... Les guerriers nommés dans ces vers sont inconnus.

399. Τὸν υἱόν, *istum filium.* Il y a dans τόν une nuance de mépris.

400. Χέρηα. C'est probablement cette expression qui a inspiré celle d'Horace, *Odes*, I, xv, 28, qui en est la contrepartie : *Tydides melior patre ;* car il s'agit, chez Horace, de la vaillance de Diomède, et non pas, comme dans ἀγορῇ ἀμείνω, de son talent de parole. — La narration de l'exploit de Tydée allonge outre mesure le discours d'Agamemnon. Il est évident que le vers 399 pourrait suivre immédiatement le vers 373. Le poëte s'est laissé aller; mais il n'a point dormi, car le récit est très-beau. Homère n'est pas le seul poëte ancien qui ait de pareilles licences. Voyez, dans le *Prométhée* d'Eschyle, vers 351-372, l'histoire de Typhon. D'après le principe de Zénodote, μηδὲν περισσόν, il faudrait considérer ces hors-d'œuvre comme des interpolations. Ce sont les épanchements d'une verve naïve, qui s'enchante elle-même, et qui oublie un instant la vraisemblance.

402. Αἰδεσθεὶς.... Ce vers se termine par trois spondées. De même plus bas les vers 417 et 500.

Τὸν δ' υἱὸς Καπανῆος ἀμείψατο κυδαλίμοιο·
   Ἀτρείδη, μὴ ψεύδε', ἐπιστάμενος σάφα εἰπεῖν.
Ἡμεῖς τοι πατέρων μέγ' ἀμείνονες εὐχόμεθ' εἶναι·
ἡμεῖς καὶ Θήβης ἕδος εἵλομεν ἑπταπύλοιο,
παυρότερον λαὸν ἀγαγόνθ' ὑπὸ τεῖχος Ἄρειον,
πειθόμενοι τεράεσσι θεῶν καὶ Ζηνὸς ἀρωγῇ·
κεῖνοι δὲ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο.
Τῷ μή μοι πατέρας ποθ' ὁμοίῃ ἔνθεο τιμῇ.
   Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Τέττα, σιωπῇ ἧσο, ἐμῷ δ' ἐπιπείθεο μύθῳ.
Οὐ γὰρ ἐγὼ νεμεσῶ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
ὀτρύνοντι μάχεσθαι ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς·
τούτῳ μὲν γὰρ κῦδος ἅμ' ἕψεται, εἴ κεν Ἀχαιοὶ
Τρῶας δῃώσωσιν ἕλωσί τε Ἴλιον ἱρήν·
τούτῳ δ' αὖ μέγα πένθος Ἀχαιῶν δῃωθέντων.
Ἀλλ' ἄγε δὴ καὶ νῶϊ μεδώμεθα θούριδος ἀλκῆς.
   Ἦ ῥα, καὶ ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε·
δεινὸν δ' ἔβραχε χαλκὸς ἐπὶ στήθεσσιν ἄνακτος

403. Τόν, Agamemnon.

404. Μὴ ψεύδε' pour μὴ ψεύδεο, ne mens pas : dis les choses comme elles sont. — Σάφα équivaut à ἀληθῶς.

406. Εἵλομεν. Thèbes fut prise dans le second siége, qu'on nomme la guerre des Épigones. Quand Sthénélus dit, *nous avons pris Thèbes*, il ne parle pas de tous les Épigones, mais seulement de Diomède et de lui, les deux plus fameux. La preuve en est dans le duel ἀγαγόν(τε) du vers suivant.

407-409. Παυρότερον.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur ce qu'ils détruisent l'effet de ce qui précède : ὅτι ἐπιλύει (ὁ ποιητὴς) τὸ διὰ τῶν προειρημένων λεγόμενον. Aristarque dit que le duel ἀγαγόντε permet de croire que les autres Épigones avaient des troupes nombreuses, et que, si c'est Jupiter qui a fait les Épigones vainqueurs, il ne faut point tant se récrier sur leur vaillance. Le critique est trop logicien. Mais il est certain que le retranchement de ces trois vers donnerait au discours de Sthénélus un caractère sublime.

407. Τεῖχος Ἄρειον. Les murs de Thèbes étaient consacrés à Mars.

408-409. Πειθόμενοι.... Sthénélus oppose la piété des Épigones à l'impiété de leurs pères. Six des sept chefs, dans Eschyle, sont représentés comme des impies. Amphiaraüs seul fait exception. Mais il périt comme eux, pour s'être associé à eux, ou plutôt pour avoir eu le malheur de subir le contact de leur impiété.

410. Τῷ, *quare*, c'est pourquoi.

412. Τέττα est un ἅπαξ εἰρημένον. On l'explique, d'après Hésychius et Eustathe, *papa*, *bon père*. Ce sens ne va point ici, d'un ami à un ami du même âge, et après ὑπόδρα ἰδών. Il est évident que τέττα équivaut à l'ὦ 'τᾶν des poëtes attiques, qui est, comme on sait, pour ὦ ἔτα. Apollonius l'explique exactement : ἑταίρου πρὸς ἑταῖρον γενικὴ προσφώνησις.

420. Ἔβραχε χαλκός. Remarquable effet d'harmonie, ou, si l'on veut, heureuse allitération.

ὀρνυμένου· ὑπό κεν ταλασίφρονά περ δέος εἷλεν.
Ὡς δ' ὅτ' ἐν αἰγιαλῷ πολυηχέϊ κῦμα θαλάσσης
ὄρνυτ' ἐπασσύτερον Ζεφύρου ὕπο κινήσαντος·
πόντῳ μὲν τὰ πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
χέρσῳ ῥηγνύμενον μεγάλα βρέμει, ἀμφὶ δέ τ' ἄκρας
κυρτὸν ἐὸν κορυφοῦται, ἀποπτύει δ' ἁλὸς ἄχνην·
ὣς τότ' ἐπασσύτεραι Δαναῶν κίνυντο φάλαγγες
νωλεμέως πόλεμόνδε. Κέλευε δὲ οἷσιν ἕκαστος
ἡγεμόνων· οἱ δ' ἄλλοι ἀκὴν ἴσαν (οὐδέ κε φαίης
τόσσον λαὸν ἕπεσθαι ἔχοντ' ἐν στήθεσιν αὐδήν),
σιγῇ δειδιότες σημάντορας· ἀμφὶ δὲ πᾶσιν
τεύχεα ποικίλ' ἔλαμπε, τὰ εἱμένοι ἐστιχόωντο.
Τρῶες δ', ὥστ' ὄϊες πολυπάμονος ἀνδρὸς ἐν αὐλῇ
μυρίαι ἑστήκασιν ἀμελγόμεναι γάλα λευκὸν,
ἀζηχὲς μεμακυῖαι, ἀκούουσαι ὄπα ἀρνῶν·
ὣς Τρώων ἀλαλητὸς ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν ὀρώρει·
οὐ γὰρ πάντων ἦεν ὁμὸς θρόος οὐδ' ἴα γῆρυς,
ἀλλὰ γλῶσσ' ἐμέμικτο, πολύκλητοι δ' ἔσαν ἄνδρες.
Ὦρσε δὲ τοὺς μὲν Ἄρης, τοὺς δὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
Δεῖμός τ' ἠδὲ Φόβος, καὶ Ἔρις ἄμοτον μεμαυῖα,

421. Ὑπὸ.... εἷλεν. Joignez ὑπό à εἷλεν : ὑφεῖλεν.

422-426. Ὡς δ' ὅτ' ἐν... Virgile, *Énéide*, VII, 528 : « Fluctus uti primo cœpit « quum albescere vento : Paulatim sese « tollit mare et altius undas Erigit; inde « imo consurgit ad æthera fundo. » *Géorgiques*, III, 238 : « .... utque volutus Ad « terras immane sonat per saxa, neque ipso « Monte minor procumbit; at ima exæstuat « unda Vorticibus, nigramque alte subjectat « arenam. » Dans le manuscrit de Venise, le vers 422 est précédé de l'astérisque. C'est à tort qu'on prend ce signe, d'après une erreur d'Eustathe, pour la marque τὸ χρηστόν. Aristarque ne l'employait que pour marquer les répétitions textuelles. Ici, il n'est point à sa place; car le vers 422 n'est répété textuellement nulle part.

424. Κορύσσεται, il dresse la tête; littéralement, *il met son casque* : il se coiffe de son panache d'écume.

426. Κυρτόν, courbé, voûté : gonflé autant que possible. — Κορυφοῦται, il se couronne, il élève sa tête : il atteint sa plus grande hauteur.

431. Σημάντορας, ceux qui donnent le signal : les chefs, les rois.

432. Τὰ εἱμένοι, *quibus induti*, ou, poétiquement, *quæ induti*.

435. Ἀζηχὲς.... Les hiatus de ce vers ne sont peut-être pas sans intention. Il semble qu'on entend le bêlement des brebis et de leurs agneaux.

436. Ὡς Τρώων ἀλαλητός. La phrase, commencée par le nominatif Τρῶες, est reprise avec un autre sujet. Rien n'est moins rare en grec, même chez les prosateurs. Platon surtout aime ces anacoluthes.

438. Γλῶσσ' ἐμέμικτο. Voyez II, 804 et 867, et les notes sur ces deux passages.

440. Φόβος, la Fuite, c'est-à-dire la divinité qui se plaît à causer la déroute.

Ἄρεος ἀνδροφόνοιο κασιγνήτη ἑτάρη τε·
ἥτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει.
Ἥ σφιν καὶ τότε νεῖκος ὁμοίϊον ἔμβαλε μέσσῳ,
ἐρχομένη καθ' ὅμιλον, ὀφέλλουσα στόνον ἀνδρῶν.
Οἱ δ' ὅτε δή ῥ' ἐς χῶρον ἕνα ξυνιόντες ἵκοντο,
σύν ῥ' ἔβαλον ῥινούς, σὺν δ' ἔγχεα καὶ μένε' ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων· ἀτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
ἔπληντ' ἀλλήλῃσι, πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.
Ἔνθα δ' ἅμ' οἰμωγή τε καὶ εὐχωλὴ πέλεν ἀνδρῶν
ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ' αἵματι γαῖα.
Ὡς δ' ὅτε χείμαρροι ποταμοὶ, κατ' ὄρεσφι ῥέοντες,
ἐς μισγάγκειαν συμβάλλετον ὄβριμον ὕδωρ
κρουνῶν ἐκ μεγάλων, κοίλης ἔντοσθε χαράδρης·
τῶν δέ τε τηλόσε δοῦπον ἐν οὔρεσιν ἔκλυε ποιμήν·
ὣς τῶν μισγομένων γένετο ἰαχή τε πόνος τε.
Πρῶτος δ' Ἀντίλοχος Τρώων ἕλεν ἄνδρα κορυστὴν
ἐσθλὸν ἐνὶ προμάχοισι, Θαλυσιάδην Ἐχέπωλον·
τόν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον ἱπποδασείης,

Le rapprochement de Δεῖμος et de Φόβος confirme ce que nous avons dit, II, 767, sur le sens propre du mot φόβος chez Homère. Ces personnifications reparaissent plusieurs fois dans l'*Iliade*.

442-443. Ἥτ' ὀλίγη.... Virgile a traduit ce passage, *Énéide*, IV, 173-177, mais en rapportant les images d'Homère à la Renommée. Longin cite les deux vers d'Homère comme un exemple de sublime. Voy. *du Sublime*, chap. IX.

442. Κορύσσεται. Voyez plus haut, vers 424, la note sur ce mot.

444. Ὁμοίϊον. Voyez plus haut, vers 315, la note sur ce mot.

447. Ῥινούς, les cuirs, c'est-à-dire les boucliers. *Scholies :* τὰς ἀσπίδας, τὰς βύρσας. Les boucliers étaient couverts de cuir, et ce cuir était lui-même couvert de métal. Le bouclier d'Ajax avait, sous sa feuille de cuivre, sept cuirs superposés. — Σὺν δέ, c'est-à-dire συνέβαλον δέ. On a déjà vu de pareilles ellipses.

448. Ὀμφαλόεσσαι, *umbone instructæ*, ayant un nombril : ayant leur centre relevé en bosse. Ces nombrils étaient de métal, quelquefois même d'argent ou d'or. Ils ne servaient pas seulement à la décoration ; ils augmentaient la masse du bouclier, ils en rendaient le choc plus terrible.

452-455. Ὡς δ' ὅτε.... Virgile, *Énéide*, II, 304-308, a imité cette belle comparaison. Un scholiaste dit, d'après Aristarque sans doute, qu'on entend, dans les vers d'Homère, le fracas des deux torrents : ἔστιν ἀκοῦσαι δύο ποταμῶν ἤχους.

453. Συμβάλλετον. Le duel indique que ποταμοί est pour ποταμώ, deux torrents.

456. Πόνος. La vulgate φόβος est une fausse leçon, car on n'en est pas encore à la déroute. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, πόνος· οὐ γὰρ γέγονέ πω φυγή.

457. Ἀντίλοχος. C'est un fils de Nestor. Il était ami d'Achille et guerrier distingué.

458. Ἐχέπωλον. Cet Échépolus et son père Thalysius sont inconnus.

ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε, πέρησε δ' ἄρ' ὀστέον εἴσω
αἰχμὴ χαλκείη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν·
ἤριπε δ' ὡς ὅτε πύργος, ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ.
Τὸν δὲ πεσόντα ποδῶν ἔλαβε κρείων Ἐλεφήνωρ
Χαλκωδοντιάδης, μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀβάντων·
ἕλκε δ' ὑπὲκ βελέων, λελιημένος, ὄφρα τάχιστα
τεύχεα συλήσειε· μίνυνθα δέ οἱ γένεθ' ὁρμή.
Νεκρὸν γάρ ῥ' ἐρύοντα ἰδὼν μεγάθυμος Ἀγήνωρ,
πλευρὰ, τά οἱ κύψαντι παρ' ἀσπίδος ἐξεφαάνθη,
οὔτησε ξυστῷ χαλκήρεϊ, λῦσε δὲ γυῖα.
Ὣς τὸν μὲν λίπε θυμός· ἐπ' αὐτῷ δ' ἔργον ἐτύχθη
ἀργαλέον Τρώων καὶ Ἀχαιῶν· οἱ δὲ, λύκοι ὣς,
ἀλλήλοις ἐπόρουσαν, ἀνὴρ δ' ἄνδρ' ἐδνοπάλιζεν.
Ἔνθ' ἔβαλ' Ἀνθεμίωνος υἱὸν Τελαμώνιος Αἴας,
ἠΐθεον θαλερὸν, Σιμοείσιον, ὅν ποτε μήτηρ,
Ἴδηθεν κατιοῦσα, παρ' ὄχθησιν Σιμοέντος
γείνατ', ἐπεί ῥα τοκεῦσιν ἅμ' ἕσπετο μῆλα ἰδέσθαι·
τοὔνεκά μιν κάλεον Σιμοείσιον· οὐδὲ τοκεῦσιν
θρέπτρα φίλοις ἀπέδωκε, μινυνθάδιος δέ οἱ αἰὼν
ἔπλεθ', ὑπ' Αἴαντος μεγαθύμου δουρὶ δαμέντι.
Πρῶτον γάρ μιν ἰόντα βάλε στῆθος παρὰ μαζὸν
δεξιόν· ἀντικρὺ δὲ δι' ὤμου χάλκεον ἔγχος
ἦλθεν. Ὁ δ' ἐν κονίῃσι χαμαὶ πέσεν, αἴγειρος ὣς,
ἥ ῥά τ' ἐν εἱαμενῇ ἕλεος μεγάλοιο πεφύκῃ

460. Ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε. Suppléez τὴν αἰχμήν, la pointe de sa lance.

462. Ὡς ὅτε suppose la répétition du verbe : comme quand *tombe*.

463. Ἐλεφήνωρ. Voyez II, 540.

465. Ἕλκε δ' ὑπέκ pour ὑπεξεῖλκε δέ.

466. Οἱ, *ipsi*, à Éléphénor. Il n'alla pas bien loin. Il est tué au vers 469.

467. Ἀγήνωρ. C'est un fils d'Anténor et de Théano, un des plus vaillants Troyens.

470. Ἐπ' αὐτῷ signifie ici *super eum* et *propter eum*. Il s'agit de savoir à qui restera son cadavre. — Ἔργον, une affaire, comme en français, dans le sens de *combat*.

471. Οἱ δὲ, λύκοι ὥς. Virgile, *Énéide*, II, 355, a imité cette fin de vers : *inde lupi ceu*.

473. Υἱόν. La diphthongue υι est comptée comme brève par le fait de la voyelle qui la suit.

474. Σιμοείσιον. Ce Simoïsius est inconnu d'ailleurs.

482-487. Αἴγειρος ὥς,... Virgile, *Énéide*, II, 626-631, a imité et embelli cette comparaison.

483. Ἐν εἱαμενῇ, *in irriguo loco*, dans un pré. *Scholies* : ἐν καθύδρῳ καὶ βοτανώδει τόπῳ. C'est un pré qui borde un marais.

λείη, ἀτάρ τε οἱ ὄζοι ἐπ᾽ ἀκροτάτῃ πεφύασιν·
τὴν μέν θ᾽ ἁρματοπηγὸς ἀνὴρ αἴθωνι σιδήρῳ
ἐξέταμ᾽, ὄφρα ἴτυν κάμψῃ περικαλλέϊ δίφρῳ·
ἡ μέν τ᾽ ἀζομένη κεῖται ποταμοῖο παρ᾽ ὄχθας.
Τοῖον ἄρ᾽ Ἀνθεμίδην Σιμοείσιον ἐξενάριξεν
Αἴας διογενής· τοῦ δ᾽ Ἄντιφος αἰολοθώρηξ,
Πριαμίδης, καθ᾽ ὅμιλον ἀκόντισεν ὀξέϊ δουρί.
Τοῦ μὲν ἅμαρθ᾽, ὁ δὲ Λεῦκον, Ὀδυσσέος ἐσθλὸν ἑταῖρον,
βεβλήκει βουβῶνα, νέκυν ἑτέρωσ᾽ ἐρύοντα·
ἤριπε δ᾽ ἀμφ᾽ αὐτῷ, νεκρὸς δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.
Τοῦ δ᾽ Ὀδυσεὺς μάλα θυμὸν ἀποκταμένοιο χολώθη·
βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,
στῆ δὲ μάλ᾽ ἐγγὺς ἰὼν, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ
ἀμφὶ ἓ παπτήνας. Ὑπὸ δὲ Τρῶες κεκάδοντο
ἀνδρὸς ἀκοντίσσαντος. Ὁ δ᾽ οὐχ ἅλιον βέλος ἧκεν,
ἀλλ᾽ υἱὸν Πριάμοιο νόθον βάλε, Δημοκόωντα,
ὅς οἱ Ἀβυδόθεν ἦλθε, παρ᾽ ἵππων ὠκειάων.
Τὸν ῥ᾽ Ὀδυσεὺς, ἑτάροιο χολωσάμενος, βάλε δουρὶ
κόρσην· ἡ δ᾽ ἑτέροιο διὰ κροτάφοιο πέρησεν
αἰχμὴ χαλκείη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Δούπησεν δὲ πεσὼν, ἀράβησε δὲ τεύχε᾽ ἐπ᾽ αὐτῷ.

485. Σιδήρῳ. Ainsi la hache était de fer, et non pas d'airain.

486. Ἴτυν, le cercle formé par les jantes et où s'emboîtent les rayons de la roue.

487. Ἀζομένη. *Scholies :* ξηραινομένη. Le verbe ἄζομαι, dans le sens de *se dessécher*, semble se rattacher à ἄημι, souffler.

489. Ἄντιφος. Antiphus est tué par Agamemnon, XI, 109.

491. Λεῦκον. Leucus est inconnu d'ailleurs. Les critiques de l'école de Zoïle demandaient comment il était possible qu'Antiphus, en visant Ajax, tuât un compagnon d'Ulysse, puisque les soldats d'Ithaque n'étaient jamais à côté de ceux de Salamine. Aristarque répond qu'Homère est poëte, et qu'en cette qualité il dispose des événements. Nous devons le laisser maître dans son domaine. C'est ainsi que j'entends le mot d'Aristarque : ὡς ποιητικὸν παραιτεῖται.

492. Βουβῶνα. Daremberg : « Ce mot (βουβών) ne se trouve qu'une fois dans les poëmes homériques ; et, comme dans tous les autres auteurs il signifie *l'aine* ou la région inguinale, nous devons l'interpréter ici de la même manière. »

494. Τοῦ, *illius causa.* Il s'agit de son ami Leucus.

497. Κεκάδοντο pour ἐχάδοντο, de χάζομαι, reculer.

499. Δημοκόωντα. Démocoon est inconnu d'ailleurs.

501. Ἑτάροιο est comme τοῦ, vers 494, un génitif causal.

502. Ἡ, *illa*, c'est-à-dire αἰχμή, d'après la valeur de l'article dans Homère.

504. Δούπησεν.... Ce vers est répété V, 42 et ailleurs. Le sens du verbe δουπέω n'est pas douteux, car ce mot a son commentaire dans ἀράβησε δὲ.... Il signifie

Χώρησαν δ' ὑπό τε πρόμαχοι καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ·
Ἀργεῖοι δὲ μέγα ἴαχον, ἐρύσαντο δὲ νεκρούς·
ἴθυσαν δὲ πολὺ προτέρω. Νεμέσησε δ' Ἀπόλλων
Περγάμου ἐκ κατιδὼν, Τρώεσσι δὲ κέκλετ' ἀΰσας·
Ὄρνυσθ', ἱππόδαμοι Τρῶες, μηδ' εἴκετε χάρμης
Ἀργείοις, ἐπεὶ οὔ σφι λίθος χρὼς οὐδὲ σίδηρος,
χαλκὸν ἀνασχέσθαι ταμεσίχροα βαλλομένοισιν.
Οὐ μὰν οὐδ' Ἀχιλεὺς, Θέτιδος παῖς ἠϋκόμοιο,
μάρναται, ἀλλ' ἐπὶ νηυσὶ χόλον θυμαλγέα πέσσει.
Ὣς φάτ' ἀπὸ πτόλιος δεινὸς θεός· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
ὦρσε Διὸς θυγάτηρ κυδίστη Τριτογένεια,
ἐρχομένη καθ' ὅμιλον, ὅθι μεθιέντας ἴδοιτο.
Ἔνθ' Ἀμαρυγκείδην Διώρεα μοῖρ' ἐπέδησεν·
χερμαδίῳ γὰρ βλῆτο παρὰ σφυρὸν ὀκριόεντι,
κνήμην δεξιτερήν· βάλε δὲ Θρῃκῶν ἀγὸς ἀνδρῶν,
Πείροος Ἰμβρασίδης, ὃς ἄρ' Αἰνόθεν εἰληλούθει.
Ἀμφοτέρω δὲ τένοντε καὶ ὀστέα λᾶας ἀναιδὴς

quelquefois *périr*, non pas périr d'une façon quelconque, comme le prétendaient les glossographes réfutés par Aristarque, mais périr dans un combat. *Scholies :* ὅθεν τοῦ δεδουπότος Οἰδιπόδαο (XXIII, 679) ἀκούει Ἀρίσταρχος, ἐν πολέμῳ ἀνῃρημένου.

505. Χώρησαν δ' ὑπό pour ὑπεχώρησαν δέ.

506. Μέγα ἴαχον. Voyez plus haut la note du vers 456.

508. Περγάμου. Dans Homère, l'acropole de Troie se nomme toujours Πέργαμος, et au féminin. Le neutre pluriel, qui a donné le latin *Pergama*, n'appartient pas à la langue homérique.

509. Χάρμης, *e prælio*, hors du champ de bataille. Il ne faut pas abandonner le champ de bataille aux Grecs.

510-511. Σφι... βαλλομένοισιν, *illis eminus percussis :* quand on les frappe de la javeline.

512. Οὐ μάν. Voyez la note II, 370.

515. Τριτογένεια. On ignore la vraie signification de ce nom de Minerve. Quelques-uns en font un synonyme de Pallas : ἡ τὸ τρεῖν καὶ φοβεῖσθαι γεννῶσα τοῖς πολεμίοις, celle qui met les ennemis en déroute. *Pallas* est celle qui brandit la lance : πάλλω, brandir. Les *Scholies* donnent plusieurs autres explications : née sur le bord du Triton, c'est-à-dire à Alalcomènes en Béotie, par conséquent l'équivalent d'Ἀλαλκομενηΐς (plus haut, vers 8 et la note); née près du lac Tritonis en Libye (mythe postérieur à Homère); née de la tête de Jupiter (éolien τριτώ, tête). Mais Homère ignore également ce dernier mythe, ou du moins il n'y fait jamais la moindre allusion.

517. Διώρεα. Voyez II, 622.

520. Πείροος. Voyez II, 844. — Αἰνόθεν, d'Énus. Énus était une ville de Thrace, à l'une des deux embouchures de l'Hèbre.

521. Ἀμφοτέρω... τένοντε, les deux tendons. De quels tendons s'agit-il? Daremberg : « S'agit-il du tendon d'Achille proprement dit et de celui du plantaire grêle (ce serait une distinction bien délicate pour Homère), ou du tendon d'Achille et de celui qui passe en avant, sous le ligament annulaire du tarse? » On n'en sait rien. Ailleurs Homère dit, plus vaguement encore, τένοντας au pluriel, XVII, 290. —

ἄχρις ἀπηλοίησεν· ὁ δ' ὕπτιος ἐν κονίῃσιν
κάππεσεν, ἄμφω χεῖρε φίλοις ἑτάροισι πετάσσας,
θυμὸν ἀποπνείων. Ὁ δ' ἐπέδραμεν, ὅς ῥ' ἔβαλέν περ,
Πείροος· οὖτα δὲ δουρὶ παρ' ὀμφαλόν· ἐκ δ' ἄρα πᾶσαι
χύντο χαμαὶ χολάδες, τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Τὸν δὲ Θόας Αἰτωλὸς ἐπεσσύμενον βάλε δουρὶ
στέρνον ὑπὲρ μαζοῖο, πάγη δ' ἐν πνεύμονι χαλκός.
Ἀγχίμολον δέ οἱ ἦλθε Θόας, ἐκ δ' ὄβριμον ἔγχος
ἐσπάσατο στέρνοιο, ἐρύσσατο δὲ ξίφος ὀξύ,
τῷ ὅγε γαστέρα τύψε μέσην, ἐκ δ' αἴνυτο θυμόν.
Τεύχεα δ' οὐκ ἀπέδυσε· περίστησαν γὰρ ἑταῖροι,
Θρήϊκες ἀκρόκομοι, δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντες,
οἵ ἑ, μέγαν περ ἐόντα καὶ ἴφθιμον καὶ ἀγαυόν,
ὦσαν ἀπὸ σφείων· ὁ δὲ χασσάμενος πελεμίχθη.
Ὣς τώγ' ἐν κονίῃσι παρ' ἀλλήλοισι τετάσθην,
ἤτοι ὁ μὲν Θρῃκῶν, ὁ δ' Ἐπειῶν χαλκοχιτώνων,
ἡγεμόνες· πολλοὶ δὲ περὶ κτείνοντο καὶ ἄλλοι.
Ἔνθα κεν οὐκέτι ἔργον ἀνὴρ ὀνόσαιτο μετελθών,
ὅστις ἔτ' ἄβλητος καὶ ἀνούτατος ὀξέϊ χαλκῷ

Λᾶας ἀναιδής, la pierre impudente. Nous pourrions dire, en français, *la pierre qui ne respecte rien*, pour la pierre impitoyable, la pierre cruelle; ce qui est évidemment ici le sens.

522. Ἄχρις, *prorsus*, tout à fait.

524. Ὁ, celui dont il va être question, à savoir Piroüs.

525. Οὖτα n'est point pour οὔταε, car la finale est brève. C'est un aoriste épique, comme ἔκτα. On peut supposer οὐτάναι, comme on suppose κτάναι. Mais l'infinitif n'existe que sous la forme οὔταμεν, comme κτάναι n'existe que sous celle de κτάμεν et κτάμεναι.

527. Θόας. Voyez II, 638.

533. Ἀκρόκομοι, aux cheveux relevés sur le haut de la tête. Les Grecs eux-mêmes ont porté longtemps les cheveux noués sur le front. L'Apollon du Belvédère a les cheveux noués sur le front; et Pindare, *Pythiques*, IV, 306, donne aux héros l'épithète de ὑψιχαῖται, qui équivaut exactement à l'ἀκρόκομοι d'Homère. Mais il est probable que les Thraces se distinguaient par un toupet d'une hauteur exagérée.

534-535. Οἵ ἑ.... Ces vers se retrouvent plus loin, V, 625-626.

535. Πελεμίχθη, *vi repulsus est*, il ne put tenir. *Scholies* : διεσείσθη, ἀνεχώρησε. Cette interprétation vaut mieux que celle qu'on donne habituellement : *il chancela* ou *il trembla*. Thoas ne tremble ni ne chancelle, il cède au nombre. L'ordre strict des idées serait πελεμιχθεὶς ἐχάσσατο. Voyez la note XVI, 162.

537. Ὁ μέν, Piroüs; ὁ δ' (ἐ), Diorès.

539-542. Ἔνθα κεν.... Dübner : « La fiction d'un tel témoin et juge du combat est charmante de naïveté. »

540. Ἄβλητος se rapporte aux blessures qu'on aurait pu lui faire de loin avec la flèche ou la javeline; ἀνούτατος, à celles qu'il eût reçues dans l'engagement corps à corps, et surtout aux coups d'épée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι διέσταλκε (ὁ ποιητὴς) τὸ

δινεύοι κατὰ μέσσον, ἄγοι δέ ἑ Παλλὰς Ἀθήνη,
χειρὸς ἑλοῦσ', αὐτὰρ βελέων ἀπερύκοι ἐρωήν.
Πολλοὶ γὰρ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἤματι κείνῳ
πρηνέες ἐν κονίῃσι παρ' ἀλλήλοισι τέταντο.

οὐτάσαι καὶ τὸ βαλεῖν. Cette distinction est maintes fois répétée, et sous toute sorte de formes, dans les notes d'Aristarque.

541. Δινεύοι, *versaretur*, circulerait : irait çà et là. — Ἄγοι δέ ἑ Παλλὰς Ἀθήνη. La supposition de ce témoin circulant sur le champ de bataille n'est vraisemblable qu'à condition d'un miracle.

542. Αὐτάρ, et de plus, et même. Il n'y a point opposition; c'est la suite et le complément de la pensée. — Ἐρωήν, *impetum*, l'élan. *Scholies* : ὁρμήν.



ΙΛΙΑΔΟΣ Ε

ΔΙΟΜΗΔΟΥΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.

Minerve entraîne Mars loin du champ de bataille, et les Grecs font plier les Troyens (1-94). Diomède, blessé par Pandarus, ne combat qu'avec plus d'acharnement (95-166). Il tue Pandarus et blesse Énée (167-310). Vénus veut sauver son fils de la mort; elle est elle-même blessée par Diomède (311-351). Vénus remonte vers l'Olympe, où sa mère Dioné la console et la guérit (352-431). Apollon arrache Énée à la fureur de Diomède, et ramène Mars au combat (432-460). Mars ranime le courage des Troyens, et Énée reparaît dans la lutte, guéri par Apollon (461-518). La bataille continue avec des succès divers; mais les Grecs commencent à avoir le dessous (519-710). Junon et Minerve descendent au secours des Grecs (711-777). A la voix de Junon, les Grecs retrouvent toute leur ardeur; Minerve excite Diomède, qui attaque et blesse Mars lui-même (778-863). Mars remonte vers l'Olympe, où il est guéri par Péon, et les deux déesses quittent comme lui la mêlée (864-909).

Ἔνθ' αὖ Τυδείδῃ Διομήδεϊ Παλλὰς Ἀθήνη
δῶκε μένος καὶ θάρσος, ἵν' ἔκδηλος μετὰ πᾶσιν
Ἀργείοισι γένοιτο, ἰδὲ κλέος ἐσθλὸν ἄροιτο.
Δαῖέ οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ,
ἀστέρ' ὀπωρινῷ ἐναλίγκιον, ὅστε μάλιστα
λαμπρὸν παμφαίνῃσι λελουμένος Ὠκεανοῖο·

4. Δαῖέ οἱ, lui allumait, lui alluma. Virgile, qui a imité ce passage, *Énéide*, X, 270-273, dit seulement que la flamme *brille* : « Ardet apex capiti. » Zoïle faisait semblant de prendre à la lettre le mot πῦρ, et taxait Homère d'absurdité ridicule, puisque le héros courait risque d'être brûlé : ἐκινδύνευσε γὰρ ἂν καταφλεχθῆναι ὁ ἥρως.

5. Ἀστέρ' ὀπωρινῷ, l'astre qui paraît dans la saison des récoltes et des fruits : la canicule, le *Sirius ardor* de Virgile, *Énéide*, X, 273. Remarquez l'élision de l'ι d'ἀστέρι, comme nous avons vu, IV, 259, l'élision de l'ι de δαιτί. Elle est rare au singulier.

6. Λελουμένος Ὠκεανοῖο, après s'être baigné dans les eaux de l'Océan : quand il

τοῖόν οἱ πῦρ δαῖεν ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων·
ὦρσε δέ μιν κατὰ μέσσον, ὅθι πλεῖστοι κλονέοντο.
Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δάρης, ἀφνειὸς, ἀμύμων,
ἱρεὺς Ἡφαίστοιο· δύω δέ οἱ υἱέες ἤστην,
Φηγεὺς Ἰδαῖός τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.
Τώ οἱ, ἀποκρινθέντε, ἐναντίω ὁρμηθήτην·
τὼ μὲν ἀφ᾽ ἵπποιϊν, ὁ δ᾽ ἀπὸ χθονὸς ὤρνυτο πεζός.
Οἱ δ᾽ ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ᾽ ἀλλήλοισιν ἰόντες,
Φηγεύς ῥα πρότερος προΐει δολιχόσκιον ἔγχος·
Τυδείδεω δ᾽ ὑπὲρ ὦμον ἀριστερὸν ἤλυθ᾽ ἀκωκὴ
ἔγχεος, οὐδ᾽ ἔβαλ᾽ αὐτόν· ὁ δ᾽ ὕστερος ὤρνυτο χαλκῷ
Τυδείδης· τοῦ δ᾽ οὐχ ἅλιον βέλος ἔκφυγε χειρὸς,
ἀλλ᾽ ἔβαλε στῆθος μεταμάζιον, ὦσε δ᾽ ἀφ᾽ ἵππων.
Ἰδαῖος δ᾽ ἀπόρουσε, λιπὼν περικαλλέα δίφρον,
οὐδ᾽ ἔτλη περιβῆναι ἀδελφειοῦ κταμένοιο·
οὐδὲ γὰρ οὐδέ κεν αὐτὸς ὑπέκφυγε Κῆρα μέλαιναν,
ἀλλ᾽ Ἥφαιστος ἔρυτο, σάωσε δὲ νυκτὶ καλύψας,
ὡς δή οἱ μὴ πάγχυ γέρων ἀκαχήμενος εἴη.

se lève hors de l'Océan. *Scholies :* νεωστὶ ἀνατέλλων ἐξ Ὠκεανοῦ· τὰς γὰρ ἀνατολὰς τῶν ἄστρων ἐντεῦθεν ὁ ποιητὴς συνιστᾷ. Ὠκεανὸς δὲ ποταμὸς, καθ᾽ Ὅμηρον, περιρρέων κύκλῳ τὴν γῆν, ποταμῶν πατὴρ ὤν.

7. Τοῖόν οἱ. Bothe lui-même avoue ici le trochée, plutôt que d'écrire, d'après Payne Knight, τοῖόν Ϝοι : « trochæum usurpatum « esse pro dactylo vel spondeo, quod faci- « lius fertur initio versuum. » Ce serait en effet un spondée, si l'on faisait fortement sentir le ν, comme s'il y avait τοῖόν νοἱ. C'est un spondée encore, si l'on aspire très-fortement οἱ, surtout si l'esprit rude équivalait primitivement, comme le croient quelques linguistes, à la consonne sigma. Voyez, à propos des trochées d'Homère, les notes I, 124, 193, et IV, 292.

10. Ἤστην, de εἰμί, pour ἤτην, *erant.* Darès et ses fils ne sont connus que par ce récit.

12. Οἱ, contre lui, contre Diomède. — Ἀποκρινθέντε, séparés de leur troupe. *Scholies :* ἀποχωρισθέντες, τοῦ οἰκείου πλήθους δηλονότι. Quelques-uns proposent d'écrire ἀποκρινθέντες au pluriel et ἐναντίον adverbe, afin de faire disparaître les deux hiatus ε-ε, ω-ο. Mais rien n'autorise un pareil changement.

13. Ἀφ᾽ ἵπποιϊν, *ab equis*, c'est-à-dire du haut d'un char.

14. Οἱ δ᾽ ὅτε.... On a déjà vu ce vers, III, 15.

17. Ὁ, *ille*, lui, à savoir....

19. Ὦσε, culbuta (Phégée).

21. Περιβῆναι, protéger, comme ἀμφιβαίνω. Seulement ἀμφιβαίνω se construit avec l'accusatif. Il s'agissait d'empêcher que Diomède ne dépouillât le corps de Phégée. *Scholies :* ὑπερμαχῆσαι. Apollonius : πεπτωκότος ὑπερασπίσαι. Voyez la note sur ἀμφιβέβηκας, I, 37. — Zoïle trouvait ridicule qu'Idéus quittât son char pour se sauver ; car il eût couru plus vite en char qu'à pied : ἠδύνατο γὰρ μᾶλλον ἐπὶ τοῖς ἵπποις. Ceci vaut la critique sur le feu du vers 4.

24. Οἱ, à lui, n'est point redondant. Il se lie à γέρων, plutôt qu'à εἴη. Darès

Ἵππους δ' ἐξελάσας μεγαθύμου Τυδέος υἱὸς
δῶκεν ἑταίροισιν κατάγειν κοίλας ἐπὶ νῆας.
Τρῶες δὲ μεγάθυμοι ἐπεὶ ἴδον υἷε Δάρητος,
τὸν μὲν ἀλευάμενον, τὸν δὲ κτάμενον παρ' ὄχεσφιν,
πᾶσιν ὀρίνθη θυμός· ἀτὰρ γλαυκῶπις Ἀθήνη
χειρὸς ἑλοῦσ' ἐπέεσσι προσηύδα θοῦρον Ἄρηα·
Ἆρες, Ἄρες, βροτολοιγὲ, μιαιφόνε, τειχεσιπλῆτα,
οὐκ ἂν δὴ Τρῶας μὲν ἐάσαιμεν καὶ Ἀχαιοὺς
μάρνασθ', ὁπποτέροισι πατὴρ Ζεὺς κῦδος ὀρέξῃ,
νῶϊ δὲ χαζώμεσθα, Διὸς δ' ἀλεώμεθα μῆνιν;
Ὣς εἰποῦσα μάχης ἐξήγαγε θοῦρον Ἄρηα.
Τὸν μὲν ἔπειτα καθεῖσεν ἐπ' ἠϊόεντι Σκαμάνδρῳ.
Τρῶας δ' ἔκλιναν Δαναοί· ἕλε δ' ἄνδρα ἕκαστος
ἡγεμόνων. Πρῶτος δὲ ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
ἀρχὸν Ἁλιζώνων, Ὀδίον μέγαν, ἔκβαλε δίφρου·
πρώτῳ γὰρ στρεφθέντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πῆξεν,
ὤμων μεσσηγὺς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσεν.
Δούπησεν δὲ πεσὼν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.

est le vieillard *à* Vulcain, le vieillard de Vulcain.

31. Ἆρες, Ἄρες. On a déjà vu que la première syllabe du mot Ἄρης était à volonté. Quelques Alexandrins prétendaient que le second mot n'est pas un nom propre, mais un adjectif amené par allittération. Ixion traduisait, Ἆρες βλαπτικέ. La raison qu'il donne, c'est que cette répétition du vocatif est un exemple unique dans Homère : οὐδέποτε γὰρ κλητικὴ ἀναδιπλασιάζεται παρὰ τῷ ποιητῇ. Bekker a adopté la leçon Ἆρες ἀρές, que suppose la remarque d'Ixion. — Τειχεσιπλῆτα. Il ne faut prendre ni cette épithète, ni celles qui précèdent, dans un sens injurieux. Minerve n'injurie point; elle dit ce qu'est Mars, et ce qu'il est fier d'être. Au lieu de τειχεσιπλῆτα, qui s'approche des remparts, d'autres lisaient jadis τειχεσιβλῆτα, qui bat les remparts. C'est toujours le même sens, comme dit Eustathe : πολιορκητής, le dieu des siéges. Il ne faut point rapporter πλῆτα à πλήσσω, qui eût été impropre (*cominus ferire*), mais à πελάζω, en prose πλησιάζω, s'approcher.

33. Μάρνασθ', ὁπποτέροισι, combattre, à qui des deux : pour savoir auquel des deux Jupiter donnera....

36. Ἠιόεντι. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Le mot ἠϊών signifie le rivage de la mer. On suppose que ἠϊόεις vient de ἠϊών, quoiqu'il s'agisse d'une rivière, et on l'entend, *qui a des bords escarpés*. Buttmann le dérive de ἦϊον, ἦϊα, fourrage, vivres, et le rapproche de εἱαμενή, IV, 483, *prairie*. Ἠιόεις signifierait alors *herbosus*, comme il est traduit dans l'Homère de Didot. L'endroit désigné par Homère était presque sous les murs d'Ilion. Voyez plus bas la note du vers 355.

39. Ἁλιζώνων.... Ὀδίον. Sur Odius et les Halizons, voyez la note II, 856.

40. Στρεφθέντι. *Scholies :* εἰς φυγὴν τραπέντι, φεύγοντι.

42. Δούπησεν.... Ce vers manque ici dans le manuscrit de Venise. Voyez, sur ce vers, la note IV, 504.

Ἰδομενεὺς δ' ἄρα Φαῖστον ἐνήρατο, Μήονος υἱὸν
Βώρου, ὃς ἐκ Τάρνης ἐριβώλακος εἰληλούθει.
Τὸν μὲν ἄρ' Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἔγχεϊ μακρῷ
νύξ', ἵππων ἐπιβησόμενον, κατὰ δεξιὸν ὦμον·
ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, στυγερὸς δ' ἄρα μιν σκότος εἷλεν.
Τὸν μὲν ἄρ' Ἰδομενῆος ἐσύλευον θεράποντες.
Υἱὸν δὲ Στροφίοιο Σκαμάνδριον, αἵμονα θήρης,
Ἀτρείδης Μενέλαος ἕλ' ἔγχεϊ ὀξυόεντι,
ἐσθλὸν θηρητῆρα· δίδαξε γὰρ Ἄρτεμις αὐτὴ
βάλλειν ἄγρια πάντα, τάτε τρέφει οὔρεσιν ὕλη.
Ἀλλ' οὔ οἱ τότε γε χραῖσμ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα,
οὐδὲ ἑκηβολίαι, ᾗσιν τὸ πρίν γ' ἐκέκαστο·
ἀλλά μιν Ἀτρείδης δουρικλειτὸς Μενέλαος,
πρόσθεν ἕθεν φεύγοντα, μετάφρενον οὔτασε δουρὶ
ὤμων μεσσηγύς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσεν.
Ἤριπε δὲ πρηνής, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.
Μηριόνης δὲ Φέρεκλον ἐνήρατο, τέκτονος υἱὸν

43-44. Φαῖστον.... Phestus et Borus sont inconnus. Tarné, suivant les *Scholies*, est la même que Sardes, près de laquelle était une fontaine nommée encore Tarné au temps de Pline. Quelques-uns identifient Tarné avec Atarné en Mysie, fameuse par son tyran Hermias, l'ami d'Aristote, le héros de l'*Hymne à la Vertu*.

49. Στροφίοιο.... Strophius et Scamandrius sont inconnus d'ailleurs. — Αἵμονα θήρης. *Scholies :* ἐπιστήμονα κυνηγετικῆς. Eustathe : ἔστι δὲ αἵμων οἱονεὶ δαίμων, ἤτοι δαήμων, τουτέστι, μεμαθηκώς. Le mot αἵμων est un ἅπαξ εἰρημένον, et on ignore véritablement son origine. Quelques-uns le rattachent à αἷμα, le sang, la vie, et traduisent, *passionne*. D'autres le dérivent de ἀΐω, *sentio*, *intelligo*, et l'écrivent avec un esprit doux. De toute façon il s'agit d'un grand chasseur.

50. Ὀξυόεντι. *Scholies :* ὀξεῖ, ἢ ἀπὸ ὀξύας, εἴδους δένδρου, κατεσκευασμένῳ. On faisait les lances non-seulement avec le frêne (μελία), mais avec l'ὀξύα ou ὀξύη, espèce de sapin. On trouve même le nom de cet arbre employé poétiquement dans le sens de lance ou de javelot. Euripide, *Héraclides*, vers 708 : χειρὶ δ' ἔνθες ὀξύην. Il est donc probable que ὀξυόεντι désigne la matière dont était faite la lance. Mais les anciens eux-mêmes laissaient le choix du sens, et *acutus* a prévalu chez les traducteurs.

53. Χραῖσμ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα. Au lieu de ces mots, Zénodote écrivait χραῖσμεν θανάτοιο πέλωρα, leçon inintelligible, selon Aristarque même : ἀνόητον γὰρ καὶ τὸ λεγόμενον. Quand on pourrait comprendre, ce serait encore une leçon détestable. Il est évident que Diane seule aurait pu sauver son favori. La pensée n'est entière et frappante que si Diane apparaît.

54. Οὐδὲ ἑκηβολίαι. Encore l'hiatus ε-ε. Mais cette fois on ne propose aucune correction.

56. Πρόσθεν ἕθεν φεύγοντα (fuyant devant lui), est la même idée que πρώτῳ στρεφθέντι, vers 40 (ayant commencé à tourner le dos).

57. Ὤμων.... Ce vers, qui reproduit textuellement le vers 41, n'est point ici dans le manuscrit de Venise.

59. Μηριόνης : Mérionès ou Mérion, le compagnon d'Idoménée. Voyez II, 651.

Ἁρμονίδεω, ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα
τεύχειν· ἔξοχα γάρ μιν ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη.
Ὃς καὶ Ἀλεξάνδρῳ τεκτήνατο νῆας ἐΐσας
ἀρχεκάκους, αἳ πᾶσι κακὸν Τρώεσσι γένοντο,
οἷ τ' αὐτῷ, ἐπεὶ οὔτι θεῶν ἐκ θέσφατα ᾔδη.
Τὸν μὲν Μηριόνης, ὅτε δὴ κατέμαρπτε διώκων,
βεβλήκει γλουτὸν κατὰ δεξιόν· ἡ δὲ διαπρὸ
ἀντικρὺ κατὰ κύστιν ὑπ' ὀστέον ἤλυθ' ἀκωκή.
Γνὺξ δ' ἔριπ' οἰμώξας, θάνατος δέ μιν ἀμφεκάλυψεν.
Πήδαιον δ' ἄρ' ἔπεφνε Μέγης, Ἀντήνορος υἱὸν,
ὅς ῥα νόθος μὲν ἔην, πύκα δ' ἔτρεφε δῖα Θεανὼ,
ἶσα φίλοισι τέκεσσι, χαριζομένη πόσεϊ ᾧ.
Τὸν μὲν Φυλείδης δουρικλυτὸς, ἐγγύθεν ἐλθὼν,
βεβλήκει κεφαλῆς κατὰ ἰνίον ὀξέϊ δουρί·
ἀντικρὺ δ' ἀν' ὀδόντας ὑπὸ γλῶσσαν τάμε χαλκός.
Ἤριπε δ' ἐν κονίῃ, ψυχρὸν δ' ἕλε χαλκὸν ὀδοῦσιν.

60. Ὅς, *lequel*, ici et au vers 62, peut se rapporter indifféremment ou à Phéréclus ou à Harmonidès. L'amphibologie grammaticale est complète. Eustathe : καὶ ἔστιν ὁ τρόπος ἀμφιβολία. Aristarque rapportait ὅς à Harmonidès, à cause de l'épithète τέκτονος. Mais la tradition poétique faisait de Phéréclus un τέκτων comme son père; et l'expression οἷ τ' αὐτῷ semble dire que c'est Phéréclus qui avait construit ces navires, *principes de tant de maux*, puisque c'est lui qui va périr. Lycophron, *Alexandra*, vers 97, appelle les rames des vaisseaux de Pâris Φερέκλειοι πόδες, et Ovide fait dire à Pâris, *Héroïdes*, XVI, 23, qu'il a voyagé sur un vaisseau construit par Phéréclus : *Phereclea puppe*. Mais οἷ τ' αὐτῷ peut aussi s'entendre d'Harmonidès.

61. Ἐφίλατο, ι long, comme ailleurs, III, 155, dans φίλε.

62. Ἐΐσας. Voyez la note I, 306.

64. Οἷ τ' αὐτῷ... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque trouvait οἷ τ' αὐτῷ impropre, appliqué à Harmonidès : ἔδει γὰρ αὐτῷ τε. En effet, c'est Phéréclus qui va périr. Mais on peut dire qu'Harmonidès a sa part de malheur, κακόν, et une part immense, puisqu'il perd son fils. S'il avait connu l'avenir, il n'aurait pas construit les vaisseaux. Cependant l'athétèse du vers 64 prouve qu'Aristarque pensait qu'en conservant οἷ τ' αὐτῷ, il est plus naturel de rapporter le ὅς des vers 60 et 62 à Phéréclus. — Θέσφατα, les prédictions (de Cassandre et d'Hélénus).

69. Πήδαιον.... Pédéus est inconnu; quant à Mégès, voyez la note II, 625.

70. Θεανώ. Théano, femme d'Anténor, était prêtresse de Minerve dans l'acropole d'Ilion. Voyez VI, 300.

72. Φυλείδης. Mégès était fils de Phylée, beau-frère d'Ulysse.

73. Κατὰ ἰνίον, à la nuque, ou au chignon. Daremberg : « Il s'agit de la limite du col et de la tête. C'est en effet cette partie que désigne le mot ἰνίον dans les autres auteurs, et particulièrement dans les médecins. »

74. Ὑπὸ γλῶσσαν τάμε, coupa la langue au-dessous (à sa racine).

75. Ἕλε χαλκὸν ὀδοῦσιν. Daremberg : « Ce mouvement convulsif des mâchoires doit avoir été indiqué d'après nature. De pareils faits ne se trouvent guère par le pouvoir seul de l'imagination. »

Εὐρύπυλος δ' Εὐαιμονίδης Ὑψήνορα δῖον,
υἱὸν ὑπερθύμου Δολοπίονος, ὅς ῥα Σκαμάνδρου
ἀρητὴρ ἐτέτυκτο, θεὸς δ' ὣς τίετο δήμῳ·
τὸν μὲν ἄρ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱὸς,
πρόσθεν ἕθεν φεύγοντα, μεταδρομάδην ἔλασ' ὦμον,
φασγάνῳ ἀΐξας, ἀπὸ δ' ἔξεσε χεῖρα βαρεῖαν.
Αἱματόεσσα δὲ χεὶρ πεδίῳ πέσε· τὸν δὲ κατ' ὄσσε
ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιή.
Ὣς οἱ μὲν πονέοντο κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην.
Τυδείδην δ' οὐκ ἂν γνοίης ποτέροισι μετείη,
ἠὲ μετὰ Τρώεσσιν ὁμιλέοι, ἦ μετ' Ἀχαιοῖς.
Θῦνε γὰρ ἂμ πεδίον, ποταμῷ πλήθοντι ἐοικὼς
χειμάρρῳ, ὅστ' ὦκα ῥέων ἐκέδασσε γεφύρας·
τὸν δ' οὔτ' ἄρ τε γέφυραι ἐεργμέναι ἰσχανόωσιν,
οὔτ' ἄρα ἕρκεα ἴσχει ἀλωάων ἐριθηλέων,
ἐλθόντ' ἐξαπίνης, ὅτ' ἐπιβρίσῃ Διὸς ὄμβρος·
πολλὰ δ' ὑπ' αὐτοῦ ἔργα κατήριπε κάλ' αἰζηῶν·
ὣς ὑπὸ Τυδείδῃ πυκιναὶ κλονέοντο φάλαγγες

76-77. Εὐρύπυλος.... Sur Eurypyle, voyez la note II, 736. Hypsénor et Dolopion sont inconnus.

77. Σκαμάνδρου. Scamandre ou Xanthe, le dieu du fleuve, était fils de l'Océan et de Téthys, et père de Callirrhoé, femme de Tros. Il avait un temple dans Pergame.

81. Ἀπὸ δ' ἔξεσε. Eustathe : ἀπέξεσεν ἀντὶ τοῦ ῥᾷστα ἀπέκοψεν εἴληπται· ῥᾷον γὰρ τὸ ξέειν τοῦ κόπτειν. En effet, ξέω signifie polir, tailler, sculpter. — Χεῖρα βαρεῖαν, le bras qui tombe pesamment. Virgile, *Énéide*, X, 395-396, a beaucoup enchéri sur Homère : « Te « decisa suum, Laride, dextera quærit; « Semianimesque micant digiti ferrumque « retractant. »

83. Πορφύρεος θάνατος, la mort sanglante. *Scholies :* ὁ δι' αἵματος, une mort causée par l'effusion du sang.

88. Γεφύρας, les digues. Le mot est ici dans son sens propre. La traduction *pontes* est absolument fausse. Le mot γέφυρα, dans Homère, ne signifie jamais un pont.

89. Γέφυραι ἐεργμέναι, les digues solidement établies (aux assises sans interstices). *Scholies :* περιπεφραγμέναι, ἠσφαλισμέναι. Dübner rejette cette explication. Suivant lui, Homère dit que les digues sont *renfermées* elles-mêmes dans le fleuve débordé, et par conséquent impuissantes à le contenir, à le renfermer dans son lit. Alors γέφυραι ἐεργμέναι signifierait *submersi aggeres*, les digues submergées. Ne sont-elles pas plutôt détruites et emportées par la violence du torrent? Je préfère donc l'explication des *Scholies*, qui le dit virtuellement, sinon en propres termes.

90. Ἀλωάων. Le mot ἀλωή, proprement *aire à battre le blé*, signifie ici non seulement les champs de blé, mais toute espèce de terre en culture.

92. Ἔργα.... αἰζηῶν, *labores juvenum*, les récoltes : le fruit du travail des vigoureux laboureurs. Voyez, II, 751, la note sur ἔργ' ἐνέμοντο.

Τρώων, οὐδ' ἄρα μιν μίμνον, πολέες περ ἐόντες.
Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱὸς
θύνοντ' ἂμ πεδίον, πρὸ ἕθεν κλονέοντα φάλαγγας,
αἶψ' ἐπὶ Τυδείδῃ ἐτιταίνετο καμπύλα τόξα,
καὶ βάλ' ἐπαΐσσοντα, τυχὼν κατὰ δεξιὸν ὦμον,
θώρηκος γύαλον· διὰ δ' ἔπτατο πικρὸς ὀϊστὸς,
ἀντικρὺ δὲ διέσχε, παλάσσετο δ' αἵματι θώρηξ.
Τῷ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄϋσε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·
Ὄρνυσθε, Τρῶες μεγάθυμοι, κέντορες ἵππων·
βέβληται γὰρ ἄριστος Ἀχαιῶν, οὐδέ ἕ φημι
δήθ' ἀνσχήσεσθαι κρατερὸν βέλος, εἰ ἐτεόν με
ὦρσεν ἄναξ, Διὸς υἱὸς, ἀπορνύμενον Λυκίηθεν.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τὸν δ' οὐ βέλος ὠκὺ δάμασσεν,
ἀλλ' ἀναχωρήσας, πρόσθ' ἵπποιϊν καὶ ὄχεσφιν
ἔστη, καὶ Σθένελον προσέφη, Καπανήϊον υἱόν·
Ὄρσο, πέπον Καπανηϊάδη, καταβήσεο δίφρου,
ὄφρα μοι ἐξ ὤμοιο ἐρύσσῃς πικρὸν ὀϊστόν.
Ὣς ἄρ' ἔφη· Σθένελος δὲ καθ' ἵππων ἆλτο χαμᾶζε,
πὰρ δὲ στὰς βέλος ὠκὺ διαμπερὲς ἐξέρυσ' ὤμου·
αἷμα δ' ἀνηκόντιζε διὰ στρεπτοῖο χιτῶνος.

95. Λυκάονος.... υἱός : Pandarus.

99. Θώρηκος γύαλον. Il est difficile de rendre cette expression en français. Chacune des deux pièces qui formaient la cuirasse proprement dite se nommait γύαλον, *creux*, *cavité*, celle de derrière comme celle de devant. Diomède est blessé à l'épaule droite. La flèche a donc percé la portion de la cuirasse qui protégeait l'épaule droite. Dire *concavité*, *convexité*, *partie bombée*, c'est ne rien dire, puisque tous les points de la cuirasse ont cavité, convexité, etc., aussi bien sur le dos que sur la poitrine, et sur le flanc aussi bien que sur l'épaule. Tout est γύαλον dans la cuirasse, et la cuirasse n'est autre chose que les deux γύαλα. Cela est si vrai qu'Homère dit, à propos de blessures quelconques dans le torse : θώρηκος γύαλον. Le γύαλον de devant pourrait être nommé *plastron*, et l'autre, *carapace*. Le plastron de la cuirasse de Diomède est percé aux environs de l'épaule. C'est là ce qui a fait croire à plusieurs scholiastes que γύαλον désignait une portion spéciale de la cuirasse, celle qui protége l'épaule. Aristarque avait pourtant bien déterminé le sens de γύαλον. Voici sa note : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ὅλον κύτος τοῦ θώρακος γύαλον, διὰ τὴν κοιλότητα λέγει, οὐ μέρος ὡρισμένον τοῦ θώρακος.

101. Τῷ δ' ἐπί, et sur cela : et après ce coup.

103. Οὐδέ ἕ. Encore l'hiatus ε-ε, qui semblait d'abord si étrange. Il est vrai que ἕ est enclitique, et que οὐδέ ἕ peut être considéré comme un seul mot.

109. Πέπον est pris ici en bonne part. Voyez la note II, 235.

112. Διαμπερές dépend de ἐξέρυσε : *penitus extraxit*, il arracha complétement.

113. Ἀνηκόντιζε, jaillissait comme un trait. Daremberg voit dans ce mot l'indi-

Δὴ τότ' ἔπειτ' ἠρᾶτο βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Κλῦθί μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη.
Εἴποτέ μοι καὶ πατρὶ φίλα φρονέουσα παρέστης
δηΐῳ ἐν πολέμῳ, νῦν αὖτ' ἐμὲ φῖλαι, Ἀθήνη·
δὸς δέ τέ μ' ἄνδρα ἑλεῖν, καὶ ἐς ὁρμὴν ἔγχεος ἐλθεῖν,
ὅς μ' ἔϐαλε φθάμενος, καὶ ἐπεύχεται, οὐδέ μέ φησιν
δηρὸν ἔτ' ὄψεσθαι λαμπρὸν φάος ἠελίοιο.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη,
γυῖα δ' ἔθηκεν ἐλαφρὰ, πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθεν·
ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι·
ἐν γάρ τοι στήθεσσι μένος πατρώϊον ἧκα
ἄτρομον, οἷον ἔχεσκε σακέσπαλος ἱππότα Τυδεύς·
ἀχλὺν δ' αὖ τοι ἀπ' ὀφθαλμῶν ἕλον, ἣ πρὶν ἐπῆεν,
ὄφρ' εὖ γιγνώσκῃς ἠμὲν θεὸν ἠδὲ καὶ ἄνδρα.
Τῷ νῦν, αἴ κε θεὸς πειρώμενος ἐνθάδ' ἵκηται,

cation de la force du jet artériel. — Διὰ στρεπτοῖο χιτῶνος. Ici, d'après Aristarque, χιτῶνος est synonyme de θώρηκος, et στρεπτοῖο indique que la cuirasse de Diomède était une sorte de cotte de mailles. C'est là du moins ce que dit Apollonius. Dans un autre passage, XXI, 31, Aristarque entend χιτών au propre, et στρεπτός comme l'équivalent d'εὔκλωστος : ἐνήθετο γὰρ καὶ ἡ κρόκη, οὐδέποτε δὲ ἐγινώσκετο τὸ ῥοδανίζειν, ἀλλὰ νήθειν. Pourquoi cette différence? On n'est donc pas sûr du vrai sens proposé par Aristarque.

115. Ἀτρυτώνη. Voyez la note II, 157.

117. Φῖλαι, impératif aoriste moyen de φίλω pour φιλέω. La syllabe φι compte comme longue. Voyez plus haut ἐφίλατο, vers 61. Quelques-uns écrivent φῖλαι. Ce serait alors l'infinitif aoriste actif, pris dans le sens de l'impératif.

118. Ἑλεῖν. Bothe : « Ἑλεῖν, ἐν χερσὶν ἔχειν, λαμϐάνειν, καταλαμϐάνειν, « *consequi*, *adipisci*, germanice *erreichen*, « *einholen*, non *interficere*, φονεῦσαι, « per σχῆμα πρωθύστερον ἤτοι ὑστερο- « λογίαν, ut ait Eustathius, cogitans ille 37, « 50, similiaque loca plurima. » C'est pourtant Eustathe qui a raison, et ἑλεῖν n'a pas d'autre sens dans ce vers qu'aux vers 37 et 50. D'ailleurs on ne peut pas même dire qu'il y ait proprement hystérologie. Καί équivaut à une répétition de δὸς δέ τε, et la phrase qui le suit n'est que le commentaire de ἄνδρα ἑλεῖν : *oui, fais qu'il vienne à portée de ma lance.*

122. Ἐλαφρά. Minerve ne se contente pas de guérir son favori ; elle rend le jarret de Diomède plus souple et ses bras plus nerveux.

124. Μάχεσθαι : l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même plus bas, v. 130.

127-128. Ἀχλὺν.... Virgile, *Énéide*, II, 604 : « Aspice; namque omnem, quæ nunc « obducta tuenti Mortales hebetat visus tibi et « humida circum Caligat, nubem eripiam. »

128. Ὄφρ' εὖ γιγνώσκῃς. Les dieux étaient invisibles aux hommes, à moins qu'il ne leur plût de se laisser voir. Minerve donne à Diomède une faculté plus qu'humaine, au moins pour le temps du combat. — Ἠδὲ καὶ ἄνδρα. Zénodote écrivait ἠδ' ἄνθρωπον, correction qui faisait disparaître le terme propre, puisqu'il s'agit de guerriers. Aristarque : ἰδίως δὲ εἴρηκεν ἄνδρα, διὰ τὸ καὶ ἄνδρας πολεμεῖν.

129. Τῷ, c'est pourquoi.

μήτι σύγ' ἀθανάτοισι θεοῖς ἀντικρὺ μάχεσθαι
τοῖς ἄλλοις· ἀτὰρ εἴ κε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη
ἔλθῃσ' ἐς πόλεμον, τήνγ' οὐτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Τυδείδης δ' ἐξαῦτις ἰὼν προμάχοισιν ἐμίχθη·
καί, πρίν περ θυμῷ μεμαὼς Τρώεσσι μάχεσθαι,
δὴ τότε μιν τρὶς τόσσον ἕλεν μένος, ὥστε λέοντα
ὅν ῥά τε ποιμὴν ἀγρῷ ἐπ' εἰροπόκοις ὀΐεσσιν
χραύσῃ μέν τ' αὐλῆς ὑπεράλμενον, οὐδὲ δαμάσσῃ·
τοῦ μέν τε σθένος ὦρσεν, ἔπειτα δέ τ' οὐ προσαμύνει,
ἀλλὰ κατὰ σταθμοὺς δύεται, τὰ δ' ἐρῆμα φοβεῖται·
αἱ μέν τ' ἀγχιστῖναι ἐπ' ἀλλήλῃσι κέχυνται,
αὐτὰρ ὁ ἐμμεμαὼς βαθέης ἐξάλλεται αὐλῆς·
ὣς μεμαὼς Τρώεσσι μίγη κρατερὸς Διομήδης.
Ἔνθ' ἕλεν Ἀστύνοον καὶ Ὑπείρονα, ποιμένα λαῶν·
τὸν μὲν ὑπὲρ μαζοῖο βαλὼν χαλκήρεϊ δουρί,
τὸν δ' ἕτερον ξίφεϊ μεγάλῳ κληῖδα πάρ' ὦμον
πλῆξ'· ἀπὸ δ' αὐχένος ὦμον ἐέργαθεν ἠδ' ἀπὸ νώτου.

132. Ἔλθῃσ(ι) pour ἔλθῃ. — Οὐτάμεν, *cominus feri :* l'infinitif pour l'impératif. Οὐτάμεν est lui-même pour οὐτάναι.

133. Ἡ, *elle*, à savoir..., comme dans tous les passages analogues.

135-136. Μεμαὼς... : anacoluthe. La phrase commence avec Diomède pour sujet, et se continue avec Diomède (μιν) pour régime. Voyez la note IV, 436.

138. Χραύσῃ. *Scholies :* ἀμύξῃ ἐπ' ὀλίγον, τὸν χρῶτα ἐπιξύσῃ. Ce n'est pas proprement une blessure, mais une piqûre. — Αὐλῆς : enceinte entourée d'un mur ou d'une palissade ; ce qui explique ὑπεράλμενον. Le lion a franchi l'obstacle.

140. Τὰ δ' ἐρῆμα, et elles (les brebis) abandonnées. *Scholies :* τὰ δὲ βοσκήματα, ἠρημωμένα τῆς τοῦ ποιμένος βοηθείας, φεύγει. D'autres entendent φοβεῖται du berger, qui se cache parce qu'il n'a personne pour l'aider, διὰ τὴν ἐρημίαν. Dübner traduit ἐρῆμα, *les lieux découverts*, par opposition à σταθμούς, l'endroit abrité. Mais cette explication ne rend pas compte de τά, qui donne si naturellement l'idée du troupeau. Quant à l'accentuation du mot ἐρῆμα dans Homère, il y a une note d'Eustathe : τὸ δὲ ἐρῆμα προπερισπῶσιν οἱ παλαιοί. L'expression οἱ παλαιοί, chez Eustathe, signifie les grammairiens de l'école d'Aristarque, et souvent Aristarque lui-même.

141. Αἱ, les brebis. Ici, le mot sous-entendu est évidemment ὄϊες. — Ἀγχιστῖναι, *confertæ*, en tas. Il ne s'agit pas seulement des effets de la peur, mais du résultat du massacre. — Κέχυνται, *fusæ sunt*, sont étendues à terre. Voy. *Odyssée*, XXII, 387 et 389.

142. Ἐμμεμαώς, *impetum faciens*. — Ἐξάλλεται. Homère ne détaille point ce que le lion a fait dans l'enceinte avant d'en sortir. A peine l'a-t-il indiqué. La comparaison porte non point sur le carnage, mais sur la violence des mouvements. C'est ce que montre ὣς μεμαώς, qui va correspondre, pour Diomède, à l'ἐμμεμαώς du lion.

144. Ἀστύνοον.... Astynoüs et Hypiron sont inconnus.

147. Ὦμον ἐέργαθεν, il sépara l'é-

Τοὺς μὲν ἔασ', ὁ δ' Ἄβαντα μετῴχετο καὶ Πολύειδον,
υἱέας Εὐρυδάμαντος, ὀνειροπόλοιο γέροντος·
τοῖς οὐκ ἐρχομένοις ὁ γέρων ἐκρίνατ' ὀνείρους,
ἀλλά σφεας κρατερὸς Διομήδης ἐξενάριξεν.
Βῆ δὲ μετὰ Ξάνθον τε Θόωνά τε, Φαίνοπος υἷε,
ἄμφω τηλυγέτω· ὁ δὲ τείρετο γήραϊ λυγρῷ,
υἱὸν δ' οὐ τέκετ' ἄλλον ἐπὶ κτεάτεσσι λιπέσθαι.
Ἔνθ' ὅγε τοὺς ἐνάριζε, φίλον δ' ἐξαίνυτο θυμὸν
ἀμφοτέρω, πατέρι δὲ γόον καὶ κήδεα λυγρὰ
λεῖπ', ἐπεὶ οὐ ζώοντε μάχης ἐκ νοστήσαντε
δέξατο· χηρωσταὶ δὲ διὰ κτῆσιν δατέοντο.
 Ἔνθ' υἷας Πριάμοιο δύω λάβε Δαρδανίδαο,
εἰν ἑνὶ δίφρῳ ἐόντας, Ἐχέμμονά τε Χρομίον τε.
Ὡς δὲ λέων ἐν βουσὶ θορὼν ἐξ αὐχένα ἄξῃ
πόρτιος ἠὲ βοὸς, ξύλοχον κάτα βοσκομενάων·
ὣς τοὺς ἀμφοτέρους ἐξ ἵππων Τυδέος υἱὸς
βῆσε κακῶς ἀέκοντας, ἔπειτα δὲ τεύχε' ἐσύλα·
ἵππους δ' οἷς ἑτάροισι δίδου μετὰ νῆας ἐλαύνειν.
 Τὸν δ' ἴδεν Αἰνείας ἀλαπάζοντα στίχας ἀνδρῶν·
βῆ δ' ἴμεν ἄν τε μάχην καὶ ἀνὰ κλόνον ἐγχειάων,
Πάνδαρον ἀντίθεον διζήμενος, εἴ που ἐφεύροι.

paule. C'est le même coup que plus haut, vers 80.

148-149. Ἄβαντα.... Abas, Polyide et Eurydamas sont inconnus.

150. Τοῖς οὐκ... Construisez : ὁ γέρων οὐκ ἐκρίνατο.... Si le vieillard avait fait usage de sa science, il aurait vu l'avenir, et il n'eût point laissé partir ses fils. Cependant on expliquait aussi : οὐκ ἐρχομένοις, (à eux) *non revenus du combat*. Alors la science du père aurait été en défaut. Aristarque ne décide point la question de sens : ἡ διπλῆ, πρὸς τὴν ἑρμηνείαν.... ἔστι γὰρ τῶν ἀμφιβόλων.

152. Ξάνθον... Xanthus, Thoon et Phénops sont inconnus.

153. Τηλυγέτω. Voyez la note sur τηλυγέτην, III, 175.

156. Ἀμφοτέρω. Zénodote écrivait ἀμφοτέρων, conformément à la syntaxe vulgaire. Aristarque a rétabli l'accusatif duel.

157. Λεῖπ', ἐπεὶ.... Ce vers se termine par trois spondées.

158. Διὰ.... Joignez διά à δατέοντο : διεδατοῦντο. — Μάχης ἐκ, *e pugna*.

159. Λάβε, il fit sa proie de.

160. Ἐχέμμονα.... Les deux fils de Priam nommés dans ce vers sont inconnus.

161. Ὡς.... Homère emploie quelquefois ὡς, comme ici, avec le subjonctif. Ainsi, XXII, 93 : ὡς δὲ δράκων.... ἄνδρα μένησιν. — Ἐν.... θορών. *Scholies* : ἐφορμήσας. — Ἐξ.... ἄξῃ. *Scholies* : κατέαξε, συνέτριψε.

163-164. Ἐξ.... Joignez ἐξ à βῆσε. ἐξέβησε, *dejecit*, il culbuta.

164. Κακῶς (*violenter*) se rapporte à ἐξέβησε.

168-169. Πάνδαρον.... Suivant Zénodote, on avait pris ici ces deux vers, où

Εὗρε Λυκάονος υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε·
στῆ δὲ πρόσθ' αὐτοῖο, ἔπος τέ μιν ἀντίον ηὔδα·
Πάνδαρε, ποῦ τοι τόξον ἰδὲ πτερόεντες ὀϊστοὶ,
καὶ κλέος; ᾧ οὔτις τοι ἐρίζεται ἐνθάδε γ' ἀνὴρ,
οὐδέ τις ἐν Λυκίῃ σέο γ' εὔχεται εἶναι ἀμείνων.
Ἀλλ' ἄγε τῷδ' ἔφες ἀνδρὶ βέλος, Διὶ χεῖρας ἀνασχὼν,
ὅστις ὅδε κρατέει καὶ δὴ κακὰ πολλὰ ἔοργεν
Τρῶας, ἐπεὶ πολλῶν τε καὶ ἐσθλῶν γούνατ' ἔλυσεν·
εἰ μή τις θεός ἐστι, κοτεσσάμενος Τρώεσσιν,
ἱρῶν μηνίσας· χαλεπὴ δὲ θεοῦ ἔπι μῆνις.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·
Αἰνεία, Τρώων βουληφόρε χαλκοχιτώνων,
Τυδεΐδῃ μιν ἔγωγε δαΐφρονι πάντα ἐΐσκω,
ἀσπίδι γιγνώσκων αὐλώπιδί τε τρυφαλείῃ,
ἵππους τ' εἰσορόων· σάφα δ' οὐκ οἶδ' εἰ θεός ἐστιν.
Εἰ δ' ὅγ' ἀνὴρ ὅν φημι, δαΐφρων Τυδέος υἱὸς,
οὐχ ὅγ' ἄνευθε θεοῦ τάδε μαίνεται, ἀλλά τις ἄγχι
ἕστηκ' ἀθανάτων, νεφέλῃ εἰλυμένος ὤμους,
ὃς τούτου βέλος ὠκὺ κιχήμενον ἔτραπεν ἄλλῃ.

ils sont à leur place, pour les introduire IV, 88-89, où ils sont mal placés. Voyez la note IV, 88-89.

178. Ἱρῶν, *sacrificiorum causa*. Voyez, I, 65, εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται. — Ἔπι tient lieu du verbe ἔπεστι.

181. Μιν. Une des éd. d'Aristarque, μέν.

182. Αὐλώπιδι, *allongé en pointe*, suivant l'explication la plus vraisemblable (αὐλός, tout corps long et étroit, et ὤψ, indiquant l'aspect). Le casque de Diomède a l'apparence d'un cône; et le *conum insignis galeæ* de Virgile, *Énéide*, III, 468, semble la transcription latine du grec αὐλῶπις τρυφάλεια.

183. Ἵππους.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque dit que Pandarus a formellement reconnu Diomède, et qu'il ne doit plus douter. Cette raison d'athétèse est d'une rigueur excessive. Pandarus voit bien que c'est Diomède; mais pourquoi ne dirait-il pas, comme Énée, que c'est peut-être un dieu qui fait tout ce carnage? Un dieu a pu prendre l'apparence du héros.

185. Οὐχ.... ἄνευθε θεοῦ, *non sine deo: non sine aliquo numine*; et, d'après la force du tour négatif, *soutenu par un dieu*. — Τάδε équivaut ici à τοῦτον τὸν τρόπον (de cette façon), ou τοσοῦτον (à ce point).

186. Νεφέλῃ εἰλυμένος ὤμους a été traduit par Horace, *Odes*, I, II, 31 : « Nube.... « humeros amictus. »

187. Ὃς τούτου.... Zénodote regardait ce vers comme interpolé, la flèche de Pandarus ayant blessé Diomède. Aristarque combat l'athétèse. Pandarus dit, selon lui, que sa flèche aurait atteint mortellement Diomède, si une divinité ne l'avait détournée de sa direction : οὐ λέγει δὲ ὅτι καθόλου ἀπέτυχεν, ἀλλ' ὅτι ἐπὶ καίριον τόπον φερόμενον κατέτρεψεν. — Τούτου, *ab isto*, dépend du verbe ἐτράπετο, et non point de κιχήμενον, qui se construit toujours avec l'accusatif, au moins dans Homère.

Ἤδη γάρ οἱ ἐφῆκα βέλος, καί μιν βάλον ὦμον
δεξιὸν, ἀντικρὺ διὰ θώρηκος γυάλοιο·
καί μιν ἔγωγ᾿ ἐφάμην Ἀϊδωνῆϊ προϊάψειν,
ἔμπης δ᾿ οὐκ ἐδάμασσα· θεός νύ τίς ἐστι κοτήεις.
Ἵπποι δ᾿ οὐ παρέασι καὶ ἅρματα τῶν κ᾿ ἐπιβαίην·
ἀλλά που ἐν μεγάροισι Λυκάονος ἕνδεκα δίφροι
καλοὶ, πρωτοπαγεῖς, νεοτευχέες· ἀμφὶ δὲ πέπλοι
πέπτανται· παρὰ δέ σφιν ἑκάστῳ δίζυγες ἵπποι
ἑστᾶσι, κρῖ λευκὸν ἐρεπτόμενοι καὶ ὀλύρας.
Ἦ μέν μοι μάλα πολλὰ γέρων αἰχμητὰ Λυκάων
ἐρχομένῳ ἐπέτελλε, δόμοις ἔνι ποιητοῖσιν·
ἵπποισίν μ᾿ ἐκέλευε καὶ ἅρμασιν ἐμβεβαῶτα
ἀρχεύειν Τρώεσσι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας·
ἀλλ᾿ ἐγὼ οὐ πιθόμην (ἦ τ᾿ ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν),
ἵππων φειδόμενος, μή μοι δευοίατο φορβῆς,
ἀνδρῶν εἰλομένων, εἰωθότες ἔδμεναι ἄδδην.
Ὣς λίπον, αὐτὰρ πεζὸς ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα,
τόξοισιν πίσυνος· τὰ δέ μ᾿ οὐκ ἄρ᾿ ἔμελλον ὀνήσειν.
Ἤδη γὰρ δοιοῖσιν ἀριστήεσσιν ἐφῆκα,
Τυδείδῃ τε καὶ Ἀτρείδῃ· ἐκ δ᾿ ἀμφοτέροιϊν
ἀτρεκὲς αἷμ᾿ ἔσσευα βαλὼν, ἤγειρα δὲ μᾶλλον.
Τῷ ῥα κακῇ αἴσῃ ἀπὸ πασσάλου ἀγκύλα τόξα

188. Γάρ est long par le fait de la césure et de l'accent. Voyez la note IV, 18.

188-189. Ὦμον.... Voyez plus haut les vers 98-99 et la note sur θώρηκος γύαλον.

190. Ἀϊδωνῆϊ προϊάψειν, comme Ἄϊδι (Ἅδῃ) προϊάψειν. Voyez la note I, 3.

195. Πέπτανται. Voyez la note II, 777. — Δίζυγες ἵπποι, une couple de chevaux. Eustathe : ἀντὶ τοῦ, ἀνὰ δύο εἰς ἕκαστον ζυγόν· ὡς εἶναι τοὺς τοῦ Πανδάρου ἵππους κβ´ (vingt-deux).

198. Ποιητοῖσι en bonne part : *affabre factis*, artistement bâties. Suivant quelques-uns, ποιητός n'est qu'une épithète poétique, à laquelle ont droit toutes les habitations construites de main d'homme, toutes les maisons proprement dites.

200. Ἀρχεύειν Τρώεσσι. Les Lyciens que commande Pandarus sont de la Lycie troyenne, et par conséquent des Troyens. Voyez la note II, 826.

203. Ἀνδρῶν εἰλομένων, *viris constipatis*, c'est-à-dire dans une ville assiégée. Pandarus craignait de ne pas trouver à Ilion les moyens de tenir ses chevaux en bon état. Les Alexandrins voyaient dans cette prudence un fait de lésinerie. Eustathe : καὶ, ὥς οἱ παλαιοί φασιν, ἀναλωμάτων φειδοῖ τοῦ συμφέροντος ἀμελεῖ.

204. Ὣς λίπον, voilà comment j'ai laissé (mes chevaux).

208. Ἀτρεκὲς αἷμ(α), *manifestum sanguinem*, du sang qu'on a vu : du vrai sang. Il y a eu réellement des blessures : mais ces blessures n'ont fait qu'exciter l'ardeur des deux héros.

ἤματι τῷ ἑλόμην, ὅτε Ἴλιον εἰς ἐρατεινὴν
ἡγεόμην Τρώεσσι, φέρων χάριν Ἕκτορι δίῳ.
Εἰ δέ κε νοστήσω, καὶ ἐσόψομαι ὀφθαλμοῖσιν
πατρίδ' ἐμὴν ἄλοχόν τε, καὶ ὑψερεφὲς μέγα δῶμα,
αὐτίκ' ἔπειτ' ἀπ' ἐμεῖο κάρη τάμοι ἀλλότριος φὼς,
εἰ μὴ ἐγὼ τάδε τόξα φαεινῷ ἐν πυρὶ θείην,
χερσὶ διακλάσσας· ἀνεμώλια γάρ μοι ὀπηδεῖ.
Τὸν δ' αὖτ' Αἰνείας, Τρώων ἀγὸς, ἀντίον ηὔδα·
Μὴ δ' οὕτως ἀγόρευε· πάρος δ' οὐκ ἔσσεται ἄλλως,
πρίν γ' ἐπὶ νὼ τῷδ' ἀνδρὶ σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν
ἀντιβίην ἐλθόντε, σὺν ἔντεσι πειρηθῆναι.
Ἀλλ' ἄγ' ἐμῶν ὀχέων ἐπιβήσεο, ὄφρα ἴδηαι
οἷοι Τρώϊοι ἵπποι, ἐπιστάμενοι πεδίοιο
κραιπνὰ μάλ' ἔνθα καὶ ἔνθα διωκέμεν ἠδὲ φέβεσθαι·
τὼ καὶ νῶϊ πόλινδε σαώσετον, εἴπερ ἂν αὖτε
Ζεὺς ἐπὶ Τυδείδῃ Διομήδεϊ κῦδος ὀρέξῃ.
Ἀλλ' ἄγε νῦν μάστιγα καὶ ἡνία σιγαλόεντα
δέξαι, ἐγὼ δ' ἵππων ἐπιβήσομαι, ὄφρα μάχωμαι·
ἠὲ σὺ τόνδε δέδεξο, μελήσουσιν δ' ἐμοὶ ἵπποι.

214. Ἀπ' ἐμεῖο κάρη τάμοι, pour ἀποτάμοι κάρη μου. — Φώς (un guerrier) est dans le sens le plus simple qu'aurait ici ἀνήρ.

218-219. Πάρος.... πρίν, avant que. C'est l'exact équivalent du pléonasme πρὶν.... πρίν, si fréquent dans Homère.

222. Τρώϊοι, de Tros. Voyez plus bas, vers 265 et suivants. *Scholies :* ἀπόγονοι τῶν Τρωὸς ἵππων, ἢ οἱ Τρωὶ κεχαρισμένοι ἀντὶ τῆς ἁρπαγῆς Γανυμήδους.

222-223. Πεδίοιο.... ἔνθα καὶ ἔνθα, *campi huc illuc*, de tous côtés par la plaine. On peut, si l'on veut, prendre isolément πεδίοιο comme génitif local. Voyez III, 14 et la note II, 785.

223. Φέβεσθαι, *fuir :* par opposition à διώκειν, mais sans aucune idée de crainte. Voyez la note II, 767.

224. Σαώσετον, *salvos perducent.* Le mouvement est indiqué par πόλινδε. Le sujet du verbe est τώ, les deux chevaux, et son régime νῶϊ, nous deux. — Αὖτε, *rursus* ou *denuo :* une seconde fois.

226. Σιγαλόεντα. Eustathe : τὰ τεχνικῶς καὶ εἰς κάλλος εἰργασμένα. Le mot σιγαλόεις signifie toujours quelque chose de brillant et de magnifique. Quelques-uns le rapportaient à σιγή, silence. Apollonius : τὰ θαυμαστὰ καὶ σιωπὴν ἐκ τοῦ θαύματος ἐντιθέμενα. Curtius le rapporte à σίαλος, gras, luisant. C'est ainsi qu'il y a équivalence entre ἐγών et ἰών, μυῖγα et μυῖα, ὀλίγος et ὀλίος.

227. Ἐπιβήσομαι. Villoison, ἀποβήσομαι. Aristarque l'expliquait : j'abandonnerai la conduite du char. La vulgate, qui est la leçon de Zénodote, donne un sens préférable. Énée offre à Pandarus d'être son parabate.

228. Τόνδε δέδεξο, accueille-le : présente-toi à sa rencontre, c'est-à-dire attaque-le. Τόνδε est Diomède. Nous disons, en français, *fêter quelqu'un, faire fête à quelqu'un*, dans le sens qu'a ici δέχομαι.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·
Αἰνεία, σὺ μὲν αὐτὸς ἔχ' ἡνία καὶ τεὼ ἵππω·
μᾶλλον ὑφ' ἡνιόχῳ εἰωθότι καμπύλον ἅρμα
οἴσετον, εἴπερ ἂν αὖτε φεβώμεθα Τυδέος υἱόν.
Μὴ τὼ μὲν δείσαντε ματήσετον, οὐδ' ἐθέλητον
ἐκφερέμεν πολέμοιο, τεὸν φθόγγον ποθέοντε,
νῶϊ δ' ἐπαΐξας μεγαθύμου Τυδέος υἱὸς
αὐτώ τε κτείνῃ, καὶ ἐλάσσῃ μώνυχας ἵππους.
Ἀλλὰ σύγ' αὐτὸς ἔλαυνε τέ' ἅρματα καὶ τεὼ ἵππω,
τόνδε δ' ἐγὼν ἐπιόντα δεδέξομαι ὀξέϊ δουρί.
Ὣς ἄρα φωνήσαντες, ἐς ἅρματα ποικίλα βάντες,
ἐμμεμαῶτ' ἐπὶ Τυδεΐδῃ ἔχον ὠκέας ἵππους.
Τοὺς δὲ ἴδε Σθένελος, Καπανήϊος ἀγλαὸς υἱός,
αἶψα δὲ Τυδεΐδην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τυδεΐδη Διόμηδες, ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
ἄνδρ' ὁρόω κρατερὼ ἐπὶ σοὶ μεμαῶτε μάχεσθαι,
ἶν' ἀπέλεθρον ἔχοντας· ὁ μὲν τόξων εὖ εἰδὼς,
Πάνδαρος, υἱὸς δ' αὖτε Λυκάονος εὔχεται εἶναι·
Αἰνείας δ' υἱὸς μὲν ἀμύμονος Ἀγχίσαο
εὔχεται ἐκγεγάμεν, μήτηρ δέ οἵ ἐστ' Ἀφροδίτη.

231. Μᾶλλον.... Homère n'a point dit que le cocher d'Énée soit descendu pour faire place à Pandarus. Aristarque note que bien souvent le poëte passe sous silence les choses qui se suppléent sans difficulté : εἴη δ' ἂν ὁ τοῦ Αἰνείου ἡνίοχος κατὰ τὸ σιωπώμενον καταβεβηκώς· καὶ ἔστι παρ' Ὁμήρῳ πολλὰ τοιαῦτα.

232. Φεβώμεθα sans idée de crainte, comme plus haut φέβεσθαι, vers 223, et comme toujours dans Homère.

233. Μή (*ne*, *ne forte*) répond au français *je crains que*.

234. Ἐκφερέμεν pour ἐκφέρειν, sous-entendu νῶϊ, nous deux.

236. Μώνυχας, solipèdes. Eustathe et les *Scholies* : μώνυχες δὲ ἵπποι πρὸς ἀντιδιαστολὴν ἄλλων ζώων πολυωνύχων καὶ διχήλων. Bothe conteste cette explication : « Desidero tamen exemplum similis « contractionis (la contraction de μόνος et « ὄνυξ en μῶνυξ) ; quod dum afferatur, « malim derivari vocem a μάω et ὄνυξ, ut « indicetur equorum mos calcitrandi. Vos« sius, nescio quid secutus : *die stamp*« *fenden Rosse*. Simili sensu equi dicuntur « κρατερώνυχες, 329. » Le mot *stampfenden* de Voss signifie *piétinants*.

238. Δεδέξομαι. Voyez plus haut la note du vers 228. — Δουρί. Pandarus se servira de la lance, et non plus de la flèche. Les archers ne pouvaient bien combattre qu'à pied, d'après la manœuvre décrite IV, 112 et vers suivants.

244. Ἄνδρ' pour ἄνδρε : deux guerriers.

245. Ἶν' ἀπέλεθρον.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἶν' pour ἶνα : *vim*, vigueur. Le mot grec ἴς, primitivement Ϝίς, est identique au mot latin *vis*.

248. Ἐκγεγάμεν pour ἐκγεγονέναι.

Ἀλλ' ἄγε δὴ χαζώμεθ' ἐφ' ἵππων, μηδέ μοι οὕτως
θῦνε διὰ προμάχων, μή πως φίλον ἦτορ ὀλέσσῃς.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Μήτι φόβονδ' ἀγόρευ', ἐπεὶ οὐδὲ σὲ πεισέμεν οἴω·
οὐ γάρ μοι γενναῖον ἀλυσκάζοντι μάχεσθαι,
οὐδὲ καταπτώσσειν· ἔτι μοι μένος ἔμπεδόν ἐστιν·
ὀκνείω δ' ἵππων ἐπιβαινέμεν, ἀλλὰ καὶ αὔτως
ἀντίον εἶμ' αὐτῶν· τρεῖν μ' οὐκ ἐᾷ Παλλὰς Ἀθήνη.
Τούτω δ' οὐ πάλιν αὖτις ἀποίσετον ὠκέες ἵπποι
ἄμφω ἀφ' ἡμείων, εἴ γ' οὖν ἕτερός γε φύγῃσιν.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·

249-250. Μηδέ μοι οὕτως θῦνε, *neu mihi sic rue*, et que je ne te voie pas courir ainsi en furieux. Car μοι n'est point redondant ici. Sthénélus trouve que Diomède s'expose trop. Il veut le faire monter en char, et l'emmener sur un autre point. On se rappelle que Diomède combattait à pied, et qu'il s'était engagé presque au milieu des ennemis: Τυδεΐδην δ' οὐκ ἂν γνοίης..., plus haut, vers 85 et suivants. Il paraît que Zénodote regardait comme interpolés les vers 249-250. Mais on ignore pour quelles raisons.

252. Φόβονδ(ε), *ad fugam*, à (prendre) la fuite. Il ne s'agit pas de crainte. Voyez plus haut les vers 223 et 232. — Πεισέμεν pour πείσειν : devoir (me) persuader. Σέ est le sujet de ce verbe.

253. Γενναῖον. Apollonius : συγγενικόν. Diomède dit que personne de sa race n'a jamais donné l'exemple de combattre autrement que de front. — Ἀλυσκάζοντι. D'autres lisaient ἀλυσκάζοντα. Eustathe : ἄμφω γὰρ ἀσόλοικα. Diomède ne veut point combattre en prenant ses précautions : *fugitantem pugnare*. Eustathe encore : τὸ ἐν σχήματι φυγῆς, ὅμως πάλιν μάχεσθαι. C'est donc à tort qu'on traduit, comme si μάχεσθαι dépendait de ἀλυσκάζοντι : *éviter le combat*.

255. Αὔτως, *sic*, comme me voici.

256. Εἶμ' pour εἶμι : je vais marcher. — Τρεῖν. Ce mot, dans Homère, est synonyme de φέβεσθαι, et signifie *fuir*. La traduction *trembler* est fausse. Diomède n'a pas besoin du secours de Minerve pour ne pas trembler. Mais Minerve lui a commandé de pousser en avant, et d'attaquer même les dieux. Elle ne lui permet donc point *de fuir :* τρεῖν μ' οὐκ ἐᾷ n'a pas d'autre sens. C'est un point sur lequel il n'y a pas de contestation possible. Voyez l'article Τρεῖν dans le livre de Lehrs. Deux notes d'Aristarque identifient τρεῖν à φεύγειν : l'une sur le vers XIV, 522, l'autre sur le vers XXII, 143. Il est vrai qu'on lit, vers XIII, 515, à propos de τρέσσαι, la note suivante : ὅτι τρέσσαι φυγεῖν μετὰ δέους, ἀλλ' οὐχ ἁπλῶς φυγεῖν· τρεῖν μ' οὐκ ἐᾷ Παλλὰς Ἀθήνη. Mais l'exemple allégué ne justifie point l'explication. Lehrs prouve que l'idée μετὰ δέους n'est jamais dans τρέω chez Homère, et il n'hésite point à mettre sur quelque autre qu'Aristarque la responsabilité de cette note contradictoire aux deux autres. Lehrs ajoute, à la fin de sa dissertation : « Hoc « monendum, ne in posterum, in vocabulo « τρεῖν, vel Latino *tremere*, vel nostro *zittern* utamur. Nullo id tempore et nullo « loco significat. » Nous pourrions, à notre tour, engager les traducteurs français à renoncer aussi à leur mot *trembler*, quand il s'agira de τρεῖν, puisqu'ils ne l'ont pas fait jusqu'ici. — Οὐκ ἐᾷ, spondée. Homère fait ἐῶμεν dissyllabe, X, 344 et XIX, 402. Cette synizèse a son analogue en latin, où *eodem*, *eadem*, *alveo*, comptent souvent pour dissyllabes.

257. Πάλιν. Aristarque : εἰς τοὐπίσω.

259. Ἄλλο δὲ.... Voyez I, 297 et la note sur ce vers.

αἴ κέν μοι πολύβουλος Ἀθήνη κῦδος ὀρέξῃ
ἀμφοτέρω κτεῖναι, σὺ δὲ τούσδε μὲν ὠκέας ἵππους
αὐτοῦ ἐρυκακέειν, ἐξ ἄντυγος ἡνία τείνας·
Αἰνείαο δ' ἐπαΐξαι μεμνημένος ἵππων,
ἐκ δ' ἐλάσαι Τρώων μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
Τῆς γάρ τοι γενεῆς, ἧς Τρωΐ περ εὐρύοπα Ζεὺς
δῶχ', υἷος ποινὴν Γανυμήδεος, οὕνεκ' ἄριστοι
ἵππων, ὅσσοι ἔασιν ὑπ' ἠῶ τ' ἠέλιόν τε.
Τῆς γενεῆς ἔκλεψεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγχίσης,
λάθρῃ Λαομέδοντος ὑποσχὼν θήλεας ἵππους·
τῶν οἱ ἓξ ἐγένοντο ἐνὶ μεγάροισι γενέθλη·
τοὺς μὲν τέσσαρας αὐτὸς ἔχων ἀτίταλλ' ἐπὶ φάτνῃ,
τὼ δὲ δύ' Αἰνείᾳ δῶκεν, μήστωρε φόβοιο.
Εἰ τούτω κε λάβοιμεν, ἀροίμεθά κε κλέος ἐσθλόν.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον·
τὼ δὲ τάχ' ἐγγύθεν ἦλθον, ἐλαύνοντ' ὠκέας ἵππους.
Τὸν πρότερος προσέειπε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·

261. Τούσδε... ἵππους, ces chevaux-ci, c'est-à-dire mes chevaux. Sthénélus était l'ἡνίοχος de Diomède.

262. Αὐτοῦ, adverbe : ici même. — Ἐρυκακέειν, ainsi que ἐπαΐξαι, vers 263, et ἐλάσαι, vers 264, sont des infinitifs tenant lieu d'autant d'impératifs. — Ἐξ ἄντυγος. L'ἄντυξ était la rampe du char (ἡ περιφέρεια). Au haut de l'ἄντυξ était un bouton, ou plutôt une cheville, où l'on accrochait les rênes quand le char était vide. Diomède dit à Sthénélus de les *tendre*, c'est-à-dire de les accrocher le plus court possible, afin que les chevaux, retenus ἐξ ἄντυγος, demeurent immobiles en attendant le retour de leur cocher. Eustathe : ἵνα δοκοῦντες ἄγχεσθαι, καὶ ὑπό τινος ἐπέχεσθαι, ἡσυχάζωσιν.

263. Ἐπαΐξαι μεμνημένος équivaut à μέμνησο ἐπαΐξαι, souviens-toi de t'élancer : ne manque pas de t'élancer.

265. Τῆς.... γενεῆς, c'est-à-dire ἐκείνης τῆς γενεῆς, de cette fameuse race. — Τρωΐ. Tros était fils d'Erichthonius et d'Astyoché, petit-fils de Dardanus, et père d'Ilus, d'Assaracus et de Ganymède. C'est lui qui donna son nom à la contrée dont il était roi, et dont la capitale était Dardanie. Son fils Ilus fonda Ilion.

266. Υἷος, avec cet accent, est le génitif de la forme υἷς pour υἱός ou υἱεύς.

268. Ἔκλεψεν. Virgile, *Énéide*, VII, 282 : « Illorum de gente, patri quos « Dædala Circe Supposita de matre nothos *furata* creavit. » Le verbe ἔκλεψεν a son complément sous-entendu, dans le génitif partitif γενεῆς (des chevaux). — Le vers 268 se termine par trois spondées.

270. Τῶν..... γενέθλη, production de ces cavales. — Οἱ, à lui : à Anchise.

271-272. Τούς, les uns (quatre) ; τώ.... δύ(ο) ces deux-ci.

272. Μήστωρε φόβοιο, *vulgo* μήστωρι. *Scholies* : οὕτως Ἀρίσταρχος, μήστωρε, δυϊκῶς· ἐπὶ γὰρ τῶν ἵππων. C'est le même éloge qu'Homère a fait des cavales d'Eumélus, II, 767 : φόβον Ἄρηος φορεούσας. L'éloge d'Énée n'a que faire ici. Il ne s'est agi, pendant neuf vers, que de ses chevaux. Ceci est le trait final de la peinture, et non pas une banalité poétique à propos du nom d'un héros.

276. Τόν : Diomède.

Καρτερόθυμε, δαΐφρον, ἀγαυοῦ Τυδέος υἱὲ,
ἦ μάλα σ' οὐ βέλος ὠκὺ δαμάσσατο, πικρὸς ὀϊστός·
νῦν αὖτ' ἐγχείῃ πειρήσομαι, αἴ κε τύχωμι.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλε Τυδεΐδαο κατ' ἀσπίδα· τῆς δὲ διαπρὸ
αἰχμὴ χαλκείη πταμένη θώρηκι πελάσθη.
Τῷ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄϋσε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός·
Βέβληαι κενεῶνα διαμπερὲς, οὐδέ σ' ὀΐω
δηρὸν ἔτ' ἀνσχήσεσθαι· ἐμοὶ δὲ μέγ' εὖχος ἔδωκας.
Τὸν δ' οὐ ταρβήσας προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Ἤμβροτες, οὐδ' ἔτυχες· ἀτὰρ οὐ μὲν σφῶΐ γ' ὀΐω
πρίν γ' ἀποπαύσεσθαι, πρίν γ' ἢ ἕτερόν γε πεσόντα
αἵματος ἆσαι Ἄρηα, ταλαύρινον πολεμιστήν.

280. Ἀμπεπαλών pour ἀναπεπαλών, ἀναπαλών.

283. Τῷ δ' ἐπί, et sur cela : et après ce coup. Voyez plus haut, vers 101.

284. Βέβληαι pour βέβλησαι.

287. Ἤμβροτες est considéré comme le même mot que ἥμαρτες. Le β s'introduit naturellement entre μ et ρ, quand on supprime la voyelle qui les sépare : ainsi μεσημερία, μεσημβρία. Comme ἥμβρτες est impossible, on a dit ἤμβροτες. L'adoucissement de l'esprit est dans le génie de la langue épique.

288. Πρίν γ(ε).... πρίν γε. Voyez plus haut la note des vers 218-219. Quelques-uns proposent de supprimer la particule après le deuxième πρίν, à raison du γε qui est plus loin, après ἕτερον. Il n'y aurait pas d'inconvénient pour le vers, puisque πρίν est long dans une position semblable, VI, 81 et XVI, 322 : « sine tibicine, » comme dit Bothe, « nec adjuvante cæsura. » Mais πρίν γε au second membre est une expression faite, et l'on ne doit pas prendre le deuxième γε pour une répétition vicieuse. —Ἕτερόν γε. Diomède songe à Pandarus, tandis qu'au vers 258, ἕτερός γε faisait allusion à Énée, qui, en sa qualité de fils d'une déesse, échapperait peut-être à la mort.

289. Ταλαύρινον. Eustathe : Ἀρίσταρχος ψιλοῖ τὸ ρ· οὐ γὰρ, φησὶ, σύνθετον δεῖ νοεῖν τὸν σχηματισμὸν, ἀλλὰ καὶ ἁπλῆν ἔννοιαν, τὸν εὔτολμον καὶ ἰσχυρόν· ὁμοίως δε καὶ Ἀριστοφάνης. Ceci a été emprunté par Eustathe à Hérodien, ainsi qu'un autre passage sur le même mot ταλαύρινος. Les commentateurs modernes n'ont rien compris à ce qu'Hérodien et Eustathe voulaient dire; et partout on lit qu'Aristarque dérivait ταλαύρινος de ταλάω, τλάω, τλῆμι, directement et uniquement, sans intervention du mot ῥινός. Ce qui prouve qu'Aristarque admettait ταλαύρινος comme un mot composé, c'est la question même dont il s'agit, celle de l'interaspiration, de l'esprit qu'il faut mettre sur le ρ. Aristophane de Byzance et Aristarque mettaient l'esprit doux sur le ρ, parce que, suivant eux, le sens particulier de ῥινός ne se manifeste point dans ταλαύρινος, dont l'idée se rapporte tout entière à τλῆμι : constance, audace, invincibilité. Le σχηματισμός, l'expression, c'est-à-dire le mot ταλαύρινος, ne devait donc point être considéré comme un σύνθετον, comme un de ces composés dont les deux éléments sont perceptibles dans la signification totale. Toute la difficulté, entre Aristarque et Tryphon, que Bothe et d'autres lui opposent, roulait sur un plus ou un moins. Aristarque et Tryphon sont d'accord sur l'origine du mot; mais Aristarque s'arrête au sens littéraire, *constant*, *audacieux*, *invincible*, tandis que Tryphon veut qu'on remonte au sens littéral : *qui ne se fatigue point à tenir le bouclier.* Ne prêtons donc pas une absurdité à Aristarque, à propos

῝Ως φάμενος προέηκε· βέλος δ' ἴθυνεν Ἀθήνη
ῥῖνα παρ' ὀφθαλμὸν, λευκοὺς δ' ἐπέρησεν ὀδόντας.
Τοῦ δ' ἀπὸ μὲν γλῶσσαν πρυμνὴν τάμε χαλκὸς ἀτειρὴς,
αἰχμὴ δ' ἐξεσύθη παρὰ νείατον ἀνθερεῶνα.
῎Ηριπε δ' ἐξ ὀχέων, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ,
αἰόλα, παμφανόωντα· παρέτρεσσαν δέ οἱ ἵπποι
ὠκύποδες· τοῦ δ' αὖθι λύθη ψυχή τε μένος τε.
Αἰνείας δ' ἀπόρουσε σὺν ἀσπίδι δουρί τε μακρῷ,
δείσας μή πώς οἱ ἐρυσαίατο νεκρὸν Ἀχαιοί.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτῷ βαῖνε, λέων ὣς ἀλκὶ πεποιθώς·
πρόσθε δέ οἱ δόρυ τ' ἔσχε καὶ ἀσπίδα πάντοσ' ἐίσην,
τὸν κτάμεναι μεμαὼς, ὅστις τοῦγ' ἀντίος ἔλθοι,
σμερδαλέα ἰάχων. Ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν,
οἷοι νῦν βροτοί εἰσ'· ὁ δέ μιν ῥέα πάλλε καὶ οἶος.

d'un mot que lui-même écrivait avec l'aigu sur l'antépénultième, par conséquent en niant, même à l'œil, que ce fût un mot simple. On aurait eu, dans l'hypothèse de la simplicité, ταλαυρινός, et non point ταλαύρινος. Cela du moins est probable. Voici quelques lignes de Lehrs, qui expliqueront pourquoi je me permets de contredire ici tant de philologues : « Res hæc « est : ut alii grammatici, sic Aristarchus « putat in compositis nonnunquam alteram « significationis partem delitescere; et quidem ita sæpe, ut nos nec intelligamus cur « ita velit, nec quid consequatur. Attamen « factum est; et suam in hac re sententiam « ut indicaret, spiritu usus est : ubi delitescere significationem indicare volebat, « mediam aspirationem non posuit. » C'est d'après ces principes que j'ai interprété le texte attribué à Eustathe. Voyez le chapitre de Lehrs *sur l'Interaspiration*. Ces questions d'interaspiration, qui occupent beaucoup les grammairiens alexandrins, se rattachaient à leurs recherches sur les étymologies, sur les homonymes, sur l'orthographe primitive. Voyez, dans notre *Appendice* I, les exemples donnés par Villoison, p. III et IV de ses *Prolégomènes*.

295. Οἱ (à lui), enclitique. Les chevaux ses auvent *à lui* de côté : ses chevaux s'élancent sans direction. Énée est tout saisi du coup, et ne guide plus l'attelage. C'est tout ce que fait entendre παρέτρεσσαν. Il n'y a point de frayeur chez les μήστωρε φόβοιο. Voyez plus haut la note sur τρεῖν, vers 256.

296. Αὖθι, *ibi*, sur la place. *Scholies :* ἐπὶ τόπον αὐτόθι.

298. Οἷ, *sibi*. Le cadavre est sous sa protection.

299. Ἀμφὶ.... Ce vers est le commentaire de ἀμφιβαίνω, ἀμφιβέβηκα, et de περιβαίνω, dans le sens de *protéger*. Voyez plus haut la note du vers 21, et la note sur ἀμφιβέβηκας, I, 37.

300. Πρόσθε.... οἱ, en avant à soi, c'est-à-dire devant soi : pour combattre et parer. D'autres entendent οἱ de Pandarus : *devant lui ;* mais la première explication rend mieux compte des choses.

302. Σμερδαλέα ἰάχων. C'est l'hiatus ordinaire quand il s'agit de cris. On va le voir encore plus bas, au vers 343. — Ὁ, *lui*, à savoir....

303. Μέγα ἔργον, *magnam rem*, énorme objet : objet d'un poids énorme. Eustathe : τὸ δὲ μέγα ἔργον ταυτόν ἐστι τῷ μέγα βάρος.

304. Οἷοι νῦν βροτοί εἰσ(ι). Le vieux Nestor s'est servi d'une formule analogue,

Τῷ βάλεν Αἰνείαο κατ' ἰσχίον, ἔνθα τε μηρὸς
ἰσχίῳ ἐνστρέφεται, κοτύλην δέ τέ μιν καλέουσιν·
θλάσσε δέ οἱ κοτύλην, πρὸς δ' ἄμφω ῥῆξε τένοντε·
ὦσε δ' ἀπὸ ῥινὸν τρηχὺς λίθος. Αὐτὰρ ὅγ' ἥρως
ἔστη γνὺξ ἐριπὼν, καὶ ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ
γαίης· ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νὺξ ἐκάλυψεν.
Καί νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο ἄναξ ἀνδρῶν Αἰνείας,
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
μήτηρ, ἥ μιν ὑπ' Ἀγχίσῃ τέκε βουκολέοντι.
Ἀμφὶ δ' ἑὸν φίλον υἱὸν ἐχεύατο πήχεε λευκώ·
πρόσθε δέ οἱ πέπλοιο φαεινοῦ πτύγμ' ἐκάλυψεν,
ἕρκος ἔμεν βελέων, μή τις Δαναῶν ταχυπώλων
χαλκὸν ἐνὶ στήθεσσι βαλὼν ἐκ θυμὸν ἕλοιτο.
Ἡ μὲν ἑὸν φίλον υἱὸν ὑπεξέφερεν πολέμοιο.
Οὐδ' υἱὸς Καπανῆος ἐλήθετο συνθεσιάων
τάων ἃς ἐπέτελλε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
ἀλλ' ὅγε τοὺς μὲν ἑοὺς ἠρύκακε μώνυχας ἵππους
νόσφιν ἀπὸ φλοίσβου, ἐξ ἄντυγος ἡνία τείνας·
Αἰνείαο δ' ἐπαΐξας καλλίτριχας ἵππους
ἐξέλασε Τρώων μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
Δῶκε δὲ Δηϊπύλῳ, ἑτάρῳ φίλῳ, ὃν περὶ πάσης
τῖεν ὁμηλικίης, ὅτι οἱ φρεσὶν ἄρτια ᾔδη,

I, 272. Comme Nestor, Homère croit que le monde va dégénérant. Virgile a encore enchéri sur Homère, *Énéide*, XII, 895 : « Saxum antiquum, ingens.... Vix illud « *lecti bis sex* cervice subirent, Qualia « nunc hominum producit corpora tellus : « Ille manu raptum trepida torquebat in « hostem. »

305. Μηρός, l'os de la cuisse.

307. Πρὸς δ(έ), *et insuper*, et de plus.

308. Ὦσε δ' ἀπὸ ῥινόν pour ἀπῶσε δὲ ῥινόν. Le mot ῥινός est ici au propre (*cutis*) : la peau de la hanche d'Énée.

310. Γαίης, génitif local : sur la terre. — Νύξ. Il n'y a qu'un évanouissement.

311. Καί νύ κεν.... Ce vers se termine par trois spondées.

315. Ἐκάλυψεν, *obtendit*. Il s'agit d'un abri, d'une couverture.

316. Ἔμεν pour εἶναι, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : *ut foret*, afin qu'il fût.

319. Συνθεσιάων. On a lu ces recommandations plus haut, vers 261-263.

321. Τοὺς μέν, opposé à Αἰνείαο δ(έ).... ἵππους, signifie *les uns*, et se trouve déterminé par ἑούς (savoir, *les siens*).

325. Περί, *supra*, au dessus de. Déipyle est d'ailleurs inconnu.

326. Οἱ φρεσίν, dans la pensée à lui : dans sa pensée. C'est l'explication de Dübner. — Ἄρτια ᾔδη, *sana cogitabat*, il était homme sage. *Scholies :* ἄρτια· ὑγιῆ, ἡρμοσμένα. On rapporte d'ordinaire οἱ à ἄρτια : *congruentia sibi*, *amica sibi*. Alors ce membre de phrase signifierait : *parce*

νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσιν ἐλαυνέμεν. Αὐτὰρ ὅγ' ἥρως,
ὧν ἵππων ἐπιϐὰς, ἔλαϐ' ἡνία σιγαλόεντα,
αἶψα δὲ Τυδείδην μέθεπε κρατερώνυχας ἵππους
ἐμμεμαώς· ὁ δὲ Κύπριν ἐπῴχετο νηλέϊ χαλκῷ,
γιγνώσκων ὅτ' ἄναλκις ἔην θεὸς, οὐδὲ θεάων
τάων αἵτ' ἀνδρῶν πόλεμον κάτα κοιρανέουσιν,
οὔτ' ἄρ' Ἀθηναίη, οὔτε πτολίπορθος Ἐνυώ.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐκίχανε πολὺν καθ' ὅμιλον ὀπάζων,
ἔνθ' ἐπορεξάμενος μεγαθύμου Τυδέος υἱὸς,
ἄκρην οὔτασε χεῖρα μετάλμενος ὀξέϊ δουρὶ
ἀϐληχρήν· εἶθαρ δὲ δόρυ χροὸς ἀντετόρησεν,
ἀμϐροσίου διὰ πέπλου, ὅν οἱ Χάριτες κάμον αὐταὶ,
πρυμνὸν ὕπερ θέναρος· ῥέε δ' ἄμϐροτον αἷμα θεοῖο,
ἰχὼρ, οἷός πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν·

que Déipyle était son ami. Mais rien ne prouve que le mot ἄρτια puisse avoir un complément. Homère l'emploie toujours seul.

329. Τυδείδην μέθεπε, il fit courir derrière le fils de Tydée : il mit à la poursuite du fils de Tydée. *Scholies :* μέθεπε τοὺς ἵππους, τουτέστι, κατόπιν ἐλαύνειν.

330. Κύπριν, Cypris : la déesse de Cypre, Vénus.

331. Ὅτ' pour ὅτε (*quod*), neutre de ὅστε. Avec les verbes qui signifient *voir*, *connaître*, etc. Homère met ὅ pour ὅτι. Ainsi, ὅτ' est le même que ὅ, et l'équivalent exact de ὅτι. On pourrait, comme le fait Bekker, écrire ὅ τ' (τε redondant).

333. Ἐνυώ. Ényo est la guerre personnifiée ; c'est la Bellonne des Romains. Elle n'est point la mère de Mars, mais son aide et la compagne de ses travaux. Voyez la note II, 651 sur Ἐνυαλίῳ.

336-635. Ἄκρην.... Ces trois cents vers manquent dans le manuscrit de Venise. On y a intercalé six feuillets d'une écriture plus récente, pour compléter le texte. Mais les signes d'Aristarque sont perdus, ainsi que ses notes et celles de ses disciples. Villoison ne donne, pour ces trois cents vers, que le scholiaste B, qui est bien loin de tenir lieu des notes perdues, quoique tout ce qu'il dit vienne pourtant de source aristarchienne. Ce scholiaste est sec et maigre, et il n'ajoute pas beaucoup à ce qu'on savait par les anciennes *Scholies* et par Eustathe. Je ne parle pas de ce qu'on peut tirer du scholiaste L. C'est presque l'équivalent de rien.

337. Εἶθαρ, à l'instant même. *Scholies :* εὐθέως καὶ παραχρῆμα.

338. Χάριτες. Homère ne dit nulle part combien il y avait de Charites ou Grâces. Il en nomme une seule (XIV, 269), Pasithée ; encore le vers où elle est nommée passe-t-il pour interpolé. Partout il les désigne d'une façon vague et générale.

339. Πρυμνὸν ὕπερ θέναρος, *extremam supra volam*, près du poignet. Homère l'explique lui-même plus bas, vers 458 : χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ. Eustathe : φασὶν οἱ παλαιοὶ ὅτι θέναρ λέγουσι τὸ μεταξὺ τῶν δακτύλων καὶ τοῦ καρποῦ, ἤγουν τὸ κοῖλον τῆς χειρός. Ces *anciens* auxquels Eustathe s'en réfère pour l'explication de θέναρ sont les grammairiens d'Alexandrie, et particulièrement Aristarque et son école. Diomède, dans Virgile, rappelle avec regret son exploit, *Énéide*, XI, 276 : « ....ferro « cœlestia corpora demens Appetii, et Ve- « neris violavi vulnere dextram. » Il dit *corpora* au pluriel, à cause de la blessure de Mars. Voyez plus bas, vers 855-858

340. Ἰχώρ. Dans la langue des médecins grecs, l'ichor est le sérum du sang, et même quelquefois la sanie. Il s'agit pour

οὐ γὰρ σῖτον ἔδουσ᾽, οὐ πίνουσ᾽ αἴθοπα οἶνον.
Τοὔνεκ᾽ ἀναίμονές εἰσι καὶ ἀθάνατοι καλέονται.
Ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα ἀπὸ ἕο κάββαλεν υἱόν.
Καὶ τὸν μὲν μετὰ χερσὶν ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων
κυανέῃ νεφέλῃ, μή τις Δαναῶν ταχυπώλων
χαλκὸν ἐνὶ στήθεσσι βαλὼν ἐκ θυμὸν ἕλοιτο.
Τῇ δ᾽ ἐπὶ μακρὸν ἄυσε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Εἶκε, Διὸς θύγατερ, πολέμου καὶ δηϊοτῆτος·
ἦ οὐχ ἅλις ὅττι γυναῖκας ἀνάλκιδας ἠπεροπεύεις;
Εἰ δὲ σύγ᾽ ἐς πόλεμον πωλήσεαι, ἦ τέ σ᾽ ὀΐω
ῥιγήσειν πόλεμόν γε, καὶ εἴ χ᾽ ἑτέρωθι πύθηαι.
Ὣς ἔφαθ᾽· ἡ δ᾽ ἀλύουσ᾽ ἀπεβήσετο, τείρετο δ᾽ αἰνῶς.
Τὴν μὲν ἄρ᾽ Ἶρις ἑλοῦσα ποδήνεμος ἔξαγ᾽ ὁμίλου,
ἀχθομένην ὀδύνῃσι· μελαίνετο δὲ χρόα καλόν.
Εὗρεν ἔπειτα μάχης ἐπ᾽ ἀριστερὰ θοῦρον Ἄρηα
ἥμενον· ἠέρι δ᾽ ἔγχος ἐκέκλιτο καὶ ταχέ᾽ ἵππω.

Homère de tout autre chose, d'un liquide presque volatil et d'une nature peu s'en faut immatérielle. Bothe : « Poeta hac « voce usus est ad declarandum humorem « tenuem, nec crassiori ex diverso victu « mortalium sanguini comparandum. » On rapproche ἰχώρ du latin *liquor ;* mais ces deux mots n'ont peut-être rien de commun qu'une apparence toute fortuite.

341. Ἔδουσ᾽ et πίνουσ᾽ pour ἔδουσι et πίνουσι.

343. Ἕο pour οὗ, c'est-à-dire ἑαυτῆς. — Κάββαλεν pour κατέβαλε. Bekker écrit κάμβαλεν.

346. Ἐνὶ.... ἐκ. Joignez ces prépositions à leurs verbes : ἐμβαλὼν.... ἐξέλοιτο.

349. Ἢ οὐχ, synizèse. Ces deux mots comptent pour une seule syllabe.

351. Ἑτέρωθι, *alibi :* sans que tu aies besoin d'être sur un champ de bataille. Il n'y a point de mouvement. Ceux qui rendent, contre la nature du terme, ἑτέρωθι par *aliunde,* en font une dépendance du verbe et le synonyme de *ab aliis.*

352. Τείρετο δ᾽ αἰνῶς. Daremberg : « Homère fait une remarque importante sur les blessures de la région carpienne. Il s'en échappe peu de sang ; mais il s'y forme des ecchymoses, et les douleurs y sont intolérables et gravatives. La cause en est manifeste : le carpe est une région non pas charnue, mais fibreuse et tendineuse. »

354. Μελαίνετο a pour sujet Vénus.

355. Ἐπ᾽ ἀριστερά. Entendez la gauche, par rapport au mouvement de l'armée grecque. Les Grecs vont du nord au sud ; Mars est assis sur les bords du Scamandre, à l'endroit où le Scamandre contourne les collines d'Ilion : le dieu est donc à l'orient du champ de bataille, par conséquent à gauche du combat. Voyez plus haut, vers 36.

356. Ἐκέκλιτο, *erat posita.* La lance et les chevaux de Mars étaient près de lui, appuyés à un nuage, ἠέρι, ou reposant sur un nuage. Telle est l'explication d'Eustathe. Il y en a une autre dans les *Scholies :* ἐκέκλιτο, ἀντὶ τοῦ· ὁμίχλῃ δὲ αὐτοῦ ἐκεκάλυπτο τὸ δόρυ καὶ οἱ ἵπποι. Bothe admet ce sens, et rattache ἐκέκλιτο à κλείω, enfermer. Mais il n'arrive de κλείω à ἐκέκλιτο que par une suite d'hypothèses. Il vaudrait mieux, avec ce sens, s'en tenir à la paraphrase de Heyne : « (Ἐν) ἠέρι δὲ ἐκέκλιτο (ἐπὶ τῇ γῇ) τὸ ἔγχος, καὶ ἵππω (scilicet ἵσταντο, quod ex ἐκέκλιτο elicien-

Ἡ δὲ γνὺξ ἐριποῦσα κασιγνήτοιο φίλοιο,
πολλὰ λισσομένη χρυσάμπυκας ᾔτεεν ἵππους·
Φίλε κασίγνητε, κόμισαί τέ με δός τέ μοι ἵππους,
ὄφρ' ἐς Ὄλυμπον ἵκωμαι, ἵν' ἀθανάτων ἕδος ἐστίν.
Λίην ἄχθομαι ἕλκος, ὅ με βροτὸς οὔτασεν ἀνὴρ,
Τυδείδης, ὃς νῦν γε καὶ ἂν Διὶ πατρὶ μάχοιτο.
Ὣς φάτο· τῇ δ' ἄρ' Ἄρης δῶκε χρυσάμπυκας ἵππους.
Ἡ δ' ἐς δίφρον ἔβαινεν, ἀκηχεμένη φίλον ἦτορ.
Πὰρ δέ οἱ Ἶρις ἔβαινε καὶ ἡνία λάζετο χερσίν·
μάστιξεν δ' ἐλάαν, τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.
Αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκοντο θεῶν ἕδος, αἰπὺν Ὄλυμπον.
Ἔνθ' ἵππους ἔστησε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις,
λύσασ' ἐξ ὀχέων, παρὰ δ' ἀμβρόσιον βάλεν εἶδαρ.
Ἡ δ' ἐν γούνασι πῖπτε Διώνης δῖ' Ἀφροδίτη,
μητρὸς ἑῆς· ἡ δ' ἀγκὰς ἐλάζετο θυγατέρα ἥν,
χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τίς νύ σε τοιάδ' ἔρεξε, φίλον τέκος, Οὐρανιώνων
μαψιδίως, ὡσεί τι κακὸν ῥέζουσαν ἐνωπῇ;
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη·
Οὖτά με Τυδέος υἱὸς, ὑπέρθυμος Διομήδης,

dum erit). » D'ailleurs, l'effort étymologique de Bothe est inutile. Dès que la lance et les chevaux sont sur le nuage ou appuyés au nuage, ils sont plus ou moins dans le nuage. Le scholiaste a donc pu dire ἐκεκάλυπτο en exagérant un peu la chose, et sans avoir l'idée que ἐκέκλιτο pût venir d'autre part que de κλίνω.

358. Πολλὰ λισσομένη. Le trochée πολλὰ compte pour un spondée, soit à cause de l'accent, soit parce qu'on prononçait double le λ initial du mot qui suit.

359. Φίλε κασίγνητε. Voyez la note IV, 155.

363. Τῇ δ' ἄρ' Ἄρης. Remarquez l'allitération.

366. Ἐλάαν, *ut pergerent*, pour qu'ils pressassent leur course. — Τώ, les deux chevaux. — Οὐκ ἄκοντε, *avec ardeur*, selon la force du tour négatif.

369. Ἀμβρόσιον.... εἶδαρ, une nourriture divine. *Scholies :* τὸ θεῖον ἔδεσμα, ὅ ἐστι τροφήν.

370. Ἡ, *elle*, déterminé par Ἀφροδίτη. — Διώνης. Homère ignore le mythe de Vénus née de l'onde. Vénus, selon lui, est fille de Jupiter et de Dioné.

373. Οὐρανιώνων. Homère a dit, I, 570, θεοὶ Οὐρανίωνες. Le mot Οὐρανίωνες, *cælestes*, est synonyme, ici et là, du mot Ὀλύμπιοι. L'Olympe n'est pas le ciel, mais il a ses sommets au dessus des nuages, c'est-à-dire, selon Homère, dans le ciel. Homère emploie aussi Οὐρανίωνες comme nom patronymique, pour désigner les Titans, *fils du Ciel* ou d'Uranus. Voy. plus bas, vers 898.

374. Ἐνωπῇ, publiquement. *Scholies :* ἐν ὄψει, φανερῶς. Il y a un exemple, dans Homère, des châtiments possibles auxquels fait allusion Dioné. Junon fustige Diane, XXI, 489-492.

οὕνεκ' ἐγὼ φίλον υἱὸν ὑπεξέφερον πολέμοιο,
Αἰνείαν, ὅς ἐμοὶ πάντων πολὺ φίλτατός ἐστιν.
Οὐ γὰρ ἔτι Τρώων καὶ Ἀχαιῶν φύλοπις αἰνὴ,
ἀλλ' ἤδη Δαναοί γε καὶ ἀθανάτοισι μάχονται.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Διώνη, δῖα θεάων·
Τέτλαθι, τέκνον ἐμὸν, καὶ ἀνάσχεο, κηδομένη περ.
Πολλοὶ γὰρ δὴ τλῆμεν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
ἐξ ἀνδρῶν, χαλέπ' ἄλγε' ἐπ' ἀλλήλοισι τιθέντες.
Τλῆ μὲν Ἄρης, ὅτε μιν Ὦτος κρατερός τ' Ἐφιάλτης,
παῖδες Ἀλωῆος, δῆσαν κρατερῷ ἐνὶ δεσμῷ·
χαλκέῳ δ' ἐν κεράμῳ δέδετο τρισκαίδεκα μῆνας.
Καί νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο Ἄρης ἆτος πολέμοιο,
εἰ μὴ μητρυιὴ, περικαλλὴς Ἠερίβοια,
Ἑρμέᾳ ἐξήγγειλεν· ὁ δ' ἐξέκλεψεν Ἄρηα
ἤδη τειρόμενον· χαλεπὸς δέ ἑ δεσμὸς ἐδάμνα.

382. Τέτλαθι et ἀνάσχεο signifient tous deux *sustine.* Nous dirions en français, comme Homère, *endure et supporte* (ton malheur).

383. Τλῆμεν, nous avons enduré, c'est-à-dire nous avons eu nous-mêmes des maux à endurer.

384. Ἐξ ἀνδρῶν, *ab hominibus*, de la part des hommes. Mais c'est parce que les dieux se faisaient entre eux la guerre, ἄλγε' ἐπ' ἀλλήλοισι τιθέντες, que des mortels avaient pu réussir dans de pareilles violences.

385-386. Ὦτος.... Otus et Éphialte, les Aloïdes, étaient deux géants d'une taille et d'une force prodigieuses. Ils avaient essayé d'escalader le ciel en entassant le Pélion sur l'Ossa. Ils furent tués par Apollon. Virgile parle des Aloïdes, *Énéide*, VI, 581-583.

387. Χαλκέῳ δ' ἐν κεράμῳ. Le mot κέραμος signifie *argile*, et par suite toute espèce d'objet fait en argile. Ici, le mot κέραμος est synonyme de πίθος, grand pot où l'on mettait le vin. Ainsi Mars a été enfermé dans une cruche. L'épithète χάλκεος indique que κέραμος est employé, abstraction faite de la matière, pour vase de grande capacité. Il fallait bien que le vase fût solide. C'est ainsi que la boîte de Pandore est un πίθος, quoiqu'elle ne fût point de terre cuite, puisqu'Hésiode la nomme *infrangible* (ἀρρήκτους δόμους). Eustathe dit que κέραμος, dans le dialecte de Cypre, signifiait δεσμωτήριον, *une prison*, probablement parce que la prison était bâtie en briques. Mais il n'est pas plus extraordinaire de voir un dieu détenu dans un pot de cuivre que dans une maison de cuivre. Coffré un peu plus ou un peu moins à l'étroit, l'absurdité est la même. Laissons ces vieux mythes comme ils sont, et n'essayons point de les accommoder à notre goût. « Celui qui connaît, dit Dübner, le caractère de ces sortes de mythes n'hésitera pas à s'en tenir au sens littéral. » Les autres mythes qu'on va voir ne sont pas plus raisonnables que celui-ci. Mais Homère n'en est point responsable. Il les prend dans la tradition, dans les chants des anciens aèdes. Même en admettant κέραμος pour une prison, et supposé que Mars en prison se conçoive, il reste toujours dans le texte ce qui est absolument inconcevable : καί νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο Ἄρης. Un *immortel* mourant !

388. Ἆτος, contraction pour ἄατος : insatiable. *Scholies :* ὁ ἀπλήρωτος καὶ ἀκόρεστος τοῦ πολέμου.

389. Μητρυιή, sous-entendu αὐτῶν. Eribée était la seconde femme d'Aloée. Elle était fille d'Eurymaque, fils de Mercure.

Τλῆ δ' Ἥρη, ὅτε μιν κρατερὸς παῖς Ἀμφιτρύωνος
δεξιτερὸν κατὰ μαζὸν ὀϊστῷ τριγλώχινι
βεβλήκει· τότε καί μιν ἀνήκεστον λάβεν ἄλγος.
Τλῆ δ' Ἀΐδης ἐν τοῖσι πελώριος ὠκὺν ὀϊστὸν,
εὖτέ μιν ωὐτὸς ἀνὴρ, υἱὸς Διὸς αἰγιόχοιο,
ἐν Πύλῳ, ἐν νεκύεσσι βαλὼν, ὀδύνῃσιν ἔδωκεν.
Αὐτὰρ ὁ βῆ πρὸς δῶμα Διὸς καὶ μακρὸν Ὄλυμπον,
κῆρ ἀχέων, ὀδύνῃσι πεπαρμένος· αὐτὰρ ὀϊστὸς
ὤμῳ ἔνι στιβαρῷ ἠλήλατο, κῆδε δὲ θυμόν.
Τῷ δ' ἐπὶ Παιήων ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσων
ἠκέσατ'· οὐ μὲν γάρ τι καταθνητός γ' ἐτέτυκτο.
Σχέτλιος, ὀβριμοεργὸς, ὃς οὐκ ὄθετ' αἴσυλα ῥέζων,
ὃς τόξοισιν ἔκηδε θεοὺς, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν.

392. Παῖς Ἀμφιτρύωνος. Hercule passait pour fils d'Amphitryon ; il est appelé, quatre vers plus bas, fils de Jupiter.

393. Δεξιτερὸν.... Ce vers se termine par trois spondées.

394. Μιν, elle : Junon.

395. Ἐν τοῖσι peut signifier *inter hos*, parmi les dieux qui combattaient, ou *inter hæc*, dans cette guerre, c'est-à-dire dans la guerre qu'Hercule fit à Nélée père de Nestor, qui lui avait refusé l'hospitalité. Le sens est au fond le même, c'est-à-dire ἐν Πύλῳ (vers 397), à Pylos, à la bataille de Pylos. La ville de Pylos fut détruite, Nélée et plusieurs de ses enfants furent tués. Les dieux avaient pris part à cette querelle, chacun suivant ses affections.

396. Ωὐτός dissyllabe, crase pour ὁ αὐτός : ce même terrible personnage.

397. Ἐν νεκύεσσι, parmi les morts (qui couvraient le champ de bataille).

398. Αὐταρ ὁ βῆ.... Il paraît étrange que Pluton monte au palais de Jupiter. Mais on peut dire qu'il y monte à cause de sa blessure, pour se faire guérir par le médecin des dieux. On peut dire aussi que cette tradition, empruntée par Homère à quelque récit épique antérieur, appartient à une autre mythologie que celle qui avait cours de son temps. Heyne suppose que les vers 398-401 sont une interpolation, et qu'on les a pris vraisemblablement dans une *Héracléide*, où ils étaient à leur place, pour les transporter ici, où ils sont déplacés : « temere huc aliunde illatos esse.... « ex aliqua *Heraclea*. »

401. Παιήων. Dans Homère, le dieu Péon ou Péan est distinct d'Apollon, quoique le chant en l'honneur d'Apollon se nomme παιήων, I, 473. Apollon est invoqué, dans le *péan*, non pas comme médecin, mais comme *averruncus*, comme préservant de la contagion. C'est Péon qui est le médecin des dieux. Plus tard, Apollon et Péon ou Péan ne font qu'un. Zénodote imposait à Homère cette mythologie postérieure ; mais Aristarque fait la distinction des temps.

402. Οὐ....καταθνητός. Rapprochez cette réflexion de ce que Dioné dit, au vers 388, que *Mars serait mort* sans le secours de Mercure. Mais la mythologie grecque est pleine de contradictions. Les vers 401-402 sont répétés plus bas, 900-901.

403. Σχέτλιος. Dioné en revient à Hercule. Ce vers et le suivant ne sont point à leur place, suivant Bothe. Il propose de les transporter après le vers 394. Ceci satisferait la grammaire ; car on n'aurait plus besoin de chercher à qui se rapporte σχέτλιος. Mais l'imprécation de Dioné fait plus d'effet après le récit des deux attentats d'Hercule, et elle amène tout naturellement le νήπιος appliqué à Diomède. Homère a plus d'une ellipse aussi forte que celle qui nous reporte ici à un nom différent de ceux qui ont été les sujets des trois dernières phrases.

Σοὶ δ' ἐπὶ τοῦτον ἀνῆκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
νήπιος, οὐδὲ τὸ οἶδε κατὰ φρένα Τυδέος υἱὸς,
ὅττι μάλ' οὐ δηναιὸς, ὃς ἀθανάτοισι μάχηται,
οὐδέ τί μιν παῖδες ποτὶ γούνασι παππάζουσιν,
ἐλθόντ' ἐκ πολέμοιο καὶ αἰνῆς δηϊοτῆτος.
Τῷ νῦν Τυδείδης, εἰ καὶ μάλα καρτερός ἐστιν,
φραζέσθω μή τίς οἱ ἀμείνων σεῖο μάχηται·
μὴ δὴν Αἰγιάλεια, περίφρων Ἀδρηστίνη,
ἐξ ὕπνου γοόωσα φίλους οἰκῆας ἐγείρῃ,
κουρίδιον ποθέουσα πόσιν, τὸν ἄριστον Ἀχαιῶν,
ἰφθίμη ἄλοχος Διομήδεος ἱπποδάμοιο.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμφοτέρῃσιν ἀπ' ἰχῶ χειρὸς ὀμόργνυ.
Ἄλθετο χεὶρ, ὀδύναι δὲ κατηπιόωντο βαρεῖαι.
Αἱ δ' αὖτ' εἰσορόωσαι Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη,
κερτομίοις ἐπέεσσι Δία Κρονίδην ἐρέθιζον.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ζεῦ πάτερ, ἦ ῥά τί μοι κεχολώσεαι, ὅττι κεν εἴπω;
Ἦ μάλα δή τινα Κύπρις Ἀχαιϊάδων ἀνιεῖσα
Τρωσὶν ἅμα σπέσθαι, τοὺς νῦν ἔκπαγλ' ἐφίλησεν,
τῶν τινὰ καρρέζουσα Ἀχαιϊάδων εὐπέπλων,
πρὸς χρυσέῃ περόνῃ καταμύξατο χεῖρα ἀραιήν.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
καί ῥα καλεσσάμενος προσέφη χρυσέην Ἀφροδίτην·
Οὔ τοι, τέκνον ἐμὸν, δέδοται πολεμήϊα ἔργα·

405. Τοῦτον : Diomède.

408. Μιν dépend de παππάζουσιν : lui disent papa.

412. Μὴ δὴν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἀδρηστίνη. Adraste avait quatre filles, dont il avait donné l'aînée à Polynice. Égialée était la plus jeune.

416. Ἀμφοτέρῃσιν, *ambabus*, avec les deux (mains). — Ἰχῶ pour ἰχῶρα. *Scholies* : Ἀττικόν ἐστι κατὰ ἀποκοπὴν τοῦ ρ καὶ α, ἢ κατὰ συναίρεσιν· ἰχῶρα, ἰχῶ. La vulgate ἰχῶρ, à l'accusatif, est un barbarisme, car le mot est du masculin. Voyez plus haut la note du vers 340 sur l'ichor.

420. Τοῖσι, *in his*, parmi les dieux. On peut cependant expliquer τοῖσι comme une dépendance du verbe, d'après l'exemple XV, 95 : ἄρχε θεοῖσι.... δαιτός. Le sens reste le même.

424. Καρρέζουσα pour καταρρέζουσα : *demulcens*, caressant. C'est par un pur hasard que le mot français ressemble au mot grec. *Caresser* vient du latin *carus*, par l'italien *caro* et par ses dérivés. — Remarquez l'hiatus α-α, qui se trouve aussi au vers suivant. Nous nous abstiendrons désormais de noter les hiatus, à moins qu'il ne s'y trouve quelque particularité nouvelle.

427. Χρυσέην. Voyez la note III, 64.

ἀλλὰ σύγ' ἱμερόεντα μετέρχεο ἔργα γάμοιο,
ταῦτα δ' Ἄρηϊ θοῷ καὶ Ἀθήνῃ πάντα μελήσει.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Αἰνείᾳ δ' ἐπόρουσε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης,
γιγνώσκων ὅ οἱ αὐτὸς ὑπείρεχε χεῖρας Ἀπόλλων·
ἀλλ' ὅγ' ἄρ' οὐδὲ θεὸν μέγαν ἅζετο, ἵετο δ' αἰεὶ
Αἰνείαν κτεῖναι καὶ ἀπὸ κλυτὰ τεύχεα δῦσαι.
Τρὶς μὲν ἔπειτ' ἐπόρουσε κατακτάμεναι μενεαίνων,
τρὶς δέ οἱ ἐστυφέλιξε φαεινὴν ἀσπίδ' Ἀπόλλων.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος,
δεινὰ δ' ὁμοκλήσας προσέφη ἑκάεργος Ἀπόλλων·
Φράζεο, Τυδείδη, καὶ χάζεο, μηδὲ θεοῖσιν
ἶσ' ἔθελε φρονέειν, ἐπεὶ οὔποτε φῦλον ὁμοῖον
ἀθανάτων τε θεῶν χαμαὶ ἐρχομένων τ' ἀνθρώπων.
Ὣς φάτο· Τυδείδης δ' ἀνεχάζετο τυτθὸν ὀπίσσω,
μῆνιν ἀλευάμενος ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος.
Αἰνείαν δ' ἀπάτερθεν ὁμίλου θῆκεν Ἀπόλλων
Περγάμῳ εἰν ἱερῇ, ὅθι οἱ νηός γ' ἐτέτυκτο.
Ἤτοι τὸν Λητώ τε καὶ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα
ἐν μεγάλῳ ἀδύτῳ ἀκέοντό τε κύδαινόν τε.
Αὐτὰρ ὁ εἴδωλον τεῦξ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
αὐτῷ τ' Αἰνείᾳ ἴκελον καὶ τεύχεσι τοῖον·
ἀμφὶ δ' ἄρ' εἰδώλῳ Τρῶες καὶ δῖοι Ἀχαιοὶ
δῄουν ἀλλήλων ἀμφὶ στήθεσσι βοείας
ἀσπίδας εὐκύκλους λαισήϊά τε πτερόεντα.

435. Ἀπὸ.... Joignez la préposition au verbe : ἀποδῦσαι.

439. Δ(έ) n'est point redondant. Il marque l'opposition du sujet Apollon au sujet Diomède. Il équivaut au latin *tum*, alors, c'est-à-dire qu'il est dans le sens ordinaire : *de son côté*.

443. Τυτθόν, un peu : comme on disait autrefois en français *un petit*.

446. Περγάμῳ. Voyez la note IV, 508.

447. Τόν : Énée. Apollon remet Énée aux soins des deux déesses, tandis que lui-même s'occupe d'autre chose.

448. Κύδαινον, elles lui rendirent tout son éclat. Quelques-uns l'entendaient des bonnes paroles qu'elles adressent à Énée.

450. Αἰνείᾳ ἴκελον. Il s'agit d'un faux cadavre. Énée était tombé évanoui, et il est censé mort.

453. Λαισήϊα. C'étaient de petits boucliers qu'on tenait à la main. *Scholies :* τὸ λαισήϊα, εἰ καὶ ἄλλοι ἄλλως ἀπέδωκαν, ἀλλ' ἐγώ φημι σάκη λέγειν κοῦφα, ἤγουν ἐλαφρά· τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ πτερόεντα· λαισήϊα δὲ εἰρῆσθαι τὰ ἐν τῇ λαιᾷ βασταζόμενα μικρὰ ἀσπιδίσκια.

Δὴ τότε θοῦρον Ἄρηα προσηύδα Φοῖβος Ἀπόλλων·
Ἄρες, Ἄρες, βροτολοιγὲ, μιαιφόνε, τειχεσιπλῆτα,
οὐκ ἂν δὴ τόνδ' ἄνδρα μάχης ἐρύσαιο μετελθὼν,
Τυδείδην, ὃς νῦν γε καὶ ἂν Διὶ πατρὶ μάχοιτο;
Κύπριδα μὲν πρῶτα σχεδὸν οὔτασε χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ·
αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτῷ μοι ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος.
Ὣς εἰπὼν, αὐτὸς μὲν ἐφέζετο Περγάμῳ ἄκρῃ.
Τρῳὰς δὲ στίχας οὖλος Ἄρης ὤτρυνε μετελθὼν,
εἰδόμενος Ἀκάμαντι θοῷ, ἡγήτορι Θρῃκῶν·
υἱάσι δὲ Πριάμοιο Διοτρεφέεσσι κέλευεν·
Ὦ υἱεῖς Πριάμοιο, Διοτρεφέος βασιλῆος,
ἐς τί ἔτι κτείνεσθαι ἐάσετε λαὸν Ἀχαιοῖς;
Ἦ εἰσόκεν ἀμφὶ πύλῃς εὐποιητῇσι μάχωνται;
Κεῖται ἀνὴρ ὅντ' ἶσον ἐτίομεν Ἕκτορι δίῳ,
Αἰνείας, υἱὸς μεγαλήτορος Ἀγχίσαο.
Ἀλλ' ἄγετ', ἐκ φλοίσβοιο σαώσομεν ἐσθλὸν ἑταῖρον.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Ἔνθ' αὖ Σαρπηδὼν μάλα νείκεσεν Ἕκτορα δῖον·
Ἕκτορ, πῆ δή τοι μένος οἴχεται, ὃ πρὶν ἔχεσκες;
Φῆς που ἄτερ λαῶν πόλιν ἑξέμεν ἠδ' ἐπικούρων
οἶος, σὺν γαμβροῖσι κασιγνήτοισί τε σοῖσιν.
Τῶν νῦν οὔτιν' ἐγὼ ἰδέειν δύναμ' οὐδὲ νοῆσαι·
ἀλλὰ καταπτώσσουσι, κύνες ὣς ἀμφὶ λέοντα·

455. Ἄρες,... Voyez plus haut les notes du vers 31.

458. Σχεδόν, *cominus*, d'un coup à portée de main; ce qui indique préméditation. Aristarque : σχεδὸν ἀντὶ τοῦ ἐγγὺς, καὶ οὐχ ὡς ἡμεῖς. Jamais, dans Homère, σχεδόν n'a le sens de *presque*. Il est toujours pris littéralement : *sous la main* (de σχεῖν, tenir). — Ἐπὶ καρπῷ. Voyez plus haut la note du vers 339.

461. Τρῳάς, *vulgo* Τρώων. Τρῳάς est l'accusatif féminin de l'adjectif Τρῳός. Les éditions de Sinope et de Cypre, ainsi que celle d'Antimachus, donnaient ici ΤΡΩΙΑΣ, iôta adscrit, ce qui ne laisse aucun doute sur la leçon. Le supplément du manuscrit de Venise donne Τρώων. Mais on lit, dans les *Scholies :* Τρῳὰς.... ἀντὶ τοῦ Τρωϊκάς. — Οὖλος, destructeur : pour ὀλοός, en prose, ὀλέθριος.

462. Ἀκάμαντι. Voyez la note II, 844.

466. Ἢ εἰσόκεν, synizèse. Ἢ se fond, pour le mètre, dans le mot εἴσοκεν.

470. Ὣς εἰπὼν.... Ce vers est souvent répété après les discours aux guerriers.

471. Σαρπηδών. Voyez la note II, 876.

473. Ἑξέμεν pour ἕξειν. *Scholies :* συνέξειν, συνεκσώσειν, φυλάξειν.

474 Γαμβροῖσι. Le mot γαμβρός signifie en général tout parent par alliance (γάμος, mariage), et ordinairement *gendre*. Ici, il signifie *beau-frère*.

ἡμεῖς δ' αὖ μαχόμεσθ', οἵπερ τ' ἐπίκουροι ἔνειμεν.
Καὶ γὰρ ἐγὼν, ἐπίκουρος ἐὼν, μάλα τηλόθεν ἥκω·
τηλοῦ γὰρ Λυκίη, Ξάνθῳ ἔπι δινήεντι·
ἔνθ' ἄλοχόν τε φίλην ἔλιπον καὶ νήπιον υἱὸν,
κὰδ δὲ κτήματα πολλὰ, τάτ' ἔλδεται ὅς κ' ἐπιδευής.
Ἀλλὰ καὶ ὣς Λυκίους ὀτρύνω καὶ μέμον' αὐτὸς
ἀνδρὶ μαχήσασθαι· ἀτὰρ οὔτι μοι ἐνθάδε τοῖον,
οἷόν κ' ἠὲ φέροιεν Ἀχαιοὶ ἤ κεν ἄγοιεν·
τύνη δ' ἕστηκας, ἀτὰρ οὐδ' ἄλλοισι κελεύεις
λαοῖσιν μενέμεν, καὶ ἀμυνέμεναι ὤρεσσιν.
Μή πως, ὡς ἀψῖσι λίνου ἁλόντε πανάγρου,
ἀνδράσι δυσμενέεσσιν ἕλωρ καὶ κύρμα γένησθε·
οἱ δὲ τάχ' ἐκπέρσουσ' εὐναιομένην πόλιν ὑμήν.
Σοὶ δὲ χρὴ τάδε πάντα μέλειν νύκτας τε καὶ ἦμαρ,
ἀρχοὺς λισσομένῳ τηλεκλειτῶν ἐπικούρων
νωλεμέως ἐχέμεν, κρατερὴν δ' ἀποθέσθαι ἐνιπήν.
Ὣς φάτο Σαρπηδών· δάκε δὲ φρένας Ἕκτορι μῦθος.
Αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε,
πάλλων δ' ὀξέα δοῦρα κατὰ στρατὸν ᾤχετο πάντη,
ὀτρύνων μαχέσασθαι, ἔγειρε δὲ φύλοπιν αἰνήν.
Οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν·
Ἀργεῖοι δ' ὑπέμειναν ἀολλέες, οὐδ' ἐφόβηθεν.

479. Λυκίη. C'est la Lycie proprement dite. Sur le Xanthe de Lycie, voyez la note II, 877.

481. Κὰδ δέ pour κατὰ δέ, sous-entendu le verbe : κατέλιπον δέ.

482. Μέμον(α), un des parfaits de μάω, ayant le sens du présent : je suis plein d'ardeur; je désire ardemment.

485. Τύνη, archaïque pour σύ.

486. Ὤρεσσιν pour ὀάρεσσι, de ὄαρ, épouse.

487. Μή πως, *ne forte*, craignez que.— Ἁλόντε, au duel. On peut entendre que le sujet est double: *le peuple et toi*. Les *Scholies* disent: *vous et vos femmes*. C'est l'explication la plus naturelle. Mais il y a, dans Homère, plusieurs exemples de duel mis vraiment pour le pluriel. La première syllabe de ἁλόντε est prise comme longue, quoiqu'elle soit brève : *purus putus trochæus*. Bothe n'en prend point son parti. Il propose de lire ἀλύοντε, et il traduit : « Ne forte, velut trepide errando incidentes (*feræ*) in laqueos, præda hostium sitis. » C'est tirer bien des choses du mot ἀλύων, *amens*, et se donner beaucoup de peine pour obscurcir un texte si net et si précis avec ἁλόντε, *capti*.

489. Ὑμήν (*vestram*) pour ὑμετέρην. Cet archaïsme est resté chez les Doriens.

492. Ἀποθέσθαι a pour sujet Hector. Sarpédon l'engage à ne se permettre aucune parole offensante (κρατερὴν ἐνιπήν) à l'égard des alliés, sans lesquels il ne pourrait rien.

498. Οὐδ' ἐφόβηθεν (*neque fugerunt*

Ὡς δ' ἄνεμος ἄχνας φορέει ἱερὰς κατ' ἀλωὰς,
ἀνδρῶν λικμώντων, ὅτε τε ξανθὴ Δημήτηρ
κρίνῃ, ἐπειγομένων ἀνέμων, καρπόν τε καὶ ἄχνας·
αἱ δ' ὑπολευκαίνονται ἀχυρμιαί· ὣς τότ' Ἀχαιοὶ
λευκοὶ ὕπερθε γένοντο κονισάλῳ, ὅν ῥα δι' αὐτῶν
οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον ἐπέπληγον πόδες ἵππων,
ἂψ ἐπιμισγομένων· ὑπὸ δ' ἔστρεφον ἡνιοχῆες·
οἱ δὲ μένος χειρῶν ἰθὺς φέρον. Ἀμφὶ δὲ νύκτα
θοῦρος Ἄρης ἐκάλυψε μάχῃ, Τρώεσσιν ἀρήγων,
πάντοσ' ἐποιχόμενος· τοῦ δ' ἐκραίαινεν ἐφετμὰς
Φοίβου Ἀπόλλωνος χρυσαόρου, ὅς μιν ἀνώγει
Τρωσὶν θυμὸν ἐγεῖραι, ἐπεὶ ἴδε Παλλάδ' Ἀθήνην
οἰχομένην· ἡ γάρ ῥα πέλεν Δαναοῖσιν ἀρηγών.
  Αὐτὸς δ' Αἰνείαν μάλα πίονος ἐξ ἀδύτοιο
ἧκε, καὶ ἐν στήθεσσι μένος βάλε ποιμένι λαῶν.
Αἰνείας δ' ἑτάροισι μεθίστατο· τοὶ δ' ἐχάρησαν,
ὡς εἶδον ζωόν τε καὶ ἀρτεμέα προσιόντα,
καὶ μένος ἐσθλὸν ἔχοντα· μετάλλησάν γε μὲν οὔτι.
Οὐ γὰρ ἔα πόνος ἄλλος, ὃν Ἀργυρότοξος ἔγειρεν
Ἄρης τε βροτολοιγὸς Ἔρις τ' ἄμοτον μεμαυῖα.

signifie, d'après la force du tour négatif, que leur pensée était tout entière à la résistance.

499. Ἱεράς, sacrées. Eustathe : οὐ μόνον διὰ τὸ ἀνειμένας εἶναι τῇ Δήμητρι, οἷά τινὰ τεμένη, ἀλλὰ μάλιστα διὰ τὸ ἐπ' ὠφελείᾳ εἶναι ἀνθρώπων. Dans Homère, tout ce qui est vaste, beau, utile, est divin ou sacré. Voyez la description de l'aire antique dans Virgile, *Géorgiques*, I, 178-180.

500. Ἀνδρῶν.... Ce vers se termine par trois spondées.

501. Κρίνῃ, sépare. C'est Cérès ellemême qui est censée faire la besogne d'où sortira le froment pur, et par suite ce que le poëte appelle Δημήτερος ἀκτή.

502. Αἱ, *illæ*, déterminé par le substantif. — Ἀχυρμιαί. Ce ne sont pas des *monceaux de paille*, puisqu'il s'agit du vannage, mais des *monceaux de balle :* ce qui s'envole au souffle du vent. Le mot ἄχνη, balle, répond au latin *stipula*, et non à *palea*. Quant à ἀχυρμιαί, on ne le trouve qu'ici ; mais le sens n'est pas douteux.

504. Ἐπέπληγον πόδες ἵππων est probablement l'origine du fameux *quadrupedante putrem* de Virgile, *Éneide*, VIII, 596, et l'emporte de beaucoup pour l'effet. Nous n'avons pas besoin d'expliquer πολύχαλκον. Tout le monde sait que la voûte du ciel passait pour être d'airain.

506. Οἱ δέ. Sur chaque char il y avait deux hommes, celui qui menait et celui qui combattait. Il vient d'être question des ἡνιοχῆες, il est question maintenant des παραιβάται, des combattants.

506-507. Ἀμφὶ.... ἐκάλυψε. Joignez : ἀμφεκάλυψε, *obduxit*. Il étend un voile de ténèbres autour du combat.

508. Τοῦ, *illius*, déterminé par φοίβου Ἀπόλλωνος.

512. Πίονος, gras, c'est-à-dire opulent. Homère dit πίονα οἶκον, πίονα ἔργα, une riche maison, de riches récoltes.

Τοὺς δ' Αἴαντε δύω καὶ Ὀδυσσεὺς καὶ Διομήδης
ὤτρυνον Δαναοὺς πολεμιζέμεν· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ
οὔτε βίας Τρώων ὑπεδείδισαν οὔτε ἰωκάς·
ἀλλ' ἔμενον νεφέλῃσιν ἐοικότες, ἅστε Κρονίων
νηνεμίης ἔστησεν ἐπ' ἀκροπόλοισιν ὄρεσσιν
ἀτρέμας, ὄφρ' εὕδῃσι μένος Βορέαο καὶ ἄλλων
ζαχρηῶν ἀνέμων, οἵτε νέφεα σκιόεντα
πνοιῇσιν λιγυρῇσι διασκιδνᾶσιν ἀέντες·
ὣς Δαναοὶ Τρῶας μένον ἔμπεδον, οὐδ' ἐφέβοντο.
Ἀτρείδης δ' ἀν' ὅμιλον ἐφοίτα πολλὰ κελεύων·
Ὦ φίλοι, ἀνέρες ἔστε, καὶ ἄλκιμον ἦτορ ἕλεσθε,
ἀλλήλους τ' αἰδεῖσθε κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
Αἰδομένων δ' ἀνδρῶν πλέονες σόοι ἠὲ πέφανται·
φευγόντων δ' οὔτ' ἂρ κλέος ὄρνυται οὔτε τις ἀλκή.
Ἦ, καὶ ἀκόντισε δουρὶ θοῶς, βάλε δὲ πρόμον ἄνδρα,
Αἰνείω ἕταρον μεγαθύμου, Δηϊκόωντα
Περγασίδην, ὃν Τρῶες ὁμῶς Πριάμοιο τέκεσσιν
τῖον, ἐπεὶ θοὸς ἔσκε μετὰ πρώτοισι μάχεσθαι.
Τόν ῥα κατ' ἀσπίδα δουρὶ βάλε κρείων Ἀγαμέμνων·
ἡ δ' οὐκ ἔγχος ἔρυτο, διαπρὸ δὲ εἴσατο χαλκός·
νειαίρῃ δ' ἐν γαστρὶ διὰ ζωστῆρος ἔλασσεν.
Δούπησεν δὲ πεσών, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.
Ἔνθ' αὖτ' Αἰνείας Δαναῶν ἕλεν ἄνδρας ἀρίστους,

519. Τούς, *illos*, déterminé par le substantif Δαναούς.

521. Ἰωκάς. Ce sont les cris et les menaces qu'on profère en poursuivant son ennemi. Apollonius entend ἰωκή seulement de la poursuite, et rattache ce mot à διώκω. Les *Scholies* donnent le sens que nous avons préféré.

523. Νηνεμίης, quand il ne fait point de vent. Eustathe : τὸ τέλειόν ἐστι, νηνεμίας οὔσης, ἢ ἐν καιρῷ νηνεμίας, ἢ ἐπὶ νηνεμίας· ὁποῖά ἐστι καὶ τὸ θέρους, καὶ χειμῶνος, καὶ νυκτὸς, καὶ ἡμέρας. C'est ce qu'on nomme le génitif du temps. — Ἀκροπόλοισιν ne signifie rien de plus, ici, que ἄκροις, *summis*.

524. Ὄφρ(α), alors que.

531. Αἰδομένων, *verecundantium*, qui ont le respect d'eux-mêmes et d'autrui. — Πλέονες σόοι, *plures salvi* (*sunt*). — Πέφανται, de l'inusité φάω ou φένω, tuer : sont tués.

532. Ὄρνυται, s'élance, c'est-à-dire se montre. Heyne : « Ὄρνυται pro vulgari « γίνεται, φαίνεται, *existit*. »

534-535. Δηϊκόωντα.... Déicoon fils de Pergase est inconnu d'ailleurs.

538. Ἡ : le bouclier.

539. Διὰ ζωστῆρος. Voyez les notes IV, 132, 133 et 137. — Ἔλασσεν a pour sujet Agamemnon.

540. Δούπησεν a pour sujet Déicoon.

υἷε Διοκλῆος, Κρήθωνά τε Ὀρσίλοχόν τε·
τῶν ῥα πατὴρ μὲν ἔναιεν ἐϋκτιμένῃ ἐνὶ Φηρῇ,
ἀφνειὸς βιότοιο, γένος δ' ἦν ἐκ ποταμοῖο
Ἀλφειοῦ, ὅστ' εὐρὺ ῥέει Πυλίων διὰ γαίης.
Ὃς τέκετ' Ὀρσίλοχον, πολέεσσ' ἄνδρεσσιν ἄνακτα·
Ὀρσίλοχος δ' ἄρ' ἔτικτε Διοκλῆα μεγάθυμον·
ἐκ δὲ Διοκλῆος διδυμάονε παῖδε γενέσθην,
Κρήθων Ὀρσίλοχός τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.
Τὼ μὲν ἄρ' ἡβήσαντε μελαινάων ἐπὶ νηῶν
Ἴλιον εἰς εὔπωλον ἅμ' Ἀργείοισιν ἑπέσθην,
τιμὴν Ἀτρείδῃς, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάῳ,
ἀρνυμένω· τὼ δ' αὖθι τέλος θανάτοιο κάλυψεν.
Οἵω τώγε λέοντε δύω ὄρεος κορυφῇσιν
ἐτραφέτην ὑπὸ μητρὶ βαθείης τάρφεσιν ὕλης·
τὼ μὲν ἄρ' ἁρπάζοντε βόας καὶ ἴφια μῆλα
σταθμοὺς ἀνθρώπων κεραΐζετον, ὄφρα καὶ αὐτὼ
ἀνδρῶν ἐν παλάμῃσι κατέκταθεν ὀξέϊ χαλκῷ·
τοίω τὼ χείρεσσιν ὑπ' Αἰνείαο δαμέντε
καππεσέτην, ἐλάτῃσιν ἐοικότες ὑψηλῇσιν.
Τὼ δὲ πεσόντ' ἐλέησεν Ἀρηΐφιλος Μενέλαος·
βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,
σείων ἐγχείην· τοῦ δ' ὤτρυνεν μένος Ἄρης,
τὰ φρονέων, ἵνα χερσὶν ὑπ' Αἰνείαο δαμείη.
Τὸν δ' ἴδεν Ἀντίλοχος, μεγαθύμου Νέστορος υἱός·
βῆ δὲ διὰ προμάχων· περὶ γὰρ δίε ποιμένι λαῶν,
μή τι πάθοι, μέγα δέ σφας ἀποσφήλειε πόνοιο.

542. Διοκλῆος.... Dioclès est nommé dans l'*Odyssée*, III, 488, comme ayant reçu chez lui Télémaque. Ses fils ne sont nommés qu'ici.

543. Φηρῇ. Cette ville de Phère était en Messénie, et faisait partie du royaume d'Agamemnon.

554. Οἵω τώγε λέοντε δύω. Construisez : τώγε οἵω δύω λέοντε, eux, tels que deux lions qui.

555. Τάρφεσιν pour ἐν τάρφεσι. D'autres déplacent l'accent, et écrivent ταρφέσιν, adjectif (*in densis*). C'est le même sens

556. Τώ, ces deux (lions).

559. Τοίω τώ, tels, eux : tels, les fils de Dioclès, Créthon et Orsilochus.

566. Περὶ γὰρ δίε, *valde enim timebat*. Le verbe δίω, *craindre*, est la forme primitive de δείδω.

567. Σφας, *ipsos*, c'est-à-dire les Grecs. — Ἀποσφήλειε πόνοιο, *frustraretur labore* (*fructu laboris*, *fructu belli*). Si Mé-

Τὼ μὲν δὴ χεῖράς τε καὶ ἔγχεα ὀξυόεντα
ἀντίον ἀλλήλων ἐχέτην, μεμαῶτε μάχεσθαι·
Ἀντίλοχος δὲ μάλ' ἄγχι παρίστατο ποιμένι λαῶν·
Αἰνείας δ' οὐ μεῖνε, θοός περ ἐὼν πολεμιστής,
ὡς εἶδεν δύο φῶτε παρ' ἀλλήλοισι μένοντε.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν νεκροὺς ἔρυσαν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν,
τὼ μὲν ἄρα δειλὼ βαλέτην ἐν χερσὶν ἑταίρων,
αὐτὼ δὲ στρεφθέντε μετὰ πρώτοισι μαχέσθην.
Ἔνθα Πυλαιμένεα ἑλέτην ἀτάλαντον Ἄρηϊ,
ἀρχὸν Παφλαγόνων μεγαθύμων, ἀσπιστάων·
τὸν μὲν ἄρ' Ἀτρείδης δουρικλειτὸς Μενέλαος
ἑσταότ' ἔγχεϊ νύξε, κατὰ κληῖδα τυχήσας.
Ἀντίλοχος δὲ Μύδωνα βάλ', ἡνίοχον θεράποντα,
ἐσθλὸν Ἀτυμνιάδην (ὁ δ' ὑπέστρεφε μώνυχας ἵππους),
χερμαδίῳ ἀγκῶνα τυχὼν μέσον· ἐκ δ' ἄρα χειρῶν
ἡνία λεύκ' ἐλέφαντι χαμαὶ πέσον ἐν κονίῃσιν.
Ἀντίλοχος δ' ἄρ' ἐπαΐξας ξίφει ἤλασε κόρσην·
αὐτὰρ ὅγ' ἀσθμαίνων εὐεργέος ἔκπεσε δίφρου
κύμβαχος ἐν κονίῃσιν, ἐπὶ βρεχμόν τε καὶ ὤμους.
Δηθὰ μάλ' ἑστήκει (τύχε γάρ ῥ' ἀμάθοιο βαθείης),

néias périssait, l'expédition entreprise pour venger son injure serait abandonnée. C'est ce que dit Agamemnon lui-même, IV, 170. Suivant Agamemnon, les Grecs n'auraient plus alors qu'une pensée, celle de retourner dans leur pays.

568. Ὀξυόεντα. Voy. la note du vers 50.

573. Νεκρούς, les cadavres (des fils de Dioclès).

574. Τὼ.... δειλώ, eux, les deux malheureux, c'est-à-dire les cadavres des deux infortunés. Le mot δειλός, dans Homère, n'est presque jamais pris en mauvaise part.

576. Πυλαιμένεα. Voyez les notes II, 851. Pyléménès reparaît plus tard dans l'*Iliade*. Suivant les uns, c'est inadvertance du poëte; suivant d'autres, il s'agit d'un autre Pyléménès. Eustathe : ὁ ἐν τοῖς ἑξῆς ζῶν Πυλαιμένης ὁμώνυμός ἐστι τούτῳ. Voyez la note XIII, 658-659.

577. Ἀρχὸν.... Ce vers se termine par trois spondées.

580-581. Μύδωνα.... Mydon, le conducteur du char de Pyléménès, est inconnu. De même Atymnius, le père de Mydon; car il n'est pas probable que cet Atymnius soit le prince d'Éthiopie nommé dans les traditions relatives à Hercule, recueillies par Apollodore.

583. Ἡνία λεύκ' ἐλέφαντι. Il ne s'agit pas de la couleur des rênes elles-mêmes, comme dans l'épithète σιγαλόεντα, vers 226, mais des ornements d'ivoire qui les décoraient. *Scholies :* ἔχουσι γὰρ αἱ ἡνίαι ἐλεφαντίνους ἀστραγάλους ἑκατέρωθεν, δι' ὧν ἕλκουσιν οἱ ἡνίοχοι.

586. Ἐπὶ βρεχμόν, sur la partie supérieure de la tête : sur le sinciput. C'est ainsi que l'entendent presque tous les anciens. Quelques-uns expliquaient βρεχμός, la première vertèbre du cou. *Scholies :* ἡ τοῦ αὐχένος σπονδυλώδης ἀρχή. On ne trouve le mot que dans ce passage.

587. Ἑστήκει, *steterat*. La tête s'est en-

ὄφρ' ἵππω πλήξαντε χαμαὶ βάλον ἐν κονίῃσιν.
Τοὺς δ' ἵμασ' Ἀντίλοχος, μετὰ δὲ στρατὸν ἤλασ' Ἀχαιῶν.
  Τοὺς δ' Ἕκτωρ ἐνόησε κατὰ στίχας, ὦρτο δ' ἐπ' αὐτοὺς
κεκληγώς· ἅμα δὲ Τρώων εἵποντο φάλαγγες
καρτεραί· ἦρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ πότνι' Ἐνυώ·
ἡ μὲν ἔχουσα κυδοιμὸν ἀναιδέα δηϊοτῆτος,
Ἄρης δ' ἐν παλάμῃσι πελώριον ἔγχος ἐνώμα·
φοίτα δ' ἄλλοτε μὲν πρόσθ' Ἕκτορος, ἄλλοτ' ὄπισθεν.
  Τὸν δὲ ἰδὼν ῥίγησε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ἀπάλαμνος, ἰὼν πολέος πεδίοιο,
στήῃ ἐπ' ὠκυρόῳ ποταμῷ ἅλαδε προρέοντι,
ἀφρῷ μορμύροντα ἰδών, ἀνά τ' ἔδραμ' ὀπίσσω·
ὣς τότε Τυδείδης ἀνεχάζετο, εἶπέ τε λαῷ·
  Ὦ φίλοι, οἷον δὴ θαυμάζομεν Ἕκτορα δῖον
αἰχμητήν τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέον πολεμιστήν.
Τῷ δ' αἰεὶ πάρα εἷς γε θεῶν, ὃς λοιγὸν ἀμύνει·
καὶ νῦν οἱ πάρα κεῖνος Ἄρης, βροτῷ ἀνδρὶ ἐοικώς.

foncée dans la poussière, et le corps reste quelque temps debout les pieds en l'air. — Ἀμάθοιο. Dans Homère, ἄμαθος signifie toujours, comme ἄμμος, la poussière ou le sable de la plaine, et ψάμαθος, ψάμμος, le sable du rivage de la mer ou du bord d'un fleuve. Cette remarque est d'Aristarque même, à propos d'autres passages. Eustathe, ici, reproduit l'observation du critique : ἐνταῦθα δὲ ὅρα καὶ ὡς οὐ ταυτὸν ψάμαθον εἰπεῖν καὶ ἄμαθον, ἀλλὰ ψάμαθος μὲν ἔστιν ἡ καὶ ψάμμος, ἄμαθος δὲ κόνεώς τι φαίνεται εἶδος.

588. Ὄφρ(α), *donec*, jusqu'à ce que : comme plus haut, vers 557.

593. Κυδοιμόν indique seulement l'effet produit par la présence d'Ényo. Ce qui le prouve, c'est le complément δηϊοτῆτος. On l'écrit ordinairement ici avec une majuscule. Cydème, le Tumulte, est nettement personnifié ailleurs; mais la majuscule, ici, est mal placée.

596. Τὸν δὲ ἰδών. Bothe, qui a toléré beaucoup d'hiatus en silence, ne supporte pas celui-ci : « Fœdissimus hiatus; nec audiendos puto illos, qui digamma excusant. Scribamus τὸν δ' ἐσιδών, quod verbum satis frequens est apud Homerum. » Il faut répéter encore : A quoi bon? *Video* ne prouve-t-il pas un digamma primitif?

597. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine. Quelques-uns en font un partitif dépendant d'ἰών : *emensus multum campi*. Voyez la note II, 785.

599. Μορμύροντα, *frementem*. C'est une onomatopée. *Scholies :* ὠνοματοπεποίηται ἡ λέξις ἀπὸ τοῦ ψόφου τοῦ ἐν τοῖς ὕδασι γιγνομένου. Le vers est d'ailleurs remarquable par l'harmonie et le mouvement.

601. Οἷον δὴ θαυμάζομεν (*quantopere nos miramur scilicet!*) équivaut à *magnopere vero id miramur*, avec une intention ironique : « C'est belle merveille en réalité qu'Hector.... » Au lieu de οἷον, adverbe, quelques-uns entendent *qualem* se rapportant à αἰχμητήν, et suppléent ὄντα. Le sens reste le même. Voy. plus bas la note du vers 638.

603. Δ(έ) peut se traduire ici par *eh bien!* — Πάρα, c'est-à-dire πάρεστι.

604. Κεῖνος. Diomède montre Mars du doigt; car il reconnaît, grâce à la vue surnaturelle dont l'a doué Minerve, qui est

Ἀλλὰ πρὸς Τρῶας τετραμμένοι αἰὲν ὀπίσσω
εἴκετε, μηδὲ θεοῖς μενεαινέμεν ἶφι μάχεσθαι.
Ὣς ἄρ' ἔφη· Τρῶες δὲ μάλα σχεδὸν ἤλυθον αὐτῶν.
Ἔνθ' Ἕκτωρ δύο φῶτε κατέκτανεν, εἰδότε χάρμης,
εἰν ἑνὶ δίφρῳ ἐόντε, Μενέσθην Ἀγχίαλόν τε.
Τὼ δὲ πεσόντ' ἐλέησε μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
στῆ δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰών, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ,
καὶ βάλεν Ἄμφιον, Σελάγου υἱόν, ὅς ῥ' ἐνὶ Παισῷ
ναῖε πολυκτήμων, πολυλήϊος· ἀλλά ἑ Μοῖρα
ἦγ' ἐπικουρήσοντα μετὰ Πρίαμόν τε καὶ υἷας.
Τόν ῥα κατὰ ζωστῆρα βάλεν Τελαμώνιος Αἴας,
νειαίρῃ δ' ἐν γαστρὶ πάγη δολιχόσκιον ἔγχος·
δούπησεν δὲ πεσών. Ὁ δ' ἐπέδραμε φαίδιμος Αἴας,
τεύχεα συλήσων· Τρῶες δ' ἐπὶ δούρατ' ἔχευαν
ὀξέα, παμφανόωντα· σάκος δ' ἀνεδέξατο πολλά.
Αὐτὰρ ὁ λὰξ προσβὰς ἐκ νεκροῦ χάλκεον ἔγχος
ἐσπάσατ'· οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἄλλα δυνήσατο τεύχεα καλὰ
ὤμοιϊν ἀφελέσθαι· ἐπείγετο γὰρ βελέεσσιν.
Δεῖσε δ' ὅγ' ἀμφίβασιν κρατερὴν Τρώων ἀγερώχων,
οἳ πολλοί τε καὶ ἐσθλοὶ ἐφέστασαν ἔγχε' ἔχοντες·
οἵ ἑ, μέγαν περ ἐόντα καὶ ἴφθιμον καὶ ἀγαυόν,

réellement le guerrier à l'énorme lance qui marche tantôt devant tantôt derrière Hector.

605. Ἀλλὰ.... Diomède commande à ses soldats d'être prudents, mais non pas lâches : ils reculeront, mais sans cesser de faire face aux ennemis (πρὸς Τρῶας τετραμμένοι).

606. Μενεαινέμεν pour μενεαίνειν, dans le sens de l'impératif. Les *Scholies* traduisent ce mot par προθυμεῖσθαι. Bekker, qui écrit Ϝῖφι, change naturellement μενεαινέμεν en μενεαίνετε.

609. Μενέσθην.... Ce Ménesthès et cet Anchiale sont inconnus.

612. Ἄμφιον. Il faut faire une distinction entre cet Amphius, fils de Sélagus de Pèse, et Amphius fils de Mérops, un des deux chefs qui commandaient les soldats d'Apèse ou de Pèse. Homère dit que celui-ci périt devant Troie, mais il ne raconte point sa mort. — Il y a, dans le vers, deux licences métriques, φι long dans Ἄμφιον, et υι bref dans υἱόν. Voyez les notes II, 830 et IV, 473.

615. Ζωστῆρα. Voy. la note IV, 132.

619. Σάκος. Ajax portait un bouclier qui le couvrait des pieds à la tête. Voyez le récit de sa retraite forcée, XI, 544-574.

621. Ἄλλα.... τεύχεα, d'autres armes, c'est-à-dire les armes d'Amphius. Ajax est forcé de se contenter d'avoir retiré sa propre lance.

623. Ἀμφίβασιν, la protection : la lutte que soutiendraient les Troyens pour défendre le cadavre. Voyez plus haut la note du vers 299. Les *Scholies* traduisent ἀμφίβασιν par ὑπερμάχησιν, combat de défense.

625-626. Οἵ ἑ,.... Voyez IV, 534-535 et les notes sur ces deux vers.

ὦσαν ἀπὸ σφείων· ὁ δὲ χασσάμενος πελεμίχθη.
Ὣς οἱ μὲν πονέοντο κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην.
Τληπόλεμον δ' Ἡρακλείδην, ἠΰν τε μέγαν τε,
ὦρσεν ἐπ' ἀντιθέῳ Σαρπηδόνι Μοῖρα κραταιή.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
υἱός θ' υἱωνός τε Διὸς νεφεληγερέταο,
τὸν καὶ Τληπόλεμος πρότερος πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Σαρπῆδον, Λυκίων βουληφόρε, τίς τοι ἀνάγκη
πτώσσειν ἐνθάδ' ἐόντι μάχης ἀδαήμονι φωτί;
Ψευδόμενοι δέ σέ φασι Διὸς γόνον αἰγιόχοιο
εἶναι· ἐπεὶ πολλὸν κείνων ἐπιδεύεαι ἀνδρῶν,
οἳ Διὸς ἐξεγένοντο ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων.
Ἀλλ' οἷόν τινά φασι βίην Ἡρακληείην
εἶναι, ἐμὸν πατέρα θρασυμέμνονα, θυμολέοντα·
ὅς ποτε δεῦρ' ἐλθὼν ἕνεχ' ἵππων Λαομέδοντος,
ἓξ οἴῃς σὺν νηυσὶ καὶ ἀνδράσι παυροτέροισιν,
Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν, χήρωσε δ' ἀγυιάς.
Σοὶ δὲ κακὸς μὲν θυμός, ἀποφθινύθουσι δὲ λαοί.
Οὐδέ τί σε Τρώεσσιν ὀΐομαι ἄλκαρ ἔσεσθαι,
ἐλθόντ' ἐκ Λυκίης, οὐδ' εἰ μάλα καρτερός ἐσσι,

628. Τληπόλεμον. Tlépolème était fils d'Hercule et petit-fils de Jupiter. Voyez II, 653-670.

629. Σαρπηδόνι. Sarpédon était fils de Jupiter. Voy. la note II, 876.

633. Τίς τοι ἀνάγκη, c'est-à-dire τίς ἀνάγκη ἐστί σοι; *quæ tibi necessitas est?*

636. Ἐπιδεύεαι, *inferior es*. Littéralement : il te manque beaucoup pour être à leur hauteur.

636. Εἶναι·... Nous retrouvons ici le texte primitif du manuscrit de Venise, et les *Scholies* A, c'est-à-dire les signes d'Aristarque, l'abrégé du commentaire d'Aristarque par Aristonicus, les extraits de Didyme, d'Hérodien, de Nicanor, et les notes du savant compilateur des quatre grammairiens.

637. Ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων, du temps des hommes d'autrefois.

638. Ἀλλ' οἷόν τινα, *sed qualem virum*, répond à une pensée sous-entendue; *non, ils ne te ressemblaient pas*. C'est ainsi que l'expliquent les philologues modernes. Aristarque entendait οἷον comme exclamation : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ οἷον ἐπὶ θαυμασμοῦ. Aristophane de Byzance l'avait entendu de même. Tyrannion lisait ἀλλοῖον en un seul mot. Tlépolème dirait alors qu'Hercule a été un guerrier *bien différent* de Sarpédon. Cette leçon est celle que Bothe a préférée. Je crois que c'est Aristarque qui a raison. Comparez les vers 601-602. Quant à βίην Ἡρακληείην, voy. la note II, 658, sur βίη Ἡρακληείη.

639. Θρασυμέμνονα. *Scholies :* τολμηρὸν, θρασὺν ἐν τῷ μένειν, ἢ θρασέως ὑπομένοντα ἐν τῇ μάχῃ.

640. Ἕνεχ' ἵππων. Il s'agit des chevaux que Laomédon avait promis à Hercule pour la délivrance d'Hésione, et que Laomédon refusait de lui donner.

645. Οὐδ' εἰ μάλα καρτερός ἐσσι ne veut pas dire que Tlépolème consent à

ἀλλ' ὑπ' ἐμοὶ δμηθέντα πύλας Ἀΐδαο περήσειν.
Τὸν δ' αὖ Σαρπηδὼν, Λυκίων ἀγὸς, ἀντίον ηὔδα·
Τληπόλεμ', ἤτοι κεῖνος ἀπώλεσεν Ἴλιον ἱρὴν,
ἀνέρος ἀφραδίῃσιν ἀγαυοῦ Λαομέδοντος,
ὅς ῥά μιν εὖ ἔρξαντα κακῷ ἠνίπαπε μύθῳ,
οὐδ' ἀπέδωχ' ἵππους, ὧν εἵνεκα τηλόθεν ἦλθεν.
Σοὶ δ' ἐγὼ ἐνθάδε φημὶ φόνον καὶ Κῆρα μέλαιναν
ἐξ ἐμέθεν τεύξεσθαι, ἐμῷ δ' ὑπὸ δουρὶ δαμέντα
εὖχος ἐμοὶ δώσειν, ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπώλῳ.
Ὣς φάτο Σαρπηδών· ὁ δ' ἀνέσχετο μείλινον ἔγχος
Τληπόλεμος· καὶ τῶν μὲν ἁμαρτῇ δούρατα μακρὰ
ἐκ χειρῶν ἤϊξαν· ὁ μὲν βάλεν αὐχένα μέσσον
Σαρπηδὼν, αἰχμὴ δὲ διαμπερὲς ἦλθ' ἀλεγεινή·
τὸν δὲ κατ' ὀφθαλμῶν ἐρεβεννὴ νὺξ ἐκάλυψεν.
Τληπόλεμος δ' ἄρα μηρὸν ἀριστερὸν ἔγχεϊ μακρῷ
βεβλήκειν, αἰχμὴ δὲ διέσσυτο μαιμώωσα,
ὀστέῳ ἐγχριμφθεῖσα, πατὴρ δ' ἔτι λοιγὸν ἄμυνεν.
Οἱ μὲν ἄρ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα δῖοι ἑταῖροι

prendre Sarpédon pour un brave. L'indicatif n'a que la valeur d'un conditionnel : *non, quand même tu serais un brave.*

648. Κεῖνος, ce héros : Hercule.

654. Κλυτοπώλῳ. *Scholies :* ἐνδόξους ἵππους ἔχοντι, ou simplement τῷ ἱππικῷ. Quelques-uns voyaient dans cette épithète, souvent jointe au nom de Pluton, l'indication de la puissance terrible du dieu : οὐ κλυτή ἐστιν ἡ ἐπιπώλησις, οἷον ἀκουστὴ, διὰ τὰς ἐπὶ τοῖς ἀποθανοῦσιν οἰμωγάς. Apollonius semble prêter à Aristarque cette bizarre interprétation. Mais il y a une lacune, suivant Lehrs, dans le texte d'Apollonius. La vraie paraphrase d'Aristarque a disparu, et le nom d'Aristarque est resté sur des absurdités qui n'ont aucun rapport avec son système de critique.

655. Ὁ, *lui*, déterminé au vers suivant par Τληπόλεμος. De même, vers 657-658, ὁ.... Σαρπηδών.

656. Ἁμαρτῇ, *eodem tempore :* de ἅμα, *simul*, et, selon Curtius, de la racine ἀρ, qui contient l'idée d'adaptation. Aristarque en faisait une apocope de ἁμαρτάδην, *vulgo* ὁμαρτήδην, et l'écrivait ἁμαρτή, oxyton. *Scholies :* ὀξύνει δὲ ὁ Ἀρίσταρχος, βουλόμενος αὐτὸ τοῦ ἁμαρτήδην ἀποκεκόφθαι. L'analogie avec les autres adverbes en τη a fait préférer le circonflexe sur la finale. Hérodien écrivait même ἁμαρτῆι (ἁμαρτῇ), avec iota adscrit. Le scholiaste d'Ammonius : οἱ δὲ περὶ Ἡρωδιανὸν περισπῶσι, καὶ προσγράφουσι (*scilicet* τὸ ι). On a donc le choix, pour l'écriture, entre ἁμαρτή, ἁμαρτῆ et ἁμαρτῇ. Nous suivons l'usage le plus conforme à l'analogie. Quant à la leçon vulgaire, ὁμαρτῇ, c'est une faute des copistes, et rien de plus. Wolf, dans l'*Odyssée*, XXII, 81, a mis ἁμαρτῇ, iota souscrit. C'est inadvertance sans doute ; car il adopte partout ἁμαρτῆ dans l'*Iliade*.

661. Βεβλήκειν avec le ν euphonique, pour βεβλήκει, comme ἤσκειν, III, 388, pour ἤσκει.

662. Πατήρ. Jupiter sauve la vie à son fils *cette fois encore* (ἔτι) ; mais plus tard Sarpédon sera livré au destin. Il est tué par Patrocle, XVI, 480.

ἐξέφερον πολέμοιο· βάρυνε δέ μιν δόρυ μακρὸν
ἑλκόμενον· τὸ μὲν οὔτις ἐπεφράσατ' οὐδ' ἐνόησεν
μηροῦ ἐξερύσαι, δόρυ μείλινον, ὄφρ' ἐπιβαίη,
σπευδόντων· τοῖον γὰρ ἔχον πόνον ἀμφιέποντες.
Τληπόλεμον δ' ἑτέρωθεν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
ἐξέφερον πολέμοιο· νόησε δὲ δῖος Ὀδυσσεὺς,
τλήμονα θυμὸν ἔχων, μαίμησε δέ οἱ φίλον ἦτορ·
μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
ἢ προτέρω Διὸς υἱὸν ἐριγδούποιο διώκοι,
ἢ ὅγε τῶν πλεόνων Λυκίων ἀπὸ θυμὸν ἕλοιτο.
Οὐδ' ἄρ' Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μόρσιμον ἦεν
ἴφθιμον Διὸς υἱὸν ἀποκτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ·
τῷ ῥα κατὰ πληθὺν Λυκίων τράπε θυμὸν Ἀθήνη.
Ἔνθ' ὅγε Κοίρανον εἷλεν, Ἀλάστορά τε Χρομίον τε,
Ἄλκανδρόν θ' Ἅλιόν τε, Νοήμονά τε Πρύτανίν τε.
Καί νύ κ' ἔτι πλέονας Λυκίων κτάνε δῖος Ὀδυσσεὺς,
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,
δεῖμα φέρων Δαναοῖσι· χάρη δ' ἄρα οἱ προσιόντι
Σαρπηδὼν, Διὸς υἱὸς, ἔπος δ' ὀλοφυδνὸν ἔειπεν·
Πριαμίδη, μὴ δή με ἕλωρ Δαναοῖσιν ἐάσῃς
κεῖσθαι, ἀλλ' ἐπάμυνον· ἔπειτά με καὶ λίποι αἰὼν

666. Ὄφρ' ἐπιβαίη. Bothe : « *ut currum* « *conscenderet;* quod facere eum prohibe- « bat hasta femori infixa. »

667. Σπευδόντων est considéré comme dépendant de οὔτις : *nemo.... festinantium.* Je préfère l'explication de Dübner, σπευδόντων, génitif absolu : *dum festinant*, dans leur précipitation. Homère donne les idées à mesure, et ne fait pas des combinaisons de grammairien savant. — Ἀμφιέποντες, *circa* (*eum*) *occupati.* L'essentiel était de sauver la personne de Sarpédon.

670. Τλήμονα, d'après les *Scholies*, équivaut à εὔτολμον, et μαίμησέ οἱ ἦτορ signifie qu'Ulysse était possédé d'une violente passion. Voyez la note X, 231.

673. Ὅγε redondant, comme quelquefois *ille* en latin, au second membre de phrase. Voyez la note I, 190. — Τῶν πλεόνων Λυκίων, *istorum plurimorum Lyciorum*, de la vulgaire foule des Lyciens (qu'il avait à sa portée). Le vers 676, Τῷ ῥα κατὰ πληθὺν Λυκίων.... commente clairement l'expression.

676. Τῷ ῥα, *quare igitur;* mais αὐτῷ, *illi*, est sous-entendu (ἔτραπε θυμὸν αὐτῷ).

677-678. Κοίρανον.... Plusieurs des Lyciens tués par Ulysse ont des homonymes dans l'armée grecque; personnellement, ils sont tous inconnus.

685. Αἰών, *vita.* Sarpédon, comme le remarque Eustathe, ne demande rien autre chose que de ne point être abandonné aux ennemis. Il a fait le sacrifice de sa vie; mais il voudrait mourir dans les murs

ἐν πόλει ὑμετέρῃ, ἐπεὶ οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔγωγε
νοστήσας οἶκόνδε, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
εὐφρανέειν ἄλοχόν τε φίλην καὶ νήπιον υἱόν.
Ὣς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ,
ἀλλὰ παρήϊξεν, λελιημένος, ὄφρα τάχιστα
ὤσαιτ' Ἀργείους, πολέων δ' ἀπὸ θυμὸν ἕλοιτο.
Οἱ μὲν ἄρ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα δῖοι ἑταῖροι
εἷσαν ὑπ' αἰγιόχοιο Διὸς περικαλλέϊ φηγῷ·
ἐκ δ' ἄρα οἱ μηροῦ δόρυ μείλινον ὦσε θύραζε
ἴφθιμος Πελάγων, ὅς οἱ φίλος ἦεν ἑταῖρος.
Τὸν δ' ἔλιπε ψυχή, κατὰ δ' ὀφθαλμῶν κέχυτ' ἀχλύς·
αὖτις δ' ἐμπνύνθη, περὶ δὲ πνοιὴ Βορέαο
ζώγρει ἐπιπνείουσα κακῶς κεκαφηότα θυμόν.
Ἀργεῖοι δ' ὑπ' Ἄρηϊ καὶ Ἕκτορι χαλκοκορυστῇ
οὔτε ποτὲ προτρέποντο μελαινάων ἐπὶ νηῶν,
οὔτε ποτ' ἀντεφέροντο μάχῃ, ἀλλ' αἰὲν ὀπίσσω
χάζονθ', ὡς ἐπύθοντο μετὰ Τρώεσσιν Ἄρηα.
Ἔνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξενάριξαν

d'Ilion. Les mots οὐκ ἄρ' ἔμελλον ἔγωγε.... disent qu'il se croit frappé mortellement.

690. Παρήϊξεν. Hector cède à la nécessité signalée au vers 679. Il faut arrêter les massacres d'Ulysse. Sarpédon ne court point risque d'être abandonné. Si Hector passe et ne lui répond pas, ce n'est point insensibilité, ni non plus passion de batailleur. Repousser les Grecs, c'est assurer ce que demande Sarpédon.

692. Οἱ, *eux*, déterminé plus loin par δῖοι ἑταῖροι.

693. Φηγῷ. Ce hêtre, ou, selon les modernes, ce chêne à glands doux (*quercus esculus*), se dressait, d'après Homère, à peu de distance de la porte Scée. Il en est question dans plusieurs passages. Sur le Plan de Nicolaïdès, il est à l'extrémité nord du village de Bounarbachi.

694. Ὦσε θύραζε ἁπλοϊκῶς εἶπεν ἀντὶ τοῦ ἔξω. [Eustathe.]

695. Πελάγων. Pélagon est inconnu.

696. Τὸν δ' ἔλιπε.... Ici, comme à propos d'Énée, vers 310, Homère emploie par analogie, pour exprimer une défaillance, les termes qui ailleurs signifient la mort. Daremberg cite ce tableau comme pris sur la nature même.

697. Ἐμπνύνθη, *vulgo* ἀμπνύνθη. Voyez la note XXII, 475.

698. Ζώγρει pour ἐζώγρει : *refocillabat*. Dans d'autres passages, le verbe ζωγρέω signifie *prendre vivant*. Eustathe : ὅρα δὲ τὸ ἐζώγρει ἐνταῦθα, ἀντὶ τοῦ, ἀνεζωπύρει ἀγείρουσα τὴν ζωήν· ἀλλαχοῦ δὲ ζωγρεῖν λέγει τὸ ζῶντάς τινας ἀγρεύειν αἰχμαλωσίας νόμῳ. — Κακῶς κεκαφηότα dépend de θυμόν, *animam*, la respiration. Il signifie que cette respiration était haletante, oppressée. On suppose un verbe κάπω, *humer l'air*, et un substantif κάφος, synonyme de πνεῦμα. Homère n'a que le participe parfait poétique κεκαφηώς.

700-702. Οὔτε.... Les Grecs exécutent leur retraite conformément aux prescriptions de Diomède. Eustathe : καθὰ φθάσας παρήγγειλεν ὁ Διομήδης. Voyez plus haut les vers 605-606.

703. Ἔνθα.... Comparez Virgile, *Énéide*, XI, 664.

Ἕκτωρ τε Πριάμοιο πάϊς καὶ χάλκεος Ἄρης;
Ἀντίθεον Τεύθραντ', ἐπὶ δὲ πλήξιππον Ὀρέστην,
Τρῆχόν τ' αἰχμητὴν Αἰτώλιον, Οἰνόμαόν τε,
Οἰνοπίδην θ' Ἕλενον, καὶ Ὀρέσβιον αἰολομίτρην,
ὅς ῥ' ἐν Ὕλῃ ναίεσκε, μέγα πλούτοιο μεμηλὼς,
λίμνῃ κεκλιμένος Κηφισίδι· πὰρ δέ οἱ ἄλλοι
ναῖον Βοιωτοὶ, μάλα πίονα δῆμον ἔχοντες.
Τοὺς δ' ὡς οὖν ἐνόησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη
Ἀργείους ὀλέκοντας ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ,
αὐτίκ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὢ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη,
ἦ ῥ' ἅλιον τὸν μῦθον ὑπέστημεν Μενελάῳ,
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι,
εἰ οὕτω μαίνεσθαι ἐάσομεν οὖλον Ἄρηα.
Ἀλλ' ἄγε δὴ καὶ νῶϊ μεδώμεθα θούριδος ἀλκῆς.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Ἡ μὲν ἐποιχομένη χρυσάμπυκας ἔντυεν ἵππους
Ἥρη, πρέσβα θεὰ, θυγάτηρ μεγάλοιο Κρόνοιο·

705-707. Ἀντίθεον.... Tous ces Grecs tués par Mars et par Hector sont inconnus, sauf peut-être Oreste, si c'est le même dont parle Apollodore, et qui était fils d'Achéloüs. Il y a une diple d'Aristarque sur le vers 705, à propos de l'homonymie de cet Oreste et du fils d'Agamemnon; mais, par une erreur bizarre des copistes, la note d'Aristarque a été transportée à Teuthras, qui n'a rien de commun avec l'histoire de la famille des Atrides, ni peut-être avec aucune autre histoire : ὅτι ὁμώνυμος οὗτος τῷ Ἀγαμέμνονος υἱῷ Τεύθραντι. Il est évident que Τεύθραντι est là pour Ὀρέστῃ. Nous pouvons supposer qu'Aristarque n'avait pas mis de nom propre. Quand on a dit le fils d'Agamemnon, on n'a pas besoin de dire Oreste. Teuthras est une addition faite par quelque ignorant, qui ne voulait pas qu'on pût se méprendre sur celui des deux guerriers d'Homère qui avait un homonyme dans le palais de Mycènes.

707. Αἰολομίτρην, à la mitre bariolée. Voyez, IV, 137, la note sur la mitre.

708. Ὕλῃ. Voyez II, 500, où Ὕλην compte pour un spondée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει Ὕδῃ· ἔστι δὲ τῆς Λυδίας ἡ Ὕδη, ὁ δὲ ἀνὴρ Βοιώτιος καὶ κώμη Βοιωτίας ἡ Ὕλη· καὶ ὅτι νῦν συνεσταλμένως λέγεται ἡ πόλις, ἐκτέταται δὲ ἐν τῷ Καταλόγῳ διὰ μέτρου.

709. Λίμνῃ.... Κηφισίδι, le lac du Céphise : le lac formé par le Céphise de Béotie, ordinairement nommé lac de Cope ou lac Copaïs.

711. Τούς : Hector et Mars.

714. Ὢ πόποι.... Voyez ce vers, II, 157. Sur ὤ πόποι, voyez la note I, 254.

715. Τὸν μῦθον, c'est-à-dire ἐκεῖνον τὸν μῦθον. Il s'agit comme dit Heyne, de quelque chose de plus que des paroles : *illud quod* olim *sermone declaravimus*. Le mot français *engagement* traduirait bien μῦθον.

716. Ἴλιον.... Voyez II, 113 et la note sur ce vers.

720. Χρυσάμπυκας, *aureis phaleris ornatos*, au frontal d'or.

Ἥβη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα,
χάλκεα, ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς.
Τῶν ἤτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν
χάλκε' ἐπίσσωτρα προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·
πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν.
Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν
ἐντέταται, δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσιν.
Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ
δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγὸν, ἐν δὲ λέπαδνα
κάλ' ἔβαλε, χρύσει'· ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν Ἥρη
ἵππους ὠκύποδας, μεμαυῖ' ἔριδος καὶ ἀϋτῆς.
Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διὸς αἰγιόχοιο,

722. Ἥβη. Hébé est ici la servante de Junon ; elle lui monte son char pièce à pièce. Elle commence par mettre les roues (καμπύλα κύκλα) aux deux côtés du char (ἀμφ' ὀχέεσσι).

723. Ἀμφίς joue ici le rôle d'une préposition, et c'est de cette préposition que dépend ἄξονι. Les deux roues bardées d'airain tournent sur un essieu de fer.

724. Τῶν.... ἴτυς, le pourtour d'elles : le pourtour des roues ; les jantes qui formaient le cercle.

725. Χάλκε' ἐπίσσωτρα. C'est la garniture d'airain qui protége extérieurement les jantes, et qui est proprement le pourtour.

726. Πλῆμναι, les moyeux des roues.

727. Δίφρος, le siége du char. Le mot δίφρος signifie assez souvent le char lui-même ; mais *siége* est le sens propre : δίφρος, pour δίφορος, parce qu'on s'y asseyait deux.

728. Δοιαὶ.... ἄντυγες, deux rampes : une double rampe. Voyez plus haut, vers 262, la note sur ἐξ ἄντυγος. On ignore ce qu'Homère entend par double rampe. La paraphrase des scholiastes ne donne ici aucune idée nette : αἱ περιφέρειαι τοῦ ἅρματος αἱ παραπεπηγυῖαι· τὰ ἐπὶ τοῦ δίφρου ἡμικύκλια, ὅθεν καὶ τὰ ἡνία ἐξάπτονται. *Sunt verba et voces.* Les commentateurs se bornent à transcrire ou à traduire ces mots vides de sens. Je croirais volontiers qu'il s'agit d'une ἄντυξ à garniture ouvragée. La garniture forme elle-même ἄντυξ : de là, δοιαὶ ἄντυγες, par opposition à l'ἄντυξ sans garniture. Un autre dira peut-être quelque chose de plus satisfaisant. —Voici le sens que le savant philologue M. Ed. Tournier me propose, pour les deux interprétations données par les *Scholies*, ou du moins pour ce qu'il regarde comme deux interprétations : « 1° La περιφέρεια, qui formait un tout continu, pouvait cependant être considérée comme double, puisqu'on y pouvait distinguer une rampe de droite et une rampe de gauche. 2° La seconde interprétation paraît représenter l'ἄντυξ comme un demi-cercle fixé à la partie antérieure du char. Si l'on se représente ce demi-cercle comme ayant l'ouverture en haut, on comprendra qu'on ait pu s'en servir pour attacher les rênes. S'il y en avait deux, c'était probablement pour le cas où le παραιβάτης venait a changer de place avec l'ἡνίοχος. »

729. Ἀργύρεος ῥυμός, un timon d'argent.— Ἐπ' ἄκρῳ, à l'extrémité (du timon).

730. Ζυγόν : la traverse aux deux bouts de laquelle étaient les cerceaux ou colliers, ζεῦγλαι. Les chevaux étaient au joug, comme les bœufs, mais ils tiraient par le poitrail et par les épaules, ayant chacun le cou dans sa ζεύγλη. Suivant quelques-uns, il n'y avait point de colliers. Le joug, entaillé ou courbé en demi-cercle à chaque extrémité, posait en s'emboîtant sur le cou du cheval, et on le fixait à l'aide de courroies, λέπαδνα, passées sous le cou. C'est le demi-cercle et ses courroies qui seraient alors la ζεύγλη.

πέπλον μὲν κατέχευεν ἑανὸν πατρὸς ἐπ' οὔδει,
ποικίλον, ὅν ῥ' αὐτὴ ποιήσατο καὶ κάμε χερσίν·
ἡ δὲ χιτῶν' ἐνδῦσα Διὸς νεφεληγερέταο,
τεύχεσιν ἐς πόλεμον θωρήσσετο δακρυόεντα.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν,
δεινήν, ἣν πέρι μὲν πάντῃ Φόβος ἐστεφάνωται·
ἐν δ' Ἔρις, ἐν δ' Ἀλκή, ἐν δὲ κρυόεσσα Ἰωκή,
ἐν δέ τε Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου,
δεινή τε σμερδνή τε, Διὸς τέρας αἰγιόχοιο.
Κρατὶ δ' ἐπ' ἀμφίφαλον κυνέην θέτο τετραφάληρον,

734-736. Πέπλον.... Ces vers se retrouvent VIII, 385-387, où Zénodote les croyait mieux à leur place qu'ici. Aristarque, au contraire, les approuvait ici et les désapprouvait là. Il les avait marqués ici d'astérisques sans obels : οἱ ἀστερίσκοι, ὅτι ἐνταῦθα μὲν καλῶς κεῖνται, ἐν δὲ τῇ Κόλῳ μάχῃ (c'est le chant VIII), μηδεμιᾶς φαινομένης ἀριστείας, οὐ δεόντως. ὁ δὲ Ζηνόδοτος τούτους μὲν ἀθετεῖ, ἐκείνους δὲ καταλείπει. Eustathe fait mention des astérisques dont Aristarque avait marqué les vers 734-736; mais l'explication qu'il donne de ces signes manque de clarté et d'exactitude.

734. Ἑανόν, avec cette quantité, est adjectif, et signifie *souple*, *moelleux*. On a vu ἑανοῦ substantif, α bref, III, 385. — Πατρὸς ἐπ' οὔδει, sur le sol de son père, c'est-à-dire dans le palais de Jupiter. Minerve habitait avec Jupiter sur la plus haute cime de l'Olympe.

736. Χιτῶν(α).... Διός, *loricam Jovis*. Il est évident qu'Homère parle ici d'une cuirasse ou d'une cotte de mailles, le στρεπτὸς χιτών d'Aristarque. Voyez plus haut la note du vers 113.

738. Αἰγίδα θυσσανόεσσαν. Voyez II, 447-449 et les notes sur ces vers.

739. Φόβος ἐστεφάνωται, *Fuga circumdata est*, la Fuite est en bordure (forme bordure). J'écris Φόβος par une majuscule, parce qu'il n'y a aucune raison de le distinguer des mots qui suivent. C'est une personnification au même titre que Ἔρις, Ἀλκή et Ἰωκή. Si on le considère comme nom commun, il faut en faire autant pour les autres. Le poëte ne donne à ces êtres qu'une existence fort abstraite ; et il ne vaut peut-être pas la peine qu'on les prenne pour autre chose que des idées. Aussi quelques-uns ne mettent-ils aucune majuscule.

741. Γοργείη équivaut à τῆς Γοργοῦς. Eustathe : Τὸ Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου λέγει κατ' ἀνάλυσιν, ἀντὶ ἡ κεφαλὴ τῆς Γοργοῦς τοῦ δεινοῦ πελώρου. Nous avons vu une forme analogue, II, 54 : Νεστορέῃ παρὰ νηῒ Πυλοιγενέος βασιλῆος. Quant à la tête de Méduse, Virgile dit, *Énéide*, VIII, 437 : « .... ipsamque in pectore divæ Gorgona, « desecto vertentem lumina collo. »

743. Ἀμφίφαλον κυνέην. On a vu, III, 262, Ménélas frappant d'un coup d'épée Pâris au cimier du casque : κόρυθος φάλον. Puisque φάλος est le cimier, on peut conclure qu'un casque ἀμφίφαλος est un casque à double cimier, ou à cimier doublement saillant, de quelque façon qu'il faille se présenter la position des deux cônes. Buttmann entend par ἀμφίφαλος, que le cône métallique couvrait entièrement ou tout à l'entour le casque proprement dit, et qu'il n'y avait qu'un cimier. Ce serait alors comme un casque double, composé d'une calotte dans un cône. D'après l'interprétation d'Aristarque, ἀμφίφαλος κυνέη est simplement un casque orné de bossettes à la partie antérieure : φάλοι, οἱ κατὰ μέτωπον τῆς περικεφαλαίας ἀσπιδίσκοι. La plupart des modernes entendent, un casque orné de bossettes tout à l'entour, ce qui tient compte du sens propre de ἀμφί. Mais il y a une convexité au frontal, là où sont les bossettes, ce qui suffit pour justifier l'emploi du composé ἀμφίφαλος. Quant au mot κυνέη, c'est proprement un bonnet de peau

χρυσείην, ἑκατὸν πολίων πρυλέεσσ' ἀραρυῖαν.
Ἐς δ' ὄχεα φλόγεα ποσὶ βήσετο, λάζετο δ' ἔγχος
βριθὺ, μέγα, στιβαρὸν, τῷ δάμνησι στίχας ἀνδρῶν
ἡρώων, τοῖσίντε κοτέσσεται ὀβριμοπάτρη.
Ἥρη δὲ μάστιγι θοῶς ἐπεμαίετ' ἄρ' ἵππους·
αὐτόμαται δὲ πύλαι μύκον οὐρανοῦ, ἃς ἔχον Ὧραι,

de chien; mais, comme le latin *galea* (bonnet à poil), il se prend pour un casque de métal aussi bien que pour un couvre-chef de cuir. Ici, la κυνέη est un casque d'or. — Τετραφάληρον, à quadruple panache, suivant l'explication de Buttmann. D'autres regardent τετραφάληρος comme synonyme de τετράφαλος, qui a quatre bossettes, ou quatre éminences, ou quatre cônes. D'après Eustathe, il faut rapporter le mot à φάλαρα, et Homère parle de quatre chaînettes ou de quatre anneaux attachés à la partie du casque qui couvre les joues : φάλαρα δὲ κίρκοι τινὲς τῆς περικεφαλαίας ἐν ταῖς παραγναθίσιν. On ne se figure pas très-bien quatre panaches sur un casque. On se figure encore moins qu'un casque puisse être à la fois ἀμφίφαλος et τετράφαλος. Les κίρκοι d'Eustathe se recommandent des Alexandrins : ἐξηγούμενοι οἱ παλαιοί. Voici en effet la note d'Aristarque : φάλαρα δὲ, οἱ ἐν ταῖς παραγναθίσι κίρκοι, δι' ὧν αἱ παραγναθίδες καταλαμβάνονται τῆς περικεφαλαίας. Mais l'explication par φάλαρα n'est guère qu'une hypothèse. Il semblerait plus naturel de traduire τετραφάληρον, *au brillant panache*, mot à mot *au quatre fois brillant* (*panache* sous-entendu); car φάληρον est tout à la fois, selon Buttmann, et le panache et l'épithète du panache *brillant*.

744. « Ἑκατὸν πολίων πρυλέεσσ' ἀραρυῖαν, *centum urbium peditibus aptam*, « hoc est tam magnam, ut vel centum urbium militibus tegumento esse possit. « Vide N (XIII), 188; Σ (XVIII), 610. Similia portentosa de Marte narrat inferius, « 860, et Φ (XXI), 407; de Neptuno, « N (XIII), 20; de Junone et ejus equis, « 770, 785; novimusque hisce non modestiora Indorum commenta et Judæorum « gentiumque septentrionalium. » [Bothe.] Quoi qu'en dise Bothe, l'hyperbole est inouïe, et rien de ce qu'il cite n'en approche. La Renommée de Virgile, qui cache sa tête dans les nuages, est elle-même tout ce qu'il y a de plus naturel, comparée à un casque où tiendraient plus de cent mille têtes. Quelques anciens avaient donné du vers d'Homère une explication qui paraît assez vraisemblable, et qu'Eustathe a rapportée : τινὲς δέ φασιν.... ὅτι ἑκατὸν πόλεων ὁπλίτας εἶχεν ἐντετυπωμένους ἑαυτῇ. Le mot ἀραρυῖαν, comme en latin *aptam*, se prête à ce sens. Il reste encore assez de merveilleux; mais ceci est de l'art divin. Hermann entend par πρυλέες des chefs militaires, ce qui restreint le nombre des figures représentées sur le casque : cent chefs de villes, ou les chefs des cent villes de la Crète. Mais cent figures ou cent mille, c'est tout un; et une armée semble assez à sa place sur le casque d'une déesse guerrière. D'ailleurs πρυλέες, dans tous les autres passages d'Homère, signifie *fantassins*. C'est en ce sens qu'Aristarque l'explique partout, et ici même : πρυλέεσσι· πεζοῖς ὁπλίταις. Lehrs : « Πρυλέες ei sunt pedi- « tes : M (XII), 77; Λ (XI), 49; E (V), « 744; et profecto locos Homeri inspi- « cienti nihil speciosius. »

745. Ὄχεα φλόγεα. Zoïle prenait sans doute φλόγεα à la lettre, et se moquait de ce char de feu, qui aurait rôti la déesse. Voyez plus haut la note sur le vers 4. Il est évident que φλόγεα n'est qu'une image : brillant comme la flamme, ou rapide comme la flamme.

747. Ὀβριμοπάτρη, la fille d'un père puissant : la fille du maître des dieux. *Scholies* : ὄβριμον καὶ ἰσχυρὸν πατέρα ἔχουσα.

749. Πύλαι.... οὐρανοῦ, les portes du ciel, c'est-à-dire les nuages. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πύλαι οὐρανοῦ. τὰ νέφη· ὁ γὰρ ὑπὲρ ταῦτα τόπος ὁμωνύμως τῷ στερεμνίῳ οὐρανὸς καλεῖται. — Ὧραι, les Heures : les déesses des saisons; les dispensatrices de la pluie et du beau temps. Les nuages sont leur domaine propre. Elles les replient ou les déploient, et c'est

τῇς ἐπιτέτραπται μέγας οὐρανὸς Οὔλυμπός τε,
ἠμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν νέφος ἠδ' ἐπιθεῖναι.
Τῇ ῥα δι' αὐτάων κεντρηνεκέας ἔχον ἵππους·
εὗρον δὲ Κρονίωνα θεῶν ἄτερ ἥμενον ἄλλων,
ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμποιο.
Ἔνθ' ἵππους στήσασα θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
Ζῆν' ὕπατον Κρονίδην ἐξείρετο καὶ προσέειπεν·
Ζεῦ πάτερ, οὐ νεμεσίζῃ Ἄρει τάδε καρτερὰ ἔργα,
ὁσσάτιόν τε καὶ οἷον ἀπώλεσε λαὸν Ἀχαιῶν
μὰψ, ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον; Ἐμοὶ δ' ἄχος· οἱ δὲ ἕκηλοι
τέρπονται Κύπρις τε καὶ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
ἄφρονα τοῦτον ἀνέντες, ὃς οὔτινα οἶδε θέμιστα.
Ζεῦ πάτερ, ἦ ῥά τί μοι κεχολώσεαι, αἴ κεν Ἄρηα
λυγρῶς πεπληγυῖα μάχης ἐξ ἀποδίωμαι;
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἄγρει μάν οἱ ἔπορσον Ἀθηναίην ἀγελείην,
ἥ ἑ μάλιστ' εἴωθε κακῇς ὀδύνῃσι πελάζειν.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
μάστιξεν δ' ἵππους· τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
μεσσηγὺς γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ὅσσον δ' ἠεροειδὲς ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,

ainsi qu'elles ouvrent ou qu'elles ferment les portes du ciel.

750. Οὐρανὸς Οὔλυμπός τε. Le mont Olympe dépasse les nuages; ses sommets sont donc dans le ciel. Voilà pourquoi il faut que les portes du ciel s'ouvrent pour laisser passer les déesses d'une cime à une autre; et voilà comment les Heures ont à s'occuper de l'Olympe ainsi que du ciel: τῇς ἐπιτέτραπται, *quibus commissus est*.

751. Ἀνακλῖναι.... *Scholies* : ἀνακλῖναι· διαστεῖλαι, ἀναζυγῶσαι, ἀναστεῖλαι. ἐπιθεῖναι· ἐπικλῖναι, ἐπιπτύξαι. Bothe : « Vocabula propria in aperiendis vel claudendis foribus, quemadmodum Latini dicunt « *obdere fores*. »

754. Ἀκροτάτῃ κορυφῇ signifie ou une très-haute cime, ou l'extrême cime d'un des sommets, et non pas la plus haute cime, puisque le palais de Jupiter était sur la plus haute cime, et que les déesses viennent de ce palais. Aristarque : ἀκροτάτῃ, ἀντὶ τοῦ ἄκρᾳ.

758. Ὁσσάτιον, synonyme de ὅσον, ne se trouve nulle part ailleurs.

759. Οἱ, *eux*, déterminé au vers suivant par les sujets Κύπρις et Ἀπόλλων.

765. Ἄγρει μάν, eh bien, soit! *Scholies* : ἄγε δή.

766. Πελάζειν, conduire vers : jeter ou plonger dans (*injicere*).

770-772. Ὅσσον.... Ces trois vers sont cités par Longin comme un exemple de ὕψος, c'est-à-dire de sublime. On connait l'imitation de Boileau : « Autant qu'un homme, assis au rivage des mers, Voit, d'un roc élevé, d'espace dans les airs, Autant des immortels les coursiers indomptables En franchissent d'un saut. »

770. Ἠεροειδές équivaut à ἀέριον : *per*

ἥμενος ἐν σκοπιῇ, λεύσσων ἐπὶ οἴνοπα πόντον·
τόσσον ἐπιθρώσκουσι θεῶν ὑψηχέες ἵπποι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Τροίην ἶξον ποταμώ τε ῥέοντε,
ἧχι ῥοὰς Σιμόεις συμβάλλετον ἠδὲ Σκάμανδρος,
ἔνθ' ἵππους ἔστησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
λύσασ' ἐξ ὀχέων, περὶ δ' ἠέρα πουλὺν ἔχευεν·
τοῖσιν δ' ἀμβροσίην Σιμόεις ἀνέτειλε νέμεσθαι.
 Αἱ δὲ βάτην, τρήρωσι πελειάσιν ἴθμαθ' ὁμοῖαι,
ἀνδράσιν Ἀργείοισιν ἀλεξέμεναι μεμαυῖαι.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἵκανον ὅθι πλεῖστοι καὶ ἄριστοι
ἕστασαν, ἀμφὶ βίην Διομήδεος ἱπποδάμοιο
εἰλόμενοι, λείουσιν ἐοικότες ὠμοφάγοισιν,
ἢ συσὶ κάπροισιν, τῶντε σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν·
ἔνθα στᾶσ' ἤϋσε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
Στέντορι εἰσαμένη μεγαλήτορι, χαλκεοφώνῳ,
ὃς τόσον αὐδήσασχ' ὅσον ἄλλοι πεντήκοντα·
 Αἰδώς, Ἀργεῖοι, κάκ' ἐλέγχεα, εἶδος ἀγητοί.
Ὄφρα μὲν ἐς πόλεμον πωλέσκετο δῖος Ἀχιλλεύς,

aerem, à travers l'espace; portant sa vue sans obstacle. *Scholies :* ἀναπεπταμένου τοῦ μεταξὺ ἀέρος καὶ μηδενὸς ἐμποδίζοντος.

773. Τροίην, la plaine de Troie.

774. Συμβάλλετον. Le confluent du Simoïs et du Scamandre ou Xanthe se trouve à peu près vers le milieu de la plaine de Troie. Le Simoïs coule de l'est à l'ouest. Au-dessous du confluent, le Scamandre prend lui-même cette direction; mais il revient ensuite à sa direction naturelle, qui est du sud au nord. Seulement il borde désormais la plaine à l'ouest, et non plus à l'est.

776. Ἠέρα πουλύν, un épais brouillard. Voyez la note sur ἠέρι πολλῇ, III, 381.

777. Ἀμβροσίην, une nourriture divine: une herbe propre à nourrir des chevaux divins. Il ne s'agit pas ici de l'ambroisie. *Scholies:* πόαν τινά, ἣν οἱ τῶν θεῶν ἵπποι ἐσθίουσι. Voyez plus haut, vers 369, ἀμβρόσιον.... εἶδαρ. Les *Scholies* notent qu'Homère a eu soin de ne pas attribuer cette prévenance au Scamandre, partisan décidé des Troyens.

778. Τρήρωσι, timides. L'adjectif τρήρων, épithète de la colombe, est souvent pris comme substantif, pour désigner la colombe elle-même. — Ἴθμα(τα) est synonyme de βήματα, de ὁρμήματα. C'est un ἅπαξ εἰρημένον, mais le sens n'est pas douteux. Eustathe : τὸ δὲ ἴθμα, οὐ σύνηθες ὂν φράζεσθαι, ἐκ τοῦ ἰέναι γίνεται.

785. Στέντορι. C'est le seul passage où il soit question de Stentor. On suppose que c'était un héraut; mais Homère ne le dit point. Son nom est resté celui d'un type. Nous disons un Stentor, une voix de Stentor.

786. Ὃς τόσον.... Ce vers se termine par trois spondées.

787. Αἰδώς, honte *à vous!* ou, *c'est* une honte. — Κάκ' ἐλέγχεα. Voyez la note sur ἐλέγχεα, II, 235. — Εἶδος ἀγητοί. La déesse reproche aux Grecs de n'avoir que leur bonne mine, de n'être imposants qu'à l'extérieur.

οὐδέποτε Τρῶες πρὸ πυλάων Δαρδανιάων
οἴχνεσκον· κείνου γὰρ ἐδείδισαν ὄβριμον ἔγχος·
νῦν δὲ ἑκὰς πόλιος κοίλῃς ἐπὶ νηυσὶ μάχονται.
Ὣς εἰποῦσ' ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Τυδείδῃ δ' ἐπόρουσε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
εὗρε δὲ τόνγε ἄνακτα παρ' ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν,
ἕλκος ἀναψύχοντα, τό μιν βάλε Πάνδαρος ἰῷ.
Ἱδρὼς γάρ μιν ἔτειρεν ὑπὸ πλατέος τελαμῶνος
ἀσπίδος εὐκύκλου· τῷ τείρετο, κάμνε δὲ χεῖρα·
ἂν δ' ἴσχων τελαμῶνα κελαινεφὲς αἷμ' ἀπομόργνυ.
Ἱππείου δὲ θεὰ ζυγοῦ ἥψατο φώνησέν τε·
Ἦ ὀλίγον οἷ παῖδα ἐοικότα γείνατο Τυδεύς.
Τυδεύς τοι μικρὸς μὲν ἔην δέμας, ἀλλὰ μαχητής.
Καί ῥ' ὅτε πέρ μιν ἐγὼ πολεμίζειν οὐκ εἴασκον
οὐδ' ἐκπαιφάσσειν, ὅτε τ' ἤλυθε νόσφιν Ἀχαιῶν
ἄγγελος ἐς Θήβας, πολέας μετὰ Καδμείωνας·
δαίνυσθαί μιν ἄνωγον ἐνὶ μεγάροισιν ἕκηλον·
αὐτὰρ ὁ θυμὸν ἔχων ὃν καρτερὸν, ὡς τὸ πάρος περ,
κούρους Καδμείων προκαλίζετο, πάντα δ' ἐνίκα
[ῥηϊδίως· τοίη οἱ ἐγὼν ἐπιτάρροθος ἦα].

789. Πυλάων Δαρδανιάων. La porte de Dardanus ou la porte Dardanienne est la même qu'Homère nomme ordinairement porte Scée.

795. Τό μιν βάλε Πάνδαρος ἰῷ. Il s'agit de la flèche dont Pandarus a blessé Diomède. Voyez plus haut, vers 98.

797. Τῷ, c'est-à-dire ἱδρῶτι : par la sueur. — Τείρετο. Ancienne vulgate, τρίβετο. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, τῷ τείρετο· αἱ δὲ κοιναὶ, τῷ τρίβετο. — Κάμνε δὲ χεῖρα, *laborabatque manu.* Il était fatigué du grand massacre décrit dans les vers 444 et suivants.

798. Ἂν δ' ἴσχων pour ἀνίσχων δέ : et soulevant.

800. Ἦ ὀλίγον.... Construisez : ἦ Τυδεὺς γείνατο παῖδα ὀλίγον ἐοικότα οἷ, certes, Tydée a engendré un fils peu semblable à lui.

802. Καί ῥ' ὅτε.... Ce vers se termine par trois spondées.

803. Ἐκπαιφάσσειν, se livrer à sa furie. *Scholies :* ἐνθουσιᾶν. Voyez la note sur παιφάσσουσα, II, 450. D'autres l'entendaient simplement, τὸ φανεροῦν ἑαυτόν, se montrer avec son caractère propre. Tydée aurait dû en effet se souvenir mieux de son rôle pacifique. *Scholies :* ἀλλ' ἐν ἀγγέλου μᾶλλον εἶναι σχήματι.

804. Ἄγγελος. Voyez le récit de cette ambassade, IV, 384-398.

807. Πάντα δ' ἐνίκα. Voyez la note IV, 389.

808. Ῥηϊδίως·... Bothe : « Versus perperam insertus a Zenodoto, quum Tydeum « olim pugnare vetuerit Minerva, Diomedi « autem opitulari se dicat. Quem quidem « versum grammaticus sublegit. Δ (IV), « 390. » Aristarque rejette ce vers comme absurde : ἐναντιοῦται δέ· ἡ γὰρ Ἀθηνᾶ οὔ φησι παροτρύνειν, ἀλλὰ κωλύειν. En effet, il n'a aucun droit à figurer dans le texte, et on l'y laisse, je ne sais pour-

Σοὶ δ' ἤτοι μὲν ἐγὼ παρά θ' ἵσταμαι ἠδὲ φυλάσσω,
καί σε προφρονέως κέλομαι Τρώεσσι μάχεσθαι.
Ἀλλά σευ ἢ κάματος πολυάϊξ γυῖα δέδυκεν,
ἤ νύ σέ που δέος ἴσχει ἀκήριον· οὐ σύγ' ἔπειτα
Τυδέος ἔκγονός ἐσσι δαΐφρονος Οἰνείδαο.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Γιγνώσκω σε, θεὰ, θύγατερ Διὸς αἰγιόχοιο·
τῷ τοι προφρονέως ἐρέω ἔπος οὐδ' ἐπικεύσω.
Οὔτε τί με δέος ἴσχει ἀκήριον οὔτε τις ὄκνος·
ἀλλ' ἔτι σέων μέμνημαι ἐφετμέων, ἃς ἐπέτειλας.
Οὔ μ' εἴας μακάρεσσι θεοῖς ἀντικρὺ μάχεσθαι
τοῖς ἄλλοις· ἀτὰρ εἴ κε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη
ἔλθῃσ' ἐς πόλεμον, τήνγ' οὐτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ.
Τοὔνεκα νῦν αὐτός τ' ἀναχάζομαι, ἠδὲ καὶ ἄλλους
Ἀργείους ἐκέλευσα ἀλήμεναι ἐνθάδε πάντας·
γιγνώσκω γὰρ Ἄρηα μάχην ἀνὰ κοιρανέοντα.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τυδείδη Διόμηδες, ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
μήτε σύγ' Ἄρηα τόγε δείδιθι, μήτε τιν' ἄλλον
ἀθανάτων· τοίη τοι ἐγὼν ἐπιτάρροθός εἰμι.
Ἀλλ' ἄγ' ἐπ' Ἄρηϊ πρώτῳ ἔχε μώνυχας ἵππους·
τύψον δὲ σχεδίην μηδ' ἅζεο θοῦρον Ἄρηα
τοῦτον μαινόμενον, τυκτὸν κακὸν, ἀλλοπρόσαλλον·
ὃς πρώην μὲν ἐμοί τε καὶ Ἥρῃ στεῦτ' ἀγορεύων

quoi. Sur ἐπιτάρροθος, voyez la note IV, 390.

812. Ἔπειτα marque la conséquence : et puis, et ainsi, ainsi donc.

813. Οἰνείδαο. Tydée était frère de Méléagre et fils d'OEnéus, roi de Calydon en Étolie.

818. Σέων et ἐφετμέων, synizèses. On scande comme s'il y avait σῶν et ἐφετμῶν.

819. Οὔ μ' εἴας. Voyez plus haut les vers 130-132.

823. Ἀλήμεναι, *congregari*, se rassembler. *Scholies :* ἀθροισθῆναι, συστραφῆναι. L'infinitif ἀλήμεναι est pour ἀλῆναι, de ἐάλην, aoriste passif de εἴλω, faire replier.

827. Τόγε, *propter hoc*, à raison de ce que je t'avais dit de faire.

828. Τοίη.... Ceci achève de montrer combien le vers 808 mériterait de disparaitre.

831. Τυκτὸν κακόν, fléau factice. Entendez, un fléau qui n'est pas naturel, et qu'on subit parce qu'on le veut bien. — Ἀλλοπρόσαλλον, passant de l'un à l'autre : inconstant ami.

832. Στεῦτ(ο), il promettait. Voyez la note II, 597.

Τρωσὶ μαχήσεσθαι, ἀτὰρ Ἀργείοισιν ἀρήξειν·
νῦν δὲ μετὰ Τρώεσσιν ὁμιλεῖ, τῶν δὲ λέλασται.
Ὣς φαμένη Σθένελον μὲν ἀφ' ἵππων ὦσε χαμᾶζε,
χειρὶ πάλιν ἐρύσασ'· ὁ δ' ἄρ' ἐμμαπέως ἀπόρουσεν.
Ἡ δ' ἐς δίφρον ἔβαινε παραὶ Διομήδεα δῖον
ἐμμεμαυῖα θεά· μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων
βριθοσύνῃ· δεινὴν γὰρ ἄγεν θεὸν ἄνδρα τ' ἄριστον.
Λάζετο δὲ μάστιγα καὶ ἡνία Παλλὰς Ἀθήνη·
αὐτίκ' ἐπ' Ἄρηϊ πρώτῳ ἔχε μώνυχας ἵππους.
Ἤτοι ὁ μὲν Περίφαντα πελώριον ἐξενάριζεν,
Αἰτωλῶν ὄχ' ἄριστον, Ὀχησίου ἀγλαὸν υἱόν·
τὸν μὲν Ἄρης ἐνάριζε μιαιφόνος· αὐτὰρ Ἀθήνη
δῦν' Ἄϊδος κυνέην, μή μιν ἴδοι ὄβριμος Ἄρης.
Ὡς δὲ ἴδε βροτολοιγὸς Ἄρης Διομήδεα δῖον,
ἤτοι ὁ μὲν Περίφαντα πελώριον αὐτόθ' ἔασεν
κεῖσθαι, ὅθι πρῶτον κτείνων ἐξαίνυτο θυμόν·
αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' ἰθὺς Διομήδεος ἱπποδάμοιο.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
πρόσθεν Ἄρης ὠρέξαθ' ὑπὲρ ζυγὸν ἡνία θ' ἵππων,

834. Λέλασται, *oblitus est*. C'est le parfait passif de λανθάνω.

835. Ὣς φαμένη.... Virgile, *Énéide*, XII, 468 : « Hoc concussa metu mentem « Juturna virago Aurigam Turni media « inter lora Metiscum Excutit, et longe « lapsum temone relinquit; Ipsa subit, « manibusque undantes flectit habenas. »

836. Πάλιν, en arrière. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ εἰς τοὐπίσω. Le mot πάλιν a toujours ce sens dans Homère. Voyez la note IV, 214.

838-839. Ἐμμεμαυῖα.... Ces deux vers sont marqués d'obels par Aristarque, comme inutiles et ridicules : ἀθετοῦνται στίχοι δύο, ὅτι οὐκ ἀναγκαῖοι, καὶ γελοῖοι, καὶ οὐδὲν ἄρτιον ἔχοντες. Ici, le grammairien a oublié qu'il s'agissait de poésie. Ces vers sont admirables, et ils ont été admirés avec raison. Il y a plus : Virgile et Racine s'en sont souvenus pour écrire, l'un *gemuit sub pondere cymba*, l'autre *L'essieu crie et se rompt*.

842-843 Περίφαντα.... Périphas et son père Ochésius sont inconnus.

845. Δῦν' Ἄϊδος κυνέην, elle revêtit le casque de Pluton, c'est-à-dire un casque qui la rendait invisible. Entendons, un nuage épais qui était pour elle ce qu'est pour Pluton le casque qui le rend invisible. Aristarque : νέφος δι' οὗ οἱ θεοὶ ἀλλήλοις ἀφανεῖς γίνονται. *Scholies :* νέφος τι καὶ ἀορασίαν. Le casque de Pluton était l'œuvre des Cyclopes. C'était l'attribut de Pluton, comme la foudre était celui de Jupiter et le trident celui de Neptune. C'est à ce casque que Pluton devait le nom de Hadès ou Aïdès, *Invisible*. On voit Persée, dans le *Bouclier d'Hercule*, vers 226, armé du casque de Pluton :.... δεινὴ δὲ περὶ κροτάφοισιν ἄνακτος Κεῖτ' Ἄϊδος κυνέη, νυκτὸς ζόφον αἰνὸν ἔχουσα. Aristophane plaisante, dans *les Acharniens*, vers 389-390 à propos du casque de Pluton
Λαβὲ δ' ἐμοῦ γ' ἕνεκα παρ' Ἱερωνύμου
Σκοτοδασυπυκνότριχά τιν' Ἄϊδος κυνῆν.

ἔγχεϊ χαλκείῳ, μεμαὼς ἀπὸ θυμὸν ἑλέσθαι·
καὶ τόγε χειρὶ λαβοῦσα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
ὦσεν ὑπὲκ δίφροιο ἐτώσιον ἀϊχθῆναι.
Δεύτερος αὖθ' ὡρμᾶτο βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης
ἔγχεϊ χαλκείῳ· ἐπέρεισε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη
νείατον ἐς κενεῶνα, ὅθι ζωννύσκετο μίτρην·
τῇ ῥά μιν οὖτα τυχών, διὰ δὲ χρόα καλὸν ἔδαψεν,
ἐκ δὲ δόρυ σπάσεν αὖτις. Ὁ δ' ἔβραχε χάλκεος Ἄρης,
ὅσσον τ' ἐννεάχιλοι ἐπίαχον ἢ δεκάχιλοι
ἀνέρες ἐν πολέμῳ, ἔριδα ξυνάγοντες Ἄρηος.
Τοὺς δ' ἄρ' ὑπὸ τρόμος εἷλεν Ἀχαιούς τε Τρῶάς τε
δείσαντας· τόσον ἔβραχ' Ἄρης ἆτος πολέμοιο.
Οἵη δ' ἐκ νεφέων ἐρεβεννὴ φαίνεται ἀὴρ
καύματος ἐξ, ἀνέμοιο δυσαέος ὀρνυμένοιο·
τοῖος Τυδεΐδῃ Διομήδεϊ χάλκεος Ἄρης
φαίνεθ', ὁμοῦ νεφέεσσιν ἰὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν.
Καρπαλίμως δ' ἵκανε θεῶν ἕδος, αἰπὺν Ὄλυμπον,
πὰρ δὲ Διὶ Κρονίωνι καθέζετο, θυμὸν ἀχεύων,
δεῖξεν δ' ἄμβροτον αἷμα καταρρέον ἐξ ὠτειλῆς,

852. Ἀπό.... ἑλέσθαι : ἀφελέσθαι.

854. Ὦσεν..., Construisez : ὦσεν ἀϊχθῆναι ἐτώσιον ὑπὲκ δίφροιο, *impulit ut avolaret irritum a curru.* D'autres entendent : ὦσεν ὑπὲκ δίφροιο, ὥστε..., *depulit a curru, ut irritum avolaret.* D'autres lisent, ὑπὲρ δίφροιο, par dessus le char.

857. Μίτρην. Voyez la note IV, 137.

858. Διὰ.... ἔδαψεν, *dirupit*, déchira en passant au travers.

859. Αὖτις dans le sens de πάλιν : par un mouvement en arrière.

860. Ἐννέαχιλοι.... Wolf attribue à Aristarque une absurde leçon, ἐννεάχειλοι et δεκάχειλοι, qui réduirait la voix de Mars à presque rien. Eustathe avait fait remarquer avant lui combien cette leçon est inepte : τί γὰρ μέγα, ἐὰν ἐννέα χειλέων ἢ δέκα φωνὴν ὁ τοιοῦτος Ἄρης ἀφίησιν, ὅπου γε ὁ θνητὸς Στέντωρ αὐδᾶν ἔχοι ὅσον ἄλλοι πεντήκοντα; Mais rien ne prouve qu'Aristarque ait commis la bévue que Wolf lui reproche. Le manuscrit de Venise est conforme à la vulgate, et il n'a point de scholie au vers 860, ni aucun signe, diple ou autre, qui puisse faire supposer qu'Aristarque ait rien noté sur ce vers. Eustathe mentionne la leçon, mais il ne nomme point Aristarque. Il dit seulement : εἰ δὲ διὰ διφθόγγου κατά τινας γράφεται. Wolf aurait dû réfléchir, avant de se moquer ici d'Aristarque.

862. Τούς, *eux*, c'est-à-dire Ἀχαιούς et Τρῶας. — Le vers se termine par trois spondées.

864. Ἀήρ, une épaisse vapeur. Voyez la note sur ἠέρι πολλῇ, III, 381, et plus haut, vers 776, ἠέρα πουλύν. Le mot ἀήρ, chez les poëtes, est des deux genres.

865. Καύματος ἐξ, *ab æstu*, à la suite de la chaleur. Ἀνέμοιο est un génitif absolu.

867. Ὁμοῦ νεφέεσσιν, avec les nuages : aussi rapidement que les nuages. Les *Scholies* entendent seulement, qu'il part enveloppé de nuages : ὅτι νέφεσι κεκαλυμμένος ἀπὸ γῆς ἀνήρχετο.

870. Ἄμβροτον αἷμα. Voyez plus haut la note du vers 340 sur ἰχώρ.

καί ῥ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ζεῦ πάτερ, οὐ νεμεσίζῃ ὁρῶν τάδε καρτερὰ ἔργα;
Αἰεί τοι ῥίγιστα θεοὶ τετληότες εἰμὲν
ἀλλήλων ἰότητι, χάριν δ' ἄνδρεσσι φέροντες.
Σοὶ πάντες μαχόμεσθα· σὺ γὰρ τέκες ἄφρονα κούρην,
οὐλομένην, ᾗτ' αἰὲν ἀήσυλα ἔργα μέμηλεν.
Ἄλλοι μὲν γὰρ πάντες, ὅσοι θεοί εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ,
σοί τ' ἐπιπείθονται καὶ δεδμήμεσθα ἕκαστος·
ταύτην δ' οὔτ' ἔπεϊ προτιβάλλεαι οὔτε τι ἔργῳ,
ἀλλ' ἀνιεῖς, ἐπεὶ αὐτὸς ἐγείναο παῖδ' ἀΐδηλον·
ἣ νῦν Τυδέος υἱὸν, ὑπερφίαλον Διομήδεα,
μαργαίνειν ἀνέηκεν ἐπ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Κύπριδα μὲν πρῶτον σχεδὸν οὔτασε χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ·
αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτῷ μοι ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος·
ἀλλά μ' ὑπήνεικαν ταχέες πόδες· ἦ τέ κε δηρὸν
αὐτοῦ πήματ' ἔπασχον ἐν αἰνῇσιν νεκάδεσσιν,
ἤ κε ζὼς ἀμενηνὸς ἔα χαλκοῖο τυπῇσιν.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·

873. Ῥίγιστα, des choses très-désagréables. Le superlatif ῥίγιστος se rattache au substantif ῥῖγος, *frigus*.

874. Ἀλλήλων ἰότητι, *mutua simultate*, en complotant les uns contre les autres. *Scholies :* ἀλλήλους διατίθεμεν κακῶς, οὐχ ὑπ' ἀνθρώπων δὲ πάσχομεν.

875. Μαχόμεσθα ne signifie pas ici une lutte prononcée, mais l'indisposition des esprits : *succensemus*, nous nous irritons. — Κούρην : Minerve. Remarquez le verbe τέκες. Jupiter était son père et sa mère.

877-878. Ἄλλοι μὲν.... Aristarque signalait cette phrase comme un remarquable exemple de liberté grammaticale (la seconde personne jointe à la troisième) : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ σχῆμα· ἔδει γὰρ πειθόμεθα καὶ δεδμήμεσθα ἕκαστος. Quelques-uns comptaient ceci pour un solécisme formel. Mais il n'y a point de solécisme. Les deux verbes ne sont pas dans le même membre de phrase, ou peuvent être considérés comme appartenant chacun à un membre de phrase différent (tous t'obéissent; tous nous te sommes soumis).

879. Προτιβάλλεαι pour προσβάλλῃ : *castigas*, tu réprimes. *Scholies :* ἐπιστρέφεις, σωφρονίζεις, ἐπιπλήσσεις.

880. Ἀνιεῖς, *vulgo* ἀνίεις. Mais il faut le présent, *incitas*, et ἀνίεις est un imparfait.

881. Ὑπερφίαλον, *vulgo* ὑπέρθυμον. La leçon d'Aristarque, constatée par les *Scholies*, est la plus poétique et la plus vraie. Mars se plaint d'un *insolent*. — Διομήδεα, quatre syllabes, comme s'il y avait Διομήδη.

883. Χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ. Voy. plus haut le vers 458 et la note du vers 339.

886. Ἐν αἰνῇσιν νεκάδεσσιν, parmi d'affreux monceaux de cadavres. C'est ce qui était arrivé à Pluton sur le champ de bataille de Pylos. Voyez plus haut, vers 397.

887. Ἤ κε ζὼς ἀμενηνὸς ἔα, ou, vivant, j'aurais été (je serais resté) sans force. Le mot ἀμενηνός, synonyme d'ἀσθενής, est l'épithète des ombres des morts. *Odyssée*, XI, 29 : ἀμενηνὰ κάρηνα. Ptolémée l'Ascalonite écrivait ζῶς avec le circonflexe

Μή τί μοι, ἀλλοπρόσαλλε, παρεζόμενος μινύριζε.
Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι θεῶν οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.
Μητρός τοι μένος ἐστὶν ἀάσχετον, οὐκ ἐπιεικτὸν,
Ἥρης· τὴν μὲν ἐγὼ σπουδῇ δάμνημ' ἐπέεσσιν.
Τῷ σ' ὀίω κείνης τάδε πάσχειν ἐννεσίῃσιν.
Ἀλλ' οὐ μάν σ' ἔτι δηρὸν ἀνέξομαι ἄλγε' ἔχοντα·
ἐκ γὰρ ἐμεῦ γένος ἐσσὶ, ἐμοὶ δέ σε γείνατο μήτηρ.
Εἰ δέ τευ ἐξ ἄλλου γε θεῶν γένευ ὧδ' ἀΐδηλος,
καί κεν δὴ πάλαι ἦσθα ἐνέρτερος Οὐρανιώνων.
Ὣς φάτο, καὶ Παιήον' ἀνώγειν ἰήσασθαι.
Τῷ δ' ἐπὶ Παιήων ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσων
ἠκέσατ'· οὐ μὲν γάρ τι καταθνητός γ' ἐτέτυκτο.
Ὡς δ' ὅτ' ὀπὸς γάλα λευκὸν ἐπειγόμενος συνέπηξεν,
ὑγρὸν ἐόν· μάλα δ' ὦκα περιστρέφεται κυκόωντι·
ὣς ἄρα καρπαλίμως ἰήσατο θοῦρον Ἄρηα.

889. Ἀλλοπρόσαλλε. Voyez plus haut la note du vers 831 sur ἀλλοπρόσαλλον.

890-891. Ἔχθιστος.... Ces deux vers reproduisent, *mutatis mutandis*, les paroles d'Agamemnon, I, 176-177. Mais les supprimer, ce serait mutiler le sens. Ils amènent parfaitement la réflexion sur le caractère intraitable de Junon. Aristarque met ici l'astérisque seul, et ne fait aucune réserve.

893. Σπουδῇ, à grand'peine. Voyez la note II, 99.

894. Κείνης.... ἐννεσίῃσιν, *illius consiliis*, par un effet de ses conseils (de ses manœuvres).

895. Ἀλλ' οὐ μάν.... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de note qui explique l'athétèse. Aristarque trouvait peut-être la réflexion trop naïve. D'autres anciens admiraient, et avec raison. *Scholies :* ἔδειξεν ἦθος πατέρων διὰ τούτου τοῦ σχήματος.

897. Εἰ δέ τευ ἐξ ἄλλου.... γένευ, c'est-à-dire εἰ δὲ ἐγένου ἐξ ἄλλου τινός.

898. Ἐνέρτερος Οὐρανιώνων, plus bas (dans les entrailles de la terre) que les Titans. Ici, Οὐρανιώνων est dans son sens propre : les fils d'Uranus, les fils du Ciel. Zénodote écrivait ἐνέρτατος, ce qui détruit la netteté du sens. Jupiter ne dit pas qu'il aurait mis le dieu avec les Titans, mais qu'il l'aurait mis dans un cachot plus profond que celui des Titans; et il n'y a point de plus haut ou de plus bas parmi les Titans, puisqu'ils sont tous dans le même cachot. D'ailleurs, Mars n'est pas un Titan. Aristarque : ἡ γὰρ σύγκρισίς ἐστι πρὸς τοὺς Τιτᾶνας ἀνομοιογενεῖς καὶ ἐν ἑνὶ κατηγμένους τόπῳ.

899. Παιήον(α). Voyez, sur Péon, la note du vers 401. — Ἀνώγειν pour ἀνώγει.

900-901. Τῷ δ' ἐπὶ.... On a vu textuellement ces deux vers, plus haut, 401-402, avec la naïve réflexion que quelques-uns prennent pour une ironie. Voyez la note du vers 402.

902. Ὀπός. *Scholies :* τὸ γαλακτῶδες τῆς συκῆς. On se servait du suc de figuier pour coaguler le lait. Le mot ὀπός signifie proprement *sève*. — Ἐπειγόμενος, remué très-vivement, c'est-à-dire battu avec le lait (κυκώμενος).

903. Κυκόωντι. Bothe : « Recte Schol. B « (il s'agit des scholies du deuxième ma- « nuscrit de Venise) : ὑπὸ τοῦ κυκόων- « τος. *Citissime enim* lac una cum coa-

Τὸν δ' Ἥβη λοῦσεν, χαρίεντα δὲ εἵματα ἕσσεν·
πὰρ δὲ Διὶ Κρονίωνι καθέζετο κύδεϊ γαίων.
Αἱ δ' αὖτις πρὸς δῶμα Διὸς μεγάλοιο νέοντο,
Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηῒς Ἀθήνη,
παύσασαι βροτολοιγὸν Ἄρη' ἀνδροκτασιάων.

« gulo *circumagit* concutitque *is qui ea* « *versat*. Nec minus cito sanasse ait Pæo- « nem vulnus Martis. » Hérodien lisait περιτρέφεται, *concrescit*, au lieu de περιστρέφεται, *circumagitur;* mais ἐπειγόμενος et κυκόωντι indiquent un mouvement imprimé. L'idée de coagulation est exprimée plus haut, par συνέπηξεν.

905. Λοῦσεν. Ici, comme quand elle verse à boire aux dieux, Hébé remplit une fonction de jeune fille, et non de femme mariée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι παρθενικὸν τὸ λούειν· οὐκ οἶδεν ἄρα ὑφ' Ἡρακλέους αὐτὴν γεγαμημένην, ὡς ἐν τοῖς ἠθετημένοις ἐν Ὀδυσσείᾳ. Les vers de l'*Odyssée* auxquels Aristarque fait allusion sont dans la Νεκυῖα (XI, 602-603).

906. Πὰρ δὲ.... Ce vers est une répétition presque textuelle de ce qu'Homère dit de Briarée, I, 405. Mais Mars n'a pas fait, comme Briarée, un exploit dont il ait sujet de s'enorgueillir; bien au contraire. Zénodote condamnait ce vers. Aristarque confirme la sentence. Il trouve κύδεϊ γαίων tout à fait déplacé, à propos du vaincu de Diomède. Mais on peut dire que cette expression a ici un sens plus vague qu'à propos de Briarée, et que la satisfaction de Mars, c'est de se retrouver frais et dispos après de vives souffrances, et de sentir combien il est chéri de son père. Il y a aussi une difficulté d'un autre genre. Mars s'est assis, vers 869, près de Jupiter, et Homère ne dit point qu'il ait quitté son siége. Mais on doit souvent, dans Homère, sous-entendre les circonstances accessoires. Supposons donc que Mars est descendu de son siége pour l'opération de Péon, et qu'après l'opération il reprend cette place d'honneur.

907. Αἱ, elles (les déesses nommées au vers suivant).

908. Ἥρη.... Voyez IV, 8 et la note sur ce vers.

909. Ἄρη'. Hérodien lisait Ἄρην.



ΙΛΙΑΔΟΣ Ζ.

ΕΚΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΑΝΔΡΟΜΑΧΗΣ ΟΜΙΛΙΑ.

L'armée des Troyens commence à plier (1-72). Hector, d'après le conseil d'Hélénus, court à la ville prier sa mère d'invoquer le secours de Minerve (73-118). Rencontre de Diomède et de Glaucus sur le champ de bataille; conversation des deux héros; gages d'amitié mutuelle qu'ils se donnent (119-236). Procession des femmes troyennes au temple de Minerve (237-311). Hector exhorte Pâris à revenir au combat (312-368). Hector cherche Andromaque, et la rencontre près de la porte Scée (369-404). Entretien des deux époux (405-502). Hector emmène Pâris au combat (503-529).

Τρώων δ' οἰώθη καὶ Ἀχαιῶν φύλοπις αἰνή·
πολλὰ δ' ἄρ' ἔνθα καὶ ἔνθ' ἴθυσε μάχη πεδίοιο,
ἀλλήλων ἰθυνομένων χαλκήρεα δοῦρα,
μεσσηγὺς Σιμόεντος ἰδὲ Ξάνθοιο ῥοάων.
Αἴας δὲ πρῶτος Τελαμώνιος, ἕρκος Ἀχαιῶν,
Τρώων ῥῆξε φάλαγγα, φόως δ' ἑτάροισιν ἔθηκεν,

1. Οἰώθη, fut laissée à elle seule : fut quittée par les dieux. *Scholies :* χωρὶς θεῶν ἐγένετο.

2. Πεδίοιο, dans la plaine. Quelques-uns font de ce génitif une dépendance de ἔνθα καὶ ἔνθα. Aristarque expliquait ce que nous nommons le génitif local par une préposition sous-entendue : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐλλείπει ἡ διὰ, ἵν' ᾖ, διὰ πεδίου. Voyez la note II, 785.

3. Ἀλλήλων (*in se invicem*) dépend de ἰθυνομένων, (*viris*) *dirigentibus*, c'est-à-dire *quum viri dirigerent*. Chaque soldat attaque à la lance un soldat de l'armée ennemie.

4. Μεσσηγὺς.... La partie de la plaine dont il est question dans ce vers est bornée au nord par le Simoïs, aujourd'hui Kimarra, au sud et à l'ouest par le Xanthe ou Scamandre, aujourd'hui Mandéré, à l'est par des collines. Voyez le *Plan stratégique* de Nicolaïdès. Il est probable qu'on ne doit point prendre μεσσηγύς au pied de la lettre, et qu'Homère parle en général de la partie haute de la plaine de Troie. On se battait sur la rive droite du Xanthe comme sur la rive gauche. Quelques anciens textes donnaient Μεσσηγὺς ποταμοῖο Σκαμάνδρου καὶ Σιμόεντος, ce qui ne change rien au sens; mais d'autres donnaient Μεσσηγὺς ποταμοῖο Σκαμάνδρου καὶ στομαλίμνης, ce qui met le combat, contre toute vraisemblance, dans la partie basse de la plaine. C'est Aristarque qui a fixé la vraie leçon.

6. Φόως, lumière, c'est-à-dire joie ou salut. *Scholies :* χαρὰν, σωτηρίαν.

ἄνδρα βαλὼν, ὃς ἄριστος ἐνὶ Θρῄκεσσι τέτυκτο,
υἱὸν Ἐϋσσώρου, Ἀκάμαντ' ἠΰν τε μέγαν τε.
Τόν ῥ' ἔβαλε πρῶτος κόρυθος φάλον ἱπποδασείης,
ἐν δὲ μετώπῳ πῆξε, πέρησε δ' ἄρ' ὀστέον εἴσω
αἰχμὴ χαλκείη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Ἄξυλον δ' ἄρ' ἔπεφνε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης
Τευθρανίδην, ὃς ἔναιεν ἐϋκτιμένῃ ἐν Ἀρίσβῃ,
ἀφνειὸς βιότοιο, φίλος δ' ἦν ἀνθρώποισιν·
πάντας γὰρ φιλέεσκεν, ὁδῷ ἔπι οἰκία ναίων.
Ἀλλά οἱ οὔτις τῶνγε τότ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον,
πρόσθεν ὑπαντιάσας· ἀλλ' ἄμφω θυμὸν ἀπηύρα,
αὐτὸν, καὶ θεράποντα Καλήσιον, ὅς ῥα τόθ' ἵππων
ἔσκεν ὑφηνίοχος· τὼ δ' ἄμφω γαῖαν ἐδύτην.
Δρῆσον δ' Εὐρύαλος καὶ Ὀφέλτιον ἐξενάριξεν·
βῆ δὲ μετ' Αἴσηπον καὶ Πήδασον, οὕς ποτε νύμφη
νηῒς Ἀβαρβαρέη τέκ' ἀμύμονι Βουκολίωνι.
Βουκολίων δ' ἦν υἱὸς ἀγαυοῦ Λαομέδοντος,
πρεσβύτατος γενεῇ, σκότιον δέ ἑ γείνατο μήτηρ·
ποιμαίνων δ' ἐπ' ὄεσσι μίγη φιλότητι καὶ εὐνῇ,
ἡ δ' ὑποκυσαμένη διδυμάονε γείνατο παῖδε.
Καὶ μὲν τῶν ὑπέλυσε μένος καὶ φαίδιμα γυῖα

8. Ἀκάμαντ(α).... C'est l'Acamas dont Mars avait pris la figure, V, 462, et dont il a été question, II, 844.

12-13. Ἄξυλον.... Axylus et Teuthras sont inconnus. Arisbe était une ville sur l'Hellespont. Voyez la note II, 836.

14. Ἀφνειὸς.... Ce vers se termine par trois spondées.

16. Τῶνγε, de ceux-là : des hôtes qu'il avait si bien traités.

17. Πρόσθεν ὑπαντιάσας, *ante subveniens*, en lui faisant un rempart de son corps. — Ἀλλ(ά). On revient au sujet Diomède. — Ἄμφω. Diomède ne se contente pas d'une victime, comme on le voit par les deux vers suivants.

19. Γαῖαν ἐδύτην, allèrent sous terre : périrent. On verra plus bas, vers 411, χθόνα δύμεναι. Ce sont des variantes de l'expression δῦναι δόμον Ἄϊδος εἴσω, III, 322.

20. Εὐρύαλος. Voyez la note II, 565. Drèse et Opheltius sont inconnus.

21-22. Αἴσηπον.... Ésépus et Pédase sont inconnus, ainsi que leur père Bucolion et leur mère Abarbarée. — Νύμφη νηΐς, nymphe-naïade, ou simplement naïade, c'est-à-dire nymphe des eaux douces.

24. Σκότιον, clandestin. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τοὺς μὴ ἐκ φανερᾶς συνουσίας λαθραίας δὲ μίξεως γεγονότας σκοτίους καλεῖ, τοὺς δὲ αὐτοὺς καὶ παρθενίους. Eustathe : σκότιον· ὅπερ Ἀπίων ἐξ ἀδᾳδουχήτων γάμων φησί (né d'une union pour laquelle on n'a point allumé les torches nuptiales). L'Apion d'Eustathe est un compilateur des Alexandrins.

25. Ἐπ' ὄεσσι. Voyez plus loin, vers 124, la note sur βουσὶν ἔπ'.

27. Καὶ μέν, comme καὶ μήν. Voyez I, 269 et 273.

Μηκιστηϊάδης καὶ ἀπ' ὤμων τεύχε' ἐσύλα.
Ἀστύαλον δ' ἄρ' ἔπεφνε μενεπτόλεμος Πολυποίτης·
Πιδύτην δ' Ὀδυσεὺς Περκώσιον ἐξενάριξεν
ἔγχεϊ χαλκείῳ· Τεῦκρος δ' Ἀρετάονα δῖον.
Ἀντίλοχος δ' Ἄβληρον ἐνήρατο δουρὶ φαεινῷ
Νεστορίδης· Ἔλατον δὲ ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
ναῖε δὲ Σατνιόεντος ἐϋρρείταο παρ' ὄχθας,
Πήδασον αἰπεινήν. Φύλακον δ' ἕλε Λήϊτος ἥρως
φεύγοντ'· Εὐρύπυλος δὲ Μελάνθιον ἐξενάριξεν.
Ἄδρηστον δ' ἄρ' ἔπειτα βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος
ζωὸν ἕλ'· ἵππω γάρ οἱ ἀτυζομένω πεδίοιο,
ὄζῳ ἔνι βλαφθέντε μυρικίνῳ, ἀγκύλον ἅρμα
ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥυμῷ, αὐτὼ μὲν ἐβήτην
πρὸς πόλιν, ᾗπερ οἱ ἄλλοι ἀτυζόμενοι φοβέοντο·
αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο παρὰ τροχὸν ἐξεκυλίσθη
πρηνὴς ἐν κονίῃσιν ἐπὶ στόμα· πὰρ δέ οἱ ἔστη
Ἀτρείδης Μενέλαος, ἔχων δολιχόσκιον ἔγχος.

28. Μηκιστηϊάδης pour Μηκιστείδης : le fils de Mécistée (Euryale).

29. Ἀστύαλον.... Astyale est inconnu. Sur Polypœtès, voyez la note II, 740.

30. Πιδύτην.... Pidytès de Percote est inconnu. Sur Percote, voyez la note II, 831.

31. Τεῦκρος.... Teucer, fils de Télamon, frère consanguin du grand Ajax; Arétaon, inconnu.

32-33. Ἄβληρον.... Ablérus et Élatus sont inconnus.

34-35. Σατνιόεντος.... Le Satnioïs était une rivière torrentueuse de la Mysie et de la Troade. Strabon la nomme Saphioïs. Pédasus, nommée aussi Monéïe ou Monénie, était une des ville qu'Achille détruisit durant la guerre de Troie. Alors elle existait encore. Voy. XXI, 85-87, dans le discours de Lycaon. Au lieu de ναῖε δὲ Σατνιόεντος, Zénodote écrivait, ὃς ναῖε Σατνιόεντος, ce qui est fort grammatical mais peu facile à scander. Il est vrai que, dans des passages analogues, ainsi XIII, 171, on trouve, sous le nom de Zénodote, la leçon ὃς νάε, qui est régulière. Voyez notre *Introduction à l'Iliade*, chapitre III. Aristarque repousse ὃς ναῖε Σατνιόεντος, à titre de cacophonie : κακόφωνον δὲ γίνεται. Cela s'applique peut-être à la faute de quantité.

35-36. Φύλακον.... Phylacus est inconnu. Sur Léïtus, voyez la note II, 494; sur Eurypyle, voy. II, 736. Mélanthius est inconnu.

37. Ἄδρηστον. Adreste (ou Adraste) était frère d'Amphius et fils de Mérops. Voyez la note II, 830.

40. Ἐν πρώτῳ ῥυμῷ, à l'extrémité du timon. Les chevaux s'étaient échappés avec le joug. Voyez les notes V, 729 et 730. Le mot ἄξαντε appartient au verbe ἄγνυμι, briser.

41. Οἱ ἄλλοι ἀτυζόμενοι équivaut à ἄλλοι (*scilicet*) οἱ ἀτυζόμενοι, ceux des chevaux qui étaient en désarroi comme eux. Ce n'était qu'un petit nombre. La traduction *ceteri*, tous les autres, donne ici un sens inexact. — Φοβέοντο, fuyaient. Le verbe φοβέομαι, dans Homère, signifie simplement *fuir*. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ ἔφευγον· ἐπὶ τούτου γὰρ ἀεὶ τὴν λέξιν τίθησιν. Voyez la note II, 767.

Ἄδρηστος δ' ἄρ' ἔπειτα λαβὼν ἐλλίσσετο γούνων·
  Ζώγρει, Ἀτρέος υἱὲ, σὺ δ' ἄξια δέξαι ἄποινα.
Πολλὰ δ' ἐν ἀφνειοῦ πατρὸς κειμήλια κεῖται,
χαλκός τε χρυσός τε πολύκμητός τε σίδηρος·
τῶν κέν τοι χαρίσαιτο πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα,
εἴ κεν ἐμὲ ζωὸν πεπύθοιτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
  Ὣς φάτο· τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν.
Καὶ δή μιν τάχ' ἔμελλε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν
δώσειν ᾧ θεράποντι καταξέμεν· ἀλλ' Ἀγαμέμνων
ἀντίος ἦλθε θέων, καὶ ὁμοκλήσας ἔπος ηὔδα·
  Ὦ πέπον, ὦ Μενέλαε, τίη δὲ σὺ κήδεαι οὕτως
ἀνδρῶν; Ἦ σοὶ ἄριστα πεποίηται κατὰ οἶκον
πρὸς Τρώων· τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον,
χεῖράς θ' ἡμετέρας· μηδ' ὅντινα γαστέρι μήτηρ
κοῦρον ἐόντα φέροι, μηδ' ὃς φύγοι· ἀλλ' ἅμα πάντες
Ἰλίου ἐξαπολοίατ' ἀκήδεστοι καὶ ἄφαντοι.
  Ὣς εἰπὼν ἔτρεψεν ἀδελφειοῦ φρένας ἥρως,
αἴσιμα παρειπών. Ὁ δ' ἀπὸ ἕθεν ὤσατο χειρὶ
ἥρω' Ἄδρηστον· τὸν δὲ κρείων Ἀγαμέμνων
οὖτα κατὰ λαπάρην· ὁ δ' ἀνετράπετ'· Ἀτρείδης δὲ
λὰξ ἐν στήθεσι βὰς ἐξέσπασε μείλινον ἔγχος.

45. Λαβὼν.... γούνων, ayant pris (Ménélas) par les genoux.

46. Ζώγρει est ici dans le sens ordinaire : *vivum cape*. Voyez la note V, 698. Virgile, *Énéide*, X, 525 : « Te precor, hanc « animam serves natoque patrique. Est « domus alta; jacent penitus defossa ta- « lenta Cælati argenti; sunt auri pondera « facti Infectique mihi. »

47. Ἐν.... πατρός, dans (la maison) de (mon) père.

48. Πολύκμητος, difficile à travailler. Voyez les notes II, 857 et IV, 123. A la rigueur, on peut traduire ici, *bien travaillé*, puisqu'il s'agit d'un objet précieux. Plus il est difficile de travailler le fer, plus le fer bien travaillé a de prix.

52. Ἔμελλε, sous-entendu Μενέλαος.

55. Ὦ πέπον, est pris en mauvaise part. Voy. la note II, 235. La répétition de ὦ est une beauté poétique : *Ah! faible cœur! ah! Ménélas!* Bothe prétend que ce n'est là qu'un texte altéré, et que la vraie leçon doit être ὦ πεπόνων Μενέλαε, c'est-à-dire ὢν πεπόνων, ὢν πέπων. Nous croyons qu'il n'y a rien à changer.

56. Κατὰ οἶκον est un des hiatus où le digamma est le plus probable. Le latin *vicus* prouve qu'on a dit primitivement Ϝοῖκος.

59. Κοῦρον signifie ici fœtus, puisque l'enfant n'a pas vu le jour. — Ὅς pour οὗτος (*ne hic quidem fugiat*).

60. Ἰλίου dépend du verbe ἐξαπολοίατ(ο) : *ex Ilio funditus pereant*. Il ne faut pas qu'un seul être vivant reste dans Ilion.

62. Παρειπών. La première syllabe est brève. On prononçait probablement, pour en faire une longue, comme s'il y avait deux ρ : παρρειπών.

Νέστωρ δ' Ἀργείοισιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας·
Ὦ φίλοι, ἥρωες Δαναοὶ, θεράποντες Ἄρηος,
μή τις νῦν ἐνάρων ἐπιβαλλόμενος μετόπισθεν
μιμνέτω, ὥς κεν πλεῖστα φέρων ἐπὶ νῆας ἵκηται·
ἀλλ' ἄνδρας κτείνωμεν· ἔπειτα δὲ καὶ τὰ ἕκηλοι
νεκροὺς ἂμ πεδίον συλήσετε τεθνηῶτας.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Ἔνθα κεν αὖτε Τρῶες Ἀρηϊφίλων ὑπ' Ἀχαιῶν
Ἴλιον εἰσανέβησαν, ἀναλκείῃσι δαμέντες,
εἰ μὴ ἄρ' Αἰνείᾳ τε καὶ Ἕκτορι εἶπε παραστὰς
Πριαμίδης Ἕλενος, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος·
Αἰνεία τε καὶ Ἕκτορ, ἐπεὶ πόνος ὔμμι μάλιστα
Τρώων καὶ Λυκίων ἐγκέκλιται, οὕνεκ' ἄριστοι
πᾶσαν ἐπ' ἰθύν ἐστε μάχεσθαί τε φρονέειν τε·
στῆτ' αὐτοῦ, καὶ λαὸν ἐρυκάκετε πρὸ πυλάων,
πάντη ἐποιχόμενοι, πρὶν αὖτ' ἐν χερσὶ γυναικῶν
φεύγοντας πεσέειν, δηΐοισι δὲ χάρμα γενέσθαι.

68. Ἐνάρων ἐπιβαλλόμενος, désireux de dépouilles : passionné pour le butin. Eustathe : τὸ ἐπιβάλλεσθαι, ἀντὶ τοῦ ἐφίεσθαι καὶ ἐπιθυμεῖν. Voilà pourquoi ἐνάρων est au génitif, dit encore Eustathe. En effet, les verbes qui marquent le désir se construisent avec le génitif.

70. Τά, c'est-à-dire ταῦτα (les dépouilles des morts), dépend de συλήσετε, construit ici avec deux accusatifs.

* 71. Νεκρούς.... Zénodote écrivait ici : Τρώων ἂμ πεδίον συλήσομεν ἔντεα νεκρῶν. C'était une correction grammaticale, pour établir l'accord avec κτείνωμεν. Didyme allègue contre cette leçon plusieurs exemples homériques du passage d'une personne à l'autre, particulièrement celui que nous avons noté, V, 877-878. Il s'appuie de l'opinion d'Athénoclès et de Chéris pour la défense de la leçon d'Aristarque (notre vulgate). Athénoclès voyait ici une délicatesse héroïque : Nestor aura travaillé comme les autres, mais il laisse aux autres sa part de butin. — Ἂμ πεδίον pour ἀνὰ πεδίον : à travers la plaine.

73. Ὑπ' Ἀχαιῶν, sous les (coups des) Grecs : pressés par les Grecs. Quelques-uns rattachent ὑπ' Ἀχαιῶν à δαμέντες du vers suivant. Construction bien dure, et hypothèse inutile. Δαμέντες va plus naturellement avec ἀναλκείῃσι.

76. Ἕλενος. Hélénus avait, comme sa sœur Cassandre, le don de prophétie. D'après la tradition suivie par Virgile dans l'*Énéide*, Hélénus survécut à la ruine de Troie, et succéda à Pyrrhus comme roi d'Épire et mari d'Andromaque. Il y a une ancienne leçon citée par Aristarque et Ammonius : Πριαμίδης Ἕλενος μάντις τ' οἰωνοπόλος τε. On l'avait sans doute imaginée pour que Calchas restât en possession de sa supériorité comme augure. Voyez I, 69. Mais ὄχ' ἄριστος n'indique pas nécessairement une supériorité absolue. Hélénus était, comme Calchas, un augure excellent, et même *très-excellent* mais il y en avait d'autres peut-être qui les valaient, et qui auraient pu être nommés ὄχ' ἄριστοι.

78. Ἐγκέκλιται, *incumbit*, repose sur. *Scholies* : ἐπίκειται, ἐπήρεισται· ἐν τῇ ὑμετέρᾳ φροντίδι περικέκλειστται ἡ σωτηρία τῶν πραγμάτων.

82. Δηΐοισι a la première brève, comme

Αὐτὰρ ἐπεί κε φάλαγγας ἐποτρύνητον ἁπάσας,
ἡμεῖς μὲν Δαναοῖσι μαχησόμεθ᾽, αὖθι μένοντες,
καὶ μάλα τειρόμενοί περ· ἀναγκαίη γὰρ ἐπείγει·
Ἕκτορ, ἀτὰρ σὺ πόλινδε μετέρχεο, εἰπὲ δ᾽ ἔπειτα
μητέρι σῇ καὶ ἐμῇ· ἡ δὲ ξυνάγουσα γεραιὰς
νηὸν Ἀθηναίης γλαυκώπιδος ἐν πόλει ἄκρῃ,
οἴξασα κληῗδι θύρας ἱεροῖο δόμοιο,
πέπλον, ὅς οἱ δοκέει χαριέστατος ἠδὲ μέγιστος
εἶναι ἐνὶ μεγάρῳ, καί οἱ πολὺ φίλτατος αὐτῇ,
θεῖναι Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠϋκόμοιο,
καί οἱ ὑποσχέσθαι δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῷ,
ἤνις, ἠκέστας, ἱερευσέμεν, αἴ κ᾽ ἐλεήσῃ
ἄστυ τε καὶ Τρώων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα,
ὥς κεν Τυδέος υἱὸν ἀπόσχῃ Ἰλίου ἱρῆς,
ἄγριον αἰχμητὴν, κρατερὸν μήστωρα φόβοιο·
ὃν δὴ ἐγὼ κάρτιστον Ἀχαιῶν φημὶ γενέσθαι.
Οὐδ᾽ Ἀχιλῆά ποθ᾽ ὧδέ γ᾽ ἐδείδιμεν, ὄρχαμον ἀνδρῶν,
ὅνπερ φασὶ θεᾶς ἐξ ἔμμεναι· ἀλλ᾽ ὅδε λίην
μαίνεται, οὐδέ τίς οἱ δύναται μένος ἰσοφαρίζειν.
Ὣς ἔφαθ᾽· Ἕκτωρ δ᾽ οὔτι κασιγνήτῳ ἀπίθησεν.

dans beaucoup d'autres passages, par l'effet de la voyelle qui suit δη.

87. Μητέρι σῇ καὶ ἐμῇ, à notre commune mère. Ils étaient tous les deux fils d'Hécube. Hécube avait dix-neuf fils. Les trente et un autres fils de Priam étaient nés d'autres mères.

88. Νηόν, *ad templum*. Elles feront une procession. C'est ce que signifie ξυνάγουσα.... νηόν. — Ἐν πόλει ἄκρῃ, dans l'acropole : à Pergame.

92. Θεῖναι, *ponat*, qu'elle pose. Cet infinitif s'explique par l'idée contenue dans εἰπέ, vers 86. Hélénus transmettra à sa mère un conseil, la recommandation de faire telle chose. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme on le voit si souvent chez Homère avec la seconde personne. — Ἐπὶ γούνασιν. Les anciennes statues de Minerve représentaient la déesse assise. Celle dont il est question ici n'est donc point le fameux Palladium, qui était, d'après la tradition, une Minerve debout, armée du bouclier et de la lance. Homère ignore l'exploit d'Ulysse et de Diomède, célébré par Virgile. Cependant les Alexandrins discutaient sur ἐπί, et le prenaient volontiers dans le sens de παρά, admettant qu'il s'agit du vrai Palladium.

94. Ἤνις pour ἤνιας, c'est-à-dire ἐνιαυσίους : d'un an. Eustathe : γίνεται δὲ ἡ ἦνις μὲν ἀπὸ τοῦ ἔνου, ὅ ἐστιν ἐνιαυτοῦ, ἧς ἡ γενικὴ ἤνιδος, καὶ Ἰωνικῶς ἤνιος. — Ἠκέστας, qui n'ont point senti l'aiguillon du pâtre : qui vivent encore en liberté. *Scholies :* ἀκεντήτους, ἀδαμάστους. Ἠκέστας est pour ἀκέστας, de α privatif et de κεντέω, piquer.

96. Ὥς κεν, *vulgo* αἴ κεν. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ὥς κεν Τυδέος. En effet, Hector n'a aucun motif de douter du bon vouloir de la déesse.

100. Ὅδε, cet homme : Diomède.

Αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε·
πάλλων δ' ὀξέα δοῦρα, κατὰ στρατὸν ᾤχετο πάντῃ,
ὀτρύνων μαχέσασθαι, ἔγειρε δὲ φύλοπιν αἰνήν.
Οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν·
Ἀργεῖοι δ' ὑπεχώρησαν, λῆξαν δὲ φόνοιο·
φὰν δέ τιν' ἀθανάτων ἐξ οὐρανοῦ ἀστερόεντος
Τρωσὶν ἀλεξήσοντα κατελθέμεν· ὡς ἐλέλιχθεν.
Ἕκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας·
Τρῶες ὑπέρθυμοι, τηλεκλειτοί τ' ἐπίκουροι,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς,
ὄφρ' ἂν ἐγὼ βείω προτὶ Ἴλιον, ἠδὲ γέρουσιν
εἴπω βουλευτῇσι καὶ ἡμετέρῃς ἀλόχοισιν
δαίμοσιν ἀρήσασθαι, ὑποσχέσθαι δ' ἑκατόμβας.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
ἀμφὶ δέ μιν σφυρὰ τύπτε καὶ αὐχένα δέρμα κελαινόν,
ἄντυξ, ἣ πυμάτη θέεν ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης.
Γλαῦκος δ', Ἱππολόχοιο πάϊς, καὶ Τυδέος υἱὸς
ἐς μέσον ἀμφοτέρων συνίτην μεμαῶτε μάχεσθαι.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
τὸν πρότερος προσέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Τίς δὲ σύ ἐσσι, φέριστε, καταθνητῶν ἀνθρώπων;

106. Οἱ : les Troyens.

108. Φάν pour ἔφαν, ἔφασαν : *existimabant*. Ils se disaient cela à eux-mêmes.

112. Ἀνέρες.... Zénodote lisait ce vers comme il suit : Ἀνέρες ἔστε θοοί, καὶ ἀμύνετον ἄστεϊ λώβην. Il a trouvé peut-être cette leçon dans quelqu'un des textes antiques. Il l'aura préférée à cause de ce duel, qui rappelle la forme τίνυσθον, III, 279, et qui s'accorde avec ce que lui-même proposait, III, 459. Il se débarrassait ainsi d'un vers plusieurs fois répété. Mais on comprend que son duel ἀμύνετον n'ait pas fait fortune. La leçon vulgaire ne laisse rien à désirer.

113. Ὄφρ(α), *donec* ou *tamdiu dum* : en attendant que. — Βείω, pour βέω, βῶ, de βαίνω, aller.

117. Ἀμφί.... Hector portait un bouclier de grande dimension (ἀσπὶς ἀμφιβρότη). Voyez la note II, 389. Pour marcher à l'aise, il l'avait rejeté sur son dos. Le cuir de la bordure (δέρμα), frappait à la fois en haut et en bas (ἀμφί), à chaque pas que le héros faisait.

118. Ἄντυξ, apposition à δέρμα κελαινόν : le cuir noir, bordure, c'est-à-dire la bordure de cuir noir. — Ἣ πυμάτη θέεν, qui courait à l'extrémité (à la circonférence).

119. Γλαῦκος. Voyez la note II, 876.

120. Ἐς μέσον ἀμφοτέρων, *in medium ambarum partium*, entre les deux armées.

121. Ἰόντες. Zénodote et Aristophane de Byzance lisaient ἰόντε, au duel.

123. Τίς δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées.

Οὐ μὲν γάρ ποτ' ὄπωπα μάχῃ ἔνι κυδιανείρῃ
τὸ πρίν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε πολὺ προβέβηκας ἁπάντων
σῷ θάρσει, ὅτ' ἐμὸν δολιχόσκιον ἔγχος ἔμεινας.
Δυστήνων δέ τε παῖδες ἐμῷ μένει ἀντιόωσιν.
Εἰ δέ τις ἀθανάτων γε κατ' οὐρανοῦ εἰλήλουθας,
οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανίοισι μαχοίμην.
Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ Δρύαντος υἱὸς, κρατερὸς Λυκόοργος,
δὴν ἦν, ὅς ῥα θεοῖσιν ἐπουρανίοισιν ἔριζεν·
ὅς ποτε μαινομένοιο Διωνύσοιο τιθήνας
σεῦε κατ' ἠγάθεον Νυσήϊον· αἱ δ' ἅμα πᾶσαι
θύσθλα χαμαὶ κατέχευαν, ὑπ' ἀνδροφόνοιο Λυκούργου
θεινόμεναι βουπλῆγι· Διώνυσος δὲ φοβηθεὶς
δύσεθ' ἁλὸς κατὰ κῦμα· Θέτις δ' ὑπεδέξατο κόλπῳ
δειδιότα· κρατερὸς γὰρ ἔχε τρόμος ἀνδρὸς ὁμοκλῇ.

126. Ὅτ' pour ὅτε : *quandoquidem*, puisque.

127. Ἀντιόωσι, *occurrunt*, s'exposent au choc. Eustathe : καὶ ἔστιν ἰδοὺ τὸ ἀντιᾶν λαμβανόμενον καὶ ἐπὶ τοῦ συναντᾶν. On a vu ce mot dans un tout autre sens. Voy. la note sur ἀντιόωσαν, I, 31.

130. Υἱός avec la première brève, comme dans une variante, I, 489, et par le même fait que δη bref, vers 82, dans δηΐοισι. — Λυκόοργος. Lycurgue, fils de Dryas, était roi des Édons en Thrace. La légende de sa lutte contre Bacchus avait fourni à Eschyle tout une trilogie, dont il ne reste que des fragments.

132. Μαινομένοιο, qui inspire la fureur (ou qui s'y livre lui-même). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μαινομένοιο ἤτοι μανιοποιοῦ, βακχείας παρασκευαστικοῦ, ἢ αὐτοῦ μαινομένου, ἐνθουσιαστοῦ, ἢ βακχευτοῦ. Il s'agit ici d'une fête menée par Bacchus en personne. — Διωνύσοιο pour Διονύσοιο, Διονύσου, *metri gratia*. C'est le seul passage où Homère semble parler de Bacchus comme d'un dieu. Homère ignore la légende de Bacchus, et ne sait pas qu'il est l'inventeur du vin. Aussi les Alexandrins n'affirment-ils pas qu'ici même Homère ne prenne point Bacchus pour un simple mortel, comme Hercule et Sarpédon. *Scholies :* σημειοῦνταί τινες ὅτι ὡς περὶ θεοῦ τοῦ Διονύσου διαλέγεται. Ce n'est guère là qu'un peut-être. — Τιθήνας. Ces nourrices de Bacchus étaient les Hyades, nymphes du mont Nysa, qui furent mises au rang des constellations.

133. Νυσήϊον, sous-entendu ὄρος : le mont Nysa (en Thrace).

134. Θύσθλα. Ce sont les objets qui servaient à la célébration des mystères de Bacchus, thyrses, flambeaux, etc. *Scholies :* οἱ μὲν, τοὺς κλάδους· οἱ δὲ τοὺς θύρσους, τουτέστι βακχικὰς δράκας, ὅ ἐστι Διονυσιακὰ μυστήρια· ἔνιοι δὲ, πάντα κοινῶς τὰ πρὸς τὴν τελετήν.

135. Βουπλῆγι. D'après la composition du mot, c'est l'aiguillon avec lequel on pique les bœufs. Suivant quelques-uns, c'est la hache avec laquelle on frappe le bœuf dans les sacrifices. Ce qui est certain, c'est que Lycurgue poursuit les Hyades en les frappant d'un objet qu'il tient à la main, et qu'il a attenté à la personne d'êtres chers aux dieux. Voilà pourquoi il est puni. — Φοβηθείς. Ceci paraissait sans doute inconvenant à Zénodote, car il changeait le mot en χολωθείς. Mais, même après cette correction, Bacchus ne fait pas moins preuve de couardise ; car δύσε(το) dit qu'il s'est sauvé, et δειδιότα ajoute l'idée de peur, tandis que φοβηθείς marque simplement la fuite.

Τῷ μὲν ἔπειτ' ὀδύσαντο θεοὶ ῥεῖα ζώοντες·
καί μιν τυφλὸν ἔθηκε Κρόνου παῖς· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
ἦν, ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν.
Οὐδ' ἂν ἐγὼ μακάρεσσι θεοῖς ἐθέλοιμι μάχεσθαι.
Εἰ δέ τίς ἐσσι βροτῶν, οἳ ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν,
ἆσσον ἴθ', ὥς κεν θᾶσσον ὀλέθρου πείραθ' ἵκηαι.
Τὸν δ' αὖθ' Ἱππολόχοιο προσηύδα φαίδιμος υἱός·
Τυδείδη μεγάθυμε, τίη γενεὴν ἐρεείνεις;
Οἵη περ φύλλων γενεὴ, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν.
Φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
τηλεθόωσα φύει, ἔαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη·
ὣς ἀνδρῶν γενεὴ ἡ μὲν φύει, ἡ δ' ἀπολήγει.
Εἰ δ' ἐθέλεις καὶ ταῦτα δαήμεναι, ὄφρ' εὖ εἰδῇς
ἡμετέρην γενεὴν, πολλοὶ δέ μιν ἄνδρες ἴσασιν·
ἔστι πόλις Ἐφύρη, μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο·

138. Τῷ μὲν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Τῷ, contre Lycurgue. — Ῥεῖα ζώοντες (vivant facilement) équivaut à μάκαρες, bienheureux.

142. Ἀρούρης καρπόν, du pain : par opposition à l'ambroisie, nourriture des dieux. Diomède n'excepte pas de son défi les héros nés des dieux, mais menant une vie semblable à celle des hommes. Simonide définit les hommes : εὐρυόδους ὅσοι καρπὸν αἰνύμεθα χθονός.

143. Ὀλέθρου πείρα(τα), les bornes de la mort, c'est-à-dire le terme où l'on aboutit par la mort, comme on a vu θανάτοιο τέλος. Voyez la note III, 309.

146. Οἵη περ.... Ce vers a été cité et commenté par Simonide dans une admirable élégie, qui est le plus ancien monument où l'on trouve la mention d'Homère. Simonide l'appelle Χῖος ἀνήρ, l'homme de Chios.

147. Ἄλλα δέ correspond à τὰ μέν (les unes), comme s'il y avait τὰ δέ. Les autres, c.-à-d. celles qui remplaceront les premières.

148. Τηλεθόωσα. Aristophane de Byzance lisait τηλεθόωντα, se rapportant à φύλλα. — Δ(έ), *et*, équivaut à *car*, et même à *lorsque*. Homère a juxtaposé l'idée, suivant son usage, au lieu de la subordonner. Mais c'est comme s'il avait dit : τῆς ἔαρος ὥρης ἐπιγιγνομένης. Cette difficulté de style a fait inventer la leçon ὥρῃ, au datif, qui donne φύλλα pour sujet à ἐπιγίγνεται. Grammaticalement, cette leçon est parfaite ; poétiquement, elle réduit la phrase à une tautologie, et fait disparaître l'image du printemps à l'œuvre. — Ὥρῃ, *vulgo* ὥρη. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance.

149. Φύει, qui est au vers précédent avec le sens actif, est ici dans le sens neutre. Notre verbe *pousser* a de même le double emploi : l'arbre pousse des feuilles, et les feuilles poussent sur l'arbre.

150. Ταῦτα, ces choses : ce dont tu t'informes.

151. Δέ, comme dans beaucoup de passages, est pour δή : eh bien !

152. Ἐφύρη, ici, est Corinthe, et non point l'Éphyre d'Élide ou de Thesprotie. Voyez la note II, 659. — Μυχῷ pour ἐν μυχῷ : au fond, à l'extrémité, et non pas *dans l'intérieur*. Corinthe est en dehors du Péloponnèse, mais elle touche au Péloponnèse. — Ἄργεος ἱπποβότοιο. Il s'agit évidemment du Péloponnèse. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι.... Ἄργος δὲ ἱππόβοτον τὴν Πελοπόννησον καλεῖ, τὴν δὲ Θετταλίαν Ἄργος Πελασγικόν. Voyez la note I, 30.

ἔνθα δὲ Σίσυφος ἔσκεν, ὃ κέρδιστος γένετ' ἀνδρῶν,
Σίσυφος Αἰολίδης· ὁ δ' ἄρα Γλαῦκον τέκεθ' υἱόν·
αὐτὰρ Γλαῦκος ἔτικτεν ἀμύμονα Βελλεροφόντην·
τῷ δὲ θεοὶ κάλλος τε καὶ ἠνορέην ἐρατεινὴν
ὤπασαν. Αὐτάρ οἱ Προῖτος κακὰ μήσατο θυμῷ·
ὅς ῥ' ἐκ δήμου ἔλασσεν, ἐπεὶ πολὺ φέρτερος ἦεν
Ἀργείων· Ζεὺς γάρ οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ ἐδάμασσεν.
Τῷ δὲ γυνὴ Προίτου ἐπεμήνατο, δῖ' Ἄντεια,
κρυπταδίῃ φιλότητι μιγήμεναι· ἀλλὰ τὸν οὔτι
πεῖθ' ἀγαθὰ φρονέοντα, δαΐφρονα Βελλεροφόντην.
Ἡ δὲ ψευσαμένη Προῖτον βασιλῆα προσηύδα·
Τεθναίης, ὦ Προῖτ', ἢ κάκτανε Βελλεροφόντην,
ὅς μ' ἔθελεν φιλότητι μιγήμεναι, οὐκ ἐθελούσῃ.

153. Σίσυφος. Sisyphe, fils d'Éole, roi de Thessalie, passait pour le fondateur d'Éphyre ou Corinthe. Voyez la note II, 570. — Ὁ, lequel : l'article dans le sens du conjonctif ὅς. Quelques-uns l'écrivent ὅ, avec l'accent. — Κέρδιστος, *vaferrimus*, le plus rusé. Aristarque note la signification homérique de κέρδιστος : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸν συνετὸν καὶ κερδαλέον κέρδιστον λέγει· οἱ δὲ νεώτεροι τὸν φιλοκερδῆ ἐξεδέξαντο. En effet, κέρδος, dans Homère, surtout le pluriel κέρδεα, signifie la ruse, et non pas le gain. Remarquez que Glaucus ne dit point κέρδιστος en mauvaise part, puisque Sisyphe est le père de sa race. Les Grecs admiraient la finesse d'esprit, même peu scrupuleuse. C'est pour avoir bravé Jupiter en révélant les secrets du maître des dieux, que Sisyphe fut condamné au supplice du rocher, et non pour avoir trompé les hommes.

154. Γλαῦκον. Ce Glaucus, bisaïeul de Glaucus le Lycien, est celui qui figure chez les poëtes sous le nom de Glaucus de Potnies, parce qu'il habitait à Potnies en Béotie. Il s'attira la colère de Vénus, et fut déchiré par ses propres cavales.

155. Βελλεροφόντην. Bellérophon, d'après les *Scholies*, se nommait d'abord Hipponoüs. Il tua le roi de Corinthe Belléros, et on le surnomma *meurtrier de Belleros*, Βελλεροφόντης. Ce meurtre ne le remit point en possession du royaume de Sisyphe. Il chercha un asile chez Prœtus, roi de Tirynthe. C'est là que nous le montre Homère, sans dire comment il y était venu. Mais la tradition était connue. Zénodote écrivait, Ἐλλεροφόντης, au lieu de Βελλεροφόντης, non sans dommage pour la versification ; car il mettait ainsi, d'un seul coup, cinq hiatus de plus dans Homère : vers 155, 162, 164, 196, 216.

157. Κακὰ μήσατο, *vulgo* κάκ' ἐμήσατο. D'après la doctrine d'Aristarque, l'augment, dans Homère, n'est pas la règle, mais l'exception, et ne doit figurer que là où il y a quelque raison de le mettre. On lit ici, dans les *Scholies* : Ἀρίσταρχος κακῶς, κακὰ μήσατο. Le mot κακῶς est une faute de copiste pour Ἰακῶς, *à l'ionienne*.

158. Ἦεν a pour sujet Prœtus.

159. Οἱ, *ipsi*, à lui : à Prœtus. Prœtus commandait, comme roi de Tirynthe, à la plaine d'Argos, à une partie du peuple argien. Le complément sous-entendu est Ἀργείους. Au lieu de οἱ, le manuscrit de Venise donne μιν, lui (Bellérophon) ; mais les notes qui accompagnent le texte rectifient cette leçon, évidemment défectueuse.

160. Ἄντεια. Antée, chez les poëtes tragiques, était nommée Σθενέβοια (nous disons Sthénobée), une des héroïnes qu'Eschyle, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, reproche à Euripide.

161. Τόν, *lui*, déterminé au vers suivant par Βελλεροφόντην.

165. M' pour μοι : élision rare. Il n'y

Ὣς φάτο· τὸν δὲ ἄνακτα χόλος λάβεν, οἷον ἄκουσεν·
κτεῖναι μέν ῥ' ἀλέεινε, σεβάσσατο γὰρ τόγε θυμῷ,
πέμπε δέ μιν Λυκίηνδε, πόρεν δ' ὅγε σήματα λυγρὰ,
γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά·
δεῖξαι δ' ἠνώγειν ᾧ πενθερῷ, ὄφρ' ἀπόλοιτο.
Αὐτὰρ ὁ βῆ Λυκίηνδε θεῶν ὑπ' ἀμύμονι πομπῇ.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Λυκίην ἷξε Ξάνθον τε ῥέοντα,
προφρονέως μιν τῖεν ἄναξ Λυκίης εὐρείης.
Ἐννῆμαρ ξείνισσε καὶ ἐννέα βοῦς ἱέρευσεν·
ἀλλ' ὅτε δὴ δεκάτη ἐφάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
καὶ τότε μιν ἐρέεινε, καὶ ᾔτεε σῆμα ἰδέσθαι,
ὅττι ῥά οἱ γαμβροῖο πάρα Προίτοιο φέροιτο.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ σῆμα κακὸν παρεδέξατο γαμβροῦ,
πρῶτον μέν ῥα Χίμαιραν ἀμαιμακέτην ἐκέλευσεν

a pas de doute ici comme pour le σοι de σ' οἴω I, 170; car ἐθελούσῃ prouve que μ' est un datif.

166. Οἷον ἄκουσεν (*quale audiverat*) équivaut à διότι τοιαῦτα ἤκουσε, *quod talia audiverat*, d'avoir appris ces horreurs.

168. Ὅγε, redondant, comme souvent *ille*, en latin, au second membre. Voyez la note I, 190. — Σήματα. On suppose que c'étaient des signes hiéroglyphiques, des images ayant un sens convenu entre ceux qui s'en servaient. C'est l'opinion d'Aristarque.

169. Γράψας. Apollonius explique γράψαι par ξέσαι, graver, tracer, et reproduit en partie la note d'Aristarque sur ce vers. Voici cette note en entier : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔμφασίς ἐστι τοῖς τῆς λέξεως γράμμασι χρῆσθαι· οὐ δεῖ δὲ τοῦτο δέξασθαι· ἀλλ' ἔστι γράψαι τὸ ξέσαι· οἷον οὖν ἐγχαράξας εἴδωλα δι' ὧν ἔδει γνῶναι τὸν πενθερὸν τοῦ Προίτου. Au vers 178, à propos du mot σῆμα, Aristarque insiste sur son observation : ἡ διπλῆ, ὅτι σημεῖα λέγει, οὐ γράμματα· εἴδωλα ἄρα ἐνέγραψεν. — Ἐν πίνακι πτυκτῷ, dans une tablette pliée. C'étaient probablement deux planchettes, ayant d'un côté une charnière, et fermées de l'autre par un nœud ou un cachet quelconque. On y voit l'analogue de ce δελτίον δίπτυχον de Démarate, dont parle Hérodote, VII, CCXXXIX.

170. Ἠνώγειν, *vulgo* ἠνώγει. *Scholies:* οὕτως Ἀρίσταρχος, σὺν τῷ ν. Mais c'est le même mot. Homère dit ἠνώγειν pour ἠνώγει, comme ailleurs ᾔδειν pour ᾔδει. — Ὧ πενθερῷ, à son beau-père. C'était Iobatès, roi de la grande Lycie, le père d'Antée, femme de Prœtus. Homère ne nomme point Iobatès; mais on le connait par d'autres auteurs.

172. Ξάνθον, le Xanthe (de Lycie). Voyez les notes II, 877 et V, 479.

174. Ἐννῆμαρ et ἐννέα. Aristarque a noté la prédilection du poëte pour le nombre *neuf*, qui revient en effet souvent dans Homère : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπίφορός ἐστι πρὸς τὸν ἐννέα ἀριθμόν. — Ξείνισσε. Aristarque, dans une de ses deux éditions, donnait ξείνιζε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος καὶ ξείνισσε, καὶ ξείνιζε.

176. Καὶ τότε équivaut à τότε δή : alors donc ; eh bien alors.

177. Ὅττι.... φέροιτο signifie, selon les uns, *quod ferret*, et selon les autres, *quod ferretur*. L'idée reste la même.

179. Ἀμαιμακέτην, *insuperabilem*, invincible. *Scholies :* τὴν ἀκαταμάχητον. Ce mot paraît se rattacher à μάχομαι. Il marque certainement quelque chose d'énorme et de terrible.

πεφνέμεν· ἡ δ' ἄρ' ἔην θεῖον γένος, οὐδ' ἀνθρώπων·
πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα,
δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.
Καὶ τὴν μὲν κατέπεφνε, θεῶν τεράεσσι πιθήσας.
Δεύτερον αὖ Σολύμοισι μαχήσατο κυδαλίμοισιν·
καρτίστην δὴ τήνγε μάχην φάτο δύμεναι ἀνδρῶν.
Τὸ τρίτον αὖ κατέπεφνεν Ἀμαζόνας ἀντιανείρας.
Τῷ δ' ἄρ' ἀνερχομένῳ πυκινὸν δόλον ἄλλον ὕφαινεν·
κρίνας ἐκ Λυκίης εὐρείης φῶτας ἀρίστους
εἶσε λόχον· τοὶ δ' οὔτι πάλιν οἶκόνδε νέοντο·
πάντας γὰρ κατέπεφνεν ἀμύμων Βελλεροφόντης.
Ἀλλ' ὅτε δὴ γίγνωσκε θεοῦ γόνον ἠὺν ἐόντα,
αὐτοῦ μιν κατέρυκε, δίδου δ' ὅγε θυγατέρα ἥν·
δῶκε δέ οἱ τιμῆς βασιληΐδος ἥμισυ πάσης·
καὶ μέν οἱ Λύκιοι τέμενος τάμον ἔξοχον ἄλλων,

180. Θεῖον γένος : non pas seulement parce qu'elle était née de Typhon et d'Échidna, mais à cause du caractère divin qu'on attribuait à tous les monstres. Eustathe : ὀκνεῖ γὰρ τερατῶδες εἰπεῖν καὶ παρὰ φύσιν. *Scholies :* τὰ τερατώδη εἰς θεοὺς ἀναφέρει.

181-182. Πρόσθε λέων.... Ces deux vers se retrouvent dans la *Théogonie* d'Hésiode, 323-324. Mais ils y ont été interpolés sans raison, à côté d'une description de la Chimère, qui est toute différente : Τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαί, μία μὲν χαροποῖο λέοντος, Ἡ δὲ χιμαίρης, ἡ δ' ὄφιος κρατεροῖο δράκοντος. Virgile, *Énéide*, VII, 785 : « Cui (*Turno*) triplici crinita « juba galea alta Chimæram Sustinet, « Ætnæos efflantem faucibus ignes. »

183. Καὶ τὴν μὲν κατέπεφνε. Il est remarquable qu'Homère ne parle ni du cheval Pégase, ni de la bride d'or avec laquelle Bellérophon le dompta, ni de la façon dont Bellérophon tua la Chimère. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐδὲν περὶ τῆς κατὰ τὸν Πήγασον ἱστορίας ἐμφαίνει. Peut-être Homère sous-entend-il ces traditions. C'est exagérer le sens de la diple, que de dire, comme fait Lehrs : *Fabulam de Pegaso non novit.* — Θεῶν τεράεσσι πιθήσας. Il n'aurait eu aucune chance de victoire sans l'assistance divine. Il n'engage la lutte que sur une assurance donnée par les dieux mêmes.

184. Σολύμοισι. Les Solymes étaient des montagnards du Taurus.

185. Δύμεναι, être entré : qu'il était entré dans; qu'il s'était engagé dans. Ce combat était le plus terrible où il se fût encore engagé. — Ἀνδρῶν. Le combat contre la Chimère (θεῖον γένος) est mis à part.

186. Ἀμαζόνας ἀντιανείρας. Voyez le notes du vers III, 189.

187-190. Τῷ δ' ἄρ'.... Comparez ces vers avec le récit de l'embuscade des Thébains, IV, 391-397.

187. Ὕφαινεν, (Iobatès) trama.

191. Γίγνωσκε (Iobatès) eut reconnu. — Θεοῦ γόνον. Heyne : « Dei alicujus filium, non Glauci. Nobilitatem stirpis « a diis, imprimis Jove, repetendæ, ex facitis modum humanum excedentibus colligebant prisci. » Iobatès voit dans Bellérophon un être supérieur.

192. Θυγατέρα ἥν. La fille d'Iobatès, sœur d'Antée, se nommait Philonoé.

194. Καὶ μέν pour καὶ μήν, d'après l'ancienne orthographe, ou plutôt d'après l'identité primitive des deux mots. — Οἱ, à lui : à Bellérophon. — Τέμενος τάμον, *portionem agri demensi sunt.* On prend,

καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης, ὄφρα νέμοιτο.
Ἡ δ' ἔτεκε τρία τέκνα δαΐφρονι Βελλεροφόντῃ,
Ἴσανδρόν τε καὶ Ἱππόλοχον καὶ Λαοδάμειαν.
Λαοδαμείῃ μὲν παρελέξατο μητίετα Ζεύς·
ἡ δ' ἔτεκ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα χαλκοκορυστήν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖνος ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν,
ἤτοι ὁ κὰπ πεδίον τὸ Ἀλήϊον οἶος ἀλᾶτο,
ὃν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων·
Ἴσανδρον δέ οἱ υἱὸν Ἄρης ἆτος πολέμοιο
μαρνάμενον Σολύμοισι κατέκτανε κυδαλίμοισιν·
τὴν δὲ χολωσαμένη χρυσήνιος Ἄρτεμις ἔκτα.
Ἱππόλοχος δέ μ' ἔτικτε, καὶ ἐκ τοῦ φημὶ γενέσθαι·
πέμπε δέ μ' ἐς Τροίην, καί μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλεν,

on *coupe*, dans le territoire, une étendue plus ou moins vaste, et on en fait le domaine de Bellérophon. Apollonius : τέμενος· πᾶς ἀποτετμημένος εἰς τιμὴν τόπος. Le mot τέμενος se disait, par excellence, du terrain consacré qui entourait les temples. Les dieux et les rois avaient leur τέμενος. Bellérophon est traité comme eux. — Ἔξοχον ἄλλων, *omnium maximum*. D'autres avaient déjà reçu des récompenses honorifiques; mais celle qu'on a décernée à Bellérophon l'emporte sur toutes les autres.

195. Καλὸν φυταλιῆς. Quelques-uns mettent une virgule après καλόν. Alors φυταλιῆς et ἀρούρης dépendent de τέμενος. Autrement, ils dépendent de καλόν : *pulchrum hortensi cultura et arvis*.

199. Σαρπηδόνα. Sarpédon était chef des Lyciens avec Glaucus. Voyez II, 876.

200. Καὶ κεῖνος, lui aussi : ce Bellérophon qui avait été le favori des dieux. La vulgate κἀκεῖνος est une correction de quelque grammairien postérieur à Aristarque.

201. Κὰπ πεδίον τὸ Ἀλήϊον pour κατὰ πεδίον.... L'article τό signifie que la plaine d'Alée est une plaine bien connue : *per campum illum notum*. Il équivaut à τοῦτο τό ou ἐκεῖνο τό. Cette plaine d'Alée était, suivant Strabon, près de Mallos en Cilicie, entre les fleuves Pyrame et Simare.

202. Ὃν θυμὸν κατέδων. Homère dit, XXIV, 128, σὴν ἔδεαι κραδίην. Nous disons *ronger son cœur*. Cicéron a traduit ce vers et le précédent, *Tusculanes*, III, xxvi :

« Qui miser in campis mœrens errabat
« Aleis, Ipse suum cor edens, hominum
« vestigia vitans. »

203. Δέ équivaut ici à *enim*, comme au vers 148. Glaucus explique pourquoi Bellérophon était tombé dans l'hypocondrie : *interempto filio, filia mortua*. Ces calamités l'avaient convaincu qu'il était l'objet de la haine des dieux. Homère s'est contenté de juxtaposer les idées; mais notre esprit en rétablit l'ordre et la relation.

205. Τήν, elle : Laodamie, la mère de Sarpédon. — Χρυσήνιος, aux rênes d'or. *Scholies* : χρυσᾶς ἡνίας ἔχουσα, ὡς ἐφ' ἅρματος ὀχουμένη. Nulle part cependant on ne voit Diane montée sur un char. — Ἄρτεμις ἔκτα. On attribuait à Diane la mort subite des femmes. Ce n'est pas parce que Laodamie était jeune, que Glaucus dit qu'elle a péri sous les coups de Diane; la mère d'Andromaque n'était pas jeune, et elle périt de la même façon. Voyez plus bas, vers 428. On attribuait à Apollon la mort subite des hommes. Voyez XXIV, 758-759 et les notes sur ces deux vers. Eustathe : ὅτι δὲ τῇ Ἀρτέμιδι, τουτέστι τῇ σελήνῃ, τοὺς αἰφνιδίους θανάτους τῶν γυναικῶν ἀνατίθησιν ἡ Ἑλληνικὴ δόξα, δῆλόν ἐστιν· ὥσπερ ὁ Ἀπόλλων ἥλιος αἴτιος λέγεται τοῦ αἴφνης θνήσκειν τοὺς ἄνδρας. Seulement Eustathe se trompe en faisant ici de Diane la lune et d'Apollon le soleil. Cette mythologie n'est point celle d'Homère.

αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων,
μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν, οἳ μέγ' ἄριστοι
ἔν τ' Ἐφύρῃ ἐγένοντο καὶ ἐν Λυκίῃ εὐρείῃ.
Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι.
Ὣς φάτο· γήθησεν δὲ βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης.
Ἔγχος μὲν κατέπηξεν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ,
αὐτὰρ ὁ μειλιχίοισι προσηύδα ποιμένα λαῶν·
Ἦ ῥά νύ μοι ξεῖνος πατρώϊός ἐσσι παλαιός·
Οἰνεὺς γάρ ποτε δῖος ἀμύμονα Βελλεροφόντην
ξείνισ' ἐνὶ μεγάροισιν, ἐείκοσιν ἤματ' ἐρύξας·
οἱ δὲ καὶ ἀλλήλοισι πόρον ξεινήϊα καλά.
Οἰνεὺς μὲν ζωστῆρα δίδου φοίνικι φαεινὸν,
Βελλεροφόντης δὲ χρύσεον δέπας ἀμφικύπελλον·
καί μιν ἐγὼ κατέλειπον ἰὼν ἐν δώμασ' ἐμοῖσιν.
Τυδέα δ' οὐ μέμνημαι, ἐπεί μ' ἔτι τυτθὸν ἐόντα
κάλλιφ', ὅτ' ἐν Θήβῃσιν ἀπώλετο λαὸς Ἀχαιῶν.
Τῷ νῦν σοὶ μὲν ἐγὼ ξεῖνος φίλος Ἄργεϊ μέσσῳ
εἰμὶ, σὺ δ' ἐν Λυκίῃ, ὅτε κεν τῶν δῆμον ἵκωμαι.
Ἔγχεα δ' ἀλλήλων ἀλεώμεθα καὶ δι' ὁμίλου·
πολλοὶ μὲν γὰρ ἐμοὶ Τρῶες κλειτοί τ' ἐπίκουροι,
κτείνειν ὅν κε θεός γε πόρῃ καὶ ποσσὶ κιχείω·
πολλοὶ δ' αὖ σοὶ Ἀχαιοὶ, ἐναιρέμεν ὅν κε δύνηαι.

210. Ἐν τ' Ἐφύρῃ. On voit que Glaucus est fier de descendre de Sisyphe, le seul de ses ancêtres qui ait été puissant à Éphyre. Cela justifie notre explication de κέρδιστος, vers 153.

214. Μειλιχίοισι, avec de douces (paroles). On a vu la même ellipse IV, 256.

216. Οἰνεύς. Il s'agit d'OEnéus roi de Calydon, père de Tydée et aïeul de Diomède.

219. Ζωστῆρα. Voyez la note IV, 132. Ici, le ceinturon est teint en pourpre. On l'a vu, IV, 186, avec l'épithète de *bigarré*, παναίολος.

220. Δέπας ἀμφικύπελλον, une coupe à double gobelet. Voyez la note I, 584.

221. Ἐγώ. OEnéus ayant survécu à ses fils, c'est Diomède, son petit-fils, qui avait été son héritier. Voilà comment Diomède possédait la coupe. *Scholies :* ἄπαιδος γὰρ τελευτήσαντος Οἰνέως, Διομήδης αὐτὸν κληρονομεῖ. Mais il n'avait hérité que des biens personnels de son aïeul, car le royaume d'Étolie passa à Thoas. Voyez la note II, 641-642.

223. Κάλλιφ' pour κατέλιπε.

225. Τῶν, d'eux, c'est-à-dire des Lyciens.

226. Ἀλλήλων. Zénodote, ἀλλήλους.

228. Κτείνειν équivaut à ὥστε κτείνειν : pour tuer ; pour que je tue. Diomède n'a pas peur que sa vaillance ait à chômer. — Ὅν (*quem ; quemcumque ex iis*) se rapporte au pluriel πολλοὶ Τρῶες.

229. Ὅν κε δύνηαι, *quemcumque ex iis poteris*. Le verbe *tuer* est sous-entendu.

Τεύχεα δ' ἀλλήλοις ἐπαμείψομεν· ὄφρα καὶ οἵδε
γνῶσιν ὅτι ξεῖνοι πατρώϊοι εὐχόμεθ' εἶναι.
Ὣς ἄρα φωνήσαντε, καθ' ἵππων ἀΐξαντε,
χεῖράς τ' ἀλλήλων λαβέτην καὶ πιστώσαντο.
Ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεύς,
ὃς πρὸς Τυδείδην Διομήδεα τεύχε' ἄμειβεν,
χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων.
Ἕκτωρ δ' ὡς Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκανεν,
ἀμφ' ἄρα μιν Τρώων ἄλοχοι θέον ἠδὲ θύγατρες,
εἰρόμεναι παῖδάς τε κασιγνήτους τε ἔτας τε

230. Τεύχεα. Il ne s'agit que des boucliers. De même, III, 89 et XXI, 301. — Ἐπαμείψομεν au subjonctif, pour ἐπαμείψωμεν. — Οἵδε, ceux-ci, c'est-à-dire les Grecs et les Troyens.

234. Φρένας ἐξέλετο Ζεύς. Homère parle le langage du vulgaire, voilà tout. Un échange comme celui que fait Glaucus est un fait extraordinaire; ce doit être le résultat de quelque influence divine. Glaucus a cédé à son premier mouvement; il n'a pas pris le temps de réfléchir, de comparer la valeur d'un bouclier garni d'or avec celle d'un bouclier garni d'airain : c'est que Jupiter lui avait ôté la réflexion. Sans cela, il eût gardé son bouclier. Homère ne blâme nullement la libéralité de Glaucus, et ne loue pas davantage Diomède d'avoir fait un bon marché. Il dit purement et simplement les choses, telles qu'on les disait autour de lui. Si, comme on le suppose, Homère a voulu faire plaisir, en développant cet épisode, à quelqu'un des rois de Lycie descendu de Glaucus, il aurait assez mal fait sa cour en taxant de folie le héros, et d'une folie infligée par Jupiter. Jupiter a laissé Glaucus à son premier mouvement. Glaucus a été généreux par enthousiasme. On pourrait même, avec quelques-uns, voir une approbation de la conduite de Glaucus dans φρένας ἐξέλετο Ζεύς. Il suffit de prendre l'expression au sens ironique. Bothe : « Poeta, quum stultitiam dicit Glauci, non « ex sua persona loquitur, sed ut vulgus, « cujus ille judicium secutus εἰρωνικῶς, « magnisque parva et humilia admiscens ac « veluti temperans, imitatur cogitandi et « dicendi modum illum, quem in Rabe« laisii, Cervantesii, Sternei similiumque « scriptorum operibus vigentem recentiores « proprio vocabulo appellarunt *humour*; « cujus generis aliquot sunt loca apud hunc « nostrum. » L'ironie, en effet, n'est pas très-rare dans Homère. Mais il vaut mieux s'arrêter au sens naturel, sans s'inquiéter de savoir si Homère partageait ou ne partageait pas l'opinion du vulgaire.

236. Χρύσεα χαλκείων, des armes d'or contre des armes d'airain : un bouclier garni d'or contre un bouclier garni d'airain. Il ne faut pas prendre les épithètes au pied de la lettre. Le corps du bouclier était fait de cuirs superposés. Il ne faut pas non plus prendre au pied de la lettre la valeur de neuf bœufs et la valeur de cent bœufs, ni surtout y voir un rapport comparatif exact du cuivre à l'or. L'or a toujours valu au moins mille fois le cuivre. Soyez sûr que la garniture du bouclier de Glaucus était un peu moins massive que celle du bouclier de Diomède. Homère dit simplement que l'un valait l'autre dix fois et davantage. Les nombres déterminés, chez Homère, sont presque toujours dans un sens indéterminé.

237. Φηγόν, le hêtre ou le chêne consacré à Jupiter. Voyez la note V, 693. Eustathe signale ici un exemple d'hystérologie; car Hector est arrivé à l'arbre avant d'arriver à la porte Scée. Quelques anciens textes donnaient πύργον.

238. Θέον, *currebant :* du verbe θέω, courir.

239. Παῖδας équivaut à ὑπὲρ τῶν παίδων. Homère construit εἴρομαι comme on construit λέγω, avec deux accusatifs.

καὶ πόσιας· ὁ δ' ἔπειτα θεοῖς εὔχεσθαι ἀνώγει
πάσας ἑξείης· πολλῇσι δὲ κήδε' ἐφῆπτο.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο δόμον περικαλλέ' ἵκανεν,
ξεστῇς αἰθούσῃσι τετυγμένον (αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
πεντήκοντ' ἔνεσαν θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι· ἔνθα δὲ παῖδες
κοιμῶντο Πριάμοιο παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισιν.
Κουράων δ' ἑτέρωθεν ἐναντίοι ἔνδοθεν αὐλῆς
δώδεκ' ἔσαν τέγεοι θάλαμοι ξεστοῖο λίθοιο,
πλησίοι ἀλλήλων δεδμημένοι· ἔνθα δὲ γαμβροὶ
κοιμῶντο Πριάμοιο παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισιν),
ἔνθα οἱ ἠπιόδωρος ἐναντίη ἤλυθε μήτηρ,
Λαοδίκην ἐσάγουσα, θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην·
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρί, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

240. Ἀνώγει. Le parfait ἄνωγα prend quelquefois les désinences du présent, et ἀνώγει équivaut à ἄνωγε. Quelques-uns en font un plus-que-parfait pour ἠνώγει, ou même l'imparfait d'ἀνωγέω, forme supposée d'après une fausse leçon (VII, 394).

241. Ἑξείης, *ordine*. Ce sera une procession. Au lieu de πάσας ἑξείης, quelques textes antiques portaient πᾶσι μάλ' ἑξείης, à tous les dieux dans l'ordre de leur dignité (et non point au hasard). Aristarque note cette leçon. S'il ne l'a point adoptée, c'est que l'autre dit davantage; car ceci est naturellement sous-entendu. On n'avait aucune raison pour ne pas suivre la règle. — Ἐφῆπτο, *adhærebant* : *impendebant*. On a vu κήδε' ἐφῆπται, II, 15, 32, 68. Beaucoup de Troyennes ont à pleurer sur des morts.

243. Ξεστῇς αἰθούσῃσι, de portiques polis : de galeries formées par des colonnes de marbre poli. Il y avait une colonnade autour de la cour sur laquelle s'ouvraient les appartements. Les galeries étaient couvertes par la saillie du toit. Le mot αἴθουσα vient de αἴθω, brûler, chauffer. Apollonius explique αἴθουσα par παραστάς, colonnade, puis il ajoute, pour l'étymologie : ἀπὸ τοῦ καταιθεσθαι ὑφ' ἡλίου.

244. Πεντήκοντ(α).... θάλαμοι. Il y avait autant de chambres ou d'appartements que Priam avait de fils. — Ξεστοῖο λίθοιο indique que les murs étaient de marbre poli comme les colonnes.

246. Παρὰ μνηστῇς ἀλόχοισιν. *Scholies* : ἐν ἄλλῳ, παρ' αἰδοίῃς ἀλόχοισι.

247. Ἑτέρωθεν, de l'autre côté : vis-à-vis des appartements occupés par les fils, et donnant sur la même cour (ἐνάντιοι ἔνδοθεν αὐλῆς). Il ne s'agit point de gynécée. Les douze filles de Priam sont avec leurs époux dans les mêmes conditions que ses cinquante fils avec leurs épouses. Les autres appartements qui complétaient cette façade de la cour étaient sans doute ceux de Priam; car c'est dans la cour même qu'Hector trouve sa mère sortant de chez elle. Quelques-uns supposent, mais à tort, qu'il y avait deux cours. Tous les bâtiments ont leur façade sur une cour unique.

248. Τέγεοι, *sub eodem tecto* : sous le toit du palais, et ouvrant sur la cour par une galerie.

252. Λαοδίκην ἐσάγουσα, *ad Laodicem va lens*, se rendant chez Laodice. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πρὸς Λαοδίκην πορευομένη. Porphyre, dans les *Scholies* B, développe l'interprétation d'Aristarque : τὸ ἐσάγουσα οὐκέτι κατὰ τὸ σύνηθές ἐστιν εἰσφέρουσα· οὐ γὰρ ἐσάγειν μεθ' ἑαυτῆς λέγεται τὴν Λαοδίκην, ἀλλὰ πρὸς τὴν Λαοδίκην εἰσπορευομένη.... Dans le grec ordinaire, ποῖ εἰσάγεις; est syno-

Τέκνον, τίπτε λιπὼν πόλεμον θρασὺν εἰλήλουθας;
Ἦ μάλα δὴ τείρουσι δυσώνυμοι υἷες Ἀχαιῶν,
μαρνάμενοι περὶ ἄστυ· σὲ δ' ἐνθάδε θυμὸς ἀνῆκεν
ἐλθόντ', ἐξ ἄκρης πόλιος Διὶ χεῖρας ἀνασχεῖν.
Ἀλλὰ μέν', ὄφρα κέ τοι μελιηδέα οἶνον ἐνείκω,
ὡς σπείσῃς Διὶ πατρὶ καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν
πρῶτον, ἔπειτα δέ κ' αὐτὸς ὀνήσεαι, αἴ κε πίῃσθα.
Ἀνδρὶ δὲ κεκμηῶτι μένος μέγα οἶνος ἀέξει,
ὡς τύνη κέκμηκας, ἀμύνων σοῖσιν ἔτῃσιν.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Μή μοι οἶνον ἄειρε μελίφρονα, πότνια μῆτερ,
μή μ' ἀπογυιώσῃς, μένεος δ' ἀλκῆς τε λάθωμαι·
χερσὶ δ' ἀνίπτοισιν Διὶ λείβειν αἴθοπα οἶνον
ἅζομαι· οὐδέ πῃ ἔστι κελαινεφέϊ Κρονίωνι
αἵματι καὶ λύθρῳ πεπαλαγμένον εὐχετάασθαι.
Ἀλλὰ σὺ μὲν πρὸς νηὸν Ἀθηναίης ἀγελείης
ἔρχεο σὺν θυέεσσιν, ἀολλίσσασα γεραιάς·

nyme de ποῖ εἰσέρχῃ; *Scholies* : ὥς φαμεν, ποῖ εἰσάγεις; ἀντὶ τοῦ, ποῖ εἰσέρχῃ; — Εἶδος ἀρίστην. Voyez la note III, 124.

255. Τείρουσι (*premunt*), sous-entendu ἡμᾶς : nous pressent, nous accablent.

257. Ἐξ ἄκρης.... Construisez : ἀνασχεῖν χεῖρας Διὶ ἐξ ἄκρης πόλιος.

258. Ἀλλὰ μέν', ὄφρα, *sed mane*, *donec*, mais attends que.

261. Δέ équivaut ici, comme dans une foule de passages, à *enim*, en effet. Voyez plus haut la note sur δ(έ), vers 148. — Μέγα est pris adverbialement : *valde*, beaucoup.

264. Ἄειρε, *tolle*, élève, c'est-à-dire offre, présente. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ πρόσφερε, διδοῦ.

265. Μή μ' ἀπογυιώσῃς. Hector semble contredire la parole de sa mère, que le vin rend la vigueur à l'homme fatigué. Mais il ne se sent point fatigué; et boire du vin ne serait pour lui qu'une recréation sensuelle. Son courage est entier. Hector dit qu'il n'a besoin de rien; mais il le dit poétiquement, par une vive hyperbole. Aristarque veut qu'on tienne compte ici des caractères. Hécube parle comme tout le monde; Hector parle en héros : ἔστι δὲ διάφορα τὰ λέγοντα πρόσωπα· καὶ ἑκάτερον πρός τι εἴρηται.

266. Ἀνίπτοισιν. Zénodote écrivait ἀνίπτῃσιν, qu'Aristarque traite de barbarisme : οὐκ ἔστι δὲ ἡ εὐθεῖα ἀνίπτης. Cependant Hérodien préférait la leçon de Zénodote à celle d'Aristarque. *Scholies :* ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς διὰ τοῦ η, ἀνίπτῃσιν.

267. Ἅζομαι, *vereor*, un scrupule religieux ne me permet pas. Virgile, *Énéide*, II, 719 : « Me bello e tanto digressum et « cæde recenti Attrectare nefas, donec me « flumine vivo Abluero. »

269. Ἀγελείης, *prædatricis*. Voyez la note IV, 128.

270. Σὺν θυέεσσιν, avec des offrandes. Il ne s'agit pas de victimes à immoler. Hector parle des prémices à offrir, et des bois odorants qu'on brûlait pour parfumer le temple. Le verbe θύω, chez Homère, signifie offrir les prémices, et non immoler une victime; et les substantifs θυηλαί et θύη sont ce qu'en prose on nommait ἀπαρχαί. Voyez, dans Lehrs, l'article Θύειν.

πέπλον δ', ὅστις τοι χαριέστατος ἠδὲ μέγιστος
ἔστιν ἐνὶ μεγάρῳ, καί τοι πολὺ φίλτατος αὐτῇ,
τὸν θὲς Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠϋκόμοιο,
καί οἱ ὑποσχέσθαι δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῷ,
ἤνις, ἠκέστας, ἱερευσέμεν, αἴ κ' ἐλεήσῃ
ἄστυ τε καὶ Τρώων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα,
ὥς κεν Τυδέος υἱὸν ἀπόσχῃ Ἰλίου ἱρῆς,
ἄγριον αἰχμητὴν, κρατερὸν μήστωρα φόβοιο.
Ἀλλὰ σὺ μὲν πρὸς νηὸν Ἀθηναίης ἀγελείης
ἔρχευ· ἐγὼ δὲ Πάριν μετελεύσομαι, ὄφρα καλέσσω,
αἴ κ' ἐθέλῃσ' εἰπόντος ἀκουέμεν. Ὥς κέ οἱ αὖθι
γαῖα χάνοι· μέγα γάρ μιν Ὀλύμπιος ἔτρεφε πῆμα
Τρωσί τε καὶ Πριάμῳ μεγαλήτορι τοῖό τε παισίν.
Εἰ κεῖνόν γε ἴδοιμι κατελθόντ' Ἄϊδος εἴσω,
φαίην κε φρέν' ἀτέρπου ὀϊζύος ἐκλελαθέσθαι.
Ὣς ἔφαθ'· ἡ δὲ μολοῦσα ποτὶ μέγαρ' ἀμφιπόλοισιν
κέκλετο· ταὶ δ' ἄρ' ἀόλλισσαν κατὰ ἄστυ γεραιάς.
Ἡ δ' εἰς οἶκον ἰοῦσα παρίστατο φωριαμοῖσιν,
ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς

271-278. Πέπλον.... Ce passage est une répétition, *mutatis mutandis*, de ce qu'on a lu plus haut. Voyez 90-97 et les notes sur ces huit vers.

281. Ὥς κε équivaut à εἴθε, *utinam*.— Αὖθι, là-même : là ou il est; devant lui, sous ses pas. Eustathe : αὖθι, τουτέστιν· εἴθε οἱ αὐτόθι, ἔνθα νῦν διάγει, γαῖα χάνοι.

285. Φρέν(α), (ma) pensée : mon âme. *Scholies :* τὴν ἐμὴν φρένα τῆς ἀτέρπου ὀϊζύος ἐπιλαθέσθαι. Hector compterait pour rien tous les maux endurés depuis le commencement de la guerre.

286. Μέγαρ(α), la grande salle. Il s'agit ici de la grande salle où la maîtresse se tenait avec les servantes, et non pas de la grande salle de réunion où s'assemblaient les hommes.

288. Ἡ δ' εἰς οἶκον.... Toutes les éditions donnent autrement le vers 288 : Αὐτὴ δ' ἐς θάλαμον κατεβήσετο κηώεντα. La leçon d'Aristarque est bien plus poétique et bien plus précise. *Scholies :* ἐν ταῖς Ἀριστάρχου καὶ ἑτέρως· Ἡ δ' εἰς οἶκον ἰοῦσα παρίστατο φωριαμοῖσιν.

289. Οἱ, *ipsi*, à elle. — Παμποίκιλοι, où toute sorte des sujets étaient brodés avec art.

290-292. Σιδονίων.... Ces trois vers sont cités par Hérodote, II, CXVI. D'après la façon dont il s'exprime, on voit que cette partie du chant VI, avant la division faite par les Alexandrins, comptait comme appartenant à la Διομήδους ἀριστεία, bornée maintenant au chant cinquième. Ainsi l'Ὁμιλία ne comprenait que l'entretien proprement dit.

290. Σιδονίων, de Sidon. Tyr n'est point nommée dans Homère; mais Homère parle plusieurs fois de la Sidonie et des Sidoniens. Les étoffes de Sidon étaient très-renommées, comme plus tard celles de Tyr.

ἤγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλὼς εὐρέα πόντον,
τὴν ὁδὸν, ἣν Ἑλένην περ ἀνήγαγεν εὐπατέρειαν.
Τῶν ἕν' ἀειραμένη Ἑκάβη φέρε δῶρον Ἀθήνῃ,
ὃς κάλλιστος ἔην ποικίλμασιν ἠδὲ μέγιστος,
ἀστὴρ δ' ὣς ἀπέλαμπεν· ἔκειτο δὲ νείατος ἄλλων.
Βῆ δ' ἰέναι, πολλαὶ δὲ μετεσσεύοντο γεραιαί.
Αἳ δ' ὅτε νηὸν ἵκανον Ἀθήνης ἐν πόλει ἄκρῃ,
τῇσι θύρας ὤϊξε Θεανὼ καλλιπάρῃος,
Κισσηῒς, ἄλοχος Ἀντήνορος ἱπποδάμοιο·
τὴν γὰρ Τρῶες ἔθηκαν Ἀθηναίης ἱέρειαν.
Αἳ δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέσχον.
Ἡ δ' ἄρα πέπλον ἑλοῦσα Θεανὼ καλλιπάρῃος,
θῆκεν Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠϋκόμοιο,
εὐχομένη δ' ἠρᾶτο Διὸς κούρῃ μεγάλοιο·
Πότνι' Ἀθηναίη, ἐρυσίπτολι, δῖα θεάων,
ἆξον δὴ ἔγχος Διομήδεος, ἠδὲ καὶ αὐτὸν
πρηνέα δὸς πεσέειν Σκαιῶν προπάροιθε πυλάων·
ὄφρα τοι αὐτίκα νῦν δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῷ,
ἤνις, ἠκέστας, ἱερεύσομεν, αἴ κ' ἐλεήσῃς
ἄστυ τε καὶ Τρώων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα.
[Ὣς ἔφατ' εὐχομένη· ἀνένευε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη.]

291. Ἤγαγε. D'après la tradition, Pâris avait enlevé ces femmes à la façon des pirates (τρόπῳ λῃστρικῷ, Didyme), les ayant surprises hors de la ville. D'autres disent qu'il avait conquis Sidon, et que ces femmes étaient des captives de guerre. Aristarque entend Σιδονίηθεν de la Phénicie en général.

292. Τὴν ὁδὸν, ἣν, dans ce fameux voyage où.

295. Νείατος ἄλλων, *ultimus omnium*, c'est-à-dire au fond du coffre, dans l'endroit réservé. Parmi les choses précieuses que contenait le coffre, c'était la plus précieuse.

296. Πολλαὶ.... γεραιαί. Virgile peint, *Énéide*, I, 479-481, cette procession : « Interea ad templum non æquæ Palladis « ibant Crinibus Iliades passis, peplumque « ferebant, Suppliciter tristes, et tunsæ « pectora palmis. »

299. Κισσηΐς. Théano était fille de Cissée, roi de Thrace. Elle est jeune et belle, καλλιπάρῃος. Aussi n'est-elle point la sœur d'Hécube. L'Hécube d'Homère n'est pas fille de Cissée. Voyez la note XVI, 718-719.

302. Ἡ, *elle*, déterminé plus loin par Θεανώ.

306. Ἆξον ou ἄξον, de ἄγνυμι, briser. Virgile, *Énéide*, XI, 447 : « Frange manu « telum Phrygii prædonis, et ipsum Pronum sterne solo portisque effunde sub « altis. »

309. Ἱερεύσομεν pour ἱερεύσωμεν.

311. Ὣς ἔφατ'.... Ce vers est totalement inutile, et le geste prêté à la déesse est pour le moins une bizarrerie. Aristarque : ἑξῆς δ' ἐπιλεγομένου, Ὣς αἱ

Ὣς αἱ μέν ῥ' εὔχοντο Διὸς κούρῃ μεγάλοιο.
Ἕκτωρ δὲ πρὸς δώματ' Ἀλεξάνδροιο βεβήκει
καλά, τά ῥ' αὐτὸς ἔτευξε σὺν ἀνδράσιν, οἳ τότ' ἄριστοι
ἦσαν ἐνὶ Τροίῃ ἐριβώλακι τέκτονες ἄνδρες·
οἵ οἱ ἐποίησαν θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλὴν,
ἐγγύθι τε Πριάμοιο καὶ Ἕκτορος, ἐν πόλει ἄκρῃ.
Ἔνθ' Ἕκτωρ εἰσῆλθε Διὶ φίλος· ἐν δ' ἄρα χειρὶ
ἔγχος ἔχ' ἑνδεκάπηχυ· πάροιθε δὲ λάμπετο δουρὸς
αἰχμὴ χαλκείη, περὶ δὲ χρύσεος θέε πόρκης.
Τὸν δ' εὗρ' ἐν θαλάμῳ περικαλλέα τεύχε' ἕποντα,
ἀσπίδα καὶ θώρηκα καὶ ἀγκύλα τόξ' ἁφόωντα·
Ἀργείη δ' Ἑλένη μετ' ἄρα δμωῇσι γυναιξὶν
ἧστο, καὶ ἀμφιπόλοισι περικλυτὰ ἔργα κέλευεν.
Τὸν δ' Ἕκτωρ νείκεσσεν ἰδὼν αἰσχροῖς ἐπέεσσιν·
Δαιμόνι', οὐ μὲν καλὰ χόλον τόνδ' ἔνθεο θυμῷ.

μέν ῥ' εὔχοντο, σαφῶς γίνεται περισσὸς ὁ στίχος· γελοία δὲ καὶ ἀνανεύουσα Ἀθηνᾶ. C'est une des athétèses les mieux motivées, et je n'hésite point à mettre le vers entre crochets. — Ἀνένευε. Virgile, *Énéide*, I, 482 : « Divı solo fixos « oculos aversa tenebat. » Le grec dit qu'elle fit un signe de refus en relevant la tête.

315. Ἐνὶ Τροίῃ, dans le pays de Troie : dans la Troade.

316. Θάλαμον.... On voit que Pâris ne s'était point contenté d'un des cinquante θάλαμοι du palais de Priam. Il avait un palais entier pour lui, comme l'indiquent les expressions θάλαμον καὶ δῶμα καὶ αὐλήν, et en dehors des bâtiments du palais principal. Le vers suivant semble dire qu'Hector avait aussi son palais à part. D'après l'ordre des mots ἐγγύθι τε Πριάμοιο καὶ Ἕκτορος, la demeure d'Hector était contiguë à celle de Priam, et la demeure de Pâris contiguë à celle d'Hector.

319. Ἔγχος ἔχ' ἑνδεκάπηχυ, il tenait une lance de onze coudées. Plusieurs textes antiques : ἔγχος ἔχεν δεκάπηχυ. Peu importe le chiffre. Homère veut dire simplement une très-longue lance. — Πάροιθε.... δουρός, en avant du bois : à l'extrémité du bois ; au haut de la lance.

320. Χρύσεος θέε πόρκης, courait une douille d'or. L'extrémité de la hampe était garnie d'une virole de métal, d'une douille, dans laquelle on fixait la pointe. La lance d'Hector a une pointe d'airain fixée dans une virole d'or.

321. Ἕποντα, soignant : fourbissant. Eustathe : τεύχε' ἕποντα ταυτόν ἐστι τῷ ἀμφέποντα, περιέποντα, περὶ αὐτὰ πονούμενον.

322. Ἁφόωντα, maniant : frottant. On l'écrit aussi avec un esprit doux. Au lieu de τόξ' ἁφόωντα, quelques anciens lisaient τόξα φόωντα, donnant du luisant à son arc. *Scholies :* ψηλαφῶντα, ἢ λαμπρύνοντα. L'explication λαμπρύνοντα se rapporte, suivant Bothe, à la leçon φόωντα. Mais c'est plutôt un développement de ἁφόωντα. Manier et frotter, c'est donner aussi du luisant.

326. Δαιμόνι(ε) est plutôt en bonne qu'en mauvaise part, d'après la suite du discours. Hector dit, *cher ami*. — Οὐ καλά pour οὐ καλῶς. — Χόλον τόνδ(ε). Hector suppose que son frère a quitté le combat par ressentiment contre les Troyens, qui détestent Pâris. Il veut l'encourager, et non l'humilier. Eustathe note cette délicatesse de langage : καὶ σημείωσαι, ὅπως τὴν τοῦ ἀδελφοῦ δειλίαν συσκιάζων,

Λαοὶ μὲν φθινύθουσι, περὶ πτόλιν αἰπύ τε τεῖχος
μαρνάμενοι· σέο δ' εἵνεκ' ἀϋτή τε πτόλεμός τε
ἄστυ τόδ' ἀμφιδέδηε· σὺ δ' ἂν μαχέσαιο καὶ ἄλλῳ,
ὅντινά που μεθιέντα ἴδοις στυγεροῦ πολέμοιο.
Ἀλλ' ἄνα, μὴ τάχα ἄστυ πυρὸς δηΐοιο θέρηται.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·
Ἕκτορ, ἐπεί με κατ' αἶσαν ἐνείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἶσαν,
τοὔνεκά τοι ἐρέω· σὺ δὲ σύνθεο καί μευ ἄκουσον·
οὔτοι ἐγὼ Τρώων τόσσον χόλῳ οὐδὲ νεμέσσει
ἥμην ἐν θαλάμῳ, ἔθελον δ' ἄχεϊ προτραπέσθαι.
Νῦν δέ με παρειποῦσ' ἄλοχος μαλακοῖς ἐπέεσσιν
ὥρμησ' ἐς πόλεμον· δοκέει δέ μοι ὧδε καὶ αὐτῷ
λώϊον ἔσσεσθαι· νίκη δ' ἐπαμείβεται ἄνδρας.
Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον, Ἀρήϊα τεύχεα δύω·
ἢ ἴθ', ἐγὼ δὲ μέτειμι· κιχήσεσθαι δέ σ' ὀΐω.
Ὣς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Τὸν δ' Ἑλένη μύθοισι προσηύδα μειλιχίοισιν·
Δᾶερ ἐμεῖο, κυνὸς κακομηχάνου, ὀκρυοέσσης,
ὥς μ' ὄφελ' ἤματι τῷ, ὅτε με πρῶτον τέκε μήτηρ,
οἴχεσθαι προφέρουσα κακὴ ἀνέμοιο θύελλα
εἰς ὄρος, ἢ εἰς κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης·
ἔνθα με κῦμ' ἀπόερσε, πάρος τάδε ἔργα γενέσθαι.

καὶ μὴ ἀνέδην ἐξονειδίζων, χόλον αὐτὴν εὐσχημονέστερον λέγει, ὡς δῆθεν χολουμένου τοῦ Πάριδος κατὰ τῶν Τρώων, οἷα μισούντων αὐτὸν, καὶ διὰ τοῦτο ἐκδεδωκότων εἰς μονομαχίαν τῷ Μενελάῳ.

329. Ἂν μαχέσαιο, *objurgaveris*, tu aurais gourmandé : tu gourmanderais.

331. Ἄνα est pour le verbe, comme s'il y avait ἀνάστηθι, lève-toi.

332-333. Τὸν δ' αὖτε.... Voyez ces deux vers, III, 58-59, et la note sur la tautologie du second.

336. Ἔθελον δ(έ) équivaut à ὅσον ἤθελον, que demanderait la correspondance exacte avec οὔτοι.... τόσσον.... ἥμην. Mais la juxtaposition des idées, ici comme presque partout dans Homère, donne plus de vivacité au style que leur subordination.

337. Παρειποῦσ(α) avec la première longue. Voyez plus haut la note du vers 62.

339. Νίκη δ' ἐπαμείβεται ἄνδρας, *victoria alternis vicibus sequitur viros.* Un homme est vainqueur aujourd'hui, un autre l'est demain.

341. Μέτειμι, de μετά, *après*, et εἶμι, *aller* : je marcherai derrière ; je te suivrai.

343. Τόν, lui, c'est-à-dire Hector.

345-346. Ὥς μ' ὄφελ'.... Construisez : ὡς θύελλα ἀνέμοιο ὄφελε οἴχεσθαι προφέρουσά με....

348. Ἀπόερσε, sous-entendu ἄν : *obrutam perdidisset.* Nous rapportons ce verbe à ἔρρω, dans le sens de φθείρω. Si l'on suppose ἀποέρδω, et quand même ce verbe ferait ἀποέρσω et non ἀποέρξω,

Αὐτὰρ ἐπεὶ τάδε γ' ὧδε θεοὶ κακὰ τεκμήραντο,
ἀνδρὸς ἔπειτ' ὤφελλον ἀμείνονος εἶναι ἄκοιτις,
ὃς ᾔδη νέμεσίν τε καὶ αἴσχεα πόλλ' ἀνθρώπων.
Τούτῳ δ' οὔτ' ἂρ νῦν φρένες ἔμπεδοι, οὔτ' ἄρ' ὀπίσσω
ἔσσονται· τῷ καί μιν ἐπαυρήσεσθαι ὀΐω.
Ἀλλ' ἄγε νῦν εἴσελθε, καὶ ἕζεο τῷδ' ἐπὶ δίφρῳ,
δᾶερ, ἐπεί σε μάλιστα πόνος φρένας ἀμφιβέβηκεν
εἵνεκ' ἐμεῖο κυνὸς, καὶ Ἀλεξάνδρου ἕνεκ' ἄτης·
οἷσιν ἐπὶ Ζεὺς θῆκε κακὸν μόρον, ὡς καὶ ὀπίσσω
ἀνθρώποισι πελώμεθ' ἀοίδιμοι ἐσσομένοισιν.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Μή με κάθιζ', Ἑλένη, φιλέουσά περ· οὐδέ με πείσεις.
Ἤδη γάρ μοι θυμὸς ἐπέσσυται, ὄφρ' ἐπαμύνω
Τρώεσσ', οἳ μέγ' ἐμεῖο ποθὴν ἀπεόντος ἔχουσιν.
Ἀλλὰ σύγ' ὄρνυθι τοῦτον, ἐπειγέσθω δὲ καὶ αὐτὸς,
ὥς κεν ἔμ' ἔντοσθεν πόλιος καταμάρψῃ ἐόντα.
Καὶ γὰρ ἐγὼν οἶκόνδ' ἐσελεύσομαι, ὄφρα ἴδωμαι
οἰκῆας ἄλοχόν τε φίλην καὶ νήπιον υἱόν.
Οὐ γάρ τ' οἶδ', ἢ ἔτι σφιν ὑπότροπος ἵξομαι αὖτις,
ἦ ἤδη μ' ὑπὸ χερσὶ θεοὶ δαμόωσιν Ἀχαιῶν.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκανε δόμους εὐναιετάοντας,
οὐδ' εὗρ' Ἀνδρομάχην λευκώλενον ἐν μεγάροισιν·

ce ne serait qu'une simple répétition de l'idée contenue dans οἴχεσθαι προφέρουσα (emporter, enlever), et il n'y aurait plus de gradation. Avec κῦμα, c'est de submersion qu'il s'agit.

350. Ὤφελλον a, comme ἀπόερσε, la valeur d'un conditionnel.

351. Ὃς ᾔδη, *qui nosset : qui esset conscius*. Alors Pâris tâcherait de ne point rester en butte aux reproches et aux outrages. *Scholies :* ᾔδει πρὸς τὸ φυλάττεσθαι, καὶ μὴ εἰς αὐτὰ ἐμπίπτειν.

353. Τῷ, *quare*, c'est pourquoi. — Ἐπαυρήσεσθαι, *fruiturum esse*. Il jouira du prix de sa lâcheté; il en retirera un digne fruit. Voyez la note I, 410.

356. Ἀλεξάνδρου ἕνεκ' ἄτης, à cause du coupable égarement de Pâris.

357. Οἷσιν, *quibus*, (nous) à qui. — Ἐπὶ Ζεὺς θῆκε pour Ζεὺς ἐπέθηκε : Jupiter a infligé.

358. Ἀοίδιμοι. Allusion aux chants sur Pâris et Hélène qui ont formé la tradition poétique depuis le temps du siége de Troie jusqu'au siècle d'Homère. Le mot ἀοίδιμοι signifie *chantés :* décriés par des chants. Eustathe : ἐν ᾠδαῖς φερόμενοι, ταῖς ἐπὶ δυσκλείᾳ δηλαδή.

368. Ἀχαιῶν dépend de χερσί.

370. Δόμους εὐναιετάοντας, (sa) demeure bien peuplée. Voyez la note II, 648, sur εὐναιεταώσας.

ἀλλ' ἥγε ξὺν παιδὶ καὶ ἀμφιπόλῳ εὐπέπλῳ
πύργῳ ἐφεστήκει γοόωσά τε μυρομένη τε.
Ἕκτωρ δ' ὡς οὐκ ἔνδον ἀμύμονα τέτμεν ἄκοιτιν,
ἔστη ἐπ' οὐδὸν ἰών, μετὰ δὲ δμωῇσιν ἔειπεν·
Εἰ δ' ἄγε μοι, δμωαί, νημερτέα μυθήσασθε·
πῆ ἔβη Ἀνδρομάχη λευκώλενος ἐκ μεγάροιο;
Ἠέ πη ἐς γαλόων, ἢ εἰνατέρων εὐπέπλων,
ἢ ἐς Ἀθηναίης ἐξοίχεται, ἔνθα περ ἄλλαι
Τρωαὶ ἐϋπλόκαμοι δεινὴν θεὸν ἱλάσκονται;
Τὸν δ' αὖτ' ὀτρηρὴ ταμίη πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ἕκτορ, ἐπεὶ μάλ' ἄνωγας ἀληθέα μυθήσασθαι,
οὔτε πη ἐς γαλόων, οὔτ' εἰνατέρων εὐπέπλων,
οὔτ' ἐς Ἀθηναίης ἐξοίχεται, ἔνθα περ ἄλλαι
Τρωαὶ ἐϋπλόκαμοι δεινὴν θεὸν ἱλάσκονται·
ἀλλ' ἐπὶ πύργον ἔβη μέγαν Ἰλίου, οὕνεκ' ἄκουσεν
τείρεσθαι Τρῶας, μέγα δὲ κράτος εἶναι Ἀχαιῶν.
Ἡ μὲν δὴ πρὸς τεῖχος ἐπειγομένη ἀφικάνει,
μαινομένῃ εἰκυῖα· φέρει δ' ἅμα παῖδα τιθήνη.
Ἦ ῥα γυνὴ ταμίη· ὁ δ' ἀπέσσυτο δώματος Ἕκτωρ,
τὴν αὐτὴν ὁδὸν αὖτις, ἐϋκτιμένας κατ' ἀγυιάς.
Εὖτε πύλας ἵκανε, διερχόμενος μέγα ἄστυ,
Σκαιάς (τῇ γὰρ ἔμελλε διεξίμεναι πεδίονδε),

373. Πύργῳ. C'est la tour de la porte Scée. — Ἐφεστήκει, *vulgo* ἐφειστήκει. *Scholies :* Ἀρίσταρχος χωρὶς τοῦ ι, ἐφεστήκει. Nouvelle preuve que l'augment n'est point la règle dans Homère, mais l'exception.

374. Τέτμεν. Le verbe τέμνω, comme notre mot *couper*, signifie souvent marcher en droite ligne. De là le sens de rencontrer, atteindre, trouver. *Scholies :* κατέλαβεν, εὗρεν.

376. Εἰ δ' ἄγε, or çà allons. Voyez la note I, 302.

378. Ἐς γαλόων, ἢ εἰνατέρων. Suppléez δόμους, les demeures. Γαλώς est la belle-sœur qui est sœur de l'époux. Εἰνατέρες, dont le singulier n'existe pas, ce sont les belles-sœurs qui sont femmes des frères de l'époux. Ainsi Cassandre est belle-sœur d'Andromaque au premier titre, et Hélène au second. Voyez la note III, 122.

384. Ἐς Ἀθηναίης, au (temple) de Minerve.

386. Πύργον.... μέγαν Ἰλίου. La grande tour d'Ilion est la tour de la porte Scée.

391. Τὴν αὐτὴν ὁδὸν αὖτις ne signifie point qu'Hector prend à son tour le même chemin qu'Andromaque, mais qu'il *reprend* le chemin par où il était venu, c'est-à-dire qu'il retourne vers le champ de bataille. Il ne va point à la tour, mais il se rend dans la plaine par la porte Scée. Près de la porte, il rencontre sa femme, qui revient de la tour; et c'est près de la porte que se tient cette conversation improprement nommée par nos critiques *les Adieux* d'Andromaque et d'Hector.

393. Τῇ, par là : par cette route (ταύτῃ τῇ ὁδῷ).

ἔνθ' ἄλοχος πολύδωρος ἐναντίη ἦλθε θέουσα,
Ἀνδρομάχη, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἠετίωνος·
Ἠετίων, ὃς ἔναιεν ὑπὸ Πλάκῳ ὑληέσσῃ,
Θήβῃ Ὑποπλακίῃ, Κιλίκεσσ' ἄνδρεσσιν ἀνάσσων·
τοῦπερ δὴ θυγάτηρ ἔχεθ' Ἕκτορι χαλκοκορυστῇ.
Ἥ οἱ ἔπειτ' ἤντησ', ἅμα δ' ἀμφίπολος κίεν αὐτῇ,
παῖδ' ἐπὶ κόλπῳ ἔχουσ' ἀταλάφρονα, νήπιον αὔτως,
Ἑκτορίδην ἀγαπητόν, ἀλίγκιον ἀστέρι καλῷ·
τόν ῥ' Ἕκτωρ καλέεσκε Σκαμάνδριον, αὐτὰρ οἱ ἄλλοι
Ἀστυάνακτ'· οἶος γὰρ ἐρύετο Ἴλιον Ἕκτωρ.

394. Πολύδωρος, pour laquelle il avait donné beaucoup de présents : qu'il avait acquise par de riches cadeaux. *Scholies :* πολλὰ ἕδνα παρὰ τοῦ ἀνδρὸς λαβοῦσα. Quelques-uns l'entendent d'une dot qu'Andromaque aurait reçue de ses parents. Mais il s'agit des présents du fiancé ; et πολύδωρος équivaut à καλή, la beauté étant la mesure de l'importance des sacrifices faits par le poursuivant. Voyez XXII, 88 et 471, et les notes sur ces deux vers.

395. Ἠετίωνος. Voyez la note I, 366 sur ce nom.

396. Ἠετίων, ὅς équivaut à ὃς Ἠετίων, lequel Éétion. C'est ce que les grammairiens grecs appellent ἐπανάληψις σολοικοφανής, reprise qui a l'apparence d'un solécisme. — Ὑπὸ Πλάκῳ. Le Placus était une montagne, au pied de laquelle était bâtie la ville de Thébé des Cilices, fondée par Hercule. Dicéarque nomme cette montagne τὸ Πλάκιον.

397. Θήβῃ Ὑποπλακίῃ, Thébé Hypoplacienne : Thébé au pied du Placus, habitée par les Cilices, sujets du roi Éétion. Voyez la note I, 366 sur Θήβην.

398. Ἔχεθ' pour ἔχετο : *possidebatur*, c'est-à-dire *nupserat*, était l'épouse.

399. Ἔπειτ(α), en conséquence : donc. Hector allait à la porte Scée, Andromaque en revenait. La rencontre est le résultat de cette coïncidence, et c'est ce que dit ἔπειτα.

400. Ἀταλάφρονα, *tenero animo : tenellum*, tout petit. Quelques-uns lisent ἀταλόφρονα : correction inutile. Ce serait un mot plus conforme aux règles ordinaires de la composition ; mais ce serait toujours un ἅπαξ εἰρημένον. L'adjectif ἀταλός est plusieurs fois dans Homère. Il y a même ἀταλὰ φρονέων, XVIII, 567, dont ἀταλάφρων est l'exact équivalent. — Νήπιον αὔτως, *sic infantem : prorsus adhuc infantem*, qui ne parlait point du tout. Le mot αὔτως, *comme on voit bien*, *vraiment*, ne fait qu'insister sur le sens de νήπιον. C'est à tort qu'Eustathe en fait un synonyme de ὡσαύτως, et qu'il établit une comparaison : ἵνα εἴη ὁ παῖς καὶ ἀταλάφρων ὁμοίως καὶ νήπιος. Voyez la note I, 133. Dübner rattache αὔτως à ἐπὶ κόλπῳ ἔχουσα, et propose de traduire : « si enfant que l'on devait le porter dans les bras. » Je préfère l'explication de Bothe, *noch so ganz klein*, et la traduction de Voss : *das noch unmündige Knæblein.* Homère dit νήπιος αὔτως, au vers XXIV, 726, où il n'y a point de nourrice.

401. Ἀγαπητόν est traduit, dans les *Scholies*, par μονογενῆ, unique. Mais Homère dit ailleurs, *Odyssée*, II, 365 : μοῦνος ἐὼν ἀγαπητός. Il y a donc une différence. *Tendrement aimé* suffit.

402. Καλέεσκε, *vocitabat*, appelait habituellement. Remarquez le dactyle εσκεσκα. Il est évident qu'on adoucissait σκα. Voyez la note II, 465 sur πεδίον προχέοντο Σκαμάνδριον.

403. Ἀστυάνακτ(α), roi de la ville : protecteur de la ville, sauveur de la ville. La phrase qui suit explique qu'en donnant au fils d'Hector le nom d'Astyanax, on voulait faire honneur à Hector lui-même. — Οἶος, seul. Hector n'était pas l'unique défenseur d'Ilion ; mais c'est à lui qu'Ilion devait d'avoir pu résister durant tant d'années. Il était unique et sans pair, entre les

Ἤτοι ὁ μὲν μείδησεν ἰδὼν ἐς παῖδα σιωπῇ·
Ἀνδρομάχη δέ οἱ ἄγχι παρίστατο δακρυχέουσα,
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Δαιμόνιε, φθίσει σε τὸ σὸν μένος· οὐδ' ἐλεαίρεις
παῖδά τε νηπίαχον καὶ ἔμ' ἄμμορον, ἣ τάχα χήρη
σεῦ ἔσομαι· τάχα γάρ σε κατακτανέουσιν Ἀχαιοὶ,
πάντες ἐφορμηθέντες· ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἴη
σεῦ ἀφαμαρτούσῃ χθόνα δύμεναι· οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλη
ἔσται θαλπωρὴ, ἐπεὶ ἂν σύγε πότμον ἐπίσπῃς,
ἀλλ' ἄχε'· οὐδέ μοί ἐστι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.
Ἤτοι γὰρ πατέρ' ἁμὸν ἀπέκτανε δῖος Ἀχιλλεύς,
ἐκ δὲ πόλιν πέρσεν Κιλίκων εὐναιετάωσαν,
Θήβην ὑψίπυλον· κατὰ δ' ἔκτανεν Ἠετίωνα,
οὐδέ μιν ἐξενάριξε, σεβάσσατο γὰρ τόγε θυμῷ·
ἀλλ' ἄρα μιν κατέκηε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν,
ἠδ' ἐπὶ σῆμ' ἔχεεν· περὶ δὲ πτελέας ἐφύτευσαν
Νύμφαι ὀρεστιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.
Οἳ δέ μοι ἑπτὰ κασίγνητοι ἔσαν ἐν μεγάροισιν,
οἱ μὲν πάντες ἰῷ κίον ἤματι Ἄϊδος εἴσω·
πάντας γὰρ κατέπεφνε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς,
βουσὶν ἐπ' εἰλιπόδεσσι καὶ ἀργεννῇς ὀΐεσσιν.

défenseurs dI'lion. Bothe renvoie ici aux vers V, 473-474, où l'on voit Hector se vanter de n'avoir pas besoin du secours des alliés, et de pouvoir défendre la ville, οἶος, σὺν γαμβροῖσι.... Il vaut mieux, je crois, renvoyer au passage où Priam, qui avait tant de fils encore, dit qu'il ne lui en reste plus (τῶν δ' οὔτινά φημι λελεῖφθαι), parce qu'il a perdu Hector, qui était pour lui l'unique (ὅς δέ μοι οἶος ἔην). Voyez XXIV, 494 et 499.

408. Τάχα, bientôt. Dans Homère, ce mot ne signifie jamais *peut-être*. On va voir, par le discours d'Hector, que lui-même ne se faisait aucune illusion sur l'avenir. Troie ne pouvait pas être sauvée; Hector devait périr, et entraîner la ruine de sa patrie.

411. Χθόνα δύμεναι, descendre aux enfers. Voyez plus haut la note du vers 19.

414. Ἀμόν (*nostrum*) est ici dans le sens de *meum*. Ἀμός, que quelques-uns écrivent ἁμός, est une forme archaïque de ἡμέτερος. C'est ce qu'on appelle vulgairement un éolisme, comme μεῦ, σεῦ, τύνη, etc. Les Doriens lui donnent l'esprit rude.

417. Σεβάσσατο. Achille avait respecté dans sa victime le caractère sacré de la royauté. Il n'avait point dépouillé Éétion, comme il eût dépouillé un ennemi vulgaire.

419. Σῆμ(α), *monumentum* : un amas de terre *indiquant* le lieu de la sépulture. — Ἔχεεν, il versa : il entassa; il éleva en mettant terre sur terre.

420. Νύμφαι ὀρεστιάδες, les Oréades : les nymphes du mont Placus, sans doute.

422. Ἰῷ.... ἤματι, *uno die*, en un seul jour. — Ἄϊδος εἴσω, dans (la demeure) de Pluton.

424. Βουσὶν ἐπ' pour ἐπὶ βουσί

Μητέρα δ', ἣ βασίλευεν ὑπὸ Πλάκῳ ὑληέσσῃ,
τὴν ἐπεὶ ἂρ δεῦρ' ἤγαγ' ἅμ' ἄλλοισι κτεάτεσσιν,
ἂψ ὅγε τὴν ἀπέλυσε λαβὼν ἀπερείσι' ἄποινα·
πατρὸς δ' ἐν μεγάροισι βάλ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα.
Ἕκτορ, ἀτὰρ σύ μοί ἐσσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
ἠδὲ κασίγνητος, σὺ δέ μοι θαλερὸς παρακοίτης.
Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐλέαιρε, καὶ αὐτοῦ μίμν' ἐπὶ πύργῳ,
μὴ παῖδ' ὀρφανικὸν θήῃς χήρην τε γυναῖκα·
λαὸν δὲ στῆσον παρ' ἐρινεόν, ἔνθα μάλιστα

comme ils veillaient sur les bœufs. Les Grecs disaient εἶναι ἐπί τινι, pour signifier qu'on a charge de quelque chose. — Εἰλιπόδεσσι, tourne-pieds : épithète d'une vérité admirable. Les bœufs ne plient point nettement le jarret comme le cheval. Ils jettent le pied en lui faisant décrire un demi-cercle à chaque pas. Cela est surtout sensible quand ils sont sous le joug, et qu'ils traînent une charge un peu lourde.

425. Ἣ βασίλευεν, qui était reine : qui était femme de roi. Andromaque ne veut point dire que sa mère aurait gouverné les Cilices elle-même. Il est évident que la femme d'Éétion a été faite captive le jour de la mort de son époux. Redevenue libre, elle ne retourne point à Thébé, qui n'existe plus; elle va passer ses derniers jours dans sa famille paternelle. Homère ne cite nulle part le nom de la mère d'Andromaque.

428. Πατρός. Il s'agit du père de la femme d'Éétion, de l'aïeul d'Andromaque. On ignore son nom. — Βάλ' Ἄρτεμις. Voyez plus haut, vers 205, la note sur Ἄρτεμις ἔκτα.

429-430. Ἕκτορ,... Racine, *Iphigénie*, III, v : « Elle n'a que vous seul : vous êtes, en ces lieux, Son père, son époux, son asile, ses dieux. »

431. Αὐτοῦ adverbe : *hic*, ici.

433-439. Λαὸν δὲ.... Ces sept vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise, et Aristarque les regardait comme interpolés. La raison principale qu'allègue Aristarque, c'est que des conseils comme ceux qu'Andromaque donne à Hector sont déplacés dans la bouche d'une femme : ἀθετοῦνται στίχοι ἑπτά, ἕως τοῦ, Ἦ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς, ὅτι ἀνοίκειοι οἱ λόγοι τῇ Ἀνδρομάχῃ. Mais il est évident qu'Andromaque n'a aucune prétention de stratégiste. Ce qui parle en elle, ce sont les inquiétudes de sa tendresse. Elle est naïve, voilà tout. Quelques anciens objectaient à Aristarque que ce qui serait déplacé dans la bouche d'une autre femme ne l'est point dans celle d'Andromaque : « Andromaque, disent-ils, soignait les chevaux d'Hector, et se passionnait pour tout ce qui concernait la personne de son époux; elle a donc bien pu dire des choses qui ne seraient pas venues à l'esprit d'une femme uniquement occupée de son intérieur. » Mais cette explication est sophistique. Andromaque n'est qu'une femme, c'est n'est point une virago. Le soin qu'elle prend des chevaux d'Hector ne prouve nullement qu'elle ait des connaissances militaires, ou qu'elle s'imagine en avoir. Aristarque note de plus qu'il n'est pas vrai que les Grecs se soient approchés des remparts de la ville, et qu'ils aient essayé de les escalader. Enfin il tire un argument de ce qu'Hector, dans sa réponse à Andromaque, ne fait aucune allusion à ce que contiennent les vers 433-439. Mais Andromaque, en parlant de l'assaut, ne fait que répéter un des mille bruits sinistres qui ont couru par la ville en alarmes, et qui ont pénétré jusque dans sa maison. Hector n'a pas besoin de répondre à chaque détail, à chaque phrase du discours de sa femme. Il répond à l'idée principale du discours; et τάδε πάντα rappelle suffisamment tout ce qu'Andromaque a conseillé dans l'intérêt d'une existence qui lui est plus chère que sa propre vie. Aristarque conclut par une

ἄμβατός ἐστι πόλις, καὶ ἐπίδρομον ἔπλετο τεῖχος.
Τρὶς γὰρ τῇγ' ἐλθόντες ἐπειρήσανθ' οἱ ἄριστοι,
ἀμφ' Αἴαντε δύω καὶ ἀγακλυτὸν Ἰδομενῆα,
ἠδ' ἀμφ' Ἀτρείδας καὶ Τυδέος ἄλκιμον υἱόν·
ἤ πού τίς σφιν ἔνισπε θεοπροπίων εὖ εἰδώς,
ἤ νυ καὶ αὐτῶν θυμὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Ἦ καὶ ἐμοὶ τάδε πάντα μέλει, γύναι· ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
αἰδέομαι Τρῶας, καὶ Τρῳάδας ἑλκεσιπέπλους,
αἴ κε κακὸς ὣς νόσφιν ἀλυσκάζω πολέμοιο·
οὐδέ με θυμὸς ἄνωγεν, ἐπεὶ μάθον ἔμμεναι ἐσθλὸς
αἰεί, καὶ πρώτοισι μετὰ Τρώεσσι μάχεσθαι,
ἀρνύμενος πατρός τε μέγα κλέος ἠδ' ἐμὸν αὐτοῦ.
Εὖ γὰρ ἐγὼ τόδε οἶδα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
ἔσσεται ἦμαρ ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρή,
καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.
Ἀλλ' οὔ μοι Τρώων τόσσον μέλει ἄλγος ὀπίσσω,

sentence fort dure contre le soi-disant interpolateur : ὁ δὲ διασκευαστὴς ἐπλανήθη. Il faudrait plutôt dire que l'interpolateur, si interpolateur il y a, ajoute des beautés à Homère. Remarquez ici que *diascévaste* est toujours pris par les Alexandrins dans un sens défavorable, et non point comme l'entend Wolf, et comme tout le monde le répète d'après lui. Voyez notre *Introduction*, chap. I.— 433. Παρ' ἐρινεόν, près du figuier sauvage. L'ἐρινεός, suivant Strabon, était une colline couverte de figuiers sauvages, voisine de la porte Scée, et touchant presque aux remparts. D'après les passages de l'*Iliade* où il est question de l'ἐρινεός, il faut placer le figuier, ou la colline des figuiers, à une certaine distance des remparts, au nord-ouest de la ville, un peu au delà des Deux Sources. Voyez notamment XXII, 145.

434. Ἄμβατος. Callistrate écrivait ἀμβάτη. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἄμβατος. Καλλίστρατος διὰ τοῦ η, ἀμβάτη. On voit qu'Aristarque, tout en condamnant les vers 433-439, les avait pourtant laissés dans son texte.

436. Ἀμφ' Αἴαντε δύω, les deux Ajax et leurs soldats. C'est comme s'il y avait οἱ περὶ δύο Αἴαντε. Voyez III, 146 et la note sur ce vers.

437. Ἀτρείδας. Quelques anciens lisaient ici Ἀτρείδα au duel. *Scholies :* ὁ Ἰξίων, ἐν τῷ πρὸς τοὺς ἠθετημένους, Ἀτρείδα προφέρεται, δυϊκῶς.

439. Ἐποτρύνει. Quelques-uns proposent de lire ἐπότρυνεν, et de considérer ἀνώγει comme un passé. Il y aurait ainsi concordance avec l'aoriste ἔνισπε. Mais le présent est plus juste et plus vrai. Ces guerriers qui ont déjà donné trois assauts en donneront probablement un quatrième. La passion qui les a fait agir n'est pas éteinte; elle les pousse encore.

441. Τάδε πάντα : les malheurs que prévoit Andromaque.

444. Οὐδέ με θυμὸς ἄνωγεν, sous-entendu ἀλυσκάζειν.

446. Πατρὸς... κλέος. Priam avait fait la guerre dans sa jeunesse. Voyez III, 184-189.

447-449. Εὖ γὰρ.... Voyez IV, 163-165 et les notes sur ces trois vers.

οὔτ' αὐτῆς Ἑκάβης, οὔτε Πριάμοιο ἄνακτος,
οὔτε κασιγνήτων, οἵ κεν πολέες τε καὶ ἐσθλοὶ
ἐν κονίῃσι πέσοιεν ὑπ' ἀνδράσι δυσμενέεσσιν,
ὅσσον σεῖ', ὅτε κέν τις Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
δακρυόεσσαν ἄγηται, ἐλεύθερον ἦμαρ ἀπούρας.
Καί κεν ἐν Ἄργει ἐοῦσα, πρὸς ἄλλης ἱστὸν ὑφαίνοις,
καί κεν ὕδωρ φορέοις Μεσσηΐδος ἢ Ὑπερείης,
πόλλ' ἀεκαζομένη, κρατερὴ δ' ἐπικείσετ' ἀνάγκη·
καί ποτέ τις εἴπῃσιν, ἰδὼν κατὰ δάκρυ χέουσαν·
Ἕκτορος ἥδε γυνή, ὃς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι
Τρώων ἱπποδάμων, ὅτε Ἴλιον ἀμφεμάχοντο.
Ὥς ποτέ τις ἐρέει· σοὶ δ' αὖ νέον ἔσσεται ἄλγος,
χήτεϊ τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἀμύνειν δούλιον ἦμαρ.
Ἀλλά με τεθνηῶτα χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτοι,
πρίν γ' ἔτι σῆς τε βοῆς σοῦ θ' ἑλκηθμοῖο πυθέσθαι.

454. Σεῖ(ο), sous-entendu ἄλγος : la douleur de toi ; ta douleur.

456. Ἐν Ἄργει, dans l'Argos (Pélasgique) : en Thessalie. Voyez plus haut, vers 152, la note sur Ἄργεος ἱπποβότοιο. — Πρὸς ἄλλης, de par une autre : au commandement d'une maîtresse.

457. Καί κεν ὕδωρ φορέοις. Aristarque fait remarquer que ce qui n'était qu'une supposition, qu'un peut-être, dans les vers d'Homère, est devenu un fait chez les poëtes postérieurs : ἡ διπλῆ, ὅτι κατὰ τὸ προστυχὸν οὕτως εἰπόντος Ὁμήρου, οἱ νεώτεροι ὑδροφοροῦσαν εἰσάγουσιν αὐτήν. La même chose est arrivée à propos d'Astyanax. Sa mère craignait qu'il ne pérît précipité du haut des remparts ; et Astyanax, pour les poëtes postérieurs à Homère, a péri précipité du haut des remparts. Voyez la note XXIV, 735. — Μεσσηΐδος ἢ Ὑπερείης. Ces deux fontaines étaient en Thessalie. On les montrait près de Pharsale ; mais Strabon met Hypérie près de Phères. Voyez la note II, 734. Hector pense naturellement à la Thessalie, au pays d'Achille. Une captive comme la veuve d'Hector doit être la proie du plus brave des Grecs. D'après la tradition, Andromaque fut donnée à Pyrrhus, au fils d'Achille.

459. Εἴπῃσιν, *dixerit*, pourra dire. Le futur de l'indicatif, vers 462, précise davantage : ὥς ποτέ τις ἐρέει (oui, voilà ce qu'un jour on dira).

463. Τοιοῦδ'... ἀμύνειν semble équivaloir à οἵου τε ὄντος ἀμύνειν, capable de repousser. Mais il y a quelque chose de plus, et Hector parle de lui-même. Construisez : τοιοῦδε (οἷος ἐγώ εἰμι, ὥστε) ἀμύνειν. — Δούλιον ἦμαρ, le jour esclave : le jour de l'esclavage, l'esclavage ; expression analogue à celle qu'on a vue au vers 455 : ἐλεύθερον ἦμαρ.

464. Χυτὴ.... γαῖα, la terre répandue : la terre entassée, le tertre de la sépulture ; le tombeau. On a vu plus haut, vers 419, σῆμα ἐπιχεῖν, *répandre* un tombeau sur un mort. Eustathe : χυτὴ γάρ, φασὶν, οὐχ ἁπλῶς ἅπασα γῆ, ἀλλ' ἡ ἐπὶ νεκροῖς χεομένη. Ceci est une phrase d'Aristarque.

465. Ἔτι n'est pas une simple dépendance de πρίν γε, perdue dans le sens *ante quam*. Il renforce l'idée de πυθέσθαι : *entendre encore ;* être *encore* vivant pour entendre. — Ἑλκηθμοῖο. C'est l'action de traîner, d'enlever, et même la violence dans la pire acception du terme : tout ce que peut avoir à endurer une femme dans une ville prise d'assaut. Bothe : « Stuprum vox ἕλκειν « significat a consequente, *Odyss.* Λ (XI),

Ὣς εἰπὼν οὗ παιδὸς ὀρέξατο φαίδιμος Ἕκτωρ.
Ἂψ δ᾽ ὁ πάϊς πρὸς κόλπον ἐϋζώνοιο τιθήνης
ἐκλίνθη ἰάχων, πατρὸς φίλου ὄψιν ἀτυχθεὶς,
ταρβήσας χαλκόν τε ἰδὲ λόφον ἱππιοχαίτην,
δεινὸν ἀπ᾽ ἀκροτάτης κόρυθος νεύοντα νοήσας.
Ἐκ δ᾽ ἐγέλασσε πατήρ τε φίλος καὶ πότνια μήτηρ.
Αὐτίκ᾽ ἀπὸ κρατὸς κόρυθ᾽ εἵλετο φαίδιμος Ἕκτωρ,
καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν ἐπὶ χθονὶ παμφανόωσαν·
αὐτὰρ ὅγ᾽ ὃν φίλον υἱὸν ἐπεὶ κύσε πῆλέ τε χερσὶν,
εἶπε δ᾽ ἐπευξάμενος Διί τ᾽ ἄλλοισίν τε θεοῖσιν·
Ζεῦ, ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι
παῖδ᾽ ἐμὸν, ὡς καὶ ἐγώ περ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν,
ὧδε βίην τ᾽ ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίου ἶφι ἀνάσσειν·
καί ποτέ τις εἴπησι· Πατρός γ᾽ ὅδε πολλὸν ἀμείνων,
ἐκ πολέμου ἀνιόντα· φέροι δ᾽ ἔναρα βροτόεντα
κτείνας δήϊον ἄνδρα, χαρείη δὲ φρένα μήτηρ.
Ὣς εἰπὼν ἀλόχοιο φίλης ἐν χερσὶν ἔθηκεν
παῖδ᾽ ἑόν· ἡ δ᾽ ἄρα μιν κηώδεϊ δέξατο κόλπῳ,

« 579, ut ῥυστάζειν *ibid.* II (XVI), 469 « et alias. » Il faut se rappeler, pour bien déterminer le sens de ἑλκηθμός, le fameux discours de Nestor, II, 337, et la façon dont le vieillard veut qu'on venge l'enlèvement d'Hélène, vers 354-356. Au reste, le mot ἑλκηθμός est un ἅπαξ εἰρημένον.

468. Ἀτυχθείς, saisi d'effroi (de ἀτύζομαι).

470. Δεινόν, pris adverbialement : d'une manière terrible.

474. Πῆλε pour ἔπηλε, aoriste de πάλλω, balancer. *Scholies :* ἀνέπαλλε καὶ ἀνέσειεν. Hector balance l'enfant dans ses bras.

475. Εἶπε δ(ὲ), alors il dit. La vulgate εἶπεν est une correction de quelque grammairien méticuleux. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ δ', εἶπε δ' ἐπευξάμενος.

476-477. Τόνδε.... παῖδ' ἐμόν, mon fils que voici. Hector montre l'enfant.

477. Ὡς καὶ ἐγώ περ pour ὥσπερ καὶ ἐγώ, sous-entendu εἰμί : comme je suis moi-même.

479. Εἴπησι, pourra dire. Voyez plus haut vers 459.

480. Ἀνιόντα dépend de εἴπησι, et équivaut à περὶ αὐτοῦ ἀνιόντος, sur lui revenant : en le voyant revenir. Ce n'est point expliquer cette phrase que de renvoyer, comme font quelques-uns, au vers XVII, 237, où εἰπεῖν τινά est pour εἰπεῖν πρός τινα. Ceux dont parle ici Hector ne s'adresseraient point à Astyanax, mais feraient une réflexion à son sujet. Dübner rend parfaitement compte de l'accusatif ἀνιόντα : « La construction régulière, dit-il, serait celle-ci : εἴπῃ αὐτὸν, ἐκ πολέμου ἀνιόντα, πατρὸς πολὺ ἀμείνονα. Mais le poëte a fait entrer le discours direct. » C'est la poésie qui a faussé la grammaire. — Ἔναρα βροτόεντα, des dépouilles couvertes du sang des guerriers tués dans la bataille. Le mot βρότος signifie le sang d'un *mortel* (βροτός) qui a péri de mort violente. Aristarque, à propos du vers XIV, 7 : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ πᾶν αἷμα βρότος, ἀλλὰ τὸ ἀπὸ βροτοῦ πεφονευμένου.

483. Κηώδεϊ. La traduction vulgaire *fragranti* (parfumé) rattache ce mot à καίω, brûler. Aristarque l'expliquait par κείω, dormir : ἐν ᾧ τὰ βρέφη κοιμίζεται.

δακρυόεν γελάσασα· πόσις δ' ἐλέησε νοήσας,
χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
  Δαιμονίη, μή μοί τι λίην ἀκαχίζεο θυμῷ·
οὐ γάρ τίς μ' ὑπὲρ αἶσαν ἀνὴρ Ἄϊδι προϊάψει·
μοῖραν δ' οὔτινά φημι πεφυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
οὐ κακὸν, οὐδὲ μὲν ἐσθλὸν, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται.
Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,
ἱστόν τ' ἠλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
ἔργον ἐποίχεσθαι· πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει
πᾶσιν, ἐμοὶ δὲ μάλιστα, τοὶ Ἰλίῳ ἐγγεγάασιν.
  Ὣς ἄρα φωνήσας κόρυθ' εἵλετο φαίδιμος Ἕκτωρ
ἵππουριν· ἄλοχος δὲ φίλη οἶκόνδε βεβήκει
ἐντροπαλιζομένη, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέουσα.
Αἶψα δ' ἔπειθ' ἵκανε δόμους εὐναιετάοντας
Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο· κιχήσατο δ' ἔνδοθι πολλὰς
ἀμφιπόλους, τῇσιν δὲ γόον πάσῃσιν ἐνῶρσεν.
Αἱ μὲν ἔτι ζωὸν γόον Ἕκτορα ᾧ ἐνὶ οἴκῳ·
οὐ γάρ μιν ἔτ' ἔφαντο ὑπότροπον ἐκ πολέμοιο

484. Δακρυόεν γελάσασα, *lacrimabundum ridens*, avec un rire mêlé de larmes. On a trop commenté cette expression chez les modernes, pour que nous ayons rien à en dire nous-mêmes. Voici ce qu'en dit Aristarque : δυνατῶς καὶ σοφῶς ῥηθὲν, ὡς ἀνερμήνευτον πεφώραται· ἔστι δὲ εὐπρεπές· οὐ γὰρ ὡς ἁπλοῦν τὸ πάθος, ἀλλὰ σύνθετον ἐξ ἐναντίων παθῶν, ἡδονῆς καὶ λύπης· εἰς γέλωτα μὲν γὰρ αὐτὴν προσήγαγε τὸ βρέφος, εἰς δάκρυον δὲ ἡ περὶ τοῦ Ἕκτορος ἀγωνία.

486. Μοι est explétif, comme *moi* dans *prends-moi le bon parti*. Cependant quelques-uns l'entendent : pour moi ; à mon sujet.

487. Ὑπὲρ αἶσαν, en dépit du destin. *Scholies :* παρὰ τὴν εἱμαρμένην. Le mot ὑπέρ signifie, en passant par-dessus (en échappant à la loi).

489. Οὐδὲ μέν, dans le sens de οὐδὲ μήν : ni non plus. — Ἐπὴν τὰ πρῶτα, *ex quo primum*, dès l'instant où : une fois que.

490. Τὰ σ' αὐτῆς pour τὰ σὰ αὐτῆς : *illa tua ipsius*. On a vu un peu plus haut, vers 446, ἐμὸν αὐτοῦ, *meum ipsius*. La leçon vulgaire τὰ σαυτῆς est contraire aux habitudes de la diction homérique, et a été condamnée par Aristarque.

492. Πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει. Virgile, *Énéide*, VII, 444 : « Bella « viri pacemque gerent, queis bella ge« renda. » Télémaque dit des choses semblables à sa mère, *Odyssée*, I, 356-359. Seulement Aristarque approuve ici Hector, et désapprouve là Télémaque. Mais il faut prendre ces choses avec simplicité. Bothe : « Non sunt hæc dure dicta, pro indole is« tius ævi veri neque affectati. Decent ma« tremfamilias domesticæ curæ, quibus ani« mum ejus a sensu malorum liberare studet « amans maritus. »

496. Ἐντροπαλιζομένη, retournant souvent la tête. *Scholies :* κατ' ὀλίγον καὶ συνεχῶς ἐπιστρεφομένη.

500. Γόον pour ἐγόων, de γοάω : elles pleuraient.

501-502. Οὐ γάρ μιν ἔτ' ἔφαντο... ἵξεσθαι. Il revint pourtant. Voyez VII,

ἵξεσθαι, προφυγόντα μένος καὶ χεῖρας Ἀχαιῶν.
Οὐδὲ Πάρις δήθυνεν ἐν ὑψηλοῖσι δόμοισιν·
ἀλλ᾽ ὅγ᾽, ἐπεὶ κατέδυ κλυτὰ τεύχεα, ποικίλα χαλκῷ,
σεύατ᾽ ἔπειτ᾽ ἀνὰ ἄστυ, ποσὶ κραιπνοῖσι πεποιθώς.
Ὡς δ᾽ ὅτε τις στατὸς ἵππος, ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ,
δεσμὸν ἀπορρήξας θείῃ πεδίοιο κροαίνων,
εἰωθὼς λούεσθαι ἐϋρρεῖος ποταμοῖο,
κυδιόων· ὑψοῦ δὲ κάρη ἔχει, ἀμφὶ δὲ χαῖται
ὤμοις ἀΐσσονται· ὁ δ᾽ ἀγλαΐηφι πεποιθώς,
ῥίμφα ἑ γοῦνα φέρει μετά τ᾽ ἤθεα καὶ νομὸν ἵππων·
ὣς υἱὸς Πριάμοιο Πάρις κατὰ Περγάμου ἄκρης,
τεύχεσι παμφαίνων ὥστ᾽ ἠλέκτωρ, ἐβεβήκει
καγχαλόων, ταχέες δὲ πόδες φέρον· αἶψα δ᾽ ἔπειτα
Ἕκτορα δῖον ἔτετμεν ἀδελφεὸν, εὖτ᾽ ἄρ᾽ ἔμελλεν
στρέψεσθ᾽ ἐκ χώρης, ὅθι ἣ ὀάριζε γυναικί.

310. C'est donc sans motif qu'on donne vulgairement à la conversation de la porte Scée le titre d'*Adieux*. Les Grecs disaient Ὁμιλία, comme on l'a vu en tête du chant. On doit dire en français, *Entretien*. Plutarque, dans la *Vie de Brutus*, raconte que Brutus et Porcie se firent leurs adieux devant un tableau qui représentait la scène de la porte Scée.

506. Στατός, qui est resté à l'écurie : qui n'a pas couru depuis quelque temps ; qu'on a tenu en repos loin de ceux qui s'ébattent dans le pâturage. Eustathe : ὁ τῆς ἀγέλης ἀποσπασθείς, καὶ ἐν φάτνῃ ἐφ᾽ ἱκανὸν στὰς καὶ ἀναπαυθείς.

507. Θείῃ pour θέῃ : court. — Πεδίοιο, dans la plaine : génitif local. Voyez *passim*, et la note II, 785. De même, au vers suivant, ποταμοῖο, dans le fleuve. — Κροαίνων, piaffant : trépignant, battant du pied la terre. Aristophane de Byzance (au mot κροαίνω, dans l'*Étymologique*) : τὸ τοῖς ποσὶ σκιρτᾶν καὶ κροτεῖν. En prose on dit κρούω.

508. Ἐϋρρεῖος pour ἐϋρρεέος, génitif d'ἐϋρρεής, poétique pour εὔροος, εὔρους.

510-511. Πεποιθὼς, ῥίμφα ἑ : anacoluthe. La phrase, commencée avec le sujet ὁ, continue avec le sujet γοῦνα. Le français se prête assez bien à ce tour homérique : « Et lui, confiant dans sa beauté, ses genoux l'emportent rapidement. » Zénodote, qui ramenait autant que possible Homère à la diction accoutumée, et qui écrivait, au vers 490, τὰ σαυτῆς au lieu de τὰ σ᾽ αὐτῆς, ne tolérait point les constructions interrompues. Ici, il faisait disparaître l'anacoluthe, en écrivant ῥίμφ᾽ ἑὰ γοῦνα φέρει, *emporte rapidement ses genoux ;* ce qui est aussi détestable pour la vérité et la poésie que correct pour la syntaxe. — Ennius a traduit en latin la comparaison : « Et « tunc sicut equus, qui de præsepibus altis « Vincla suis magnis animis abrumpit, et « inde Fert sese campi per cærula lætaque « prata, Celso pectore, sæpe jubam quas-« sat simul altam : Spiritus ex anima ca-« lida spumas agit albas. » Mais c'est à Virgile qu'il était réservé d'en rendre tous les traits. Voyez *Énéide*, XI, 492-497. Homère répète textuellement sa comparaison, XV, 263-268, mais cette fois en l'appliquant à Hector.

512. Κατὰ Περγάμου ἄκρης, en descendant de la haute Pergame.

513. Ἠλέκτωρ, le brillant, c'est-à-dire le soleil. *Scholies :* ἠλέκτωρ, ἐπιθετικῶς, ὁ ἥλιος.

516. Στρέψεσθ᾽ pour στρέψεσθαι : se tourner ; s'en aller. — Ὀάριζε, il con-

Τὸν πρότερος προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·
Ἠθεῖ', ἦ μάλα δή σε καὶ ἐσσύμενον κατερύκω
δηθύνων, οὐδ' ἦλθον ἐναίσιμον, ὡς ἐκέλευες.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Δαιμόνι', οὐκ ἄν τίς τοι ἀνὴρ, ὃς ἐναίσιμος εἴη,
ἔργον ἀτιμήσειε μάχης, ἐπεὶ ἄλκιμός ἐσσι·
ἀλλὰ ἑκὼν μεθιεῖς τε καὶ οὐκ ἐθέλεις· τὸ δ' ἐμὸν κῆρ
ἄχνυται ἐν θυμῷ, ὅθ' ὑπὲρ σέθεν αἴσχε' ἀκούω
πρὸς Τρώων, οἳ ἔχουσι πολὺν πόνον εἵνεκα σεῖο.
Ἀλλ' ἴομεν· τὰ δ' ὄπισθεν ἀρεσσόμεθ', αἴ κέ ποθι Ζεὺς
δώῃ ἐπουρανίοισι θεοῖς αἰειγενέτῃσιν
κρητῆρα στήσασθαι ἐλεύθερον ἐν μεγάροισιν,
ἐκ Τροίης ἐλάσαντας ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.

versait. Eustathe : ὀάριζε· τουτέστι διὰ λόγων ὡμίλει. *Scholies :* ὀάριζε· ὡμίλει· ὄαρος γὰρ ἡ ὁμιλία.

518. Ἠθεῖ(ε), *cher ami*, mais avec une nuance de respect. C'est le langage d'un eune homme s'adressant à son aîné. Voyez X, 37 et XXII, 229.

519. Ἐναίσιμον est pris adverbialement : *tempore*, au temps convenu.

521. Δαιμόνι(ε) est en bonne part, plus encore qu'au vers 326. — Ἐναίσιμος, qui est dans la règle : par conséquent, juste, équitable.

522. Ἔργον ἀτιμήσειε μάχης, *opus vituperaverit bellicum*. Hector sait bien qu'au fond Pâris est un lâche; mais il cherche à le relever à ses propres yeux, en l'assurant de l'estime des juges équitables.

524. Ὑπὲρ σέθεν, à ton sujet. *Super* avec l'ablatif a ce sens en latin. Virgile a dit, *Énéide*, I, 750 : *super Priamo* et *super Hectore*.

526. Ἴομεν pour ἴωμεν : marchons.

528. Κρητῆρα... ἐλεύθερον, le cratère de la liberté : le bassin où l'on préparera le vin pour faire des libations aux dieux en reconnaissance de la défaite des ennemis et de l'indépendance assurée.

529. Ἐκ Τροίης, hors de la Troade. — On peut faire aux Alexandrins plus d'un reproche pour leur goût ; mais ils ont eu la main heureuse dans la division des chants. Celui-ci finit d'une façon sublime.

ΙΛΙΑΔΟΣ Η.

ΕΚΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΑΙΑΝΤΟΣ ΜΟΝΟΜΑΧΙΑ. ΝΕΚΡΩΝ ΑΝΑΙΡΕΣΙΣ.

Le retour d'Hector et de Pâris rend l'avantage aux Troyens (1-16). Hélénus, inspiré par Minerve et par Apollon, conseille à Hector de provoquer à un combat singulier le plus vaillant des Grecs (17-91). Ménélas se présente pour adversaire ; mais Agamemnon lui fait changer d'avis (92-122). A l'appel de Nestor, neuf héros demandent à combattre; le sort désigne Ajax fils de Télamon (123-205). Lutte sans résultat entre Hector et Ajax (206-312). Propositions de Nestor dans l'assemblée des Grecs; discussion d'Anténor et de Pâris dans l'assemblée des Troyens (313-364). Trêve conclue pour les funérailles des morts (365-420). Les deux armées rendent les derniers devoirs aux victimes de la guerre; les Grecs fortifient leur camp d'un mur et d'un fossé; Neptune s'offense de leur travail (421-464). Nuit remplie de présages sinistres (465-482).

Ὣς εἰπὼν πυλέων ἐξέσσυτο φαίδιμος Ἕκτωρ·
τῷ δ' ἅμ' Ἀλέξανδρος κί' ἀδελφεός· ἐν δ' ἄρα θυμῷ
ἀμφότεροι μέμασαν πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.
Ὡς δὲ θεὸς ναύτῃσιν ἐελδομένοισιν ἔδωκεν
οὖρον, ἐπεί κε κάμωσιν ἐϋξέστῃς ἐλάτῃσιν
πόντον ἐλαύνοντες, καμάτῳ δ' ὑπὸ γυῖα λέλυνται·
ὣς ἄρα τὼ Τρώεσσιν ἐελδομένοισι φανήτην.
Ἔνθ' ἑλέτην ὁ μὲν υἱὸν Ἀρηϊθόοιο ἄνακτος,

5. Ἐλάτῃσιν, avec des sapins, c'est-à-dire avec des rames de sapin. *Scholies :* ταῖς κώπαις, ὅτι ἐξ ἐλατίνων ξύλων κατεσκευάζοντο. Catulle a dit, *Épithalame*, vers 7 : *abiegnis.... palmis.*

6. Πόντον ἐλαύνοντες, battant la mer. Quelques anciens textes donnaient l'expression propre, πόντον ἐρέσσοντες.

7. Τώ, eux deux : Hector et Pâris. Ammonius lisait τοί. Heyne en conclut qu'alors il faudrait φάνησαν, au lieu du duel φανήτην. Même avec τοί, le duel φανήτην est excellent. On est sûr de la leçon φανήτην. C'est celle d'Aristarque. *Scholies :* φανήτην· οὕτως Ἀρίσταρχος, δυϊκῶς. La vulgate τώ doit être pareillement la leçon d'Aristarque.

8. Ἀρηϊθόοιο. Aréithoüs ici nommé

Ἄρνῃ ναιετάοντα, Μενέσθιον, ὃν κορυνήτης
γείνατ' Ἀρηΐθοος καὶ Φυλομέδουσα βοῶπις·
Ἕκτωρ δ' Ἠϊονῆα βάλ' ἔγχεϊ ὀξυόεντι
αὐχέν' ὑπὸ στεφάνης εὐχάλκου, λύντο δὲ γυῖα.
Γλαῦκος δ', Ἱππολόχοιο πάϊς, Λυκίων ἀγὸς ἀνδρῶν,
Ἰφίνοον βάλε δουρὶ κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην,
Δεξιάδην, ἵππων ἐπιάλμενον ὠκειάων,
ὦμον· ὁ δ' ἐξ ἵππων χαμάδις πέσε, λύντο δὲ γυῖα.
Τοὺς δ' ὡς οὖν ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ἀργείους ὀλέκοντας ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ,
βῆ ῥα κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα
Ἴλιον εἰς ἱερήν. Τῇ δ' ἀντίος ὤρνυτ' Ἀπόλλων,
Περγάμου ἐκ κατιδών, Τρώεσσι δὲ βούλετο νίκην.
Ἀλλήλοισι δὲ τώγε συναντέσθην παρὰ φηγῷ.
Τὴν πρότερος προσέειπεν ἄναξ, Διὸς υἱός, Ἀπόλλων·
Τίπτε σὺ δ' αὖ μεμαυῖα, Διὸς θύγατερ μεγάλοιο,
ἦλθες ἀπ' Οὐλύμποιο, μέγας δέ σε θυμὸς ἀνῆκεν;
Ἦ ἵνα δὴ Δαναοῖσι μάχης ἑτεραλκέα νίκην

n'est pas le même qu'Aréithoüs le porte-massue du vers 10, mais son fils; et c'est à lui que se rapporte le conjonctif ὅν (vers 9), et non point à Ménesthius. C'est ce qui est évident, d'après le récit que fera plus bas Nestor, vers 136-156. La seule chose qui puisse paraître singulière, c'est qu'un père et un fils aient porté le même nom; mais cela n'est pas sans exemple, même dans les temps historiques. Démosthène était fils de Démosthène. Ici, d'ailleurs, il faut bien se rendre à l'évidence. Ménesthius est fils d'Aréithoüs, et petit-fils d'Aréithoüs. S'il était le fils du porte-massue, il serait plus vieux que Nestor. *Scholies :* ἀδύνατον Μενέσθιον τοῦ κορυνήτου υἱὸν ὄντα πολεμεῖν· πρεσβύτερος γὰρ ἂν εἴη Νέστορος.

9. Ἄρνῃ. C'est Arné en Béotie. Voyez la note II, 507. — Μενέσθιον. Ménesthius est inconnu d'ailleurs.

10. Φυλομέδουσα, *vulgo* Φιλομέδουσα. Quelques-uns proposent Φυλλομέδουσα, *florum cultrix :* nom excellent pour une femme, dit Bothe, et analogue à *Phyllodoce* qui est dans Virgile, et que certains manuscrits donnent avec les variantes *Philidice, Phyledoce.* Voyez *Géorgiques*, IV, 336.

11. Ἠϊονῆα. Éionée est inconnu. — Ἔγχεϊ ὀξυόεντι. Voyez la note V, 50.

12. Ὑπὸ στεφάνης, *sub ora galeæ*, sous le rebord du casque. *Scholies :* εἶδος περικεφαλαίας, ἐξοχὴν ἔχον· ἡ δὲ μεταφορὰ ἀπὸ τῆς τῶν ὀρῶν στεφάνης. En effet, on verra, XIII, 138, κατὰ στεφάνης, *de montis vertice*, du haut d'un escarpement. — Λύντο δὲ γυῖα, *vulgo* λῦσε δὲ γυῖα. Notre vulgate n'est qu'une correction de quelque grammairien offensé de la répétition des mêmes termes au vers 16. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, λύντο δὲ γυῖα.

14-15. Ἰφίνοον.... Iphinoüs fils de Dexius est inconnu ainsi que son père.

22. Παρὰ φηγῷ, près du hêtre ou du chêne consacré à Jupiter. Voyez la note V, 693.

26. Ἑτεραλκέα, qui donne la force à l'un des deux partis : qui rend l'avantage

δῶς; ἐπεὶ οὔτι Τρῶας ἀπολλυμένους ἐλεαίρεις.
Ἀλλ' εἴ μοί τι πίθοιο, τό κεν πολὺ κέρδιον εἴη·
νῦν μὲν παύσωμεν πόλεμον καὶ δηϊοτῆτα
σήμερον· ὕστερον αὖτε μαχήσοντ', εἰσόκε τέκμωρ
Ἰλίου εὕρωσιν· ἐπεὶ ὣς φίλον ἔπλετο θυμῷ
ὑμῖν ἀθανάτῃσι, διαπραθέειν τόδε ἄστυ.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ὧδ' ἔστω, Ἑκάεργε· τὰ γὰρ φρονέουσα καὶ αὐτὴ
ἦλθον ἀπ' Οὐλύμποιο μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς.
Ἀλλ' ἄγε, πῶς μέμονας πόλεμον καταπαυσέμεν ἀνδρῶν;
Τὴν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων·
Ἕκτορος ὄρσωμεν κρατερὸν μένος ἱπποδάμοιο,
ἤν τινά που Δαναῶν προκαλέσσεται οἰόθεν οἶος
ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι,
οἱ δέ κ' ἀγασσάμενοι χαλκοκνήμιδες Ἀχαιοὶ
οἶον ἐπόρσειαν πολεμίζειν Ἕκτορι δίῳ.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Τῶν δ' Ἕλενος, Πριάμοιο φίλος παῖς, σύνθετο θυμῷ
βουλὴν, ἥ ῥα θεοῖσιν ἐφήνδανε μητιόωσιν·

au parti d'abord vaincu. *Scholies :* οὕτως ἡ νίκη λέγεται, ὅταν οἱ νικῶντες νικῶνται· ἢ ἀνάπαλιν τὴν τοῖς ἑτέροις ἀλκὴν καὶ δύναμιν παρέχουσαν. Ici, et dans plusieurs autres passages, le mot ἑτεραλκής équivaut à *décisif*. Cependant quelques-uns entendent, par ἑτεραλκής, *anceps*, l'épithète vulgaire de la victoire : qui passe de l'un à l'autre, chancelante, flottante ; aimant à changer d'hommes, comme s'exprime ailleurs Homère (voyez la note VI, 339). On cite Hérodote à l'appui de cette interprétation. En effet, ἑτεραλκέως ἀγωνιζόμενοι signifie chez lui, VIII, xi, ayant combattu sans résultat.

30. Τέκμωρ, synonyme poétique de τέλος : la fin, la destruction, la ruine. Le verbe τεκμαίρομαι, VI, 349, est pris dans le sens de τελειόω, de εἰς τέλος ἄγω, et se rapporte aux arrêts du destin.

32. Ὑμῖν ἀθανάτῃσι (à vous immortelles) se rapporte seulement à Minerve et à Junon, les deux ennemies acharnées des Troyens. Aristophane de Byzance lisait même ὑμῖν ἀμφοτέρῃσι. Zénodote étendait au contraire l'expression à tous les dieux : ὑμῖν ἀθανάτοισι.

36. Πῶς μέμονας; Comment entends-tu t'y prendre? Comment feras-tu pour? Ce parfait μέμονα se rapporte par sa signification à μάω, et il est synonyme de προθυμοῦμαι. C'est un équivalent de μενεαίνω, et il se rattache à μένος.

39. Οἰόθεν οἶος, absolument seul. Οἰόθεν sert à augmenter la signification d'οἶος, et à lui donner la valeur d'un superlatif. Ainsi l'on verra plus bas, vers 97, αἰνόθεν αἰνῶς pour αἰνότατον, adverbe. Cependant Apollonius explique οἰόθεν οἶος *seul contre seul :* ἐκ μόνου μόνος, ὥπερ ἴσον μόνος πρὸς μόνον.

41. Οἱ, *ceux-ci*, déterminé par Ἀχαιοί.

44. Τῶν, d'eux : d'Apollon et de Minerve. — Σύνθετο θυμῷ. Hélénus avait le don de prophétie, et était en communication avec les dieux.

στῆ δὲ παρ' Ἕκτορ' ἰὼν, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ἕκτορ, υἱὲ Πριάμοιο, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε,
ἦ ῥά νύ μοί τι πίθοιο; κασίγνητος δέ τοί εἰμι·
ἄλλους μὲν κάθισον Τρῶας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς,
αὐτὸς δὲ προκάλεσσαι Ἀχαιῶν ὅστις ἄριστος,
ἀντίβιον μαχέσασθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι·
οὐ γάρ πώ τοι μοῖρα θανεῖν καὶ πότμον ἐπισπεῖν.
Ὣς γὰρ ἐγὼν ὄπ' ἄκουσα θεῶν αἰειγενετάων.
Ὣς ἔφαθ'· Ἕκτωρ δ' αὖτ' ἐχάρη μέγα, μῦθον ἀκούσας,
καί ῥ' ἐς μέσσον ἰὼν, Τρώων ἀνέεργε φάλαγγας,
μέσσου δουρὸς ἑλών· τοὶ δ' ἱδρύνθησαν ἅπαντες.
Κὰδ δ' Ἀγαμέμνων εἷσεν ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς·
κὰδ δ' ἄρ' Ἀθηναίη τε καὶ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
ἑζέσθην, ὄρνισιν ἐοικότες αἰγυπιοῖσιν,
φηγῷ ἐφ' ὑψηλῇ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο,
ἀνδράσι τερπόμενοι· τῶν δὲ στίχες εἵατο πυκναὶ,
ἀσπίσι καὶ κορύθεσσι καὶ ἔγχεσι πεφρικυῖαι.
Οἵη δὲ Ζεφύροιο ἐχεύατο πόντον ἐπὶ φρὶξ

47. Υἱέ a la première brève, comme on l'a vue brève, VI, 130, dans υἱός.

53. Ὣς γάρ.... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais la raison de l'athétèse n'est point convaincante : ἀθετεῖται· διὰ τῆς μαντικῆς αὐτῶν συνῆκεν, ὡς εἴρηται. C'est trop raffiner. La μαντική suppose une communication avec les dieux. Pourquoi Hélénus n'aurait-il pas entendu leur voix ? — Ὣς γὰρ ἐγὼν ὄπ' ἄκουσα. Bothe propose de lire ὡς πὰρ ἐγὼν... : *ut ego subauscultando excepi vocem deorum.* Il dit que cette pensée est celle qui convient le mieux ici : *quæ aptissima est sententia.* Je crois, au contraire, que ὣς γάρ, c'est-à-dire οὕτως γάρ, explique plus nettement les choses : « Car c'est en ce sens que j'ai entendu parler les dieux; car je sais vraiment, d'après leurs discours, que tu ne périras point. » Γάρ n'est pas, comme Bothe le prétend, une oiseuse répétition, mais une liaison nécessaire. Son παράκουσα, παρήκουσα, est une imagination médiocrement heureuse. Hélénus n'avait pas besoin d'artifices pour connaître les secrets des dieux; et παρακούειν, c'est écouter sans en avoir l'air, en espion ou en hypocrite.

54-56. Ὣς ἔφαθ'·... Voyez III, 76-78 et la note sur le dernier des trois vers.

59. Ἐοικότες ne dit point qu'ils eussent pris la forme de deux vautours, mais qu'ils se tenaient postés sur l'arbre, comme s'y fussent perchés des vautours. Ils ont choisi un belvédère, voilà tout. Ils sont invisibles, et n'ont aucune raison de changer de figure.

61. Ἀνδράσι τερπόμενοι. Apollon et Minerve se donnent un spectacle.

63. Ζεφύροιο.... φρίξ, l'action du zéphyre hérissant les flots. On se rappelle que le zéphyre d'Homère est un vent de tempête. Voyez la note II, 147. Catulle a dit, *Épithalame*, vers 217, dans le style d'Homère : « *Horrificans* zephyrus, proclivas incitat « undas. » Le mot φρίξ, selon Aristarque, signifie le commencement de la tempête, quand la mer se ride et que les vagues se soulèvent. Voyez la note XXI, 126. Eustathe affaiblit ici la doctrine d'Aristarque, au

ὀρνυμένοιο νέον, μελάνει δέ τε πόντον ὑπ' αὐτῇ·
τοῖαι ἄρα στίχες εἵατ' Ἀχαιῶν τε Τρώων τε
ἐν πεδίῳ· Ἕκτωρ δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ἔειπεν·
Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Ὅρκια μὲν Κρονίδης ὑψίζυγος οὐκ ἐτέλεσσεν,
ἀλλὰ κακὰ φρονέων τεκμαίρεται ἀμφοτέροισιν,
εἰσόκεν ἢ ὑμεῖς Τροίην εὔπυργον ἕλητε,
ἢ αὐτοὶ παρὰ νηυσὶ δαμείετε ποντοπόροισιν.
Ὑμῖν δ' ἐν γὰρ ἔασιν ἀριστῆες Παναχαιῶν·
τῶν νῦν ὅντινα θυμὸς ἐμοὶ μαχέσασθαι ἀνώγει,
δεῦρ' ἴτω ἐκ πάντων, πρόμος ἔμμεναι Ἕκτορι δίῳ.
Ὧδε δὲ μυθέομαι, Ζεὺς δ' ἄμμ' ἐπιμάρτυρος ἔστω·
εἰ μέν κεν ἐμὲ κεῖνος ἕλῃ ταναήκεϊ χαλκῷ,
τεύχεα συλήσας φερέτω κοίλας ἐπὶ νῆας,
σῶμα δὲ οἴκαδ' ἐμὸν δόμεναι πάλιν, ὄφρα πυρός με
Τρῶες καὶ Τρώων ἄλοχοι λελάχωσι θανόντα.

souvenir probablement du zéphyre des poëtes postérieurs à Homère : φρῖκα Ζεφύρου καλεῖ τὴν πρώτην ἠρεμαίαν αὐτοῦ κατὰ θαλάσσης ἐπίπνοιαν. Le mot ἠρεμαίαν est de trop. Au reste, il ne s'agit ici que d'une comparaison par à peu près : un hérissement d'armes et un hérissement de flots. Notez que les soldats sont assis, et que les armes n'ondoient point. Quelques anciens prétendaient que le mot d'Homère n'est point φρίξ, mais ἐπιφρίξ, et que le verbe ἐχεύατο a un sens actif. Cette opinion est réfutée dans les *Scholies*, au nom de Ptolémée l'Ascalonite et *des autres*, c'est-à-dire de tous les grammairiens autorisés : οὐδὲν γὰρ ἔσται τὸ ἐπιφρὶξ, χωρὶς εἰ μὴ παρέλκῃ ἡ πρόθεσις, ὅπερ οὐ πιθανόν· οὐ γὰρ κατεπείγει.

64 Μελάνει δέ τε πόντον ὑπ' αὐτῇ, et (le zéphyre) noircit la mer par ce hérissement. Πόντον est la leçon d'Aristarque. Les anciens textes donnaient aussi μελάνει δέ τε πόντος ὑπ' αὐτοῦ, et la mer noircit sous l'action du zéphyre. Notre vulgate, μελάνει δέ τε πόντος ὑπ' αὐτῆς, est une correction postérieure aux Alexandrins.

65. Τοῖαι.... Ce vers se termine par trois spondées.

69 Ὅρκια. Il s'agit du traité conclu au chant III, vers 245-301.

70. Τεκμαίρεται. Voyez plus haut, vers 30, la note sur τέκμωρ.

73. Ἐν γὰρ ἔασιν, *vulgo* μὲν γὰρ ἔασιν. La leçon d'Aristarque est la plus expressive. C'est dire : ὑμῖν ἔνεισι, sont dans votre armée. — Παναχαιῶν, de tous les peuples grecs. Voyez II, 404.

75. Πρόμος, celui qui s'avance pour combattre (πρόμαχος). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πρόμον τὸν πρόμαχον κατὰ συγκοπήν. Il n'y a point de syncope. Les deux mots sont synonymes, parce qu'ils viennent l'un et l'autre de πρό, en avant. Dans un combat (μάχη), tout πρόμος est forcément un πρόμαχος. Voyez la note III, 44.

76. Ἄμμ' pour ἄμμι (ἡμῖν) : *nobis*.

79. Δόμεναι πάλιν, qu'il rende.

80. Λελάχωσι a le sens actif dans ce passage : fassent participer. *Scholies* : λαχεῖν ποιήσωσιν, οἱονεὶ μεταλαβεῖν. Eustathe : ταφῆς ἀξιώσωσι, λάχος πυρὸς δόντες μοι.

Εἰ δέ κ' ἐγὼ τὸν ἕλω, δώῃ δέ μοι εὖχος Ἀπόλλων,
τεύχεα συλήσας, οἴσω προτὶ Ἴλιον ἱρὴν,
καὶ κρεμόω προτὶ νηὸν Ἀπόλλωνος ἑκάτοιο·
τὸν δὲ νέκυν ἐπὶ νῆας ἐϋσσέλμους ἀποδώσω,
ὄφρα ἑ ταρχύσωσι καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ,
σῆμά τέ οἱ χεύωσιν ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ·
καί ποτέ τις εἴπῃσι καὶ ὀψιγόνων ἀνθρώπων,
νηῒ πολυκληῗδι πλέων ἐπὶ οἴνοπα πόντον·
Ἀνδρὸς μὲν τόδε σῆμα πάλαι κατατεθνηῶτος,
ὅν ποτ' ἀριστεύοντα κατέκτανε φαίδιμος Ἕκτωρ.
Ὥς ποτέ τις ἐρέει· τὸ δ' ἐμὸν κλέος οὔποτ' ὀλεῖται.

83. Κρεμόω pour κρεμάσω, κρεμάω, κρεμῶ : *suspendam*. C'était la coutume de suspendre dans les temples les dépouilles des vaincus. Eustathe : τὸ δὲ ἐν ναοῖς κρεμᾶν τὰ σκῦλα τῶν νενικημένων, ἔθος ἦν ἀρχαῖον.... τὸ δὲ κρεμόω πλεονασμὸν ἔχει τοῦ ο τῆς παραληγούσης, εἴληπται δὲ ἀντὶ μέλλοντος τοῦ κρεμάσω.

84. Τὸν.... νέκυν, lui cadavre, c'est-à-dire le cadavre de ce guerrier.

85. Ὄφρα ἑ ταρχύσωσι, afin qu'ils l'ensevelissent. Le mot ἑ, *lui-même*, prouve que τόν, vers 83, signifie bien *lui*, et n'est pas simplement l'article de νέκυν. *Scholies :* ταρχύσωσι· θάψωσι. τάρχαι (*alias* τάρχεα) δὲ τὰ ἀπονενομισμένα τοῖς νεκροῖς πρὸς κηδείαν. En prose, ταριχεύω, l'équivalent de ταρχύνω, signifie *embaumer*, *sécher*, *saler*, et τάριχος signifie *chair salée*, *poisson salé*.

86. Σῆμά τε οἱ χεύωσιν. Voyez les notes VI, 419 et 464. — Ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ. Ailleurs Homère dit, XXIV, 545 : Ἑλλήσποντος ἀπείρων. Il faut prendre ces épithètes, *large*, *infini*, dans un sens tout poétique. L'Hellespont n'est pas très-large; il est encore moins infini; mais l'impression qu'il fait à la vue est saisissante, et provoque naturellement les idées de vaste étendue et même d'immensité. Les grammairiens anciens ont essayé, mais en vain, de ramener à une toise exacte les hyperboles d'Homère. Suivant Apollonius, Homère se sert ici du mot πλατύν, parce que l'Hellespont, en Troade, est plus large que partout ailleurs : ἀπὸ τοῦ μέρους τὸ ὅλον τροπικῶς λέγει· κατὰ γὰρ Σηστὸν καὶ Ἄβυδον οὐ πλατύς ἐστιν Ἑλλήσποντος. Eustathe dit à peu près la même chose. Puis il ajoute qu'Homère a pensé à l'embouchure du détroit dans la mer Égée, devant les promontoires de la Troade, où l'Hellespont a une largeur imposante : ἀλλὰ τὸ διεκπῖπτον αὐτοῦ ἔξω, πρὸς τῷ Αἰγαίῳ, ἕως καὶ εἰς ναύσταθμον καὶ εἰς τὸ Ῥοίτειον καὶ εἰς τὸ Σίγειον, ἐκεῖνο πλατὺν Ἑλλήσποντον λέγει. Quelques modernes ont imaginé que πλατύν signifiait *salé*, et non pas *large*, parce qu'Hérodote a dit πλατύτερα πόματα, à propos d'eaux saumâtres, et qu'Hésychius explique πλατὺ ὕδωρ par ἁλμυρὸν ὕδωρ. C'est prêter à Homère une épithète sans valeur; car l'Hellespont n'a pas une salure particulière. Resterait d'ailleurs l'ἀπείρων du vers XXIV, 545. Il est vrai que Wolf conteste que ce chant appartienne à l'*Iliade*. Quant à moi, je ne suis pas plus choqué du large Hellespont, de l'Hellespont infini, que si j'entendais un Allemand s'écrier, au bord du Rhin ou du Danube : *vaste fleuve! fleuve immense!* Laissons aux poëtes leur langage.

87. Καί ποτέ τις εἴπῃσι. Voyez la note VI, 459.

89-91. Ἀνδρὸς μὲν.... Cicéron, dans son traité *de la Gloire*, aujourd'hui perdu, avait traduit ces trois vers comme il suit : « Hic situs est, vitæ jampridem lumina linquens, Qui quondam Hectoreo perculsus concidit ense. Fabitur hæc aliquis; mea semper gloria vivet. »

Ὣς ἔφαθ᾽· οἱ δ᾽ ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·
αἴδεσθεν μὲν ἀνήνασθαι, δεῖσαν δ᾽ ὑποδέχθαι.
Ὀψὲ δὲ δὴ Μενέλαος ἀνίστατο καὶ μετέειπεν,
νείκει ὀνειδίζων, μέγα δὲ στεναχίζετο θυμῷ·
Ὤ μοι, ἀπειλητῆρες, Ἀχαιΐδες, οὐκέτ᾽ Ἀχαιοί·
ἦ μὲν δὴ λώβη τάδε γ᾽ ἔσσεται αἰνόθεν αἰνῶς,
εἰ μή τις Δαναῶν νῦν Ἕκτορος ἀντίος εἶσιν.
Ἀλλ᾽ ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε,
ἥμενοι αὖθι ἕκαστοι ἀκήριοι, ἀκλεὲς αὔτως·
τῷδε δ᾽ ἐγὼν αὐτὸς θωρήξομαι· αὐτὰρ ὕπερθεν
νίκης πείρατ᾽ ἔχονται ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Ὣς ἄρα φωνήσας κατεδύσετο τεύχεα καλά.
Ἔνθα κέ τοι, Μενέλαε, φάνη βιότοιο τελευτὴ
Ἕκτορος ἐν παλάμῃσιν, ἐπεὶ πολὺ φέρτερος ἦεν,
εἰ μὴ ἀναΐξαντες ἕλον βασιλῆες Ἀχαιῶν·
αὐτός τ᾽ Ἀτρείδης, εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων,
δεξιτερῆς ἕλε χειρὸς, ἔπος τ᾽ ἔφατ᾽ ἔκ τ᾽ ὀνόμαζεν·
Ἀφραίνεις, Μενέλαε Διοτρεφές· οὐδέ τί σε χρὴ
ταύτης ἀφροσύνης· ἀνὰ δ᾽ ἴσχεο, κηδόμενός περ·
μηδ᾽ ἔθελ᾽ ἐξ ἔριδος σεῦ ἀμείνονι φωτὶ μάχεσθαι,
Ἕκτορι Πριαμίδῃ, τόντε στυγέουσι καὶ ἄλλοι.

92. Ὣς ἔφαθ᾽·... Vers souvent répété. Voyez la note III, 95.

96. Ἀχαιΐδες, femmes achéennes, c'est-à-dire *lâches*. Voyez II, 235.

97. Αἰνόθεν αἰνῶς pour le superlatif d'αἰνῶς. Voyez plus haut la note du vers 39.

99. Ὕδωρ καὶ γαῖα. Devenir eau et terre, c'est plus qu'être mort, c'est pourrir après la mort, être rendu aux éléments. Xénophane disait : « Nous sommes tous nés de la terre et de l'eau, » Πάντες γὰρ γαίης τε καὶ ὕδατος ἐκγενόμεσθα. A propos du vers VII, 99, les anciens remarquaient qu'Homère semble ne reconnaître que deux éléments, la terre et l'eau. Mais il est évident que le poëte se sert d'une expression populaire, qui n'a qu'un très-vague rapport avec la théorie des premiers philosophes sur les éléments.

100. Ἀκλεές, adverbialement pour ἀκλεῶς : sans gloire.

101. Τῷδε, contre ce guerrier.

102. Νίκης πείρατ(α), *victoriæ termini*, les points où l'on atteint la victoire; c'est-à-dire νίκη, la victoire. On a vu ὀλέθρου πείρατα pour ὄλεθρος. Voyez la note VI, 143. — Ἔχονται. Les *Scholies* font remarquer ce pluriel avec un sujet neutre. Mais il y en a bien d'autres exemples dans Homère. On a vu plus haut, vers 6, γυῖα λέλυνται, et, vers 12 et 16, λύντο δὲ γυῖα.

104. Ἔνθα.... Ce vers est marqué du sigma pointé dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a point de scholie se rapportant à ce signe, et l'on ne sait pas quel sens peut avoir ici le sigma pointé.

110. Ἀνὰ δ᾽ ἴσχεο pour ἀνίσχου δέ : et résigne-toi.

111. Ἐξ ἔριδος, *ex contentione*, par

Καὶ δ' Ἀχιλεὺς τούτῳ γε μάχῃ ἔνι κυδιανείρῃ
ἔρριγ' ἀντιβολῆσαι, ὅπερ σέο πολλὸν ἀμείνων.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν ἵζευ ἰὼν μετὰ ἔθνος ἑταίρων,
τούτῳ δὲ πρόμον ἄλλον ἀναστήσουσιν Ἀχαιοί.
Εἴπερ ἀδειής τ' ἐστὶ, καὶ εἰ μόθου ἔστ' ἀκόρητος,
φημί μιν ἀσπασίως γόνυ κάμψειν, αἴ κε φύγησιν
δηΐου ἐκ πολέμοιο καὶ αἰνῆς δηϊοτῆτος.
Ὣς εἰπὼν παρέπεισεν ἀδελφειοῦ φρένας ἥρως,
αἴσιμα παρειπών· ὁ δ' ἐπείθετο· τοῦ μὲν ἔπειτα
γηθόσυνοι θεράποντες ἀπ' ὤμων τεύχε' ἕλοντο.
Νέστωρ δ' Ἀργείοισιν ἀνίστατο καὶ μετέειπεν·
Ὢ πόποι, ἦ μέγα πένθος Ἀχαιΐδα γαῖαν ἱκάνει·
ἦ κε μέγ' οἰμώξειε γέρων ἱππηλάτα Πηλεὺς,
ἐσθλὸς Μυρμιδόνων βουληφόρος ἠδ' ἀγορητὴς,
ὅς ποτέ μ' εἰρόμενος μέγ' ἐγήθεεν, ᾧ ἐνὶ οἴκῳ,
πάντων Ἀργείων ἐρέων γενεήν τε τόκον τε.
Τοὺς νῦν εἰ πτώσσοντας ὑφ' Ἕκτορι πάντας ἀκούσαι,
πολλά κεν ἀθανάτοισι φίλας ἀνὰ χεῖρας ἀείραι,
θυμὸν ἀπὸ μελέων δῦναι δόμον Ἄϊδος εἴσω.
Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἄπολλον,
ἡβῷμ' ὡς ὅτ' ἐπ' ὠκυρόῳ Κελάδοντι μάχοντο

passion de te mettre en avant. C'est une expression indépendante, et μάχεσθαι se rattache à μηδ' ἔθελ(ε). La phrase entière signifie : « Ne t'obstine point à vouloir combattre. » Voyez la note I, 8.

113. Καὶ δ' pour καὶ δή, ou pour καὶ δέ, en prenant δέ dans le sens de δή, comme dans une foule de passages.

114. Ὅπερ pour ὅσπερ, comme on a vu ὁ pour ὅς, VI, 153.

116. Πρόμον, un adversaire. Voyez plus haut la note du vers 75.

118. Γόνυ κάμψειν, *genu flexurum esse*, qu'il ne tendra plus le jarret : qu'il prendra du repos. *Scholies :* γόνυ κάμψειν, ἀναπαύσεσθαι· ἢ συγκάμψειν τὰ γόνατα, διὰ τὸ κεκοπῶσθαι ἐν τῷ διώκεσθαι.

120-121. Ὣς εἰπὼν.... Voyez VI, 61-62 et la note sur παρειπών. Il y a là ἔτρεψεν, au lieu de παρέπεισεν.

124. Ὢ πόποι,.... Voyez I, 254 et la note sur ce vers.

127-128. Εἰρόμενος et ἐρέων, *interrogans ;* m'interrogeant,... et faisant des questions sur....

127. Μέγ' ἐγήθεεν. Zénodote, μέγα δ' ἔστενεν.

129-130. Ἀκούσαι et ἀείραι sont des optatifs.

131. Θυμόν, *animam*, (son) souffle de vie : son existence. — Ἀπὸ μελέων, hors de ses membres, c'est-à-dire abandonnant son corps.

132. Αἲ γὰρ,... Nestor fait plusieurs fois des souhaits analogues. Ainsi XI, 670 et XXIII, 629. Virgile fait dire à Évandre, *Énéide*, VIII, 560 : « O mihi præteritos « referat si Jupiter annos! »

133. Κελάδοντι. Le Céladon était une petite rivière, affluent de l'Alphée.

ἀγρόμενοι Πύλιοί τε καὶ Ἀρκάδες ἐγχεσίμωροι,
Φειᾶς πὰρ τείχεσσιν, Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.
Τοῖσι δ' Ἐρευθαλίων πρόμος ἵστατο, ἰσόθεος φώς,
τεύχε' ἔχων ὤμοισιν Ἀρηϊθόοιο ἄνακτος,
δίου Ἀρηϊθόου, τὸν ἐπίκλησιν κορυνήτην
ἄνδρες κίκλησκον καλλίζωνοί τε γυναῖκες,
οὕνεκ' ἄρ' οὐ τόξοισι μαχέσκετο δουρί τε μακρῷ,
ἀλλὰ σιδηρείῃ κορύνῃ ῥήγνυσκε φάλαγγας.
Τὸν Λυκόοργος ἔπεφνε δόλῳ, οὔτι κράτεΐ γε,
στεινωπῷ ἐν ὁδῷ, ὅθ' ἄρ' οὐ κορύνη οἱ ὄλεθρον
χραῖσμε σιδηρείη· πρὶν γὰρ Λυκόοργος ὑποφθὰς
δουρὶ μέσον περόνησεν· ὁ δ' ὕπτιος οὔδει ἐρείσθη·
τεύχεα δ' ἐξενάριξε, τά οἱ πόρε χάλκεος Ἄρης.
Καὶ τὰ μὲν αὐτὸς ἔπειτα φόρει μετὰ μῶλον Ἄρηος.
Αὐτὰρ ἐπεὶ Λυκόοργος ἐνὶ μεγάροισιν ἐγήρα,
δῶκε δ' Ἐρευθαλίωνι, φίλῳ θεράποντι, φορῆναι·
τοῦ ὅγε τεύχε' ἔχων προκαλίζετο πάντας ἀρίστους.
Οἱ δὲ μάλ' ἐτρόμεον καὶ ἐδείδισαν, οὐδέ τις ἔτλη·
ἀλλ' ἐμὲ θυμὸς ἀνῆκε πολυτλήμων πολεμίζειν
θάρσεϊ ᾧ· γενεῇ δὲ νεώτατος ἔσκον ἁπάντων·

134. Ἀγρόμενοι ne signifie point que les Pyliens et les Arcadiens formaient une seule armée. C'étaient deux armées luttant l'une contre l'autre.

135. Φειᾶς... Phéa était une ville d'Élide, dans le territoire de Pise; l'Iardanus, sur lequel elle était bâtie, était, comme le Céladon, un affluent de l'Alphée. Quelques-uns nomment la ville Théia, et identifient les deux rivières Céladon et Iardanus avec l'Acidon. C'est sur les bords de l'Acidon qu'était le tombeau du héros Iardanus, père d'Omphale.

136. Ἐρευθαλίων. Nestor a déjà mentionné Éreuthalion, IV, 319, et rappelé qu'il a tué ce héros.

137. Ἀρηϊθόοιο. Il s'agit de l'aïeul de Ménesthius. Voyez plus haut la note du vers 8.

138. Δίου Ἀρηϊθόου. Aristarque note ici, que les reprises de ce genre sont fréquentes dans l'*Iliade*, tandis qu'il n'y en a qu'un seul exemple dans l'*Odyssée :* ἡ διπλῆ, ὅτι πυκναὶ ἐν Ἰλιάδι αἱ ἐπαναλήψεις· ἅπαξ δὲ ἐν Ὀδυσσείᾳ.

142. Λυκόοργος. Ce Lycurgue était fils d'Aléus roi d'Arcadie, et frère de l'Argonaute Céphée.

143. Ὅθ' pour ὅθι : *ubi*, où.

146. Οἱ, à lui : à Aréithoüs.

149. Δ(έ) est ici considéré à tort comme redondant. Il marque une reprise ou une insistance, et il équivaut au latin *tum*, au français *alors*, *eh bien*, ou même *donc*.

151. Οἱ, *eux :* les Pyliens qui combattaient contre les Arcadiens.

153. Θάρσεϊ ᾧ (par sa confiance en lui-même) se rapporte à θυμός. Zénodote écrivait θάρσει ἐμῷ, leçon repoussée par Aristarque comme inintelligible : ἀδιανόητον δὲ γίνεται.

καὶ μαχόμην οἱ ἐγώ, δῶκεν δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.
Τὸν δὴ μήκιστον καὶ κάρτιστον κτάνον ἄνδρα·
πολλὸς γάρ τις ἔκειτο παρήορος ἔνθα καὶ ἔνθα.
Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἴη·
τῷ κε τάχ' ἀντήσειε μάχης κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Ὑμέων δ' οἵπερ ἔασιν ἀριστῆες Παναχαιῶν,
οὐδ' οἳ προφρονέως μέμαθ' Ἕκτορος ἀντίον ἐλθεῖν.
Ὣς νείκεσσ' ὁ γέρων· οἱ δ' ἐννέα πάντες ἀνέσταν.
Ὦρτο πολὺ πρῶτος μὲν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
τῷ δ' ἐπὶ Τυδείδης ὦρτο κρατερὸς Διομήδης·
τοῖσι δ' ἐπ' Αἴαντες, θοῦριν ἐπιειμένοι ἀλκήν·
τοῖσι δ' ἐπ' Ἰδομενεὺς καὶ ὀπάων Ἰδομενῆος,
Μηριόνης, ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ·
τοῖσι δ' ἐπ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός·
ἂν δὲ Θόας Ἀνδραιμονίδης καὶ δῖος Ὀδυσσεύς·
πάντες ἄρ' οἵγ' ἔθελον πολεμίζειν Ἕκτορι δίῳ.
Τοῖς δ' αὖτις μετέειπε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Κλήρῳ νῦν πεπάλασθε διαμπερές, ὅς κε λάχῃσιν·

155. Τὸν δὴ.... Ce vers est remarquable par la rudesse de son harmonie.

156. Πολλὸς.... τις, gigantesque. Littéralement : énorme personnage. — Παρήορος, disloqué : ayant perdu sa force; n'étant plus sur pied ; inerte. Eschyle nous montre Typhon (*Prométhée*, vers 365) devenu παρήορον δέμας. Eustathe : τὸ δὲ παρήορος, ἀντὶ τοῦ παρηρτημένος, ὅ ἐστι κεχυμένος ὧδε καὶ ἐκεῖ, ἔκλυτος, χαῦνος, καὶ οὕτω πολὺν ἐπέχων τόπον τῷ σώματι. On trouve ailleurs, XXIII, 603, παρήορος dans un sens moral: détraqué, divaguant, fou. — Si l'on a lu avec quelque attention ce récit, on voit qu'il est impossible que Ménesthius, tué par Hector, vers 8, fût le fils du porte-massue. Nestor était jeune quand il tua Éreuthalion. Éreuthalion avait reçu en legs les armes d'Aréithoüs. Lycurgue ne les lui avait données qu'étant trop vieux pour les manier. Elles avaient été, trente ou quarante ans peut-être, en la possession de Lycurgue. Ainsi le porte-massue appartenait à un temps antérieur d'un demi-siècle à la génération de Nestor. Si Ménesthius eût été fils du porte-massue, il eût été pour le moins centenaire.

158. Τῷ, alors. Littéralement : par cela, en vertu de cela. — Μάχης (un combat) équivaut à μαχητοῦ, un combattant. C'est l'abstrait pour le concret.

160. Οὐδ' οἱ, pas même ceux-là, sous-entendu *d'entre vous*. C'est là ce qui amène la seconde personne μέματε, *parati estis*, ou *in animo habetis*.

161. Ὁ γέρων, *ille senex*, le noble vieillard. — Ἐννέα πάντες, tous au nombre de neuf, c'est-à-dire neuf en tout.

164. Ἐπιειμένοι ἀλκήν, revêtus de vaillance : cuirassés de vaillance. Voyez I, 149.

166. Ἐνυαλίῳ. Voyez la note sur ce mot, II, 651.

167. Εὐρύπυλος. Voyez II, 736.

168. Ἂν pour ἄνα, dans le sens de ἀνέστη : se leva. — Θόας. Voyez II, 638.

171. Πεπάλασθε, *vulgo* πεπάλαχθε : soyez tirés au sort. La vulgate même s'explique par πάλλω, πάλλομαι. Le sens le prouve manifestement. *Scholies :* οὕτως

οὗτος γὰρ δὴ ὀνήσει ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς·
καὶ δ' αὐτὸς ὃν θυμὸν ὀνήσεται, αἴ κε φύγῃσιν
δηΐου ἐκ πολέμοιο καὶ αἰνῆς δηϊοτῆτος.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ κλῆρον ἐσημήναντο ἕκαστος,
ἐν δ' ἔβαλον κυνέῃ Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο.
Λαοὶ δ' ἠρήσαντο, θεοῖσι δὲ χεῖρας ἀνέσχον·
ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·
Ζεῦ πάτερ, ἢ Αἴαντα λαχεῖν, ἢ Τυδέος υἱὸν,
ἢ αὐτὸν βασιλῆα πολυχρύσοιο Μυκήνης.
Ὣς ἄρ' ἔφαν· πάλλεν δὲ Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος κυνέης, ὃν ἄρ' ἤθελον αὐτοὶ,
Αἴαντος· κῆρυξ δὲ φέρων ἀν' ὅμιλον ἁπάντῃ
δεῖξ' ἐνδέξια πᾶσιν ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν.
Οἱ δ' οὐ γιγνώσκοντες ἀπηνήναντο ἕκαστος.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν ἵκανε φέρων ἀν' ὅμιλον ἁπάντῃ,
ὅς μιν ἐπιγράψας κυνέῃ βάλε, φαίδιμος Αἴας,
ἤτοι ὑπέσχεθε χεῖρ'· ὁ δ' ἄρ' ἔμβαλεν, ἄγχι παραστάς·
γνῶ δὲ κλήρου σῆμα ἰδὼν, γήθησε δὲ θυμῷ.

Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανὸς, διὰ τοῦ σ, πεπάλασθε, οὐ διὰ τοῦ χ. — Διαμπερές, *prorsus*, absolument : sans réserve. Eustathe, on ne sait pourquoi, l'entend, *entre vous tous:* διὰ πάντων τῶν ἐννέα. Nestor dit qu'on ne fera point acception de personnes, que le sort seul doit décider.

175. Ἐσημήναντο, ils firent des marques de reconnaissance. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι σημείοις χρῶνται, οὐ γράμμασι. On voit en effet, par la façon dont le sort va être reconnu, que celui qui avait fait le signe pouvait seul savoir que ce signe était de lui. Chacun fait une marque à sa guise. On a vu l'analogue de cette scène des sorts, III, 316-325 ; mais ici la scène est développée avec des détails caractéristiques. Les sorts étaient des cailloux, des tessons de poterie, des morceaux de bois, une matière quelconque propre à recevoir l'empreinte du signe. Voyez la note III, 316.

179. Λαχεῖν. On sous-entend δός, ou quelque chose de semblable. Eustathe : τὸ δὲ σχῆμα κἀνταῦθα τῆς εὐχῆς Ἀττικῶς ἤπεικται κατ' ἔλλειψιν· λείπει γὰρ τὸ δός.

184. Δεῖξ' ἐνδέξια. Le héraut montre successivement le sort à chacun des champions, en commençant par le premier à droite, et en continuant de droite à gauche jusqu'à ce que le sort ait été reconnu. Les présages heureux étaient à droite. Voyez les notes I, 471 et 597. — Πᾶσιν ἀριστήεσσιν désigne seulement les neuf héros (ἐννέα πάντες) qui avaient mis un sort dans le casque. Présenter le signe à d'autres eût été du temps absolument perdu.

187. Μιν, *lui* (le sort), dépend à la fois et de ἐπιγράψας et de βάλε. — Ἐπιγράψας est synonyme de σημηνάμενος, ayant fait une marque. Ici, Aristarque insiste sur l'observation faite à propos du vers 175 : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ γράμμασι τῆς λέξεως, ἀλλ' ἐγχαράξας σημεῖα· εἰ γὰρ κοινῶς ᾔδεσαν γράμματα, ἔδει τὸν κήρυκα ἀναγνῶναι, καὶ τοὺς ἄλλους οἷς ἐπεδείκνυτο ὁ κλῆρος. Voyez la note VI, 169, sur γράψας.

Τὸν μὲν πὰρ πόδ' ἑὸν χαμάδις βάλε, φώνησέν τε·
Ὦ φίλοι, ἤτοι κλῆρος ἐμός, χαίρω δὲ καὶ αὐτὸς
θυμῷ, ἐπεὶ δοκέω νικησέμεν Ἕκτορα δῖον.
Ἀλλ' ἄγετ', ὄφρ' ἂν ἐγὼ πολεμήϊα τεύχεα δύνω,
τόφρ' ὑμεῖς εὔχεσθε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι
[σιγῇ ἐφ' ὑμείων, ἵνα μὴ Τρῶές γε πύθωνται,
ἠὲ καὶ ἀμφαδίην, ἐπεὶ οὔτινα δείδιμεν ἔμπης.
Οὐ γάρ τίς με βίῃ γε ἑλὼν ἀέκοντα δίηται,
οὐδέ τι ἰδρείῃ, ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ νήϊδά γ' οὕτως
ἔλπομαι ἐν Σαλαμῖνι γενέσθαι τε τραφέμεν τε].
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' εὔχοντο Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι·
ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·
Ζεῦ πάτερ, Ἴδηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
δὸς νίκην Αἴαντι καὶ ἀγλαὸν εὖχος ἀρέσθαι·
εἰ δὲ καὶ Ἕκτορά περ φιλέεις καὶ κήδεαι αὐτοῦ,
ἴσην ἀμφοτέροισι βίην καὶ κῦδος ὄπασσον.
Ὣς ἄρ' ἔφαν· Αἴας δὲ κορύσσετο νώροπι χαλκῷ.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα περὶ χροῒ ἕσσατο τεύχη,
σεύατ' ἔπειθ', οἷός τε πελώριος ἔρχεται Ἄρης,
ὅστ' εἶσιν πόλεμόνδε μετ' ἀνέρας, οὕστε Κρονίων
θυμοβόρου ἔριδος μένεϊ ξυνέηκε μάχεσθαι.
Τοῖος ἄρ' Αἴας ὦρτο πελώριος, ἕρκος Ἀχαιῶν,

193. Δύνω, *vulgo* δύω. Le sens est le même. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, δύνω· ἄλλοι δὲ δύω.

195-199. Σιγῇ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Ils avaient été condamnés par Zénodote et par Aristophane de Byzance avant de l'être par Aristarque. L'athétèse est fondée sur ce que ces paroles ne sont point dans le caractère d'Ajax, et qu'Ajax s'y contredit ridiculement d'une phrase à l'autre : ὅτι οὐ κατὰ τὸν Αἴαντα οἱ λόγοι, καὶ ἑαυτῷ ἀνθυποφέρει γελοίως.

195. Σιγῇ ἐφ' ὑμείων, *tacite vobiscum*, intérieurement : mentalement.

197. Ἑλών, *vulgo* ἑκών. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ λ, ἑλών. — Δίηται, de δίεμαι, dans le sens actif : fera fuir. Ailleurs δίεμαι signifie s'épouvanter, s'enfuir.

198. Νήϊδα, *rudem*, novice.

199. Τραφέμεν équivaut ici à τραφῆναι : *educatum esse*.

202. Ζεῦ πάτερ,... Voyez la note III, 276.

204. Εἰ δὲ καί, mais si pourtant (et non pas *quoique*).

209. Εἶσιν, *ingreditur*. C'est l'exact équivalent de ἔρχεται qui précède.

210. Ἔριδος μένεϊ, *contentionis vi*. Cette expression a le même sens que plus haut, vers 111, ἐξ ἔριδος. Voyez aussi la note I, 8. Le mot μάχεσθαι dépend ici de ξυνέηκε, et il n'y a pas de discussion possible comme dans les passages où ἔριδι est seul.

μειδιόων βλοσυροῖσι προσώπασι· νέρθε δὲ ποσσὶν
ἤϊε μακρὰ βιβὰς, κραδάων δολιχόσκιον ἔγχος.
Τὸν δὲ καὶ Ἀργεῖοι μὲν ἐγήθεον εἰσορόωντες·
Τρῶας δὲ τρόμος αἰνὸς ὑπήλυθε γυῖα ἕκαστον,
Ἕκτορί τ' αὐτῷ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι πάτασσεν·
ἀλλ' οὔ πως ἔτι εἶχεν ὑποτρέσαι, οὐδ' ἀναδῦναι
ἂψ λαῶν ἐς ὅμιλον, ἐπεὶ προκαλέσσατο χάρμη.
Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε, φέρων σάκος, ἠΰτε πύργον,
χάλκεον, ἑπταβόειον, ὅ οἱ Τυχίος κάμε τεύχων,
σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος, Ὕλῃ ἔνι οἰκία ναίων·
ὅς οἱ ἐποίησεν σάκος αἰόλον, ἑπταβόειον,
ταύρων ζατρεφέων, ἐπὶ δ' ὄγδοον ἤλασε χαλκόν.
Τὸ πρόσθε στέρνοιο φέρων Τελαμώνιος Αἴας,
στῆ ῥα μάλ' Ἕκτορος ἐγγὺς, ἀπειλήσας δὲ προσηύδα·
Ἕκτορ, νῦν μὲν δὴ σάφα εἴσεαι, οἰόθεν οἶος,
οἷοι καὶ Δαναοῖσιν ἀριστῆες μετέασιν,
καὶ μετ' Ἀχιλλῆα ῥηξήνορα, θυμολέοντα.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν νήεσσι κορωνίσι ποντοπόροισιν
κεῖτ' ἀπομηνίσας Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν·

212. Μειδιόων βλοσυροῖσι προσώπασι, souriant avec un visage farouche. Il est étonnant que les critiques modernes, qui ont tant disserté sur δακρυόεν γελάσασα, n'aient jamais songé à citer cette autre antithèse, qui n'est pas moins expressive ni moins admirable. La forme προσώπασι (pour προσώποις) suppose un pluriel προσώπατα, qui est en effet dans Homère, *Odyssée*, XVIII, 192. Elle suppose aussi un singulier πρόσωπας, προσώπατος, mais on n'en connaît pas d'exemple.

215. Ἕκαστον, apposition à Τρῶας : *les Troyens chacun*, pour *chacun des Troyens*.

216. Πάτασσεν, *battait*, dans le sens intransitif. *Scholies :* ἐπέπαλλεν, ἐπήδα· ἐν παλμῷ καὶ κινήσει.

218. Χάρμῃ équivaut à εἰς χάρμην : *ad certamen*, à la lutte guerrière.

220. Τυχίος. Ce Tychius n'est point connu d'ailleurs.

221. Σκυτοτόμων, des tailleurs de cuir (et non pas, des corroyeurs). Même dans le grec ordinaire, σκυτοτόμος signifie bourrelier et cordonnier, celui qui met le cuir en œuvre, et non celui qui prépare les peaux. — Ὕλῃ ἔνι, à Hylé (en Béotie). Voyez les notes II, 500 et V, 708. Ici, Strabon, IX, p. 408, à propos de la leçon de Zénodote, Ὕδῃ, remarque qu'Ajax serait allé chercher bien loin son bouclier, si Tychius avait habité Hydé en Lydie : οὐ γὰρ ὁ Αἴας ἐκ τῆς Λυδίας τὸ σάκος μετεπέμπετο. Cette réflexion est d'Aristarque, comme tout ce que Strabon a noté sur Hylé. Voyez Lehrs, article *Hyde, Hyle*.

222. Ἑπταβόειον, aux sept cuirs de bœuf (superposés). Ovide, *Métamorphoses*, XIII, 2 : « Surgit ad hos clipei dominus « *septemplicis* Ajax. »

226. Οἰόθεν οἶος. Voyez plus haut la note du vers 39. Remarquez l'allitération οἰόθεν οἶος, οἷοι.

230. Κεῖτ' pour κεῖται : *jacet*, reste immobile.

ἡμεῖς δ' εἰμὲν τοῖοι οἳ ἂν σέθεν ἀντιάσαιμεν,
καὶ πολέες. Ἀλλ' ἄρχε μάχης ἠδὲ πτολέμοιο.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Αἶαν Διογενὲς, Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν,
μή τί μευ ἠΰτε παιδὸς ἀφαυροῦ πειρήτιζε,
ἠὲ γυναικὸς, ἣ οὐκ οἶδεν πολεμήϊα ἔργα.
Αὐτὰρ ἐγὼν εὖ οἶδα μάχας τ' ἀνδροκτασίας τε·
οἶδ' ἐπὶ δεξιὰ, οἶδ' ἐπ' ἀριστερὰ νωμῆσαι βῶν
ἀζαλέην, τό μοί ἐστι ταλαύρινον πολεμίζειν·
οἶδα δ' ἐπαΐξαι μόθον ἵππων ὠκειάων·
οἶδα δ' ἐνὶ σταδίῃ δηΐων μέλπεσθαι Ἄρηϊ.

231. Τοῖοι οἵ, *tales qui*, c'est-à-dire *ii qui :* capables de, en état de, bons pour. *Scholies :* οἱ γλωσσογράφοι τὸ τοῖοι ἀντὶ τοῦ ἀγαθοί.

232. Καὶ πολέες, *etiam multi*, même en grand nombre. C'est une exagération patriotique, puisque neuf seulement s'étaient crus en état de lutter contre Hector, et qu'un héros comme Ménélas n'avait pas osé persister dans son premier dessein. — Ἄρχε, commence. Ajax veut recevoir le premier coup. On voit que la générosité dite chevaleresque ne manquait pas aux anciens. Quant au pléonasme μάχης ἠδὲ πτολέμοιο, on le retrouve dans Virgile, *Énéide*, XI, 112 : *pugnas et prælia.*

235. Μή τί μευ.... Ce vers se termine par trois spondées.

238-239. Βῶν ἀζαλέην, le cuir de bœuf séché, c'est-à-dire le bouclier fait de cuir de bœuf préparé. *Scholies :* βῶν, βοῦν Δωρικῶς· τὴν ἀσπίδα, ὅτι ἐκ βοείων ἐστὶ δερμάτων. Homère dit ailleurs, XII, 137-138 : βόας αὔας ὑψόσ' ἀνασχόμενοι. Au lieu de la forme dorienne βῶν pour βοῦν, Hérodien lisait βῶ, contracte pour βόα. Aristophane de Byzance avait corrigé βῶν en βοῦν, la forme vulgaire.

239. Τό, d'après les *Scholies*, est pour διὰ τοῦτο, δι' ὅ : *idcirco* ou *quare ;* conséquemment, c'est pourquoi. Alors μοί ἐστι équivaut à ἔξεστί μοι, et ταλαύρινον est pris adverbialement : πολεμίζειν ταλαύρινον, combattre avec un courage invincible. On peut aussi considérer ταλαύρινον comme le sujet de l'infinitif. C'est ainsi que l'entendait Aristarque, qui traduit le mot par εὔτολμον, et non par εὐτόλμως. D'autres interprètent la phrase : τοῦτό ἐστί μοι, *cela est à moi, cela me sert ;* d'autres, τό ἐστί μοι, comme ἥ ἐστί μοι, rapportant τό, par métalepse, à βῶν : *lequel bouclier me sert ;* d'autres, ὅ ἐστί μοι, dans le sens du latinisme *quæ mea est virtus*, ce qui donne un peu de jactance à Hector : *tant je suis vaillant à la guerre.* — Ταλαύρινον. Voyez la note V, 289. Ici, Aristarque répète son observation sur ce mot : οὐ γὰρ ἡ ῥινὸς ἔγκειται, ὡς ᾠήθησάν τινες. Il faut convenir pourtant qu'après νωμῆσαι βῶν, le mot ταλαύρινον semble avoir été mis pour rappeler l'idée de cuir et de bouclier. C'est pour cela sans doute que quelques-uns proposaient d'expliquer τό comme une métalepse pour ἥ, se rapportant à βῶν : manier le bouclier, *qui* est pour moi un moyen de combattre ταλαύρινον. Nous ajoutons ici, à propos du mot ταλαύρινος, que la diphthongue αυ est pour αϝ, car il n'y point d'υ dans ταλάω ni dans ῥινός. C'est un digamma euphonique qui a fait la diphthongue.

240. Οἶδα.... Ce vers se termine par trois spondées.

241. Σταδίῃ, sous-entendu μάχῃ. *Scholies :* τῇ συστάδην μάχῃ. Il s'agit de la bataille où l'on combat pied à pied, corps à corps, par opposition aux simples escarmouches. Homère dit, XIII, 314 : ἐν σταδίῃ ὑσμίνῃ. — Δηΐων, *vulgo* δηΐῳ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος σὺν τῷ ν, δηΐων, πληθυντικῶς. Avec la vulgate, on n'a qu'une épithète banale du dieu Mars; avec la leçon d'Aristarque, on a un excellent appen-

Ἀλλ' οὐ γάρ σ' ἐθέλω βαλέειν, τοιοῦτον ἐόντα,
λάθρῃ ὀπιπτεύσας, ἀλλ' ἀμφαδὸν, αἴ κε τύχωμι.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν Αἴαντος δεινὸν σάκος ἑπταβόειον,
ἀκρότατον κατὰ χαλκὸν, ὃς ὄγδοος ἦεν ἐπ' αὐτῷ.
Ἓξ δὲ διὰ πτύχας ἦλθε δαΐζων χαλκὸς ἀτειρής·
ἐν τῇ δ' ἑβδομάτῃ ῥινῷ σχέτο. Δεύτερος αὖτε
Αἴας Διογενὴς προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλε Πριαμίδαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην.
Διὰ μὲν ἀσπίδος ἦλθε φαεινῆς ὄβριμον ἔγχος,
καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο·
ἀντικρὺ δὲ παραὶ λαπάρην διάμησε χιτῶνα
ἔγχος· ὁ δ' ἐκλίνθη, καὶ ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν.
Τὼ δ' ἐκσπασσαμένω δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἅμ' ἄμφω,
σύν ῥ' ἔπεσον, λείουσιν ἐοικότες ὠμοφάγοισιν
ἢ συσὶ κάπροισιν, τῶντε σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν.
Πριαμίδης μὲν ἔπειτα μέσον σάκος οὔτασε δουρὶ,
οὐδ' ἔρρηξεν χαλκὸς, ἀνεγνάμφθη δέ οἱ αἰχμή.
Αἴας δ' ἀσπίδα νύξεν ἐπάλμενος· ἡ δὲ διαπρὸ
ἤλυθεν ἐγχείη, στυφέλιξε δέ μιν μεμαῶτα,
τμήδην δ' αὐχέν' ἐπῆλθε· μέλαν δ' ἀνεκήκιεν αἷμα.

dice de ἐνὶ σταδίῃ. — Μέλπεσθαι Ἄρηϊ. L'interprétation vulgaire, *delectari Marte* (comme s'il y avait τέρπεσθαι), ne tient aucun compte de la valeur de μέλπομαι, danser ou gesticuler d'après un rhythme musical. Voyez la note I, 472, sur μολπῇ. Même en n'insistant point à la rigueur sur le sens propre, il y a toujours plus que le simple plaisir de se battre. Hector dit qu'il sait figurer les mouvements cadencés qui plaisent à Mars; qu'il entend la danse en l'honneur de Mars. Il y a, dans les *Scholies*, des interprétations divergentes; mais une de ces interprétations est tout à fait conforme à la doctrine d'Aristarque : κινεῖσθαι εὐχερῶς καὶ ἐμπείρως κατὰ μάχην. Après ἐπαΐξαι μόθον, la danse seule peut enchérir; et c'est d'une danse qu'il est question, mais d'une danse sérieuse, du combat à pied dans les règles.

246. Ἀκρότατον κατὰ χαλκόν, *summum ad æs* : dans la garniture d'airain qui couvrait extérieurement les sept cuirs superposés.

250-254. Καὶ βάλε.... Voyez III, 356-360 et les notes sur ces cinq vers.

257. Οὐκ ἀλαπαδνόν (non faible) signifie, d'après la valeur du tour négatif, *d'une force extraordinaire*. C'est ainsi qu'*illaudatus*, non loué, signifie dans Virgile, *Géorgiques*, III, 5, abominable.

259. Χαλκός, l'airain (de la lance d'Hector); *vulgo* χαλκόν, la plaque d'airain (du bouclier d'Ajax). *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ σ, χαλκός. Avec la leçon d'Aristarque, il faut sous-entendre le complément σάκος.

262. Τμήδην, en coupant : en entaillant; sans pénétrer à fond. *Scholies :* τμητικῶς, ὅσον ἐπιτεμεῖν καὶ οὐκ εἰς βάθος

Ἀλλ' οὐδ' ὣς ἀπέληγε μάχης κορυθαίολος Ἕκτωρ·
ἀλλ' ἀναχασσάμενος λίθον εἵλετο χειρὶ παχείῃ,
κείμενον ἐν πεδίῳ, μέλανα, τρηχύν τε μέγαν τε·
τῷ βάλεν Αἴαντος δεινὸν σάκος ἑπταβόειον,
μέσσον ἐπομφάλιον· περιήχησεν δ' ἄρα χαλκός.
Δεύτερος αὖτ' Αἴας πολὺ μείζονα λᾶαν ἀείρας
ἧκ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ ἶν' ἀπέλεθρον,
εἴσω δ' ἀσπίδ' ἔαξε, βαλὼν μυλοειδέϊ πέτρῳ,
βλάψε δέ οἱ φίλα γούναθ'· ὁ δ' ὕπτιος ἐξετανύσθη,
ἀσπίδ' ἐνιχριμφθείς· τὸν δ' αἶψ' ὤρθωσεν Ἀπόλλων.
Καί νύ κε δὴ ξιφέεσσ' αὐτοσχεδὸν οὐτάζοντο,
εἰ μὴ κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
ἦλθον, ὁ μὲν Τρώων, ὁ δ' Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
Ταλθύβιός τε καὶ Ἰδαῖος, πεπνυμένω ἄμφω·
μέσσῳ δ' ἀμφοτέρων σκῆπτρα σχέθον· εἶπέ τε μῦθον
κῆρυξ Ἰδαῖος, πεπνυμένα μήδεα εἰδώς·

Μηκέτι, παῖδε φίλω, πολεμίζετε, μηδὲ μάχεσθον·
ἀμφοτέρω γὰρ σφῶϊ φιλεῖ νεφεληγερέτα Ζεύς·
ἄμφω δ' αἰχμητά· τόγε δὴ καὶ ἴδμεν ἅπαντες.
Νὺξ δ' ἤδη τελέθει· ἀγαθὸν καὶ νυκτὶ πιθέσθαι.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη Τελαμώνιος Αἴας·

τρῶσαι. — Ἀνεκήκιεν, *jaillit*, ou plutôt *sortit*. Il ne s'agit que d'une blessure légère.

267. Ἐπομφάλιον, adjectif : à l'endroit où est la bosse centrale, la saillie, le nombril du bouclier. Voyez la note IV, 448.

269. Ἐπέρεισε, il appuya (il appliqua, il imprima), a pour complément ἶν' ἀπέλεθρον. Quelques-uns prennent, mais à tort, ce verbe dans un sens absolu, *connisus est*, et font de ἶν' ἀπέλεθρον une expression adverbiale (avec une force immense).

270. Μυλοειδέϊ, grosse comme une meule. Virgile, *Énéide*, VIII, 250 : « .... vastisque *molaribus* instat. »

272. Ἀσπίδ' ἐνιχριμφθείς, *vulgo* ἀσπίδι ἐγχριμφθείς. L'élision de l'iôta est garantie ici par Aristarque, ainsi que l'écriture ἐνιχριμφθείς. Homère dit seulement qu'Hector s'est approché de son bouclier, pour dire que son bouclier, frappé par la pierre, l'a heurté, froissé, écrasé. C'est un exemple de litote.

274-275. Κήρυκες.... ἦλθον. Aristarque dit ailleurs qu'Homère nous laisse quelquefois à suppléer les antécédents, quand ils se devinent d'eux-mêmes. Ainsi c'est Vénus qui envoie Iris à Hélène, III, 121 ; et les hérauts, ici, n'interviennent que par l'ordre des rois. *Scholies :* κατὰ τὸ σιωπώμενον δὲ οἱ ἡγεμόνες αὐτοὺς πέμπουσι.

276. Ταλθύβιος.... On se rappelle que Talthybius est le héraut d'Agamemnon, et Idéus celui de Priam.

281. Ἄμφω δ' αἰχμητά, sous-entendu le duel ἐστόν, vous êtes.

282. Νὺξ.... τελέθει, la nuit existe, c'est-à-dire il fait nuit.

Ἰδαῖ', Ἕκτορα ταῦτα κελεύετε μυθήσασθαι·
αὐτὸς γὰρ χάρμῃ προκαλέσσατο πάντας ἀρίστους.
Ἀρχέτω· αὐτὰρ ἐγὼ μάλα πείσομαι, ᾗπερ ἂν οὗτος.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Αἶαν, ἐπεί τοι δῶκε θεὸς μέγεθός τε βίην τε
καὶ πινυτὴν, πέρι δ' ἔγχει Ἀχαιῶν φέρτατός ἐσσι,
νῦν μὲν παυσώμεσθα μάχης καὶ δηϊοτῆτος
σήμερον· ὕστερον αὖτε μαχησόμεθ', εἰσόκε δαίμων
ἄμμε διακρίνῃ, δώῃ δ' ἑτέροισί γε νίκην.
Νὺξ δ' ἤδη τελέθει· ἀγαθὸν καὶ νυκτὶ πιθέσθαι·
ὡς σύ τ' ἐϋφρήνῃς πάντας παρὰ νηυσὶν Ἀχαιοὺς,
σούς τε μάλιστα ἔτας καὶ ἑταίρους, οἵ τοι ἔασιν·
αὐτὰρ ἐγὼ κατὰ ἄστυ μέγα Πριάμοιο ἄνακτος
Τρῶας ἐϋφρανέω καὶ Τρωάδας ἑλκεσιπέπλους,
αἵτε μοι εὐχόμεναι θεῖον δύσονται ἀγῶνα.
Δῶρα δ', ἄγ', ἀλλήλοισι περικλυτὰ δώομεν ἄμφω,
ὄφρα τις ὧδ' εἴπῃσιν Ἀχαιῶν τε Τρώων τε·
Ἠμὲν ἐμαρνάσθην ἔριδος πέρι θυμοβόροιο,

284. Ταῦτα.... μυθήσασθαι, à dire ces choses : à s'expliquer sur ce point; à déclarer qu'il consent à suspendre la lutte.

285. Χάρμῃ. Voyez plus haut la note du vers 218.

289. Πέρι, adverbe : *valde.* La leçon vulgaire, περί, préposition, peut s'expliquer ou περὶ ἔγχει, *en maniant la lance*, ou περίεσσι, la préposition jointe au verbe : *præstas.* Dans ce dernier cas, il y a pléonasme : περίεσσι, ἅτε φέρτατος ὤν. Il vaut mieux voir dans πέρι l'équivalent de περισσῶς, une expression qui renforce encore le superlatif φέρτατος. Voyez la note IV, 46.

292. Ἄμμε διακρίνῃ, *nos dirimat*, nous sépare, c'est-à-dire prononce la sentence entre nous. Cette fois-ci, le destin n'a pas décidé la question. — Ἑτέροισι, *alteris*, ou plutôt *alterutris :* à l'un ou à l'autre des deux partis; soit aux Troyens, soit aux Grecs; par conséquent, à moi ou à toi, à toi ou à moi.

293. Νὺξ ἤδη.... Hector répète les paroles prononcées par Idéus, vers 282. Ce vers a ici un obel devant l'astérisque, dans le manuscrit de Venise. Mais les anciens eux-mêmes ont protesté contre l'athétèse. *Scholies :* εὐπροσώπως καὶ τοῦτο, ἵνα διὰ τὸν καιρὸν εἴκειν δοκῇ. Ce n'est donc pas une répétition vicieuse.

295. Σούς τε.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque y voit une contradiction avec ce qui précède : καθαιρῶν τὰ προειρημένα. De plus il blâme la tautologie : ἔχει δὲ διαλογίαν (lisez διλογίαν), ἔτας καὶ ἑταίρους. Cette critique est plus que sévère.

298. Θεῖον.... ἀγῶνα, *divinum concionem*, une réunion dans laquelle règnera la piété : une assemblée religieuse; une solennité dans les temples. Quelques-uns l'entendent seulement de l'émulation que les femmes mettront à prier. L'autre explication est celle d'Aristarque : ἀγών· ἄγυρις, συναγωγή. On a vu la procession d'Hécube, VI, 296-297.

300. Ὄφρα τις.... Ce vers se termine par trois spondées.

301. Ἐμαρνάσθην pour ἐμαρνάσθησαν.

ἠδ' αὖτ' ἐν φιλότητι διέτμαγεν ἀρθμήσαντε.
  Ὣς ἄρα φωνήσας δῶκε ξίφος ἀργυρόηλον,
σὺν κολεῷ τε φέρων καὶ εὐκμήτῳ τελαμῶνι·
Αἴας δὲ ζωστῆρα δίδου φοίνικι φαεινόν.
Τὼ δὲ διακρινθέντε, ὁ μὲν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν
ἤϊ', ὁ δ' ἐς Τρώων ὅμαδον κίε· τοὶ δ' ἐχάρησαν,
ὡς εἶδον ζωόν τε καὶ ἀρτεμέα προσιόντα,
Αἴαντος προφυγόντα μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους·
καί ῥ' ἦγον προτὶ ἄστυ, ἀελπτέοντες σόον εἶναι.
Αἴαντ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
εἰς Ἀγαμέμνονα δῖον ἄγον, κεχαρηότα νίκῃ.
  Οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίῃσιν ἐν Ἀτρείδαο γένοντο,
τοῖσι δὲ βοῦν ἱέρευσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
ἄρσενα, πενταέτηρον, ὑπερμενέϊ Κρονίωνι.
Τὸν δέρον ἀμφί θ' ἕπον, καί μιν διέχευαν ἅπαντα,
μίστυλλόν τ' ἄρ' ἐπισταμένως πεῖράν τ' ὀβελοῖσιν,
ὤπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα,
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης.
Νώτοισιν δ' Αἴαντα διηνεκέεσσι γέραιρεν

— Ἔριδος πέρι, *de contentione :* en qualité d'adversaires.

302. Διέτμαγεν. Voyez la note I, 531.

303. Ξίφος. Suivant la tradition, c'est avec cette épée qu'Ajax se tua.

304. Εὐκμήτῳ, façonné avec art; *vulgo* εὐτμήτῳ, bien taillé. *Scolies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ κ, εὐκμήτῳ.

305. Ζωστῆρα. Suivant la tradition, c'est avec ce ceinturon qu'Hector fut attaché par les pieds au char d'Achille.

306. Διακρινθέντε, ὁ. Pour faire disparaître l'hiatus, quelques-uns écrivent διακρινθέντες, soit en laissant τώ, soit en le remplaçant par τοί. Mais on ne peut pas même dire qu'il y ait proprement hiatus, car l'esprit rude de ὁ a presque la valeur d'une consonne, comme notre *h* dans *le héros*.

310. Ἦγον προτὶ ἄστυ. Ainsi Hector a dû revoir sa femme et son fils; et c'est bien à tort qu'on affirme qu'il ne les revit plus après ce qu'on appelle la scène des *Adieux*. — Ἀελπτέοντες, quadrisyllabe, εον faisant synizèse, comme s'il y avait ευν.

312. Νίκῃ. Ajax est considéré par les Grecs comme vainqueur, parce qu'Hector a été renversé, et qu'il a demandé le premier la suspension du combat.

313. Κλισίῃσιν. Homère décrit avec détail la tente d'Achille, XXIV, 448-456. C'était une grande baraque de bois avec un toit de joncs. Celle d'Agamemnon devait être une construction du même genre.

316-323. Τὸν δέρον.... Ces détails de festin sont analogues à ce qu'on a vu ailleurs, I, 459-469. Voyez les notes sur le passage.

321. Νώτοισιν.... διηνεκέεσι, un des filets dans toute sa longueur. *Perpetui tergum bovis*, dit Virgile, *Énéide*, VIII, 183.

ἥρως Ἀτρείδης, εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
τοῖς ὁ γέρων πάμπρωτος ὑφαίνειν ἤρχετο μῆτιν,
Νέστωρ, οὗ καὶ πρόσθεν ἀρίστη φαίνετο βουλή·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
  Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν,
πολλοὶ γὰρ τεθνᾶσι καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ,
τῶν νῦν αἷμα κελαινὸν ἐΰρροον ἀμφὶ Σκάμανδρον
ἐσκέδασ' ὀξὺς Ἄρης, ψυχαὶ δ' Ἄϊδόσδε κατῆλθον.
Τῷ σε χρὴ πόλεμον μὲν ἅμ' ἠοῖ παῦσαι Ἀχαιῶν·
αὐτοὶ δ' ἀγρόμενοι κυκλήσομεν ἐνθάδε νεκροὺς
βουσὶ καὶ ἡμιόνοισιν· ἀτὰρ κατακήομεν αὐτοὺς
[τυτθὸν ἀποπρὸ νεῶν, ὥς κ' ὀστέα παισὶν ἕκαστος
οἴκαδ' ἄγῃ, ὅτ' ἂν αὖτε νεώμεθα πατρίδα γαῖαν].
Τύμβον τ' ἀμφὶ πυρὴν ἕνα χεύομεν ἐξαγαγόντες,
ἄκριτον ἐκ πεδίου· ποτὶ δ' αὐτὸν δείμομεν ὦκα

324. Ὁ γέρων, *senex ille*, l'illustre vieillard.

325. Πρόσθεν (*antea*) se rapporte au rôle que Nestor avait joué avant le combat d'Hector et d'Ajax.

326. Ὅ σφιν.... On a déjà vu ce vers plusieurs fois, et notamment à propos du premier discours de Nestor, I, 253.

328. Γάρ suppose une ellipse, *Je m'adresse à vous*, ou toute autre idée analogue. Nos poëtes eux-mêmes ont imité cette forme de style, très-commune chez les Grecs et chez les Latins. Corneille, *Mort de Pompée*, III, IV : « César, car le destin, que dans tes fers je brave,.... » Les grammairiens anciens ont beaucoup discuté sur cet idiotisme. La diple d'Aristarque le signale au passage dans Homère. Eustathe explique le γάρ initial comme une simple hystérologie : ὅτι θέλει κατὰ μέθοδον παραβολῆς τὸ δεύτερον θεῖναι πρῶτον, ἤγουν τὴν αἰτίαν πρὸ τοῦ αἰτιατοῦ, ὡς καὶ εἴ τις εἴποι· ἄνθρωπε, καὶ γὰρ ὤχλησάς με, παῦσαι λαλῶν.

332. Κυκλήσομεν, nous roulerons, c'est-à-dire nous charrierons.

333. Κατακήομεν au subjonctif, pour κατακήωμεν. De même, vers 336 χεύομεν, 337 δείμομεν, 339 ποιήσομεν, 341 ὀρύξομεν, sont des subjonctifs ou sont pour des subjonctifs.

334-335. Τυτθὸν... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Il est difficile, en effet, de comprendre comment les restes de chaque mort pourraient être recueillis dans les cendres d'un bûcher commun. Aristarque dit aussi qu'il y a contradiction avec ce qui va suivre. On fera un tombeau commun; on ne fait donc aucune distinction entre les morts, et leurs restes seront mêlés dans le tombeau. Ajoutons que ὀστέα παισὶν ἕκαστος.... ἄγῃ a l'air de signifier : *et que chacun rapporte ses os à ses enfants*. Nous ne savons pas même ce que l'interpolateur, le diascévaste, vraiment voulu faire dire à Homère.

336. Τύμβον τ' ἀμφί, *vulgo* τύμβον δ' ἀμφί. *Scholies* : Ἀρίσταρχος τύμβον τ' ἀμφί, διὰ τοῦ τ.

337. Ἄκριτον, indistinct : où il n'y ait point de distinction, c'est-à-dire commun à tous les morts. Eustathe : δηλονότι κοινὸν ὄντα πολλῶν, ὁποῖα τὰ κυρίως πολυάνδρια. Le tombeau commun des Grecs était situé en avant des vaisseaux, un peu sur la gauche du camp. Après la construc-

πύργους ὑψηλούς, εἶλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν·
ἐν δ' αὐτοῖσι πύλας ποιήσομεν εὖ ἀραρυίας,
ὄφρα δι' αὐτάων ἱππηλασίη ὁδὸς εἴη·
ἔκτοσθεν δὲ βαθεῖαν ὀρύξομεν ἐγγύθι τάφρον,
ἥ χ' ἵππους καὶ λαὸν ἐρυκάκοι ἀμφὶς ἐοῦσα,
μή ποτ' ἐπιβρίσῃ πόλεμος Τρώων ἀγερώχων.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπῄνησαν βασιλῆες.
Τρώων αὖτ' ἀγορὴ γένετ' Ἰλίου ἐν πόλει ἄκρῃ,
δεινή, τετρηχυῖα, παρὰ Πριάμοιο θύρῃσιν.
Τοῖσιν δ' Ἀντήνωρ πεπνυμένος ἦρχ' ἀγορεύειν·
Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Δεῦτ' ἄγετ', Ἀργείην Ἑλένην καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ
δώομεν Ἀτρείδῃσιν ἄγειν· νῦν δ' ὅρκια πιστὰ
ψευσάμενοι μαχόμεσθα· τῷ οὔ νύ τι κέρδιον ἡμῖν
[ἔλπομαι ἐκτελέεσθαι, ἵν' ἂν μὴ ῥέξομεν ὧδε].

tion du mur, il se trouvait dans l'espace compris entre le mur et les vaisseaux. Les restes d'un tumulus, près du village de Kumkioi, marquent, suivant Choiseul-Gouffier, l'emplacement du tombeau commun. — Ἐκ πεδίου. Eustathe l'explique, hors de la plaine (dans un endroit rapproché du camp). Il vaut mieux rapporter cette expression à τύμβον χεύομεν, entassons un tertre (faisons une tombe) : ἐξαγαγόντες ἐκ πεδίου, ayant amené de la terre prise dans la plaine. On peut entendre aussi : ἐξαγαγόντες (τοὺς νεκροὺς) ἐκ πεδίου, ayant ramassé les morts sur le champ de bataille, et les ayant apportés au bûcher commun. Aristophane de Byzance lisait ἐν πεδίῳ, dans la plaine. — Ποτὶ... αὐτόν (près du tombeau commun) signifie seulement que le tertre des morts sera à peu de distance du rempart, et non pas qu'on fera, comme dit Eustathe, une construction autour du tertre en même temps qu'on bâtira le rempart.

338. Πύργους. C'est la partie pour le tout, les tours du rempart pour le rempart et ses tours; mais l'épithète ὑψηλούς ne se rapporte qu'aux tours. Le mur n'était pas très-élevé. Voyez l'exploit de Sarpédon, XII, 397. Il y avait un espace vide entre les vaisseaux et le mur, et un autre espace vide entre le mur et le fossé. Voyez VIII, 213. — Αὐτῶν, *nostri ipsorum*, de nos personnes.

342. Ἀμφὶς ἐοῦσα, enveloppant, c'est-à-dire protégeant de son circuit. Le fossé contournera les tours. *Scholies :* περὶ αὐτοὺς οὖσα τοὺς πύργους.

346. Παρὰ Πριάμοιο θύρῃσιν. Voyez la note II, 788.

350. Δεῦτ(ε) est presque synonyme de ἄγετ(ε), et les deux mots ensemble sont une manière plus vive de dire *eh bien donc*. C'est le latin *eia agite*.

352. Τῷ οὔ νύ τι κέρδιον ἡμῖν. Cette conclusion suffit : « Voilà pourquoi il ne peut nous arriver rien d'avantageux. » Il n'y a qu'à sous-entendre ἐστί. Le vers suivant est inutile.

353. Ἔλπομαι.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, et mis entre crochets par la plupart des nouveaux éditeurs. Sous la forme qu'Aristarque lui a donnée, c'est-à-dire avec ἵν' ἂν μὴ, il est intelligible; mais la vulgate ἵνα μή s'entend fort mal. Ἵν' ἂν μὴ ῥέξομεν ὧδε, *ubi* (*quo tempore*) *non sic faciemus*, ou

Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
δῖος Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠϋκόμοιο·
ὅς μιν ἀμειβόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἀντῆνορ, σὺ μὲν οὐκέτ' ἐμοὶ φίλα ταῦτ' ἀγορεύεις·
οἶσθα καὶ ἄλλον μῦθον ἀμείνονα τοῦδε νοῆσαι.
Εἰ δ' ἐτεὸν δὴ τοῦτον ἀπὸ σπουδῆς ἀγορεύεις,
ἐξ ἄρα δή τοι ἔπειτα θεοὶ φρένας ὤλεσαν αὐτοί.
Αὐτὰρ ἐγὼ Τρώεσσι μεθ' ἱπποδάμοις ἀγορεύσω.
Ἀντικρὺ δ' ἀπόφημι, γυναῖκα μὲν οὐκ ἀποδώσω·
κτήματα δ' ὅσσ' ἀγόμην ἐξ Ἄργεος ἡμέτερον δῶ,
πάντ' ἐθέλω δόμεναι καὶ ἔτ' οἴκοθεν ἄλλ' ἐπιθεῖναι.
Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἕζετο. Τοῖσι δ' ἀνέστη
Δαρδανίδης Πρίαμος, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Νῦν μὲν δόρπον ἕλεσθε κατὰ πτόλιν, ὡς τὸ πάρος περ,
καὶ φυλακῆς μνήσασθε καὶ ἐγρήγορθε ἕκαστος·
ἠῶθεν δ' Ἰδαῖος ἴτω κοίλας ἐπὶ νῆας
εἰπέμεν Ἀτρείδης, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάῳ,
μῦθον Ἀλεξάνδροιο, τοῦ εἵνεκα νεῖκος ὄρωρεν·
καὶ δὲ τόδ' εἰπέμεναι πυκινὸν ἔπος, αἴ κ' ἐθέλωσιν
παύσασθαι πολέμοιο δυσηχέος, εἰσόκε νεκροὺς

mieux, *si forte non sic fecerimus*. Autrement, il faut prendre ἵνα μή dans le sens de ἐὰν μή, *nisi*. C'est l'explication que donne Eustathe.

355. Ἀλέξανδρος.... Pâris est dans le conseil; Hector doit donc y être aussi, quoiqu'Homère n'en dise rien. Hector était rentré dans la ville avec son frère.

359. Ἀπὸ σπουδῆς, après réflexion : sérieusement. Eustathe : σπουδαίως, ἀπὸ σκέψεως καὶ κρίσεως.

360. Ἐξ.... ὤλεσαν. Joignez : ἐξώλεσαν, *ademerunt*.

362. Ἀντικρὺ δ' ἀπόφημι, et je déclare ouvertement. *Scholies :* ἀπόφημι· ἀποφαίνω, ἀποκρίνομαι. Apollonius : ἀπολέγω, ἢ διαῤῥήδην μετὰ παρρησίας λέγω.

364. Οἴκοθεν, de chez moi : de mon propre bien. Horace, dans l'*Épître à Lollius*, vers 40-41, cite comme trait de caractère la réponse de Pâris à Anténor.

368-369. Κέκλυτε.... Ces deux vers manquent, on ne sait pourquoi, dans le manuscrit de Venise. Ils répètent les vers 348-349, mais ils ne sont point inutiles.

370. Δόρπον, *cœnam*, le repas du soir. Le mot δόρπον, dans Homère, n'a jamais d'autre sens. Voyez la note XI, 730. Le repas du matin se nommait ἄριστον, et celui du milieu du jour δεῖπνον. — Κατὰ πτόλιν. Ancienne variante, κατὰ στρατόν.

κήομεν· ὕστερον αὖτε μαχησόμεθ', εἰσόκε δαίμων
ἄμμε διακρίνῃ, δώῃ δ' ἑτέροισί γε νίκην.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο.
[Δόρπον ἔπειθ' εἵλοντο κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν.]
Ἠῶθεν δ' Ἰδαῖος ἔβη κοίλας ἐπὶ νῆας.
Τοὺς δ' εὗρ' εἰν ἀγορῇ Δαναοὺς, θεράποντας Ἄρηος,
νηῒ πάρα πρύμνῃ Ἀγαμέμνονος· αὐτὰρ ὁ τοῖσιν
στὰς ἐν μέσσοισιν μετεφώνεεν ἠπύτα κῆρυξ·
Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν,
ἠνώγει Πρίαμός τε καὶ ἄλλοι Τρῶες ἀγαυοὶ
εἰπεῖν, αἴ κέ περ ὔμμι φίλον καὶ ἡδὺ γένοιτο,
μῦθον Ἀλεξάνδροιο, τοῦ εἵνεκα νεῖκος ὄρωρεν·
κτήματα μὲν ὅσ' Ἀλέξανδρος κοίλῃς ἐνὶ νηυσὶν
ἠγάγετο Τροίηνδ' (ὡς πρὶν ὤφελλ' ἀπολέσθαι),
πάντ' ἐθέλει δόμεναι καὶ ἔτ' οἴκοθεν ἄλλ' ἐπιθεῖναι·
κουριδίην δ' ἄλοχον Μενελάου κυδαλίμοιο
οὔ φησιν δώσειν· ἦ μὴν Τρῶές γε κέλονται.
Καὶ δὲ τόδ' ἠνώγειν εἰπεῖν ἔπος, αἴ κ' ἐθέλητε
παύσασθαι πολέμοιο δυσηχέος, εἰσόκε νεκροὺς
κήομεν· ὕστερον αὖτε μαχησόμεθ', εἰσόκε δαίμων

377-378. Ὕστερον.... Voyez plus haut 291-292 et les notes sur ces deux vers.

380. Δόρπον.... On lit ce vers, XI, 730 et XVIII, 298, sauf variantes (ἑλόμεσθα, νῦν μὲν δόρπον ἕλεσθε). Ici, il n'est point à sa place. Les soldats sont dans la ville : ils ne soupent donc point κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν, *dans l'armée, chacun à son rang*. Le manuscrit de Venise ne donne pas ici le vers. —Ἐν τελέεσσιν. Eustathe : τέλη τὰ στρατιωτικὰ λέγει τάγματα.

382. Τούς, *eux*, déterminé plus loin par Δαναούς.

384. Ἠπύτα, pour ἠπύτης, vient de ἠπύω, ἀπύω, crier, et est synonyme de φωνητικός, de μεγαλόφωνος, de λιγύφθογγος.

389 et 391. Κτήματα ... Voyez plus haut les vers 363-364 et la note sur οἴκοθεν.

390. Ὡς πρὶν.... Remarquez que le personnage officiel parle de Pâris comme tout le monde, et ne se gêne point pour le maudire, même en face des ennemis.

392. Κουριδίην. Homère ignore l'aventure d'Hélène avec Thésée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ προγεγάμηται ἑτέρῳ, καθ' Ὅμηρον, Ἑλένη.

394. Ἠνώγειν pour ἠνώγει, sous-entendu Πρίαμος. Le héraut va répéter textuellement les paroles du roi. D'ailleurs, le mot ἠνώγειν rappelle naturellement le début du héraut : ἠνώγει Πρίαμος, *jussit Priamus*. La leçon vulgaire ἠνώγεον, *jusserunt*, suppose ἀνωγέω, qui n'existe pas, et prête aux Troyens ce qui appartient à Priam en personne. Bentley lisait ἤνωγον. La difficulté est la même pour le langage du héraut, et il n'y a pas plus d'ἀνώγω que d'ἀνωγέω. Il n'y a qu'un parfait ἄνωγα et un plus-que-parfait ἠνώγειν. On a déjà vu ἠνώγειν pour ἠνώγει, VI, 170.

395-397. Παύσασθαι.... Voyez plus haut les vers 376-378.

ἄμμε διακρίνῃ, δώῃ δ' ἑτέροισί γε νίκην.
῝Ως ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.
Ὀψὲ δὲ δὴ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Μήτ' ἄρ τις νῦν κτήματ' Ἀλεξάνδροιο δεχέσθω,
μήθ' Ἑλένην· γνωτὸν δὲ, καὶ ὃς μάλα νήπιός ἐστιν,
ὡς ἤδη Τρώεσσιν ὀλέθρου πείρατ' ἐφῆπται.
῝Ως ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπίαχον υἷες Ἀχαιῶν,
μῦθον ἀγασσάμενοι Διομήδεος ἱπποδάμοιο.
Καὶ τότ' ἄρ' Ἰδαῖον προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Ἰδαῖ', ἤτοι μῦθον Ἀχαιῶν αὐτὸς ἀκούεις,
ὥς τοι ὑποκρίνονται· ἐμοὶ δ' ἐπιανδάνει οὕτως.
Ἀμφὶ δὲ νεκροῖσιν, κατακαιέμεν οὔτι μεγαίρω·
Οὐ γάρ τις φειδὼ νεκύων κατατεθνηώτων
γίγνετ', ἐπεί κε θάνωσι, πυρὸς μειλισσέμεν ὦκα.
Ὅρκια δὲ Ζεὺς ἴστω, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης.
῝Ως εἰπὼν τὸ σκῆπτρον ἀνέσχεθε πᾶσι θεοῖσιν·
ἄψορρον δ' Ἰδαῖος ἔβη προτὶ Ἴλιον ἱρήν.
Οἱ δ' ἕατ' εἰν ἀγορῇ Τρῶες καὶ Δαρδανίωνες.

401. Γνωτὸν δὲ, καὶ ὅς, c'est-à-dire γνωτόν δ' ἐστὶ καὶ τούτῳ ὅς : *notum est etiam ei qui*, c'est chose connue même de celui qui.

402. Ὀλέθρου πείρατ(α). Voyez la note VI, 143, et plus haut celle du vers 402.

407. Ὑποκρίνονται, *respondent*. En prose on dit ἀποκρίνομαι, mais la forme ancienne est ὑποκρίνομαι. Homère ne connaît pas l'autre. Eustathe : ἰστέον δὲ καὶ ὅτι οὐκ οἶδεν Ὅμηρος τὴν λέξιν τοῦ ἀποκρίνασθαι, ὡς καὶ ἐν ἄλλοις φανεῖται. Les passages auxquels Eustathe fait allusion par les mots ἐν ἄλλοις, sont surtout dans l'*Odyssée*. Il n'y en a qu'un dans l'*Iliade* : ὧδέ γ' ὑποκρίναιτο θεοπρόπος (XII, 228).

408. Κατακαιέμεν pour κατακαίειν, c'est-à-dire ὥστε κατακαίειν αὐτούς : à ce qu'on les brûle. — Οὔτι μεγαίρω, *neutiquam recuso*, je ne mets nul obstacle. Le mot μεγαίρω est synonyme de φθονέω, *invideo*, dans le sens de refuser.

409-410. Οὐ γάρ τις φειδὼ.... γίγνετ(αι), car aucune lésinerie n'a lieu : car on n'épargne rien ; car on ne doit rien épargner.

409. Νεκύων, pour les morts. Aristarque : Ἀττικὴ ἡ σύνταξις· οὐ γάρ τις φειδὼ γίνεται τοῖς τεθνεῶσι νέκυσι χαρίζεσθαι.

410. Πυρὸς μειλισσέμεν, sous-entendu ὥστε : *quin placemus eos igne*, pour apaiser leurs mânes en brûlant les corps (sur le bûcher). *Scholies* : πυρὸς μειλισσέμεν· διὰ πυρὸς μειλίσσειν. λέγει δὲ κηδεύειν καὶ ταφῆς μεταδιδόναι, ἢ διὰ πυρὸς θάπτεσθαι.

411. Ὅρκια, la convention.

412. Τὸ σκῆπτρον équivaut à σκῆπτρον αὐτοῦ : son sceptre. — Πᾶσι θεοῖσιν, c'est-à-dire εἰς πάντας τοὺς θεούς. Agamemnon prend les dieux du ciel à témoin qu'aucun acte d'hostilité ne troublera la cérémonie des funérailles.

414. Οἱ, *eux*, déterminé plus loin par les deux sujets. — Ἕατ' pour ἕατο, εἵατο, ἧντο : *sedebant*.

πάντες ὁμηγερέες, ποτιδέγμενοι ὁππότ' ἄρ' ἔλθοι
Ἰδαῖος· ὁ δ' ἄρ' ἦλθε, καὶ ἀγγελίην ἀπέειπεν
στὰς ἐν μέσσοισιν· τοὶ δ' ὡπλίζοντο μάλ' ὦκα,
ἀμφότερον, νέκυάς τ' ἀγέμεν, ἕτεροι δὲ μεθ' ὕλην·
Ἀργεῖοι δ' ἑτέρωθεν ἐϋσσέλμων ἀπὸ νηῶν
ὠτρύνοντο νέκυς τ' ἀγέμεν, ἕτεροι δὲ μεθ' ὕλην.
Ἠέλιος μὲν ἔπειτα νέον προσέβαλλεν ἀρούρας,
ἐξ ἀκαλαρρείταο βαθυρρόου Ὠκεανοῖο
οὐρανὸν εἰσανιών· οἱ δ' ἤντεον ἀλλήλοισιν.
Ἔνθα διαγνῶναι χαλεπῶς ἦν ἄνδρα ἕκαστον·
ἀλλ' ὕδατι νίζοντες ἄπο βρότον αἱματόεντα,
δάκρυα θερμὰ χέοντες, ἀμαξάων ἐπάειραν.
Οὐδ' εἴα κλαίειν Πρίαμος μέγας· οἱ δὲ σιωπῇ
νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον, ἀχνύμενοι κῆρ·
ἐν δὲ πυρὶ πρήσαντες, ἔβαν προτὶ Ἴλιον ἱρήν.
Ὣς δ' αὔτως ἑτέρωθεν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
νεκροὺς πυρκαϊῆς ἐπενήνεον, ἀχνύμενοι κῆρ·

416. Ἀπέειπεν, il expliqua : il exposa. Eustathe : ἀπέειπεν · ἤγουν ἁπλῶς εἶπεν.

418. Ἀμφότερον adverbe : tout à la fois. — Μεθ' ὕλην, *ad lignum*, pour aller chercher du bois.

420. Ὠτρύνοντο νέκυς, *vulgo* ὤτρυνον νέκυας. Le sens reste le même. Avec la vulgate, ὤτρυνον est intransitif, et équivaut à ὠτρύνοντο, s'empressaient.

423. Ἤντεον, *occurrebant*. En prose, le verbe est en αω : ἀντάω.

424. Χαλεπῶς dépend de διαγνῶναι. — Ἦν équivaut à ἐξῆν : *licebat*, on pouvait. — Ἄνδρα ἕκαστον. Il s'agit des morts. On ne reconnaissait pas bien qui était chacun d'eux. C'est une des raisons pour lesquelles les Grecs et les Troyens nettoient les cadavres.

425. Νίζοντες ἄπο pour ἀπονίζοντες. — Βρότον, *tabum*, le sang qui défigurait les morts. Voyez la note sur ἔναρα βροτόεντα, VI, 480. Βρότος est le sang qui a coulé d'une blessure mortelle.

428. Πυρκαϊῆς ἐπενήνεον, ils mettaient en tas sur le bûcher. Zénodote écrivait πυρκαϊῇ. Eustathe : ἐπενήνεον, ἤγουν ἐπεσώρευον εἰς πυρκαϊάν · ἔστι γὰρ νῶ, τὸ σωρεύω, καὶ ἀναδιπλασιασμῷ νανῶ, καὶ τροπῇ νηνῶ, ἐξ οὗ τὸ ἐπενήνεον. Quant à la défense de pleurer, Bothe et d'autres expliquent l'ordre de Priam par l'intérêt qu'avaient les Troyens de se hâter, de peur que la trêve n'expirât avant que les funérailles fussent achevées. Les *Scholies* donnent une raison plus naturelle, c'est que Priam ne voulait pas que les ennemis crussent les Troyens découragés : ἵνα μὴ κατάδηλοι τοῖς πολεμίοις εἶεν, ὡς μαλακιζόμενοι. Même en se lamentant, ils seraient venus à bout de leur tâche. On prétend avoir trouvé l'emplacement du bûcher commun des Troyens, sur les collines qui bordent à l'est la portion de la plaine où s'était donnée la bataille. Il y a là un grand amas d'os calcinés récemment découvert dans des fouilles archéologiques. Voyez Nicolaïdès, p. 97. Virgile a développé ce passage d'Homère, *Énéide*, XI, 185 et suivants, 203 et suivants.

431. Ἀχνύμενοι κῆρ. C'est la même expression qu'au vers 428 ; mais c'est spontanément que les Grecs concentrent leur douleur en eux-mêmes, tandis que les Troyens ont eu besoin d'être invités au calme par

ἐν δὲ πυρὶ πρήσαντες ἔϐαν κοίλας ἐπὶ νῆας.
Ἦμος δ' οὔτ' ἄρ πω ἠώς, ἔτι δ' ἀμφιλύκη νύξ,
τῆμος ἄρ' ἀμφὶ πυρὴν κριτὸς ἔγρετο λαὸς Ἀχαιῶν·
τύμϐον δ' ἀμφ' αὐτὴν ἕνα ποίεον ἐξαγαγόντες
ἄκριτον ἐκ πεδίου· ποτὶ δ' αὐτὸν τεῖχος ἔδειμαν
πύργους θ' ὑψηλούς, εἶλαρ νηῶν τε καὶ αὐτῶν.
Ἐν δ' αὐτοῖσι πύλας ἐνεποίεον εὖ ἀραρυίας,
ὄφρα δι' αὐτάων ἱππηλασίη ὁδὸς εἴη·
ἔκτοσθεν δὲ βαθεῖαν ἐπ' αὐτῷ τάφρον ὄρυξαν,
εὐρεῖαν, μεγάλην· ἐν δὲ σκόλοπας κατέπηξαν.
Ὣς οἱ μὲν πονέοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοί.
Οἱ δὲ θεοὶ, πὰρ Ζηνὶ καθήμενοι ἀστεροπητῇ,
θηεῦντο μέγα ἔργον Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·

leur roi. *Scholies :* βαρϐάρων ἴδιον ὁ θρῆνος· τῶν δὲ Ἑλλήνων, τὸ μεγαλόψυχον· μόνον γὰρ ἀχνύμενοί φησιν.

433. Ἀμφιλύκη νύξ, l'aube : le crépuscule du matin. On dit en prose, λευκόφως. Macrobe explique λύκη par λευκός, *blanc*, à cause de λευκόφως. Eustathe le rapproche de λύγη, obscurité. Alors ἀμφιλύκη νύξ serait *subobscura nox*, une nuit qui a perdu de son obscurité. L'autre étymologie, qui donne *sublustris nox*, est préférable. C'est celle qu'on tire de la grammaire comparative. Curtius rapproche λευκός, *lux*, *luceo*, et traduit ἀμφιλύκη par *Zwielicht*.

435-440. Τύμϐον.... Voyez plus haut 336-341 et les notes sur ces six vers. Homère ne dit pas combien de temps durent ces travaux. Si l'on admet que Δύσετο δ' ἠέλιος, τετέλεστο δὲ ἔργον Ἀχαιῶν (vers 465) se rapporte au jour des funérailles, la vraisemblance fait totalement défaut. On doit supposer un certain laps de temps, puisque l'œuvre est faite de mains d'hommes. Voyez la note XV, 365 sur πολὺν κάματον....

443-464. Οἱ δὲ θεοὶ,. . Ces vingt-deux vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. La raison de l'athétèse, c'est qu'Homère raconte, XII, 10-33, la destruction du rempart comme s'il n'en avait dit mot ici. C'est bien à tort que Bothe et d'autres modernes accusent les Alexandrins d'avoir interpolé cet épisode dans l'*Iliade ;* car ils voulaient, au contraire, l'en faire disparaître. L'épisode faisait partie du texte dès le temps d'Aristote. Les Alexandrins regardaient d'ailleurs la construction du mur comme une pure fiction du poëte. Eustathe : σημείωσαι δὲ καὶ ὅτι τὸ Ἑλληνικὸν τοῦτο τεῖχος ἀρέσκει τοῖς παλαιοῖς πλάσμα εἶναι Ὁμηρικόν. L'expression τοῖς παλαιοῖς désigne les Alexandrins, et particulièrement Aristarque. Il n'y avait, dans la plaine de Troie, aucun vestige du mur construit par les Grecs. Eustathe, résumant les réflexions des *anciens*, cite un mot d'Aristote qui prouve que le philosophe lisait déjà l'épisode soi-disant interpolé par les Alexandrins : « Le poete qui avait chanté le mur a anéanti le mur. » Διὰ δὲ τοῦ παντελοῦς αὖθις ἀφανισμοῦ διαφεύγει τὸν τοῦ ψεύδους ἔλεγχον, αὐτὸς ποιήσας τὸ τεῖχος, αὐτὸς ἀφαντώσας, ὡς καὶ Ἀριστοτέλης δηλοῖ, ὅπου ἔφη, ὅτι τὸ τεῖχος ὁ φράσας ποιητὴς ἠφάνισε.

443. Οἱ n'est point l'article de θεοί. Il y a contre-partie, οἱ δέ opposé à οἱ μέν du vers précédent : οἱ μέν, *les uns*, à savoir, les Grecs; οἱ δέ, *les autres*, à savoir, les dieux.

Ζεῦ πάτερ, ἦ ῥά τις ἔστι βροτῶν ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν,
ὅστις ἔτ' ἀθανάτοισι νόον καὶ μῆτιν ἐνίψει;
Οὐχ ὁράᾳς ὅτι δ' αὖτε καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
τεῖχος ἐτειχίσσαντο νεῶν ὕπερ, ἀμφὶ δὲ τάφρον
ἤλασαν, οὐδὲ θεοῖσι δόσαν κλειτὰς ἑκατόμβας;
Τοῦ δ' ἤτοι κλέος ἔσται ὅσην τ' ἐπικίδναται ἠώς·
τοῦ δ' ἐπιλήσονται τὸ ἐγὼ καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων
ἥρῳ Λαομέδοντι πολίσσαμεν ἀθλήσαντε.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ὢ πόποι, Ἐννοσίγαι' εὐρυσθενές, οἷον ἔειπες.
Ἄλλος κέν τις τοῦτο θεῶν δείσειε νόημα,
ὃς σέο πολλὸν ἀφαυρότερος χεῖράς τε μένος τε·
σὸν δ' ἤτοι κλέος ἔσται ὅσην τ' ἐπικίδναται ἠώς.
Ἄγρει μάν, ὅτ' ἂν αὖτε καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
οἴχωνται σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,

447. Ἐνίψει, *dicet*. C'est le futur de ἐνίσπω, forme poétique pour ἐνέπω. On explique de deux façons différentes ἀθανάτοισι νόον καὶ μῆτιν ἐνίψει : communiquera aux immortels sa pensée et ses résolutions; célébrera la sagesse des immortels. Avec la première de ces deux interprétations, Neptune reproche aux Grecs d'avoir accompli leur œuvre sans avoir demandé l'assentiment des dieux par des invocations et des sacrifices. Avec la seconde, Neptune reproche aux dieux de laisser les hommes s'émanciper de leur devoir. Celle-ci suppose que ἀθανάτοισι équivaut à ἀθανάτων, ce qui est une difficulté; mais on peut résoudre cette difficulté. Bothe : « Quisnam (il lit « τίς interrogatif) diis, hoc est in honorem « deorum, dicet seu prædicabit eorum sapientiam? » C'est le sens que préfère le dernier traducteur latin. L'autre sens est plus simple, et a d'ailleurs pour lui la tradition alexandrine. *Scholies :* ἐνίψει· ἀνακοινώσεται διὰ θυσιῶν, συνέργους αὐτοὺς θέλων λαβεῖν. οἱ γὰρ θύοντες εἴσονται παρὰ θεῶν, εἰ δεῖ ἔργοις ἐγχειρεῖν.

448. Ὅτι δ' αὖτε. Ici, δ(έ) est évidemment pour δή, ou plutôt c'est δέ dans le sens de δή. Quant à αὖτε, *à leur tour*, c'est une allusion au rempart construit à Troie par Apollon et Neptune. Voyez plus bas, vers 452-453.

449. Νεῶν ὕπερ, pour la défense des navires, c'est-à-dire du camp.

451. Ὅσην, *vulgo* ὅσον. Notre vulgate est une correction de Zénodote. Aristarque avait rétabli la vraie leçon, qui est bien plus poétique : sur toute l'étendue de la terre où. Γῆν est sous-entendu. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ὅσην.... ὁ δὲ Ζηνόδοτος, ἀρσενικῶς, ὅσον. Le manuscrit de Venise donne ὅσην.

451-452. Τοῦ.... τοῦ. Le premier τοῦ signifie le mur des Grecs; le second τοῦ, le mur de Neptune et d'Apollon.

452. Τὸ ἐγώ, *vulgo* ὅτ' ἐγώ. Notre vulgate, qui ôte à la phrase sa précision, est une correction byzantine. Les Alexandrins ne connaissent point cette leçon. *Scholies :* χωρὶς τοῦ τε, ἐν ταῖς Ἀριστάρχου, τὸ ἐγώ· κατ' ἔνια δὲ τῶν ὑπομνημάτων, τὸ δ' ἐγώ. Cette note prouve qu'ils n'avaient songé qu'à faire disparaître l'hiatus par un τ' ou un δ'. Ils laissaient le conjonctif τό, *lequel*.

453. Ἥρῳ pour ἥρωϊ. — Πολίσσαμεν, nous fortifiâmes la ville. Ailleurs, πολίζω signifie *bâtir une ville*. Apollon et Neptune n'ont fait qu'un rempart.

455. Ὢ πόποι. Voyez la note I, 254.

459. Ἄγρει μάν. Voyez la note V, 765.

τεῖχος ἀναρρήξας τὸ μὲν εἰς ἅλα πᾶν καταχεῦαι,
αὖτις δ' ἠϊόνα μεγάλην ψαμάθοισι καλύψαι,
ὥς κέν τοι μέγα τεῖχος ἀμαλδύνηται Ἀχαιῶν.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Δύσετο δ' ἠέλιος, τετέλεστο δὲ ἔργον Ἀχαιῶν·
βουφόνεον δὲ κατὰ κλισίας καὶ δόρπον ἕλοντο.
Νῆες δ' ἐκ Λήμνοιο παρέστασαν, οἶνον ἄγουσαι,
πολλαὶ, τὰς προέηκεν Ἰησονίδης Εὔνηος,
τόν ῥ' ἔτεχ' Ὑψιπύλη ὑπ' Ἰήσονι, ποιμένι λαῶν.
Χωρὶς δ' Ἀτρείδῃς, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάῳ,
δῶκεν Ἰησονίδης ἀγέμεν μέθυ, χίλια μέτρα.
Ἔνθεν ἄρ' οἰνίζοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ,
ἄλλοι μὲν χαλκῷ, ἄλλοι δ' αἴθωνι σιδήρῳ,
ἄλλοι δὲ ῥινοῖς, ἄλλοι δ' αὐτῇσι βόεσσιν,
ἄλλοι δ' ἀνδραπόδοισι· τίθεντο δὲ δαῖτα θάλειαν.
Παννύχιοι μὲν ἔπειτα καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
δαίνυντο, Τρῶες δὲ κατὰ πτόλιν ἠδ' ἐπίκουροι.

461. Καταχεῦαι : l'infinitif pour l'impératif. De même καλύψαι, au vers suivant.

467. Ἐκ Λήμνοιο. Ceci suppose que l'île de Lemnos était peuplée, du moins en partie. Il est certain que le vin envoyé par Eunéus, le fils de Jason et d'Hypsipyle, ne provenait pas de la contrée où l'on avait jeté Philoctète. Voyez les notes XIV, 230 et 281.

469. Ὑψιπύλη. D'après la tradition, les Argonautes avaient touché a Lemnos dans un temps où l'île n'avait plus que des femmes. Tous les hommes avaient péri durant une longue guerre civile. Jason eut commerce avec la reine Hypsipyle, et ses compagnons avec les autres veuves. C'est ainsi que la population se perpétua.

470. Χωρίς, séparément : en cadeau particulier.

471. Μέθυ, χίλια μέτρα, du vin non trempé d'eau, mille mesures : mille mesures de vin non trempé d'eau. Eustathe explique μέτρα, par ξέσται τινές, des setiers. C'étaient des cruches de terre cuite, mais dont on ignore la capacité. *Scholies:* ἤτοι οἴνου χίλια κεράμια, ἢ χιλίους χόας. Il est probable que chaque cruche tenait plus d'un χοῦς. Le chus ou conge n'équivaut guère qu'a trois de nos litres.

472. Ἔνθεν, de là, c'est-à-dire de la cargaison, et non pas du vin des Atrides.

474. Αὐτῇσι βόεσσιν, *vulgo* αὐτοῖσι βόεσσιν : avec des bœufs mêmes ; avec des bêtes sur pieds. Le féminin est plus conforme que le masculin aux habitudes d'Homère. Au pluriel, il dit αἱ βόες, quand il s'agit d'un troupeau. Or, les Grecs amènent des bœufs en grand nombre pour faire l'échange contre du vin. *Scholies :* ἰστέον δὲ, ὅτι ὁπόταν περὶ πλήθους θρεμμάτων διαλέγωνται οἱ ποιηταὶ, κατὰ τὸ θηλυκὸν προφέρονται.

475. Ἄλλοι.... Vers marque de l'obel dans le manuscrit de Venise. La principale raison de l'athétèse est peu solide : c'est que le mot ἀνδράποδον est un mot postérieur à Homère. Qui peut le savoir? C'est chez lui un ἅπαξ εἰρημένον, voilà tout. Il y a bien d'autres mots qui ne sont qu'une fois dans Homère. Dire, ensuite comme le fait Aristarque, que le cinquième ἄλλοι *est chagrinant* (λυπεῖ), ce n'est rien dire contre le vers 475, si les Grecs

Παννύχιος δέ σφιν κακὰ μήδετο μητίετα Ζεύς,
σμερδαλέα κτυπέων· τοὺς δὲ χλωρὸν δέος ᾕρει·
οἶνον δ' ἐκ δεπάων χαμάδις χέον, οὐδέ τις ἔτλη
πρὶν πιέειν, πρὶν λεῖψαι ὑπερμενέϊ Κρονίωνι.
Κοιμήσαντ' ἄρ' ἔπειτα καὶ ὕπνου δῶρον ἕλοντο.

ont réellement échangé des captifs pour du vin. Les captifs étaient une marchandise qui abondait au camp des Grecs. — Ἀνδραπόδοισι, *vulgo* ἀνδραπόδεσσι. Notre vulgate est probablement une ancienne faute d'écriture. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ ο, ἀνδραπόδοις (lisez ἀνδραπόδοισι).

478. Σφιν ne peut se rapporter qu'aux Grecs; car les Troyens n'avaient commis aucun sacrilége. La suite nous montre Jupiter favorisant les Troyens.

479. Τούς, eux : les Grecs. Les vers suivants indiquent évidemment qu'il s'agit de ceux qui avaient du vin en abondance, et qui en profitaient. Le festin des Troyens et de leurs alliés n'avait certainement pas duré toute la nuit. On dormait dans la ville, tandis qu'on se réjouissait dans le camp. Le παννύχιοι du vers 476 n'est pas une difficulté : rien n'oblige de le sous-entendre avec Τρῶες δὲ.... Il suffit de δαίνυντο.

481. Πρίν répété. Voyez la note I, 97-98.

482. Ὕπνου δῶρον ἕλοντο. Ovide, *Fastes*, III, 185 : « In stipula placidi carpebant *munera somni*. » Zénodote avait supprimé ce vers et le premier vers du chant qui suit. *Scholies :* Ζηνόδοτος δὲ καὶ τοῦτον καὶ τὸν πρῶτον τῆς ἑξῆς ῥαψῳδίας εἴρηκε (lisez ἦρηκε) στίχον.

ΙΛΙΑΔΟΣ Θ.

ΚΟΛΟΣ ΜΑΧΗ.

Jupiter ordonne aux dieux de rester neutres entre les Grecs et les Troyens, puis il va s'asseoir sur le mont Ida (1-52). De là il contemple les deux armées engagées dans une lutte indécise ; puis il pèse les destinées des deux peuples, et c'est Troie qui l'emporte (53-77). Les Grecs sont repoussés jusqu'à leur rempart ; Junon prie en vain Neptune de venir à leur aide ; Agamemnon, inspiré par la déesse, ranime le courage des Grecs (78-250). Les Grecs reprennent quelque avantage ; Teucer se signale par ses exploits ; mais Hector rétablit la fortune des Troyens (251-349). Junon et Minerve s'apprêtent à secourir les Grecs ; mais Jupiter envoie Iris aux deux déesses pour leur enjoindre de remonter sur l'Olympe (350-437). Il retourne lui-même dans son palais, gourmande énergiquement Minerve et Junon, et leur annonce que les Grecs auront à subir des désastres plus terribles encore (438-484). La nuit sépare les combattants ; les Troyens campent dans la plaine, attendant le jour pour recommencer le combat (485-565).

Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ἐκίδνατο πᾶσαν ἐπ' αἶαν·
Ζεὺς δὲ θεῶν ἀγορὴν ποιήσατο τερπικέραυνος
ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμποιο.
Αὐτὸς δέ σφ' ἀγόρευε, θεοὶ δ' ὑπὸ πάντες ἄκουον·

1. Ἠὼς μέν.... Bothe remarque, à propos de ce vers, que l'épithète κροκόπεπλος se rapporte à la déesse, et le verbe ἐκίδνατο à l'aurore proprement dite. Il y a, en effet, confusion de la chose et de la personne. C'est une observation qu'on peut faire assez souvent dans Homère, à propos des divinités dont la légende n'est pas encore complète, et qui ne sont pas tout à fait dégagées de la nature. Plus tard, les poëtes distingueront rigoureusement ce qui appartient aux phénomènes naturels et ce qui appartient à leurs personnifications. Virgile, *Enéide*, IV, 585 : « Tithoni croceum linquens Au« rora cubile ; » VII, 26 : « Aurora in « roseis fulgebat lutea bigis. » On ne voit là que la déesse. — Zénodote avait supprimé le premier vers du chant VIII avec le dernier du chant VII. Voyez la note VII, 482.

2. Θεῶν ἀγορήν. Comparez le récit de cette assemblée avec le debut du dixième livre de l'*Énéide*, qui en est une imitation.

3. Ἀκροτάτῃ.... On a déjà vu ce vers, I, 499. Le palais de Jupiter était sur la cime la plus élevée de l'Olympe.

4. Σφ' pour σφι : à eux.

Κέκλυτέ μευ, πάντες τε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Μήτε τις οὖν θήλεια θεῶν τόγε, μήτε τις ἄρσην
πειράτω διακέρσαι ἐμὸν ἔπος· ἀλλ' ἅμα πάντες
αἰνεῖτ', ὄφρα τάχιστα τελευτήσω τάδε ἔργα.
Ὃν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλοντα νοήσω
ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσιν ἀρηγέμεν ἢ Δαναοῖσιν,
πληγεὶς οὐ κατὰ κόσμον ἐλεύσεται Οὔλυμπόνδε·
ἤ μιν ἑλὼν ῥίψω ἐς Τάρταρον ἠερόεντα,
τῆλε μάλ', ἧχι βάθιστον ὑπὸ χθονός ἐστι βέρεθρον·
ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδὸς,
τόσσον ἔνερθ' Ἀΐδεω, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης·
γνώσετ' ἔπειθ' ὅσον εἰμὶ θεῶν κάρτιστος ἁπάντων.
Εἰ δ' ἄγε, πειρήσασθε, θεοὶ, ἵνα εἴδετε πάντες·
σειρὴν χρυσείην ἐξ οὐρανόθεν κρεμάσαντες,

6. Ὄφρ' εἴπω.... Ce vers banal manque ici dans le manuscrit de Venise. On ne peut pas dire qu'il soit inutile; mais il ajoute peu de chose à l'expression de la pensée.

7. Θεῶν, *vulgo* θεός. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, θεῶν. — Τόγε (*hoc*, ceci) a pour apposition ἐμὸν ἔπος, *meum verbum* (ce que je vais dire). On peut aussi expliquer, τόγε ἐμὸν ἔπος, *hoc meum verbum*, cette mienne parole-ci. Le sens reste le même.

9. Τάδε ἔργα, ces œuvres : les choses que je veux accomplir ; mes desseins.

10. Ἀπάνευθε, à l'écart. Zénodote lisait μετόπισθε, par derrière. — Ἐθέλοντα, *volentem* (*sponte sua*) sans y être autorisé.

12. Οὐ κατὰ κόσμον. Ces mots, d'après la tradition alexandrine, dépendent de ἐλεύσεται, et non de πληγείς. Si l'on met une virgule, il faut la mettre à la suite de πληγείς, et non à la suite de κόσμον. *Scholies :* ἄμεινον ὑποστίζειν εἰς τὸ πληγεὶς, καὶ ἔστιν ἀντὶ τοῦ κεραυνωθείς. Le sens est donc : « frappé de la foudre, il s'en ira dans un état misérable. » De cette façon, la première menace est mieux en rapport avec la seconde : ἤ μιν ἑλὼν ῥίψω.... On aurait seulement, avec πληγεὶς οὐ κατὰ κόσμον, l'équivalent des coups promis à Thersite, II, 264 : πεπληγὼς.... ἀεικέσσι πληγῇσιν. Le délinquant serait honteusement battu. Jupiter est plus féroce qu'Ulysse. — Οὔλυμπόνδε équivaut ici à οἶκόνδε, dans sa demeure. Chaque dieu avait son palais dans une des régions du mont Olympe.

13. Ἐς Τάρταρον ἠερόεντα, dans le Tartare ténébreux. Heyne : « Est terra in medio ; supra eam ἀήρ, et supra hunc « αἰθήρ : infra terram ᾅδης, et subter hunc « Τάρταρος. Igitur Tartarus et Olympus « duo extrema sunt ex adverso sibi posita ; « itaque et indoles utriusque loci contraria est : lux in Olympo, in Tartaro caligo. »

16. Τόσσον ἔνερθ' Ἀΐδεω.... Virgile, *Énéide*, VI, 577 : « ....tum Tartarus ipse « Bis patet in præceps tantum tenditque « sub umbras, Quantus ad ætherium cæli « suspectus Olympum. » Hésiode dit, *Theogonie*, 722-725, qu'une enclume d'airain, tombant du ciel, arriverait au dixième jour sur la terre, et, tombant de la terre, atteindrait le Tartare au dixième jour. Aristarque faisait remarquer le passage d'Homère comme un de ceux qui expriment le plus nettement les idées du poëte sur la forme du monde : ἡ διπλῆ, πρὸς τὴν καθ' Ὅμηρον τοῦ κόσμου τάξιν.

18. Εἰ δ' ἄγε. Voyez la note I, 302.

19. Ἐξ οὐρανόθεν, pléonasme, pour ἐξ

πάντες δ' ἐξάπτεσθε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι·
ἀλλ' οὐκ ἂν ἐρύσαιτ' ἐξ οὐρανόθεν πεδίονδε
Ζῆν', ὕπατον μήστωρ', οὐδ' εἰ μάλα πολλὰ κάμοιτε.
Ἀλλ' ὅτε δὴ καὶ ἐγὼ πρόφρων ἐθέλοιμι ἐρύσσαι,
αὐτῇ κεν γαίῃ ἐρύσαιμ' αὐτῇ τε θαλάσσῃ·
σειρὴν μέν κεν ἔπειτα περὶ ῥίον Οὐλύμποιο
δησαίμην, τὰ δέ κ' αὖτε μετήορα πάντα γένοιτο.
Τόσσον ἐγὼ περί τ' εἰμὶ θεῶν περί τ' εἴμ' ἀνθρώπων.
"Ως ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ,
μῦθον ἀγασσάμενοι· μάλα γὰρ κρατερῶς ἀγόρευσεν.
Ὀψὲ δὲ δὴ μετέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ὦ πάτερ ἡμέτερε, Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,
εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν ὅ τοι σθένος οὐκ ἐπιεικτόν·
ἀλλ' ἔμπης Δαναῶν ὀλοφυρόμεθ' αἰχμητάων,
οἵ κεν δὴ κακὸν οἶτον ἀναπλήσαντες ὄλωνται.
Ἀλλ' ἤτοι πολέμου μὲν ἀφεξόμεθ', ὡς σὺ κελεύεις·
βουλὴν δ' Ἀργείοις ὑποθησόμεθ', ἥτις ὀνήσει,
ὡς μὴ πάντες ὄλωνται ὀδυσσαμένοιο τεοῖο.

οὐρανοῦ : du haut du ciel. De même vers 21.

23. Πρόφρων. Ptolémée l'Ascalonite, πρόσσω. — Ἐθέλοιμι. Aristarque écrivait, dit-on, ἐθέλωμι, au subjonctif. Cette leçon a été rejetée par ses disciples.

24. Αὐτῇ.... γαίῃ. L'ellipse de σύν, avec αὐτός, est fréquente, même en prose. On dit αὐτοῖς ὅπλοις, avec ses armes. Virgile lui-même, *Énéide*, IX, 815, a dit *omnibus armis*, pour *cum omnibus armis*, en parlant de Turnus qui s'élance tout armé dans le Tibre.

25-26. Σειρὴν.... Zénodote regardait ces deux vers comme interpolés. On pourrait en effet les retrancher sans grand dommage pour le texte.

26. Τὰ δὲ.... πάντα, et tout cela, c'est-à-dire la terre et la mer.

27. Περί.... περί. Joignez chaque préposition à son verbe : περίειμι, je suis supérieur. Les anciens ont voulu voir, dans cette enfantine et poétique imagination de la chaîne d'or, des révélations merveilleuses sur les mystères de l'organisation de l'univers. Suivant Platon, la chaîne d'or à laquelle tout est suspendu, c'est le soleil lui même, car tout est attaché au soleil. Eustathe : Πλάτων δὲ αὐτὸν τὸν ἥλιον χρυσέαν λέγει σειράν· αὐτῷ γὰρ ἐκδεδέσθαι τὸ πᾶν. Voyez le *Théétète*, Platon, page 153, C.

28-40. Ὣς ἔφαθ'.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Ce passage n'est, suivant Aristarque, qu'un centon et une superfétation : ἀτεθοῦνται στίχοι ιγ', ὅτι ἐξ ἄλλων τόπων μετάκεινται. Il semble pourtant que l'intervention de Minerve ne soit pas un événement tout à fait sans raison.

32. Ὅ, pour ὅτι, comme dans beaucoup d'autres passages, avec les verbes qui signifient savoir, connaître, reconnaître.

34. Οἶτον ἀναπλήσαντες. En latin, on disait *explere fatum*, dans le même sens.

35. Ὡς σὺ κελεύεις. La vulgate, εἰ σὺ κελεύεις, est une fausse leçon, puisque Jupiter a déjà commandé : ὡς est la leçon d'Aristarque.

37. Τεοῖο est le génitif de τεός, mais il

Τὴν δ' ἐπιμειδήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Θάρσει, Τριτογένεια, φίλον τέκος· οὔ νύ τι θυμῷ
πρόφρονι μυθέομαι· ἐθέλω δέ τοι ἤπιος εἶναι.
Ὣς εἰπὼν ὑπ' ὄχεσφι τιτύσκετο χαλκόποδ' ἵππω,
ὠκυπέτα, χρυσέῃσιν ἐθείρῃσιν κομόωντε·
χρυσὸν δ' αὐτὸς ἔδυνε περὶ χροΐ· γέντο δ' ἱμάσθλην
χρυσείην, εὔτυκτον, ἑοῦ δ' ἐπεβήσετο δίφρου.
Μάστιξεν δ' ἐλάαν· τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
μεσσηγὺς γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν,
Γάργαρον· ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.
Ἔνθ' ἵππους ἔστησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
λύσας ἐξ ὀχέων, κατὰ δ' ἠέρα πουλὺν ἔχευεν.
Αὐτὸς δ' ἐν κορυφῇσι καθέζετο κύδεϊ γαίων,

est pris dans le sens du pronom personnel. C'est ainsi que *tui*, en latin, est à la fois le génitif du pronom et celui de l'adjectif, et qu'en grec il y a confusion de ἐμοῦ, σοῦ, génitifs de ἐμός, σός, et de ἐμοῦ, σοῦ, génitifs de ἐγώ, σύ. On ne peut pas faire venir τεοῖο de τύ, mais il doit être considéré ici comme le génitif de ce pronom.

39. Τριτογένεια. Voyez la note IV, 515. — Θυμῷ, avec colère.

40. Πρόφρονι, sous-entendu σοι : *benevolæ tibi*. Jupiter veut dire que ses menaces ne s'adressent qu'aux dieux d'un caractère indocile. Quelques-uns rapportent πρόφονι à θυμῷ. Alors la phrase οὔ νύ τι.... signifie : « Ce que je dis là, c'est à contre-cœur que je le dis. » Avec ce sens, τοι de la phrase suivante est adverbe, et ne se rapporte plus à Minerve.

41. Τιτύσκετο, synonyme poétique de κατεσκευάζετο : il préparait, c'est-à-dire il attela. Jupiter fait sa besogne lui-même. Il est trop ému pour ne pas être impatient. *Scholies :* οἰκεῖον τῷ ἀπειλοῦντι τὸ αὐτουργεῖν. Il va aussi revêtir lui-même son armure.

43. Χρυσόν, l'or : son armure d'or. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ χρυσῆν πανοπλίαν. C'est à tort qu'on rapproche ici le passage (XXIV, 20-21) περὶ δ' αἰγίδι πάντα κάλυπτεν Χρυσείῃ, où il n'est pas question de Jupiter. — Γέντο, il prit en main. *Scholies :* ἔλαβε. Eustathe : εἵλετο. Ce n'est même qu'une forme archaïque de εἵλετο, et γίνομαι n'a rien à voir ici. Le mot γέντο est identique à Ϝέντο, et Ϝέντο à εἵλετο, par ἕντο, ἕλτο, ἕλετο.

44. Χρυσείην. Il est évident que la lanière du fouet n'était point d'or. Homère ne veut parler que du manche, ou des ornements du manche. De même, plus haut, vers 42, la crinière d'or des chevaux (χρυσέῃσιν ἐθείρῃσιν) n'est qu'une crinière ornée d'or : *juba auro implexa*.

45. Μάστιξεν.... On a déjà vu plusieurs fois ce vers, et nous avons noté la force de l'expression négative. Les chevaux de Jupiter s'envolent avec ardeur.

46. Μεσσηγὺς.... Jupiter suit sa route par la région des nuages. Voyez les notes V, 749 et 750. Il passe d'une montagne à une autre montagne. Aristarque fait observer, à propos du mot ἀστερόεντος, qu'Homère n'a jamais dit, *l'Olympe étoilé*. Son Olympe n'est pas le ciel, mais le mont Olympe proprement dit.

48. Γάργαρον, apposition à Ἴδην. Le Gargare était une des trois cimes de l'Ida, la plus rapprochée de Troie.—Τέμενος, un terrain consacré : une part de terrain à lui. Voyez la note VI, 194, sur τέμενος τάμον.

50. Λύσας.... Voyez V, 776 et la note sur ce vers.

51. Κύδεϊ γαίων. On a vu cette expres-

εἰσορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν.
Οἱ δ' ἄρα δεῖπνον ἕλοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
ῥίμφα κατὰ κλισίας, ἀπὸ δ' αὐτοῦ θωρήσσοντο.
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἀνὰ πτόλιν ὁπλίζοντο,
παυρότεροι· μέμασαν δὲ καὶ ὣς ὑσμῖνι μάχεσθαι,
χρειοῖ ἀναγκαίῃ, πρό τε παίδων καὶ πρὸ γυναικῶν.
Πᾶσαι δ' ὠΐγνυντο πύλαι, ἐκ δ' ἔσσυτο λαὸς,
πεζοί θ' ἱππῆές τε· πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.
Οἱ δ' ὅτε δή ῥ' ἐς χῶρον ἕνα ξυνιόντες ἵκοντο,
σύν ῥ' ἔβαλον ῥινοὺς, σὺν δ' ἔγχεα καὶ μένε' ἀνδρῶν
χαλκεοθωρήκων· ἀτὰρ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
ἔπληντ' ἀλλήλῃσι, πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ὀρώρει.
Ἔνθα δ' ἅμ' οἰμωγή τε καὶ εὐχωλὴ πέλεν ἀνδρῶν
ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ' αἵματι γαῖα.
Ὄφρα μὲν ἠὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,
τόφρα μάλ' ἀμφοτέρων βέλε' ἥπτετο, πῖπτε δὲ λαός.
Ἦμος δ' Ἠέλιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβεβήκει,

sion, I, 405, à propos du Titan aux cent bras qui avait sauvé Jupiter. Il s'agit de la satisfaction de soi-même. *Scholies :* τῇ ἑαυτοῦ ἐνηδόμενος δόξῃ καὶ ἀρετῇ.

53. Δεῖπνον équivaut ici à ἄριστον, car le combat s'engage dès le matin. Au reste, δεῖπνον signifie seulement *le repas principal*. Les gens de loisir le prenaient au milieu du jour; mais les soldats le prenaient quand ils pouvaient.

54. Ῥίμφα.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἀπὸ δ' αὐτοῦ équivaut à καὶ μετ' αὐτό, c'est-à-dire καὶ μετὰ τὸ δεῖπνον.

55. Ὁπλίζοντο, *vulgo* ὡπλίζοντο. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ ο, ὁπλίζοντο.

58. Πᾶσαι.... C'est le même vers qu'on a lu, II, 809. Voyez la note sur ce vers. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μία ἐστὶ πύλη, καὶ πληθυντικῶς εἶπεν πύλαι· τὸ δὲ πᾶσαι, ἀντὶ τοῦ ὅλαι. Il ne s'agit en effet que de la porte Scée, et des Troyens qui sortent par là dans la plaine. Les Grecs sortent de même de leur camp; mais Homère ne le dit point. Il le laisse entendre, et cela suffit. Nous n'avons donc nul besoin d'adopter ici une interprétation différente de celle que nous avons donnée la première fois. Quelques-uns prétendent qu'Homère parle ici des Grecs aussi bien que de leurs ennemis, et que πᾶσαι πύλαι est dans son sens propre, *toutes les portes :* les deux battants de la porte Scée, et les deux battants de la porte du camp. Mais Homère est plus fidèle à lui-même, et le contexte prouve qu'Aristarque a raison. On trouve pourtant dans les *Scholies*, à côté de l'explication d'Aristarque, celle que préfèrent les modernes : οὐ λέγει περὶ τῶν ἐν Ἰλίῳ πυλῶν μόνον, ἀλλὰ καὶ περὶ τῶν ἐν τῷ ναυστάθμῳ τῶν Ἑλλήνων, οὐδὲ λαὸν τὸν Τρωϊκὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ τὸν Ἑλληνικόν. Ce n'est là qu'une hypothèse, et une hypothèse inutile.

60-65. Οἱ δ' ὅτε.... Voyez IV, 446-451 et les notes sur ces six vers.

66. Ἠώς désigne ici la matinée entière jusqu'à midi. Cela est évident par ce qui va suivre. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι νῦν τὴν πρὸ μεσημβρίας ὥραν ἠῶ λέγει.

68. Ἀμφιβεβήκει. Ancienne variante,

καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα·
ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
Τρώων θ' ἱπποδάμων καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
ἕλκε δὲ μέσσα λαβών, ῥέπε δ' αἴσιμον ἦμαρ Ἀχαιῶν.
[Αἱ μὲν Ἀχαιῶν κῆρες ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
ἑζέσθην, Τρώων δὲ πρὸς οὐρανὸν εὐρὺν ἄερθεν.]
Αὐτὸς δ' ἐξ Ἴδης μεγάλ' ἔκτυπε, δαιόμενον δὲ
ἧκε σέλας μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν· οἱ δὲ ἰδόντες
θάμβησαν, καὶ πάντας ὑπὸ χλωρὸν δέος εἷλεν.
Ἔνθ' οὔτ' Ἰδομενεὺς τλῆ μίμνειν οὔτ' Ἀγαμέμνων,
οὔτε δύ' Αἴαντες μενέτην, θεράποντες Ἄρηος·
Νέστωρ οἶος ἔμιμνε Γερήνιος, οὖρος Ἀχαιῶν,

ἀμβιβεβήκειν. Le soleil décrit, dans sa marche, une ligne circulaire. De là l'emploi du verbe ἀμφιβαίνω.

69. Ἐτίταινε, il tendit : il tint en l'air (des plateaux de balance). Telle est l'explication ordinaire. Mais cette action, comme dit Dübner, est rapportée à part, au vers 72 : ἕλκε δὲ μέσσα λαβών. Il y a donc, selon Dübner, dans ἐτίταινε, une expression dont le sens ajoute à τάλαντα l'idée de largeur : Jupiter prend *de larges balances*. Voyez une observation analogue, I, 486, sur ὑπὸ.... τάνυσσαν.

70. Δύο κῆρε, deux destinées : deux sorts. Il ne s'agit point ici d'une psychostasie, comme au chant XXII, 209-213, mais seulement des chances de victoire ou de défaite que le destin avait réglées.

72. Ἕλκε, il tira. Jupiter enlève la balance de manière à mettre le fléau en équilibre. — Ῥέπε, pencha : descendit. Homère dit ailleurs, XXII, 212-213, à propos de la pesée des âmes d'Achille et d'Hector, que le sort du héros condamné par le destin, *pencha, et alla vers l'enfer*. Ainsi, dans les idées d'Homère, le sort heureux est le sort léger, celui qui monte vers le ciel. C'est le contraire des images familières aux modernes. Bothe : « Gravitate malorum « deprimi fingitur lanx fatalis apud veteres, « prosperitatum apud recentiores. » Bothe remarque qu'il n'y a qu'un seul exemple antique qui soit conforme à nos idées. C'est la parole de Daniel, V, XXVII : « Tu as été pesé sur les plateaux de la balance, et tu as été trouvé d'un poids trop faible. »

73-74. Αἱ μὲν.... Ces deux vers ne sont qu'une glose médiocre du précédent. Il y a d'ailleurs des difficultés grammaticales. Aristarque les regarde comme interpolés, à cause du mot κῆρες au pluriel, et non pas, comme quelques-uns le disent, à cause du duel ἑζέσθην. Voici sa note : ἀθετοῦνται, ὅτι ὑπὲρ ἑκάστου στρατεύματος κῆρα ζυγοστατεῖ ὁ Ζεύς, οὐ πλείους, ὡς ἐπὶ Ἀχιλλέως καὶ Ἕκτορος· ὁ δὲ διασκευαστὴς ἐξέλαβε πολλάς. Le mot διασκευαστής signifie *interpolateur*, et n'a point du tout le sens honorable que Wolf et tant d'autres lui attribuent généralement. Aristarque ne dit point si l'interpolateur est ancien ou récent : il se contente de signaler l'interpolation.

74. Ἑζέσθην, au duel. Quelques textes portaient ἕζεσθεν au pluriel, pour ἑζέσθησαν. Mais le duel avec le pluriel n'est pas sans exemples.

80. Οὖρος, vent favorable : ce qui guide et préserve. Nestor est comme la providence des Grecs. C'est à lui que l'armée a dû maintes fois son salut. Le mot *custos* est faible, pour rendre οὖρος. Je préférerais *salus*, qui reproduit l'idée, sinon l'image. *Scholies :* οὖρος Ἀχαιῶν· μεταφορικῶς ὁ ἄνεμος· δι' αὐτοῦ γὰρ ἰθύνεται τὰ πράγματα· καί, εἰ οὗτος ἀπολεῖται, συναπόλλυσι σχεδὸν τὸ πᾶν.

οὔτι ἑκών, ἀλλ᾽ ἵππος ἐτείρετο· τὸν βάλεν ἰῷ
δῖος Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠϋκόμοιο,
ἄκρην κὰκ κορυφήν, ὅθι τε πρῶται τρίχες ἵππων
κρανίῳ ἐμπεφύασι, μάλιστα δὲ καίριόν ἐστιν.
Ἀλγήσας δ᾽ ἀνέπαλτο, βέλος δ᾽ εἰς ἐγκέφαλον δῦ·
σὺν δ᾽ ἵππους ἐτάραξε κυλινδόμενος περὶ χαλκῷ.
Ὄφρ᾽ ὁ γέρων ἵπποιο παρηορίας ἀπέταμνεν
φασγάνῳ ἀΐσσων, τόφρ᾽ Ἕκτορος ὠκέες ἵπποι
ἦλθον ἀν᾽ ἰωχμὸν, θρασὺν ἡνίοχον φορέοντες,
Ἕκτορα. Καί νύ κεν ἔνθ᾽ ὁ γέρων ἀπὸ θυμὸν ὄλεσσεν,
εἰ μὴ ἄρ᾽ ὀξὺ νόησε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
σμερδαλέον δ᾽ ἐβόησεν ἐποτρύνων Ὀδυσῆα·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν᾽ Ὀδυσσεῦ,
πῇ φεύγεις μετὰ νῶτα βαλὼν, κακὸς ὣς ἐν ὁμίλῳ;
Μή τίς τοι φεύγοντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πήξῃ.
Ἀλλὰ μέν᾽, ὄφρα γέροντος ἀπώσομεν ἄγριον ἄνδρα.

81. Ἐτείρετο. Ancienne variante, ἐδάμνατο. *Scholies :* ἔν τισι τῶν ὑπομνημάτων, ἐδάμνατο.

83. Κὰκ κορυφήν pour κατὰ κορυφήν : *in vertice*, au sommet de la tête.

85. Ἀλγήσας...., l'animal bondit de douleur, car le trait avait pénétré dans la cervelle. Daremberg : « Opinion fondée sur une théorie *a priori* ; car les blessures de la substance cérébrale ne sont pas par elles-mêmes douloureuses. » Virgile, *Énéide*, X, 891 : « Tollit se arrectum quadrupes, « et calcibus auras Verberat. »

86. Κυλινδόμενος. Daremberg : « On sait que des expériences tout à fait modernes ont établi une relation directe entre les mouvements de rotation et une lésion traumatique du cervelet. M. Malgaigne se croit donc en droit de diagnostiquer une lésion de cette nature sur le cheval de Nestor; de sorte qu'Homère aurait le premier signalé un fait des plus curieux, dont il ignorait la cause précise, mais qu'il avait parfaitement observé, et qu'il rattachait non à une blessure quelconque, mais à une plaie de l'encéphale. » — Περὶ χαλκῷ. Ailleurs, Homère dit, XIII, 570-571 : περὶ δουρὶ ἤσπαιρ(ε), il se débattait autour de la lance ; et XXI, 577 : περὶ δουρὶ πεπαρμένη. La lance, dans la plaie, a la chair *autour d'elle*. Les *Scholies* entendent ici, par χαλκῷ, la bande qui garnit les roues du char.

87. Ὁ γέρων, l'illustre vieillard. Voyez les notes I, 33 et 37. — Παρηορίας, les courroies qui attachaient le cheval de volée. *Scholies :* τοὺς ἔξωθεν παρατεταμένους ἱμάντας. Ainsi le cheval blessé n'était pas un des deux chevaux attelés au timon. Eustathe remarque ici que probablement Nestor n'était pas le seul des combattants qui eût un cheval de volée. On voit, par les médailles et les bas-reliefs, que les chevaux de volée s'attelaient aux bouts saillants de l'essieu.

89. Ἡνίοχον équivaut ici à παραιβάτην. Ce n'est pas Hector qui tenait les rênes, mais Éniopée. Voyez plus bas, vers 119-120. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸν παραιβάτην Ἕκτορα ἡνίοχον εἶπεν.

90. Ὁ γέρων, comme plus haut, vers 87.

95. Μή, *ne* ou *ne forte :* crains que ; prends garde que.

96. Μέν᾽ pour μένε, et ἀπώσομεν pour ἀπώσωμεν.

Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἐσάκουσε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
ἀλλὰ παρήϊξεν κοίλας ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.
Τυδείδης δ', αὐτός περ ἐών, προμάχοισιν ἐμίχθη·
στῆ δὲ πρόσθ' ἵππων Νηληϊάδαο γέροντος,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὦ γέρον, ἦ μάλα δή σε νέοι τείρουσι μαχηταί·
σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γῆρας ὀπάζει·
ἠπεδανὸς δέ νύ τοι θεράπων, βραδέες δέ τοι ἵπποι.
Ἀλλ' ἄγ' ἐμῶν ὀχέων ἐπιβήσεο, ὄφρα ἴδηαι
οἷοι Τρώϊοι ἵπποι, ἐπιστάμενοι πεδίοιο
κραιπνὰ μάλ' ἔνθα καὶ ἔνθα διωκέμεν ἠδὲ φέβεσθαι,
οὕς ποτ' ἀπ' Αἰνείαν ἑλόμην, μήστωρε φόβοιο.
Τούτω μὲν θεράποντε κομείτων· τώδε δὲ νῶϊ

97. Οὐδ' ἐσάκουσε. Ulysse n'entend pas les paroles de Diomède, ou parce qu'il est hors de la portée de la voix, ou parce qu'il a l'esprit préoccupé. Si ἐσάκουσε était synonyme de ἐπείσθη, Ulysse se conduirait en lâche. Mais alors, comme le remarque Eustathe, Homère n'eût point accompagné le nom d'Ulysse des épithètes les plus honorables : οὐ γὰρ ἂν Ὅμηρος τὸν οὕτω δειλανδροῦντα καὶ φυγομαχοῦντα ἐπιθέτοις κοσμίοις ἐσέμνυνε, πολύτλαν καὶ δῖον ἀποκαλῶν. Cependant Aristarque lui-même admettait qu'Ulysse entend fort bien les paroles de Diomède; et la tradition des poëtes anciens est conforme à cette interprétation. Aristonicus : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ ἀμφίβολον· πότερον οὐκ ἀντελάβετο καθόλου τῆς φωνῆς διὰ τὸν θόρυβον, ἢ ἀκούσας παρεπέμψατο, ὅπερ δέχεται ὁ Ἀρίσταρχος. Ovide, d'après les tragiques, peint Ulysse comme un lâche, et à raison surtout de ce qui se passe ici. Il est vrai que c'est Ajax qui parle : « Qui, licet eloquio fidum quoque Nestora vincat, Haud tamen efficiet desertum ut Nestora crimen Esse rear nullum.... » *Métamorph.* XIII, 63-67. Seulement Ovide se trompe en faisant dire à Ajax que c'est Nestor lui-même qui implorait Ulysse.

99. Αὐτός περ ἐών, quoique étant (laissé à) lui-même : quoique tout seul. *Scholies :* καίπερ μόνος ὤν.

103. Ὀπάζει, accompagne. Ixion lisait ἐπείγει (presse, accable), ce qui est faux ou du moins fort exagéré; d'autres lisaient ἱκάνει, terme impropre, car Nestor est vieux depuis longtemps. La vulgate, qui est la leçon d'Aristarque même, est préférable à ces corrections. Diomède n'exprime qu'un fait; mais ce fait implique que Nestor n'a plus ce qu'il faudrait pour lutter avec avantage.

105. Ἐπιβήσεο. Bothe : « Frustra Bentleius ἐπιβήσεαι, metu hiatus; nec μονοσυλλάβως pronuntiandum est σεο, quæ Heynei est sententia, sed cessat ecthlipsis, ut passim apud Homerum, præsertim in cæsura vel commate, et adjuvante interpunctione. »

105-107. Ἀλλ' ἄγ'.... Voyez V, 221-223 et les notes sur ces trois vers.

106. Τρώϊοι ἵπποι, les chevaux de Tros, c'est-à-dire les chevaux de la race de ceux de Tros. Voyez la note V, 272.

108. Οὕς ποτ'... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, mais pour des motifs médiocrement plausibles : ἀτεθεῖται, ὅτι ἄτοπον προστιθέναι τὴν ἱστορίαν τῷ εἰδότι, καὶ ὁ καιρὸς δεῖται συντομίας. Mais Diomède est soldat, c'est-à-dire un peu fanfaron. Il faut donc lui passer le petit plaisir qu'il se donne en rappelant son exploit. C'est un trait de caractère, et non une inconvenance. — Μήστωρε φόβοιο, *vulgo* μήστωρα, se rapportant à Énée. Voyez la note V, 272.

109. Κομείτων, duel de l'impératif.

Τρωσὶν ἐφ' ἱπποδάμοις ἰθύνομεν, ὄφρα καὶ Ἕκτωρ
εἴσεται ἢ καὶ ἐμὸν δόρυ μαίνεται ἐν παλάμῃσιν.
Ὣς ἔφατ' · οὐδ' ἀπίθησε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ.
Νεστορέας μὲν ἔπειθ' ἵππους θεράποντε κομείτην
ἴφθιμοι, Σθένελός τε καὶ Εὐρυμέδων ἀγαπήνωρ.
Τὼ δ' εἰς ἀμφοτέρω Διομήδεος ἅρματα βήτην·
Νέστωρ δ' ἐν χείρεσσι λάβ' ἡνία σιγαλόεντα,
μάστιξεν δ' ἵππους· τάχα δ' Ἕκτορος ἄγχι γένοντο.
Τοῦ δ' ἰθὺς μεμαῶτος ἀκόντισε Τυδέος υἱός.
Καὶ τοῦ μέν ῥ' ἀφάμαρτεν, ὁ δ' ἡνίοχον θεράποντα,
υἱὸν ὑπερθύμου Θηβαίου, Ἠνιοπῆα,
ἵππων ἡνί' ἔχοντα, βάλε στῆθος παρὰ μαζόν.
Ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, ὑπερώησαν δέ οἱ ἵπποι
ὠκύποδες· τοῦ δ' αὖθι λύθη ψυχή τε μένος τε.
Ἕκτορα δ' αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἡνιόχοιο.
Τὸν μὲν ἔπειτ' εἴασε, καὶ ἀχνύμενός περ ἑταίρου,
κεῖσθαι, ὁ δ' ἡνίοχον μέθεπε θρασύν. Οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
ἵππω δευέσθην σημάντορος· αἶψα γὰρ εὗρεν
Ἰφιτίδην Ἀρχεπτόλεμον θρασὺν, ὅν ῥα τόθ' ἵππων
ὠκυπόδων ἐπέβησε, δίδου δέ οἱ ἡνία χερσίν.
Ἔνθα κε λοιγὸς ἔην, καὶ ἀμήχανα ἔργα γένοντο·
καί νύ κε σήκασθεν κατὰ Ἴλιον, ἠΰτε ἄρνες,
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.

Scholies : κομείτωσαν, θεραπεύτωσαν. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τετήρηται παρ' αὐτῷ καθαρῶς τὰ δυϊκὰ, καὶ νῦν ὡς ἐπὶ δύο ἵππων διαλέγεται.

110. Ἰθύνομεν au subjonctif, pour ἰθύνωμεν.

115. Τώ, ces deux (héros) : Diomède et Nestor. Construisez : τὼ βήτην ἀμφοτέρω εἰς ἅρματα Διομήδεος.

119. Ὁ redondant, simple rappel du sujet Diomède.

120. Ἠνιοπῆα. Éniopée est inconnu.

122. Οἱ, *ipsi*, à lui.

124. Ἡνιόχοιο, génitif causal : *aurigæ gratia*. De même, au vers suivant, le génitif ἑταίρου, *sodalis gratia*.

126. Ὁ (*lui*), c'est toujours Hector.

128. Ἀρχεπτόλεμον. Archéptolème fils d'Iphitus est inconnu d'ailleurs. Zénodote écrivait ici Ἐρασιπτόλεμον, mais il laissait, au vers 312, Ἀρχεπτόλεμον : inadvertance au moins bizarre.

129. Ἐπέβησε. Cet aoriste a le sens actif. *Scholies :* ἐπιβῆναι ἐποίησε (il fit monter).

131. Σήκασθεν pour ἐσηκάσθησαν, de σηκός, parc à moutons. — D'après le scholiaste de Pierre Victorius, le vers 131, dans certains exemplaires anciens, était suivi des deux vers que voici : Τρῶες ὑπ' Ἀργείων, ἔλιπον δέ κεν Ἕκτορα δῖον Χαλκῷ δηϊόωντα, δάμασσε δέ μιν Διομήδης·

Βροντήσας δ' ἄρα δεινὸν, ἀφῆκ' ἀργῆτα κεραυνὸν,
κὰδ δὲ πρόσθ' ἵππων Διομήδεος ἧκε χαμᾶζε.
Δεινὴ δὲ φλὸξ ὦρτο θεείου καιομένοιο·
τὼ δ' ἵππω δείσαντε καταπτήτην ὑπ' ὄχεσφιν.
Νέστορα δ' ἐκ χειρῶν φύγον ἡνία σιγαλόεντα·
δεῖσε δ' ὅγ' ἐν θυμῷ, Διομήδεα δὲ προσέειπεν·
Τυδείδη, ἄγε δ' αὖτε, φόβονδ' ἔχε μώνυχας ἵππους.
Ἦ οὐ γιγνώσκεις ὅ τοι ἐκ Διὸς οὐχ ἕπετ' ἀλκή;
Νῦν μὲν γὰρ τούτῳ Κρονίδης Ζεὺς κῦδος ὀπάζει,
σήμερον· ὕστερον αὖτε καὶ ἡμῖν, αἴ κ' ἐθέλῃσιν,
δώσει· ἀνὴρ δέ κεν οὔτι Διὸς νόον εἰρύσσαιτο,
οὐδὲ μάλ' ἴφθιμος, ἐπειὴ πολὺ φέρτερός ἐστιν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες·
ἀλλὰ τόδ' αἰνὸν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἱκάνει·
Ἕκτωρ γάρ ποτε φήσει ἐνὶ Τρώεσσ' ἀγορεύων·
Τυδείδης ὑπ' ἐμεῖο φοβεύμενος ἵκετο νῆας.
Ὥς ποτ' ἀπειλήσει· τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθών.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ὤμοι, Τυδέος υἱὲ δαΐφρονος, οἷον ἔειπες.
Εἴπερ γάρ σ' Ἕκτωρ γε κακὸν καὶ ἀνάλκιδα φήσει,
ἀλλ' οὐ πείσονται Τρῶες καὶ Δαρδανίωνες,
καὶ Τρώων ἄλοχοι μεγαθύμων, ἀσπιστάων,

134. Κὰδ pour κατὰ δέ. Joignez au verbe ἧκε la préposition : καθῆκε δέ, et il lança en bas.

135. Θεείου pour θείου : du soufre. Apollonius l'entend au propre : τοῦ κεραυνίου πυρὸς λέγει. Eustathe voit ici l'ellipse de ὡς : la flamme est *semblable* à celle du soufre qui brûle.

137. Φύγον, *vulgo* φύγεν. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, φύγον· ἄλλοι δὲ φύγεν. — Σιγαλόεντα. Les *Scholies* notent une variante, φοινικόεντα (teintes en pourpre).

139. Ἄγε δ' αὖτε. Zénodote écrivait ἄγε νῶϊ, ce qu'Aristarque déclare impossible, car νῶϊ n'est point un datif. — Φόβονδ(ε) équivaut à εἰς φυγήν.

140. Ὅ pour ὅτι : que. — Τοι pour σοι.

141. Τούτῳ, à celui-ci : à Hector.

143. Εἰρύσσαιτο, *impediverit*, entraverait. *Scholies* : κατάσχῃ, κρατήσειε.

144. Φέρτερος se rapporte à Ζεύς sous-entendu.

150. Ἀπειλήσει, *minabitur*, mais avec le sens adouci de fanfaronnade : proclamera d'une voix retentissante. Eustathe : καυχήσεται, κομπάσει. Il y a un vers à peu près semblable, IV, 182. — Εὐρεῖα. Voyez la note IV, 182.

154. Ἀλλ(ά) (*attamen*) renforce l'expression, et n'est point surabondant.

155. Καὶ Τρώων.... Ce vers se termine par trois spondées.

τάων ἐν κονίῃσι βάλες θαλεροὺς παρακοίτας.
Ὣς ἄρα φωνήσας, φύγαδ' ἔτραπε μώνυχας ἵππους
αὖτις ἀν' ἰωχμόν· ἐπὶ δὲ Τρῶές τε καὶ Ἕκτωρ
ἠχῇ θεσπεσίῃ βέλεα στονόεντα χέοντο.
Τῷ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄϋσε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Τυδεΐδη, πέρι μέν σε τίον Δαναοὶ ταχύπωλοι
ἕδρῃ τε κρέασίν τ', ἠδὲ πλείοις δεπάεσσιν·
νῦν δέ σ' ἀτιμήσουσι· γυναικὸς ἄρ' ἀντὶ τέτυξο.
Ἔρρε, κακὴ γλήνη· ἐπεὶ οὐκ, εἴξαντος ἐμεῖο,
πύργων ἡμετέρων ἐπιβήσεαι, οὐδὲ γυναῖκας
ἄξεις ἐν νήεσσι· πάρος τοι δαίμονα δώσω.

157. Φύγαδ(ε), comme φόβονδε au vers 139 : εἰς φυγήν, dans la direction contraire à celle de l'attaque.

158. Ἀν' ἰωχμόν, à travers la foule. *Scholies :* κατὰ τὸ πλῆθος. Le mot ἰωχμός signifie proprement l'endroit où l'on s'agite en tumulte, où l'on se poursuit, où l'on pousse des cris de guerre.

158-159. Ἐπὶ.... χέοντο. Joignez ἐπὶ au verbe : ἐπεχέοντο, *superfundebant*, faisaient pleuvoir sur (Diomède et Nestor).

160. Τῷ δ' ἐπί. Voyez les notes V, 101 et 283.

161. Πέρι, adverbe *valde*. Quelques-uns écrivent περί. Alors la préposition doit être jointe au verbe. Avec les deux leçons, le sens est le même.

162. Ἕδρῃ, par la place, c'est-à-dire par la première place (en prose, προεδρίᾳ). — Κρέασιν. On se rappelle le filet de bœuf qui est la récompense d'Ajax. Voyez la note VII, 321. — Πλείοις, remplies (jusqu'aux bords). *Scholies :* πεπληρωμένοις, γέμουσι.

163. Τέτυξο, *factus es*, au propre : tu as été façonné ; tu as été réduit à l'état de. Ce mot dit plus que ἐγένου, dont on se sert ordinairement pour le traduire.

164-166. Ἔρρε,... Ces trois vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamne comme bas de style, et en désaccord avec le caractère des personnages : ἀτεθοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι εὐτελεῖς εἰσὶ, καὶ τὸ πάρος τοι δαίμονα δώσω τελείως ἐστὶν οὐ κατὰ τὸν ποιητήν· ἀνάρμοστα δὲ καὶ τὰ λεγόμενα τοῖς προσώποις. Aristophane de Byzance avait condamné les vers 164-166 avant Aristarque. A notre avis, ils sont un commentaire naïf et excellent du vers 163.

164. Κακὴ γλήνη, lâche petite fille. Eustathe : μεταληπτικῶς ἡ ἐνταῦθα γλήνη κόρην δηλοῖ, οὐ τὴν κατ' ὀφθαλμὸν ἁπλῶς, ἀλλὰ διὰ μέσης αὐτῆς γυναῖκα παρθενικήν. *Scholies :* ἀσθενὴς κόρη, ἢ κακὸν θέαμα. Ainsi, d'après la tradition alexandrine, on peut aussi entendre : « toi dont l'aspect fait mal aux yeux ; » ce qui va assez bien avec le sens propre de ἔρρε, *va-t'en*. Mais il y a plus d'énergie, par conséquent plus de naturel, dans l'autre interprétation : « abi in malam rem, ti« mida pupa. » Il est remarquable que *pupilla*, en latin, a, comme κόρη et γλήνη, le double sens de pupille de l'œil et de jeune fille. Il reste trace de cette particularité en français, puisque nous nommons *pupille* l'orpheline mineure. Le mot γλήνη signifie au propre la partie voyante de l'œil, celle qui brille, celle où se reflètent les images des choses. Les anciens expliquaient ce mot par λάω, *voir*. On trouve dans *l'Iliade*, XXIV, 192, γλήνεα, des objets brillants, de riches parures. Curtius rapporte γλῆνος et γλήνη à la même racine que γάλα (lait) et γαλήνη (mer calme).

166. Δαίμονα, le destin, c'est-à-dire un funeste destin : la mort. Didyme : προσληπτέον τὸ κακόν, ἵν' ᾖ· πρότερον γάρ σοι κακὸν θάνατον καὶ κακὴν εἱμαρμένην δώσω. Zénodote écrivait δαίμον' ἐφήσω au lieu de δαίμονα δώσω.

῝Ως φάτο· Τυδείδης δὲ διάνδιχα μερμήριξεν,
ἵππους τε στρέψαι καὶ ἐναντίβιον μαχέσασθαι.
Τρὶς μὲν μερμήριξε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
τρὶς δ' ἄρ' ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων κτύπε μητίετα Ζεύς,
σῆμα τιθεὶς Τρώεσσι, μάχης ἑτεραλκέα νίκην.
Ἕκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας·
Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς·
γιγνώσκω δ' ὅτι μοι πρόφρων κατένευσε Κρονίων
νίκην καὶ μέγα κῦδος, ἀτὰρ Δαναοῖσί γε πῆμα·
νήπιοι, οἳ ἄρα δὴ τάδε τείχεα μηχανόωντο,
ἀβλήχρ', οὐδενόσωρα· τὰ δ' οὐ μένος ἀμὸν ἐρύξει·
ἵπποι δὲ ῥέα τάφρον ὑπερθορέονται ὀρυκτήν.
Ἀλλ' ὅτε κεν δὴ νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσι γένωμαι,
μνημοσύνη τις ἔπειτα πυρὸς δηΐοιο γενέσθω,
ὡς πυρὶ νῆας ἐνιπρήσω, κτείνω δὲ καὶ αὐτούς
[Ἀργείους παρὰ νηυσὶν, ἀτυζομένους ὑπὸ καπνοῦ].
῝Ως εἰπὼν ἵπποισιν ἐκέκλετο, φώνησέν τε·
[Ξάνθε τε καὶ σὺ, Πόδαργε, καὶ Αἴθων Λάμπε τε δῖε,]

167. Διάνδιχα μερμήριξεν. Voyez la note sur cette expression, I, 189.

168. Ἵππους τε.... La deuxième partie de l'alternative indiquée par διάνδιχα (*in utramque partem*) est sous-entendue. Bothe : « Omisit contrarium, quod per « se apertum est, ἢ μὴ στρέψαι, etc.; « quæ ellipsis apprime apta est dicenti « deliberationem hominis iratissimi. »

171. Σῆμα τιθείς équivaut à σημαίνων, et νίκην est une apposition à σῆμα : *signum dans*, scilicet *victoriam*, c'est-à-dire présageant la victoire. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ σημαίνων· εἰς δὲ τὸ Τρώεσσι, στιγμή· τί δὲ ἦν τὸ σῆμα; μάχης ἑτεραλκέα νίκην. — Ἑτεραλκέα. Voyez la note VII, 26.

177. Οἳ ἄρα δὴ.... Virgile, *Énéide*, IX, 142 : « .... quibus hæc medii fiducia valli, « Fossarumque moræ, leti discrimina parva, « Dant animos. »

178. Ἀμόν, *nostrum*, dans le sens de *meum*. Voyez la note VI, 414.

179. Ῥέα, comme ailleurs ῥεῖα : facilement.

181. Μνημοσύνη τις... γενέσθω, *memoria aliqua esto*, qu'on n'oublie point.

183. Ἀργείους.... Ce vers paraît une interpolation assez récente. Il manque dans le manuscrit de Venise et dans plusieurs autres manuscrits, et on n'en voit pas trace chez les scholiastes. L'interpolateur l'a façonné probablement à l'aide du vers IX, 243 : Δῃώσειν παρὰ τῇσιν, ὀρινομένους ὑπὸ καπνοῦ.

185-197. Ξάνθε τε.... Homère n'est pas le seul poëte qui ait montré des héros interpellant leurs coursiers. Mézence blessé adresse à son cheval Rhèbe des paroles éloquentes, *Énéide*, X, 861 : « Rhæbe, diu « (res si qua diu mortalibus ulla est) Viximus.... » Les beaux-esprits français du dix-huitième siècle trouvaient ces discours absurdes et grotesques. La Motte se moque particulièrement de l'allocution d'Hector. Il en a écrit la parodie. Il fait parler

νῦν μοι τὴν κομιδὴν ἀποτίνετον, ἣν μάλα πολλὴν
Ἀνδρομάχη, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἠετίωνος,
ὑμῖν πὰρ προτέροισι μελίφρονα πυρὸν ἔθηκεν,
[οἶνόν τ' ἐγκεράσασα πιεῖν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι,]
ἢ ἐμοί, ὅσπερ οἱ θαλερὸς πόσις εὔχομαι εἶναι.
Ἀλλ' ἐφομαρτεῖτον καὶ σπεύδετον, ὄφρα λάβωμεν
ἀσπίδα Νεστορέην, τῆς νῦν κλέος οὐρανὸν ἵκει
πᾶσαν χρυσείην ἔμεναι, κανόνας τε καὶ αὐτήν·
αὐτὰρ ἀπ' ὤμοιϊν Διομήδεος ἱπποδάμοιο
δαιδάλεον θώρηκα, τὸν Ἥφαιστος κάμε τεύχων.
Εἰ τούτω κε λάβοιμεν, ἐελποίμην κεν Ἀχαιοὺς

quelque part un cocher de fiacre : « Allons, Gaillard, et toi, Courte-Oreille, voici une occasion où vous pourrez me payer de tous les soins que Jacqueline, fille du fameux cocher maître Pierre, a eus de vous, en vous servant tous les jours elle-même votre avoine, plutôt que de me servir mon dîner.... » Et cela prouve, selon M. de La Motte, qu'Homère a eu tort de faire parler Hector à des chevaux, et que, quand Homère l'a fait parler, il lui a fait dire des folies, et des folies qui seraient bien plus excusables dans le cocher que dans le héros. Voyez La Motte, *Réflexions sur la critique*, 2e partie. — Le vers 185 (Ξάνθε τε καὶ σὺ....), est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Les motifs de l'athétèse sont sans réplique : ἀτεθεῖται ὁ στίχος, πρῶτόν γε καὶ διὰ τὸ σὺ, εἶτα διὰ τὰ ὀνόματα.... οὐδαμοῦ Ὅμηρος τεθρίππου χρῆσιν παρεισάγει· μάχεται δὲ καὶ τὰ ἐπαγόμενα δυϊκά. Hector n'avait pas quatre chevaux à son char. Les duels ἀποτίνετον, ἐφομαρτεῖτον, σπεύδετον, l'indiquent manifestement. Mais ce qui est surtout bizarre, c'est qu'un des deux chevaux d'Achille se nomme aussi *Xanthus*, et que son Xanthus et son Balius soient fils de *Podargé*. Aristarque était convaincu que le diascévaste, l'interpolateur, avait façonné son vers avec le premier vers du discours d'Achille à ses chevaux, XIX, 400 : Ξάνθε τε καὶ Βαλίε, τηλεκλυτὰ τέκνα Ποδάργης. On lit dans les *Scholies*, à propos de ce dernier vers : σημειοῦνταί τινες ὅτι ἐντεῦθεν ἡ διασκευὴ τοῦ τεθρίππου πεποίηται· Ξάνθε τε καὶ σὺ Πόδαργε. L'expression τινες, toute vague qu'elle est, désigne ici Aristarque et son école.

186. Κομιδὴν (*curam*) a pour apposition πυρόν. Le soin qu'Andromaque prenait, c'était d'apporter la pâture aux chevaux d'Hector, savoir, *du froment*, avant de songer à Hector lui-même. Eustathe : τὸ δὲ κομιδὴν ἀποτίνειν, ὅ ἐστιν ἐπιμέλειαν, ὁμοῖόν ἐστι τῷ θρέπτρ' ἀποδιδόναι, ὅ ἐστι τροφεῖα.

189. Οἶνον.... Ce vers est supprimé par quelques éditeurs. Aristophane de Byzance le condamnait. Aristarque l'a marqué de l'obel. Mais on pourrait ici alléguer le merveilleux. Les chevaux d'Achille parlent ; pourquoi ceux d'Hector ne boiraient-ils pas du vin, et ne désireraient-ils pas d'en boire? Quelques anciens voyaient dans la phrase une simple hyperbate, et rapportaient πυρόν et οἶνον à Hector. Les chevaux n'avaient qu'une provende de chevaux. Eustathe : ὑμῖν παρὰ προτέροις ἔθηκε, καὶ, ὡς ἀλλαχοῦ φησὶν, ἔβαλε, τὴν ἀνωτέρω λεχθεῖσαν κομιδὴν, ἤπερ ἐμοὶ μελίφρονα πυρὸν ἔθηκεν, Οἶνόν τ' ἐγκεράσασα πιεῖν, ὅτε θυμὸς ἀνώγοι, ὁ ἐμός δηλαδή. On pourrait à la rigueur admettre cette explication, s'il y avait σῖτον et non πυρόν. Mais πυρός, dans Homère, n'a jamais le sens de pain, ni même chez aucun autre poëte.

190. Ὅσπερ est un trochée. On lui donnait probablement la valeur d'un spondée en faisant sentir fortement le ρ. Quelques-uns pensent que οἱ avait le digamma : ὅσπερ Ϝοι.

191. Ὄφρα. Ancienne variante, αἴ κε. Didyme : ἄλλοι δὲ, αἴ κε λάβωμεν.

αὐτονυχὶ νηῶν ἐπιβήσέμεν ὠκειάων.
  Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· νεμέσησε δὲ πότνια Ἥρη,
σείσατο δ' εἰνὶ θρόνῳ, ἐλέλιξε δὲ μακρὸν Ὄλυμπον·
καί ῥα Ποσειδάωνα, μέγαν θεὸν, ἀντίον ηὔδα·
  Ὢ πόποι, Ἐννοσίγαι' εὐρυσθενὲς, οὐδέ νυ σοί περ
ὀλλυμένων Δαναῶν ὀλοφύρεται ἐν φρεσὶ θυμός;
Οἱ δέ τοι εἰς Ἑλίκην τε καὶ Αἰγὰς δῶρ' ἀνάγουσιν
πολλά τε καὶ χαρίεντα· σὺ δέ σφισι βούλεο νίκην.
Εἴπερ γάρ κ' ἐθέλοιμεν, ὅσοι Δαναοῖσιν ἀρωγοὶ,
Τρῶας ἀπώσασθαι καὶ ἐρυκέμεν εὐρύοπα Ζῆν',
αὐτοῦ κ' ἔνθ' ἀκάχοιτο καθήμενος οἶος ἐν Ἴδῃ.
  Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη κρείων Ἐνοσίχθων·
Ἥρη ἀπτοεπὲς, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.
Οὐκ ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι Διὶ Κρονίωνι μάχεσθαι
ἡμέας τοὺς ἄλλους, ἐπειὴ πολὺ φέρτερός ἐστιν.
  Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Τῶν δ', ὅσον ἐκ νηῶν ἀπὸ πύργου τάφρος ἔεργεν,

203. Ἑλίκην. Voyez la note II, 575. — Αἰγάς. Éges était à peu de distance d'Hélice. Elle fut aussi engloutie dans la mer, à la suite d'un tremblement de terre. Lucrèce fait allusion à cette catastrophe, VI, 584 : « In Tyria Sidone quod accidit, et fuit « Ægis In Peloponneso : quas exitus hic « animaï Disturbat urbes, et terræ motus « obortus. »

206. Ζῆν' pour Ζῆνα, l'α s'élidant sur αὐτοῦ, qui commence le vers suivant. C'est à tort que quelques-uns écrivent Ζῆν, par apocope. D'après les grammairiens alexandrins, il y a élision. Suivant Aristarque, le ν n'appartient même pas au vers qu'il semble terminer, mais au vers suivant, et la véritable orthographe est Ζῆ-ν', αὐτοῦ, comme on lit dans le manuscrit de Venise et dans Villoison. *Scholies*, XXIV, 331 : οὕτως τὴν συναλοιφὴν διεῖλεν Ἀρίσταρχος, Ζῆ-ν', ἐν ἀρχῇ τοῦ στίχου τὸ ν θείς. Eustathe rappelle à ce sujet la règle ancienne : εἰ μέσον δύο φωνηέντων εὑρέθῃ σύμφωνον ἐν ἁπλότητι, ἢ συνθέσει, ἢ καὶ συναλοιφῇ, τῷ δευτέρῳ, τουτέστι τῷ ἐπαγομένῳ φωνήεντι, ἀκολουθεῖ.

207. Αὐτοῦ, là-même : là où il est. Le sens est précisé par ἐν Ἴδῃ. — Ἔνθ' ἀκάχοιτο καθήμενος. Zénodote écrivait ἔνθα κάθοιτ' ἀκαχήμενος. Ἔνθα signifie *tunc*, alors.

209. Ἀπτοεπές, téméraire en paroles. Aristarque : ἐν τῷ λέγειν θρασεῖα. D'autres mettaient l'esprit rude. Alors ἁπτοεπές viendrait de ἅπτω, et signifierait *violente en paroles*. Eustathe semble préférer cette explication, car il la rapporte la première. L'explication d'Aristarque donne pour étymologie, ἀ privatif, πτοέω et ἔπος.

211. Φέρτερος, *vulgo* φέρτατος.

213. Τῶν (d'eux) est déterminé au vers suivant par ἵππων et ἀνδρῶν. — Ὅσον, *quantum*, tout l'espace qui. — Ἀπὸ πύργου τάφρος. Zénodote, ἀπὸ τάφρου πύργος. — Πύργου. C'est la partie pour le tout Il s'agit du rempart entier. Voici le commentaire de la phrase. *Scholies :* ὅσον ἀπὸ τῶν νηῶν διάστημα ἦν ἐπὶ τὸ τεῖχος, καὶ ἀπὸ τοῦ τείχους ἐπὶ τὴν τάφρον, ἐπληροῦτο τοῦ ὄχλου. En effet, il y a deux espaces où peuvent se masser les Grecs : l'un entre le fossé et le mur, l'autre entre le mur et les vaisseaux. Mais

πλῆθεν ὁμῶς ἵππων τε καὶ ἀνδρῶν ἀσπιστάων
εἰλομένων· εἶλει δὲ θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ
Ἕκτωρ Πριαμίδης, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν.
Καί νύ κ' ἐνέπρησεν πυρὶ κηλέῳ νῆας εἴσας,
εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκ' Ἀγαμέμνονι πότνια Ἥρη,
αὐτῷ ποιπνύσαντι, θοῶς ὀτρῦναι Ἀχαιούς.
Βῆ δ' ἰέναι παρά τε κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν,
πορφύρεον μέγα φᾶρος ἔχων ἐν χειρὶ παχείῃ·
στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγακήτεϊ νηὶ μελαίνῃ,
ἥ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε, γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε·
[ἠμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαο
ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος· τοί ῥ' ἔσχατα νῆας εἴσας
εἴρυσαν, ἠνορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν·]
ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Δαναοῖσι γεγωνώς·
Αἰδώς, Ἀργεῖοι, κάκ' ἐλέγχεα, εἶδος ἀγητοί·
πῆ ἔβαν εὐχωλαί, ὅτε δὴ φάμεν εἶναι ἄριστοι,
ἃς, ὁπότ' ἐν Λήμνῳ, κενεαυχέες ἠγοράασθε,

chacun des deux est une bande étroite. — Ἔεργεν. Une des deux éditions d'Aristarque donnait ἔρυκεν. *Scholies :* διχῶς αἱ Ἀριστάρχου, ἔεργεν καὶ ἔρυκεν.

214. Πλῆθεν (ἐπλήθησαν), *plena erant (omnia)*. — Le vers se termine par trois spondées.

219. Ποιπνύσαντι, plein d'activité. *Scholies :* ἐνεργήσαντι. De lui-même Agamemnon était déjà disposé à la résistance, et se mettait ou même s'était déjà mis en devoir d'agir.

221. Πορφύρεον.... φᾶρος. Il eût été difficile a Agamemnon de faire entendre sa voix, dans le tumulte de la déroute. Le manteau rouge qu'il déploie annonce que le roi est là, et qu'il invite les fuyards à se rallier autour de lui. Aristarque : πορφυροῦν ἱμάτιον μεταχειρίζεται ὁ βασιλεὺς, ἕνεκα τοῦ εὐχερῶς ἑαυτὸν σημᾶναι τοῖς Ἕλλησιν, ἐπειδὴ ἀδύνατον ἦν διὰ βοῆς αὐτοὺς καταστεῖλαι.

223. Γεγωνέμεν pour γεγωνεῖν : (afin de) crier. Suivant quelques-uns, c'était un verbe baryton ; mais Aristarque en fait un verbe contracte, et il y a des preuves que c'en est un. *Scholies :* ὁ Ἀσκαλωνίτης βαρύνει ὡς ἀνύειν. Ἀρίσταρχος δὲ περισπᾷ ὡς φιλεῖν. καὶ ἔοικε μᾶλλον περισπώμενον εἶναι παρὰ τῷ ποιητῇ· ὡς γὰρ ἐνόεον καὶ ἐφίλεον, οὕτως καὶ ἐγεγώνεον ἔφη.

224-226. Ἠμὲν.... Ces trois vers ne sont point dans le manuscrit de Venise, ni même dans la plupart des autres manuscrits. Ils ont été empruntés à un autre passage de l'*Iliade* (XI, 7-9), où ils sont parfaitement à leur place. Ici, on n'en avait nul besoin.

225. Ἔσχατα. Achille était campé au promontoire de Sigée, et Ajax au promontoire de Rhétée. Ils occupaient ainsi les deux points extrêmes du campement.

227. Διαπρύσιον, d'une voix qui perce à travers tout (διὰ et περάω) : d'une voix qui se fait entendre au loin. Curtius admet cette étymologie, donnée par les Alexandrins. *Scholies :* διαπορεύσιμον, καὶ μέγα, καὶ εἰς πάντας ἧκον.

228. Αἰδώς,... Voyez V, 787 et les notes sur ce vers.

229. Φάμεν est à l'imparfait, pour ἔφαμεν. Le présent serait φαμέν, accent sur la finale; et d'ailleurs il faut ici un passé.

230. Ὁπότ' ἐν Λήμνῳ. C'est le seul

ἔσθοντες κρέα πολλὰ βοῶν ὀρθοκραιράων,
πίνοντες κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο,
Τρώων ἀνθ' ἑκατόν τε διηκοσίων τε ἕκαστος
στήσεσθ' ἐν πολέμῳ; Νῦν δ' οὐδ' ἑνὸς ἄξιοί εἰμεν
Ἕκτορος, ὃς τάχα νῆας ἐνιπρήσει πυρὶ κηλέῳ.
Ζεῦ πάτερ, ἦ ῥά τιν' ἤδη ὑπερμενέων βασιλήων
τῇδ' ἄτῃ ἄασας, καί μιν μέγα κῦδος ἀπηύρας;
Οὐ μὲν δή ποτέ φημι τεὸν περικαλλέα βωμὸν
νηῒ πολυκλήϊδι παρελθέμεν ἐνθάδε ἔρρων·

passage où il soit question du séjour des confédérés à Lemnos, et Homère ne nous apprend point ce qu'ils y faisaient. Il donne la chose, suivant l'expression d'Aristarque, comme un fait connu. On doit sous-entendre ἦμεν, nous étions. *Scholies :* οἱ δὲ στίζουσιν εἰς τὸ Λήμνῳ, λείποντος τοῦ ἦμεν. La virgule lève donc toute difficulté. Ceux qui la suppriment, comme Eustathe et d'autres, sont forcés ou de prendre ὁπότε pour τότε, ou de changer le texte. Ainsi Bentley propose ἅσσα ποτ' ἐν Λήμνῳ, Heyne ἅς ποτ' ἐνὶ Λήμνῳ, et Bothe, ἅστε ποτ' ἐν Λήμνῳ.

231. Ἔσθοντες.... Ce vers se termine par trois spondées. Il est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, comme inutile, parce que le vin seul porte à la jactance: περιττὸς ὁ στίχος· ἐκ γὰρ τοῦ πίνειν, οὐκ ἐκ τοῦ ἐσθίειν τὸ καυχᾶσθαι συμβαίνει. Mais les soldats grecs buvaient en mangeant; et Homère a bien fait de dire que ces vanteries étaient nées dans la joie d'un festin.

232. Ἐπιστεφέας, remplis jusqu'aux bords. Voyez la note I, 470. Quelques-uns regardent ce vers comme altéré, parce que la copule manque. Bothe propose de lire : Πίνοντές τ' οἴνοιο ἐπιστεφέας κρητῆρας. C'est remplacer un bon vers par un vers détestable, et pour un motif tout à fait imaginaire.

233. Ἀνθ' pour ἀντί, et non ἄνθ' pour ἄντα. Chaque Grec prétendait *valoir* cent et deux cents Troyens sur le champ de bataille. Telle est l'explication d'Aristarque. Voy. la note III, 189, sur ἀντιάνειραι. Cette explication est justifiée par l'expression οὐδ' ἑνὸς ἄξιοί εἰμεν, qui indique bien une comparaison. Cependant on préférait, dans l'école d'Aristarque, ἄντα, c'est-à-dire ἀντικρύ, qui rabat un peu de la jactance : il ne s'agit plus que de lutter contre cent ou deux cents, de résister à une troupe. *Scholies :* τὸ πληρὲς μᾶλλον ἄντα, ὡς καὶ τῷ Ἡρωδιανῷ ἀρέσκει. Mais les Grecs parlent dans le vin, et ils disent des choses extravagantes. Aristarque a raison contre ses disciples et contre Eustathe, qui les copie.

235. Ἕκτορος,... Wolf et d'autres mettent ce vers entre crochets. Aristophane de Byzance le considérait comme interpolé, parce que, dès qu'on avait prononcé le nom d'Hector il n'y avait plus aucune honte à lâcher pied. Aristarque aurait voulu qu'on pût écrire : Ἕκτορος, ᾧ δὴ κῦδος Ὀλύμπιος αὐτὸς ὀπάζει. Ceci prouve qu'il n'admettait pas la critique d'Aristophane. Mais il a mis l'obel pourtant. On ignore ses motifs d'athétèse. Si l'on supprimait ce vers, il faudrait écrire οὐδενός, au vers précédent, et non plus οὐδ' ἑνός. Mais il n'y a pas de raisons sérieuses pour retrancher le vers; il y a même des raisons de le maintenir. C'est Hector, et Hector seul, qui a refoulé les Grecs; c'est d'Hector seul qu'est pleine la tête d'Agamemnon : ôter d'ici Hector, c'est faire disparaître l'opposition de ἑνός et de ἑκατόν, et remplacer une image vivante par une abstraction.

237. Ἄασας (*afflixisti*) semble venir de la forme ἀάσκω pour ἀάω. S'il venait d'ἀάω, la seconde syllabe serait longue. Aussi quelques-uns écrivaient-ils ἆσας, et non ἄασας.

239. Ἐνθάδε ἔρρων, arrivant ici pour mon malheur. Le verbe ἔρρω se prend toujours en mauvaise part. *Scholies :* ἐπὶ φθορὰν παραγενόμενος.

ἀλλ' ἐπὶ πᾶσι βοῶν δημὸν καὶ μηρί' ἔκηα,
ἱέμενος Τροίην εὐτείχεον ἐξαλαπάξαι.
Ἀλλά, Ζεῦ, τόδε πέρ μοι ἐπικρήηνον ἐέλδωρ·
αὐτοὺς δή περ ἔασον ὑπεκφυγέειν καὶ ἀλύξαι,
μηδ' οὕτω Τρώεσσιν ἔα δάμνασθαι Ἀχαιούς.
Ὣς φάτο· τὸν δὲ πατὴρ ὀλοφύρατο δακρυχέοντα·
νεῦσε δέ οἱ λαὸν σῶν ἔμμεναι οὐδ' ἀπολεῖσθαι.
Αὐτίκα δ' αἰετὸν ἧκε, τελειότατον πετεηνῶν,
νεβρὸν ἔχοντ' ὀνύχεσσι, τέκος ἐλάφοιο ταχείης·
πὰρ δὲ Διὸς βωμῷ περικαλλέϊ κάββαλε νεβρόν,
ἔνθα πανομφαίῳ Ζηνὶ ῥέζεσκον Ἀχαιοί.
Οἱ δ' ὡς οὖν εἴδονθ' ὅτ' ἄρ' ἐκ Διὸς ἤλυθεν ὄρνις,
μᾶλλον ἐπὶ Τρώεσσι θόρον, μνήσαντο δὲ χάρμης.
Ἔνθ' οὔτις πρότερος Δαναῶν, πολλῶν περ ἐόντων,
εὔξατο Τυδείδαο πάρος σχέμεν ὠκέας ἵππους,
τάφρου τ' ἐξελάσαι καὶ ἐναντίβιον μαχέσασθαι·

240. Δημόν, *adipem*, la graisse des victimes. On recouvrait de graisse les os ou les morceaux de cuisse qu'on brûlait sur l'autel. Voyez I, 460. Le sens exact de δημὸν καὶ μηρία est donc, *morceaux de cuisse recouverts de graisse*. La traduction *cuisses grasses* est un faux sens.

246. Σῶν, *vulgo* σόον. Voy. la note I, 117. — Ἀπολεῖσθαι, *vulgo* ἀπολέσθαι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, οὐδ' ἀπολεῖσθαι.

247. Τελειότατον. *Scholies :* ἤτοι μέγιστον, ἢ ἐντελῆ σημεῖα φαίνοντα, ἐπιτελεστικώτατον. C'est le dernier sens ἐπιτελεστικώτατον qui paraît préférable. Il offre du moins une idée, et une idée nettement en rapport avec la circonstance. L'autre (μέγιστον) ne donne qu'une banalité. L'aigle était, entre tous les oiseaux, celui dont les présages avaient le plus d'importance et annonçaient le plus expressément la volonté de Jupiter. C'était donc l'oiseau aux présages assurés, aux présages qui ne manquent jamais de s'accomplir.

249. Κάββαλε pour κατέβαλε : *dejecit*, il laissa tomber. Bekker écrit κάμβαλε.

250. Ἔνθα, *ubi*, c.-à-d. *in quo :* sur lequel. — Πανομφαίῳ, de qui viennent toutes les voix divines : l'auteur de toutes les manifestations de l'avenir. Voy. la note II, 41. A la suite de l'explication de ὀμφή (ἡ θεία κληδών), on lit, dans les *Scholies :* διὸ καὶ ὁ Ζεὺς πανομφαῖος, ὁ κληδόνιος· ὀμφὴ δὲ ἡ τὸ ὂν φαίνουσα. Jupiter seul possédait par lui-même la connaissance des choses futures. Eustathe : οἱ γὰρ ἄλλοι πάντες ὑποφῆται Διός εἰσιν, εἴτε δαίμονες ἐκεῖνοι, εἴτε ἄνθρωποι. Apollon, le dieu prophète par excellence, n'était lui-même qu'un interprète de Jupiter. Ovide s'est souvenu de ce passage d'Homère, *Métamorphoses*, XI, 197 : « Dextera « Sigei, Rhœtei læva profundi Ara Panom« phæo vetus est sacrata Tonanti. » — Ῥέζεσκον, faisaient sans cesse, c'est-à-dire faisaient sans cesse des sacrifices ; comme en latin *facere* seul, pour *sacra facere*, *sacrificare*.

251. Εἴδονθ', *vulgo* εἶδον. Le sens est le même. — Ὅτ' pour ὅτε, poétique pour ὅ, dans le sens de ὅτι, que.

252. Ἐπὶ.... θόρον : ἐπέθορον, *irruerunt*, ils fondirent sur.

254. Σχέμεν pour σχεῖν : d'avoir tenu en main ; d'avoir dirigé.

ἀλλὰ πολὺ πρῶτος Τρώων ἕλεν ἄνδρα κορυστὴν,
Φραδμονίδην Ἀγέλαον. Ὁ μὲν φύγαδ' ἔτραπεν ἵππους·
τῷ δὲ μεταστρεφθέντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πῆξεν
ὤμων μεσσηγὺς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσεν.
Ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.
Τὸν δὲ μετ' Ἀτρεῖδαι, Ἀγαμέμνων καὶ Μενέλαος·
τοῖσι δ' ἐπ' Αἴαντες, θοῦριν ἐπιειμένοι ἀλκήν·
τοῖσι δ' ἐπ' Ἰδομενεὺς καὶ ὀπάων Ἰδομενῆος,
Μηριόνης, ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ·
τοῖσι δ' ἐπ' Εὐρύπυλος, Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱός.
Τεῦκρος δ' εἴνατος ἦλθε, παλίντονα τόξα τιταίνων,
στῆ δ' ἄρ' ὑπ' Αἴαντος σάκεϊ Τελαμωνιάδαο.
Ἔνθ' Αἴας μὲν ὑπεξέφερεν σάκος· αὐτὰρ ὅγ' ἥρως
παπτήνας, ἐπεὶ ἄρ τιν' ὀϊστεύσας ἐν ὁμίλῳ
βεβλήκοι, ὁ μὲν αὖθι πεσὼν ἀπὸ θυμὸν ὄλεσκεν,
αὐτὰρ ὁ αὖτις ἰὼν, παῖς ὣς ὑπὸ μητέρα, δύσκεν
εἰς Αἴανθ'· ὁ δέ μιν σάκεϊ κρύπτασκε φαεινῷ.
Ἔνθα τίνα πρῶτον Τρώων ἕλε Τεῦκρος ἀμύμων;
Ὀρσίλοχον μὲν πρῶτα, καὶ Ὄρμενον ἠδ' Ὀφελέστην,
Δαίτορά τε Χρομίον τε καὶ ἀντίθεον Λυκοφόντην,
καὶ Πολυαιμονίδην Ἀμοπάονα, καὶ Μελάνιππον·

257. Ἀγέλαον. Agélaüs fils de Phradmon est inconnu ainsi que son père.

258-259. Τῷ δὲ.... Voy. V, 40-41. Ces deux vers se retrouvent encore ailleurs, XI, 447-448.

262-265. Τοῖσι δ' ἐπ' Αἴαντες.... Voy. VII, 164-167 et les notes sur ces quatre vers.

266. Παλίντονα, dont la corde est ramenée en arrière par la tension. *Scholies :* εἰς τοὐπίσω τεινόμενα. L'expression latine *arcus reciprocus* (un arc qui se tend des deux côtés) signifie tout autre chose que παλίντονα τόξα, car πάλιν, dans Homère, n'a jamais que le sens de *retro*. Voy. la note IV, 214.

267. Ὑπ' Αἴαντος σάκεϊ. Teucer était frère d'Ajax, ce qui explique la préférence de l'archer; et puis, Ajax avait un bouclier plus grand que celui de tous les autres héros.

268. Ὑπεξέφερεν, *submovebat extrorsum.* Ajax avance un peu de côté son bouclier, pour faire place à Teucer sous l'abri. *Scholies :* ἔξω αὐτὸ τοῦ Τεύκρου ἐποίει.

270. Βεβλήκοι, *vulgo* βεβλήκει. Wolf, βεβλήκειν, qu'on a vu V, 661.

271. Αὖτις ἰών, allant en arrière : se repliant.

270-272. Ὄλεσκεν, δύσκεν et κρύπτασκε. C'est le fréquentatif, parce que les faits se répètent plusieurs fois. — Aucun des Troyens tués par Teucer n'est connu.

276. Ἀμοπάονα. Quelques-uns écrivaient ἄμ' Ὀπάονα, ou ἄμ' ὀπάονα. Eustathe dit d'eux avec raison : σφάλλονται τῆς ὀρθότητος. Aristarque admettait Amopaon comme nom propre : τὸ Ἀμοπάονα ἐν ἑνὶ μὲν λόγῳ ἀναγνωστέον· κύριον γάρ.

πάντας ἐπασσυτέρους πέλασε χθονὶ πουλυβοτείρῃ.
Τὸν δὲ ἰδὼν γήθησεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
τόξου ἄπο κρατεροῦ Τρώων ὀλέκοντα φάλαγγας·
στῆ δὲ παρ' αὐτὸν ἰὼν, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
  Τεῦκρε, φίλη κεφαλὴ, Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν,
βάλλ' οὕτως, αἴ κέν τι φόως Δαναοῖσι γένηαι,
πατρί τε σῷ Τελαμῶνι, ὅ σ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα,
καί σε νόθον περ ἐόντα κομίσσατο ᾧ ἐνὶ οἴκῳ·
τὸν καὶ τηλόθ' ἐόντα ἐϋκλείης ἐπίβησον.
Σοὶ δ' ἐγὼ ἐξερέω ὡς καὶ τετελεσμένον ἔσται·
αἴ κέν μοι δώῃ Ζεύς τ' αἰγίοχος καὶ Ἀθήνη
Ἰλίου ἐξαλαπάξαι ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
πρώτῳ τοι μετ' ἐμὲ πρεσβήϊον ἐν χερὶ θήσω,
ἢ τρίποδ', ἠὲ δύω ἵππους αὐτοῖσιν ὄχεσφιν,
ἠὲ γυναῖχ', ἥ κέν τοι ὁμὸν λέχος εἰσαναβαίνοι.
  Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσεφώνεε Τεῦκρος ἀμύμων·
Ἀτρείδη κύδιστε, τί με σπεύδοντα καὶ αὐτὸν
ὀτρύνεις; Οὐ μέν τοι, ὅση δύναμίς γε πάρεστιν,
παύομαι· ἀλλ' ἐξ οὗ προτὶ Ἴλιον ὠσάμεθ' αὐτοὺς,
ἐκ τοῦ δὴ τόξοισι δεδεγμένος ἄνδρας ἐναίρω.
Ὀκτὼ δὴ προέηκα τανυγλώχινας ὀϊστοὺς,

277. Πάντας.... Ce vers n'est point dans le manuscrit de Venise. Il ne paraît pourtant pas déplacé ici. On le reverra encore deux fois dans l'*Iliade :* XII, 194 et XVI, 418.

279. Τόξου ἄπο, par les traits (qui partaient) de son arc.

282. Φόως, *lux,* dans un sens moral : joie, salut. Voyez la note VI, 6.

284. Καί σε νόθον.... Zénodote avait supprimé ce vers. Aristophane de Byzance et Aristarque le regardent comme interpolé. La naïveté de l'exhortation leur paraissait une inconvenance : ὅτι ἄκαιρος ἡ γενεαλογία, καὶ οὐκ ἔχουσα προτροπὴν, ἀλλὰ τοὐναντίον ὀνειδισμὸν καὶ ἀποτροπήν. — Νόθον, *bâtard,* fait entendre que Télamon aurait pu ne pas élever Teucer comme un fils. Teucer doit donc une reconnaissance particulière à Télamon. Il était né de la captive Hésione, qu'Hercule avait enlevée dans le premier sac d'Ilion, et on l'avait nommé Τεῦκρος, le Troyen, à cause de sa mère, qui était sœur de Priam.

285. Ἐϋκλείης ἐπίβησον, *in gloriam evehe.* La gloire est comme un char, sur lequel Agamemnon excite Teucer à faire monter son père Télamon. Voyez la note II, 234. *Scholies :* δόξης ἐπιβῆναι ποίησον.

289. Πρεσβήϊον, *præmium honorarium.* Cette récompense d'honneur sera ou le trépied, ou les chevaux, ou la femme.

290. Ἵππους. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient ἵππω.

293. Σπεύδοντα, plein d'ardeur à l'œuvre. Aristarque : σπεύδοντα ἀντὶ τοῦ προθύμως ἐνεργοῦντα. Voyez la note IV, 232.

296. Δεδεγμένος. Hérodien écrivait δεδεχμένος.

πάντες δ' ἐν χροῒ πῆχθεν Ἀρηϊθόων αἰζηῶν·
τοῦτον δ' οὐ δύναμαι βαλέειν κύνα λυσσητῆρα.
Ἦ ῥα, καὶ ἄλλον ὀϊστὸν ἀπὸ νευρῆφιν ἴαλλεν
Ἕκτορος ἀντικρὺ, βαλέειν δέ ἑ ἵετο θυμός.
Καὶ τοῦ μέν ῥ' ἀφάμαρθ'· ὁ δ' ἀμύμονα Γοργυθίωνα,
υἱὸν ἐὺν Πριάμοιο, κατὰ στῆθος βάλεν ἰῷ·
τόν ῥ' ἐξ Αἰσύμηθεν ὀπυιομένη τέκε μήτηρ,
καλὴ Καστιάνειρα, δέμας εἰκυῖα θεῇσιν.
Μήκων δ' ὡς ἑτέρωσε κάρη βάλεν, ἥτ' ἐνὶ κήπῳ,
καρπῷ βριθομένη νοτίῃσί τε εἰαρινῇσιν·
ὣς ἑτέρωσ' ἤμυσε κάρη πήληκι βαρυνθέν.
Τεῦκρος δ' ἄλλον ὀϊστὸν ἀπὸ νευρῆφιν ἴαλλεν
Ἕκτορος ἀντικρὺ, βαλέειν δέ ἑ ἵετο θυμός.
Ἀλλ' ὅγε καὶ τόθ' ἅμαρτε· παρέσφηλεν γὰρ Ἀπόλλων·
ἀλλ' Ἀρχεπτόλεμον, θρασὺν Ἕκτορος ἡνιοχῆα,
ἱέμενον πόλεμόνδε, βάλε στῆθος παρὰ μαζόν·
ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, ὑπερώησαν δέ οἱ ἵπποι
ὠκύποδες· τοῦ δ' αὖθι λύθη ψυχή τε μένος τε.
Ἕκτορα δ' αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἡνιόχοιο.
Τὸν μὲν ἔπειτ' εἴασε, καὶ ἀχνύμενός περ ἑταίρου,
Κεβριόνην δ' ἐκέλευσεν ἀδελφεὸν, ἐγγὺς ἐόντα,

298. Πάντες.... Virgile, *Énéide*, XI, 676 : « Quotque emissa manu contorsit « spicula virgo, Tot Phrygii cecidere viri. »

301. Βαλέειν δέ ἑ ἵετο. Il est impossible de ne pas remarquer les hiatus. L'esprit rude avait la valeur d'une consonne, ou bien l'on intercalait quelque consonne euphonique. C'est ici surtout que l'hypothèse du digamma est pleine de vraisemblance.

302. Γοργυθίωνα. Ce fils de Priam n'est connu que de nom.

304. Αἰσύμηθεν. Ésyme était une ville de Thrace. Eustathe : Αἰσύμηθεν· ἀντὶ ἐξ Αἰσύμης, πόλεως Θρᾳκικῆς. La préposition ἐξ, devant Αἰσύμηθεν, est un pléonasme. Nous avons vu plus haut, vers 19 et 21, ἐξ οὐρανόθεν.

306. Μήκων δ' ὡς.... Virgile, *Énéide*, IX, 435 : « Purpureus veluti quum flos « succisus aratro Languescit moriens, las« sove papavera collo Demisere caput, plu« via quum forte gravantur. » Virgile a négligé les traits les plus gracieux : la rosée du printemps et le poids du fruit.

309-310. Τεῦκρος.... Répétition presque textuelle des vers 300-301.

311. Παρέσφηλεν, fit échouer (le coup). *Scholies :* σφαλῆναι καὶ ἀποτυχεῖν ἐποίησεν.

312. Ἀρχεπτόλεμον. Voyez plus haut la note du vers 128. *Scholies :* ἐνταῦθα καταλέλοιπε Ζηνόδοτος Ἀρχεπτόλεμον, πεποίηκε δὲ ἄνω Ἐρασιπτόλεμον.

314-317. Ἤριπε.... Voyez plus haut 122-125 et les notes sur ces quatre vers.

318. Κεβριόνην. Cébrion ou Cébrionès est tué par Patrocle, XVI, 737. Le récit de sa mort et de la lutte qui s'ensuit est un des épisodes les plus intéressants de l'*Iliade*.

ἵππων ἡνί' ἑλεῖν· ὁ δ' ἄρ' οὐκ ἀπίθησεν ἀκούσας.
Αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο χαμαὶ θόρε παμφανόωντος,
σμερδαλέα ἰάχων· ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρί·
βῆ δ' ἰθὺς Τεύκρου, βαλέειν δέ ἑ θυμὸς ἀνώγει.
Ἤτοι ὁ μὲν φαρέτρης ἐξείλετο πικρὸν ὀϊστὸν,
θῆκε δ' ἐπὶ νευρῇ· τὸν δ' αὖ κορυθαίολος Ἕκτωρ
αὐερύοντα, παρ' ὦμον, ὅθι κληῒς ἀποέργει
αὐχένα τε στῆθός τε, μάλιστα δὲ καίριόν ἐστιν,
τῇ ῥ' ἐπὶ οἷ μεμαῶτα βάλεν λίθῳ ὀκριόεντι·
ῥῆξε δέ οἱ νευρήν· νάρκησε δὲ χεὶρ ἐπὶ καρπῷ·
στῆ δὲ γνὺξ ἐριπὼν, τόξον δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.
Αἴας δ' οὐκ ἀμέλησε κασιγνήτοιο πεσόντος,
ἀλλὰ θέων περίβη, καί οἱ σάκος ἀμφεκάλυψεν.
Τὸν μὲν ἔπειθ' ὑποδύντε δύω ἐρίηρες ἑταῖροι,
Μηκιστεὺς, Ἐχίοιο πάϊς, καὶ δῖος Ἀλάστωρ,

319. Ὁ δ' ἄρ(α), quant à lui (Hector).

321. Ὁ, lui : Hector.

322. Βῆ δ' ἰθὺς.... Variante des vers 301 et 310. C'est la même idée et le même mouvement.

325. Αὐερύοντα, ramenant en arrière (la corde de son arc). *Scholies :* εἰς τοὐπίσω ἕλκοντα. Cet exemple justifie l'explication que nous avons donnée de αὐέρυσαν, I, 459. On ne peut pas faire intervenir ici αϝ dans le sens de *sursum*, comme avec αὐέρυσαν. L'archer ne tire point *en haut* la corde de son arc, pour lancer la flèche. — Κληΐς, la clavicule. Daremberg : « Homère a parfaitement connu les usages de cet os, qui d'une part maintient l'écartement entre le col et les épaules, et de l'autre sépare le col de la poitrine. »

327. Ἐπὶ οἷ μεμαῶτα, *contra se nitentem*, faisant tous ses efforts contre lui. Teucer n'en voulait qu'à la vie d'Hector.

328. Νευρήν. Il ne s'agit ni d'un nerf ni d'un muscle, mais de la corde de l'arc, comme toujours avec le mot νευρή. La pierre, lancée par Hector, rompt la corde de l'arc, et atteint Teucer à la clavicule. Voyez la note XV, 470, sur πρώϊον. — Χεὶρ ἐπὶ καρπῷ, *manus ad carpum*, le poignet, ou même simplement la main. Daremberg : « Il me paraît certain que καρπός n'a pas la signification limitée de notre mot *carpe* (assemblage des os par lequel la main s'unit à l'avant-bras), mais qu'il désigne toute la partie pleine de la main (*carpe* et *metacarpe*), par opposition aux doigts, et sans distinction explicite de face *dorsale* ou de face *palmaire*. »

329. Στῆ δὲ γνὺξ ἐριπών. Dübner : « *Stetit in genu corruens* semble une contradiction... ; mais cette manière de parler n'en est pas moins parfaitement fondée dans la nature : au moment où il s'affaisse, on le voit d'abord debout (στάντα), et cette position elle-même est, pour ainsi dire, le point de départ de l'action de l'affaissement. Il y a continuité parfaite et presque simultanéité des deux positions ; c'est ce que la phrase exprime. » Cette explication est ingénieuse ; mais on ne voit pas pourquoi il ne serait pas permis de dire : « Debout sur ses genoux. »

331. Θέων περίβη, *accurrens protexit*, accourut défendre. Voyez la note V, 299.

333. Μηκιστεύς. Ce Mécistée est tué par Polydamas, XV, 339. — Ἀλάστωρ. Alastor reparaît avec Mécistée dans la répétition de ce passage, XIII, 420-423 ; mais il est inconnu d'ailleurs.

νῆας ἐπὶ γλαφυρὰς φερέτην βαρέα στενάχοντα.
Ἂψ δ' αὖτις Τρώεσσιν Ὀλύμπιος ἐν μένος ὦρσεν·
οἱ δ' ἰθὺς τάφροιο βαθείης ὦσαν Ἀχαιούς·
Ἕκτωρ δὲ πρώτοισι κίε, σθένεϊ βλεμεαίνων.
Ὡς δ' ὅτε τίς τε κύων συὸς ἀγρίου ἠὲ λέοντος
ἅπτηται κατόπισθε, ποσὶν ταχέεσσι διώκων,
ἰσχία τε γλουτούς τε, ἑλισσόμενόν τε δοκεύει·
ὣς Ἕκτωρ ὤπαζε καρηκομόωντας Ἀχαιούς,
αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον· οἱ δ' ἐφέβοντο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ διά τε σκόλοπας καὶ τάφρον ἔβησαν
φεύγοντες, πολλοὶ δὲ δάμεν Τρώων ὑπὸ χερσίν·
οἱ μὲν δὴ παρὰ νηυσὶν ἐρητύοντο μένοντες,
ἀλλήλοισί τε κεκλόμενοι καὶ πᾶσι θεοῖσιν
χεῖρας ἀνίσχοντες μεγάλ' εὐχετόωντο ἕκαστος.
Ἕκτωρ δ' ἀμφιπεριστρώφα καλλίτριχας ἵππους,
Γοργοῦς ὄμματ' ἔχων ἠὲ βροτολοιγοῦ Ἄρηος.

337. Ἕκτωρ δὲ πρώτοισι, *vulgo* Ἕκτωρ δ' ἐν πρώτοισι, ce qui fausse la pensée. Hector est en avant des premiers Troyens, et non *parmi* eux; mais il s'élance *sur les premiers* Grecs (πρώτοισι) qu'il a devant lui. *Scholies :* αἱ Ἀριστάρχου, χωρὶς τοῦ ν, Ἕκτωρ δὲ πρώτοισι. καὶ ἔστιν, ὁ δὲ Ἕκτωρ ἐπὶ τοὺς πρώτους ὥρμα. On voit aussi par cette note que les Alexandrins ne mettaient pas l'apostrophe où nous la mettons, et qu'ils écrivaient δὲ 'ν et non pas δ' ἐν.

340. Ἰσχία τε γλούτους τε. Suivant Eustathe, on peut indifféremment ou rapporter ces accusatifs à ἅπτηται, ou sous-entendre κατά. Il vaut mieux voir dans ἰσχία τε γλούτους τε le développement de κατόπισθε (κατὰ τὰ ὀπίσθια, ἤγουν τὰ ἰσχία καὶ τοὺς γλουτούς). Ces accusatifs, comme le remarque Dübner, ne se trouveraient pas là, si Homère ne venait de dire : ἅπτηται κατόπισθε. — Ἑλισσόμενον. Quelques anciens textes donnaient ἑλισσόμενος. Mais il est évident que c'est le sanglier qui fait ce mouvement, pour tâcher de mettre le chien en fuite ou de le découdre. Le chien est attentif à éviter alors les coups de boutoir. Les termes sont pris dans la nature même.

341. Ὤπαζε, *insequebatur.* Il ne s'agit que de la vitesse de la poursuite. Homère la compare à une chasse. Voilà pourquoi Hector est le chien. C'est ce que répondait Aristarque à ceux qui trouvaient la comparaison inconvenante : ἡ παραβολὴ οὐ πρὸς ἰσχὺν, ἀλλὰ πρὸς τάχος· κύνες γὰρ ἐν ταῖς θήραις ἐπιτήδειοι πρὸς δίωξιν.

343. Διά τε σκόλοπας καὶ τάφρον. En réalité, ils passent διὰ τάφρον καὶ σκόλοπας, puisque la palissade était au delà du fossé par rapport à eux. C'est une hystérologie. On verra ailleurs, XV, 1, le même vers dans sa signification exacte.

346. Κεκλόμενοι, *hortantes* (de κεκλόμην, aoriste épique de κέλομαι). *Scholies :* κεκλόμενοι· ἐγκελευόμενοι.

349. Γοργοῦς ὄμματ(α), des yeux de Gorgone : des yeux dont on ne pouvait soutenir le regard. Zénodote écrivait Γοργόνος. Fausse orthographe, suivant Aristarque; car le nominatif, dans Homère et dans Hésiode, est toujours Γοργώ, et jamais Γοργών. On attribue à Aristarque la leçon οἴματ' ἔχων, *ayant des mouvements.* Mais la note contre la leçon Γοργόνος contient précisément une apologie de l'expression ὄμματα, qui semble être d'Aristarque : ἀπὸ τῶν ὀμμά-

Τοὺς δὲ ἰδοῦσ' ἐλέησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
αἶψα δ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὢ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, οὐκέτι νῶϊ
ὀλλυμένων Δαναῶν κεκαδησόμεθ' ὑστάτιόν περ;
οἵ κεν δὴ κακὸν οἶτον ἀναπλήσαντες ὄλωνται
ἀνδρὸς ἑνὸς ῥιπῇ· ὁ δὲ μαίνεται οὐκέτ' ἀνεκτῶς
Ἕκτωρ Πριαμίδης, καὶ δὴ κακὰ πολλὰ ἔοργεν.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Καὶ λίην οὗτός γε μένος θυμόν τ' ὀλέσειεν,
χερσὶν ὑπ' Ἀργείων φθίμενος ἐν πατρίδι γαίῃ·
ἀλλὰ πατὴρ οὑμὸς φρεσὶ μαίνεται οὐκ ἀγαθῇσιν,
σχέτλιος, αἰὲν ἀλιτρὸς, ἐμῶν μενέων ἀπερωεύς·
οὐδέ τι τῶν μέμνηται, ὅ οἱ μάλα πολλάκις υἱὸν
τειρόμενον σώεσκον ὑπ' Εὐρυσθῆος ἀέθλων.
Ἤτοι ὁ μὲν κλαίεσκε πρὸς οὐρανόν· αὐτὰρ ἐμὲ Ζεὺς
τῷ ἐπαλεξήσουσαν ἀπ' οὐρανόθεν προΐαλλεν.
Εἰ γὰρ ἐγὼ τάδε ᾔδε' ἐνὶ φρεσὶ πευκαλίμῃσιν,
εὖτέ μιν εἰς Ἀΐδαο πυλάρταο προὔπεμψεν
ἐξ Ἐρέβευς ἄξοντα κύνα στυγεροῦ Ἀΐδαο,

των δὲ εἴωθε καὶ τοῦ προσώπου χαρακτηρίζειν, ὡς τὸ κυνὸς ὄμματ' ἔχων. Ce qui est certain, c'est que la leçon οἴματ' ἔχων avait contre elle presque tous les textes antiques. *Scholies :* αἱ μέντοι πλείους τῶν δημωδῶν εἶχον Γοργοῦς ὄμματ' ἔχων.

353. Κεκαδησόμεθ(α) : du verbe κήδομαι, s'intéresser.

355. Ῥιπῇ, par l'élan : par l'impétueuse attaque ; sous les coups irrésistibles. *Scholies :* τῇ φορᾷ.

361. Ἀλιτρός, manquant à la justice. *Scholies :* ἁμαρτωλὸς, ἄδικος.

362. Ὅ, *quod*, à savoir que. Ce mot précise l'idée contenue dans τῶν, *de ces choses.* — Υἱόν : Hercule.

363. Τειρόμενον.... ὑπ' Εὐρυσθῆος ἀέθλων, harassé par les travaux que lui imposait Eurysthée. On sait que, d'après la légende, Hercule était condamné à obéir à Eurysthée.

365. Ἀπ' οὐρανόθεν, pléonasme pour ἀπ' οὐρανοῦ. Voyez plus haut la note du vers 304.

366. Ἤδε' pour ᾔδεα, ᾔδειν : *noveram*, j'avais su.

367. Εὖτέ μιν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Πυλάρταο, qui ferme bien ses portes : qui ne laisse s'échapper aucun de ceux qui sont entrés. *Scholies :* ἰσχυρῶς συναρμόζοντος καὶ κλείοντος τὰς πύλας, διὰ τὸ μηδένα ὑποστρέφειν ἐξ ᾅδου. — Προὔπεμψεν a pour sujet Eurysthée.

368. Ἐξ Ἐρέβευς, hors de l'Érèbe. Littéralement : hors du lieu sombre, c'est-à-dire hors du vestibule du Tartare. *Scholies :* ἐκ τοῦ Ἐρέβους, ὅ ἐστι σκότους· ἔστι δὲ ὁ πρὸ τοῦ Ταρτάρου τόπος. — Κύνα. Homère ne donne point de nom au chien des enfers. Hésiode connaît Cerbère ; mais le Cerbère d'Hésiode a cinquante têtes. Ce chien-ci semble n'être qu'un chien fait comme un autre, mais de taille gigantesque, ou tout au moins d'une force et d'une féro-

οὐκ ἂν ὑπεξέφυγε Στυγὸς ὕδατος αἰπὰ ῥέεθρα.
Νῦν δ' ἐμὲ μὲν στυγέει, Θέτιδος δ' ἐξήνυσε βουλάς,
ἥ οἱ γούνατ' ἔκυσσε καὶ ἔλλαβε χειρὶ γενείου,
λισσομένη τιμῆσαι Ἀχιλλῆα πτολίπορθον.
Ἔσται μὰν ὅτ' ἂν αὖτε φίλην Γλαυκώπιδα εἴπῃ.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν νῶϊν ἐπέντυε μώνυχας ἵππους,
ὄφρ' ἂν ἐγὼ καταδῦσα Διὸς δόμον αἰγιόχοιο,
τεύχεσιν ἐς πόλεμον θωρήξομαι, ὄφρα ἴδωμαι
εἰ νῶϊ Πριάμοιο πάϊς, κορυθαίολος Ἕκτωρ,
γηθήσει προφανέντε ἀνὰ πτολέμοιο γεφύρας.
Ἦ τις καὶ Τρώων κορέει κύνας ἠδ' οἰωνοὺς
δημῷ καὶ σάρκεσσι, πεσὼν ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη.
Ἡ μὲν ἐποιχομένη χρυσάμπυκας ἔντυεν ἵππους
Ἥρη, πρέσβα θεά, θυγάτηρ μεγάλοιο Κρόνοιο.

cité particulières. Homère ne mentionne pas les autres travaux imposés a Hercule par Eurysthée. Il suffisait à Minerve de rappeler le plus terrible des dangers dont elle eût sauvé Hercule. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τούτου μόνου τοῦ ἄθλου μέμνηται..., καὶ ὅτι κύνα μόνον λέγει, Κέρβερον δὲ οὐκ ὀνομάζει.

369. Αἰπά, *ardua*, difficiles à franchir. Il ne s'agit pas uniquement de la profondeur des eaux. *Scholies :* ὑψηλά· ἐξ οὗ, χαλεπά.

371-72. Ἥ οἱ γούνατ'.... Voyez la scène racontée I, 498-530. Zénodote avait supprimé ces deux vers. Aristarque les a marqués d'obels, et les déclare inutiles, Junon sachant ce qui s'était passé. C'est mesurer le style naïf d'Homère à la règle des siècles raffinés.

376. Ὄφρα ἴδωμαι. Quelques anciens écrivaient ὄφρα ἴδωμεν. On pourrait défendre cette leçon. Minerve témoignerait ainsi sa déférence pour Junon.

378. Προφανέντε, *vulgo* προφανεῖσα. Au duel, la forme masculine était préférée pour le féminin, même en prose. C'était comme une règle chez les Attiques. Platon dit : ἄμφω τὼ πόλεε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, προφανέντε, δυϊκῶς. Zénodote écrivait προφανεῖσας, rétablissant l'accord et évitant l'hiatus, mais faussant la quantité d'Homère. Ce n'est que chez les poëtes doriens que ας final est bref à l'accusatif féminin pluriel de la première déclinaison. Cependant Hérodien admettait la leçon de Zénodote. *Scholies :* ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς προφανεῖσας βούλεται, συστέλλων Δωρικῶς τὸ α. De toute façon le sens est le même ; et νῶϊ προφανέντε, ou προφανεῖσα, ou προφανεῖσας, *nous deux apparaissant*, dépend de γηθήσει, qui équivaut à γηθήσει ἰδών, l'idée de vue étant supposée par προφανέντε. C'est donc à tort qu'Eustathe le fait dépendre d'une préposition sous-entendue : ὅτε ἴδω ἐὰν Ἕκτωρ εἰς ἡμᾶς ἢ δι' ἡμᾶς γηθήσει φανείσας ἐν τῷ πολέμῳ. Je note pour mémoire l'imagination de quelques modernes, qui proposent d'embrouiller la phrase en écrivant προφανεῖσα, singulier féminin. Ce προφανεῖσα s'accorderait avec le sujet du verbe ἴδωμαι, et désintéresserait Junon de la satisfaction espérée par Minerve. C'est déjà bien assez de ἴδωμαι pour la passion de Minerve, quand la raison semblait demander ἴδωμεν. — Ἀνὰ πτολέμοιο γέφυρας. Voyez la note IV, 371.

380. Δημῷ, de (sa) graisse.

381-383. Ὣς ἔφατ'.... Voyez V, 719-721 et les notes sur ces trois vers.

Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διὸς αἰγιόχοιο,
πέπλον μὲν κατέχευεν ἑανὸν πατρὸς ἐπ' οὔδει,
ποικίλον, ὅν ῥ' αὐτὴ ποιήσατο καὶ κάμε χερσίν·
ἡ δὲ χιτῶν' ἐνδῦσα Διὸς νεφεληγερέταο,
τεύχεσιν ἐς πόλεμον θωρήσσετο δακρυόεντα.
Ἐς δ' ὄχεα φλόγεα ποσὶ βήσετο· λάζετο δ' ἔγχος
βριθὺ, μέγα, στιβαρὸν, τῷ δάμνησι στίχας ἀνδρῶν
ἡρώων, τοῖσίν τε κοτέσσεται ὀβριμοπάτρη.
Ἥρη δὲ μάστιγι θοῶς ἐπεμαίετ' ἄρ' ἵππους·
αὐτόμαται δὲ πύλαι μύκον οὐρανοῦ, ἃς ἔχον Ὧραι,
τῇς ἐπιτέτραπται μέγας οὐρανὸς Οὔλυμπός τε,
ἠμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν νέφος ἠδ' ἐπιθεῖναι.
Τῇ ῥα δι' αὐτάων κεντρηνεκέας ἔχον ἵππους.
Ζεὺς δὲ πατὴρ Ἴδηθεν ἐπεὶ ἴδε, χώσατ' ἄρ' αἰνῶς·
Ἶριν δ' ὤτρυνε χρυσόπτερον ἀγγελέουσαν·
Βάσκ' ἴθι, Ἶρι ταχεῖα, πάλιν τρέπε μηδ' ἔα ἄντην
ἔρχεσθ'· οὐ γὰρ καλὰ συνοισόμεθα πτόλεμόνδε.
Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
γυιώσω μέν σφωϊν ὑφ' ἅρμασιν ὠκέας ἵππους·
αὐτὰς δ' ἐκ δίφρου βαλέω, κατά θ' ἅρματα ἄξω·
οὐδέ κεν ἐς δεκάτους περιτελλομένους ἐνιαυτοὺς

384-396. Αὐτὰρ Ἀθηναίη,.... Voyez V, 733-737 et 745-752 et les notes sur ces treize vers.

385-387. Πέπλον μὲν.... Zénodote retranchait ici ces trois vers. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardent comme inutiles. Cependant, puisque Minerve a dit θωρήξομαι (vers 376), on ne voit pas pourquoi les détails du chant cinquième ne seraient point répétés.

390-391. Βριθὺ, μέγα.... Ces deux vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise; mais les motifs d'athétèse sont du même genre que pour les vers 385-387, c'est-à-dire assez peu fondés : ἀθετοῦνται καὶ οὗτοι, ὅτι ἀκαίρως ἐκεῖθεν μετηνέχθησαν.

399. Βάσκ' ἴθι. Voyez la note II, 8. — Ταχεῖα, l'adjectif pour l'adverbe : rapidement. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐκ ἔστι κοινὸν νῦν ἐπίθετον τὸ ταχεῖα, ἀλλὰ πορεύου ταχεῖα. — Πάλιν τρέπε, fais rebrousser chemin (à Junon et à Minerve). — Μηδ' ἔα, et ne permets point : et défends-leur. — Ἄντην, en contravention (à mon ordre). *Scholies :* ἐξ ἐναντίας τῆς ἐμῆς κελεύσεως.

400. Ἔρχεσθ(αι), de pousser en avant. Quelques-uns joignent ἄντην au verbe, dans le sens même de *en avant.* C'est détruire la pensée principale de Jupiter. — Καλά est pris adverbialement. — Συνοισόμεθα a pour sujet ἡμεῖς οἱ θεοί sous-entendu : « Il n'est pas convenable que nous autres dieux nous nous engagions dans la mêlée. » Littéralement : nous nous engagerons (nous nous engagerions) d'une façon non belle.

403. Κατά.... ἄξω. Joignez : κατάξω, je briserai.

ἕλκε' ἀπαλθήσεσθον, ἅ κεν μάρπτῃσι κεραυνός·
ὄφρ' εἰδῇ Γλαυκῶπις, ὅτ' ἂν ᾧ πατρὶ μάχηται.
Ἥρῃ δ' οὔτι τόσον νεμεσίζομαι οὐδὲ χολοῦμαι·
αἰεὶ γάρ μοι ἔωθεν ἐνικλᾶν ὅττι κεν εἴπω.
 Ὣς ἔφατ'· ὦρτο δὲ Ἶρις ἀελλόπος ἀγγελέουσα·
βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὀρέων ἐς μακρὸν Ὄλυμπον.
Πρώτῃσιν δὲ πύλῃσι πολυπτύχου Οὐλύμποιο
ἀντομένη κατέρυκε, Διὸς δέ σφ' ἔννεπε μῦθον·
 Πῇ μέματον; Τί σφῶϊν ἐνὶ φρεσὶ μαίνεται ἦτορ;
Οὐκ ἐᾷ Κρονίδης ἐπαμυνέμεν Ἀργείοισιν.
Ὧδε γὰρ ἠπείλησε Κρόνου παῖς, ᾗ τελέει περ·

405. Ἀπαλθήσεσθον au duel : *persanabunt*, elles finiront par guérir. Apollonius : ἀπαλθήσεσθον, δυϊκῶς· ἤτοι ἀποθεραπεύσουσι. Une des deux éditions d'Aristarque donnait ἕλκε' ἀπαλθήσονται, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens. *Scholies :* ἐν τῇ ἑτέρᾳ τῶν Ἀριστάρχου, ἕλκε' ἀπαλθήσονται. — Ἅ κεν μάρπτῃσι κεραυνός, que la foudre leur aura faites en les touchant. Le verbe μάρπτω signifie proprement saisir avec la main, puis simplement, atteindre, toucher. Les anciens l'expliquaient par μάρη, synonyme de χείρ, et ἅπτω. Curtius retrouve la racine de μάρπτω dans le sanscrit *vark*, qui signifie *capio*, *sumo*. Suivant Eustathe, μάρπτῃσι est au propre, la foudre empoignant comme une main : ἐπὶ δὲ κεραυνοῦ ἀφελῶς εἴρηται, ὡς οἷον χεῖρας ἔχοντος. Daremberg remarque que les plaies faites par la foudre sont difficiles à guérir.

406. Εἰδῇ. C'est le français *recevoir une leçon*. Minerve saura ce qu'il en coûte à faire ce qu'elle fait : ὅτ' ἂν μάχηται (αὐτή) ne présente donc aucune difficulté.

408. Ἔωθεν pour εἴωθε : elle a coutume. Eustathe remarque, à propos de la phrase sur Junon, combien Homère a peint nos sentiments au naturel. Les torts des bons nous affligent et nous irritent; ceux des méchants nous laissent indifférents : καὶ ὅρα, ὡς τοῖς ἀγαθοῖς μὲν νεμεσῶμεν, εἴ τί που καὶ σφαλεῖεν, τοὺς δὲ μὴ τοιούτους οὐ καινοπραγεῖν δοκοῦμεν σφαλλομένους, οἷα ἐν ἕξει ἐθίμῳ γενομένους φαυλότητος. — Ὅττι κεν εἴπω, *vulgo* ὅττι νοήσω. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ὅττι κεν εἴπω. Mais parler et penser, pour Homère c'est presque tout un.

409. Ἀελλόπος pour ἀελλόπους : aux pieds rapides comme la tempête. *Scholies :* ταχύπους, παρὰ τὰς ἀέλλας, ὅ ἐστιν ἀνέμους. Mais ἄελλα dit plus que ἄνεμος. C'est ποδήνεμος, autre épithète d'Iris, qu'il faut traduire : *aux pieds rapides comme le vent*.

410. Ἐς ... Ὄλυμπον ne signifie point qu'Iris descend de l'Ida *sur* l'Olympe, car l'Olympe est plus élevé que l'Ida. Iris descend du sommet de l'Ida *pour remonter sur* l'Olympe. Elle prend la route qu'avait suivie Jupiter, vers 45, par la région des nuages. En effet, elle trouve les deux déesses *aux portes de l'Olympe*, et les portes de l'Olympe sont les nuages. Voyez plus haut les vers 393-395. Voyez aussi la note V, 750. Iris ne passe point directement des cimes de l'Ida aux cimes de l'Olympe.

411. Πρώτῃσιν.... πύλῃσι, aux premières portes, c'est-à-dire simplement, à l'entrée. Il n'y avait pas de secondes ni de troisièmes portes. Aristarque : οὐχ ὡς καὶ ἄλλων οὐσῶν, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ ἄκραις, ὡς τὸ, ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥυμῷ (VI, 40), ἀντὶ τοῦ ἄκρῳ.

412. Κατέρυκε, elle arrêta (les deux déesses). — Σφ' pour σφί : à elles.

415. Ἦ τελέει περ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ η (c'est-à-dire ἧι, ᾗ, au lieu de εἰ), καί ἐστιν ἀντὶ τοῦ ὡς. La vulgate, εἰ τελέει περ, n'est qu'une fausse transcription des anciens copistes. Iris n'a

γυιώσειν μὲν σφῶϊν ὑφ' ἅρμασιν ὠκέας ἵππους·
αὐτὰς δ' ἐκ δίφρου βαλέειν, κατά θ' ἅρματα ἄξειν·
οὐδέ κεν ἐς δεκάτους περιτελλομένους ἐνιαυτοὺς
ἕλκε' ἀπαλθήσεσθον, ἅ κεν μάρπτῃσι κεραυνός·
ὄφρ' εἰδῇς, Γλαυκῶπις, ὅτ' ἂν σῷ πατρὶ μάχηαι.
Ἥρῃ δ' οὔτι τόσον νεμεσίζεται οὐδὲ χολοῦται·
αἰεὶ γάρ οἱ ἔωθεν ἐνικλᾶν ὅττι κεν εἴπῃ.
Ἀλλὰ σύ γ', αἰνοτάτη, κύον ἀδεὲς, εἰ ἐτεόν γε
τολμήσεις Διὸς ἄντα πελώριον ἔγχος ἀεῖραι.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη πόδας ὠκέα Ἶρις.
Αὐτὰρ Ἀθηναίην Ἥρη πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ὢ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, οὐκέτ' ἔγωγε
νῶϊ ἐῶ Διὸς ἄντα βροτῶν ἕνεκα πτολεμίζειν.

pas le droit de douter de l'accomplissement des menaces de Jupiter; et la suite prouve qu'elle n'en doute point. Cependant εἰ lui-même pourrait s'expliquer dans un sens affirmatif. Eustathe : δύναται δὲ τὸ εἰ τελέει περ καὶ ἀποφαντικὸν εἶναι κατὰ ἀπειλὴν, ἀντὶ τοῦ, ἐπειδὴ τελέσει. Eustathe approuve d'ailleurs qu'Iris adoucisse la menace, et qu'elle fasse entendre que Jupiter s'en tiendra peut-être aux paroles : ὡς ἴσως ἐν λόγοις αὐτῷ καὶ μόνοις ἔσται τὰ τῆς ἀπειλῆς. Il n'a pas l'air de connaître la leçon ᾗ, qui est manifestement la vraie.

416-422. Γυιώσειν.... Voyez plus haut les vers 402-408 et les notes sur ces vers.

420-424. Ὄφρ' εἰδῇς.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamnait les trois premiers seulement comme superflus. *Scholies* : οὐκ ἔδει, φησὶ, ταῦτα πρὸς τῆς Ἴριδος λέγεσθαι, ἀλλὰ μόνον τὰ τῆς ἀπειλῆς. Il semble pourtant que le message ne soit complet que par la répétition de toutes les paroles de Jupiter. Iris ne doit ni écourter le discours ni l'atténuer. Quant aux vers 423-424, Iris, suivant Aristarque, n'avait pu s'exprimer avec cette rudesse : ἀθετοῦνται, διὰ τὸ τραχύ. Même dans l'école d'Aristarque, on faisait des réserves contre cette athétèse. On disait que la rudesse même du langage marquait la bonne intention, et que l'injure κύον n'est que conditionnelle. *Scholies* : ὅσῳ δὲ δεινά ἐστι, τοσούτῳ τὴν κηδομένην ἐμφαίνει· θεραπεύεται δὲ καὶ διὰ τοῦ, εἰ ἐτεόν γε τολμήσεις· οὐ γὰρ ἀντικρὺς αὐτὴν ἀναιδῆ λέγει, ἀλλ' εἰ ἐθελήσειε μάχεσθαι τῷ Διί. On s'étonne probablement que la messagère fasse des remontrances pour sa part. Mais ce n'est pas le seul passage où la personnalité d'Iris se montre. Elle donne des conseils à Neptune, XV, 201-204, après lui avoir transmis un message. *Scholies* : τοιαύτη δὲ ὁρᾶται καὶ ὅτε πρὸς τὸν Ποσειδῶνα πέμπεται, οὐ μόνον τὴν τοῦ ἀγγέλου, ἀλλὰ καὶ τὴν τοῦ συμβούλου ἀποπληροῦσα χώραν. Dindorf et d'autres mettent entre crochets les cinq vers condamnés par Aristarque. Nous les maintenons purement et simplement.

423. Ἀδεές, *vulgo* ἀδδεές. *Scholies* : ἀδεὲς, δι' ἑνὸς δ, ὁ Ἀρίσταρχος.

425. Ἀπέβη. Iris n'attend pas la réponse; elle part sur la menace, afin que le coup porte en plein. *Scholies* : οὐ περιμένει τὴν ἀπόκρισιν, ἀλλ' ἐν ταῖς ἀπειλαῖς αὐτὰς καταλείπει, πρὸς κατάπληξιν μείζονα.

428. Νῶϊ, *vulgo* νῶϊν, et ἕνεκα, *vulgo* ἕνεκεν. Zénodote, ou quelque autre, aura voulu sans doute que le mètre ne laissât rien à désirer. Mais on disait probablement νῶϊ ϝεῶ, et la finale α est longue devant πτ. En mettant νῶϊν, on fait un solécisme; car la phrase demande un accusatif, et non

Τῶν ἄλλος μὲν ἀποφθίσθω, ἄλλος δὲ βιώτω,
ὅς κε τύχῃ· κεῖνος δὲ, τὰ ἃ φρονέων ἐνὶ θυμῷ,
Τρωσί τε καὶ Δαναοῖσι δικαζέτω, ὡς ἐπιεικές.
Ὣς ἄρα φωνήσασα πάλιν τρέπε μώνυχας ἵππους.
Τῇσιν δ' Ὧραι μὲν λῦσαν καλλίτριχας ἵππους·
καὶ τοὺς μὲν κατέδησαν ἐπ' ἀμβροσίῃσι κάπῃσιν,
ἅρματα δ' ἔκλιναν πρὸς ἐνώπια παμφανόωντα.
Αὐταὶ δὲ χρυσέοισιν ἐπὶ κλισμοῖσι καθῖζον
μίγδ' ἄλλοισι θεοῖσι, φίλον τετιημέναι ἦτορ.
Ζεὺς δὲ πατὴρ Ἴδηθεν εὔτροχον ἅρμα καὶ ἵππους
Οὔλυμπόνδε δίωκε, θεῶν δ' ἐξίκετο θώκους.
Τῷ δὲ καὶ ἵππους μὲν λῦσε κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,
ἅρματα δ' ἂμ βωμοῖσι τίθει, κατὰ λῖτα πετάσσας·
αὐτὸς δὲ χρύσειον ἐπὶ θρόνον εὐρύοπα Ζεὺς
ἕζετο· τῷ δ' ὑπὸ ποσσὶ μέγας πελεμίζετ' Ὄλυμπος.

un datif. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τινὲς γράφουσι σὺν τῷ ν, κακῶς.

430. Τὰ ἃ φρονέων, pensant ces choses siennes : se fiant sur ce sujet à ses propres pensées ; jugeant la cause d'après ses lumières propres.

432. Πάλιν τρέπε, *retro vertit*, elle fit rebrousser chemin.

435. Πρὸς ἐνώπια, *ad parietes*. Il s'agit de la muraille extérieure, le long de laquelle régnait une galerie. L'expression πρὸς ἐνώπια signifie que le char est remisé sous la galerie de la façade, le timon dressé contre la paroi. Quant à l'épithète παμφανόωντα, elle ne fait aucune difficulté, puisqu'on doit supposer le palais construit des matériaux les plus riches et les plus resplendissants. Pourtant quelques uns prétendaient qu'il y a hyperbate, et que l'épithète se rapporte à ἅρματα. C'est même l'opinion qu'Eustathe préfère : θετέον ἄρα ἐνταῦθα τὴν λέξιν ταύτην ὑπερβατῶς εἰς τὸ ἅρματα, ὃ καὶ οἰκειότερόν ἐστι μάλιστα.

439. Οὔλυμπόνδε δίωκε, *vulgo* Οὔλυμπόνδ' ἐδίωκε, contrairement aux habitudes de la diction homérique, où l'augment n'est pas la règle, mais l'exception. Ici le verbe διώκω signifie presser, pousser en toute hâte. *Scholies* : κατὰ σπουδὴν ἐλαύνειν.

440. Ἐννοσίγαιος, celui qui ébranle la terre, c'est-à-dire Neptune. L'épithète est prise pour le nom propre, comme ailleurs Ἑκηβόλος, Γλαυκῶπις, Ὀλύμπιος, etc.

441. Ἂμ βωμοῖσι, *in suggestibus*, sur une estrade. Le mot βωμός est ici dans son sens propre : élévation où l'on place quelque chose. Les *Scholies* mentionnent une variante, ἀμβώνεσσι, qui d'ailleurs ne change rien au sens, car l'ἄμβων est aussi une estrade : ἐν τοῖς Διογένους, ἀμβώνεσσι. C'est Chrysippe qui avait fait cette correction. Didyme : Χρύσιππος ὑφ' ἓν προφέρεται· ὁ μέντοι Ἀρίσταρχος δύο μέρη λόγου παραλαμβάνει, καὶ προπερισπᾷ. — Κατὰ λῖτα πετάσσας, ayant déployé un voile de lin par-dessus : l'ayant enveloppé d'une étoffe de lin. *Scholies* : καταπετάσας λινοῦν ἱμάτιον, ἁπλώσας. C'était l'usage d'envelopper ainsi les chars, pour les préserver de tout dommage. Voyez V, 193-195, dans le discours de Pandarus à Énée.

443. Πελεμίζετ(ο), *concutiebatur*. Ce n'est pas un ébranlement violent, mais une simple agitation, une sorte de roulis. Le mot πελεμίζω signifie, d'après la tradition

Αἱ δ' οἶαι Διὸς ἀμφὶς Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
ἥσθην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο·
αὐτὰρ ὁ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσὶ, φώνησέν τε·
Τίφθ' οὕτω τετίησθον, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη;
Οὐ μέν θην κάμετόν γε μάχῃ ἔνι κυδιανείρῃ
ὀλλῦσαι Τρῶας, τοῖσιν κότον αἰνὸν ἔθεσθε.
Πάντως, οἷον ἐμόν γε μένος καὶ χεῖρες ἄαπτοι,
οὐκ ἄν με τρέψειαν ὅσοι θεοί εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ.
Σφῶϊν δὲ πρίν περ τρόμος ἔλλαβε φαίδιμα γυῖα,
πρὶν πόλεμόν τ' ἰδέειν πολέμοιό τε μέρμερα ἔργα.
Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δέ κεν τετελεσμένον ἦεν·
οὐκ ἂν ἐφ' ὑμετέρων ὀχέων, πληγέντε κεραυνῷ,
ἂψ ἐς Ὄλυμπον ἵκεσθον, ἵν' ἀθανάτων ἕδος ἐστίν.
Ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ἐπέμυξαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη·
πλησίαι αἵγ' ἥσθην, κακὰ δὲ Τρώεσσι μεδέσθην.
Ἤτοι Ἀθηναίη ἀκέων ἦν οὐδέ τι εἶπεν,
σκυζομένη Διὶ πατρὶ, χόλος δέ μιν ἄγριος ᾕρει.
Ἥρῃ δ' οὐκ ἔχαδε στῆθος χόλον, ἀλλὰ προσηύδα·
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.
Εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν ὅ τοι σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν·

antique, mettre en mouvement avec la main : παλάμῃ κινεῖν. C'est donc imprimer un mouvement, plutôt que secouer. Quand Jupiter ébranle l'Olympe, Homère dit ἐλέλιξε. Voyez I, 530. Ainsi πελεμίζετο, quoi qu'on lise dans les dictionnaires, indique simplement une ondulation. Eustathe : προσφυὴς δὲ λέξις τοιᾷδε ἠρεμαίᾳ κινήσει Ὀλύμπου. Curtius rapporte πελεμίζω, ainsi que πόλεμος, à la même racine que πλήσσω, frapper. Même avec cette étymologie, il n'y a toujours ici que l'idée d'impulsion.

444. Ἀμφίς, *seorsum*, à distance. Elles ne s'assoient point à leur place accoutumée, qui était près de Jupiter. *Scholies :* ἀμφίς· χωρίς. οὐκ εἰς τὴν συνήθη ἕδραν, ἀλλ' ἀλλαχοῦ πλησίον ἥσθην. Jupiter fait allusion à cet éloignement, vers 478-479 : οὐδ' εἴ κε τὰ νείατα πείρατ' ἵκηαι γαίης καὶ πόντοιο.

448. Θήν, *certes*, dans un sens ironique : « Vous n'avez pas dû beaucoup vous fatiguer. . . . » La leçon vulgaire δήν *diu*, donne le même sens : « Vous n'avez pas eu trop le temps de vous fatiguer. » Suivant Héraclide, Homère avait dit οὐ μέντον κάμετόν γε, et μέντον était du grec d'Argos et de Crète, pour μέντοι, *assurément*. Eustathe cite assez longuement les explications de ce grammairien, mais à titre de simple curiosité. — Κάμετόν γε est la leçon de tout le monde. Dindorf seul donne καμέτην γε, leçon de Zénodote rejetée par Aristarque comme faussant la diction : τὸ δὲ κάμετον πρὸς τὸ πρόσωπον, ἀντὶ τοῦ ἐκάμετε, ὃ καὶ συμφωνεῖ.

455. Πληγέντε, le masculin pour le féminin duel πληγεῖσα. Voyez plus haut, vers 378, la note sur προφανέντε.

457-462. Ὣς ἔφαθ'.... Voyez IV, 20-25 et les notes sur ces six vers.

463-465. Εὖ νυ καί.... Voyez plus haut les vers 32-34 et les notes sur ces trois vers.

ἀλλ' ἔμπης Δαναῶν ὀλοφυρόμεθ' αἰχμητάων,
οἵ κεν δὴ κακὸν οἶτον ἀναπλήσαντες ὄλωνται.
['Αλλ' ἤτοι πολέμου μὲν ἀφεξόμεθ', εἰ σὺ κελεύεις·
βουλὴν δ' Ἀργείοις ὑποθησόμεθ', ἥτις ὀνήσει,
ὡς μὴ πάντες ὄλωνται ὀδυσσαμένοιο τεοῖο.]
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἠοῦς δὴ καὶ μᾶλλον ὑπερμενέα Κρονίωνα
ὄψεαι, αἴ κ' ἐθέλῃσθα, βοῶπις πότνια Ἥρη,
ὀλλύντ' Ἀργείων πουλὺν στρατὸν αἰχμητάων.
Οὐ γὰρ πρὶν πολέμου ἀποπαύσεται ὄβριμος Ἕκτωρ,
πρὶν ὄρθαι παρὰ ναῦφι ποδώκεα Πηλείωνα,
ἤματι τῷ, ὅτ' ἂν οἱ μὲν ἐπὶ πρύμνῃσι μάχωνται,
στείνει ἐν αἰνοτάτῳ, περὶ Πατρόκλοιο θανόντος.
Ὣς γὰρ θέσφατόν ἐστι· σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω

466-468. Ἀλλ' ἤτοι.... Ces trois vers ne sont point dans le manuscrit de Venise, ni dans la plupart des autres manuscrits. Ils ont été pris plus haut, où ils sont à leur place, pour être transportés ici, où on ne les demandait pas. La pensée est complète après le vers 465, et Junon a tout dit quand elle a fait ses excuses. Voyez les vers 35-37 et la note sur τεοῖο.

470. Ἠοῦς, à l'aurore : demain matin. C'est le génitif du temps.

474. Ὄρθαι, *surrexisse*, s'être levé.

475-476. Ἤματι τῷ,... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Comme Aristarque, la plupart des modernes les taxent d'interpolation. On note que les mots οἱ μέν du premier devraient avoir un corrélatif dans le second, et qu'ils n'en ont pas. Le deuxième indique, dit-on, un fait faux; car Patrocle n'est pas tué près des navires, et la bataille qui se livre autour de son corps n'a pas pour champ un espace étroit dans le camp. Heyne et d'autres retiennent le premier vers, et ne condamnent que le second. Quelques-uns croient les deux vers parfaitement authentiques : « Une interpolation, dit Dübner, eût peut-être péché contre les formes du style homérique; mais elle eût été conforme à la fable de l'*Iliade*. Les mots οἱ μέν, non suivis de οἱ δέ, semblent indiquer que Jupiter voulait d'abord entrer dans plus de détails, mais qu'il s'est arrêté, ajoutant seulement, en dehors de l'ordre des événements : περὶ Πατρόκλοιο θανόντος. » On pourrait même, à la rigueur, faire concorder les deux vers avec les éléments de l'*Iliade*. La bataille où Patrocle est tué commence près des navires, et pour la défense des navires; et *l'espace étroit* peut être entendu, du point où se foulaient les guerriers autour du cadavre. Il suffit de séparer les deux circonstances, ἐπὶ πρύμνῃσι et στείνει ἐν αἰνοτάτῳ. C'est ainsi que les scholiastes semblent avoir levé la difficulté. Eustathe accepte nettement les paroles de Jupiter comme un fait qui se réalisera, et στεῖνος est pour lui l'espace qui sépare le mur du fossé, et non point une place resserrée par les vaisseaux : καὶ ὅρα, ὅτι συνεκεφαλαιώσατο προεκθετικῶς, ὅπως πιθανῶς διασκευάζῃ τὰ ἐφεξῆς· κεῖται δ' ἐνταῦθα καὶ τὸ προϊστορηθὲν στεῖνος μεταξὺ τῆς τάφρου καὶ τοῦ τείχους.

477-483. Σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω.... Jupiter signifie à Junon que ses bouderies ne lui serviront de rien, quand même elle irait bouder au fin fond de l'univers, en compagnie des Titans vaincus, au lieu de se contenter, comme elle fait aujourd'hui, de se tenir à distance de son époux. Quelques-uns voient ici une idée plus profonde : Jupiter restera inébranlable, quand même Junon irait chercher

χωομένης, οὐδ' εἴ κε τὰ νείατα πείραθ' ἵκηαι
γαίης καὶ πόντοιο, ἵν' Ἰαπετός τε Κρόνος τε
ἥμενοι οὔτ' αὐγῇς Ὑπερίονος Ἠελίοιο
τέρποντ' οὔτ' ἀνέμοισι, βαθὺς δέ τε Τάρταρος ἀμφίς.
Οὐδ' ἢν ἔνθ' ἀφίκηαι ἀλωμένη, οὔ σευ ἔγωγε
σκυζομένης ἀλέγω, ἐπεὶ οὐ σέο κύντερον ἄλλο.
Ὣς φάτο· τὸν δ' οὔτι προσέφη λευκώλενος Ἥρη.
Ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.
Τρωσὶν μέν ῥ' ἀέκουσιν ἔδυ φάος· αὐτὰρ Ἀχαιοῖς
ἀσπασίη, τρίλλιστος, ἐπήλυθε νὺξ ἐρεβεννή.
Τρώων αὖτ' ἀγορὴν ποιήσατο φαίδιμος Ἕκτωρ,
νόσφι νεῶν ἀγαγὼν, ποταμῷ ἐπὶ δινήεντι,
ἐν καθαρῷ, ὅθι δὴ νεκύων διεφαίνετο χῶρος.
Ἐξ ἵππων δ' ἀποβάντες ἐπὶ χθόνα, μῦθον ἄκουον,
τόν ῥ' Ἕκτωρ ἀγόρευε Διῒ φίλος· ἐν δ' ἄρα χειρὶ

aux enfers des moyens de le fléchir. C'est, disent-ils, une allusion au serment par le Styx. Mais le texte ne parle que de colère et de dépit (χωομένης, σκυζομένης); et l'explication pure et simple donne un commentaire suffisant de l'ἀμφὶς.... ἤσθην des vers 444-445.

480. Ὑπερίονος. Le Soleil était, dit-on, fils d'Hypérion et de Théia. Le mot Ὑπερίων, comme nom patronymique, serait alors pour Ὑπεριονίων, et équivaudrait à Ὑπεριονίδης. Suivant quelques-uns, le Soleil avait pris le nom de son père, après qu'Hypérion eut été précipité dans le Tartare. Suivant d'autres, ὑπερίων, accolé au mot soleil, n'est qu'une simple épithète peignant l'action du soleil : ὑπὲρ ἰών, *qui marche au-dessus de nous*. En réalité, Hypérion est simplement un dieu solaire, dont une mythologie postérieure à Homère a fait tantôt le Soleil, tantôt le père du Soleil.

487-488. Τρωσὶν.... Les Troyens sont fâchés de ne pouvoir achever leur victoire; les Grecs sont heureux d'avoir quelques heures de répit pour reprendre haleine.

488. Τρίλλιστος, trois fois priée : demandée avec d'instantes prières; objet de tous les vœux. Eustathe : τρίλλιστος, πολυλιτάνευτος· ἐκ τοῦ τρία, ὃ δηλοῖ τὰ πολλὰ, καὶ τοῦ λίσσεσθαι, τὸ παρακαλεῖν.

490. Ποταμῷ, le fleuve, c'est-à-dire le Scamandre.

491. Ἐν καθαρῷ, *in puro*, dans un endroit non encombré. Cette expression est commentée par ce qui suit : *là où un espace apparaissait entre les cadavres*. Selon Eustathe, il y a une idée morale, et νεκύων dépend de καθαρῷ. Hector a cherché une place qui ne fût point souillée par le carnage. Cela suppose une hyperbate bien forte. Avec le sens littéral, l'idée morale est sous-entendue évidemment. Nous n'avons donc pas besoin de recourir à l'hyperbate.

493-496. Τόν ῥ' Ἕκτωρ.... Zénodote retranchait ces quatre vers, à cause de l'emprunt fait au chant sixième. Voyez VI, 318-320. Aristarque pensait, au contraire, que la mention de la lance est particulièrement à sa place ici même. Aristonicus : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος οἰκειότερον ἐνταῦθα κεῖσθαι λέγει, διὰ τὸ ἐν τῷ στρατεύματι διαλέγεσθαι. Il n'y a rien de superflu.

ἔγχος ἔχ' ἑνδεκάπηχυ· πάροιθε δὲ λάμπετο δουρὸς
αἰχμὴ χαλκείη, περὶ δὲ χρύσεος θέε πόρκης·
τῷ ὅγ' ἐρεισάμενος ἔπεα Τρώεσσι μετηύδα·
Κέκλυτέ μευ, Τρῶες καὶ Δάρδανοι ἠδ' ἐπίκουροι·
νῦν ἐφάμην νῆάς τ' ὀλέσας καὶ πάντας Ἀχαιοὺς,
ἂψ ἀπονοστήσειν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν·
ἀλλὰ πρὶν κνέφας ἦλθε, τὸ νῦν ἐσάωσε μάλιστα
Ἀργείους καὶ νῆας ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
Ἀλλ' ἤτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ,
δόρπα τ' ἐφοπλισόμεσθα· ἀτὰρ καλλίτριχας ἵππους
λύσαθ' ὑπὲξ ὀχέων, παρὰ δέ σφισι βάλλετ' ἐδωδήν·
ἐκ πόλιος δ' ἄξεσθε βόας καὶ ἴφια μῆλα
καρπαλίμως, οἶνον δὲ μελίφρονα οἰνίζεσθε,
σῖτόν τ' ἐκ μεγάρων, ἐπὶ δὲ ξύλα πολλὰ λέγεσθε,
ὥς κεν παννύχιοι μέσφ' ἠοῦς ἠριγενείης
καίωμεν πυρὰ πολλὰ, σέλας δ' εἰς οὐρανὸν ἵκῃ·
μή πως καὶ διὰ νύκτα καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
φεύγειν ὁρμήσωνται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
Μὴ μὰν ἀσπουδί γε νεῶν ἐπιβαῖεν ἕκηλοι·
ἀλλ' ὥς τις κείνων γε βέλος καὶ οἴκοθι πέσσῃ,

494-495. Ἔγχος.... Voyez VI, 319-320 et les notes sur ces deux vers.

501. Ἀργείους.... Zénodote écrivait autrement le vers : Ἀργείους καὶ νῆας, ἐπεὶ Διὸς ἐτράπετο φρήν. Mais, comme dit Aristarque, ce n'est point Jupiter qui a fait venir la nuit ; elle est venue à son heure : οὐ γὰρ κατὰ Διὸς προαίρεσιν νὺξ ἐγένετο.

503. Ἐφοπλισόμεσθα· ἀτάρ. Dans ce vers, comme dans une foule d'autres, les grammairiens postérieurs à Aristarque avaient fait disparaître l'hiatus. La vulgate donne ἐφοπλισόμεσθ'· αὐτάρ. Zénodote écrivait ἐφοπλίζεσθον, le duel pour le pluriel. Cette leçon est rejetée par Aristarque : συγχεῖ δὲ τὸ δυϊκόν.

506. Οἰνίζεσθε. On a vu οἰνίζομαι, VII, 472, dans le sens d'*acheter du vin*. Ici, il signifie seulement s'en procurer, en apporter.

508. Μέσφ' ἠοῦς, jusqu'à l'aurore. Le mot μέσφα est un synonyme poétique de μέχρι.

509. Πυρά, des feux. C'est le pluriel de πῦρ.

512. Ἀσπουδί, *vulgo* ἀσπουδεί : sans peine, sans embarras, à loisir. Hector recommande qu'on ne les laisse pas fuir sans obstacle.

513. Κείνων, *vulgo* τούτων. *Scholies :* Παρμενίσκος δὲ ἐν τῷ α' πρὸς Κράτητα, ὡς Ἀριστάρχειον γραφὴν προφέρεται, ἀλλ' ὥς τις κείνων γε. — Βέλος πέσσῃ, soigne une blessure : ait une blessure qui le fasse souffrir, dont la douleur soit sans cesse avec lui. Aristarque a noté ici le sens particulier de βέλος : ἡ διπλῆ, ὅτι βέλος εἴρηκε τὸ τραῦμα, ὁμωνύμως τῷ τιτρώσκοντι. Le verbe πέσσω signifie mûrir, digérer, couver, savourer, jouir d'un bien etc. Il est pris ironiquement, joint à βέλος. Aristophane de Byzance écrivait πέσσοι.

βλήμενος ἢ ἰῷ, ἢ ἔγχεϊ ὀξυόεντι,
νηὸς ἐπιθρώσκων· ἵνα τις στυγέῃσι καὶ ἄλλος
Τρωσὶν ἐφ' ἱπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυν Ἄρηα.
Κήρυκες δ' ἀνὰ ἄστυ Διὶ φίλοι ἀγγελλόντων
παῖδας πρωθήβας πολιοκροτάφους τε γέροντας
λέξασθαι περὶ ἄστυ θεοδμήτων ἐπὶ πύργων·
θηλύτεραι δὲ γυναῖκες ἐνὶ μεγάροισιν ἑκάστη
πῦρ μέγα καιόντων· φυλακὴ δέ τις ἔμπεδος ἔστω,
μὴ λόχος εἰσέλθῃσι πόλιν, λαῶν ἀπεόντων.
Ὧδ' ἔστω, Τρῶες μεγαλήτορες, ὡς ἀγορεύω.
[Μῦθος δ', ὃς μὲν νῦν ὑγιής, εἰρημένος ἔστω·
τὸν δ' ἠοῦς Τρώεσσι μεθ' ἱπποδάμοις ἀγορεύσω.]
Εὔχομαι ἐλπόμενος Διί τ' ἄλλοισίν τε θεοῖσιν
ἐξελάαν ἐνθένδε κύνας Κηρεσσιφορήτους
[οὓς Κῆρες φορέουσι μελαινάων ἐπὶ νηῶν].
Ἀλλ' ἤτοι ἐπὶ νυκτὶ φυλάξομεν ἡμέας αὐτούς,

517. Ἀγγελλόντων est à l'impératif.

518. Πολιοκροτάφους, aux tempes grises, c'est-à-dire à la tête grise. *Scholies :* πεπολιωμένους, ἀπὸ μέρους. C'est la partie pour le tout. Suivant quelques-uns, il faut prendre l'expression à la lettre, parce qu'il s'agit d'hommes encore vigoureux, et qui commencent seulement à grisonner. Bothe : « Potest tamen fieri ut proprie di« cantur illi, quibus *cruda* etiam *viridisque* « *senectus* fuit, ut ait poeta. Notum est « enim, capitis partem priorem citius « quam posteriorem sentire canitiem. »

519. Λέξασθαι, se poster pour la nuit. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ ἐγκοιμηθῆναι. Il y a plus que l'idée de réunion, de rassemblement. On peut même entendre : réunir pour faire bonne garde jusqu'au jour. — Θεοδμήτων. Les remparts de Troie avaient été bâtis par Apollon et Neptune. Voy. VII, 452-453.

521. Καιόντων à l'impératif, comme au vers 517 ἀγγελλόντων.

522. Λαῶν, les peuples, c'est-à-dire le peuple armé, les soldats.

524-525. Μῦθος... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamne comme ne correspondant à rien dans l'*Iliade :* ἀθετοῦνται δύο στίχοι, διότι τῇ ἑξῆς οὐδὲν λέγει. En effet, Hector promet ici de faire un discours le lendemain matin, et il n'y a pas trace ailleurs du discours annoncé.

524. Ὑγιής, sain : convenable; tel que le requiert la circonstance.

526. Εὔχομαι ἐλπόμενος. Zénodote, ἔλπομαι εὐχόμενος. Bekker adopte cette leçon, sauf à écrire Ϝέλπομαι. Du reste, il a rejeté le vers au bas de la page, avec 523-525 et 527-529.

527. Κηρεσσιφορήτους, *funestis fatis adductos*, amenés par un funeste destin.

528. Οὓς Κῆρες.... Ce vers n'est qu'une glose métrique du mot Κηρεσσιφορήτους. Aristarque le déclarait interpolé. Zénodote ne l'avait pas même écrit. Aristonicus : ἀθετεῖται, ὅτι περισσός· ἐν γὰρ τῷ Κηρεσσιφορήτους τὸ αὐτὸ συντόμως εἴρηκεν· ὁ δὲ Ζηνόδοτος οὐδὲ ἔγραφεν αὐτόν. Il n'est dans le manuscrit de Venise qu'avec le signe de rejet, l'obel.

529. Ἐπὶ νυκτί (comme ailleurs ἐπ' ἤματι, X, 48) dans le sens de ἐπὶ νύκτα : pour la nuit. Quelques anciens textes donnaient même ἐπὶ νύκτα. — Ἡμέας Bothe : « Ἡμέας ineptum est, siquidem

πρῶϊ δ' ὑπηοῖοι σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,
νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇσιν ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα.
Εἴσομαι εἴ κέ μ' ὁ Τυδείδης κρατερὸς Διομήδης
πὰρ νηῶν πρὸς τεῖχος ἀπώσεται, ἤ κεν ἐγὼ τὸν
χαλκῷ δηώσας ἔναρα βροτόεντα φέρωμαι.
Αὔριον ἣν ἀρετὴν διαείσεται, εἴ κ' ἐμὸν ἔγχος
μείνῃ ἐπερχόμενον· ἀλλ' ἐν πρώτοισιν, ὀΐω,
κείσεται οὐτηθεὶς, πολέες δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι,

« hostes observandi erant, non ipsi Tro-« jani. Probabiliter Heyneus ἡμέες, quod « vereor ne alias quoque restituendum sit « Homero. » Cette correction est inutile. Les Troyens ne peuvent se bien garder eux-mêmes qu'en surveillant très-attentivement les Grecs; et ἡμέας donne une idée complète, tandis que ἡμέες ne serait guère qu'une platitude et une cheville.

530. Ὑπηοῖοι, dès l'aurore. C'est l'adjectif pour l'adverbe. Virgile, *Énéide*, VIII, 465 : « Nec minus Æneas se *matutinus* « agebat. »

531. Ἐγείρομεν au subjonctif, pour ἐγείρωμεν.

532. Ὁ est emphatique : le fameux.

535-541. Αὔριον.... Quelques-uns des derniers éditeurs mettent ces sept vers entre crochets. Il est certain qu'Hector exprime deux fois la même idée, comme le remarque Aristonicus : εἰς γὰρ τὴν αὐτὴν γεγραμμένοι εἰσὶ διάνοιαν. Mais les deux façons dont parle Hector diffèrent totalement l'une de l'autre, et la dernière enchérit sur la première. Le héros est plein d'espoir et de confiance, et il veut faire partager ces sentiments à son auditoire. De là son insistance. La répétition de αὔριον fait une transition admirable de la première expression à la seconde : « Demain matin j'aurai raison de Diomède et de ses amis les plus vaillants; *oui, quand le soleil viendra éclairer le jour de demain.* Et je voudrais être aussi sûr de devenir un dieu, que je suis sûr de remporter la victoire. » Ce n'est point là une pure tautologie. C'en est bien moins une encore, dans l'amplitude poétique de l'original. Cependant Aristarque admet qu'il y a tautologie. C'est ce qu'il indiquait en mettant l'antisigma aux trois vers 535-537 et le point aux trois vers 538-540. Voyez, dans notre *Appendice* II, la rectification des signes de Villoison par Pluygers. On peut donc à la rigueur, selon Aristarque, supprimer ou les vers 535-537 ou les trois suivants. Le vers 541 resterait, en tout état de cause. Zénodote avait retranché les trois premiers. Aristonicus : Ζηνόδοτος τοὺς πρώτους τρεῖς οὐδὲ ἔγραφεν. Zénodote était fidèle ainsi à sa pratique ordinaire en fait de répétitions; et peut-être appliquait-il aussi son principe de suppression διὰ τὸ ἀπρεπές : il rendait Hector un peu plus sage, en lui ôtant une de ses fanfaronnades. Aristarque faisait remarquer que les vers 538-540 sont pourtant la fanfaronnade la plus forte : καυχηματικωτέρους εἶναι τοὺς λόγους. Mais on ne voit point qu'il eût formellement prononcé contre eux l'athétèse. Aristonicus : ἐγκρίνει δὲ μᾶλλον ὁ Ἀρίσταρχος τοὺς δευτέρους. Nous ne pouvons guère supposer que ἐγκρίνει soit dans le sens de ἀθετεῖ. Il ne reste d'ailleurs aucune trace de la prétendue athétèse d'Aristarque. Pas un seul des vers 535-541 n'est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. La note que nous venons de transcrire est la seule qui touche à la question d'authenticité. Les autres sont des remarques insignifiantes : sur l'orthographe d'un mot, sur le caractère *barbare* du souhait d'Hector (τὸ ἀγήρως διὰ τὸ ω.... βαρβαρικὸν τὸ εὔχεσθαι τὰ ἀδύνατα). Il est fâcheux seulement que la note d'Aristonicus soit mal rédigée, et que le savant compilateur des *Scholies* A ait négligé de donner la note de Didyme, sous prétexte que Didyme disait les mêmes choses qu'Aristonicus. Didyme les disait en termes plus clairs peut-être.

535. Ἣν ἀρετὴν διαείσεται, *suam vir-*

ἠελίου ἀνιόντος ἐς αὔριον. Εἰ γὰρ ἐγὼν ὣς
εἴην ἀθάνατος καὶ ἀγήρως ἤματα πάντα,
τιοίμην δ' ὡς τίετ' Ἀθηναίη καὶ Ἀπόλλων,
ὡς νῦν ἡμέρη ἥδε κακὸν φέρει Ἀργείοισιν.
  Ὣς Ἕκτωρ ἀγόρευ'· ἐπὶ δὲ Τρῶες κελάδησαν.
Οἱ δ' ἵππους μὲν λῦσαν ὑπὸ ζυγοῦ ἱδρώοντας,
δῆσαν δ' ἱμάντεσσι παρ' ἅρμασιν οἷσιν ἕκαστος·
ἐκ πόλιος δ' ἄξαντο βόας καὶ ἴφια μῆλα
καρπαλίμως, οἶνον δὲ μελίφρονα οἰνίζοντο,
σῖτόν τ' ἐκ μεγάρων, ἐπὶ δὲ ξύλα πολλὰ λέγοντο.
[Ἔρδον δ' ἀθανάτοισι τεληέσσας ἑκατόμβας.]
Κνίσην δ' ἐκ πεδίου ἄνεμοι φέρον οὐρανὸν εἴσω
[ἡδεῖαν· τῆς δ' οὔτι θεοὶ μάκαρες δατέοντο,
οὐδ' ἔθελον· μάλα γάρ σφιν ἀπήχθετο Ἴλιος ἱρὴ
καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο].
  Οἱ δὲ, μέγα φρονέοντες, ἐπὶ πτολέμοιο γεφύρας
εἵατο παννύχιοι· πυρὰ δέ σφισι καίετο πολλά.
Ὡς δ' ὅτ' ἐν οὐρανῷ ἄστρα φαεινὴν ἀμφὶ σελήνην

tutem perspectam habebit, il saura à quoi s'en tenir sur son courage : il saura s'il est vraiment un héros.

538. Ἠελίου ἀνιόντος ἐς αὔριον, quand le soleil montera pour demain : demain, dès le matin. Eustathe : αὔριον· ἕωθεν, ἅμα ἡλίου ἀνατολῇ.

545-546. Ἐκ πόλιος.... Voyez plus haut 505-506 et la note sur le deuxième vers.

548-552. Ἔρδον... Ce tableau manque dans tous les manuscrits de l'*Iliade*. Un seul des six vers (549) s'y trouve, et tient lieu de tout ce passage : Κνίσην δ' ἐκ πεδίου... On ignore pourquoi les Alexandrins n'ont admis que ce vers dans leur texte. Platon cite le passage entier, dans le *Deuxième Alcibiade*, et il le cite comme étant d'Homère. Voyez les OEuvres de Platon, page 249, D. L'éditeur Barnes a rétabli à leur place les quatre vers supprimés, et depuis lors on les trouve dans presque toutes les éditions de l'*Iliade*.

551-552. Ἴλιος.... Voyez IV, 164-165, et VI, 448-449.

553. Ἐπὶ πτολέμοιο γέφυρας, sur l'espace qui séparait les deux armées. Voyez la note IV, 371. L'emploi de l'accusatif, avec un verbe comme εἵατο, n'a rien de plu extraordinaire que ce qu'on a vu plus haut vers 442-443 : ἐπὶ θρόνον ἕζετο. Pour être posté quelque part, il faut *y être venu* comme pour être sur un siége, il faut avoir pris la peine de s'asseoir, ce qui est un mouvement. Il y a en latin des exemples analogues. On dit *insistere vestigia* aussi bien que *insistere vestigiis*; et *positus in* se trouve avec l'accusatif. Quelques ancien textes donnaient γεφύρῃ au lieu de γεφύρας. Mais Aristarque a préféré l'accusatif pluriel.

555-556. Ὡς δ' ὅτ' ἐν.... Les critiques de l'école de Zoïle taxaient ces vers d'ineptie; car, plus la lune est pleine et brillante, moins les astres ont d'éclat. Aristarque répondait qu'il ne s'agit pas de la lune dans son plein, et que *brillante* n'est qu'une épithète de nature. Eustathe : ἀλλὰ φαεινὴν λέγει, κατὰ Ἀρίσταρχον, τὴν φύσει τοιαύτην, κἂν μὴ πλήθουσα εἴη

φαίνετ' ἀριπρεπέα, ὅτε τ' ἔπλετο νήνεμος αἰθήρ·
ἔκ τ' ἔφανεν πᾶσαι σκοπιαὶ καὶ πρώονες ἄκροι
καὶ νάπαι· οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ·
πάντα δέ τ' εἴδεται ἄστρα, γέγηθε δέ τε φρένα ποιμήν·
τόσσα μεσηγὺ νεῶν ἠδὲ Ξάνθοιο ῥοάων
Τρώων καιόντων πυρὰ φαίνετο Ἰλιόθι πρό.
Χίλι' ἄρ' ἐν πεδίῳ πυρὰ καίετο· πὰρ δὲ ἑκάστῳ
εἵατο πεντήκοντα, σέλᾳ πυρὸς αἰθομένοιο.
Ἵπποι δὲ κρῖ λευκὸν ἐρεπτόμενοι καὶ ὀλύρας,
ἑσταότες παρ' ὄχεσφιν, ἐΰθρονον Ἠῶ μίμνον.

φωτός. Eustathe répète là ce qu'avait dit Apollonius; mais nous avons la note même d'Aristarque : σελήνην οὕτως οὐ τὴν τότε οὖσαν φαεινὴν, ἀλλὰ τὴν καθόλου φαεινήν.

557-558. Ἔκ τ' ἔφανεν.... Les éditeurs modernes mettent ces deux vers entre crochets. Si on les retranche, il est difficile de comprendre pour quoi le poëte dit πάντα δέ τ' εἴδεται ἄστρα, aussitôt après avoir dit ἄστρα.... φαίνετ' ἀριπρεπέα. Avec ces deux vers, la reprise est toute naturelle. Ils n'ont d'autre tort que de se retrouver ailleurs, XVI, 299-300; car ils sont fort beaux, et ils achèvent la peinture. Zénodote les avait supprimés ici, et Aristarque les a marqués d'obels; mais la raison d'athétèse alléguée par Aristarque n'est point probante : ἀθετεῖται, ὅτι οἰκειότερον ἔχει κατὰ τὴν Πατρόκλου ἐπιφάνειαν (XVI, 299). Καὶ ὁ ἑξῆς συναθετεῖται αὐτῷ· ἐκεῖ γὰρ αἰφνίδιον βούλεται ἐπὶ λάμψιν παραστῆσαι αἰφνιδίως Πατρόκλου ἐπιταφέντος. Ce qui est mieux ailleurs peut encore être bien ici.

558. Οὐρανόθεν, d'en haut du ciel : par le haut du ciel. — Ὑπερράγη, s'est déchiré : s'est ouvert; se montre sans voiles.

559. Ποιμήν est ici le bouvier. *Scholies :* ποιμὴν ἀντὶ τοῦ βουκόλος· διὰ νυκτὸς γὰρ αἱ βόες νέμονται.

560. Τόσσα. Quelques anciens textes portaient τοῖα, d'autres ὣς τά.

562. Χίλι(α). Zénodote écrivait μύρια, dix mille; chiffre impossible, comme le fait observer Aristarque, puisque les Troyens et leurs alliés sont moins nombreux que les Grecs : διὰ παντὸς γὰρ τοὺς βαρβάρους ἐλάσσονας τῶν Ἑλλήνων συνίστησι. L'indéfini μυρία ne serait même pas bon, à cause du πεντήκοντα, vers 563, qui est un nombre défini. C'est évidemment cinquante mille hommes qu'Homère a voulu dire. — Ἰλιόθι πρό, à Ilion en avant, c'est-à-dire en avant d'Ilion (πρὸ τῆς Ἰλίου).

563. Πεντήκοντα, sous-entendu ἄνδρες: cinquante guerriers. — Σέλᾳ pour σέλαϊ, et même pour ἐν σέλαϊ : dans la lueur; éclairés par la lueur. Quelques-uns lisaient ici σέλας, fausse leçon qui ne donne aucun sens. *Scholies:* σέλαϊ (*hoc est* σέλᾳ, l'iota étant adscrit) δὲ γραπτέον, οὐ σέλας.

565. Ἐΰθρονον, assise sur un beau char. *Scholies :* ἐΰθρονον· βασιλικὸν ἢ καλὸν ἅρμα (ἔχουσαν), μεταληπτικῶς. En effet, l'idée de θρόνος revient à celle de δίφρος, et δίφρος, le siége du char, est souvent pris pour le char lui-même. — Nous avons déjà remarqué combien les Alexandrins avaient eu la main heureuse dans le choix des pauses qui terminent chacun des chants de l'*Iliade*. Ici, la scène finale est d'une beauté accomplie, et les derniers traits ont quelque chose de sublime : cinquante mille guerriers qui frémissent d'impatience en attendant le retour de l'aurore. J'ai essayé ailleurs de caractériser les descriptions d'Homère. Voyez mon *Histoire de la littérature grecque*, chapitre IV, pages 77-78 de la quatrième édition.

ΙΛΙΑΔΟΣ I.

ΠΡΕΣΒΕΙΑ ΠΡΟΣ ΑΧΙΛΛΕΑ. ΛΙΤΑΙ.

Agamemnon réunit les chefs grecs en conseil, et propose qu'on renonce au siége (1-28). Diomède et Nestor combattent énergiquement cette proposition (29-78). Après le repas du soir, Nestor demande qu'on cherche à apaiser la colère d'Achille (79-113). Agamemnon y consent; il se déclare prêt à rendre Briséis, et à payer une compensation en objets de prix (114-161). On envoie à Achille des députés, chargés de traiter de l'accommodement (162-184). Achille accueille avec cordialité la députation (185-224). Discours d'Ulysse et réponse d'Achille (225-431). Discours de Phœnix (432-605). Achille reste inflexible, et résiste à toutes les exhortations (606-668). Consternation des chefs à cette nouvelle; Diomède ranime les courages (669-713).

Ὣς οἱ μὲν Τρῶες φυλακὰς ἔχον· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
θεσπεσίη ἔχε φύζα, φόβου κρυόεντος ἑταίρη·

1. Ὣς οἱ μὲν.... On désignait ordinairement ce chant tout entier sous le simple titre de Λιταί, *les Prières*, non point seulement à cause de la belle allégorie de Phœnix, mais à raison du caractère des discours adressés à Achille par les députés. Eustathe : διὰ τὴν πρὸς Ἀχιλλέα πρεσβείαν τῶν Ἑλλήνων, οἳ ἐκεῖνον συμμαχεῖν ἐλιτάζοντο. Le chant IX est, avec le premier et le second, celui qu'ont le plus célébré et commenté les rhéteurs anciens. Il est tout en plaidoyers, comme dit Eustathe : πάνυ δὲ ἐναγώνιος ἡ ῥαψῳδία. Les *Scholies* contiennent beaucoup de remarques qui viennent des écoles où l'on apprenait à composer des discours. Quintilien fait voir, surtout dans le neuvième chant, la perfection de l'art oratoire. *Institution*, X, I, 47 : « Nonne « vel *nonus liber*, quo missa ad Achillem « legatio continetur, vel in primo inter « duces illa contentio, vel dictæ in secundo « sententiæ, omnes litium ac consiliorum « explicant artes? »

2. Φύζα et φόβου, malgré le mot ἑταίρη, sont pris au propre, et n'indiquent point des personnifications; pas plus que, dans Eschyle (*Agamemnon*, vers 494-495), *la poussière sœur de la boue*, ou (*Sept contre Thèbes*, vers 494) *la fumée sœur du feu*. On voit ici que φύζα et φόβος ne sont point termes absolument synonymes. Tous deux signifient *la fuite;* mais φόβος est la fuite pure et simple, tandis que φύζα est une fuite honteuse, la fuite des lâches. Apollonius : Ἀρίσταρχος σεσημείωται ὅτι συνήθως φόβος ἐπὶ τῆς φυγῆς, φύζα δὲ ἐπὶ τῆς μετὰ δειλίας φυγῆς. Les *Scholies* et Eustathe confirment le témoignage d'Apollonius. Dans la tradition alexandrine, φύζα était interprété ici, comme partout ailleurs, une chose et non une personne; car on entendait θεσπεσίη, *divine*, dans le sens de πολλή, grande, extraordinaire.

πένθεϊ δ' ἀτλήτῳ βεβολήατο πάντες ἄριστοι.
Ὡς δ' ἄνεμοι δύο πόντον ὀρίνετον ἰχθυόεντα,
Βορρῆς καὶ Ζέφυρος, τώτε Θρήκηθεν ἄητον,
ἐλθόντ' ἐξαπίνης· ἄμυδις δέ τε κῦμα κελαινὸν
κορθύεται· πολλὸν δὲ παρὲξ ἅλα φῦκος ἔχευαν·
ὣς ἐδαΐζετο θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.
Ἀτρείδης δ', ἄχεϊ μεγάλῳ βεβολημένος ἦτορ,
φοίτα κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κελεύων
κλήδην εἰς ἀγορὴν κικλήσκειν ἄνδρα ἕκαστον,

3. Βεβολήατο. Zénodote et d'autres anciens lisaient βεβλήατο. Mais Aristarque a noté dans Homère l'existence de deux formes différentes, suivant qu'il s'agit des blessures morales ou des blessures physiques; et la leçon βεβλήατο confond les choses : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔνιοι βεβλήατο· καὶ Ζηνόδοτος οὕτως· ἐπὶ δὲ τῆς κατὰ ψυχὴν τρώσεως καὶ ἀλγηδόνος ἀεὶ τοῦτο (*scilicet* βεβολήατο, ou la forme commençant par βεβο) τάττει, ἐπὶ δὲ τῆς κατὰ σῶμα πληγῆς οὐκέτι οὕτως.

4. Ἄνεμοι. Aristophane de Byzance lisait ἀνέμω au duel.

5. Βορρῆς, *vulgo* Βορέης. Même avec la leçon vulgaire, la prononciation donnait la valeur d'un spondée. On articulait fortement le ρ, et on prononçait εη d'une seule émission de voix. C'est ce que démontre la forme Βορρέης, qu'a préférée Porphyre. C'est à tort que Bothe voit dans Βορέης un véritable anapeste; et c'est bien plus à tort qu'il explique l'emploi de l'anapeste, au début d'un vers, par ces trois exemples : πλέονές κε μνηστῆρες, *Odyssée*, XVIII, 247; Βριάρεω, *Théogonie*, vers 617; *fluviorum, Géorgiques*, I, 482. En effet, πλέονες est un spondée par synizèse; le vers d'Hésiode commence par un tribraque, puisque l'ω de Βριάρεω fait partie du pied suivant; et le *fluviorum* de Virgile comptait pour trois longues, *i* étant pris pour consonne : *fluvjorum*. — Θρήκηθεν. Le zéphyre est un vent violent (voyez la note II, 147); mais il souffle du sud-ouest, et non du nord. Homère semble ici considérer la Thrace comme la patrie commune de tous les vents; ou, selon quelques-uns, il veut seulement indiquer les combats que se livrent, sur la mer de Thrace, Borée et le zéphyre; ou, suivant d'autres, il a mis le zéphyre en compagnie de Borée, sans autre raison sinon qu'ils sont violents tous deux. Il y a encore d'autres explications. C'est bien le cas de répéter la maxime d'Aristarque : ὡς ποιητικὸν παραιτεῖται. Il n'y a là qu'une licence de poëte.

7. Κορθύεται, *in acervum attollitur*, s'amoncelle. *Scholies :* κορυφοῦται, αὔξεται. On fait venir ce verbe de κόρυς, κόρυθος, casque. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. On a vu ailleurs κορύσσομαι, dans le même sens qu'ici κορθύομαι. Voyez la note IV, 424. — Παρὲξ ἅλα, *extra mare*, hors de la mer : sur le bord de la mer. Eustathe : ἔξω μὲν ἁλὸς, παρ' αὐτὴν δὲ, ἤτοι ἐγγὺς αὐτῆς.

9. Βεβολημένος. Voyez plus haut la note sur le vers 3. Aristarque répète ici son observation : ἡ διπλῆ, ὅτι πάλιν τὸ βεβολημένος διὰ τοῦ ο ἐπὶ ψυχῆς λέγει.

11-12. Κλήδην.... Ces deux vers sont parfaitement expliqués dans les *Scholies*. Agamemnon ne convoque point une assemblée générale, car il aurait eu affaire à des esprits fort mal disposés. Il fait prévenir nominativement les guerriers dont il est sûr : τὸ μὲν πλῆθος οὐ συνάγει· ἐπεὶ ἐν ταῖς δυσπραγίαις ὀργίζονται τοῖς ἄρχουσιν.... κατ' ὄνομα δὲ τοὺς ἀρίστους συνάγει, ἵνα μὴ ἔκπυστα γένηται τοῖς πολεμίοις τὰ πρασσόμενα· ἢ καὶ πρὸς τὸ μὴ ταράξαι τοὺς οἰκείους. Il est évident dès lors que αὐτὸς δὲ μετὰ πρώτοισι πονεῖτο n'est qu'un développement de φοίτα, *il allait et venait*. Bothe entend qu'Agamemnon traite *avec les chefs*, tandis que les hérauts traitent avec la multitude.

μηδὲ βοᾶν· αὐτὸς δὲ μετὰ πρώτοισι πονεῖτο.
Ἶζον δ' εἰν ἀγορῇ τετιηότες· ἂν δ' Ἀγαμέμνων
ἵστατο δακρυχέων, ὥστε κρήνη μελάνυδρος,
ἥτε κατ' αἰγίλιπος πέτρης δνοφερὸν χέει ὕδωρ·
ὣς ὁ βαρὺ στενάχων ἔπε' Ἀργείοισι μετηύδα·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
Ζεύς με μέγα Κρονίδης ἄτῃ ἐνέδησε βαρείῃ·
σχέτλιος, ὃς τότε μέν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι,
νῦν δὲ κακὴν ἀπάτην βουλεύσατο, καί με κελεύει
δυσκλέα Ἄργος ἱκέσθαι, ἐπεὶ πολὺν ὤλεσα λαόν.
Οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενέϊ φίλον εἶναι,
ὃς δὴ πολλάων πολίων κατέλυσε κάρηνα
ἠδ' ἔτι καὶ λύσει· τοῦ γὰρ κράτος ἐστὶ μέγιστον.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες·
φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.
Δὴν δ' ἄνεω ἦσαν τετιηότες υἷες Ἀχαιῶν·

Agamemnon aide les hérauts dans leur besogne, voilà tout. Ce sera un conseil, mais un conseil nombreux, et non pas seulement la réunion ordinaire des γέροντες. Aussi Agamemnon se donne-t-il du mouvement μετὰ πρώτοισι, *in primis:* des premiers; avec plus d'activité que les hérauts mêmes.

14-16. Ἵστατο.... Zénodote réduisait ces trois vers à un seul : Ἵστατο δακρυχέων, μετὰ δ' Ἀργείοισιν ἔειπεν. Il trouvait sans doute la comparaison injurieuse pour la majesté royale. C'était détruire la poésie et l'émotion. Aristarque : ἀναγκαῖα δέ ἐστιν εἰς αὔξησιν.

14. Μελάνυδρος, aux eaux noires : aux eaux profondes. *Scholies*: βαθεῖα· τοῦ γὰρ μελαίνεσθαι αἴτιον τὸ βάθος.

16. Ὣς ὁ βαρὺ στενάχων. Quelques anciens textes donnaient, ὣς ὅγε δακρυχέων.

17-28. Ὦ φίλοι,... Voyez II, 110-118, 139-141, et les notes sur ces douze vers.

23-25. Οὕτω που.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque considéraient ces trois vers comme mal placés ici, parce que cette fois il n'y a plus de feinte, et qu'Agamemnon est réellement disposé à partir : ἀθετοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι ἄμεινον ταῦτα λέγειν ἐν τῇ ἀποπειρίᾳ· νῦν δὲ οὐκ ἀποπειρᾶται, ἀλλὰ περὶ ἀποστάλσεως ἀληθῶς λέγει, ἐγκεκυρηκὼς τοῖς τοῦ Διὸς ἐλαττώμασι. Quelques modernes proposent de retrancher aussi les vers 21-22; mais ils ne donnent pas des raisons bien concluantes. L'athétèse alexandrine est elle-même d'une rigueur excessive. Nous faisons comme Dindorf, qui n'a rien mis entre crochets. Ce passage est un de ceux où Zénodote avait appliqué son principe, *Point de répétitions inutiles.* Aristonicus rappelle à ce propos quelle était la pratique habituelle du critique alexandrin : τοιοῦτος δέ ἐστιν ἐπὶ τῶν διφορουμένων. La note d'Aristonicus est mise à tort, dans les *Scholies*, aux vers

ὀψὲ δὲ δὴ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
 Ἀτρείδη, σοὶ πρῶτα μαχήσομαι ἀφραδέοντι,
ἣ θέμις ἐστὶν, ἄναξ, ἀγορῇ· σὺ δὲ μή τι χολωθῇς.
Ἀλκὴν μέν μοι πρῶτον ὀνείδισας ἐν Δαναοῖσιν,
φὰς ἔμεν ἀπτόλεμον καὶ ἀνάλκιδα· ταῦτα δὲ πάντα
ἴσασ' Ἀργείων ἠμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.
Σοὶ δὲ διάνδιχα δῶκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω·
σκήπτρῳ μέν τοι δῶκε τετιμῆσθαι περὶ πάντων,
ἀλκὴν δ' οὔτοι δῶκεν, ὅ τε κράτος ἐστὶ μέγιστον.
Δαιμόνι', οὕτω που μάλα ἔλπεαι υἷας Ἀχαιῶν
ἀπτολέμους τ' ἔμεναι καὶ ἀνάλκιδας, ὡς ἀγορεύεις;
Εἰ δὲ σοὶ αὐτῷ θυμὸς ἐπέσσυται ὥστε νέεσθαι,
ἔρχεο· πάρ τοι ὁδὸς, νῆες δέ τοι ἄγχι θαλάσσης
ἑστᾶσ', αἵ τοι ἕποντο Μυκήνηθεν μάλα πολλαί.
Ἀλλ' ἄλλοι μενέουσι καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ,
εἰσόκε περ Τροίην διαπέρσομεν. Εἰ δὲ καὶ αὐτοὶ,
φευγόντων σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·

29-31, puisqu'il y est fait mention du vers 22 : τὴν δὲ συνέπειαν οὕτως ποιεῖ, δυσκλέα Ἄργος ἱκέσθαι. Ceci veut dire que Zénodote mettait le vers 26 à la suite du vers 22.

31. Ὀψέ, tard : à la fin. Diomède était un des plus jeunes chefs. Il ne se décide à parler, que quand il voit que pas un des anciens n'est disposé à ouvrir la bouche. Eustathe : ὀψέ· διὰ τὴν νεότητα.

32. Πρῶτα. Diomède s'indigne que personne ne proteste contre les paroles d'Agamemnon. Agamemnon est le premier coupable ; mais les autres ne sont pas innocents. *Scholies :* εἰπὼν τὸ πρῶτα, δηλοῖ ὡς καὶ τοῖς ἄλλοις ἐπιμέμφεται, τῇ φυγῇ διὰ τῆς σιωπῆς συναινοῦσι. — Μαχήσομαι, *adversabor*, j'exprimerai une opinion contraire.

33. Ἣ θέμις ἐστίν, *vulgo* ἢ θέμις ἐστίν. Voyez la note II, 73. Il y a convenance de n'employer d'autre arme que le discours, puisqu'on est en assemblée, et non sur un champ de bataille. — Ἀγορῇ équivaut à ἐν ἀγορῇ.

34-35. Ἀλκὴν.... Allusion aux reproches d'Agamemnon, IV, 370-373 et 399-400.

36. Ἠμὲν νέοι. Zénodote écrivait ἡγήτορες, correction rejetée par Aristarque : βέλτιον δὲ καθολικώτερον γεγράφθαι.

37. Διάνδιχα, en faisant deux parts : en ne te donnant pas le tout ; en ne t'accordant qu'une des deux portions. *Scholies :* τὴν τιμὴν εἰς δύο διελὼν καὶ μερίσας, τὸ ἕτερόν σοι ἔδωκε· λέγει δὲ τὸ βασιλεύειν.

43. Πάρ pour πάρα, c'est-à-dire πάρεστι : *adest*, est là ; est ouverte.

44. Μυκήνηθεν. Mycènes n'était pas un port de mer ; mais les vaisseaux d'Agamemnon venaient des ports du royaume de Mycènes. Il ne faut pas prendre l'expression au pied de la lettre. Aristarque regardait ce vers comme superflu ; mais il ne le condamnait pas à titre d'absurdité géographique : ἀθετεῖται, ὅτι περισσός ἐστι. Le motif d'athétèse n'est point fondé. Nous sommes chez un poëte.

46. Εἰ δὲ καὶ αὐτοί, *si eux aussi ;* sous-entendu, *veulent fuir*. *Scholies :* ὑποστικτέον εἰς τὸ αὐτοί· καὶ λείπει τὸ θέλουσι φυγεῖν.

47. Φευγόντων à l'impératif : qu'ils fuient. Les rhéteurs remarquaient cet

νῶϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰσόκε τέκμωρ
Ἰλίου εὕρωμεν· σὺν γὰρ θεῷ εἰλήλουθμεν.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπίαχον υἷες Ἀχαιῶν,
μῦθον ἀγασσάμενοι Διομήδεος ἱπποδάμοιο.
Τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετεφώνεεν ἱππότα Νέστωρ·
Τυδείδη, πέρι μὲν πολέμῳ ἔνι καρτερός ἐσσι,
καὶ βουλῇ μετὰ πάντας ὁμήλικας ἔπλευ ἄριστος·
οὔτις τοι τὸν μῦθον ὀνόσσεται, ὅσσοι Ἀχαιοὶ,
οὐδὲ πάλιν ἐρέει· ἀτὰρ οὐ τέλος ἵκεο μύθων.
Ἦ μὲν καὶ νέος ἐσσὶ, ἐμὸς δέ κε καὶ πάϊς εἴης
ὁπλότατος γενεῆφιν· ἀτὰρ πεπνυμένα βάζεις
Ἀργείων βασιλῆας, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Ἀλλ' ἄγ' ἐγὼν, ὃς σεῖο γεραίτερος εὔχομαι εἶναι,
ἐξείπω καὶ πάντα διίξομαι· οὐδέ κέ τίς μοι

exemple de style coupé. Ils y voyaient une façon admirable d'exprimer la colère. *Scholies :* κομματικῶς δὲ εἶπεν, μιμούμενος τὸν θυμούμενον.

48. Τέκμωρ, la fin : la destruction. Voy. la note VII, 30. Racine a imité ce mouvement, *Iphigenie*, I, II. C'est Achille qui parle : « Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger, Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger. »

53. Πέρι, adverbe : *valde* ou *eximie*, supérieurement.

56. Πάλιν, à rebours : dans un sens opposé. Πάλιν ἐρέει, contredira. *Scholies :* τὸ πάλιν οὐκ ἔστιν ἐκ δευτέρου, ὡς ἡμεῖς, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ, ἔμπαλιν ἐρεῖ, ἐναντίως. — Ἀτὰρ οὐ τέλος ἵκεο μύθων, mais tu n'as pas atteint la fin de tes paroles : mais tu n'as pas dit tout ce qu'il y avait à dire. Nestor veut une conclusion pratique. *Scholies :* οὐ μὴν τέλος ἐπέθηκας τῷ λόγῳ σου· τὰ μὲν γὰρ πρὸς τὸν βασιλέα δεόντως εἰρῆσθαι, ἐλλείπειν δὲ τὰ τῆς συμβουλῆς καὶ παραφυλακῆς, ἅτινα αὐτὸς ἀναπληροῖ.

57. Ἦ μέν, *vulgo* ἦ μήν. Je rétablis, d'après Aristarque, l'orthographe primitive : μέν dans le sens de μήν. *Scholies :* αἱ Ἀριστάρχου, ἦ μὲν καὶ νέος.

59. Ἀργείων.... Dindorf met ce vers entre crochets. Bekker le rejette au bas de la page. Il est certain que le texte présente quelques difficultés. Mais ce sont des difficultés peu sérieuses. Le verbe βάζειν avec deux accusatifs est plusieurs fois dans Homère. Le pluriel βασιλῆας fait allusion en général à la façon dont Diomède parle dans le conseil des gérontes, et ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπες justifie l'éloge général par un exemple particulier, à savoir, le discours que Diomède vient de prononcer. Il y a un sens complet si l'on s'arrête à βάζεις, cela est incontestable; mais ce qui suit βάζεις ajoute des nuances, et achève poétiquement la pensée. Eustathe explique par une ellipse l'accusatif de la personne avec βάζω : ἔστιν ἐν τούτοις ἐλλιπὲς προθέσεως. Mais il n'est pas plus étonnant de dire βάζειν avec deux accusatifs, que λέγειν ou εἰπεῖν ou même διδάσκειν. Bothe interprète βασιλῆας par *Agamemnonem*. Il n'y a aucune raison de restreindre la valeur de ce pluriel. C'est plus qu'une emphase poétique. Si βασιλῆας était pour βασιλῆα, il y aurait tautologie, et tautologie tout à fait puérile. Bothe devrait conclure alors à la suppression du vers, et il n'a pas même exprimé un doute sur son authenticité.

61. Διίξομαι, *persequar*, j'expliquerai en détail. Eustathe : ἀντὶ τοῦ διεξέλθω, διεξοδεύσω τῷ λόγῳ. Bothe : « Sensu simili nostrates dicunt *etwas durchgehen.* » Le verbe allemand *durchgehen*, propre-

μῦθον ἀτιμήσει', οὐδὲ κρείων Ἀγαμέμνων.
Ἀφρήτωρ, ἀθέμιστος, ἀνέστιός ἐστιν ἐκεῖνος
ὃς πολέμου ἔραται ἐπιδημίου, ὀκρυόεντος.
Ἀλλ' ἤτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ,
δόρπα τ' ἐφοπλισόμεσθα· φυλακτῆρας δὲ ἕκαστοι
λεξάσθων παρὰ τάφρον, ὀρυκτὴν τείχεος ἐκτός.
Κούροισιν μὲν ταῦτ' ἐπιτέλλομαι· αὐτὰρ ἔπειτα,
Ἀτρείδη, σὺ μὲν ἄρχε· σὺ γὰρ βασιλεύτατός ἐσσι.
Δαίνυ δαῖτα γέρουσιν· ἔοικέ τοι, οὔτοι ἀεικές.
Πλεῖαί τοι οἴνου κλισίαι, τὸν νῆες Ἀχαιῶν
ἠμάτιαι Θρήκηθεν ἐπ' εὐρέα πόντον ἄγουσιν·
πᾶσά τοί ἐσθ' ὑποδεξίη, πολέσιν γὰρ ἀνάσσεις.
Πολλῶν δ' ἀγρομένων, τῷ πείσεαι ὅς κεν ἀρίστην
βουλὴν βουλεύσῃ· μάλα δὲ χρεὼ πάντας Ἀχαιοὺς
ἐσθλῆς καὶ πυκινῆς, ὅτι δήϊοι ἐγγύθι νηῶν

ment *traverser*, signifie aussi *passer en revue, traiter méthodiquement.*

63-64. Ἀφρήτωρ,... Ces deux vers étaient souvent cités en proverbe. On leur donnait une acception générale. Mais Nestor, ici, fait seulement allusion aux conséquences fâcheuses du mauvais accord entre les chefs. *Scholies :* λέγει δὲ τοῦτο αἰνιττόμενος τὸν Ἀχιλλέα. C'est un conseil à l'adresse d'Agamemnon. Nestor invite implicitement le chef des confédérés à remettre la paix dans le camp.

66. Φυλακτῆρας, *vulgo* φυλακτῆρες. *Scholies :* Ἀρίσταρχος δὲ, φυλακτῆρας. La vulgate confond les gardes avec leurs chefs; la leçon d'Aristarque les distingue. Elle donne ainsi un sens plus net, mieux d'accord avec la suite.

67. Λεξάσθων à l'impératif, pour λεξάσθωσαν : *colligunto*. Avec la vulgate φυλακτῆρες : *excubanto*. Voy. la note VIII, 519. — Παρὰ τάφρον. Aristarque note qu'on lisait aussi περὶ τάφρον.

70. Ἔοικέ τοι, οὔτοι ἀεικές. Remarquez ce pléonasme, ou plutôt cet enchérissement par le tour négatif.

72. Ἠμάτιαι, *quotidianæ*, arrivant chaque jour. *Scholies :* ἀνὰ ἑκάστην ἡμέραν, ἢ διὰ μιᾶς ἡμέρας. La seconde explication se rapporte à la brièveté du trajet; mais la première est préférable, et explique mieux l'abondance du vin chez Agamemnon. — Θρήκηθεν. On a vu, VII, 467, un convoi de vin arrivant de Lemnos. Il est probable que Θρήκηθεν désigne aussi bien les îles voisines de la Thrace que la Thrace elle-même. La Thrace avait d'ailleurs des vignobles fameux, par exemple celui de Maronée, situé entre le lac d'Ismare et la mer Égée.

73. Ὑποδεξίη, réception : moyen de recevoir; ce qui est nécessaire pour bien traiter des hôtes. *Scholies :* πάρεστί σοι ἀφθόνως ἡ πρὸς ὑποδοχὴν δαψίλεια. On suppose que la pénultième du mot ὑποδεξίη devient longue par le fait de l'accent. — Πολέσιν γὰρ ἀνάσσεις, *vulgo* πολέεσσι δ' ἀνάσσεις. Le sens est d'ailleurs identique. *Scholies :* αἱ Ἀριστάρχου οὕτως εἶχον, διὰ τοῦ γὰρ, πολέσιν γὰρ ἀνάσσεις.

74. Ἀγρομένων, rassemblés. C'est une syncope pour ἀγερομένων, de ἀγερόμην, ἠγερόμην, aoriste second moyen d'ἀγείρω.

75. Χρεώ, monosyllabe. Ce substantif, ici comme dans plusieurs autres passages, équivaut au verbe χρή, *opus est*. Il y a ellipse de ἱκάνει, qu'Homère exprime quelquefois avec χρεώ, et qui explique l'accusatif dans cette phrase.

καίουσιν πυρὰ πολλά· τίς ἂν τάδε γηθήσειεν;
Νὺξ δ' ἥδ' ἠὲ διαρραίσει στρατὸν ἠὲ σαώσει.
  Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον, ἠδ' ἐπίθοντο.
Ἐκ δὲ φυλακτῆρες σὺν τεύχεσιν ἐσσεύοντο
ἀμφί τε Νεστορίδην Θρασυμήδεα, ποιμένα λαῶν,
ἠδ' ἀμφ' Ἀσκάλαφον καὶ Ἰάλμενον, υἷας Ἄρηος,
ἀμφί τε Μηριόνην, Ἀφαρῆά τε Δηΐπυρόν τε,
ἠδ' ἀμφὶ Κρείοντος υἱὸν, Λυκομήδεα δῖον.
Ἑπτ' ἔσαν ἡγεμόνες φυλάκων, ἑκατὸν δὲ ἑκάστῳ
κοῦροι ἅμα στεῖχον, δολίχ' ἔγχεα χερσὶν ἔχοντες·
κὰδ δὲ μέσον τάφρου καὶ τείχεος ἷζον ἰόντες·
ἔνθα δὲ πῦρ κήαντο, τίθεντο δὲ δόρπα ἕκαστος.
  Ἀτρείδης δὲ γέροντας ἀριστέας ἦγεν Ἀχαιῶν
ἐς κλισίην, παρὰ δέ σφι τίθει μενοεικέα δαῖτα.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
τοῖς ὁ γέρων πάμπρωτος ὑφαίνειν ἤρχετο μῆτιν,
Νέστωρ, οὗ καὶ πρόσθεν ἀρίστη φαίνετο βουλή·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
  Ἀτρείδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,

77. Τάδε. On a déjà vu γηθέω avec l'accusatif, VIII, 378. Il n'y a point d'ellipse : c'est une forme dont on trouve des exemples ailleurs même que chez Homère. *Scholies :* οὐ λείπει τὸ ὁρῶν, ἀλλ' ἔστι παλαιὰ συνήθεια· ἀλλ' ἕτερον ἥσθην (Aristophane, *Acharniens*, vers 13), καὶ ἐν Πανόπταις ὁ Κρατῖνος· γέγηθα τὸν ἄνδρα.

81. Ἀμφί est ici au propre. Les gardes se rangent sous leurs chefs.

83. Ἀφαρῆά τε.... Apharée et Déipyre, inconnus d'ailleurs, sont tués plus tard, l'un par Énée, l'autre par Hélénus. Voy. XIII, 541 et 578.

84. Υἱόν a la première syllabe brève, comme on l'a vue brève dans υἱὸς, VI, 130. — Λυκομήδεα. Lycomède fils de Créon reparaitra, XII, 366 et XVII, 346.

88. Δόρπα, *vulgo* δόρπον. *Scholies :* Ἀρίσταρχος μετὰ τοῦ α, δόρπα. Notre vulgate est une correction de grammairien ennemi des hiatus. Zénodote, au lieu de δόρπα ἕκαστος, écrivait δαῖτα θάλειαν, correction qu'Aristarque déclare inepte, vu la tristesse des circonstances : ἄτοπον γὰρ θαλιάζειν τοὺς πένθει ἀτλήτῳ τὴν ψυχὴν βεβλημένους.

89. Γέροντας : les chefs qui faisaient partie du conseil, quel que fût d'ailleurs leur âge. — Ἀριστέας, *vulgo* ἀολλέας. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἀριστέας.

91. Ὀνεία(τα), les bonnes choses dont il leur était donné de jouir. Les glossographes faisaient partout de ce mot un synonyme de βρώματα. Aristarque l'entend, en général, πάντα τὰ ὄνησίν τινα περιποιοῦντα. Ici, il n'y a aucun inconvénient à traduire par *mets*. Ce vers et le suivant sont répétés plus bas, 121-122.

92. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez I, 469 et la note sur ce vers.

ἐν σοὶ μὲν λήξω, σέο δ' ἄρξομαι, οὕνεκα πολλῶν
λαῶν ἐσσὶ ἄναξ, καί τοι Ζεὺς ἐγγυάλιξεν
σκῆπτρόν τ' ἠδὲ θέμιστας, ἵνα σφίσι βουλεύησθα.
Τῷ σε χρὴ πέρι μὲν φάσθαι ἔπος ἠδ' ἐπακοῦσαι,
κρηῆναι δὲ καὶ ἄλλῳ, ὅτ' ἄν τινα θυμὸς ἀνώγῃ
εἰπεῖν εἰς ἀγαθόν· σέο δ' ἕξεται ὅττι κεν ἄρχῃ.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐρέω ὥς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα.
Οὐ γάρ τις νόον ἄλλος ἀμείνονα τοῦδε νοήσει,
οἷον ἐγὼ νοέω, ἠμὲν πάλαι ἠδ' ἔτι καὶ νῦν,
ἐξέτι τοῦ ὅτε, Διογενές, Βρισηΐδα κούρην
χωομένου Ἀχιλῆος ἔβης κλισίηθεν ἀπούρας,
οὔτι καθ' ἡμέτερόν γε νόον. Μάλα γάρ τοι ἔγωγε
πόλλ' ἀπεμυθεόμην· σὺ δὲ, σῷ μεγαλήτορι θυμῷ
εἴξας, ἄνδρα φέριστον, ὃν ἀθάνατοί περ ἔτισαν,
ἠτίμησας· ἑλὼν γὰρ ἔχεις γέρας. Ἀλλ' ἔτι καὶ νῦν
φραζώμεσθ' ὥς κέν μιν ἀρεσσάμενοι πεπίθωμεν
δώροισίν τ' ἀγανοῖσιν ἔπεσσί τε μειλιχίοισιν.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

97. Ἐν σοὶ.... *Scholies :* Σύ μοι ἀρχὴ καὶ τέλος τῶν λόγων πάλιν γενήσῃ. Virgile, *Églogues*, VIII, 11 : « A te princi- « pium, tibi desinet. »

100. Πέρι, adverbe : plus que pas un. — Φάσθαι ἔπος, articuler la parole : émettre un avis motivé.

102. Σέο δ' ἕξεται, *te autem penes erit*, dépendra d'ailleurs de toi : c'est toi qui décideras. — Ὅττι κεν ἄρχῃ, quel avis doit prévaloir. C'est l'explication des Alexandrins. *Scholies* : ὅ, τι ἂν κρατῇ καὶ συμφέρῃ. Les philologues modernes entendent ici ἄρχω dans le sens de *commencer*, et rapportent le verbe à ἄλλος sous-entendu : « Quelle que soit la mesure dont un autre ait pris l'initiative. »

106. Διογενές. Le manuscrit de Venise Διογενεῦς, se rapportant à Ἀχιλῆος. Eustathe indique cette leçon : γράφεται καὶ ὅτε Διογενεῦς, ὁμοίως τῷ, Ὀδυσσέος, Ὀδυσσεῦς· ἵνα λέγῃ τὴν κόρην τοῦ Διογενοῦς Ἀχιλλέως. Bothe admet Διογενεῦς, mais l'explication d'Eustathe lui paraît absurde. Pour lui, il rapporte Διογενεῦς à Brisès, Βρισηΐδα κούρην équivalant à Βρισῆος κούρην, et il rappelle les exemples analogues (II, 54 et V, 741). Le dernier, Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου, donnerait quelque vraisemblance à cette explication; mais rien n'oblige à rejeter la vulgate. Bothe la déclare à peu près inepte : *nive quidem illud frigidius*. Mais il est seul de son avis. Ce n'est pas l'unique passage d'Homère où l'on trouve Διογενές sans substantif. Bothe cite lui-même Διογενὲς, τοῦτον μὲν ἐάσομεν, *Odyssée*, X, 443.

109. Πόλλ' ἀπεμυθεόμην : allusion au discours qu'il avait prononcé pour conjurer la brouille, I, 254-284. Nestor a bien raison de dire πολλά, car il avait développé un peu longuement cette idée : « Je mérite que vous m'écoutiez. » *Scholies :* ἀπεμυθεόμην· ἀπηγόρευον, ἐκώλυον.

110. Ἀθάνατοί περ, même les immortels.

111. Γέρας, le prix de sa vaillance, c'est-à-dire Briséis.

Ὦ γέρον, οὔτι ψεῦδος ἐμὰς ἄτας κατέλεξας.
Ἀασάμην, οὐδ' αὐτὸς ἀναίνομαι. Ἀντί νυ πολλῶν
λαῶν ἐστὶν ἀνὴρ ὅντε Ζεὺς κῆρι φιλήσῃ·
ὡς νῦν τοῦτον ἔτισε, δάμασσε δὲ λαὸν Ἀχαιῶν.
Ἀλλ' ἐπεὶ ἀασάμην φρεσὶ λευγαλέῃσι πιθήσας,
ἂψ ἐθέλω ἀρέσαι, δόμεναί τ' ἀπερείσι' ἄποινα.
Ὑμῖν δ' ἐν πάντεσσι περικλυτὰ δῶρ' ὀνομήνω·
ἕπτ' ἀπύρους τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα,
αἴθωνας δὲ λέβητας ἐείκοσι, δώδεκα δ' ἵππους
πηγοὺς, ἀθλοφόρους, οἳ ἀέθλια ποσσὶν ἄροντο.
Οὔ κεν ἀλήϊος εἴη ἀνὴρ ᾧ τόσσα γένοιτο,
οὐδέ κεν ἀκτήμων ἐριτίμοιο χρυσοῖο,
ὅσσα μοι ἠνείκαντο ἀέθλια μώνυχες ἵπποι.
Δώσω δ' ἑπτὰ γυναῖκας, ἀμύμονα ἔργα ἰδυίας,

115. Ψεῦδος pour κατὰ ψεῦδος, *faussement*, comme ὄναρ pour κατ' ὄναρ.

116. Ἀασάμην, *peccavi*, j'ai failli. Apollonius : ἐβλάβην, ἄτῃ περιέπεσον.

119-120. Ἀλλ' ἐπεὶ.... C'est entre ces deux vers que se plaçait, selon quelques anciens, un autre vers que nous a conservé Athénée : Ἢ οἴνῳ μεθύων, ἤ μ' ἔβλαψαν θεοὶ αὐτοί.

120. Ἀπερείσι' ἄποινα. Voy. la note I, 13 sur cette expression.

121-156. Περικλυτὰ δῶρ' ὀνομήνω.... On voit, par cette longue énumération, combien Agamemnon est sincère dans son repentir, et désireux d'effacer tout souvenir de la querelle. Les Grecs ne pourront pas du moins, comme dit un scholiaste, l'accuser de lésinerie. Virgile a imité ce passage, *Énéide*, IX, 263-274, mais avec moins de développements, dans les promesses qu'Ascagne fait à Nisus : « Bina dabo argento perfecta atque aspera « signis Pocula.... » D'autres poëtes ont à leur tour imité l'imitation de Virgile.

122. Ἀπύρους, qui ne sont pas destinés à aller au feu. Il s'agit des trépieds qui servaient à l'ornement des maisons et même des temples, et que l'on consacrait comme offrandes aux dieux. Les autres trépieds étaient des ustensiles de ménage. *Scholies :* τοὺς μὴ εἰς πῦρ χρησίμους, ἀλλ' ἀναθεματικοὺς, καινουργεῖς, τοὺς κόσμου χάριν τιθεμένους ἐν τῷ οἴκῳ. — Δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα. On ignore à quel poids répondait ce qu'Homère appelle un talent d'or. Nous avons vu τάλαντα dans son sens propre, VII, 69, plateaux de balance. Ici, c'est ce qu'on pèse avec la balance, et une quantité déterminée de ce qu'on pèse.

124. Πηγούς, bien charpentés : vigoureux. *Scholies :* εὐτραφεῖς, εὐπαγεῖς, ἀφ' οὗ, γενναίους. Quelques-uns traduisaient πηγούς par μέλανας, *noirs*. Mais cette explication ne reposait que sur le préjugé d'après lequel on regardait les chevaux noirs comme les meilleurs. *Scholies :* μέλανας· τούτους γὰρ ἀρίστους φασὶν οἱ περὶ ἵππων γραψάμενοι. — Ἀθλοφόρους signifie que ce sont des chevaux en état de remporter des prix, et ce qui suit est la démonstration de ce dire. Il n'y a donc point de tautologie dans le vers. Tout ἀθλοφόρος ἵππος est un cheval de course; mais tout cheval de course n'est pas un cheval vainqueur.

128. Ἀμύμονα. Zénodote écrivait ἀμύμονας, épithète de γυναῖκας. C'est à tort que cette leçon, dans les *Scholies*, est attribuée à Aristarque. Il la combat formellement : ἡ διπλῆ, ὅτι χωρὶς τοῦ σ γραπτέον· οὐ γάρ ἐστι κατὰ τῶν γυναικῶν, ἀλλὰ κατὰ τῶν ἔργων. — Ἔργα ἰδυίας, *vulgo* ἔργ' εἰδυίας, correction de grammairien ennemi des hiatus.

Λεσβίδας, ἃς, ὅτε Λέσβον ἐϋκτιμένην ἕλεν αὐτὸς,
ἐξελόμην, αἳ κάλλει ἐνίκων φῦλα γυναικῶν.
Τὰς μέν οἱ δώσω, μετὰ δ' ἔσσεται ἣν τότ' ἀπηύρων,
κούρη Βρισῆος· ἐπὶ δὲ μέγαν ὅρκον ὀμοῦμαι,
μή ποτε τῆς εὐνῆς ἐπιβήμεναι ἠδὲ μιγῆναι,
ἣ θέμις ἀνθρώπων πέλει, ἀνδρῶν ἠδὲ γυναικῶν.
Ταῦτα μὲν αὐτίκα πάντα παρέσσεται· εἰ δέ κεν αὖτε
ἄστυ μέγα Πριάμοιο θεοὶ δώωσ' ἀλαπάξαι,
νῆα ἅλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηησάσθω,
εἰσελθὼν, ὅτε κεν δατεώμεθα ληΐδ' Ἀχαιοί.
Τρωϊάδας δὲ γυναῖκας ἐείκοσιν αὐτὸς ἑλέσθω,
αἵ κε μετ' Ἀργείην Ἑλένην κάλλισται ἔωσιν.
Εἰ δέ κεν Ἄργος ἱκοίμεθ' Ἀχαιϊκὸν, οὖθαρ ἀρούρης,
γαμβρός κέν μοι ἔοι· τίσω δέ μιν ἶσον Ὀρέστῃ,
ὅς μοι τηλύγετος τρέφεται θαλίῃ ἔνι πολλῇ.
Τρεῖς δέ μοί εἰσι θύγατρες ἐνὶ μεγάρῳ εὐπήκτῳ,
Χρυσόθεμις καὶ Λαοδίκη καὶ Ἰφιάνασσα·

129. Αὐτός, lui-même : Achille. Agamemnon avait eu sa part du butin, comme chef suprême des confédérés.

130. Ἐξελόμην.... Zénodote donnait tout autrement ce vers : Ἓξ, ἀτὰρ ἑβδομάτην Βρισηΐδα καλλιπάρῃον. Mais Aristarque fait observer que Briséis ne faisait point partie des femmes du cadeau : ἔστι δὲ ἐκτὸς ἡ Βρισηΐς. L'expression μετὰ δ(έ), vers 131, le prouve manifestement. Voyez aussi, plus bas, la note du vers 638. On ne voit pas très-bien comment la leçon de Zénodote s'arrangeait avec les vers 131-132, ni avec le vers 128. Mais peut-être Zénodote les avait-il modifiés. Je dois dire aussi qu'une scholie porte ἀτὰρ ὀγδοάτην, au lieu de ἀτὰρ ἑβδομάτην. Alors il n'y aurait plus erreur de chiffre, mais il y aurait toujours embrouillement.

132. Κούρη, *vulgo* κούρην. Cet accusatif peut d'ailleurs s'expliquer par une attraction. — Ἐπὶ δέ, *vulgo* καὶ ἐπί. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, Κούρη Βρισῆος· ἐπὶ δὲ μέγαν ὅρκον ὀμοῦμαι.

133. Τῆς, c'est-à-dire, αὐτῆς : d'elle, de Briséis (εὐνῆς τῆς). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔξωθεν δεῖ λαβεῖν τὸ ἄρθρον.

134. Ἣ θέμις.... πέλει, *qui mos est*. Ici, avec la leçon vulgaire ᾗ, il n'y aurait aucune différence appréciable de sens. Ce n'est pas comme dans d'autres passages. Voyez la note II, 73.

137. Νῆα ἅλις.... Ce vers, sauf le premier pied, est tout en spondées. Voyez la note I, 11.

140-141. Αἵ κε.... Entre ces deux vers, quelques textes antiques en donnaient un autre, du reste fort déplacé et fort sot (εὐήθως πάνυ), comme dit la scholie où il est cité : Τὴν γὰρ ἀπ' αὖτις ἐγὼ δώσω ξανθῷ Μενελάῳ.

141. Ἄργος.... Ἀχαιϊκόν, l'Argos des Achéens, c'est-à-dire le Péloponnèse. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Πελοπόννησον Ἀχαιϊκὸν Ἄργος λέγει καὶ Ἴασον (*Odyssée*, XVIII, 246), Πελασγικὸν δὲ Ἄργος τὴν Θεσσαλίαν. — Οὖθαρ ἀρούρης, *uber agri*, mamelle de la terre : contrée féconde. *Scholies :* τὸ γονιμώτατον καὶ κάλλιστον τῆς γῆς καὶ κάρπιμον.

143. Τηλύγετος, tendrement chéri. Voyez, III, 175, la note sur τηλυγέτην.

145. Χρυσόθεμις.... Chrysothémis reparaît chez les tragiques sous le même nom.

τάων ἥν κ' ἐθέλῃσι, φίλην ἀνάεδνον ἀγέσθω
πρὸς οἶκον Πηλῆος· ἐγὼ δ' ἐπὶ μείλια δώσω
πολλὰ μάλ', ὅσσ' οὔπω τις ἑῇ ἐπέδωκε θυγατρί.
Ἑπτὰ δέ οἱ δώσω εὐναιόμενα πτολίεθρα,
Καρδαμύλην Ἐνόπην τε, καὶ Ἱρὴν ποιήεσσαν,
Φηράς τε ζαθέας ἠδ' Ἄνθειαν βαθύλειμον,
καλήν τ' Αἴπειαν καὶ Πήδασον ἀμπελόεσσαν.
Πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλὸς, νέαται Πύλου ἠμαθόεντος·

Laodice, suivant les Alexandrins, est l'Électre des tragiques. Iphianasse est certainement leur Iphigénie. Ce qui est bien remarquable, c'est qu'Iphianasse ou Iphigénie soit vivante dans le palais de Mycènes. Homère ignore ce qui s'est passé à Aulis. Pour Eschyle, Iphigénie a été égorgée sur l'autel de Diane; pour Euripide, elle a été sauvée par Diane au moment d'être égorgée, et la déesse l'a transportée en Tauride. Sophocle seul semble s'être conformé à la donnée d'Homère. On voit dans son *Électre*, vers 157, le nom d'Iphianasse, et d'une Iphianasse vivant dans le palais des Atrides après la mort d'Agamemnon. Mais Sophocle lui-même admet qu'une fille d'Agamemnon et de Clytemnestre a été sacrifiée par son père. Voyez *Électre*, vers 531-541. Il ne la nomme pas; mais les anciens entendaient, *Iphigénie*. Ainsi Iphianasse, pour Sophocle, était distincte d'Iphigénie; et le poëte des *Chants cypriaques* avait fait avant Sophocle cette distinction. On peut affirmer pourtant qu'il n'y a aucun doute possible sur l'identité de l'Iphianasse d'Homère et de l'Iphigénie des autres poëtes. Lucrèce, traduisant le récit d'Eschyle, écrit, I, 86 : « *Iphianassaï* « turparunt sanguine fœde, » ou, selon d'autres, *Iphianassæo*. Substantif ou adjectif, c'est toujours Iphigénie, et c'est la fille nommée ici par Agamemnon. Les anciens avaient été frappés comme nous de cette discordance d'Homère et des tragiques. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐκ οἶδεν τὴν παρὰ τοῖς νεωτέροις σφαγὴν Ἰφιγενείας.

146. Ἀνάεδνον, *sine sponsalibus*, sans cadeaux de noces : sans qu'il ait rien à donner pour l'obtenir. La forme du mot présente quelque difficulté. Apollonius semble le faire venir de ἄνευ ἕδνων. Eustathe y voit ou une simple orthographe euphonique, pour ἀάεδνον avec double ἀ privatif, ou la preuve que ἀνά, en composition, pouvait avoir le sens privatif. Bothe croit qu'on devrait écrire ἀνέεδνον, qui serait un composé régulier, car Homère dit ἔεδνα aussi bien que ἕδνα. Mais ce n'est qu'une conjecture.

147. Ἐπὶ μείλια δώσω, c'est-à-dire ἐπιδώσω μείλια : j'ajouterai des choses agréables. Ceci enchérit sur ἀνάεδνον. Non-seulement Agamemnon n'exigera point de cadeaux, mais il en fera, et il en fera de magnifiques. Il veut se réconcilier à tout prix. L'intention est indiquée par la nature même du mot. Rapprochez μέλι, miel, et μειλίσσω, adoucir. Ces cadeaux seront la dot de l'épouse d'Achille, mais non pas une *sur-dot*, des ἐπιμείλια, puisqu'il n'a point encore été question de dot. La traduction d'Eustathe, ἐξώπροικα, ἐπιφέρνια, n'est donc point exacte. Le manuscrit de Venise donne, il est vrai, ἐπιμείλια, et c'est la leçon d'Aristarque. Mais cette leçon a été repoussée dans l'école même d'Aristarque, à cause du sens qu'elle présente tout d'abord, *sur-dot*. Hérodien : Ἀρίσταρχος ἓν μέρος λόγου ὑπέλαβεν, ὡς ἐπιφέρνια. Ἀπολλόδωρος δὲ διαλύει, ἐπὶ, εἶτα μείλια· οὕτως δὲ καὶ Ἀλεξίων. On pourrait défendre la leçon d'Aristarque, mais en écartant toute idée de sur-dot. Les ἄποινα énumérés vers 121-140, compteraient comme μείλια, et les ἐπιμείλια seraient ce qu'Agamemnon va énumérer. Au reste, ni μείλια ni ἐπιμείλια ne se trouvent ailleurs, même dans les vers d'Homère.

150-152. Καρδαμύλην.... Ces sept villes étaient en Messénie. — Le vers 150 se termine par trois spondées.

153. Νέαται Πύλου, à l'extrémité de

ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύρηνες, πολυβοῦται,
οἵ κέ ἑ δωτίνῃσι, θεὸν ὥς, τιμήσουσιν,
καί οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ λιπαρὰς τελέουσι θέμιστας.
Ταῦτά κέ οἱ τελέσαιμι μεταλλήξαντι χόλοιο.
Δμηθήτω (Ἀΐδης τοι ἀμείλιχος ἠδ' ἀδάμαστος·
τοὔνεκα καί τε βροτοῖσι θεῶν ἔχθιστος ἁπάντων),
καί μοι ὑποστήτω, ὅσσον βασιλεύτερός εἰμι
ἠδ' ὅσσον γενεῇ προγενέστερος εὔχομαι εἶναι.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἀτρείδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
δῶρα μὲν οὐκέτ' ὀνοστὰ διδοῖς Ἀχιλῆϊ ἄνακτι·
ἀλλ' ἄγετε, κλητοὺς ὀτρύνομεν, οἵ κε τάχιστα
ἔλθωσ' ἐς κλισίην Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.
Εἰ δ' ἄγε, τοὺς ἂν ἐγὼ ἐπιόψομαι· οἱ δὲ πιθέσθων.

Pylos : sur les frontières du territoire de Pylos, c'est-à-dire sur les frontières du royaume de Nestor; car Πύλου ne peut pas signifier ici la ville même de Pylos. Telle est l'explication ordinaire. Aristarque rejetait cette explication, et faisait de νέαται un verbe : ἡ διπλῆ, ὅτι νέαται ἀντὶ νέονται (lisez ναίονται, *habitantur*)· ἔνιοι δὲ ἀντὶ τοῦ ἔσχαται, οὐκ εὖ. Alors νέαται serait une forme syncopée de νεναίαται, νέναινται. Dans l'école d'Aristarque, on laissait le choix entre les deux explications. *Scholies :* ἤτοι ἔσχαται, ἢ κατῳκισμέναι εἰσί. Apollodore écrivait, κέαται, *jacent*, sont sises; d'autres νάεται, forme arbitraire et tout à fait inadmissible comme pluriel. Si νέαται est un verbe, il faut retrancher la virgule, comme l'a fait Villoison d'après le manuscrit de Venise. J'ai conservé la virgule, parce que la phrase me paraît plus nette avec νέαται adjectif.

154. Πολύρηνες, *vulgo* πολύρρηνες. *Scholies :* διὰ τοῦ ἑτέρου ρ τὸ πολύρρηνες, αἱ Ἀριστάρχου. C'est l'orthographe du manuscrit de Venise. L'υ reste long, ou par la force de l'accent, ou parce qu'un seul ρ pouvait compter pour deux. Voyez plus haut la note du vers 5. Voyez aussi la note VI, 62.

156. Οἱ ὑπὸ σκήπτρῳ équivaut à ὑπὸ σκήπτρῳ αὐτοῦ : sous son sceptre, c'est-à-dire gouvernés par lui.

157. Μεταλλήξαντι pour μεταλήξαντι : ayant cessé. Dübner voit dans μεταλλήξαντι la double nuance de cesser et de réformer ; comme si le mot appartenait à la fois à μεταλήγω et à μεταλλάσσω. Mais les deux λ ne sont ici qu'une licence métrique.

158. Δμηθήτω, qu'il soit dompté : qu'il se laisse fléchir. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient même καμφθήτω, l'expression propre. Aristarque a maintenu l'expression figurée, qui fait d'Achille une sorte de cheval fougueux.

159-160. Τοὔνεκα.... Entre ces deux vers on lisait celui-ci, à ce que dit Aristarque, dans quelques textes antiques : Οὕνεκ' ἐπεί κε λάβῃσι πέλωρ ἔχει οὐδ' ἀνίησιν. Aristarque ne l'a point admis, parce qu'il lui a paru inutile au sens : *Scholies :* φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος ὅτι.... οὐκ εἶναι δὲ ἀναγκαῖον.

160. Καί μοι ὑποστήτω, et qu'il se mette sous moi : qu'il me cède ; qu'il reconnaisse mon autorité. *Scholies :* παραχωρησάτω, ὑπειξάτω.

165 Κλητούς, *delectos*, des députés que nous choisirons. — Ὀτρύνομεν au subjonctif, pour ὀτρύνωμεν.

167. Εἰ δ' ἄγε, mais allons ! Voyez la

Φοῖνιξ μὲν πρώτιστα Διῒ φίλος ἡγησάσθω·
αὐτὰρ ἔπειτ' Αἴας τε μέγας καὶ δῖος Ὀδυσσεύς·
κηρύκων δ' Ὀδίος τε καὶ Εὐρυβάτης ἅμ' ἑπέσθων.
Φέρτε δὲ χερσὶν ὕδωρ, εὐφημῆσαί τε κέλεσθε,
ὄφρα Διὶ Κρονίδῃ ἀρησόμεθ', αἴ κ' ἐλεήσῃ.
Ὣς φάτο, τοῖσι δὲ πᾶσιν ἑαδότα μῦθον ἔειπεν.
Αὐτίκα κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·
κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο,
νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τ' ἔπιόν θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
ὡρμῶντ' ἐκ κλισίης Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο.
Τοῖσι δὲ πόλλ' ἐπέτελλε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
δενδίλλων ἐς ἕκαστον, Ὀδυσσῆϊ δὲ μάλιστα,

note I, 302. Ici, on peut, à la rigueur, admettre avec Eustathe l'ellipse de βούλεσθε ou de βούλει. — Ἐγώ, *vulgo* ἐγών. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἐγώ, ἄλλοι δὲ ἐγών. — Ἐπιόψομαι. Nestor propose de voir lui-même ceux qui peuvent convenir : *d'avoir l'œil sur eux*, de les distinguer, de les désigner.

168-169. Φοῖνιξ μὲν.... Phœnix est désigné le premier, parce qu'il a été le gouverneur d'Achille, et qu'Achille est plein de vénération et de tendresse pour lui. Ajax vient ensuite, à titre de parent et d'ami du héros. Ulysse est le politique. Phœnix n'est point proprement le chef de la députation. On peut même dire qu'il n'en fait point partie. Il est du quartier d'Achille; il retourne chez lui. Le mot ἡγησάσθω signifie seulement qu'il prendra les devants, qu'il montrera le chemin aux deux députés. C'est ainsi qu'Aristarque explique ce passage. Il n'y a jamais, dans les députations homériques, que deux députés. L'explication d'Aristarque est la conséquence de ce principe. *Scholies :* πέμπεται οὖν ὁ Φοῖνιξ, οὐχ ὡς πρεσβευτής· δύο γὰρ ἦν ἔθος πρεσβεύειν.... ἀλλ' ἵνα τοῖς πρεσβευταῖς συλλάβηται· διό φησιν ἡγησάσθω, ὡς ἐκεῖθεν ἥκοντος αὐτοῦ, καὶ πάλιν ἐπανελθεῖν ἀνάγκην ἔχοντος. Cette note est le commentaire des paroles mêmes d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ὁ Φοῖνιξ προέρχεται, καὶ οὐ συμπρεσβεύει τοῖς περὶ τὸν Ὀδυσσέα. On verra plus loin que ce ne sont point là des subtilités alexandrines. La grammaire même, comme le fait entendre Aristarque, justifiera l'explication : ὥστε μὴ συγχεῖσθαι διὰ τῶν ἑξῆς τὰ δυϊκά.

170. Κηρύκων. La présence des hérauts donne un caractère politique à la députation. On faisait remarquer, dans l'école d'Aristarque, que Talthybius, le héraut particulier d'Agamemnon, n'est point nommé ici. Mais nous avons vu ailleurs, I, 359, Eurybate mis, par rapport à Agamemnon, sur la même ligne que Talthybius. Si c'est l'Eurybate d'Ulysse, même difficulté. Il est évident qu'Eurybate, avec l'inconnu Odius, représente ici la majesté suprême de la nation grecque. *Scholies :* ἵνα δηλωθῇ ὅτι δημοσία πρεσβεία ἐστί· Ταλθύβιος δὲ οὐδέποτε παραγίνεται, ὅτι Ἀγαμέμνονός ἐστιν ὑπηρέτης. — Ἑπέσθων à l'impératif duel. Quelques anciens lisaient ἑπέσθω au singulier.

173. Ἑαδότα, agréable. C'est le participe de ἔαδα, parfait second du verbe ἁνδάνω, plaire. *Scholies :* ἀρέσκοντα.

175-176. Κοῦροι.... Voyez I, 470-471 et les notes sur ces deux vers.

180. Δενδίλλων, clignant de l'œil : faisant signe du regard. Ce mot dit quelque chose de plus que la traduction consacrée *vertens oculos*, ou même que *regardant alternativement*. Les *Scholies* traduisent, πα-

πειρᾶν ὡς πεπίθοιεν ἀμύμονα Πηλείωνα.
Τὼ δὲ βάτην παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,
πολλὰ μάλ' εὐχομένω γαιηόχῳ Ἐννοσιγαίῳ,
ῥηϊδίως πεπιθεῖν μεγάλας φρένας Αἰακίδαο.
Μυρμιδόνων δ' ἐπί τε κλισίας καὶ νῆας ἱκέσθην·
τὸν δ' εὗρον φρένα τερπόμενον φόρμιγγι λιγείῃ,
καλῇ, δαιδαλέῃ, ἐπὶ δ' ἀργύρεον ζυγὸν ἦεν·
τὴν ἄρετ' ἐξ ἐνάρων, πόλιν Ἠετίωνος ὀλέσσας·
τῇ ὅγε θυμὸν ἔτερπεν, ἄειδε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν.
Πάτροκλος δέ οἱ οἶος ἐναντίος ἧστο σιωπῇ,
δέγμενος Αἰακίδην, ὁπότε λήξειεν ἀείδων.
Τὼ δὲ βάτην προτέρω, ἡγεῖτο δὲ δῖος Ὀδυσσεύς·
στὰν δὲ πρόσθ' αὐτοῖο· ταφὼν δ' ἀνόρουσεν Ἀχιλλεὺς,
αὐτῇ σὺν φόρμιγγι, λιπὼν ἕδος ἔνθα θάασσεν.
Ὣς δ' αὔτως Πάτροκλος, ἐπεὶ ἴδε φῶτας, ἀνέστη.
Τὼ καὶ δεικνύμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Χαίρετον· ἦ φίλοι ἄνδρες ἱκάνετον· ἦ τι μάλα χρεώ·

ριβλέπων, mais elles traduisent aussi, ὄμμασι διανεύων, διανεύων τοῖς ὀφθαλμοῖς.

182. Τώ, eux deux : Ajax et Ulysse (les deux vrais députés). Le duel, ici et plus loin, justifie l'interprétation de ἡγησάσθω, telle que la donne Aristarque. Phœnix a pris les devants. Les hérauts ne comptent pas comme députés. *Scholies :* Αἴας καὶ Ὀδυσσεύς, Φοίνικος προεληλυθότος· καὶ διὰ τοῦτο ὁ ποιητὴς δυϊκῶς κέχρηται.

184. Αἰακίδαο. Achille est appelé Éacide, comme petit-fils d'Éaque, père de Pélée.

185. Ἱκέσθην. Quelques textes antiques portaient ἵκοντο.

186. Φόρμιγγι. La phorminx ou cithare est ce qu'on a depuis appelé la lyre. Mais ce n'était alors qu'un instrument tétracorde.

187. Ζυγόν. C'est la traverse qui réunissait en haut les deux branches de la phorminx, et à laquelle étaient fixées les cordes, au moyen de chevilles qu'on tournait comme celles du violon. *Scholies :* ὁ πῆχυς τῆς κιθάρας, ᾧ ἔγκεινται οἱ κόλλαβοι· οὕτω δὲ λέγονται οἱ πάσσαλοι ὧν ἐξάπτονται αἱ χορδαί. La vulgate ἀργύρεος ζυγός est une correction de quelque grammairien postérieur à Aristarque. La forme homérique est ζυγόν au neutre, et non ζυγός.

188. Ἄρετ(ο), de αἴρω, *tollo*, soulever; au moyen, enlever pour soi, prendre, acquérir. — Πόλιν Ἠετίωνος : Thébé des Cilices, sous le mont Placus. Voyez les notes I, 366 et VI, 416.

192. Προτέρω, *ulterius*, plus avant. *Scholies :* προσωτέρω, ἐνδοτέρω. — Ἡγεῖτο. Ce mot suppose que Phœnix a pris les devants, et qu'il est déjà dans la tente d'Achille. Aristarque : παρόντος γὰρ τοῦ Φοίνικος, ἀπίθανον λέγειν, ἡγεῖτο δὲ δῖος Ὀδυσσεύς.

196. Δεικνύμενος, tendant la main : donnant et prenant la main; faisant cordial accueil. Eustathe : δεξιούμενος, φιλοφρονούμενος, ξενοδοχῶν. Voyez la note IV, 4, et plus bas celle du vers 224.

197. Ἦ τι μάλα χρεώ. On peut expliquer : quelque chose besoin est, ou besoin est en quelque chose; ce qui revient toujours à χρεώ τινός ἐστι. La première explication semble préférable. Les Latins disent *aliqua res opus est* aussi bien que *aliqua*

οἵ μοι σκυζομένῳ περ Ἀχαιῶν φίλτατοί ἐστον.
Ὣς ἄρα φωνήσας προτέρω ἄγε δῖος Ἀχιλλεύς.
Εἷσεν δ' ἐν κλισμοῖσι τάπησί τε πορφυρέοισιν·
αἶψα δὲ Πάτροκλον προσεφώνεεν ἐγγὺς ἐόντα·
Μείζονα δὴ κρητῆρα, Μενοιτίου υἱὲ, καθίστα·
ζωρότερον δὲ κέραιε, δέπας δ' ἔντυνον ἑκάστῳ.
Οἳ γὰρ φίλτατοι ἄνδρες ἐμῷ ὑπέασι μελάθρῳ.
Ὣς φάτο· Πάτροκλος δὲ φίλῳ ἐπεπείθεθ' ἑταίρῳ.
Αὐτὰρ ὅγε κρεῖον μέγα κάϐϐαλεν ἐν πυρὸς αὐγῇ,
ἐν δ' ἄρα νῶτον ἔθηκ' ὄϊος καὶ πίονος αἰγὸς,
ἐν δὲ συὸς σιάλοιο ῥάχιν τεθαλυῖαν ἀλοιφῇ.
Τῷ δ' ἔχεν Αὐτομέδων, τάμνεν δ' ἄρα δῖος Ἀχιλλεύς·
καὶ τὰ μὲν εὖ μίστυλλε καὶ ἀμφ' ὀϐελοῖσιν ἔπειρεν·
πῦρ δὲ Μενοιτιάδης δαῖεν μέγα, ἰσόθεος φώς.

re opus est. Quelques-uns considèrent τι comme un adverbe, simple dépendance de ἦ, et ayant à peu près le même sens. *Scholies :* τι ἀντὶ τοῦ τινός· οἱ δὲ ἀντὶ τοῦ ὄντως. Au lieu de ἦ, *sane*, Bothe écrit ἤ, *aut*. Il faut alors sous-entendre *sans doute*, et le sens reste exactement le même. La phrase est une sorte de parenthèse. Au lieu de ἦ τι μάλα χρεώ, Parméniscus lisait ἡμέτερόνδε, sous mon toit. Ce n'était probablement qu'une correction destinée à simplifier le texte.

203. Ζωρότερον δὲ κέραιε, et fais un mélange de vin et d'eau plus fort, c'est-à-dire plus fort que notre boisson ordinaire. Achille veut que ses hôtes ne se plaignent pas qu'on leur fasse boire trop d'eau. Zoïle feignait de ne pas entendre ainsi les paroles d'Achille. Aussi reprochait-il à Homère d'avoir fait de son héros un biberon. Au lieu de κέραιε, quelques uns écrivaient κέραιρε. C'est une ancienne leçon, mais assurément fautive. Eustathe dit que les manuscrits où il l'a vue sont en petit nombre et non des meilleurs : ὀλίγα μέντοι, οὐδὲ τὰ ἀκριβέστερα. On lit pourtant, dans les *Scholies :* κέραιρε· κίρνα. Mais on y lit aussi : κέραιε, δίχα τοῦ ρ, Ἀριστοφάνης. On y lit même : Οὕτως κέραιε, χωρὶς τοῦ ρ· μέμνηται καὶ Ἡρωδιανός.

204. Οἵ n'est pas plus article ici qu'ailleurs dans Homère. Achille dit : « *Voici* sous mon toit les hommes que je chéris le plus, » et non pas seulement : « Les hommes que je chéris le plus sont sous mon toit. » Ainsi οἵ équivaut à οὗτοι.

206. Κρεῖον, un plateau à découper la viande : une tablette de cuisinier. C'est l'interprétation reçue. Cependant ἐντίθημι, *mettre dedans*, semble prouver qu'il s'agit d'un vase, d'une chose qui contient. Pausanias entendait ici une corbeille, κανοῦν, et les *Scholies* paraphrasent : κρεωδόχον ἀγγεῖον, vase à mettre la viande. — Ἐν πυρὸς αὐγῇ, à la clarté du feu : en s'éclairant de la lueur du feu. Il ne s'agit pas encore de cuisson.

208. Ῥάχιν, synonyme de νῶτον, qui est au vers précédent. Daremberg : « C'est ainsi que nous disons l'*échine*, pour désigner toute la région de la colonne vertébrale, et non pas seulement les vertèbres. »

209. Τῷ, à lui : à Achille. Automédon fait l'office de serviteur. *Scholies :* τῷ δ' ἔχεν· τούτῳ δὲ, τῷ Ἀχιλλεῖ, ὑπηρέτει τὰ κρέα ὁ Αὐτομέδων, οἷον ὑπεῖχεν αὐτὰ, ἐκεῖνος δὲ διέτεμνε. Automédon était le palefrenier d'Achille. Après la mort de Patrocle, il devient son cocher. Voyez la note XVI, 145.

210. Καὶ τὰ μέν.... On a vu un vers analogue, I, 465.

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ πῦρ ἐκάη καὶ φλὸξ ἐμαράνθη,
ἀνθρακιὴν στορέσας ὀβελοὺς ἐφύπερθε τάνυσσεν·
πάσσε δ' ἁλὸς θείοιο, κρατευτάων ἀπαείρας.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ὤπτησε καὶ εἰν ἐλεοῖσιν ἔχευεν,
Πάτροκλος μὲν σῖτον ἑλὼν ἐπένειμε τραπέζῃ,
καλοῖς ἐν κανέοισιν· ἀτὰρ κρέα νεῖμεν Ἀχιλλεύς.
Αὐτὸς δ' ἀντίον ἷζεν Ὀδυσσῆος θείοιο,
τοίχου τοῦ ἑτέροιο, θεοῖσι δὲ θῦσαι ἀνώγει
Πάτροκλον, ὃν ἑταῖρον· ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,

213. Ὀβελοὺς.... τάνυσσεν, il allongea les broches : il mit les broches tout de leur long, ou même il mit de longues broches. Voyez les notes I, 486 et VIII, 69.

214. Κρατευτάων. Ce sont les pierres sur lesquelles reposait le bout des broches, et qui servaient de chenets. Aristarque, chez Apollonius et dans les *Scholies :* τῶν βάσεων, ὅ ἐστι τῶν λίθων, ἐφ' ὧν οἱ ὀβελίσκοι τίθενται, ὀπτωμένων τῶν κρεῶν. Quelques anciens entendaient par κρατευταί, non pas les *supports* des broches, mais les *manches* par où on tenait les broches. Aristarque rejette cette interprétation : οἱ δὲ τῶν λαβῶν τῶν ὀβελίσκων εἶπον, κακῶς. La traduction consacrée, *fourchettes d'appui*, est fausse. C'est mêler les époques. Les héros d'Homère en sont encore aux chenets les plus primitifs. On aura plus tard des appuis en forme de fourche, et des landiers de toute sorte. Au reste, le mot κρατευταί ne se trouve nulle part ailleurs. On voit, par les *Scholies*, que plusieurs avaient imaginé d'entendre κρατευτάων, *la boite au sel* : οἱ μὲν, τῶν ἁλοθηκῶν. De sorte que Patrocle saupoudrerait le rôti pendant la cuisson. Mais ἀπαείρας, *enlevant*, ou même ἐπαείρας, *soulevant*, dit plutôt que Patrocle ôte les broches du feu; et la suite confirme cette explication. — Ἀπαείρας, *vulgo* ἐπαείρας. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἀπαείρας, ἀπὸ τῶν κρατευτάων ἄρας.

218. Αὐτὸς.... Ce vers se termine par trois spondées.

219. Τοίχου τοῦ ἑτέροιο, génitif local : *ad parietem alterum*, (le dos) à la paroi qui était de l'autre côté.

220. Θυηλάς, les prémices, c'est-à-dire une portion des entrailles : des morceaux de foie, de diaphragme, etc.; tout ce qu'on croyait particulièrement agréable aux dieux. C'est dans ce passage qu'on voit quel est exactement le sens de θύω chez Homère. Patrocle n'égorge point de victime. Il prend simplement quelques morceaux dans le garde-manger (*Scholies :* θυηλάς· τὰς ἀπαρχάς), et pourtant il a obéi à l'ordre d'Achille : θῦσαι. Ne traduisons donc point θύειν par *sacrifier*. Voyez la note VI, 270. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι θῦσαι οὐ σφάξαι..., ἀλλὰ θυμιῶσαι· καὶ ὅτι θυηλὰς, τὰς ἐπιθυομένας ἀπαρχάς.

221-222. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ'.... Voyez plus haut les vers 91-92 et les notes sur ces deux vers. Aristarque s'étonnait de voir ici un vrai souper. *Scholies :* ἄμεινον οὖν εἶχεν ἄν, φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος, εἰ ἐγέγραπτο, ἂψ ἐπάσαντο. Mais les héros avaient bon estomac, et ils avaient légèrement soupé la première fois : ἂψ ἐπάσαντο, substitué à ἐξ ἔρον ἕντο, leur ferait faire la petite bouche. Au reste, Aristarque avait religieusement respecté le texte qui lui déplaisait, quoiqu'il eût pu autoriser la correction par des précédents. Quelques exemplaires antiques portaient ἂψ ἐπάσαντο. *Scholies :* ἀλλ' ὅμως, ὑπὸ περιττῆς εὐλαβείας οὐδὲν μετέθηκεν, ἐν πολλαῖς οὕτως εὑρὼν φερομένην τὴν γραφήν.

νεῦσ' Αἴας Φοίνικι. Νόησε δὲ δῖος Ὀδυσσεύς·
πλησάμενος δ' οἴνοιο δέπας, δείδεκτ' Ἀχιλῆα·
Χαῖρ', Ἀχιλεῦ· δαιτὸς μὲν ἐΐσης οὐκ ἐπιδευεῖς,
ἠμὲν ἐνὶ κλισίῃ Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο,
ἠδὲ καὶ ἐνθάδε νῦν· πάρα γὰρ μενοεικέα πολλὰ
δαίνυσθ'· ἀλλ' οὐ δαιτὸς ἐπηράτου ἔργα μέμηλεν·
ἀλλὰ λίην μέγα πῆμα, Διοτρεφὲς, εἰσορόωντες
δείδιμεν· ἐν δοιῇ δὲ σαωσέμεν, ἢ ἀπολέσθαι,
νῆας ἐϋσσέλμους, εἰ μὴ σύγε δύσεαι ἀλκήν.
Ἐγγὺς γὰρ νηῶν καὶ τείχεος αὖλιν ἔθεντο
Τρῶες ὑπέρθυμοι τηλεκλειτοί τ' ἐπίκουροι,
κηάμενοι πυρὰ πολλὰ κατὰ στρατὸν, οὐδ' ἔτι φασὶν
σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι.
Ζεὺς δέ σφι Κρονίδης ἐνδέξια σήματα φαίνων

223. Νόησε. Ulysse voit qu'il est temps de parler; et il parle le premier, parce qu'il sent qu'on ne saurait mettre trop de précaution à aborder le sujet du message. Il use de sa prérogative de politique reconnu. Bothe : « Innuit Ajax Phœnici, ut « primus dicat; sed occupat Ulysses, cujus « opus erat cautione atque eloquentia, in « comparando aditu ad causam difficilem. » — Δῖος, *vulgo* θεῖος.

224. Δείδεκτ' Ἀχιλῆα, il allongea la main vers Achille : il porta une santé à Achille. Apollonius : δείδεκτο· ἐπὶ μὲν τοῦ τὰ ποτήρια τῇ δεξιᾷ ἐκτείνειν.... οἷον τῇ δεξιᾷ προέπινεν. C'est bien là porter une santé. On pourrait dire qu'Ulysse passe la coupe à Achille; mais le moyen πλήσαμενος indique qu'il l'a fait remplir pour lui-même, et que c'est lui-même qui la boit. Dans l'exemple δειδέχατ' ἀλλήλους, IV, 4, c'est ἀλλήλους qui détermine le sens *passer la coupe :* ἐδεξιοῦντο. Le verbe est δείκνυμι, et non δέχομαι. Voyez plus haut la note du vers 196. Voyez aussi les notes IV, 4 et XV, 86.

225. Οὐκ ἐπιδευεῖς, sous-entendu ἐσμέν : nous ne sommes pas manquant; nous ne manquons pas. La leçon ἐπιδευής, dans le manuscrit de Venise, semble n'être qu'un fait d'iotacisme. Cependant on lit dans les *Scholies :* οὐκ ἐνδεὴς εἶ. Mais Hérodien donne ἐπιδευεῖς, et il est évident qu'Ulysse parle des députés, et non d'Achille ou de lui-même.

227-228. Πάρα γὰρ.... Construisez : δαίνυσθαι πολλὰ μενοεικέα πάρα, c'est-à-dire πάρεστι, sous-entendu ἡμῖν.

230. Ἐν δοιῇ, *in dubio*, (c'est) chose où l'on peut dire oui ou non. *Scholies :* ἐν δισταγμῷ, ἐν διχοστασίᾳ.]

230-231. Σαωσέμεν, ἢ ἀπολέσθαι, νῆας..., hyperbate. Construisez : σαωσέμεν νῆας, ἢ ἀπολέσθαι (sauver les vaisseaux, ou périr).

231. Εἰ μὴ σύγε δύσεαι ἀλκήν, à moins que toi-même tu ne revêtes (ta) vaillance. On a vu, VII, 164, des guerriers revêtus de vaillance, cuirassés de vaillance.

235. Σχήσεσθ(αι) se rapporte aux Grecs. Voyez XII, 125-126. Il signifie résister (littéralement, *se tenir*); par conséquent, garder la place, ne pas lâcher pied. Eustathe : οὔ φασιν ἡμᾶς ὑπομεῖναι, ἀλλὰ φεύγοντας ἐμπεσεῖν ταῖς ναυσίν. Les autres explications qu'on a données de ce passage sont déraisonnables, même celle du dernier traducteur latin (*nec amplius aiunt se prohibitum iri*), quoiqu'elle revienne en définitive au sens réel, puisque, si l'on n'arrête pas les Troyens, c'est qu'on aura lâché pied.

236. Ζεὺς δέ σφι.... Cicéron a traduit ce vers, *de Divinatione*, II, 39 : « Pros-

ἀστράπτει· Ἕκτωρ δὲ μέγα σθένεϊ βλεμεαίνων
μαίνεται ἐκπάγλως, πίσυνος Διὶ, οὐδέ τι τίει
ἀνέρας οὐδὲ θεούς· κρατερὴ δέ ἑ λύσσα δέδυκεν.
Ἀρᾶται δὲ τάχιστα φανήμεναι Ἠῶ δῖαν·
στεῦται γὰρ νηῶν ἀποκόψειν ἄκρα κόρυμβα,
αὐτάς τ' ἐμπλήσειν μαλεροῦ πυρός· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
δηώσειν παρὰ τῇσιν, ὀρινομένους ὑπὸ καπνοῦ.
Ταῦτ' αἰνῶς δείδοικα κατὰ φρένα, μή οἱ ἀπειλὰς
ἐκτελέσωσι θεοὶ, ἡμῖν δὲ δὴ αἴσιμον εἴη
φθίσθαι ἐνὶ Τροίῃ, ἑκὰς Ἄργεος ἱπποβότοιο.
Ἀλλ' ἄνα, εἰ μέμονάς γε, καὶ ὀψέ περ υἷας Ἀχαιῶν
τειρομένους ἐρύεσθαι ὑπὸ Τρώων ὀρυμαγδοῦ.
Αὐτῷ σοὶ μετόπισθ' ἄχος ἔσσεται· οὐδέ τι μῆχος
ῥεχθέντος κακοῦ ἔστ' ἄκος εὑρεῖν· ἀλλὰ πολὺ πρὶν
φράζευ ὅπως Δαναοῖσιν ἀλεξήσεις κακὸν ἦμαρ.
Ὦ πέπον, ἦ μὲν σοίγε πατὴρ ἐπετέλλετο Πηλεὺς
ἤματι τῷ, ὅτε σ' ἐκ Φθίης Ἀγαμέμνονι πέμπεν·
Τέκνον ἐμὸν, κάρτος μὲν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
δώσουσ', αἴ κ' ἐθέλωσι, σὺ δὲ μεγαλήτορα θυμὸν

« pera Jupiter his, dextris fulgoribus « edit. »

241. Στεῦται, il promet. Voyez la note II, 597. — Κόρυμβα, *aplustria*, les ornements qui décoraient les poupes. Il ne s'agit point de proues ni de *rostra*. *Scholies :* τὰ τῶν νεῶν ἀκροστόλια. Hector enlèvera ces ornements pour en faire des trophées, pour les consacrer aux dieux : ὥσπερ τρόπαια.... ἀναθεῖναι σπεύδοντα.

242. Ἐμπλήσειν, *vulgo* ἐμπρήσειν. Aristonicus : ἡ διπλῆ, ὅτι Ἀρίσταρχος ἐμπλήσειν.

243. Ὀρινομένους. Bekker, ἀτυζομένους, leçon du scholiaste de Pierre Victorius. — Ὑπὸ καπνοῦ. Les Grecs seront éperdus dans leur camp, comme des guêpes qu'on enfume dans le guêpier. Le scholiaste de Victorius : δίκην σφηκῶν.

244. Ταῦτ(α) est considéré avec raison comme pris adverbialement (*ideo*). Quelques-uns en font le régime de δείδοικα (*hæc*). Mais la première explication lie mieux les idées.

246. Ἐνὶ Τροίῃ, dans la Troade. — Ἄργεος. Il s'agit ici de la Grèce entière, de l'Argos Pélasgique aussi bien que de l'Argos Achaïque, du pays argien en général.

247. Ἄνα pour ἀνάστηθι : lève-toi. Nous disons *sus!* dans le même sens.

247-248. Υἷας Ἀχαιῶν τειρομένους.... Construisez : ἐρύεσθαι υἷας Ἀχαιῶν τειρομένους ὑπὸ ὀρυμαγδοῦ Τρώων.

249. Μῆχος n'est point synonyme de ἄκος, et il n'y a point tautologie. La correction μῆκος, proposée par Bothe, est donc parfaitement inutile. *Scholies :* μῆχος· μηχάνημα, τέχνασμα. Ainsi οὐδέ τι μῆχός ἐστι équivaut à ἀμήχανόν ἐστι (il est impossible). *Scholies :* ἀμήχανον δὲ λοιπὸν μετὰ τὸ πραχθῆναι τὸ κακὸν θεραπείαν εὑρεῖν αὐτοῦ. Phœnix parle en general.

ἴσχειν ἐν στήθεσσι· φιλοφροσύνη γὰρ ἀμείνων·
ληγέμεναι δ' ἔριδος κακομηχάνου, ὄφρα σε μᾶλλον
τίωσ' Ἀργείων ἠμὲν νέοι ἠδὲ γέροντες.
Ὣς ἐπέτελλ' ὁ γέρων, σὺ δὲ λήθεαι. Ἀλλ' ἔτι καὶ νῦν
παύε', ἔα δὲ χόλον θυμαλγέα· σοὶ δ' Ἀγαμέμνων
ἄξια δῶρα δίδωσι μεταλλήξαντι χόλοιο.
Εἰ δὲ, σὺ μέν μευ ἄκουσον, ἐγὼ δέ κέ τοι καταλέξω
ὅσσα τοι ἐν κλισίῃσιν ὑπέσχετο δῶρ' Ἀγαμέμνων·
ἑπτ' ἀπύρους τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα,
αἴθωνας δὲ λέβητας ἐείκοσι, δώδεκα δ' ἵππους
πηγοὺς, ἀθλοφόρους, οἳ ἀέθλια ποσσὶν ἄροντο.
Οὔ κεν ἀλήϊος εἴη ἀνὴρ ᾧ τόσσα γένοιτο,
οὐδέ κεν ἀκτήμων ἐριτίμοιο χρυσοῖο,
ὅσσ' Ἀγαμέμνονος ἵπποι ἀέθλια ποσσὶν ἄροντο.
Δώσει δ' ἑπτὰ γυναῖκας, ἀμύμονα ἔργα ἰδυίας,
Λεσβίδας, ἃς, ὅτε Λέσβον ἐϋκτιμένην ἕλες αὐτὸς,
ἐξέλεθ', αἳ τότε κάλλει ἐνίκων φῦλα γυναικῶν.
Τὰς μέν τοι δώσει, μετὰ δ' ἔσσεται ἣν τότ' ἀπηύρα,
κούρη Βρισῆος· ἐπὶ δὲ μέγαν ὅρκον ὀμεῖται,
μήποτε τῆς εὐνῆς ἐπιβήμεναι ἠδὲ μιγῆναι,
ἣ θέμις ἐστὶν, ἄναξ, ἤτ' ἀνδρῶν ἤτε γυναικῶν.
Ταῦτα μὲν αὐτίκα πάντα παρέσσεται· εἰ δέ κεν αὖτε
ἄστυ μέγα Πριάμοιο θεοὶ δώωσ' ἀλαπάξαι,
νῆα ἅλις χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ νηήσασθαι,
εἰσελθὼν, ὅτε κεν δατεώμεθα ληΐδ' Ἀχαιοί.
Τρωϊάδας δὲ γυναῖκας ἐείκοσιν αὐτὸς ἑλέσθαι,
αἵ κε μετ' Ἀργείην Ἑλένην κάλλισται ἔωσιν.
Εἰ δέ κεν Ἄργος ἱκοίμεθ' Ἀχαιϊκὸν, οὖθαρ ἀρούρης,

256. Ἴσχειν, l'infinitif pour l'impératif : *contiue*, modère.

257. Ληγέμεναι pour λήγειν, aussi dans le sens de l'impératif.

260. Παύε' pour παύεο, παύου : cesse.

261. Μεταλλήξαντι. Voyez plus haut la note du vers 157.

262. Εἰ δέ. Voyez plus haut la note du vers 167 sur εἰ δ' ἄγε.

264-299. Ἑπτ' ἀπύρους.... Ulysse répète, *mutatis mutandis*, les paroles mêmes d'Agamemnon. Voyez plus haut les vers 122-157 et les notes sur ces trente-six vers.

γαμβρός κέν οἱ ἔοις· τίσει δέ σε ἶσον Ὀρέστῃ,
ὅς οἱ τηλύγετος τρέφεται θαλίῃ ἔνι πολλῇ.
Τρεῖς δέ οἵ εἰσι θύγατρες ἐνὶ μεγάρῳ εὐπήκτῳ,
Χρυσόθεμις καὶ Λαοδίκη καὶ Ἰφιάνασσα·
τάων ἥν κ' ἐθέλῃσθα φίλην ἀνάεδνον ἄγεσθαι
πρὸς οἶκον Πηλῆος· ὁ δ' αὖτ' ἐπὶ μείλια δώσει
πολλὰ μάλ', ὅσσ' οὔπω τις ἑῇ ἐπέδωκε θυγατρί.
Ἑπτὰ δέ τοι δώσει εὐναιόμενα πτολίεθρα,
Καρδαμύλην Ἐνόπην τε, καὶ Ἱρὴν ποιήεσσαν,
Φηράς τε ζαθέας ἠδ' Ἄνθειαν βαθύλειμον,
καλήν τ' Αἴπειαν καὶ Πήδασον ἀμπελόεσσαν.
Πᾶσαι δ' ἐγγὺς ἁλὸς, νέαται Πύλου ἠμαθόεντος·
ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύρρηνες, πολυβοῦται,
οἵ κέ σε δωτίνῃσι, θεὸν ὣς, τιμήσουσιν,
καί τοι ὑπὸ σκήπτρῳ λιπαρὰς τελέουσι θέμιστας.
Ταῦτά κέ τοι τελέσειε μεταλλήξαντι χόλοιο.
Εἰ δέ τοι Ἀτρείδης μὲν ἀπήχθετο κηρόθι μᾶλλον,
αὐτὸς καὶ τοῦ δῶρα, σὺ δ' ἄλλους περ Παναχαιοὺς
τειρομένους ἐλέαιρε κατὰ στρατὸν, οἵ σε θεὸν ὣς
τίσουσ'· ἦ γάρ κέ σφι μάλα μέγα κῦδος ἄροιο.
Νῦν γάρ χ' Ἕκτορ' ἕλοις, ἐπεὶ ἂν μάλα τοι σχεδὸν ἔλθοι
λύσσαν ἔχων ὀλοὴν, ἐπεὶ οὔτινά φησιν ὁμοῖον
οἷ ἔμεναι Δαναῶν, οὓς ἐνθάδε νῆες ἔνεικαν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
χρὴ μὲν δὴ τὸν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποειπεῖν,
ἧπερ δὴ φρονέω τε καὶ ὡς τετελεσμένον ἔσται·

300. Μᾶλλον, de préférence. Achille aime peut-être mieux persister dans sa haine.

301. Σὺ δ(έ), *tu tamen*, ou *tu saltem*. Le mot δέ n'est point redondant. C'est une reprise comme notre *eh bien!*

303. Σφι, *apud ipsos*, parmi eux : dans toute la nation. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ παρὰ πάντων, ἢ ἐκ πάντων.

306. Οἷ, *sibi*, à lui.

309. Τὸν μῦθον.... ἀποειπεῖν, *hanc sententiam eloqui*, exprimer la résolution que j'ai prise.

310. Φρονέω. Le manuscrit de Venise donne κρανέω, *j'accomplirai*. La leçon κρανέω est très-ancienne. *Scholies :* γράφεται καὶ κρανέω, ἵν' ᾖ ἀντὶ τοῦ τελειώσω. C'est la leçon qu'avait préférée Aristophane de Byzance. Aristarque l'a probablement rejetée à cause de la tau-

ὡς μή μοι τρύζητε παρήμενοι ἄλλοθεν ἄλλος.
Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀΐδαο πύλησιν,
ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθῃ ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ εἴπῃ.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐρέω ὥς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα·
οὔτ' ἔμεγ' Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα πεισέμεν οἴω
οὔτ' ἄλλους Δαναούς· ἐπεὶ οὐκ ἄρα τις χάρις ἦεν
μάρνασθαι δηΐοισιν ἐπ' ἀνδράσι νωλεμὲς αἰεί.
Ἴση μοῖρα μένοντι, καὶ εἰ μάλα τις πολεμίζοι·
ἐν δὲ ἰῇ τιμῇ ἠμὲν κακὸς ἠδὲ καὶ ἐσθλός·
κάτθαν' ὁμῶς ὅ τ' ἀεργὸς ἀνὴρ ὅ τε πολλὰ ἐοργώς.
Οὐδέ τί μοι περίκειται, ἐπεὶ πάθον ἄλγεα θυμῷ
αἰὲν ἐμὴν ψυχὴν παραβαλλόμενος πολεμίζειν.
Ὡς δ' ὄρνις ἀπτῆσι νεοσσοῖσι προφέρῃσιν
μάστακ', ἐπεί κε λάβῃσι, κακῶς δ' ἄρα οἱ πέλει αὐτῇ·
ὣς καὶ ἐγὼ πολλὰς μὲν ἀΰπνους νύκτας ἴαυον,

tologie. On peut même dire que κρανέω est plus fort que τετελεσμένον ἔσται. Avec φρονέω, il y a gradation.

312-313. Ἐχθρὸς γάρ μοι.... Ces vers étaient passés en proverbe chez les anciens. Salluste a dit, *Catilina*, x : « Aliud clau« sum in pectore, aliud promptum in « lingua habere. »

313. Εἴπῃ. Bothe, βάζῃ. Suivant Bothe, εἴπῃ s'est substitué à βάζῃ, parce que βάζῃ était une expression relevée : c'est la glose qui aurait évincé le vrai mot. Il est probable qu'on aurait plutôt remplacé εἴπῃ par βάζῃ, à cause de l'hiatus; et l'hiatus même prouve en faveur de εἴπῃ. D'ailleurs, βάζω n'a rien de relevé. C'est un mot très-commun chez Homère. Nous avons déjà remarqué que εἰπεῖν et ἔπος sont des mots pour lesquels on est sûr qu'il y a eu primitivement digamma L'hiatus ἄλλο δὲ εἴπῃ n'est qu'une apparence. Homère disait probablement Ϝείπῃ.

315. Ἔμεγ(ε) est le régime de πεισέμεν : devoir (ou pouvoir) me persuader.

316. Ἦεν, sous-entendu ἐμοί, à moi.

318. Μένοντι, *cessanti*, à qui ne bouge : au paresseux ; au lâche. Ce sens est déterminé par l'opposition καὶ εἰ μάλα τις πολεμίζοι, qui désigne le brave.

319. Ἐν δὲ ἰῇ.... Ce vers est cité par Aristote, *Politique*, II, v, à propos du communisme de Phaléas.

320. Κάτθαν(ε), l'aoriste d'habitude : *occumbere solet*, ou simplement *occumbit*.

321. Περίκειται, *præ aliis est*. *Scholies* : περισσὸν τῶν ἄλλων ἀπόκειται. Achille dit qu'il est traité comme le premier venu; qu'on n'a pour lui aucun égard particulier.

322. Αἰὲν ἐμὴν ψυχὴν.... Virgile, *Énéide*, IX, 662 : « ....in certamina rur« sus Succedunt, animasque in aperta pe« ricula mittunt. »

324. Μάστακ(α), la becquée. Les glossographes traduisaient ce mot par ἀκρίδα, une sauterelle. Mais c'est évidemment un terme général, comme le fait observer Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οἱ γλωσσογράφοι μάστακα τὴν ἀκρίδα, δέον μάσημα καὶ βρῶμα. Quelques-uns prennent, mais bien à tort, μάστακ' pour le datif μάστακι, sous-entendu τροφήν ou l'équivalent. L'accusatif donne immédiatement un sens parfait : *de quoi mâcher*. — Κακῶς δ' ἄρα, *vulgo* κακῶς δέ τε. La leçon d'Aristarque avait été remplacée dès le temps de Porphyre. Le scholiaste A donne même la préférence à ce qui est notre vulgate. Mais on ne voit pas bien ce que le texte avait gagné à la correction.

325. Ἴαυον est pris dans le sens de

ἤματα δ' αἱματόεντα διέπρησσον πολεμίζων,
ἀνδράσι μαρνάμενος ὀάρων ἕνεκα σφετεράων.
Δώδεκα δὴ σὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ' ἀνθρώπων,
πεζὸς δ' ἕνδεκά φημι κατὰ Τροίην ἐρίβωλον·
τάων ἐκ πασέων κειμήλια πολλὰ καὶ ἐσθλὰ
ἐξελόμην, καὶ πάντα φέρων Ἀγαμέμνονι δόσκον
Ἀτρείδῃ· ὁ δ' ὄπισθε μένων παρὰ νηυσὶ θοῇσιν,
δεξάμενος, διὰ παῦρα δασάσκετο, πολλὰ δ' ἔχεσκεν.
Ἄλλα δ' ἀριστήεσσι δίδου γέρα καὶ βασιλεῦσιν·
τοῖσι μὲν ἔμπεδα κεῖται, ἐμεῦ δ' ἀπὸ μούνου Ἀχαιῶν
εἵλετ', ἔχει δ' ἄλοχον θυμαρέα· τῇ παριαύων
τερπέσθω. Τί δὲ δεῖ πολεμιζέμεναι Τρώεσσιν
Ἀργείους; Τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν ἐνθάδ' ἀγείρας
Ἀτρείδης; Ἦ οὐχ Ἑλένης ἕνεκ' ἠϋκόμοιο;
Ἦ μοῦνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων
Ἀτρεῖδαι; ἐπεί, ὅστις ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ ἐχέφρων,
τὴν αὐτοῦ φιλέει καὶ κήδεται, ὡς καὶ ἐγὼ τὴν

bivouaquer, ou même comme un simple synonyme de διέτριβον. Une diple d'Aristarque, XIX, 71, allègue ce passage : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἰαύειν οὐκ ἔστι νῦν κοιμᾶσθαι ἀλλ' ἐπαυλίζεσθαι· Ὣς καὶ ἐγὼ πολλὰς....

327. Μαρνάμενος. La leçon μαρναμένοις est préférée par quelques-uns. Avec cette leçon, σφετεράων serait dans son sens propre, puisqu'il s'agirait des épouses des Troyens ; et l'on aurait l'avantage d'éviter la répétition πολεμίζων, μαρνάμενος. Mais cette répétition n'est point une tautologie sans motif : Achille insiste sur son idée ; et ὀάρων ἕνεκα σφετεράων, après μαρνάμενος, est une sanglante ironie à l'adresse des Atrides. *Pour leurs femmes* fait certainement allusion à Hélène ; et le pluriel donne à l'expression un sens tout à fait méprisant. Je ne comprends pas bien pourquoi tous les traducteurs mettent ici : *pour vos femmes*. Le mot σφέτερος, dans Homère, est toujours un pronom de la troisième personne ; et il est faux qu'Achille, devant Troie, combatte en général pour les femmes des Grecs. Il dit lui-même, I, 159-160, que les Grecs ne sont là que pour venger Ménélas et Agamemnon de l'outrage que leur ont fait les Troyens. Il va le répéter tout à l'heure, vers 338-339.

329. Κατὰ Τροίην, dans la Troade.

331. Ἐξελόμην. Remarquez la force du mot au moyen. Le butin ne va chez Agamemnon que par la générosité d'Achille.

333. Διὰ.... δασάσκετο : διεδασάσκετο, *dividebat*, donnait à partager.

336. Ἄλοχον θυμαρέα. Achille appelle Briséis *son épouse*, et son épouse *chérie*, afin de rendre encore plus odieuse la violence d'Agamemnon. Eustathe : ηὔξησε τὴν ὕβριν, ἄλοχον αὐτὴν εἰπών, καὶ θυμαρέα, ἤγουν ἀρέσκουσαν θυμῷ. — Παριαύων. Ici, le verbe a sa signification ordinaire, et contient l'idée de sommeil : *juxta dormiens*. Il y a, dans les *Scholies*, une fine distinction sur la nuance indiquée par la préposition παρά : παριαύων· οὐ συνιαύων, διὰ τὸ βίαιον.

340. Μοῦνοι. Virgile, *Énéide*, IX, 138-139 : « .... nec solos tangit Atridas Iste « dolor. »

ἐκ θυμοῦ φίλεον, δουρικτητήν περ ἐοῦσαν.
Νῦν δ' ἐπεὶ ἐκ χειρῶν γέρας εἵλετο, καί μ' ἀπάτησεν,
μή μευ πειράτω εὖ εἰδότος· οὐδέ με πείσει.
Ἀλλ', Ὀδυσεῦ, σὺν σοί τε καὶ ἄλλοισιν βασιλεῦσιν
φραζέσθω νήεσσιν ἀλεξέμεναι δήϊον πῦρ.
Ἦ μὲν δὴ μάλα πολλὰ πονήσατο νόσφιν ἐμεῖο·
καὶ δὴ τεῖχος ἔδειμε, καὶ ἤλασεν ἔκτοθι τάφρον
εὐρεῖαν, μεγάλην, περὶ δὲ σκόλοπας κατέπηξεν·
ἀλλ' οὐδ' ὣς δύναται σθένος Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο
ἴσχειν. Ὄφρα δ' ἐγὼ μετ' Ἀχαιοῖσιν πολέμιζον,
οὐκ ἐθέλεσκε μάχην ἀπὸ τείχεος ὀρνύμεν Ἕκτωρ,
ἀλλ' ὅσον ἐς Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκανεν·
ἔνθα ποτ' οἶον ἔμιμνε, μόγις δέ μευ ἔκφυγεν ὁρμήν.
Νῦν δ' ἐπεὶ οὐκ ἐθέλω πολεμιζέμεν Ἕκτορι δίῳ,
αὔριον ἱρὰ Διὶ ῥέξας καὶ πᾶσι θεοῖσιν,
νηήσας εὖ νῆας, ἐπὴν ἅλαδε προερύσσω,
ὄψεαι, ἢν ἐθέλησθα, καὶ αἴ κέν τοι τὰ μεμήλῃ,
ἦρι μάλ' Ἑλλήσποντον ἐπ' ἰχθυόεντα πλεούσας
νῆας ἐμάς, ἐν δ' ἄνδρας ἐρεσσέμεναι μεμαῶτας.
Εἰ δέ κεν εὐπλοίην δώῃ κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,
ἤματί κε τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην.

343. Ἐκ θυμοῦ φίλεον. Achille commente son expression du vers 336, ἄλοχον θυμαρέα.

346-347. Σὺν σοί τε καὶ.... Il y a ici une allusion évidente aux vers où Agamemnon dit qu'il saura bien se passer d'Achille, et qu'il a d'autres auxiliaires en suffisance. Voyez I, 173-175. Cette partie du discours d'Achille est remarquable par son caractère sarcastique. Aristarque : νῦν γὰρ οἷον ἐπισαρκάζων λέγει.

347. Δήϊον. La première syllabe compte pour brève, à cause de la voyelle qui suit l'η.

349-350. Καὶ δὴ τεῖχος.....Voyez VII, 436-441. — Ἤλασεν ἔκτοθι τάφρον, *vulgo* ἤλασε τάφρον ἐπ' αὐτῷ.— Περὶ δέ, *vulgo* ἐν δέ. *Scholies :* ἐν τῷ περὶ Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσείας, ὁ Ἀρίσταρχος προφέρεται καὶ ἤλασεν ἔκτοθι τάφρον, καί, ἐν τῷ ἑξῆς, περὶ δὲ σκόλοπας κατέπηξεν.

353. Ἀπὸ τείχεος, loin du mur, c'est-à-dire loin des remparts de Troie.

354. Φηγόν. Cet arbre était à peu de distance de la porte Scée. Voy. VI, 237. Par conséquent, Achille a raison de dire qu'Hector restait sous les remparts de la ville.

355. Οἶον, suivant quelques-uns, est pris adverbialement, dans le sens de ἅπαξ, *une fois.* Il vaux mieux l'entendre, *moi seul* : n'ayant à lutter que contre moi. Eustathe : οἶον, τουτέστι, μόνον ἐμὲ, ὡς ἐν μονομαχίας λόγῳ, ἔμιμνεν.

360. Ἑλλήσποντον signifie ici, non point l'Hellespont proprement dit, puisqu'Achille voguerait vers la Thessalie, mais la mer où débouche l'Hellespont.

363. Ἤματί κε τριτάτῳ.... C'est le vers par lequel une femme que Socrate avait

Ἔστι δέ μοι μάλα πολλὰ, τὰ κάλλιπον ἐνθάδε ἔρρων·
ἄλλον δ' ἐνθένδε χρυσὸν καὶ χαλκὸν ἐρυθρὸν,
ἠδὲ γυναῖκας ἐϋζώνους πολιόν τε σίδηρον
ἄξομαι, ἅσσ' ἔλαχόν γε· γέρας δέ μοι, ὅσπερ ἔδωκεν,
αὖτις ἐφυβρίζων ἕλετο κρείων Ἀγαμέμνων
Ἀτρείδης (τῷ πάντ' ἀγορευέμεν, ὡς ἐπιτέλλω,
ἀμφαδὸν, ὄφρα καὶ ἄλλοι ἐπισκύζωνται Ἀχαιοὶ,
εἴ τινά που Δαναῶν ἔτι ἔλπεται ἐξαπατήσειν,
αἰὲν ἀναιδείην ἐπιειμένος)· οὐδ' ἂν ἔμοιγε
τετλαίη, κύνεός περ ἐὼν, εἰς ὦπα ἰδέσθαι·
οὐδέ τί οἱ βουλὰς συμφράσσομαι, οὐδὲ μὲν ἔργον·
ἐκ γὰρ δή μ' ἀπάτησε καὶ ἤλιτεν· οὐδ' ἂν ἔτ' αὖτις
ἐξαπάφοιτ' ἐπέεσσιν· ἅλις δέ οἱ. Ἀλλὰ ἕκηλος
ἐρρέτω· ἐκ γάρ εὖ φρένας εἵλετο μητίετα Ζεύς.
Ἐχθρὰ δέ μοι τοῦ δῶρα, τίω δέ μιν ἐν καρὸς αἴσῃ.
Οὐδ' εἴ μοι δεκάκις τε καὶ εἰκοσάκις τόσα δοίη,
ὅσσα τέ οἱ νῦν ἐστὶ, καὶ εἴ ποθεν ἄλλα γένοιτο·

vue en songe lui annonça qu'il mourrait dans trois jours. Cicéron a traduit, *de Divinatione*, I, xxv, ce passage du *Criton*, et versifié ainsi la citation d'Homère : « Tertia te Phthiæ tempestas læta loca« bit. » Racine paraît s'être souvenu de ce vers, quand il a fait dire à Mithridate, III, I : « Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours...? »

364. Ἐνθάδε ἔρρων, venant ici pour mon malheur. Le mot ἔρρειν se prend toujours en mauvaise part. *Scholies :* ἐνθάδε μετὰ φθορᾶς παραγινόμενος.

367. Ἅσσ' ἔλαχόν γε. Quelques textes antiques portaient, ἅσσα λέλογχα.

368. Αὖτις ἐφυβρίζων, *vulgo* αὐτός. Agamemnon a commis deux méfaits : le premier en menaçant Achille de lui enlever Briséis; le second, en la lui enlevant. Par une bizarre inadvertance, l'édition Didot porte αὖτις dans le texte, et *ipse* dans la traduction.

369. Τῷ, à lui : à Agamemnon. — Ἀγορευέμεν, l'infinitif pour l'impératif : *referto*, ou *refertote*. Entendez plutôt le mot au singulier, s'adressant à Ulysse. C'est à Ulysse que répond Achille.

372. Ἀναιδείην ἐπιείμενος, revêtu d'impudence : cuirassé d'impudence. Achille avait déjà qualifié ainsi Agamemnon. Voyez I, 149.

373. Κύνεος, impudent. Achille avait dit, I, 159, κυνῶπα, et 225, κυνὸς ὄμματ' ἔχων. Ainsi ce chant IX rappelle sans cesse les premiers événements du poëme.

374. Οὐδὲ μὲν ἔργον sous-entend grammaticalement συμφράσσομαι, et en réalité συμπράξω.

376. Ἅλις δέ οἱ, *satis autem ei*, que cela lui suffise : qu'il n'en demande pas davantage; c'est bon pour une fois. — Ἕκηλος, en paix, c'est-à-dire sans tracasser les autres : sans qu'il me tracasse.

377. Ἐρρέτω, *in malam rem abeat : pereat*. Voyez plus haut la note du vers 364. — Ἐκ γὰρ εὖ.... εἵλετο, c'est-à-dire ἐξείλετο γὰρ εὖ. Le mot εὖ est pour οὗ, dans le sens de αὐτοῦ.

378. Ἐν καρὸς αἴσῃ, *flocci instar*, à l'égal d'un fétu. Le mot κάρ paraît se rattacher à κείρω, et signifier *un cheveu coupé*, par conséquent une chose qu'on jette, un rien. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Les Cariens n'ont rien à voir ici.

οὐδ' ὅσ' ἐς Ὀρχομενὸν ποτινίσσεται, οὐδ' ὅσα Θήβας
Αἰγυπτίας, ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται,
αἵθ' ἑκατόμπυλοί εἰσι, διηκόσιοι δ' ἀν' ἑκάστας
ἀνέρες ἐξοιχνεῦσι σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν·
οὐδ' εἴ μοι τόσα δοίη ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε,
οὐδέ κεν ὧς ἔτι θυμὸν ἐμὸν πείσει' Ἀγαμέμνων,
πρίν γ' ἀπὸ πᾶσαν ἐμοὶ δόμεναι θυμαλγέα λώβην.
Κούρην δ' οὐ γαμέω Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο·
οὐδ' εἰ χρυσείῃ Ἀφροδίτῃ κάλλος ἐρίζοι,
ἔργα δ' Ἀθηναίῃ γλαυκώπιδι ἰσοφαρίζοι.
οὐδέ μιν ὧς γαμέω· ὁ δ' Ἀχαιῶν ἄλλον ἑλέσθω,
ὅστις οἷ τ' ἐπέοικε καὶ ὃς βασιλεύτερός ἐστιν.
Ἢν γὰρ δή με σόωσι θεοὶ καὶ οἴκαδ' ἵκωμαι,
Πηλεύς θήν μοι ἔπειτα γυναῖκά γε μάσσεται αὐτός.
Πολλαὶ Ἀχαιΐδες εἰσὶν ἀν' Ἑλλάδα τε Φθίην τε,

381. Ὀρχομενόν. La ville d'Orchomène en Béotie était fameuse par le trésor de Minyas, et elle était alors la capitale d'un royaume florissant. — Θήβας. Thèbes d'Égypte n'a pas besoin qu'on commente son nom.

382. Αἰγυπτίας. Remarquez le dactyle. En latin, les consonnes *pt* rendent toujours longue la voyelle qui précède. Suivant quelques-uns, il y a synizèse, et Αἰγυπτίας compte pour trois longues. Suivant d'autres, ce serait ici l'analogue de l'*i* latin devenu consonne, et τιας se serait prononcé *tjas*. Si l'on n'admet point le dactyle, c'est la synizèse qui est probable. Voyez, II, 537, la note sur Ἱστίαιαν.

383. Ἀν' ἑκάστας, *vulgo* ἀν' ἑκάστην. J'ai dû rétablir la leçon d'Aristarque. Homère ne dit jamais πύλη au singulier. Aristarque : οὕτως δὲ ἀν' ἑκάστας δεῖ γράφειν· οὐδέποτε γὰρ ἑνικῶς Ὅμηρος πύλην φησὶν, ἀλλὰ πύλας. Le manuscrit de Venise donne le pluriel.

387. Ἀπὸ.... δόμεναι : ἀποδοῦναι, avoir subi la revanche; avoir expié. Eustathe : ἀποδοῦναι λώβην· ἀντιλωβηθῆναι.

388. Γαμέω, au futur pour γαμέσω : j'épouserai. De même au vers 391.

389-390. Ἐρίζοι et ἰσοφαρίζοι. Les Grecs se servaient quelquefois de l'assonance pour produire des effets plaisants. On peut supposer ici l'intention de bien fixer les souvenirs d'Ulysse, afin qu'Agamemnon ait toute la pensée d'Achille. On peut aussi attribuer la rime des finales à un jeu du hasard.

392. Βασιλεύτερος, plus roi : plus roi que moi; plus puissant roi que moi. Achille n'a pas entendu la parole d'Agamemnon, vers 160; et Ulysse ne la lui a point citée. Mais Achille connaît le caractère du personnage; il devine son mot βασιλεύτερος, et le lui renvoie avec ironie.

394. Γυναῖκά γε μάσσεται, *vulgo* γυναῖκα γαμέσσεται. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, γυναῖκά γε μάσσεται. La vulgate γαμέσσεται, *fiancera*, est une correction assez récente. Le scholiaste de Pierre Victorius dit formellement que tous les bons textes portaient μάσσεται, c'est-à-dire γυναῖκα γε μάσσεται (cherchera sans doute une femme) : πᾶσαι εἶχον μάσσεται, ἀντὶ τοῦ ζητήσει.

395. Ἀν' Ἑλλάδα τε Φθίην τε, dans le pays de Hellas et de Phthie. Il ne s'agit pas uniquement des villes de Hellas et de Phthie; car Achille parle de chefs qui commandent à des villes, et c'est son père qui était roi de Phthie. Voyez II, 683-685. C'est à propos de ce vers qu'Aristarque a noté qu'Homère ne donne jamais le nom de

κοῦραι ἀριστήων, οἵτε πτολίεθρα ῥύονται·
τάων ἥν κ' ἐθέλωμι φίλην ποιήσομ' ἄκοιτιν.
Ἔνθα δέ μοι μάλα πολλὸν ἐπέσσυτο θυμὸς ἀγήνωρ,
γήμαντι μνηστὴν ἄλοχον, εἰκυῖαν ἄκοιτιν,
κτήμασι τέρπεσθαι τὰ γέρων ἐκτήσατο Πηλεύς.
Οὐ γὰρ ἐμοὶ ψυχῆς ἀντάξιον, οὐδ' ὅσα φασὶν
Ἴλιον ἐκτῆσθαι, εὖ ναιόμενον πτολίεθρον,
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης, πρὶν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν·
οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἐέργει,
Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἔνι πετρηέσσῃ.
Ληϊστοὶ μὲν γάρ τε βόες καὶ ἴφια μῆλα,
κτητοὶ δὲ τρίποδές τε καὶ ἵππων ξανθὰ κάρηνα·
ἀνδρὸς δὲ ψυχὴ πάλιν ἐλθεῖν οὔτε λεϊστὴ
οὔθ' ἑλετή, ἐπεὶ ἄρ κεν ἀμείψεται ἕρκος ὀδόντων.
Μήτηρ γάρ τέ μέ φησι θεά, Θέτις ἀργυρόπεζα,
διχθαδίας Κῆρας φερέμεν θανάτοιο τέλοσδε.
Εἰ μέν κ' αὖθι μένων Τρώων πόλιν ἀμφιμάχωμαι,
ὤλετο μέν μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται·
εἰ δέ κεν οἴκαδ' ἵκωμι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,

Ἑλλάς à la Grèce entière : ἡ διπλῆ, ὅτι τὴν Θετταλίαν οὕτως λέγει μόνην, τὴν δὲ ὅλην ἤπειρον οὐκ οἶδεν οὕτως καλουμένην. Voyez la note II, 530.

401. Ἐμοί. D'anciens textes donnaient ἐμῆς. *Scholies :* ἐνίους φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος γράφειν· οὐ γὰρ ἐμῆς ψυχῆς. — Ψυχῆς ἀντάξιον, l'équivalent de la vie : un trésor qui vaille la vie.

404. Ἀφήτορος paraît synonyme de ἑκηβόλου. Suivant quelques-uns, ce mot signifiait, *qui rend à tous des oracles*. Eustathe : ἐκ τοῦ α, ὃ δηλοῖ τὸ ὁμοῦ, καὶ τοῦ φῶ, λέγω, οἱονεὶ ὁμοφήτωρ, ὁ πᾶσι διδοὺς τὰς ὀμφάς. Cette étymologie n'a aucune vraisemblance. Il vaut mieux rapporter ἀφήτωρ à ἀφίημι, lancer; ou, si l'on admet le sens de *prophète*, il faut supposer ἀ augmentatif et φημί. Cependant on attribue à Aristarque l'explication ὁμοφήτωρ. Les glossographes et Zénodote rendaient ἀφήτωρ par στροφεύς, qui était probablement un synonyme de λοξίας. Mais on ignore comment ils trouvaient dans ἀφήτωρ l'idée d'entortillement. — Ἐντός se rapporte au temple. Achille dit seulement, *le seuil de Phœbus ;* mais c'est le seuil du temple, et il faut entendre, le temple lui-même.

405. Φοίβου. Zénodote écrivait νηοῦ, du temple. — Πυθοῖ ἔνι, dans Pytho. C'est le vrai nom de la ville. Delphes était celui des habitants. *Scholies :* Πυθὼ, πόλις Φωκίδος· ἧς οἱ οἰκήτορες Δελφοί.

408. Πάλιν ἐλθεῖν (*ut redeat*) dépend de οὔτε λεϊστὴ οὔθ' ἑλετή, sous-entendu ἐστί. Il n'y a point de prise sur elle pour la ramener. Elle est partie à jamais.

411. Φερέμεν (porter) a pour complément με du v. 410 : me mener ; me conduire. Racine s'est souvenu de ce passage, *Iphig.* I, II : « Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit, Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit : Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire, Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire. »

414. Ἵκωμι, *vulgo* ἵκοιμι. Quelques-

ὤλετό μοι κλέος ἐσθλὸν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν
ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὦκα τέλος θανάτοιο κιχείη.
Καὶ δ' ἂν τοῖς ἄλλοισιν ἐγὼ παραμυθησαίμην
οἴκαδ' ἀποπλείειν, ἐπεὶ οὐκέτι δήετε τέκμωρ
Ἰλίου αἰπεινῆς· μάλα γάρ ἑθεν εὐρύοπα Ζεὺς
χεῖρα ἑὴν ὑπερέσχε, τεθαρσήκασι δὲ λαοί.
Ἀλλ' ὑμεῖς μὲν ἰόντες ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν
ἀγγελίην ἀπόφασθε· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ γερόντων·
ὄφρ' ἄλλην φράζωνται ἐνὶ φρεσὶ μῆτιν ἀμείνω,
ἥ κέ σφιν νῆάς τε σόῳ καὶ λαὸν Ἀχαιῶν
νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇς, ἐπεὶ οὔ σφισιν ἥδε γ' ἑτοίμη,
ἣν νῦν ἐφράσσαντο, ἐμεῦ ἀπομηνίσαντος.
Φοῖνιξ δ' αὖθι παρ' ἄμμι μένων κατακοιμηθήτω,
ὄφρα μοι ἐν νήεσσι φίλην ἐς πατρίδ' ἕπηται
αὔριον, ἢν ἐθέλῃσιν· ἀνάγκῃ δ' οὔτι μιν ἄξω.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ,
μῦθον ἀγασσάμενοι· μάλα γὰρ κρατερῶς ἀπέειπεν.
Ὀψὲ δὲ δὴ μετέειπε γέρων ἱππηλάτα Φοῖνιξ,
δάκρυ' ἀναπρήσας· περὶ γὰρ δίε νηυσὶν Ἀχαιῶν·
Εἰ μὲν δὴ νόστον γε μετὰ φρεσὶ, φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ,
βάλλεαι, οὐδέ τι πάμπαν ἀμύνειν νηυσὶ θοῇσιν

uns lisaient ἵκωμαι, malgré la faute de quantité. Bothe propose de rétablir la mesure avec ἵκωμαι, en remplaçant φίλην par ἐμήν. Pourquoi ne pas laisser ἵκωμι ?

416. Ἔσσεται,... vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais, quoi qu'en dise la note d'athétèse, cette explication n'est nullement superflue. Zénodote avait supprimé purement et simplement le vers.

417. Καὶ δ(έ) dans le sens de καὶ δή : et même.

418. Οὐκέτι δήετε τέκμωρ, vous ne trouverez plus du tout la fin : vous n'aurez plus aucun moyen (en mon absence) de faire qu'Ilion périsse.

422. Τό, *illud*, cela. On peut aussi entendre, elliptiquement : τοῦτο τὸ γέρας ἐστὶ τὸ γέρας. — Γερόντων, des hommes du conseil.

424. Σόῳ à l'optatif, *vulgo* σόῃ au subjonctif. C'est toujours *servet*.

425. Ἥδε, le moyen actuel : l'idée de me réconcilier avec Agamemnon. — Ἑτοίμη, *in promptu*, praticable.

432. Ὀψέ, tard : à la fin. Les auditeurs sont stupéfaits du discours ; il leur faut du temps pour se remettre de leur saisissement. Ce n'est pas à l'instant même qu'aucun d'eux eût pu répondre.

433. Δάκρυ' ἀναπρήσας. Littéralement, *ayant soufflé des larmes*, c'est-à-dire poussant des larmes hors de ses yeux : versant des larmes en abondance. *Scholies* : ἀναφυσήσας, ἢ ἀθρόον ἀναβαλών. Quelques-uns traduisent πρήθω par *enflammer*, et non par *souffler*. L'expression d'Homère signifierait alors, *pleurant à chaud les larmes*. Mais les exemples homériques prouvent que le sens primitif du verbe est *souffler*. Nous

πῦρ ἐθέλεις ἀΐδηλον, ἐπεὶ χόλος ἔμπεσε θυμῷ·
πῶς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, αὖθι λιποίμην
οἶος; Σοὶ δέ μ' ἔπεμπε γέρων ἱππηλάτα Πηλεὺς
ἤματι τῷ, ὅτε σ' ἐκ Φθίης Ἀγαμέμνονι πέμπεν
νήπιον, οὔπω εἰδόθ' ὁμοιΐου πολέμοιο,
οὐδ' ἀγορέων, ἵνα τ' ἄνδρες ἀριπρεπέες τελέθουσιν.
Τοὔνεκά με προέηκε, διδασκέμεναι τάδε πάντα,
μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.
Ὡς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, οὐκ ἐθέλοιμι
λείπεσθ', οὐδ' εἴ κέν μοι ὑποσταίη θεὸς αὐτὸς,
γῆρας ἀποξύσας, θήσειν νέον ἡβώοντα,
οἷον ὅτε πρῶτον λίπον Ἑλλάδα καλλιγύναικα,

avons vu, I, 481, ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἱστίον. De l'idée de *souffler* dérivent celles d'attiser, d'allumer, d'enflammer, d'incendier. Tenons-nous en à l'explication des *Scholies*.

438. Σοί équivaut ici à σὺν σοί, *avec toi*, car Phœnix est parti de Phthie en même temps qu'Achille; et δέ, *or*, équivaut à *en effet*. Phœnix, en sa qualité de gouverneur, ou d'ancien gouverneur, doit suivre Achille partout. *Scholies* : ὡς ὀπάων οὖν, φησὶν, οὐκ ὀφείλω ἀπολείπεσθαι. Il est inutile de corriger le texte, et d'écrire, comme le propose Bothe : ξὺν δέ μ' ἔπεμπε.

440. Νήπιον, tout petit : jeune enfant. Phœnix, qui n'était plus jeune alors, pouvait donner le titre de νήπιος même à un homme d'une vingtaine d'années. Mais, d'après la tradition suivie par Homère, Achille n'était réellement qu'un enfant, quand Pélée l'envoya à Agamemnon. Eustathe : φασὶ γάρ τινες, νεώτατον τὸν Ἀχιλλέα εἰς τὸν Τρωϊκὸν ἐλθεῖν πόλεμον, ὡσεὶ δώδεκα ὄντα ἐτῶν. L'Achille d'Homère, même aujourd'hui, dans la neuvième année du siége, n'a pas vingt-cinq ans. Il est difficile de concilier le dire de Phœnix avec la tradition du séjour d'Achille à Scyros, et même avec l'existence de Pyrrhus. D'après les poëtes postérieurs à Homère, Achille aurait plus de trente ans, puisque Pyrrhus est déjà un homme, et qu'il viendra l'année suivante achever l'œuvre interrompue par la mort de son père. Voyez plus bas la note du vers 668. — Ὁμοιΐου, égale, c'est-à-dire égale pour tous, pénible pour tous. Voyez la note IV, 315.

442-443. Τοὔνεκά με.... Cicéron commente ces deux vers, dans les dialogues *de l'Orateur*, III, XV : « Vetus quidem « illa doctrina eadem videtur et recte fa-« ciendi et cogitandi magistra; neque dis-« juncti doctores; sed iidem erant vivendi « præceptores atque dicendi : ut ille apud « Homerum Phœnix, qui se a Peleo patre « Achilli juveni comitem esse datum di-« cit ad bellum, ut illum efficeret *ora-« torem verborum actoremque rerum.* » Quintilien et beaucoup d'autres ont dit, après Cicéron, des choses analogues.

446. Νέον adverbe. La traduction *juvenem* fausse le sens. Il s'agit d'adolescence: *recens pubescentem*. Aristarque : νεωστὶ ἡβῶντα.

447. Οἷον ὅτε.... Cette transition rappelle les formules dont Nestor use d'ordinaire pour arriver à ses récits du temps passé. Phœnix est un vieillard; et, comme Nestor, il parle en vieillard. Il se plaît dans ses souvenirs, même les plus tristes. La narration est longue; mais elle est, au fond, l'exorde naturel d'un discours destiné à émouvoir bien plus qu'à convaincre. C'est la remarque que font à ce sujet les anciens rhéteurs. Le scholiaste de Pierre Victorius : οἴκτῳ γὰρ τὸ πλέον ἀγωνίζεται, καὶ διηγήμασιν οἰκείων ἀτυχημάτων. — Zénodote écrivait τοῖον, au

φεύγων νείκεα πατρὸς Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο·
ὅς μοι παλλακίδος περιχώσατο καλλικόμοιο,
τὴν αὐτὸς φιλέεσκεν, ἀτιμάζεσκε δ' ἄκοιτιν,
μητέρ' ἐμήν· ἡ δ' αἰὲν ἐμὲ λισσέσκετο γούνων
παλλακίδι προμιγῆναι, ἵν' ἐχθήρειε γέροντα.
Τῇ πιθόμην καὶ ἔρεξα· πατὴρ δ' ἐμὸς αὐτίκ' ὀϊσθεὶς,
πολλὰ κατηρᾶτο, στυγερὰς δ' ἐπεκέκλετ' Ἐρινῦς.

lieu de οἶον : correction assez malheureuse. — Ἑλλάδα, Hellas. C'est la ville même. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πάλιν τὴν Θετταλικὴν πόλιν οὕτως εἶπεν. Cette note ne signifie point qu'au vers 395 il s'agissait de la ville d'Hellas et non de son territoire, mais que, là comme ici, nous sommes en Thessalie, et que les Hellènes, pour Homère, sont uniquement des Thessaliens.

448. Ὀρμενίδαο. Orménus, l'aïeul de Phœnix, était fils de Cercaphe et petit-fils d'Éole. On lui attribuait la fondation d'Orménium en Magnésie, sur l'emplacement où fut depuis Démétrias.

449. Παλλακίδος. C'est le génitif causal : au sujet de (sa) concubine. Cette femme, d'après les tragiques, se nommait Clytie. — Περιχώσατο, s'irrita extrêmement. *Scholies* : περισσῶς ὠργίσθη. Quelques anciens lisaient en deux mots : πέρι χώσατο. De cette façon πέρι serait une préposition placée après son régime, et παλλακίδος dépendrait de cette préposition. Mais l'expression perd ainsi toute son énergie.

450. Ἄκοιτιν. L'épouse d'Amyntor, mère de Phœnix, se nommait Hippodamie.

451. Γούνων, par mes genoux (sous-entendu ὑπέρ), ou en s'attachant à mes genoux (sous-entendu λαβοῦσα, ἁπτομένη).

452. Προμιγῆναι, *prius misceri*. On entend ordinairement ce mot comme s'il y avait simplement μιγῆναι. Mais Eustathe nous dit qu'il faut, *suivant les anciens*, c'est-à-dire suivant Aristarque et son école, tenir compte de la préposition. Clytie n'était point encore la concubine d'Amyntor ; mais Amyntor l'élevait pour faire d'elle sa concubine. La plupart des modernes ont trouvé cette explication inepte ; et Bothe propose de remplacer προμιγῆναι par προσμίξαι. Mais il est certain que tous les textes antiques portaient προμιγῆναι. Le scholiaste de Pierre Victorius nous a probablement conservé la note d'Aristarque rappelée par Eustathe : προμιγῆναι· οὐ τῆς ἤδη μιγείσης τῷ πατρὶ, ἀλλὰ τῆς εἰς τοῦτο τρεφομένης· φησὶ γοῦν προμιγῆναι. — Γέροντα. Quelques-uns lisaient γέροντι. Alors ce serait Amyntor qui prendrait Clytie en haine. *Scholies* : τινὲς γέροντι γράφουσιν· ἵνα μισηθῇ τῷ γέροντι.

453. Τῇ πιθόμην καὶ ἔρεξα. Chez les tragiques, Phœnix était un autre Hippolyte. Il restait chaste ; et, si son père le maudissait encore, c'est que Clytie, comme une autre Phèdre, l'avait injustement accusé. Quelques anciens, à ce que dit Harpocration, avaient essayé de faire concorder le texte d'Homère avec cette tradition honorable. Sosiphane (Sosigène ?) et Aristodème de Nysa introduisaient ici des négations : τῇ οὐ πιθόμην, οὐδ' ἔρεξα. Voilà ce qu'on lit dans les *Scholies* A. Mais on n'y lit pas comment ils maintenaient le vers sur ses pieds, ni surtout comment ils expliquaient, dans leur hypothèse, ὀϊσθείς, *ayant deviné la chose* (s'étant aperçu du manége). Eustathe n'est point scandalisé de cet épisode ; il le trouve même excellent : ἄριστον δὲ τὸ τῆς μητρὸς ἐπεισόδιον. C'est, selon lui, une façon d'engager Achille à ne pas suivre le conseil de sa mère Thétis (ἀλλὰ σὺ.... μήνιε, I, 421-422). Puisque Phœnix s'est mal trouvé d'avoir fait ce que conseillait Hippodamie, Achille doit craindre de ne pas se bien trouver de faire ce qu'a conseillé Thétis. Mais ce sont là des subtilités byzantines. Phœnix rappelle le passé, sans songer au présent. Ce qu'il conte, Homère l'a entendu conter, et le lui met dans la bouche ; voilà tout. Il n'y a ici qu'un vieillard qui parle, et qui parle en vieillard.

454. Ἐρινῦς, *vulgo* Ἐριννῦς. Voyez plus bas la note du vers 571.

μήποτε γούνασιν οἷσιν ἐφέσσεσθαι φίλον υἱὸν,
ἐξ ἐμέθεν γεγαῶτα· θεοὶ δ' ἐτέλειον ἐπαρὰς,
Ζεύς τε καταχθόνιος καὶ ἐπαινὴ Περσεφόνεια.
Τὸν μὲν ἐγὼ βούλευσα κατακτάμεν ὀξέϊ χαλκῷ·
ἀλλά τις ἀθανάτων παῦσεν χόλον, ὅς ῥ' ἐνὶ θυμῷ
δήμου θῆκε φάτιν καὶ ὀνείδεα πόλλ' ἀνθρώπων,
ὡς μὴ πατροφόνος μετ' Ἀχαιοῖσιν καλεοίμην.
Ἔνθ' ἐμοὶ οὐκέτι πάμπαν ἐρητύετ' ἐν φρεσὶ θυμὸς,
πατρὸς χωομένοιο, κατὰ μέγαρα στρωφᾶσθαι.
Ἦ μὲν πολλὰ ἔται καὶ ἀνεψιοὶ ἀμφὶς ἐόντες
αὐτοῦ λισσόμενοι κατερήτυον ἐν μεγάροισιν·
πολλὰ δὲ ἴφια μῆλα καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς

455. Οἷσιν, *suis*. Quelques anciens textes donnaient, γούνασ' ἐμοῖσιν. Mais, comme le dit Aristarque, c'est d'Amyntor que parle Phœnix, et non de lui-même : λέγει δὲ οὐ περὶ ἑαυτοῦ ὁ Φοῖνιξ, ἀλλὰ περὶ τοῦ Ἀμύντορος. Amyntor a fait, dans sa colère, le vœu contraire à celui que forme tout père de famille. *Scholies :* πᾶς δ' εὖ φρονῶν πατὴρ υἱῶν υἱοῖς εὔχεται πάππος γενέσθαι μᾶλλον.

457. Ζεὺς.... καταχθόνιος, Jupiter souterrain, c'est-à-dire Pluton, qui est le maître des enfers comme Jupiter est le maître du ciel. Voyez plus bas, vers 569.

458-461. Τὸν μὲν ἐγὼ.... Ces quatre vers ne se trouvent dans aucun manuscrit de l'*Iliade*. On les a tirés du traité de Plutarque *sur la Lecture des Poëtes*, OEuvres, t. II, p. 26, F. Plutarque dit qu'ils ont été supprimés par Aristarque : ὁ μὲν οὖν Ἀρίσταρχος ἐξεῖλε ταῦτα τὰ ἔπη φοβηθείς. Cette phrase est incomplète. Ce que craignait Aristarque, c'était sans doute qu'on n'accusât Homère d'avoir donné à Achille un gouverneur peu digne de ses fonctions. Aristarque ne s'était donc pas contenté ici des obels; il n'avait pas même écrit les quatre vers. L'unanimité des manuscrits à ne pas reproduire ces vers est une preuve manifeste que tous nos manuscrits de l'*Iliade* viennent originairement du texte d'Aristarque. On voit aussi, par cet exemple nouveau, que le goût d'Aristarque n'était pas toujours infaillible. Le contemporain des Lagides veut un Homère moralement correct, et, autant que possible, conforme aux bienséances. Il applique quelquefois ce διὰ τὸ ἀπρεπές, dont Zénodote avait tant abusé. Il mutile Homère, pour faire honneur à Homère. Les quatre vers ne sont pas indispensables au sens général; mais ils aident à faire mieux comprendre la résolution à laquelle va s'arrêter Phœnix. Plutarque dit qu'ils sont très-bien à leur place, puisqu'ils montrent à Achille quelles sont les extrémités où peut nous porter la colère. Mais il ne faut pas plus voir une leçon morale dans cet épisode, qu'une argumentation dans celui qui précède. C'est un épisode, et rien de plus.

462. Ἐρητύετ(ο), *sustinebat*, se résignait.

463. Κατὰ μέγαρα στρωφᾶσθαι, *in ædibus versari*. Phœnix ne veut plus se trouver en présence de son père.

464. Ἀμφὶς ἐόντες. Quelques textes anciens portaient, ἀντιόωντες.

465. Αὐτοῦ, *ibi*, là. Le sens est déterminé par ἐν μεγάροισιν.

466-469. Πολλὰ δὲ.... Bothe : « Describitur ἔρανος, sive ἡ ἀπὸ κοινῆς συμ« βολῆς, ἤγουν καταβολῆς, καὶ δαπάνης « πολλῶν τινῶν γενομένη εὐωχία, ut ait « Eustathius annotatione ad *Odysseam*, « A (I), 226. » Homère dit seulement que les amis et les parents de Phœnix vécurent dans le palais neuf jours, afin d'avoir sans cesse Phœnix sous leurs yeux;

ἔσφαζον, πολλοὶ δὲ σύες θαλέθοντες ἀλοιφῇ
εὑόμενοι τανύοντο διὰ φλογὸς Ἡφαίστοιο·
πολλὸν δ' ἐκ κεράμων μέθυ πίνετο τοῖο γέροντος.
Εἰνάνυχες δέ μοι ἀμφ' αὐτῷ παρὰ νύκτας ἴαυον.
Οἱ μὲν ἀμειβόμενοι φυλακὰς ἔχον, οὐδέ ποτ' ἔσβη
πῦρ, ἕτερον μὲν ὑπ' αἰθούσῃ εὐερκέος αὐλῆς,
ἄλλο δ' ἐνὶ προδόμῳ, πρόσθεν θαλάμοιο θυράων.
Ἀλλ' ὅτε δὴ δεκάτη μοι ἐπήλυθε νὺξ ἐρεβεννὴ,
καὶ τότ' ἐγὼ θαλάμοιο θύρας πυκινῶς ἀραρυίας
ῥήξας ἐξῆλθον, καὶ ὑπέρθορον ἑρκίον αὐλῆς
ῥεῖα, λαθὼν φύλακάς τ' ἄνδρας δμωάς τε γυναῖκας.
Φεῦγον ἔπειτ' ἀπάνευθε δι' Ἑλλάδος εὐρυχόροιο,
Φθίην δ' ἐξικόμην ἐριβώλακα, μητέρα μήλων,
ἐς Πηλῆα ἄναχθ'· ὁ δέ με πρόφρων ὑπέδεκτο,
καί με φίλησ' ὡσεί τε πατὴρ ὃν παῖδα φιλήσῃ
μοῦνον, τηλύγετον, πολλοῖσιν ἐπὶ κτεάτεσσιν·
καί μ' ἀφνειὸν ἔθηκε, πολὺν δέ μοι ὤπασε λαόν·
ναῖον δ' ἐσχατιὴν Φθίης, Δολόπεσσιν ἀνάσσων.
Καί σε τοσοῦτον ἔθηκα, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,

et Amyntor, qui ne voulait pas que son fils s'exilât, leur fournissait lui-même les vivres.

469. Τοῖο γέροντος, de ce vieillard : du malheureux vieillard. Phœnix éprouve quelque regret de la façon dont il en a usé avec son père. Il faut sous-entendre τοῖο γέροντος après μῆλα, après βοῦς et après σύες.

472-477. Ἕτερον μὲν.... On voit par ces vers quelle était la disposition d'un palais au temps d'Homère. Il y avait une enceinte, puis une cour, puis un portique, puis un vestibule qui menait à la maison proprement dite et aux chambres de la maison. Eustathe : κατὰ δὲ τοὺς ἀκριβεστέρους ἡ τάξις οὕτως· ἕρκος, περὶ ὃ πύλαι· μετὰ δὲ τὸ ἑρκίον, αὐλή· μεθ' ἣν αἴθουσα· εἶτα πρόδομος, δόμος καὶ θάλαμος.

478-479. Φεῦγον.... Les épithètes εὐρυχόροιο, ἐριβώλακα, μητέρα μήλων, indiquent qu'il s'agit des contrées dont Hellas et Phthie étaient les capitales.

482. Μοῦνον, τηλύγετον. On voit ici que τηλύγετος n'est pas synonyme de μόνος. Il enchérit évidemment. Un fils unique est presque toujours tendrement aimé ; mais il pourrait ne pas l'être, et il n'est pas besoin qu'un enfant soit unique pour être tendrement aimé. Aristarque note ici que Phœnix devait être plus jeune que Pélée : ἡ διπλῆ, ὅτι.... πρεσβύτερος Πηλεὺς Φοίνικος. — Ἐπὶ κτεάτεσσιν, pour des biens, c'est-à-dire pour avoir des biens ; pour posséder un jour des biens : qui doit hériter de ses biens.

484. Ἐσχατιὴν Φθίης, l'extrême frontière (du pays) de Phthie. Les Dolopes habitaient une portion de la Thessalie occidentale, sur les confins de la Phthiotide, en remontant l'Enipee.

485. Καί σε τοσοῦτον ἔθηκα, et je t'ai fait ce que tu es : et je t'ai élevé jusqu'à

ἐκ θυμοῦ φιλέων· ἐπεὶ οὐκ ἐθέλεσκες ἅμ' ἄλλῳ
οὔτ' ἐς δαῖτ' ἰέναι οὔτ' ἐν μεγάροισι πάσασθαι,
πρίν γ' ὅτε δή σ' ἐπ' ἐμοῖσιν ἐγὼ γούνεσσι καθίσσας,
ὄψου τ' ἄσαιμι προταμὼν καὶ οἶνον ἐπισχών.
Πολλάκι μοι κατέδευσας ἐπὶ στήθεσσι χιτῶνα
οἴνου, ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.
Ὣς ἐπὶ σοὶ μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα,
τὰ φρονέων, ὅ μοι οὔτι θεοὶ γόνον ἐξετέλειον
ἐξ ἐμεῦ· ἀλλὰ σὲ παῖδα, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
ποιεύμην, ἵνα μοί ποτ' ἀεικέα λοιγὸν ἀμύνῃς.
Ἀλλ', Ἀχιλεῦ, δάμασον θυμὸν μέγαν· οὐδέ τί σε χρὴ
νηλεὲς ἦτορ ἔχειν· στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί,
τῶνπερ καὶ μείζων ἀρετὴ τιμή τε βίη τε.
Καὶ μὲν τοὺς θυέεσσι καὶ εὐχωλῇς ἀγανῇσιν
λοιβῇ τε κνίσῃ τε παρατρωπῶσ' ἄνθρωποι
λισσόμενοι, ὅτε κέν τις ὑπερβήῃ καὶ ἁμάρτῃ.
Καὶ γάρ τε Λιταί εἰσι Διὸς κοῦραι μεγάλοιο,

ce que tu fusses un homme et un héros. *Scholies :* δυσωπητικὸν τὸ τῆς δείξεως, ὡς καὶ Σοφοκλῆς· καὶ σ' ἐθρεψάμην τοσόνδ' ἐς ἥβης. Didyme explique spécialement τοσοῦτον, comme marquant qualité : ἔστι δὲ ποσότης, ἀντὶ πηλικότητος.

486. Οὐκ ἐθέλεσκες, jamais tu ne voulais. Le fréquentatif marque le caractère obstiné de l'enfant. Une note du scholiaste de Pierre Victorius rappelle ici qu'Homère ignore qu'Achille ait passé son enfance auprès du centaure Chiron : οὐκ οἶδεν παρὰ Χείρωνι τραφέντα αὐτόν. Cette note a été empruntée textuellement au commentaire d'Aristarque. Mais Chiron avait enseigné la médecine à Achille. Voyez XI, 831-832.

487. Ἐς δαῖτ' ἰέναι (aller à un festin) est opposé à ἐν μεγάροισι πάσασθαι (manger à la maison) : il s'agit des invitations faites par des amis. — Πάσασθαι. Ici encore, comme partout dans Homère, πάσασθαι signifie autre chose que *se gorger*. C'est simplement notre expression *toucher à la nourriture*. Voyez la note I, 464.

491. Ἀλεγεινῇ, pénible : qui me donnait beaucoup de mal.

492. Πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα, *vulgo* πόλλ' ἔπαθον καὶ πόλλ' ἐμόγησα. Je rétablis l'orthographe d'Aristarque, constatée dans les *Scholies*.

493. Ὅ dans le sens de ὅτι : que.

495. Ἵνα.... λοιγὸν ἀμύνῃς est dit dans le même sens que λοιγὸν ἀμῦναι, XXIV, 489, quand Priam représente à Achille le vieux Pélée attaqué par des ennemis acharnés. Phœnix comptait sur un vaillant défenseur, sur une vieillesse assurée contre tous les ennemis. Les rhéteurs anciens voyaient ici une finesse oratoire. Phœnix, dit le scholiaste de Pierre Victorius, fait entendre qu'Achille est tenu de sauver les Grecs. Il particularise; mais ses paroles ont un sens général : ἰδιούμενος τὴν σωτηρίαν τῶν Ἑλλήνων.

499. Θυέεσσι, par des offrandes. Voy. la note VI, 270, et plus haut celle du vers 220.

500. Λοιβῇ τε.... Ce vers se termine par trois spondées. — Λοιβῇ τε κνίσῃ τε. *Scholies :* ἐν ἄλλῳ, λοιβῆς τε κνίσης τε.

502. Λιταί. Cette personnification représente les prières arrachées au repentir après le crime ou la faute. Voilà pourquoi

χωλαί τε ῥυσαί τε, παραβλῶπές τ' ὀφθαλμώ,
αἵ ῥά τε καὶ μετόπισθ' Ἄτης ἀλέγουσι κιοῦσαι.
Ἡ δ' Ἄτη σθεναρή τε καὶ ἀρτίπος· οὕνεκα πάσας
πολλὸν ὑπεκπροθέει, φθάνει δέ τε πᾶσαν ἐπ' αἶαν
βλάπτουσ' ἀνθρώπους· αἱ δ' ἐξακέονται ὀπίσσω.
Ὃς μέν τ' αἰδέσεται κούρας Διὸς ἆσσον ἰούσας,
τὸν δὲ μέγ' ὤνησαν, καί τ' ἔκλυον εὐχομένοιο·
ὃς δέ κ' ἀνήνηται καί τε στερεῶς ἀποείπῃ,
λίσσονται δ' ἄρα ταίγε Δία Κρονίωνα κιοῦσαι,
τῷ Ἄτην ἅμ' ἕπεσθαι, ἵνα βλαφθεὶς ἀποτίσῃ.

elles sont boiteuses, ridées et louches. Ce n'est qu'à regret que le criminel se décide à demander pardon. Il est longtemps rongé par les soucis et les remords; il n'ose point regarder d'un œil droit et ferme ceux qu'il implore, les offensés, ou les vengeurs de l'offensé. Cette personnification et toute l'allégorie appartiennent en propre à Homère; car les Prières ne sont pas des divinités du culte grec. Didyme : ἀνειδωλοποιεῖ τὰς Λιτὰς ὡς δαίμονάς τινας. χωλὰς μὲν οὖν αὐτὰς κέκληκε, διὰ τὸ βραδέως καὶ μόλις προσιέναι καὶ γονυκλινεῖς λιτανεύειν τούτους οὓς προηδικηκότες ὦσιν· ῥυσὰς δὲ καὶ διαστρόφους τὰς ὄψεις, ἐπεὶ βαρέως καὶ οὐ γεγηθότι τῷ προσώπῳ, οὐδὲ ὀρθῷ τῷ βλέμματι, προσορᾶν δύνανται τοὺς ἠδικημένους, παρ' ὧν αἰτοῦνται συγγνώμην.

503. Χωλαί τε.... Ce vers se termine par trois spondées.

504. Ἄτης. Até est une véritable déesse. Elle est l'exécutrice des desseins de Jupiter et des arrêts de la destinée. C'est elle qui pousse les hommes au crime et à la folie. Elle jette même quelquefois l'aveuglement jusque dans l'esprit du maître des dieux. Voyez la légende contée par Homère, XIX, 91-131. — Ἀλέγουσι κιοῦσαι, *curant euntes*, elles s'occupent d'aller : elles vont. Quelques anciens prenaient ἀλέγουσι dans un sens moins vague, et l'entendaient de la fonction des Prières parmi les hommes. Le scholiaste A : τῶν ἀνθρώπων δηλονότι ἀλέγουσι φροντίζουσαι, ἵνα ἰάσωνται τὰ ὑπὸ τῆς Ἄτης γινόμενα.

506. Φθάνει a la première syllabe brève, dans l'usage des poëtes grecs. Zénodote écrivait φθανέει. Aristarque : ἐκτατέον τὸ φθάνει διὰ τὸ μέτρον· ἡ δὲ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει φθανέει. L'accent suffit, chez Homère, pour changer une brève en longue; et le trochée peut compter ici pour un spondée. — Αἶαν. La plupart des éditeurs mettent une virgule après αἶαν. Il vaut mieux n'en point mettre; et φθάνει βλάπτουσα signifie qu'Até fait le mal avant que les Prières aient le temps d'arriver.

509. Ὤνησαν et ἔκλυον, aoristes d'habitude : *toujours* elles viennent en aide; *toujours* elles exaucent. — Εὐχομένοιο, *vulgo* εὐξαμένοιο. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, εὐχομένοιο. Le présent est plus expressif; car l'assistance ne se fait pas attendre un instant.

512. Τῷ Ἄτην ἅμ' ἕπεσθαι.... Je vais transcrire ici les observations qui m'ont été adressées par M. Edouard Tournier, à propos de l'allégorie des Prières : « Ἄτη, selon moi, se rapproche de la signification posthomérique, celle de *malheur* en général. Les Prières suivent le malheur, c'est-à-dire que le malheureux y a recours pour soulager ses maux. Si l'on repousse sa prière, alors il invoque Jupiter contre l'homme impitoyable qui l'a repoussée. L'appel à Jupiter, c'est l'espèce particulière de λιταί appelées ἀραί, et que les Ἐρινύες sont, ailleurs, chargées d'accomplir. Homère dit quelque part (*Odyssée*, XVII, 475) qu'il y a des πτωχῶν.... Ἐρινύες, et l'on adorait en Grèce Ζεὺς ἱκέσιος. Au contraire, l'homme qui exauce les prières est exaucé lui-même par les dieux.

Ἀλλ', Ἀχιλεῦ, πόρε καὶ σὺ Διὸς κούρῃσιν ἕπεσθαι
τιμὴν, ἥτ' ἄλλων περ ἐπιγνάμπτει νόον ἐσθλῶν.
Εἰ μὲν γὰρ μὴ δῶρα φέροι τὰ δ' ὄπισθ' ὀνομάζοι
Ἀτρείδης, ἀλλ' αἰὲν ἐπιζαφελῶς χαλεπαίνοι,
οὐκ ἂν ἔγωγέ σε μῆνιν ἀπορρίψαντα κελοίμην
Ἀργείοισιν ἀμυνέμεναι, χατέουσί περ ἔμπης·
νῦν δ' ἅμα τ' αὐτίκα πολλὰ διδοῖ, τὰ δ' ὄπισθεν ὑπέστη,
ἄνδρας δὲ λίσσεσθαι ἐπιπροέηκεν ἀρίστους,
κρινάμενος κατὰ λαὸν Ἀχαιϊκὸν, οἵτε σοὶ αὐτῷ
φίλτατοι Ἀργείων· τῶν μὴ σύγε μῦθον ἐλέγξῃς,
μηδὲ πόδας· πρὶν δ' οὔτι νεμεσσητὸν κεχολῶσθαι.
Οὕτω καὶ τῶν πρόσθεν ἐπευθόμεθα κλέα ἀνδρῶν
ἡρώων, ὅτε κέν τιν' ἐπιζάφελος χόλος ἵκοι·
δωρητοί τε πέλοντο παράρρητοί τ' ἐπέεσσιν.
Μέμνημαι τόδε ἔργον ἐγὼ πάλαι, οὔτι νέον γε,
ὡς ἦν· ἐν δ' ὑμῖν ἐρέω πάντεσσι φίλοισιν.

lorsqu'il vient à tomber dans le malheur; ou, pour employer les expressions d'Homère, *les prières lui sont utiles, et les dieux l'exaucent quand il fait une prière.* Le sens propre du verbe εὔχεσθαι, *prier les dieux*, explique l'ellipse du sujet θεοί devant ἔκλυον εὐχομένοιο (vers 509). » Cette explication ne m'a point convaincu, et je préfère celle de la tradition alexandrine. Mais on aura plaisir à connaître les idées du savant critique. Si l'on acquiesce à ces idées, je n'en serai pas autrement désolé. La philologie est un domaine libre. Nous n'avons d'autres prétentions, tous tant que nous sommes, que d'offrir des opinions à l'examen. C'est l'évidence qui est tout, et, à son défaut, la probabilité, la vraisemblance.

513. Πόρε καὶ σύ, donne, toi aussi: fais, toi aussi.

514. Ἥτ(ε), lequel (honneur). Quand on a pour les filles de Jupiter le respect qu'on leur doit, on n'est point inexorable. Ce sentiment a désarmé la colère dans plus d'une âme généreuse. Achille ne saurait donc y résister. — Νόον, *vulgo* φρένας.

518. Χατέουσι, *egentibus*, ayant besoin (de secours).

523. Πόδας, les pieds, c'est-à-dire la démarche qu'ils ont faite en venant ici. *Scholies :* τὴν ἐνθάδε ἄφιξιν. — Πρίν, auparavant : jusqu'à ce moment. — Οὔτι νεμεσσητόν, pas possible de blâmer : on n'avait pas le droit de blâmer. Cette idée en insinue une autre : « Désormais on sera en droit de blâmer. » *Scholies :* τὸ πρώην μηνίειν ἀνεμέσητον εἰπὼν, ἐκ τοῦ ἐναντίου τὸ νῦν νεμεσητόν φησι.

526. Δωρητοί, se laissant fléchir par des présents. *Scholies :* δώροις πειθόμενοι. En français, *accepter des présents* peut signifier, par une ellipse analogue, faire ce qu'on nous demande en nous offrant des présents.

527. Μέμνημαι. Le vieillard va abuser de ses souvenirs, et l'histoire sera longue; mais l'exemple de Méléagre vient bien à l'appui des arguments de Phœnix. *Scholies :* ὁμοίαν μῆνιν παραγράφει.... τὰ λοιπὰ ὁ Φοῖνιξ εὔχεται ὅμοια μὴ γενέσθαι· ὅμως γεγόνασι.... En effet Achille, comme Méléagre, finit par faire ce qu'il a refusé, et par le faire spontanément, sans qu'on ait besoin de le combler de trésors et d'honneurs. — Οὔτι νέον γε. Ici, comme au vers 446, Aristarque fait νέον adverbe : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ νέον, νεωστί.

Κουρῆτές τ' ἐμάχοντο καὶ Αἰτωλοὶ μενεχάρμαι
ἀμφὶ πόλιν Καλυδῶνα, καὶ ἀλλήλους ἐνάριζον·
Αἰτωλοὶ μὲν ἀμυνόμενοι Καλυδῶνος ἐραννῆς,
Κουρῆτες δὲ διαπραθέειν μεμαῶτες Ἄρηϊ.
Καὶ γὰρ τοῖσι κακὸν χρυσόθρονος Ἄρτεμις ὦρσεν,
χωσαμένη ὅ οἱ οὔτι θαλύσια γουνῷ ἀλωῆς
Οἰνεὺς ῥέξ'· ἄλλοι δὲ θεοὶ δαίνυνθ' ἑκατόμβας·
οἴῃ δ' οὐκ ἔρρεξε Διὸς κούρῃ μεγάλοιο,
ἢ λάθετ', ἢ οὐκ ἐνόησεν· ἀάσατο δὲ μέγα θυμῷ.
Ἡ δὲ χολωσαμένη, δῖον γένος, Ἰοχέαιρα,
ὦρσεν ἐπὶ χλούνην σῦν ἄγριον, ἀργιόδοντα,
ὃς κακὰ πόλλ' ἔρδεσκεν ἔθων Οἰνῆος ἀλωήν·

529. Κουρῆτες. Les Curètes étaient une peuplade de Lélèges, établie à Pleuron et dans la partie méridionale de l'Étolie. On leur donna plus tard le nom d'Acarnaniens.

530. Καλυδῶνα. Calydon était la capitale de l'Étolie proprement dite, où régnait OEnéus, père de Tydée et de Méléagre.

533. Τοῖσι, à eux, c'est-à-dire aux Calydoniens.

534. Ὅ dans le sens de ὅτι : parce que. — Θαλύσια, sous-entendu ἱερά : l'offrande des prémices de la moisson. Ordinairement c'est à Cérès qu'on faisait ce sacrifice. Didyme : ἑορτή, ἐν ᾗ τὰς ἀπαρχὰς τοῖς θεοῖς ἐπιθύουσι τῶν καρπῶν,... τοῖς τε ἄλλοις καὶ τῇ Δήμητρι. — Γουνῷ ἀλωῆς pour ἐν γουνῷ ἀλωῆς : dans la partie fertile (ou la plus fertile) de son domaine cultivé; dans son fertile domaine. La traduction *in eminenti area* fausse le sens de γουνός. Eustathe : γουνὸς δὲ ἀλωῆς ὁ γονός, ὅ ἐστι γόνιμος τόπος. *Scholies :* ἐν τῷ γονιμωτάτῳ καὶ καρπίμῳ χωρίῳ τῆς γῆς.

537. Ἢ λάθετ', ἢ οὐκ ἐνόησεν, soit qu'il eût oublié (ce qu'il se proposait de faire), soit qu'il n'eût pas même pensé (à Diane). Remarquez la synizèse ἢ οὐκ. Nous l'avons déjà vue ailleurs, V, 349 : ἢ οὐχ ἅλις commence ce vers. Zénodote écrivait ἐκλάθετ' οὐδ' ἐνόησεν. Correction maladroite, dit Aristarque; car la faute d'OEnéus est plus ou moins involontaire. Cette tautologie efface toute distinction. — Δῖον γένος, *Jovis genus*, la fille de Jupiter. C'est l'explication de Nicanor. *Scholies :* ὁ δὲ Νικάνωρ ἐπὶ Ἀρτέμιδος. D'autres l'entendaient du sanglier, monstre *extraordinaire.*

539. Ὦρσεν ἐπί pour ἐπῶρσε. — Χλούνην paraît signifier à peu près la même chose que ἄγριον. C'est l'animal *qui couche dans l'herbe*, par opposition au porc domestique, qui couche sous un toit. Eustathe : χλούνης δέ, ὁ ἐν χλόῃ εὐναζόμενος καὶ ἄνετος. Le scholiaste de Pierre Victorius : τὸν γὰρ οἰκοτραφῆ σίαλόν φησι. Aristarque rendait χλούνης par μόνιος, *solitaire;* ce qui revient au même sens. Le solitaire est un vieux sanglier dans sa bauge, par conséquent un χλούνης. Il y a d'autres explications : *gras, bien nourri, écumant*, etc. La plus étonnante, bien qu'on allègue Aristote, c'est celle qui fait de χλούνης l'équivalent du latin *castratus*. C'est aussi une imagination bizarre que de supposer, comme faisaient quelques anciens, que Χλούνη était un nom propre, le nom de l'endroit où se tenait le sanglier, et que Χλούνης σῦς est le sanglier de Chlune. Ces anciens, d'après Porphyre, étaient des écrivains qui avaient rédigé l'histoire des peuples de l'Étolie. — Ἔθων, *solitus*, ayant coutume. *A son ordinaire* insiste encore sur la force du fréquentatif ἔρδεσκεν. Les glossographes rendaient ἔθων par βλάπτων. Mais Aristarque ne lui donne que sa valeur apparente : ἐξ ἔθους ἐπιφοιτῶν. L'i-

πολλὰ δ' ὅγε προθέλυμνα χαμαὶ βάλε δένδρεα μακρὰ,
αὐτῇσιν ῥίζῃσι καὶ αὐτοῖς ἄνθεσι μήλων.
Τὸν δ' υἱὸς Οἰνῆος ἀπέκτεινεν Μελέαγρος,
πολλέων ἐκ πολίων θηρήτορας ἄνδρας ἀγείρας
καὶ κύνας· οὐ μὲν γάρ κ' ἐδάμη παύροισι βροτοῖσιν·
τόσσος ἔην, πολλοὺς δὲ πυρῆς ἐπέβησ' ἀλεγεινῆς.
Ἡ δ' ἀμφ' αὐτῷ θῆκε πολὺν κέλαδον καὶ ἀϋτὴν,
ἀμφὶ συὸς κεφαλῇ καὶ δέρματι λαχνήεντι,
Κουρήτων τε μεσηγὺ καὶ Αἰτωλῶν μεγαθύμων.
Ὄφρα μὲν οὖν Μελέαγρος Ἀρηΐφιλος πολέμιζεν,
τόφρα δὲ Κουρήτεσσι κακῶς ἦν· οὐδ' ἐδύναντο
τείχεος ἔκτοσθεν μίμνειν, πολέες περ ἐόντες.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Μελέαγρον ἔδυ χόλος, ὅστε καὶ ἄλλων
οἰδάνει ἐν στήθεσσι νόον πύκα περ φρονεόντων·

dée de βλάπτω est dans κακὰ.... ἔρδεσκεν.

541. Προθέλυμνα, les uns sur les autres. Voyez la note XIII, 130.

542. Ἄνθεσι μήλων, l'efflorescence des fruits : les fruits qui ornaient les arbres. Le mot μῆλα, dans Homère, signifie des fruits quelconques, et non pas seulement des pommes et des poires. Aristarque : ὅτι μῆλα πάντα τὰ ἀκρόδρυα ἔλεγον οἱ παλαιοὶ, οὐχ ὡς ἡμεῖς εἰδικῶς. L'objection faite par quelques modernes, à propos du mot ἄνθεσι (*fleurs*) est naïve. Il est évident qu'Homère ne parle pas des fleurs proprement dites, puisque la moisson vient d'être faite, et qu'on est en automne. Bothe aurait donc pu se dispenser d'alléguer, d'après Pline (XVI, xxvii), je ne sais quel pommier sauvage, portant deux fois par an. Il ne s'agit pas plus de ce pommier-là que de tout autre, ni même que d'aucun autre arbre à fruit. Il s'agit des ἀκρόδρυα. *Scholies :* ἄνθεσι μήλων· τοῖς κάρποις.

546. Ἐπέβησ(ε), il fit monter sur : il jeta dans.

547. Ἡ, elle, c'est-à-dire Diane.

548. Ἀμφὶ συὸς κεφαλῇ καὶ δέρματι. La hure et la peau devaient être la récompense de celui qui aurait le premier frappé la bête. Les chasseurs se disputent la récompense. Didyme : ταῦτα δὲ συνέκειτο δοθῆναι ἀριστεῖα τῷ πρῶτον βαλόντι τὸν σῦν.

550. Ὄφρα μὲν.... Phœnix passe sous silence les événements qui suivirent la mort du sanglier de Calydon, et qui amenèrent la guerre entre les Curètes et les Étoliens : cadeau de la hure et de la peau à Atalante; enlèvement de ce trophée par les oncles de Méléagre; vengeance de Méléagre sur les ravisseurs. Bothe : « Hinc « igitur exortum bellum est, Curetibus « cædem Thestii filiorum ulciscentibus. « Quod bellum male gesserunt Curetes, « donec iratus Meleager ob diras Altheæ ab « armis recessit, seque domum abdidit. « Tum illi Calydonem urbem, cujus apud « muros antea consistere non potuerant, « acrius oppugnare cœperunt. » Nous n'avons pas besoin de supposer une lacune dans le discours de Phœnix. Le poëte, en signalant les résultats, rappelle beaucoup de choses qu'il s'est dispensé de nous déduire. Les auditeurs de Phœnix savaient par cœur ce que Phœnix ne raconte point. Aristarque note ces sous-entendus, XVI, 432, à propos d'une suppression opérée dans le texte par Zénodote : πολλὰ κατὰ συμπέρασμα λέγει ὁ ποιητὴς, σιωπωμένως γεγονότα.

551-552. Οὐδ' ἐδύναντο τείχεος ἔκτοσθεν μίμνειν ne signifie point que les Curètes fussent forcés de se renfermer dans

ἥτοι ὁ μητρὶ φίλῃ Ἀλθαίῃ χωόμενος κῆρ,
κεῖτο παρὰ μνηστῇ ἀλόχῳ, καλῇ Κλεοπάτρῃ,
κούρῃ Μαρπήσσης καλλισφύρου Εὐηνίνης,
Ἴδεώ θ', ὃς κάρτιστος ἐπιχθονίων γένετ' ἀνδρῶν
τῶν τότε (καί ῥα ἄνακτος ἐναντίον εἵλετο τόξον
Φοίβου Ἀπόλλωνος, καλλισφύρου εἵνεκα νύμφης·
τὴν δὲ τότ' ἐν μεγάροισι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
Ἀλκυόνην καλέεσκον ἐπώνυμον, οὕνεκ' ἄρ' αὐτῆς
μήτηρ, ἀλκυόνος πολυπενθέος οἶτον ἔχουσα,
κλαῖ', ὅτε μιν ἑκάεργος ἀνήρπασε Φοῖβος Ἀπόλλων)·
τῇ ὅγε παρκατέλεκτο, χόλον θυμαλγέα πέσσων,
ἐξ ἀρέων μητρὸς κεχολωμένος, ἥ ῥα θεοῖσιν
πόλλ' ἀχέουσ' ἠρᾶτο κασιγνήτοιο φόνοιο·
πολλὰ δὲ καὶ γαῖαν πολυφόρβην χερσὶν ἀλοία,
κικλήσκουσ' Ἀΐδην καὶ ἐπαινὴν Περσεφόνειαν,
πρόχνυ καθεζομένη, δεύοντο δὲ δάκρυσι κόλποι,

la ville. Ils n'en sont point les maîtres. OEnéus y règne toujours. Les Curètes essayent un siége, mais en vain. Ils ne tiennent pas *devant la ville*. Méléagre les repousse au loin.

555. Μητρί.... χωόμενος. Althée reprochait sans cesse à Méléagre la mort de ses frères.

557. Εὐηνίνης, fille d'Événus. Événus, l'aïeul de Cléopâtre femme de Méléagre, avait été roi d'Étolie, ou, tout au moins, d'une portion de l'Étolie.

560. Εἵνεκα νύμφης. Apollon avait enlevé Marpessa. Voyez plus bas, vers 564. Mais Jupiter la rendit à Idas, en ordonnant que la jeune fille choisît entre les deux rivaux. Mortelle, elle se décida pour le mortel: ayant peur, dit la légende, que le dieu, quand elle aurait vieilli, ne la laissât là et ne courût ailleurs.

561. Τήν, elle : Cléopâtre. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ τὴν Μάρπησσαν, ἀλλὰ τὴν Κλεοπάτραν.

564. Μιν, elle-même : Marpessa.

565. Τῇ se rapporte à Cléopâtre. Phœnix revient à son sujet.

567. Κασιγνήτοιο φόνοιο, *fraternæ cædis*, du meurtre de ses frères. Suivant la légende, Méléagre en avait tué cinq : Iphiclus, Polyphantès, Phanès, Eurypyle, Plexippe. Ainsi κασιγνήτοιο équivaut à κασιγνητικοῦ. Didyme : κασιγνήτοιο φόνοιο· ἀντὶ τοῦ κασιγνητικοῦ. Quelques anciens écrivaient même κασιγνητοῖο, proparoxytone, pour distinguer l'adjectif du substantif. Nous avons sur ce point le témoignage du scholiaste A. C'est donc à tort qu'on fait ici de κασιγνήτοιο un substantif, et qu'on le rapporte à Iphiclus seul. Quant au génitif, c'est le génitif causal, avec lequel on suppose, à tort ou à raison, l'ellipse de ἕνεκα.

568. Ἀλοία pour ἠλόα, imparfait d'ἀλοιάω : *verberabat*, elle frappait. Eustathe : ἔπληττεν. C'était une façon de rendre attentifs les dieux souterrains. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οἱ τοὺς χθονίους θεοὺς ἐπικαλούμενοι ταῖς χερσὶ τὴν γῆν ἐπέκρουον.

570. Πρόχνυ. Les glossographes l'entendaient, ἐπὶ γόνυ : sur le genou; à genoux. D'après Aristarque, c'est un synonyme de παντελῶς, et il vient de προχέω. Le scholiaste de Pierre Victorius : παντελῶς καθημένη, ὅλη παρημένη, ἵνα πλέον ᾖ τὸ πάθος· οἱ γλωσσογράφοι, ἐπὶ γόνυ.

παιδὶ δόμεν θάνατον· τῆς δ' ἠεροφοῖτις Ἐρινὺς
ἔκλυεν ἐξ Ἐρέβεσφιν, ἀμείλιχον ἦτορ ἔχουσα·
τῶν δὲ τάχ' ἀμφὶ πύλας ὅμαδος καὶ δοῦπος ὀρώρει,
πύργων βαλλομένων· τὸν δὲ λίσσοντο γέροντες
Αἰτωλῶν, πέμπον δὲ θεῶν ἱερῆας ἀρίστους,
ἐξελθεῖν καὶ ἀμῦναι, ὑποσχόμενοι μέγα δῶρον·
ὁππόθι πιότατον πεδίον Καλυδῶνος ἐραννῆς,
ἔνθα μιν ἤνωγον τέμενος περικαλλὲς ἑλέσθαι,
πεντηκοντόγυον· τὸ μὲν ἥμισυ οἰνοπέδοιο,
ἥμισυ δὲ ψιλῆς ἄροσιν πεδίοιο ταμέσθαι.

La mention des glossographes indique l'origine de cette note. C'est un emprunt fait aux commentaires mêmes d'Aristarque. Ainsi Althée est dans l'état d'affaissement physique où les sculpteurs anciens représentaient Niobé. Curtius admet tout à la fois et l'étymologie πρὸ γόνυ, et la signification παντελῶς. Il explique cette acception et par les locutions γούνατα λῦσαι, ἐν γούνασι κεῖται, et par certains mots où πρό exprime une idée analogue à celle qu'il a dans πρόχνυ : par exemple πρόρριζος, προθέλυμνος.

571. Ἐρινύς, *vulgo* Ἐριννύς : la déesse de la vengeance. On a vu plus haut, vers 454, Amyntor invoquer contre son fils les déesses de la vengeance (Ἐρινῦς au pluriel). Il est souvent question des Furies dans Homère; mais Homère ne connaît ni leur nombre ni leurs noms particuliers. Un poëte plus récent eût nommé ici Tisiphone, la vengeresse du meurtre. Mais le mythe des Furies, au temps d'Homère, n'était pas encore complet. Homère ne sait qu'une seule chose, c'est que les Furies viennent à l'appel des suppliants, et qu'elles se mettent au service de leurs vengeances. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι αἱ Ἐρινύες ὥσπερ ὑπηρέτιδες ὑπακούουσι. Ce qui est remarquable ici, c'est qu'Althée n'a invoqué que Pluton et Proserpine, et que c'est la Furie qui exauce sa prière. Ainsi les Furies sont les ministres des puissances infernales. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπικαλεῖται μὲν τὸν Ἅδην καὶ τὴν Περσεφόνειαν, ὑπακούουσι δὲ αἱ Ἐρινύες ὡς ὑπηρέτιδες. Le scholiaste de Pierre Victorius reproduit à sa façon l'observation d'Aristarque : πῶς δὲ Ἅδην ἐπικαλεῖται, ἡ δὲ Ἐρινὺς ἔρχεται ; δηλονότι ὡς ὑπηρέτις. Quelques-uns font venir le mot Ἐρινύς d'un ancien verbe ἐρινύω, être en colère ; d'autres, d'ἐρίνω, ἐρευνάω, rechercher, suivre à la piste, poursuivre. Kuhn et Max Müller retrouvent Ἐρινύς dans le sanscrit *Saranju*, nom d'une divinité védique; et Curtius est de leur avis.

573. Τῶν, d'eux, c'est-à-dire des assiégeants. Les Curètes tiennent maintenant sous le rempart. Méléagre ne les disperse plus.

574. Τόν, lui : Méléagre.

576. Ἐξελθεῖν, *ut exiret*, pour qu'il sortît. On les charge d'implorer son assistance. La promesse qu'on fait à Méléagre rappelle la récompense décernée par les Lyciens à Bellérophon. Voyez la note VI, 194 sur τέμενος τάμον.

579. Πεντηκοντόγυον. Les uns entendent, par ce mot, un terrain de *cinquante plèthres* (environ cinq hectares); ce qui rend la promesse ridicule. D'autres, un terrain de *cinquante jougs*, c'est-à-dire de quoi occuper deux bœufs pendant cinquante jours (dans notre ancien français, *cinquante journaux*); ce qui est bien mesquin encore. Didyme : πεντήκοντα πλέθρων· γύη γὰρ μέτρον γῆς· οἱ δὲ, πεντήκοντα ζυγῶν. Il est probable que la *gye* représentait beaucoup plus qu'une journée de labour pour deux bœufs. Suivant certains philologues modernes, elle équivalait à deux stades de côté (plus de vingt-cinq hectares). Un domaine de douze à treize cents hectares pouvait tenter Méléagre.

580. Ψιλῆς, *vulgo* ψιλήν. *Scholies :* διὰ

Πολλὰ δέ μιν λιτάνευε γέρων ἱππηλάτα Οἰνεύς,
οὐδοῦ ἐπεμβεβαὼς ὑψηρεφέος θαλάμοιο,
σείων κολλητὰς σανίδας, γουνούμενος υἱόν·
πολλὰ δὲ τόνγε κασίγνηται καὶ πότνια μήτηρ
ἐλλίσσονθ'· ὁ δὲ μᾶλλον ἀναίνετο· πολλὰ δ' ἑταῖροι,
οἵ οἱ κεδνότατοι καὶ φίλτατοι ἦσαν ἁπάντων·
ἀλλ' οὐδ' ὧς τοῦ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον,
πρίν γ' ὅτε δὴ θάλαμος πύκα βάλλετο· τοὶ δ' ἐπὶ πύργων
βαῖνον Κουρῆτες, καὶ ἐνέπρηθον μέγα ἄστυ.
Καὶ τότε δὴ Μελέαγρον ἐΰζωνος παράκοιτις
λίσσετ' ὀδυρομένη, καί οἱ κατέλεξεν ἅπαντα
κήδε', ὅσ' ἀνθρώποισι πέλει τῶν ἄστυ ἁλώῃ·
ἄνδρας μὲν κτείνουσι, πόλιν δέ τε πῦρ ἀμαθύνει,
τέκνα δέ τ' ἄλλοι ἄγουσι βαθυζώνους τε γυναῖκας.
Τοῦ δ' ὠρίνετο θυμὸς ἀκούοντος κακὰ ἔργα·
βῆ δ' ἰέναι, χροῒ δ' ἔντε' ἐδύσετο παμφανόωντα.
Ὣς ὁ μὲν Αἰτωλοῖσιν ἀπήμυνεν κακὸν ἦμαρ,
εἴξας ᾧ θυμῷ· τῷ δ' οὐκέτι δῶρ' ἐτέλεσσαν

τοῦ σ, ψιλῆς (γῆς)· οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. La moitié du domaine sera en terres arables. La vulgate revient au même sens : ψιλὴν ἄροσιν, labour nu, c'est-à-dire terre où rien ne s'oppose au labour; sol non planté d'arbres; sol en culture. — La première syllabe de ψιλῆς est brève, et n'est point accentuée. Mais on peut supposer que le λ, comme ailleurs le ρ et le ν, comptait pour une lettre double. — Ταμέσθαι, de se couper (de mettre à part pour se former un τέμενος, un domaine à lui).

583. Κολλητὰς σανίδας, les ais joints ensemble, c'est-à-dire les portes.

584. Κασίγνηται. Quelques textes antiques portaient, κασίγνητοι.

588. Θάλαμος. C'est la chambre même où boudait Méléagre. — Πύκα, à coups redoublés. — Τοί, eux : les assiégeants. Le sens est déterminé plus loin par le substantif Κουρῆτες.

590. Παράκοιτις, *uxor*. C'est Cléopâtre-Alcyone.

592. Κήδε', ὅσ'. Aristote lisait ὅσσα κάκ'.

594. Τέκνα δέ τ' ἄλλοι. Zénodote écrivait, τέκνα δὲ δήϊοι (δῄοι).

598. Εἴξας ᾧ θυμῷ, lui qui avait cédé à son ressentiment : lui qui était resté enfermé chez lui, et avait refusé de se battre. Cette expression ne se rapporte point à ce que fait en ce moment Méléagre, mais à ce qu'il a fait jusqu'à ce que sa personne même fût en péril. Cependant quelques anciens essayaient de ramener ceci à la syntaxe vulgaire. Ils entendaient θυμός dans le sens de *réflexion*, et ils faisaient prendre les armes à Méléagre sous le coup d'un raisonnement auquel il ne peut résister. *Scholies :* θυμὸν τὸν λογισμόν φησι. Aristarque rapportait l'expression au passé; mais il traduisait : τῇ ἐπιθυμίᾳ ὑποχωρήσας par οὐκ ἀντιταξάμενος (ayant eu la fantaisie de se retirer, de ne point se mettre en armes contre l'ennemi). Il vaut mieux laisser à θυμῷ son sens ordinaire, puisqu'au fond le résultat est le même.

πολλά τε καὶ χαρίεντα, κακὸν δ' ἤμυνε καὶ αὔτως.
Ἀλλὰ σὺ μή τοι ταῦτα νόει φρεσὶ, μηδέ σε δαίμων
ἐνταῦθα τρέψειε, φίλος· κάκιον δέ κεν εἴη,
νηυσὶν καιομένῃσιν ἀμυνέμεν· ἀλλ' ἐπὶ δώρων
ἔρχεο· ἶσον γάρ σε θεῷ τίσουσιν Ἀχαιοί.
Εἰ δέ κ' ἄτερ δώρων πόλεμον φθισήνορα δύῃς,
οὐκέθ' ὁμῶς τιμῆς ἔσεαι, πόλεμόν περ ἀλαλκών.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Φοῖνιξ, ἄττα γεραιὲ, Διοτρεφὲς, οὔτι με ταύτης
χρεὼ τιμῆς· φρονέω δὲ τετιμῆσθαι Διὸς αἴσῃ,
ἥ μ' ἕξει παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν, εἰσόκ' ἀϋτμὴ
ἐν στήθεσσι μένῃ, καί μοι φίλα γούνατ' ὀρώρῃ.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
μή μοι σύγχει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἀχεύων,
Ἀτρεΐδῃ ἥρωϊ φέρων χάριν· οὐδέ τί σε χρὴ
τὸν φιλέειν, ἵνα μή μοι ἀπέχθηαι φιλέοντι.

600. Ταῦτα équivaut à τοιαῦτα : des idées comme celles de Méléagre.

601. Ἐνταῦθα, de ce côté là : vers de pareilles idées. — Φίλος, cher ami : le nominatif pour le vocatif.

602. Ἐπὶ δώρων, *vulgo* ἐπὶ δώροις. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἐπὶ δώρων, ὅ ἐστι μετὰ δώρων.

605. Τιμῆς, *vulgo* τιμῆς. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τινὲς προφέρονται τιμῇς, ὡς φωνῇς, ἵν' ᾖ τιμήεις. Ὁμηρικὸν δὲ τὸ τιμῆς ἔσεαι, ἀντὶ τοῦ, τιμῆς μεθέξεις. Le sens est le même avec les deux leçons.

607. Ἄττα, qu'on traduit, *papa*, *bon père*, *bon vieillard*, est ici dans son sens propre : *nourricier*. C'était un mot thessalien. On s'en servait, au figuré, comme d'un titre de respect avec les vieillards. *Scholies :* ἄττα, τροφέ· Θετταλῶν ἡ φωνή· καὶ ἔστι προσφώνησις νεωτέρου πρὸς πρεσβύτερον. Il ne faut pas confondre ἄττα avec τέττα. Voyez la note IV, 412.

609. Ἥ se rapporte, non point au mot τιμῆς exprimé, mais à l'idée générale de τιμή, contenue dans τετιμῆσθαι. C'est un accord πρὸς τὸ σημαινόμενον. Achille préfère aux honneurs que lui promet Agamemnon ceux que lui a conférés la volonté de Jupiter en le rendant illustre. Rien ne peut faire qu'Achille ne soit pas pour les Grecs le premier des héros : il le sera, parmi les confédérés, tant qu'il aura un souffle de vie. Achille pourrait même ajouter : « Je serai encore illustre après ma mort. » Le scholiaste de Pierre Victorius : πιθανῶς τῇ παρὰ τοῦ Ἀγαμέμνονος τιμῇ ἀντέθηκε τὴν παρὰ τοῦ Διός. Cette observation, qui vient probablement d'Aristarque, lève toute difficulté. On peut cependant dire que ἥ μ' ἕξει, entendu, *qui me retiendra*, se rapporterait très bien à l'honneur qu'Agamemnon veut faire à Achille. C'est l'explication de Dubner. Alors Achille préférerait à cet honneur la liberté de partir s'il lui plaît ; et la réflexion φρονέω δὲ τετιμῆσθαι Διὸς αἴσῃ n'aurait que la valeur d'une parenthèse. Si l'on adopte ce sens, il faut le marquer par la ponctuation. C'est ce qu'a fait Dübner.

612. Ἐνὶ στήθεσσιν ἀχεύων. Zénodote écrivait, ὀδυρόμενος, κινυρίζων. Notre vulgate, ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων, est un compromis entre la leçon de Zénodote et celle d'Aristarque, c'est-à-dire une correction de grammairien. Aristonicus : Ἀρί-

Καλόν τοι σὺν ἐμοὶ τὸν κήδειν ὅς κ' ἐμὲ κήδῃ.
Ἶσον ἐμοὶ βασίλευε, καὶ ἥμισυ μείρεο τιμῆς.
Οὗτοι δ' ἀγγελέουσι, σὺ δ' αὐτόθι λέξεο μίμνων.
εὐνῇ ἔνι μαλακῇ· ἅμα δ' ἠοῖ φαινομένηφιν
φρασσόμεθ' ἤ κε νεώμεθ' ἐφ' ἡμέτερ', ἤ κε μένωμεν.
Ἦ, καὶ Πατρόκλῳ ὅγ' ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε σιωπῇ,
Φοίνικι στορέσαι πυκινὸν λέχος, ὄφρα τάχιστα
ἐκ κλισίης νόστοιο μεδοίατο. Τοῖσι δ' ἄρ' Αἴας
ἀντίθεος Τελαμωνιάδης μετὰ μῦθον ἔειπεν·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἴομεν· οὐ γάρ μοι δοκέει μύθοιο τελευτὴ
τῇδέ γ' ὁδῷ κρανέεσθαι· ἀπαγγεῖλαι δὲ τάχιστα
χρὴ μῦθον Δαναοῖσι, καὶ οὐκ ἀγαθόν περ ἐόντα,
οἵ που νῦν ἕαται ποτιδέγμενοι. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ἄγριον ἐν στήθεσσι θέτο μεγαλήτορα θυμόν·
σχέτλιος, οὐδὲ μετατρέπεται φιλότητος ἑταίρων,
τῆς, ᾗ μιν παρὰ νηυσὶν ἐτίομεν ἔξοχον ἄλλων·
νηλής· καὶ μέν τίς τε κασιγνήτοιο φονῆος
ποινὴν, ἢ οὗ παιδὸς ἐδέξατο τεθνηῶτος·

σταρχος δὲ, Μή μοι σύγχει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἀχεύων.

615. Κήδειν. *Scholies :* λυπεῖν, βλάπτειν. Achille ne reconnait pour ami que l'ennemi de ses ennemis. Qui n'est pas contre eux, il le renie.

616. Μείρεο, *sortire*, aie part : prends pour ta part.

617. Λέξεο, *cubato*, couche-toi.

620. Ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε, c'est-à-dire ἐπένευσεν ὀφρύσι : il fit signe avec ses sourcils; il commanda d'un coup-d'œil.

622. Μεδοίατο a un double sujet, Ulysse et Ajax.

625. Ἴομεν au subjonctif, pour ἴωμεν : partons. — Τελευτή équivaut ici à τέλος : fin ; résultat. Ajax reconnait que l'éloquence d'Ulysse et de Phœnix a été dépensée en pure perte, et qu'il est inutile d'insister.

627. Μῦθον, la parole (d'Achille) : la réponse faite aux députés.

629. Θέτο, *sibi fecit*, s'est fait. Ἄγριον θέτο θυμόν équivaut à ἠγριάνατο θυμόν, *efferavit sibi animum*. Achille est comme une bête sauvage, qu'on ne peut apprivoiser : il n'écoute rien, il n'entend rien.

631. Τῆς, dans le sens de ἐκείνης emphatique : cette amitié si grande

632. Κασιγνήτοιο φονῆος. D'autres, comme au vers 567 : κασιγνήτοιο φόνοιο. Dans le premier cas, il s'agit de la rançon, de la compensation payée par le meurtrier; dans le second, de la rançon, de la compensation payée pour le meurtre. La première leçon paraît préférable Il n'y a pas ici plusieurs frères tués ; et κασιγνήτοιο, en regard de παιδός, est certainement substantif. Φονῆος précise mieux, et rend l'expression plus claire et plus élégante. Ceux qui préfèrent φόνοιο allèguent l'usage homérique. Chez Homère, disent-ils, ποινή (le prix, le rachat) se dit ou de ce qui est estimé ou racheté, ou de la personne à l'occasion de laquelle on traite (ποινὴ φόνου, ποινὴ παιδός), et jamais de l'homme qui a commis le meurtre. Au reste, les *Scho-*

καί ῥ' ὁ μὲν ἐν δήμῳ μένει αὐτοῦ, πόλλ' ἀποτίσας·
τοῦ δέ τ' ἐρητύεται κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ,
ποινὴν δεξαμένου. Σοὶ δ' ἄλληκτόν τε κακόν τε
θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι θεοὶ θέσαν, εἵνεκα κούρης
οἴης. Νῦν δέ τοι ἑπτὰ παρίσχομεν ἔξοχ' ἀρίστας,
ἄλλα τε πόλλ' ἐπὶ τῇσι· σὺ δ' ἵλαον ἔνθεο θυμὸν,
αἴδεσσαι δὲ μέλαθρον· ὑπωρόφιοι δέ τοί εἰμεν
πληθύος ἐκ Δαναῶν, μέμαμεν δέ τοι ἔξοχον ἄλλων
κήδιστοί τ' ἔμεναι καὶ φίλτατοι, ὅσσοι Ἀχαιοί.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Αἶαν Διογενὲς, Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν,
πάντα τί μοι κατὰ θυμὸν ἐείσαο μυθήσασθαι·
ἀλλά μοι οἰδάνεται κραδίη χόλῳ, ὁππότ' ἐκείνων
μνήσομαι, ὥς μ' ἀσύφηλον ἐν Ἀργείοισιν ἔρεξεν
Ἀτρείδης, ὡσεί τιν' ἀτίμητον μετανάστην.
Ἀλλ' ὑμεῖς ἔρχεσθε καὶ ἀγγελίην ἀπόφασθε·

lies interprètent φονῆος dans le sens de παρὰ φονέως. Quant à παιδός, c'est ou une dépendance de ποινήν, ou le génitif causal, qu'on explique vulgairement par ἕνεκα sous-entendu.

634. Ὁ, lui : le meurtrier. — Le vers 634, dans le manuscrit de Venise, est marqué du sigma pointé ; mais il n'y a aucune note pour expliquer ce signe.

635. Τοῦ, de l'autre : de l'offensé. Τοῦ est déterminé plus loin par ποινὴν δεξαμένου.

636. Σοί. Ajax s'adresse maintenant à Achille lui-même, et lui parle avec la franchise d'un ami et d'un proche parent.

638. Ἑπτά. On voit ici combien Zénodote avait tort d'écrire, aux vers 130 et 272, ἕξ, six. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος ἐλέγχεται γράφων, ἓξ ἀτὰρ ἑβδομάτην Βρισηΐδα· χωρὶς γάρ εἰσιν αἱ ἑπτά.

639. Ἵλαον ἔνθεο θυμόν est exactement l'opposé de l'expression que nous avons notée au vers 629 : ἄγριον θέτο θυμόν.

640. Αἴδεσσαι.... Ajax rappelle à Achille les devoirs de l'hospitalité. Les députés ont été reçus sous son toit, ils sont des hôtes et des suppliants. Eustathe : αἴδεσσαι τοὺς ὑπὸ τὸ αὐτό σοι μέλαθρον ἱκέτας, διὰ τὸν καὶ ἑρκεῖον καὶ ἐφέστιον καὶ ἱκέσιον (θεόν).

641. Πληθύος ἐκ Δαναῶν, *e cœtu Danaorum*, tirés de la foule des Grecs : choisis parmi tous les Grecs. Le vers de Lucrèce, I, 87, est la paraphrase de l'expression d'Homère : « Ductores Danaum « delecti, prima virorum. » Au lieu de πληθύος, Zénodote donnait, ἀθρόοι. Aristarque se moque de cette correction : πῶς δὲ ἀθρόοι ἐληλυθέναι δύνανται, δύο ὄντες;

642. Κήδιστοι. Ajax fait allusion à sa parenté; et il se sert du pluriel, par une attraction naturelle, pour donner plus de force à ses paroles. Quelques-uns entendent simplement, *carissimi*, en regard de φίλτατοι, *amicissimi*. Les anciens laissaient le sens dans le vague. *Scholies :* οἰκειότατοι, φροντιστικώτατοι.

645. Πάντα, *omnia*, tout ce que tu viens de dire. Il est inutile de recourir ici à l'emploi adverbial. C'est bien assez d'un adverbe (τι, *fere*) dans la phrase.

648. Μετανάστην, *inquilinum*, un réfugié : un étranger non citoyen. *Scholies :* μέτοικον, φυγάδα. Ces réfugiés n'étaient le plus souvent que des criminels.

οὐ γὰρ πρὶν πολέμοιο μεδήσομαι αἱματόεντος,
πρίν γ' υἱὸν Πριάμοιο δαΐφρονος, Ἕκτορα δῖον,
Μυρμιδόνων ἐπί τε κλισίας καὶ νῆας ἱκέσθαι,
κτείνοντ' Ἀργείους, κατά τε σμῦξαι πυρὶ νῆας.
Ἀμφὶ δέ τοι τῇ ἐμῇ κλισίῃ καὶ νηῒ μελαίνῃ
Ἕκτορα, καὶ μεμαῶτα, μάχης σχήσεσθαι ὀΐω.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ ἕκαστος ἑλὼν δέπας ἀμφικύπελλον,
σπείσαντες, παρὰ νῆας ἴσαν πάλιν· ἦρχε δ' Ὀδυσσεύς.
Πάτροκλος δ' ἑτάροισιν ἰδὲ δμωῇσι κέλευσεν
Φοίνικι στορέσαι πυκινὸν λέχος ὅττι τάχιστα.
Αἱ δ' ἐπιπειθόμεναι στόρεσαν λέχος, ὡς ἐκέλευσεν,
κώεά τε ῥῆγός τε, λίνοιό τε λεπτὸν ἄωτον.
Ἔνθ' ὁ γέρων κατέλεκτο καὶ Ἠῶ δῖαν ἔμιμνεν.
Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς εὗδε μυχῷ κλισίης εὐπήκτου·
τῷ δ' ἄρα παρκατέλεκτο γυνὴ, τὴν Λεσβόθεν ἦγεν,
Φόρβαντος θυγάτηρ, Διομήδη καλλιπάρῃος.
Πάτροκλος δ' ἑτέρωθεν ἐλέξατο· πὰρ δ' ἄρα καὶ τῷ
Ἶφις ἐΰζωνος, τήν οἱ πόρε δῖος Ἀχιλλεὺς,
Σκῦρον ἑλὼν αἰπεῖαν, Ἐνυῆος πτολίεθρον.
Οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίῃσιν ἐν Ἀτρείδαο γένοντο,
τοὺς μὲν ἄρα χρυσέοισι κυπέλλοις υἷες Ἀχαιῶν
δειδέχατ' ἄλλοθεν ἄλλος ἀνασταδὸν, ἔκ τ' ἐρέοντο·

653. Σμῦξαι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος οἶδεν καὶ τὴν φλέξαι γραφήν. Aristarque a eu bien raison de préférer l'expression poétique σμῦξαι à la glose φλέξαι.

655. Μάχης σχήσεσθαι, *a pugna destiturum.* Une fois arrivé là, Hector n'osera pas pousser plus loin. *Scholies :* σχήσεσθαι· ἀποσχεθῆναι. S'il ne s'arrête pas volontairement, Achille saura bien l'arrêter. Les deux idées sont dans la phrase; mais σχήσεσθαι a pour sujet Ἕκτορα.

657. Σπείσαντες. Une des deux éditions d'Aristarque donnait λείψαντες, qui a le même sens. C'était la leçon de plusieurs des textes primitifs. *Scholies :* καὶ ἐν πολλαῖς τῶν ἀρχαίων.

662. Ὁ γέρων, le noble vieillard.

665. Φόρβαντος. On suppose que ce Phorbas, dont la fille Diomédé était captive d'Achille, avait contrarié l'expédition des Grecs, et que les Grecs avaient dû tirer de lui vengeance. Zénodote faisait de Diomédé une Carienne, on ne sait pourquoi ; car il donnait ainsi le vers 664 : Τῷ δὲ γυνὴ παρέλεκτο Κάειρ' ἦν....

668. Σκῦρον ἑλών. Achille a détruit Scyros, et Scyros était la ville d'Ényée. Il n'y a donc pour Homère ni Lycomède, ni Déidamie. Cependant Achille dit ailleurs qu'il a un fils, et que ce fils est à Scyros. Voyez XIX, 326-333 et les notes sur ces vers. Voyez aussi plus haut, vers 640, la note sur νήπιον.

671. Δειδέχατ' ἄλλοθεν ἄλλος ne peut pas signifier, ici, que les Grecs se passaient des coupes les uns aux autres, mais

πρῶτος δ' ἐξερέεινεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Εἴπ' ἄγε μ', ὦ πολύαιν' Ὀδυσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν·
ἤ ῥ' ἐθέλει νήεσσιν ἀλεξέμεναι δήϊον πῦρ;
ἦ ἀπέειπε, χόλος δ' ἔτ' ἔχει μεγαλήτορα θυμόν;
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
Ἀτρεΐδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
κεῖνός γ' οὐκ ἐθέλει σβέσσαι χόλον, ἀλλ' ἔτι μᾶλλον
πιμπλάνεται μένεος· σὲ δ' ἀναίνεται ἠδὲ σὰ δῶρα.
Αὐτόν σε φράζεσθαι ἐν Ἀργείοισιν ἄνωγεν,
ὅππως κεν νῆάς τε σόῳς καὶ λαὸν Ἀχαιῶν·
αὐτὸς δ' ἠπείλησεν ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφιν
νῆας ἐϋσσέλμους ἅλαδ' ἑλκέμεν ἀμφιελίσσας.
Καὶ δ' ἂν τοῖς ἄλλοισιν ἔφη παραμυθήσασθαι
οἴκαδ' ἀποπλείειν· ἐπεὶ οὐκέτι δήετε τέκμωρ
Ἰλίου αἰπεινῆς· μάλα γάρ ἑθεν εὐρύοπα Ζεὺς
χεῖρα ἑὴν ὑπερέσχε, τεθαρσήκασι δὲ λαοί.
Ὣς ἔφατ'· εἰσὶ καὶ οἵδε τάδ' εἰπέμεν, οἵ μοι ἕποντο,

qu'ils accueillaient *à l'envi* les survenants, soit en leur offrant des coupes, soit en portant leur santé. Le mot δειδέχατ(ο) est pour δεδεγμένοι ἦσαν (*excipiebant*), sous-entendu αὐτούς. Il faut distinguer ceci de ce que nous avons vu plus haut, vers 224, où δείδεκτο signifie évidemment *présenta*, et vient de δείκνυμι, soit qu'on entende qu'Achille videra la coupe, soit qu'on la fasse vider par Ulysse en son honneur.

673. M' pour μοι, élision rare. On l'a vue une seule fois, VI, 165. — Πολύαιν(ε), digne de tout éloge. Quelques-uns voyaient dans cette expression une allusion à l'eloquence d'Ulysse. Nous donnons l'interprétation d'Aristarque. Apollonius : Ἀρίσταρχος, πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιε· οἱ δὲ, πολύμυθε.

678-679. Μᾶλλον πιμπλάνεται μένεος. Nous avons vu, I, 103-104, μένεος δὲ μέγα φρένες.... πίμπλαντ(ο).

680-687. Αὐτὸν σὲ. .. Ulysse reproduit à peu près les expressions dont s'est servi Achille. Voyez plus haut les vers 417-424.

681. Σοῶς, *vulgo*, σόης. Une des deux éditions d'Aristarque portait σοῶς et l'autre σαῶς. La vulgate σόης est une correction postérieure.

688-692. Ὣς ἔφατ'·... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les condamne, comme n'ayant pas la couleur antique ; comme sentant la prose ; comme faisant dire à Ulysse ce qu'il n'a nul besoin de dire, car on ne doute point de sa parole : ὅτι καὶ νεώτεροι τοῖς νοήμασι, καὶ τῇ συνθέσει πεζότεροι· καὶ ὅτι ὡς ἀπιστησόμενος μάρτυρας ἐπισπᾶται. Aristophane de Byzance avait aussi prononcé l'athétèse. C'est bien à tort que certains modernes disent que Zénodote conservait les vers 688, 689, 690 et 691. Cela semble exprimé dans un lambeau de note : Ζηνόδοτος τὸ Αὔριον, ἤν ἐθέλῃσι, μόνον. Mais on lit, à propos du vers 688 : Ζηνόδοτος τὸν στίχον οὐ γράφει. Zénodote avait probablement supprimé les cinq vers. Quoi qu'il en soit, les motifs d'athétèse sont au moins contestables; et c'est à peu près sans scrupule que nous laissons purement et simplement dans le texte les cinq vers incriminés.

688. Ὣς ἔφατ(ο), sous-entendu Ἀχιλ-

Αἴας καὶ κήρυκε δύω, πεπνυμένω ἄμφω.
Φοῖνιξ δ' αὖθ' ὁ γέρων κατελέξατο· ὣς γὰρ ἀνώγει,
ὄφρα οἱ ἐν νήεσσι φίλην ἐς πατρίδ' ἕπηται
αὔριον, ἢν ἐθέλῃσιν· ἀνάγκῃ δ' οὔτι μιν ἄξει.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ
[μῦθον ἀγασσάμενοι· μάλα γὰρ κρατερῶς ἀγόρευσεν].
Δὴν δ' ἄνεω ἦσαν τετιηότες υἷες Ἀχαιῶν·
ὀψὲ δὲ δὴ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Ἀτρείδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
μηδ' ὄφελες λίσσεσθαι ἀμύμονα Πηλείωνα,
μυρία δῶρα διδούς· ὁ δ' ἀγήνωρ ἐστὶ καὶ ἄλλως·
νῦν αὖ μιν πολὺ μᾶλλον ἀγηνορίῃσιν ἐνῆκας.
Ἀλλ' ἤτοι κεῖνον μὲν ἐάσομεν, ἤ κεν ἴῃσιν,
ἤ κε μένῃ· τότε δ' αὖτε μαχήσεται, ὁππότε κέν μιν
θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἀνώγῃ καὶ θεὸς ὄρσῃ.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες·
νῦν μὲν κοιμήσασθε, τεταρπόμενοι φίλον ἦτορ
σίτου καὶ οἴνοιο· τὸ γὰρ μένος ἐστὶ καὶ ἀλκή.
Αὐτὰρ ἐπεί κε φανῇ καλὴ ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
καρπαλίμως πρὸ νεῶν ἐχέμεν λαόν τε καὶ ἵππους
ὀτρύνων· καὶ δ' αὐτὸς ἐνὶ πρώτοισι μάχεσθαι.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνησαν βασιλῆες,

λεύς. — Εἰσὶ καὶ οἵδε τάδ' εἰπέμεν, ceux-ci sont aussi pour dire cela : ils peuvent le dire aussi, ceux....

690. Ὁ γέρων, comme plus haut, vers 662 Voyez la note sur ce vers.

694. Μῦθον.... Vers copié, sauf un mot, du vers 431, et qui n'a que faire ici. Ulysse n'a point parlé avec violence. Zénodote avait bien raison de supprimer ce vers; Aristophane et Aristarque, de le taxer d'interpolation. Il est marqué, dans le manuscrit de Venise, d'un obel et d'un astérisque. Aristarque : ὀβελὸς σὺν ἀστερίσκῳ, ὅτι ἐξ ἄλλων τόπων ἐστὶν ὁ στίχος· καὶ γὰρ οὐχ ἁρμόζει.

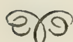
698. Μηδ' ὄφελες, *vulgo* μὴ ὄφελες. *Scholies :* διὰ τοῦ δ, οὕτως Ἀρίσταρχος, μηδ' ὄφελες. Il y a une nuance de sens : « Plût aux dieux que tu n'eusses pas *même*.... »

700. Ἀγηνορίῃσιν ἐνῆκας, *in insolentiam conjecisti*. L'idée est : Achille va être plus insolent que jamais. Didyme : αὐθάδη νῦν ἐποίησας αὐτὸν πλέον καὶ ἐξουσίωσας. Au lieu de ἐνῆκας, quelques Alexandrins proposaient de lire ἀνῆκας. Mais ils n'ont point introduit cette leçon dans le texte. On ne la trouvait que dans leurs commentaires. *Scholies :* ἔν τισι τῶν ὑπομνημάτων, διὰ τοῦ α, ἀνῆκας.

708-709. Ἐχέμεν et μάχεσθαι, l'infinitif pour l'impératif : range, combats.

μῦθον ἀγασσάμενοι Διομήδεος ἱπποδάμοιο.
Καὶ τότε δὴ σπείσαντες ἔβαν κλισίηνδε ἕκαστος·
ἔνθα δὲ κοιμήσαντο καὶ ὕπνου δῶρον ἕλοντο.

713. Ἔνθα δὲ.... Ce vers est presque identique à celui qui termine le chant VII.



ΙΛΙΑΔΟΣ Κ.

ΔΟΛΩΝΕΙΑ.

Agamemnon et Ménélas, que l'inquiétude empêche de dormir, vont réveiller Nestor et d'autres chefs, et visitent avec eux les postes établis pour la garde du fossé (1-193). On tient conseil, et Diomède se charge d'aller avec Ulysse reconnaître ce que préparent les Troyens (194-271). Les deux héros partent sous des auspices favorables (272-298). Le Troyen Dolon, envoyé par Hector pour espionner les Grecs, est arrêté par Diomède et Ulysse (299-381). Dolon, pour obtenir la vie sauve, révèle tous les secrets de l'armée troyenne ; mais Diomède ne fait aucune grâce au traître (382-464). Mort de Rhésus, et enlèvement de ses coursiers thraces (465-502). Retour de Diomède et d'Ulysse au camp des Grecs (503-579).

Ἄλλοι μὲν παρὰ νηυσὶν ἀριστῆες Παναχαιῶν
εὗδον παννύχιοι, μαλακῷ δεδμημένοι ὕπνῳ·
ἀλλ' οὐκ Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
ὕπνος ἔχε γλυκερὸς, πολλὰ φρεσὶν ὁρμαίνοντα.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀστράπτῃ πόσις Ἥρης ἠϋκόμοιο,
τεύχων ἢ πολὺν ὄμβρον ἀθέσφατον, ἠὲ χάλαζαν,
ἢ νιφετὸν, ὅτε πέρ τε χιὼν ἐπάλυνεν ἀρούρας,
ἠέ ποθι πτολέμοιο μέγα στόμα πευκεδανοῖο·

1. Ἄλλοι.... D'après certaines traditions, la *Dolonie*, notre chant X, ne faisait point partie intégrante de l'*Iliade :* elle était bien d'Homère ; mais elle formait un petit poëme à elle seule. C'est Pisistrate qui l'avait fait entrer à cette place dans le grand poëme. Eustathe : φασὶ δὲ οἱ παλαιοὶ, τὴν ῥαψῳδίαν ταύτην ὑφ' Ὁμήρου ἰδίᾳ τετάχθαι, καὶ μὴ ἐγκαταλογηθῆναι τοῖς μέρεσι τῆς Ἰλιάδος, ὑπὸ δὲ Πεισιστράτου τετάχθαι εἰς τὴν ποίησιν. Ces *anciens* dont Eustathe allègue le témoignage, ce sont les Alexandrins, et spécialement Aristarque. Le titre de *Dolonie* ne se rapporte d'ailleurs qu'à un des épisodes du chant. Il y avait un autre titre, plus général et plus exact : *Expédition nocturne*. Aristonicus : αὕτη ἡ ῥαψῳδία ἐπιγράφεται Νυκτεγερσία. — Au lieu de ἄλλοι, Zénodote écrivait ὦλλοι, et d'autres ἅλλοι avec l'esprit rude : synizèses, pour οἱ ἄλλοι.

5-9. Ὡς δ' ὅτ' ἂν.... Il faut prendre la comparaison dans un sens très-vague. Homère veut dire qu'il y a comme un violent orage dans l'âme d'Agamemnon. Les détails qui se rapportent à l'action de Jupiter sont amenés par l'idée d'orage ; mais ils n'ont que la valeur d'un hors-d'œuvre poétique.

8. Πολέμοιο.... στόμα, la gueule de la guerre : le gouffre de la guerre ; la guerre

ὣς πυκίν' ἐν στήθεσσιν ἀνεστενάχιζ' Ἀγαμέμνων,
νειόθεν ἐκ κραδίης· τρομέοντο δέ οἱ φρένες ἐντός.
Ἤτοι ὅτ' ἐς πεδίον τὸ Τρωϊκὸν ἀθρήσειεν,
θαύμαζεν πυρὰ πολλά, τὰ καίετο Ἰλιόθι πρὸ,
αὐλῶν συρίγγων τ' ἐνοπὴν, ὅμαδόν τ' ἀνθρώπων·
αὐτὰρ ὅτ' ἐς νῆάς τε ἴδοι καὶ λαὸν Ἀχαιῶν,
πολλὰς ἐκ κεφαλῆς προθελύμνους ἕλκετο χαίτας
ὑψόθ' ἐόντι Διί· μέγα δ' ἔστενε κυδάλιμον κῆρ.
Ἥδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλὴ,
Νέστορ' ἔπι πρῶτον Νηλήϊον ἐλθέμεν ἀνδρῶν,
εἴ τινά οἱ σὺν μῆτιν ἀμύμονα τεκτήναιτο,
ἥτις ἀλεξίκακος πᾶσιν Δαναοῖσι γένοιτο.
Ὀρθωθεὶς δ' ἔνδυνε περὶ στήθεσσι χιτῶνα·
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·

qui engloutit tout. Quelques-uns entendent, *le commencement de la guerre*, ou même simplement *la guerre*. Mais la traduction littérale donne un sens bien plus énergique. Didyme : διότι πάντων δαπανητικός. Ces mots qui, dans la note, suivent l'interprétation ὅλον αὐτόν, conviennent mieux à la traduction littérale.

10. Νειόθεν, tout à fait du fond. *Scholies :* ἐκ βάθους, κάτωθεν. Apollonius, d'après Apion : ἐκ τῶν ἐσχάτων μερῶν. On considérait νειόθεν comme une syncope, pour νειατόθεν. Eustathe : συγκόπτεται δὲ τὸ νειόθεν, ἐκ πρωτοτύπου τοῦ νειατόθεν. — Τρομέοντο. Zénodote lisait, φοβέοντο. Mais φοβεῖσθαι, dans Homère, signifie *fuir*, et non pas *craindre*. D'ailleurs Homère, au vers 25, prouve que τρομέοντο est bien le mot propre : ὣς δ' αὔτως Μενέλαον ἔχε τρόμος. — Φρένες est ici dans son sens propre, *le diaphragme*. Les entrailles d'Agamemnon tressaillent.

11-14. Ἤτοι ὅτ'.... Tout est agitation et tumulte chez les Troyens. C'est comme une fête autour de leurs mille feux. Tout est silence et tristesse dans le camp des Grecs. On dirait que Tacite, *Annales*, I, LXV, s'est souvenu de ce passage. Il peint un contraste semblable ; et son Germanicus passe une mauvaise nuit comme Agamemnon : « Nox per diversa inquies, quum « barbari festis epulis, læto cantu aut truci « sonore subjecta vallium ac resultantes « saltus complerent; apud Romanos inva- « lidi ignes, interruptæ voces, atque ipsi « passim adjacerent vallo, oberrarent ten- « toriis, insomnes magis quam pervigiles; « ducemque terruit dira quies.... »

12. Ἰλιόθι πρό, à Ilion en avant, c'est-à-dire en avant d'Ilion.

13. Αὐλῶν, *tibiarum*; συρίγγων, *fistularum*. Les Troyens avaient la flûte longue, en forme de flageolet, et la flûte de Pan faite de tuyaux juxtaposés. Il est probable que la première n'était percée que d'un ou deux trous, et que l'autre n'avait pas plus de quatre tuyaux.

15. Προθελύμνους, en abondance. Voyez la note XIII, 130.

16. Ὑψόθ' ἐόντι Διί, à Jupiter qui est en haut. C'est une sorte d'offrande qu'Agamemnon fait au maître du ciel ; et cette offrande est un reproche en action. Les Alexandrins expliquaient Διί, non point comme une dépendance de ἕλκετο, mais comme l'effet d'une ellipse. Il y a, selon eux, un participe sous-entendu (*se plaignant*, ou tout autre mot de ce genre). *Scholies :* λείπει τὸ ἀποδυρόμενος.

19. Εἰ, *si forte*, afin de voir si; afin de savoir si. — Οἱ σύν pour σύν οἱ : *cum eo*, avec lui (Nestor).

ἀμφὶ δ' ἔπειτα δαφοινὸν ἑέσσατο δέρμα λέοντος,
αἴθωνος, μεγάλοιο, ποδηνεκές· εἵλετο δ' ἔγχος.
Ὣς δ' αὔτως Μενέλαον ἔχε τρόμος (οὐδὲ γὰρ αὐτῷ
ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἐφίζανε), μή τι πάθοιεν
Ἀργεῖοι, τοὶ δὴ ἕθεν εἵνεκα πουλὺν ἐφ' ὑγρὴν
ἤλυθον ἐς Τροίην, πόλεμον θρασὺν ὁρμαίνοντες.
Παρδαλέῃ μὲν πρῶτα μετάφρενον εὐρὺ κάλυψεν
ποικίλῃ, αὐτὰρ ἐπὶ στεφάνην κεφαλῆφιν ἀείρας
θήκατο χαλκείην· δόρυ δ' εἵλετο χειρὶ παχείῃ.
Βῆ δ' ἴμεν ἀνστήσων ὃν ἀδελφεὸν, ὃς μέγα πάντων
Ἀργείων ἤνασσε, θεὸς δ' ὣς τίετο δήμῳ.
Τὸν δ' εὗρ' ἀμφ' ὤμοισι τιθήμενον ἔντεα καλὰ,
νηῒ πάρα πρύμνῃ· τῷ δ' ἀσπάσιος γένετ' ἐλθών.
Τὸν πρότερος προσέειπε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
Τίφθ' οὕτως, ἠθεῖε, κορύσσεαι; Ἦ τιν' ἑταίρων
ὀτρυνέεις Τρώεσσιν ἐπίσκοπον; Ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
δείδω μὴ οὔτις τοι ὑπόσχηται τόδε ἔργον,
ἄνδρας δυσμενέας σκοπιαζέμεν, οἶος ἐπελθὼν
νύκτα δι' ἀμβροσίην· μάλα τις θρασυκάρδιος ἔσται.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Χρεὼ βουλῆς ἐμὲ καὶ σὲ, Διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,
κερδαλέης, ἥτις κεν ἐρύσσεται ἠδὲ σαώσει
Ἀργείους καὶ νῆας, ἐπεὶ Διὸς ἐτράπετο φρήν.
Ἑκτορέοις ἄρα μᾶλλον ἐπὶ φρένα θῆχ' ἱεροῖσιν.
Οὐ γάρ πω ἰδόμην, οὐδ' ἔκλυον αὐδήσαντος,
ἄνδρ' ἕνα τοσσάδε μέρμερ' ἐπ' ἤματι μητίσασθαι,
ὅσσ' Ἕκτωρ ἔρρεξε, Διῒ φίλος, υἷας Ἀχαιῶν,

26. Μή, *ne forte,* de peur que : redoutant que. — Πάθοιεν. Quelques textes antiques portaient πάθωσιν.

27. Πουλὺν ἐφ' ὑγρήν, sur la vaste *humide :* sur la mer immense. Le mot ὑγρήν est l'épithète prise pour le substantif; et πουλύν, dans Homère, est à la fois masculin et féminin. On dirait, en prose, πολλὴν ἐπὶ θάλασσαν.

30. Στεφάνην, un casque. Ici, la partie est prise pour le tout; car στεφάνη signifie proprement le rebord du casque, *ora galeæ.* Voyez la note VII, 12.

38. Ὀτρύνέεις pour ὀτρυνεῖς, futur d'ὀτρύνω : vas-tu lancer ? La leçon vulgaire ὀτρύνεις (*lances-tu ?*) revient au même sens. *Scholies :* διῃρημένως αἱ Ἀριστάρχου τὸ ὀ τ ρ υ ν έ ε ι ς.

43. Χρεώ avec l'accusatif. Voyez la note IX, 75.

αὔτως, οὔτε θεᾶς υἱὸς φίλος, οὔτε θεοῖο.
Ἔργα δ᾽ ἔρεξ᾽ ὅσα φημὶ μελησέμεν Ἀργείοισιν
δηθά τε καὶ δολιχόν· τόσα γὰρ κακὰ μήσατ᾽ Ἀχαιούς.
Ἀλλ᾽ ἴθι νῦν, Αἴαντα καὶ Ἰδομενῆα κάλεσσον,
ῥίμφα θέων παρὰ νῆας· ἐγὼ δ᾽ ἐπὶ Νέστορα δῖον
εἶμι, καὶ ὀτρυνέω ἀνστήμεναι· αἴ κ᾽ ἐθέλησιν
ἐλθεῖν ἐς φυλάκων ἱερὸν τέλος, ἠδ᾽ ἐπιτεῖλαι.
Κείνῳ γάρ κε μάλιστα πιθοίατο· τοῖο γὰρ υἱὸς
σημαίνει φυλάκεσσι, καὶ Ἰδομενῆος ὀπάων,
Μηριόνης· τοῖσιν γὰρ ἐπετράπομέν γε μάλιστα.
Τὸν δ᾽ ἠμείβετ᾽ ἔπειτα βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
Πῶς γάρ μοι μύθῳ ἐπιτέλλεαι ἠδὲ κελεύεις;
Αὖθι μένω μετὰ τοῖσι, δεδεγμένος εἰσόκεν ἔλθῃς,
ἦε θέω μετὰ σ᾽ αὖτις, ἐπὴν εὖ τοῖς ἐπιτείλω;
Τὸν δ᾽ αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Αὖθι μένειν, μή πως ἀβροτάξομεν ἀλλήλοιϊν

50. Αὔτως, *sic*, comme on le voit. Agamemnon constate simplement le fait des succès inouïs d'Hector. Quelques-uns précisent à tort le sens d'αὔτως dans ce passage. Édition Didot : *sine divino auxilio*. Il est vrai qu'Hector n'est fils ni d'une déesse ni d'un dieu; mais Agamemnon vient de dire lui-même, vers 46, que Jupiter a pour agréables les sacrifices d'Hector, et qu'il les préfère à ceux des Grecs : μᾶλλον ἐπὶ φρένα θῆ(κε). Hector a donc le secours de Jupiter.

51-52. Ἔργα.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Avant Aristarque, Aristophane de Byzance les avait condamnés. Dindorf met ces deux vers entre crochets. Bekker les rejette au bas de la page. Mais la répétition de ce qu'Agamemnon a déjà dit n'est point une glose inutile. C'est un homme ému qui parle : *tautologia commoti*, comme dit Bothe à propos de δηθά τε καὶ δολιχόν. On peut appliquer cette excellente remarque à l'ensemble des deux vers.

54. Παρὰ νῆας, *vulgo* ἐπὶ νῆας. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, παρὰ νῆας.

56. Ἱερὸν τέλος, le bataillon sacré. Les glossographes traduisaient ἱερόν par μέγα, grand. Aristarque entend ce mot au propre. En effet, ceux qui veillent pendant que les autres dorment, remplissent une fonction sacrée : τάγμα θεῖον, ἐπειδὴ τοῖς ἄλλοις καθεύδουσιν ἄδειαν αὐτοὶ παρέχουσιν ἐγρηγορότες.

57. Υἱός. Ce fils de Nestor était Thrasymède. Voyez IX, 81.

59. Ἐπετράπομεν, sous-entendu τοῦτο : nous avons confié cette fonction.

61. Πῶς γάρ, *quonam igitur modo*. Ménélas demande des instructions sur ce qu'il devra faire, une fois accomplie sa commission. Il ne faut pas traduire : « Que me prescris-tu là ? » comme s'il exprimait quelque étonnement.

62. Μετὰ τοῖσι, avec eux (avec Ajax et Idoménée).

65. Αὖθι (là), sous-entendu μετὰ τοῖσι, avec eux. — Μένειν (*mane*), l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἀβροτάξομεν au subjonctif, pour ἀβροτάξωμεν : *aberremus*. Telle est l'explication des modernes. Le verbe ἀβροτάζω se rattache en effet à ἁμαρτάνω, par la forme ἤμβροτον pour ἥμαρτον. Curtius admet cette étymologie. Quelques anciens le rapportaient à βροτός ou à ἀβρότη : βροτοῦ ἀποτυγ-

ἐρχομένω· πολλαὶ γὰρ ἀνὰ στρατόν εἰσι κέλευθοι.
Φθέγγεο δ', ᾗ κεν ἴῃσθα, καὶ ἐγρήγορθαι ἄνωχθι,
πατρόθεν ἐκ γενεῆς ὀνομάζων ἄνδρα ἕκαστον,
πάντας κυδαίνων· μηδὲ μεγαλίζεο θυμῷ.
Ἀλλὰ καὶ αὐτοί περ πονεώμεθα· ὧδέ που ἄμμιν
Ζεὺς ἐπὶ γεινομένοισιν ἵει κακότητα βαρεῖαν.
Ὣς εἰπὼν ἀπέπεμπεν ἀδελφεὸν, εὖ ἐπιτείλας.
Αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' ἰέναι μετὰ Νέστορα, ποιμένα λαῶν·
τὸν δ' εὗρεν παρά τε κλισίῃ καὶ νηῒ μελαίνῃ,
εὐνῇ ἔνι μαλακῇ· παρὰ δ' ἔντεα ποικίλ' ἔκειτο,
ἀσπὶς καὶ δύο δοῦρε, φαεινή τε τρυφάλεια.
Πὰρ δὲ ζωστὴρ κεῖτο παναίολος, ᾧ ῥ' ὁ γεραιὸς
ζώννυθ', ὅτ' ἐς πόλεμον φθισήνορα θωρήσσοιτο,
λαὸν ἄγων· ἐπεὶ οὐ μὲν ἐπέτρεπε γήραϊ λυγρῷ.

χάνειν, manquer son homme; ἐν ἀβρότῃ ἀποπλανᾶσθαι, errer dans la nuit. Mais Eustathe, qui donne ces interprétations, nous apprend qu'on expliquait aussi ἀβροτάζω par ἁμαρτάνω. Voici sa note : ἐν δὲ παλαιῷ κατὰ στοιχεῖον λεξικῷ γράφεται οὕτως· ἀβρόταξις, ἁμαρτία, διαμφόδησις, καὶ ἀβροτάξομεν, διαμφοδήσομεν, ἁμαρτήσομεν ἀλλήλων. Cet ancien dictionnaire alphabétique cité par Eustathe, prouve qu'ici les philologues modernes n'ont pas inventé grand' chose. Ce qu'on nous vante comme une découverte, était vulgaire dans les écoles il y a dix-huit cents ans.

68. Πατρόθεν ἐκ γενεῆς (*a patre ex stirpe sua*) ne signifie point, par le nom de son père et par ceux de ses ancêtres, mais seulement, par le nom patronymique auquel il a droit en vertu de sa race. Agamemnon recommande à Ménélas de joindre au nom propre de chaque guerrier le titre de noblesse du guerrier, le surnom que lui a légué son père. C'est une façon d'honorer ceux qu'on appelle. Cependant πάντας κυδαίνων indique que Ménélas pourra ajouter à l'appellation patronymique quelque compliment particulier. Lui-même, quand il éveille Nestor, il ne se contente pas de dire, vers 87, ὦ Νέστορ Νηληϊάδη : il ajoute, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν. La manière dont Agamemnon s'y prend nous révèle la manière dont Ménélas devra s'y prendre. Agamemnon ne remonte qu'à Nélée; mais il flatte l'amour-propre du vieillard dont il dérange le sommeil. Dans les temps historiques mêmes, chacun joignait à son nom le nom de son père; et c'était faire honneur à un homme, que de rappeler, en lui parlant, l'homme dont il était fils. Nicias, dans Thucydide, VII, LXIX, encourage ses triérarques comme un héros d'Homère encourageait ses amis : πατρόθεν τε ὀνομάζων καὶ αὐτοὺς ὀνομαστί.

69. Μηδὲ μεγαλίζεο, *neu superbias*, et ne fais pas le fier : exécute cette commission sans répugnance, sans te demander si c'est fonction de roi. Ce qui suit prouve que telle est la pensée d'Agamemnon. Les circonstances ne permettent point une délicatesse raffinée. Il faut que tout le monde se mette à l'œuvre. Le salut de l'armée est à ce prix.

71. Γεινομένοισιν, *nascentibus*. La destinée de chaque homme était réglée dès l'instant de sa naissance. Voyez XXIV, 209-211.

77. Ζωστήρ, le ceinturon. Voyez, IV, 132, la note sur ζωστῆρος ὀχῆες. — Ὁ γεραιός, l'illustre vieillard.

79. Ἐπέτρεπε, *cedebat*. Nestor était vieux, mais il avait conservé une énergie toute virile. — Quelques textes antiques portaient ἐπέτραπε.

Ὀρθωθεὶς δ' ἄρ' ἐπ' ἀγκῶνος, κεφαλὴν ἐπαείρας,
Ἀτρείδην προσέειπε καὶ ἐξερεείνετο μύθῳ·
Τίς δ' οὗτος κατὰ νῆας ἀνὰ στρατὸν ἔρχεαι οἶος,
νύκτα δι' ὀρφναίην, ὅτε θ' εὕδουσι βροτοὶ ἄλλοι;
[ἠέ τιν' οὐρήων διζήμενος, ἤ τιν' ἑταίρων;]
Φθέγγεο, μηδ' ἀκέων ἐπ' ἔμ' ἔρχεο· τίπτε δέ σε χρεώ;
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
γνώσεαι Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα, τὸν περὶ πάντων
Ζεὺς ἐνέηκε πόνοισι διαμπερές, εἰσόκ' ἀϋτμὴ
ἐν στήθεσσι μένῃ, καί μοι φίλα γούνατ' ὀρώρῃ.
Πλάζομαι ὧδ', ἐπεὶ οὔ μοι ἐπ' ὄμμασι νήδυμος ὕπνος
ἵζάνει, ἀλλὰ μέλει πόλεμος καὶ κήδε' Ἀχαιῶν.
Αἰνῶς γὰρ Δαναῶν περιδείδια, οὐδέ μοι ἦτορ
ἔμπεδον, ἀλλ' ἀλαλύκτημαι· κραδίη δέ μοι ἔξω
στηθέων ἐκθρώσκει, τρομέει δ' ὑπὸ φαίδιμα γυῖα.
Ἀλλ' εἴ τι δραίνεις, ἐπεὶ οὐδὲ σέγ' ὕπνος ἱκάνει,
δεῦρ' ἐς τοὺς φύλακας καταβείομεν, ὄφρα ἴδωμεν,
μὴ τοὶ μὲν καμάτῳ ἀδηκότες ἠδὲ καὶ ὕπνῳ

80. Ὀρθωθεὶς.... Les anciens admiraient le naturel et la fidélité du tableau que nous présente ce vers. On voit un homme qui voudrait bien dormir, et qui ne se décide qu'à grand'peine à quitter son repos.

84. Ἠέ τιν'.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque a prononcé l'athétèse contre ce vers, à cause du mot οὐρήων. On traduisait ce mot par φυλάκων, car il ne peut être question de *mulets;* mais il faudrait qu'on pût identifier οὐρεύς et οὖρος, ce qui est impossible: ἀθετεῖται, ὅτι οὐρήων βούλεται λέγειν τῶν φυλάκων, καὶ οὐκ ἐκράτησε τοῦ σχήματος· οὖρον γὰρ λέγει ὡς κοῦρον, τὸν φύλακα· οὐρέα δὲ, τὸν ἡμίονον. Ce ne sont donc point, comme on le croit généralement, des philologues modernes qui ont eu les premiers l'idée que ce vers fût une interpolation.

88. Γνώσεαι Ἀτρείδην,... C'est le fameux début de l'*Iphigénie* de Racine : « Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille, etc. » Euripide s'était inspiré d'Homère; mais Racine reproduit Homère textuellement.

89-90. Εἰσόκ' ἀϋτμὴ.... Voyez IX, 609-610.

94. Ἀλαλύκτημαι, je m'agite avec inquiétude. C'est le parfait passif d'ἀλυκτέω ou ἀλυκταίνω, avec la signification du présent. *Scholies :* τεθορύβημαι, ἠπόρημαι.

95. Στηθέων, dissyllabe. — Ἐκθρώσκει. Le grammairien Nicias lisait στηθέων ἐκ θρώσκει, séparant la préposition. *Scholies :* ἄμεινον δὲ ἓν ποιεῖν, ἐκθρώσκει, ὡς ἐκτρέχειν.

98. Ἀδηκότες, *vulgo* ἀδδηκότες: *defessi*, harassés. Ce mot vient de ἆδος, *dégoût*, et signifie proprement, *en ayant assez*. C'est l'explication d'Aristarque. Comparez ἄδην, *ad satietatem*. Eustathe : κορεσθέντες, ἐπεὶ καὶ ἆδος ὁ κόρος, κατὰ τοὺς παλαιούς. *Scholies* : ἀηδισθέντες. — Ὕπνῳ, par le sommeil, c'est-à-dire par le besoin

κοιμήσωνται, ἀτὰρ φυλακῆς ἐπὶ πάγχυ λάθωνται.
Δυσμενέες δ' ἄνδρες σχεδὸν εἵαται· οὐδέ τι ἴδμεν,
μή πως καὶ διὰ νύκτα μενοινήσωσι μάχεσθαι.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἀτρείδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
οὔ θην Ἕκτορι πάντα νοήματα μητίετα Ζεὺς
ἐκτελέει, ὅσα πού νυν ἐέλπεται· ἀλλά μιν οἴω
κήδεσι μοχθήσειν καὶ πλείοσιν, εἴ κεν Ἀχιλλεὺς
ἐκ χόλου ἀργαλέοιο μεταστρέψῃ φίλον ἦτορ.
Σοὶ δὲ μάλ' ἕψομ' ἐγώ· ποτὶ δ' αὖ καὶ ἐγείρομεν ἄλλους,
ἠμὲν Τυδείδην δουρικλυτὸν ἠδ' Ὀδυσῆα,
ἠδ' Αἴαντα ταχὺν καὶ Φυλέος ἄλκιμον υἱόν.
Ἀλλ' εἴ τις καὶ τούσδε μετοιχόμενος καλέσειεν,
ἀντίθεόν τ' Αἴαντα καὶ Ἰδομενῆα ἄνακτα·
τῶν γὰρ νῆες ἔασιν ἑκαστάτω, οὐδὲ μάλ' ἐγγύς.
Ἀλλὰ φίλον περ ἐόντα καὶ αἰδοῖον Μενέλαον
νεικέσω (εἴπερ μοι νεμεσήσεαι), οὐδ' ἐπικεύσω,
ὡς εὕδει, σοὶ δ' οἴῳ ἐπέτρεψεν πονέεσθαι.
Νῦν ὄφελεν κατὰ πάντας ἀριστῆας πονέεσθαι
λισσόμενος· χρειὼ γὰρ ἱκάνεται οὐκέτ' ἀνεκτός.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·

de dormir. Au lieu de ἠδὲ καὶ ὕπνῳ, Zénodote écrivait ἤδεϊ ὕπνῳ, ce qui est un contre-sens dans la circonstance. Aristarque : μὴ νοήσας τὸ σημαινόμενον.

105. Ἐκτελέει est au futur : *perficiet*, accomplira.

108. Ἐγείρομεν est au subjonctif pour ἐγείρωμεν.

110. Αἴαντα ταχύν. Ajax fils d'Oïlée était, comme Achille, un coureur renommé. Homère dit ailleurs, XIV, 520 : Ὀϊλῆος ταχὺς υἱός. — Φυλέος.... υἱόν. C'est Mégès, le neveu d'Ulysse. Ses tentes étaient voisines de celles des Locriens. Aristarque du moins le concluait de ce vers 110 : ἡ διπλῆ, ὅτι πλησίον τοῦ Λοκροῦ Αἴαντος ὁ Μέγης ἐνεωλκήκει. D'après le *Catalogue*, au contraire, Mégès était séparé d'Ajax par les Eléens, les Arcadiens, les Pyliens, les Lacédémoniens, les Mycéniens, les Argiens, les Salaminiens, les Athéniens et les Eubéens. Voyez II, 528-630. Tous ces peuples, depuis les Eubéens jusqu'aux Athéniens, sont énumérés entre les Locriens d'Ajax et les Dulichiens de Mégès.

111. Ἀλλ' εἴ τις, mais si quelqu'un : je souhaite que quelqu'un; je voudrais que quelqu'un. C'est l'équivalent d'un impératif, en grec comme en français. *Si nous faisions telle chose*, est synonyme de *faisons telle chose*. — Τούσδε, ceux-ci : ceux que je vais nommer.

112. Αἴαντα sans épithète, c'est le grand Ajax, Ajax fils de Télamon.

113. Ἑκαστάτω, *longissime*. Les vaisseaux d'Ajax étaient au promontoire de Rhétée, tout à fait à l'extrémité du camp des Grecs.

Ὦ γέρον, ἄλλοτε μέν σε καὶ αἰτιάασθαι ἄνωγα·
πολλάκι γὰρ μεθιεῖ τε καὶ οὐκ ἐθέλει πονέεσθαι,
οὔτ' ὄκνῳ εἴκων οὔτ' ἀφραδίῃσι νόοιο,
ἀλλ' ἐμέ τ' εἰσορόων καὶ ἐμὴν ποτιδέγμενος ὁρμήν.
Νῦν δ' ἐμέο πρότερος μάλ' ἐπέγρετο, καί μοι ἐπέστη·
τὸν μὲν ἐγὼ προέηκα καλήμεναι οὓς σὺ μεταλλᾷς.
Ἀλλ' ἴομεν· κείνους δὲ κιχησόμεθα πρὸ πυλάων
ἐν φυλάκεσσ'· ἵνα γάρ σφιν ἐπέφραδον ἠγερέθεσθαι.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Οὕτως οὔτις οἱ νεμεσήσεται οὐδ' ἀπιθήσει
Ἀργείων, ὅτε κέν τιν' ἐποτρύνῃ καὶ ἀνώγῃ.
Ὣς εἰπὼν ἔνδυνε περὶ στήθεσσι χιτῶνα·
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·
ἀμφὶ δ' ἄρα χλαῖναν περονήσατο φοινικόεσσαν,
διπλῆν, ἐκταδίην, οὔλη δ' ἐπενήνοθε λάχνη.
Εἵλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξέϊ χαλκῷ·
βῆ δ' ἰέναι κατὰ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.
Πρῶτον ἔπειτ' Ὀδυσῆα, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντον,
ἐξ ὕπνου ἀνέγειρε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
φθεγξάμενος· τὸν δ' αἶψα περὶ φρένας ἤλυθ' ἰωή,
ἐκ δ' ἦλθε κλισίης καί σφεας πρὸς μῦθον ἔειπεν·

120. Αἰτιάασθαι (accuser), sous-entendu Μενέλαον.

124. Μάλ' ἐπέγρετο. Ixion écrivait, μέγ' ἐπέγρετο. Mais ce n'était qu'une correction arbitraire. *Scholies :* καὶ μήποτε ἡ Ἀριστάρχειος οὕτως εἶχεν. — Ἐπέστη, *adstitit*, il s'est trouvé là : il était là à point; on n'a pas eu à l'aller chercher. Quelques-uns entendent même, *institit*. Mais Ménélas n'a pas eu besoin de presser, de talonner son frère.

127. Ἵνα γάρ (*ubi enim*, là où en effet) équivaut à ἐκεῖ γὰρ (*ibi enim*, car c'est là que).—Σφιν. Zénodote écrivait, μιν. Mais, comme le fait observer Aristarque, le mot κείνους du vers précédent prouve qu'il faut ici un pluriel. Zénodote faisait, à la vérité, de μιν un pluriel; mais rien ne pouvait l'y autoriser. Aristarque : ἔστι δὲ ἑνικὸν μιν. — Ἠγερέθεσθαι, *vulgo* ἠγερέεσθαι. *Scholies :* διὰ τοῦ θ, αἱ Ἀριστάρχου.

129. Οὕτως οὔτις οἱ. On suppose le digamma, qui changerait le trochée en spondée : οὔτις Ϝοι. Bothe propose de lire : οὕτως οἱ οὔτις. Il est probable que l'esprit rude de οἱ suffisait pour rendre longue la syllabe finale de οὔτις.

134. Διπλῆν, ἐκταδίην, double et très-ample : assez ample pour envelopper deux fois le corps. Voyez la note III, 126. *Scholies :* τὴν μεγάλην, ὥστε καὶ διπλῇ αὐτῇ χρώμενον ἔχειν ἐκτεταμένην. — Ἐπενήνοθε λάχνη, *super* (*eam*) *florebat lanugo*. C'était une étoffe velue. Le sens reste le même, en rapportant le verbe, comme font quelques-uns, à ἔθω, *sedeo*. Voyez la note II, 219 sur ἐπενήνοθε.

139. Περὶ φρένας, *circum præcordia*, à la région du cœur : au siége de la pensée.

Τίφθ' οὕτω κατὰ νῆας ἀνὰ στρατὸν οἶοι ἀλᾶσθε,
νύκτα δι' ἀμβροσίην; Ὅ τι δὴ χρειὼ τόσον ἵκει;
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μὴ νεμέσα· τοῖον γὰρ ἄχος βεβίηκεν Ἀχαιούς.
Ἀλλ' ἕπε', ὄφρα καὶ ἄλλον ἐγείρομεν, ὅντ' ἐπέοικεν
βουλὰς βουλεύειν, ἢ φευγέμεν, ἠὲ μάχεσθαι.
Ὣς φάθ'· ὁ δὲ κλισίηνδε κιὼν πολύμητις Ὀδυσσεύς,
ποικίλον ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο, βῆ δὲ μετ' αὐτούς.
Βὰν δ' ἐπὶ Τυδείδην Διομήδεα· τὸν δ' ἐκίχανον
ἐκτὸς ἀπὸ κλισίης σὺν τεύχεσιν· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
εὗδον, ὑπὸ κρασὶν δ' ἔχον ἀσπίδας· ἔγχεα δέ σφιν
ὄρθ' ἐπὶ σαυρωτῆρος ἐλήλατο· τῆλε δὲ χαλκὸς
λάμφ', ὥστε στεροπὴ πατρὸς Διός. Αὐτὰρ ὅγ' ἥρως
εὗδ', ὑπὸ δ' ἔστρωτο ῥινὸν βοὸς ἀγραύλοιο·
αὐτὰρ ὑπὸ κράτεσφι τάπης τετάνυστο φαεινός.
Τὸν παρστὰς ἀνέγειρε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
λὰξ ποδὶ κινήσας, ὤτρυνέ τε νείκεσέ τ' ἄντην·

142. Ὅ τι δή équivaut à τί δή. Didyme : ὥσπερ ἐν ἀρχῇ (vers 37) τίφθ' οὕτως, οὕτως καὶ νῦν ἀντὶ τοῦ, τί δὴ χρειὼ τόσον ἵκει; ἡ δὲ τῶν ἀναφορικῶν καὶ ἀορίστων ἐναλλαγὴ πρὸς τὰ πευστικὰ συνήθης, ὡς κἀκεῖ· ὁπποίης δ' ἐπὶ νηός (*Odyssée*, I, 171) ἀντὶ τοῦ, ποίας.

145. Βεβίηκεν, a violenté : a opprimé; opprime ou accable. C'est le parfait de βιάω ou βιάζω.

146. Ἕπε' pour ἕπεο, ἕπου, *vulgo* ἕπευ (forme éolienne). *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ υ, ἀλλ' ἕπε', ὄφρα. — Ἐγείρομεν est au subjonctif, pour ἐγείρωμεν.

147. Ἠ.... ἠέ. L'idée d'alternative (πότερον, *utrum*) est contenue dans βουλὰς βουλεύειν, discuter une option.

149. Ποικίλον, *varium*, orné de dessins. Le mot ποικίλος dit plus qu'artistement façonné. Ce sont des images en relief et des couleurs combinées. Dans la langue des siècles postérieurs, ποικίλος donne même toujours l'idée d'une peinture.

150-151. Τὸν δ' ἐκίχανον.... Ceci est un trait caractéristique. Diomède est soldat, jusque pendant son sommeil. Il ne dort pas sous un toit comme Ulysse. *Scholies :* στρατιωτικὸν τὸ αἰθριοκοιτεῖν· δείκνυσι δὲ ὡς οὐ λόγῳ μόνον θρασύς.

152. Κρασίν (*capitibus*) datif pluriel de l'inusité κράς, *tête* (dans l'usage épique, κάρη).

153. Ἐπὶ σαυρωτῆρος ἐλήλατο, étaient poussées (étaient enfoncées, étaient fichées) par le bout inférieur (par le bas du bois). Cette extrémité avait une garniture pointue en métal, pour que le soldat au repos pût planter sa lance en terre. Didyme : σαυρωτὴρ δέ ἐστι τὸ ἀπολῆγον μέρος τοῦ δόρατος, ὅπερ ἀντίκειται τῇ αἰχμῇ, ὃν καὶ οὐρίαχον καλοῦσιν. On voit même ensuite (τῆλε δὲ χαλκός...) les pointes des lances brillant au haut des hampes. — Au lieu de σαυρωτῆρος, Aristophane de Byzance lisait σαυρωτῆρας, accusatif pluriel.

156. Κράτεσφι pour κρατί (de κράς ou κάρη, tête).

158. Λὰξ ποδὶ κινήσας. On traduit :

Ἔγρεο, Τυδέος υἱέ· τί πάννυχον ὕπνον ἀωτεῖς;
Οὐκ ἀΐεις, ὡς Τρῶες ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο
εἵαται ἄγχι νεῶν, ὀλίγος δέ τε χῶρος ἐρύκει;
Ὣς φάθ'· ὁ δ' ἐξ ὕπνοιο μάλα κραιπνῶς ἀνόρουσεν,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Σχέτλιός ἐσσι, γεραιέ· σὺ μὲν πόνου οὔποτε λήγεις.
Οὔ νυ καὶ ἄλλοι ἔασι νεώτεροι υἷες Ἀχαιῶν,
οἵ κεν ἔπειτα ἕκαστον ἐγείρειαν βασιλήων

ayant poussé du talon ; ce qui est une façon bizarre de pousser, et ce qui ne tient aucun compte de la valeur du mot ποδί. Diomède est étendu à terre ; Nestor le pousse du pied, ποδί, c'est-à-dire du gros orteil ; et il le touche sous la plante du pied, λάξ, ou, si l'on veut, au talon. Mais λάξ, comme le latin *calx*, désigne tout le dessous du pied. Ce n'est pas moi qui invente cette interprétation. Didyme : εὐτόνως τῷ μεγάλῳ δακτύλῳ τοῦ ποδὸς τοῦ κοίλου μέρους ἁψάμενος τοῦ Διομήδους ποδός. Eustathe la cite, mais en la défigurant, et sans avoir l'air de la bien comprendre. Il nous dit même qu'elle est d'Aristarque, ou du moins il nous le donne à croire : ἔστι δὲ καὶ ἄλλως λὰξ, κατὰ τοὺς παλαιούς.... Il préfère, pour sa part, voir dans ποδί le développement de λάξ : καὶ ἔστι τὸ ποδὶ ἑφερμηνευτικὸν τοῦ λάξ. Mais il entend λὰξ ποδί, *du bout du pied*, et non pas, *du talon :* rattachant λάξ à λήγω, et lui donnant le sens d'*extrémité*. Dans ce cas-ci, ce sont les doigts : τῷ λήγοντι μέρει τοῦ ποδὸς, ὅ ἐστι τοῖς δακτύλοις. L'expression λὰξ ποδὶ κινήσας se retrouve dans l'*Odyssée*, XV, 45 ; mais là, selon Aristarque, elle n'est point à sa place, parce que celui qu'on éveille est couché sur un lit, et non étendu sur la terre. Curtius ne donne que les sens vulgaires de λάξ : *mit der Ferse, mit dem Fusse*, avec le talon, avec le pied.

159. Ἀωτεῖς, souffles-tu ? ronfles-tu ? Le verbe ἀέω, dont ἀωτέω semble tiré, signifie *ronfler* et *dormir*. La plupart des Alexandrins faisaient venir ἀωτέω d'ἄωτον, *fleur*, et lui donnaient le sens de *carpere*, *frui*. On trouve pourtant aussi, dans les *Scholies :* ἢ παρὰ τὸ ἀέσαι, ὅ ἐστι κοιμᾶσθαι.

160. Ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο, *in tumulo campi*, sur la partie haute de la plaine. Suivant les scholiastes, Θρωσμός était un nom propre, *le Throsme*, la colline par excellence, comme un autre endroit se nommait la Belle-Colline, Καλλικολώνη. Mais les autres passages où Homère se sert du mot θρωσμός n'indiquent qu'une chose, c'est que les Troyens, du point qu'ils occupaient, dominaient la plaine. Le θρωσμός était tout le terrain depuis la ville jusqu'à l'endroit où le Scamandre coupe en deux la plaine ; c'était toute la partie de la plaine bordée par la rive gauche du Scamandre, tout cet Ἰλιόθι πρό où les mille feux des Troyens étaient allumés.

161. Ὀλίγος δέ τε, *vulgo* ὀλίγος δ' ἔτι. *Scholies :* διὰ τοῦ ε, ὀλίγος δέ τε, αἱ Ἀριστάρχειοι. Quelques textes antiques donnaient, ὀλίγος δ' ἀπὸ χῶρος ἐέργει. — Ἐρύκει, *distinet*, sépare, c'est-à-dire s'étend entre eux et nous.

164. Σχέτλιος, infatigable. Eustathe : ὅτι τὸ σχέτλιος οὐχ ὑβριστικὴ λέξις, ἀλλὰ καρτερίας, ὅ ἐστι φερεπονίας, σημαντική. En effet, l'étymologie est σχεῖν, *tenere, sustinere*. Homère prend quelquefois σχέτλιος en mauvaise part. Chez les poëtes postérieurs à Homère, cet adjectif signifie toujours *malheureux, misérable, criminel*.

166. « Οἵ κεν ‖ ἔπειτα ἕκαστον ‖. « Numeri languidiores in re strenua, eoque « insuaviores, quo antecedentium ver- « suum rhythmus est similior : σχέτλιός « ἐσσι ‖, γεραιὲ ‖..., οὔ νυ ‖ καὶ ἄλ- « λοι ‖ ἔασι ‖. Malim sane : οἵ κεν « ἔπειτ' ἀν' ἕκαστον ἐγείρειαν, hoc est, « ἀνεγείρειαν, ut 138, 157. Fraudi fuisse « videtur hoc loco, ut sæpe alias, compen- « dium verbi, tum scriptura continua et « apostrophus neglectus : ἔπειτἄἕκαστον. » [Bothe.] Nous croyons peu à la nécessité de perfectionner la versification d'Homère.

πάντη ἐποιχόμενοι; Σὺ δ' ἀμήχανός ἐσσι, γεραιέ.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, φίλος, κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Εἰσὶν μέν μοι παῖδες ἀμύμονες, εἰσὶ δὲ λαοὶ
καὶ πολέες, τῶν κέν τις ἐποιχόμενος καλέσειεν·
ἀλλὰ μάλα μεγάλη χρειὼ βεβίηκεν Ἀχαιούς.
Νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς,
ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος Ἀχαιοῖς, ἠὲ βιῶναι.
Ἀλλ' ἴθι νῦν, Αἴαντα ταχὺν καὶ Φυλέος υἱὸν
ἄνστησον (σὺ γάρ ἐσσι νεώτερος), εἴ μ' ἐλεαίρεις.
Ὣς φάθ'· ὁ δ' ἀμφ' ὤμοισιν ἐέσσατο δέρμα λέοντος,
αἴθωνος, μεγάλοιο, ποδηνεκές· εἵλετο δ' ἔγχος.
Βῆ δ' ἰέναι, τοὺς δ' ἔνθεν ἀναστήσας ἄγεν ἥρως.
Οἱ δ' ὅτε δὴ φυλάκεσσιν ἐν ἀγρομένοισιν ἔμιχθεν,
οὐδὲ μὲν εὕδοντας φυλάκων ἡγήτορας εὗρον,
ἀλλ' ἐγρηγορτὶ σὺν τεύχεσιν εἵατο πάντες.
Ὡς δὲ κύνες περὶ μῆλα δυσωρήσωσιν ἐν αὐλῇ,

167. Ἀμήχανος, ne se rebutant de rien. *Scholies :* ἀκοπίαστος καὶ πρὸς πάντα ἕτοιμος. Eustathe traduit : invincible, ne faiblissant jamais, résistant à toutes les attaques (ἀνίκητος, ἀνένδοτος, καθ' οὗ οὐκ ἔστι τι μηχανήσασθαι). C'est à tort que Bothe et d'autres font de ἀμήχανος un synonyme de ἄπορος. Nestor n'est nullement un *imbecillus*, un faible vieillard. Diomède répète et renforce même, en disant ἀμήχανος, ce qu'il a exprimé en disant σχέτλιος.

168. Τὸν δ' αὖτε προσέειπε. Il y a une ancienne variante : τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα.

169. Φίλος. Aristophane de Byzance, τέκος.

172. Βεβίηκεν. Voyez plus haut la note du vers 145.

173. Ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς, (la chose) est debout sur le tranchant du rasoir : nous ne pouvons rester ainsi ; nous sommes dans la nécessité de prendre une résolution. Les Alexandrins expliquaient cette expression par une autre locution proverbiale : *être pendu à un cheveu*. C'est l'extrême danger, l'instant d'où dépend la vie ; c'est le moment critique (en prenant *critique* dans sa vraie acception). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ· τὰ πράγματα ἡμῶν τριχὸς ἤρτηται. ὅ ἐστιν ἐν ἐσχάτῳ κινδύνῳ ἐστὶ καὶ ἐπὶ ὀξύτητος κινδύνου, μεταφορικῶς. Il faut ajouter ce qui ressort de ces images : la nécessité de vaincre ou de périr. L'alternative ἢ.... ἠέ développe ici la pensée.

176. Εἰ, *siquidem*, puisque. Nestor ne fait pas une prière. Il y a là une allusion aux expressions d'étonnement de Diomède, à l'aspect d'un vieillard qui se donne tant de mouvement. Eustathe : ἐπειδὴ ἐλεεῖν με φῄς.

177-178. Ὣς φάθ'.... Voyez plus haut, 23-24.

180. Ἔμιχθεν, *vulgo* γένοντο. Les grammairiens ont remplacé le mot qui peint par le mot qui ne fait que dire.

183. Δυσωρήσωσιν, *difficulter custodiunt*, ont beaucoup de peine à garder : ne préservent qu'à grand'peine. Ce verbe est formé de δύς et de ὦρος pour οὖρος, *custos*, ou plutôt *salus*. Rapprochez aussi ὤρα, soin. Eustathe : τὸ δὲ δυσωρεῖν δηλοῖ τὸ δυσφυλακτεῖν, ἤγουν κακοπαθεῖν ἐν τῷ φυλάσσειν.

θηρὸς ἀκούσαντες κρατερόφρονος, ὅστε καθ᾽ ὕλην
ἔρχηται δι᾽ ὄρεσφι· πολὺς δ᾽ ὀρυμαγδὸς ἐπ᾽ αὐτῷ
ἀνδρῶν ἠδὲ κυνῶν· ἀπό τέ σφισιν ὕπνος ὄλωλεν·
ὣς τῶν νήδυμος ὕπνος ἀπὸ βλεφάροιϊν ὀλώλει,
νύκτα φυλασσομένοισι κακήν· πεδίονδε γὰρ αἰεὶ
τετράφαθ᾽, ὁππότ᾽ ἐπὶ Τρώων ἀΐοιεν ἰόντων.
Τοὺς δ᾽ ὁ γέρων γήθησεν ἰδὼν θάρσυνέ τε μύθῳ·
[καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·]
Οὕτω νῦν, φίλα τέκνα, φυλάσσετε· μηδέ τιν᾽ ὕπνος
αἱρείτω, μὴ χάρμα γενώμεθα δυσμενέεσσιν.
Ὣς εἰπὼν τάφροιο διέσσυτο· τοὶ δ᾽ ἅμ᾽ ἕποντο
Ἀργείων βασιλῆες, ὅσοι κεκλήατο βουλήν.
Τοῖς δ᾽ ἅμα Μηριόνης καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱὸς
ἤϊσαν· αὐτοὶ γὰρ κάλεον συμμητιάασθαι.
Τάφρον δ᾽ ἐκδιαβάντες ὀρυκτὴν, ἑδριόωντο
ἐν καθαρῷ, ὅθι δὴ νεκύων διεφαίνετο χῶρος
πιπτόντων· ὅθεν αὖτις ἀπετράπετ᾽ ὄβριμος Ἕκτωρ,

188. Πεδίονδε, du côté de la plaine.

189. Ὁππότ(ε), *si quando*, épiant le moment où.

190. Ὁ γέρων, l'illustre vieillard (Nestor).

191. Καί σφεας.... Ce vers n'est point dans le manuscrit de Venise. Il est absolument inutile au sens.

194. Τάφροιο διέσσυτο. On ne s'explique pas très-bien pourquoi Nestor et les autres conseillers ne restent pas entre le fossé et le rempart. Aristote, suivant Porphyre, s'étonnait qu'ils délibérassent hors du camp : ἐξὸν ἐντὸς τοῦ τείχους ἐν ἀσφαλεῖ. On suppose qu'ils ont voulu faire par eux-mêmes une reconnaissance, et se rendre un compte exact de la position des ennemis. Suivant les Alexandrins, c'était ou pour ne pas effrayer les Grecs en tenant conseil à pareille heure, ou afin que les Grecs ignorassent qu'on envoyait des éclaireurs, ou bien enfin pour inspirer plus de courage et de confiance aux éclaireurs qu'il s'agit d'envoyer parmi les Troyens. Didyme : διέβη διὰ τῆς τάφρου, ἵνα μὴ θόρυβος ἐν τῷ στρατοπέδῳ γίνηται, τὴν μὲν σύνοδον ὁρώντων, τὴν δὲ αἰτίαν ἀγνοούντων· ἢ ἵνα μὴ γνῶσιν ὅτι κατάσκοποι πέμπονται· ἢ εἰς εὐθυμίαν τῶν κατασκόπων, ἵνα ἀφοβώτερον τυγχάνωσιν ἐγγὺς ὄντων.

196. Νέστορος.... υἱός. C'est Thrasymède, qui veillait au fossé avec Mérion.

199. Ἐν καθαρῷ,... Voyez VIII, 491 et la note sur ce vers.

200. Πιπτόντων (tombant) équivaut ici à πεσόντων (tombés). Bothe trouve la chose inadmissible. Il propose de retrancher ce qui suit καθαρῷ, et de réduire les deux vers à un seul : « Verisimile « est.... illa primum adscripta fuisse in « margine, dein accessisse versificatorem, « qui adderet illud πιπτόντων, cum non « posset πεσόντων propter numeros. » Ce n'est qu'une conjecture. Il vaut mieux s'en tenir à ce que dit Heyne, à propos de πιπτόντων : « Hoc pro mero epitheto « habe ; alias debebat esse πεσόντων, πε« πτωκότων. » Avec νεκύων, l'idée était complète ; et πιπτόντων n'y ajoute rien. Mais il n'est pas plus étonnant de dire νεκύων πιπτόντων, que de dire, comme on

ὀλλὺς Ἀργείους, ὅτε δὴ περὶ νὺξ ἐκάλυψεν.
Ἔνθα καθεζόμενοι ἔπε' ἀλλήλοισι πίφαυσκον.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ὦ φίλοι, οὐκ ἂν δή τις ἀνὴρ πεπίθοιθ' ἑῷ αὐτοῦ
θυμῷ τολμήεντι, μετὰ Τρῶας μεγαθύμους
ἐλθεῖν ; εἴ τινά που δηΐων ἕλοι ἐσχατόωντα,
ἤ τινά που καὶ φῆμιν ἐνὶ Τρώεσσι πύθοιτο,
ἅσσα τε μητιόωσι μετὰ σφίσιν· ἢ μεμάασιν
αὖθι μένειν παρὰ νηυσὶν ἀπόπροθεν, ἦε πόλινδε
ἂψ ἀναχωρήσουσιν, ἐπεὶ δαμάσαντό γ' Ἀχαιούς.
Ταῦτά κε πάντα πύθοιτο, καὶ ἂψ εἰς ἡμέας ἔλθοι
ἀσκηθής· μέγα κέν οἱ ὑπουράνιον κλέος εἴη
πάντας ἐπ' ἀνθρώπους· καί οἱ δόσις ἔσσεται ἐσθλή.
Ὅσσοι γὰρ νήεσσιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι,
τῶν πάντων οἱ ἕκαστος ὄϊν δώσουσι μέλαιναν,
θῆλυν, ὑπόρηνον· τῇ μὲν κτέρας οὐδὲν ὁμοῖον·
αἰεὶ δ' ἐν δαίτῃσι καὶ εἰλαπίνῃσι παρέσται.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Νέστορ, ἔμ' ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
ἀνδρῶν δυσμενέων δῦναι στρατὸν, ἐγγὺς ἐόντων,
Τρώων· ἀλλ' εἴ τίς μοι ἀνὴρ ἅμ' ἕποιτο καὶ ἄλλος,
μᾶλλον θαλπωρὴ καὶ θαρσαλεώτερον ἔσται.
Σύν τε δύ' ἐρχομένω, καί τε πρὸ ὁ τοῦ ἐνόησεν,

le verra plus bas, vers 246, πυρὸς αἰθομένοιο. C'est le même emploi ou le même abus du présent.

206. Εἴ.... που, *si forte*, pour voir si : pour tâcher de.

207. Ἤ.... που, sous-entendu εἰ : ou bien si.

208-209. Ἤ.... ἠέ. Cette alternative est l'explication de ἅσσα τε μητιόωσι (*quæque consultent*, et quelle est leur résolution).

215. Τῶν πάντων, c'est-à-dire τούτων πάντων : de tous ceux-là.

216. Ὑπόρηνον, *vulgo* ὑπόῤῥηνον : ayant sous elle un agneau ; allaitant un agneau. Voyez la note IX, 154. Ce que Nestor ajoute, qu'il n'y a pas de bien qui vaille celui-là, se rapporte à la préférence qu'on accordait alors aux brebis de couleur noire. On les croyait plus robustes et plus fécondes. Avoir un troupeau de brebis noires, c'était posséder un bien excellent : τῇ est dit non pas d'une seule brebis noire, mais de la brebis noire en général.

224. Σύν τε δύ' ἐρχομένω, expression proverbiale depuis Homère. Socrate, dans Platon, la répète souvent. C'est un nominatif absolu (quand deux hommes marchent ensemble). *Scholies* : συνερχομένων γὰρ δύο ὁμοῦ. Aristarque : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ

ὅππως κέρδος ἔῃ· μοῦνος δ' εἴπερ τι νοήσῃ,
ἀλλά τέ οἱ βράσσων τε νόος λεπτὴ δέ τε μῆτις.
  Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἔθελον Διομήδεϊ πολλοὶ ἕπεσθαι.
Ἠθελέτην Αἴαντε δύω, θεράποντες Ἄρηος·
ἤθελε Μηριόνης, μάλα δ' ἤθελε Νέστορος υἱός·
ἤθελε δ' Ἀτρείδης δουρικλειτὸς Μενέλαος·
ἤθελε δ' ὁ τλήμων Ὀδυσεὺς καταδῦναι ὅμιλον
Τρώων· αἰεὶ γάρ οἱ ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἐτόλμα.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
  Τυδείδη Διόμηδες, ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
τὸν μὲν δὴ ἕταρόν γ' αἱρήσεαι, ὅν κ' ἐθέλῃσθα,
φαινομένων τὸν ἄριστον· ἐπεὶ μεμάασί γε πολλοί.
Μηδὲ σύγ', αἰδόμενος σῇσι φρεσὶ, τὸν μὲν ἀρείω
καλλείπειν, σὺ δὲ χείρον' ὀπάσσεαι, αἰδοῖ εἴκων,
ἐς γενεὴν ὁρόων, μηδ' εἰ βασιλεύτερός ἐστιν.

σχῆμα.... ἀντὶ τοῦ, συνερχομένων. Voy. la note III, 211. Ici comme là, Aristarque proteste contre ceux qui mettaient le génitif : ἔνιοι δὲ, μὴ νοήσαντες, τὸ ν προστιθέασι, κακῶς. — Καί τε, *etiam*, en outre. Non-seulement on est deux ; mais on a cet avantage, que.... — Πρὸ ὁ τοῦ ἐνόησεν. Construisez : ὁ ἐνόησε πρὸ τοῦ, l'un a vu avant l'autre : les lumières de l'un se joignent à celles de l'autre ; la pensée mise en commun a plus de force et d'efficacité. *Scholies :* καὶ κοινῶς ὁ ἕτερος πρὸ τοῦ ἑτέρου ὑπενόησέ τι κοινωφελὲς καὶ συμφέρον.

225. Εἴπερ τι, *vulgo* εἴπερ τε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, εἴπερ τι.

226. Ἀλλά τε, *attamen*, en tout état de cause. — Βράσσων. Les glossographes faisaient venir ce mot de βραχύς, et y voyaient l'équivalent de ἐλάσσων, insuffisant : littéralement, *trop court*. Aristarque rejette cette explication. Il donne à βράσσων le sens de βρασσόμενος, pris métaphoriquement (perplexe) : ταρασσόμενος διὰ τὸ δέος, οὐχ ἑστηκὼς διὰ τὴν ἀγωνίαν. Il n'admet point non plus que βράσσων puisse être identique à βραδίων, *tardior*. Ce dernier sens, qui a prévalu chez les modernes, n'est pas fort naturel. L'homme dont il s'agit peut avoir l'esprit très-vif ; mais il ne sera délivré de ses perplexités, que s'il voit sa pensée approuvée par un autre. Le pseudo-Didyme enregistre les trois interprétations anciennes, mais sans exprimer aucune préférence. Le mot βράσσων est un ἅπαξ εἰρημένον. D'après le contexte, ce sont les glossographes qui paraissent avoir raison ; et la grammaire comparative rattache, comme eux, βράσσων à βραχύς.

231. Τλήμων est pris en bonne part, comme plus haut σχέτλιος, vers 164. Homère va expliquer lui-même le sens du mot. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τλήμονα οἱ νεώτεροι τὸν ἀτυχῆ, ὁ δὲ Ὅμηρος τὸν τλητικὸν, τὸν ὑπομενετικόν.

235. Τὸν..., ὅν, celui que. Au vers suivant, τόν est emphatique : *illum scilicet*. — Ἕταρον, ici et plus bas, vers 242, équivaut à συνεργόν (aide ou second). Aristarque, au vers 242 : ἡ διπλῆ, ὅτι ἕταρον νῦν οὐ φίλον, ἀλλὰ συνεργὸν, λέγει.

236. Φαινομένων, *eorum qui adsunt*, de ceux qui sont là.

238. Καλλείπειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ὀπάσσεαι, *tibi adjungas : socium adsciscas* ; que tu prennes pour compagnon.

[Ὣς ἔφατ', ἔδδεισεν δὲ περὶ ξανθῷ Μενελάῳ.]
Τοῖς δ' αὖτις μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Εἰ μὲν δὴ ἕταρόν γε κελεύετέ μ' αὐτὸν ἑλέσθαι,
πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαθοίμην,
οὗ πέρι μὲν πρόφρων κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
ἐν πάντεσσι πόνοισι, φιλεῖ δέ ἑ Παλλὰς Ἀθήνη.
Τούτου γ' ἑσπομένοιο, καὶ ἐκ πυρὸς αἰθομένοιο
ἄμφω νοστήσαιμεν, ἐπεὶ περίοιδε νοῆσαι.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
Τυδείδη, μήτ' ἄρ με μάλ' αἴνεε, μήτε τι νείκει·
εἰδόσι γάρ τοι ταῦτα μετ' Ἀργείοις ἀγορεύεις.
Ἀλλ' ἴομεν· μάλα γὰρ νὺξ ἄνεται, ἐγγύθι δ' ἠώς·
ἄστρα δὲ δὴ προβέβηκε, παρῴχηκεν δὲ πλέων νὺξ
τῶν δύο μοιράων, τριτάτη δ' ἔτι μοῖρα λέλειπται.
Ὣς εἰπόνθ' ὅπλοισιν ἔνι δεινοῖσιν ἐδύτην.
Τυδείδῃ μὲν δῶκε μενεπτόλεμος Θρασυμήδης
φάσγανον ἄμφηκες (τὸ δ' ἑὸν παρὰ νηῒ λέλειπτο)
καὶ σάκος· ἀμφὶ δέ οἱ κυνέην κεφαλῆφιν ἔθηκεν
ταυρείην, ἄφαλόν τε καὶ ἄλοφον, ἥτε καταῖτυξ

240. Ὣς ἔφατ',... Vers retranché par Zénodote, et marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque le condamne comme superflu, et comme prêtant à Agamemnon un sentiment en désaccord avec le caractère de ce héros.

244. Πέρι est adverbe : *eximie*, par excellence.

247. Περίοιδε, sait mieux que tout autre : sait parfaitement.

251. Ἴομεν au subjonctif, pour ἴωμεν. — C'est l'entreprise de Diomède et d'Ulysse qui semble avoir fourni a Virgile l'idée première de l'épisode de Nisus et Euryale. — Ἄνεται, s'achève, ou plutôt est en train de s'achever. *Scholies:* ἀνύεται, τελειοῦται.

252-253. Πλέων νὺξ.... Quelques-uns mettent une virgule après νύξ, et voient dans τῶν δύο μοιράων une apposition, *dux scilicet ex partibus;* mais on en fait d'ordinaire, et avec plus de raison, le régime de πλέων, qui équivaut ici à πλέον (l'adjectif au lieu de l'adverbe). Pour τῶν, c'est ici un des cas rares où il est difficile de prouver qu'il n'y a pas simplement article. Je crois néanmoins qu'on peut traduire, emphatiquement : *illis duobus partibus* (ces deux tiers qui sont presque le tout).

253. Τῶν δύο.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque dit que le vers précédent suffit pour exprimer la chose : ἀθετεῖται, ὅτι αὐταρκὲς τὸ κεφαλαιώδως εἰπεῖν ἄστρα δέ.... Cette raison est faible. Ulysse fait bien de préciser sa pensée. Aristophane de Byzance condamnait aussi le vers 253. Zénodote l'avait snpprimé. Je lis avec Bekker, *Annotatio*, p. 471, Ζηνόδοτος οὐδὲ ἔγραφεν, et non Ζηνόδοτος δὲ, comme Bekker l'avait laissé dans les *Scholies*. Zénodote, en conservant ce vers, aurait été infidèle à lui-même. C'est le cas de redondance (διὰ τὸ περισσόν).

258. Ἄλοφον, sans panache. Quelques-

κέκληται, ῥύεται δὲ κάρη θαλερῶν αἰζηῶν.
Μηριόνης δ' Ὀδυσῆϊ δίδου βιὸν ἠδὲ φαρέτρην,
καὶ ξίφος· ἀμφὶ δέ οἱ κυνέην κεφαλῆφιν ἔθηκεν,
ῥινοῦ ποιητήν· πολέσιν δ' ἔντοσθεν ἱμᾶσιν
ἐντέτατο στερεῶς· ἔκτοσθε δὲ λευκοὶ ὀδόντες
ἀργιόδοντος ὑὸς θαμέες ἔχον ἔνθα καὶ ἔνθα,
εὖ καὶ ἐπισταμένως· μέσσῃ δ' ἐνὶ πῖλος ἀρήρει.
Τήν ῥά ποτ' ἐξ Ἐλεῶνος Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο
ἐξέλετ' Αὐτόλυκος, πυκινὸν δόμον ἀντιτορήσας·
Σκάνδειάνδ' ἄρα δῶκε Κυθηρίῳ Ἀμφιδάμαντι·
Ἀμφιδάμας δὲ Μόλῳ δῶκε ξεινήϊον εἶναι·
αὐτὰρ ὁ Μηριόνῃ δῶκεν ᾧ παιδὶ φορῆναι·
δὴ τότ' Ὀδυσσῆος πύκασεν κάρη ἀμφιτεθεῖσα.
Τὼ δ' ἐπεὶ οὖν ὅπλοισιν ἔνι δεινοῖσιν ἐδύτην,
βάν ῥ' ἰέναι, λιπέτην δὲ κατ' αὐτόθι πάντας ἀρίστους.

uns écrivent ἄλλοφον : correction inutile. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἄλοφον. L'accent rend la première syllabe longue ; et le λ, comme le ν et le ρ, compte quelquefois pour lettre double. — Καταῖτυξ paraît signifier *fait bas* (*bas de forme*) : nom parfaitement convenable à cette espèce de pot ou de calotte. *Scholies :* ἀπὸ τοῦ κάτω τετύχθαι, καὶ μὴ ἔχειν λόφον, ἀλλὰ κοίλην εἶναι.

264. Ἔχον, tenaient : adhéraient ; étaient incrustées. On peut y voir aussi un simple synonyme de ἦσαν, étaient.

265. Πῖλος, du feutre. Bothe : « Lana « condensata, mediæque galeæ aptata « intus ad minuendam vim ictuum ex alto « descendentium, inprimis gladiorum. » *Scholies :* πῖλος· τὸ πεπιλημένον ἔριον.

266. Ἐξ Ἐλεῶνος.... Éléon était en Béotie, au nord-ouest de Gréa ou Tanagre. Amyntor était fils d'Orménus, le père de Phœnix. Voyez IX, 448. Ce passage fait supposer qu'Amyntor n'avait pas toujours habité la Thessalie.

267. Αὐτόλυκος. Autolycus était un voleur renommé dans les temps héroïques. Aussi passait-il pour fils de Mercure. Ovide peint vivement ce personnage, *Métamorphoses*, XI, 312 : « Alipedis de stirpe dei ver« suta propago Nascitur Autolycus, furtum « ingeniosus ad omne ; Qui facere assuerat, « patriæ non degener artis, Candida de « nigris, et de candentibus atra. — Δόμον a pour complément sous-entendu, Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο. Ce mot *maison* semble montrer qu'Amyntor ne se trouvait pas à Éléon en simple voyageur, mais qu'il y faisait son séjour, lorsqu'Autolycus lui vola son casque. On peut dire qu'il n'alla s'établir en Thessalie qu'à la mort de son père Orménus. Quelques-uns entendent plutôt, qu'il aurait quitté Orménium pour aller s'établir à Éléon. Cela d'ailleurs importe fort peu.

268. Σκάνδειάνδ(ε), à Scandie : dans la ville de Scandie. La vulgate Σκάνδειαν δ' (δέ conjonction) est une fausse écriture. L'exemple cité dans la note d'Aristarque ne me laisse aucun doute sur ce point : ἡ διπλῆ, ὅτι οὕτως εἶπεν (δῶκε avec mouvement) ἀντὶ τοῦ, εἰς Σκάνδειαν ἀπέστειλεν, ὡς πεύθετο γὰρ Κύπρονδε (XI, 21) ἀντὶ τοῦ, εἰς Κύπρον ἠκούετο, διὰ τὸ διαγγέλλεσθαι ἐκ τόπου εἰς τόπον. Si Aristarque avait lu Σκάνδειαν δ(έ), il aurait commencé par dire : ἡ διπλῆ, ὅτι Σκάνδειαν ἀντὶ Σκάνδειάνδε. Ainsi Bentley avait deviné la leçon d'Aristarque. Des deux façons, d'ailleurs, le sens est le même. Eustathe traduit par κατὰ Σκάν-

Τοῖσι δὲ δεξιὸν ἧκεν ἐρωδιὸν ἐγγὺς ὁδοῖο
Παλλὰς Ἀθηναίη· τοὶ δ' οὐκ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,
νύκτα δι' ὀρφναίην, ἀλλὰ κλάγξαντος ἄκουσαν.
Χαῖρε δὲ τῷ ὄρνιθ' Ὀδυσεύς, ἠρᾶτο δ' Ἀθήνῃ·
Κλῦθί μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, ἥτε μοι αἰεὶ
ἐν πάντεσσι πόνοισι παρίστασαι, οὐδέ σε λήθω
κινύμενος· νῦν αὖτε μάλιστά με φίλαι, Ἀθήνη·
δὸς δὲ πάλιν ἐπὶ νῆας ἐϋκλεῖας ἀφικέσθαι,
ῥέξαντας μέγα ἔργον, ὅ κε Τρώεσσι μελήσει.
Δεύτερος αὖτ' ἠρᾶτο βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·
Κέκλυθι νῦν καὶ ἐμεῖο, Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη·
σπεῖό μοι, ὡς ὅτε πατρὶ ἅμ' ἕσπεο Τυδέϊ δίῳ
ἐς Θήβας, ὅτε τε πρὸ Ἀχαιῶν ἄγγελος ἤει.
Τοὺς δ' ἄρ' ἐπ' Ἀσωπῷ λίπε χαλκοχίτωνας Ἀχαιούς·

δειαν le Σκάνδειαν de la vulgate. Les philologues modernes le traduisent par εἰς Σκάνδειαν. Autolycus donne le bouclier en Béotie, et on l'emporte à Scandie. Il y a donc mouvement. En supposant qu'Amphidamas ait reçu le bouclier sans se déplacer lui-même, Autolycus le lui a envoyé. Pour donner le casque dans la ville de Scandie, on a dû l'y avoir apporté. — Certains manuscrits portaient Σκανδείας, pour ἐν Σκανδείᾳ. Mais Eustathe dit que c'étaient des manuscrits peu anciens et assez médiocres : τινὰ τῶν νεωτέρων ἀντιγράφων, καὶ οὐ πάνυ ἀκριβῶν. — Scandie était un port de la côte méridionale de l'île de Cythère. Il passait pour le meilleur port de toute la Laconie. — Ἀμφιδάμαντι. Amphidamas de Cythère n'est connu que par cette mention; et Molus lui-même, vers 269, le père du héros Mérion, n'a point d'histoire.

274. Δεξιόν, du côté droit. C'était un augure favorable. Zoïle remarquait ici que, puisque les deux héros ne voulaient point qu'on s'aperçût de leur marche, le cri d'un oiseau était de mauvais augure : φωνὴ γὰρ σημεῖόν ἐστι τοῖς λανθάνειν προαιρουμένοις ἐναντίον.

277. Ὄρνιθ' pour ὄρνιθι. L'élision de l'ι au datif est assez rare. Voyez la note V, 5.

280. Κινύμενος, *movens me ipsum*, quand je me mets en marche : quand je m'élance à l'action. *Scholies :* κινούμενος, ἐπὶ πρᾶξιν ὁρμῶν. — Φίλαι. Voyez la note V, 117.

281. Ἐϋκλεῖας pour εὐκλεέας, εὐκλεεῖς, sous-entendu ἡμᾶς : nous étant couverts de gloire.

282. Μέγα ἔργον. Cette grande œuvre, c'est de tuer, s'il est possible, Hector lui-même. *Scholies :* Ἀρίσταρχος δέ φησι τὸ φονεῦσαι Ἕκτορα.

285. Σπεῖο, pour σπέο, *sequere* ou *comitare :* accompagne. On suppose que le σ dans σπέο n'est autre chose que l'esprit rude de ἕπεο, ἕπου, transformé en sifflante. Cependant nous avons, dans ce vers même, ἕσπεο. Il y a donc un aoriste ἑσπόμην, et σπέο, ou σπεῖο, est l'impératif de cet aoriste. Mais il faut ajouter que, d'après les étymologistes modernes, ἑσπόμην est pour σεσεπόμην, le verbe ἕπομαι étant au fond identique à *sequi*. Curtius les rattache tous deux aux racines sanscrites *sak'* et *sap*, qui contiennent l'idée de suivre. — Ὡς ὅτε.... Voyez la narration complète, IV, 384-398, et les notes qui s'y rapportent aux expressions répétées ici.

286. Πρὸ Ἀχαιῶν. Tydée est envoyé comme ἄγγελος. Les Achéens restent immobiles, et Tydée va *en avant d'eux.* C'est ainsi que les Alexandrins expliquaient πρὸ Ἀχαιῶν, renvoyant aux vers IV, 384-385,

αὐτὰρ ὁ μειλίχιον μῦθον φέρε Καδμείοισιν
κεῖσ᾽· ἀτὰρ ἂψ ἀπιὼν μάλα μέρμερα μήσατο ἔργα,
σὺν σοί, δῖα θεά, ὅτε οἱ πρόφρασσα παρέστης.
Ὣς νῦν μοι ἐθέλουσα παρίσταο, καί με φύλασσε.
Σοὶ δ᾽ αὖ ἐγὼ ῥέξω βοῦν ἦνιν, εὐρυμέτωπον,
ἀδμήτην, ἣν οὔπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνήρ·
τήν τοι ἐγὼ ῥέξω, χρυσὸν κέρασιν περιχεύας.
Ὣς ἔφαν εὐχόμενοι· τῶν δ᾽ ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη.
Οἱ δ᾽ ἐπεὶ ἠρήσαντο Διὸς κούρῃ μεγάλοιο,
βάν ῥ᾽ ἴμεν, ὥστε λέοντε δύω, διὰ νύκτα μέλαιναν,
ἂμ φόνον, ἂν νέκυας, διά τ᾽ ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα.
Οὐδὲ μὲν οὐδὲ Τρῶας ἀγήνορας εἴασ᾽ Ἕκτωρ
εὕδειν, ἀλλ᾽ ἄμυδις κικλήσκετο πάντας ἀρίστους,
ὅσσοι ἔσαν Τρώων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·
τοὺς ὅγε συγκαλέσας, πυκινὴν ἠρτύνετο βουλήν·
Τίς κέν μοι τόδε ἔργον ὑποσχόμενος τελέσειεν
δώρῳ ἐπὶ μεγάλῳ; Μισθὸς δέ οἱ ἄρκιος ἔσται.
Δώσω γὰρ δίφρον τε δύω τ᾽ ἐριαύχενας ἵππους,
οἵ κεν ἄριστοι ἔωσι θοῇς ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν,
ὅστις κε τλαίη, οἷ τ᾽ αὐτῷ κῦδος ἄροιτο,
νηῶν ὠκυπόρων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι
ἠὲ φυλάσσονται νῆες θοαί, ὡς τὸ πάρος περ,

et à l'expression homérique πρὸ ὁδοῦ. Cependant quelques anciens prenaient ici πρό dans le sens de ὑπέρ. Bentley propose de lire πρὸς Ἀχαιῶν, de la part des Achéens. C'est faire disparaître l'hiatus. Mais l'hiatus a toujours été là, au moins pour ce qui concerne l'écriture.

290. Πρόφρασσα, forme équivalente à πρόφρων au féminin.

294. Χρυσὸν κέρασιν περιχεύας. On dorait les cornes des victimes, pour que l'offrande fût plus riche, et qu'elle charmât les dieux. Virgile, *Énéide*, IX, 627 : « Et statuam ante aras *aurata fronte* ju« vencam. »

298. Ἂμ φόνον, ἂν νέκυας, pour ἀνὰ φόνον, ἀνὰ νέκυας : à travers le carnage, à travers les cadavres. Ici, le mot φόνος est le terme général indiquant le massacre ; et ce qui suit développe l'idée. Quintilien X, I, célèbre l'admirable brièveté d'Homère : *brevitate mirabilis*. Nulle part le poëte n'a mieux mérité cet éloge que dans la peinture de ces deux lions, Diomède et Ulysse, rôdant la nuit par le champ de bataille.

306. Οἵ κεν ἄριστοι.... Ce vers a plusieurs variantes. Zénodote : Αὐτοὺς οἳ φορέουσιν ἀμύμονα Πηλείωνα. Aristophane de Byzance : Καλοὺς οἳ φορέουσιν.... Vulgate : Οἵ κεν ἀριστεύωσι, et le reste comme Aristarque, dont nous avons préféré la leçon.

307. Ὅστις se rapporte à τούτῳ sous-entendu : *Je donnerai* à celui *qui*.

309-310. Ἠὲ.... ἦ. Voyez plus haut

ἢ ἤδη χείρεσσιν ὑφ' ἡμετέρῃσι δαμέντες
φύξιν βουλεύουσι μετὰ σφίσιν, οὐδ' ἐθέλουσιν
νύκτα φυλασσέμεναι, καμάτῳ ἀδηκότες αἰνῷ.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.
Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δόλων, Εὐμήδεος υἱὸς,
κήρυκος θείοιο, πολύχρυσος, πολύχαλκος·
ὃς δή τοι εἶδος μὲν ἔην κακὸς, ἀλλὰ ποδώκης·
αὐτὰρ ὁ μοῦνος ἔην μετὰ πέντε κασιγνήτῃσιν.
Ὅς ῥα τότε Τρωσίν τε καὶ Ἕκτορι μῦθον ἔειπεν·
Ἕκτορ, ἔμ' ὀτρύνει κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
νηῶν ὠκυπόρων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι.
Ἀλλ' ἄγε μοι τὸ σκῆπτρον ἀνάσχεο, καί μοι ὄμοσσον

la note des vers 208-209. L'alternative, ici, est indiquée par πυθέσθαι (*explorare*). On sous-entend naturellement πότερον, *utrum*.

312. Ἀδηκότες. Voyez plus haut, vers 98, la note sur ce mot.

314. Ἦν δέ τις.... Ce vers rappelle, par le tour, celui qu'on a vu ailleurs, V, 9. — Dolon paraît être un personnage tout à fait fictif, comme il y en a beaucoup d'autres dans l'*Iliade*. Son nom signifie, *le rusé*. Ce nom a été sans doute inventé par Homère, pour caractériser l'entreprise de l'espion troyen dont il racontait la légende. Eumédès, le père de Dolon, est absolument inconnu.

315. Πολύχρυσος, πολύχαλκος. Bentley lisait, πολυχρύσου, πολυχάλκου. Mais le fils unique d'un père opulent peut bien être appelé lui-même, comme le remarque Bothe, riche en or et en airain.

316. Ὅς se rapporte, suivant Bothe, à Eumédès, père de Dolon. C'est une idée fort bizarre de faire du vieux héraut troyen un ποδώκης, sans compter que la place du mot rend la supposition peu vraisemblable. Bothe ne donne d'autre raison, sinon qu'Homère a appelé les deux hérauts d'Agamemnon, ὀτρηρώ, *actifs*, *agiles* : « cujus Eumedis laudatur « velocitas, ut præconum Agamemnonis, « A (I), 321. » Tous les anciens ont entendu, que c'est bien Dolon qui était laid, mais rapide à la course. Ils avaient commenté en détail ce passage : et ils ont admiré avec quel art le poëte nous fait connaître en quelques mots tout ce qui concerne Dolon. Eustathe résume comme il suit leurs réflexions : ἐπαινεῖται δὲ καὶ ἐνταῦθα τῆς ἐμπεριβόλου συντομίας ὁ ποιητής· ἐν ὀλίγῳ γὰρ διὰ πιθανότητα τὸ κύριον ὄνομα τοῦ κατασκόπου ἐδήλωσε, τὸ γένος, τὴν τύχην, τὴν ἐκ πατρὸς τέχνην, τὴν μορφὴν, τὴν ὠκύτητα. On voit que, d'après les anciens, Dolon était héraut comme son père. C'est pour cela, selon eux, qu'il n'a point hésité à s'offrir à Hector. Il comptait sur l'inviolabilité de son caractère : ἄσυλοι γὰρ οἱ κήρυκες. Son opulence le rassurait d'ailleurs contre la chance de voir violer en sa personne les droits des hérauts. S'il était pris, il s'en tirerait avec une rançon. Nul doute aussi que son agilité ne lui fournît le moyen d'échapper, s'il se voyait poursuivi. On alléguait, pour faire de Dolon un héraut, l'usage des peuples asiatiques. On citait Hérodote, VI, LX : αὐλητέω γὰρ, φησὶν, αὐλητὴς, καὶ μαγείρου μάγειρος, καὶ κῆρυξ κήρυκος. Ce n'est pas moi qui attribue ces opinions aux anciens. Je les transcris d'Eustathe; et Eustathe dit textuellement : φασὶ δὲ οἱ παλαιοί. Ces mots signifient que nous entendons ici la voix d'Aristarque même, ou celle de l'école d'Aristarque tout au moins.

317. Κασιγνήτῃσιν. Zénodote écrivait κασιγνήτοισιν, ce qui ôte tout sens raisonnable à μοῦνος.

321. Τὸ σκῆπτρον, ce sceptre. Dolon

ἦ μὲν τοὺς ἵππους τε καὶ ἅρματα ποικίλα χαλκῷ
δωσέμεν, οἳ φορέουσιν ἀμύμονα Πηλείωνα.
Σοὶ δ' ἐγὼ οὐχ ἅλιος σκοπὸς ἔσσομαι, οὐδ' ἀπὸ δόξης.
Τόφρα γὰρ ἐς στρατὸν εἶμι διαμπερὲς, ὄφρ' ἂν ἵκωμαι
νῆ' Ἀγαμεμνονέην, ὅθι που μέλλουσιν ἄριστοι
βουλὰς βουλεύειν, ἢ φευγέμεν, ἠὲ μάχεσθαι.
  Ὣς φάθ'· ὁ δ' ἐν χερσὶ σκῆπτρον λάβε, καί οἱ ὄμοσσεν·
Ἴστω νῦν Ζεὺς αὐτὸς, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης·
μὴ μὲν τοῖς ἵπποισιν ἀνὴρ ἐποχήσεται ἄλλος
Τρώων, ἀλλά σέ φημι διαμπερὲς ἀγλαϊεῖσθαι.
  Ὣς φάτο, καί ῥ' ἐπίορκον ἐπώμοσε, τὸν δ' ὀρόθυνεν.
Αὐτίκα δ' ἀμφ' ὤμοισιν ἐβάλλετο καμπύλα τόξα·
ἕσσατο δ' ἔκτοσθεν ῥινὸν πολιοῖο λύκοιο,
κρατὶ δ' ἐπὶ κτιδέην κυνέην· ἕλε δ' ὀξὺν ἄκοντα·
βῆ δ' ἰέναι προτὶ νῆας ἀπὸ στρατοῦ. Οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν
ἐλθὼν ἐκ νηῶν ἂψ Ἕκτορι μῦθον ἀποίσειν.

montre le sceptre qu'Hector avait pris en main pour parler au peuple assemblé. Nous avons ici, dans les *Scholies* A, la justification de ce que nous avons si souvent répété à propos du soi-disant article : τὸ σκῆπτρον· ἀντὶ τοῦ, τοῦτο τὸ σκῆπτρον· ἐφόρει δὲ Ἕκτωρ, ἐπεὶ ἐδημηγόρει.

322. Τοὺς ἵππους, les fameux coursiers. Le mot τούς est emphatique, en même temps qu'il est l'antécédent de οἵ : *illos equos, qui*. Ici, c'est Aristarque lui-même qui rappelle le principe relatif à l'article : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ τοὺς οὐκ ἔστιν ἄρθρον, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ τούτους παρείληπται ἐν τάξει ἄρθρου. Le critique alexandrin ajoute : « Hector avait dit qu'il donnerait les meilleurs chevaux de l'armée grecque; Dolon demande ceux d'Achille, dont il connaissait l'excellence. Homère signale ainsi l'absurdité et la folie de ces deux personnages. » Virgile, *Énéide*, XII, 347 : «.... Dolonis, Qui quondam, castra ut Danaum speculator adiret, Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus. Illum Tydides alio pro talibus ausis Affecit pretio, nec equis adspirat Achillis. »

323. Φορέουσιν ἀμύμονα. Quelques textes antiques donnaient, φορέουσι ποδώκεα.

324. Ἀπὸ δόξης, *citra exspectationem*, en deçà de (ton) attente : ne répondant point à ton attente.

327. Βουλὰς βουλεύειν,... Voyez plus haut le vers 147 et la note sur ce vers.

331. Διαμπερές est ici adverbe de temps : *in perpetuum*, à jamais.

332. Ἐπίορκον ἐπώμοσε ne signifie point qu'Hector prête un faux serment, mais qu'il jure de faire une chose qui ne s'accomplira pas. Ce n'est point sa volonté qui fait l'événement, c'est la destinée. *Scholies :* οὕτως καὶ διὰ τοῦ ε, τὸ ἐπώμοσεν, αἱ Ἀριστάρχου. La leçon vulgaire, ἐπίορκον ἀπώμοσεν, n'est qu'une mauvaise correction. Eustathe donne d'excellentes raisons contre elle : τὸ δὲ ἐπίορκον ἀπώμοσε γράφουσί τινες ἐπώμοσε, ἀστείως ποιοῦντες· ἡ μὲν γὰρ ἀπώμοσις, τουτέστιν ἡ ἄρνησις, τὸ, οὐδεὶς ἐποχήσεται ἄλλος, ἀληθής· Ἀχιλλεὺς γὰρ μόνος· ὃ καὶ Ὀδυσσεὺς μετ' ὀλίγα ἐρεῖ· ἡ δὲ θέσις, ἤγουν ἐπώμοσις, ψευδὴς, τὸ, ἀλλὰ σὺ ὁ Δόλων· ὥστε ἀπώμοσεν μὲν ὁ Ἕκτωρ ἀληθῶς, ἐπώμοσε δὲ ψευδῶς.

335. Κτιδέην, fait de peau de belette. La κτίς ou ἰκτίς des Grecs est le putois selon les uns, et, selon d'autres, le furet.

Ἀλλ᾿ ὅτε δή ῥ᾿ ἵππων τε καὶ ἀνδρῶν κάλλιφ᾿ ὅμιλον,
βῆ ῥ᾿ ἀν᾿ ὁδὸν μεμαώς· τὸν δὲ φράσατο προσιόντα
Διογενὴς Ὀδυσεύς, Διομήδεα δὲ προσέειπεν·
Οὗτός τις, Διόμηδες, ἀπὸ στρατοῦ ἔρχεται ἀνήρ,
οὐκ οἶδ᾿ ἢ νήεσσιν ἐπίσκοπος ἡμετέρῃσιν,
ἤ τινα συλήσων νεκύων κατατεθνηώτων.
Ἀλλ᾿ ἐῶμέν μιν πρῶτα παρεξελθεῖν πεδίοιο
τυτθόν· ἔπειτα δέ κ᾿ αὐτὸν ἐπαΐξαντες ἕλοιμεν
καρπαλίμως· εἰ δ᾿ ἄμμε παραφθήῃσι πόδεσσιν,
αἰεί μιν ἐπὶ νῆας ἀπὸ στρατόφι προτιειλεῖν,
ἔγχει ἐπαΐσσων, μή πως προτὶ ἄστυ ἀλύξῃ.
Ὣς ἄρα φωνήσαντε, παρὲξ ὁδοῦ ἐν νεκύεσσιν
κλινθήτην· ὁ δ᾿ ἄρ᾿ ὦκα παρέδραμεν ἀφραδίῃσιν.
Ἀλλ᾿ ὅτε δή ῥ᾿ ἀπέην ὅσσον τ᾿ ἐπὶ οὖρα πέλονται

339. Φράσατο. Dans les ténèbres de la nuit, on devine la réalité des objets, plutôt qu'on ne la constate. On les pense autant qu'on les voit. Ulysse a réfléchi avant de dire : *Voilà un homme!* On peut cependant prendre φράσατο, avec les scholiastes, pour un simple équivalent de εἶδεν, ἐνόησε.

341. Οὗτός τις, *vulgo* οὗτός τοι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, οὗτός τις· ὡμολόγουν δὲ αἱ πλείους.

342. Οὐκ οἶδ(α) est ici une parenthèse, comme souvent notre *je ne sais*, ou comme *incertum est* en latin. Quelques éditeurs mettent même une virgule, pour montrer que ἤ dépend de ἔρχεται.

344. Ἐῶμεν ne compte que pour deux syllabes. Bothe propose de retrancher μιν, et d'écrire ἀλλ᾿ εἰῶμεν. Mais à quoi bon? La synizèse suffit pour que le mètre soit régulier.

346. Παραφθήῃσι, *vulgo* παραφθαίῃσι. C'est toujours le verbe παραφθάνω, *præverto*, devancer.

347. Ἐπί, *vulgo* ποτί, correction de quelque métricien vétilleux : *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἐπὶ νῆας. — Προτιειλεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : *compelle*, pousse.

349. Ὣς ἄρα φωνήσαντε. Au lieu de ces trois mots, Aristophane de Byzance donnait un vers entier et une autre moitié de vers : Ὣς ἔφατ᾿· οὐδ᾿ ἀπίθησε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης· Ἐλθόντες δ᾿ ἑκάτερθε....

351. Ὅσσον τ᾿ ἐπὶ οὖρα πέλονται, c'est-à-dire ἐφ᾿ ὅσον τε οὖρα πέλονται. Il est impossible de déterminer avec précision la longueur qu'Homère appelle un sillon de mulets. Le vers suivant nous fait entendre qu'un sillon de mulets est plus long qu'un sillon de bœufs ; mais c'est expliquer, comme on dit, *obscurum per obscurius*. Quelle est, pour Homère, la longueur d'un sillon de bœufs? Les Grecs du temps d'Homère le savaient ; mais nous, nous l'ignorons. Le mot οὖρον est un synonyme de ὅρος, *finis :* traduisons plutôt ici par *limes*, qui signifie souvent ligne et sillon. *Scholies :* οὖρα τὰ ὅρια καὶ πέρατα τῆς αὔλακος, ἣν τὸ ὀρικὸν ζεῦγος τέμνει. Les anciennes éditions donnent en un seul mot ἐπίουρα, qu'on expliquait, d'après Eustathe, τὰ ὁρμήματα, *les élans ;* ce qui est plus vague encore que l'idée de sillon. Mais Eustathe n'était pas très-sûr de l'étymologie ὀρούω, car il propose aussi l'explication τὰ μεταξὺ διαστήματα. Alors c'est le sens de ὅρος au propre, et, comme dit Eustathe, c'est ὅρος même : ὡς ἀπὸ τοῦ οὖρος, ὁ περιορισμὸς, κατὰ γένους μεταπλασμόν. Le fait de l'identité de ὅρος et οὖρον ne parait guère douteux. Curtius concilie les deux

ἡμιόνων (αἱ γάρ τε βοῶν προφερέστεραί εἰσιν
ἑλκέμεναι νειοῖο βαθείης πηκτὸν ἄροτρον),
τὼ μὲν ἐπεδραμέτην· ὁ δ' ἄρ' ἔστη δοῦπον ἀκούσας.
Ἔλπετο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀποστρέψοντας ἑταίρους
ἐκ Τρώων ἰέναι, πάλιν Ἕκτορος ὀτρύναντος.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἄπεσαν δουρηνεκὲς, ἢ καὶ ἔλασσον,
γνῶ ῥ' ἄνδρας δηΐους, λαιψηρὰ δὲ γούνατ' ἐνώμα
φευγέμεναι· τοὶ δ' αἶψα διώκειν ὁρμήθησαν.
Ὡς δ' ὅτε καρχαρόδοντε δύω κύνε, εἰδότε θήρης,
ἢ κεμάδ' ἠὲ λαγωὸν ἐπείγετον ἐμμενὲς αἰεὶ
χῶρον ἀν' ὑλήενθ', ὁ δέ τε προθέῃσι μεμηκώς·
ὣς τὸν Τυδείδης ἠδὲ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς
λαοῦ ἀποτμήξαντε διώκετον ἐμμενὲς αἰεί.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλε μιγήσεσθαι φυλάκεσσιν,
φεύγων ἐς νῆας, τότε δὴ μένος ἔμβαλ' Ἀθήνη

explications ; car il traduit οὖρος par *Raum* (espace), et il le rapporte, comme δίσκουρα (XVIII, 523), à la racine ορ, d'où ὄρνυμι. Il y a plusieurs exemples, chez Homère, où le mot οὖρα signifie limites. Ainsi celui que cite Apollonius (XII, 421) : ὥστ' ἀμφ' οὔροισι δύ' ἀνέρε δηριάασθον. L'explication par διαστήματα est celle d'Aristarque. Le critique entendait : la distance qu'un attelage de mulets gagne sur un attelage de bœufs à la fin du sillon. Cette explication a l'avantage d'amener sans effort la réflexion αἱ γάρ τε βοῶν..., et de laisser à οὖρα son sens propre. Mais elle ne nous renseigne pas davantage sur la dimension de l'οὖρον. Elle fait comprendre seulement que c'était une longueur assez peu considérable. Il y a d'ailleurs une difficulté : c'est que le poete, dans un autre passage, *Odyssée*, VIII, 124, se sert de l'expression οὖρον ἡμιόνοιϊν pour marquer une distance, sans aucune comparaison avec la lenteur des bœufs. Il faut donc traduire, là, *un sillon de mulets*. Pourquoi ne pas traduire ici de même ? Tout ce qu'on a écrit pour rendre intelligible cette expression, ne peut que faire sourire ceux qui savent ce que c'est que labourer. Je vois de ma fenêtre, en ce moment même, quatre charrues au travail. Il y en a une qui fait un sillon de trois cents mètres au moins, et une autre qui ne va pas à cent mètres sans retourner.

353. Νειοῖο, dans une jachère. C'est le génitif local.

356. Πάλιν, qui a toujours, dans Homère, le sens de *retro*, se rapporte pourtant à ὀτρύναντος : ayant ordonné que Dolon *revînt sur ses pas*. Les commentateurs modernes entendent seulement *ayant donné contre-ordre*. Au fond, le sens est le même; mais le principe doit être maintenu. Pour le maintenir plus fortement encore, Aristarque rapportait ici πάλιν à ἀποστρέψοντας : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ πάλιν συναπτέον τῷ ἀποστρέψοντας, ἵνα ᾖ, εἰς τοὐπίσω ἀποστρέψοντας. Mais il est inutile de changer la ponctuation. Lehrs : « Hæc vocabulorum conjungendi ratio « falsa, ut locum inspicienti patebit. Πάλιν ὀτρύναντος est εἰς τοὐπίσω ὀτρύναντος. »

359. Φευγέμεναι·... Ce vers se termine par trois spondées. On voit qu'Homère ne cherchait pas toujours l'accord parfait du mètre et des choses. Il s'agit d'une course rapide, et le vers se traîne lourdement. —

Τυδείδῃ, ἵνα μή τις Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
φθαίη ἐπευξάμενος βαλέειν, ὁ δὲ δεύτερος ἔλθοι.
Δουρὶ δ' ἐπαΐσσων προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Ἠὲ μέν', ἠέ σε δουρὶ κιχήσομαι· οὐδέ σέ φημι
δηρὸν ἐμῆς ἀπὸ χειρὸς ἀλύξειν αἰπὺν ὄλεθρον.
Ἦ ῥα, καὶ ἔγχος ἀφῆκεν, ἑκὼν δ' ἡμάρτανε φωτός·
δεξιτερὸν δ' ὑπὲρ ὦμον ἐΰξου δουρὸς ἀκωκὴ
ἐν γαίῃ ἐπάγη· ὁ δ' ἄρ' ἔστη, τάρβησέν τε
βαμβαίνων (ἄραβος δὲ διὰ στόμα γίγνετ' ὀδόντων),
χλωρὸς ὑπαὶ δείους. Τὼ δ' ἀσθμαίνοντε κιχήτην,
χειρῶν δ' ἁψάσθην· ὁ δὲ δακρύσας ἔπος ηὔδα·
Ζωγρεῖτ', αὐτὰρ ἐγὼν ἐμὲ λύσομαι· ἔστι γὰρ ἔνδον
χαλκός τε χρυσός τε, πολύκμητός τε σίδηρος·
τῶν κ' ὔμμιν χαρίσαιτο πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα,
εἴ κεν ἐμὲ ζωὸν πεπύθοιτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Θάρσει, μηδέ τί τοι θάνατος καταθύμιος ἔστω·
ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
πῆ δ' οὕτως ἐπὶ νῆας ἀπὸ στρατοῦ ἔρχεαι οἶος,
νύκτα δι' ὀρφναίην, ὅτε θ' εὕδουσι βροτοὶ ἄλλοι;
ἤ τινα συλήσων νεκύων κατατεθνηώτων;
ἦ σ' Ἕκτωρ προέηκε διασκοπιᾶσθαι ἕκαστα

Αἶψα. Quelques textes antiques portaient ὦκα.

372. Ἑκὼν δ' ἡμάρτανε. Diomède ne veut pas tuer l'espion troyen, mais le prendre vivant et l'interroger. Quelques anciens citaient le vers sous une forme qui le rend à peu près inintelligible : Καὶ βάλεν οὐδ' ἀφάμαρτεν, ἑκὼν δ' ἡμάρτανε φωτός. Cette variante fournissait un problème aux enstatiques. Les lytiques résolvaient ce problème, en supposant que ἀφάμαρτεν avait la valeur d'un conditionnel. Aristarque : καὶ λύουσιν ἔξωθεν προσλαμβάνοντες τὸν ἂν σύνδεσμον. Mais le problème n'était point légitime, la variante n'étant qu'une fausse leçon. Le mot βάλλω, dans Homère, signifie *atteindre*, et non *viser*. Aristarque : ἀγνοοῦσι μέντοι ὅτι Ὅμηρος τὸ βαλεῖν ἐπὶ τοῦ ἐπιτυχεῖν τίθησιν.

374. Ἔστη, τάρβησέν τε. Ici, les trois spondées qui terminant le vers peuvent avoir été mis avec intention.

378-381. Ζωγρεῖτ',... On a lu un passage semblable, VI, 46-50. Voyez les notes sur ces vers.

387. Ἤ τινα συλήσων.... Répétition du vers 343. Aristophane de Byzance et Aristarque rejetaient ce vers, parce que les guerriers ne sont plus sur la place où gisent les morts. G. Dindorf le met entre crochets, et écrit, au vers suivant, ἦ au lieu de ἤ. Cependant la répétition du vers 343 n'est pas autrement choquante, bien qu'à la rigueur on puisse la considérer comme inutile.

νῆας ἐπὶ γλαφυράς; ἤ σ' αὐτὸν θυμὸς ἀνῆκεν;
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Δόλων (ὑπὸ δ' ἔτρεμε γυῖα)·
Πολλῇσίν μ' ἄτῃσι παρὲκ νόον ἤγαγεν Ἕκτωρ,
ὅς μοι Πηλείωνος ἀγαυοῦ μώνυχας ἵππους
δωσέμεναι κατένευσε καὶ ἅρματα ποικίλα χαλκῷ·
ἠνώγει δέ μ' ἰόντα θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν
ἀνδρῶν δυσμενέων σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔκ τε πυθέσθαι
ἠὲ φυλάσσονται νῆες θοαὶ, ὡς τὸ πάρος περ,
ἦ ἤδη χείρεσσιν ὑφ' ἡμετέρῃσι δαμέντες
φύξιν βουλεύουσι μετὰ σφίσιν, οὐδ' ἐθέλουσιν
νύκτα φυλασσέμεναι καμάτῳ ἀδηκότες αἰνῷ.
Τὸν δ' ἐπιμειδήσας προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἦ ῥά νύ τοι μεγάλων δώρων ἐπεμαίετο θυμὸς,
ἵππων Αἰακίδαο δαΐφρονος· οἱ δ' ἀλεγεινοὶ
ἀνδράσι γε θνητοῖσι δαμήμεναι ἠδ' ὀχέεσθαι,
ἄλλῳ γ' ἢ Ἀχιλῆϊ, τὸν ἀθανάτη τέκε μήτηρ.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·
ποῦ νῦν δεῦρο κιὼν λίπες Ἕκτορα, ποιμένα λαῶν;

391. Πολλῇσιν.... ἄτῃσι est plus fort que la traduction qu'on en donne d'ordinaire : *multo cum damno*. Dolon, qui cherche à apitoyer les deux héros, représente Hector comme un mauvais génie, qui l'a précipité dans la démence par des promesses fallacieuses. Il se sent tout à fait perdu, et il s'en prend à Hector. *Scholies :* ἄτας ἔφη τὰς ἐπὶ κακῷ ὑποσχέσεις. — M' est, suivant quelques-uns, pour μοι, complément indirect du verbe ἤγαγεν. Alors παρέκ serait adverbe. Mais on peut construire : ἤγαγέ με παρὲκ νόον. En effet, παρέκ se trouve souvent avec l'accusatif. Aristophane de Byzance lisait ἤπαφεν au lieu de ἤγαγεν, et expliquait : παρεξήπαφέ με νόον (m'a trompé quant à l'esprit), m'a ôté insidieusement toute présence d'esprit.

397-399. Ἢ ἤδη.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance les regardait comme interpolés. Aristarque, qui avait d'abord mis, non des obels, mais des points, se décida ensuite pour l'athétèse. Voilà ce que nous apprennent les notes de Didyme. Didyme cite Ammonius, successeur d'Aristarque au Musée, et le grammairien Némésion. Pour les points d'Aristarque, voyez notre *Appendice* II, *Signes critiques*. Ammonius attribuait l'athétèse à ce qu'Aristarque avait trouvé dans la leçon des manuscrits σφίσιν à la seconde personne, et n'avait vu dans les trois vers qu'un centon de choses déjà dites. Mais ce n'était qu'une conjecture et un peut-être : τάχα διὰ τὸ ἐπὶ δευτέρου προσώπου τὸ σφίσι τετάχθαι, καὶ ἄνωθεν μετενεχθῆναι. Au reste, Aristarque avait constitué le texte de façon à le rendre irréprochable : Didyme : ἐν δὲ ταῖς Ἀριστάρχου ἐγέγραπτο, εἰ ἤδη (vers 397). Cette leçon suppose l'athétèse du vers 396. Aristonicus : ὅτι οὕτως γραπτέον βουλεύουσι καὶ ἐθέλουσιν (vers 398). La vulgate est βουλεύοιτε, ἐθέλοιτε. C'est avec la vulgate, qu'il fallait compter σφίσιν comme pronom de la seconde personne.

Ποῦ δέ οἱ ἔντεα κεῖται Ἀρήϊα, ποῦ δέ οἱ ἵπποι;
Πῶς δαὶ τῶν ἄλλων Τρώων φυλακαί τε καὶ εὐναί;
[ἅσσα τε μητιόωσι μετὰ σφίσιν· ἢ μεμάασιν
αὖθι μένειν παρὰ νηυσὶν ἀπόπροθεν, ἦε πόλινδε
ἂψ ἀναχωρήσουσιν, ἐπεὶ δαμάσαντό γ' Ἀχαιούς:]
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Δόλων, Εὐμήδεος υἱός·
Τοιγὰρ ἐγώ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω.
Ἕκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν, ὅσοι βουληφόροι εἰσὶν,
βουλὰς βουλεύει θείου παρὰ σήματι Ἴλου,

407. « Ποῦ δέ οἱ ἔντεα κεῖται; ne peut désigner simplement les armes, l'armure d'Hector. La question équivaut donc à celle-ci en latin : *Ubi est prætorium?* On voit que, dans l'esprit d'Ulysse, naît l'idée de ravir les propres coursiers de celui qui avait donné d'avance les coursiers d'Achille. » [Dübner.] Bothe, qui avait dit à peu près la même chose, ajoute : « Quærit igitur Ulysses ubinam Hector cum « copiis suis arma posuerit; quod germa- « nice dicas : *Wo steht er, wo lagert er,* « *mit seinen Truppen?* » Il faut donc traduire, en français : « Où est le quartier des troupes d'Hector? » — Ποῦ δέ οἱ ἵπποι; sous-entendu κεῖνται. Le mot οἱ, comme tout à l'heure, est enclitique, et signifie *ipsi*, à lui.

408. Πῶς δαί, *vulgo* πῶς δ' αἱ. Aristonicus : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος παρέλαβε χαρακτηριστικὰ τοῦ ποιητοῦ, ἔλλειψιν ἄρθρου, καὶ τοῦ δαὶ σύνταξιν μετὰ τὸ πύσμα. Les philologues modernes disent que δαί n'est point homérique. Il est probable qu'Aristarque, sur ce point, en savait au moins aussi long qu'eux. Leur affirmation met Bothe dans une grande perplexité : « Venetus, auctore Aristarcho : « πῶς δαὶ τῶν etc.; quam vocem ab Ho- « mero abjudicant viri docti. Sed Home- « rici saporis certe non est, hoc αἱ τῶν ἄλ- « λων Τρώων φυλακαί. » Bothe propose donc une correction : πῶς δ' αὖ. C'est bien le cas du proverbe latin : *Inventa fruge, glande vescitur.* Je préférerais encore laisser αἱ, mais non pas comme article. Je l'expliquerais : *illæ, scilicet....* Quant au mot πῶς, il équivaut ici à *quomodo se habent :* πῶς εἰσί ou πῶς ἔχουσι. — Τῶν ἄλλων Τρώων. L'adjectif ἄλλος paraît avoir été un des premiers mots auxquels on ait joint ὁ, ἡ, τό sans aucune signification bien précise. Ici, la nuance est presque nulle; car ἄλλοι seul, dans Homère, signifie aussi bien *ceteri*, les autres, qu'*alii*, d'autres. Mais ici même, comme partout où se trouve ce soi-disant article, il vaut mieux expliquer τῶν à part : *illorum, scilicet....*

409-411. Voyez plus haut, 207-209, et les notes sur ces trois vers. Ici, dans le manuscrit de Venise, il y a des astérisques suivis d'obels, ce qui signifie, répétition vicieuse. Aristarque dit que ces questions seraient ridicules à ce moment dans la bouche d'Ulysse, et que Dolon n'y répond point, preuve qu'il n'a point eu à y répondre. On pourrait dire aussi que ἅσσα, au vers 208, est un conjonctif, et qu'il faut en tête de la phrase une interrogation directe. Mais cette difficulté philologique n'est qu'apparente. Voyez plus haut la note du vers 142. C'est pour les raisons données par Aristarque que nous mettons les trois vers entre crochets.

409. Ἄσσα, *vulgo* ἅσσα avec l'esprit rude. Aristarque dit que, pour pouvoir ici expliquer la phrase, on doit écrire ἄσσα, et non plus ἅσσα : τὸ δὲ ἄσσα ἐνθάδε ψιλωτέον· ἰσοδυναμεῖ γὰρ τὸ (lisez τῷ) τίνα.

415. Παρὰ σήματι Ἴλου, près du tombeau d'Ilus. Ce tombeau était dans la plaine de Troie, à égale distance de la ville et des vaisseaux. *Scholies :* ἀπέχει δὲ τῆς πόλεως καὶ τῶν νεῶν τὸ ἴσον. Ajoutons, pour être plus précis, qu'il était à peu de distance de la rive gauche du Scamandre, et du gué où l'on passait le fleuve, qui coupe la plaine en deux par-

νόσφιν ἀπὸ φλοίσβου· φυλακὰς δ' ἃς εἴρεαι, ἥρως,
οὔτις κεκριμένη ῥύεται στρατὸν οὐδὲ φυλάσσει.
Ὅσσαι μὲν Τρώων πυρὸς ἐσχάραι, οἷσιν ἀνάγκη,
οἱ δ' ἐγρηγόρθασι φυλασσέμεναί τε κέλονται
ἀλλήλοις. Ἀτὰρ αὖτε πολύκλητοι ἐπίκουροι
εὕδουσι· Τρωσὶν γὰρ ἐπιτραπέουσι φυλάσσειν·
οὐ γάρ σφιν παῖδες σχεδὸν εἵαται οὐδὲ γυναῖκες.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Πῶς γὰρ νῦν, Τρώεσσι μεμιγμένοι ἱπποδάμοισιν,
εὕδουσ', ἦ ἀπάνευθε; δίειπέ μοι, ὄφρα δαείω.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Δόλων, Εὐμήδεος υἱός·
Τοιγὰρ ἐγὼ καὶ ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω.
Πρὸς μὲν ἁλὸς Κᾶρες καὶ Παίονες ἀγκυλότοξοι,
καὶ Λέλεγες καὶ Καύκωνες, δῖοί τε Πελασγοί.
Πρὸς Θύμβρης δ' ἔλαχον Λύκιοι Μυσοί τ' ἀγέρωχοι,
καὶ Φρύγες ἱππόδαμοι καὶ Μῄονες ἱπποκορυσταί.
Ἀλλὰ τίη ἐμὲ ταῦτα διεξερέεσθε ἕκαστα;

ties égales. Voyez XXIV, 349-351. Nicolaïdès l'a marqué, sur son Plan, tout près du ruisseau des Deux Sources, à l'endroit où ce ruisseau, qui bordait la plaine à l'ouest, est presque rejoint par le Scamandre. Suivant quelques-uns, le tombeau d'Ilus était bien plus proche de la ville que du camp : il était à mi-chemin de la porte Scée au champ de bataille proprement dit. — Ilus, fils de Tros et de Callirhoé, est le fondateur d'Ilion.

416-417. Φυλακὰς δ' ἃς εἴρεαι.... οὔτις. Construisez : οὔτις δὲ (φυλακῶν) ἃς φυλακὰς εἴρεαι.

418-419. Οἷσιν ἀνάγκη, οἱ δ' ἐγρηγόρθασι, ceux pour lesquels c'est une nécessité veillent : (près de ces feux) veillent les Troyens requis pour cette fonction. Bothe : « Ad ignes suos Trojani, οἷσιν « ἀνάγκη, *quibus necesse fuit* ita facere, « hoc est, *jussi*, excubabant. » Quelques anciens prenaient πυρὸς ἐσχάραι pour les foyers domestiques des Troyens, et comme un équivalent de πολῖται. Alors ἀνάγκη signifiait, l'obligation de défendre la ville. *Scholies :* ὅσαι Τρώων εἰσὶν ἑστίαι καὶ οἰκίαι· οἱονεὶ ὅσοι εἰσὶν ἰθαγενεῖς Τρῶες, οὗτοι φυλάσσουσιν. Mais il est évident, d'après le contexte, que πυρὸς ἐσχάραι n'est qu'un équivalent de πυρά, *feux de bivouac*.

428. Κᾶρες καὶ Παίονες. Sur les Cariens, voyez les notes II, 867. Sur les Péons, voy. la note II, 848.

429. Λέλεγες.... Les Lélèges habitaient la côte méridionale de la Troade; plus tard ils émigrèrent en Carie. Les Caucones étaient une peuplade hellénique établie près des Paphlagoniens, sur le fleuve Parthénius. Les Pélasges habitaient le littoral de la Carie.

430. Θύμβρης. Thymbra était la partie de la plaine où coulait le Thymbris, ruisseau affluent du Scamandre. C'est un triangle formé par le Simoïs, les collines de Callicolone et une ligne qui prolongerait au nord le cours du Scamandre après sa réunion avec le Simoïs. — Λύκιοι Μυσοί τ(ε). Sur les Lyciens, voyez la note II, 876. Sur les Mysiens, voy. la note II, 858-861.

431. Φρύγες.... καὶ Μῄονες. Les Phrygiens habitaient les bords du Sangarius. Sur les Méoniens, voyez la note II, 864.

Εἰ γὰρ δὴ μέματον Τρώων καταδῦναι ὅμιλον,
Θρήϊκες οἵδ' ἀπάνευθε νεήλυδες, ἔσχατοι ἄλλων·
ἐν δέ σφιν Ῥῆσος βασιλεὺς, πάϊς Ἠϊονῆος.
Τοῦ δὴ καλλίστους ἵππους ἴδον ἠδὲ μεγίστους·
λευκότεροι χιόνος, θείειν δ' ἀνέμοισιν ὁμοῖοι·
ἅρμα δέ οἱ χρυσῷ τε καὶ ἀργύρῳ εὖ ἤσκηται·
τεύχεα δὲ χρύσεια, πελώρια, θαῦμα ἰδέσθαι,
ἤλυθ' ἔχων· τὰ μὲν οὔτι καταθνητοῖσιν ἔοικεν
ἄνδρεσσιν φορέειν, ἀλλ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
Ἀλλ' ἐμὲ μὲν νῦν νηυσὶ πελάσσετον ὠκυπόροισιν,
ἠέ με δήσαντες λίπετ' αὐτόθι νηλέϊ δεσμῷ,
ὄφρα κεν ἔλθητον καὶ πειρηθῆτον ἐμεῖο,
ἠὲ κατ' αἶσαν ἔειπον ἐν ὑμῖν, ἠὲ καὶ οὐκί.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Μὴ δή μοι φύξιν γε, Δόλων, ἐμβάλλεο θυμῷ,
ἐσθλά περ ἀγγείλας, ἐπεὶ ἵκεο χεῖρας ἐς ἁμάς.
Εἰ μὲν γάρ κέ σε νῦν ἀπολύσομεν ἠὲ μεθῶμεν,

435. Ῥῆσος. Rhésus le Thrace, d'après la légende, était fils du fleuve Strymon et de la muse Euterpe. Homère l'appelle, ici, fils d'Éionée; mais Éionée est le nom primitif du Strymon. Homère ne dit point que Rhésus fût parmi les Troyens seulement depuis quelques heures; mais il le donne à entendre un peu plus loin, vers 493. L'épithète νεήλυδες, *nouvellement arrivés*, vers 434, ne fixe rien. La tradition commune est, que Rhésus avait pris part à la bataille de la veille, et qu'il s'y était signalé par sa vaillance. Il était donc là depuis l'avant-veille au moins. Didyme : καὶ μίαν ἡμέραν συμβαλὼν, πολλοὺς τῶν Ἑλλήνων ἀπέκτεινε. Virgile nous a rendu familière la tradition qui fait périr Rhésus avant d'avoir combattu pour ses alliés. *Énéide*, I, 469 : « Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria « velis Agnoscit lacrimans, primo quæ « prodita somno Tydides multa vastabat « cæde cruentus; Ardentesque avertit « equos in castra, priusquam Pabula gus- « tassent Trojæ Xanthumque bibissent. » Cette tradition est aussi mentionnée par Didyme : ἔνιοι δὲ λέγουσι, νυκτὸς παραγεγονέναι τὸν Ῥῆσον εἰς τὴν Τροίαν, καὶ πρὶν γεύσασθαι αὐτὸν τοῦ ὕδατος τῆς χώρας φονευθῆναι. Le grammairien ajoute qu'un oracle avait prédit à Rhésus qu'il serait invincible, si lui-même goûtait à l'eau troyenne, et si ses chevaux buvaient au Scamandre. Mais Rhésus n'eût certes point manqué, avant de s'endormir, de mener ses chevaux à la rivière, et d'y remplir lui-même sa coupe du breuvage recommandé par l'oracle.

437. Λευκότεροι χιόνος... Virgile, *Énéide*, XII, 84 : « Qui candore nives « anteirent, cursibus auras. »

442. Ἀλλ' ἐμὲ μὲν νῦν. Bothe propose de lire, ἀλλά με μέν νυν. Mais il semble que νῦν, *maintenant*, marque mieux la suite des idées. Quant à ἀλλά με au lieu de ἀλλ' ἐμέ, c'est un changement tout arbitraire.

443. Ἠέ με, *vulgo* ἤ ἐμέ. Au second membre, Homère affectionne ἠέ, de préférence à ἤ. Cependant on va voir ἠὲ.... ἤ, au vers 451.

445. Ἠέ, *vulgo* ἤ ῥα. Aristonicus : Ἀρίσταρχος, ἠὲ..., ἔξω τοῦ ῥα. — Κατ' αἶσαν, conformément au droit, c'est-à-dire avec véracité.

ἤ τε καὶ ὕστερον εἶσθα θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
ἠὲ διοπτεύσων, ἢ ἐναντίβιον πολεμίξων·
εἰ δέ κ' ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δαμεὶς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσῃς,
οὐκέτ' ἔπειτα σὺ πῆμά ποτ' ἔσσεαι Ἀργείοισιν.
Ἦ, καὶ ὁ μέν μιν ἔμελλε γενείου χειρὶ παχείῃ
ἁψάμενος λίσσεσθαι· ὁ δ' αὐχένα μέσσον ἔλασσεν,
φασγάνῳ ἀΐξας, ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε·
φθεγγομένου δ' ἄρα τοῦγε κάρη κονίῃσιν ἐμίχθη.
Τοῦ δ' ἀπὸ μὲν κτιδέην κυνέην κεφαλῆφιν ἕλοντο,
καὶ λυκέην, καὶ τόξα παλίντονα, καὶ δόρυ μακρόν·
καὶ τάγ' Ἀθηναίῃ ληΐτιδι δῖος Ὀδυσσεὺς
ὑψόσ' ἀνέσχεθε χειρὶ, καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·
Χαῖρε, θεὰ, τοῖσδεσσι· σὲ γὰρ πρώτην ἐν Ὀλύμπῳ
πάντων ἀθανάτων ἐπιβωσόμεθ'· ἀλλὰ καὶ αὖτις
πέμψον ἐπὶ Θρῃκῶν ἀνδρῶν ἵππους τε καὶ εὐνάς.
Ὣς ἄρ' ἐφώνησεν, καὶ ἀπὸ ἔθεν ὑψόσ' ἀείρας
θῆκεν ἀνὰ μυρίκην· δέελον δ' ἐπὶ σῆμά τ' ἔθηκεν,
συμμάρψας δόνακας, μυρίκης τ' ἐριθηλέας ὄζους·
μὴ λάθοι αὖτις ἰόντε θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν.
Τὼ δὲ βάτην προτέρω διά τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα·

450. Εἶσθα pour εἶς (*ibis* ou *venies*) : tu iras; tu viendras.

455-457. Ἁψάμενος λίσσεσθαι·... φθεγγομένου.... Daremberg : « On ne pourrait admettre cette continuité de la parole que dans le cas où la trachée-artère n'aurait pas été ouverte; et ici Homère ne fait pas de restriction à cet égard, tandis qu'à propos d'Hector, il dit positivement que la parole avait été conservée au héros, parce que la trachée n'avait pas été ouverte. » Voyez la note XXII, 329.

456. Ἄμφω.... τένοντε, les deux muscles. C'est, d'après Daremberg, la double saillie longitudinale des muscles extenseurs du cou. Le nom de τένοντες lui est resté chez les Grecs.

457. Φθεγγομένου.... Virgile, *Énéide*, X, 554 : « Tum caput orantis nequic« quam et multa parantis Dicere deturbat « terræ. »

460. Ληΐτιδι, *prædatrici*, qui fait gagner le butin. Voyez la note IV, 128 sur ἀγελείη, épithète de Minerve tout à fait analogue.

462. Τοῖσδεσσι pour τοῖσδε: *hisce*, de ces choses; de cette offrande; de ce trophée.

463. Αὖτις, *insuper*, en outre.

465, et plus bas 505. Ὑψόσ(ε). Une des deux éditions d'Aristarque donnait ὑψοῦ dans ces deux passages.

466. Δέελον, ancienne forme, ou, si l'on veut, diérèse, de δῆλον : *conspicuum*, bien visible. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ὃ ἡμεῖς λέγομεν δῆλον, αὐτὸς εἶπε διελὼν, δέελον. C'est donc bien à tort qu'un scholiaste prête à Aristarque l'explication τὸ εὑρετόν, venant de δήειν, trouver. D'ailleurs, ici, εὑρετὸν σῆμα, n'aurait aucun sens. Hérodien parle comme Aristarque : ταὐτόν ἐστι τῷ δῆλον· διὸ καὶ τρίτη ἀπὸ τέλους ἡ ὀξεῖα, καὶ ψιλοῦται τὸ δεύτερον ε.

469. Προτέρω,, *ulterius*, plus avant.

αἶψα δ' ἐπὶ Θρῃκῶν ἀνδρῶν τέλος ἶξον ἰόντες.
Οἱ δ' εὗδον καμάτῳ ἀδηκότες· ἔντεα δέ σφιν
καλὰ παρ' αὐτοῖσι χθονὶ κέκλιτο, εὖ κατὰ κόσμον,
τριστοιχί· παρὰ δέ σφιν ἑκάστῳ δίζυγες ἵπποι.
Ῥῆσος δ' ἐν μέσῳ εὗδε, παρ' αὐτῷ δ' ὠκέες ἵπποι
ἐξ ἐπιδιφριάδος πυμάτης ἱμᾶσι δέδεντο.
Τὸν δ' Ὀδυσεὺς προπάροιθεν ἰδὼν Διομήδεϊ δεῖξεν·
  Οὗτός τοι, Διόμηδες, ἀνήρ, οὗτοι δέ τοι ἵπποι,
οὓς νῶϊν πίφαυσκε Δόλων, ὃν ἐπέφνομεν ἡμεῖς.
Ἀλλ' ἄγε δή, πρόφερε κρατερὸν μένος· οὐδέ τί σε χρὴ
ἑστάμεναι μέλεον σὺν τεύχεσιν· ἀλλὰ λύ' ἵππους·
ἠὲ σύγ' ἄνδρας ἔναιρε, μελήσουσιν δ' ἐμοὶ ἵπποι.
  Ὣς φάτο· τῷ δ' ἔμπνευσε μένος γλαυκῶπις Ἀθήνη·
κτεῖνε δ' ἐπιστροφάδην, τῶν δὲ στόνος ὤρνυτ' ἀεικὴς
ἄορι θεινομένων· ἐρυθαίνετο δ' αἵματι γαῖα.
Ὡς δὲ λέων μήλοισιν ἀσημάντοισιν ἐπελθὼν,
αἴγεσιν ἢ ὀΐεσσι, κακὰ φρονέων ἐνορούσῃ·
ὣς μὲν Θρήϊκας ἄνδρας ἐπῴχετο Τυδέος υἱὸς,
ὄφρα δυώδεκ' ἔπεφνεν. Ἀτὰρ πολύμητις Ὀδυσσεὺς,
ὅντινα Τυδείδης ἄορι πλήξειε παραστὰς,

470. Τέλος, *cohortem*, la troupe. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τέλος τὸ νῦν τάγμα (lisez νῦν τὸ τάγμα).

475. Ἐξ ἐπιδιφριάδος πυμάτης, du haut de ce qui dominait le siége : du haut de la rampe du char; à la cheville qui surmontait la rampe du char. Voyez la note V, 262 sur ἐξ ἄντυγος. Quelques-uns entendaient, par ἐπιδιφριάς, la partie du char par où l'on montait au siége, c'est-à-dire le derrière du char. *Scholies :* μέρος τοῦ δίφρου, καθ' ὃ ἐπιβαίνειν εἰώθασιν. Mais il est probable que la véritable signification est ἄντυξ. Au reste, ἐπιδιφριάς ne se trouve nulle part qu'ici.

478. Δόλων. On peut se demander comment Ulysse sait le nom de l'espion troyen. Il y a donc une lacune dans les discours de Dolon; ou plutôt le poëte a commis une inadvertance. Car Dolon ne s'est pas nommé; et Homère ne dit point qu'Ulysse connût Dolon. Aristarque note purement et simplement le fait : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπίσταται τὸ ὄνομα τοῦ Δόλωνος.

480. Μέλεον, en vain. Voyez la note XVI, 336.

485. Μήλοισιν. Le mot μῆλον signifie un mouton; mais le pluriel μῆλα répond à *pecudes*, petit bétail (les moutons et les chèvres). Quelques-uns même en faisaient un synonyme du mot général θρέμματα. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μῆλα οἱ νεώτεροι πάντα τὰ τετράποδα, Ὅμηρος δὲ αἶγας καὶ ὄϊς.—Virgile a magnifiquement développé la comparaison d'Homère. *Énéide*, IX, 338 : « Impastus ceu plena leo per « ovilia turbans (Suadet enim vesana fa« mes) manditque trahitque Molle pecus, « mutumque metu; fremit ore cruento : « Nec minor Euryali cædes. » Cette imitation prouve que Virgile, en écrivant son épisode, pensait à la *Dolonie.*

τὸν δ' Ὀδυσεὺς μετόπισθε λαβὼν ποδὸς ἐξερύσασκεν,
τὰ φρονέων κατὰ θυμὸν, ὅπως καλλίτριχες ἵπποι
ῥεῖα διέλθοιεν μηδὲ τρομεοίατο θυμῷ,
νεκροῖς ἀμβαίνοντες· ἀήθεσσον γὰρ ἔτ' αὐτῶν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ βασιλῆα κιχήσατο Τυδέος υἱὸς,
τὸν τρισκαιδέκατον μελιηδέα θυμὸν ἀπηύρα,
ἀσθμαίνοντα· κακὸν γὰρ ὄναρ κεφαλῆφιν ἐπέστη
[τὴν νύκτ', Οἰνείδαο πάϊς, διὰ μῆτιν Ἀθήνης].
Τόφρα δ' ἄρ' ὁ τλήμων Ὀδυσεὺς λύε μώνυχας ἵππους,
σὺν δ' ἤειρεν ἱμᾶσι, καὶ ἐξήλαυνεν ὁμίλου,
τόξῳ ἐπιπλήσσων, ἐπεὶ οὐ μάστιγα φαεινὴν
ποικίλου ἐκ δίφροιο νοήσατο χερσὶν ἑλέσθαι·
ῥοίζησεν δ' ἄρα πιφαύσκων Διομήδεϊ δίῳ.
Αὐτὰρ ὁ μερμήριζε μένων ὅ τι κύντατον ἕρδοι·
ἢ ὅγε δίφρον ἑλὼν, ὅθι ποικίλα τεύχε' ἔκειτο,
ῥυμοῦ ἐξερύοι, ἢ ἐκφέροι ὑψόσ' ἀείρας·
ἢ ἔτι τῶν πλεόνων Θρηκῶν ἀπὸ θυμὸν ἕλοιτο.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα, τόφρα δ' Ἀθήνη

493. Ἀήθεσσον, *insueti erant*, ils n'étaient pas habitués. Ceci semble d'accord avec la tradition selon laquelle Rhésus n'était arrivé qu'après la bataille. On peut dire pourtant qu'un jour n'aurait pas suffi à leur donner l'habitude.

497. Τὴν νύκτ(α), cette nuit-là; en prose, ταύτην τὴν νύκτα, *illa nocte*. — Οἰνείδαο πάϊς, le fils du fils OEnéus : Diomède, qui était petit-fils d'OEnéus. C'est une apposition à ὄναρ. — Mais nous n'avons pas à nous occuper beaucoup de ce vers, qui n'est qu'une interpolation maladroite. Aristarque l'a marqué de l'obel. Zénodote et Aristophane de Byzance l'avaient même exclu du texte. En effet, ce vers est totalement inutile, et de plus il ne dit pas ce qui convient à la chose. Bothe : « Annotavit « scholiastes A, hunc versum ἀθετεῖσθαι « propter jejunam orationem; per se enim « Diomedem intelligi malum illud somnium; nec tam Minervæ consilio quam « Dolonis proditione factum esse, ut Rhesum ille aggressus obtruncaret. » Ce que Bothe appelle *Scholiastes* A, c'est, ici, Aristonicus lui-même.

498. Ὁ τλήμων, l'illustre audacieux.

499. Σὺν δ' ἤειρεν, *colligabatque*. Ulysse attache les deux chevaux l'un à l'autre, afin qu'ils marchent de front à leur ordinaire. C'est le verbe εἴρω, *necto*, imparfait ἔειρον, ἤειρον. *Scholies :* συνέζευξεν αὐτοὺς, τουτέστι, συνημμένως καὶ οὐ καθ' ἕνα ἐξέφερεν, ὡς μὴ κατ' ἰδίαν αὐτῶν εἰθισμένων ἡνιοχεῖσθαι.

503. Ὅ τι κύντατον ἕρδοι, *quid audacissimum patraret*, quelle chose de la plus étonnante audace il accomplirait. Il ne s'agit point d'impudence, ni même d'insolence.

505. Ῥυμοῦ, *temone*, par le timon.

506. Τῶν πλεόνων Θρήκιων, génitif partitif : *ex istis pluribus* (*plurimis*) *Thracibus*, (d'hommes) de la vulgaire multitude thrace (qui dormait là) : de quelques autres soldats de Rhésus. Voyez la note V, 673 sur τῶν πλεόνων Λυκίων.

507. Ἕως ὁ. Voyez la note I, 193.

ἐγγύθεν ἱσταμένη προσέφη Διομήδεα δῖον·
   Νόστου δὴ μνῆσαι, μεγαθύμου Τυδέος υἱὲ,
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· μὴ καὶ πεφοβημένος ἔλθῃς·
μή πού τις καὶ Τρῶας ἐγείρῃσιν θεὸς ἄλλος.
   Ὣς φάθ'· ὁ δὲ ξυνέηκε θεᾶς ὄπα φωνησάσης·
καρπαλίμως δ' ἵππων ἐπεβήσετο· κόπτε δ' Ὀδυσσεὺς
τόξῳ· τοὶ δ' ἐπέτοντο θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.
   Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
ὡς ἴδ' Ἀθηναίην μετὰ Τυδέος υἱὸν ἕπουσαν·
τῇ κοτέων Τρώων κατεδύσετο πουλὺν ὅμιλον,
ὦρσεν δὲ Θρῃκῶν βουληφόρον Ἱπποκόωντα,
Ῥήσου ἀνεψιὸν ἐσθλόν. Ὁ δ' ἐξ ὕπνου ἀνορούσας,
ὡς ἴδε χῶρον ἐρῆμον, ὅθ' ἕστασαν ὠκέες ἵπποι,
ἄνδρας τ' ἀσπαίροντας ἐν ἀργαλέῃσι φονῇσιν,
ᾤμωξέν τ' ἄρ' ἔπειτα, φίλον τ' ὀνόμηνεν ἑταῖρον.
Τρώων δὲ κλαγγή τε καὶ ἄσπετος ὦρτο κυδοιμὸς
θυνόντων ἄμυδις· θηεῦντο δὲ μέρμερα ἔργα,
ὅσσ' ἄνδρες ῥέξαντες ἔβαν κοίλας ἐπὶ νῆας.
   Οἱ δ' ὅτε δή ῥ' ἵκανον ὅθι σκοπὸν Ἕκτορος ἔκταν,

510. Πεφοβημένος, *fugatus*, mis en fuite.

513. Ἵππων ἐπεβήσετο est dit au propre, puisqu'il n'y a point de char. Les deux héros s'en retournent montés sur les deux chevaux. C'est le seul passage d'Homère où l'on voie des guerriers à cheval. *Scholies* : κέλησι μὲν οὐδ' ἐν τοῖς ἀγῶσιν εἰσάγει χρωμένους· νῦν δὲ διὰ τὴν χρείαν. Mais une comparaison, XV, 679-684, nous montre que les contemporains d'Homère se servaient aussi de chevaux de selle. — Quand Diomède saute sur un coursier, Ulysse est déjà sur l'autre.

515. Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχ(ε), ne faisait nullement sa surveillance en aveugle. Tous les éditeurs, sauf Villoison, donnent, en un seul mot, ἀλαοσκοπίην : une surveillance aveugle. Cette vulgate est une correction des grammairiens postérieurs à Aristarque. Les *Scholies* traduisent ἀλαοσκοπίην par μάταιον σκοπόν, et la phrase par οὐκ ἔλαθεν αὐτόν. Il n'y a rien à dire à cela, sinon que cette traduction ne rend pas l'image. Villoison lit, d'après le manuscrit de Venise, ἀλαὸς σκοπιήν, qui est assurément la leçon d'Aristarque ; car elle est signalée par une diple, et accompagnée de la note suivante : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει ἀλαὸν σκοπιήν· παροιμιακὸν δέ ἐστιν, οὐ τυφλὸς ἐς σκοπιάς, ἀλλὰ τοὐναντίον δεδορκώς. Le proverbe allégué par le critique alexandrin démontre qu'ἀλαός est la vraie leçon. Ceux qui ont supprimé un des deux σ de l'écriture primitive auraient dû lire ἀλαοῦ σκοπιήν, plutôt que d'inventer un mot inutile, la lettre O étant primitivement *ou*, autant et plus que *o* et *ô*. Le sens, de toutes les façons, reste le même. Mais Aristarque repousse comme absolument fausse la leçon de Zénodote : καὶ ὁ ποιητὴς οὐδέποτε εἴρηκε σκοπιὴν τοὺς ὀφθαλμούς.

518. Ἱπποκόωντα. Cet Hippocoon est inconnu.

520. Ὅθ' pour ὅθι : *ubi*, où.

ἔνθ' Ὀδυσεὺς μὲν ἔρυξε, Διὶ φίλος, ὠκέας ἵππους·
Τυδείδης δὲ χαμᾶζε θορὼν ἔναρα βροτόεντα
ἐν χείρεσσ' Ὀδυσῆϊ τίθει· ἐπεβήσετο δ' ἵππων.
Μάστιξεν δ' ἵππους, τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
[νῆας ἐπὶ γλαφυράς· τῇ γὰρ φίλον ἔπλετο θυμῷ].
Νέστωρ δὲ πρῶτος κτύπον ἄϊε, φώνησέν τε·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ψεύσομαι, ἢ ἔτυμον ἐρέω; κέλεται δέ με θυμός.
Ἵππων μ' ὠκυπόδων ἀμφὶ κτύπος οὔατα βάλλει.
Αἲ γὰρ δὴ Ὀδυσεύς τε καὶ ὁ κρατερὸς Διομήδης
ὦδ' ἄφαρ ἐκ Τρώων ἐλασαίατο μώνυχας ἵππους.
Ἀλλ' αἰνῶς δείδοικα μετὰ φρεσὶ μή τι πάθωσιν
Ἀργείων ὤριστοι ὑπὸ Τρώων ὀρυμαγδοῦ.
Οὔπω πᾶν εἴρητο ἔπος, ὅτ' ἄρ' ἤλυθον αὐτοί.

528. Ἔναρα, les dépouilles (de Dolon). Diomède ne laisse point son trophée dans un endroit où les Troyens pourraient l'enlever. — Βροτόεντα. Voyez la note VI, 480.

530. Μάστιξεν δ' ἵππους. L'expression μάστιξεν semble dire que Diomède avait pris, dans le char de Rhésus, le fouet oublié par Ulysse; à moins qu'on n'entende qu'il se sert, en guise de fouet, d'une houssine cueillie au tamaris. Bothe donne, d'après la leçon de plusieurs manuscrits estimables, μάστιξεν δ' Ὀδυσεύς. Alors μάστιξεν équivaudrait à τόξῳ ἔκοψε, puisque Ulysse n'a pas plus de fouet maintenant qu'il n'en avait tout à l'heure.

531. Νῆας ἐπὶ.... Ce vers appartient au chant XI, 520, où il est parfaitement à sa place. Ici, il donne un sens inepte, si l'on applique φίλον ἔπλετο aux coursiers de Rhésus, comme là on doit l'appliquer aux coursiers de Nestor. Pour obtenir un sens raisonnable, il faudrait entendre que ce sont les deux guerriers qui brûlent de retourner au camp. Les Alexandrins n'avaient pas ce vers dans leur texte. Le manuscrit de Venise ne le donne point, et les *Scholies* n'y font aucune allusion.

534. Ψεύσομαι,... Ce vers manquait dans le texte de Zénodote. — Κέλεται (*jubet*), sous-entendu λέγειν : ordonne de parler.

535. Ἵππων.... C'est peut-être ce vers qui a inspiré le fameux *Quadrupedante putrem*. Ennius, avant Virgile, avait essayé de rendre cette harmonie imitative : « It « eques, et plausu cava concutit ungula « terram. » Néron prononça le vers d'Homère, en s'enfonçant le glaive dans la gorge avec l'aide d'Épaphrodite. Il venait d'entendre l'arrivée des cavaliers chargés de le prendre vivant, et de le livrer aux vengeances du sénat. On sait que cet amateur de poésie se plaisait surtout aux mètres expressifs, et se piquait d'y exceller lui-même : *Torva Mimalloneis*, etc.

537. Ὧδ(ε), *sic*, ainsi : comme je le pense. C'est à tort qu'on traduit : *huc*. Chez Homère, ὧδε n'est jamais adverbe de lieu. Ce principe d'Aristarque est rappelé vingt fois dans les *Scholies ;* et Apollonius dit : ὧδε, κατὰ Ἀρίσταρχον, οὐδέποτε συνήθως ἡμῖν κεῖται, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὕτως τάσσεται. Il n'y a point d'exception. Voyez la note XVIII, 392.

538. Μετὰ φρεσί, *vulgo* κατὰ φρένα. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, δείδοικα μετὰ φρεσί.

539. Ὤριστοι, *vulgo* οἱ ἄριστοι. Ce n'est qu'une variante d'orthographe. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, Ἀργείων ὤριστοι, καὶ ἄνευ τοῦ ι. En prose, on dirait : οὗτοι οἱ ἄριστοι.

Καί ῥ' οἱ μὲν κατέβησαν ἐπὶ χθόνα· τοὶ δὲ χαρέντες
δεξιῇ ἠσπάζοντο ἔπεσσί τε μειλιχίοισιν.
Πρῶτος δ' ἐξερέεινε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
　Εἴπ' ἄγε μ', ὦ πολύαιν' Ὀδυσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
ὅππως τούσδ' ἵππους λάβετον· καταδύντες ὅμιλον
Τρώων; ἤ τίς σφωε πόρεν θεὸς ἀντιβολήσας;
Αἰνῶς ἀκτίνεσσιν ἐοικότες ἠελίοιο.
Αἰεὶ μὲν Τρώεσσ' ἐπιμίσγομαι, οὐδέ τί φημι
μιμνάζειν παρὰ νηυσί, γέρων περ ἐὼν πολεμιστής·
ἀλλ' οὔπω τοίους ἵππους ἴδον οὐδ' ἐνόησα.
Ἀλλά τιν' ὔμμ' ὀΐω δόμεναι θεὸν ἀντιάσαντα·
ἀμφοτέρω γὰρ σφῶϊ φιλεῖ νεφεληγερέτα Ζεύς,
κούρη τ' αἰγιόχοιο Διός, γλαυκῶπις Ἀθήνη.
　Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ ἀμείνονας ἠέπερ οἵδε
ἵππους δωρήσαιτ', ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰσιν.
Ἵπποι δ' οἵδε, γεραιὲ, νεήλυδες, οὓς ἐρεείνεις,
Θρηΐκιοι· τὸν δέ σφιν ἄνακτ' ἀγαθὸς Διομήδης
ἔκτανε, πὰρ δ' ἑτάρους δυοκαίδεκα πάντας ἀρίστους.
Τὸν τρισκαιδέκατον σκοπὸν εἵλομεν ἐγγύθι νηῶν,
τόν ῥα διοπτῆρα στρατοῦ ἔμμεναι ἡμετέροιο
Ἕκτωρ τε προέηκε καὶ ἄλλοι Τρῶες ἀγαυοί.
　Ὣς εἰπὼν τάφροιο διήλασε μώνυχας ἵππους
καγχαλόων· ἅμα δ' ἄλλοι ἴσαν χαίροντες Ἀχαιοί.
Οἱ δ' ὅτε Τυδείδεω κλισίην εὔτυκτον ἵκοντο,

544. M' doit être pris pour μοι, comme au vers VI, 165. Il dépend de εἰπ(έ), et non de ἄγε, qui n'a qu'une valeur adverbiale.

545. Λάβετον. Zénodote écrivait λαβέτην, qui est impossible ici, où il faut la seconde personne. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει λαβέτην. ἔστι δὲ τοῦτο τρίτου προσώπου, ἀντὶ τοῦ ἔλαβον· λέγει δὲ νῦν πρὸς αὐτούς.

547. Ἐοικότες, sous-entendu εἰσί : ils sont semblables.

557. Φέρτεροί εἰσιν, sous-entendu θεο (les dieux). Barnes écrit φέρτερός ἐστιν, ce qui rendait la phrase régulière. Bothe conjecture que la vraie leçon est φέρτερος εἶσιν, *potentior incedit*. Un seul manuscrit donne φέρτερός ἐστιν, et ce n'est pas un des meilleurs.

561. Τὸν τρισκαιδέκατον, *illum, qui fuit decimus tertius*, notre treizième (tué).

566. Εὔτυκτον. On se rappelle que ce que nous appelons *les tentes* des Grecs,

ἵππους μὲν κατέδησαν ἐϋτμήτοισιν ἱμᾶσιν
φάτνῃ ἐφ' ἱππείῃ, ὅθι περ Διομήδεος ἵπποι
ἕστασαν ὠκύποδες, μελιηδέα πυρὸν ἔδοντες.
Νηῒ δ' ἐνὶ πρύμνῃ ἔναρα βροτόεντα Δόλωνος
θῆκ' Ὀδυσεύς, ὄφρ' ἱρὸν ἑτοιμασσαίατ' Ἀθήνῃ.
Αὐτοὶ δ' ἱδρῶ πολλὸν ἀπενίζοντο θαλάσσῃ,
ἐσβάντες, κνήμας τε ἰδὲ λόφον ἀμφί τε μηρούς.
Αὐτὰρ ἐπεί σφιν κῦμα θαλάσσης ἱδρῶ πολλὸν
νίψεν ἀπὸ χρωτὸς, καὶ ἀνέψυχθεν φίλον ἦτορ,
ἔς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες ἐϋξέστας λούσαντο.
Τὼ δὲ λοεσσαμένω, καὶ ἀλειψαμένω λίπ' ἐλαίῳ,
δείπνῳ ἐφιζανέτην· ἀπὸ δὲ κρητῆρος Ἀθήνῃ
πλείου ἀφυσσόμενοι λεῖβον μελιηδέα οἶνον.

c'étaient de grandes baraques construites en bois.

570-571. Νηῒ δ' ἐνὶ ... Dübner : « C'est là le seul passage d'Homère où il soit question de trophées proprement dits, c'est-à-dire d'une part de butin consacrée aux dieux. »

571. Ὄφρ(α), *donec*, en attendant que. Le jour où ils feront un sacrifice à Minerve, ils consacreront le trophée dans le temple de la déesse.

572. Ἀπενίζοντο. L'iambe ενιζ devenait probablement un spondée par le renforcement ou le doublement du ν dans la prononciation.

573. Λόφον, *cervicem*, la nuque. Eustathe : λόφος δὲ ἐνταῦθα ὁ ἄνω τένων, ἤτοι ὁ περὶ τὸν τράχηλον. Il n'y a point d'autre exemple de λόφος dans cette acception, en parlant des hommes; mais on verra λόφων, XXIII, 508, pour désigner la nuque des chevaux de Diomède.

574. Αὐτὰρ ἐπεί.... Ce vers se termine par trois spondées. De même, un peu plus bas, le vers 576.

577-578. Τὼ δὲ.... ἐφιζανέτην. Homère ne parle que de deux; mais ils ne sont pas seuls à table. C'est un festin. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπὶ πάντων τοῦτο νοητέον, οὐκ ἐπὶ μόνου Διομήδους καὶ Ὀδυσσέως.

577. Λίπ' ἐλαίῳ. On explique ordinairement : λιπὶ ἐλαίῳ, *pingui oleo;* mais les anciens entendaient λίπα, et non point λιπί. La plupart voyaient dans λίπα un adverbe. *Scholies :* λιπαρῶς καὶ εὐέκτως. Mais Hérodien dit que λίπ' est le datif de λίπα, λίπαος, et qu'il équivaut à λίπαϊ, λίπᾳ, devenu par l'usage λίπα, finale brève. Ainsi λίπ' signifie, *avec de la graisse;* et ἐλαίῳ n'est qu'un adjectif : *d'olive*. Cette explication est probablement d'Aristarque. C'est celle qui rend le mieux compte de l'expression d'Homère.

579. Πλείου, plein, ou rempli. *Scholies :* γέμοντος. — Ἀφυσσόμενοι, *vulgo* ἀφυσσάμενοι. La vulgate est très-ancienne; car elle est mentionnée par le scholiaste A : οὕτως Ἀρίσταρχος· ἄλλοι δὲ, ἀφυσσάμενοι

ΙΛΙΑΔΟΣ Λ.

ΑΓΑΜΕΜΝΟΝΟΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.

Dès la pointe du jour, Agamemnon revêt ses armes, et il mène ses troupes au combat; Hector et les Troyens marchent de leur côté contre les Grecs (1-66). Agamemnon se signale entre tous les héros, et sa vaillance est funeste aux Troyens (67-162). Hector est repoussé jusque sous les remparts d'Ilion; mais Jupiter le rassure, et Agamemnon, mis hors de combat par un coup de lance, laisse un champ plus libre aux succès d'Hector (163-283). Les Troyens reprennent l'avantage sur leurs ennemis (284-309). Diomède, Ulysse et Ajax soutiennent le courage des Grecs; mais Diomède est blessé par Pâris, et forcé de rentrer au camp (310-400). Ulysse, blessé par Socus et enveloppé par les Troyens, ne doit son salut qu'au dévouement de Ménélas et d'Ajax (401-488). Pâris blesse Machaon et Eurypyle (489-596). Achille, qui a vu passer Machaon ramené sur le char de Nestor, envoie Patrocle chercher des nouvelles du blessé (597-617). Nestor exhorte Patrocle à prier Achille d'avoir enfin pitié des Grecs (618-803). Patrocle rencontre Eurypyle en chemin, le porte à sa propre tente, et panse sa blessure (804-848).

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
ὤρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσιν·
Ζεὺς δ' Ἔριδα προΐαλλε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν
ἀργαλέην, πολέμοιο τέρας μετὰ χερσὶν ἔχουσαν.

1. Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἠώς. Ici, l'Aurore est une vraie déesse, et non plus, comme au début du chant huitième, une demi-personnification.

2. Ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι. La lumière va éclairer les sommets de l'Olympe et rendre le jour aux dieux. Dès que les dieux habitent une montagne, il y a nuit pour eux comme pour les mortels, quels que soient d'ailleurs leurs priviléges en tant que dieux. *Scholies*: ἁρμοδίως τῷ πλάσματί φησιν αὐτοὺς καὶ ἐν σκότῳ ποτὲ εἶναι.

4. Πολέμοιο τέρας, *belli signum*, le signe de la guerre : ce qui va faire eclater la guerre. Par le fait seul de la presence de la Discorde, la guerre va nécessairement éclater. La plupart des anciens voulaient que τέρας eût ici une signification matérielle. C'était une lance, ou une épée, à moins que ce ne fût un éclair, ou même l'arc-en-ciel. Quelques-uns voyaient dans πολέμοιο τέρας un simple équivalent poé-

Στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος μεγακήτεϊ νηῒ μελαίνῃ,
ἥ ῥ' ἐν μεσσάτῳ ἔσκε, γεγωνέμεν ἀμφοτέρωσε,
ἠμὲν ἐπ' Αἴαντος κλισίας Τελαμωνιάδαο,
ἠδ' ἐπ' Ἀχιλλῆος· τοί ῥ' ἔσχατα νῆας εἴσας
εἴρυσαν, ἠνορέῃ πίσυνοι καὶ κάρτεϊ χειρῶν.
Ἔνθα στᾶσ' ἤϋσε θεὰ μέγα τε δεινόν τε
ὄρθι', Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἑκάστῳ
καρδίῃ, ἄλληκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.
Τοῖσι δ' ἄφαρ πόλεμος γλυκίων γένετ' ἠὲ νέεσθαι
ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.
Ἀτρείδης δ' ἐβόησεν, ἰδὲ ζώννυσθαι ἄνωγεν
Ἀργείους· ἐν δ' αὐτὸς ἐδύσετο νώροπα χαλκόν.
Κνημῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμῃσιν ἔθηκεν
καλάς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν,
τόν ποτέ οἱ Κινύρης δῶκε, ξεινήϊον εἶναι.
Πεύθετο γὰρ Κύπρονδε μέγα κλέος, οὕνεκ' Ἀχαιοὶ
ἐς Τροίην νήεσσιν ἀναπλεύσεσθαι ἔμελλον·

tique de πόλεμος. Mais τέρας ajoute évidemment quelque chose à l'idée de guerre : c'est que la guerre dépend de la Discorde. Peut-être Homère a-t-il mis vraiment aux mains de la Discorde un signe visible. Virgile représente, *Énéide*, VIII, 703, Bellone armée d'un fouet.

5-9. Στῆ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆος.... Voyez VIII, 222-226 et les notes sur ces cinq vers.

11-12. Ἑκάστῳ καρδίῃ, *cuique in cor*, à chacun au cœur : au cœur de chacun. — Virgile, *Énéide*, VII, 511 : « At sæva « e speculis tempus dea nacta nocendi, « Ardua tecta petit stabuli, et de cul« mine summo Pastorale canit signum, « cornuque recurvo Tartaream intendit « vocem. »

13-14. Τοῖσι δ' ἄφαρ.... On a vu ces deux vers, II, 453-454. Là, ils sont parfaitement en situation, puisqu'il s'est agi du retour dans la patrie. Zénodote les supprimait ici. Aristophane de Byzance les y trouvait mal placés. Aristarque a mis des obels avec les astérisques. Il est certain que la comparaison a moins de valeur ici ; mais elle est naturelle. Au reste, la note qui accompagne les signes d'Aristarque n'est pas une athétèse absolue. Elle constate seulement ce fait, que la répétition n'est pas aussi heureuse qu'on le pourrait souhaiter : ὅτι κατὰ τὴν Ο (lisez Β) ῥαψῳδίαν ὀρθῶς κεῖνται, ὅτε ἐλπίδας ἀνακομιδῆς ἔσχον εἰς τὴν πατρίδα.

17-19. Κνημῖδας μὲν.... On a déjà vu ces trois vers, III, 330-332.

20. Κινύρης. C'est Cinyras, roi de Cypre, le fondateur de Paphos. Il était fils de Sandacus, et petit-fils de Phaéthon.

21. Κύπρονδε avec mouvement, parce que, pour arriver jusqu'en Cypre, la nouvelle a parcouru les terres et les mers. Voyez la note X, 268. Aristarque, ici, renvoie à ce passage, et écrit même formellement Σκάνδειάνδ(ε), comme nous avons cru qu'il fallait écrire : ὅμοιον τῷ, Σκάνδειάνδ' ἄρα δῶκεν.

22. Ἀναπλεύσεσθαι. Homère se sert ordinairement de mots commençant par ἀνά (en haut ; en haute mer) pour désigner

τοὔνεκά οἱ τὸν δῶκε, χαριζόμενος βασιλῆϊ.
Τοῦ δ' ἤτοι δέκα οἶμοι ἔσαν μέλανος κυάνοιο,
δώδεκα δὲ χρυσοῖο, καὶ εἴκοσι κασσιτέροιο·
κυάνεοι δὲ δράκοντες ὀρωρέχατο προτὶ δειρὴν,
τρεῖς ἑκάτερθ', ἴρισσιν ἐοικότες, ἅστε Κρονίων
ἐν νέφεϊ στήριξε, τέρας μερόπων ἀνθρώπων.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος· ἐν δέ οἱ ἧλοι
χρύσειοι πάμφαινον· ἀτὰρ περὶ κουλεὸν ἦεν
ἀργύρεον, χρυσέοισιν ἀορτήρεσσιν ἀρηρός.
Ἂν δ' ἕλετ' ἀμφιβρότην, πολυδαίδαλον ἀσπίδα θοῦριν,
καλὴν, ἣν πέρι μὲν κύκλοι δέκα χάλκεοι ἦσαν·
ἐν δέ οἱ ὀμφαλοὶ ἦσαν ἐείκοσι κασσιτέροιο
λευκοὶ, ἐν δὲ μέσοισιν ἔην μέλανος κυάνοιο.
Τῇ δ' ἐπὶ μὲν Γοργὼ βλοσυρῶπις ἐστεφάνωτο,

le voyage de Grèce en Asie. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀνάπλουν τὸν ἐκ Πελοποννήσου εἰς Τροίαν πλοῦν λέγει. On a vu ἀνῆγες, III, 48; et l'on verra, XIII, 627, ἀνάγοντες.

24. Οἶμοι, proprement *viæ* : des routes; des sentiers. Il s'agit des raies ou des bandes, dont la cuirasse était striée. Ces raies, selon les uns, étaient verticales; selon les autres, elles dessinaient des zones autour de la cuirasse. Les Grecs traduisent : ῥάβδοι, baguettes; mais ils traduisent aussi : ζῶναι, ceintures. En réalité, on ignore la disposition des οἶμοι. Ce qui est sûr, c'est qu'il y avait deux raies d'étain pour une de κύανος, acier bleu, ou quel que soit ce métal; et, ce qui est probable, c'est que le rapport des raies d'étain aux raies d'or était le même : alors les deux raies d'or surabondantes formaient un ornement à part. Quelques-uns disent qu'elles décoraient le col. *Scholies* : τὰς δὲ περὶ τὸν τράχηλον δύο χρυσᾶς, πρὸς κόσμον.

26. Κυάνεοι (*cærulei*) désigne seulement la couleur. Si le κύανος était de l'acier, il est évident que les dragons ne sont point en κύανος. Mais on ne sait pas exactement à quel métal correspondait le cyane d'Homère. Si c'était une sorte de bronze, comme le prétendent quelques modernes, il faudrait traduire : *des dragons de cyane*. Dans l'incertitude, nous sommes forcés de dire : *des dragons d'azur*. Au lieu de κυάνεοι, Aristophane de Byzance donnait σμερδαλέοι, terribles. — Ὀρωρέχατο, *erecti erant*. Aristophane de Byzance, ἐλειχμῶντο, *lambebant*.

27. Ἴρισσιν, à des arcs-en-ciel. Zénodote écrivait, ἐρίδεσσιν. Aristarque proteste contre cette fausse écriture : οὐκ ἔστι δὲ ἡ αὐτὴ Ἔρις καὶ Ἶρις καθ' Ὅμηρον, ὡς ὑπέλαβεν.

28. Τέρας.... ἀνθρώπων, *ostentum hominibus*.

30. Χρύσειοι. Ailleurs, Homère dit : ξίφος ἀργυρόηλον. Voyez la note II, 45. Il y avait, selon Aristarque, des clous d'argent et des clous d'or.

31. Ἀορτήρεσσιν. Il s'agit des courroies ou sangles qui terminaient le baudrier. Didyme : τοῖς ἀπαιωροῦσι τὸ ξίφος ἱμᾶσι.

33. Κύκλοι δέκα, dix orbes (concentriques).

34. Ὀμφαλοί, des nombrils, c'est-à-dire des bosses, ou plutôt des bossettes.

35. Ἔην, sous-entendu εἷς κύκλος (un cercle, un orbe).

36-41. Τῇ δ' ἐπὶ.... On a vu une description analogue, V, 738-743.

36. Ἐστεφάνωτο, était en bordure. *Scholies* : περιεῖχε, περιέκειτο. Dans l'égide de Minerve, la tête de la Gorgone occupe le centre du bouclier. Ici, le cen

δεινὸν δερκομένη· περὶ δὲ Δεῖμός τε Φόβος τε.
Τῆς δ' ἐξ ἀργύρεος τελαμὼν ἦν· αὐτὰρ ἐπ' αὐτοῦ
κυάνεος ἐλέλικτο δράκων, κεφαλαὶ δέ οἱ ἦσαν
τρεῖς ἀμφιστρεφέες, ἑνὸς αὐχένος ἐκπεφυυῖαι.
Κρατὶ δ' ἐπ' ἀμφίφαλον κυνέην θέτο, τετραφάληρον,
ἵππουριν· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.
Εἵλετο δ' ἄλκιμα δοῦρε δύω, κεκορυθμένα χαλκῷ,
ὀξέα· τῆλε δὲ χαλκὸς ἀπ' αὐτόφιν οὐρανὸν εἴσω
λάμπ'· ἐπὶ δ' ἐγδούπησαν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη,
τιμῶσαι βασιλῆα πολυχρύσοιο Μυκήνης.
Ἡνιόχῳ μὲν ἔπειτα ἑῷ ἐπέτελλεν ἕκαστος
ἵππους εὖ κατὰ κόσμον ἐρυκέμεν αὖθ' ἐπὶ τάφρῳ·
αὐτοὶ δὲ πρυλέες, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,
ῥώοντ'· ἄσβεστος δὲ βοὴ γένετ' ἠῶθι πρό.
Φθὰν δὲ μέγ' ἱππήων ἐπὶ τάφρῳ κοσμηθέντες·

tre du bouclier est occupé par la bossette de cyane entourée des vingt bossettes d'étain.

38. Τῆς δ' ἐξ, et hors du bouclier : et sortant du bouclier ; et attaché au bouclier. — Ἐπ' αὐτοῦ, *vulgo* ἐπ' αὐτῷ.

40. Ἀμφιστρεφέες, se repliant l'une sur l'autre : entrelacées. Telle est l'explication d'Apollonius et des scholiastes. D'autres entendaient, *tournées en différents sens ;* d'autres, *circulairement courbées*. Chacune de ces têtes avait un cou plus ou moins long, sortant de ce cou unique dont parle Homère.

41. Κρατὶ.... Voyez V, 743 et les notes sur ce vers.

42. Ἵππουριν·... Voyez III, 337 et la note sur ce vers.

43. Εἵλετο.... Voyez III, 18 et la note sur ce vers.

45. Ἐγδούπησαν, firent fracas : firent retentir le tonnerre. *Scholies :* ἐπεκτύπησαν, ἐβρόντησαν. Les Alexandrins ne voyaient, dans ἐγδούπησαν, qu'une forme poétique de ἐδούπησαν. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι διὰ τὸ μέτρον παράκειται τὸ γ. C'est ainsi qu'Homère dit ἐρίγδουπος, pour ἐρίδουπος. Quelques anciens écrivaient, ἐκδούπησαν. Suivant certains modernes, il y aurait un verbe γδουπέω, qui serait une variante de κτυπέω. Curtius dit seulement qu'on doit admettre la parenté de δοῦπος et de κτύπος. S'il y avait un γδοῦπος, c'était, selon lui, une corruption de δοῦπος. — Les deux déesses sont contentes de la belle mine du héros sous les armes. On peut dire aussi que le poëte est satisfait d'avoir équipé avec tant de soin le roi de Mycènes, qui va se signaler entre tous dans cette terrible journée. — Virgile lui-même, *Énéide*, I, 42, montre Minerve lançant la foudre.

46. Μυκήνης. Chez les poëtes postérieurs à Homère, Agamemnon est roi d'Argos. Le roi d'Argos, dans Homère, est Diomède. Voyez II, 559. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι.... ἐν Μυκήναις τὰ Ἀγαμέμνονος βασιλεῖα, οὐκ ἐν Ἄργει, ὡς οἱ νεώτεροι. — Remarquez Μυκήνης au singulier.

48. Αὖθ(ι) (*là*, ou *là-même*) est expliqué par ἐπὶ τάφρῳ.

49. Πρυλέες, fantassins : marchant à pied. Voyez la note V, 744. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι φανερῶς πρυλέες οἱ πεζοί· ἀντιδιέσταλκε γὰρ τοὺς ἱππεῖς.

51. Φθὰν δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Μέγ(α) (*beaucoup*) ne doit pas être pris à la lettre, puisque les guerriers montés sur les chars arrivent un instant après : ὀλίγον μετεκίαθον. Il y a

ἱππῆες δ' ὀλίγον μετεκίαθον. Ἐν δὲ κυδοιμὸν
ὦρσε κακὸν Κρονίδης, κατὰ δ' ὑψόθεν ἧκεν ἐέρσας
αἵματι μυδαλέας ἐξ αἰθέρος, οὕνεκ' ἔμελλεν
πολλὰς ἰφθίμους κεφαλὰς Ἄϊδι προϊάψειν.
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν, ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο,
Ἕκτορά τ' ἀμφὶ μέγαν καὶ ἀμύμονα Πουλυδάμαντα,
Αἰνείαν θ', ὃς Τρωσὶ θεὸς ὣς τίετο δήμῳ,
τρεῖς τ' Ἀντηνορίδας, Πόλυβον καὶ Ἀγήνορα δῖον,
ἠΐθεόν τ' Ἀκάμαντ', ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν.
Ἕκτωρ δ' ἐν πρώτοισι φέρ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην.
Οἷος δ' ἐκ νεφέων ἀναφαίνεται οὔλιος ἀστὴρ
παμφαίνων, τοτὲ δ' αὖτις ἔδυ νέφεα σκιόεντα·
ὣς Ἕκτωρ ὁτὲ μέν τε μετὰ πρώτοισι φάνεσκεν,
ἄλλοτε δ' ἐν πυμάτοισι, κελεύων· πᾶς δ' ἄρα χαλκῷ
λάμφ', ὥστε στεροπὴ πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.
Οἱ δ', ὥστ' ἀμητῆρες ἐναντίοι ἀλλήλοισιν
ὄγμον ἐλαύνωσιν, ἀνδρὸς μάκαρος κατ' ἄρουραν,

une ancienne variante, μεθ' ἱππήων. Avec cette leçon, les fantassins arriveraient en avant, mais *avec les cavaliers*, c'est-à-dire ayant les cavaliers sur leurs talons. On aurait d'ailleurs l'avantage de ne plus donner à φθάνω un génitif pour complément. Mais φθὰν κοσμηθέντες équivaut à πρότερον (ou ici ταχέως) ἐκοσμήθησαν. On faisait concorder, dans l'école d'Aristarque, μέγα et ὀλίγον, par une distinction passablement sophistique. Le premier adverbe marquerait le temps; le second marquerait le lieu. Les fantassins seraient arrivés bien avant les cavaliers; mais les cavaliers seraient venus se ranger tout près des fantassins. *Scholies* A : λέγει δὲ φθὰν δὲ μέγα χρονικῶς, ἀντὶ τοῦ, πολλῷ χρόνῳ προέλαβον· ὀλίγον δὲ μετεκίαθον, τοπικῶς· ὀλίγῳ τόπῳ διεστῶτες, μετ' αὐτοὺς ἔκιον. Mais nous n'avons nul besoin de ces subtilités.

53-54. Ἐέρσας αἵματι μυδαλέας, des rosées mouillées de sang : une pluie de sang. Les enstatiques posaient ici un de leurs problèmes : « Comment y a-t-il du sang dans les nuages? » Les lytiques répondaient, que ce sang provient de l'évaporation des rivières près desquelles on s'est battu et on a fait grand carnage. Mais la pluie de sang, ici, est un miracle, et non un phénomène naturel. — La croyance aux pluies de sang subsiste encore, et se rattache à certains faits atmosphériques bien connus aujourd'hui.

55. Πολλάς..... Voyez I, 3 et la note sur ψυχάς.

56. Ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο. Voyez la note X, 160. Il faut sous-entendre, ici : *se mettaient en bataille* (ἐκοσμοῦντο).

57. Ἀμφί est dans son sens propre (*autour de*), et non point comme dans les passages célèbres, III, 146 et VI, 436.

61. Πάντοσ' ἐΐσην. Voy. la note III, 347.

62. Οὔλιος, *exitialis*, funeste. Ancienne variante : αὔλιος, *vespertinus*, qui apparaît à l'entrée de la nuit. Aristarque : γραπτέον οὖν οὔλιος, ἵνα τὸν τοῦ κυνὸς σημαίνῃ, τὸν φθοροποιὸν καὶ λαμπρότατον, ᾧ καὶ τὸν Ἀχιλλέα ὁμοιοῖ (XXII, 26-31).

68. Ἀνδρὸς μάκαρος, *viri beati*, d'un homme opulent.

πυρῶν ἢ κριθέων· τὰ δὲ δράγματα ταρφέα πίπτει·
ὣς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες
δῄουν, οὐδ' ἕτεροι μνώοντ' ὀλοοῖο φόβοιο·
ἴσας δ' ὑσμίνη κεφαλὰς ἔχεν· οἱ δὲ λύκοι ὣς
θῦνον. Ἔρις δ' ἄρ' ἔχαιρε πολύστονος εἰσορόωσα·
οἴη γάρ ῥα θεῶν παρετύγχανε μαρναμένοισιν·
οἱ δ' ἄλλοι οὔ σφιν πάρεσαν θεοί, ἀλλὰ ἕκηλοι
σφοῖσιν ἐνὶ μεγάροισι καθείατο, ἧχι ἑκάστῳ
δώματα καλὰ τέτυκτο κατὰ πτύχας Οὐλύμποιο.
Πάντες δ' ᾐτιόωντο κελαινεφέα Κρονίωνα,
οὕνεκ' ἄρα Τρώεσσιν ἐβούλετο κῦδος ὀρέξαι.
Τῶν μὲν ἄρ' οὐκ ἀλέγιζε πατήρ· ὁ δὲ νόσφι λιασθεὶς,
τῶν ἄλλων ἀπάνευθε καθέζετο, κύδεϊ γαίων,
εἰσορόων Τρώων τε πόλιν καὶ νῆας Ἀχαιῶν,
χαλκοῦ τε στεροπὴν, ὀλλύντας τ' ὀλλυμένους τε.

71. Φόβοιο, de la fuite. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι φόβον τὴν φυγήν· ὃν δὲ ἡμεῖς φόβον, δέος λέγει.

72. Ἴσας δ' ὑσμίνη κεφαλὰς ἔχεν, *vulgo* ἴσας δ' ὑσμίνῃ κεφαλὰς ἔχον. La vulgate n'est qu'une répétition, en style figuré, de ce qui a été dit au vers précédent. En effet, le datif ὑσμίνῃ s'entend, εἰς ὑσμίνην : *ad pugnam*, pour la bataille. Notre leçon signifie, que les forces étaient égales des deux côtés. C'est donc une idée nouvelle. On comprend dès lors pourquoi Aristarque a préféré cette leçon. Aristonicus : Ἀρίσταρχος ὑσμίνη γράφει, χωρὶς τοῦ ι (l'iota adscrit)· φησὶ γὰρ, ἥ τε τῶν Ἑλλήνων ὑσμίνη καὶ τῶν βαρβάρων ἰσοκέφαλος ἦν. On objecte que, d'après le *Catalogue*, les Grecs étaient plus nombreux que les Troyens. Mais les Troyens avaient reçu des renforts; et tous les Grecs n'étaient pas en ligne, puisqu'Achille boudait, et que ses soldats restaient immobiles près des vaisseaux. On se souvient d'ailleurs de la remarque de Thucydide, I, xi, sur l'impossibilité où étaient les Grecs de mettre en ligne toutes leurs forces, ayant à assurer leur subsistance, et y employant une portion de l'effectif. — Virgile a traduit le passage; mais il n'a point rendu le dernier détail. *Énéide*, X, 756 : « ....cædebant pariter pariterque ruebant Victores victique; neque his fuga nota neque illis. »

73-74. Ἔρις δ' ἄρ' ἔχαιρε.... Virgile, *Énéide*, VIII, 700 : « .... sævit medio in certamine Mavors...; Et scissa gaudens vadit Discordia palla. » La comparaison des loups, qui n'est qu'indiquée dans Homère, a été développée par Virgile, *Énéide*, II, 355-358.

78-83. Πάντες.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque : οὐ γὰρ ἦσαν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ πάντες οἱ θεοί. Il y a certainement de l'exagération dans le mot πάντες. Plusieurs des dieux étaient favorables aux Troyens. Ce n'est pas une raison pour supprimer la scène. Il suffit, pour la rendre parfaite, d'entendre πάντες dans un sens un peu restreint; ce qui n'est point inadmissible. On se souvient d'avoir vu πανημέριοι, I, 472, et πρόπαν ἦμαρ, I, 601, pour désigner seulement une partie considérable de la journée. D'ailleurs, rien de plus homérique que chacun de ces vers. Il n'y a pas une expression qui ne nous soit familière; nous en connaissons même textuellement un ou deux. Voilà pourquoi nous ne mettons point de crochets.

Ὄφρα μὲν ἠὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,
τόφρα μάλ' ἀμφοτέρων βέλε' ἥπτετο, πῖπτε δὲ λαός·
ἦμος δὲ δρυτόμος περ ἀνὴρ ὡπλίσσατο δεῖπνον
οὔρεος ἐν βήσσῃσιν, ἐπεί τ' ἐκορέσσατο χεῖρας
τάμνων δένδρεα μακρὰ, ἄδος τέ μιν ἵκετο θυμὸν,
σίτου τε γλυκεροῖο περὶ φρένας ἵμερος αἱρεῖ·
τῆμος σφῇ ἀρετῇ Δαναοὶ ῥήξαντο φάλαγγας,
κεκλόμενοι ἑτάροισι κατὰ στίχας. Ἂν δ' Ἀγαμέμνων
πρῶτος ὄρουσ'· ἕλε δ' ἄνδρα Βιάνορα, ποιμένα λαῶν,
αὐτὸν, ἔπειτα δ' ἑταῖρον, Ὀϊλῆα πλήξιππον.
Ἤτοι ὅγ' ἐξ ἵππων κατεπάλμενος ἀντίος ἔστη·
τὸν δ' ἰθὺς μεμαῶτα μετώπιον ὀξέϊ δουρὶ
νύξ', οὐδὲ στεφάνη δόρυ οἱ σχέθε χαλκοβάρεια,
ἀλλὰ δι' αὐτῆς ἦλθε καὶ ὀστέου, ἐγκέφαλος δὲ
ἔνδον ἅπας πεπάλακτο· δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα.
Καὶ τοὺς μὲν λίπεν αὖθι ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
στήθεσι παμφαίνοντας, ἐπεὶ περίδυσε χιτῶνας·
αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' Ἶσόν τε καὶ Ἄντιφον ἐξεναρίξων,

84. Ὄφρα μὲν ἠὼς ἦν.... Voyez VIII, 66 et la note sur ce vers.

86. Δεῖπνον. Zénodote lisait δόρπον. Mais δόρπον est le repas du soir. Ici, comme le remarque Aristonicus d'après Aristarque, δεῖπνον est même synonyme de *déjeuner* : δεῖπνον καλεῖ ὃ ἡμεῖς ἄριστον. Il n'est pas encore midi. C'est le premier repas du bûcheron; mais c'est son principal repas.

88. Μακρὰ, ἄδος. Quelques-uns proposent de faire disparaître l'hiatus, en écrivant μάκρ', ἄδος, ou même μάκρ', ἄαδος. Mais peut-on dire qu'il y ait hiatus, quand les deux voyelles sont séparées par une virgule, ou, pour parler exactement, n'appartiennent pas au même membre de phrase? Le mot ἄδος, suivant Hérodien, devrait même avoir l'esprit rude.

91. Ἂν δ' Ἀγαμέμνων, *vulgo* ἐν δ' Ἀγαμέμνων. Quelques anciens textes portaient, ἐκ δ' Ἀγαμέμνων.

92. Βιάνορα, *vulgo* Βιήνορα. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, Βιάνορα. Ce Bianor est inconnu.

93. Αὐτὸν,... Ce vers se termine par trois spondées. — Ὀϊλῆα. Cet Oïlée est inconnu.

94. Ἀντίος. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἀντίον.

98. Πεπάλακτο. Le sens propre est, *concussum est*, fut ébranlé. Mais la lance a passé au travers du crâne. Le cerveau est donc entamé, et même tout fracassé. Apollonius : παλάξαι· συνθραῦσαι. La notion d'ébranlement conduit à celle de bris et de destruction. — Apollonius de Rhodes prononçait l'athétèse contre le vers 98, et lisait, au vers précédent, ἐγκέφαλόνδε, expression adverbiale.

100. Χιτῶνας, ici comme dans plusieurs autres passages, n'est point dans son sens propre. Ce sont les cuirasses, qu'Agamemnon a enlevées, et non les tuniques. Horace a dit *tunica adamantina* pour une cuirasse de métal.

101. Ἶσόν τε καὶ Ἄντιφον. Isus et Antiphus sont inconnus. Posidippe faisait de βῆ ῥ' Ἶσον un seul mot, Βήρισον, et terminait évidemment le vers par ἐξενάριξεν,

υἷε δύω Πριάμοιο, νόθον καὶ γνήσιον, ἄμφω
εἰν ἑνὶ δίφρῳ ἐόντας· ὁ μὲν νόθος ἡνιόχευεν,
Ἄντιφος αὖ παρέβασκε περικλυτός· ὥ ποτ' Ἀχιλλεὺς
Ἴδης ἐν κνημοῖσι δίδη μόσχοισι λύγοισιν,
ποιμαίνοντ' ἐπ' ὄεσσι λαβών, καὶ ἔλυσεν ἀποίνων.
Δὴ τότε γ' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
τὸν μὲν ὑπὲρ μαζοῖο κατὰ στῆθος βάλε δουρί·
Ἄντιφον αὖ παρὰ οὖς ἔλασε ξίφει, ἐκ δ' ἔβαλ' ἵππων.
Σπερχόμενος δ' ἀπὸ τοῖϊν ἐσύλα τεύχεα καλά,
γιγνώσκων· καὶ γάρ σφε πάρος παρὰ νηυσὶ θοῇσιν
εἶδεν, ὅτ' ἐξ Ἴδης ἄγαγεν πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς.
Ὡς δὲ λέων ἐλάφοιο ταχείης νήπια τέκνα

102. Γνήσιον, légitime (un des dix-neuf fils d'Hécube). Antiphus était donc frère germain d'Hector et de Pâris.

103. Ἐόντας. Aristophane de Byzance lisait, ἐόντε.

104. Παρέβασκε ne signifie pas seulement qu'Antiphus était monté à côté d'Isus, mais qu'il combattait du haut du char. L'ἱππεύς qui combattait se nomme παραβάτης (épique παραιβάτης), parce qu'il est monté à côté de celui qui mène. Ainsi παρέβασκε équivaut à παραβάτης ἦν. — Virgile, *Énéide*, X, 575 : « Interea bijugis « infert se Lucagus albis In medios, fra- « terque Liger ; sed frater habenis Flectit « equos; strictum rotat acer Lucagus « ensem. »

104-105. Ὥ... ποιμαίνοντ(ε). Zénodote écrivait ὅν, au lieu de ὥ, et entendait, ποιμαίνοντα, au lieu de ποιμαίνοντε, rapportant le conjonctif et le participe au seul Antiphus. Voyez plus bas la note du vers 111.

105. Μόσχοισι λύγοισιν. Ce sont deux substantifs, qui signifient tous deux *osier*, ou *rameau flexible*, et dont la juxtaposition n'est pas plus étonnante, comme le remarque Dübner, que celles qu'on voit ailleurs dans Homère : σῦς κάπρος, ὄρνισιν αἰγυπίοισι, etc. Il est donc inutile de se demander lequel des deux joue ici le rôle d'adjectif. On n'en peut rien savoir. Il vaut mieux expliquer l'expression par développement : *viminibus*, scilicet *viticibus*. Si je comprends bien le commentaire d'Apion et Hérodore sur cette expression, les anciens eux-mêmes ont vu ainsi les choses. Eustathe : μόσχους δὲ λύγους τοὺς ἁπαλοὺς δηλοῖ καὶ τρυφερούς· καί φασιν οἱ περὶ Ἀπίωνα καὶ Ἡρόδωρον, ἀπὸ τῶν ἔτι ἁπαλῶν βοῶν, ὅ ἐστι μόσχων, μετηνέχθαι τὴν λέξιν ἐπὶ τὰ τρυφερὰ καὶ λυγώδη φυτά. Eustathe fait de μόσχοισι un adjectif; mais les grammairiens qu'il cite, et par conséquent les aristarchiens que ceux-ci avaient copiés, en faisaient le synonyme de φυτοῖς ἁπαλοῖς.

106. Ἀποίνων, pour une rançon. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif du prix. Eustathe l'explique par l'ellipse de διά, d'autres par celle de ἀντί. Mais il est probable qu'on ne sous-entendait rien du tout.

109. Παρὰ οὖς. Cet hiatus, qui n'est pas plus choquant que cent autres, a choqué particulièrement certains éditeurs. Quelques-uns lisent παρ' οὖς, et ils prennent le trochée αὖ παρ' pour un spondée, par suite de la valeur possible du ρ, qui compte quelquefois comme lettre double. Heyne propose, αὖτε παρ' οὖς. Bentley avait proposé, αὖθι παρ' οὖς, ou αὖ παρ' ἄρ' οὖς : *horribile dictu!* comme s'écrie Bothe.

111. Σφε (eux deux) prouve que la leçon de Zénodote, ὅν et ποιμαίνοντ(α), vers 104-105, est fausse. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι σφε ἀντὶ τοῦ αὐτούς· καὶ οὐκ ἔστι περὶ ἑνὸς ὁ λόγος· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς Ζηνόδοτον.

ῥηϊδίως συνέαξε, λαβὼν κρατεροῖσιν ὀδοῦσιν,
ἐλθὼν εἰς εὐνὴν, ἁπαλόν τέ σφ' ἦτορ ἀπηύρα·
ἡ δ' εἴπερ τε τύχῃσι μάλα σχεδὸν, οὐ δύναταί σφιν
χραισμεῖν· αὐτὴν γάρ μιν ὑπὸ τρόμος αἰνὸς ἱκάνει·
καρπαλίμως δ' ἤϊξε διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην,
σπεύδουσ', ἱδρώουσα, κραταιοῦ θηρὸς ὑφ' ὁρμῆς·
ὣς ἄρα τοῖς οὔτις δύνατο χραισμῆσαι ὄλεθρον
Τρώων, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ ὑπ' Ἀργείοισι φέβοντο.
  Αὐτὰρ ὁ Πείσανδρόν τε καὶ Ἱππόλοχον μενεχάρμην,
υἱέας Ἀντιμάχοιο δαΐφρονος, ὅς ῥα μάλιστα
χρυσὸν Ἀλεξάνδροιο δεδεγμένος, ἀγλαὰ δῶρα,
οὐκ εἴασχ' Ἑλένην δόμεναι ξανθῷ Μενελάῳ·
τοῦπερ δὴ δύο παῖδε λάβε κρείων Ἀγαμέμνων,
εἰν ἑνὶ δίφρῳ ἐόντας, ὁμοῦ δ' ἔχον ὠκέας ἵππους·
ἐκ γάρ σφεας χειρῶν φύγον ἡνία σιγαλόεντα,
τὼ δὲ κυκηθήτην· ὁ δ' ἐναντίον ὦρτο, λέων ὣς,
Ἀτρείδης· τὼ δ' αὖτ' ἐκ δίφρου γουναζέσθην·

114. Συνέαξε, *confregit*, a brisé : a broyé; broie.

115. Σφ' pour σφε : à eux deux. Le verbe ἀπαυράω se construit le plus souvent avec deux accusatifs.

116. Εἴπερ, *quamvis*, quoique.

117. Χραισμεῖν, *opitulari*, venir en aide; préserver de la mort; sauver la vie. Homère l'explique trois vers plus bas : χραισμῆσαι ὄλεθρον.

121. Αὐτοί, eux-mêmes (les Troyens).

122-123. Πείσανδρόν τε.... Pisandre, Hippolochus et leur père Antimaque ne sont connus que par ce que va conter d'eux le poete.

123. Δαΐφρονος n'est qu'une épithète poétique, et dont il est inutile de vouloir préciser ici le sens. Zénodote, qui l'entendait comme un éloge, la trouvait inconvenante, appliquée à un personnage vil et vénal. Il la remplaçait par κακόφρονος. Aristarque qualifie sévèrement cette correction : Ζηνόδοτος, ἀντὶ τοῦ δαΐφρονος, γράφει κακόφρονος, εὐτελῶς. Antimaque était un personnage considérable parmi les Troyens : c'est tout ce que veut dire le poete, quand il l'honore de la qualification de *vaillant*, comme s'il s'agissait d'un héros. Dans l'école d'Aristarque, quelques-uns expliquaient δαΐφρονος dans le sens de *prudent :* τῇ βουλῇ τοὺς πολεμίους διεγείροντος. Entendez ici, par πολεμίους, les ennemis des Grecs, c'est-à-dire les Troyens. D'autres prenaient l'épithete pour une ironie. Ce sont là des subtilités.

128. Φύγον. Quelques textes antiques portaient φύγεν. Aristarque a préféré le pluriel, très-commun chez Homère avec les pluriels neutres.

130. Ἀτρείδης· τὼ.... Ce vers n'a pas un seul dactyle, à moins qu'on n'adopte l'orthographe de Payne Knight ou celle de Bekker : Ἀτρεϝίδης, Ἀτρεΐδης. Il n'y a d'analogue en latin que le fameux hexamètre d'Ennius : « Olli respondet rex « Albaï longaï. » Même chez Homère, l'exemple est unique dans l'*Iliade ;* et l'*Odyssée* n'en compte pas plus d'un : Τὼ δ' ἐν Μεσσήνῃ ξυμβλήτην ἀλλήλοιιν (XXI, 15). Eustathe dit que les anciens, c'est-à-dire les Alexandrins et particulièrement Aristarque, réprouvaient la prédominance du spondée, et ne reconnaissaient pour vraiment beaux que les hexamètres

Ζώγρει, Ἀτρέος υἱὲ, σὺ δ' ἄξια δέξαι ἄποινα·
πολλὰ δ' ἐν Ἀντιμάχοιο δόμοις κειμήλια κεῖται,
χαλκός τε χρυσός τε, πολύκμητός τε σίδηρος·
τῶν κέν τοι χαρίσαιτο πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα,
εἰ νῶϊ ζωὼ πεπύθοιτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Ὣς τώγε κλαίοντε προσαυδήτην βασιλῆα
μειλιχίοις ἐπέεσσιν· ἀμείλικτον δ' ὄπ' ἄκουσαν·
Εἰ μὲν δὴ Ἀντιμάχοιο δαΐφρονος υἱέες ἐστὸν,
ὅς ποτ' ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ Μενέλαον ἄνωγεν,
ἀγγελίην ἐλθόντα σὺν ἀντιθέῳ Ὀδυσῆϊ,
αὖθι κατακτεῖναι, μηδ' ἐξέμεν ἂψ ἐς Ἀχαιούς·
νῦν μὲν δὴ τοῦ πατρὸς ἀεικέα τίσετε λώβην.
Ἦ, καὶ Πείσανδρον μὲν ἀφ' ἵππων ὦσε χαμᾶζε,
δουρὶ βαλὼν πρὸς στῆθος· ὁ δ' ὕπτιος οὔδει ἐρείσθη.
Ἱππόλοχος δ' ἀπόρουσε, τὸν αὖ χαμαὶ ἐξενάριξεν,
χεῖρας ἀπὸ ξίφεϊ τμήξας ἀπό τ' αὐχένα κόψας·
ὅλμον δ' ὣς ἔσσευε κυλίνδεσθαι δι' ὁμίλου.

où prédomine le dactyle : τὰ τοιαῦτα ἔπη εὐτελῆ φασὶν εἶναι οἱ παλαιοὶ, τῇ τῆς στιχοποιΐας κατασκευῇ, διὰ τὸ ὀλιγοσύλλαβον· δωδεκασύλλαβοι γὰρ ἐξ ἀνάγκης εἰσί· τούς γε μὴν ὁλοδακτύλους ἢ πολυδακτύλους μεγαλοπρεπεστέρους κρίνουσι. — Γουναζέσθην est au figuré : ils suppliaient. Eustathe : οὐ γὰρ δήπουθεν γούνων ἥπτοντο οἱ ἐκ δίφρου λαλοῦντες.

131-135. Ζώγρει,... Voyez VI, 46-50 et les notes sur ces cinq vers.

132. Ἐν Ἀντιμάχοιο δόμοις. Zénodote, ἐν Ἀντιμάχου πατρός (le mot qui signifie *maison* sous-entendu).

135. Ζωώ, *vulgo* ζωούς. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ζωώ.

137. Μειλιχίοις..... ἀμείλικτον. Cette antithèse est tout à fait dans le goût grec.

138. Δή ne compte point dans le mètre. Il y a synizèse; et la voyelle η se fond avec l'α qui commence Ἀντιμάχοιο. Payne Knight écrit εἰ μὲν δ', mais qu'il faut toujours entendre comme s'il y avait εἰ μὲν δή. On se rappelle que, pour Homère, δέ et δή, c'est le même mot, et que la distinction des sens par l'écriture est postérieure à Homère de plusieurs siècles. L'η, en tant que voyelle, ne date que du temps de Simonide.

140. Ἀγγελίην, pris adverbialement : en députation. Voyez la note IV, 384. *Scholies :* ἀγγελίην ἐλθόντα· ἀντὶ τοῦ, εἰς πρεσβείαν.

141. Ἐξέμεν pour ἐξεῖναι : *dimittere;* de ἐξίημι, lâcher, laisser partir. *Scholies :* ἐξεῶσαι, ἐκπέμψαι. Hésychius : ἐξαφεῖναι. L'explication d'Apollonius, ἄξειν, fait supposer qu'il lisait ἀξέμεν. Bothe : « Neque enim fieri poterat ut sobrius « grammaticus ἐξέμεν interpretatus fuerit « ἄξειν. Sed ἀξέμεν repererat in suis « exemplaribus; idque præferendum duco « vulgato ἐξέμεν, quod nusquam Ho« merus habet : illud habet, aptissimum « quidem verbum hominibus tuto dedu« cendis. » On peut dire que les idées exprimées par *dimittere* et *deducere* se tiennent d'assez près, pour qu'Apollonius les ait confondues. Rien n'est donc moins prouvé que la leçon ἀξέμεν.

146. Ἀπὸ.... ἀπό. Joignez ces deux prépositions aux deux participes : ἀποτμήξας, ἀποκόψας.

147. Ὅλμον. Le mot ὅλμος, dans la

Τοὺς μὲν ἔασ᾽· ὁ δ᾽ ὅθι πλεῖσται κλονέοντο φάλαγγες,
τῇ ῥ᾽ ἐνόρουσ᾽, ἅμα δ᾽ ἄλλοι ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί.
Πεζοὶ μὲν πεζοὺς ὄλεκον φεύγοντας ἀνάγκῃ,
ἱππεῖς δ᾽ ἱππῆας (ὑπὸ δέ σφισιν ὦρτο κονίη
ἐκ πεδίου, τὴν ὦρσαν ἐρίγδουποι πόδες ἵππων),
χαλκῷ δηϊόωντες. Ἀτὰρ κρείων Ἀγαμέμνων
αἰὲν ἀποκτείνων ἕπετ᾽, Ἀργείοισι κελεύων.
Ὡς δ᾽ ὅτε πῦρ ἀΐδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ·
πάντη τ᾽ εἰλυφόων ἄνεμος φέρει, οἱ δέ τε θάμνοι
πρόρριζοι πίπτουσιν, ἐπειγόμενοι πυρὸς ὁρμῇ·
ὣς ἄρ᾽ ὑπ᾽ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι πῖπτε κάρηνα
Τρώων φευγόντων· πολλοὶ δ᾽ ἐριαύχενες ἵπποι
κείν᾽ ὄχεα κροτάλιζον ἀνὰ πτολέμοιο γεφύρας,
ἡνιόχους ποθέοντες ἀμύμονας· οἱ δ᾽ ἐπὶ γαίῃ
κείατο, γύπεσσιν πολὺ φίλτεροι ἢ ἀλόχοισιν.

langue ordinaire, signifie *un mortier*. Aristarque prend le mot en ce sens. Il tire même de là un argument contre les chorizontes, qui prétendaient que la diction de l'*Iliade* est moins familière que celle de l'*Odyssée* : καὶ ὅτι ἐν Ἰλιάδι εὐτελέσι κέχρηται λεξιδίοις, οὐ μόνον ἐν Ὀδυσσείᾳ, χοίνικος (*Odyssée*, XIX, 28) καὶ λύχνου (*Odyssée*, XIX, 34)· πρὸς τοὺς χωρίζοντας. D'autres anciens entendaient, par ὅλμον, une boule. Hésychius traduit : une pierre de marbre ronde (περιφερὴς λίθος μάρμαρος). Les *Scholies* et Eustathe disent à peu près la même chose; mais Eustathe ne repousse point l'interprétation vulgaire; car il ajoute : ἢ σκεῦος κοῖλον ἐκ λίθου ἢ καὶ ξύλου, ἐν ᾧ πτίσσονται κοπτόμενα ὄσπρια ἢ ἕτερα.

151. Ἱππεῖς. Cette forme contracte déplait à certains éditeurs. Quelques-uns proposent, ἱππέες ἱππῆας, d'autres ἱππῆας δ' ἱππῆες, d'autres ἱππῆες δ' ἱππῆας, avec synizèse d'ηες en une seule syllabe; ou enfin ἱππῆς, la forme attique, qui n'est que cette synizèse exprimée par l'écriture. Nous avons vu dans Homère des contractions de toute sorte; et ἱππεῖς ressemble à vingt autres, qu'on admet sans difficulté.

155. Ἀξύλῳ, *incæduæ*, qui n'a jamais été coupée. C'est l'explication que préférait Aristarque : βέλτιον δὲ, ἀφ' ἧς οὐδεὶς ἐξυλίσατο. L'explication par α augmentatif, *abondante en bois*, qu'Aristarque rejette, donne à peu près le même sens. Bothe et d'autres la préfèrent. Buttmann et la plupart des philologues modernes ont adopté l'explication d'Aristarque, qu'ils attribuaient, d'après Eustathe, à Porphyre. Eustathe : ἄξυλος δὲ ὕλη, ἡ δασεῖα καὶ πολύξυλος, κατὰ ἐπίτασιν· ἢ, κατὰ Πορφύριον, ἀφ' ἧς οὐδεὶς ἐξυλεύσατο. Ainsi ἄξυλος ὕλη est synonyme de ξύλοχος, mot assez fréquent dans Homère, et qu'on verra dans ce chant même, vers 415. — Virgile a imité la comparaison d'Homère, *Énéide*, X, 405 : « Ac velut, optato ventis æstate coor« tis, Dispersa immittit silvis incendia « pastor; Correptis subito mediis, exten« ditur una Horrida per latos acies Vulca« nia campos. »

160. Κείν' pour κεινά, c'est-à-dire κενά : vides. — Πτολέμοιο γεφύρας. Voyez la note IV, 371.

161-162. Οἱ δ' ἐπὶ γαίῃ..., mais eux, ils étaient gisants sur la terre, plus agréables à (l'œil des) vautours qu'à (celui de leurs) épouses. Au vers 395, Diomède dit, en parlant d'un guerrier gisant sur le champ de bataille : « Il y a autour de lui plus d'oiseaux de proie que de femmes. »

Ἕκτορα δ' ἐκ βελέων ὕπαγε Ζεύς, ἔκ τε κονίης,
ἔκ τ' ἀνδροκτασίης, ἔκ θ' αἵματος, ἔκ τε κυδοιμοῦ·
Ἀτρείδης δ' ἕπετο, σφεδανὸν Δαναοῖσι κελεύων.
Οἱ δὲ παρ' Ἴλου σῆμα παλαιοῦ Δαρδανίδαο,
μέσσον κὰπ πεδίον, παρ' ἐρινεὸν ἐσσεύοντο,
ἱέμενοι πόλιος· ὁ δὲ κεκληγὼς ἕπετ' αἰεὶ
Ἀτρείδης, λύθρῳ δὲ παλάσσετο χεῖρας ἀάπτους.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἵκοντο,
ἔνθ' ἄρα δὴ ἵσταντο, καὶ ἀλλήλους ἀνέμιμνον.
Οἱ δ' ἔτι κὰμ μέσσον πεδίον φοβέοντο, βόες ὥς,
ἅστε λέων ἐφόβησε, μολὼν ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ,
πάσας· τῇ δέ τ' ἰῇ ἀναφαίνεται αἰπὺς ὄλεθρος·
τῆς δ' ἐξ αὐχέν' ἔαξε, λαβὼν κρατεροῖσιν ὀδοῦσιν,

163-164. Ἐκ βελέων.... Les rhéteurs anciens admiraient cette accumulation de synonymes, qui donne une idée si vive des périls auxquels Jupiter dérobe Hector. Il y a un exemple analogue, *Odyssée*, XI, 612 : ὑσμῖναί τε μάχαι τε, φόνοι τ' ἀνδροκτασίαι τε.

165. Σφεδανόν, *vehementer*, fortement : énergiquement. Apollonius : ὁ μὲν Ἀπίων, σκληρόν· ἔτι δὲ μᾶλλον, ἐπιτεταμένον. On regarde σφεδανός comme identique au fond à σφοδρός. Aristarque fait dépendre σφεδανόν de ἕπετο, et l'entend : *avec rapidité* (σφενδονηδόν). Quelques-uns traduisaient même : *en massacrant tout* (φονεύων, ὀλλύς). Il est bien plus probable qu'Homère caractérise les encouragements donnés aux Grecs par Agamemnon. Curtius rattache σφοδρός, σφενδόνη et le latin *funda*, à la même racine que σφαδάζω.

166. Παρ' Ἴλου σῆμα. Voyez la note X, 415.

168. Ἱέμενοι πόλιος, désireux de la ville, c'est-à-dire brûlant de se mettre à couvert derrière leurs remparts. Il s'agit des Troyens, et non des Grecs. *Scholies :* οἱ δὲ δια μέσου τοῦ πεδίου παρὰ τὸ Ἴλου μνημεῖον ἔφυγον πρὸς τὸν ἐρινεὸν, σπεύδοντες τὴν πόλιν. On se rappelle que l'ἐρινεός était voisin de la porte Scée. Voyez la note VI, 433.

173. Ἐφόβησε, a mis en fuite. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ εἰς φυγὴν ἔτρεψεν. — Ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ. D'après les glossographes, c'est-à-dire les plus anciens commentateurs des expressions d'Homère, ἀμολγός était un mot achéen, synonyme de ἀκμή. Par conséquent, ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ signifierait : *au plus fort de la nuit ;* au milieu de la nuit; dans la nuit noire. Eustathe : Ἀχαιοὶ δὲ, κατὰ τοὺς γλωσσογράφους, ἀμολγὸν τὴν ἀκμὴν ἤτοι τὸ μέσον... καὶ ἄλλως δὲ ἀμολγὸς, νυκτὸς τὸ πυκνόν. Un exemple d'Homère, XXII, 28, montre bien qu'il s'agit de la pleine nuit, puisque alors les étoiles brillent de tout leur éclat. Il n'y a donc pas moyen de tirer ἀμολγός du verbe ἀμέλγω, traire ; car il signifierait, *le crépuscule*. Cette opinion est confirmée par la grammaire comparative. Curtius reconnaît qu'il n'y a rien de commun, pour le sens, entre ἀμέλγω et ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ. Il rapproche de ἀμολγῷ, d'après Léo Meyer, *marakŭ* (slave ecclésiastique), équivalent du latin *caligo*, ténèbres.

174-176. Τῇ δέ τ' ἰῇ.... Suivant Bothe, le lion fait deux victimes : « Dejicit hanc « bovem, et abit ; alterius primum cervicem « frangit, deinde sanguinem visceraque « haurit. » La première périt du premier coup : ἰῇ, c'est-à-dire ἰῇ ὁδῷ, μιᾷ ὁδῷ (*una via, uno modo*). La seconde subit des tortures répétées. Mais il est évident que ἰῇ (*une, une seule*) est l'explication de τῇ, *celle-là :* c'en est une qui ne s'est point

πρῶτον, ἔπειτα δέ θ' αἷμα καὶ ἔγκατα πάντα λαφύσσει·
ὣς τοὺς Ἀτρείδης ἔφεπε κρείων Ἀγαμέμνων,
αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον· οἱ δ' ἐφέβοντο,
πολλοὶ δὲ πρηνεῖς τε καὶ ὕπτιοι ἔκπεσον ἵππων
Ἀτρείδεω ὑπὸ χερσί· περιπρὸ γὰρ ἔγχεϊ θῦεν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλεν ὑπὸ πτόλιν αἰπύ τε τεῖχος
ἵξεσθαι, τότε δή ῥα πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Ἴδης ἐν κορυφῇσι καθέζετο πιδηέσσης,
οὐρανόθεν καταβάς· ἔχε δ' ἀστεροπὴν μετὰ χερσίν.
Ἶριν δ' ὤτρυνε χρυσόπτερον ἀγγελέουσαν·
Βάσκ' ἴθι, Ἶρι ταχεῖα, τὸν Ἕκτορι μῦθον ἔνισπε.
Ὄφρ' ἂν μέν κεν ὁρᾷ Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
θύνοντ' ἐν προμάχοισιν, ἐναίροντα στίχας ἀνδρῶν,
τόφρ' ἀναχωρείτω, τὸν δ' ἄλλον λαὸν ἀνώχθω
μάρνασθαι δηΐοισι κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην.
Αὐτὰρ ἐπεί κ' ἢ δουρὶ τυπεὶς, ἢ βλήμενος ἰῷ,
εἰς ἵππους ἅλεται, τότε οἱ κράτος ἐγγυαλίξω,
κτείνειν εἰσόκε νῆας ἐϋσσέλμους ἀφίκηται,
δύῃ τ' ἠέλιος καὶ ἐπὶ κνέφας ἱερὸν ἔλθῃ.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις,
βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὀρέων εἰς Ἴλιον ἱρήν.

sauvée assez vite. Le lion la saisit, et la dévore seule. La comparaison, comme dit Dübner, porte sur la fuite même, et nullement sur le nombre des victimes. J'ajoute que l'expression αἰὲν ἀποκτείνων τὸν ὀπίστατον correspond exactement au sens que nous donnons à ἴῃ (la dernière dans la fuite générale).

178. Αἰὲν ἀποκτείνων.... On a vu ce vers, VIII, 342, appliqué à Hector.

179-180. Πολλοὶ δὲ.... Vers marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais, quoi qu'en dise la note d'athétèse, ils sont aussi bien à leur place ici qu'au chant XVI, où Aristarque les renvoie, et où l'on en trouve les membres dispersés (159, 379, 699). Aristophane de Byzance condamnait le premier de ces deux vers, et maintenait le second. Zénodote les avait supprimés tous les deux.

184. Οὐρανόθεν, du ciel, c'est-à-dire du sommet le plus élevé de l'Olympe, qui était dans ce qu'Homère appelle le ciel, dans la région supérieure aux nuages.

186. Βάσκ' ἴθι, tautologie expressive, comme dit Aristarque. Tyrannion ecrivait, en un seul mot, βάσκιθι. Nicanor regardait, ἴθι comme un adverbe. — Ταχεῖα, l'adjectif pour l'adverbe. Voyez, VIII, 399, la note sur cette épithète. — Τὸν.... μῦθον, cette parole : ce message; la volonté que je vais exprimer.

191. Ἢ δουρὶ τυπεὶς, ἢ βλήμενος ἰῷ. Remarquez la différence des verbes, suivant la différence des armes. Aristarque : ἡ διπλῆ, πρὸς τὴν διαφορὰν τοῦ τύψαι καὶ βαλεῖν.

192. Ἅλεται au subjonctif, pour ἅληται. — Οἱ, à lui : à Hector.

Εὗρ' υἱὸν Πριάμοιο δαΐφρονος, Ἕκτορα δῖον,
ἑσταότ' ἔν θ' ἵπποισι καὶ ἅρμασι κολλητοῖσιν·
ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἶρις·
Ἕκτορ, υἱὲ Πριάμοιο, Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε,
Ζεύς με πατὴρ προέηκε, τεῒν τάδε μυθήσασθαι.
Ὄφρ' ἂν μέν κεν ὁρᾷς Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
θύνοντ' ἐν προμάχοισιν, ἐναίροντα στίχας ἀνδρῶν,
τόφρ' ὑπόεικε μάχης, τὸν δ' ἄλλον λαὸν ἄνωχθι
μάρνασθαι δηΐοισι κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην.
Αὐτὰρ ἐπεί κ' ἢ δουρὶ τυπεὶς, ἢ βλήμενος ἰῷ,
εἰς ἵππους ἅλεται, τότε τοι κράτος ἐγγυαλίξει,
κτείνειν εἰσόκε νῆας ἐϋσσέλμους ἀφίκηαι,
δύη τ' ἠέλιος καὶ ἐπὶ κνέφας ἱερὸν ἔλθη.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη πόδας ὠκέα Ἶρις·
Ἕκτωρ δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε,
πάλλων δ' ὀξέα δοῦρα κατὰ στρατὸν ᾤχετο πάντη,
ὀτρύνων μαχέσασθαι· ἔγειρε δὲ φύλοπιν αἰνήν.
Οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν·
Ἀργεῖοι δ' ἑτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας.
Ἀρτύνθη δὲ μάχη, στὰν δ' ἀντίοι· ἐν δ' Ἀγαμέμνων
πρῶτος ὄρουσ'· ἔθελεν δὲ πολὺ προμάχεσθαι ἁπάντων.
Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ὅστις δὴ πρῶτος Ἀγαμέμνονος ἀντίον ἦλθεν,
ἢ αὐτῶν Τρώων, ἠὲ κλειτῶν ἐπικούρων.
Ἰφιδάμας Ἀντηνορίδης, ἠΰς τε μέγας τε,
ὃς τράφη ἐν Θρήκῃ ἐριβώλακι, μητέρι μήλων.

198. Ἔν θ' ἵπποισι καὶ ἅρμασι, expression dédoublée : sur le char que traînaient ses chevaux.

200. Υἱέ a la première syllabe brève. Voyez la note VI, 130.

201. Τεΐν est une forme dorienne pour σοί : à toi.

202-209. Ὄφρ' ἂν μέν.... Iris répète, *mutatis mutandis*, les vers 187-194.

215. Ἑτέρωθεν. Ancienne variante, καὶ αὐτοί.

216. Ἀρτύνθη, *restituta est*, se rétablit. En ce moment, les chances de victoire paraissent égales des deux côtés.

218. Ἔσπετε.... On a lu cette invocation, II, 484. Voyez la note sur ce vers.

219. Ἀντίον, *vulgo* ἀντίος. *Scholies* : Ζηνόδοτος καὶ Ἀριστοφάνης, ἀντίος· Ἀρίσταρχος, ἀντίον, διὰ τοῦ ν.

221. Ἰφιδάμας. Iphidamas est inconnu.

222. Μήλων. Zénodote, θηρῶν.

Κισσῆς τόνγ' ἔθρεψε δόμοις ἔνι, τυτθὸν ἐόντα,
μητροπάτωρ, ὃς τίκτε Θεανὼ καλλιπάρῃον.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἥβης ἐρικυδέος ἵκετο μέτρον,
αὐτοῦ μιν κατέρυκε, δίδου δ' ὅγε θυγατέρα ἥν·
γήμας δ', ἐκ θαλάμοιο μετὰ κλέος ἵκετ' Ἀχαιῶν,
σὺν δυοκαίδεκα νηυσὶ κορωνίσιν, αἵ οἱ ἕποντο.
Τὰς μὲν ἔπειτ' ἐν Περκώτῃ λίπε νῆας εἴσας,
αὐτὰρ ὁ πεζὸς ἐὼν εἰς Ἴλιον εἰληλούθει·
ὅς ῥα τότ' Ἀτρείδεω Ἀγαμέμνονος ἀντίος ἦλθεν.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
Ἀτρείδης μὲν ἅμαρτε, παραὶ δέ οἱ ἐτράπετ' ἔγχος·
Ἰφιδάμας δὲ κατὰ ζώνην, θώρηκος ἔνερθεν,
νύξ'· ἐπὶ δ' αὐτὸς ἔρεισε, βαρείῃ χειρὶ πιθήσας·
οὐδ' ἔτορε ζωστῆρα παναίολον, ἀλλὰ πολὺ πρὶν
ἀργύρῳ ἀντομένη, μόλιβος ὥς, ἐτράπετ' αἰχμή.
Καὶ τόγε χειρὶ λαβὼν εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἕλκ' ἐπὶ οἷ μεμαὼς, ὥστε λίς· ἐκ δ' ἄρα χειρὸς
σπάσσατο· τὸν δ' ἄορι πλῆξ' αὐχένα, λῦσε δὲ γυῖα.
Ὣς ὁ μὲν αὖθι πεσὼν κοιμήσατο χάλκεον ὕπνον,

226. Θυγατέρα ἥν. Iphidamas, fils de Théano, avait donc épousé, comme Diomède, sa propre tante.

227. Μετὰ κλέος.... Ἀχαιῶν, vers le bruit des Achéens : à la nouvelle de l'expédition des Grecs contre Troie. Didyme : μετὰ τὴν ἀκοὴν τῆς ἐπιστρατείας τῶν Ἑλλήνων· κληδόνα ἢ φήμην ἀκούσας, ὅτι ἐπεστράτευσαν τῇ Τροίᾳ. Voyez plus bas, vers 387, μετὰ.... ἐρωήν. — Il y a un souvenir de ce passage, dans les vers de Virgile, *Énéide*, X, 719-720 : « Venerat « antiquis Corythi de finibus Acron, Graius « homo, infectos linquens profugus hyme- « næos. »

229. Ἐν Περκώτῃ. Percote était un port sur l'Hellespont, entre Abydos et Lampsaque.

234. Κατὰ ζώνην, à la ceinture, c'est-à-dire dans la partie du corps où se place la ceinture. Apollonius : ὁ περὶ τὴν γαστέρα τόπος.

236. Ζωστῆρα. Voyez la note IV, 132 sur ζωστῆρος ὀχῆες.

237. Ἀργύρῳ, l'argent, c'est-à-dire les plaques d'argent qui garnissaient le ceinturon.

239. Ὥστε λίς (*vulgo*, λῖς). Il faut l'entendre, selon les Alexandrins, du lion furieux d'avoir été blessé. *Scholies :* καὶ οἱ λέοντες γὰρ ἐφαρπάζουσι τῶν κυνηγετῶν τὰ δόρατα. C'est en ce sens que Virgile a développé la comparaison (*Énéide*, XII, 4) : « .... Pœnorum qualis in arvis Saucius « ille gravi venantum vulnere pectus, Tum « demum movet arma leo, gaudetque co- « mantes Excutiens cervice toros, fixum- « que latronis Impavidus frangit telum, et « fremit ore cruento. » Mais il est bien probable qu'Homère, en disant, *comme un lion*, a voulu dire seulement : *avec une force irrésistible*. Eschrion écrivait λῖς, avec le circonflexe; mais Aristarque fait ce mot oxyton. Hérodien : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ὀξύνει, ὁ δὲ Αἰσχρίων περισπᾷ.

241. Ὣς ὁ μὲν.... Virgile, *Énéide*, X, 745 : « Olli dura quies oculos et ferreus « urget Somnus. »

οἰκτρὸς, ἀπὸ μνηστῆς ἀλόχου, ἀστοῖσιν ἀρήγων,
κουριδίης, ἧς οὔτι χάριν ἴδε, πολλὰ δ' ἔδωκεν·
πρῶθ' ἑκατὸν βοῦς δῶκεν, ἔπειτα δὲ χίλι' ὑπέστη,
αἶγας ὁμοῦ καὶ ὄϊς, τά οἱ ἄσπετα ποιμαίνοντο.
Δὴ τότε γ' Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων ἐξενάριξεν,
βῆ δὲ φέρων ἀν' ὅμιλον Ἀχαιῶν τεύχεα καλά.
Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησε Κόων, ἀριδείκετος ἀνδρῶν,
πρεσβυγενὴς Ἀντηνορίδης, κρατερόν ῥά ἑ πένθος
ὀφθαλμοὺς ἐκάλυψε, κασιγνήτοιο πεσόντος.
Στῆ δ' εὐρὰξ σὺν δουρὶ, λαθὼν Ἀγαμέμνονα δῖον·
νύξε δέ μιν κατὰ χεῖρα μέσην, ἀγκῶνος ἔνερθεν·
ἀντικρὺ δὲ διέσχε φαεινοῦ δουρὸς ἀκωκή.
Ῥίγησέν τ' ἄρ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
ἀλλ' οὐδ' ὣς ἀπέληγε μάχης ἠδὲ πτολέμοιο,
ἀλλ' ἐπόρουσε Κόωνι, ἔχων ἀνεμοτρεφὲς ἔγχος.
Ἤτοι ὁ Ἰφιδάμαντα κασίγνητον καὶ ὄπατρον
ἕλκε ποδὸς μεμαὼς, καὶ ἀύτει πάντας ἀρίστους·
τὸν δ' ἕλκοντ' ἀν' ὅμιλον ὑπ' ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης
οὔτησε ξυστῷ χαλκήρεϊ, λῦσε δὲ γυῖα·

243. Ἧς οὔτι χάριν ἴδε, dont il n'avait pas vu la reconnaissance : par laquelle il n'avait pas été payé de retour. N'ayant vécu que peu de jours avec elle, et n'en ayant point eu d'enfants, il avait fait ses dons en pure perte. Eustathe : μάλιστα δὲ χάρις ἐνταῦθά ἐστι τὸ ἐκ τῆς τεκνοποιίας καὶ μακρᾶς συμβιώσεως καλόν.

245. Τά οἱ ἄσπετα ποιμαίνοντο, qui paissaient pour lui indicibles : dont il possédait des troupeaux innombrables.

248-263. Τὸν δ' ὡς οὖν.... Le combat de Coon et d'Agamemnon était un des sujets représentés sur le coffre de Cypsélus. L'artiste avait mis à son bas-relief des inscriptions qui ne laissent aucun doute sur ce point. Il y avait, au-dessus du cadavre d'Iphidamas : Ἰφιδάμας, οὗτός τε Κόων περιμάρναται αὐτοῦ. Il y avait, sur le bouclier d'Agamemnon : οὗτος μὲν Φόβος ἐστὶ βροτῶν, ὁ δ' ἔχων Ἀγαμέμνων. Pausanias, qui a transcrit ces deux vers, nous apprend que l'artiste avait donné à Φόβος une tête de lion. Cette figure était probablement dans le champ du bouclier, là où Homère n'avait mis que des bossettes de métal. Pausanias ne dit rien de Δεῖμος ni de la Gorgone. Il est probable que Φόβος était la seule figure représentée par le sculpteur sur le bouclier d'Agamemnon.

248. Ἀριδείκετος ἀνδρῶν, *præclarus inter viros*, illustre parmi les guerriers. — Ce Coon, fils aîné d'Anténor, ne nous est pas plus connu que son frère.

251. Εὐράξ, obliquement : de côté. Les grammairiens grecs l'identifiaient à πλευράξ. C'est plutôt un dérivé d'εὖρος, largeur; car la largeur n'est ni en avant ni en arrière, mais par côté.

256. Ἀνεμοτρεφές, nourrie par le vent : fille du vent; rapide comme le vent. Didyme : τὸ κοῦφον καὶ εὐκίνητον. Il y a d'autres interprétations anciennes; celle-ci notamment, qui semble un peu bizarre : faite d'un bois nourri par le vent, fortifié

τοῖο δ' ἐπ' Ἰφιδάμαντι κάρη ἀπέκοψε παραστάς.
Ἔνθ' Ἀντήνορος υἷες, ὑπ' Ἀτρείδῃ βασιλῆϊ
πότμον ἀναπλήσαντες, ἔδυν δόμον Ἄϊδος εἴσω.
    Αὐτὰρ ὁ τῶν ἄλλων ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν,
ἔγχεΐ τ' ἄορί τε, μεγάλοισί τε χερμαδίοισιν,
ὄφρα οἱ αἷμ' ἔτι θερμὸν ἀνήνοθεν ἐξ ὠτειλῆς.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τὸ μὲν ἕλκος ἐτέρσετο παύσατο δ' αἷμα,
ὀξεῖαι δ' ὀδύναι δῦνον μένος Ἀτρείδαο.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ὠδίνουσαν ἔχῃ βέλος ὀξὺ γυναῖκα,
δριμύ, τό τε προϊεῖσι μογοστόκοι Εἰλείθυιαι,
Ἥρης θυγατέρες, πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσαι·
ὣς ὀξεῖ' ὀδύναι δῦνον μένος Ἀτρείδαο.

par le vent, c'est-à-dire faite d'un bois dur et solide.

266. Ἀνήνοθεν (coulait) est, suivant quelques-uns, une forme d'ἀνῆλθε, dorien ἀνῆνθε. Il vient, suivant d'autres, du verbe ἄνθω, ἀνέθω, d'où sort pareillement ἄνθος. *Grammatici certant.* Voyez la note II, 219 sur ἐπενήνοθε.

267. Τὸ.... ἕλκος, cette plaie : la blessure que lui avait faite Coon.

268. Δ(έ) équivaut à τότε, *alors.* — On note ici la justesse de l'observation pathologique. C'est quand le sang cesse de couler de la blessure, que la douleur se fait sentir ou s'exaspère. Ce qui était inaperçu ou tolérable devient poignant, et bientôt intolérable.

270. Μογοστόκοι. On traduit : *partuum præsides;* expression trop vague. Hérodien explique pourquoi ce mot porte l'accent sur la pénultième : Ἀρίσταρχος παροξύνει· δραστικὴ γάρ, φησιν, ἔννοιά ἐστιν. οὐ γὰρ αἱ Εἰλείθυιαι πάσχουσιν, ἵνα προπαροξύνωμεν, ἀλλ' ἐνεργοῦσι κατὰ τῶν τικτουσῶν. Eustathe dit la même chose : τὰ γὰρ τοιαῦτα τῶν συνθέτων, ὥς φασιν οἱ παλαιοί, ἐνέργειαν ὑπισχνούμενα, παροξύνονται, εἰ μὴ κανὼν ἄλλος κωλύει. L'expression d'Hérodien, ἐνεργοῦσι κατὰ τῶν τικτουσῶν, prouve que ce commentateur prenait μογοστόκοι en mauvaise part. Cependant d'autres grammairiens ont supposé, on peut dire en dépit d'Homère, que c'était une épithète favorable. Apollonius : μογοστόκος· ἡ μογοῦσα καὶ πονοῦσα περὶ τοὺς τόκους. Hésychius et Eustathe répetent cette interprétation; et les modernes expliquent généralement en ce sens. Mais il est évident qu'ici les Ilithyies ne sont point représentées comme aidant, assistant, soulageant les femmes dans les couches laborieuses. C'est tout le contraire. Au vers XIX, 119, Homère montre sa pensée avec plus d'évidence encore. Là, les Ilithyies sont prises pour les douleurs mêmes de l'enfantement. — Εἰλείθυιαι. Ces déesses n'ont point de légende, et sont une personnification fort imparfaite. Homère dit aussi l'Ilithyie, au singulier. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τότε μὲν ἑνικῶς, τότε δὲ πληθυντικῶς Εἰλειθυίας λέγει· ἀριθμὸν δὲ αὐτῶν οὐδὲ ὀνόματα παραδίδωσιν, ὥσπερ οὐδὲ Μουσῶν. Suivant Hésiode, il n'y en a qu'une, fille de Jupiter et de Junon. On sait que Junon présidait au mariage. Voilà pourquoi elle a une fille, ou des filles, qui président à la naissance des enfants. — Les vers 269-271 étaient fameux chez les anciens. Plutarque, *Morales*, p. 496, D : « Les femmes disent que ce n'est point Homère qui a écrit cela, mais une Homéride qui avait enfanté, ou qui était encore dans les douleurs. »

272. Ὀξεῖ' pour ὀξεῖαι. Cette élision est impossible, selon quelques philologues. La diphthongue αι ne s'élide en effet d'ordinaire que dans les verbes. Bentley corrige en mettant, au singulier, ὀξεῖ' ὀδύνη δῦνεν. Bothe propose de lire ὀξέαι, dissyllabe par synizèse. Laissons la vulgate

Ἐς δίφρον δ' ἀνόρουσε, καὶ ἡνιόχῳ ἐπέτελλεν
νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσιν ἐλαυνέμεν· ἤχθετο γὰρ κῆρ.
Ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Δαναοῖσι γεγωνώς·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ὑμεῖς μὲν νῦν νηυσὶν ἀμύνετε ποντοπόροισιν
φύλοπιν ἀργαλέην, ἐπεὶ οὐκ ἐμὲ μητίετα Ζεὺς
εἴασε Τρώεσσι πανημέριον πολεμίζειν.
Ὣς ἔφαθ'· ἡνίοχος δ' ἵμασεν καλλίτριχας ἵππους
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην·
ἄφρεον δὲ στήθεα, ῥαίνοντο δὲ νέρθε κονίῃ,
τειρόμενον βασιλῆα μάχης ἀπάνευθε φέροντες.
Ἕκτωρ δ' ὡς ἐνόησ' Ἀγαμέμνονα νόσφι κιόντα,
Τρωσί τε καὶ Λυκίοισιν ἐκέκλετο, μακρὸν ἀΰσας·
Τρῶες καὶ Λύκιοι, καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταὶ,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς.
Οἴχετ' ἀνὴρ ὤριστος, ἐμοὶ δὲ μέγ' εὖχος ἔδωκεν
Ζεὺς Κρονίδης. Ἀλλ' ἰθὺς ἐλαύνετε μώνυχας ἵππους
ἰφθίμων Δαναῶν, ἵν' ὑπέρτεροι εὖχος ἄρησθε.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Ὡς δ' ὅτε πού τις θηρητὴρ κύνας ἀργιόδοντας
σεύῃ ἐπ' ἀγροτέρῳ συῒ καπρίῳ, ἠὲ λέοντι·
ὣς ἐπ' Ἀχαιοῖσιν σεῦε Τρῶας μεγαθύμους
Ἕκτωρ Πριαμίδης, βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηϊ.
Αὐτὸς δ' ἐν πρώτοισι μέγα φρονέων ἐβεβήκει·
ἐν δ' ἔπεσ' ὑσμίνῃ, ὑπεραέϊ ἶσος ἀέλλῃ,
ἥτε καθαλλομένη ἰοειδέα πόντον ὀρίνει.
Ἔνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξενάριξεν

282. Ἄφρεον et στήθεα ne comptent l'un et l'autre que comme dissyllabes.

288. Ὤριστος pour ὁ ἄριστος, c'est-à-dire ἐκεῖνος ὁ ἄριστος : *ille fortissimus*, le vaillant entre les vaillants.

290. Ὑπέρτεροι, *vulgo* ὑπέρτερον. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ὑπέρτεροι.

293. Συῒ καπρίῳ, comme συῒ κάπρῳ : porc-sanglier, c'est-à-dire sanglier. Voyez plus haut la note du vers 105.

297. Ὑπεραέϊ, *desuper flanti*, qui souffle d'en haut : qui fond du haut des airs. La traduction *soufflant au-dessus de nous* serait insuffisante, quoique ὑπέρ semble ne donner que cette idée. *Scholies :* ὑπεραέϊ· ἀντὶ τοῦ, ἄνωθεν φερομένῃ, ἥτις ἐστὶν ἀπαραφύλακτος καὶ σφοδροτέρα. Quelques-uns entendent, par ὑπεραής, soufflant violemment. Au reste, ce mot est un ἅπαξ εἰρημένον.

Ἕκτωρ Πριαμίδης, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν;
Ἀσαῖον μὲν πρῶτα καὶ Αὐτόνοον καὶ Ὀπίτην,
καὶ Δόλοπα Κλυτίδην, καὶ Ὀφέλτιον ἠδ' Ἀγέλαον,
Αἴσυμνόν τ' Ὦρόν τε, καὶ Ἱππόνοον μενεχάρμην.
Τοὺς ἄρ' ὅγ' ἡγεμόνας Δαναῶν ἕλεν, αὐτὰρ ἔπειτα
πληθύν· ὡς ὁπότε νέφεα Ζέφυρος στυφελίξῃ
ἀργεστᾶο Νότοιο, βαθείῃ λαίλαπι τύπτων·
πολλὸν δὲ τρόφι κῦμα κυλίνδεται, ὑψόσε δ' ἄχνη
σκίδναται ἐξ ἀνέμοιο πολυπλάγκτοιο ἰωῆς·
ὣς ἄρα πυκνὰ καρήαθ' ὑφ' Ἕκτορι δάμνατο λαῶν.
Ἔνθα κε λοιγὸς ἔην καὶ ἀμήχανα ἔργα γένοντο,
καί νύ κεν ἐν νήεσσι πέσον φεύγοντες Ἀχαιοί,
εἰ μὴ Τυδείδῃ Διομήδεϊ κέκλετ' Ὀδυσσεύς·
Τυδείδη, τί παθόντε λελάσμεθα θούριδος ἀλκῆς;
Ἀλλ' ἄγε δεῦρο, πέπον, παρ' ἔμ' ἵστασο· δὴ γὰρ ἔλεγχος
ἔσσεται, εἴ κεν νῆας ἕλῃ κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Ἤτοι ἐγὼ μενέω καὶ τλήσομαι· ἀλλὰ μίνυνθα
ἡμέων ἔσσεται ἦδος, ἐπεὶ νεφεληγερέτα Ζεὺς

300. Ἕκτωρ... Villoison, d'après le manuscrit de Venise, donne, comme au vers 295 : Ἕκτωρ Πριαμίδης βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηϊ. Mais il n'y a point de note qui dise si cette leçon est d'Aristarque. C'était celle de la paradose alexandrine; car le scholiaste A cite notre vulgate comme variante : βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηϊ. γράφεται, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν.

301-303. Ἀσαῖον.... Aucun de ces guerriers, qu'Homère appelle pourtant des chefs, n'a le moindre renom.

305-306. Νέφεα.... Νότοιο, les nuages du Notus : les nuages amoncelés par le Notus.

305. Ζέφυρος. On se souvient que le zéphyre d'Homère est le vent d'ouest, le vent des grandes tempêtes.

306. Ἀργεστᾶο, *vulgo* ἀργέσταο. Hérodien : ἀπὸ τοῦ ἀργεστής ὀξυτόνου Βοιωτικὴ γενικὴ ἡ ἀργεστᾶο, προπερισπωμένως. Le mot ἀργεστής, qui n'est dans Homère qu'une épithète, a été pris plus tard pour le nom d'un vent particulier, le vent du nord-ouest. On explique ce mot par *velox*. Il paraît signifier *blanc, blanchâtre, qui amasse les nuages blancs.* Horace, *Odes*, I, VII, 15, donne au Notus l'épithète d'*albus;* mais il nous le représente comme dissipant les nuages et rendant au ciel son éclat; ce qui est exactement le contraire de ce qu'Homère a voulu peindre. C'est le zéphyre qui serait ici *albus;* et c'est le Notus qui est ἀργεστής.

307. Τρόφι, neutre de τρόφις, équivalent de τροφόεις (bien nourri, épais, énorme).

313-315. Τυδείδη,... Les anciens rhéteurs voyaient dans ce discours l'intention de relever le caractère d'Ulysse. *Scholies :* ἠρέμα ἀπολογεῖται περὶ τῆς ἐν προτέρᾳ μάχῃ φυγῆς· τότε γὰρ εἶξεν Ὀδυσσεὺς ὅτε τὸ Ἑλληνικὸν κεραυνοῖς ἐφόβει ὁ Ζεύς, ἀλογίστως δὲ ὁ Διομήδης ἀνθίστατο· ἐνταῦθα δὲ οὐδενὸς τοιούτου γενομένου, ὀλισθηρῶς μὲν ὁ Διομήδης ἀφέστηκεν· ὁ δὲ Ὀδυσσεὺς εὐλόγως μένει.

318. Ἦδος, *usus*, l'avantage (actuel).

Τρωσὶν δὴ βόλεται δοῦναι κράτος ἠέπερ ἡμῖν.
Ἦ, καὶ Θυμβραῖον μὲν ἀφ' ἵππων ὦσε χαμᾶζε,
δουρὶ βαλὼν κατὰ μαζὸν ἀριστερόν· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
ἀντίθεον θεράποντα, Μολίονα, τοῖο ἄνακτος.
Τοὺς μὲν ἔπειτ' εἴασαν, ἐπεὶ πολέμου ἀπέπαυσαν·
τὼ δ' ἀν' ὅμιλον ἰόντε κυδοίμεον, ὡς ὅτε κάπρω
ἐν κυσὶ θηρευτῇσι μέγα φρονέοντε πέσητον·
ὣς ὄλεκον Τρῶας παλινορμένω· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
ἀσπασίως φεύγοντες ἀνέπνεον Ἕκτορα δῖον.
Ἔνθ' ἑλέτην δίφρον τε καὶ ἀνέρε δήμου ἀρίστω,
υἷε δύω Μέροπος Περκωσίου, ὃς περὶ πάντων
ᾔδεε μαντοσύνας, οὐδὲ οὓς παῖδας ἔασκεν
στείχειν ἐς πόλεμον φθισήνορα· τὼ δέ οἱ οὔτι
πειθέσθην· Κῆρες γὰρ ἄγον μέλανος θανάτοιο.
Τοὺς μὲν Τυδείδης, δουρικλειτὸς Διομήδης,
θυμοῦ καὶ ψυχῆς κεκαδὼν, κλυτὰ τεύχε' ἀπηύρα.
Ἱππόδαμον δ' Ὀδυσεὺς καὶ Ὑπείροχον ἐξενάριξεν.
Ἔνθα σφιν κατὰ ἶσα μάχην ἐτάνυσσε Κρονίων,

319. Βόλεται pour βούλεται : aime mieux. La particule ἤ, comme souvent *quam* en latin, montre qu'il y a une préférence. Villoison donne ἐθέλει, au lieu de βόλεται. Mais cette leçon n'est qu'une glose, passée mal à propos dans plusieurs manuscrits. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι βόλεται ἀντὶ τοῦ βούλεται. D'ailleurs, on lit dans l'*Odyssée*, XVI, 387 : ἀλλὰ βόλεσθε. La forme βόλομαι est donc homérique. C'est aussi, selon Curtius, la forme la plus antique du verbe; car c'est la plus rapprochée du latin *volo*, qui appartient a la même racine que βούλομαι.

320-322. Θυμβραῖον.... Thymbrée et Molion sont inconnus.

322. Τοῖο ἄνακτος, *illius ducis*, de ce vaillant chef.

326-327. Αὐτὰρ.... Rapportez ἀσπασίως à ἀνέπνεον, et Ἕκτορα à φεύγοντες. *Scholies :* τὸ ἑξῆς, φεύγοντες Ἕκτορα δῖον, ἀσπασίως ἀνέπνεον.

328-335. Ἔνθ' ἑλέτην ... Les guerriers tués par Diomede et Ulysse sont tous inconnus.—Virgile s'est souvenu de l'histoire du malheureux devin de Percote. Il l'a imitée, *Énéide*, X, 417 : « Fata canens silvis genitor celarat Halesum. Ut senior leto canentia lumina solvit, Injecere manum Parcæ, telisque sacrarunt Evandri. »

3.8. Ἑλέτην est au duel par syllepse. C'est Diomède seul qui fait cet exploit; car Homère, au vers 333, ne nomme que Diomède. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς εἴρηκεν ἑλέτην.... ἐπιφέρει γοῦν· τοὺς μὲν Τυδείδης.

336. Κατὰ ἶσα. Bothe propose d'écrire κατ' ἔϊσα. Il prétend que la forme ionienne ne doit pas être restreinte au féminin. De cette manière on éviterait des expressions comme κατὰ ἶσα, ἐπὶ ἶσα, « quorum alterum homœoteleuto offendit, alterum κακοφωνίᾳ, utrumque hiatu, cui nolim digamma illud incertum atque instabile prætendi. » Il n'est pas plus étonnant de voir au vers 336 κατὰ ἶσα, que d'avoir vu οὐδὲ οὓς au vers 330. Croyons seulement que ces hiatus avaient un remède dans la prononciation. Le digamma est vraisem-

ἐξ Ἴδης καθορῶν· τοὶ δ' ἀλλήλους ἐνάριζον.
Ἤτοι Τυδέος υἱὸς Ἀγάστροφον οὔτασε δουρὶ
Παιονίδην ἥρωα κατ' ἰσχίον· οὐδέ οἱ ἵπποι
ἐγγὺς ἔσαν προφυγεῖν· ἀάσατο δὲ μέγα θυμῷ.
Τοὺς μὲν γὰρ θεράπων ἀπάνευθ' ἔχεν· αὐτὰρ ὁ πεζὸς
θῦνε διὰ προμάχων, εἵως φίλον ὤλεσε θυμόν.
Ἕκτωρ δ' ὀξὺ νόησε κατὰ στίχας, ὦρτο δ' ἐπ' αὐτοὺς
κεκληγώς· ἅμα δὲ Τρώων εἵποντο φάλαγγες.
Τὸν δὲ ἰδὼν ῥίγησε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης,
αἶψα δ' Ὀδυσσῆα προσεφώνεεν ἐγγὺς ἐόντα·
Νῶϊν δὴ τόδε πῆμα κυλίνδεται, ὄβριμος Ἕκτωρ·
ἀλλ' ἄγε δὴ στέωμεν, καὶ ἀλεξώμεσθα μένοντες.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν, οὐδ' ἀφάμαρτε, τιτυσκόμενος κεφαλῆφιν,
ἄκρην κὰκ κόρυθα· πλάγχθη δ' ἀπὸ χαλκόφι χαλκὸς,
οὐδ' ἵκετο χρόα καλόν· ἐρύκακε γὰρ τρυφάλεια
τρίπτυχος, αὐλῶπις, τήν οἱ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων.
Ἕκτωρ δ' ὦκ' ἀπέλεθρον ἀνέδραμε, μίκτο δ' ὁμίλῳ·
στῆ δὲ γνὺξ ἐριπὼν, καὶ ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ
γαίης· ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νὺξ ἐκάλυψεν.
Ὄφρα δὲ Τυδείδης μετὰ δούρατος ᾤχετ' ἐρωὴν,

blable avec ἶσα comme avec tous les mots analogues. Curtius rapproche de ἶσα le sanscrit *vishu*, qui signifie la même chose que le latin *æque*. — Ἐτάνυσσε, tendit, allongea. Le combat est comparé à une corde fixée aux deux bouts et bien de niveau.

339. Οἱ, *ipsi*, à lui (Agastrophus). — Cet Agastrophus et son père Péon sont tous deux inconnus.

343. Ἐπ' αὐτούς, sur eux : sur Diomède et Ulysse.

345. Τὸν δὲ ἰδών. Ici encore, Bothe propose de corriger l'hiatus, en écrivant τὸν δ' ἐσιδών. Mais ἰδεῖν est précisément un des mots pour lesquels on est sûr du digamma. Comparez ἰδών et *videns*. On a certainement dit Ϝιδών.

348. Στέωμεν, dissyllabe, comme s'il y avait στῶμεν. — Μένοντες. Zénodote écrivait μένοντε, au duel.

351. Κὰκ κόρυθα pour κατὰ κόρυθα. Virgile, *Énéide*, XII, 492 : « .... apicem « tamen incita summum Hasta tulit, sum- « masque excussit vertice cristas. »

354. Ἀπέλεθρον : littéralement, *sans mesure*, c'est-à-dire à une grande distance.

355-356. Στῆ δὲ.... Voyez V, 309-310 et les notes sur ces deux vers.

356. Γαίης· ἀμφὶ δὲ.... Vers marqué de l'obel avec l'astérisque, dans le manuscrit de Venise : c'est-à-dire noté comme une répétition vicieuse. Suivant Aristarque, ce vers dit trop ici, et n'y est point à sa place : οὐ γέγονε γὰρ σφόδρα πληγὴ, ὡς ἐπ' Αἴαντος. Aristophane de Byzance avait fait la même observation. Zénodote effaçait le vers du texte. Mais pourquoi Hector ne serait-il pas étourdi du coup qu'il a reçu à la tête?

357. Μετὰ δούρατος ᾤχετ' ἐρωήν, par-

τῆλε διὰ προμάχων, ὅθι οἱ καταείσατο γαίης,
τόφρ' Ἕκτωρ ἄμπνυτο, καὶ ἂψ ἐς δίφρον ὀρούσας
ἐξέλασ' ἐς πληθὺν, καὶ ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν.
Δουρὶ δ' ἐπαΐσσων προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Ἐξ αὖ νῦν ἔφυγες θάνατον, κύον· ἦ τέ τοι ἄγχι
ἦλθε κακόν· νῦν αὖτέ σ' ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
ᾧ μέλλεις εὔχεσθαι ἰὼν ἐς δοῦπον ἀκόντων.
Ἦ θήν σ' ἐξανύω γε καὶ ὕστερον ἀντιβολήσας,
εἴ πού τις καὶ ἔμοιγε θεῶν ἐπιτάρροθός ἐστιν.
Νῦν αὖ τοὺς ἄλλους ἐπιείσομαι, ὅν κε κιχείω.
Ἦ, καὶ Παιονίδην δουρικλυτὸν ἐξενάριζεν.
Αὐτὰρ Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠϋκόμοιο,
Τυδείδῃ ἐπὶ τόξα τιταίνετο, ποιμένι λαῶν,
στήλῃ κεκλιμένος, ἀνδροκμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ
Ἴλου Δαρδανίδαο, παλαιοῦ δημογέροντος.
Ἤτοι ὁ μὲν θώρηκα Ἀγαστρόφου ἰφθίμοιο
αἴνυτ' ἀπὸ στήθεσφι παναίολον, ἀσπίδα τ' ὤμων,
καὶ κόρυθα βριαρήν· ὁ δὲ τόξου πῆχυν ἄνελκεν,
καὶ βάλεν, οὐδ' ἄρα μιν ἅλιον βέλος ἔκφυγε χειρὸς,
ταρσὸν δεξιτεροῖο ποδός· διὰ δ' ἀμπερὲς ἰὸς
ἐν γαίῃ κατέπηκτο· ὁ δὲ μάλα ἡδὺ γελάσσας

tait vers l'élan de son javelot : partait vers le lieu où s'était élancé son javelot.

358. Γαίης dépend du verbe (génitif local), et non pas de ὅθι. C'est à tort qu'on rapproche, ici, *ubi terrarum*. La traduction exacte est : *ubi defixa fuerat in terram.*

364. Ὦ μέλλεις εὔχεσθαι, à qui tu dois adresser des prières : à qui tu adresses probablement des prières. Eustathe : στοχαστικῶς εἴρηται· οὐ γὰρ εἶπεν, ᾧ εὔχῃ, ἀλλ' ᾧ μέλλεις, ἤγουν ἔοικας, εὔχεσθαι.

365. Ἐξανύω est un futur du même genre que celui qu'on verra plus bas, vers 454 : ἐρύουσι, venant après καθαίρησουσι.

367. Τοὺς ἄλλους, ces autres-là. Il montre les Troyens.

371-372. Ἐπὶ τύμβῳ Ἴλου. Voyez la note X, 415.

375. Τόξου πῆχυν n'est, suivant Didyme, qu'un équivalent de τόξον. Chacune des deux cornes qui formaient l'arc se nommait elle-même πῆχυς. Voici les paroles de Didyme : τὸ γὰρ ὅλον τόξον ἐκ δύο κεράτων σύγκειται, ὧν ἑκάτερον πῆχυς καλεῖται. Cependant le mot πῆχυς paraît spécialement désigner la partie par où l'on empoignait l'arc pour tendre la corde. Il est vrai que c'était toujours une portion de l'une des deux cornes.

376. Καὶ βάλεν, et il atteignit (Diomède). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ βάλεν ἀντὶ τοῦ ἐπέτυχεν.

377. Ταρσὸν.... ποδός, la plante du pied. Diomède avait plié le genou droit, pour se pencher vers Agastrophus ; et voilà comment il présentait la plante de son pied droit aux coups de Pâris. *Scholies :* τὸ πλατὺ τοῦ ποδός.

ἐκ λόχου ἀμπήδησε, καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·
Βέβληαι, οὐδ' ἅλιον βέλος ἔκφυγεν· ὡς ὄφελόν τοι
νείατον ἐς κενεῶνα βαλὼν ἐκ θυμὸν ἑλέσθαι.
Οὕτω κεν καὶ Τρῶες ἀνέπνευσαν κακότητος,
οἵτε σε πεφρίκασι, λέονθ' ὡς μηκάδες αἶγες.
Τὸν δ' οὐ ταρβήσας προσέφη κρατερὸς Διομήδης·
Τοξότα, λωβητὴρ, κέρᾳ ἀγλαὲ, παρθενοπῖπα,
εἰ μὲν δὴ ἀντίβιον σὺν τεύχεσι πειρηθείης,
οὐκ ἄν τοι χραίσμῃσι βιὸς καὶ ταρφέες ἰοί·
νῦν δέ μ' ἐπιγράψας ταρσὸν ποδὸς εὔχεαι αὔτως.

380. Βέβληαι est un dactyle. La voyelle η compte ici pour une brève, comme souvent dans δήϊοι.

385. Τοξότα (archer) est une injure, dans la bouche de Diomède. L'archer combat de loin; c'est donc un lâche. Cependant Eustathe conteste la conséquence : « Apollon et Diane, dit-il, sont bien des archers. » Aussi joint-il les deux premiers mots du vers. Alors, selon lui, Diomède dit : *Vil archer!* ἀλλ' ὑφ' ἓν νοητέον, τοξότα λωβητήρ· ἵνα λέγῃ, ὦ φαῦλε τοξότα. Il y a bien plus d'énergie dans la séparation des expressions; et le scrupule d'Eustathe est enfantin. — Κέρᾳ ἀγλαέ, fier d'un morceau de corne. Diomède traite l'arc avec autant de mépris que l'archer. Les glossographes entendaient κέρᾳ, de la chevelure de Pâris; mais Aristarque maintient qu'il s'agit de la matière de l'arc, et que le mot *corne* est au propre. Apollonius : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος κυρίως ἀκούει, τὸ τοῦ βοὸς κέρας. Apion et Hérodore, cités par Eustathe, penchent pour l'opinion des glossographes : οἱ γὰρ περὶ Ἡρόδωρον καὶ Ἀπίωνά φασιν ὅτι ἐμπλοκῆς τι γένος εἰς κέρατος τύπον ἀνεπλέκοντο οἱ παλαιοὶ, καὶ διὰ τοῦτο οὕτως ἐκάλουν αὐτό. Il est certain que les anciens Grecs portaient les cheveux relevés sur le front. Thucydide parle des cigales d'or qui servaient aux Ioniens pour retenir leurs cheveux en toupet. L'Apollon du Belvédère a un toupet, qui ressemble à une petite corne. Mais tout cela n'a aucun rapport avec le passage d'Homère. Il s'agit d'un Troyen, et non d'un Grec. Il s'agit d'un homme qui portait probablement le bonnet phrygien. Enfin, c'est d'un archer que vient de se moquer Diomède. Quelques modernes préfèrent l'interprétation des glossographes à celle d'Aristarque; mais ils n'en donnent aucune raison qui leur soit propre. Le plus décidé de tous est Bothe. Il instruit contre Aristarque un véritable procès; et voici ses conclusions : « Temere glossographorum interpretationem verbi ἅπαξ εἰρημένου rejecit Aristarchus, κέρας arcum intelligens, itaque ταυτολογίαν inferens poetæ. » L'avantage de l'interprétation d'Aristarque, c'est précisément de faire disparaître le soi-disant ἅπαξ εἰρημένον. La prétendue tautologie est le développement le plus naturel qui se puisse imaginer; et tout se suit dans la perfection. Les glossographes partaient d'une hypothèse; Aristarque tient compte des faits. De cette façon, κέρᾳ reste de la corne; et Diomède, en raillant le possesseur de ce morceau de corne, a médit à souhait et de l'arc et de l'archer. Il est déjà vengé de ce qu'il va nommer une égratignure. — Παρθενοπῖπα fait allusion à la façon impudente dont les libertins guettent les jeunes filles. Eustathe : παρθενοπίπης δὲ, ὁ τὰς παρθένους ὀπιπτεύων, ὅ ἐστιν ἐπιτηρῶν, οἷα γυναικομανής. Eustathe dit qu'il y avait une autre leçon, παρθενοπῖα, visage efféminé : παρθένοις ἐοικὼς τὴν ὄψιν. On se rappelle le fameux vers, III, 39 : Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανὲς, ἠπεροπευτά. Cependant παρθενοπῖπα semble le vrai mot; car ὀπιπτεύειν γυναῖκας est dans Homère (*Odyssée*, XIX, 67).

386. Εἰ μὲν δή. Voyez plus haut la note du vers 138.

Οὐκ ἀλέγω, ὡσεί με γυνὴ βάλοι ἢ πάϊς ἄφρων·
κωφὸν γὰρ βέλος ἀνδρὸς ἀνάλκιδος οὐτιδανοῖο.
Ἦ τ' ἄλλως ὑπ' ἐμεῖο· καὶ εἴ κ' ὀλίγον περ ἐπαύρῃ,
ὀξὺ βέλος πέλεται, καὶ ἀκήριον ἄνδρα τίθησιν·
τοῦ δὲ γυναικὸς μέν τ' ἀμφίδρυφοί εἰσι παρειαί,
παῖδες δ' ὀρφανικοί· ὁ δέ θ' αἵματι γαῖαν ἐρεύθων
πύθεται, οἰωνοὶ δὲ περὶ πλέες ἠὲ γυναῖκες.
Ὣς φάτο· τοῦ δ' Ὀδυσεὺς δουρικλυτὸς ἐγγύθεν ἐλθὼν
ἔστη πρόσθ'· ὁ δ' ὄπισθε καθεζόμενος βέλος ὠκὺ
ἐκ ποδὸς ἕλκ', ὀδύνη δὲ διὰ χροὸς ἦλθ' ἀλεγεινή.
Ἐς δίφρον δ' ἀνόρουσε, καὶ ἡνιόχῳ ἐπέτελλεν
νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσιν ἐλαυνέμεν· ἤχθετο γὰρ κῆρ.
Οἰώθη δ' Ὀδυσεὺς δουρικλυτὸς, οὐδέ τις αὐτῷ
Ἀργείων παρέμεινεν, ἐπεὶ φόβος ἔλλαβε πάντας·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤμοι ἐγὼ, τί πάθω; Μέγα μὲν κακὸν, αἴ κε φέβωμαι
πληθὺν ταρβήσας· τὸ δὲ ῥίγιον, αἴ κεν ἁλώω
μοῦνος· τοὺς δ' ἄλλους Δαναοὺς ἐφόβησε Κρονίων.
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
Οἶδα γὰρ ὅττι κακοὶ μὲν ἀποίχονται πολέμοιο·
ὃς δέ κ' ἀριστεύῃσι μάχῃ ἔνι, τὸν δὲ μάλα χρεὼ
ἑστάμεναι κρατερῶς, ἤτ' ἔβλητ', ἤτ' ἔβαλ' ἄλλον.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
τόφρα δ' ἐπὶ Τρώων στίχες ἤλυθον ἀσπιστάων·
ἔλσαν δ' ἐν μέσσοισι, μετὰ σφίσι πῆμα τιθέντες.

390. Κωφόν, émoussé : sans pointe; impuissant. *Scholies :* ἀμβλὺ εἰς ἀλγηδόνα.

392. Ἄνδρα, *vulgo* αἶψα. La leçon d'Aristarque, rétablie dans le texte par quelques-uns des derniers éditeurs, précise l'expression, et lui donne plus d'énergie. Chaque coup, comme nous disons en français, *tue son homme*.

395. Οἰωνοὶ.... C'est la même image que plus haut, vers 162. Voyez la note sur ce vers.

398. Ὀδύνη.... « Le tarse est, comme le carpe, une région fibreuse, où les blessures éveillent une extrême sensibilité. Si Diomède ressent si vivement la douleur, il n'est pas étonnant que Vénus, blessée au carpe, ait poussé de profonds gémissements. » [Daremberg.] Voyez la note V, 352.

411. Ἕως ὁ. Voyez la note I, 193.

413. Μετὰ σφίσι πῆμα τιθέντες, plaçant au milieu d'eux (leur) fléau. Il est impossible, quoi qu'en dise Eustathe, d'entendre autrement ce passage ; et c'est ainsi que l'expliquent les *Scholies :* ἐπὶ τῷ ἰδίῳ κακῷ τοῦτο πράξαντες. On ne voit pas comment cela pourrait donner πῆμα τιθέντες αὐτῷ.

Ὡς δ᾽ ὅτε κάπριον ἀμφὶ κύνες θαλεροί τ᾽ αἰζηοὶ
σεύωνται, ὁ δέ τ᾽ εἶσι βαθείης ἐκ ξυλόχοιο,
θήγων λευκὸν ὀδόντα μετὰ γναμπτῇσι γένυσσιν·
ἀμφὶ δέ τ᾽ ἀΐσσονται· ὑπαὶ δέ τε κόμπος ὀδόντων
γίγνεται· οἱ δὲ μένουσιν ἄφαρ, δεινόν περ ἐόντα·
ὥς ῥα τότ᾽ ἀμφ᾽ Ὀδυσῆα, Διῒ φίλον, ἐσσεύοντο
Τρῶες. Ὁ δὲ πρῶτον μὲν ἀμύμονα Δηϊοπίτην
οὔτασεν ὦμον ὕπερθεν, ἐπάλμενος ὀξέϊ δουρί·
αὐτὰρ ἔπειτα Θόωνα καὶ Ἔννομον ἐξενάριξεν·
Χερσιδάμαντα δ᾽ ἔπειτα, καθ᾽ ἵππων ἀΐξαντα,
δουρὶ κατὰ πρότμησιν ὑπ᾽ ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης
νύξεν· ὁ δ᾽ ἐν κονίῃσι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ.
Τοὺς μὲν ἔασ᾽, ὁ δ᾽ ἄρ᾽ Ἱππασίδην Χάροπ᾽ οὔτασε δουρὶ,
αὐτοκασίγνητον εὐηγενέος Σώκοιο.
Τῷ δ᾽ ἐπαλεξήσων Σῶκος κίεν, ἰσόθεος φώς·
στῆ δὲ μάλ᾽ ἐγγὺς ἰὼν, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
  Ὦ Ὀδυσεῦ πολύαινε, δόλων ἆτ᾽ ἠδὲ πόνοιο,

Il n'est donc pas vrai que l'expression ait deux sens. Ulysse sera blessé, mais après avoir fait un grand carnage. D'ailleurs, la comparaison suffirait, pour déterminer le sens de πῆμα. — Au lieu de πῆμα τιθέντες, Zénodote écrivait πῆμα δὲ ἕλσαν, et ramenait la virgule après σφίσι.

414. Κάπριον. Virgile, *Énéide*, X, 707-715, compare aussi Mézence à un sanglier; mais il n'a pris à Homère que l'idée générale, et il l'a développée à sa façon propre.

416. Θήγων, aiguisant. Ce trait, qui manque dans la comparaison de Virgile, se trouve ailleurs chez le poëte latin. C'est dans la description des effets de l'amour, *Georgiques*, III, 225 : « Ipse ruit *dentes*que « Sabellicus *exacuit* sus. »

420-426. Δηϊοπίτην.... Tous ces Troyens tués par Ulysse sont des inconnus.

421. Ὕπερθεν, ἐπάλμενος. Ordinairement, on néglige de mettre une virgule après ὕπερθεν, ce qui rend la phrase amphibologique; car l'adverbe peut dépendre aussi bien de ἐπάλμενος que de οὔτασεν. Chez les anciens, on préférait le sens que nous indiquons ici. Il y avait une autre leçon. Nicanor : στιγμὴ εἰς τὸ ὕπερθεν· οἱ δὲ ὕπερθε μετάλμενος, ἵν᾽ ᾖ, ἐκ τοῦ ἄνωθεν μέρους ἀρθείς. Avec la leçon ὕπερθε μετάλμενος, on n'avait pas besoin de virgule.

424. Κατὰ πρότμησιν, *ad umbilicum*, dans la région ombilicale. Le mot πρότμησις est synonyme de ὀμφαλός. Daremberg : « On pourrait, en établissant un rapprochement entre προτέμνω et πρότμησις, admettre que le sens anatomique de πρότμησις vient de la section du cordon ombilical au moment de la naissance de l'enfant. » C'est précisément l'interprétation que préféraient les anciens. *Scholies :* Ἱεροκλῆς δὲ ὁ Λίνδιος, αὐτὸν τὸν ὀμφαλὸν, ἀπὸ τοῦ προεκτάμνεσθαι. Aristarque : διὰ τὸ πρῶτον ἐν αὐτῷ τέμνεσθαι τεχθέντα τὰ παιδία. Apollonius explique autrement la synonymie. Selon lui, l'ὀμφαλός était appelé πρότμησις, parce que c'était la première des parties que l'on coupait dans la victime; mais la πρότμησις est en tout cas pour lui, comme pour Hiéroclès et Aristarque, la région ombilicale : ὁ παρὰ ὀμφαλὸν τόπος.

430. Ἆτ᾽ pour ἆτε, qui est lui-même pour ἄατε : insatiable.

σήμερον ἢ δοιοῖσιν ἐπεύξεαι Ἱππασίδῃσιν,
τοιώδ' ἄνδρε κατακτείνας καὶ τεύχε' ἀπούρας·
ἤ κεν ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσῃς.
  Ὣς εἰπὼν οὔτησε κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐίσην.
Διὰ μὲν ἀσπίδος ἦλθε φαεινῆς ὄβριμον ἔγχος,
καὶ διὰ θώρηκος πολυδαιδάλου ἠρήρειστο·
πάντα δ' ἀπὸ πλευρῶν χροὸς ἔργαθεν, οὐδέ τ' ἔασεν
Παλλὰς Ἀθηναίη μιχθήμεναι ἔγκασι φωτός.
Γνῶ δ' Ὀδυσεὺς ὅ οἱ οὔτι τέλος καταχαίριον ἦλθεν·
ἂψ δ' ἀναχωρήσας Σῶκον πρὸς μῦθον ἔειπεν·
  Ἆ δείλ', ἦ μάλα δή σε κιχάνεται αἰπὺς ὄλεθρος.
Ἤτοι μέν ῥ' ἔμ' ἔπαυσας ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι·
σοὶ δ' ἐγὼ ἐνθάδε φημὶ φόνον καὶ Κῆρα μέλαιναν
ἤματι τῷδ' ἔσσεσθαι· ἐμῷ δ' ὑπὸ δουρὶ δαμέντα
εὖχος ἐμοὶ δώσειν, ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπώλῳ.
  Ἦ, καὶ ὁ μὲν φύγαδ' αὖτις ὑποστρέψας ἐβεβήκει·
τῷ δὲ μεταστρεφθέντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πῆξεν
ὤμων μεσσηγύς, διὰ δὲ στήθεσφιν ἔλασσεν.
Δούπησεν δὲ πεσών· ὁ δ' ἐπεύξατο δῖος Ὀδυσσεύς·
  Ὦ Σῶχ', Ἱππάσου υἱὲ δαΐφρονος, ἱπποδάμοιο,
φθῆ σε τέλος θανάτοιο κιχήμενον, οὐδ' ὑπάλυξας.
Ἆ δείλ', οὐ μὲν σοίγε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
ὄσσε καθαιρήσουσι θανόντι περ· ἀλλ' οἰωνοὶ

435-436. Διὰ μὲν.... Voyez III, 357-358 et les notes sur ces deux vers.

437. Πάντα adverbe, pour πάντως. — Χροός, *vulgo* χρόα. *Scholies :* ὅτι χροὸς, αἱ Ἀριστάρχου· Ζηνοδότειος δέ ἐστιν ἡ χρόα. — Ἐέργαθεν (*separavit*) équivaut ici à ἀπέσπασε (*abstulit*).

439. Ὅ dans le sens de ὅτι : que. — Τέλος καταχαίριον, *vulgo* βέλος κατὰ καίριον. Le mot βέλος (coup porté de loin) est un terme tout à fait impropre, comme répondant à οὔτασε, qui désigne une blessure portée de près. Aussi Aristarque avait-il préféré τέλος, et lisait-il καταχαίριον en un seul mot. Il explique τέλος καταχαίριον par τέλος θανάτοιο, c'est-à-dire θάνατος, la mort. Voyez plus bas, vers 451. Didyme nous apprend que la leçon d'Aristarque était celle de presque tous les anciens textes : σχεδὸν ἅπασαι. Notre vulgate est la leçon de Zénodote. Lehrs regrette qu'on l'ait superstitieusement respectée, et il trouve la leçon d'Aristarque bien préférable : *longe exquisitior*. Il a parfaitement raison.

447-449. Τῷ δὲ...: Voyez V, 40-42 et les notes sur ces trois vers.

451. Τέλος. Zénodote, βέλος.

453. Καθαιρήσουσι, *deducent*, abaisseront. Il s'agit proprement des paupières. Eustathe : ἀντὶ τοῦ καθελοῦσι τὰ βλέφαρα. *Scholies :* τοὺς ὀφθαλμοὺς καταχαλύψουσι.

ὠμησταὶ ἐρύουσι, περὶ πτερὰ πυκνὰ βαλόντες.
Αὐτὰρ ἔμ', εἴ κε θάνω, κτεριοῦσί γε δῖοι Ἀχαιοί.
Ὣς εἰπὼν Σώκοιο δαΐφρονος ὄβριμον ἔγχος
ἔξω τε χροὸς ἕλκε καὶ ἀσπίδος ὀμφαλοέσσης·
αἷμα δέ οἱ σπασθέντος ἀνέσσυτο, κῆδε δὲ θυμόν.
Τρῶες δὲ μεγάθυμοι ὅπως ἴδον αἷμ' Ὀδυσῆος,
κεκλόμενοι καθ' ὅμιλον ἐπ' αὐτῷ πάντες ἔβησαν.
Αὐτὰρ ὅγ' ἐξοπίσω ἀνεχάζετο, αὖε δ' ἑταίρους.
Τρὶς μὲν ἔπειτ' ἤϋσεν, ὅσον κεφαλὴ χάδε φωτὸς,
τρὶς δ' ἄϊεν ἰάχοντος Ἀρηΐφιλος Μενέλαος·
αἶψα δ' ἄρ' Αἴαντα προσεφώνεεν ἐγγὺς ἐόντα·
Αἶαν Διογενὲς, Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν,
ἀμφί μ' Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος ἵκετ' ἀϋτὴ,
τῷ ἰκέλη, ὡσεί ἑ βιῴατο μοῦνον ἐόντα
Τρῶες, ἀποτμήξαντες ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ.
Ἀλλ' ἴομεν καθ' ὅμιλον· ἀλεξέμεναι γὰρ ἄμεινον.
Δείδω μή τι πάθῃσιν ἐνὶ Τρώεσσι μονωθεὶς,
ἐσθλὸς ἐὼν, μεγάλη δὲ ποθὴ Δαναοῖσι γένηται.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν ἦρχ', ὁ δ' ἅμ' ἕσπετο ἰσόθεος φώς.
Εὗρον ἔπειτ' Ὀδυσῆα Διῒ φίλον· ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτὸν
Τρῶες ἕπονθ', ὡσεί τε δαφοινοὶ θῶες ὄρεσφιν
ἀμφ' ἔλαφον κεραὸν βεβλημένον, ὅντ' ἔβαλ' ἀνὴρ
ἰῷ ἀπὸ νευρῆς· τὸν μέν τ' ἤλυξε πόδεσσιν
φεύγων, ὄφρ' αἷμα λιαρὸν καὶ γούνατ' ὀρώρῃ·

454. Ὠμησταί. Tyrannion écrivait ὠμῆσται, propérispomène. — Ἐρύουσι. D'autres lisent ἐρύσουσι, le futur ordinaire. Alexion écrivait ἐρυοῦσι, propérispomène; mais cette orthographe n'a point été admise comme légitime par les grammairiens grecs. — Περί doit être joint à βαλόντες. Homère a dit, II, 315, ἀμφεποτᾶτο.

455. Αὐταρ ἔμ',... Vulgate : Αὐτὰρ ἐπεί γε θάνω, κτεριοῦσί με δῖοι Ἀχαιοί.

458. Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ulysse. Aristarque : αὐτῷ τῷ Ὀδυσσεῖ. Zénodote écrivait οὗ, qu'Aristarque regarde comme impropre.

462. Χάδε, de χανδάνω, ἔχαδον, contenir. Ulysse crie aussi fort que pouvait le permettre la tête d'un homme. C'est affaiblir l'expression que de prendre, comme fait Eustathe, κεφαλὴ φωτός pour un simple équivalent de ἀνήρ. Il n'y a qu'un dieu qui pût crier plus fort qu'Ulysse : il faudrait, par exemple, la tête de Mars. Eustathe croit qu'Homère compare le cri de l'homme à celui de la femme : ὅσον ἐχώρει ἀνὴρ, εὐρυφωνότερος ὢν γυναικός. Cette explication est ridicule.

476. Τὸν μέν τ' ἤλυξε, *illum quidem vitavit*. C'est le cerf qui n'est pas tombé au pouvoir du chasseur. *Scholies :* ἐξέφυγε τὸν βαλόντα κυνηγέτην.

αὐτὰρ ἐπειδὴ τόνγε δαμάσσεται ὠκὺς ὀϊστὸς,
ὠμοφάγοι μιν θῶες ἐν οὔρεσι δαρδάπτουσιν,
ἐν νέμεϊ σκιερῷ· ἐπί τε λῖν ἤγαγε δαίμων
σίντην· θῶες μέν τε διέτρεσαν, αὐτὰρ ὁ δάπτει·
ὥς ῥα τότ' ἀμφ' Ὀδυσῆα δαΐφρονα, ποικιλομήτην,
Τρῶες ἕπον πολλοί τε καὶ ἄλκιμοι· αὐτὰρ ὅγ' ἥρως
ἀΐσσων ᾧ ἔγχει ἀμύνετο νηλεὲς ἦμαρ.
Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε, φέρων σάκος ἠύτε πύργον,
στῆ δὲ παρέξ· Τρῶες δὲ διέτρεσαν ἄλλυδις ἄλλος.
Ἤτοι τὸν Μενέλαος Ἀρήϊος ἔξαγ' ὁμίλου,
χειρὸς ἔχων, εἵως θεράπων σχεδὸν ἤλασεν ἵππους.
Αἴας δὲ Τρώεσσιν ἐπάλμενος εἷλε Δόρυκλον
Πριαμίδην, νόθον υἱόν· ἔπειτα δὲ Πάνδοκον οὖτα·
οὖτα δὲ Λύσανδρον καὶ Πύρασον ἠδὲ Πυλάρτην.
Ὡς δ' ὁπότε πλήθων ποταμὸς πεδίονδε κάτεισιν
χειμάρρους κατ' ὄρεσφιν, ὀπαζόμενος Διὸς ὄμβρῳ,
πολλὰς δὲ δρῦς ἀζαλέας, πολλὰς δέ τε πεύκας
ἐσφέρεται, πολλὸν δέ τ' ἀφυσγετὸν εἰς ἅλα βάλλει·
ὣς ἔφεπε κλονέων πεδίον τότε φαίδιμος Αἴας,
δαΐζων ἵππους τε καὶ ἀνέρας. Οὐδέ πω Ἕκτωρ
πεύθετ', ἐπεί ῥα μάχης ἐπ' ἀριστερὰ μάρνατο πάσης,
ὄχθας πὰρ ποταμοῖο Σκαμάνδρου· τῇ ῥα μάλιστα
ἀνδρῶν πῖπτε κάρηνα, βοὴ δ' ἄσβεστος ὀρώρει,

480. Σκιερῷ. Zénodote, γλαφυρῷ : épithète tout à fait impropre. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει γλαφυρῷ· τοῦτο δὲ σπηλαίῳ ἢ ἄντρῳ οἰκεῖον, νομὰς δὲ ἔχοντι [ὑπὸ] συνδένδρῳ τόπῳ ἀνάρμοστον. — Λῖν, accusatif de λίς. Didyme : τὸ πλῆρες λῖνα, ὅ ἐστι λέοντα, Δωρικῶς.

485. Αἴας.... Après ce vers, quelques textes antiques répétaient le vers VII, 220 : Χάλκεον, ἑπταβόειον, ὅ οἱ Τυχίος κάμε τεύχων.

489-491. Δόρυκλον.... Ces Troyens tués par Ajax sont des inconnus.

492. Ὡς δ' ὁπότε.... Virgile, *Énéide*, II, 305 : « .... aut rapidus montano flu- « mine torrens, Sternit agros, sternit sata « læta boumque labores. » — Au lieu de κάτεισιν, Zénodote écrivait δίηται.

493. Ὀπαζόμενος, poussé : rendu plus rapide

495. Ἐσφέρεται, *secum rapit*, entraîne avec lui : emporte dans ses flots. — Ἀφυσγετόν, *illuviem*, des immondices. *Scholies :* ἰλυῶδες, συρφετόν. Le mot ἀφυσγετός ne se trouve point ailleurs. On le rattache à ἀφύσσω, verser.

496. Ἔφεπε.... πεδίον, *obibat campum*, parcourait la plaine. — Κλονέων, *turbans*, jetant partout le désordre.

498. Ἐπ' ἀριστερά (à gauche) est dit par rapport à la marche de l'armée grecque; car, en venant d'Ilion, Hector avait le Scamandre à sa droite.

Νέστορά τ' ἀμφὶ μέγαν καὶ Ἀρήϊον Ἰδομενῆα.
Ἕκτωρ μὲν μετὰ τοῖσιν ὁμίλει, μέρμερα ῥέζων
ἔγχεΐ θ' ἱπποσύνῃ τε, νέων δ' ἀλάπαζε φάλαγγας.
Οὐδ' ἄν πω χάζοντο κελεύθου δῖοι Ἀχαιοὶ,
εἰ μὴ Ἀλέξανδρος, Ἑλένης πόσις ἠϋκόμοιο,
παῦσεν ἀριστεύοντα Μαχάονα, ποιμένα λαῶν,
ἰῷ τριγλώχινι βαλὼν κατὰ δεξιὸν ὦμον.
Τῷ ῥα περίδδεισαν μένεα πνείοντες Ἀχαιοὶ,
μή πώς μιν, πολέμοιο μετακλινθέντος, ἕλοιεν.
Αὐτίκα δ' Ἰδομενεὺς προσεφώνεε Νέστορα δῖον·
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
ἄγρει, σῶν ὀχέων ἐπιβήσεο· πὰρ δὲ Μαχάων
βαινέτω· ἐς νῆας δὲ τάχιστ' ἔχε μώνυχας ἵππους.
Ἰητρὸς γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων
[ἰούς τ' ἐκτάμνειν ἐπί τ' ἤπια φάρμακα πάσσειν].
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ.
Αὐτίκα δ' ὧν ὀχέων ἐπεβήσετο· πὰρ δὲ Μαχάων
βαῖν', Ἀσκληπιοῦ υἱὸς ἀμύμονος ἰητῆρος·
μάστιξεν δ' ἵππους, τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· τῇ γὰρ φίλον ἔπλετο θυμῷ.

503. Ἱπποσύνῃ, par l'art avec lequel il dirigeait son char (en le lançant sur les ennemis, en renversant, en écrasant les guerriers). Quelques-uns entendent seulement, par ἱπποσύνῃ, l'adresse d'Hector à combattre du haut d'un char. Alors ce serait à peu près une répétition de ἔγχεϊ.

504. Κελεύθου, *de via*, hors de la route (qui les menait à l'ennemi). Nous dirions : *hors du champ de bataille.*

508. Μένεα πνείοντες (respirant le courage) n'est ici qu'une épithète honorable. Ce n'est point malgré leur courage qu'ils tremblent pour Machaon. Ils tremblent pour lui, parce qu'ils le voient hors d'etat de se défendre.

509. Μή πώς... ἕλοιεν, *ne interficerent.*

512. Ἄγρει, *age*, or çà! *Scholies :* ἄγε δή.

515. Ἰούς.... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Zénodote ne l'avait pas reçu dans son texte. Aristophane de Byzance l'avait noté comme interpolé. Aristarque confirme l'athétèse. Aristonicus : ἀθετεῖται, ὅτι οὐκ ἀναγκαῖα ἡ ἐξαρίθμησις· μειοῖ γὰρ, εἰ μόνον ἰοὺς ἐκτάμνειν καὶ φαρμακεύειν οἶδεν· καὶ Ἀριστοφάνης προηθέτει· Ζηνόδοτος δὲ οὐδὲ ἔγραφεν. Il est certain que ce vers ôte presque toute valeur à l'expression πολλῶν ἀντάξιος ἄλλων, qui disait si bien ce qu'Idoménée veut dire. Cependant quelques modernes le maintiennent comme authentique et légitime. Bothe le trouve même excellent : « Versus temere addubitatus et « pro inani putidoque habitus, quoniam « hæc est descriptio rei medicæ heroum « ævo, hoc est τῆς χειρουργίας, cui arti « experiendæ aptissimum esse ait medi- « cum. »

519. Μάστιξεν δ' ἵππους. Quelques anciens lisaient, μάστιξεν δ' ἐλάαν. C'était sans doute pour rétablir la formule habituelle d'Homère.

520. Νῆας ἐπὶ.... Voyez la note X, 531.

Κεβριόνης δὲ Τρῶας ὀρινομένους ἐνόησεν,
Ἕκτορι παρβεβαὼς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ἕκτορ, νῶϊ μὲν ἐνθάδ' ὁμιλέομεν Δαναοῖσιν,
ἐσχατιῇ πολέμοιο δυσηχέος· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
Τρῶες ὀρίνονται ἐπιμὶξ, ἵπποι τε καὶ αὐτοί.
Αἴας δὲ κλονέει Τελαμώνιος· εὖ δέ μιν ἔγνων·
εὐρὺ γὰρ ἀμφ' ὤμοισιν ἔχει σάκος. Ἀλλὰ καὶ ἡμεῖς
κεῖσ' ἵππους τε καὶ ἅρμ' ἰθύνομεν, ἔνθα μάλιστα
ἱππῆες πεζοί τε, κακὴν ἔριδα προβαλόντες,
ἀλλήλους ὀλέκουσι, βοὴ δ' ἄσβεστος ὄρωρεν.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἵμασεν καλλίτριχας ἵππους
μάστιγι λιγυρῇ· τοὶ δὲ πληγῆς ἀΐοντες
ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἅρμα μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιοὺς,
στείβοντες νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας· αἵματι δ' ἄξων
νέρθεν ἅπας πεπάλακτο, καὶ ἄντυγες αἱ περὶ δίφρον,
ἃς ἄρ' ἀφ' ἱππείων ὁπλέων ῥαθάμιγγες ἔβαλλον,
αἵ τ' ἀπ' ἐπισσώτρων. Ὁ δὲ ἵετο δῦναι ὅμιλον
ἀνδρόμεον, ῥῆξαί τε, μετάλμενος· ἐν δὲ κυδοιμὸν
ἧκε κακὸν Δαναοῖσι, μίνυνθα δὲ χάζετο δουρί.
Αὐτὰρ ὁ τῶν ἄλλων ἐπεπωλεῖτο στίχας ἀνδρῶν
ἔγχεΐ τ' ἄορί τε, μεγάλοισί τε χερμαδίοισιν·
Αἴαντος δ' ἀλέεινε μάχην Τελαμωνιάδαο.

522. Παρβεβαώς est remarquable, appliqué au guerrier qui conduit l'attelage. Homère emploie ordinairement παραβαίνω en parlant de celui qui combat.

528. Κεῖσ(ε). Zénodote écrivait, κεῖθ' (pour κεῖθι) : leçon rejetée par Aristarque comme un solécisme. Il y a mouvement.— Ἰθύνομεν au subjonctif, pour ἰθύνωμεν.

529. Ἔριδα προβαλόντες (*certamen exhibentes*) est faiblement rendu dans les *Scholies* : φιλονείκως ἐρίσαντες. Il s'agit de la lutte la plus terrible et la plus acharnée.

531-536. Ἵμασεν.... Virgile, *Énéide*, XII, 337 : « Talis equos alacer media inter « prælia Turnus Fumantes sudore quatit, « miserabile cæsis Hostibus insultans ; spar« git rapida ungula rores Sanguineos, mix« taque cruor calcatur arena. »

532. Ἀΐοντες. Virgile, *Géorgiques*, I, 514 : « .... *audit* currus habenas. »

537. Αἵ τ(ε), et d'autres, c'est-à-dire d'autres gouttes de sang. — Ἀπ(ό), *ab*, (venant) de : jaillissant de.

539. Δουρί, *vulgo* δουρός (avec le même sens). *Scholies :* Ἀρίσταρχος, δουρί, κατὰ δοτικήν. Bothe : « Μίνυνθα δὲ « χάζετο δουρός, non multum *cedebat* « *hasta*, hoc est, raro cessabat a dimi« cando. » Les Alexandrins expliquaient δουρί ou δουρός, par δόρατος βολῆς : *d'un jet de lance*, ou *à un jet de lance;* mais le sens de la phrase revenait toujours à l'idée de lutte sans trêve. Le scholiaste A : ἐπ' ὀλίγον, φησὶ, συνεπλέκετο. L'autre explication est plus simple, et paraît préférable.

[Ζεὺς γάρ οἱ νεμεσᾶθ', ὅτ' ἀμείνονι φωτὶ μάχοιτο.]
Ζεὺς δὲ πατὴρ Αἴανθ' ὑψίζυγος ἐν φόβον ὦρσεν·
στῆ δὲ ταφών, ὄπιθεν δὲ σάκος βάλεν ἑπταβόειον·
τρέσσε δὲ παπτήνας ἐφ' ὁμίλου, θηρὶ ἐοικώς,
ἐντροπαλιζόμενος, ὀλίγον γόνυ γουνὸς ἀμείβων.
Ὡς δ' αἴθωνα λέοντα βοῶν ἀπὸ μεσσαύλοιο
ἐσσεύαντο κύνες τε καὶ ἀνέρες ἀγροιῶται,
οἵτε μιν οὐκ εἰῶσι βοῶν ἐκ πῖαρ ἑλέσθαι,
πάννυχοι ἐγρήσσοντες· ὁ δὲ κρειῶν ἐρατίζων
ἰθύει, ἀλλ' οὔτι πρήσσει· θαμέες γὰρ ἄκοντες
ἀντίον ἀΐσσουσι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν,
καιόμεναί τε δεταί, τάστε τρεῖ ἐσσύμενός περ·
ἠῶθεν δ' ἀπονόσφιν ἔβη τετιηότι θυμῷ·

543. Ζεὺς γάρ οἱ.... Ce vers ne se trouve dans aucun des manuscrits d'Homère. Il est cité dans la *Rhétorique* d'Aristote et dans le traité de Plutarque sur la *Lecture des poëtes*. La place où les éditeurs l'ont intercalé paraît assez mal choisie. Heyne : « Si enim Hector *evitavit* Ajacis occursum, « quomodo hoc subjungas, Jovem noluisse « Hectorem in Ajacem incidere, ne cum « fortiore pugnaret? Ita contrarium dictum « oportuit in superioribus, Hectorem te- « tendisse in Ajacem, sed ab Jove fuisse « prohibitum. »

544. Αἴανθ' pour Αἴαντι : élision rare. — Αἴαν(τι).... ἐν φόβον ὦρσεν. Construisez : ἐνῶρσε φόβον Αἴαντι. — Φόβον, la fuite (et non pas la crainte).

546. Τρέσσε ne contient pas non plus l'idée de crainte. Homère dit seulement qu'Ajax se retire plus ou moins vite. Voyez la note sur τρεῖν, V, 256. Voss traduit : « Flüchtete dann umschauend in Mannergewühl wie ein Raubthier. » Lehrs approuve cette traduction : « Quanquam « enim de tarde retrocedente proprie non « dicimus *er flüchtet*, tamen in illo *er flüch-* « *tete*, sentimus vim aoristi, *celeriter in* « *fugam se conjecit*, de momento quo ce- « leriter retractat, vel, ut fit, tergum ver- « tit; quam primam et propriam vocis « τρεῖν significationem esse putamus, ao- « risto quidem maxime accommodatam. » Nous devons dire que l'école d'Aristarque n'admettait pas le principe du maître dans toute sa rigueur. La plupart des grammairiens entendaient ici τρέσσε d'un mouvement déterminé par la crainte. *Scholies:* διὰ δέος ὑπεχώρησε.

547. Ἐντροπαλιζόμενος. Voyez la note VI, 496.

548-557. Ὡς δ' αἴθωνα.... Zénodote supposait ces vers interpolés, sans doute parce que l'autre comparaison lui paraissait suffire. Aristarque défend l'authenticité des deux comparaisons : ὁ μέν γε λέων πρὸς τὴν πρᾶξιν, ὁ δὲ ὄνος πρὸς τὴν ἐπιμονήν. — Virgile, *Énéide*, IX, 792 : « ....Ceu « sævum turba leonem Quum telis premit « infensis, at territus ille, Asper, acerba « tuens, retro redit; et neque terga Ira « dare aut virtus patitur; nec tendere con- « tra, Ille quidem hoc cupiens, potis est « per tela virosque : Haud aliter retro du- « bius vestigia Turnus Improperata refert, « et mens exæstuat ira. »

549. Ἐσσεύαντο, *vulgo* ἐσσεύοντο. Voyez la note XV, 272.

554. Τάστε τρεῖ, *quas fugit*, devant lesquelles il prend la fuite. Voyez plus haut la note du vers 546. Nous devons remarquer, ici, que le *territus* de Virgile semble bien, dans l'intention du poëte, un équivalent du τρεῖ d'Homère. Mais on peut dire qu'il se rapporte plutôt à la leçon τρομεῖ, qui était celle d'Aristote, et qui se trouvait sans doute dans plus d'un exemplaire antique. Ainsi le principe d'Aristarque n'est point en défaut.

ὣς Αἴας τότ᾽ ἀπὸ Τρώων τετιημένος ἦτορ
ἤϊε, πόλλ᾽ ἀέκων· περὶ γὰρ δίε νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ὄνος παρ᾽ ἄρουραν ἰὼν ἐβιήσατο παῖδας
νωθής, ᾧ δὴ πολλὰ περὶ ῥόπαλ᾽ ἀμφὶς ἐάγῃ,
κείρει τ᾽ εἰσελθὼν βαθὺ λήϊον· οἱ δέ τε παῖδες
τύπτουσιν ῥοπάλοισι· βίη δέ τε νηπίη αὐτῶν·
σπουδῇ δ᾽ ἐξήλασσαν, ἐπεί τ᾽ ἐκορέσσατο φορβῆς·
ὣς τότ᾽ ἔπειτ᾽ Αἴαντα μέγαν, Τελαμώνιον υἱὸν,
Τρῶες ὑπέρθυμοι πολυηγερέες τ᾽ ἐπίκουροι,
νύσσοντες ξυστοῖσι μέσον σάκος, αἰὲν ἕποντο.
Αἴας δ᾽ ἄλλοτε μὲν μνησάσκετο θούριδος ἀλκῆς,
αὖτις ὑποστρεφθεὶς, καὶ ἐρητύσασκε φάλαγγας
Τρώων ἱπποδάμων· ὁτὲ δὲ τρωπάσκετο φεύγειν.
Πάντας δὲ προέεργε θοὰς ἐπὶ νῆας ὁδεύειν·
αὐτὸς δὲ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν θῦνε μεσηγὺ
ἱστάμενος· τὰ δὲ δοῦρα θρασειάων ἀπὸ χειρῶν,
ἄλλα μὲν ἐν σάκεϊ μεγάλῳ πάγεν, ὅρμενα πρόσσω·
πολλὰ δὲ καὶ μεσσηγὺ, πάρος χρόα λευκὸν ἐπαυρεῖν,
ἐν γαίῃ ἵσταντο, λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι.
Τὸν δ᾽ ὡς οὖν ἐνόησ᾽ Εὐαίμονος ἀγλαὸς υἱὸς,
Εὐρύπυλος, πυκινοῖσι βιαζόμενον βελέεσσιν,
στῆ ῥα παρ᾽ αὐτὸν ἰὼν, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ,
καὶ βάλε Φαυσιάδην Ἀπισάονα, ποιμένα λαῶν,
ἧπαρ ὑπὸ πραπίδων, εἶθαρ δ᾽ ὑπὸ γούνατ᾽ ἔλυσεν·

558-574. Ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ὄνος... Bekker rejette ces dix-sept vers au bas de la page, et Paley les a mis entre crochets. Voyez le chap. VI de notre *Introduction*, p. cxxxii et cxxxv.

558. Παῖδας, les jeunes garçons (qui le mènent). C'est malgré eux qu'il quitte le chemin, ou qu'il broute autre chose que des chardons ou de l'herbe.

560. Κείρει. La Fontaine, *Fables*, VII, 1 : « *Je tondis* de ce pré la largeur de ma langue. »

562. Σπουδῇ, *ægre*, à grand'peine. *Scholies* : μόλις, δυσχερῶς.

564. Πολυηγερέες, *vulgo* τηλεκλητοί. *Scholies* A et V : Ἀρίσταρχος, πολυηγερέες. *Scholies* V : ἐκ πολλῶν ἀγερθέντες.

569. Προέεργε, *prohibebat*, (Ajax) empêchait.

572. Πάγεν pour ἐπάγησαν : se fichèrent; s'enfoncèrent.

574. Λιλαιόμενα. Dübner : « Le poëte prête au javelot le sentiment et le désir de celui qui le lance. » Nous avons vu, IV, 126, une flèche qui *tâchait* de voler à travers la mêlée : μενεαίνων.

578. Φαυσιάδην Ἀπισάονα. Apisaon et son père Phausias sont inconnus.

Εὐρύπυλος δ' ἐπόρουσε, καὶ αἴνυτο τεύχε' ἀπ' ὤμων.
Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησεν Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
τεύχε' ἀπαινύμενον Ἀπισάονος, αὐτίκα τόξον
ἕλκετ' ἐπ' Εὐρυπύλῳ, καί μιν βάλε μηρὸν ὀϊστῷ
δεξιόν· ἐκλάσθη δὲ δόναξ, ἐβάρυνε δὲ μηρόν.
Ἂψ δ' ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων·
ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Δαναοῖσι γεγωνώς·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
στῆτ' ἐλελιχθέντες, καὶ ἀμύνετε νηλεὲς ἦμαρ
Αἴανθ', ὃς βελέεσσι βιάζεται· οὐδέ ἕ φημι
φεύξεσθ' ἐκ πολέμοιο δυσηχέος. Ἀλλὰ μάλ' ἄντην
ἵστασθ' ἀμφ' Αἴαντα μέγαν, Τελαμώνιον υἱόν.
Ὣς ἔφατ' Εὐρύπυλος βεβλημένος· οἱ δὲ παρ' αὐτὸν
πλησίοι ἔστησαν, σάκε' ὤμοισι κλίναντες,
δούρατ' ἀνασχόμενοι· τῶν δ' ἀντίος ἤλυθεν Αἴας,
στῆ δὲ μεταστρεφθεὶς, ἐπεὶ ἵκετο ἔθνος ἑταίρων.
Ὣς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο.
Νέστορα δ' ἐκ πολέμοιο φέρον Νηλήϊαι ἵπποι
ἱδρῶσαι· ἦγον δὲ Μαχάονα, ποιμένα λαῶν.
Τὸν δὲ ἰδὼν ἐνόησε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
ἑστήκει γὰρ ἐπὶ πρύμνῃ μεγακήτεϊ νηΐ,
εἰσορόων πόνον αἰπὺν ἰῶκά τε δακρυόεσσαν.
Αἶψα δ' ἑταῖρον ἑὸν Πατροκλῆα προσέειπεν,
φθεγξάμενος παρὰ νηός· ὁ δὲ κλισίηθεν ἀκούσας
ἔκμολεν, ἶσος Ἄρηϊ· κακοῦ δ' ἄρα οἱ πέλεν ἀρχή.

583. Ἕλκετ(ο). Quelques anciens lisaient, ἕλκεν ou εἷλκεν. La forme moyenne est plus expressive.

589. Αἴανθ' pour Αἴαντι. Voyez plus haut, vers 544. Zénodote écrivait Αἴαντος βελέεσσι, qui ne pouvait s'entendre qu'en mettant un point devant βιάζεται ou devant βελέεσσι.

593. Πλησίοι.... Ce vers se termine par trois spondées.

596. Δέμας, comme. C'est l'accusatif de δέμας, corps. Le substantif *instar* sert en latin au même usage. En grec, δίκην, chez les poetes dramatiques, signifie souvent *comme*.

598. Ἱδρῶσαι, *sudantes*, couvertes de sueur.

603-604. Κλισίηθεν (hors de la tente) dépend du verbe ἔκμολεν (il sortit).

604. Κακοῦ δ' ἄρα οἱ πέλεν ἀρχή. Virgile, *Énéide*, II, 97 : « Hinc mihi prima « mali labes. » Patrocle fait en ce moment le premier pas sur la route qui doit le conduire à la mort.

Τὸν πρότερος προσέειπε Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός·
  Τίπτε με κικλήσκεις, Ἀχιλεῦ; τί δέ σε χρεὼ ἐμεῖο;
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
  Δῖε Μενοιτιάδη, τῷ ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
νῦν δίω περὶ γούνατ' ἐμὰ στήσεσθαι Ἀχαιοὺς
λισσομένους· χρειὼ γὰρ ἱκάνεται οὐκέτ' ἀνεκτός.
Ἀλλ' ἴθι νῦν, Πάτροκλε Διὶ φίλε, Νέστορ' ἔρειο,
ὅντινα τοῦτον ἄγει βεβλημένον ἐκ πολέμοιο.
Ἤτοι μὲν τάγ' ὄπισθε Μαχάονι πάντα ἔοικεν,
τῷ Ἀσκληπιάδῃ, ἀτὰρ οὐκ ἴδον ὄμματα φωτός·
ἵπποι γάρ με παρήϊξαν πρόσσω μεμαυῖαι.
  Ὣς φάτο· Πάτροκλος δὲ φίλῳ ἐπεπείθεθ' ἑταίρῳ·
βῆ δὲ θέειν παρά τε κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν.
  Οἱ δ' ὅτε δὴ κλισίην Νηληϊάδεω ἀφίκοντο,
αὐτοὶ μέν ῥ' ἀπέβησαν ἐπὶ χθόνα πουλυβότειραν·
ἵππους δ' Εὐρυμέδων θεράπων λύε τοῖο γέροντος
ἐξ ὀχέων· τοὶ δ' ἱδρῶ ἀπεψύχοντο χιτώνων,
στάντε ποτὶ πνοιὴν, παρὰ θῖν' ἁλός· αὐτὰρ ἔπειτα
ἐς κλισίην ἐλθόντες, ἐπὶ κλισμοῖσι καθῖζον.
Τοῖσι δὲ τεῦχε κυκειῶ ἐϋπλόκαμος Ἑκαμήδη,
τὴν ἄρετ' ἐκ Τενέδοιο γέρων, ὅτε πέρσεν Ἀχιλλεὺς,
θυγατέρ' Ἀρσινόου μεγαλήτορος, ἥν οἱ Ἀχαιοὶ

606. Τί δέ σε χρεὼ ἐμεῖο; *quid autem tibi opus est me?* L'accusatif σε suppose, dans le grec, ἱκάνει sous-entendu. — Le χρεώ ne compte dans le vers que pour une seule syllabe.

609. Περὶ γούνατ(α).... στήσεσθαι est, suivant Eustathe, une périphrase pour γουνάσεσθαι. Quelques-uns y voyaient une supplication où les Grecs resteraient debout; mais περὶ γούνατα signifie, au contraire, qu'ils se courberont respectueusement. Eustathe : ἄλλως γὰρ οἱ ἱκέται οὐχ ἵστανται περὶ γούνατα, κάμπτονται δὲ μᾶλλον. Le mot ἵσταμαι, comme *stare* en latin, est quelquefois réduit, chez les poetes, à l'état d'équivalent du verbe *être*.

611. Ἔρειο pour ἔρεο, ἔρου : interroge. *Scholies* : ἐρώτησον.

617. Βῆ δὲ θέειν. Ancienne variante, βῆ δ' ἰέναι. Mais θέειν (courir) est évidemment le vrai mot, vu la circonstance.

618. Οἱ, eux, c'est-à-dire Nestor et Machaon.

620. Εὐρυμέδων. Le cocher d'Agamemnon se nommait Eurymédon, comme celui de Nestor. — Τοῖο γέροντος, *illius senis*, de l'illustre vieillard.

624. Κυκειῶ pour κυκεῶ, κυκεῶνα : proprement, *mixtion*. Homère va donner une description complète de la préparation de ce breuvage, ou plutôt de cette bouillie, de ce brouet. — Ἑκαμήδη. Hécamède et son père Arsinous nous sont absolument inconnus.

626. Οἱ, *ipsi*, pour lui, c'est-à-dire pour Nestor.

ἔξελον, οὕνεκα βουλῇ ἀριστεύεσκεν ἁπάντων.
Ἣ σφωῒν πρῶτον μὲν ἐπιπροΐηλε τράπεζαν
καλὴν, κυανόπεζαν, ἐΰξοον· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῆς
χάλκειον κάνεον· ἐπὶ δὲ κρόμυον, ποτῷ ὄψον,
ἠδὲ μέλι χλωρὸν, παρὰ δ' ἀλφίτου ἱεροῦ ἀκτήν·
πὰρ δὲ δέπας περικαλλὲς, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραιὸς,
χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον· οὔατα δ' αὐτοῦ
τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
χρύσειαι νεμέθοντο, δύω δ' ὑπὸ πυθμένες ἦσαν.
Ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης,
πλεῖον ἐόν· Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν.
Ἐν τῷ ῥά σφι κύκησε γυνὴ, εἰκυῖα θεῇσιν,
οἴνῳ Πραμνείῳ, ἐπὶ δ' αἴγειον κνῆ τυρὸν

629. Κυανόπεζαν. Il ne s'agit point du métal *cyane*, mais seulement d'une couleur. Didyme : κυανῷ τοὺς πόδας κεχρισμένην, μελανόπουν. — Ἐπ' αὐτῆς. Ancienne variante, ἐπ' αὐτῇ.

630. Κάνεον, avec l'épithète χάλκειον, est nécessairement un bassin, et non point une corbeille. — Ποτῷ ὄψον, assaisonnement pour la boisson : assaisonnement propre à exciter la soif.

632. Ἦγ'. Une des deux éditions d'Aristarque donnait, εἶχ'. C'est probablement la première; car ἦγ(ε) est beaucoup plus exact, et dit davantage. — Ὁ γεραιός, l'illustre vieillard.

634. Ἀμφὶς ἕκαστον est, selon Bothe, un solécisme. Il propose ἀμφὶς ἑκάστου, ou ἀμφὶς ἑκάστων : « hoc est ἑκάστου οὔατος, « ἑκάστων οὐάτων, quæ duo ansæ intelli« gendæ sunt utriusvis poculi, superioris « vel inferioris. Vel ponendum est, quod « Heyneus poni jussit, ἀμφὶ ἕκαστον. » Ces corrections sont inutiles. On ne peut guère douter que ἀμφίς ne soit ici ἀμφί même, avec une consonne euphonique pour éviter l'hiatus. Voyez ἀμφὶς ἕκαστα, *Odyssée*, XIX, 46.

635. Νεμέθοντο, *pascebantur*. Elles avaient l'air de boire dans la coupe. Didyme : ζώσαις καὶ πινώσαις ἐῴκεσαν αἱ πέλειαι. — Δύω.... πυθμένες, deux fonds. Ceci indique que la coupe de Nestor était un δέπας ἀμφικύπελλον, une coupe à double godet (un des godets tenant lieu de pied, tandis que l'autre reçoit la boisson). Chaque godet avait deux oreilles ou deux anses. Il y avait donc huit colombes. Mais ces colombes étaient fort petites. *Scholies :* λέγει δ' ἂν μικράς τινας, οἵας εἰκὸς ἐπὶ ἐκπώματος τετορεῦσθαι.

637. Ὁ γέρων semble équivaloir ici à καίπερ ὢν γέρων : malgré sa vieillesse. Nestor appartenait à une génération plus forte que celle qui vivait alors. Cependant les Alexandrins notaient seulement, dans cet ὁ γέρων, un titre d'honneur. Voyez la note XXIV, 777.

639. Οἴνῳ Πραμνείῳ. Pline le naturaliste dit que le vin de Pramné se récoltait dans un canton voisin de Smyrne. On l'estimait encore de son temps : « Et Pramnio, « quod idem Homerus celebravit, etiam « nunc honos durat. Nascitur Smyrnæ re« gione, juxta delubrum Matris deum. » *Histoire naturelle*, XIV, VI. Suivant d'autres, Pramné était un vignoble de l'île d'Icaria. *Scholies :* Πράμνη δὲ ὄρος ἐν τῇ Ἰκαρίᾳ οἰνοφόρον. Certains vins d'Éphèse et de Lesbos portaient aussi le nom de vins de Pramné. Il est possible que *vin de Pramné* désigne une qualité particulière. Quelques-uns dérivent le mot Πράμνειος du verbe παραμένειν, et le vin de Pramné est, selon eux, tout vin fort et de garde. Cependant Homère semble bien nommer ici un lieu d'origine. C'est probablement du Pramné

κνήστι χαλκείῃ, ἐπὶ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνεν·
πινέμεναι δ' ἐκέλευσεν, ἐπεί ῥ' ὥπλισσε κυκειῶ.
Τὼ δ' ἐπεὶ οὖν πίνοντ' ἀφέτην πολυκαγκέα δίψαν,
μύθοισιν τέρποντο πρὸς ἀλλήλους ἐνέποντες·
Πάτροκλος δὲ θύρῃσιν ἐφίστατο, ἰσόθεος φώς.
Τὸν δὲ ἰδὼν ὁ γεραιὸς ἀπὸ θρόνου ὦρτο φαεινοῦ,
ἐς δ' ἄγε χειρὸς ἑλών, κατὰ δ' ἑδριάασθαι ἄνωγεν.
Πάτροκλος δ' ἑτέρωθεν ἀναίνετο, εἶπέ τε μῦθον·
Οὐχ ἕδος ἐστί, γεραιὲ Διοτρεφές, οὐδέ με πείσεις.
Αἰδοῖος, νεμεσητὸς, ὅ με προέηκε πυθέσθαι
ὅντινα τοῦτον ἄγεις βεβλημένον· ἀλλὰ καὶ αὐτὸς
γιγνώσκω, ὁρόω δὲ Μαχάονα, ποιμένα λαῶν.
Νῦν δὲ ἔπος ἐρέων πάλιν ἄγγελος εἶμ' Ἀχιλῆϊ.
Εὖ δὲ σὺ οἶσθα, γεραιὲ Διοτρεφὲς, οἷος ἐκεῖνος
δεινὸς ἀνήρ· τάχα κεν καὶ ἀναίτιον αἰτιόῳτο.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Τίπτε τ' ἄρ' ὧδ' Ἀχιλεὺς ὀλοφύρεται υἷας Ἀχαιῶν,
ὅσσοι δὴ βέλεσιν βεβλήαται; Οὐδέ τι οἶδεν
πένθεος ὅσσον ὄρωρε κατὰ στρατόν· οἱ γὰρ ἄριστοι
ἐν νηυσὶν κέαται βεβλημένοι οὐτάμενοί τε.
Βέβληται μὲν ὁ Τυδείδης, κρατερὸς Διομήδης·
οὔτασται δ' Ὀδυσεὺς δουρικλυτὸς, ἠδ' Ἀγαμέμνων·
[βέβληται δὲ καὶ Εὐρύπυλος κατὰ μηρὸν ὀϊστῷ·]

de Smyrne qu'Homère a voulu parler. C'est là aussi probablement un anachronisme. Quand Smyrne n'existait point encore, il n'y avait probablement point encore de vin de Pramné. — Le vers 639 se termine par trois spondées.

640. « Κνήστι dictum est pro κνήστιϊ « per contractionem, posteriore longa : « alioqui scriptum oportuit κνῆστι. » [Bothe.] Au lieu de κνήστι, Bothe préférerait cependant κνήστεϊ, l'orthographe ordinaire; mais rien n'oblige à faire aucun changement.

642. Πολυκαγκέα, *peraridam*, très-sèche : très-ardente. *Scholies :* πολλὴν ἔχουσαν ξηρότητα· ὅθεν καὶ κάγκανα ξύλα.

645. Ὁ γεραιός, le noble vieillard.

648. Οὐχ ἕδος ἐστί, il n'y a pas de siége : ce n'est pas le moment de prendre un siége (le moment de m'asseoir). Didyme : οὐκ ἔστι καιρός μοι νῦν καθίζεσθαι.

649. Νεμεσητός, sous-entendu ἐστί : il est prompt à accuser. *Scholies :* φιλομεμφὴς, ἢ μεμψίμοιρος. Le scholaste de Pierre Victorius : Ἀρίσταρχος, μεμψίμοιρος.

652. Πάλιν.. εἶμ(ι), je vais retourner.

660. Ὁ Τυδείδης, ce fils de Tydée : l'illustre fils de Tydée. Aristophane de Byzance supprimait ὁ. Voyez les *Scholies*, au vers XVI, 25, qui est une répétition de celui-ci.

662. Βέβληται.... Ce vers n'est point à

τοῦτον δ' ἄλλον ἐγὼ νέον ἤγαγον ἐκ πολέμοιο,
ἰῷ ἀπὸ νευρῆς βεβλημένον. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς,
ἐσθλὸς ἐὼν, Δαναῶν οὐ κήδεται οὐδ' ἐλεαίρει.
Ἦ μένει εἰσόκε δὴ νῆες θοαὶ ἄγχι θαλάσσης,
Ἀργείων ἀέκητι, πυρὸς δηΐοιο θέρωνται,
αὐτοί τε κτεινώμεθ' ἐπισχερώ; Οὐ γὰρ ἐμὴ ἲς
ἔσθ' οἵη πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.
Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἴη,
ὡς ὁπότ' Ἠλείοισι καὶ ἡμῖν νεῖκος ἐτύχθη
ἀμφὶ βοηλασίῃ, ὅτ' ἐγὼ κτάνον Ἰτυμονῆα,
ἐσθλὸν Ὑπειροχίδην, ὃς ἐν Ἤλιδι ναιετάασκεν,
ῥύσι' ἐλαυνόμενος. Ὁ δ' ἀμύνων ᾗσι βόεσσιν,
ἔβλητ' ἐν πρώτοισιν ἐμῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι,
κὰδ δ' ἔπεσεν, λαοὶ δὲ περίτρεσαν ἀγροιῶται.
Ληΐδα δ' ἐκ πεδίου συνελάσσαμεν ἤλιθα πολλὴν,
πεντήκοντα βοῶν ἀγέλας, τόσα πώεα οἰῶν,
τόσσα συῶν συβόσια, τόσ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν,

sa place. Nestor ne peut pas encore savoir qu'Eurypyle est blessé. Il faut laisser ce vers où on l'a pris, XVI, 27. Les meilleurs manuscrits ne l'ont qu'a cet endroit; et son interpolation ici a été qualifiée à juste titre de sottise et d'ineptie.

668-669. Οὐ γὰρ ἐμὴ ἲς.... Cette transition amène un de ces longs récits du temps passé, comme les aime Nestor. Il est aussi ridicule de se fâcher qu'un vieillard parle en vieillard, que de soutenir, comme le font quelques-uns, que rien n'est superflu dans le discours de Nestor à Patrocle, et que l'orateur a poursuivi et accompli une démonstration dans les formes. Assurément Patrocle, après le récit, sera mieux disposé que jamais à combattre; mais c'est à soi-même que Nestor donne satisfaction, en reportant sa pensée avec tant de complaisance vers les années évanouies. Nestor est ici ce qu'il est partout.

671. Ἡμῖν, à nous : aux Pyliens. Les Pyliens étaient voisins des Éléens.

672-673. Ἰτυμονῆα.... Itymonée fils d'Hypérochus est inconu.

674. Ῥύσι(α), des gages : des garanties; de quoi compenser le tort fait à ceux dont les Éléens avaient enlevé le bétail. Eustathe fait des remarques ingénieuses sur l'emploi du mot ῥύσια dans ce passage : τὸ δὲ ῥύσια, πάνυ καιρίως ἐνταῦθα ῥηθὲν, δηλοῖ τὰ ἀντί τινῶν ῥυόμενα, ὅ ἐστιν ἑλκόμενα, καὶ ἀντὶ τῶν προαρπασθέντων ἁρπαζόμενα.

677. Ἤλιθα πολλὴν, *abunde magnam* (mais avec le sens le plus étendu). C'est un immense butin. *Scholies* : πάνυ πολλήν.

678. Οἰῶν. Bothe, μήλων. Cette correction fait disparaître l'hiatus; mais elle remplace le mot propre par un terme impropre, puisqu'il va être question des chèvres. Μῆλα, dans Homère, ce sont les moutons et les chèvres. Voyez la note X, 485.

679. Συβόσια. La pénultième compte pour une longue. Dübner : « Dans les mots de quatre syllabes brèves, la poésie épique en allonge une, pour le besoin de l'hexamètre. » Mais ce qui est remarquable ici, c'est que la brève allongée ne soit pas la première syllabe du mot, et qu'elle n'ait pas d'accent.

ἵππους δὲ ξανθὰς ἑκατὸν καὶ πεντήκοντα,
πάσας θηλείας· πολλῇσι δὲ πῶλοι ὑπῆσαν.
Καὶ τὰ μὲν ἠλασάμεσθα Πύλον Νηλήϊον εἴσω
ἐννύχιοι προτὶ ἄστυ· γεγήθει δὲ φρένα Νηλεύς,
οὕνεκά μοι τύχε πολλὰ νέῳ πόλεμόνδε κιόντι.
Κήρυκες δ' ἐλίγαινον ἅμ' ἠοῖ φαινομένηφιν,
τοὺς ἴμεν οἷσι χρεῖος ὀφείλετ' ἐν Ἤλιδι δίῃ·
οἱ δὲ συναγρόμενοι Πυλίων ἡγήτορες ἄνδρες
δαίτρευον· πολέσιν γὰρ Ἐπειοὶ χρεῖος ὄφειλον,
ὡς ἡμεῖς παῦροι, κεκακωμένοι, ἐν Πύλῳ ἦμεν.
Ἐλθὼν γάρ ῥ' ἐκάκωσε βίη Ἡρακληείη,
τῶν προτέρων ἐτέων, κατὰ δ' ἔκταθεν ὅσσοι ἄριστοι.
Δώδεκα γὰρ Νηλῆος ἀμύμονος υἱέες ἦμεν·

680. Ἵππους.... Ce vers se termine par trois spondées.

681. Ὑπῆσαν, *suberant*, étaient dessous (parce qu'ils tettaient, ou parce que la mère à côté de laquelle ils marchaient avait la taille plus haute qu'eux).

682. Πύλον signifie probablement la Pylos de Triphylie. S'il s'agissait de la Pylos de Messénie, le temps indiqué pour y conduire les troupeaux pris aux Éléens serait tout à fait insuffisant. Mais Πύλον peut être pris, en un sens général, pour le pays où régnait Nélée.

683. Νηλεύς. D'après les poëtes postérieurs à Homère, Nélée avait été tué par Hercule. Ici, il est vivant; il a survécu au siége de Pylos.

686. Χρεῖος, une dette. Les créanciers des Éléens sont les Pyliens qui ont souffert des déprédations de l'ennemi. Les *Scholies* attribuent à Aristarque la leçon χρεώς. Mais il changeait alors ὀφείλετ(ο) en ὠφείλετ(ο). La vulgate, que nous préférons ici, est la leçon d'Aristophane de Byzance. Les deux leçons ne diffèrent pas tant qu'on pourrait croire. Ce sont simplement les deux manières dont on pouvait transcrire, avec l'alphabet de vingt-quatre lettres, le texte des récensions antérieures au IVe siècle : ΚΗΡΕΟΣΟΠΗΕΛΕΤ. La vulgate s'accorde mieux avec le texte du vers 698.

688. Ἐπειοί. Les Éléens portaient aussi le nom d'Épéens. C'était, suivant la légende, en souvenir du roi Épéus, père d'Éléus fondateur d'Élis.

689. Παῦροι n'est pas en contradiction avec πολέσιν. C'est parce que les Pyliens sont réduits *à un petit nombre*, que *beaucoup* d'entre eux ont eu à pâtir des violences des Épéens.

690. Ἐλθὼν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Homère a fait allusion ailleurs, V, 392-402, à la guerre d'Hercule contre Pylos. Hercule s'était vengé des Pyliens, parce qu'ils n'avaient pas voulu le recevoir dans leur ville après le meurtre d'Iphitus. C'est depuis ce temps que les Pyliens étaient παῦροι, peu nombreux (κεκακωμένοι, ayant subi des violences). — Βίη s'accorde avec ἐλθών, à cause de la signification.

691. Κατὰ se joint à ἔκταθεν : κατέκταθεν, furent tués (de κατακτείνω).

692. Δώδεκα. D'après l'*Odyssée*, Nestor n'aurait eu que deux frères, Chromius et Périclymène. Les anciens chorizontes tiraient de là un argument pour leur thèse. Mais Chromius et Périclymène étaient nés après le massacre. Chromius est même encore vivant à l'époque du siége de Troie, et il est, sous Nestor, un des chefs des Pyliens. Voyez IV, 295. Nestor, Chromius et Périclymène étaient nés de la même mère, Chloris. Aristarque conjecture que les aînés, ceux qui périrent ensemble, étaient nés d'une autre femme de Nélée : ἐνδέ-

τῶν οἶος λιπόμην, οἱ δ' ἄλλοι πάντες ὄλοντο.
Ταῦθ' ὑπερηφανέοντες Ἐπειοὶ χαλκοχίτωνες,
ἡμέας ὑβρίζοντες, ἀτάσθαλα μηχανόωντο.
Ἐκ δ' ὁ γέρων ἀγέλην τε βοῶν καὶ πῶϋ μέγ' οἰῶν
εἵλετο, κρινάμενος τριηκόσι' ἠδὲ νομῆας.
Καὶ γὰρ τῷ χρεῖος μέγ' ὀφείλετ' ἐν Ἤλιδι δίῃ,
τέσσαρες ἀθλοφόροι ἵπποι αὐτοῖσιν ὄχεσφιν,
ἐλθόντες μετ' ἄεθλα· περὶ τρίποδος γὰρ ἔμελλον
θεύσεσθαι· τοὺς δ' αὖθι ἄναξ ἀνδρῶν Αὐγείας
κάσχεθε, τὸν δ' ἐλατῆρ' ἀφίει ἀκαχήμενον ἵππων.
Τῶν ὁ γέρων ἐπέων κεχολωμένος ἠδὲ καὶ ἔργων,
ἐξέλετ' ἄσπετα πολλά· τὰ δ' ἄλλ' ἐς δῆμον ἔδωκεν
δαιτρεύειν, μή τις οἱ ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.

χεται δὲ, προγεγονότων αὐτῷ ἐξ ἑτέρας γυναικὸς παιδῶν, ὕστερον ἐκ Χλώριδος τοὺς τρεῖς γεγονέναι.

693. Οἱ δ' ἄλλοι, et eux (savoir) les autres. D'après certaines traditions, Nélée lui-même avait péri, et Nestor seul avait survécu a la destruction de toute sa famille. Dans Homère, Nélée est vivant encore longtemps après la guerre de Pylos, qui datait déjà d'assez loin (τῶν προτέρων ἐτέων) quand Nestor releva la fortune de sa maison.

697. Τριηκόσι(α) a la première syllabe brève. Le pied νος-τρι est donc un pur trochée; car on ne peut donner aucune explication de l'allongement de τρι. Il n'y a d'autre raison que la volonté du poëte. Les grammairiens anciens ont intercalé γε, si c'est jusqu'à eux que remonte la leçon du manuscrit de Venise : κρινάμενός γε τριηκόσια. Bentley et d'autres corrigent : κρίνας μῆλα τριηκόσια. Bothe propose de remplacer τριηκόσια, *trois cents*, par τετρηκόσια, *quatre cents;* mais il convient que τετρηκόσια n'est qu'une hypothèse, puisqu'on ne trouve nulle part cet adjectif dans Homère. On ne le trouve même dans aucun poëte quelconque.

699. Τέσσαρες.... ἵπποι αὐτοῖσιν ὄχεσφιν, surtout avec un seul cocher (τὸν δ' ἐλατῆρ(α), vers 702), semble bien indiquer un quadrige. Didyme : ὅπερ καὶ τέτρωρον λέγεται· καὶ αὐτὸς δὲ ἐν Ὀδυσσείᾳ (XIII, 81)· Ἡ δ' ὥστ' ἐν πεδίῳ τετράοροι ἄρσενες ἵπποι. Cependant Aristarque n'ose point affirmer qu'il ne s'agisse pas de deux biges, dont l'un était destiné à suppléer l'autre en cas d'accident : ἡ διπλῆ, ὅτι φαντασίαν ὁ τόπος ἔχει, ὡς τετρώρῳ ἅρματι χρωμένων τῶν ἡρώων. Mais il est difficile d'admettre que le singulier ἐλατῆρα soit dit par syllepse pour le cocher de chacun des deux biges : τὸν ἑκατέρας συνωρίδος.

700. Ἄεθλα. Ainsi il y avait des luttes de chars en Élide dès les temps héroïques. Mais l'institution régulière des fêtes périodiques d'Olympie est postérieure de plusieurs siècles à la guerre de Troie. Homère lui-même, d'après la chronologie reçue, n'a pas connu les Jeux d'Olympie.

701. Θεύσεσθαι.... Ce vers se termine par trois spondées.

702. Ἵππων, génitif causal : au sujet des coursiers. De même, au vers suivant, les genitifs qui dépendent de κεχολωμένος.

703. Τῶν équivaut à τούτων, et même à τοιούτων. De même, au vers précédent τόν est pour τοῦτον, et τά, au vers 706, pour ταῦτα. On peut prendre, à la rigueur, le τά du vers 704 pour un simple article; mais ὁ γέρων doit toujours se traduire comme un titre d'honneur.

705. Δαιτρεύειν,... Vers marqué de l'astérisque et de l'obel dans le manuscrit de Venise, comme emprunté à tort à un autre

Ἡμεῖς μὲν τὰ ἕκαστα διείπομεν, ἀμφί τε ἄστυ
ἕρδομεν ἱρὰ θεοῖς· οἱ δὲ τρίτῳ ἤματι πάντες
ἦλθον ὁμῶς αὐτοί τε πολεῖς καὶ μώνυχες ἵπποι,
πανσυδίῃ· μετὰ δέ σφι Μολίονε θωρήσσοντο,
παῖδ' ἔτ' ἐόντ', οὔπω μάλα εἰδότε θούριδος ἀλκῆς.
Ἔστι δέ τις Θρυόεσσα πόλις, αἰπεῖα κολώνη,
τηλοῦ ἐπ' Ἀλφειῷ, νεάτη Πύλου ἠμαθόεντος·
τὴν ἀμφεστρατόωντο διαρραῖσαι μεμαῶτες.
Ἀλλ' ὅτε πᾶν πεδίον μετεκίαθον, ἄμμι δ' Ἀθήνη
ἄγγελος ἦλθε θέουσ' ἀπ' Ὀλύμπου, θωρήσσεσθαι,
ἔννυχος, οὐδ' ἀέκοντα Πύλον κάτα λαὸν ἄγειρεν,
ἀλλὰ μάλ' ἐσσυμένους πολεμίζειν. Οὐδέ με Νηλεὺς
εἴα θωρήσσεσθαι, ἀπέκρυψεν δέ μοι ἵππους·
οὐ γάρ πώ τί μ' ἔφη ἴδμεν πολεμήϊα ἔργα.
Ἀλλὰ καὶ ὣς ἱππεῦσι μετέπρεπον ἡμετέροισιν,
καὶ πεζός περ ἐών, ἐπεὶ ὣς ἄγε νεῖκος Ἀθήνη.
Ἔστι δέ τις ποταμὸς Μινυήϊος εἰς ἅλα βάλλων,

passage d'Homère. Mais la note d'athétèse n'est point convaincante. Bothe : « Damnat hunc versum Scholiastes A (lisez, « *Aristarque*), quem ne perscriptum quidem esse ait a Zenodoto, perperamque « illatum ex *Odyssea* I (IX), 42, 549, « quibus locis præda dicitur justis æquisque portionibus divisa ; quod hic factum « negat. Sed ἴσης ellipsi haud insolita est « ἴσης μοίρης, recteque *Scholia* : ἴσης, « τῆς ἐπὶ τὸ δίκαιον καὶ ἴσον ἐχούσης, « hoc est justæ parisque damno portionis. » Ces raisons sont excellentes ; et il n'y a pas de motif vraiment grave pour mettre le vers entre crochets.

706. Ἀμφί τε ἄστυ équivaut à καὶ ἐν ἄστει ἀμφί, et dans tous les quartiers de la ville.

709. Μολίονε, les deux Molions ou les Molionides, c'est-à-dire Ctéatus et Eurytus, fils de Neptune et de Molione fille de Molus. D'après une tradition postérieure à Homère, ils n'avaient à eux deux qu'un seul corps ; mais Homère les représente comme deux personnes bien distinctes. On les voit, XXIII, 638-642, vaincre Nestor à la course des chars. Ils étaient jumeaux, et ne se quittaient jamais. Ils avaient, comme dit un scholiaste, une seule âme en deux corps.

711. Θρυόεσσα πόλις. C'est la même ville nommée Θρύον, II, 592, et la même aussi qu'Épitalion sur l'Alphée. Aristarque : ὅτι ἦν ἐν τῷ Καταλόγῳ εἴρηκε Θρύον, νῦν Θρυόεσσαν (πόλιν) λέγει.

712. Πύλου. Pylos désigne ici le royaume de Nélée, la contrée dont Pylos était la capitale.

714. Δ(έ) équivaut à *tum*, alors.

715. Ἄγγελος.... Ce vers se termine par trois spondées.

717. Ἐσσυμένους se rapporte à λαόν (le peuple). C'est l'accord πρὸς τὸ σημαινόμενον.

721. Ἄγε νεῖκος, *duxit rixam*, mena la bataille (ou le combat). Minerve trouve moyen de faire briller son favori. Le dernier traducteur latin admet ici une double ellipse : (*me*) *duxit* (*ad*) *pugnam*. C'est une ressource à laquelle il était parfaitement inutile de recourir.

722-723. Μινυήϊος.... Le Minyius d'Ho-

ἐγγύθεν Ἀρήνης, ὅθι μείναμεν Ἠῶ δῖαν
ἱππῆες Πυλίων, τὰ δ' ἐπέρρεον ἔθνεα πεζῶν.
Ἔνθεν πανσυδίῃ, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,
ἔνδιοι ἱκόμεσθ' ἱερὸν ῥόον Ἀλφειοῖο.
Ἔνθα Διὶ ῥέξαντες ὑπερμενεῖ ἱερὰ καλά,
ταῦρον δ' Ἀλφειῷ, ταῦρον δὲ Ποσειδάωνι,
αὐτὰρ Ἀθηναίῃ γλαυκώπιδι βοῦν ἀγελαίην,
δόρπον ἔπειθ' ἑλόμεσθα κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν·
καὶ κατεκοιμήθημεν ἐν ἔντεσιν οἷσιν ἕκαστος,
ἀμφὶ ῥοὰς ποταμοῖο. Ἀτὰρ μεγάθυμοι Ἐπειοὶ
ἀμφίσταντο δὴ ἄστυ διαπραθέειν μεμαῶτες.
Ἀλλά σφι προπάροιθε φάνη μέγα ἔργον Ἄρηος.
Εὖτε γὰρ ἠέλιος φαέθων ὑπερέσχεθε γαίης,
συμφερόμεσθα μάχῃ, Διί τ' εὐχόμενοι καὶ Ἀθήνῃ.
Ἀλλ' ὅτε δὴ Πυλίων καὶ Ἐπειῶν ἔπλετο νεῖκος,
πρῶτος ἐγὼν ἕλον ἄνδρα, κόμισσα δὲ μώνυχας ἵππους,
Μούλιον αἰχμητήν· γαμβρὸς δ' ἦν Αὐγείαο,
πρεσβυτάτην δὲ θύγατρ' εἶχε ξανθὴν Ἀγαμήδην,
ἣ τόσα φάρμακα ᾔδη ὅσα τρέφει εὐρεῖα χθών.
Τὸν μὲν ἐγὼ προσιόντα βάλον χαλκήρεϊ δουρί·
ἤριπε δ' ἐν κονίῃσιν· ἐγὼ δ' ἐς δίφρον ὀρούσας
στῆν ῥα μετὰ προμάχοισιν. Ἀτὰρ μεγάθυμοι Ἐπειοὶ
ἔτρεσαν ἄλλυδις ἄλλος, ἐπεὶ ἴδον ἄνδρα πεσόντα,

mère se nomma plus tard Anigrus; et la ville d'Aréné, Samicon. Elle était sur la côte, dans la Triphylie. Il y avait en Messénie une autre ville d'Aréné; mais ce n'est pas celle dont parle Nestor.

724. Τά, *illa*, est déterminé plus loin par ἔθνεα.

726. Ἔνδιοι, *meridiani*, au milieu du jour.

728. Ταῦρον δ' Ἀλφειῷ. Bothe : « Magno fluvio magnum et forte animal, cui « similes vel cornibus vel toto corpore flu- « vii majores celebresque effingebantur, « velut Eurotas, Asopus, Cephisus. »

729. Ἀγελαίην, *gregalem*, qui paît dans le troupeau : qui n'a point encore été soumise au joug.

730. Δόρπον. Zénodote écrivait δεῖπνον, expression fausse. Aristarque : δόρπον δὲ λέγει τὴν ἑσπερινὴν τροφήν· εὐθέως γὰρ κατακοιμῶνται. — Ἐν τελέεσσιν, par compagnies (chaque soldat à son rang dans le corps d'armée). Eustathe : τέλη δὲ καὶ ἐνταῦθα τὰ στρατιωτικὰ λέγει τάγματα. Voyez la note X, 56.

739. Μούλιον.... Ce vers, sauf le premier pied, n'est composé que de spondées. Voyez la note I, 11. — Mulius est inconnu; mais Augias, son beau-père, est célèbre.

745. Ἔτρεσαν, s'enfuirent. On peut ajouter ici, sans inconvénient, l'idée de crainte; mais il vaut mieux traduire rigoureusement. Voyez plus haut la note du vers 546.

ἡγεμόν᾽ ἱππήων, ὃς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπόρουσα, κελαινῇ λαίλαπι ἶσος·
πεντήκοντα δ᾽ ἕλον δίφρους, δύο δ᾽ ἀμφὶς ἕκαστον
φῶτες ὀδὰξ ἕλον οὖδας, ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ δαμέντες.
Καί νύ κεν Ἀκτορίωνε Μολίονε παῖδ᾽ ἀλάπαξα,
εἰ μή σφωε πατὴρ εὐρυκρείων Ἐνοσίχθων
ἐκ πολέμου ἐσάωσε, καλύψας ἠέρι πολλῇ.
Ἔνθα Ζεὺς Πυλίοισι μέγα κράτος ἐγγυάλιξεν·
τόφρα γὰρ οὖν ἑπόμεσθα διὰ σπιδέος πεδίοιο,
κτείνοντές τ᾽ αὐτοὺς ἀνά τ᾽ ἔντεα καλὰ λέγοντες,
ὄφρ᾽ ἐπὶ Βουπρασίου πολυπύρου βήσαμεν ἵππους,
πέτρης τ᾽ Ὠλενίης, καὶ Ἀλεισίου ἔνθα κολώνη
κέκληται· ὅθεν αὖτις ἀπέτραπε λαὸν Ἀθήνη.
Ἔνθ᾽ ἄνδρα κτείνας πύματον λίπον· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
ἂψ ἀπὸ Βουπρασίοιο Πύλονδ᾽ ἔχον ὠκέας ἵππους,
πάντες δ᾽ εὐχετόωντο θεῶν Διὶ, Νέστορί τ᾽ ἀνδρῶν.
Ὣς ἔον, εἴποτ᾽ ἔην γε μετ᾽ ἀνδράσιν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
οἶος τῆς ἀρετῆς ἀπονήσεται· ἦ τέ μιν οἴω
πολλὰ μετακλαύσεσθαι, ἐπεί κ᾽ ἀπὸ λαὸς ὄληται.

750. Ἀκτορίωνε, les deux Actorions : les deux fils d'Actor. Actor était l'époux de Molione, et passait pour le père des deux Molions.

752. Ἠέρι πολλῇ, *aere denso*, d'un épais nuage.

754. Σπιδέος, vaste. Apollonius : μεγάλου. Il y a un verbe σπίζω, dit-on, synonyme de ἐκτείνω, et qui a donné σπιθαμή, empan. Curtius rattache l'adjectif σπιδής et le substantif σπιθαμή à la même racine que σπάω, tirer. C'est bien à tort que la plupart des grammairiens grecs ont rejeté σπιδέος, leçon d'Aristarque et d'Hérodien, et ont lu, δι᾽ ἀσπιδέος πεδίοιο (à travers la plaine ronde comme un bouclier) : image tout au moins singulière.

756. Βουπρασίου. Buprasion était alors une ville. Voyez la note II, 615.

757. Πέτρης.... Sur le rocher Olénien et Alision, voyez la note II, 617. Quelques-uns entendaient ici, par Ἀλεισίου κολώνη, le tombeau d'Alisius, un des prétendants d'Hippodamie vaincus par OEnomaüs. Au reste, c'est Alisius qui avait donné son nom à la ville d'Alision.

759. Ἔνθ(α), là, c'est-à-dire à Buprasion. — Λίπον, *(eum) reliqui*, je le laissai, c'est-à-dire je ne le dépouillai point de ses armes. Minerve n'avait point permis à Nestor de rester sur le champ de bataille. — Ἀχαιοί. C'est le nom général de la nation dont les Pyliens étaient une peuplade, pour signifier les Pyliens eux-mêmes.

762. Εἴποτ᾽ ἔην γε, si je fus jamais (ainsi) : si j'ai vraiment été un héros; si ce passé glorieux n'est point un songe. Voyez la note III, 180. Dindorf et d'autres changent ἔην en ἔον : correction arbitraire.

763. Οἶος τῆς ἀρετῆς ἀπονήσεται, *solus illa virtute fruetur*, jouira seul de sa haute vaillance : ne fera point participer les Grecs aux fruits de sa haute vaillance. Nestor oppose à l'égoïsme d'Achille l'exemple du dévouement à la patrie dont lui-même a fait preuve.

764. Μετακλαύσεσθαι, *mutato animo doliturum*, se repentira et pleurera.

Ὦ πέπον, ἦ μὲν σοίγε Μενοίτιος ὧδ᾽ ἐπέτελλεν,
ἤματι τῷ, ὅτε σ᾽ ἐκ Φθίης Ἀγαμέμνονι πέμπεν.
Νῶϊ δέ τ᾽ ἔνδον ἐόντες, ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς,
πάντα μάλ᾽ ἐν μεγάροις ἠκούομεν ὡς ἐπέτελλεν.
Πηλῆος δ᾽ ἱκόμεσθα δόμους εὐναιετάοντας,
λαὸν ἀγείροντες κατ᾽ Ἀχαιΐδα πουλυβότειραν.
Ἔνθα δ᾽ ἔπειθ᾽ ἥρωα Μενοίτιον εὕρομεν ἔνδον,
ἠδὲ σὲ, πὰρ δ᾽ Ἀχιλῆα. Γέρων δ᾽ ἱππηλάτα Πηλεὺς
πίονα μηρία καῖε βοὸς Διὶ τερπικεραύνῳ,
αὐλῆς ἐν χόρτῳ· ἔχε δὲ χρύσειον ἄλεισον,
σπένδων αἴθοπα οἶνον ἐπ᾽ αἰθομένοις ἱεροῖσιν.
Σφῶϊ μὲν ἀμφὶ βοὸς ἕπετον κρέα, νῶϊ δ᾽ ἔπειτα
στῆμεν ἐνὶ προθύροισι· ταφὼν δ᾽ ἀνόρουσεν Ἀχιλλεύς,
ἐς δ᾽ ἄγε χειρὸς ἑλὼν, κατὰ δ᾽ ἑδριάασθαι ἄνωγεν,
ξείνιά τ᾽ εὖ παρέθηκεν, ἅ τε ξείνοις θέμις ἐστίν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπημεν ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος,
ἦρχον ἐγὼ μύθοιο, κελεύων ὔμμ᾽ ἅμ᾽ ἕπεσθαι·
σφὼ δὲ μάλ᾽ ἠθέλετον, τὼ δ᾽ ἄμφω πόλλ᾽ ἐπέτελλον.
Πηλεὺς μὲν ᾧ παιδὶ γέρων ἐπέτελλ᾽ Ἀχιλῆϊ
αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχον ἔμμεναι ἄλλων·
σοὶ δ᾽ αὖθ᾽ ὧδ᾽ ἐπέτελλε Μενοίτιος, Ἄκτορος υἱός·

767-785. Νῶϊ δέ.... Ces dix-neuf vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque les trouvaient mal d'accord avec ce qu'on a lu dans le neuvième chant. Il y a deux notes d'athétèse ; mais ni l'une ni l'autre n'allègue une vraie contradiction. On ne voit que des nuances. Le principal grief, c'est qu'ici Achille reçoit lui-même les hôtes de son père : καὶ διὰ τί Πηλεὺς τοὺς περὶ Νέστορα οὐ φιλοφρονεῖται, ἀλλ᾽ Ἀχιλλεύς; Cela n'est guère sérieux.

773. Μηρία καῖε, *vulgo* μηρί᾽ ἔκαιε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, μηρία καῖε.

774. Αὐλῆς ἐν χόρτῳ, dans l'enceinte de la cour. Didyme : ἐν τῷ περιφράγματι τῆς αὐλῆς· χόρτοι δὲ οἱ τριγχοὶ (lisez θριγκοί, pseud. Did. τροχαλοί). Ce que Didyme appelle θριγκοί ou τροχαλοί, ce sont des murs de galets et de mortier. L'enceinte de la cour n'était souvent qu'une haie vive ou un mur de pierres sèches. Aussi quelques-uns prétendaient-ils que χόρτος se rapporte à la forme de la cour, qui était ronde (τροχαλός). Il est même possible, selon eux, que χόρτος soit primitivement le même que χορός. Mais χόρτος est identique à *hortus ;* et *hortus* a un *t*.

775. Σπένδων.... Il s'agit d'un sacrifice à Jupiter protecteur des maisons (ἑρκεῖος), qui avait son autel dans la cour d'entrée (αὐλῆς ἐν χόρτῳ).

779. Ξείνοις, à des hôtes : sous-entendu παραθεῖναι, *de servir.*

782. Ἠθέλετον. Zénodote écrivait, ἠθελέτην.

785. Ἄκτορος. Actor, père de Menœtius et aïeul de Patrocle, est différent d'Actor le frère d'Augias et le mari de Molione.

Τέκνον ἐμὸν, γενεῇ μὲν ὑπέρτερός ἐστιν Ἀχιλλεὺς,
πρεσβύτερος δὲ σύ ἐσσι· βίῃ δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων.
Ἀλλ' εὖ οἱ φάσθαι πυκινὸν ἔπος ἠδ' ὑποθέσθαι,
καί οἱ σημαίνειν· ὁ δὲ πείσεται εἰς ἀγαθόν περ.
Ὣς ἐπέτελλ' ὁ γέρων, σὺ δὲ λήθεαι. Ἀλλ' ἔτι καὶ νῦν
ταῦτ' εἴποις Ἀχιλῆϊ δαΐφρονι, αἴ κε πίθηται.
Τίς δ' οἶδ' εἴ κέν οἱ σὺν δαίμονι θυμὸν ὀρίναις
παρειπών; Ἀγαθὴ δὲ παραίφασίς ἐστιν ἑταίρου.
Εἰ δέ τινα φρεσὶν ᾗσι θεοπροπίην ἀλεείνει,
καί τινά οἱ πὰρ Ζηνὸς ἐπέφραδε πότνια μήτηρ,
ἀλλὰ σέ περ προέτω, ἅμα δ' ἄλλος λαὸς ἑπέσθω
Μυρμιδόνων, αἴ κέν τι φόως Δαναοῖσι γένηαι·
καί τοι τεύχεα καλὰ δότω πόλεμόνδε φέρεσθαι,
αἴ κέ σε τῷ ἴσκοντες ἀπόσχωνται πολέμοιο
Τρῶες, ἀναπνεύσωσι δ' Ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν
τειρόμενοι· ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο.
Ῥεῖα δέ κ' ἀκμῆτες κεκμηότας ἄνδρας ἀϋτῇ
ὤσαισθε προτὶ ἄστυ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων.

788-789. Φάσθαι.... Les infinitifs φάσθαι, ὑποθέσθαι, σημαίνειν, sont pour des impératifs.

789. Καί οἱ σημαίνειν, *et illi significa*, et indique-lui (ce qu'il y a à faire). — Πείσεται εἰς ἀγαθόν περ. Nous avons vu, IX, 102, εἰπεῖν εἰς ἀγαθόν. Achille avait besoin qu'on le mît sur la bonne voie; mais, dès qu'il avait reconnu ce qui était bien, il s'y portait de toute l'ardeur de son âme. Le mot περ n'est point une cheville. Il ajoute à l'idée contenue dans πείσεται. Achille ne *manquera pas* de faire le bien qu'on lui aura conseillé.

790. Ὁ γέρων, le digne vieillard.

793. Παρειπών a la première longue, comme si le ρ se prononçait double. Voyez la note VI, 62.

794-795. Εἰ δέ τινα.... Zénodote supprimait ces deux vers, si nécessaires cependant pour l'effet du discours. Cet argument piquera l'amour-propre d'Achille. Aristarque : ἀναγκαίους ὄντας εἰς ἐρεθισμὸν Ἀχιλλέως.

794. Θεοπροπίην : allusion à l'oracle qui donnait à Achille le choix entre une vie courte et glorieuse ou une longue vieillesse sans gloire. Voyez IX, 410-416.

796. Προέτω, *emittat*, qu'il laisse aller. C'est l'impératif aoriste de προίημι.

797. Φόως, *salus*, un moyen de ne pas périr. Patrocle sera pour les Grecs comme *un flambeau de vie*. Eustathe réduit à rien cette belle image : τὸ δὲ φόως γένηαι, ἀντὶ τοῦ ὠφελήσῃς.

799. Αἴ κε, *si forte*, pour voir si : pour tâcher que.

801. Ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο, car la respiration de la guerre (est) petite : car ils combattent sans avoir le temps de respirer; car ils soutiennent une lutte sans relâche.

802-803. Ῥεῖα.... Vers marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise, comme empruntés à un autre passage, XVI, 44-45, où ils sont mieux à leur place. Mais ils ne sont pas déplacés ici; et nous n'approuvons point qu'on les mette entre crochets. Ils achèvent bien le discours, et par une considération qui n'est pas sans

Ὣς φάτο· τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν·
βῆ δὲ θέειν παρὰ νῆας ἐπ' Αἰακίδην Ἀχιλῆα.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κατὰ νῆας Ὀδυσσῆος θείοιο
ἷξε θέων Πάτροκλος, ἵνα σφ' ἀγορή τε θέμις τε
ἤην, τῇ δὴ καί σφι θεῶν ἐτετεύχατο βωμοί·
ἔνθα οἱ Εὐρύπυλος βεβλημένος ἀντεβόλησεν,
Διογενὴς Εὐαιμονίδης, κατὰ μηρὸν ὀϊστῷ,
σκάζων ἐκ πολέμου· κατὰ δὲ νότιος ῥέεν ἱδρὼς
ὤμων καὶ κεφαλῆς· ἀπὸ δ' ἕλκεος ἀργαλέοιο
αἷμα μέλαν κελάρυζε· νόος γε μὲν ἔμπεδος ἦεν.
Τὸν δὲ ἰδὼν ᾤκτειρε Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός,
καί ῥ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἆ δειλοί, Δαναῶν ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ὣς ἄρ' ἐμέλλετε, τῆλε φίλων καὶ πατρίδος αἴης,
ἄσειν ἐν Τροίῃ ταχέας κύνας ἀργέτι δημῷ.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπέ, Διοτρεφὲς Εὐρύπυλ' ἥρως·
ἤ ῥ' ἔτι που σχήσουσι πελώριον Ἕκτορ' Ἀχαιοί,
ἦ ἤδη φθίσονται ὑπ' αὐτοῦ δουρὶ δαμέντες.
Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύπυλος βεβλημένος ἀντίον ηὔδα·
Οὐκέτι, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἄλκαρ Ἀχαιῶν
ἔσσεται, ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέονται.

valeur. Des troupes fraîches auront sans trop de peine raison de guerriers déjà épuisés. Mais cela est dit simplement, et dans le sens propre de l'antithèse ἀκμῆτες κεκμηότας. Un scholiaste entend κεκμηότας, de l'assaut que les Troyens auront à subir de la part des Myrmidons; mais le mot ἀϋτῇ indique qu'il s'agit des fatigues de la bataille qui dure depuis le matin.

806-808. Ἀλλ' ὅτε δή.... Il y avait, au milieu du camp, une place publique, qui servait de marché et de lieu d'assemblée. C'est là que les rois rendaient la justice, et qu'ils faisaient les sacrifices aux dieux. On se rappelle que les navires d'Ulysse étaient dans cette partie du camp. C'est sur le vaisseau d'Ulysse que se poste Agamemnon, VIII, 222, pour faire entendre sa voix du centre aux extrémités; et la Discorde en a fait autant ce matin même, avant le combat. Voyez plus haut, vers 5.— Le vers 806 se termine par trois spondées.

811-813. Σκάζων.... Les anciens rhéteurs faisaient admirer, dans ce tableau, l'accumulation des détails et la concision du style. Eustathe : θαυμάζουσι τὸν λόγον τῆς συντομίας οἱ ῥήτορες, ὡς διὰ βραχέων πολλὰ δηλώσαντα· καμάτου μὲν γὰρ σημεῖον, ἱδρώς· τραύματος δὲ, αἷμα· τὸ δὲ σκάζειν, ἀλγηδόνος.

813. Μέν dans le sens de μήν : néanmoins.

818. Ἀργέτι δημῷ, *alba pinguedine*, de (votre) blanche graisse. Eustathe : ἀπὸ τοῦ ἀργής, ἀργῆτος, ἀργῆτι, κατὰ συστολὴν τῆς παραληγούσης.

822. Βεβλημένος. Ancienne variante, πεπνυμένος.

Οἱ μὲν γὰρ δὴ πάντες, ὅσοι πάρος ἦσαν ἄριστοι,
ἐν νηυσὶν κέαται βεβλημένοι οὐτάμενοί τε
χερσὶν ὕπο Τρώων· τῶν δὲ σθένος ὄρνυται αἰεί.
Ἀλλ' ἐμὲ μὲν σὺ σάωσον, ἄγων ἐπὶ νῆα μέλαιναν·
μηροῦ δ' ἔκταμ' ὀϊστὸν, ἀπ' αὐτοῦ δ' αἷμα κελαινὸν
νίζ' ὕδατι λιαρῷ· ἐπὶ δ' ἤπια φάρμακα πάσσε,
ἐσθλὰ, τά σε προτί φασιν Ἀχιλλῆος δεδιδάχθαι,
ὃν Χείρων ἐδίδαξε, δικαιότατος Κενταύρων.
Ἰητροὶ μὲν γὰρ Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων,
τὸν μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ὀΐομαι ἕλκος ἔχοντα,
χρηΐζοντα καὶ αὐτὸν ἀμύμονος ἰητῆρος,
κεῖσθαι· ὁ δ' ἐν πεδίῳ Τρώων μένει ὀξὺν Ἄρηα.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός·
Πῶς τ' ἄρ' ἔοι τάδε ἔργα; τί ῥέξομεν, Εὐρύπυλ' ἥρως;
Ἔρχομαι, ὄφρ' Ἀχιλῆϊ δαΐφρονι μῦθον ἐνίσπω,
ὃν Νέστωρ ἐπέτελλε Γερήνιος, οὖρος Ἀχαιῶν·
ἀλλ' οὐδ' ὧς περ σεῖο μεθήσω τειρομένοιο.
Ἦ, καὶ ὑπὸ στέρνοιο λαβὼν ἄγε ποιμένα λαῶν

827. Τῶν, d'eux : des Troyens.

831. Προτὶ.... Ἀχιλλῆος, *ab Achille*, d'Achille. — Δεδιδάχθαι. Zénodote écrivait, δεδάασθαι.

832. Ἐδίδαξε. Chiron avait enseigné la médecine à Achille. C'est la seule part, suivant Homère, qu'il eût eue à son éducation. Voyez le discours de Phœnix au chant IX. Phœnix se donne comme l'unique précepteur d'Achille. — Δικαιότατος. Chiron faisait exception parmi les Centaures; les autres n'étaient que des bêtes sauvages : Φῆρες. Voyez la note I, 268.

833. Ἰητροὶ.... La phrase commence avec Podalire et Machaon pour sujets, puis elle continue par ὀΐομαι, *je pense*, comme s'il y avait ἰητροὺς.... Quelques-uns expliquent ἰητροὶ.... comme un nominatif absolu. Alors il n'y a plus anacoluthe. C'est comme si Homère avait dit : ἰητρῶν δύο ὄντων, y ayant deux médecins : n'y ayant que deux médecins.

838. Ἔοι. Zénodote, ἔην.

841. Ἀλλ' οὐδ' ὧς.... Les anciens voyaient, dans ces paroles de Patrocle (pourtant je ne te laisserai point sans secours), des intentions très-profondes. Le poëte veut, selon eux, que Patrocle s'attarde à soigner Eurypyle, afin que l'ami d'Achille assiste à l'attaque des retranchements, et que son émotion soit plus vive encore, quand il entreprendra de fléchir son ami. Eustathe : οἰκονομεῖ δὲ ὁ ποιητὴς τοῦτο, διὰ πιθανότητα· ἵνα παραμείνας ὁ Πάτροκλος, ἐμβραδύνῃ ἕως τειχομαχία δεινὴ γένηται, καὶ ὁ μέγας κίνδυνος ὁ πρὸ ὀφθαλμῶν ἐρεθίσῃ μᾶλλον αὐτὸν ἱκετεῦσαι τὸν Ἀχιλλέα· οὐ γὰρ οὕτω πείθει λόγος, ἐν τοῖς τοιούτοις οἰκτίζεσθαι, ὡς ἡ τῶν γινομένων θέα. Si Patrocle avait continué son chemin, les mêmes critiques auraient probablement trouvé qu'Homère avait ses raisons pour faire passer avant tout l'intérêt général. Je crois qu'Homère a peint simplement la nature. Patrocle a un cœur; et voilà pourquoi il dérobe quelques instants à son message, pour adoucir les souffrances d'Eurypyle. — Σεῖο μεθήσω. Zénodote écrivait, σεῖ' ἀμελήσω.

ἐς κλισίην· θεράπων δὲ ἰδὼν ὑπέχευε βοείας.
Ἔνθα μιν ἐκτανύσας, ἐκ μηροῦ τάμνε μαχαίρῃ
ὀξὺ βέλος περιπευκὲς, ἀπ' αὐτοῦ δ' αἷμα κελαινὸν
νίζ' ὕδατι λιαρῷ· ἐπὶ δὲ ῥίζαν βάλε πικρὴν,
χερσὶ διατρίψας, ὀδυνήφατον, ἥ οἱ ἁπάσας
ἔσχ' ὀδύνας· τὸ μὲν ἕλκος ἐτέρσετο, παύσατο δ' αἷμα.

844-848. Ἔνθα μιν.... Le pansement d'Eurypyle par Patrocle, de même que la scène entre Nestor et Machaon, a été représenté sur des monuments figurés que l'on possède encore.

844. Μαχαίρῃ, avec (son) couteau. Voyez la note III, 271.

846. Ῥίζαν.... πικρήν, une racine amère. La prétention de déterminer quelle était cette racine, serait ridicule. Quelques-uns y voient l'isèchme, espèce d'aristoloche; d'autres, l'achillée ou mille-feuilles; d'autres, la gentiane. Ils n'en savent pas plus que nous sur ce point. — Virgile fait guérir Énée par une plante imaginaire, le dictame.

847-848. Ἥ οἱ ἁπάσας.... Il y a trace d'imitation, dans ces deux vers du poëte latin, *Énéide*, XII, 421-422 : « .... Subitoque « omnis de corpore fugit Quippe dolor; « omnis stetit imo vulnere sanguis. »

ΙΛΙΑΔΟΣ Μ.

ΤΕΙΧΟΜΑΧΙΑ.

Les Troyens ont repoussé les Grecs jusqu'au rempart du camp, ouvrage condamné par les dieux, et ils s'apprêtent à franchir eux-mêmes le fossé (1-59). Dispositions conseillées par Polydamas (60-107). Entreprise d'Asius contre une des portes du camp : il est repoussé par les Lapithes Polypœtès et Léontée (108-194). Polydamas s'effraye d'un mauvais présage; mais Hector persiste à pousser en avant (195-250). Les Grecs, et surtout les deux Ajax, défendent avec acharnement le rempart (251-289). Sarpédon et Glaucus arrivent à la tête des Lyciens; Ménesthée soutient leur choc avec l'aide du grand Ajax et de Teucer (290-377). Après une lutte indécise, Sarpédon est vainqueur, et fait brèche à la muraille (378-399). Les Lyciens n'ont pu cependant pénétrer jusqu'aux navires; mais Hector enfonce la porte, et les Troyens se précipitent dans le camp des Grecs (400-471).

Ὣς ὁ μὲν ἐν κλισίῃσι Μενοιτίου ἄλκιμος υἱὸς
ἰᾶτ' Εὐρύπυλον βεβλημένον· οἱ δ' ἐμάχοντο
Ἀργεῖοι καὶ Τρῶες ὁμιλαδόν. Οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν
τάφρος ἔτι σχήσειν Δαναῶν καὶ τεῖχος ὕπερθεν
εὐρὺ, τὸ ποιήσαντο νεῶν ὕπερ, ἀμφὶ δὲ τάφρον
ἤλασαν· οὐδὲ θεοῖσι δόσαν κλειτὰς ἑκατόμβας,

1. Ὁ, *lui*, déterminé à la fin du vers par υἱός, le fils; de même, au second membre de phrase, οἱ, *eux*, déterminé par Ἀργεῖοι καὶ Τρῶες.

5. Νεῶν ὕπερ, pour la défense des vaisseaux. Voyez VII, 336-343 et 435-441.

6-33. Οὐδὲ θεοῖσι.... Ce récit ne paraît pas fort nécessaire; et plusieurs modernes le regardent comme une interpolation. Bothe : « In suspicionem hæc de vallo « Græcorum destruendo adduxere Popeus « et Heyneus; Knightius expunxit : quo- « rum ab sententia non prorsus quidem « alienus elegantissimus Homeri interpres « Dugas-Montbel, recte tamen respondet, « recisis versibus 5 et iis qui sequuntur « usque ad 40, male cohærere orationem. » Les Alexandrins, qui rejetaient les vers VII, 443-464, regardaient ceux-ci comme parfaitement authentiques. Nous avons noté, à propos des vers VII, 443-464, que l'épisode de la destruction du rempart après le départ des Grecs figurait de temps immémorial dans l'*Iliade*, et qu'Aristote l'y

ὄφρα σφιν νῆάς τε θοὰς καὶ ληΐδα πολλὴν
ἐντὸς ἔχον ῥύοιτο· θεῶν δ' ἀέκητι τέτυκτο
ἀθανάτων· τὸ καὶ οὔτι πολὺν χρόνον ἔμπεδον ἦεν.
Ὄφρα μὲν Ἕκτωρ ζωὸς ἔην, καὶ μήνι' Ἀχιλλεύς,
καὶ Πριάμοιο ἄνακτος ἀπόρθητος πόλις ἔπλεν,
τόφρα δὲ καὶ μέγα τεῖχος Ἀχαιῶν ἔμπεδον ἦεν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μὲν Τρώων θάνον ὅσσοι ἄριστοι,
πολλοὶ δ' Ἀργείων οἱ μὲν δάμεν, οἱ δ' ἐλίποντο,
πέρθετο δὲ Πριάμοιο πόλις δεκάτῳ ἐνιαυτῷ,
Ἀργεῖοι δ' ἐν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἔβησαν·
δὴ τότε μητιόωντο Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων
τεῖχος ἀμαλδῦναι, ποταμῶν μένος εἰσαγαγόντες,
ὅσσοι ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων ἅλαδε προρέουσιν,
Ῥῆσός θ' Ἑπτάπορός τε, Κάρησός τε Ῥοδίος τε,
Γρήνικός τε καὶ Αἴσηπος, δῖός τε Σκάμανδρος
καὶ Σιμόεις, ὅθι πολλὰ βοάγρια καὶ τρυφάλειαι

avait lu comme nous. Nous avons noté aussi qu'on se trompe tout à fait en disant que les Alexandrins condamnaient cet épisode. Nous ajoutons ici les raisons qu'ils donnent de cette double fiction : construction du rempart et anéantissement du rempart. Didyme : πλάσας τεῖχος ὁ ποιητὴς εἰς τιμὴν τοῦ Ἀχιλλέως, μετὰ τοῦτο ἀπολλύμενον αὐτὸ εἰσάγει· ἵνα μὴ ἐλέγχηται αὐτοῦ τὸ ψεῦδος, ὡς μὴ γενομένου, ὑπὸ τῶν μεταγενεστέρων, καὶ τὴν ἀπώλειαν αὐτοῦ εἶπε. Tout ce qu'on est en droit de dire, c'est que le récit de la destruction est bien naïvement intercalé. Il est amené par un mot, et ressemble à une parenthèse du vieux Nestor.

8. Θεῶν δ' ἀέκητι. Voyez le discours de Neptune, VII, 446-453.

12. Ἔμπεδον ἦεν ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisque Sarpédon va faire brèche au rempart, et qu'Hector enfoncera la porte. Les anciens avaient signalé cela comme une difficulté. Le scholiaste A : ἀπορίαν εἰκότως παρέχει τὰ ἔπη ταῦτα... καὶ Ἀχιλλέως μὲν μηνίοντος, Ἕκτορος δὲ περιόντος καὶ ἀριστεύοντος, ὑπὸ τῶν Τρώων τὸ τεῖχος τῶν Ἀχαιῶν κατερείφθη, καὶ διοδεύσιμον γέγονε τοῖς πολεμίοις. Mais la difficulté disparait, si l'on traduit simplement, que le rempart *subsista, continua de subsister.*

14. Ἐλίποντο, *superstites fuerant*, avaient survécu.

19. Ὀρέων au pluriel, parce que l'Ida avait plusieurs sommets.

20-22. Ῥῆσός θ' Ἑπτάπορός τε,... De toutes ces rivières, les anciens eux-mêmes ne connaissaient guère que le Scamandre ou Xanthe et le Simoïs. Pline, V, xxx : « Scamander, amnis navigabilis ; et in promontorio quondam Sigeum oppidum. Dein « portus Achæorum, in quem influit Xanthus Simoenti junctus.... Ceteri Homero « celebrati, Rhesus, Heptaporus, Caresus, « Rhodius, vestigia non habent. Granicus « diverso tractu in Propontida fluit. » L'Ésépus se jetait, comme le Granique, dans la Propontide. Voyez la note II, 825. Le passage de Pline montre d'ailleurs qu'on ne doutait pas, chez les anciens, que le récit de la destruction du rempart ne fût d'Homère.

22. Βοάγρια, *clipei e bovino corio*, des boucliers de cuir de bœuf, ou simplement, des boucliers. C'est a tort qu'on veut voir ici l'idée de bœufs sauvages. La terminaison αγρια indique seulement l'équivalent de

κάππεσον ἐν κονίῃσι, καὶ ἡμιθέων γένος ἀνδρῶν·
τῶν πάντων ὁμόσε στόματ' ἔτραπε Φοῖβος Ἀπόλλων,
ἐννῆμαρ δ' ἐς τεῖχος ἵει ῥόον· ὗε δ' ἄρα Ζεὺς
συνεχὲς, ὄφρα κε θᾶσσον ἁλίπλοα τείχεα θείη.
Αὐτὸς δ' Ἐννοσίγαιος, ἔχων χείρεσσι τρίαιναν,
ἡγεῖτ'· ἐκ δ' ἄρα πάντα θεμείλια κύμασι πέμπεν
φιτρῶν καὶ λάων, τὰ θέσαν μογέοντες Ἀχαιοί·
λεῖα δ' ἐποίησεν παρ' ἀγάρροον Ἑλλήσποντον,
αὖτις δ' ἠϊόνα μεγάλην ψαμάθοισι κάλυψεν,
τεῖχος ἀμαλδύνας· ποταμοὺς δ' ἔτρεψε νέεσθαι
κὰρ ῥόον, ᾗπερ πρόσθεν ἵεν καλλίρροον ὕδωρ.
Ὣς ἄρ' ἔμελλον ὄπισθε Ποσειδάων καὶ Ἀπόλλων
θησέμεναι· τότε δ' ἀμφὶ μάχη ἐνοπή τε δεδήει
τεῖχος ἐΰδμητον, κανάχιζε δὲ δούρατα πύργων
βαλλόμεν'· Ἀργεῖοι δὲ, Διὸς μάστιγι δαμέντες,
νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇσιν ἐελμένοι ἰσχανόωντο,
Ἕκτορα δειδιότες, κρατερὸν μήστωρα φόβοιο·
αὐτὰρ ὅγ', ὡς τὸ πρόσθεν, ἐμάρνατο ἶσος ἀέλλῃ.

spolia, dépouilles. Didyme : τὰ τῶν βοῶν ἀγρεύματα· αἱ ἀπὸ βοείων βυρσῶν κατασκευασθεῖσαι ἀσπίδες.

23. Ἡμιθέων est dit au figuré, pour θείων, δίων, ἡρώων.

26. Συνεχές est un dactyle, si l'on prononce fortement le ν. Voyez la note I, 124. Quelques grammairiens anciens écrivaient même le mot avec deux ν. Mais les bons textes antiques n'en donnaient qu'un seul. *Scholies :* Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης, διὰ τοῦ ἑτέρου ν.

29. Φιτρῶν καὶ λάων, de troncs d'arbres et de pierres. Ces mots, suivant les Alexandrins, appartenaient au dialecte d'Amathonte dans l'île de Cypre. Cependant φιτρός se rattache naturellement à φιτύω, φύω, et λᾶας ou λᾶς, synonyme de λίθος, est très-fréquent dans Homère. Eustathe : τὸ δὲ φιτρῶν καὶ λάων Ἀμαθουσίων γλώσσης ἐστὶν, ὥς φασιν οἱ παλαιοί.

33. Κὰρ ῥόον pour κατὰ ῥόον : *in alveum*, selon le courant; dans le lit. — Ἵεν pour ἵεσαν : *demittebant*, ils faisaient couler.

34. Ὣς ἄρ' ἔμελλον. Zénodote écrivait ὣς ἤμελλον, forme qu'Aristarque rejette comme barbare : ἔστι δὲ βάρβαρον.

35. Δεδήει, *exarserat*, s'était enflammée.

36-37. Κανάχιζε δὲ.... Eustathe donne une double interprétation de cette phrase : les poutres lancées contre les tours bruissaient; les poutres des tours bruissaient frappées. Aristarque admettait la première explication seulement : ἡ διπλῆ, ὅτι πύργων ἀντὶ πύργους, καὶ ἐλλείπει ἡ ἐπί. Nous avons vu, XI, 358, γαίης dans le sens de *in terram*. D'autres sous-entendaient κατά. Denys de Sidon corrigeait le texte, et écrivait : δοῦρ' ἐπὶ πύργους. La deuxième explication rapportée par Eustathe est postérieure aux Alexandrins.

37. Διὸς μάστιγι δαμέντες, domptés par le fouet de Jupiter : ayant perdu toute énergie par le fait de la volonté de Jupiter. Didyme : τῇ Διὸς γνώμῃ τὰς ψυχὰς κεκακωμένοι. C'est un phénomène tout moral qu'Homère exprime par une image. Aussi ne s'explique-t-on pas très-bien que Didyme ait senti le besoin

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἔν τε κύνεσσι καὶ ἀνδράσι θηρευτῇσιν
κάπριος ἠὲ λέων στρέφεται σθένεϊ βλεμεαίνων·
οἱ δέ τε πυργηδὸν σφέας αὐτοὺς ἀρτύναντες
ἀντίοι ἵστανται, καὶ ἀκοντίζουσι θαμειὰς
αἰχμὰς ἐκ χειρῶν· τοῦ δ' οὔποτε κυδάλιμον κῆρ
ταρβεῖ οὐδὲ φοβεῖται· ἀγηνορίη δέ μιν ἔκτα·
ταρφέα τε στρέφεται, στίχας ἀνδρῶν πειρητίζων·
ὅππῃ τ' ἰθύσῃ, τῇ τ' εἴκουσι στίχες ἀνδρῶν·
ὣς Ἕκτωρ ἀν' ὅμιλον ἰὼν εἱλίσσεθ', ἑταίρους
τάφρον ἐποτρύνων διαβαινέμεν. Οὐδέ οἱ ἵπποι
τόλμων ὠκύποδες· μάλα δὲ χρεμέτιζον ἐπ' ἄκρῳ
χείλει ἐφεσταότες· ἀπὸ γὰρ δειδίσσετο τάφρος
εὐρεῖ', οὔτ' ἄρ' ὑπερθορέειν σχεδὸν οὔτε περῆσαι
ῥηϊδίη· κρημνοὶ γὰρ ἐπηρεφέες περὶ πᾶσαν
ἕστασαν ἀμφοτέρωθεν· ὕπερθεν δὲ σκολόπεσσιν
ὀξέσιν ἠρήρει, τοὺς ἕστασαν υἷες Ἀχαιῶν,
πυκνοὺς καὶ μεγάλους, δηΐων ἀνδρῶν ἀλεωρήν.
Ἔνθ' οὔ κεν ῥέα ἵππος ἐΰτροχον ἅρμα τιταίνων
ἐσβαίη. πεζοὶ δὲ μενοίνεον εἰ τελέουσιν.

d'ajouter : Διὸς δὲ μάστιξ ὁ κεραυνός. La foudre ne joue ici aucun rôle.

43. Οἱ δέ τε.... Ce vers n'a qu'un seul dactyle, celui du premier pied; car σφέας est monosyllabe dans Homère. Voyez la note I, 11.

46. Ἀγηνορίη δέ μιν ἔκτα, et la bravoure le tue : et il périt victime de son courage. Virgile a bien affaibli ce trait, dans l'imitation qu'il a faite de la comparaison d'Homère. *Énéide*, IX, 551 : « Ut fera, quæ « densa venantum septa corona Contra tela « furit, seseque *haud nescia morti Injicit*, « et saltu supra venabula fertur. »

47. Ταρφέα τε.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ταρφέα est adverbe.

50. Οἱ, *ipsi*, à lui.

52. Ἀπὸ... δειδίσσετο, (les) faisait reculer d'effroi. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ, εἰς δέος ἦγε καὶ φόβον. L'idée de fuite, φόβος, est dans la préposition ἀπό (s'éloigner de).

53. Σχεδόν équivaut à σχεδὸν ἦν : *in promptu erat*, on avait moyen.

54. Ἐπηρεφέες. Dübner : « Ἐπηρεφής se dit proprement de ce qui forme toit en saillie : de là, dans Homère, πέτραι ἐπηρεφέες, *rupes impendentes*, roches suspendues au-dessus de la mer; et ici κρημνοί, des précipices abrupts, dont le sommet fait ou semble faire saillie. » — Περὶ πᾶσαν. Aristophane de Byzance lisait, διὰ πᾶσαν.

59. Ἐσβαίη. Zénodote et Aristophane de Byzance, καββαίη. — Μενοίνεον εἰ τελέουσιν, étaient décidés à accomplir (le passage). *Scholies :* μενοίνεον· προεθυμοῦντο, ἐνήργουν. Cette interprétation est contestée par les philologues modernes. Ils expliquent μενοινέω par *dubito*, *delibero*. Les fantassins eux-mêmes hésitent devant l'obstacle. La traduction *cogitabant* donne un moyen terme entre l'interprétation de l'école d'Aristarque et celle qui prévaut aujourd'hui. Les fantassins cherchent les moyens de vaincre l'obstacle. Cela s'accorde parfaitement et avec

Δὴ τότε Πουλυδάμας θρασὺν Ἕκτορα εἶπε παραστάς·
Ἕκτορ τ' ἠδ' ἄλλοι Τρώων ἀγοὶ ἠδ' ἐπικούρων,
ἀφραδέως διὰ τάφρον ἐλαύνομεν ὠκέας ἵππους.
Ἡ δὲ μάλ' ἀργαλέη περάαν· σκόλοπες γὰρ ἐν αὐτῇ
ὀξέες ἑστᾶσιν, ποτὶ δ' αὐτοὺς τεῖχος Ἀχαιῶν.
Ἔνθ' οὔ πως ἔστιν καταβήμεναι οὐδὲ μάχεσθαι
ἱππεῦσι· στεῖνος γὰρ, ὅθι τρώσεσθαι ὀΐω.
Εἰ μὲν γὰρ τοὺς πάγχυ κακὰ φρονέων ἀλαπάζει
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, Τρώεσσι δὲ ἵετ' ἀρήγειν,
ἦ τ' ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι καὶ αὐτίκα τοῦτο γενέσθαι,
νωνύμνους ἀπολέσθαι ἀπ' Ἄργεος ἐνθάδ' Ἀχαιούς·
εἰ δέ χ' ὑποστρέψωσι, παλίωξις δὲ γένηται
ἐκ νηῶν, καὶ τάφρῳ ἐνιπλήξωμεν ὀρυκτῇ,
οὐκέτ' ἔπειτ' ὀΐω οὐδ' ἄγγελον ἀπονέεσθαι
ἄψορρον προτὶ ἄστυ, ἑλιχθέντων ὑπ' Ἀχαιῶν.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες.
Ἵππους μὲν θεράποντες ἐρυκόντων ἐπὶ τάφρῳ·
αὐτοὶ δὲ πρυλέες, σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,

le sens propre de μενοινέω, *avoir dans l'esprit*, et avec l'incertitude marquée par εἰ, *si forte*. On tâchera; on n'est pas sûr.

66. Ἱππεῦσι. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἱππῆας. — Στεῖνος, un défilé. Polydamas dit que l'espace entre le fossé et le mur n'est pas assez large pour que les chars y puissent agir avec avantage. — Τρώσεσθαι. La traduction *sauciatum iri* n'est pas exacte. Il ne s'agit pas de blessures seulement, mais d'une déroute probable. Homère prend le verbe dans le sens général que lui donnaient les Ioniens. *Scholies :* ἐλαττώσεσθαι καὶ τραπήσεσθαι. Ἴωνες γὰρ τὰς τροπὰς τρώματα καλοῦσι.

67-68. Τούς, *vulgo* δή.... ἵετ', *vulgo* βούλετ'. *Scholies :* Ἀριστοφάνης· εἰ μὲν γὰρ τοὺς πάγχυ, ἵετ' ἀρήγειν. οὕτως πᾶσαι.

67. Τούς. Avec la leçon vulgaire δή, il faut toujours sous-entendre, *eux* (les Grecs). Bothe propose de lire εἴ μιν γὰρ δή, et μιν serait le fossé : « Requirit Polydamas « id, quod fieri non videtur posse, ut Jovis « irati fulminibus percellatur complanetur- « que fossa, quo tuti Trojani transeant « Græcosque obtruncent. Quod quoniam « non est sperandum, pedites illos rem « gerere jubet, curribus relictis. » Cela est plus ingénieux que vraisemblable.

70. Ἀπ' Ἄργεος, loin du pays des Argiens : loin de la Grèce.

71. Παλίωξις, un retour offensif : littéralement, la poursuite à rebours; ceux qui étaient poursuivis poursuivant, et ceux qui poursuivaient fuyant. *Scholies :* παλίωξις, πάλιν δίωξις· οὕτω γὰρ καλεῖται ἡ τῶν διωκόντων φυγή. Apollonius : ἡ ἐξ ὑποστροφῆς παλινδίωξις, ὅταν οἱ πρότερον φεύγοντες διώκωσιν. On se rappelle qu'Homère dit ἰωκή pour διωκή. Le mot παλίωξις se retrouve ailleurs, XV, 69 et 601.

74. Ὑπ' Ἀχαιῶν, sous les Achéens : par l'effet des coups terribles qu'auront frappés les Achéens.

76. Ἐρυκόντων à l'impératif : *contineant*, qu'ils retiennent.

77. Πρυλέες, fantassins : marchant à pied. Voyez les notes V, 744 et XI, 49.

Ἕκτορι πάντες ἑπώμεθ' ἀολλέες· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
οὐ μενέουσ', εἰ δή σφιν ὀλέθρου πείρατ' ἐφῆπται.
Ὣς φάτο Πουλυδάμας· ἅδε δ' Ἕκτορι μῦθος ἀπήμων·
αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε.
Οὐδὲ μὲν ἄλλοι Τρῶες ἐφ' ἵππων ἠερέθοντο·
ἀλλ' ἀπὸ πάντες ὄρουσαν, ἐπεὶ ἴδον Ἕκτορα δῖον.
Ἡνιόχῳ μὲν ἔπειτα ἑῷ ἐπέτελλεν ἕκαστος,
ἵππους εὖ κατὰ κόσμον ἐρυκέμεν αὖθ' ἐπὶ τάφρῳ·
οἳ δὲ διαστάντες, σφέας αὐτοὺς ἀρτύναντες,
πένταχα κοσμηθέντες, ἅμ' ἡγεμόνεσσιν ἕποντο.
Οἳ μὲν ἅμ' Ἕκτορ' ἴσαν καὶ ἀμύμονι Πουλυδάμαντι,
οἳ πλεῖστοι καὶ ἄριστοι ἔσαν, μέμασαν δὲ μάλιστα
τεῖχος ῥηξάμενοι κοίλῃς ἐπὶ νηυσὶ μάχεσθαι.
Καί σφιν Κεβριόνης τρίτος εἵπετο· πὰρ δ' ἄρ' ὄχεσφιν
ἄλλον, Κεβριόναο χερείονα, κάλλιπεν Ἕκτωρ.
Τῶν δ' ἑτέρων Πάρις ἦρχε, καὶ Ἀλκάθοος καὶ Ἀγήνωρ·
τῶν δὲ τρίτων Ἕλενος καὶ Δηΐφοβος θεοειδής.
υἷε δύω Πριάμοιο· τρίτος δ' ἦν Ἄσιος ἥρως.
Ἄσιος Ὑρτακίδης, ὃν Ἀρίσβηθεν φέρον ἵπποι

79. Ὀλέθρου πείρατ(α), les fins de la mort : la mort qui est la fin de tout, ou simplement *la mort*. Voyez les notes III, 309 et VI, 143.

80. Ἀπήμων, inoffensif, c'est-à-dire avantageux, salutaire. *Scholies :* ἄλυπος.

82. Ἠερέθοντο (*suspensi erant*, restaient en l'air), *vulgo* ἠγερέθοντο (*convenerant*). Notre vulgate ne donne aucune idée nette. La leçon des Alexandrins était certainement ἠερέθοντο, qui a un sens très-satisfaisant. *Scholies :* ἀπαιωροῦντο (lisez ἀπῃωροῦντο), ἐκρέμαντο. Ces mots n'ont rien de commun avec ἠγερέθοντο, qu'ils sont censés expliquer. Ils sont l'exacte traduction de ἠερέθοντο. Je vois, dans l'*Annotatio* de Bekker, que la leçon ἠερέθοντο a été proposée par quelque moderne; car elle est marquée R (*auctor recentior*). Mais Bekker ne dit point le nom du critique, ni les motifs dont ce critique appuyait sa correction.

83. Ἀπὸ πάντες ὄρουσαν, *vulgo* ἀποβάντες ὄρουσαν, platitude de copistes ignorants. Ἀπὸ... ὄρουσαν signifie *desilierunt*, ils sautèrent en bas de leurs chars; et πάντες indique l'effet universel de l'exemple donné par Hector. — Ἴδον Ἕκτορα, ils virent Hector; sous-entendu : s'élançant de son char à terre.

86. Οἱ δὲ.... Voyez plus haut la note du vers 43.

87. Πένταχα κοσμηθέντες. Suivant un scholiaste, les Troyens se divisent en cinq corps, parce que le mur des Grecs avait cinq portes. Chaque corps aura une porte à assaillir. Mais Homère n'attribue qu'une porte au rempart qui protége le camp. La disposition militaire prise en ce moment ne se rapporte pas non plus aux cinq divisions des Troyens proprement dits, indiquées, II, 816-839; car les Lyciens, ou plutôt les alliés ayant à leur tête Sarpédon, forment ici le cinquième corps.

96-97. Ἄσιος.... Voyez II, 838-839 et les notes sur ces deux vers.

αἴθωνες, μεγάλοι, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος.
Τῶν δὲ τετάρτων ἦρχεν ἐῢς πάϊς Ἀγχίσαο,
Αἰνείας· ἅμα τῷγε δύω Ἀντήνορος υἷε,
Ἀρχέλοχός τ' Ἀκάμας τε, μάχης εὖ εἰδότε πάσης.
Σαρπηδὼν δ' ἡγήσατ' ἀγακλειτῶν ἐπικούρων,
πρὸς δ' ἕλετο Γλαῦκον καὶ Ἀρήϊον Ἀστεροπαῖον·
οἱ γάρ οἱ εἴσαντο διακριδὸν εἶναι ἄριστοι
τῶν ἄλλων μετά γ' αὐτόν· ὁ δ' ἔπρεπε καὶ διὰ πάντων.
Οἱ δ' ἐπεὶ ἀλλήλους ἄραρον τυκτῇσι βόεσσιν,
βάν ῥ' ἰθὺς Δαναῶν λελιημένοι, οὐδ' ἔτ' ἔφαντο
σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι.
"Ενθ' ἄλλοι Τρῶες τηλεκλειτοί τ' ἐπίκουροι
βουλῇ Πουλυδάμαντος ἀμωμήτοιο πίθοντο·
ἀλλ' οὐχ Ὑρτακίδης ἔθελ' Ἄσιος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
αὖθι λιπεῖν ἵππους τε καὶ ἡνίοχον θεράποντα·
ἀλλὰ σὺν αὐτοῖσιν πέλασεν νήεσσι θοῇσιν,
νήπιος· οὐδ' ἄρ' ἔμελλε, κακὰς ὑπὸ Κῆρας ἀλύξας,
ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν ἀγαλλόμενος, παρὰ νηῶν
ἂψ ἀπονοστήσειν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν·
πρόσθεν γάρ μιν Μοῖρα δυσώνυμος ἀμφεκάλυψεν
ἔγχεϊ Ἰδομενῆος, ἀγαυοῦ Δευκαλίδαο.

103. Διακριδόν, d'une façon distincte : d'une façon manifeste et incontestable. Didyme : ὥστε διακεκρίσθαι καὶ φανερὸν εἶναι πᾶσι.

104. Καὶ διὰ πάντων signifie que Sarpédon l'emportait non-seulement sur les guerriers qui étaient là près de lui, mais sur tous les guerriers de l'armée, Troyens et alliés. Homère n'excepte pas même Hector; mais il faut réduire l'hyperbole à ceci, que Sarpédon était d'une vaillance à toute épreuve, et que sa renommée le classait au premier rang entre les braves.

105. Οἱ δ' ἐπεὶ.... Il s'agit de la manœuvre appelée par les tacticiens grecs συνασπισμός, la *testudo* des Romains. Les assaillants s'avancent sous leurs boucliers joints, qui les protégent comme un toit, comme une carapace de tortue. L'expression τυκτῇσι βόεσσιν (des cuirs de bœuf façonnés) est synonyme de ἀσπίσιν, des boucliers. Les bas-reliefs de la colonne Trajane représentent un assaut de murailles par des soldats faisant la tortue.

106-107. Οὐδέ τ' ἔφαντο.... Ce passage s'explique de la même façon que celui que nous avons commenté ailleurs, IX, 235. Voyez plus bas la note des vers 125-126.

114. Παρὰ νηῶν, comme ἀπὸ νηῶν. Homère personnifie pour ainsi dire les vaisseaux. Asius ne reviendra pas *de chez eux*. Cette observation est d'Aristarque. Eustathe : ἡ γὰρ παρὰ, ὥς φασιν οἱ παλαιοὶ, κυρίως ἐπὶ ἐμψύχων ἐστί.

116. Δυσώνυμος, au nom fâcheux : maudite; funeste. Le manuscrit de Venise donne δυσώνυμον, se rapportant à μιν. Le mot signifierait alors : tristement célèbre, célèbre par son malheur.

117. Δευκαλίδαο, Deucalide, c'est-à-

Εἴσατο γὰρ νηῶν ἐπ' ἀριστερὰ, τῇπερ Ἀχαιοὶ
ἐκ πεδίου νίσσοντο σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν·
τῇ ῥ' ἵππους τε καὶ ἅρμα διήλασεν, οὐδὲ πύλῃσιν
εὗρ' ἐπικεκλιμένας σανίδας καὶ μακρὸν ὀχῆα·
ἀλλ' ἀναπεπταμένας ἔχον ἀνέρες, εἴ τιν' ἑταίρων
ἐκ πολέμου φεύγοντα σαώσειαν μετὰ νῆας.
Τῇ ῥ' ἰθὺς φρονέων ἵππους ἔχε· τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο,
ὀξέα κεκλήγοντες· ἔφαντο γὰρ οὐκέτ' Ἀχαιοὺς
σχήσεσθ', ἀλλ' ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι,
νήπιοι· ἐν δὲ πύλῃσι δύ' ἀνέρας εὗρον ἀρίστους,
υἷας ὑπερθύμους Λαπιθάων αἰχμητάων,
τὸν μὲν Πειριθόου υἷα, κρατερὸν Πολυποίτην,

dire fils de Deucalion. Voyez la note XIII, 307.

118. Εἴσατο n'est plus ici le verbe εἴδομαι, mais le verbe εἶμι, aller, marcher. Asius s'élance vers la gauche du camp, la gauche par rapport à l'ordre dans lequel les peuples sont énumérés au *Catalogue*. Car Asius allait à sa droite, en allant du côté où était Idoménée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πολλὰ σημαίνει τὸ εἴσατο· νῦν μὲν τὸ ἐπόρευσε καὶ ἐπορεύθη, ἀπὸ τοῦ εἶμι. La partie du camp à gauche, est celle où Ajax et Idoménée avaient leurs vaisseaux, et qui se prolongeait vers le cap Rhétée. Eustathe : ὅπου, φασὶν, Ἰδομενεὺς καὶ Αἴας ἐνεώλκουν περὶ τὸ Ῥοίτειον ἀκρωτήριον. C'est là aussi, ajoute Eustathe, qu'était, selon Aristarque, la porte par où passaient les chars pour sortir dans la plaine ou pour rentrer au camp : ἔνθα καὶ ἡ κατὰ τὸν Ἀρίσταρχον ἱππήλατος ἦν πύλη. Ceci ne veut pas dire qu'Aristarque admît plusieurs portes dans le rempart; car on verra plus loin (au vers 340, note sur πᾶσαι) qu'Aristarque niait qu'il y eût d'autre porte que l'ἱππήλατος, la porte des chars.

121. Ἐπικεκλιμένας, *acclinatas*, penchées contre : poussées contre ; fermées. C'est tout à fait l'opposé de l'expression ἀναπεπταμένας, *ouvertes*, du vers suivant. Eustathe : εἰσὶ δὲ ἐπικεκλιμέναι αἱ συγκεκλεισμέναι, αἷς ἀνάπαλιν ἔχουσιν αἱ ἀναπεπταμέναι, ὡς εὐθὺς κατωτέρω κεῖται. — Ὀχῆα au singulier. On verra plus bas, vers 455-456, qu'il y avait deux ὀχῆες. Mais, quand la porte était fermée, les deux barres, jointes par la clavette, n'en formaient plus, pour ainsi dire, qu'une seule. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἑνικῶς εἴρηκεν ὀχῆα, δύο δέ εἰσιν. Les *Scholies* donnent une explication qui complète bien l'observation d'Aristarque : τὸν ἐξ ἑκατέρου μέρους ἐπιβαλλόμενον μοχλόν· φησὶ γάρ, δοιοὶ δ' ἔντοσθεν ὀχῆες (455). Ainsi ὀχῆα équivaut ici à ὀχῆας même.

124. Φρονέων, *animosus*, plein d'ardeur. *Scholies :* ἐπὶ φρονήματι ἐπαιρόμενος. Quelques grammairiens grecs joignaient ἰθύς à φρονέων, et traduisaient : ayant dessein d'aller tout droit. Mais il vaut mieux joindre ἰθύς au verbe ἔχε, et prendre φρονέων seul. — Τοί, eux, c'est-à-dire ses compagnons, les Troyens d'Arisbe.

125-126. Ἔφαντο γὰρ.... Voyez plus haut les vers 106-107. Le mot Ἀχαιούς ne laisse aucun doute ici sur le sens de σχήσεσθ(αι), et résout la question soulevée à propos des passages analogues, où le sujet du verbe est sous-entendu.

127-128. Ἀνέρας.... Zénodote et Aristophane de Byzance : ἀνέρε, ἀρίστω, υἷε, ὑπερθύμω, au duel; et plus bas, vers 138, κιέτην.

128. Υἷας.... Ce vers se termine par trois spondées. De même le vers 131. — Λαπιθάων. Les Lapithes étaient, suivant la légende, les descendants de Lapithès, fils d'Apollon. Ils habitaient la vallée du Pénée.

τὸν δὲ Λεοντῆα, βροτολοιγῷ ἶσον Ἄρηϊ.
Τὼ μὲν ἄρα προπάροιθε πυλάων ὑψηλάων
ἕστασαν, ὡς ὅτε τε δρύες οὔρεσιν ὑψικάρηνοι,
αἵτ' ἄνεμον μίμνουσι καὶ ὑετὸν ἤματα πάντα,
ῥίζῃσιν μεγάλῃσι διηνεκέεσσ' ἀραρυῖαι·
ὣς ἄρα τὼ, χείρεσσι πεποιθότες ἠδὲ βίηφιν,
μίμνον ἐπερχόμενον μέγαν Ἄσιον, οὐδ' ἐφέβοντο.
Οἱ δ' ἰθὺς πρὸς τεῖχος ἐΰδμητον, βόας αὔας
ὑψόσ' ἀνασχόμενοι, ἔκιον μεγάλῳ ἀλαλητῷ,
Ἄσιον ἀμφὶ ἄνακτα καὶ Ἰαμενὸν καὶ Ὀρέστην,
Ἀσιάδην τ' Ἀδάμαντα, Θόωνά τε Οἰνόμαόν τε.
Οἱ δ' ἤτοι εἵως μὲν ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
ὤρνυον ἔνδον ἐόντες ἀμύνεσθαι περὶ νηῶν·
αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῖχος ἐπεσσυμένους ἐνόησαν
Τρῶας, ἀτὰρ Δαναῶν γένετο ἰαχή τε φόβος τε,
ἐκ δὲ τὼ αἴξαντε πυλάων πρόσθε μαχέσθην,
ἀγροτέροισι σύεσσιν ἐοικότε, τώτ' ἐν ὄρεσσιν

131-134. Τὼ μὲν ἄρα.... Virgile, *Énéide*, IX, 677 : « Ipsi intus dextra ac læva pro « turribus adstant, Armati ferro et cristis « capita alta corusci; Quales aeriæ liquen- « tia flumina circum, Sive Padi ripis, « Athesim seu propter amœnum, Consur- « gunt geminæ quercus, intonsaque cælo « Attollunt capita, et sublimi vertice nu- « tant. » Macrobe donne l'avantage à la comparaison de Virgile sur la comparaison d'Homère. Il la trouve plus riche et plus belle. Virgile a mis un cadre à son tableau, et dessiné élégamment le port de ses arbres; mais il a négligé des traits admirables : ces puissantes racines qui s'allongent sans fin ; cette lutte contre les intempéries, où les deux chênes sont éternellement vainqueurs. On peut n'être point du goût de Macrobe, et trouver tout au moins l'original égal à la copie.

137-138. Βόας αὔας ὑψόσ' ἀνασχόμενοι. Voyez plus haut la note du vers 105.

139-141. Ἰαμενὸν.... Les compagnons d'Asius ici nommés sont tous inconnus, excepté Adamas, dont Homère racontera la mort, XIII, 560-575. L'épithète Ἀσιάδην indique qu'Adamas était le fils même d'Asius.

141. Οἱ, eux, c'est-à-dire les deux Lapithes (Polypœtès et Léontée). — Εἵως est ici l'équivalent de τέως, comme nous disons *en attendant*, au lieu de dire *cependant*, *pendant ce temps*. Il y a ellipse d'une phrase entière. *Scholies :* εἵως· πρὶν ἐλθεῖν τοὺς βαρβάρους. Bothe veut qu'on sous-entende le verbe de la proposition principale, et il traduit : *hortabantur quamdiu hortabantur*. L'hellénisme ὁτὲ μὲν, *tantôt*, rendrait mieux compte de cette synonymie de la conjonction et de l'adverbe.

142. Ἔνδον ἐόντες nous reporte à l'instant qui précède l'attaque d'Asius. C'est après avoir rendu le courage aux fuyards, à l'intérieur du camp, que les deux Lapithes sont debout devant la porte et en défendent l'accès. Les vers suivants ne laissent aucun doute sur ce point. Il est donc inutile de faire aucune correction au texte, ou de supprimer la phrase comme étant en contradiction avec les vers 126-131, qui nous montrent les Troyens arrêtés par Polypœtès et Léontée.

ἀνδρῶν ἠδὲ κυνῶν δέχαται κολοσυρτὸν ἰόντα,
δοχμώ τ' ἀΐσσοντε περὶ σφίσιν ἄγνυτον ὕλην,
πρυμνὴν ἐκτάμνοντες, ὑπαὶ δέ τε κόμπος ὀδόντων
γίγνεται, εἰσόκε τίς τε βαλὼν ἐκ θυμὸν ἕληται·
ὣς τῶν κόμπει χαλκὸς ἐπὶ στήθεσσι φαεινὸς,
ἄντην βαλλομένων· μάλα γὰρ κρατερῶς ἐμάχοντο,
λαοῖσιν καθύπερθε πεποιθότες ἠδὲ βίηφιν.
Οἱ δ' ἄρα χερμαδίοισιν ἐϋδμήτων ἀπὸ πύργων
βάλλον, ἀμυνόμενοι σφῶν τ' αὐτῶν καὶ κλισιάων,
νηῶν τ' ὠκυπόρων. Νιφάδες δ' ὡς πῖπτον ἔραζε,
ἅστ' ἄνεμος ζαὴς, νέφεα σκιόεντα δονήσας,
ταρφειὰς κατέχευεν ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ·
ὣς τῶν ἐκ χειρῶν βέλεα ῥέον, ἠμὲν Ἀχαιῶν
ἠδὲ καὶ ἐκ Τρώων· κόρυθες δ' ἀμφ' αὖον ἀΰτευν
βαλλομένων μυλάκεσσι, καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι.
Δή ῥα τότ' ᾤμωξέν τε καὶ ὣ πεπλήγετο μηρὼ
Ἄσιος Ὑρτακίδης, καὶ ἀλαστήσας ἔπος ηὔδα·

148. Δοχμώ, *obliqui*, de côté. *Scholies :* εἰς πλάγιον.

149. Πρυμνήν, à l'extrémité, c'est-à-dire par le bas, à la racine. *Scholies :* ἄκραν, πρόρριζον. — Ὑπαί est préposition, et a pour complément ὀδόντων. C'est le fracas que font les deux sangliers brisant et culbutant le taillis avec leurs défenses. La traduction *subtus* détruit la suite des idées, et ne donne qu'une énigme indéchiffrable.

151. Τῶν, d'eux (des deux guerriers qui défendaient la porte).

152. Ἐμάχοντο a pour sujet Polypœtès et Léontée.

153. Λαοῖσιν. Zénodote écrivait, λάεσσιν (*lapidibus*, aux pierres). Il s'agit des soldats eux-mêmes, des Grecs qui combattaient du haut du rempart.

156. Πῖπτον, sous-entendu le sujet, qui est χερμάδια.

158. Ταρφειάς. Cette accentuation suppose l'adjectif ταρφειός. Quelques modernes veulent qu'on écrive ταρφεῖαι comme ὀξεῖαι, et lisent alors ταρφείας, de ταρφύς. Mais Aristarque et la plupart des grammairiens anciens donnent le mot pour oxyton. Hérodien : ταρφειάς Ἀρίσταρχος ὀξύνει ὡς πυκνάς. *Scholies :* ταρφειαί Ἀρίσταρχος ἀνέγνω ὡς πυκναί· οὕτως δὲ καὶ ὁ Ἀσκαλωνίτης. — Virgile a reproduit la comparaison d'Homère, *Énéide*, IX, 668-671, mais en remplaçant la neige par la pluie et la grêle : « Quantus ab oc« casu veniens pluvialibus Hædis Verberat « imber humum; quam multa grandine « nimbi In vada præcipitant, quum Juppi« ter horridus Austris Torquet aquosam « hiemem et cælo cava nubila rumpit. »

160. Αὖον ἀΰτευν, *aridum resonabant*, rendaient un bruit sec.

161. Βαλλομένων, *vulgo* βαλλόμεναι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, βαλλομένων· ἄλλοι δὲ, βαλλόμεναι. — Μυλάκεσσι, des pierres grosses comme des meules. L'idée de rondeur n'a que faire ici. Voyez la note VII, 270. Eustathe explique mal le mot : μύλακες δὲ λίθοι μυλοειδεῖς, ὅ ἐστι στρογγύλοι. Les *Scholies* donnent un sens plus vrai : τραχέσι λίθοις.

162. Ὦ, accusatif duel de ὅς (*suus*, son).

163. Ἀλαστήσας. On traduit ce mot par *indignatus*. Il s'agit plutôt d'une vive dou-

Ζεῦ πάτερ, ἦ ῥά νυ καὶ σὺ φιλοψευδὴς ἐτέτυξο
πάγχυ μάλ᾽· οὐ γὰρ ἔγωγ᾽ ἐφάμην ἥρωας Ἀχαιοὺς
σχήσειν ἡμέτερόν γε μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους.
Οἱ δ᾽, ὥστε σφῆκες μέσον αἰόλοι ἠὲ μέλισσαι
οἰκία ποιήσωνται ὁδῷ ἔπι παιπαλοέσσῃ,
οὐδ᾽ ἀπολείπουσιν κοῖλον δόμον, ἀλλὰ μένοντες
ἄνδρας θηρητῆρας ἀμύνονται περὶ τέκνων·
ὣς οἵγ᾽ οὐκ ἐθέλουσι πυλάων, καὶ δύ᾽ ἐόντε,
χάσσασθαι, πρίν γ᾽ ἠὲ κατακτάμεν ἠὲ ἁλῶναι.
Ὣς ἔφατ᾽, οὐδὲ Διὸς πεῖθε φρένα ταῦτ᾽ ἀγορεύων·
Ἕκτορι γάρ οἱ θυμὸς ἐβούλετο κῦδος ὀρέξαι.
[Ἄλλοι δ᾽ ἀμφ᾽ ἄλλῃσι μάχην ἐμάχοντο πύλῃσιν·
ἀργαλέον δέ με ταῦτα, θεὸν ὥς, πάντ᾽ ἀγορεῦσαι.

leur. Asius vient de faire ce qui est, chez Homère, un geste de profond désespoir. *Scholies :* δεινοπαθήσας. Homère dit ailleurs, XXIV, 105, πένθος ἄλαστον, pour exprimer un profond chagrin, un chagrin qu'on ne peut secouer : α privatif et λήθη, la persistance sans fin du sentiment pénible.

165-166. Οὐ γὰρ ἔγωγ᾽ ἐφάμην.... L'excellent archevêque de Thessalonique fait ici un petit sermon à propos de ce qu'il nomme la folie d'Asius. Jupiter n'a rien promis au guerrier ; et le guerrier blasphème parce que ses espérances ne s'accomplissent point. C'est donc un insensé au premier chef. Les critiques alexandrins notaient, au contraire, l'admirable accent de vérité avec lequel s'exhale le désappointement d'Asius : σημειοῦνται δὲ κἀνταῦθα οἱ παλαιοὶ, ὡς ἑτοίμως ἔχουσιν οἱ δυστυχοῦντες, οὐ μόνον ἄλλως δυσανασχετεῖν, ἀλλά που καὶ τὸ θεῖον καταμέμφεσθαι. Il est probable que ces paroles, citées par Eustathe, sont d'Aristarque même.

167-170. Ὥστε σφῆκες.... Voyez XVI, 259-261.

167. Μέσον αἰόλοι, *medio corpore agiles*, au corsage mobile. Cela signifie seulement que les guêpes peuvent se replier en tout sens, grâce à l'étranglement qui partage en deux leur corps. Les anciens traduisaient ici αἰόλοι par εὐκίνητοι. Quelques-uns l'entendaient de la variété des couleurs : ποικίλοι. Mais Didyme condamne cette interprétation : ἄμεινον δ᾽ ἀκούειν τοὺς εὐκινήτους. La variété des couleurs, chez les guêpes, est surtout dans la cuirasse et l'arrière-train, et non pas κατὰ μέσον, au milieu.

170. Θηρητῆρας est dit au figuré : ceux qui attaquent pour une cause quelconque le guêpier ou la ruche. *Scholies :* τοὺς ἐρεθίζοντας.

172. Ἠὲ κατακτάμεν ἠὲ ἁλῶναι, ou tuer ou être pris. C'est notre antithèse *vaincre ou mourir*. On ne voit pas bien comment les traducteurs latins tirent de la phrase leur *antequam interficiantur vel capiantur*. En effet, κατακτάμεν est un infinitif actif. Cet actif est opposé au passif ἁλῶναι, qui contient implicitement l'idée de mort.

175-180. Ἄλλοι.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque condamnait de même le vers 181. *Scholies :* ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος, πρῶτον μὲν, διὰ τὸ πύλας ἄλλας ὀνομάζεσθαι.... εἶτα διὰ τὸ ἀργαλέον δέ με ταῦτα.... εἶτα καὶ διὰ τὸ Λαπίθαι· οὐ γὰρ δεῖ, φησὶ, καὶ τοὺς πατέρας καὶ τοὺς υἱοὺς Λαπίθας καλεῖν. Ces sept vers interrompent le récit. Le premier est en contradiction avec ce qu'Homère a dit au chant VII, 438-439, que le rempart n'avait qu'une porte. Le troisième parle de feu; et ce n'est que plus tard que le feu jouera un rôle dans la bataille. Le dernier est inepte, puisqu'il annonce comme chose nouvelle l'engagement

Πάντη γὰρ περὶ τεῖχος ὀρώρει θεσπιδαὲς πῦρ
λάϊνον· Ἀργεῖοι δὲ, καὶ ἀχνύμενοί περ, ἀνάγκῃ
νηῶν ἠμύνοντο· θεοὶ δ' ἀκαχείατο θυμὸν
πάντες, ὅσοι Δαναοῖσι μάχης ἐπιτάρροθοι ἦσαν.
Σὺν δ' ἔβαλον Λαπίθαι πόλεμον καὶ δηϊοτῆτα.]
  Ἔνθ' αὖ Πειριθόου υἱὸς, κρατερὸς Πολυποίτης,
δουρὶ βάλεν Δάμασον, κυνέης διὰ χαλκοπαρῄου·
οὐδ' ἄρα χαλκείη κόρυς ἔσχεθεν· ἀλλὰ διαπρὸ
αἰχμὴ χαλκείη ῥῆξ' ὀστέον· ἐγκέφαλος δὲ
ἔνδον ἅπας πεπάλακτο· δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα·
αὐτὰρ ἔπειτα Πύλωνα καὶ Ὄρμενον ἐξενάριξεν.
Υἱὸν δ' Ἀντιμάχοιο Λεοντεὺς, ὄζος Ἄρηος,
Ἱππόμαχον βάλε δουρὶ, κατὰ ζωστῆρα τυχήσας.
Αὖτις δ' ἐκ κολεοῖο ἐρυσσάμενος ξίφος ὀξὺ,
Ἀντιφάτην μὲν πρῶτον, ἐπαΐξας δι' ὁμίλου,
πλῆξ' αὐτοσχεδίην· ὁ δ' ἄρ' ὕπτιος οὔδει ἐρείσθη·
αὐτὰρ ἔπειτα Μένωνα καὶ Ἰαμενὸν καὶ Ὀρέστην
πάντας ἐπασσυτέρους πέλασε χθονὶ πουλυβοτείρῃ.
  Ὄφρ' οἱ τοὺς ἐνάριζον ἀπ' ἔντεα μαρμαίροντα,
τόφρ' οἱ Πουλυδάμαντι καὶ Ἕκτορι κοῦροι ἕποντο.

des Lapithes dans la mêlée sanglante. On pourrait, à la rigueur, soutenir que le rempart avait plusieurs portes, et que la porte attaquée par Asius n'était que la porte principale, l'ἱππήλατος. Homère aurait passé les autres portes sous silence, préoccupé qu'il était de l'ἱππηλασίη ὁδός. Mais les sept vers interpolés pèchent de tant de façons, qu'il est impossible de les maintenir à la place qu'ils ont usurpée. Au reste, ils sont très-anciens; et les Alexandrins n'ont pas dédaigné de les interpréter.

177. Θεσπιδαὲς πῦρ, le feu allumé par les dieux. Ce sont les dieux qui animent les Troyens à l'assaut, et qui leur suggèrent l'emploi du feu. On peut prendre aussi le mot θεσπιδαές pour une une simple epithète poétique. Quelques anciens faisaient concorder ce vers avec la suite, en expliquant θεσπιδαὲς πῦρ dans un sens figuré : la chaleur du combat. *Scholies* : τὸ θερμὸν τῆς μάχης πῦρ φησί. Homère dit en effet, XI, 596 : « Ils combattaient *comme un feu embrasé.* »

178. Λάϊνον (de pierre) se rapporte à τεῖχος.

179. Ἀκαχείατο pour ἀκάχειντο, ἀκαχήμενοι ἦσαν : étaient affligés. *Scholies :* λελύπηντο. Quelques-uns écrivent, ἀκαχήατο.

183. Δάμασον. Damasus est inconnu. Les autres guerriers tués avec lui sont inconnus pareillement.

185-186. Αἰχμὴ.... Voyez XI, 97-98 et la note sur πεπάλακτο.

192. Αὐτοσχεδίην, adverbe : *cominus*, de près; à portée de la main. *Scholies :* ἐκ τοῦ πλησίον, ἐκ χειρός.

195. Ἐνάριζον ἀπ(ό) est pour ἀπηνάριζον.

196. Οἱ (d'autres) est déterminé plus loin par κοῦροι, les jeunes gens.

οἳ πλεῖστοι καὶ ἄριστοι ἔσαν, μέμασαν δὲ μάλιστα
τεῖχός τε ῥήξειν καὶ ἐνιπρήσειν πυρὶ νῆας.
Οἵ ῥ' ἔτι μερμήριζον ἐφεσταότες παρὰ τάφρῳ.
Ὄρνις γάρ σφιν ἐπῆλθε, περησέμεναι μεμαῶσιν,
αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ' ἀριστερὰ, λαὸν ἐέργων,
φοινήεντα δράκοντα φέρων ὀνύχεσσι πέλωρον,
ζωὸν, ἔτ' ἀσπαίροντα· καὶ οὔπω λήθετο χάρμης.
Κόψε γὰρ αὐτὸν ἔχοντα κατὰ στῆθος παρὰ δειρὴν,
ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὁ δ' ἀπὸ ἕθεν ἧκε χαμᾶζε,
ἀλγήσας ὀδύνῃσι, μέσῳ δ' ἐνὶ κάββαλ' ὁμίλῳ·
αὐτὸς δὲ κλάγξας πέτετο πνοιῇς ἀνέμοιο.
Τρῶες δ' ἐρρίγησαν, ὅπως ἴδον αἰόλον ὄφιν
κείμενον ἐν μέσσοισι, Διὸς τέρας αἰγιόχοιο.

200-207. Ὄρνις γὰρ.... Ce passage est un des plus célèbres de l'*Iliade*. Platon le commente dans l'*Ion;* Cicéron l'avait traduit dans son *Marius;* Virgile l'a imité, *Énéide*, XI, 751-756; Voltaire, dans la préface de *Rome sauvee*, l'a versifié brillamment d'après le latin de Cicéron, conservé par Cicéron même (*de la Divination*, XCVII). C'est l'imitation de Virgile qui rend le mieux le mouvement de cette admirable poésie : « Utque volans alte raptum quum « fulva draconem Fert aquila, implicuitque « pedes atque unguibus hæsit; Saucius at « serpens sinuosa volumina versat, Arrec- « tisque horret squamis, et sibilat ore, « Arduus insurgens : illa haud minus urget « obunco Luctantem rostro, simul æthera « verberat alis. »

201. Ἐπ' ἀριστερά dépend de ἐπῆλθε. C'est à gauche qu'apparaissaient les oiseaux de mauvais augure. — Λαὸν ἐέργων, arrêtant le peuple. L'augure défavorable avait suspendu l'ardeur des troupes.

202. Φοινήεντα, *cruentatum*, rouge comme sang; ou plutôt, ayant des taches couleur de sang. Ailleurs Homère a dit, II, 308, δράκων ἐπὶ νῶτα δαφοινός, un serpent à la croupe sanglante, pour dire : tacheté de rouge sur la croupe.

203. Λήθετο a pour sujet le serpent.

204. Κόψε, il frappa. Le serpent, pour mordre, lance vivement sa tête. *Scholies :* ἔδακεν, ἔπληξεν.

207. Πνοιῇς ἀνέμοιο, comme s'il y avait ἅμα πνοιῇς : avec les souffles du vent; sur l'aile des vents. L'aigle se laisse emporter par le vent, plutôt qu'il ne vole. Il est blessé. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι λείπει τὸ ἅμα. *Scholies :* τῷ πνέοντι ἀνέμῳ δοὺς ἑαυτὸν, διὰ τὸ ὀδυνηθῆναι.

208. Αἰόλον ὄφιν. Ce vers se termine par un pyrrhique, ou, si l'on veut, par un iambe. Les Alexandrins reconnaissent le fait. Didyme : πέπονθε δὲ ἐπὶ τέλος ὁ στίχος, ἔχων τὸν ἐκ δύο βραχειῶν πυρρίχιον· καὶ καλεῖται μείουρος. Le nom de *miure* (écourté, à queue coupée) convient parfaitement à un pareil vers. Les grammairiens modernes supposent, ou que l'accent suffit pour que ὄφιν compte comme trochée, ou que le φ se prononçait comme une lettre double, πφ. Quelques anciens avaient déjà imaginé ces explications avant nous. Il y en avait même qui écrivaient ὄπφιν. Eustathe : ἕτεροι δὲ τὴν ὀξεῖαν τάσιν ἐκτατικὴν εἰδότες ἀπ' αὐτῆς φασὶ προστεθῆναί τι χρόνου τῇ τοῦ ο φυσικῇ βραχύτητι, ὡς εἰς τροχαίου ἀπάρτισιν· ἄλλοι δὲ ὄπφιν μετέγραψαν, οἷα ὀκνοῦντες διπλάσαι τὸ φ. — Quant à l'épithète du serpent, αἰόλον, elle se rapporte à la variété des couleurs. *Scholies :* ποικίλον καὶ πολύστικτον. Cependant on pourrait l'entendre des mouvements du reptile se tortillant à terre. Homère appelle les vers de terre αἰόλαι, XXII, 509; et ce ne peut

Δὴ τότε Πουλυδάμας θρασὺν Ἕκτορα εἶπε παραστάς·
Ἕκτορ, ἀεὶ μέν πώς μοι ἐπιπλήσσεις ἀγορῆσιν,
ἐσθλὰ φραζομένῳ· ἐπεὶ οὐδὲ μὲν οὐδὲ ἔοικεν
δῆμον ἐόντα παρὲξ ἀγορευέμεν, οὔτ᾽ ἐνὶ βουλῇ
οὔτε ποτ᾽ ἐν πολέμῳ, σὸν δὲ κράτος αἰὲν ἀέξειν·
νῦν δ᾽ αὖτ᾽ ἐξερέω ὥς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα.
Μὴ ἴομεν Δαναοῖσι μαχησόμενοι περὶ νηῶν.
Ὧδε γὰρ ἐκτελέεσθαι ὀΐομαι, εἰ ἐτεόν γε
Τρωσὶν ὅδ᾽ ὄρνις ἦλθε, περησέμεναι μεμαῶσιν,
αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ᾽ ἀριστερὰ, λαὸν ἐέργων,
φοινήεντα δράκοντα φέρων ὀνύχεσσι πέλωρον,
ζωόν· ἄφαρ δ᾽ ἀφέηκε, πάρος φίλα οἰκί᾽ ἱκέσθαι,
οὐδ᾽ ἐτέλεσσε φέρων δόμεναι τεκέεσσιν ἑοῖσιν.
Ὣς ἡμεῖς, εἴπερ τε πύλας καὶ τεῖχος Ἀχαιῶν
ῥηξόμεθα σθένεϊ μεγάλῳ, εἴξωσι δ᾽ Ἀχαιοὶ,
οὐ κόσμῳ παρὰ ναῦφιν ἐλευσόμεθ᾽ αὐτὰ κέλευθα·
πολλοὺς γὰρ Τρώων καταλείψομεν, οὕς κεν Ἀχαιοὶ
χαλκῷ δῃώσουσιν, ἀμυνόμενοι περὶ νηῶν.
Ὧδέ χ᾽ ὑποκρίναιτο θεοπρόπος, ὃς σάφα θυμῷ
εἰδείη τεράων καί οἱ πειθοίατο λαοί.

être qu'en qualité de reptiles grouillant en tout sens.

212. Μέν, dans le sens de μήν : certes.

213. Δῆμον ἐόντα, étant peuple : n'étant que simple citoyen. Hérodien : ἀντὶ τοῦ, δημότην, ἰδιώτην. *Scholies :* δῆμον, νῦν τὸν δημότην. Horace a dit, *Épîtres*, I, I, 59 : « Plebs eris. » — Παρέξ, de côté : de biais ; en déviant ; contrairement au devoir. *Scholies :* ἔξω τοῦ δέοντος.

216. Ἴομεν au subjonctif, pour ἴωμεν.

218. Ὄρνις ἦλθε, *vulgo* ὄρνις ἐπῆλθε (répétition de l'expression du vers 200). *Scholies :* χωρὶς τῆς προθέσεως, αἱ Ἀριστάρχου. Aristarque regarde la finale du mot ὄρνις comme longue de nature. En effet, ι est long au génitif ὄρνιθος. Il y a d'ailleurs un certain nombre d'exemples, chez les poëtes grecs, d'ὄρνις spondée devant une voyelle. On peut alléguer que ce sont des licences, comme nous en avons si souvent noté dans Homère ; cependant la doctrine d'Aristarque semble fondée en raison.

219-221. Αἰετὸς.... Voyez plus haut 201-203 et les notes sur ces trois vers.

221. Φίλα οἰκί(α), sa maison : son nid. On doit peut-être faire sentir l'épithète. Ce sera le *dulces nidi* de Virgile, *Énéide*, V, 214.

224. Ῥηξόμεθα au subjonctif, pour ῥηξώμεθα : *perruperimus*, (si) nous parvenons à briser, à enfoncer.

225. Οὐ κόσμῳ.... ἐλευσόμεθ(α), nous ne viendrons pas en bon ordre. Polydamas dit le moins pour le plus. Il veut faire entendre : « Nous fuirons honteusement. » Eustathe : βούλεται εἰπεῖν, ὡς ἀκόσμως φευξόμεθα, καὶ οὐκ εὐτάκτως εἰς Τροίαν παλινοστήσομεν. — Αὐτὰ κέλευθα, la même route : par la même route ; par la route qui nous aura amenés.

229. Εἰδείη équivaut à εἰδὼς εἴη. C'est ce qui explique le génitif τεράων. On se rap-

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Πουλυδάμα, σὺ μὲν οὐκέτ' ἐμοὶ φίλα ταῦτ' ἀγορεύεις·
οἶσθα καὶ ἄλλον μῦθον ἀμείνονα τοῦδε νοῆσαι.
Εἰ δ' ἐτεὸν δὴ τοῦτον ἀπὸ σπουδῆς ἀγορεύεις,
ἐξ ἄρα δή τοι ἔπειτα θεοὶ φρένας ὤλεσαν αὐτοὶ,
ὃς κέλεαι Ζηνὸς μὲν ἐριγδούποιο λαθέσθαι
βουλέων, ἅστε μοι αὐτὸς ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν·
τύνη δ' οἰωνοῖσι τανυπτερύγεσσι κελεύεις
πείθεσθαι· τῶν οὔτι μετατρέπομ' οὐδ' ἀλεγίζω,
εἴτ' ἐπὶ δεξί' ἴωσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε,
εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοίγε ποτὶ ζόφον ἠερόεντα.
Ἡμεῖς δὲ μεγάλοιο Διὸς πειθώμεθα βουλῇ,
ὃς πᾶσι θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει.
Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

pelle θεοπροπίων εὖ εἰδώς, VI, 438, qui est comme le commentaire de ce que nous voyons ici. — « Καὶ οἱ πειθοίατο λαοί, « *et ei pareret populus*. Juncta hæc sunt « antiquà simplicitate superioribus. Poeta « recentior dixisset, καὶ ᾧ πειθοίατο λαοί, « *et cui pareret populus*. » [Bothe.] Même au siècle de Périclès, on trouve chez les poëtes des constructions de ce genre. Il y en a jusque dans le latin. Cicéron, décrivant l'idéal contemplé par l'artiste : « quam « intuens, in *eaque* defixus. » Ce passage de l'*Orator* est dans toutes les mémoires.

230. Τὸν δ' ἄρ'.... Zénodote écrivait, τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας... : leçon moins conforme au caractère du discours d'Hector. En effet, le héros est en colère. Aristarque préfère donc la vulgate : εὐθέως γὰρ τὸ δυσάρεστον ἐμφαίνει διὰ τῆς ὄψεως.

231. Πουλυδάμα. Quelques anciens écrivaient Πουλυδάμαν, en vertu de l'analogie; mais Aristarque maintient l'usage vulgaire, qui violait la règle. *Scholies :* αἱ Ἀριστάρχου, χωρὶς τοῦ ν, παρὰ τὴν ἀναλογίαν· Ζηνόδοτος δὲ καὶ Χαμαιλέων, σὺν τῷ ν, Πουλυδάμαν.

232-234. Οἶσθα.... Voyez VII, 358-360 et les notes sur ces trois vers.

235-236. Ζηνὸς.... βουλέων. Voyez VIII, 169-171, et le discours que fait ensuite Hector, interprétant la pensée de Jupiter.

238. Τῶν οὔτι μετατρέπομ' οὐδ' ἀλεγίζω. Les Alexandrins faisaient remarquer que le blasphème apparent d'Hector n'est qu'une vive manifestation de sa foi aux promesses de Jupiter, et que le véritable impie, c'est Polydamas, qui doute de la volonté du maître des dieux. Eustathe : σημειοῦνται δ' ἐνταῦθα οἱ παλαιοὶ, καὶ ὅτι τῇ εἰς ἄτοπον ἀπαγωγῇ φιλοσόφως χρῆται ὁ Ἕκτωρ· προϋπόκειται μὲν γὰρ, ὡς ὁμολογούμενον, ὅτι πειστέον Διὶ ἐπιτάττοντι ἐπελθεῖν ταῖς ναυσίν· ὁ δὲ οἰωνὸς δοκεῖ προτρέπειν ἀναχωρεῖν· εἰ γοῦν ἀναχωρητέον, ὡς δοκεῖ τῷ Πολυδάμαντι, οὐ πειστέον ἄρα τῷ Διί. διὸ ἐπάγει· ἡμεῖς δὲ μεγάλοιο.... (vers 241).

239. Ἐπὶ δεξι(ά). Les augures grecs se tournaient vers le nord. Ils avaient donc l'orient à droite et l'occident à gauche. *Scholies :* δεξιὰ τὰ ἀνατολικὰ καλεῖ· ἀριστερὰ, τὰ δυτικά. Hector parle d'une façon absolue, et non par rapport à lui-même, quoi qu'il ait en ce moment le nord en face, l'orient à droite et à gauche le couchant.

240. Ποτὶ ζόφον équivaut simplement à πρὸς δυσμάς, vers le couchant. Le poëte appelle *ténèbres* le point où le soleil se couche et où disparaît la lumière.

243. Εἷς οἰωνὸς.... Ce vers était proverbe chez les Grecs. Racine s'en est ins-

Τίπτε σὺ δείδοικας πόλεμον καὶ δηϊοτῆτα;
Εἴπερ γάρ τ' ἄλλοι γε περὶ κτεινώμεθα πάντες
νηυσὶν ἐπ' Ἀργείων, σοὶ δ' οὐ δέος ἔστ' ἀπολέσθαι·
οὐ γάρ τοι κραδίη μενεδήϊος οὐδὲ μαχήμων.
Εἰ δὲ σὺ δηϊοτῆτος ἀφέξεαι, ἠέ τιν' ἄλλον
παρφάμενος ἐπέεσσιν ἀποτρέψεις πολέμοιο,
αὐτίκ' ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσεις.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο
ἠχῇ θεσπεσίῃ· ἐπὶ δὲ Ζεὺς τερπικέραυνος
ὦρσεν ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων ἀνέμοιο θύελλαν,
ἥ ῥ' ἰθὺς νηῶν κονίην φέρεν· αὐτὰρ Ἀχαιῶν
θέλγε νόον, Τρωσὶν δὲ καὶ Ἕκτορι κῦδος ὄπαζεν.
Τοῦπερ δὴ τεράεσσι πεποιθότες ἠδὲ βίηφιν,
ῥήγνυσθαι μέγα τεῖχος Ἀχαιῶν πειρήτιζον.
Κρόσσας μὲν πύργων ἔρυον, καὶ ἔρειπον ἐπάλξεις.

piré dans son *Iphigénie*, I, II, et III VII: « L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos oracles.... Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. » Je crois qu'il faut traduire littéralement les paroles d'Hector, et qu'il n'y a ici aucun sous-entendu. Les anciens commentateurs, en expliquant ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης comme s'il y avait ὁ οἰωνὸς κελεύων ἀγωνίζεσθαι..., affaiblissent la pensée. Eustathe développe leur paraphrase, mais en l'obscurcissant comme à plaisir. Il finit même par n'être plus bien sûr de ce qu'Homère a vraiment voulu dire. — Le mot εἷς ne sert qu'à fortifier le superlatif ἄριστος, comme *unus*, en latin, dans *fortissimus unus*. Voici le sens complet de la phrase : « Ce qui est, par excellence, un présage assuré de la victoire, c'est de combattre, non point pour la gloire et le butin, mais pour défendre la patrie attaquée. »

247. Μενεδήϊος, qui soutient l'attaque des ennemis, c'est-à-dire vaillant.

250. « Τυπείς. *Scholia :* δαμείς· πληγείς. Vereor ne τυπείς sit interpretatio « τοῦ δαμείς. Certe fieri non potest, ut « hoc illi verbo adscripserit aliquis expli- « candi gratia. » [Bothe.] Il est vraisemblable qu'Homère s'était en effet servi du mot δαμείς. C'est celui qu'il emploie toutes les fois qu'il veut dire, *tué par la lance*.

255. Θέλγε νόον est pris en mauvaise part. Les Grecs sont découragés, comme paralysés. *Scholies :* ἐξηπάτα, ἔβλαπτε.

257. Ῥήγνυσθαι.... Ce vers se termine par trois spondées.

258. Κρόσσας. Aristarque a varié sur le sens de ce mot. Dans son *Commentaire*, il l'expliquait par κεφαλίδας, créneaux; dans son livre sur le *Catalogue*, il l'expliquait par κλίμακας, escaliers, c'est-à-dire pierres saillantes, et, comme parlent les architectes, *corbeaux*. Aristonicus : κρόσσας ἐν μὲν τοῖς ὑπομνήμασιν, κεφαλίδας· ἐν δὲ τοῖς περὶ τοῦ ναυστάθμου, κλίμακας. Ici, et dans ce qui suit, ce sont les ἐπάλξεις qui sont les créneaux. Le vers 444 nous montre les Troyens escaladant le mur, en montant à l'aide des κρόσσαι. Les κρόσσαι leur servent de κλίμακες, d'escaliers pour arriver au sommet. Il ne faut pas prendre l'expression κρόσσας ἔρυον au pied de la lettre. L'imparfait ne donne que l'équivalent de *convellere studebant*. Nous préférons donc la deuxième interprétation d'Aristarque. Voyez plus bas la note du vers 375. — Eustathe a fort embrouillé tout ce qui concerne le mot

στήλας τε προβλῆτας ἐμόχλεον, ἃς ἄρ' Ἀχαιοὶ
πρώτας ἐν γαίῃ θέσαν ἔμμεναι ἔχματα πύργων.
Τὰς οἵγ' αὐέρυον, ἔλποντο δὲ τεῖχος Ἀχαιῶν
ῥήξειν. Οὐδέ νύ πω Δαναοὶ χάζοντο κελεύθου·
ἀλλ' οἵγε ῥινοῖσι βοῶν φράξαντες ἐπάλξεις,
βάλλον ἀπ' αὐτάων δηΐους ὑπὸ τεῖχος ἰόντας.
Ἀμφοτέρω δ' Αἴαντε κελευτιόωντ' ἐπὶ πύργων
πάντοσε φοιτήτην, μένος ὀτρύνοντες Ἀχαιῶν.
Ἄλλον μειλιχίοις, ἄλλον στερεοῖς ἐπέεσσιν
νείκεον, ὅντινα πάγχυ μάχης μεθιέντα ἴδοιεν·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ὅς τ' ἔξοχος ὅς τε μεσήεις,
ὅς τε χερειότερος, ἐπεὶ οὔ πω πάντες ὁμοῖοι
ἀνέρες ἐν πολέμῳ· νῦν ἔπλετο ἔργον ἅπασιν·
καὶ δ' αὐτοὶ τόδε που γιγνώσκετε. Μή τις ὀπίσσω
τετράφθω προτὶ νῆας, ὁμοκλητῆρος ἀκούσας·
ἀλλὰ πρόσσω ἵεσθε, καὶ ἀλλήλοισι κέλεσθε,
αἴ κε Ζεὺς δώῃσιν Ὀλύμπιος ἀστεροπητὴς,
νεῖκος ἀπωσαμένους, δηΐους προτὶ ἄστυ δίεσθαι.

κρόσσας. Il commence par donner l'opinion des *anciens*, et il cite même le mot κεφαλίδας. Il a reproduit probablement le texte du *Commentaire* d'Aristarque. Puis il ajoute, comme s'il ne s'était pas encore agi d'Aristarque : Ἀρίσταρχος δὲ πολεμικὰς κλίμακας ὑποτρόχους τὰς κρόσσας νοεῖ, ἤτοι μηχανὰς κλιμακώδεις. Ceci, d'après ce que nous savons par les *Scholies*, serait censé un passage du livre sur le *Catalogue;* mais le sens qu'on y attribue à κλίμακας est si étrange, que, sauf ce mot, je ne crois pas qu'il y ait là une syllabe authentique du livre de l'illustre grammairien. Eustathe aura copié le dire de quelque pseudo-critique, qui ne connaissait lui-même l'opinion d'Aristarque que par une tradition vague. Il n'écrit pas d'après les originaux.

259. Στήλας τε προβλῆτας, et les piliers boutants. Quelques-uns entendaient, les fondements du mur. Mais l'explication d'Homère montre que ce sont plutôt des appuis extérieurs.

263. Φράξαντες. Les Grecs tendent leurs boucliers au-dessus du parapet, dans l'intervalle d'un créneau à l'autre, et sont ainsi abrités, pour combattre, et par les créneaux et par les boucliers. *Scholies :* τὰ διάκενα τῶν ἐπάλξεων φράξαντες τοῖς ὅπλοις· αἱ μὲν γὰρ ἐπάλξεις πρόβολοι γίνονται τοῖς στρατιώταις· τὸ δὲ διάκενον αὐτῶν ταῖς ἀσπίσι προσαναπληροῦται.

268. Πάγχυ dépend de μεθιέντα.

273. Ὁμοκλητῆρος ἀκούσας, ayant entendu un faiseur de menaces, c'est-à-dire effrayé par les menaces de quelque fanfaron troyen.

276. Νεῖκος ἀπωσαμένους, ayant repoussé l'attaque : quand nous aurons repoussé l'attaque. L'accusatif ἀπωσαμένους est le sujet du verbe δίεσθαι, et l'accusatif δηΐους en est le complément. On attribue à Aristarque et à Hérodien la leçon νῖκος, au lieu de νεῖκος. Mais l'expression d'Homère, avec νεῖκος, est plus nette. On ne comprend pas bien ce que c'est que *repousser la victoire*.

῝Ως τώγε προβοῶντε μάχην ὤτρυνον Ἀχαιῶν.
Τῶν δ', ὥστε νιφάδες χιόνος πίπτωσι θαμειαὶ
ἤματι χειμερίῳ, ὅτε τ' ὤρετο μητίετα Ζεὺς
νιφέμεν, ἀνθρώποισι πιφαυσκόμενος τὰ ἃ κῆλα·
κοιμήσας δ' ἀνέμους χέει ἔμπεδον, ὄφρα καλύψῃ
ὑψηλῶν ὀρέων κορυφὰς καὶ πρώονας ἄκρους,
καὶ πεδία λωτοῦντα, καὶ ἀνδρῶν πίονα ἔργα·
καί τ' ἐφ' ἁλὸς πολιῆς κέχυται λιμέσιν τε καὶ ἀκταῖς,
κῦμα δέ μιν προσπλάζον ἐρύκεται· ἄλλα τε πάντα
εἰλύαται καθύπερθ', ὅτ' ἐπιβρίσῃ Διὸς ὄμβρος·
ὣς τῶν ἀμφοτέρωσε λίθοι πωτῶντο θαμειαὶ,
αἱ μὲν ἄρ' ἐς Τρῶας, αἱ δ' ἐκ Τρώων ἐς Ἀχαιοὺς,
βαλλομένων· τὸ δὲ τεῖχος ὕπερ πᾶν δοῦπος ὀρώρει.
Οὐδ' ἄν πω τότε γε Τρῶες καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ
τείχεος ἐρρήξαντο πύλας καὶ μακρὸν ὀχῆα,
εἰ μὴ ἄρ' υἱὸν ἑὸν Σαρπηδόνα μητίετα Ζεὺς
ὦρσεν ἐπ' Ἀργείοισι, λέονθ' ὣς βουσὶν ἕλιξιν.
Αὐτίκα δ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' ἐΐσην,
καλὴν, χαλκείην, ἐξήλατον· ἣν ἄρα χαλκεὺς

280. Τὰ ἃ κῆλα, *illa sua tela*, et non pas seulement *sua tela*. Ces traits-ci ne sont pas les seuls qu'il lance, ni même les plus habituels.

281. Ἔμπεδον. Le texte de Marseille portait, ἄσπετον.

283. Λωτοῦντα, *vulgo* λωτεῦντα : couvertes de lotus, c'est-à-dire couvertes d'herbages. Le lotus était une sorte de trèfle. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ ου, λωτοῦντα. C'était aussi la leçon du texte de Marseille. Apollonius traduit : πυροῦντα, πυρὸν ἔχοντα. Mais l'idée de froment est plus loin, dans πίονα ἔργα (les champs cultivés). Il y a deux choses : d'abord les prairies, puis ensuite les moissons. Quelques-uns faisaient venir λωτοῦντα ou λωτεῦντα, non point de l'adjectif λωτόεις, mais d'un verbe λωτέω, synonyme de λωτίζω.

285. Μιν, *elle*, la neige, et non pas *eux*, les flocons de neige. Le mot μιν, dans Homère, est toujours du singulier. — Ἐρύκεται, *prohibet*, arrête. Aristarque : ἀντὶ τοῦ ἐρύκει. — Ἄλλα τε πάντα, et tout le reste : et tout ce qui n'est pas lavé par le flot.

286. Ὄμβρος est ordinairement la pluie. C'est ce qui sort d'un épais nuage. Ici, c'est de la neige, et non de la pluie. *Scholies :* ἡ χιὼν νῦν.

289. Βαλλομένων, *dum utrinque feriuntur*, par les coups qu'ils se portent réciproquement.

293. Βουσίν dépend de la préposition ἐπί sous-entendue.

295. Ἐξήλατον, dont le métal a été étendu en lame sous le marteau. Les *Scholies* donnent une explication qui ne se rapporte point à cette orthographe : ἐξ ἐλασμάτων κατασκευασθεῖσαν, ἑξάπτυχον. « Hoc quidem spectat ad Aristar« cheam scripturam ἑξήλατον, *sex coriis « sive laminis inductam*, quam scripturam « ostendit liber Venetus. Sed coria Ho« merus dicit in proximis; hic opificium

ἤλασεν, ἔντοσθεν δὲ βοείας ῥάψε θαμειὰς
χρυσείῃς ῥάβδοισι διηνεκέσιν περὶ κύκλον·
τὴν ἄρ' ὅγε πρόσθε σχόμενος, δύο δοῦρε τινάσσων,
βῆ ῥ' ἴμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, ὅστ' ἐπιδευὴς
δηρὸν ἔῃ κρειῶν, κέλεται δέ ἑ θυμὸς ἀγήνωρ,
μήλων πειρήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν·
εἴπερ γάρ χ' εὕρῃσι παρ' αὐτόφι βώτορας ἄνδρας,
σὺν κυσὶ καὶ δούρεσσι φυλάσσοντας περὶ μῆλα,
οὔ ῥά τ' ἀπείρητος μέμονε σταθμοῖο δίεσθαι,
ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ἢ ἥρπαξε μετάλμενος, ἠὲ καὶ αὐτὸς
ἔβλητ' ἐν πρώτοισι θοῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι·
ὥς ῥα τότ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα θυμὸς ἀνῆκεν
τεῖχος ἐπαΐξαι διά τε ῥήξασθαι ἐπάλξεις.
Αὐτίκα δὲ Γλαῦκον προσέφη, παῖδ' Ἱππολόχοιο·
Γλαῦκε, τίη δὴ νῶϊ τετιμήμεσθα μάλιστα,
ἕδρῃ τε κρέασίν τε, ἰδὲ πλείοις δεπάεσσιν,
ἐν Λυκίῃ, πάντες δὲ θεοὺς ὣς εἰσορόωσιν;

« significat, explicaturque ἐξήλατον verbis « ἣν ἄρα χαλκεὺς ἤλασεν. Τὸ ἐξ est αὐ- « ξητικόν, ut passim. » [Bothe.] La leçon d'Aristarque n'a point prévalu absolument dans l'école même d'Aristarque. Nicanor rétablissait l'esprit doux de l'ancienne vulgate. *Scholies :* ψιλοῖ οὖν ὁ Νικάνωρ. Eustathe nous apprend par quelles raisons : ὁ μέντοι Νικάνωρ, φασὶν, ἐψίλωσεν, ὡς ἔχουσαν ἔξωθεν ἔλασμα χαλκοῦ βύρσαις ἐπικείμενον· ὃ καὶ Ὁμήρῳ ἀρέσκειν φαίνεται, ἐτυμολογικῶς ἐπαγαγόντι τὸ, ἣν ἄρα χαλκεὺς ἤλασεν. On voit, par le mot φασίν, qu'Eustathe compilait des ouvrages de troisième ou de quatrième main. On voit aussi que Bothe n'est pas le premier qui ait prouvé qu'Homère a dit ἐξήλατον, et non ἑξήλατον.

296-297. Βοείας ῥάψε.... χρυσείῃς ῥάβδοισι. Didyme : ἀντὶ τοῦ, ἔρραψε τὰς βοείας ῥαφαῖς ῥαβδοειδέσιν, ὡσανεὶ φλεψίν.

301. Καὶ ἐς πυκινὸν δόμον, même dans la bergerie, où tout est prêt pour la défense. La faim est la plus forte; le lion brave tous les dangers.

302. Παρ' αὐτόφι, expression adverbiale : *hoc ipso loco*, là-même.

304. Οὐ.... μέμονε, il ne se résigne pas. C'est tout à la fois et le verbe μένω, et la signification morale de μένος. Il y a quelque exagération dans l'explication des *Scholies :* μέμονε· προεθυμεῖτο. On ne peut pas avoir le désir d'être chassé. — Δίεσθαι est dans le sens passif. *Scholies :* διωχθῆναι.

306. Ἐν πρώτοισι. Il ne faut pas prendre cette expression au pied de la lettre, puisque le lion combat seul, et que les bergers ne sont pas sur plusieurs rangs. Le lion se conduit comme un πρόμαχος, avec une vaillance incomparable. Il est frappé en vrai vaillant, en πρόμαχος. Voilà ce que dit le poëte.

309. Γλαῦκον. Glaucus nous est bien connu par l'épisode du sixième chant, vers 119-236.

311. Ἕδρῃ. Il s'agit de la place d'honneur aux festins. Dans tout ce vers, il n'est question que de ce qui se passe à table. Les autres distinctions seront indiquées un peu plus loin.

καὶ τέμενος νεμόμεσθα μέγα Ξάνθοιο παρ' ὄχθας,
καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης πυροφόροιο;
Τῷ νῦν χρὴ Λυκίοισι μέτα πρώτοισιν ἐόντας
ἑστάμεν, ἠδὲ μάχης καυστείρης ἀντιβολῆσαι·
ὄφρα τις ὧδ' εἴπῃ Λυκίων πύκα θωρηκτάων·
Οὐ μὰν ἀκληεῖς Λυκίην κάτα κοιρανέουσιν
ἡμέτεροι βασιλῆες, ἔδουσί τε πίονα μῆλα,
οἶνόν τ' ἔξαιτον, μελιηδέα· ἀλλ' ἄρα καὶ ἲς
ἐσθλή, ἐπεὶ Λυκίοισι μέτα πρώτοισι μάχονται.
Ὦ πέπον, εἰ μὲν γὰρ πόλεμον περὶ τόνδε φυγόντε
αἰεὶ δὴ μέλλοιμεν ἀγήρω τ' ἀθανάτω τε
ἔσσεσθ', οὔτε κεν αὐτὸς ἐνὶ πρώτοισι μαχοίμην,
οὔτε κε σὲ στέλλοιμι μάχην ἐς κυδιάνειραν·
νῦν δ' (ἔμπης γὰρ Κῆρες ἐφεστᾶσιν θανάτοιο
μυρίαι, ἃς οὐκ ἔστι φυγεῖν βροτὸν οὐδ' ὑπαλύξαι)
ἴομεν, ἠέ τῳ εὖχος ὀρέξομεν, ἠέ τις ἡμῖν.
  Ὣς ἔφατ'· οὐδὲ Γλαῦκος ἀπετράπετ' οὐδ' ἀπίθησεν.
Τὼ δ' ἰθὺς βήτην Λυκίων μέγα ἔθνος ἄγοντε.
  Τοὺς δὲ ἰδὼν ῥίγησ' υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς.
τοῦ γὰρ δὴ πρὸς πύργον ἴσαν κακότητα φέροντες.
Πάπτηνεν δ' ἀνὰ πύργον Ἀχαιῶν, εἴ τιν' ἴδοιτο

313-314. Καὶ τέμενος.... Voyez VI, 194-195 et les notes sur ces deux vers.

313. Ξάνθοιο. Le Xanthe de Lycie ne doit pas être confondu avec le Xanthe de Troade.

316. Ἑστάμεν,... On a vu ce vers ailleurs, IV, 342.

318. Ἀκληεῖς, *vulgo* ἀκλειεῖς, pour ἀκλεεῖς. *Scholies* : ἀκληεῖς· οὕτως αἱ Ἀριστάρχου καὶ αἱ χαριέστεραι.

320. Ἔξαιτον équivaut à ἐξαίρετον. Eustathe dit qu'il en est une syncope. On l'explique mieux en le rattachant à ἐξαίνυμαι, synonyme de ἐξαιροῦμαι.

322. Περί doit se joindre à φυγόντε : περιφυγόντε, *postquam effugerimus.* — Φυγόντε. Le texte du *Palimpseste syriaque* : φυγόντες. C'est une correction de grammairien inintelligent.

326. « Νῦν δ(έ) s'emploie en grec lorsqu'on passe d'une supposition à la réalité. » [Dübner.]

328. Ἴομεν au subjonctif, pour ἴωμεν. — Virgile semble s'être souvenu de la fin du discours de Sarpédon, quand Jupiter console Alcide du sort réservé au jeune Pallas (*Énéide*, X, 467) : « Stat sua cuique « dies; breve et irreparabile tempus « Omnibus est vitæ; sed famam extendere « factis, Hoc virtutis opus. »

331. Πετεῶο. Voyez la note II, 552.

332-333. Πρὸς πύργον, dans le sens propre : *ad turrim*, contre la tour, contre le rempart; ἀνὰ πύργον, dans un sens figuré : *per cohortem*, à travers la troupe en bataille. Il n'est pas rare, chez les poëtes anciens, de voir ainsi le même mot varier de signification presque instantanément. Virgile lui-même a de ces négligences. Ainsi, *Énéide*, V, 136-137 : « Considunt

ἡγεμόνων, ὅστις οἱ ἀρὴν ἑτάροισιν ἀμύναι·
ἐς δ' ἐνόησ' Αἴαντε δύω, πολέμου ἀκορήτω,
ἑσταότας, Τεῦκρόν τε, νέον κλισίηθεν ἰόντα,
ἐγγύθεν· ἀλλ' οὔ πώς οἱ ἔην βώσαντι γεγωνεῖν·
τόσσος γὰρ κτύπος ἦεν, ἀϋτὴ δ' οὐρανὸν ἷκεν,
βαλλομένων σακέων τε καὶ ἱπποκόμων τρυφαλειῶν,
καὶ πυλέων· πᾶσαι γὰρ ἐπώχατο· τοὶ δὲ κατ' αὐτὰς
ἱστάμενοι πειρῶντο βίῃ ῥήξαντες ἐσελθεῖν.
Αἶψα δ' ἐπ' Αἴαντα προΐει κήρυκα Θοώτην·
"Ἔρχεο, δῖε Θοῶτα, θέων Αἴαντα κάλεσσον·
ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον· ὃ γάρ κ' ὄχ' ἄριστον ἁπάντων
εἴη, ἐπεὶ τάχα τῇδε τετεύξεται αἰπὺς ὄλεθρος.
Ὧδε γὰρ ἔβρισαν Λυκίων ἀγοί, οἳ τὸ πάρος περ
ζαχρηεῖς τελέθουσι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
Εἰ δέ σφιν καὶ κεῖθι πόνος καὶ νεῖκος ὄρωρεν,
ἀλλά περ οἶος ἴτω Τελαμώνιος ἄλκιμος Αἴας,

« transtris, *intentaque* brachia remis. *In-*
« *tenti* expectant signum. »

334. Ἀρήν, accusatif de ἀρή : la calamité. *Scholies :* βλάβην. Remarquez que la première syllabe est brève, tandis qu'on la trouve toujours longue dans ἀρή, au sens propre de prière ou d'imprécation. Suivant Passow, cette différence ne tient qu'à la place du mot dans le vers. — Οἱ.... ἑτάροισιν, aux compagnons à lui : à ses compagnons.

337. Ἐγγύθεν, près, c'est-à-dire près d'eux (près des deux Ajax). Teucer était fort loin de Ménesthée. — Γεγωνεῖν, à côté de βώσαντι (βοήσαντι), équivaut à ἀκουσθῆναι. Il signifie proprement, crier assez fort pour se faire entendre.

340. Πᾶσαι est ici pour ὅλαι, car il n'y a qu'une porte. Aristarque : ὅτι πάσας ἀντὶ τοῦ ὅλας· οὐ γὰρ ἦσαν πολλαὶ πύλαι, ἀλλὰ μία. Voyez la note VIII, 58. Cet accusatif πάσας, chez Aristarque, sous-entend λέγει, Ὅμηρος λέγει. Les copistes l'ont mis dans le texte même d'Homère, où il est inintelligible : πάσας ἐπώχατο n'appartient à aucune langue. C'est pourtant la vulgate; et l'on n'a pas manqué de l'attribuer à Aristarque. — Ἐπώχατο est pour ἔπωχντο, ἐπωγμέναι ἦσαν, *occlusæ erant*. Les deux battants de la porte étaient fermés. — Quelques anciens lisaient ἐπῴχετο, ce qui suppose πάσας. Le sens était alors : le bruit pénétrait à travers les battants de la porte. Eustathe : ὁ κτύπος δηλαδή. Mais cette correction est tout à fait mauvaise; car il s'agit de l'obstacle qui arrête les Troyens. — Κατ' αὐτάς, *contra eas : e regione earum.*

342. Θοώτην. Thootès, le héraut de Ménesthée, est inconnu d'ailleurs. — Zénodote lisait, dans ce vers et dans le suivant, Αἴαντε au lieu de Αἴαντα. C'était ôter toute valeur à l'expression ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον (vers 344), les deux plutôt qu'un seul.

346. Ὧδε semble indiquer la direction. Cependant, même ici, Aristarque maintenait son principe, que ὧδε n'est jamais adverbe de lieu. Il y a une diple pointée, c'est-à-dire, une diple à l'adresse de Zénodote : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη πρὸς Ζηνόδοτον, ὅτι ἔοικεν εἰληφέναι τὸ ὧδε τοπικῶς· ἑξῆς γὰρ (vers 359) γράφει· κεῖσε γὰρ ἔβρισαν· ἔστι δὲ ἀντὶ οὕτω. Traduisons donc ὧδε par *adeo :* tellement; à tel point.

καί οἱ Τεῦκρος ἅμ' ἑσπέσθω τόξων εὖ εἰδώς.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα οἱ κῆρυξ ἀπίθησεν ἀκούσας·
βῆ δὲ θέειν παρὰ τεῖχος Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
στῆ δὲ παρ' Αἰάντεσσι κιὼν, εἶθαρ δὲ προσηύδα·
Αἴαντ', Ἀργείων ἡγήτορε χαλκοχιτώνων,
ἠνώγει Πετεῶο Διοτρεφέος φίλος υἱὸς
κεῖσ' ἴμεν, ὄφρα πόνοιο μίνυνθά περ ἀντιάσητον·
ἀμφοτέρω μὲν μᾶλλον· ὃ γάρ κ' ὄχ' ἄριστον ἁπάντων
εἴη, ἐπεὶ τάχα κεῖθι τετεύξεται αἰπὺς ὄλεθρος.
Ὧδε γὰρ ἔβρισαν Λυκίων ἀγοὶ, οἳ τὸ πάρος περ
ζαχρηεῖς τελέθουσι κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
Εἰ δὲ καὶ ἐνθάδε περ πόλεμος καὶ νεῖκος ὄρωρεν,
ἀλλά περ οἶος ἴτω Τελαμώνιος ἄλκιμος Αἴας,
καί οἱ Τεῦκρος ἅμ' ἑσπέσθω τόξων εὖ εἰδώς.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε μέγας Τελαμώνιος Αἴας.
Αὐτίκ' Ὀϊλιάδην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Αἶαν, σφῶϊ μὲν αὖθι, σὺ καὶ κρατερὸς Λυκομήδης,
ἑσταότες Δαναοὺς ὀτρύνετον ἶφι μάχεσθαι·
αὐτὰρ ἐγὼ κεῖσ' εἶμι, καὶ ἀντιόω πολέμοιο·
αἶψα δ' ἐλεύσομαι αὖτις, ἐπὴν εὖ τοῖς ἐπαμύνω.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη Τελαμώνιος Αἴας,
καί οἱ Τεῦκρος ἅμ' ἦε κασίγνητος καὶ ὄπατρος·
τοῖς δ' ἅμα Πανδίων Τεύκρου φέρε καμπύλα τόξα.

350. Καί οἱ Τεῦκρος.... Ce vers se termine par quatre spondées. Il y en a un pareil chez Virgile, *Énéide*, VII, 634 : « Aut leves ocreas lento ducunt argento. » — Le vers Καί οἱ.... est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, ici et plus bas (363), où il est répété. La raison d'athétèse n'est guère plausible : οὐ γὰρ πιθανὸν ὥσπερ ἐξ ἐπιτάγματος παρεῖναι τὸν Τεῦκρον· διὰ παντὸς γὰρ ὑπασπιστὴς Αἴαντος φαίνεται. La recommandation au sujet de Teucer n'est point de trop. Teucer aurait pu ne pas venir.

356. Ἀντιάσητον, que tous deux vous preniez votre part. *Scholies* : ἀπαντήσητε, μετάσχητε. C'est le deuxième sens qui va le mieux ici.

357-363. Ἀμφοτέρω μὲν.... Thootès répète, *mutatis mutandis*, les paroles de Ménesthée.

365. Αὐτίκ' Ὀϊλιάδην. Zénodote, αὐτίκ' ἄρ' Ἰλιάδην. On se rappelle qu'il lisait partout ὁ Ἰλῆος, au lieu de Ὀϊλῆος.

366. Λυκομήδης. C'est le fils de Créon, celui qui est nommé au vers IX, 84.

371. Καί οἱ Τεῦκρος.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, et pour la même raison que les vers 350 et 363 : εἴρηται ὅτι διεσκεύασται. Dans la langue des Alexandrins, διασκευάζω signifie *interpoler*, et n'a jamais un sens favorable.

372. Πανδίων. Ce Pandion est inconnu.

Εὖτε Μενεσθῆος μεγαθύμου πύργον ἵκοντο,
τείχεος ἐντὸς ἰόντες (ἐπειγομένοισι δ' ἵκοντο),
οἱ δ' ἐπ' ἐπάλξεις βαῖνον, ἐρεμνῇ λαίλαπι ἶσοι,
ἴφθιμοι Λυκίων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·
σὺν δ' ἐβάλοντο μάχεσθαι ἐναντίον, ὦρτο δ' ἀϋτή.
Αἴας δὲ πρῶτος Τελαμώνιος ἄνδρα κατέκτα,
Σαρπήδοντος ἑταῖρον, Ἐπικλῆα μεγάθυμον,
μαρμάρῳ ὀκριόεντι βαλών, ὅ ῥα τείχεος ἐντὸς
κεῖτο μέγας παρ' ἔπαλξιν ὑπέρτατος· οὐδέ κέ μιν ῥέα
χείρεσσ' ἀμφοτέρῃς ἔχοι ἀνήρ, οὐδὲ μάλ' ἡβῶν,
οἷοι νῦν βροτοί εἰσ'· ὁ δ' ἄρ' ὑψόθεν ἔμβαλ' ἀείρας·
θλάσσε δὲ τετράφαλον κυνέην, σὺν δ' ὀστέ' ἄραξεν
πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικὼς
κάππεσ' ἀφ' ὑψηλοῦ πύργου· λίπε δ' ὀστέα θυμός.
Τεῦκρος δὲ Γλαῦκον, κρατερὸν παῖδ' Ἱππολόχοιο,
ἰῷ ἐπεσσύμενον βάλε τείχεος ὑψηλοῖο,
ᾗ ῥ' ἴδε γυμνωθέντα βραχίονα· παῦσε δὲ χάρμης.
Ἂψ δ' ἀπὸ τείχεος ἆλτο λαθών, ἵνα μή τις Ἀχαιῶν

374. Δ(έ). On met ordinairement un point après ἵκοντο, qui finit alors la phrase commençant par εὖτε. Sans la parenthèse, δ(έ) est une reprise du même genre que le latin *tum* avec *quum*. Mais la parenthèse fait mieux sentir la force de la répétition du verbe.

375. Οἱ δ(ὲ), *alors eux*, déterminé au vers suivant. Si l'on prend οἱ δέ pour le commencement d'une phrase, c'est *illi autem*, et non plus *tum illi*. — Ἐπ' ἐπάλξεις βαῖνον. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι εἰ μὴ νοήσωμεν κρόσσας τὰς κλίμακας, πῶς ἂν ἄλλως δύναιντο ἀναβαίνειν ἐπὶ τὸ τεῖχος;

379. Ἐπικλῆα. Épiclès est inconnu.

381. Ῥέα, monosyllabe par synizèse.

382. Χείρεσσ' ἀμφοτέρῃς ἔχοι. Villoison, d'après le manuscrit de Venise : χειρί γε τῇ ἑτέρῃ φέροι. Il paraît que telle était, selon Aristarque, la leçon vulgaire. *Scholies :* ἐν δὲ ταῖς κοινοτέραις, χειρί γε.... On peut très-bien dire, avec Heyne, qu'elle est tout à fait inepte. Elle s'était sans doute glissée ici par une confusion de ce que fait Ajax avec ce que fera Hector, qui prend une pierre énorme comme un berger soulève une toison : χειρὶ λαβὼν ἑτέρῃ. Voyez plus bas, vers 452.

383. Οἷοι νῦν βροτοί εἰσ(ι). Voyez la note V, 304.

384. Τετράφαλον. Voyez, V, 743, la note sur τετραφάληρον.

385. Ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι. Le *Palimpseste syriaque :* ὁ δ' ἄρα νευτῆρι. Cette leçon n'est qu'une fausse écriture; car il ne s'agit point d'un nageur, mais d'un plongeur.

386. Ὑψηλοῦ. Quelques textes antiques donnaient εὐεργέος, comptant seulement pour trois syllabes.

388. Τείχεος. On traduit : *ex muro*, du haut du mur. Il vaut mieux faire dépendre ce génitif de ἐπεσσύμενον. Nicanor : ἐπεσσύμενον τείχεος, ἐπὶ τεῖχος.

390. Ἆλτο a pour sujet Glaucus. — Λαθών. On suppose que Glaucus n'a pas peur uniquement de la joie des Grecs, mais du découragement des Troyens. Voilà pourquoi il disparaît furtivement. *Scholies :*

βλήμενον ἀθρήσειε, καὶ εὐχετόωτ' ἐπέεσσιν·
Σαρπήδοντι δ' ἄχος γένετο, Γλαύκου ἀπιόντος,
αὐτίκ' ἐπεί τ' ἐνόησεν· ὅμως δ' οὐ λήθετο χάρμης.
Ἀλλ' ὅγε Θεστορίδην Ἀλκμάονα δουρὶ τυχήσας
νύξ', ἐκ δ' ἔσπασεν ἔγχος· ὁ δ' ἑσπόμενος πέσε δουρὶ
πρηνὴς, ἀμφὶ δέ οἱ βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῷ.
Σαρπηδὼν δ' ἄρ' ἔπαλξιν ἑλὼν χερσὶ στιβαρῇσιν
ἕλχ'· ἡ δ' ἕσπετο πᾶσα διαμπερές· αὐτὰρ ὕπερθεν
τεῖχος ἐγυμνώθη, πολέεσσι δὲ θῆκε κέλευθον.
Τὸν δ' Αἴας καὶ Τεῦκρος ὁμαρτήσανθ', ὁ μὲν ἰῷ
βεβλήκει τελαμῶνα περὶ στήθεσσι φαεινὸν
ἀσπίδος ἀμφιβρότης· ἀλλὰ Ζεὺς Κῆρας ἄμυνεν
παιδὸς ἑοῦ, μὴ νηυσὶν ἐπὶ πρύμνῃσι δαμείη·
Αἴας δ' ἀσπίδα νύξεν ἐπάλμενος, οὐδὲ διαπρὸ
ἤλυθεν ἐγχείη, στυφέλιξε δέ μιν μεμαῶτα.
Χώρησεν δ' ἄρα τυτθὸν ἐπάλξιος· οὐδ' ὅγε πάμπαν
χάζετ', ἐπεί οἱ θυμὸς ἐέλπετο κῦδος ἀρέσθαι.
Κέκλετο δ' ἀντιθέοισιν ἑλιξάμενος Λυκίοισιν·
Ὦ Λύκιοι, τί τ' ἄρ' ὧδε μεθίετε θούριδος ἀλκῆς;
Ἀργαλέον δέ μοί ἐστι, καὶ ἰφθίμῳ περ ἐόντι,
μούνῳ ῥηξαμένῳ θέσθαι παρὰ νηυσὶ κέλευθον·

ἵνα μὴ τοῖς ἑτέροις Τρωσὶν αἴτιος γένηται δειλίας, καυχήσεως δὲ τοῖς Ἀχαιοῖς.

394. Θεστορίδην. Alcmaon, comme fils de Thestor, serait frère de Calchas, à moins que son père ne fût qu'un homonyme de Thestor père du fameux devin. Suivant Aristarque, Alcmaon n'était pas frère de Calchas : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ Κάλχαντος ἀδελφὸς Ἀλκμαίων, ἀλλ' ὁμώνυμος, ἐπεὶ προσέθηκεν ἄν τι εἰς διάγνωσιν. Il est vrai qu'un frère de Calchas eût dû être un vieillard, et non un jeune et vigoureux guerrier.

395. Ἑσπόμενος.... δουρί. Sarpédon est au bas du mur. Alcmaon est sur le mur. La lance de Sarpédon est entrée dans le corps d'Alcmaon. Sarpédon ramène la lance; il tire Alcmaon avec elle. Alcmaon suit la lance.

396. Πρηνὴς,... Virgile, *Énéide*, X, 488 : « Corruit in vulnus; sonitum super « arma dedere. »

400. Ὁμαρτήσαν(τε), *ambo simul assecuti*, ayant porté l'un et l'autre un coup en même temps. *Scholies :* ὁμοῦ καὶ ὑπὸ τὸν αὐτὸν καιρὸν ἀφιέντες τὰ δόρατα, καὶ ἐπιτυχόντες.

406. Χώρησεν. La leçon du manuscrit de Venise, χώρησαν, n'est qu'une erreur de copiste; car il n'y a que Sarpédon qui se retire.

408. Ἀντιθέοισιν. « Cette épithète est remarquable, dit Bothe, appliquée à un peuple. » Mais il n'est pas fort extraordinaire de voir ici les Lyciens nommés ἀντίθεοι, quand nous avons vu ailleurs les Achéens et d'autres peuples nommés δῖοι, *divins*, épithète non moins louangeuse.

411. Παρὰ νηυσί, *ad naves*, comme s'il y avait παρὰ νῆας.

ἀλλ' ἐφομαρτεῖτε· πλεόνων δέ τοι ἔργον ἄμεινον.
Ὣς ἔφατ'· οἱ δὲ ἄνακτος ὑποδδείσαντες ὁμοκλὴν,
μᾶλλον ἐπέβρισαν βουληφόρον ἀμφὶ ἄνακτα.
Ἀργεῖοι δ' ἑτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας,
τείχεος ἔντοσθεν, μέγα δέ σφισι φαίνετο ἔργον.
Οὔτε γὰρ ἴφθιμοι Λύκιοι Δαναῶν ἐδύναντο
τεῖχος ῥηξάμενοι θέσθαι παρὰ νηυσὶ κέλευθον,
οὔτε ποτ' αἰχμηταὶ Δαναοὶ Λυκίους ἐδύναντο
τείχεος ἂψ ὤσασθαι, ἐπεὶ τὰ πρῶτα πέλασθεν.
Ἀλλ' ὥστ' ἀμφ' οὔροισι δύ' ἀνέρε δηριάασθον,
μέτρ' ἐν χερσὶν ἔχοντες, ἐπιξύνῳ ἐν ἀρούρῃ,
ὥτ' ὀλίγῳ ἐνὶ χώρῳ ἐρίζητον περὶ ἴσης·
ὣς ἄρα τοὺς διέεργον ἐπάλξιες· οἱ δ' ὑπὲρ αὐτέων
δῄουν ἀλλήλων ἀμφὶ στήθεσσι βοείας
ἀσπίδας εὐκύκλους λαισήϊά τε πτερόεντα.
Πολλοὶ δ' οὐτάζοντο κατὰ χρόα νηλέϊ χαλκῷ,
ἠμὲν ὁτέῳ στρεφθέντι μετάφρενα γυμνωθείη
μαρναμένων, πολλοὶ δὲ διαμπερὲς ἀσπίδος αὐτῆς.
Πάντη δὴ πύργοι καὶ ἐπάλξιες αἵματι φωτῶν

412. Ἐφομαρτεῖτε. Le manuscrit de Venise donne, ἐφομαρτεῖτον. C'est probablement une leçon de Zénodote; car Zénodote affectionnait l'emploi du duel.

416. Σφισι désigne tout à la fois les Grecs et les Lyciens; et μέγα δέ σφισι φαίνετο ἔργον signifie : *magnum vero illis* (*utrisque*) *se offerebat opus*. Voyez XI, 734.

420. Πέλασθεν pour ἐπελάσθησαν : ils s'étaient approchés.

421. Ἀμφ' οὔροισι. Voyez la note X, 351. Il y a une image dans ἀμφ(ί). Les deux adversaires sont en face l'un de l'autre, chacun sur sa propriété. La traduction *de finibus* est insuffisante.

422. Μέτρ(α). — Ἐπιξύνῳ. *Scholies* : τοὺς γεωμετρικοὺς καλάμους· ἐπιξύνῳ δὲ, κοινοὺς ὅρους ἐχούσῃ. Les mesures dont il est question se nommaient *acènes*, selon les Alexandrins; et l'acène était une *decempeda*, une perche de dix pieds. Eustathe : μέτρα δέ φασιν ἐνταῦθα οἱ παλαιοὶ τὰς τὴν γῆν μετρούσας ἀκαίνας.

423. Ὀλίγῳ ἐνὶ χώρῳ. Zénodote écrivait, ὀλίγῃ ἐνὶ χώρῃ. — Περὶ ἴσης, sous-entendu μοίρης, ou quelque chose d'équivalent. Eustathe : τὸ δὲ περὶ ἴσης δηλοῖ τὴν ἰσομοιρίαν.

425-426. Δῄουν.... Voyez V, 452-453 et la note sur λαισήϊα. Ici encore les Alexandrins insistaient sur la différence des deux sortes de boucliers, et ils répétaient leur explication de λαισήϊα. *Scholies* : τὰ καὶ τῇ λαιᾷ δυνάμενα πάλλεσθαι ἀσπίδια.

428. Ὁτέῳ, *vulgo* ὅτῳ. La quantité est la même, par le fait de la synizèse. Nous savons que les Alexandrins préféraient l'orthographe ὅτεῳ, comme plus conforme à la langue primitive; car on trouve le mot dans Homère avec la valeur d'un anapeste. *Scholies* : Ζηνόδοτος ὁτέῳ, καὶ ἐμφαίνει Ὁμηρικὸν χαρακτῆρα· καὶ γὰρ ἀλλαχοῦ φησί· τῷ ὁτέῳ τε πατὴρ κέλεται. Le passage cité se trouve dans l'*Odyssée* II, 114.

ἐῤῥάδατ' ἀμφοτέρωθεν ἀπὸ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν.
Ἀλλ' οὐδ' ὧς ἐδύναντο φόβον ποιῆσαι Ἀχαιῶν·
ἀλλ' ἔχον, ὥστε τάλαντα γυνὴ χερνῆτις ἀληθὴς,
ἥτε σταθμὸν ἔχουσα καὶ εἴριον ἀμφὶς ἀνέλκει
ἰσάζουσ', ἵνα παισὶν ἀεικέα μισθὸν ἄρηται·
ὣς μὲν τῶν ἐπὶ ἶσα μάχη τέτατο πτόλεμός τε,
πρίν γ' ὅτε δὴ Ζεὺς κῦδος ὑπέρτερον Ἕκτορι δῶκεν
Πριαμίδῃ, ὃς πρῶτος ἐσήλατο τεῖχος Ἀχαιῶν.
Ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Τρώεσσι γεγωνώς·
Ὄρνυσθ', ἱππόδαμοι Τρῶες, ῥήγνυσθε δὲ τεῖχος
Ἀργείων, καὶ νηυσὶν ἐνίετε θεσπιδαὲς πῦρ.
Ὣς φάτ' ἐποτρύνων· οἱ δ' οὔασι πάντες ἄκουον,
ἴθυσαν δ' ἐπὶ τεῖχος ἀολλέες· οἱ μὲν ἔπειτα
κροσσάων ἐπέβαινον ἀκαχμένα δούρατ' ἔχοντες.

431. Ἐῤῥάδατ(ο). Les grammairiens grecs supposaient la forme ῥάζω pour ῥαίνω. Mais le parfait ἔῤῥασμαι ou ἔῤῥαδμαι se tire de ῥαίνω même, aussi bien que le parfait κέκασμαι de καίνυμαι. La forme ἐῤῥάδατο est pour ἔῤῥαδντο, ἐῤῥασμένοι ἦσαν : étaient mouillés, étaient baignés. — Curtius rapporte à la même racine ἄρδω, ἐῤῥάδαται et ῥαίνω. Selon lui, ῥαίνω peut-être ramené à la forme ῥάνδjω. Mais il ne repousse point absolument l'opinion qui admet ici, comme dans καίνυμαι, ἐκέκαστο, le changement de δ en ι.

432. Φόβον ποιῆσαι, faire la fuite : mettre en fuite. Le mot φόβος, dans Homère, signifie toujours la fuite. Aristarque : πανταχοῦ ὁ ποιητὴς φόβον τὴν φυγήν φησι.

433. Ἔχον, ils tenaient : ils se maintenaient. — Χερνῆτις, vivant du travail de ses mains. Didyme : ἡ ἀπὸ τῶν ἔργων τῶν ἰδίων χειρῶν ζῶσα, ὅ ἐστι μισθοῦ ἄλλοις ἐργαζομένη. On rapporte ce mot à χείρ et ὀνίνημι. — Ἀληθής, vraie : qui ne ment point ; qui ne trompe point ; qui met la juste mesure. *Scholies :* δικαία καὶ ἀκριβής. La laine et le poids se balanceront exactement. La comparaison porte uniquement sur l'idée de parfaite égalité. Tout le reste est un développement poétique. Virgile s'est souvenu de l'image de la femme laborieuse, en peignant l'empressement de Vulcain à se mettre au travail avant l'aube (*Énéide*, VIII, 408) : « .... quum femina primum, Cui tolerare « colo vitam tenuique Minerva Impositum. « cinerem et sopitos suscitat ignes, Noc- « tem addens operi,... castum ut servare « cubile Conjugis et possit parvos edu- « cere natos. » — Ἀμφίς (des deux côtés : sur les deux plateaux) dépend de ἰσάζουσα, égalisant. — Ἀνέλκει, elle tire en haut : elle lève en haut ; elle fait monter les deux plateaux équilibrés ; elle pèse. Eustathe : τὸ δὲ ἀνέλκειν κυριωτάτη λέξις ἐνταῦθα, ἧς ἀνάπαλιν καθέλκειν, τὸ κάτω ῥέπειν.

435. Ἀεικέα, inconvenant : peu proportionné à la peine ; pitoyable ; misérable. *Scholies :* εὐτελῆ καὶ οἰκτρόν. Quelques anciens lisaient ἀνεικέα, qu'on ne peut disputer (parce que l'ouvrière s'est mise en règle par l'exactitude de la pesée). Mais il est évident que le poëte gémit sur le sort de la femme pauvre, condamné à travailler pour autrui.

437. Πρίν γ' ὅτε δή, *antequam*, avant que : jusqu'au moment où.

439. Γεγωνώς complète ἤϋσεν. Hector crie très-fort, de manière à se faire entendre. Voyez plus haut la note du vers 337 sur γεγωνεῖν.

444. Κροσσάων.... Zénodote donnait autrement ce vers : Κροσσάων ἐπέβαινον,

Ἕκτωρ δ' ἁρπάξας λᾶαν φέρεν, ὅς ῥα πυλάων
ἑστήκει πρόσθε, πρυμνὸς παχὺς, αὐτὰρ ὕπερθεν
ὀξὺς ἔην· τὸν δ' οὔ κε δύ' ἀνέρε δήμου ἀρίστω
ῥηϊδίως ἐπ' ἄμαξαν ἀπ' οὔδεος ὀχλίσσειαν,
οἷοι νῦν βροτοί εἰσ'· ὁ δέ μιν ῥέα πάλλε καὶ οἶος.
Τόν οἱ ἐλαφρὸν ἔθηκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω.
Ὡς δ' ὅτε ποιμὴν ῥεῖα φέρει πόκον ἄρσενος οἰὸς,
χειρὶ λαβὼν ἑτέρῃ, ὀλίγον δέ μιν ἄχθος ἐπείγει·
ὣς Ἕκτωρ ἰθὺς σανίδων φέρε λᾶαν ἀείρας,
αἵ ῥα πύλας εἴρυντο πύκα στιβαρῶς ἀραρυίας,
δικλίδας, ὑψηλάς· δοιοὶ δ' ἔντοσθεν ὀχῆες
εἶχον ἐπημοιβοὶ, μία δὲ κληῒς ἐπαρήρει.
Στῆ δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰὼν, καὶ ἐρεισάμενος βάλε μέσσας,
εὖ διαβὰς, ἵνα μή οἱ ἀφαυρότερον βέλος εἴη.
Ῥῆξε δ' ἀπ' ἀμφοτέρους θαιρούς· πέσε δὲ λίθος εἴσω
βριθοσύνῃ, μέγα δ' ἀμφὶ πύλαι μύκον· οὐδ' ἄρ' ὀχῆες

ἐπεὶ θεοῦ ἔκλυον αὐδήν. — Κροσσάων. Voyez plus haut la note du vers 258, et celle du vers 375 sur ἐπ' ἐπάλξεις βαῖνον.

447-449. Τὸν δ' οὔ κε.... Virgile, *Énéide*, XII, 897 : « Saxum antiquum, « ingens,... Vix illud lecti bis sex cervice « subirent, Qualia nunc hominum producit « corpora tellus. Ille manu raptum tre- « pida torquebat in hostem, Altior insur- « gens et cursu concitus heros. »

450. Τόν οἱ.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐκλύει τὴν τοῦ βαστάζοντος δύναμιν. καὶ Ἀριστοφάνης ἠθέτει, Ζηνόδοτος δὲ οὐδὲ ἔγραφεν. On peut contester la justice de l'athétèse. Ce n'est pas naturellement qu'Hector manœuvre l'énorme masse avec la facilité que va signaler la comparaison. Il y a une aide divine. Cette aide ne rabaisse point le héros ; elle le relève au contraire. Pourquoi Homère n'aurait-il pas dit que, si Hector fait un miracle, c'est que Jupiter l'a voulu?

452. Μιν.... ἐπείγει, *eum premit*, le charge : pèse sur lui. Ce fardeau est pour lui comme presque rien.

453. Σανίδων. Ce sont des ais, des planches, c'est-à-dire les battants de la porte. *Scholies :* τῶν θυρῶν.

455. Δικλίδας, *bifores*, à double battant. *Scholies :* διθύρους.

456. Εἶχον, sous-entendu τὰς σανίδας : retenaient les planches, c'est-à-dire fermaient les battants. — Ἐπημοιβοί, se croisant. Les deux barres se croisaient au milieu de la porte, ou, pour parler plus exactement, s'y rejoignaient ; et une clavette les fixait l'une à l'autre. *Scholies :* ἐς μέσον συνάπτοντες. Heyne : « Duo vectes, utrin- « que ex postibus januæ seu portæ pro- « tensi, seque excipientes in medio, uno « pessulo continebantur. »

458. Εὖ διαβάς, ayant bien écarté les jambes : ayant pris une position ferme. C'est ce que Tyrtée recommande à ses soldats, II, 21 : Ἀλλά τις εὖ διαβὰς μενέτω ποσὶν ἀμφοτέροισιν.

459. Ἀμφοτέρους θαιρούς, les deux gonds : les gonds du haut et ceux du bas. *Scholies :* τοὺς ἄνω καὶ κάτω στρόφιγγας. Le gond était fixé au battant même, et non point au jambage de la porte. La porte tournait réellement *sur ses gonds*. Les deux battants se brisent : il faut donc entendre, par ἀμφοτέρους θαιρούς, les deux gonds de chaque battant.

460. Μύκον pour ἔμυκον (en prose, ἐμυκῶντο) : mugissaient, mugirent.

ἐσχεθέτην, σανίδες δὲ διέτμαγεν ἄλλυδις ἄλλη
λᾶος ὑπὸ ῥιπῆς. Ὁ δ' ἄρ' ἔσθορε φαίδιμος Ἕκτωρ,
νυκτὶ θοῇ ἀτάλαντος ὑπώπια· λάμπε δὲ χαλκῷ
σμερδαλέῳ, τὸν ἕεστο περὶ χροΐ· δοιὰ δὲ χερσὶν
δοῦρ' ἔχεν. Οὔ κέν τίς μιν ἐρύκακεν ἀντιβολήσας.
νόσφι θεῶν, ὅτ' ἐσᾶλτο πύλας· πυρὶ δ' ὄσσε δεδήει.
Κέκλετο δὲ Τρώεσσιν, ἑλιξάμενος καθ' ὅμιλον,
τεῖχος ὑπερβαίνειν· τοὶ δ' ὀτρύνοντι πίθοντο·
αὐτίκα δ' οἱ μὲν τεῖχος ὑπέρβασαν, οἱ δὲ κατ' αὐτὰς
ποιητὰς ἐσέχυντο πύλας. Δαναοὶ δὲ φόβηθεν
νῆας ἀνὰ γλαφυράς· ὅμαδος δ' ἀλίαστος ἐτύχθη.

461. Διέτμαγεν, se séparèrent. Voyez la note I, 531.

463. Νυκτὶ θοῇ ἀτάλαντος ὑπώπια. Il s'agit de l'effroi qu'inspire l'aspect d'Hector. Voyez la note I, 47. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὰ φοβερὰ νυκτὶ ὁμοιοῖ. Le mot ὑπώπια signifie proprement, ce qui est sous les yeux, la région sous-orbitaire, le haut du visage. Ici, c'est le visage même. *Scholies :* τὴν πρόσοψιν· ἀπὸ μέρους τὸ ὅλον. Dans la langue ordinaire, ὑπώπιον signifie une meurtrissure à l'œil; mais les médecins grecs prenaient ce mot dans le sens étymologique.

465. Οὔ κέν τίς μιν ἐρύκακεν, *vulgo* οὐκ ἄν τίς μιν ἐρυκάκοι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, οὔ κέν τίς μιν ἐρύκακεν.

467. Ἑλιξάμενος καθ' ὅμιλον, *conversus ad turbam*, s'étant tourné vers la foule.

470. Ποιητάς (*factas*) avec l'idée d'excellence : artistement travaillées.

471. Ἀλίαστος, qui ne cède pas, c'est-à-dire immense, sans fin. *Scholies :* ἀμετάτρεπτος, ἄπαυστος. — On peut admirer, ici comme presque partout, l'art avec lequel les Alexandrins ont choisi la scène finale du chant. Ce tableau de l'énergie d'Hector et de l'envahissement du camp des Grecs est un des plus saisissants qu'il y ait dans l'*Iliade*.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION A L'ILIADE.

CHAPITRE I.

PREMIERS TRAVAUX DES GRECS.

CHAPITRE II.

CRITIQUE ALEXANDRINE.

CHAPITRE III.

TEXTES MANUSCRITS ET TEXTES IMPRIMÉS.

CHAPITRE IV.

ILIADE DE VILLOISON.

CHAPITRE V.

TRAVAUX DE WOLF ET DE HEYNE.

CHAPITRE VI.

DERNIERS TRAVAUX DES MODERNES.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UN.VERSITY OF TORONTO LIBRARY

PA 4019 A2 1869a v.1
Homerus
[Ilias. Greek. 1869]
Homerou Ilias

